Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LANDES-
UND STADT-
BIBLIOTHEK
DÜSSELDORF

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Rara Z. 274. (40)

LANDES- UND STADT- BIBLIOTHEK DÜSSELDORF

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

C'est le 3 janvier que commence à Paris, la neuvaine en l'honneur de Sainte-Geneviève. Pendant neuf jours consécutifs, — de neuf heures du matin à neuf heures du soir, — les églises de Saint-Étienne-du-Mont et de Sainte-Geneviève (Panthéon) sont littéralement envahies par les pélerins appartenant à tous les mondes. On commence par faire une visite au tombeau de l'illustre patronne de Paris, qui se trouve dans une des chapelles de Saint-Étienne-du-Mont ; puis on se rend à l'église de Sainte-Geneviève (Panthéon) pour honorer les reliques déposées dans cette fameuse châsse qu'autrefois on promenait processionnellement, dans les calamités publiques.

La rue Soufflot, la place du Panthéon et la rue de la Montagne Sainte-Geneviève présentent, à cette occasion, un caractère singulier avec leurs petites baraques d'objets de sainteté, à travers lesquelles circulent de nombreux promeneurs convaincus.

Cette fête religieuse n'a pas, avec les choses de la mode, un rapport aussi lointain qu'on le pourrait croire : en effet, pendant toute sa durée, de charitables femmes font la quête aux portes des églises, et ce rôle de quêteuse nous vaut, en ce moment même, un grand nombre de questions, qui toutes se résument ainsi : — Quelle toilette faut-il mettre ?

En thèse générale, lorsqu'une femme fait la quête pour les pauvres, elle doit se faire belle, être gracieuse, plaire en un mot, de façon à recueillir le plus d'offrandes possibles. Mais si la toilette est élégante, elle doit être sérieuse ; les plus riches étoffes, la dentelle, les plumes et la fourrure sont autorisées, à condition que les couleurs soient sombres et la forme simple. La moindre excentricité serait du plus mauvais goût. C'est donc une élégante toilette de ville qu'il faut choisir. Le grand pardessus garni de hautes bandes de fourrure est, dans ce cas, tout à fait de circonstance.

La passementerie est arrivée, aujourd'hui, aux dernières limites du perfectionnement ; on ne saurait aller au-delà, il nous semble, et c'est à l'industrie parisienne qu'en revient tout le mérite. Ce sont tantôt des entredeux et des dentelles en passementeries mélangées de perles de jais ; tantôt des guirlandes bien en relief, imitant le feuillage, ainsi que des fruits ou des fleurs ; ici des motifs détachés, de grandeurs différentes, servant à garnir des plastrons de robes, en imitant une riche broderie ; là de belles appliques qu'on pose sur le dos d'un vêtement ou sur les épaules ; des macarons avec pendeloques de jais, constituant la plus élégante des garnitures, soit qu'on les place par gradation sur le dos et le pli bulgare de la robe, soit qu'on les mélange à des froufrous de dentelle. En un mot, la passementerie en cordonnet mélangé de jais est à l'ordre du jour de la mode actuelle.

P. N° 239. — Chapeau *Valois*.

Modèle de Mmes Moreau-Didsbury (boulevard des Capucines, 23).

L'année 1873 verra-t-elle s'ouvrir une ère de simplicité ? Nous ne saurions l'espérer, car la fin de l'année 1874 a fourni des élégances plus téméraires que jamais. Nous avons été à même de le constater chez une de nos bonnes couturières ; elle nous a avoué que, sur une commande de cinq toilettes facturées à huit mille francs, — ce qui est un fort joli denier ! — elle avait eu peu de bénéfice... Les étoffes sont à haut prix, les garnitures luxueuses et les façons exorbitantes : voilà pour la cliente. Le loyer est énorme, l'installation magnifique, les ouvrières nombreuses : voilà pour la couturière. Personne n'est content, et pourtant nul ne songe aux réformes !

Le jour de l'an passé, on pense sérieusement au réceptions. C'est le moment de s'occuper des robes de bal ; aussi voit-on apparaître les étoffes vaporeuses : tarlatanes transparentes, tulles blancs ou de couleur, brodés ou pailletés ; les gazes unies ou brochées ; les soieries aux nuances idéales, les brochés, les rayures Pompadour. La blonde aura grand succès sur une toilette de ce genre ; ainsi nous avons vu des tabliers de tulle rayés en biais de blondes blanches assez hautes, avec des perles et des fleurs sur le pied de chacune d'elles : rien de joli comme

13. 256. 87/06a

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

cette disposition, lorsqu'elle est bien comprise et qu'on l'applique avec goût.

La dentelle, la perle, la plume, les fleurs et les oiseaux, voilà les éléments principaux des garnitures ; il faut ajouter encore les marabouts de soie en toutes couleurs. Les dentelles noires ou blanches, ainsi que les tulles, sont souvent brodées de perles de couleurs assorties à la robe ; le goût et la fantaisie en décident.

L'introduction des plumes de toutes couleurs, assorties ou non aux costumes, est une idée assez heureuse ; leurs nuances se confondent ou se complètent l'une par l'autre, mais dans tous les cas s'harmonisent, et cela produit un ensemble à la fois coquet et élégant. Nous avons vu une délicieuse mantille en surah rose tendre, recouverte de tulle espagnol, entourée de plumes de coq roses. Ce ne sera pas sortir du sujet que de rappeler, en passant, tous ces fichus en dentelles perlées, avec plumes et ruches en crêpe lisse. Il y a des combinaisons charmantes en ce genre ; on a facilement, par la teinture, des plumes de coq dans toute la gamme des tons, et rien n'est plus doux au visage que ce froufrou de plumes. Un bouquet de fleurs dans lesquelles se niche un oiseau mignon ferme ces fichus.

L'oiseau nous fait penser au papillon qui, lui aussi, est en faveur, — comme bijou, s'entend ! — On voit des merveilles en ce genre : papillons tout en or finement découpé ; papillons aux ailes déployées, or et pierres précieuses, lançant des feux de toutes nuances ; papillons en argent et diamants enfin. Les femmes qui possèdent un de ces jolis bijoux le placent bien en vue sur leur corsage décolleté ; quelques-unes le mettent dans leur coiffure, mais il y est un peu trop perdu. Ces papillons remplacent avantageusement les oiseaux. Mais il est des accommodements avec la mode et, pour n'avoir pas l'embarras du choix, vous verrez qu'on se résignera à porter à la fois papillons et oiseaux.

A propos de ces derniers et de leur succès croissant, commettons une indiscrétion ! Il s'agit d'un projet de robe de bal magnifique. Figurez-vous une robe... non, un nuage... de tulle blanc bouillonné et rebouillonné, sur lequel serait venue s'abattre une compagnie d'oiseaux des îles au plumage éclatant et multicolore... chacun de ces oiseaux piqué dans les bouillons du tulle, au milieu de nids de blonde et de nœuds en ruban couleur de feu ! Quantité de perles d'or au cou et dans les cheveux ! N'est-ce pas oriental ?

Réellement il n'y a que les Américaines pour avoir de ces idées-là. Et dire que si elles sont jolies avec cela et remarquées au bal de ***, toutes les Parisiennes s'empareront aussitôt de cette toilette! Ah! les oiseaux ne sont pas près de s'envoler du domaine de la mode !

Mary d'Auberville.

Description des planches dans le texte.

P. N° 239.

Chapeau Valois, en feutre gris, à large passe doublée de velours noir et bordé d'un galon gris assorti. Nœud de velours noir placé contre la calotte sur le côté, servant de point de départ à une grande plume d'autruche grise, qui traverse la calotte et dont la pointe retournée accompagne le côté du visage. Deux ornements d'argent ciselé fixent le nœud et la plume. — Ce modèle constitue un élégant chapeau de visite ou de théâtre.

D G. N° 475.

Toilettes de bal. — Robe de tulle bleu et tulle rose formant Pompadour. — La jupe, à longue traîne, est garnie de volants et de bouillonnés très légèrement faits et vaporeux, alternés tant comme nuance que comme façon. Cette garniture est posée en biais devant. — Sortie de bal en matelassé blanc, entourée de cygne et de nœuds de ruban blanc. Sa forme est celle de la mantille.

4. Toilette nacarat et dentelles blanches. — Jupon en faille, à longue traîne unie, garni devant d'un plissé et d'une tête ruchée. — Tablier en tulle espagnol blanc, drapé et noué derrière, avec de longs bouts tombants. Un large ruban, de couleur maïs, se mêle à ces pans avec un bouquet jardinière. — Le corsage décolleté, à longues pointes et lacé derrière, est orné d'une berthe composée d'un froufrou de blondes, avec des ganses maïs ; une guirlande de fleurs « jardinière » (c'est-à-dire variées) traverse et garnit le corsage en biais en formant traîne sur le côté. — Sortie de bal, de forme mantille, en cachemire blanc, entourée et garnie de galons orientaux à fond noir et filets d'or ; glands assortis.

3. Toilette en taffetas de nuance bouton d'or. — Jupe à longue traîne unie, montée avec un large pli quadruple derrière. Le devant est garni d'un volant plissé en crêpe, puis d'un large plissé de même étoffe à plis couchés, à tête plusieurs fois ruchée et dentelé dans le bas, où il est coupé par un galon dit filet vénitien : celui-ci, tout perlé, est fixé de distance en distance par des œillets variés. — Longue et large tunique en crêpe, bouillonnée sur ses bords où elle se termine par une dentelle blanche de Bruges. Le haut du bouillonné et celui de la dentelle sont couverts d'un filet vénitien perlé et soutenu de place en place par des œillets. Cette tunique, croisée sur le côté, forme un court tablier arrondi, pour se draper ensuite gracieusement sur toute la jupe. — Corsage décolleté en cœur devant et derrière, avec berthe-fichu en crêpe garnie comme le reste.

4. Robe en faille bleu électrique. — Jupon à longue traîne unie, monté à larges plis derrière, garni dans le bas d'un volant froncé dont la tête est formée par un bouillonné en tarlatane blanche, que soutient un entredeux de dentelle noire perlée. Le devant du jupon est, en outre, traversé en biais, dans toute sa hauteur, par plusieurs rangs d'une garniture ainsi composée : petit volant, bouillonné de tarlatane blanche et dentelle noire perlée. Ces garnitures prennent naissance sur le côté de la jupe, sous le pli Bulgare, et se perdent de l'autre côté, sous une longue pointe en tarlatane blanche, entourée d'une dentelle perlée. — Le corsage, décolleté en cœur, est recouvert de tarlatane et garni d'une bretelle en dentelle perlée ; roses et nœuds de ruban sur le côté.

5. Robe de satin noir. — Jupe à longue traîne, entourée de trois volants de tulle noir plissé, coupée au milieu du tablier par deux petits plissés en tulle noir posés la tête en bas. — Tablier en tulle noir perlé de jais, entouré de dentelle perlée, noué derrière avec de longs pans semblables. Des guirlandes de reines-marguerites et de feuillage égaient la toilette : l'une entoure le tablier, en formant la traîne sur le côté ; une autre garnit le bas de la jupe, où elle se fixe d'un côté, et remonte se perdre sous le pli Bulgare. — Corsage à longues pointes, décolleté en carré, encadré d'une berthe plate garnie de dentelle perlée, avec bouquet de fleurs assorties. Des blondes blanches sortent de l'intérieur pour retomber sur les épaules et les bras. — Marguerites et plumet blanc dans les cheveux.

6. Toilette en faille blanche et velours bleu. — Jupon à traîne unie, garni devant d'un volant et d'un bouillonné. — Tablier en crêpe blanc, entouré de deux rangs de volants de dentelle blanche. — Corsage décolleté, en velours bleu derrière et sur les côtés, où il forme une basque ronde et de longs pans carrés comme ceux d'un mantelet. Ces pans, doublés de faille blanche, sont retournés sur eux-mêmes, sous forme de revers, se rabattant ainsi sur l'épaule et le dos. Une dentelle blanche en suit tous les bords. Le bas de la basque en velours se termine par trois rangs de dentelles blanches. Le devant du corsage, à pointe, est en faille blanche ; le haut est garni de deux berthes en velours, qui se perdent de chaque côté sous les revers. Groupe de roses au bas du revers.

Description de la planche coloriée n° 1192.

Costumes de travestissement.

1. Costume de papillon aux ailes déployées, butinant parmi les fleurs.

2. Fillette en costume éventail. Le corsage et la jupe affectent, en sens inverse, la forme et le dessin de deux éventails de couleur différente.

3. Cauchoise tenant à la main un panier de fruits.

ÉCHOS DE LA MODE

Quelques châtelaines, qui se piquent de haute élégance, ont imaginé, pour affronter les champs à cette époque de brise et de neige, des costumes pleins d'un charme pittoresque et qui méritent de ne pas rester l'apanage des seuls domaines où ils ont été inventés.

Pour leurs courses au grand air, elles ont adopté des limousines exactement taillées sur le patron, et dans la même étoffe à rayures

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Jules David

A. Levoy, imp. r. des Marais, 66

Ad. Goubaud et Fils Edrs Paris

Ed. Chaillot

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92

Costumes de Mlle Delphine Baron, Rue de Richelieu 112.

Jupons et Tournures de Pl. de Plument, r. Vivienne 33 _ Rubans et Passementerie à la Ville de Lyon

Parfumerie de la Mon Violet, Boul.d des Capucines 12.

Entered at Stationer's Hall

LONDON Ad. Goubaud And Son 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

rustiques, que celles des paysannes; seulement elles les doublent de fourrures qui en rehaussent singulièrement le prix. C'est ainsi que la limousine de certaine princesse, châtelaine dans l'Oise, qui tient de la grand'mère de son mari d'admirables fourrures, ne représente pas une valeur de moins de quatre-vingt mille francs. Elle est entièrement doublée de martre zibeline.

Sous ces manteaux, nos châtelaines portent des costumes d'un caractère analogue et charmant en leur simplicité. Ils sont coupés dans les étoffes à solide aspect dont s'habillent en hiver les paysannes de nos provinces de l'Ouest, et faits à la façon Louis XVI, avec légers retroussis doublés de velours de couleur tranchée. Complétant le costume, sur la tête se pose une sorte de capulet de même étoffe que la robe et doublé également de velours, qu'on attache avec de grosses épingles d'or ou d'argent à la mode du Nord. Aux pieds, pour pouvoir braver l'humidité des allées du parc, de mignons sabots en acajou, dont quelques-uns sont ornés, au coude-pied, du chiffre armorié de leur propriétaire, afin de les reconnaître immédiatement au ratelier où ils s'accrochent dans le vestibule du château.

On voit que, pour être aux champs, l'élégance ne perd pas ses droits et que, tout en l'appropriant aux milieux agrestes où elle se produit, l'imagination féminine sait trouver des raffinements qui lui font honneur.

***

Chaque hiver amène, dans les étoffes de robes, une couleur qui prend la vogue et s'étale sur toutes les jupes. Cette année, le choix n'est pas heureux. Il s'agit d'une certaine teinte fausse et louche qui n'est ni le bleu ni le violet, et dont l'aspect blesse les yeux.

Cette teinte, d'ailleurs, a une origine qui l'explique, et en la faisant connaître, nous donnerons en même temps l'histoire des couleurs et de la mode à Paris.

Un des grands teinturiers de Lyon ayant, par une erreur de proportion dans ses combinaisons chimiques, manqué son bleu, a amené cette nuance, qui s'exhibe à tous les étalages de magasin. Comme il avait une quantité considérable d'étoffes ainsi teintées, laissées pour compte, il a imaginé d'envoyer des agents à Paris pour s'entendre avec les détaillants du boulevard et les couturières en renom, afin d'écouler sa marchandise. Quelques femmes à la mode, quelques individualités de théâtres, enjolées dès lors par les langues bien pendues de leurs faiseuses, se laissèrent habiller de cette couleur, et de là le succès qui semble s'attacher à elle.

Un bénéfice énorme soldera l'erreur chimique d'une cuve de teinturier.

L. S.

LES PAROLES D'OR

La politesse est à l'esprit ce que la grâce est au visage.

VOLTAIRE.

On admire parfois ceux qui parlent... On estime plus souvent ceux qui se taisent.

Louis DÉPRET.

On ne juge jamais un homme sur ce qu'il n'a pas dit, et on le juge souvent favorablement parce qu'il ne dit rien. Ainsi, la théorie du silence complète la théorie de la conversation.

Eugène CHAPUS.

La vie est faite d'une si étrange étoffe, que trop souvent le malheur des uns fait la joie des autres.

Jules SIMON.

CAUSERIE

Voyez, lecteur, comme on est injuste... Au moment d'entamer avec vous, les pieds sur les chenets, cette causerie que vous lirez certainement au coin d'un bon feu, — car vous n'auriez, sans cela, aucune excuse capable de justifier une telle imprudence, — nous songions à exhaler toute une litanie de plaintes auprès desquelles les lamentations mêmes de feu Jérémie, de biblique mémoire, n'eussent été que de l'eau de roses. Et pourtant, qu'est-ce que la triste condition d'un chroniqueur aux abois, qu'est-ce que les mille et un ennuis d'une année qui se meurt ou d'une année qui naît, comparés aux souffrances qu'entraînent pour tant de pauvres gens les rigueurs d'une saison inclémente? On frissonne en voyant, chaque jour, les nouvelles reçues du midi de la France ne parler que de neige tombée, de courriers égarés dans les montagnes, de trains restés en détresse; on est tenté de souffler dans ses doigts, mais on n'ose plus se montrer mécontent de son sort.

Du reste, nous n'avons que ce que Mathieu (de la Drôme) nous a prédit.

Du haut du ciel, ta demeure dernière,
O bon Mathieu, tu dois être content!

De la neige, de la neige, encore de la neige! Que cela vous plaise ou non, on en mettra partout. Une seule consolation nous reste, et c'est la Suisse qui nous l'envoie sous forme de dicton. *Noël blanc, Pâques vert*: ainsi parle la sagesse des nations au pays des glaciers et des avalanches. Si elle dit vrai, l'hiver de 1874 aura droit aux circonstances atténuantes.

Il faut dire, en passant, qu'un événement heureusement rare en a rendu le début plus rude qu'on ne l'eût souhaité. L'Académie française avait eu l'imprudence de fixer pour la fin de décembre la réception de M. Mézières, et la température du discours prononcé par le successeur de Saint-Marc Girardin n'était pas faite, non plus que la réponse de M. Camille Rousset, pour échauffer l'atmosphère. Nous ne serions nullement surpris d'apprendre que, depuis ce jour, le baromètre ait persisté, sous la coupole de l'Institut, à marquer vingt degrés au-dessous de zéro.

L'hiver, à défaut de chaleur, se décidera-t-il à avoir de l'éclat? Il y aurait quelque témérité à l'affirmer, comme à promettre que Paris se mettra en frais d'hospitalité mondaine sur toute la ligne de ses belles demeures. Une femme d'esprit donnait dernièrement à un de nos confrères une raison assez originale du ralentissement qui se fait de plus en plus remarquer à Paris, chaque hiver, dans les réceptions.

« Les bals et les fêtes officielles, disait-elle, écrasent et tuent, par la comparaison involontaire du regard ébloui, fasciné, toute autre réunion. Les résidences d'État sont si opulentes, si vastes, d'un si grand luxe de décor et de lumière, qu'on se sent humilié dans son étage, son hôtel même, et qu'on n'ose plus y convier les cinq cents personnes obligatoires. »

Il en résulte qu'on se contente de retrouver son monde dans les salons présidentiels ou ministériels, et qu'on ferme les siens en disant: « Pourquoi donnerais-je des fêtes? L'État n'est-il pas là pour cela?... » Cet état de choses n'est pas nouveau, car on l'observait déjà sous l'Empire, et l'honneur, s'il y en a, en revient tout entier à cette époque de luxe effréné et de jouissance à tout prix.

Ce qui ne se ralentit pas, c'est l'habitude de distribuer des étrennes. Le monde, aux approches du jour de l'an, pourrait être divisé en deux grandes catégories : ceux qui donnent des étrennes et ceux qui en reçoivent. Dans cette dernière catégorie sont naturellement compris les gens qui en demandent, et l'on sait si tout leur est prétexte. Rien ne peint mieux le mal chronique dont ils sont atteints, — et dont ils font souffrir les autres, — que certaine anecdote plaisamment racontée par Alphonse Karr.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Un solliciteur d'étrennes se présente dans une maison.

— Qui êtes-vous? lui dit le visité.

— C'est moi qui allume le réverbère placé devant votre porte, dans la rue.

— Ah!... Eh bien, voici une pièce de vingt sous.

Un quart d'heure après, un autre employé à l'éclairage public se présente.

— Mon ami, lui dit Alphonse Karr, j'ai déjà donné pour le réverbère.

— Oh! monsieur, dit l'homme, vous avez donné à celui qui l'allume.

— Et que faites-vous donc?

— Moi, je l'éteins.

Cette réponse n'a de comparable qu'une annonce vraiment hors ligne récemment trouvée dans un journal. On avait vu exploiter le prétexte des étrennes de bien des façons déjà par la publicité; mais nous ne croyons pas qu'on soit allé jusque-là. Voici l'annonce en question :

ÉTRENNES DE 1875

« Quel cadeau plus précieux un père pourrait-il faire à sa fille, qu'en lui offrant un fiancé accompli? Or, la maison ***, qui s'est consacrée depuis quinze années déjà à la spécialité des *mariages riches*, possède en ce moment le répertoire le plus complet de partis avantageux... »

Inutile de citer le reste. D'un sujet, a dit le philosophe, il faut savoir ne prendre que la fleur.

C'est une fleur aussi que cet avis d'un pharmacien passé maître en réclame comme en matière de drogues :

« Commencer gaiement l'année, c'est placer l'avenir sous d'heureux auspices. Mais la gaieté est incompatible avec un mauvais estomac. Les plus utiles étrennes sont donc incontestablement quelques flacons du délicieux *élixir antipituiteux* qui chasse les humeurs noires... »

Vous croyez sans doute, lecteur aimable, qu'après ce beau spécimen il faut tirer l'échelle? Détrompez-vous! Seulement, nous allons sortir du domaine de la réclame pour entrer dans celui des « compliments ».

Nous avons sous les yeux un petit livre rouge, innocemment intitulé : *la Corbeille de l'écolier*, et qui contient toute une collection de « nouveaux compliments » en vers et en prose pour fêtes, anniversaires, cérémonies, jour de l'an, etc. Nous y cueillons cette perle :

A UN BIENFAITEUR

« Monsieur, l'intelligente tulipe s'ouvre aux rayons du soleil qui lui donne l'existence et se ferme lorsque cet astre s'enfuit; le sensible ormeau, que rafraîchit en passant le ruisseau qui serpente à ses pieds, étend sur l'onde murmurante un vert feuillage pour entretenir la fraîcheur de ses eaux; tous deux sont reconnaissants du bien qui leur est fait. Qu'ils sont heureux, et que j'envie leur sort, moi qui n'ai rien, monsieur, à vous offrir en échange de vos bontés, si ce n'est des vœux... » Etc.

Certes, on ne peut pas dire que l'intention soit mauvaise; mais les auteurs de « passe-partout » en vers et en prose ne pourraient-ils donc former le cœur des écoliers sans déformer en même temps leur esprit?

Laissons là cette trop fameuse *Corbeille*, dont plus d'une page n'est bonne qu'à jeter au panier, et prenons sur le fait l'esprit naturel et charmant des enfants.

Un de nos amis avait dit, il y a quelques jours, à sa petite fille :

— Si tu ne pleures pas d'ici à mardi, je te mènerai au Cirque voir les chevaux.

La mignonne riait soixante minutes par heure. Mais voilà que le lundi, ô douleur! elle brise un bibelot de prix sur le bureau du papa. Maman gronde... une larme part...

— Ah! dit le père, tu as pleuré...

— Oh! non, papa... J'ai pleuré, mais c'était pour rire.

Ludovic SAUVEUR.

L'ARBRE DE NOEL

des Enfants d'Alsace-Lorraine.

Chaque année ramène avec l'hiver, pour les malheureux exilés d'Alsace-Lorraine, des privations et des souffrances qu'ils ressentent plus amèrement loin du pays natal. Mais chaque année aussi leur cœur s'élève plus fort, leur constance résiste, et les enfants, réchauffés au foyer bienfaisant de la mère patrie, dans la fête célébrée par l'Association générale d'Alsace-Lorraine un encouragement en même temps qu'une constatation.

C'est ce que M. Louis Ratisbonne a très bien indiqué, presque au début de la cérémonie organisée au théâtre du Châtelet, dans des strophes composées pour la circonstance. Des applaudissements chaleureux ont répondu au poëte qui exprimait si bien les sentiments dont l'auditoire était ému.

Cette émotion a redoublé quand on a commencé le défilé des enfants au pied de l'arbre de Noël dressé au milieu de la scène décorée par les attributs et les écussons des principales villes d'Alsace et de Lorraine. Plus d'une larme a coulé au spectacle saisissant qui rappelait tant de souvenirs douloureux et de poignantes infortunes. Les applaudissements les plus sympathiques ont salué les tout petits enfants que leurs parents conduisaient par la main et qui venaient recevoir les offrandes que leur distribuaient les dames du Comité.

La première série des distributions épuisée, M. Edouard Siebecker a récité, à son tour, une poésie dont les accents ont été droit au cœur de l'auditoire. Nous regrettons vraiment de ne pas pouvoir reproduire ces beaux vers. Ils nous font entendre la plainte déchirante exhalée par l'aïeul qui, resté au pays avec sa vieille compagne, rêve dans son foyer désert pendant la veillée de Noël aux enfants qu'il n'a pu suivre sur le chemin de l'exil. Puis le poëte termine par cette invocation touchante à la grande cité qui comprend si noblement les grandes douleurs du patriotisme et qui a su adoucir le sort de tant d'exilés.

O Paris, toi qui vis au milieu des tempêtes
Sans perdre ton courage et ta robuste foi,
Où prends-tu donc cet or que sans compter tu jettes
A tous les malheureux tendant la main vers toi?
. . . . . .
Toi qui, te réveillant d'une éternelle fête,
Sus ramasser le fer trop lourd pour ton César
Et, rejetant les fleurs qui couronnaient ta tête
Formidable, apparus debout sur ton rempart!
. . . . . .
Pendant les cinq mois que l'Allemand t'assiége
Sans même regarder à l'âge, au sexe, au rang,
Tes femmes, ton orgueil, ont vécu dans la neige,
Tes hommes, ton espoir, sont tombés dans le sang.
. . . . . .
Vous qui représentez la cité souveraine,
Vous dont le cœur répond toujours à notre voix;
Fils de Paris au nom de l'Alsace Lorraine,
Nous vous disons merci pour la troisième fois.
Merci pour les petits dont le visage brille,
Dont le bonheur éclate en de brillants ébats :
Vous leur avez rendu le pays, la famille.
Merci pour ceux aussi qui sont restés là-bas!
Vous allez regagner vos demeures heureuses,
Et vous emporterez dans vos cœurs bienfaisants
Comme un cher souvenir, ces choses précieuses :
Les larmes des vieillards, les rires des enfants!

Les applaudissements répétés qui ont accueilli l'éloquente poésie de M. Siebecker duraient encore quand le défilé des enfants recommença pour les distributions de la seconde série.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

La cérémonie s'est terminée par le dépouillement de l'arbre symbolique, dont beaucoup d'assistants ont emporté une branche comme pieux souvenir des saines et saintes émotions de cette journée.

R. F.

UNE ÉTOILE QUI FILE

Encore une étoile qui file, qui file, file et disparaît!

Bientôt Paris ne possèdera plus un seul des vieux restaurants dont la célébrité fut européenne. Le bouillon égalitaire contribue, pour sa bonne part, à cette abolition des gloires culinaires. Et puis, on n'a guère plus le temps d'être gourmand en ce temps de précipitation et de préoccupation universelle.

Quelles que soient d'ailleurs les causes, les effets sont là.

Disparu Véry, disparus les Provençaux, disparu le *Rocher de Cancale*. C'est maintenant le tour de Philippe, le fameux Philippe de la rue Montorgueil.

C'était l'illustration bourgeoise de la gastronomie. Le règne de Louis-Philippe fut l'apogée de sa splendeur. Un dîner chez Philippe était l'idéal suprême de Joseph Prudhomme. Comment avait-on été amené à choisir pour rendez-vous cette rue Montorgueil, de si vilain aspect et de si boueuse nature?

A cause, des huîtres qui passaient pour arriver là directement des parcs.

Philippe n'avait d'ailleurs pas que sa clientèle bourgeoise. On y faisait des dîners politiques, artistiques et littéraires.

Ce fut chez lui qu'un jour, à un dîner de journalistes républicains, prit naissance la fameuse poire qui tourmenta tant le roi.

On avait apporté, au dessert, une corbeille surmontée d'une poire gigantesque, à forme pointue du haut, évasée du bas. Le hasard voulut qu'un peu de mousse restât accrochée à la queue de la poire, couronnant ainsi son sommet d'une sorte de toupet.

Philippon, qui était là, fut frappé soudain :

— Ne bougez pas, dit-il... Qui est-ce qui me prête un crayon?

On lui tendit le crayon demandé.

Alors noircissant ici, creusant là de la pointe du couteau, il se mit à confectionner une tête improvisée, y ajouta un peu de mousse sur les côtés pour figurer les favoris.

Chacun le regardait faire, sans savoir ce qui allait résulter de ce travail mystérieux.

Lorsqu'il eut achevé :

— Regardez! dit-il.

Il n'y eut qu'une voix pour reconnaître le modèle. De ce jour, la poire fut intronisée.

C'est chez Philippe aussi qu'eut lieu, pendant quelque temps, un dîner auquel les adeptes avaient donné le nom de *dîner des bardes*. On était encore sous le coup de l'émotion causée par la traduction des poésies d'Ossian, et tout était à la mode ossianesque.

Au *dîner des bardes*, que présidait Baour-Lormian, les convives étaient tenus d'apporter, pour la lire au dessert, une *poésie septentrionale* (*sic*). Ces vers d'inspiration boréale étaient récités aux sons d'une harpe, louée pour la circonstance, et qu'une artiste faisait délicieusement vibrer en sourdine, tandis que les bardes s'inondaient mutuellement de leurs rimes frappées.

Pauvre Baour-Lormian! à la fin de sa carrière, il ne faisait plus de banquet aux arpèges. Il n'avait pas même de quoi manger.

C'est chez Philippe encore que Dumas père paria d'écrire un roman en soixante-douze heures. Le pari tenu, on minuta les feuilles de papier, on enferma Dumas, et au bout de soixante-et-onze heures et demie il était libéré. Le roman achevé s'appelait: *Le Chevalier de Maison-Rouge*.

C'est chez Philippe enfin que Meyerbeer traita avec le docteur Véron pour les représentations de *Robert-le-Diable*.

L'entrevue qui termina l'affaire eut lieu à table, en présence de quatre amis, comme s'il se fût agi d'un duel. Le docteur Véron, qui voulait bien monter la pièce, mais qui n'entendait pas se ruiner, convint de tout.

Puis, au café, lorsque l'on était en belle humeur :

— J'avais oublié un détail, dit-il. Si la mise en scène dépasse trente mille francs, il est indispensable que vous y contribuiez jusqu'à concurrence de l'excédant.

La mise en scène dépassa 80,000 francs.

Le docteur Véron n'éprouvait plus du tout le besoin de rien économiser.

Ce qui fit dire à Meyerbeer un bien joli mot.

On lui parlait précisément de la pompe alors insolite déployée dans *Robert*, et l'on en félicitait le directeur de l'Opéra.

— C'est ma foi vrai, dit Meyerbeer, il ne m'a fait reculer devant aucun sacrifice!

Que va devenir la maison où Philippe avait ses fourneaux? On va métamorphoser ces appartements, ces cabinets et ces salons,

Dont les murs coquets,
S'ils n'étaient discrets,
Diraient leurs secrets.

J'imagine que les locataires reverront en songe, pendant la nuit, des ombres hanter, la coupe en main, leur sommeil troublé.

Pierre Véron.

THÉATRES

Vaudeville. — Reprise de la *Douairière de Brionne*, avec Mlle Déjazet.

Il n'était peut-être pas très difficile de prévoir que la triomphante représentation de retraite de l'éminente artiste aurait pour effet de lui rendre la retraite insupportable. Le vaudeville dans lequel elle vient de reparaître était fort habilement choisi.

Tant que Mlle Déjazet a joué le rôle de la douairière, tous ceux qui ne l'avaient pas vue depuis longtemps ont dû s'imaginer qu'elle n'avait que peu d'efforts à faire pour y être naturelle; si bien qu'ils n'étaient pas sans inquiétude sur la transformation finale. Quand on l'a vue revenir en jeune officier de marine et qu'on s'est aperçu, à n'en pouvoir douter, que c'était pour faire la vieille qu'il lui fallait contrefaire son visage et sa voix, l'accueil chaleureux du public s'est tourné en enthousiasme.

Ce qui intéresse toute une nouvelle génération de spectateurs, c'est de savoir si ces représentations leur donneront de la célèbre comédienne une idée exacte ou une de ces impressions fausses et pénibles que laisse souvent après elle la vieillesse des artistes. Eh bien! nous n'hésitons pas à dire qu'ils auront vu Déjazet. Puissent toutes les chanteuses de Paris mettre en même temps cette occasion à profit pour aller chercher une leçon de diction!

La *Douairière de Brionne* a paru escortée de trois pièces nouvelles. L'une, de M. Adrien Marx, intitulée *Pendant l'orage*, est lourdement tombée.

La petite comédie de MM. Ch. Deslandes et Henri Bocage, *Une fille d'Eve*, moins nulle d'invention, a dû à une donnée ingénieuse un succès de seconde classe.

Enfin, MM. Delacour et Erny ont eu la bonne fortune de voir réussir tout à fait leur gai vaudeville, *Une chance de coquin*. Ce petit acte, plein de mouvement, joué avec entrain, paraît destiné à survivre au spectacle de transition dans lequel on l'a fait entrer.

Hop-Frog.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE DG. N° 475. — TOILETTES DE BAL ET SORTIES DE BAL : MODÈLES DE Mme MARI

(On peut se procurer, à l'Administration du Journal, rue Richelieu, 10, les patrons d

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DE BAL : MODÈLES DE Mlle MARIE BATAILLON (RUE THÉRÈSE, 5). — DESCRIPTION PAGE 2.

du Journal, rue Richelieu, 92, les patrons découpés ou montés des modèles ci-dessus.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'EXEMPLE

(NOUVELLE.)

Elle était vieille fille, vieille et toute seule dans sa maison. Ni chien, ni chat, ni perroquet. Concevez-vous tout ce qu'il y a d'austère dans une pareille situation ?

A l'entour de la maison, une petite ville de province ; à l'entour de la vieille fille une pléiade de récits, dont pas un ne contenait une imputation de quelque valeur dont commentaient et expliquaient l'isolement et le célibat de Mlle Jeanne de Maugreland.

Et d'abord, elle tenait à la noblesse, étant fille du marquis de Maugreland émigré bien authentique ; et la noblesse ne pouvait l'admettre, car sa mère était une simple paysanne, jadis servante de M. le marquis. Ensuite elle était savante, ayant lu tout ce qu'il y avait de livres et dans la bibliothèque dix-huitième siècle du feu marquis, et dans la bibliothèque dix-huitième siècle de M. l'Archiprêtre Le Garouiller, curé de la paroisse et ayant fait venir, le plus qu'elle avait pu, des publications contemporaines. Or, je vous le demande, lesquelles des dignes matrones de la ville de *** en eussent fait leur société ? Quant aux hommes elle était laide et même, ajoutaient-ils un peu revêche. Jugez !

A proprement parler, elle n'était pourtant pas méchante, car on citait d'elle des traits exquis mais, à côté, elle avait des paroles terribles : appelant par leurs vilains noms toutes les petites faiblesses d'esprit et de notre conscience pour lesquelles le langage du monde à des euphémismes ; son code des indulgences.

Et puis, qu'elle vie bizarre elle menait ! Tantôt bêchant son jardin et taillant ses arbres comme une simple paysanne ; des sabots aux pieds et un grand chapeau de paille sur la tête. Tantôt ayant quasiment l'air d'un moine dans une grande robe de chambre brune qu'elle portait l'hiver au coin du feu. Ne sortant jamais, si ce n'est pour aller à l'église ou veiller une malade. Toujours prête à rendre un service, et ne voulant point de remerciments. Faisant le bien, et haïssant l'espèce humaine ; généreuse et misanthrope ; humble en sa vie, et hautaine avec les gens ; miséricordieuse pour le commun des mortels, et inflexible pour ceux auxquels elle avait fait l'honneur d'une poignée de main et qui manquaient à certain code mental, intime et personnel, dont, sans dire : gare ! elle leur appliquait les lois.

Étrange fille enfin, qu'on respectait, mais qu'on n'aimait point.

Pourquoi elle ne s'était point mariée, en son bel âge, on le comprenait à peu près : pas de fortune, à peine de quoi vivre avec économie, peu de figure, le caractère « original », comme on dit en province, — qui l'eût recherchée ? Elle n'était pas le fait des jeunes gens bien apparentés et en position de faire leur chemin dans le monde, et elle ne voulait ni d'un paysan ni d'un courtaud de boutique.

Pourtant, sur le coup de ses quarante ans, elle avait trouvé un parti sortable. Il s'agissait d'un officier retraité, que lui présentait l'abbé Le Garouiller. L'officier avait cinquante ans d'age et des cicatrices ; pour toute fortune, sa retraite et la croix.

Mlle de Maugreland accueillit l'officier, s'assura qu'il avait des goûts simples et un caractère sociable, calcula qu'en ajoutant la retraite à sa modique rente, et en tirant parti des fruits et des légumes de son jardin, elle pourrait joindre les deux bouts de l'année, et donna son consentement.

Ce fut une nouvelle dans le voisinage et déjà l'on se demandait si Mlle de Maugreland, qui était maigre, sèche et ridée, se marierait en blanc, quand soudain elle ferma sa porte à son prétendu en déclarant que, toutes réflexions faites, elle ne se marierait jamais.

Pourquoi ? On ne l'a jamais bien su. Le capitaine avait-il déplu ? Quelque mauvais renseignement était-il arrivé sur son compte ? Ce fut un problème insoluble pour les bonnes âmes du quartier.

Certainement, Mlle de Maugreland ne s'était pas éprise du capitaine. Mlle Maugreland, n'avait jamais paru faite aux sentiments tendres, et, rien qu'à la voir on eut parié qu'elle était femme a répondre à quiconque lui demanderait : « N'avez-vous jamais aimé ? « Jour de Dieu ! vous m'insultez ! » Mais quelqu'un au monde aurait-il pensé à lui faire pareille question ?

Cependant du jour de la rupture de son mariage data une nouvelle période de sa vie. Cette vie devint plus austère et plus solitaire encore. Mlle de Maugreland ne vit plus personne du tout, hormis le viel abbé Le Gouriller.

Un jour d'hiver, elle cheminait dans la campagne. toute seule coiffée du capuchon noir, vêtue de la pelisse de laine des paysannes, portant des chaussons de Strasbourg et des sabots cirés aux pieds, des mitaines tricotées aux mains ; marchant sur les talus évitant les ornières et ça et là s'arrêtant à regarder l'état des blés, les promesses des arbres et le vol des corbeaux dans les plaines. Par d'autres moments, tout en marchant lentement elle tricotait un bas chiné de bleu et de blanc ; quand elle sentait l'onglée, elle remettait le tricot dans sa poche.

Au fond d'un sillon creux, où de distanee en distance, des flaques d'eau reflétaient le ciel brouillé de nuages gris et blancs, elle vjt tout à coup quelque chose qui remuait. C'était plus gros qu'un oiseau, moins gros qu'un mouton. Elle avança un peu, et la chose ne se sauva pas. Ce n'était donc ni gibier ni bête fauve.

Elle avança plus encore, et la chose qui paraissait marcher à quatre pattes se leva sur deux, et lui montra dans une culotte de droguet rapiécée qui boutonnait derrière, et sous un bonnet de laine tricotée couleur suie, un marmot de cinq à six ans, pieds nus, à la figure turgide, aux mains souillées de terre, et qui avait l'air d'avoir une engelure sur chaque pommette et une autre sur le bout du nez.

— Qu'est-ce que tu fait là, mormouset ?

— J' scharch' ed' chiches !

— Comment ?

— J' scharch' ed' chiches !

Elle s'avança jusqu'à l'enfant, ne comprenant rien à ce baragouin, et demandant à ses yeux de compléter les renseignements insuffisants recueillis par ses oreilles.

Dans un méchant panier, près du petit drôle, elle vit des herbes : une sorte de plante moitié pissenlit, moitié chicorée, que l'on trouve dans les blés, en mars, quand ils ont été sarclés, et que l'on met en salade avec des œufs durs. Dans le pays, on appelle cela « des chiches de lièvres, » De là cette réponse baroque du petiot :

— J' scharch' ed' chiches !

— Ah ! tu cherches des chiches ? C'est pour ta mère ?

— C'est pour el' vendre, donc !

— Ah ! oui-dà, à la ville ?

— Ben sûr !

— Et de l'argent, qu'en feras-tu ?

— L' baillerai à ma m'an !

— Que fait ton père ?

— P'pa est mort.

L'enfant n'eut pas une larme dans les yeux ; il ne s'apitoyait pas sur lui-même, il constatait un fait, sans accuser la Providence. Son visage bouffi demeura placide, et si, au bout d'un moment, il détourna les yeux, ce fut pour fouiller le sillon du regard.

— As-tu des frères et des sœurs ?

— Voui !

— Allons, je vais acheter tes chiches et te reconduire chez ta mère, si ce n'est pas trop loin.

Mlle de Maugreland marcha jusqu'au village le plus voisin précédée du petiot qui faisait « flic ! flac ! » de ses pieds nus dans la boue froide ; et elle trouva là, dans une misérable cahute en torchis, ayant pour toutes fenêtres des morceaux de verre encastrés dans la muraille, une paysanne de trente ans, qui paraissait plus âgée qu'une parisienne de soixante, et deux autres marmots plus jeunes que le chercheur de chiches.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

La pauvresse travaillait aux champs comme journalière, quand elle avait des journées, maraudait, tricotait et filait le reste du temps ; recevait çà et là quelques charités, et nourrissait ainsi sa petite famille au jour la journée. Dieu sait comme ! par exemple.

Quand Mlle de Maugreland l'interrogea, elle se plaignit. C'était naturel. Que de peine pour trouver de l'ouvrage ! pour suffire avec son gain aux besoins impérieux des trois petits, dont l'aîné mangeait beaucoup.

— Si vous voulez, dit la vieille fille, je vais vous le prendre, votre petit ; je l'habillerai, le nourrirai et lui apprendrai à lire. Pour lui, il donnera la becquée à mes poulets et il arrachera les mauvaises herbes dans mon jardin.

— Eh ! madame, j'voudrais bien... I serait ben pu heureux, le pauvre !... mais j'pouvons guère..... et même j'pouvons pas !

— Pourquoi ?

— I m'aidiont un peu, si tant peu que ce soit. Quand j'vas en journée, i m'garde l's autres. Quand j'n'y vas pas, i ramasse du crottin, i charch'ed chiches, il conduit l's oies pour d'aucuns.

— Mais il n'apprend rien.

— Hé !... qu'voulez-vous !

— Pauvre petit ! se dit Mlle de Maugreland en s'éloignant... et pauvre famille !... Que fera-t-il, ce garçonnet ? Un gardeur de vaches jusqu'à quinze ans ; un piqueux de bouvier après ; puis, un journalier stupide ! S'il apprenait à lire, s'il recevait quelque culture, qui sait ? cela pourrait faire un bon artisan peut-être, ou un agriculteur entendu qui soutiendrait toute la famille ?

Elle revint sur ses pas et dit à la paysanne :

— Combien peut-il bien vous gagner, votre petit ?

— Ah ! ben sûr qu'i m'gagne un bon écu d'six francs... au moins !

— Eh ! bien, je vous donnerai les six francs ; et, si vous êtes bonne travailleuse, je vous prendrai en journée une ou deux fois le mois, les jours de lessive.

L'affaire s'arrangea et Mlle de Maugreland emmena le petit.

Le soir même il avait des bas, des chaussons de Strasbourg et des sabots, et il marchait là dedans comme les pauvres chats auxquels de méchants garnements ont mis aux quatre pattes des coquilles de noix pleines de glu, pour chaussure. Le lendemain, Mlle de Maugreland fouillait toutes ses vieilles nippes, et en quelques heures confectionnait une culotte, une veste, un gilet et deux ou trois chemises.

Un an après il savait lire.

Jamais Mlle de Maugreland ne dit à personne qu'elle avait adopté, qu'elle adoptait ou adopterait le petit Françon, encore moins montrait-elle pour lui le moindre sentiment tendre. Mais peu à peu elle s'en occupa avec une assiduité et un exclusivisme plus marqués. Le développement physique et le développement intellectuel de l'enfant devinrent pour elle l'objet de soins constants.

Elle était active, vigilante, ardente à toutes ses entreprises ; peut-être était-ce le besoin d'emploi de ses forces qui la poussait ; peut-être, comme elle le laissait entendre quelquefois, était-ce scrupule de conscience, car l'abbé Le Garouiller lui avait dit bien souvent qu'elle avait de grands devoirs vis-à-vis du petit Françon, s'étant par sa propre volonté substituée à la mère de l'enfant ; peut-être enfin cette vieille fille à l'âme ardente, à la vie âpre et solitaire, s'était-elle prise à aimer cet enfant.... peut-être réunissait-elle sur sa tête tous les amours, toutes les tendresses dont elle avait été privée.

Parfois, en effet, quand le petit Françon courait un danger, on la voyait changer de visage ; un tremblement la saisissait ; d'autres fois, si l'enfant avait du succès ou bien répondait un mot heureux, une flamme rapide passait dans ses yeux.

L'enfant, dans cette atmosphère de soins, s'épanouissait, grandisait et apprenait. Mlle de Maugreland lui apprenait tout ce qu'elle ne savait pas, pour le lui transmettre.

Quand il eut douze ans, le petit Françon fit sa première communion exemplairement ; il savait mieux son catéchisme que les fils de famille les plus huppés, et même récitait l'Évangile en latin.

On en augura que c'était « un sujet ».

Pour Mlle de Maugreland, elle semblait vivre d'une nouvelle vie. Rien ne lui coûta pour ouvrir à deux battants la carrière au-devant de son protégé. D'abord on cessa de l'appeler Françon pour l'appeler François ; puis Mlle de Maugreland permit qu'on lui fit porter son nom ; ensuite elle appela l'abbé Le Garouiller à concourir à l'éducation du jeune homme ; elle lui adjoignit des professeurs, et on en fit un bachelier ès-lettres, puis un bachelier ès-sciences, et enfin un élève de l'École centrale.

C'était d'ailleurs un fort gentil garçon, doux, studieux, obéissant, et n'ayant jamais donné sujet de plainte à sa protectrice.

Sa position de fils aîné de veuve l'exemptait du service militaire ; c'est pourquoi Mlle de Maugreland le laissa doubler le cap de la circonscription. Mais, dès qu'il fut quitte de l'impôt du sang, elle l'adopta selon les formes voulues par la loi, et à vingt-deux ans, grâce à l'amitié, au dévouement, aux soins et à l'économie de la vieille fille, le petit chercheur de chiches, pourvu d'un avenir et d'un nom, pouvait tenir de pair avec les fils de famille, les plus heureusement nés.

Vers ce moment éclata la guerre de 1870.

Au mois d'août il était chez sa protectrice, en vacances. On ne parlait alors que d'engagements volontaires ; sa situation d'élève à l'École centrale lui assurait un grade, soit qu'il entrât dans la garde mobile, soit qu'il entrât dans l'armée régulière. Ce fut tout de suite une opinion faite dans la ville qu'il allait partir.

Mlle de Maugreland, pour son compte, n'en doutait pas. Silencieusement elle lui apprêtait et organisait un bagage de campagne. Et bien probablement elle aimait cet enfant d'adoption comme un fils de ses entrailles, car, de temps en temps, une larme brillait dans le coin de son œil, quand elle regardait François, ou bien quand elle ajoutait quelque chose à sa cantine.

C'est que c'était alors un beau garçon, donnant bien des espérances, et qu'il était dur de penser qu'une balle prussienne, en une seconde, pouvait coucher dans la tombe cette œuvre divine et humaine... Grands yeux bleus veloutés, cheveux châtains épais et bien plantés, jeune moustache sur des lèvres empourprées ; vigoureux et de taille bien prise enfin tel, au physique comme au moral, qu'une mère en pouvait être fière.

C'est que, sur cette tête, Mlle de Maugreland avait placé beaucoup d'espérances. Cette vieille fille, issue d'un gentilhomme sans famille et d'une servante, se sentait comme une souche à moitié desséchée sur laquelle pourtant aurait pris une jeune greffe. En même temps elle s'enorgueillissait de fonder une nouvelle race, une race forte et vivace qui porterait à son tour de nombreux rameaux, dont les racines tiendraient au passé, dont les branches étendraient leur ombre sur une vaste étendue.

Toujours seule dans sa grande maison noire, aux trois quarts inhabitée, elle rêvait, pensait, combinait. L'action constante n'empêchait pas l'imagination de marcher : qu'elle bêchât son jardin, fît sa lessive, rangeât son linge, récoltât ses fruits ou tricotât des bas ; qu'elle lût ou écrivît, toujours il y avait une préoccupation parallèle qui accompagnait son labeur. Elle songeait à François ; François était le point central où venaient aboutir toutes ses intentions et tous ses efforts...

Il aurait une belle carrière ; il ferait un bon mariage... il aurait des enfants, qu'elle pourrait voir encore, bien qu'elle eût ses soixante-dix ans.

Combien de fois ne s'était-elle pas promis de tenir son ménage quand il reviendrait de l'école, de veiller sur sa vie de jeune homme, et de lui choisir une femme ? Qui sait même si, parmi les héritières les mieux pourvues de la ville, elle n'avait pas déjà secrètement fait son choix, et si le dimanche, à la messe, elle ne couvait pas des yeux sa future belle fille !

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'abbé Le Garouiller l'aiderait certainement à bien établir François ; son grand âge, le long exercice du ministère lui avaient acquis beaucoup d'autorité et d'influence. On savait de plus qu'il laisserait sa petite fortune au jeune François de Maugreland, qu'il considérait comme un jeune homme très distingué.

Mais quoi ! la patrie était en danger, le territoire envahi...

Devant ce fait brutal et terrible, Mlle de Maugreland avait coupé court à ses châteaux en Espagne. Elle avait serré ses espérances, comme on serre les habits de noces d'une fiancée malade.

François de Maugreland, toutefois, ne parlait de rien.

« Il ne veut pas m'affliger, pensait la vieille fille. Quand le moment sera venu, il me dira : « Je pars demain. » A quoi bon remuer d'avance les choses douloureuses ? »

Mais septembre vint, et avec septembre le désastre de Sedan, l'effondrement de l'Empire et la marche de l'ennemi sur Paris ; en même temps se produisait cet élan national, qu'on a vainement cherché à nier depuis et qui soulevait le patriotisme, qui appelait aux armes le ban et l'arrière-ban de la jeunesse française.

François avait l'air préoccupé ; il sortait beaucoup et faisait de longues promenades solitaires dans la campagne. A l'heure du courrier, il se précipitait fiévreusement sur les journaux ; mais on ne le voyait ni dans les clubs, ni dans les cafés, ni dans les salons de la ville. Un jour il dit à sa mère adoptive :

— Comme élève de l'école centrale, je pourrais obtenir un emploi dans l'administration des télégraphes ; mais pour cela, il faut quelque protection. L'abbé Le Garouiller ne pourrait-il pas aller voir le nouveau sous-préfet républicain ?

Mlle de Maugreland devint très-pâle, ses mains se mirent à trembler, et elle voulut en vain articuler une réponse. Elle balbutia quelques syllabes inintelligibles, laissa tomber un plat qu'elle tenait et sortit. Ce fut pour courir s'enfermer dans sa chambre. Là, elle tomba sur une chaise et demeura longtemps comme stupéfiée.

Avait-elle bien entendu ? Etait-ce bien François, ce fils de son choix et de son cœur, sinon de ses entrailles, qui avait parlé ? Oui !

Le sang s'était gelé dans ses veines. Tout à coup il bouillonna fiévreux et chaud. Cependant, elle demeura immobile, les yeux fixes et le cerveau sans pensées. C'était comme une statue qui changeait de couleur.

Un coup violent sur la tête ne l'eût pas davantage étourdie ; elle demeura longtemps dans un état singulier. Cette créature énergique, abrupte, active, sans tendresse apparente, dénuée de sensibilité féminine, et dont l'âme était enveloppée d'une écorce rugueuse qu'on ne pénétrait point, n'avait jamais été aussi rudement touchée par la déception.

Jadis, quand elle rompit son mariage, elle eut bien quelques jours, quelques mois peut-être de mélancolie. Mais quoi !... ce mari qu'on lui présentait, elle l'acceptait par raison, sans illusions, sans enthousiasme. Jamais son image n'avait pénétré dans ce coin profond du cœur d'où semble jaillir la source de la vie. Quand une circonstance quelconque vint rompre les projets formés, elle éprouva un mécompte, tout au plus.

Quelle différence maintenant ! Ce petit paysan qu'elle avait ramassé dans un sillon, puis élevé, puis fait homme, il était donc devenu son idéal, son espérance, son Dieu en même temps que son espérance, son Dieu en même temps que son amour ?

Elle se le demandait avec épouvante... et autant que l'ébranlement de son cerveau pouvait lui permettre de former une pensée concrète, et elle s'accusait comme si elle s'était surprise en flagrant délit d'idolâtrie.

Enfin, elle dompta cette émotion contre laquelle se révoltaient son esprit et sa conscience, et elle reprit silencieusement l'activité uniforme de sa vie obscure.

Claude VIGNON

(La suite au prochain numéro.)

LA FACTURE

COMÉDIE PARISIENNE EN DIX-NEUF PROMENADES

AVEC UN PROLOGUE ET UN ÉPILOGUE

Prologue.

DANS LE MAGASIN

LE COMMIS. — C'est trois francs quinze. Si madame veut passer à la caisse ? (*Elevant la voix.*) Trois francs quinze.

L'ACHETEUSE. — Seriez-vous assez aimable pour me faire envoyer ce petit paquet ? Vous mettriez la facture avec.

LE COMMIS (*dissimulant une grimace*). — C'est comme il plaira à madame.

L'ACHETEUSE. — Je l'aurai ce soir sans faute ?

LE COMMIS. — Sans faute.

I

— Mme X... ?
— C'est ici.
— Je lui apporte ce paquet.
— Vous avez été assez long. Elle l'attend depuis une heure.
— Ce n'est pas ma faute. Si vous voulez présenter la facture...
— Oh ! pas maintenant, madame est trop occupée. Venez demain.

II

— Vous désirez, monsieur ?
— C'est moi qui reviens...
— Pourquoi ?
— Pour cette petite note.
— Vous n'avez pas de chance, madame sort à l'instant.
— Allons, bon !
— Mais, aussi, comment venir dans l'après-midi ?

III

— Mademoiselle...
— Ah ! je vous reconnais. Vous venez...
— Pour la...
— La petite note.
— Justement.
— Est-ce que je ne vous ai pas dit que madame n'est jamais chez elle dans la soirée ? Il faudrait passer le matin, sur les dix heures.
— Diable ! c'est une heure qui ne m'est pas commode. Enfin !

IV

— Ah ! c'est encore vous.
— C'est encore moi. Vous m'avez dit...
— De venir à dix heures. Vous venez à dix heures un quart. Madame n'est plus là.

V

— Madame X... ?
— C'est moi.
— Ah ! enfin ! J'ai à vous remettre...
— Une facture. Donnez. J'examinerai cela. (*La dame sort*).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

VI

— C'est pour cette facture, madame...
— Laquelle? Ah! j'y suis. Je n'ai pas eu le temps d'y jeter les yeux. Mais je vais voir. (*Allant prendre la note.*) Nous disons trois francs quinze... Mais, pardon, il y a une erreur.
— Une erreur ? Du tout, c'est bien ici.
— J'entends une erreur de chiffre. Je suis sûre que l'objet en question n'était que de trois francs.
— Je crois que madame...
— Mon ami, priez votre patron de consulter ses livres. Je vous rends votre acquit.

VII

— Comment ! encore ces trois francs quinze ! J'avais pourtant demandé qu'on voulût bien vérifier.
— On l'a fait, madame.
— Ce n'est pas possible. Reprenez la note; je passerai moi-même au magasin.

VIII

— Ah ! oui, je voulais passer moi-même au magasin ; mais je vais si rarement de ce côté-là... Combien vous dois-je ?
— Trois francs quinze.
— Est-ce que vous avez une autre course à faire ?
— Oui.
— Ayez donc l'obligeance de monter en repassant, j'aurai votre argent.

IX

Madame prend sa douche.

X

Madame est avec son coiffeur.

XI

Madame s'habille.

XII

Madame se déshabille.

XIII

Madame est au lit.

XIV

— Encore cette facture !
— Dame, voilà déjà treize fois depuis six mois...
— Il suffit. Avez-vous de la monnaie de mille francs ?
— Non, madame.
— Alors il faudra revenir.

XV

— Dites-moi, concierge, il n'y a donc personne chez madame X....? Je carillonne depuis une heure à sa porte.
— Vous auriez bien pu carillonner jusqu'à demain. Elle est à la campagne depuis huit jours.

XVI

Mme X... n'est pas de retour.

XVII

— Mme X...?
— Elle est toujours à la campagne.

XVIII

— Qu'est-ce que vous me réclamez ?
— Trois francs quinze.
— Est-ce que je n'ai pas payé cela avant mon départ? Mais si, j'ai dû payer cela.
— Je puis vous assurer, madame...
— Ça ne me suffit pas. Il y a trois ans, le boucher de ma mère lui a bien présenté deux fois la même note... Vous comprenez, vous venez au bout de huit mois ! On n'attend pas huit mois pour présenter sa note !
— Mais, madame...
— C'est bon, allez. Je vérifierai mon livre de dépenses. On a vraiment bien tort de ne pas conserver tous ses reçus !

XIX

— Comment ! toujours cette facture, voilà qui est incroyable ! mais c'est une persécution.
— Madame, c'est la dix-neuvième fois.
— Vous êtes un impertinent ! Ne voilà-t-il pas une belle affaire pour trois francs quinze ! Tenez, les voilà vos trois francs quinze. Non, je n'ai que deux francs quatre-vingt dix. N'importe, je ne suis pas à vingt-cinq centimes près. Tenez, et ne remettez jamais les pieds chez moi. Je n'oublierai pas les procédés de votre maison.

Epilogue.

L'EMPLOYÉ (*seul sur le carré, comptant son argent*). — Deux francs quatre-vingt-dix. C'est cinq sous que ça me coûte. Allons, bon !... les deux francs sont à l'effigie du pape et la pièce de cinquante centimes est fausse.

Paul PARFAIT.

LA GRANDE SŒUR

Quoique n'étant pas vieille, elle a déjà passé
L'âge où le front est rose et frais et garde encore
La première clarté de la première aurore :
Elle a l'air doux, mais triste et comme un peu lassé.

C'est qu'en mourant sa mère à ses soins a laissé
Un petit nouveau-né, son frère, qu'elle adore.
Elle veut à tout prix que cette enfance ignore
Les maux dont l'orphelin est toujours menacé.

A ce seul but elle a voué toute sa vie :
Sans faiblesse, sinon tout à fait sans envie,
Autour d'elle elle voit les autres s'établir...

Sachant bien qu'elle-même elle s'est condamnée,
Puisque voilà sa fleur de jeunesse fanée,
A rester seule. — Elle a son devoir à remplir.

Paul COLLIN.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

REVUE DES MAGASINS

La dernière quinzaine de décembre a été pour la *Ville de Lyon* (6, rue de la Chaussée d'Antin) l'occasion d'un véritable triomphe : c'était à qui, parmi nos plus élégantes mondaines, viendrait dans son magasin de prédilection, chercher ce qu'on est convenu d'appeler les étrennes utiles.

Parmi les objets qui ont eu le plus de succès, nous citerons les gracieuses écharpes et mantilles, en tulle espagnol noir ou blanc, qui se transforment en délicieuses coiffures pour le soir. — La *Ville de Lyon* se charge de les monter sur des guirlandes de fleurs: roses, œillets ou reines-marguerites, de nuances variées. Ce genre est fort à la mode en ce moment, et les femmes du meilleur monde l'ont adopté pour le théâtre.

Signalons encore les barbes en tout genre : application, Bruges, tulle dentelle noir ou blanc, crêpe lisse. Ces dernières, que l'on désigne sous le nom de *fanchon* ne cessent de jouir d'une grande faveur; on les met sous un chapeau de visite, ou de théâtre, pour servir de mentonnière.

Les fichus et parures en surah, damas Renaissance, dentelles perlées et ruches de crêpe lisse; les cravates en surah et broderies à jour, en soie et dentelles, en crêpe lisse, etc., ont été également fort appréciés. Cela devait être, car il est impossible d'imaginer quelque chose de plus frais, de plus coquet.

Le comptoir de passementerie de la *Ville de Lyon* est aujourd'hui mieux approvisionné que jamais, et les passementeries qu'on y voit sont vraiment d'un travail admirable : c'est la perfection réalisée. Ce sont des guirlandes de feuillage et de fruits à jours, tout enjolivées de perles; de délicieux ornements détachés, de grandeurs différentes, avec pendeloques de jais. Impossible de donner une idée exacte de la variété infinie de toutes ces merveilles de goût, d'une simplicité charmante ou d'une suprême élégance.

Un mot du comptoir des rubans, où brillent les dernières nouveautés de la fabrication de Saint-Etienne : brochés, damas Renaissance, écossais, façonnés en tous genres, unis dans les nuances les plus belles et les plus fines pour larges ceintures, nœuds de tête et de corsage.

Au moment des bals et des soirées, on comprend que le rayon des gants de la *Ville de Lyon* soit assidûment fréquenté; chacun apprécie l'excellente coupe et la qualité supérieure des gants de cette maison, soit qu'on choisisse le gant de Suède, le gant de Saxe ou le gant *Joséphine*, dont elle a la propriété exclusive.

— Une femme ne peut mieux faire, pour se défendre contre le froid, que d'adopter le *jupon duvet* de M. DE PLUMENT. Rien de plus confortable en cette saison, de plus hygiénique et de plus agréable à porter. Le *jupon duvet* est en même temps le plus élégant des jupons de dessous; aujourd'hui, sans cet objet indispensable, un trousseau soigné n'est pas complet.

Le *jupon princesse articulé*, dont nous avons déjà plusieurs fois signalé les avantages, est fort apprécié des personnes qui l'ont essayé ; sa coupe parfaite, l'heureuse disposition de ses ressorts lui assignent la première place parmi tous les jupons de cette sorte. Avec le *jupon princesse articulé*, la toilette prend un caractère d'élégance tout particulier. La tournure est surtout disposée d'une façon ingénieuse, qui donne une grâce achevée à l'ensemble. En un mot, ce jupon réunit toutes les qualités nécessaires pour faire valoir la mode actuelle; il aplatit le devant du corps et rejette en arrière, sans prééminence trop accentuée, toute l'ampleur de la robe.

Le *corset Sultane* est, avec les deux jupons que nous venons de signaler, la cause du grand succès de la maison DE PLUMENT. Une femme vraiment élégante et sensée, qui a un égal souci de la beauté de sa taille, de la grâce de sa tournure et du bon état de sa santé, n'hésitera pas à demander rue Vivienne, 33, le *corset Sultane*, le *jupon princesse articulé* et le *jupon duvet*.

— Les jolies boîtes de parfumerie de la maison VIOLET ont eu un grand succès comme cadeau d'étrennes; c'est que le contenant et le contenu sont également précieux. Un proche parent peut toujours faire un cadeau de ce genre à une jolie femme, qui est enchantée de le recevoir ; n'est-ce pas pour elle la source de Jouvence ?

Ces boîtes renferment généralement : Un savon. — le savon de Thridace, célèbre entre tous, le seul recommandé par les sommités médicales pour l'hygiène et la beauté de la peau, — ou le savon « Veloutine », un des savons les plus recherchés par l'aristocratie du monde élégant, pour la finesse et la richesse de ses arômes.

Un pot de cold-cream, — la *crême de beauté*, qui est classée parmi les compositions les plus salutaires et les plus efficaces pour conserver la peau blanche et diaphane, en augmenter à la fois la douceur et la souplesse, et donner au teint la fraîcheur du jeune âge.

Un paquet de poudre au *lys de Kachemyr*, cette veloutine parfaite, adhérente, invisible, inaltérable, qui communique à la peau un éclat velouté des plus séduisants.

Une pommade au *baume de violettes*, — ce qu'il y a de plus puissant pour l'entretien et l'embellissement de la chevelure.

Pour les dents, l'eau, la poudre, l'opiat dentifrice ou l'*émailline*, nouvelle composition parfaite pour les soins de la bouche.

Un ou plusieurs flacons d'essence pour le mouchoir. Les parfums à l'ordre du jour sont pour le moment : la *Brise de violettes*, le *Gardenia*, le *Medina Celi* et l'*Ylang-Ylang*.

Au surplus, une visite au *Palais des Abeilles* (rotonde du Grand-Hôtel, boulevard des Capucines) procurera à nos lectrices de plus complètes indications que nous ne pourrions le faire.

M. D'A.

NOTRE GRANDE PRIME

Avis important

Au moment où les objets d'étrennes deviennent la grande préoccupation de quiconque a de la famille, nous croyons particulièrement opportun d'appeler toute l'attention de nos lectrices sur la machine à coudre la *Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et Cie.

Nos abonnées savent déjà que, par une faveur absolument spéciale et exclusive, cette précieuse machine a été mise à leur disposition, non plus au prix régulier de 250 francs, mais moyennant 150 fr., emballage compris.

Cette concession exceptionnelle ne pouvait être, on le comprend, que temporaire: aussi avons-nous reçu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et Cie, à Paris, l'avis qu'elle ne pourrait être accordée au-delà du 15 janvier prochain. Il importe donc que toutes les personnes qui désireraient en bénéficier fassent sans retard leur demande, sous peine de ne plus pouvoir effectuer qu'à des conditions beaucoup plus onéreuses une acquisition dont les avantages sont réellement considérables.

Cette observation se rapporte également à la MACHINE A MAIN des mêmes constructeurs, dont nous donnons ici le dessin et dont le prix de vente, ordinairement fixé à 75 fr., a été abaissé pour nos abonnées seulement à *40 francs*.

Il suffira, ainsi que nous l'avons dit déjà, de nous adresser, en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, ou en billets de banque français, la somme de 150 francs pour recevoir immédiatement, par la voie qui nous sera indiquée, la *Silencieuse*, soigneusement emballée. Contre envoi de 40 francs effectué de la même manière, on recevra la MACHINE A MAIN dans les mêmes conditions.

L. ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville

AD. GOUBAUD ET FILS, *Propriétaires-gérants.*

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La comédie de société et les concerts spirituels ont succédé aux bals brillants et aux soirées dansantes qui ne reprendront qu'après Pâques ; la saison mondaine se prolongera certainement jusqu'en juin et le printemps est rempli de promesses pour les femmes élégantes affamées de fêtes continuelles.

En attendant, les premières représentations se succèdent et les théâtres sont très-suivis.

La nouvelle pièce d'Octave Feuillet au Théâtre-Français, le *Sphinx*, a été une véritable solennité artistique ; nous ne nous occuperons pas du mérite plus ou moins littéraire de la pièce qui, pour notre compte personnel nous a fort intéressée et impressionnée, mais nous devons, à nos lectrices, le récit des toilettes portées par les deux jeunes artistes de talent qui jouent les principaux rôles dans la nouvelle œuvre de cet auteur distingué. Mesdemoiselles Croizette et Sarah Bernhardt ont obtenu un éclatant succès, et leurs toilettes sont si personnelles et sortent tellement de l'ordinaire que nous devons les détailler avec la plus scrupuleuse exactitude.

Au premier acte, mademoiselle Croizette, qui s'est révélée artiste de premier ordre, porte une toilette étrange, mais d'un goût parfait : Une robe de faille jaune clair complétement voilée par une autre robe de blonde noire à riches dessins perlés de perles bleutées aux reflets de saphir ; rien de plus nouveau et de plus splendide que l'effet produit par cette robe dont le corsage est entièrement voilé comme la jupe et ouvert en châle. Ailes de papillon bleutées posées artistement dans les cheveux.

P. N° 200. — Toilettes de promenade.

Au deuxième acte. — Robe de faille bleu pâle voilée de tulle blanc brodé, toilette de bal olympienne à longue traine ; écharpe de gaze argentée posée en déesse sur une seule épaule, traversant la poitrine en sautoir, s'enroulant autour de la taille et venant se nouer derrière un peu de côté avec de longs pans flottants ; croissant d'argent dans la coiffure élevée sur le sommet de la tête avec de longues boucles flottantes.

Au troisième acte. — Toilette d'enlèvement, insignifiante, mais de situation. Une robe de mousseline blanche, garnie de trois ou quatre volants froncés dans le bas, et une mantille de blonde espagnole noire formant capuchon et mantelet.

Au quatrième et dernier acte. — Amazone de drap noir très-simple ; chapeau de feutre gris, haut de forme, et voile de gaze *dona Maria*.

Ces toilettes suffiraient à elles seules pour faire comprendre l'héroïne du *Sphinx* au caractère bizarre et déséquilibré qui charme et captive, malgré ses défauts, ou bien à cause d'eux, ce qui est plus vrai.

Mademoiselle Sarah Bernhardt, qui représente la femme honnête, courageuse et délaissée, s'est montrée grande comédienne. Elle porte d'abord une toilette rose pâle et rose vif, dont la façon nous a paru beaucoup plus jolie que le choix des nuances ; une tunique très-longue devant, drapée inégalement de chaque côté et garnie de petits volants plissés ou tuyautés de deux tons sur une jupe à traîne également ornementée de volants de deux tons. Corsage décolleté en carré avec basques coquettement garnies de petits volants. — Haute collerette Gabrielle autour du cou.

Deuxième toilette. — Robe jaune or (couleur rayon de soleil), voilée d'une autre robe drapée en tissu de l'Inde, surchargée de broderies en relief de même nuance ; corsage moyen âge, en vraie châtelaine du temps, de gros bouillonnés de tulle aux manches. Longue et large écharpe assortie, formant élégante sortie de bal.

Simple costume d'intérieur en faille et sicilienne gris fer. La jupe à traine complétement plissée de haut en bas, petite tunique de sicilienne, drapée de chaque côté et ramenée der-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

rière sous les basques arrondies du corsage; collerette Gabrielle très-volumineuse.

Cette dernière toilette distinguée peut être reproduite en toutes nuances, nous ne saurions trop la recommander aux femmes de goût; on peut la compléter par une écharpe mantelet comme on les porte cette saison, et un haut diadème de feuillage comme chapeau, car ce printemps, coiffures de bal et chapeaux de ville se ressemblent à confondre; c'est pourquoi nous conseillons de compléter les couronnes par des écharpes de dentelles ramenées devant, de façon à les distinguer des coiffures.

Les femmes économes font des chapeaux d'été avec leurs coiffures de bal et nous ne saurions trop approuver cette sage pensée, la jolie moissonneuse italienne du tableau de Léopold Robert semble avoir servi de modèle à ces couronnes de fleurs volumineuses qui constituent d'adorables et poétiques coiffures, elles rappellent Ophélie, Juliette et toutes les héroïnes idéales des poëtes de l'antiquité. Malheureusement, elles exigent un peu de beauté, sinon beaucoup; les traits réguliers n'ont qu'à se féliciter du retour des diadèmes dans la mode, mais les physionomies chiffonnées quoique séduisantes doivent s'en méfier si elles ne veulent perdre de leur charme; les pouffs Louis XV, posés de côté, leur conviennent de préférence ainsi que les aigrettes.

Les robes complétement brodées se porteront beaucoup, on en fait des costumes de ville d'une grande richesse, c'est surtout aux eaux qu'elles rendront de grands services. Avec des dessous de soie de différentes couleurs, il sera facile de varier ses toilettes à l'infini.

Louise DE TAILLAC.

Description de la planche P. n° 200.

(Voy. page 157.)

1. Petit garçon de sept à dix ans. — Pantalon espagnol en drap, boutonné sous le genou; gilet pareil; veste bretonne ouverte devant, à brandebourgs et à poches, brandebourgs au bas des manches; col anglais rabattu; bas rayés. — Chapeau tyrolien, plumes de coq de côté.

2. TOILETTE DE PROMENADE. — Jupe de poult de soie gris-fer, à traîne, unie derrière et garnie devant d'un volant plissé arrondi et de coques de petit ruban gris clair. Tunique boutonnée devant à pointes de côté bordée d'étoffe de soie à rayures gris-perle et gris foncé; pouff drapé derrière. Corsage Louis XV à gilet arrondi devant, bande rayée en biais devant, revers rayés, basques longues des côtés et courtes derrière; revers au bas des manches ornés d'une bande rayée; col de toile rabattu. — Chapeau de paille à passe relevée, nœud de ruban de côté, touffe de plumes, rose en dessous; de côté, écharpe de dentelle nouée en brides devant. Gants de Suède. — Ombrelle assortie à la toilette.

Description de la planche coloriée n° 1137.

1. TOILETTE DE DEMOISELLE D'HONNEUR. — Robe mauve et violette. Jupe à traîne en faille violette, garnie devant de larges bouillonnés de faille mauve séparés par des biais violets. Deux nœuds de faille violette de chaque côté, derrière, deux volants de faille mauve froncés et à tête. Corsage mauve à basques plates devant, longues basques derrière, ornées d'un volant froncé de 8 centimètres surmonté d'un biais, revers violets au corsage et aux manches, collerette montante. — Chapeau assorti à la toilette, forme *Directoire*, orné de côté d'une touffe de plumes, d'un nœud de ruban et d'une rose. — Bottines de faille violette.

2. TOILETTE DE MARIÉE. — Robe de poult de soie, haut volant de 45 centimètres plissé et à tête dans le bas, la tête retenue par une cordelière de soie. Tablier en pointes surchargé de broderies au passé et encadré d'un plissé de satin blanc. Cascade de coquillés de chaque côté terminée par une patte brodée et des nœuds de satin. Corsage à basques courtes et arrondies devant, longues derrière et continuées de côté par les coquillés; longues manches moyen âge, brodées, doublées de satin blanc et ornées d'un plissé de satin, bouillonné à l'entournure des manches. Collerette Médicis renversée doublée de satin, sous-manches de satin bouillonnées, bouquet de fleurs d'oranger au corsage. — Petit diadème posé en peigne au-dessus du chignon. — Souliers de satin blanc.

CAUSERIE

C'est surtout lorsqu'on a doublé le cap du carême qu'il est doux d'en parler. Ceux-là sont facilement braves, d'ordinaire, qui savent n'avoir rien à craindre. Et causez donc gaîment, parlez donc bals et soirées, lorsque vous sentez suspendue au-dessus de votre tête cette épée de Damoclès qu'on appelle l'abstinence, et tous ces petits poignards de Tolède qui se cachent sous le nom de mortifications!

Heureusement tout cela s'est enfui comme un mauvais rêve, et nous pouvons jeter tout à notre aise un regard en arrière.

Le grand événement a été le bal donné au Tribunal de commerce. Là les affaires étaient devenues le plaisir, si toutefois on peut appeler plaisir la satisfaction de s'entasser.

Le bal, admirablement organisé, a été comme tous les bals. Nous ne croyons pas utile de rapporter ici, en prenant les choses par le menu, combien on a brûlé de bougies, absorbé de consommés et fait sauter de bouchons de champagne. Ce dont il est bon de prendre acte, c'est que les toilettes étaient brillantes et que jamais on ne vit un plus grand nombre de jolies femmes.

Vous savez déjà que, l'esprit français ne perdant jamais ses droits, — même celui de se noyer dans la banalité, — on a profité de l'occasion pour se livrer à toutes les plaisanteries que comportait l'endroit. On a parlé des *huissiers*, on a fait allusion à tout ce qui rappelle la procédure, on a appelé les invitations des *assignations à comparoir*, on a demandé aux dames des *audiences* en déclarant qu'on serait bien heureux d'être *agréé*, on a fait remarquer que les amphitryons aussi bien que les invités paraissaient d'un *commerce* agréable..., etc., etc.

Que voulez-vous! il paraît qu'il n'est rien de tel que l'esprit commun et la rengaine pour faire rire certaines gens, et l'on doit s'en consoler en réfléchissant que cela ne fait de mal à personne.

Un de nos confrères, M. Jules Noriac, qui possède le rare privilége d'être un esprit fin et de bon aloi, assistait à ce bal, et il en a rapporté un dialogue dans lequel il a dû faire sa partie et qui donne un échantillon des conversations auxquelles on s'y est livré. Il contemplait du haut de la galerie le tourbillon des danseurs, lorsqu'un vieux monsieur, barbouillé de tabac, lui posa à brûle-pourpoint la question suivante :

— Est-il vrai, monsieur, que ce soit Chevet qui tienne les buffets?

— Je me le suis laissé dire, monsieur.

— Eh bien, monsieur, qu'arriverait-il si l'on ne payait pas Chevet?

— C'est une hypothèse bien invraisemblable, monsieur.

— Certainement, monsieur, mais enfin cela pourrait arriver.

— Non, monsieur.

— Sans doute, monsieur, mais enfin supposons pour un instant que Chevet ne soit pas payé.

— Si ça vous fait beaucoup de plaisir, je ne demande pas mieux.

— Qu'adviendra-t-il, monsieur?

— Je l'ignore.

— Remarquez que Chevet est commerçant.

— Il passe pour ça.

— D'un autre côté les membres du Tribunal de commerce sont commerçants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— C'est bien le moins.

— Or, l'affaire vient devant le Tribunal de commerce.

— Ça me semble naturel.

— Mais alors, monsieur, les juges sont juges et parties.

— Que voulez-vous que j'y fasse?

— Ce que je veux, monsieur! s'est écrié le vieux monsieur, ce que je veux! je veux que vous vous déclariez incompétent.

— J'en grille d'envie, monsieur, répondit modestement M. Jules Noriac, qui s'empressa de tirer sa révérence au vieux monsieur.

Faisons-en autant et soyons heureux de penser, dans l'intérêt des Parisiens, que Paris est un rigodon perpétuel. On aura beau le brûler tout entier, le condamner à disparaître de la carte de France, il ressuscitera de ses cendres en peu de temps, au bruit des violons et des chansons. La saison des fêtes, cette année, nous l'a surabondamment prouvé : jamais on n'avait tant dansé, en dépit des volcans artificiels à l'existence desquels on s'efforce trop souvent de nous faire croire. Aussi croyons-nous qu'elle n'est pas près de finir encore, la saison des bals, des concerts, des soirées, des réunions de toute nature, — saison des amours aussi, car il faut toujours que ce petit dieu malin se mêle de tout.

Quelque chose qui va également son train, c'est la manie des duels. Depuis l'arrêt de la cour de Melun, qui a condamné à deux ans de prison les témoins du duel Soutzo, il n'y a pas eu moins de quatre rencontres armées : preuve que les sévérités de la justice sont parfois impuissantes à corriger les mœurs.

Bien entendu, les délinquants n'ont pas eu la simplicité d'aller se battre dans la forêt de Fontainebleau. Pour se soustraire à la loi française, on prend maintenant un biais commode : on va se battre en Belgique comme on va jouer à Monaco. On arrange cela à la façon d'une partie de plaisir ou d'un voyage d'agrément!

Il paraît que les aubergistes de la frontière, qui y trouvent leur compte, sont dans l'allégresse; leurs maisons « travaillent » beaucoup. Il est vrai qu'ils mettent un zèle extrême à satisfaire leur nombreuse clientèle. Aussitôt que six messieurs descendent de wagon, ils sont assaillis par une multitude de chasseurs de voyageurs.

— Ces messieurs veulent-ils descendre à l'hôtel du Lion-d'Or?

— Ces messieurs vont-ils à l'hôtel d'Angleterre?

— Si ces messieurs veulent descendre à l'hôtel de Mons, ils y trouveront tout le confortable désirable.

— Merci.

— Nous avons un petit bois pour les duels à l'épée.

— Merci.

— Nous avons une jolie plaine pour les rencontres au pistolet.

— Non, merci.

— Un médecin est attaché à l'établissement.

— Vous êtes bien bon.

— On est à proximité du télégraphe pour prévenir les familles.

— Ce n'est pas gai.

— Si, monsieur; vous avez une vue magnifique. Nous avons des chambres de blessés depuis 4 francs par jour et au-dessus.

— Allez au diable!

— Voici l'adresse, si monsieur se ravisait.

Un des témoins du dernier duel demandait aux Belges de la frontière :

— Est-ce que cela ne vous ennuie pas que les Français viennent se battre chez vous?

— Oh! mon Dieu, non, répondit la dame de l'hôtel, ils ne se font pas grand mal, et ça laisse toujours un peu d'argent dans le pays, savez-vous!

En parlant de la Belgique, il est tout naturel que nous songions au monde financier, dont plus d'un membre connaît le chemin de Bruxelles, et cela nous rappelle un mot sur lequel nous finirons, si l'on veut bien le permettre.

— Enseignez-moi, demandait un pauvre diable à un banquier singulièrement parvenu, le chemin qu'il faut suivre pour arriver à la fortune?

— Rien de plus facile, répondit l'homme d'argent. Prenez à droite, prenez à gauche, prenez de tous les côtés, et voilà tout.

C'est simple comme bonjour, n'est-il pas vrai?

Ludovic Sauveur.

MADAME EST SERVIE (*)

L'appétit n'a pas les petitesses d'un esprit étroit et mesquin; plus il est grand, moins il est difficile à contenter.

Tel qui est d'une humeur de dogue avant, est un ange après dîner... Que de choses on a accordées au dessert qu'on avait refusées au potage!

L'amour de la table, comme les autres amours, est le privilége des gens assez heureux pour n'avoir pas à s'abrutir dans de sottes questions d'intérêt. Il faut avoir du temps à soi pour aimer et pour bien dîner.

Avant de commander le moindre hors-d'œuvre de votre dîner, étudiez à fond la liste de vos invités.

Sont-ils vieux? Servez-leur des mets faciles à digérer.

Sont-ils jeunes? Truffez-les.

Évitez d'asseoir à la même table des représentants d'opinions extrêmes en politique. Quoique généralement bien élevés, ils en viennent aux gros mots dès le rôti, et cela jette un froid.

Dans ma longue carrière culinaire, j'ai constaté un fait : c'est que presque toujours les femmes se résignent à être charmantes depuis le potage jusqu'au dernier petit four du dessert.

Ma cave! Expression plus douce encore que le fameux *my love* des Anglais. Ma cave! My love; mon vin! mes amours!

Le vin de Bordeaux est le vin du cœur. Il fait naître en lui les généreuses pensées et les croyances aux sacrifices éternels. Il le dégage peu à peu de son enveloppe grossière et le conduit dans le pays des rêves et des ombres impalpables; en un mot, il vaporise les sentiments.

Le vin de Bourgogne est le vin des passions vives. Vous voyagez dans le pays des rêves; il vous ramène à la réalité. Lorsque Victor Hugo a dit que l'amour était un philtre de feu composé

Des frissons de la chair et des rêves de l'âme,

à coup sûr il a dû le second hémistiche à un verre de vin de Bordeaux et le premier à un verre de vin de Bourgogne.

Le vin de Champagne est le vin des folies absurdes. Il n'a

(*) Sous ce titre, M. Émile de Najac vient de faire paraître chez Dentu un volume où il a réuni quelques études gastronomiques et mondaines. Nos lecteurs nous sauront gré, croyons-nous, de leur en servir quelques extraits. — R. H.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

aucun principe, aucune conviction. L'acide carbonique qui lui donne ce piquant traîtreusement agréable est extrait de tous les vents qui font tourner les girouettes. Il vous enivre comme le chloroforme endort.

J'appelle « un faux bon dîner » un dîner que l'amphitryon croit bon et que l'invité trouve mauvais, un dîner enfin qui ne tient pas ce qu'il promet.

Un homme semble vertueux, une femme, belle, un pâté frais. Otez le masque, grattez la surface, cassez la croûte. Vous voyez aussitôt apparaître le vice, la laideur, le rance....

Tout doit avoir son heure dans la vie. Cinq minutes d'avance, dix secondes de retard suffisent pour troubler l'avenir des peuples et nuire au bonheur des gens.

Le jour où les horloges ne varieront plus, le paradis régnera sur la terre.

Aujourd'hui, le repas des fiançailles est remplacé par le repas du contrat. Repas pénible, lourd, indigeste. Le notaire a fait du tort au chef. Les intérêts ont gâté les sauces. Il y a du vinaigre dans tout.

Émile DE NAJAC.

RÉCOMPENSE HONNÊTE

Nous ne saurions être indiscret en reproduisant, d'après la *Vie parisienne*, le fragment de lettre suivant, écrit à propos d'une fête de bienfaisance qui a fait grand bruit, ces jours derniers, en Bretagne et à Rouen :

« .... Tu vas encore te moquer de moi, ma chérie, et rire de ton amie, la petite héroïne de Saint-B..., comme tu m'appelais cet été. Mais que veux-tu, je suis tout heureuse et mon mari est tout fier de sa petite femme...

» Figure-toi que ce matin je reçois une grande enveloppe et une petite boîte avec le cachet aux armes de Bretagne, et cette pompeuse suscription : « A Madame de N..., membre honoraire de la société des *Hospitaliers sauveteurs bretons*. » Maurice était très-intrigué... (Maurice est toujours là, lorsque je reçois mon courrier, et il a bien raison : est-ce qu'une femme peut avoir un secret pour son mari !)...

» J'ouvre... C'était mon diplôme de sauveteur, oui, de sauveteur... Ces vilains hommes, dans leur égoïsme, n'ont pas encore trouvé de nom pour nous; comme si nous ne savions pas, nous autres femmes, nager et nous dévouer !

» La médaille est un petit bijou, elle est en vermeil, avec belière formée d'une branche de chêne et de laurier, et porte émaillée les armes de ma chère Bretagne. La devise est en latin... Toujours l'égoïsme des hommes ! Maurice me l'a traduite : « Plutôt la mort que le déshonneur ! »

» Il y avait aussi dans l'enveloppe un mot galant de M. Nadault de Buffon, le président de la Société, qui me rappelle en termes délicats mon fameux sauvetage de Saint-B... Mon Dieu ! qu'il était laid, dans son état de noyé ce pauvre garçon que j'ai arraché à « la fureur des flots », et comme Maurice était pâle, lorsque je suis tombée sur la plage, épuisée par la lutte... Un instant j'ai bien cru que j'aurais à le soigner...

» Bref, me voilà décorée ! et je finis par où je voulais commencer, en t'invitant au grand bal que nous donnons le samedi, 21 mars, à Rouen, à nos confrères en dévouement, les Sauveteurs rouennais...

» Tu verras comme je serai jolie, tout habillée de satin blanc, sans autre ornement que ma médaille attachée au corsage par un ruban de moire blanche au double liséré bleu, chargé d'une hermine de soie !

» On a déjà lancé plus de 2000 invitations. La belle madame de B... présidera la fête. Nous avons formé toute une colonie de Rouennais et de Rouennaises qui se sont donné rendez-vous dans les salons Saint-Sever. Maman, qui ne peut venir, m'a donné une grosse somme pour la Caisse de secours aux malheureuses victimes de leur dévouement, et Maurice s'est inscrit comme membre bienfaiteur.

» Le bal sera magnifique. B... vient de Paris avec tous ses amis. Tu viendras, je le veux. Je te ferai danser avec un de mes collègues, qui a sauvé soixante-sept de ses semblables, un vieux loup de mer qui t'enlèvera comme une plume.

» C'est drôle... un bal qui ne sera composé que de gens de cœur !

» Je t'attends samedi à Rouen par l'express ; nous danserons toute la nuit, et dimanche, pour nous reposer, nous ferons une promenade en bateau sur la Seine. N'aie peur de rien, ma chérie, si tu te noies, je te sauverai. »

» X... »

BRAVO, BRAVOURE ET BRAVERIE

Un de ces derniers soirs, nous étions au Théâtre-Italien, écoutant d'une oreille ce qui se chantait sur la scène, et de l'autre entendant, bien malgré nous, le colloque de deux de nos voisins.

— Décidément, disait l'un, cette cantatrice ne me plaît pas pour un centime.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en ai fait la remarque, ripostait l'autre ; elle n'a ni voix...

— Ni méthode...

— Ni intelligence...

— Ni beauté...

— Ni distinction...

— Ni jeunesse...

— Pas même de la grâce !

— Ah ! s'il y avait une police pour la musique, comme il y en a une pour la morale !...

A ce moment le grand air finissait. La cantatrice ainsi conspuée à son insu venait de lancer sa dernière vocalise, et l'orchestre avait conclu en frappant un bel accord parfait, ce qui est une manière de dire : « Un point, à la ligne. »

Vous croyez qu'alors nos deux mécontents tirèrent des sifflets de leur poche ? Point du tout. Leurs figures contractées se détendirent, et, après avoir souri comme des gens du monde, ils applaudirent à rompre leurs gants, en criant : *Brava ! brava !*

Ceux de nos lecteurs de province qui ne viennent que rarement à Paris, ou qui n'en connaissent pas les détours, voudront bien considérer ce simple croquis comme relevé à leur intention. Ils y verront deux choses : d'abord la passion souvent excessive et injurieuse que les dilettantes du Théâtre-Italien mettent dans leurs jugements; ensuite le ton de politesse qui est de tradition chez ce public habillé, et qui l'induit à faire de gentils mensonges de salons.

Le cri : *bravo !* si souvent poussé dans cette mélodieuse enceinte, et toujours sans le secours de la claque, nous a amené à faire quelques recherches à travers des livres d'érudition.

Beaucoup de personnes, d'ailleurs, ont ce mot fréquemment à la bouche et n'en connaissent exactement ni le sens, ni l'histoire ; elles le prennent comme un synonyme absolu de « très-bien » !

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Bravo est tout simplement un adjectif italien qui signifie « habile dans son art » et surtout adroit à en surmonter les difficultés. Mais on ne s'en sert le plus souvent qu'en sous-entendant le nom de l'artiste auquel on veut l'appliquer, aussi doit-on lui donner la terminaison féminine *a*, lorsqu'il s'agit d'une cantatrice. — Bravo Mario ! Brava Alboni !

Mais il est important de remarquer que si l'adjectif français *brave* n'est pas la traduction littérale de *bravo*, il avait dans la langue du XVIIe siècle un sens qui s'en rapprochait sensiblement, ainsi que nous l'allons démontrer plus bas. Il signifiait « *orné, paré* ». Plus antérieurement, on avait même la périphrase : « Estre brave en accoustrement », qui voulait dire : être bien vêtu.

Les exemples ne manquent pas de l'emploi du mot *brave* (synonyme de *paré*), du temps de Louis XIV :

« Riquet à la Houppe se présente à elle, brave, magnifique, et comme un prince qui va se marier. » (Perrault, *des Contes.*)

« Elle se fait brave pour aller à la noce de son fils. » (*Id.*)

« J'ai loué cet habit pour paraître un peu brave. » (Boursault, *Ésope à la cour.*)

« Est-ce que tu es jalouse de quelqu'une de tes compagnes que tu croies plus brave que toi ? » (Molière, *l'Amour médecin.*)

Tout naturellement aussi on appelait la parure *braverie*.

« Je tiens que la braverie, que l'ajustement, est la chose qui réjouit le plus les filles. » (Molière, *l'Amour médecin.*)

Si le mot était encore français, il faudrait donc traduire l'expression italienne : *aria di bravura*, par « air de braverie » ; car l'*aria di bravura* est un air orné de vocalises et de traits difficiles. Mais nous traduisons assez gauchement par un air « de bravoure », ce qui amène une amphibologie, « bravoure » servant à désigner le courage militaire.

Si bien que nombre de gens prennent pour des airs de bravoure ceux qui sont chantés sur le théâtre par des soldats ou d'autres personnages armés. Ils placent, par exemple, dans cette catégorie le *Suivez-moi !...* d'Arnold au quatrième acte de *Guillaume Tell*, parce qu'en effet Arnold tient une épée à la main et qu'il va déployer son courage contre les Autrichiens. Pour la même raison, qui est moins que détestable, un journal imprimait l'autre matin que le duo de la provocation dans *le Pré aux clercs* était un duo de bravoure.

Mais un véritable air de bravoure, — j'allais dire de braverie, — c'est celui de Figaro, dans le *Barbier de Séville*. Et lorsqu'on crie bravo ! au chanteur, c'est pour lui dire qu'il a été très-adroit à se débrouiller au milieu de toutes ces notes ornementales, dont la mélodie rossinienne est chargée.

Albert DE LASALLE.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — M. Octave Feuillet, qui n'avait pas fait parler de lui depuis longtemps, préparait, paraît-il, une surprise au public. Trouvant le moment bon pour lui donner une énigme à déchiffrer, il est apparu tout à coup au Théâtre-Français, comme un diable sortant d'une petite boîte à malice, et, sous prétexte de comédie en quatre actes, il a introduit sur la scène un monstre auquel il a donné pour étiquette ce monosyllabe éminemment pittoresque et mystérieux : le *Sphinx*.

Titre heureux pour une pièce qui n'est ni une comédie ni un drame, qui se passe dans un monde où l'on trouve des amiraux, des lords écossais, des femmes de tous les mondes, ou du moins les signes extérieurs de ces personnages, mais pas un caractère.

Devine, si tu peux !.....

Le premier acte a piqué la curiosité ; le second n'a paru que puéril ; au troisième, on eût pu se croire à une parodie du *Pont du torrent*, à l'Ambigu ; quant au quatrième, ce n'a été qu'une suite de cris déchirants terminée par une scène écœurante.

Il fait bon être académicien, en compagnie de M. Émile Ollivier, pour pouvoir produire de pareilles inventions à la lumière de la rampe, et il est indispensable de disposer de l'élite des comédiens français (MM. Delaunay, Febvre, Maubant, mesdemoiselles Croizette et Sarah Bernhardt), pour faire écouter jusqu'au bout une pièce à côté de laquelle les œuvres de MM. Touroude et Zola, ainsi que le déclare un de nos confrères, paraîtraient des merveilles de délicatesse mondaine, et le *Drame de Gondo* un élixir de poésie.

Que M. Octave Feuillet revienne aux proverbes de sa première manière, et qu'il se rappelle en passant ce dernier : *non bis in idem*... Ne commettez pas deux fois la même faute !

BRUXELLES. — Une lettre écrite de la capitale des Belges nous a dénoncé comme un événement la représentation d'une œuvre nouvelle de Charles Lecocq, sur le théâtre qui fut le berceau de la *Fille de Madame Angot*.

Giroflé-Girofla a, paraît-il, obtenu un succès très-grand et très-mérité, et le théâtre de l'Alcazar de Bruxelles a ainsi renouvelé son bail avec la chance. L'affaire a été si chaudement menée que, sans parler des *bis* dont on ne sait pas le compte, M. Charles Lecocq a été rappelé en personne et acclamé par toute la salle, après le premier et le troisième acte.

La partition de *Giroflé-Girofla* serait, dit-on, infiniment supérieure à celle de *Madame Angot* et aussi à *Fleur de Thé*. Ce genre accepté, ce serait tout à fait une œuvre de maître. Le livret, dû à MM. Leterrier et Vanloo, pour n'avoir pas la réalité bourgeoise et la rondeur populaire de la *Fille de Madame Angot*, ne manque point de gaieté. Il a d'ailleurs le mérite de ne pas nous ramener aux insanités de l'ancienne opérette, et cela seul nous ferait souhaiter de le voir transplanter le plus tôt possible sur une de nos scènes parisiennes.

Les costumes, d'une fantaisie charmante, ont été dessinés par Grévin, et quoique l'habit ne fasse pas le moine, — M. Octave Feuillet l'a appris à ses dépens, — cela n'a point nui au succès de la nouvelle bouffonnerie de M. Lecocq.

HOP-FROG.

Vendredi 20 mars a eu lieu, à la salle Pleyel, le concert annuel de madame Peudefer, avec le concours d'artistes de talent, MM. Valdec, Diémer, Marsick, Bernadel et Armand des Roseaux, qui a gaiement terminé la soirée.

Madame Peudefer s'est multipliée et a largement payé de sa personne ; elle nous a fait entendre plusieurs morceaux chantés avec l'excellente méthode et la voix sympathique qui l'ont toujours caractérisée. *Sombre Forêt* de *Guillaume Tell* et la *Esmeralda*, valse si gracieuse de M. Diémer, ont surtout obtenu de nombreux applaudissements.

Le succès de madame Peudefer a été complété par l'audition d'une de ses élèves, mademoiselle Donadio, depuis peu attachée au Théâtre-Italien ; cette jeune et charmante artiste nous a chanté avec beaucoup de talent et une fraîcheur de voix remarquable les airs de *Rigoletto* et de *Lucia*, qui lui ont valu tout dernièrement à Amsterdam quatre rappels ; l'élève fait honneur au professeur, et nous lui prédisons un brillant avenir.

En résumé, charmante soirée, excellente musique et nos remercîments à madame Peudefer de l'intelligente organisation de son concert.

Ch. D.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DESCRIPTION DE LA TOILETTE (PLANCHE G. N° 412).

Toilette très-élégante. — Robe de poult de soie grenat, tablier de faille rose, le devant uni et les côtés bouillonnés avec bande perlée retenant le bouillonné, trois motifs de perles posés devant et retenus de chaque côté par des médaillons perlés.

Corsage à longues basques arrondies des côtés avec poches, gilet de faille rose, revers de faille rose perlés, collerette ouverte devant; manches pagodes à plis creux, avec bande de faille rose perlée retenue par un nœud passé dans un médaillon perlé; écharpe rose frangée posée de côté.

Souliers de poult de soie grenat, garnis d'un nœud de faille rose.

TOILETTE DE RÉCEPTION

Modèle de Mme Cavally (boulevard des Capucines).

Leroy imp. r. des Marais 66. Ad. Goubaud & Fils Pst.ce Paris.

1137

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Toilettes de Mlle Bataillon, r. Thérèse 5 – Modes de Mme Séguin, rue des Colonnes 1.

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon – Jupons et Tournures de P. de Plument, Rue Vivienne, 33.

Parfums de la Mon Violet, Bd des Capucines, 12.

Entered at Stationer's Hall

LONDON. Ad. Goubaud, And. Son 30. Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DESCRIPTION DES TOILETTES (PLANCHE G. N° 403).

1. Robe de gaze de Chambéry blanche voilant une autre robe unie de faille mauve foncé; volants froncés sur toute la longueur de la traine et en biais des côtés. Corsage à long gilet devant avec poches, pouff volumineux, basques tuyautées au corsage, manches de faille violette bouillonnées; grosse collerette tuyautée; plissé de gaze blanche au bas des manches.

2. Robe de poult de soie (couleur prune.) La jupe garnie devant de velours posés en angles, volant froncé arrondi de chaque côté, et remontant à la ceinture avec tête retenue par un velours de même teinte, quilles droites encadrant le tablier de chaque côté. Tunique drapée en pouff derrière et ornée d'un petit volant froncé. Corsage à basques en pointes devant, courtes et carrées de chaque côté, et derrière garni

TOILETTE D'INTÉRIEUR — TOILETTE DE VISITE

Modèles de la Ville de Saint-Denis (91, 93, 95, Faubourg-Saint-Denis).

d'un velours et d'un petit volant froncé. Collerette montante se continuant en châle; haut parement au bas des manches. Boutons de jais. — Chapeau diadème assorti à la toilette. Bandeau de velours. Nœud de faille et plume derrière. Guirlande de fleurs légères sur le diadème.

BENGALI

OU

LES FILS DU PENDU

(HISTOIRE INDIENNE)

I

Davidson House.

Le navigateur qui arrive, par une belle journée, à Calcutta, métropole de l'empire anglais dans l'Inde, voit se dérouler, à mesure qu'il approche davantage, les splendeurs naturelles qui distinguent ces contrées magnifiques.

La ville de Calcutta est bâtie sur la rive gauche du Hougly ou de l'Oughly, c'est-à-dire à une certaine distance du golfe de Bengale, à peu près comme Londres sur la Tamise, ou Bordeaux sur la Garonne.

Les chaleurs excessives de l'été avaient engagé, selon la coutume de ce pays, bon nombre d'habitants de la ville à se retirer dans les belles campagnes qui environnent Calcutta, dans un rayon de quinze à vingt milles.

Un de ces endroits, véritable Eden, où les satisfactions que peut donner la richesse viennent se réunir à toutes celles qui appartiennent au domaine de l'esprit, se nomme Barrack Poor.

Singulier nom, direz-vous. Pauvre Baraque !... pour désigner un groupe de somptueuses résidences; mais cette perpétuité d'un nom primitif, en désaccord avec les réalités actuelles, n'est pas sans exemple ailleurs que dans les régions lointaines dont nous parlons.

A Barrack Poor vivait avec sa famille, à cette époque de l'année 18.., un sujet riche de la nation britannique.

On l'appelait sir William Davidson; il était attaché à la grande Compagnie des Indes.

Un jour, sir William dit à son fils :

— Mon cher Edgard, je t'avais demandé de remporter au moins un prix, cette année, au collége; tu en as obtenu trois.... Cela mérite une récompense.... Que veux-tu?

Edgard Davidson était un gracieux adolescent à qui douze ou treize ans donnaient presque déjà le droit de se considérer comme un homme.

Il était natif de Calcutta; or nul n'ignore que sous l'influence des climats orientaux l'œuvre du temps, ou plutôt de la nature, se montre beaucoup plus active qu'en France ou en Angleterre.

Le jeune créole était grand, il était mince. Une abondante chevelure lui descendait sur les épaules; ajoutons que l'éclat de ses yeux bleus était loin d'annoncer un garçon timide ou embarrassé de sa personne.

La question paternelle avait amené un joyeux sourire sur le visage d'Edgard Davidson.

— Un nouvel élève, un Français, nommé Gustave Gérard, dit-il, a conquis de suite mon estime et mon amitié. Ses parents, établis depuis peu de mois à Calcutta, ne songent pas à s'éloigner de la ville cette année; or, les vacances vont, je le crains, paraître bien longues, bien ennuyeuses à ce pauvre Gustave.

— Et tu aurais envie d'offrir à ce jeune homme le plaisir d'une ou deux semaines passées à la campagne?

— Oui, cher père.

— Je suis heureux de constater en toi deux choses, dit sir Davidson à son fils : un bon cœur et une précoce appréciation des individus avec lesquels tu es appelé à vivre .. Cela est plus important que tu ne penses... Tu le sauras plus tard, cher enfant. Un ami que l'on a bien choisi dès l'enfance est, dans le cours de notre existence, un trésor! Quant au désir de posséder ce jeune Français à Barrack Poor, ajouta le négociant anglais, il est excellent. Je m'y associe de grand cœur... Eh bien, soit matinal demain, porte toi-même à M. et à madame Gérard l'invitation que je vais écrire pour leur fils, et revenez tous les deux.

— Ah! mon père! mon père! que vous êtes bon! s'écria le jeune créole.

— Il ne dépend que de toi, cher enfant, de me trouver toujours à ton égard dans les mêmes dispositions bienveillantes; continue à mener une conduite exemplaire, et mon plus grand bonheur sera, je t'assure, de ne te rien refuser... de raisonnable, bien entendu.

Ces paroles, malgré la douceur que l'on mettait à les prononcer, contenaient sans doute une allusion à quelque circonstance récente.

Une vive rougeur se répandit sur le visage d'Edgard. En même temps, ses yeux cherchaient à ne pas rencontrer ceux de son père.

Ce dernier n'ajouta rien; il semblait même ne pas s'apercevoir de ce qui se passait dans l'âme ou dans l'esprit de son fils.

Peut-être le soin qu'il mit aussitôt à ouvrir et à parcourir des feuilles publiques étalées sur la table lui offrait-il l'occasion de clore l'entretien.

En tout cas, la situation n'eut pas le temps de s'accuser. Deux personnes d'âge et d'aspect bien différents entrèrent vivement dans le parloir; c'étaient miss Henriette, sœur d'Edgard, et mistress Anna Trotting, la gouvernante, car depuis longtemps les jeunes gens n'avaient plus de mère.

Misstress Trotting était la veuve d'un capitaine des troupes du roi George. Elle avait eu, à la mort de son mari, la chance de trouver dans la famille Davidson un refuge moral et physique.

Petite, grasse, alerte et proprette, cette personne avait su bientôt devenir indispensable, autant par une gaieté facile que par une habileté singulière en tout ce qui regardait la bonne gestion du ménage.

Devenu veuf, sir William se félicita de pouvoir confier entièrement son fils et sa fille à des mains si dévouées; cela ne l'empêchait pourtant pas lui-même, à certaines heures, de s'occuper d'eux avec tendresse.

Que de fois, surtout dans les premiers temps, mistress Trotting surprenait l'époux infortuné, l'heureux père, assis dans le parloir avec ses enfants dans les bras, ils étaient encore bien jeunes, mais les enfants voient si bien quand on les aime!

— Chers petits! murmurait-il, en les pressant sur son cœur, je vous aime de toute mon âme! Aimez-vous, aimez-moi...; c'est si doux, c'est si bon d'aimer et de pouvoir aussi dire : On m'aime!

Edgard et Henriette rendaient caresses pour caresses, baisers pour baisers, et leurs bouches roses pouvaient déjà répondre, avec des accents dont rien ne saurait exprimer la douceur angélique :

— Oui! oui! petit père! nous t'aimerons bien! nous t'aimons déjà tout plein! tout plein! tout plein!

Sir William pleurait; et, comme s'ils eussent compris que ces larmes-là ne sortaient pas d'une source amère, les enfants ne cessaient de gazouiller, de rire et de s'embrasser dans les bras paternels.

Mistress Trotting n'avait jamais été mère. Elle avait reporté tous ses soins, tout son amour sur ces marmots, qu'elle avait vus naître et de qui elle disait : J'espère qu'ils me verront mourir!

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Du reste, Henriette et son frère savaient répondre à l'affection de leur gouvernante; ils ne cessaient, en grandissant, de l'appeler : Good Anna !... autrement dit : Bonne Anna !...

Et Dieu sait comme l'excellente femme en était fière !

Edgard offrait en tous points l'exacte image de sir William. Il avait une âme droite, un cœur généreux. Il ne manquait au jeune créole que ce qui nous vient avec l'âge, une volonté ferme à opposer aux imperfections sérieuses de son caractère.

L'Anglo-Indien poussait à l'excès l'amour de l'indépendance. Toute contradiction le troublait et le mettait hors de lui.

Une défense, en donnant du prix à la moindre chose, l'entraînait à des résolutions folles que sans cela, souvent, il n'eût pas même songé à prendre. On ne verra que trop tôt la preuve de ce défaut dont rien encore n'avait pu le corriger.

En revanche, miss Henriette passait moralement et physiquement pour un type de perfection.

A mesure qu'elle prenait des années, sir William et mistress Trotting assistaient avec une émotion profonde aux progrès d'une extrême ressemblance avec sa mère.

L'inconsolable chagrin de n'avoir plus de mère se dévoilait par des ombres légères sur son teint de lis. On ne sait quoi de mélancolique se trahissait sans cesse dans le geste à la fois indolent et rapide par lequel de splendides cheveux blonds étaient rejetés en arrière.

Le frais sourire que l'on parvenait à faire éclore quelquefois sur la bouche purpurine de la jeune fille était infiniment doux et gracieux. Un rayon de soleil sur une rose n'est pas plus éclatant, plus charmant.

Ajoutons que soulager l'infortune, sécher les pleurs, ne constituait pas seulement un devoir aux yeux de miss Henriette; c'était une source de satisfactions profondes que pour rien au monde elle n'aurait voulu céder à personne.

C'est assez dire que la jeune créole faisait autant d'heureux qu'il se présentait de malheureux à Davidson House.

II

Un déjeuner sur l'herbe.

Le lendemain, de bonne heure, Edgard Davidson, déjà bon cavalier, s'empressait de monter à cheval; il avait seize milles à franchir (quatre lieues de France) pour gagner la ville.

Tom, un domestique noir, l'accompagnait. Il tenait en main un autre cheval très-doux, très-docile, destiné à l'ami de collége que l'on allait chercher à Calcutta.

M. et madame Gérard, très-flattés d'une invitation pareille, n'hésitèrent pas à laisser partir Gustave.

— Seulement, observa M. Gérard, nous tenons, ta mère et moi, cher enfant, à ce que ton absence ne se prolonge pas au delà d'une huitaine de jours.

— Oh ! si peu que cela ! se récriait déjà le jeune créole.

Gustave se hâta de répondre à son père :

— Nous sommes aujourd'hui lundi; vous me reverrez, au plus tard, de demain mardi en huit.

— C'est bien... Je me réserve alors de renouveler par écrit, à sir Davidson, les remercîments que je prie, aujourd'hui, son aimable fils de lui adresser de notre part.

L'après-midi du même jour, les deux camarades se trouvaient réunis à la famille Davidson; or, comme on le pense bien, l'arrivée de Gustave Gérard devint le signal de distractions plus actives qu'à l'ordinaire.

Celles dont on disposait à Barrack Poor n'étaient pas nombreuses; mais pour un Français nouvellement établi dans l'Inde, quel que soit son âge, la qualité remplacera toujours avantageusement la quantité.

Plus vieux de quatre ans, Gustave avait besoin d'une pareille différence pour ne pas sembler plus jeune que son ami de collége.

Même taille, même élégance naturelle, même gaieté facile et communicative, telles étaient les principaux traits de similitude; néanmoins, le jeune Français, élevé moins délicatement, devait montrer à l'occasion une vigueur plus grande, sinon un courage plus téméraire.

Déjà une demi-semaine s'était écoulée. On avait épuisé les plaisirs intérieurs de Davidson House. On se demandait ce que l'on pourrait bien faire encore pour s'amuser.

— Une promenade et un déjeuner sur l'herbe.

La proposition venait de mistress Trotting. Elle fut joyeusement accueillie.

Bientôt après, une calèche recevait la gouvernante et miss Henriette, à qui l'usage du palanquin ne plaisait pas tous les jours. Quant à ces messieurs, ils montèrent tous les trois à cheval.

On emmenait seulement deux serviteurs, originaires de l'Afrique. John était sur le siége; Tom se dandinait derrière la voiture.

Le jour était levé depuis longtemps lorsqu'on se mit en marche. Les nuances dorées de la première heure avaient disparu pour faire place à un splendide azur que l'on ne voit que dans ces contrées. On suivait une route mal tracée au pied d'un limpide cours d'eau.

Le long de ce ruisseau s'élevait une quantité d'arbustes aux fruits plus appétissants à l'œil que véritablement bons à manger. Plus loin, se développait de vastes étendues où croissait le pavot blanc qui donne l'opium. Gustave, pour qui tout cela était nouveau, n'avait pas assez de ses deux yeux pour admirer, à mesure que l'on pénétrait dans l'intérieur du pays, la richesse prodigieuse des terrains cultivés, surtout aux endroits irrigués par les étangs, les fontaines, les marais et les rivières.

— Non, s'écria-t-il avec enthousiasme, non-seulement rien de ce que j'ai lu dans les relations de voyages n'outre-passait la vérité, mais aucune plume, je crois, n'est parvenue à rendre cette vérité de manière à en donner une idée exacte aux pauvres Européens privés d'un pareil spectacle.

On le voyait en extase devant un panorama unique au monde, celui que dessinait devant lui une succession magique de plans différemment composés et dont la diversité des couleurs n'était pas le moindre objet de sa surprise.

— Que c'est beau ! ne se lassait-il de répéter, que c'est beau !

Cela faisait rire Edgard et Henriette; mais sir William se rappelait ses premières impressions dans l'Inde, et son regard amical, accentué d'un simple sourire, semblait répondre au jeune Français qui chevauchait à sa droite :

— Je vous comprends; moi aussi j'ai passé par les étonnements que ni mon fils ni ma fille ne peuvent concevoir, eux qui n'ont jamais vu d'autres pays.

Et trouvant plaisir à offrir un nouvel aliment à la dévorante curiosité de Gustave Gérard :

— Ce que vous entrevoyez aujourd'hui, lui dit-il, ce que la suite vous fera mieux connaître encore est, si j'ose parler ainsi, le dernier mot de la puissance de Dieu créateur sur la terre. Chaque espèce, animale ou végétale, atteint ici des proportions inouïes, en beauté comme en laideur. L'extra-terrible et l'idéal du gracieux nous font en même temps pâmer d'aise et frissonner d'épouvante... Au milieu des plus délicats sujets de la flore orientale s'envole un insecte venimeux, et près de la tendre gazelle apparaissent un fruit mortel, un tigre altéré de sang, ou un crocodile qui, à moins de rester endormi ou engourdi par les efforts d'une digestion laborieuse, ne vous fera jamais grâce.

— Ah ! Dieu ! s'écriait mistress Trotting, ménagez les oreilles de ce pauvre garçon, sir William !... autrement vous allez

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

empoisonner d'avance toutes les satisfactions qu'il pourrait éprouver dans cette promenade.

— Vous avez raison, good Anna, et je me tais, d'autant mieux que nous voilà bientôt arrivés au but que vous avez vous-même désigné.

Moins d'une heure avait suffi pour atteindre un endroit déjà familier aux excursions de ce genre. A son aspect, le jeune Français sentait frémir tout ce qu'il y a de facile enthousiasme dans une organisation réellement artistique.

C'était une espèce de clairière. On y parvenait à travers une route mal tracée, au-dessus de laquelle se croisaient de hautes branches de tamarins.

A gauche, le bois continuait à s'étendre; à droite, coulait une rivière dont les ondes rapides, franchissant d'énormes quartiers de roche, abattus par l'orage ou par un tremblement de terre, procurait à la fois une agréable fraicheur et de poétiques murmures.

Après une course en plein soleil, c'était pour tout le monde un véritable plaisir que de se reposer à l'ombre et au frais.

On fit halte.

Les chevaux obtinrent la liberté de paître dans un rayon de quelques pieds, autour de la voiture; mais tout d'abord sir Davidson ordonna à ses gens une battue, afin d'écarter les reptiles et autres animaux dont on observait la trace aux alentours d'un abaissement du rivage formant abreuvoir.

Après cela, chacun prit place en s'asseyant sur l'herbe humide et tendre, devant les excellentes provisions que l'on avait apportées, et le déjeuner commença.

Chaque mets, arrosé d'un vin délicieux de Bordeaux, de Madère et de Champagne, était assaisonné des éclats d'une gaieté sans pareille et d'un appétit non moins vif.

Tom et John, deux caricatures noires, suffisaient à peine aux demandes qui leur étaient adressées par tous les convives à la fois.

— Tom ! du pain !

— John ! du vin !

— Tom ! encore un morceau de jambon !

— John ! vous enlevez trop vite le veau rôti ! le pâté ! la volaille !

Et Tom et John de rapporter les objets réclamés, mais, avec moins de hâte qu'ils n'en avaient mis à les soustraire à l'insatiable appétit de leurs maîtres.

Le fait est que les deux serviteurs, malgré tous leurs droits à une parfaite estime, s'étaient depuis longtemps déclarés sans force contre les tentatives d'une gourmandise dont rien n'approchait. Une seule chose atténuait, à leurs yeux, la gravité de ce péché capital : ils ne s'en cachaient point.

— Péché avoué, disaient-ils, après miss Henriette, est à moitié pardonné.

On causait, on riait, on chantait. Gustave Gérard déclarait ne s'être jamais trouvé à pareille fête.

Soudain, les chevaux se prennent à hennir. Ils dressent les oreilles, frappent du pied et aspirent fortement l'atmosphère; or, de tels signes ne doivent jamais passer inaperçus dans des pays où tant de motifs d'inquiétude se produisent continuellement.

— Oh ! oh ! firent Tom et John en se rapprochant de leurs maîtres.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? se demandèrent d'une seule voix tous les convives, et un mouvement prompt comme la pensée les eut bientôt mis sur pied.

— Tom ! John ! dit alors le négociant anglais, allez un peu voir ce qui se passe à quelque distance et revenez assez vite, s'il y a du danger, pour que nous ayons le temps de nous préparer à y faire face. Allez vite !... entendez-vous ?

— Yes !

Le mot s'échappait avec la même vivacité de la bouche des deux nègres; mais ni l'un ni l'autre ne s'empressait, en réalité, d'obéir. Tom était capon comme un lièvre, et son compatriote eût rougi de l'humilier par une bravoure plus manifeste.

— Eh bien ?

Le ton de sir William ne permettait plus d'hésitation. Les noirs partirent; mais ils ne luttaient pas de vitesse. Il fallut de nouvelles injonctions pour les décider à franchir la lisière de la forêt voisine et à explorer les nombreuses touffes de plantes grimpantes qui pouvaient servir de refuge aussi bien à des malfaiteurs qu'à des bêtes sauvages.

Pendant ce temps, l'agitation des montures ne diminuait quelquefois que pour s'accentuer, tout à coup, de plus belle.

Les jeunes gens ne riaient plus. Mistress Trotting, tenant miss Henriette entre ses bras, murmurait à voix aussi basse que rapide une invocation à saint Patrick, patron de l'Irlande, où la bonne dame était venue au monde.

Sir Davidson ne perdait pas un des mille bruits qui se produisent en pleine chaleur, dans des bois où pullulent des insectes, des animaux, quadrupèdes, rampants et volatiles de toute espèce. Il regrettait d'être sans armes. Il se reprochait amèrement cette promenade comme une imprudence.

Un quart d'heure qui parut un siècle devait s'écouler dans des transes perpétuelles.

Bientôt, un cri de surprise plutôt que de frayeur échappait aux jeunes gens, à la gouvernante et au négociant anglais.

— Qu'y a-t-il, demandèrent miss Henriette et mistress Trotting.

— Regardez !

Tom et John sortaient du bois. Ils montraient un air singulièrement plus hardi qu'au moment de leur départ pour une expédition dangereuse.

On n'apercevait d'abord que leurs têtes et leurs épaules, au-dessus des touffes de broussailles qui servaient de premières limites à la vaste clairière. On ne tarda pas à distinguer un troisième individu, qu'ils tenaient chacun par une oreille, ce qui prouvait que le susdit individu leur était apparu plutôt comme un espiègle personnage que comme un adversaire bien redoutable.

En effet, le prisonnier n'était qu'un enfant, un sujet de la race hindoue; ou plutôt pis que cela : un paria.

Or, sait-on bien généralement ce que c'est qu'un luron de cette espèce ?

La population de l'Hindoustan se divise en castes parmi lesquelles il n'y a jamais de confusion. La dernière est celle des parias.

S'il ne s'agissait que des victimes d'un préjugé ridicule ou barbare, on n'aurait qu'à plaindre des malheureux. Mais il n'en est pas ainsi. Le nom de paria stigmatise une multitude au sein de laquelle se trouvent autant de repris de justice, de renégats et de malintentionnés que de simples individus réputés pour leur basse origine, leur inepti, ou leur immoralité flagrante, l'écume de la population indienne.

Non-seulement on les voit réduits aux emplois les plus vils, mais eux-mêmes ne paraissent pas moralement souffrir de leur état d'abjection.

D'un pareil milieu, véritable enfer, doivent surgir, çà et là, des gaillards disposés à ne respecter rien au monde pour s'assurer au meilleur marché possible une existence indépendante.

Le mobile de leur conduite est souvent une haine implacable contre tout ce qui est honnête, libre et riche.

Alfred Séguin.

(*La suite au prochain numéro.*)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'ANCIEN BOULEVARD DU TEMPLE

(Suite et fin.)

XXII

Il fallait voir le boulevard, il y a vingt ans, un jour de spectacle gratis.

Dès le matin, les queues commençaient à la porte des théâtres. C'étaient des cris à tout rompre, des combats à coups de trognons de choux. Les enfants riaient et « talochaient ». Quelque usurpateur voulait-il se faufiler parmi les premiers rangs, mille bras le menaçaient :

« A la queue ! »

Et les municipaux cherchaient à mettre la paix dans cette cohue.

Lorsqu'un orage, même le plus violent, survenait pendant ces heures d'attente, nul ne bougeait, homme ou femme, eût-on des habits ruisselants.

L'heure de l'entrée sonnait. Alors, des bousculades convulsives; quelques étouffements, avec cris de détresse. Puis un désert relatif. Les foules avaient envahi les salles de spectacles.

Silence et attention, quand les acteurs jouaient. Des ovations aux artistes, des bravos à faire honte aux claqueurs les plus déterminés.

La sortie simulait un torrent, qui bondissait çà et là, pour s'aller répandre dans tous les cabarets du quartier.

L'ivresse succédait trop souvent au plaisir du gratis, et les patrouilles s'apercevaient bien que c'était la fête de l'auguste souverain.

XXIII

Les jours ordinaires, le gamin animait la fourmilière qui assiégeait les marchandes de fruits et de saucissons, les vendeurs de coco, les petits pâtissiers. Il chantait ce refrain de Désaugiers :

La seul' promenade qu'ait du prix,
La seule dont je suis épris,
La seule où j'm'en donne, où c'que j'ris,
C'est l'boul'vart du Temple à Paris.

Le gamin, séide de Deburau, montait à califourchon sur les barrières des *Funambules*. Quelquefois il se faisait pitre, serviteur d'escamoteur ou de saltimbanques. Malheur à qui sifflait Léontine, au poulailler de la *Gaieté !* Malheur à qui parlait mal de Mélingue ! Le gamin contribua largement au succès des *Cosaques*. Il bissait si furieusement qu'il dominait les claqueurs.

Était-il content ? il déclarait : « C'est chouette, c'est rigolo ; » était-il non satisfait d'une pièce ? il s'écriait : « C'est des ficelles, c'est des balançoires. »

Il ne ménageait pas les bravos aux queues-rouges, aux bas-comiques, tout en se laissant aller aux élans de passion des grands comédiens.

Je ne parle pas des mots heureux que lui suggéraient certaines situations ou certains personnages.

« Bois pas ! » conseillait-il au malheureux qu'un traître voulait empoisonner.

« N'soufflez pas, y a pus d'charbon ! » disait-il à une actrice trop adonnée au hoquet dramatique.

Il regardait comme un métier agréable celui de vendeur de contre-marques ; mais il ne l'exerçait pas autrement que par envie de devenir spectateur. Il chantait encore :

Aux théâtr's on m'remarque :
Aux grands comme aux petits
J'entr' gratis ;
Chaqu' fois qu'un' contre-marque
Qu'j'attrape et dont j'fais cas,
N'se vend pas,
Alors, tout bêt'ment
J'gobe un dénoûment..
C'est toujours autant d'pris.

Notons en passant que le vendeur de contre-marques se distinguait parmi les gens du boulevard, où il exerçait chaque soir une industrie singulière. Il portait la blouse déchirée ou la redingote impossible, et sa mine semblait peu rassurante à qui ne connaissait pas ses allures de mendicité déguisée.

En grandissant, s'il était déclassé, le gamin travaillait aux machines de théâtre, ou bien la fainéantise le conduisait dans les « enfers » du boulevard ; et le jeu l'achevait ; l'ivrognerie l'abrutissait. A côté d'un verre de petit bleu à demi vide et d'une pipe culottée, il passait des journées entières à chercher un moyen de « louper » aussi le lendemain.

Tel était le vilain côté du personnel qui ne sortait pas du boulevard.

Il y avait, convenons-en, tant de mauvais exemples dans ce recoin !

La descente de la Courtille, les gratis, les revues, les fêtes publiques, voilà ce qui perdait l'habitué du boulevard.

XXIV

Pour nous, habitants d'autres régions, que de fois il nous arrivait de contempler les affiches, afin de choisir le théâtre où l'on jouerait le plus d'actes possible ! Treize à la *Gaieté !* Allons-y. Hélas ! pour la *Grâce de Dieu* et le *Sonneur de Saint-Paul*, accompagné d'un vaudeville, quelle queue « se recourbant en replis tortueux » !

Force était de se rabattre sur le *Cirque*. Plus de places. Aux *Folies*, même affluence : partout, la foule.

Mais nous étions connus aux *Funambules*. Une loge d'avant-scène était mise à notre disposition. Nous avions l'emploi de notre soirée.

Aux *Funambules*, nous posions pour l'aristocrate. Possédant des provisions de bouche, — chaussons, sucres d'orge, fruits à noyaux surtout, nous bombardions parfois les acteurs, en les apostrophant à demi-voix. Ils ripostaient. On riait de leurs costumes, de leur jeu, de leurs tirades sentimentales. Entre les artistes et nous, — en l'absence de Deburau, — il s'établissait un dialogue interminable, jusqu'à la chute du rideau.

Pendant les entr'actes, les spectateurs nous interpellaient dans ce style imagé qui fleurit aux marchés. Nous répondions, de notre mieux, comme il convient à des personnes érudites, connaissant tous les genres de littérature.

Si ce n'était le dimanche, on finissait toujours par trouver des places dans un théâtre du boulevard.

Il existait là une halle aux spectacles, qu'on me permette l'expression, halle si admirablement située au milieu des populations les plus actives, qu'aujourd'hui ce centre veut se reformer, par la force des choses.

Un volume suffirait à peine pour énumérer les auteurs et les pièces acclamés là pendant un siècle. Les directions « faisaient du titre », attiraient leur monde par la bizarrerie et l'étrangeté des affiches : *Zaïre ou les Chagrins d'un vieux père*, — *Cardillac ou le Danger de sortir le soir dans les rues*, avaient excité la curiosité de nos pères ; et nous, on nous alléchait par des réclames sans fin. En octobre 1834, l'Ambigu inaugura un nouveau moyen de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

publicité, en mettant sur sa façade un transparent portant le titre de *Juif-Errant*. L'idée réussit, se propagea. Aujourd'hui, le public augure bien ou mal d'un ouvrage, parfois, d'après le transparent.

La marchandise était mêlée. Il y avait des œuvres légères au point de vue des mœurs, des œuvres faibles aux yeux des lettrés, de gros rires ou des larmes faciles, de l'entrain, de l'actualité, du brio des faubourgs. Entre temps, d'admirables créations, quand les maîtres de la littérature abordaient ces vastes scènes, propres au grand développement de l'art ; mais point d'œuvres au caractère malsain...

Je me trompe. On cite quelques exceptions, une principalement, *Robert Macaire*, suite tragi-burlesque de l'*Auberge des Adrets*, que Serres et Frédérick-Lemaitre avaient su relever d'une chute.

Nous nous souvenons, en effet, que Mourier remplaça le dernier acte de *Robert Macaire*, horriblement sifflé... par une ascension en ballon des héros de la pièce.

A la fin de 1835, *Robert Macaire* défiant le vol et l'assassinat jeta dans la foule des semences mauvaises. Plus Frédérick s'y montra supérieur, plus l'influence de la pièce fut désastreuse.

L'admirable comédien avait su si bien entrer dans la peau du héros ignoble, qu'il en garda longtemps l'empreinte, pour ainsi dire. *Robert Macaire* nous venait à l'esprit, quand nous retrouvions Frédérick aux prises avec un rôle littéraire.

Il fallut que *Richard d'Arlington*, *Gennaro* et *Ruy-Blas* le ramenassent dans sa voie normale. Le génie de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas purifia le sublime interprète de *Robert Macaire* ; la poésie lui rendit l'idéal ; et ce Talma du drame poursuivit sa glorieuse carrière.

Cela est la morale de la légende du boulevard du Temple.

Augustin Challamel.

REVUE DES MAGASINS

Toujours à l'affût des nouveautés les plus séduisantes, l'élégant magasin de la *Ville de Lyon* (rue de la Chaussée-d'Antin, 6) contient déjà, dans sa longue galerie, les plus heureuses créations du printemps ; des écharpes en crêpe turc de toutes nuances, devenues indispensables avec les costumes printaniers et les robes d'été, des fichus et mantilles de blonde espagnole à riches dessins perlés ou non, des voiles de formes coquettes pour les nouveaux chapeaux, des dentelles perlées de jais noir ou blanc dont l'effet est éblouissant aux lumières. Au comptoir des rubans, en plus des écharpes dont nous venons de parler, signalons : de magnifiques ceintures en ruban ombré de toutes couleurs, des nœuds artistement faits destinés aux coiffures et aux corsages, des écharpes frangées pour cravates, etc., etc. En lingerie, nous remarquons des parures en toile fine, unies ou garnies de valenciennes de haute distinction, des collerettes Gabrielle et Médicis et des fichus de dentelle pour robes décolletées en dentelle noire ou blanche perlée ou non. Toujours du jais dans les passementeries qui sont plus riches que jamais, des franges perlées, des pluies de perles, des motifs détachés pour corsages et confections, des galons constellés de perles et qui orneront les plus jolies confections de la saison, et des garnitures de plumes du meilleur goût. Au comptoir des gants, c'est toujours le gant Joséphine qui reste la perfection du genre. On y trouve également toute une collection de gants de Saxe montants, extrêmement bien faits et de qualité hors ligne.

— Les chapeaux sont d'une coquetterie irrésistible ce printemps et, si toutes les femmes ne paraissent pas charmantes, c'est qu'elles y mettent de la mauvaise volonté. Ce sont plutôt des coiffures que des chapeaux, mais enfin c'est ravissant, voilà le principal. Les nouveaux modèles de Madame Séguin se recommandent par une élégance simple et de bon goût qui les rendent d'une suprême distinction. Des diadèmes, toujours des diadèmes, ainsi le veut la mode ; nous signalerons à l'attention de nos lectrices, d'abord une haute guirlande de cassis avec feuillage naturel rehaussée de côté par une touffe de roses, écharpe de dentelle ramenée devant en brides ; un diadème composé de deux franges de muguet blanc, l'une montant et l'autre descendant sur les cheveux, séparées par un nœud alsacien de faille noire ; rose rouge de côté, pas d'écharpe, une seule dentelle ramenée devant en mantille et un nœud de faille derrière ; un chapeau bacchante fait exclusivement de raisins noirs et blancs avec feuillage naturel, de longues traînes tombant derrière sur la coiffure. Pour toilettes négligées, nous recommanderons certains chapeaux de dentelle perlés ou non, d'une grande simplicité, qui sont une nouvelle preuve du goût parfait de madame Séguin. (S'adresser rue des Colonnes, 1).

— Nous l'avons dit bien souvent, mais nous ne le répéterons jamais assez : toute la grâce de la femme consiste dans la manière dont elle est juponnée, il faut donc s'adresser à une maison de premier ordre, si l'on veut avoir une élégante tournure. La maison de Plument mérite, à cet égard, la confiance illimitée des élégantes ; ses jupons, disposés selon le goût du jour, sont indispensables avec la mode actuelle. Parmi les nouveaux modèles appelés au plus grand succès il y a le *jupon royal* et le *jupon Papillon*, destinés à soutenir la longue traîne des robes habillées ; munis de ressorts solides, ces jupons ont une forme parfaite et spéciale ; le jupon Froufrou, à ressorts plus souples et plus légers, convient aux robes de bal légères, tandis que le jupon Valentine doit être choisi pour les costumes de rue.

En fait de tournures indépendantes, c'est la *tournure Henri IV* en moire blanche, rouge et grise, qui fait nouveauté ; elle soutient la croupe des robes et costumes avec beaucoup de charme et est coquettement ornementée de galons de couleur ; les tournures *Angot* et *Du Barry*, se font en laine rouge ou brillanté bordé de rose. Toutes ces tournures à ressorts d'acier, sont d'une solidité à toute épreuve, et supérieures aux tournures de crin, qui ont l'inconvénient de s'aplatir trop rapidement.

La maison de Plument, rue Vivienne, 33.

SPÉCIALITÉS

— Impossible de passer devant ce temple de beauté, boulevard des Capucines, 12, qui sert de demeure à la *Reine des Abeilles*, sans s'arrêter longtemps devant l'élégance des objets contenus dans les vitrines. Tout ce que complète l'élégance féminine la plus raffinée se trouve dans la maison Violet ; éventails artistiques, flacons de cristal, boites à ongles, peignes d'écaille, brosses d'ivoire et de nacre, boites à poudre de riz, y sont d'une richesse inouie et d'un goût irréprochable. Mais ce n'est pas en vain que nous appelons la maison Violet un temple de beauté, n'est-ce pas à elle que l'on doit le coffret mystérieux de Jouvence, qui contient tous les secrets de l'éternelle jeunesse, puis des produits exquis pour l'entretien et la conservation de la beauté.

Parmi cette collection de produits odorants, nous ne saurions trop recommander une série de produits à la glycérine, composée d'une eau de toilette, de savons, de crème froide pour le teint et de pommade pour les cheveux. L'Eau de beauté, la crème Pompadour et la Rosée des Abeilles appréciées depuis longtemps, n'ont rien perdu de leur prestige.

N'oublions pas un très-grand choix d'essences pour le mouchoir, qui consacrent *la réputation parfaite* de la *Reine des Abeilles*.

— Avec les façons compliquées des robes et costumes, il est de toute impossibilité maintenant de se passer du concours actif et laborieux des machines à coudre. Depuis longtemps, les grandes maisons de couture ont adopté la *Silencieuse* de MM. Pollack, Schmidt et Cie, dont elles apprécient chaque jour le mérite. Cette machine perfectionnée, récompensée à toutes les expositions, munie d'une collection de guides variés à l'infini qui facilitent l'exécution des points de couture les plus compliqués, ne saurait être discutée. Sûre de sa supériorité, elle s'impose par les qualités exceptionnelles qui la distinguent. Si elle rend de si grands services aux ateliers de couture, de quelle ressource puissante est-elle dans l'intérieur modeste qui, grâce à ce concours, recouvre le bien-être et l'aisance. La modeste ouvrière peut confectionner, en très-peu de temps, tout ce qui constitue la toilette de sa famille, car par la *Silencieuse*, rien d'impossible, elle fait aussi bien les confections de drap épais que la plus fine lingerie.

Silencieuse et *couso-brodeur* de même fabrication, se trouvent au dépôt général, rue Richelieu, 30.

S'adresser à M. Pouillien, agent général de la Cie.

La librairie Firmin-Didot met en vente la seizième édition de l'*Histoire de France* de M. Emile de Bonnechose (2 forts volumes in-12, prix : 6 francs). L'ouvrage est complété, dans cette édition, jusqu'en 1873 par le récit des faits si douloureux qui ont marqué pour nous les dernières années. Ce livre, d'environ 1500 pages, et dont 15 éditions déjà écoulées attestent le succès, répond aux besoins de notre temps par l'esprit d'ordre et de sage liberté, de modération et de progrès, dont l'auteur s'est constamment inspiré.

L. ROUVENAT ✻, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sebastopol, 129.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Depuis que le monde élégant a pris possession du boulevard Haussmann et du boulevard Malesherbes, il n'est pas d'endroit où l'on puisse voir de plus jolies toilettes qu'à Saint-Augustin, le dimanche à la sortie de la messe d'une heure. On y pourrait faire un véritable cours de modes nouvelles : avis aux personnes embarrassées sur le choix de leurs costumes de ville. Chaque dimanche, les mêmes hommes du monde qui se trouvent sous le péristyle de la salle Ventadour, à la sortie de l'Opéra ou des Italiens, semblent s'être donné rendez-vous sur les marches de Saint-Augustin où la même curiosité semble les y attirer. Autrefois, c'était la Madeleine qui avait le monopole de contenir une société d'élite, mais, sous ce rapport, Saint-Augustin lui a fait le plus grand tort. Le jour de Pâques, il était presque impossible de pénétrer dans les églises pendant la matinée. Nous avons remarqué que, depuis quelque temps, les sentiments religieux se sont réveillés et que les églises sont beaucoup plus hantées qu'autrefois. L'élégance et la coquetterie n'ont rien perdu à ce redoublement de piété, les femmes ayant l'art de faire tourner à leur profit tous les événements.

Nous allons donc détailler à nos lectrices les plus jolies toilettes remarquées à Saint-Augustin à la sortie de la messe d'une heure, que l'on appelle la messe des élégantes.

P. N° 202. — Chapeau Isabelle.

Modèle de mesdames Moreau Didsbury (boulevard des Capucines, 23).

Une mère et ses deux filles nous ont paru charmantes avec leurs costumes printaniers. La mère portait un costume de laine et faille biche et marron ; le jupon de faille marron garni devant, dans le bas, de petits volants froncés en laine (couleur biche) bordés d'un biais liséré, arrondis en tablier ; derrière, série de volants plissés et froncés montant jusqu'à la ceinture, les volants plissés en faille et les volants froncés en laine. Echarpe de crêpe de Chine marron frangée bordant la jupe devant et venant s'attacher derrière en un gros nœud à longs et larges pans. Corsage à gilet de faille devant et à basques plates derrière, ornées d'un plissé de faille. Petit mantelet croisé devant, retenu derrière à la taille, en cachemire de l'Inde de même teinte grise que le costume, garni d'une ruche de plumes marron ; haut col de plumes marron donnant beaucoup d'élégance à ce costume printanier. — Chapeau de paille marron bordé de velours avec diadème de fleurs variées.

Les deux jeunes filles, habillées de même, portaient des tuniques de cachemire bleu pâle, drapées très-en arrière sur des jupes de faille bleu marine ; ces jupes garnies dans le bas de deux petits volants froncés et à tête. Cuirasse de faille bleu marine et manches de cachemire bleu pâle ; col montant au corsage et collerette de dentelle à l'intérieur. — Chapeau de paille belge garni d'une écharpe de crêpe de Chine bleu foncé ; couronne de paquerettes en dessous. — Rien de plus frais et de plus jeune que ces deux toilettes.

Une fort jolie jeune femme, nouvellement mariée, portait un costume réséda de deux tons, en faille et tissu indien ; le jupon orné de volants et de ruches. La tunique très-courte, drapée et nouée en écharpe derrière. Corsage à longues basques carrées devant formant confection, boutonné de côté en plastron ; jabot de valenciennes et haute collerette de même dentelle. — Chapeau composé d'un diadème de violettes teintées avec traines de violettes retombant derrière sur le chignon et faisant un chapeau uniquement en violettes ; écharpe de dentelle ramenée devant en brides.

Quelques robes de faille noire, ornées de bleu pâle, de vert d'eau, de mauve et de gris-perle, nous ont paru d'actualité ; ces robes, complétées par un fichu ou une écharpe de dentelle noire, constituent des toilettes de demi-saison du meilleur goût. Nous les recommandons aux femmes économes : il suffira d'enlever la soie claire, lorsqu'elle sera fanée, pour re-

trouver une robe simple et agréable à porter en tout temps.

Les écharpes de crêpe de Chine sont fort en vogue cette saison ; on en fait de spéciales pour chapeaux, qui ont largeur et longueur voulues et qui, mélangées de fleurs, produisent le plus heureux effet du monde. Quant aux écharpes pour robes, qui mesurent 2m,60 de longueur et 45 centimètres de largeur, elles se posent sur les robes en tuniques ou bien en ceinture ; on en fait des petits burnous coquets ; elles ont aussi beaucoup de genre posées simplement en écharpes comme autrefois, emprisonnant les épaules, croisant sur la poitrine et retombant derrière en ceinture. Les écharpes conviennent tout particulièrement aux jeunes filles et jeunes femmes minces.

Les polonaises se portent encore, mais très-longues devant, et conviennent aux tissus très-légers qui se portent sur transparents de couleur ; pour costume de voyage, il n'y a pas de forme qu'on puisse leur préférer, surtout flottantes devant, ornées de nœuds de ruban et ajustées derrière.

Les grands couturiers ne font plus de tuniques : la robe la plus nouvelle est à tablier devant avec traîne unie et pouff accentué soutenu par une large ceinture ou de gros nœuds d'étoffe pareils à la robe, mais doublés de faille de teinte claire ; les traînes sont presque toutes unies, mais les tabliers sont surchargés de garnitures ; les bouillonnés en travers ont un grand succès, et les quilles remontantes de chaque côté se composent de coquillés et de nœuds de ruban.

Interrompues pendant une semaine au plus, les réceptions vont être encore plus brillantes ce printemps que pendant le carnaval. Les robes de mousseline blanche, ornementées de larges entre-deux et de hautes valenciennes sur transparents de teintes nouvelles, et les robes de gaze de Chambéry doivent remplacer les riches étoffes de satin, de velours et de brocart adoptées cet hiver pour toilettes de bal.

Louise DE TAILLAC.

Description de la planche P. n° 202.

(Voy. page 169.)

Chapeau *Isabelle* en tulle noir brodé de grosses perles de jais, et découpé tout autour en dents pointues. Guirlande de feuillage d'un vert gris encadrant la calotte ; par derrière larges coques de velours noir brodé de jais mélangées de trois pavots à larges corolles.

Description de la planche coloriée n° 1138.

1. Costume de cachemire d'Écosse gris nouveau et de faille noire. Devant du costume. Jupe de faille garnie d'un volant de 50 centimètres surmonté d'un bouillonné et d'une tête tuyautée. Tunique boutonnée de côté, bordée de faille noire et ornée de boutons argentés. Corsage également boutonné de côté avec deux poches de côté et une sur la poitrine, bordé de faille, boutons argentés. Collet de faille très-élevé formant col montant et rabattu. Manches garnies dans le bas d'un revers de faille remontant et d'un autre de cachemire gris, tombant et retenu par des pattes boutonnées. — Chapeau de paille anglaise garni de faille noire, d'une plume grise et d'une guirlande de fleurs.

2. Même costume vu de dos. La tunique droite, fendue et bordée de faille noire ; la basque de derrière forme un double gros pli d'un seul côté retenu par de larges boutons ; les petits côtés se prolongent sur la jupe et simulent de larges poches sur un double pan de faille qui relève la jupe. — Nœud ornant le collet derrière.

3. Confection de demi-saison en drap léger, ornée d'une frange de laine à boules espagnoles. Cette confection est taillée de façon que le côté gauche soit beaucoup plus long et vienne se rattacher dans le dos, sous une applique de passementerie assortie. Jupe de faille unie et à traîne, corsage à basques — gilet devant et postillon derrière. — Chapeau de paille anglaise à passe relevée, bordé de velours avec plume rejetée derrière et aile naturelle de côté. — Bottines mordorées.

4. Robe de sultane mauve, la jupe ras-terre, plissée devant et garnie derrière de volants froncés montants jusqu'à la taille. Corsage-cuirasse. Paletot habit en faille noire entourée de plumes frisées ; ce paletot cintré par derrière tombe droit devant en écharpe, poche simulée sous le bras et garnie de boutons. Manches à revers mousquetaire avec plumes frisées et boutons artistiques. — Chapeau de paille fantaisie avec touffe de fleurs des champs et plume mauve, barbe de dentelle ramenée devant et nouée. — Bottines de chevreau glacé.

5. Robe de foulard croisé paille, la jupe garnie dans le bas de trois petits volants plissés, corsage ouvert en châle et à gilet. Confection de sicilienne noire formant fichu écharpe. Ce fichu est complété devant par des basques se rattachant derrière, sous les pans de l'écharpe ; une chicorée de faille et une riche guipure garnissent cette élégante confection. Collerette de guipure suivant le mouvement du fichu. — Chapeau haut de forme garni tout autour d'un bouillonné de faille bleue, la passe relevée d'un seul côté par un nœud noir retenant une aile bleue et une plume blanche. — Bottines mordorées.

6. Même toilette vue de face.

LES DERNIÈRES COURSES

La quatrième réunion des courses d'Auteuil a été la répétition de celles qui l'ont précédée : beaucoup de monde à l'intérieur du champ, les tribunes bien remplies, et à l'enceinte du pesage affluence de turfistes, parmi lesquels bon nombre de notoriétés du Jockey-Club, mais peu de femmes du monde.

A la vérité, la période de l'année dans laquelle ces courses ont eu lieu n'est pas favorable au déploiement des toilettes. On craint les brusqueries atmosphériques de la saison. En avril, les modes ont un caractère plus décidé ; ce qui convient à cette époque peut également convenir aux mois suivants, tandis que les modes de mars ne pourraient avoir qu'une durée éphémère. C'est ainsi que s'explique l'éclat des toilettes qui se montrent habituellement aux courses de Longchamps, et par conséquent l'empressement des femmes du monde à y assister : *spectant ut spectantur*.

Mais il y a des femmes chez qui le sentiment de la bonne élégance est si naturel, qu'elles parviennent en ce moment à se tirer victorieusement de la difficulté, en se faisant des toilettes charmantes, sans pour cela laisser de côté le vêtement d'hiver, toilette de goût, qui plaît par sa distinction et dont le souvenir reste.

De ce nombre, celle de madame de Saint-Roman, qui se composait d'une robe de cachemire gris-perle, garni de grèbe, et d'un veston croisé et boutonné de côté ; la même fourrure se reproduisant au bas de la jupe. Chapeau noir et gris, surmonté d'une plume en diadème ; manchon en grèbe correspondant à la fourrure. Jolie toilette portée avec une gracieuse simplicité.

La jeune et très-jolie comtesse de Martel avait une robe de cachemire blanc, garnie d'une fourrure russe d'une teinte blanchâtre, parfaitement assortie à celle de la robe, posée en petits carrés, et dont le centre était relevé par une houppe jaune ; corsage très-adhérent et dessinant une taille exceptionnellement svelte. Chapeau noir, plume verte.

Autres charmantes remembrances :

Une robe de velours violet à beaux reflets soyeux, ornée de fourrure. Chapeau surmonté et enveloppé de plumes violettes, dominées par une aigrette jaune ; voile long.

Robe et polonaise de velours marron ; corsage avec brande-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

bourgs à olives ; la polonaise avec grandes manches. Chapeau de velours noir, plumes de même couleur, et campé d'un petit poignard au côté gauche.

Robe de soie noire avec écharpe à raies blanches et noires ; tournure élégante, démarche distinguée.

Enfin une robe mi-partie velours et soie noire ; corsage en corselet dessinant une jolie taille ; cheveux blonds, tombant en longues spirales sur les épaules. On allait à cette toilette pour la mieux voir, et parvenu à ses côtés, on ne regardait que le joli visage de celle qui la portait.

L. S.

ON NE PASSE PAS

Dans les théâtres de Paris, — dans ceux de province également, — pendant le cours des représentations, on a constamment à se plaindre du sans-façon avec lequel certaines personnes dérangent les autres en arrivant tard dans la salle et en voulant gagner leur place, soit aux balcons, aux premières galeries, soit à l'orchestre. On dirait que nos mœurs démocratiques tendent à rendre ces sortes d'indiscrétions de plus en plus fréquentes. Il est même à craindre que la chose ne devienne habituelle et ne tourne en une ridicule affectation si les directions ne se décident à intervenir à l'aide d'une réglementation quasi officielle, ou mieux encore si le public lui-même ne se fait justice en s'opposant formellement à laisser passer celui qui tenterait de gagner sa place quand la pièce est commencée.

Il ne faut pas qu'un monsieur qui s'est oublié dans une conversation au foyer, ou qui a dîné à une heure indue, ait le droit d'importuner trente ou quarante autres personnes qui ont eu, elles, la convenance d'arriver et de se placer dans les limites indiquées pour la représentation.

Ceci rentre essentiellement dans la pratique des libertés de bon aloi, de celles dont on peut user sans préjudice pour les autres. Un autre détail relatif également à la tenue du monde dans les salles de spectacle, apporte une preuve nouvelle que nous perdons de plus en plus le sentiment du respect d'autrui : c'est l'empressement que mettent certaines gens, avant la fin de la pièce qu'on joue, de se lever de leur place pour gagner la porte de sortie. Cette inconvenance est une cause de trouble dans la salle et sur la scène ; elle empêche qu'on entende une grande partie du dialogue ou du morceau final de la pièce, et les acteurs sont tellement importunés par le bruit qui se fait autour d'eux, qu'ils pourraient fort bien, sachant qu'on ne les entend ou qu'on ne les écoute pas, se dispenser d'achever leur rôle.

Il y a dans de pareils procédés tout à la fois abus et inconvenance, et nous estimons que le public comme il faut a très-grand tort de les tolérer ! Qu'il se regimbe contre les indiscrets, et que chacun, s'appliquant à faire respecter une consigne d'ordre dise nettement à celui qui voudrait l'enfreindre : *On ne passe pas.*

La politesse exprime la fleur de la civilisation. Cette fleur de courtoisie, la France la possédait dans le temps de sa monarchie ; elle était renommée entre toutes les nations pour sa politesse qui n'était pas seulement le privilége du grand monde chez elle, mais qui s'étendait à toutes ses classes, nous n'osons pas dire à toutes les couches sociales. Les révolutions ont amoindri ce caractère qui était presque un monopole pour la France, et qui s'était si bien incarné dans nos mœurs qu'il allait presque à l'exgération dans son expansion. La politesse et l'esprit des convenances, entendons-nous bien, restent toujours l'attribut invariable de notre beau monde, mais ils se diminuent et s'oblitèrent daus une certaine zone, ainsi que nous en donne fréquemment la preuve la tenue de nos Assemblées législatives. La dignité et la politesse étant d'inséparables sœurs, rien ne ravalerait plus à la longue notre dignité dans le réalisme du non-savoir-vivre que des habitudes de violences, des indiscrétions de sans-façon et les vivacité du langage. Ne serait-ce pas dommage, en effet, si, au lieu de rester un pays gentilhomme comme son passé monarchique l'a faite, la France devenait un pays grossier et malotru ? Il ne s'agirait peut-être, pour ne pas en arriver là, — ce n'est ici qu'une opinion toute personnelle, — que de rendre au pays une organisation plus en rapport avec ses inclinations primitives et son goût instinctif pour la vie courtoise, digne et élégante.

Le milieu dans lequel on vit, les bonnes façons, les allures de convenances qui viennent d'en haut, agissent infailliblement sur les mœurs et les habitudes générales. La cour de Louis XIV avait universalisé le bon ton et la politesse dans toute la France. Elle ne les a pas oubliés complétement et elle s'en ressouviendrait bien vite si l'occasion lui en était rendue. Pour son honneur et dans l'intérêt de la réputation qui lui a été faite en Europe, on doit espérer que ces bouffées de vulgarités se dissiperont et que les accès que nous remarquons ne seront que temporaires. N'oublions pas que si la politesse, comme le dit Labruyère, fait paraître l'homme au dehors tel qu'il devrait être intérieurement, l'impolitesse doit produire le même effet.

Un spirituel écrivain, qui avait connu l'*ancien régime*, disait avec une profonde intuition que rien n'était si effrayant que de voir les Français dépourvus de politesse, de galanterie et d'agréments. « Quand ils sont sans grâce et sans gaieté, c'est une chose tellement contre nature, qu'il semble que l'on pourrait déclarer que la *patrie est en danger.* »

« Les Français, ajoutait-il, ne redeviendront heureux qu'en redevenant aimables ; ils en sont loin. Mais si quelquefois ils négligent leurs avantages, ils ne les perdent pas ; et dans tous les genres ils peuvent toujours aisément les reprendre. »

On dirait ces lignes écrites à l'adresse de notre génération.

Eugène Chapus.

A PROPOS DE BAL

Dans un roman qui a paru dernièrement chez Dentu, sous ce titre : *Un homme d'argent*, M. Adrien Decourcelle a retracé les tribulations d'un *Parvenu*.

Au nombre de ces tribulations figure un grand bal que le banquier Rigaud s'est décidé à donner, quoiqu'il ne se soit pas fait d'illusion sur l'agrément qui en résultera. Nos lecteurs nous sauront gré de les initier aux préparatifs de ce bal, dont les détails sont d'une vérité assez amusante.

Laissons parler l'auteur :

Nous ne ferons qu'esquisser les ennuis préparatoires : la difficulté de savoir si l'on peut se dispenser d'inviter un tel, sans le faire trop crier, ou si l'on peut l'inviter, sans faire crier les autres.

Si l'on convie la famille X .., daignera-t-elle venir ? et que dira-t-elle si on ne la convie pas ?

Faut-il s'arranger de façon à avoir trop de monde ou à n'en avoir que la quantité raisonnable ?

Dans le premier cas on criera à la cohue... et au désert dans le second. On dira que Rigaud n'a pas su remplir ses salons et qu'il est ridicule de donner une fête, quand on n'en a pas les éléments, et ainsi de suite.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Pendant les trois jours qui ont précédé, la maison a eu l'air d'une ville prise d'assaut, où le fleuriste, le marchand de comestibles, le chef d'orchestre, le glacier, le pâtissier et le tapissier ont régné en maîtres, bousculant tout, sous prétexte de tout agencer. Et quand Rigaud voulait dire son mot, on lui faisait observer, avec un respect ironique, qu'il n'entendait rien à ce genre d'affaires; que c'est ainsi que l'on avait fait chez la duchesse de B... et chez la princesse de C..., qui, Dieu merci, ont l'habitude de ces choses-là, etc.

Mais passons sur toutes ces petites misères. Le tapissier et le fleuriste ont terminé leur œuvre; et, des salons de Rigaud, qui avaient leur cachet, ils ont trouvé moyen de faire des pièces qui ne ressemblent plus à rien, à force de ressembler à tout.

Chevet a fini par s'entendre avec Strauss et par établir son buffet là où l'orchestre eût été beaucoup mieux placé.

Le vestiaire est organisé; les bougies commencent à couler en minces filets dans les bobèches, en attendant qu'elles s'épanchent en cascades sur les chignons de ces dames et sur les crânes de ces messieurs.

Rigaud venait de faire le tour de ses salons pour voir si tout était en ordre...

Quelle chose étrange pour le maître de la maison que l'aspect de son appartement disposé pour un bal quand personne n'est encore arrivé!

D'abord, comme on a mis au grenier tous les meubles inutiles, c'est-à-dire ceux qui donnent la vie à la maison, l'appartement prend des proportions gigantesques; le salon a l'air d'une halle et le plus petit boudoir prend les proportions d'un salon.

Puis, ces flots de lumière qui brillent dans le désert ont quelque chose à la fois de criard et de lugubre qui fait moins songer à une kermesse qu'à une chapelle ardente. Et quand il est là, seul, errant dans les salles vides, en attendant ses invités, un maître de maison offre certainement un des aspects les plus baroques qu'il soit donné de contempler.

C'est comme l'âme en peine du plaisir!...

Enfin, comme il est convenu qu'il est de mauvais goût d'entrer le premier dans un bal, c'est à qui viendra le plus tard.

Si bien qu'il arrive toujours un moment où l'amphitryon commence à croire qu'il n'aura personne, et où il lui passe par la tête les idées les plus biscornues :

— L'imprimeur se serait-il trompé de date?

Et il va consulter les invitations qui lui restent.

— Non, c'est bien pour aujourd'hui!..... C'est inconcevable!.... Attendons encore!...

Le premier invité arrive enfin...

Et, à ce propos, nous ferons observer au public que, comme il faut toujours que quelqu'un arrive le premier, il serait beaucoup plus simple d'aller au bal quand on est prêt; sinon, d'aller se coucher, la seule chose dont on ait véritablement envie, à l'heure où l'on se rend au bal aujourd'hui.

Adrien Decourcelle.

LA VIE PARISIENNE

Jusqu'à la veille de la semaine sainte, les salons ont tenu leurs lustres allumés : c'est assez dire qu'on n'a, durant le carême, donné que fort peu de temps aux jeûnes et autres mortifications.

Avec Pâques, le mouvement mondain a repris plus accentué que jamais. Outre les bals qui d'avance étaient annoncés, la vie parisienne a eu plusieurs lundis et bon nombre de soirées, avec accompagnement de musique, de sauteries et de fins soupers.

On voit que tout n'est pas perdu à Paris pour le plaisir!

* * *

Discussion grammaticale :

Un bas bleu s'informait de la santé du romancier L... Celui-ci lui dit qu'il était enrhumé.

— Je *la* suis aussi, repartit le bas bleu.

— Il me semble, madame, objecta le romancier, que, selon les règles de notre langue, il faudrait dire : *je le suis.*

— Vous direz comme il vous plaira, conclut la femme de lettres; mais, pour moi, je croirais avoir de la barbe, si je disais autrement.

* * *

Une autre femme aux bas d'azur et aux doigts tachés d'encre vient de terminer un long roman sentimental.

— Quel travail! disait-elle; j'en suis épuisée.

— Ce qui m'étonnerait, grommela le mari, c'est que la première édition pût jamais en dire autant!..

* * *

Une bonne vieille avait manqué d'être écrasée par la chute d'un calvaire qui était tombé de vétusté. Quand le nouveau fut planté, elle alla comme de coutume y faire sa prière; mais elle se tint un peu plus à l'écart en disant :

— Excusez, mon bon Dieu, si je n'approche pas de plus près; mais c'est que j'ai failli être écrasée par défunt monsieur votre père.

* * *

La logique implacable des enfants est le supplice des grandes personnes. Nous n'en voulons pour preuve que ce bout de conversation, récemment saisi au passage :

— Dis donc, mon papa, qui est-ce qui fait pleuvoir?

— Le bon Dieu.

— Ah!... Et pourquoi qu'il fait pleuvoir?

— Pour faire pousser les légumes.

— Alors pourquoi qu'il pleut dans la cour?

Silence et embarras du père... Puis, quelques instant après :

— Dis donc, mon papa, qui donc est mort, que le vendredi saint toutes les églises étaient tendues en noir?

— C'est le bon Dieu qui est mort!

— Eh bien, alors pourquoi qu'il pleut???

* * *

Les membres du Jury de peinture ne savent, paraît-il, où donner de la tête en ce moment. Ils reçoivent chaque jour une avalanche de lettres de recommandation.

En voici une qu'un de ces juges redoutés nous a montrée :

« Monsieur,

» Je vous supplie de recevoir mon tableau.

» Si vous ne le faites pas pour moi, faites-le pour ma femme. Elle m'a avoué hier que si ma toile était refusée, elle en mourrait de chagrin.

» Votre dévoué,

» Balandard. »

Même lettre a été adressée à tous les membres du Jury.

A. Z.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LES CONCERTS SPIRITUELS

Cette année, comme de coutume, la semaine sainte a donné le signal des concerts spirituels. On sait que, le temps de Pâques venu, le théâtre emprunte à l'Église les chefs d'œuvre de la musique sacrée. Là où, la veille encore, M. Scribe commandait en maître et rimait comme il pouvait, on n'entend plus que les *Dominus vobiscum*, les *Kyrie eleison*, les *Alleluia* et les *Amen* les plus dévots. C'est une lutte entre le Théâtre-Italien, l'Opéra-Comique, le Conservatoire et les deux Cirques.

Mais si nous avons des concerts spirituels une fois l'an, nous n'avons plus le Concert spirituel qui était une institution régulière, dont la renommée s'étendait dans toute l'Europe.

Le concert spirituel, fondé en 1725 par Philidor, musicien de la chambre du roi, a fonctionné jusqu'à la Révolution.

Il tenait ses séances aux Tuileries, alors inhabitées. On lui avait d'abord concédé la salle des Maréchaux, dite alors salle des Suisses, laquelle était située au premier étage du pavillon de l'Horloge. Ce n'est que dans les derniers temps qu'il s'installa dans la salle des Machines, occupant la partie du palais actuellement démolie, qui confinait au pavillon de Marsan.

Le concert spirituel avait lieu tous le jours fériés, où, par scrupule religieux, l'autorité faisait fermer les théâtres. Ces relâches forcés, — qu'on a réduits de nos jours au seul soir du vendredi saint, — étaient nombreux. Alors, tout ce qu'il y avait à Paris de musiciens et d'amateurs de musique disponibles se réfugiait aux Tuileries pour y entendre des motets, des psaumes, des symphonies, des concertos.

Voici, d'ailleurs, à l'usage des curieux, le programme du premier concert spirituel :

CE 18me DE MARS 1725
à 6 heures du soir

CONCERT SPIRITUEL
AU CHATEAU DES THUILLERIES

Suite d'airs de violon.....	de M. de La Lande.
Caprice.....	de M. de La Lande.
Confitebor.....	de M. de La Lande.
La nuit de Noël, concerto.....	du signor Corelli.
Cantate Domino.....	de M. de La Lande.

La Lande, dont le nom est quatre fois répété sur ce programme, était en effet un homme considérable par le mérite réel de ses compositions autant que par le poste d'organiste de la chapelle du roi, qu'il a occupé pendant quarante-cinq ans sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV. Il était le grand maître de la musique religieuse, comme Lulli était celui de la musique profane.

Mais laissons pour aujourd'hui le sieur de La Lande.

Le concert spirituel, comme nous l'avons dit, tenait ses séances aux Tuileries une vingtaine de fois par an, les jours de la Chandeleur, de l'Annonciation, de l'Ascension, de l'Assomption, de la Toussaint, pendant la quinzaine de Pâques aussi.

Le *Mercure de France* de 1725 va nous renseigner sur la décoration de la salle des Maréchaux appropriée à ces fêtes musicales :

« On a construit, pous placer les symphonistes (l'orchestre) et ceux qui doivent chanter, une espèce de tribune en amphithéâtre, appuyée contre le mur qui est du côté des appartements, élevée de 6 pieds, sur 36 de face et 9 de profondeur. Cette tribune, où l'on monte par un petit perron, et qui peut contenir au moins soixante personnes, est fermée par une balustrade rehaussée d'or dont les balustres, en forme de lyre, sont posés sur un socle peint en marbre. Tout le mur sur lequel la tribune est adossée est décoré d'une perspective de très-bon goût, qui représente un magnifique salon, et qui offre un point de vue fort agréable... Ce salon est éclairé par douze lustres et par quantités de girandoles garnies de bougies. »

Le succès du concert spirituel fut constant, et il en faut voir la preuve dans les concurrences qui lui furent opposées, notamment dans le concert des amateurs (hôtel Soubise, rue de Paradis-du-Temple, puis plus tard, rue Coq-Héron, sous le nom de Loge olympique).

La Révolution survint et engloutit le concert spirituel avec la Loge olympique et bien d'autres institutions.

Ce n'est qu'en 1805 que le Théâtre-Italien reprit pour son compte la tradition du concert spirituel, et il ne manqua point, dans la suite à la louable habitude de faire entendre quelques chefs-d'œuvre de musique sacrée pendant le semaine sainte.

Albert de Lasalle.

THÉATRES

Gymnase. — MM. Labiche et Duru viennent de donner une comédie en trois actes qui a fort amusé le public du Gymnase ; elle porte la marque caractéristique de la plupart des productions du premier de ces auteurs, et elle est construite sur une idée de comédie fine et originale. *Madame est trop belle !* d'abord, oui ; car madame, c'est mademoiselle Angelo, une des plus jolies actrices de Paris, et l'on peut être assuré qu'elle n'a eu aucun mal à se donner pour justifier le titre de la pièce.

Enfin, madame est si belle qu'on ne s'occupe que de l'admirer et de chercher à lui plaire ; si bien que la jeune femme, énivrée, est toute à ses succès et à ses adorateurs et pas du tout à son mari. C'est alors que celui-ci reconnaît qu'il lui vaudrait mieux avoir une femme moins jolie, plus à l'abri des tentations dangereuses et moins exposée aux assauts des indiscrets, des audacieux. Oh ! oui, madame est trop belle !

Et pour comble d'amertume, le pauvre mari délaissé s'aperçoit qu'un sien petit cousin fait sérieusement la cour à sa femme, et qu'il n'est peut-être pas éloigné de découvrir le chemin de son cœur. Mais le mari n'est point un sot, et au moment où le jeune amoureux, voulant faire un grand pas, va se brûler la cervelle, il trouve moyen de le rendre ridicule en montrant à sa femme que le pistolet n'est pas chargé.

Le mari est sauvé... pour cette fois ; mais il est à craindre, avec une femme si belle, qu'il n'y ait bientôt quelque nouveau cousin à écarter.

Bouffes-Parisiens. — Les *Parisiennes*, présentées sous forme d'opérette en quatre actes par MM. Moineaux et Koning, n'ont pas trouvé grâce devant le public. Livret et partition ont été également condamnés par ce juge sévère.

Nous ne chercherons pas à défendre le livret qui est réellement très-faible, mais nous croyons que l'auteur de la musique, M. Vasseur, a droit aux circonstances atténuantes. Il a écrit une chanson auvergnate très-réussie, dite à ravir par madame Judic, et ce n'est pas la faute de madame Peschard si certaine valse, un peu moins bien traitée, n'a pas également échappé au naufrage.

Pop-Frog.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DESCRIPTION DE LA TOILETTE (PLANCHE G. N° 408).

Robe en faille nuance gris mode et mastic. Le devant de la jupe en faille mastic forme tablier coulissé jusqu'aux volants du bas. Le devant est séparé du lé de côté par un volant formant trois plis de distance à autre. Le lé de côté est cousu au lé de derrière en formant des plis en travers. Le derrière de la jupe, en faille mode, est monté de façon à former pouff. Le corsage gris mode, par derrière, forme deux basques à plis creusant du milieu, d'où s'échappe un flot de coques de faille gris mode doublées de faille mastic. Le devant du corsage, nuance mastic, à un double revers mode bordé d'un passepoil mastic. Manche coulissée comme le devant de la jupe avec revers foncé retenu par un nœud des deux tons. — Chapeau en gros grain mastic orné de la même étoffe nuance mode; touffe de plumes des deux tons, et dessous, guirlande de chèvrefeuille.

Bottines nuance mastic.

TOILETTE DE PROMENADE

Modèle de la maison Jourdan et Aubry.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Ad. Goubaud et Fils Edrs. Paris

1138

DE LA MODE

chelieu, 92.

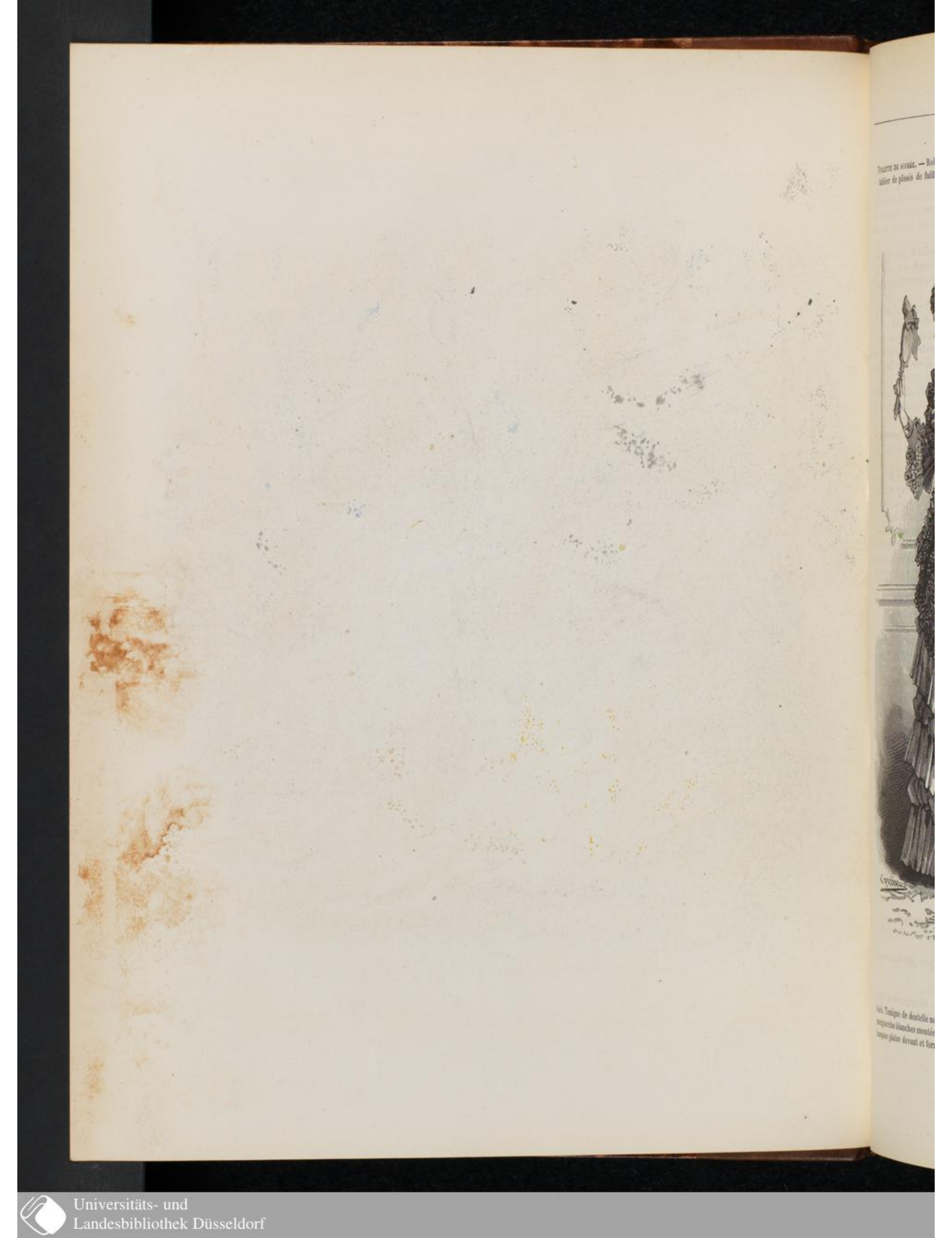
rdes de Mme Brunhes & Hunt, Rue Meyerbeer 4.

Sœurs r. Auber 12 – Foulards du Comptoir des Indes Boul.d Sebastopol 199

Gauloise de Mme V. Rolende r. de Provence 4.

LONDON Ad. Goubaud & Son 3a. Henrietta Street Covent Garden W.C

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf



Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DESCRIPTION DE LA TOILETTE (PLANCHE G. N° 409).

Toilette de soirée. — Robe de faille bleu pâle, la jupe garnie devant tablier de plissés de faille et de bouillonnés de tulle bleu posés en biais. Tonique de dentelle noire, drapée de côté avec longues traînes de marguerites blanches montées sur feuillage aquatique. Corsage à longues basques plates devant et formant pouff, orné d'une ruche de tulle bleu et d'une dentelle noire. Manches composées de plissés de faille, de bouillonnés de tulle bleu et de dentelle noire; ruche de tulle bleu et dentelle noire autour du décolleté du corsage. — Coiffure composée d'une marguerite blanche et d'une longue plume bleue rejetée derrière. — Souliers de faille bleue à talons Louis XV.

TOILETTE DE SOIRÉE
Modèle de Mme Hermantine Du Riez (8, rue Halévy).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

BENGALI

OU

LES FILS DU PENDU

(HISTOIRE INDIENNE. — SUITE.)

Le nouveau-venu, tant par sa naissance que par sa présence insolite à cet endroit, ne pouvait, de prime abord, inspirer que la méfiance.

Tom et John avançaient toujours, tenant le jeune Hindou.

Son costume, composé d'oripeaux multicolores, participait des éléments les plus divers que lui avait fournis le hasard. Il avait une douzaine d'années, ce qui, nous l'avons déjà dit, correspond à quinze ou seize ans dans nos climats tempérés. Son teint offrait la nuance du bronze artistique de Florence. Il tenait entre ses deux bras nus, croisés sur la poitrine, une gerbe de fleurs de sirakis, de cactus et d'autres plantes répandues dans les forêts de l'Inde avec une profusion qui tient du prodige.

Peu soucieux des regards attachés curieusement sur lui, le jeune paria cheminait d'un pas ferme. Une secousse l'avait déjà débarrassé de ses deux gardiens.

Arrivé devant miss Henriette, les fleurs dont la masse flottante cachait le visage de l'Hindou tombèrent de ses mains; en même temps, ses bras violemment écartés achevaient de protester contre l'humiliante surveillance des deux Mozambiques.

A sa vue, un cri où le plaisir s'unissait à la surprise échappa à la fille du négociant anglais.

— Bengali !

— Petit muet ! ajoutèrent John et Tom, du même ton qu'ils auraient mis à dire : un serpent !

Chaque personne autour de miss Henriette, sir William comme tout le monde, ne revenait pas d'un vif étonnement.

— C'est à toi, mon enfant, que ce garnement destinait ces fleurs ?

Pour toute réponse, la jeune créole s'écria alors :

— C'est vrai, mon père... et vous aussi, good Anna. . et vous aussi, mon frère... vous ignorez une histoire qui remonte à près d'un mois.

— Quelle histoire ?

— Elle n'est pas longue... Je vais vous la raconter... Pendant ce temps, Bengali prendra sa part, avec Tom et John, des reliefs du déjeuner.

— Hum ! sa part !... notre part ! grognait Tom, pendant que son camarade faisait une horrible grimace.

Mais quelle que fût leur déception, les deux nègres ne pouvaient se dispenser d'obéir. Certes, s'ils n'eussent écouté que leur antipathie, au lieu de boire et de manger nez à nez avec le rejeton d'une race maudite, ils auraient préféré ne rien prendre; mais en Orient, comme ailleurs, ventre affamé n'a pas d'oreilles.

Un moyen unique restait aux Africains de témoigner leur mépris au jeune paria : c'était de tordre et d'avaler assez vite les délicieux restes pour qu'il en trouvât le moins possible au bout de sa fourchette.

— Eh bien, Henriette ! et cette histoire ? demanda Edgard à sa sœur.

— La voici.

Et miss Davidson, s'étant recueillie un instant, commença un récit que l'on peut réduire à sa plus simple expression de la manière suivante :

III

Le récit de miss Henriette.

Un jour, miss Henriette, après quelques tours de promenade au jardin, cédait au sommeil, près d'une clôture végétale, au delà de laquelle s'allongeait la route qui mène de Barrack Poor à Calcutta.

L'heure du dîner approchait, on appelait la jeune fille. Son silence faisant craindre un retard, plusieurs domestiques avaient quitté la maison. Ils se répandirent séparément dans les allées du jardin.

— Miss ! miss !... crièrent-ils, venez ! venez vite ! On n'attendra bientôt plus que vous pour se mettre à table !

En se réveillant au bruit des voix lointaines, la jeune Anglo-Indienne vit passer rapidement une ombre ; or, cette ombre avait l'air de quitter l'endroit même où elle, miss Henriette, s'était endormie. Aussitôt une pensée lui vint :

— Un étranger s'est clandestinement introduit dans les dépendances de l'habitation... il se voit découvert ou près de l'être... il cherche à fuir... c'est un malfaiteur !

Tout à coup, les cris des domestiques lui apprirent non-seulement qu'elle ne se trompait point, mais que le fugitif était en leur pouvoir.

On ne parlait de rien moins que de le livrer à la justice, laquelle, dans l'Inde, est particulièrement sévère et surtout expéditive. On questionnait en vain le jeune voleur. Son obstination même à ne rien dire exaspérait tout le monde.

— En prison ! en prison !... Les juges sauront bien lui faire desserrer les dents et avouer ce qu'il refuse de nous apprendre !

On l'emmenait. Miss Henriette, intriguée en voyant l'Indien lui adresser plusieurs signes énergiques, en manière de supplications, pour qu'elle intercédât sans doute en sa faveur, le regarda mieux et crut le reconnaître pour un jeune garçon qu'elle avait vu souvent, autrefois, à Davidson House.

— Bengali ! s'était-elle écriée avec surprise.

Depuis qu'elle avait cessé de le voir, l'enfant avait grandi, mais sans être encore autre chose qu'un adolescent. Néanmoins, sa physionomie extraordinairement intelligente était de celles que l'on n'oublie guère et qu'il est surtout bien difficile de revoir sans qu'aussitôt la mémoire se réveille.

— Bengali ! reprit la jeune Anglo-Indienne, mais cette fois du ton qui détermine un appel.

Et comme il ne répondait que par un regard plein d'étincelles ;

— Ah ! murmura miss Davidson avec un soupir de commisération profonde, j'oubliais que le malheureux a perdu l'usage de la parole.

Cette réflexion provoqua sans doute le retour des pensées de la jeune fille avec un passé fécond en scènes attendrissantes, car elle adressa vivement à Bengali des questions auxquelles celui-ci ne répondit naturellement que par des mouvements de tête négatifs ou affirmatifs.

L'extrême bonté de miss Henriette ne lui permit pas de se demander si le temps seul avait manqué à celui qui avait la chance d'être surpris les mains vides.

— Laissez-le partir ! ordonna-t-elle bien vite.

— Mais, mais... observaient les domestiques stupéfaits d'une clémence à leurs yeux si peu méritée.

— Laissez-le partir, vous dis-je ! répéta plus sérieusement leur jeune maîtresse.

Il fallut, quoique bien à regret, obéir.

Mais, chose étrange, loin de profiter immédiatement d'une liberté que chaque instant pouvait remettre en question, Bengali ne semblait animé que d'un désir : celui de décider miss Davidson à le suivre.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Où donc veux-tu que j'aille avec toi? demanda-t-elle, non sans étonnement.

— Là! là! répéta un geste expressif du même individu.

— Bien loin?

— Non! non! répondit un signe de tête énergique.

— Et tu partiras ensuite? reprit la jeune fille, que l'air hostile de ses serviteurs ne laissait pas que d'inquiéter pour le pauvre petit diable qu'elle avait pris en pitié.

— Oui! oui! certifia la pantomine de ce dernier.

— Allons donc!

Et miss Henriette et son entourage se mirent aussitôt à le suivre.

A peine avait-on fait une dizaine de pas, que l'on s'arrêta à son exemple; alors une exclamation de surprise échappa à tout le monde : on se retrouvait juste à l'endroit où la jeune créole s'était abandonnée au sommeil.

Mais un second cri, où l'horreur se mêlait à l'épouvante, ne tarda pas à lui succéder.

L'enfant de l'Inde avait devancé de quelques pas les personnes attachées à sa suite. Il venait de pousser du pied un léger amas de feuilles et d'herbes sèches; et son pied nu montrait une *manilla* fraîchement mise à mort, dont la tête écrasée ne tenait presque plus au reste du cadavre.

En même temps, par une éloquente expression du visage et un signe de la main, le jeune paria semblait dire :

— C'est moi qui l'ai tuée!

Or, le nom seul d'une manilla, reptile de la plus petite et par cela même de la plus dangereuse espèce, possède le privilége d'intimider les plus braves.

L'animal vous atteint et vous pique avant que vous vous soyez aperçu de sa présence, et la blessure, quelque hâte que l'on mette à essayer d'en conjurer les funestes effets, est réputée sans remède.

Ainsi, non-seulement rien de réel, excepté son escalade, n'accusait le muet Hindou, mais ce qu'il y avait d'incontestablement vrai dans sa conduite était de nature à provoquer une immense gratitude.

Par un mouvement instinctif, miss Henriette offrit au paria tout ce qu'elle put trouver d'argent dans ses poches et dans celles de ses domestiques.

L'enfant accepta, mais ce ne fut pas sans avoir hésité.

— Prends! prends! cela t'est certes bien dû.

Après quoi, avec une fermeté d'attitude et de langage que l'on n'attend pas habituellement d'une personne de cet âge et de cette condition :

— Va! dit-elle, je ne sais pas... je ne veux pas savoir quel dessein t'amenait dans une enceinte réservée aux seuls familiers de la maison.. Je considère avant toute chose que, sans toi, Bengali, je serais morte... Va! et ne te présente plus à Davidson House autrement que par la grille ouverte à tous les étrangers.

Celui qui prêtait l'oreille aux paroles de la jeune Anglo-Indienne avec une attention singulière ne jugea plus sans doute à propos de perdre alors une minute.

Un élan, dont se fussent montrés jaloux des clowns de profession, transporta le muet au delà des touffes élevées de la haie vive qui séparait cette partie du jardin de la libre campagne.

Cependant, miss Henriette avait peur que l'aveu de cette aventure fût désagréable à son père et à la gouvernante.

— Ils m'interdiront, pensait-elle, toute promenade en leur absence; or, parce qu'une manilla s'est faufilée ici par hasard, ce n'est pas une raison pour me priver de courir et même de dormir à l'occasion dans le jardin.

Elle recommanda le silence aux témoins de cette scène, et tous promirent une discrétion parfaite.

Bientôt, la jeune créole remarqua son petit sauveur parmi les mendiants d'origines diverses qui, chaque matin, recevaient de ses propres mains des aumônes en nature et en argent, à la grille de Davidson House.

Les meilleurs morceaux, les plus belles pièces de monnaie allaient souvent trouver le sac de Bengali, et cette préférence ne s'adressait pas à un ingrat.

Le jeune paria se montra dorénavant d'une assiduité constante aux distributions quotidiennes qui faisaient bénir miss Henriette comme une sainte à dix milles à la ronde.

Il sut bientôt que sa bienfaitrice professait une véritable adoration pour les fleurs, qu'elle aimait aussi à cultiver elle-même.

Il ne se passa pas, dès lors, de semaine qu'elle ne reçut des échantillons des espèces les plus belles et les plus rares du pays.

Or, quelques-unes de ces fleurs avaient une telle origine qu'il avait souvent fallu risquer sa vie et faire preuve d'un courage presque surhumain pour se les procurer; car ce n'était pas seulement les tiges, mais les racines que Bengali tâchait de rapporter tout entières.

Telle était l'histoire de miss Davidson.

Sir William, Edgard, mistress Trotting et Gustave Gérard n'avaient pu s'empêcher de frémir en entendant parler du redoutable serpent auquel miss Henriette n'avait échappé que par un véritable miracle.

— Assurément, dit le négociant anglais, le service rendu rachète amplement la faute commise... mais la faute en elle-même était grave, puisqu'elle exposait le coupable au châtiment immédiat encouru par les gens pris en flagrant délit d'escalade, c'est-à-dire aux voleurs.

— O mon père! se récria la jeune fille, quelle pensée horrible!... Bengali est, n'en doutez pas, au-dessus de pareils soupçons!

— Pourquoi venait-il ainsi dans le jardin? observa avec méfiance la gouvernante irlandaise.

— Une fantaisie, une gageure peut-être avec les enfants de son âge, parmi lesquels son agilité est bien connue, répondit miss Henriette. Enfin, le dévouement dont je fus l'objet de la part du pauvre garçon n'est-il pas suffisant à lui assurer notre estime et notre appui, en dépit de sa naissance, que l'on ne saurait, en bonne justice, lui reprocher?

La créole anglo-indienne s'était approchée avec un mouvement protecteur du jeune paria; en même temps, son plus doux regard implorait en sa faveur l'indulgence paternelle.

— Je sais, dit en souriant sir William, que les causes que tu défends ne sont jamais perdues... Avoue, au moins, que celle-ci n'était pas difficile à gagner?

— Oh! répliqua-t-elle, pourvu que je gagne, je n'y mets point de vanité, je vous assure.

Non content des bienveillantes paroles qu'il venait de prononcer, sir Davidson ne crut pas trop faire en vidant sa bourse dans les mains de Bengali.

A la vue de cent fois plus d'argent qu'il n'en avait jamais eu en sa possession, le paria frissonnait d'aise et ses yeux lançaient des éclairs.

— Il ne peut absolument rien dire? demanda le négociant anglais. Du moins entend-il? comprend-il?

— Oui! oui! répondirent en même temps un signe de l'Hindou et la voix de sa gracieuse protectrice.

— Eh bien! boy (garçon), dit sir William d'un ton grave, si jamais une honnête existence te semblait préférable à la vie oisive et précaire que tu mènes, tu n'aurais qu'à venir me trouver... Le sauveur de miss Davidson sera toujours le bienvenu chez son père.

Les paroles qu'il venait d'entendre eurent encore plus d'in-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

fluence que les nombreuses pièces d'or qui pleuvaient, tout à l'heure, dans ses mains tremblantes.

On put distinguer le témoignage d'un vif attendrissement sur les traits précocement flétris du jeune paria. Plus d'un enfant d'origine européenne lui eût envié l'expression du regard humide qu'il adressait à l'homme assez noblement oublieux des préjugés indiens pour lui offrir une double assistance morale et physique... laquelle souvent a manqué seule à bien des gens pour acquérir une place honorable au milieu de leurs concitoyens.

— Il y a de l'étoffe, certainement, chez ce garçon, observa mistress Trotting ; je suis sûre que s'il le voulait on ferait de lui quelque chose... oui, oui, quelque chose...

La brave Irlandaise ne put développer davantage sa pensée.

Un cri d'oiseau aquatique fendait les airs. Il sortait, aigre et incisif comme celui d'une grenouille, des touffes de sirakys, magnifiques roseaux dont les tiges légères s'élevaient en quantité au bord de la rivière, non loin de laquelle cette scène avait lieu.

L'effet de ce cri sauvage fut immédiat. Il parut rendre à l'enfant issu d'une caste réputée abjecte le sentiment d'une réalité impitoyable évidemment supérieure à toutes les suaves rêveries d'une imagination follement exaltée.

Un tressaillement de la tête aux pieds fut le signal du prompt retour de Bengali sur lui-même. Son front, un instant incliné comme sous l'impression de douces pensées, eut bientôt repris, en se redressant, l'air audacieux qui lui était habituel.

A n'en pas douter, la proposition généreuse du riche Anglais n'avait touché que superficiellement celui qui en était l'objet ; plus certainement encore, l'état de servitude, si brillant qu'il fût en perspective, ne pouvait lui convenir : il tenait trop à son existence indépendante.

— N'en parlons plus ! dit avec regret le père de miss Henriette, que le changement d'allures du personnage avait suffisamment instruit.

Cette scène avait laissé à la grande chaleur, insupportable en ces climats, même pour les indigènes, le temps de venir et de s'éloigner. Il était plus de quatre heures de l'après-midi. On songea à regagner Davidson House.

— Allons ! good Anna ! miss Henriette ! en voiture !

Tom et John, après avoir lestement expédié ce qu'il avait plu au jeune paria de ne point profaner en y goûtant, se livraient aux douceurs du *far niente*, pour lequel, autant que les Italiens, les nègres semblent avoir été mis au monde.

Il fallut de fortes injonctions de leur maître, auxquelles Edgard ne craignit pas d'ajouter les menaces de bons coups de fouet, pour les décider à remettre en état l'équipage.

Quant à ces messieurs, dont les chevaux avaient été sellés et bridés par eux-mêmes, ils étaient déjà prêts à partir.

— Bonjour, Bengali !... A demain !... Merci ! encore merci, pour ton joli bouquet, dit miss Davidson, accompagnant ces paroles d'un geste aussi gracieux que bienveillant.

— Au revoir ! dit Edgard, sous le ton passablement dédaigneux duquel apparaissait une émotion involontaire, au souvenir de ce que l'Hindou avait fait pour une sœur qu'il adorait.

— Au revoir ! ajouta le jeune Français, également impressionné par ce qu'il venait de voir et d'entendre.

Chevaux et calèches couraient déjà dans la direction de Barrack Poor.

On commençait à ne plus les apercevoir qu'au milieu d'un épais nuage de poussière, çà et là déchiré par les premiers souffles du vent du soir, lorsqu'une voix forte, métallique et vibrante, se fit entendre, à l'endroit même que l'on venait de quitter.

— Oui ! oui ! au revoir !

La famille de sir William eût certes éprouvé un indicible étonnement, et elle se fût surtout éloignée avec une tranquillité bien moins grande, si elle avait su que l'auteur d'une parole où le ton le plus sarcastique s'unissait aux accents d'une horrible menace, n'était autre que le jeune paria que l'on croyait muet et qui répondait au nom, si doux à l'oreille, de Bengali !

IV

Un avis paternel.

Un vif plaisir, le premier entre tous, à la campagne, est celui de la chasse.

Edgard et son ami Gustave n'avaient pas manqué de se livrer à cet exercice avec une ardeur que tout amateur comprendra.

Déjà une centaine d'oiseaux avaient figuré sur la table, en salmis ou à la brochette ; mais cette preuve d'adresse ne s'était encore manifestée qu'autour du domaine de Davidson House.

— Mon désir, dit Edgar, serait d'entreprendre une véritable chasse, avec ses fatigues, ses émotions, ses dangers.

— Une chasse au tigre, au lion, à l'éléphant, comme j'ai lu quelquefois, avec tant d'intérêt, que cela se pratiquait dans l'Inde ? lui demanda Gustave Gérard.

— Oui.

— Mais cela ne saurait, je suppose, convenir à notre âge, à notre expérience ?

— Oh ! répliqua le jeune créole anglais, avec une animation soudaine dans les yeux et dans la voix, ce que j'ai vu, si périlleux que cela soit, ne me trouverait pas, je vous assure, au-dessous d'une pareille tâche.

— Mais, ajoutait-il plus doucement, on pourrait encore trouver de l'agrément.

— Et de quelle manière ?

— En se contentant des gazelles, des daims, des antilopes, qu'il n'est pas nécessaire d'aller chercher bien loin. On les compte par centaines dans les environs ; et voilà, du moins, un produit de chasse présentable !

— Au fait, pourquoi ne pousserions-nous pas une excursion jusqu'aux grands bois et aux montagnes que l'on aperçoit là-bas, et en deçà desquels aucun péril ne nous a été signalé ?

Ces paroles naïvement émises parurent éveiller un mystérieux grief au fond de l'âme du jeune Anglais.

— Ah ! soupira-t-il, sans même encore s'aventurer jusqu'aux endroits que vous désignez, le parc immense dont nous avons parcouru la majeure partie à cheval, avant-hier, avec mon père et ma sœur, ce parc, peu fréquenté à cause de son étendue, offre asile à des kangurous, à des marcassins, à de gros oiseaux qu'il y aurait vraiment plaisir à dépister, à poursuivre, à tuer à la course et au vol.

Edgard mettait à énumérer ces objets une vivacité voisine de l'enthousiasme.

— Et qui nous arrête ? demanda Gérard.

— Un ordre formel de mon père.

— Ah ! s'étonna Gustave. Et quel est le motif de cette défense ?

— Vous allez le savoir, interrompit sir Davidson.

Le négociant anglais venait d'arriver le plus naturellement du monde ; il avait entendu la question du jeune Gérard ; et tout naturellement encore il s'était chargé de la réponse.

On prit place à l'ombre de la maison, sur des siéges de bambou. Sir William, qui occupait celui du milieu, s'exprima de la sorte, en s'adressant de préférence à son hôte :

— Vous avez remarqué le goût excessif de votre ami pour la chasse. Un autre s'en tiendrait, comme vous par exemple, à prendre ce plaisir dans les environs de notre habitation. Mais Edgard, malgré maintes recommandations de ma part, semble

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

toujours prêt à me désobéir, en s'exposant au delà des extrêmes frontières de mon territoire. Or, mon jeune ami, reprend sir Davidson, apprenez une chose non moins grave que surprenante : les malfaiteurs ne sont rares, malheureusement, nulle part. Dans l'Inde, non-seulement ils pullulent, mais leur cruauté ne le cède qu'à leur audace, et je suis particulièrement l'objet de la haine de ces misérables, prononça avec chagrin sir William.

— Vous, monsieur !

— Vous, mon père !

— Pouvez-vous l'avoir oublié ? dit le négociant anglais à son fils.

Et dominant une émotion involontaire :

— Une commisération trop facile m'avait engagé à prendre à mon service un malheureux dont j'ignorais les relations avec une société de voleurs et d'assassins. Je prenais Ben Saïd pour un homme réellement digne d'un meilleur sort que celui dont j'accusais naïvement une fatalité aveugle ; erreur !... ce n'était qu'un abominable scélérat. Il fut cause de la mort de plusieurs domestiques, et sans le dévouement des autres, Davidson House n'était qu'un monceau de ruines, après avoir subi le pillage et l'incendie.

— Ah ! quelle horreur ! dit Gustave.

— Edgard était au collége, on ne voulut rien lui apprendre immédiatement ; mais peu s'en fallut que sa sœur, mistress Trotting et son père, ne fussent condamnés à ne jamais le revoir !

— Au moins punit-on les auteurs d'une tentative aussi criminelle ! demanda avec indignation le jeune Français.

— Oui, certes ; ou plutôt les bâtiments qu'ils avaient enflammés se chargèrent, en s'écroulant, de les écraser, de les anéantir presque tous.

— Quelques-uns survécurent ?

— Un seul fut pris, et c'était justement Ben Saïd ; il était sain et sauf. Ce fait lui servit pour se prétendre complétement innocent ; mais à défaut de preuves matérielles, tout plaidait contre lui.

— Je n'eus pas assez d'influence, ajouta sir Davidson avec un soupir, pour lui éviter le dernier supplice ; Ben Saïd fut pendu. Il avait des parents, des complices, des amis : autant de farouches héritiers d'une haine à laquelle ne manqua pas de s'ajouter un furieux désir de vengeance personnelle. Tout ce monde, resté libre, impuni, inconnu, dans les forêts d'alentour, a juré que pas un de ceux qui décrétèrent sa mort ne serait épargné. Comme si cette mort était autre chose qu'un châtiment mille fois mérité !

— Et ce serment, il y a longtemps qu'il fut prononcé ?

— Un an bientôt, répondit sir William, après un instant de réflexion.

— Un an ! dit Gustave Gérard, et pas une tentative n'eut lieu contre vous ou d'autres personnes depuis cette époque ?

— Pas une seule.

— Cela n'autorise-t-il pas à croire que ces gredins ont abandonné leurs projets sanguinaires ? demanda encore le jeune Français.

Sir Davidson hocha tristement la tête et ajouta :

— Ce retard signifie que l'occasion ne s'est pas encore présentée.

— Elle ne se présentera jamais ! interrompit Edgard.

— Détrompez-vous, monsieur, répondit le négociant anglais, vivement froissé de la constante légèreté d'esprit avec laquelle son fils traitait ses prudentes recommandations... elle ne manquerait pas le jour où trop d'ardeur vous entraînerait vers les lieux écartés qui servent de repaire aux vengeurs de Ben Saïd.

Malheureusement Edgard était alors dans les dispositions fâcheuses que nous connaissons tous plus ou moins, où de sages paroles nous trouvent rebelles et même prompts à tourner en ridicule ce qui ne devrait inspirer que le respect.

— Voilà, s'écria-t-il, pourquoi mon père ne veut pas que nous allions à la chasse !

La voix grave de sir William interrompit l'enfant indocile.

— J'explique mon refus de manière qu'il ne laisse supposer ni un caprice, ni un abus d'autorité paternelle.... c'est, je crois, montrer assez de confiance dans le jugement de ceux qui m'écoutent.

Puis, avec un sourire à l'adresse du jeune Français :

— M. Gérard me trouve-t-il trop exigeant ? ajouta sir Davidson.

— Oh ! non, certes, monsieur !... et quand même il y aurait, ce qui n'est pas du tout mon avis, un peu d'exagération dans vos conseils de prudence, vous obéir n'est-il pas ce que nous avons de mieux à faire ?

Cette réplique, et surtout les intonations qui l'accompagnaient, devaient plaire d'autant plus au maître de la maison qu'elles contrastaient davantage avec les paroles de son fils.

Aussi M. Davidson s'empressa-t-il d'ajouter :

— Mes chers enfants, je ne suis point ennemi juré du plaisir, au contraire ; je le prouve en vous accordant l'accès du parc, mais, entendez-moi bien, du parc seulement ; l'oubli, même involontaire, de cette condition expresse, atteindrait à mes yeux les proportions d'une faute impardonnable ; ai-je besoin de vous le faire observer davantage ?

— Non, monsieur.

— Ainsi, j'ai votre parole ?... à tous les deux ? insista sir William.

— Oui, monsieur.

— Oui, mon père.

— Eh bien ! voilà qui est convenu... allez à la chasse quand vous voudrez.

— Dès demain, dit Edgard, attendu que le délai accordé à Gustave commence à bien s'avancer.

— Demain, soit ; malheureusement je ne pourrai vous accompagner.

— Vous allez à Calcutta, mon père ?

— Un rendez-vous irrémissible m'y appelle ; je pense revenir coucher à Davidson House. En tout cas, il va sans dire que vous serez rentrés avant moi. La tombée du jour ne doit pas vous surprendre hors de la maison.

— Monsieur, répondit Gustave Gérard, je vous en fais la promesse au nom de mon ami comme au mien.

Alfred Séguin.

(La suite au prochain numéro.)

TRANSFORMATION

Le temps ne détruit rien ; ce qu'on nomme vieillesse
Est l'effet d'un travail constant, fastidieux,
Pour qui ne pressent pas un but mystérieux,
Du principe qui crée ou transforme sans cesse.

Les sages, les héros dont l'histoire intéresse,
Ceux dont la poésie a fait des demi-dieux,
Sont en nous : car nous tous sommes ce qui fut eux
Dans les siècles fameux de Rome et de la Grèce.

Tout ce qui vit, qui pense, a mille fois été
Naissant, vivant, aimant et mourant pour renaître,
Changeant de nom, d'aspect, de personnalité.

Esprit, intelligence, instinct, vitalité,
Rien ne meurt pour finir, rien ne doit cesser d'être.
La mort, c'est le sommeil de l'immortalité.

Benoît J. M.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

REVUE DES MAGASINS

La maison de la *Châtelaine*, rue du Bac, 34, vient d'offrir au public une véritable surprise, la plus agréable qu'elle pût imaginer. Nous voulons parler d'une coquette exposition d'articles fantaisistes empruntés à tous les genres dont s'est emparée la haute mercerie, et qui a obtenu un grand et légitime succès.

Nous y avons, pour notre part, remarqué nombre d'objets qui méritent l'attention des femmes élégantes et de goût. Nous citerons notamment une blonde, forme coquille ou feuille de lotus, perlée de jais. Rien de charmant comme cette légère dentelle, destinée à être appliquée sur les tissus légers aussi bien que sur le velours et la soie.

De jolies voilettes se présentaient avec tout l'attrait du mystère. A travers leur transparence habilement ménagée, le visage doit apparaître sous une teinte adorable. Rien de plus vaporeux que le grand voile *Dona Sol*, au semis de jais, avec ses longs bout rejetés sur les épaules ou venant se nouer négligemment sous le menton.

Il y avait là encore une immense collection de ruches Agnès Sorel, Marie Stuart, Saint-Mégrin, en tulle, gaze ou tarlatane. Non loin, un magnifique assortiment de rubans empruntant leurs teintes suaves à toutes les fleurs de mai.

Donnons une mention au chapeau *Trouville*, à 6 fr. 50, appelé certainement à un grand succès. Il est en paille anglaise, de forme très-élégante, à fond bouillonné et orné d'une fraîche guirlande de fleurs. Le chapeau *Berry*, en paille de riz et tulle perlé, est un vrai bijou.

Enfin à toutes les femmes qui, durant les longues journées passées à la campagne, aiment à se livrer à mille petits travaux de couture et de broderie, la *Châtelaine* offre des assortiments complets de mercerie qui pourront être d'un grand secours; cette maison acquiert ainsi de nouveaux droits à la faveur méritée dont elle jouit.

— Les tissus indiens et les foulards se porteront beaucoup cette saison, leur succès est certain; il a été consacré déjà par nos principales maisons de couture qui confectionnent, avec ses tissus, de ravissantes toilettes irréprochables au point de vue du goût, de la distinction et de l'élégance.

En fait de nouveaux tissus remarqués au *Comptoir des Indes*, nous signalerons à nos lectrices : le Goaly, étoffe à pans, écrue, qui s'emploie comme tunique sur dessous de couleur; ce tissu qui ne se fait que d'une seule teinte, pourra remplacer avec avantage les robes brodées adoptées par les élégantes; il est vendu 96 francs par 8 mètres, et contrairement aux autres tissus indiens, il ne mesure que 60 centimètres de largeur.

Ce tissu, exclusif au *Comptoir des Indes*, constitue pour nous une des plus heureuses innovations de la mode, il produit un effet séduisant et irrésistible.

C'est toujours au *Comptoir des Indes* qu'il faut demander le crêpe Osaka, étoffe souple et soyeuse qui remplace définitivement le crêpe de Chine, en toutes nuances nouvelles, ainsi que le Bénarès dont nous avons vu la collection complète; quarante-quatre teintes différentes unies en toutes couleurs claires ou foncées. On fait, avec cette étoffe solide, des costumes de rue du meilleur goût, une teinte unique ou bien plusieurs tons mélangés et harmonieux. Parmi les autres étoffes, il faut encore classer le Bangalore à rayures brochées en toutes nuances idéales, et le Rhotian à brochage satiné en teintes mixtes.

En foulard ordinaire, on trouve au *Comptoir des Indes* un très-grand choix de robes charmantes, à 38 francs et 55 francs la robe, par huit mètres ayant 85 centimètres de largeur.

Pour compléter l'élégance des toilettes de foulard, le *Comptoir des Indes* a eu l'heureuse inspiration de confectionner des écharpes de crêpe de Chine frangées qui ne valent que 28 francs, et s'assortissent parfaitement à toutes les robes éditées par cette maison de premier ordre. Ces écharpes, qui mesurent 2m,60 de longueur sur 45 centimètres de largeur, se prêtent on ne peut mieux à toutes les fantaisies du goût. Dans l'intérêt de sa nombreuse clientèle, le *Comptoir des Indes* a pris l'initiative d'envoyer robes et garnitures complètes; il suffit d'en faire la demande à l'avance. Ces garnitures se composent d'abord de franges de soie (effilé cordonnet), de 7 centimètres de hauteur en toutes nuances à 5 fr. 50 le mètre et à 5 francs le mètre en 6 centimètres, puis de guipure de laine écrue. Cette guipure faite à la main, de 8 à 10 centimètres, vaut 3 fr. 40, 3 fr. 65 et 6 fr. 50 le mètre. Pour la teindre en toutes nuances, c'est une augmentation de 75 centimes par mètre.

Toutes les marchandises sont expédiées *franco* au-dessus de 25 francs.

Quant aux échantillons, ils sont envoyés *franco*, retour compris, en province et à l'étranger.

C'est là une grande facilité, qui permet de faire un choix de toilettes sans sortir de chez soi. S'adresser au *Comptoir des Indes* (boulevard Sébastopol, 129).

— Les costumes de demi-saison de mademoiselle Marie Bataillon, d'une suprême distinction, obtiennent le plus grand succès. Mélange harmonieux de soie ou de laine, ils se composent d'un jupon de faille ou de foulard croisé, sur lequel sont posées des garnitures de cachemire ou d'un tissu indien quelconque, soit des bouillonnés coulissés ou bien des volants plissés ou froncés. Si les volants montent derrière jusqu'à la taille, le devant de la jupe est uni; tandis que si le tablier est richement ornementé, la traîne est unie derrière, on l'accompagne par une écharpe nouée ou une ceinture en large ruban. Il n'est pas de costume de demi-saison qui ne soit complété par une confection; les mantelets, les écharpes et les petites casaques ajustées sont d'une forme charmante et coquettement ornementés chez mademoiselle Marie Bataillon (rue Thérèse, 5).

En fait de robe de dîner, nous avons vu dans l'élégant entresol de la rue Thérèse 5, plusieurs toilettes du plus grand air; une robe de faille bronze à traîne avec tablier de faille bleue bouillonné, les bouillonnés séparés par des feuillages de velours bronzés remontant à la taille. Corsage décolleté en carré avec gilet bleu pâle, dentelle blanche en collerette remontante.

Toutes les créations de mademoiselle Marie Bataillon s'imposent d'elles-mêmes, elles n'ont pas besoin de commentaires; il suffit de les voir pour les désirer.

— Sont-ils assez jolis, assez frais, assez séduisants, les chapeaux de mesdames Brunhes et Hunt? Comme ils coiffent avec charme et rendent toutes les femmes jolies!... Le chapeau *Orphée* en paille anglaise, avec ses franges de fleurs tombant sur la coiffure, est un modèle inédit que nous recommandons aux jeunes et frais visages; la vraie coiffure de *Chloé* dans toute son élégance mythologique. Le chapeau *Merveilleuse* se portera tout l'été, on le garnit de nœuds de ruban assortis aux toilettes et de fleurs posées en touffe de côté ou en diadème. Les couronnes de fleurs font fureur cette saison; le chapeau *Léopold Robert* en fleurs des champs, les *Cérès* de fleurs variées, sont adoptés par les élégantes; mais à la ville, pour les sorties à pied, nous préférons les chapeaux plus simples dont mesdames Brunhes et Hunt, ont le secret. Pour les toilettes habillées, le théâtre et les promenades en voitures, les chapeaux surchargés de fleurs et même uniquement en fleurs de mesdames Brunhes et Hunt conviennent tout particulièrement; mais pour la rue, il faut s'en rapporter au goût sûr de ces artistes en matière de d'élégance et de distinction. En général, chaque toilette doit avoir un chapeau assorti.

Mesdames Brunhes et Hunt (rue Meyerbeer, 4), coiffent jeune et embellissent toutes les femmes. De là le succès de leurs ravissants chapeaux.

— Quand les femmes élégantes et les gens du monde ont adopté un parfum, il devient à la mode; c'est ce qui est arrivé pour l'essence d'opopanax de la *Corbeille fleurie*, dont la consommation augmente chaque jour davantage, le genre le veut ainsi... Il en est de même du reste de tous les produits si variés de la maison Pinaud-Meyer; la crème-neige, le lait d'Hébé, la pâte callidermique pour les mains, n'ont rien perdu de leur vogue. Il faut joindre à ces produits exclusifs de la *Corbeille fleurie*, l'eau de toilette à l'opopanax, la lotion callidermique et des savons exquis onctueux et embaumants au suc de laitue, au lait d'Hébé et à l'opopanax.

Tous ces produits divers, essentiellement hygiéniques, embellissent la peau, la tonifient, l'idéalisent en la parfumant d'agréables senteurs. On ne saurait oublier que la *Corbeille fleurie* possède toute une série de produits aux violettes de Parme, dont le parfum doux et suave convient aux femmes maladives et nerveuses.

On est en outre sûr de trouver dans cette maison de parfumerie, toutes ces inutilités indispensables à l'élégance raffinée des gens du monde. (Boulevard des Italiens, 30.)

SPÉCIALITÉS

L'*Eau de Cologne des sultanes* a plus que justifié nos prévisions, elle est demandée de tous côté et appréciée à sa juste valeur. Tout le monde veut employer pour la toilette cette eau parfumée contenue dans un petit flacon aussi original. C'est un corset sultane qui renferme dans sa forme gracieuse cette nouvelle eau odorante qui, avant tout, est hygiénique. Quelques gouttes dans un mouchoir suffisent pour faire disparaître migraines et maux de tête; nous la conseillons aussi comme frictions fortifiantes pour les enfants et femmes délicates.

Cette *Eau de Cologne des sultanes*, rendra de grands services pendant la belle saison et évitera les fatigues occasionnées par les chaleurs. Avant de partir pour la campagne, nous ne saurions trop conseiller à nos lectrices d'en emporter une provision.

S'adresser chez de Plument rue Vivienne, 33.

L. ROUVENAT ✻, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous pouvons enfin donner notre appréciation sur les modes nouvelles de la saison, qui se sont révélées sous leurs aspects les plus variés aux courses d'Auteuil et du bois de Boulogne.

Pas deux toilettes qui se ressemblent au point de vue de la forme, mais des dentelles et passementeries perlées de jais sur toutes les toilettes noires : c'est une vogue qui ne fait qu'augmenter chaque jour. Au soleil, les femmes ainsi habillées sont véritablement éblouissantes.

Donc le jais est employé généralement par toutes les grandes maisons de couture, ce qui n'empêche pas chaque maison de créer des modèles spéciaux qu'il est facile de reconnaître lorsqu'on a un peu l'habitude de l'élégance parisienne. Si l'une supprime la tunique, l'autre la maintient en la modifiant, selon son goût ; ainsi, cette saison, les rares tuniques portées à la rue sont ou très-longues devant, drapées en tablier, ramenées derrière et retenues par des nœuds de ruban, ou de simples écharpes nouées derrière négligemment.

Les jupes sont moins ornementées que l'année dernière, et l'on semble s'attacher beaucoup plus à la forme qu'aux garnitures. Nous ne saurions trop approuver ce parti pris qui nous paraît être le secret de la véritable élégance. Plus de tournures volumineuses ; c'est à la mode des cuirasses qu'il faut attribuer cette suppression. Un seul jupon fort peu empesé, garni dans le bas de deux volants brodés, cela suffit pour les toilettes de ville ; les traînes des robes habillées ne sont même soutenues que par un jupon de mousseline ; le devant et les côtés des jupes de dessous sont ramenés en arrière et maintenus au moyen de rubans qui rejettent ainsi la traîne plus ou moins longue des robes et costumes. La mode veut que les femmes soient bridées dans leurs jupes, et plus elles sont plates devant et des côtés, mieux elles sont habillées au goût du jour.

P. N° 201. — Toilettes de ville.

Les corsages des robes et costumes sont d'une extrême originalité ce printemps ; on les fait de deux tons ou de deux tissus différents. Détaillons, comme exemple, un costume havane et marron qui a produit grand effet à Longchamps le lundi de Pâques et qui donnera on ne peut mieux l'idée de ce qui se porte.

Ce costume se composait d'un jupon de velours marron très-étroit, garni dans le bas d'un petit plissé de velours surmonté d'un effilé de soie de teinte havane ; au-dessus de l'effilé, quatre ou cinq rangs d'entre-deux de valenciennes d'un joli effet sur le velours. Petite tunique de faille havane bouillonnée devant, ornée d'une frange et venant s'attacher derrière en écharpe au moyen d'un gros nœud. Corsage cuirasse mi-partie faille et velours marron, le velours marron simulant les décolletés en pointes que l'on porte le soir au bal et se détachant du corsage avec une coquette harmonie. — Chapeau assorti à la toilette avec bandeau de velours marron et haut diadème de feuillage d'automne.

Une élégante a voulu remettre en faveur le costume court laissant voir la bottine, dont M. Victorien Sardou avait fait une si savante critique dans la *Famille Benoiton* ; mais cet essai a été plus critiqué qu'approuvé, et les jupes ras-terre seront maintenues à la ville. Nous disons ras-terre, car nous blâmons la traîne en dehors de l'appartement. Quelques élégantes étalent de longues traînes dans l'enceinte du pesage les jours de courses ; elles ont grand tort, et c'est toujours d'un mauvais effet que de voir de belles robes souillées, dans le bas, de taches et de poussière.

Le costume court dont nous venons de parler, et qui a fait sensation à la première journée de Longchamps, ne manquait pourtant pas d'originalité ; il en avait même trop : c'était un audacieux mélange de teintes vertes et graduées de tons, une

jupe garnie de volants découpés en feuilles, tunique drapée. Cette jolie femme aurait voulu se costumer en feuille printanière qu'elle n'aurait certes pas mieux réussi, tant il y avait de nuances vert tendre dans sa toilette. — Chapeau assorti : un vrai *Léopold Robert*, tout en feuillage, avec touffe de roses du Bengale à tiges flexibles retombant derrière sur le chignon.

Une innovation de l'hiver appelée à un grand succès, ce sont les bouquets de corsage, qui ne sont plus réservés exclusivement aux toilettes de bal, mais qui ornementent aussi les corsages des costumes et robes habillés. Ces bouquets, forcément en fleurs artificielles l'hiver, fleurs mélangées ou assorties à la toilette, seront remplacés, pendant la belle saison, par des fleurs naturelles. Cette fantaisie coquette, adoptée par la haute élégance, devient le complément indispensable de toutes les toilettes.

Presque tous les corsages montants sont ornés de collerettes plissées et tuyautées en pareil, ou de simples cols droits et évasés style Marie Stuart, qui se prolongent devant jusqu'au bas de la taille, avec plissés de dentelle blanche à l'intérieur ; le devant du corsage, boutonné jusqu'au haut forme ainsi le gilet. Nous devons cependant signaler la tendance de la mode à remplacer les collerettes si montantes de cet hiver par des cols rabattus devant, dégageant le cou et un peu ouverts.

Quant aux coiffures, elles ont sensiblement baissé et les longues boucles commencent à descendre jusqu'à la taille ; elles sont, du reste, indispensables avec les chapeaux diadèmes que l'on porte actuellement. Les diadèmes de fleurs atteignent à des hauteurs vertigineuses.

A cet égard, nous ne conseillerons jamais assez de modération, car ces bottes de fleurs ne vont pas à toutes les physionomies et ne sauraient être adoptées que par les femmes riches qui ne sortent que dans leur voiture. Autant ces guirlandes ont grand air au Bois, dans un beau landau, par une belle journée ensoleillée, autant elles seraient ridicules dans un fiacre ou pour les sorties à pied. Nous les comprenons portées par une femme élégante au théâtre et dans sa voiture, mais en dehors de ces deux cas les chapeaux ne sauraient être assez simples. C'est la seule distinction qui puisse exister désormais entre les honnêtes femmes et les autres. On ne saurait donc trop y prendre garde.

Louise DE TAILLAC.

Description de la planche P. n° 201.

(Voy. page 181.)

TOILETTES DE VILLE. — 1. Costume bronze et gris-feutre, le jupon de faille bronze garni de petits volants froncés et à tête de 12 centimètres. Polonaise de vigogne gris-feutre unie, drapée de chaque côté et derrière. Corsage ouvert devant à longues basques carrées derrière, ornées de poches de velours bronze et de boutons d'acier. Revers de velours et collerette de mousseline plissée à l'intérieur. — Chapeau de paille noire bordé de velours bronze, la passe relevée d'un seul côté par une touffe de fleurs à traine, drapé de velours (couleur bronze) et touffe de plumes gris-feutre.

2. Robe de taffetas à rayures gris-perle et noir ; une seule jupe garnie devant en tablier arrondi de deux volants froncés lisérés, surmontés d'un biais liséré ; derrière, volant froncé et liséré avec bouillonné encadré de plissés en biais ; nœud de velours noir retenu par une boucle et posé de côté. Corsage à basques plates devant et à plis creux derrière, collerette remontante. — Chapeau de paille perlé de jais, à diadème de velours, surchargé de fleurs variées.

Description de la planche D. G. N° 407.

(Voy. pages 186-187.)

1. PETITE FILLE DE HUIT A DIX ANS. — Costume en foulard rayé et foulard croisé uni. La jupe garnie d'un volant dentelé de 40 centimètres avec tête et petit volant de foulard uni, pouff derrière. Corsage de foulard uni à basques carrées encadrées d'un petit volant froncé, manches rayées ornées d'un parement dentelé et d'un petit volant ; fourragère de passementerie sur l'épaule droite. — Chapeau de paille haut de forme à passe relevée, garnie d'une touffe de marguerites des champs et d'une longue plume rejetée derrière. — Bottines de chevreau glacé.

2. Robe de chalys gris tendre. La jupe à traine garnie devant d'un volant plissé ; au-dessus, un autre volant froncé fait le tour de la jupe. Tunique arrondie devant en tablier, drapée de chaque côté avec pouff derrière tombant en carré, deux biais de faille de couleur terminés par des nœuds à boucles tombent de chaque côté et sont retenus sur le premier volant. Corsage à basque, cuirasse devant, et s'arrêtant derrière de chaque côté du pouff, collerette montante et ouverte en châle. — Bottines mordorées.

3. Robe de mohair havane. La jupe unie derrière et garnie devant de ruches et de petits volants posés en biais. Corsage à basques plates ouvert en châle, à revers avec collerette à l'intérieur. — Chapeau de paille garni d'un pouff de fleurs et de rubans.

4. COSTUME *Jeanne d'Arc*. — Robe de forme princesse en faille, à pouff derrière. La traine est longue et tout unie ; le devant de la jupe est orné de cinq petits volants plissés de 10 centimètres, surmontés d'un biais ; galons de jais posés en cuirasse simulant le décolleté au corsage et formant un dentelé du bas ; haute collerette ouverte en châle ; manches garnies de revers remontants, de brassards et de boutons perlés de jais. Même galon perlé de jais aux manches. — Chapeau casque, le bandeau étincelant de jais, avec plumes assorties à la toilette et rejetées derrière.

5. Robe en sicilienne réséda ; volants et tunique dentelés, ornés de broderies vertes avec feuilles mortes ; quatre volants dentelés et à tête arrondis devant et posés dans le bas de la jupe ; un seul haut volant derrière ; longue tunique formant pouff. Corsage prolongé en tunique arrondie devant et boutonné, longue basque derrière avec double basque à plis creux et doublée de soie marron, revers de chaque côté retenus par un bouton ; col montant et rabattu tout à la fois (de forme nouvelle.) — Chapeau, toque recouvert d'une haute guirlande de feuillage. — Bottines mordorées.

6. Amazone de drap noir bleuté et chapeau haut de forme orné d'un voile de gaze bleue ou noire, cravate bleue. Pantalon d'homme en drap et bottines de chevreau à doubles semelles.

7. PETIT GARÇON DE DIX ANS. — Pantalon de drap gris, jaquette à basques arrondies devant et retenue par un bouton, col de toile renversé devant, cravate à pois et gilet de même drap que la jaquette. — Chapeau Chambord en feutre gris. — Bottines de chevreau à bouts vernis.

Description de la planche coloriée n° 1139 D.

1. Chapeau *Bruyère* en paille belge, orné de faille bleue ; bruyère des bois formant cordon et posée dans un coquillé de faille, aigrette de bruyère de côté ; bouillonné de faille bleue en dessous et ruche de tulle.

2. Chapeau *Montfort* en paille Pia garni de velours vert réséda, guirlande de lierre et pouff de plumes posé en arrière, trois gros boutons de rose.

3. Toquet *de Nevers* en guipure perlée de jais, chaîne de jais au bas du fond et large biais de satin bordant la toque, deux plumes blanches de côté retenues par un colibri.

4. Chapeau *Granville* en paille de riz, la passe ornée de deux coulissés de faille rose relevée devant par un gros nœud de velours noir. Cordon de feuillage et rose rejetée à l'arrière du chapeau.

5. Chapeau *Raymonde* en tulle blanc, fond et passe de perles blanches, orné d'une torsade et d'un nœud de velours noir, traine de vigne vierge, rose et bouton posé devant, plissé de crêpe lisse blanc en dessous.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1139 D

P. Defrancy — Larivière imp. r. du Cherche Midi, 79 — Ad. Goubaud et fils Edt. Paris — G. Gonin

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Chapeaux de Mme. Moreau Didsbury, Boul.d des Capucines, 23.

Corsets de P. de Plument, r. Vivienne, 33 — Eau de Cologne des Sultanes, r. Vivienne, 33.

Eau Gauloise de Mme. V. Relende, r. de Provence, 4.

Entered at Stationer's Hall — LONDON, Ad. Goubaud and Son 3a Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Description de la planche coloriée n° 1138 B.

Substituée à la planche N° 1139 D, pour celles de nos abonnées qui nous en ont adressé la demande.

Toilettes de demi-saison. — 1. Costume de faille et cachemire gris souris. La jupe ras-terre, garnie dans le bas d'un volant froncé de 35 centimètres, surmonté de deux petits volants froncés et à tête de 15 centimètres. Tunique de cachemire drapée de chaque côté et derrière, garnie devant de deux biais de faille ornés de boutons et d'un petit plissé en pareil. Corsage uni à basques plates, petite pèlerine à haute collerette plissée derrière et col rabattu devant; revers de faille au bas des manches. Ceinture de cuir russe à boucle d'acier poli soutenant l'en-tout-cas de côté. — Chapeau toque à bandeau relevé, doublé de gros grain vert foncé, nœud de côté, rose de côté et plume rejetée derrière. — Bottines de chevreau glacé à talons Louis XV.

2. Jupe de faille marron, deux biais en travers devant et larges plis couchés derrière. Tunique de drap vert formant tablier arrondi devant, encadrée d'un velours marron. Veste Louis XV à longues basques de côté et courtes derrière, bordée de velours marron, ruches de velours. Grosse collerette de drap vert tuyautée et doublée de velours marron, collerette de mousseline bordée de dentelle à l'intérieur. Revers de velours croisés devant. — Chapeau forme marin posé en arrière, doublé de velours noir, garni d'un apprêt de dentelle noire avec touffe de fleurs des champs de côté, diadème de feuillage en dessous. — Bottines d'étoffe marron claquées chevreau.

REVUE CRITIQUE DE LA MODE

Il était d'usage, il y a quelques années, de quitter Paris après Pâques; on abandonnait les théâtres, et les réunions mondaines se prolongeaient au plus tard jusqu'en mai. Maintenant tout est changé : on revient très-tard de la campagne et l'on y retourne très-tard aussi. Nos élégantes aiment beaucoup le printemps parisien : c'est le temps des promenades au bois, des courses; Paris est triomphant, tous les squares ne sont que fleurs et feuillage, les Tuileries forment un berceau de verdure, le bois de Boulogne est d'un vert tendre idéal, et le soir, en voiture découverte, on peut aller respirer l'air pur et les douces émanations de ces naissants ombrages. Le chalet des Iles s'illumine, et les gondoles éclairées par des lanternes vénitiennes commencent à sillonner le lac.

Et puis, la crainte de la solitude les épouvante un peu, ces charmantes châtelaines. La campagne a certes beaucoup d'attraits, mais le voisinage en a bien plus encore, et la crainte d'arriver en premier et de se voir ainsi exposées à l'isolement, sans un entourage ami, fait qu'elles remettent leur départ de jour en jour, et ne se décident à quitter Paris que lorsqu'elles sont sûres de le retrouver en villégiature.

En attendant, on annonce des fêtes printanières de tous côtés, lesquelles prolongeront l'hiver parisien jusque vers la fin de mai.

Jamais les femmes n'ont été plus jolies que cet hiver. Grâce aux toilettes, à l'élégance des coiffures, nombre de femmes approchant de la quarantaine paraissent beaucoup mieux que lorsqu'elles avaient vingt ans; autrefois, dans tout l'éclat de leur jeunesse, elles passaient inaperçues dans les salons; maintenant, elles y font sensation : c'est qu'aussi leurs yeux n'ont jamais eu autant de brillant, ni leur teint plus de poésie, plus de fondu, plus de matité. La critique prétend bien qu'il existe certains crayons magiques et certain blanc de perles qui font merveille, mais elle a si mauvaise langue!... On a l'âge qu'on paraît, et il ne faut pas se plaindre si une jolie femme parvient à rester jeune et belle le plus longtemps possible.

C'est au commencement de l'hiver que les ménages sont dans le plus parfait accord; un observateur moraliste l'a remarqué. La femme, alors, redouble de tendresse et de prévenances; le mari se laisse gâter, dorloter, choyer, et trouve cette situation si agréable que, certes, il ne pourra rien refuser à si gentille et si douce compagne. C'est que, l'hiver venu, il s'agit d'être plus élégante que mesdames X... et B... (Je suis vraiment navrée d'être aussi désillusionnante et de dévoiler quelques roueries féminines; mais je crois n'apprendre rien à personne, c'est mon excuse, je constate simplement.)

Un matin, en déjeunant, la jeune femme dit à son mari : « — Mon ami, si tu étais gentil, mais là bien gentil, tu augmenterais ma pension cette année. — Il me semble pourtant, répond logiquement le mari, que tu as des robes et des manteaux à profusion; on ne peut ouvrir une armoire ou une garde-robe sans les trouver remplies outre mesure. — Peux-tu dire une chose pareille? reprend la rusée compagne; mais, mon pauvre ami, *je n'ai rien à me mettre!* » C'est avec cette phrase sacramentelle et irréfutable que l'élégance en est arrivée à ce degré d'exagération qui fait tant gémir les moralistes actuels.

Inutile d'ajouter que la pension est augmentée, car ce que femme veut, le diable le veut (dit-on). Et cette petite scène se renouvelle tous les ans avec le même succès. Mais cette pension, même augmentée sensiblement, serait insuffisante, si la diplomatie ne venait au secours de la coquetterie. Les femmes se font fêter, par un cadeau indiqué habilement, l'anniversaire de leur naissance et de leur mariage. Ce n'est pas assez des éphémérides de Noël et du premier janvier, les plus habiles se souhaitent encore la fête de leur mari, et l'on va voir comment elles s'y prennent.

Le jour de la fête, elles sortent mystérieusement le matin et rentrent avec un bouquet destiné à l'époux; puis elles lui disent en l'embrassant : « — Tu vois, mon cher ami, que je pense toujours à toi; aussi, comme c'est ta fête, je me suis offert un joli chapeau et ce petit bracelet qui me plaisait tant; puis, ce soir, nous irons dîner au cabaret comme deux amoureux, et enfin j'ai loué une loge au Vaudeville pour voir la pièce nouvelle, ce qui nous fera passer une charmante soirée. »

Et le mari sourit. Le moyen de se fâcher, le jour de sa fête?

Un misanthrope prétend que la femme a été créée pour partager les joies et doubler les peines de l'homme! — A-t-il tout à fait tort?... Je vous laisse à résoudre ce problème.

Il circule en ce moment une étrange nouvelle : on dit que le faubourg Saint-Germain entreprend une croisade pour détruire le luxe exagéré qu'on affecte aujourd'hui, et que les nobles dames qui en font partie doivent protester, par une mise d'une extrême simplicité, contre le luxe royal des financières dont les maris se sont enrichis à la Bourse et des autres bourgeoises qui les imitent. Ce serait, à ce qu'il paraît, une duchesse parfaitement authentique de titre et de blason, remontant à la nuit des temps, qui se serait fait le Pierre l'Ermite de cette nouvelle croisade, et certainement elle aura l'approbation de tous les maris.

Le club réformiste vient de publier une sorte d'édit somptuaire à l'usage des femmes comme il faut; édit qui ne bannit ni les diamants, ni les bijoux, ni les dentelles, ni, en un mot, tous les colifichets qui font de la femme une châsse animée; seulement il défend de se parer tous les jours de ces brillants ornements qui doivent être réservés pour les toilettes d'apparat, comme cela avait lieu jadis.

L'édit en question attaque donc surtout les toilettes de ville, et « quiconque l'enfreindra verra devant soi toutes les portes se fermer », y est-il dit. Nous verrons si, par crainte de la pénalité dont seront frappées les récalcitrantes, cet édit sera mieux observé que ne le fut celui de Louis XIV, qui défendait aux dames de la cour de porter de la guipure. La volonté toute-puissante du « grand roi » se brisa contre la coalition féminine,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

et la guipure sortit triomphante de la lutte dans laquelle avait voulu entrer contre elle celui devant qui tout et tous fléchissaient.

Je considère comme vaincu d'avance tout ce qui osera lutter contre la coquetterie féminine ; voilà mon appréciation au sujet de cette conspiration que j'approuve, mais qui n'aura pas le moindre succès, hélas!

En fait de bonnes résolutions de ce genre, les couturiers et couturières en vogue composent de ravissantes toilettes, destinées à faire leur apparition le jour de l'ouverture du salon de peinture. Nous en reparlerons.

A propos de peinture, voici ce qui vient de se passer entre un bon bourgeois et un artiste médaillé.

Le bourgeois s'en va trouver un peintre paysagiste de grand talent, de qui nous tenons l'aventure : « — Monsieur, lui dit-il, ma femme et moi, nous avons passé le temps où l'on s'aime. A défaut de la réalité, nous adorons les candides amours. Faites-moi donc, je vous prie, un tableau ainsi conçu : deux jeunes mariées se donnant, sous l'œil de Dieu, un chaste baiser dans les grands bois. »

Un mois après, le bourgeois était invité à venir jeter un coup d'œil sur sa commande, à peu près terminée.

« — Au moment où j'ai reçu votre lettre, dit-il à l'artiste, je me disposais à venir chez vous. J'ai réfléchi que nous avons, à Sainte-Barbe, un fils qui sort tous les dimanches, et, si modérée que soit la composition de votre œuvre, nous n'en pouvons autoriser la vue à notre fils, encore dans l'âge où la passion se manifeste par l'achat de nombreuses toupies.

» — Bah ! fit le peintre, vous retournerez le tableau les jours de congé ; votre moutard n'y verra que du feu.

» — Impossible !... cette mesure stimulerait la curiosité du petit madré et il faudrait à toute force obtempérer à ses désirs. Il y aurait bien un moyen...

» — Quel est-il? s'écrie le peintre, effrayé d'entrevoir le naufrage de son salaire.

» — Le voilà : peignez une charmille devant le groupe .. Mon gamin n'y verra rien !

» — Mais vous ?

» — Moi?... Qu'est-ce que ça fait, puisque je sais que les amoureux sont derrière ! »

Calino n'aurait pas mieux dit.

Anne de Thomereys.

LES COURSES DE LONGCHAMPS

Malgré l'incertitude du temps, la première journée à Longchamps, le lundi de Pâques, a été très-brillante. C'est le lever de rideau de la saison de Paris.

L'arrivée de ces courses est une joie pour l'industrie, le commerce et le joli monde. Paris est en fête, les cochers jubilent, les marchands sont en liesse. Nous avons vu des voitures de tapissier attelées de chevaux dont les harnais étaient illustrés de rubans et de clochettes.

Les courses deviennent des fêtes de famille.

Les beaux attelages étaient nombreux, ce lundi ; les belles toilettes fourmillaient partout, à l'enceinte du pesage, sur le champ de courses et dans les voitures qui parcouraient les routes *affluentes*.

On remarquait à l'enceinte du pesage : la comtesse de Paris, la duchesse de Chartres, princesse d'Aremberg, comtesse de Laigle, comtesse d'Haussonville, la princesse de Broglie, duchesse de Fezensac, lady Granville, mesdames de Saint-Roman, de Pourtalès, de Galiffet, la baronne de Rothschild, la comtesse de Montgomery, la comtesse d'Evry, la comtesse Aguado, madame de Fourcy, madame de Moltke, la baronne Sarget, la jeune et jolie madame Chatry-Lafosse.

Parmi les étrangers de distinction : lord Granville, lord Lyons, le duc de Beauford, sir Frederick Armitage.

Il serait difficile d'assigner un caractère aux modes qui se sont montrées à ce rendez-vous de l'élégance. Elles étaient toutes individuelles et généralement plutôt appropriées aux visites de cérémonie qu'à la technicité de ces sortes de réunions. Et cependant il y avait dans cette enceinte du pesage des femmes d'une véritable notoriété en matière de goût. Beaucoup étaient *très-joliment habillées*, mais à un point de vue plutôt absolu que relatif. C'était charmant, en général, mais ce n'était que cela.

Madame la baronne de Poilly était au nombre des exceptions. Son costume consistait simplement en une robe de soie noire, avec casaque demi-ajustée, mais d'une étoffe fantaisiste, velours épinglé, à dessin pompadour, feuillages et boutons de roses, aux teintes calmes et fondues, et sur lesquels se reposaient agréablement les yeux, malgré le chatoiement du dessin. Le chapeau, de couleurs assorties, surmonté d'une petite plume noire en aigrette, semblait posé sur une couronne de fleurs aux teintes également douces et calmes. Une cravate à gros nœud de soie ou de gaze bleu-ciel, nous ne savons, parachevait cette toilette.

On pouvait remarquer un autre costume, *qui était en situation* ou de circonstance, celui d'une jeune femme anglaise. Elle avait une robe de drap gris, un chapeau de feutre également gris, à la Charles II ou à la Cromwell, et surmonté d'une double plume rouge formant panache ; peut-être ce costume était-il moins joli que bien d'autres, mais il était pittoresque et il avait le mérite d'être *spécial*.

Autres charmants souvenirs :

Une robe de soie noire, petit pardessus demi-ajusté en velours noir, — robe et pardessus garnis de belles fourrures ; manchon velours et fourrure ; chapeau noir orné d'une plume noire, et d'une petite fleur de grenadier. Costume d'une simplicité extrême, mais relevé par l'expression fine du visage et la sveltesse de la taille.

La mise de madame la comtesse de Martel avait son cachet habituel : robe de soie gris-ardoise et pardessus gris-ardoise clair ; deux teintes merveilleusement assorties : costume exceptionnellement ajusté, taille *corseletée* et basse, à la façon de l'historique costume de Clémence Isaure ; toilette élégamment, juvénilement et aristocratiquement portée.

Robe de cachemire gris blanc formant pouff, sur une jupe de velours noir, chapeau noir et voile noir ; toilette élégante et sans prétention, portée avec beaucoup d'aisance par une jeune femme aux traits fins, à l'air parisien que complétait un parler facile et spirituel résumant à souhait la nouvelle mondaine du jour.

Robe laine bleu foncé, écharpe de soie bleu clair, le nœud au côté droit ; chapeau noir ; rubans bleus, nœuds bleus ; la polonaise avec volants. Un air de grande race, beau port, taille fine et cambrée ; joli visage.

Robe de soie marron, chapeau marron avec couronne de roses jaunes, ombrelle noire, jupons de velours.

Robe noire avec revers de velours amarante à la polonaise. Grande et belle tournure.

Les toilettes à éclat ne manquaient pas. Il y en avait qui évidemment sortaient des ateliers de ces couturiers en grand renom qui persistent à vouloir faire théâtralement, et qui, par conséquent, ne sauraient captiver l'attention du goût. On les regarde avec étonnement et l'on passe !

Eugène Chapus.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'ENVERS DU PROGRÈS

La décoration florale dans nos salons, dont le luxe est poussé si loin de nos jours, était tout à fait inconnue même dans les grandes maisons, — qui le croirait ! — du temps de Louis XIV, ainsi que les lettres de madame de Sévigné en font foi.

Dans les plus beaux hôtels, lorsqu'on recevait à cette époque, c'était — qui le croirait encore ! — un très-grand luxe que d'avoir du feu dans plusieurs cheminées. La chose s'ébruitait quand elle avait lieu. Madame de Sévigné n'oubliait jamais d'en parler, ainsi que de la présence de quelques pots de jonquilles sur les meubles du salon. La jonquille était une fleur rare alors et tout récemment importée de Constantinople.

Aujourd'hui les orchestres de bal ou de soirée se cachent dans des massifs de camélias ; mais, à force de progresser dans le luxe, on est arrivé exactement au même point où l'on en était au temps de Louis XIV. On ne voit plus de feu, les jours de réception, dans les cheminées de nos plus belles habitations, car ce sont les calorifères qui fonctionnent et qui règlent la température des appartements.

Nous imitons les Russes, après avoir imité, des Anglais, les grilles à charbon de terre.

Cet usage du calorifère peut être confortable, mais nos âtres sans feu ont un aspect triste et inhospitalier auquel on aura grand'peine à s'accoutumer.

L. S.

THÉATRES

Comédie-Française. — Voilà un théâtre qui aura vraisemblablement besoin bientôt de modifier la composition de son spectacle courant. Le *Sphinx* déplaît aux gens de goût, et *Jean de Thommeray* a déjà perdu beaucoup de sa vogue. Nous ne savons rien des recettes que fait la pièce de MM. Jules Sandeau et Émile Augier, mais l'affiche nous a révélé un symptôme qui trompe rarement. C'est l'adjonction d'un lever de rideau à la pièce jouée isolément jusque-là. Le diagnostic est infaillible.

L'usage de donner une petite pièce avant la grande date, au Théâtre-Français, de 1722. Il fut établi lors de la première représentation de la tragédie de *Romulus*, de La Motte, qui eut alors un très-grand succès.

Auparavant on jouait la pièce nouvelle seule, et l'on n'y joignait de petites pièces que lorsque le succès fléchissait ; cet arrangement était habituel. L'auteur de *Romulus*, pour prévenir ce jugement, voulut qu'on jouât une petite pièce dès la première représentation de sa tragédie. Tous les auteurs, après lui, désirèrent qu'il en fût ainsi, mais aucun n'avait osé l'exiger, ni commencer, de crainte de donner une mauvaise impression au public sur le mérite et l'avenir de leurs œuvres.

L'usage fut maintenu pendant de longues années. Puis, comme tout change, on se ravisa et l'on en revint à la première réglementation dont les conséquences sont restées absolument ce qu'elles étaient autrefois.

Chatelet. — Si quelque conte de fée était prédestiné à devenir un opéra-féerie, c'était bien certainement la *Belle au bois dormant*, et la pensée de faire vivre, au milieu des enchantements de la mise en scène, la poétique création de Perrault devait infailliblement venir à M. Hostein. Il l'a réalisée avec l'aide de MM. Clairville et Busnach, et M. Litolff a écrit sur le poëme arrangé pour la circonstance une musique savante, mais qui n'ajoutera rien à sa renommée. Le talent de M. Litolff est au-dessus de l'opérette, dont les lauriers légers devraient être abandonnés à MM. Offenbach et Lecocq.

Ambigu-Comique.. — MM. Marc Fournier et Lermina ont cru devoir emprunter à Nathaniel Hauthorne le sujet de la *Lettre rouge*. Ils y ont taillé un drame en cinq actes auquel nous préférerons toujours l'œuvre puissante du romancier américain.

Palais-Royal. — Nous retrouvons M. Labiche dans un vaudeville sans prétention, mais non pas sans gaieté, la *Pièce de Chambertin*, en collaboration avec M. Dufrénoy.

Une bonne silhouette de bourgeois campagnard qui met son vin en bouteilles tout en traitant du mariage de sa fille avec trois prétendants en tenue de cérémonie, finalement sacrifiés à un fiancé secrètement choisi, tel est le prétexte de cette bouffonnerie, dont le succès revient à Geoffroy pour la plus grosse part.

Le *Homard*, un acte de M. Gondinet, est à tort indiqué comme un simple vaudeville. N'en croyez point l'affiche. C'est une comédie librement traitée, mais d'une rare finesse d'observation dans sa verve brillante, et le comique ne s'y trouve pas moins que l'esprit et la gaieté. C'est l'histoire modernisé du *Médecin malgré lui*, très-heureux de redevenir, à la fin de la pièce, avocat comme devant.

Sous le titre de la *Mi-carême*, MM. Meilhac et Halévy ont donné au même théâtre une joyeuse fantaisie de carnaval, un groupe folâtre de caricatures originales croquées sur le vif et relevées par des mots incisifs qui ont la force et l'imprévu des plus heureuses légendes de Gavarni.

Hop-Frog.

AUTRE TEMPS, AUTRES MŒURS

Tout change avec le temps : l'anecdote qu'on va lire en est la meilleure preuve.

Brunet était un comédien des Variétés qui jouait les Jocrisses.

De plus, Brunet était sourd.

Après trente ans de repos, il remonta sur les planches ; il avait quatre-vingt-deux ans.

Le public avait oublié Brunet et il n'aimait plus les Jocrisses.

Brunet ne se doutait pas de ce changement. A la répétition de *Jocrisse maître et valet*, il dit à l'acteur qui lui donnait la réplique :

— Quand je casse l'assiette en mille morceaux, et que je dis : « Tiens ! elle est ébréchée ! » le public se tord ; tu attendras qu'il ait fini de rire pour me donner la réplique : sans ça, tu me ferais manquer mon effet.

Le soir de la représentation, Brunet cassa l'assiette ; il prit son air le plus niais pour dire « elle est ébréchée, » puis il saisit le bras de son camarade et lui dit tout bas :

— Laisse-les rire, laisse-les rire.

Hélas ! personne n'avait sourcillé ; trente ans avaient passé par là : le public ne riait plus pour si peu.

Heureusement Brunet était sourd, ce qui vaut encore mieux que d'être aveugle.

Jules Noriac.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE D. G. Nº 407. — TOILETTES DE COUR

TTES DE COURSES.

BENGALI
OU
LES FILS DU PENDU
(HISTOIRE INDIENNE. — SUITE.)

V
La dernière volonté d'un pendu.

Quand sir Davidson expliquait les raisons qui exigeaient de la part des jeunes gens une extrême prudence, il était encore loin de la vérité.

Il ignorait, en parlant du supplice de Ben Saïd, bien des détails passés à l'état de légende parmi les mécréants demeurés après lui dans les environs de Barrack Poor.

Ben Saïd, condamné à être pendu, n'était point un homme à quitter ce bas monde comme un vulgaire scélérat.

Il s'était marié deux fois.

Ganga, sa première femme, horrible créature, digne moitié d'un tel homme, lui avait donné un fils, type affreux de laideur physique et surtout de laideur morale, désigné sous le nom caractéristique de Saïd Yama, c'est-à-dire, en langue hindoue, Maître Diable.

D'un second mariage, contracté dans des conditions diamétralement opposées, naissait un autre enfant, qui s'appelait simplement Bengali, du nom de son pays natal.

Il n'existait donc ainsi qu'une demi-fraternité entre Saïd Yama et Bengali; ajoutons qu'une différence de dix années séparait le premier du deuxième.

Les deux enfants représentaient, comme caractère, exactement les femmes qui leur avaient donné le jour.

Neddy-Neddy, la dernière, vivait encore. C'était le modèle des vertus domestiques.

Maltraitée, injuriée, à cause des bons conseils qu'elle prodiguait surtout à son fils, la pauvre femme puisait son courage, sa résignation, dans l'espérance qu'un tel état de choses ne serait point éternel, que le Dieu qu'elle adorait, Brahma ou Vishnou, aurait pitié de ses souffrances.

Mais rien ne changeait, hélas! et l'existence de cette malheureuse constituait un véritable martyre.

Une seule consolation lui restait encore.

Bengali, charmant de grâce et d'esprit naturel, ne s'annonçait nullement, comme son frère, disposé à suivre Ben Saïd au milieu de ses coupables aventures.

— Au moins, songeait-elle, celui-là, qui est le fruit de mes entrailles, ne me fera jamais verser que des larmes de joie!

Il fallut bientôt, cependant, renoncer à des illusions si chères.

De même que, tout jeune, un tigre peut offrir les espiègles mais innocentes apparences d'un chat, on crut bientôt s'apercevoir que la gentillesse de Bengali contenait le germe de déplorables instincts. On remarqua de même que son imagination vive, active, inventive, n'hésiterait pas toujours à se mettre au service de criminelles entreprises.

Aux yeux de plusieurs, la maturité seule manquait à un caractère d'autant plus dangereux qu'il affectait toutes les délicatesses de l'enfance, et captivait toutes les sympathies.

Bengali aimait pourtant sa mère; et Dieu sait ce qu'il y a de ressources dans un enfant animé de semblables sentiments!

Sous la direction exclusive de la brave Neddy-Neddy, le jeune Hindou, malgré la fatalité inhérente à la caste des parias, pouvait devenir un excellent sujet; par malheur, on ne le laissait pas volontiers avec la pauvre femme.

Saïd-Yama semblait jaloux de la gentillesse de son frère. On ne saurait mieux comparer les dispositions de son âme qu'à celles qui devaient faire un jour de Caïn l'ennemi juré du tendre Abel.

On le voyait seconder de tout son pouvoir les préceptes paternels, c'est-à-dire entraîner au mal un malheureux enfant qui, en somme, ne demandait qu'à bien faire.

Saïd-Yama, pervers au suprême degré, ne craignait pas de s'exprimer de la manière suivante, à propos de Bengali:

— Je suis laid, il est beau; je représente le vice horrible, il sera l'image du vice attrayant... Il marchera en pleine lumière; je glisserai inaperçu dans l'ombre... A nous deux, que de magnifiques prouesses ne saurons nous pas accomplir!

Mais revenons à notre histoire.

L'île des Caïmans est située à trente milles environ de Barrack Poor, au milieu du Hougly.

Cette île avait été désignée, à cause de son état de solitude habituelle, pour le lieu du supplice de Ben Saïd. On supposait avec raison que la distance et les dangers de la route seraient un sérieux obstacle à l'empressement d'une trop grande foule de curieux, et surtout de gens mal intentionnés.

Le condamné, amené la veille au soir, devait passer la nuit dans une hutte autour de laquelle montaient la garde, avec les ordres les plus rigoureux, une vingtaine de cipayes ou soldats du gouvernement.

Le lever du soleil était le signal convenu pour l'exécution du prisonnier.

Ben Saïd ne doutait pas de ses amis; cela ne lui suffisait pas; aussi avait-il demandé que sa femme et ses deux fils vinssent lui dire adieu et restassent avec lui durant les dernières heures de la sinistre veillée.

Les ayant attirés vers le fond de la hutte, qu'il supposait moins bien entourée de soldats que les autres côtés:

— Saïd-Yama, Bengali, leur dit-il, sans se préoccuper de la présence de Neddy-Neddy, je vais mourir... on va me pendre... on me brûlera ensuite... à moins que l'on ne jette mon pauvre corps en pâture aux caïmans qui abondent autour de nos rivages. Un homme que j'ai volé pour vous nourrir et dont j'ai voulu incendier la demeure, afin de mieux le voler encore, est cause du trépas ignominieux qui m'attend. On ne fait pas mourir un père de famille comme un chien.

— Eh bien? s'écria Saïd, dont les yeux étincelaient déjà de colère vengeresse.

— Je prétends que cet homme soit puni, non par sa propre mort, ce ne serait pas assez, mais par celle de ses enfants, entendez-vous? Dans un an, jour pour jour, heure pour heure, il faut aux mânes irrités de votre père le sacrifice du jeune Edgard Davidson et de sa sœur Henriette.

— Vous pouvez regarder la chose comme faite! répondit, mais répondit seul Saïd-Yama, dont les traits férocement contractés prouvaient qu'il ne mentait point.

En ce moment, un léger bruit se fit entendre à l'extrémité de la hutte: c'était la femme du condamné qui abandonnait l'humble posture qu'elle avait gardée dès le début de cette sinistre et suprême entrevue.

Neddy-Neddy, témoin des horribles commandements de Ben Saïd, avait frémi d'épouvante aux dernières paroles; un long cri s'échappait de sa poitrine.

— Ah! mes enfants! ce que l'on attend de votre aveugle soumission ne serait pas seulement le plus abominable des crimes, ce serait un sacrilége!... Ne faites pas, ô mes enfants! ne faites pas une semblable promesse, que vous ne sauriez tenir sans attirer sur vous toutes les colères du ciel!... ne la faites pas! ne la faites pas!

Ben Saïd était d'un naturel violent et impitoyable, et sa fureur ne reculait devant aucun obstacle; il ne lui restait d'ailleurs pas un instant à perdre.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Assez ! cria-t-il d'une voix de tonnerre.

Et se retournant vers ses deux fils :

— Une promesse ne suffirait pas ; il me faut un serment ; et vous allez le prononcer tous les deux et tout de suite, ou je vous saute à la gorge et vous étrangle tous, avant qu'on ait le temps de venir à votre aide !

Le malheureux n'avançait rien qu'il ne fût prêt à exécuter. On ne pouvait en douter, en le voyant, par un effort d'une énergie extraordinaire, briser les liens qui réunissaient tout à l'heure ses deux poings à sa ceinture.

Saïd-Yama, complète incarnation du génie malfaisant, ne demandait qu'à obéir ; l'autre enfant regardait sa mère, sans rien dire.

Timide ou hypocrite, il hésitait.

— Eh bien ? s'écria celui qui allait être exécuté au point du jour.

— Saïd-Yama ! reprit la courageuse Neddy-Neddy,... l'homme que l'on rend injustement responsable à vos yeux de ce qui arrive avait raison de se plaindre. N'avait-on pas commis à ses dépens tous les crimes ?

— Tous les crimes !... En est-il qui méritent cette honteuse mort ? répliqua aussitôt le digne fils du scélérat.

— Cet homme a laissé juger et condamner notre père ! ajoutait en même temps Bengali, comme entraîné par la nécessité de ne pas garder plus longtemps un singulier silence.

— Non ! non ! reprit Neddy-Neddy, cela n'est pas exact !... Et quand même, pouvez-vous oublier, mes enfants, que son fils Edgard ne fut personnellement coupable de rien, et que miss Henriette, que l'on vous enjoint de faire mourir pour l'unique satisfaction de réduire sir William au désespoir, a sauvé plus d'une fois la vie à votre pauvre mère ?

— A vous ?

— Sans doute.

— Mais vous n'êtes pas ma mère ! répondit le fils de Ben Saïd et de Ganga.

— Ah ! s'écria la malheureuse Indienne. Saïd-Yama, le bien nommé ! sois cruel, puisque cela est enraciné dans ta nature ; mais Bengali, mon cher Bengali ne me fera pas, lui du moins, cette horrible réponse.

En effet, le jeune garçon ne prononçait pas une parole.

Mais, hélas, animé décidément de l'esprit astucieux qui, chez les gens plus nerveux que robustes prend un développement si rapide, ce silence n'était guère méritoire ; sans compter qu'il ne donnait pas absolument gain de cause à l'espoir maternel. Saïd-Yama lui vit faire, en souriant au condamné, un signe équivalent au solennel engagement que lui-même articulait avec les accents d'une impitoyable haine.

Ce serment était, selon la formule paternelle :

— Je jure que dans un an, jour pour jour, heure pour heure, la mort de Ben Saïd notre père sera vengée par celle des enfants de sir William Davidson.

Un regard triomphant du condamné guidait les yeux de Neddy-Neddy vers son fils Bengali.

La pauvre mère fut bien forcée, alors, de reconnaître autant d'hypocrisie que de méchanceté chez son enfant.

N'ayant plus rien à [illegible], puisqu'un fait accompli rendait toute remontrance inutile, Neddy-Neddy jetait des cris désespérés. Elle se mit à fondre en pleurs, mais sa douleur ne fit qu'exciter l'hilarité des personnages présents, et leurs bruyants éclats frappèrent au cœur la malheureuse femme, comme autant de coups de poignard.

. . . . . .

Une heure après, les rayons de l'astre naissant éclairaient un épisode autrement épouvantable.

Nous voulons parler du supplice de l'Indien Ben Saïd.

Éperdue, à demi folle de terreur et d'horreur, Neddy-Neddy s'était enfuie avant le fatal dénoûment ; mais Saïd-Yama et Bengali n'avaient pas manqué d'y assister.

En rentrant sous la hutte grossière qui, plus que jamais allait être leur unique demeure, le monstre Saïd-Yama dit à la nouvelle veuve dont la honte seule égalait la douleur immense :

— Notre père est mort, mais que son âme reste en paix ; nous serons bien décidément deux pour exaucer sa volonté suprême.

— Oh ! non ! non ! s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée par les sanglots. Vous mentez ! vous mentez !... N'est-ce pas Bengali, mon cher et bien-aimé Bengali !

L'enfant, dont le caractère, encore mal aisé à bien définir, se trahissait alternativement par un maintien timide et par une singulière audace, ne répondit pas sans doute assez vite.

— Eh bien ? lui dit Saïd-Yama, du ton que l'on met à rappeler à son devoir celui qui l'oublie, parle donc !

Bengali n'hésita plus. Un éclat de rire dilata ses lèvres minces, pendant que les flammes d'un regard équivoque ranimaient son pâle et maigre visage.

Cet aveu d'une complicité criminelle alla droit au cœur de Neddy-Neddy ; il devait être pour la malheureuse le coup de grâce. Elle ne put que s'écrier d'une voix déchirante, en se tordant les bras de désespoir :

— Pauvre enfant ! Pauvre enfant !

Un mois après, la pauvre Neddy-Neddy rendait l'âme en présence de son fils accouru auprès d'elle au dernier moment et pour recevoir son dernier soupir.

La désolation de Bengali fut immense, pour ne pas dire surprenante. Car il existe au fond du cœur le plus sec en apparence des sentiments dont la réalité nous échappe, jusqu'à l'instant où une preuve les met en lumière. Au premier rang se place l'amour filial, surtout chez les enfants qui n'ont jamais quitté leur mère.

On ne l'apprécie réellement qu'en face d'une maladie ou d'une séparation, surtout quand elle menace d'être éternelle...

Bengali devait apprendre en même temps combien il chérissait la pauvre Neddy-Neddy, et quel vide une pareille absence laisserait longtemps après elle.

On l'arracha difficilement du corps de sa mère. On craignait qu'il ne devînt fou ; il n'en fut pas ainsi ; mais, chose étrange, la vie et la raison du jeune paria ne résistèrent à tant de chagrin qu'au prix d'une infirmité affreuse : il perdit l'usage de la parole.

Telle fut, du moins, l'opinion générale ; on sait maintenant que ce n'était qu'une feinte ; elle résultait d'une combinaison aussi ténébreuse que diabolique.

VI

Un piége.

Le lendemain, après déjeuner, sir William partait pour Calcutta.

Edgard et son ami Gustave avaient tout préparé d'avance, afin de ne point perdre une minute.

Vers onze heures donc, les jeunes chasseurs prirent congé de mistress Trotting et de miss Henriette.

— Surtout, pas de maladresses ! recommandait la bonne dame ; ne vous avisez jamais de tirer l'un ou l'autre avant de bien vous assurer où vous êtes : on a vu tant d'accidents qu'un peu d'attention pouvait empêcher !

— Bien ! bien ! good Anna ! dormez en paix !

Le jeune Davidson faisait allusion à la sieste aux douceurs de laquelle mistress Trotting ne manquait pas de se livrer durant les plus fatigantes heures de la journée, ainsi que cela se pratique dans les pays chauds.

— Ah ! reprit-il, recommandez à Pretty de ma part, s'il vous

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

plaît, de tenir prête sa plus longue broche et de sortir de l'armoire son plus large plat, ses plus grandes assiettes !

— Bon ! bon ! toujours la même chose ! répliquait en riant la gouvernante.

— Vous ne prenez pas avec vous, dit Henriette, Tom ou John ?

— Inutile !... Partons ! Partons ! répondirent les chasseurs.

Et pour en finir, Edgard se mettait aussitôt en route. Son ami, pour le suivre, eut besoin de courir assez vite.

En se retournant, les jeunes gens aperçurent les deux dames qui agitaient leurs mouchoirs ; ils firent de même tout en poursuivant leur route.

Nos intrépides avaient le pied leste. Un instant leur suffit pour atteindre et laisser derrière eux les terrains intermédiaires qui séparaient le jardin proprement dit d'un parc dont l'étendue était très-vaste.

Bientôt ils abordèrent l'espace abandonné à lui-même, c'est-à-dire absolument abrupt et déjà sauvage, où devait s'exercer à qui mieux leur adresse.

Edgard, dans un entretien récent avec son camarade, n'avait rien exagéré.

Oiseaux et petits quadrupèdes étaient fort nombreux dans le parc ; seulement, ils ne se laissaient guère approcher.

On n'avait pas le temps d'ajuster son fusil sur l'épaule, que déjà ils étaient hors de vue ou de la portée des armes ; si bien qu'après plusieurs heures de fatigues parfaitement stériles, nos jeunes chasseurs se demandaient sérieusement :

— Est-ce que nous allons revenir bredouille ?

— Ce serait affreux !

— Et honteux !

— Pourquoi diable aussi n'avoir pas de chiens, lorsqu'on est aussi grand amateur de chasse que vous semblez l'être ?

— Ah ! mon ami, nous possédions une meute superbe : elle a promptement disparu.

— Comment cela ?

— Le dernier chien, mon brave Trompette, est mort avant-hier. Une étonnante maladie a surgi tout à coup parmi ces pauvres bêtes ; et vous concevez, après la profession de foi de mon père contre mes goûts de chasse, le peu de hâte qu'il mettra désormais à réparer ce malheur.

— En effet, avoir de nouveaux chiens équivaudrait à une permission de ne pas les laisser se morfondre au logis... Eh bien ! reprit le jeune Français, continuons à explorer nous-mêmes les taillis et les broussailles !

Mais Edgard ne partageait pas cet avis.

— Vraiment non : pour ne rien tuer... que le temps, autant vaut, je crois, regagner Davidson-House. Un prompt retour est par lui-même une circonstance atténuante, ajouta, en souriant, le jeune créole.

— C'est juste ! on ne dira pas : ils ont manqué d'adresse, mais : ils n'ont pas eu assez de patience.

— Et les moqueries de good Anna et les malins sourires de ma chère petite sœur ne nous atteindront pas.

Et les deux amis, pirouettant sur eux-mêmes, reprenaient, non sans regret, le chemin de la maison.

Ils n'avaient pas fait dix pas dans cette nouvelle direction que, tout à coup, l'agitation des branches derrière eux excita leur curiosité.

— Retournons-nous en chasse ?

— Parbleu !

Ils étaient plus en avant que tout à l'heure. Un bruissement significatif se produisit à une faible distance.

— Ah ! ah ! fit Edgard, chez qui le moindre espoir suffisait à ranimer un peu de courage.

— On ne voit rien.

— Rien encore ; mais la nature du bruit, cher ami, n'est pas plus douteuse que la manière dont s'agite le feuillage. Ou je me trompe fort, ou nous avons affaire à un oiseau-cloche.

En même temps, Gustave s'écriait, d'un air joyeux :

— Je l'aperçois ; il sautille de branche en branche.

— Moi aussi, on dirait qu'il est blessé ; une aile traîne le long de son corps, il ne peut voler.

— Venez ! nous allons, j'espère, facilement en devenir maîtres.

— Y pensez-vous ! demanda le jeune Français, en posant une main sur le bras de son ami.

— Vous ne remarquez donc pas une chose ? ajouta Gustave.

— Laquelle ?

— L'arbre où s'agite cet oiseau n'est pas en deçà, comme on pourrait le croire, il est au delà du mur d'enceinte que nous avons pris l'engagement de ne pas franchir !

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. Avançons un peu plus et vous le verrez. Les rameaux, partant du dehors, s'étalent et s'inclinent au-dessus du mur.

— Mais approchons toujours, nous nous en assurerons mieux.

Les jeunes chasseurs n'étaient déjà plus qu'à trois pas de la muraille ; une exclamation de Gustave se fit entendre aussitôt :

— Ah ! je m'en doutais bien, notre approche a effrayé ce que vous nommez l'oiseau-cloche.

— Il a plutôt sauté que volé. Il n'est pas allé bien loin ! assura Edgard.

— C'est possible, mais il n'en est pas moins en dehors du parc, et regardez-le !

— Il s'éloigne toujours quand nous avançons, et avant que nous soyons à portée de le saisir, il aura doublé, au moins, la distance qui le sépare de l'endroit où nous sommes actuellement.

— Non ! car le voilà qui revient de ce côté, observa le créole anglo-indien.

Le fait est que le caprice ou l'embarras d'un vol rendu pénible et saccadé par la perte de l'usage d'une de ses ailes, avait sensiblement ramené l'oiseau-cloche vers ceux qui brûlaient du désir de le prendre vivant ou de le tuer.

— Il continue à se rapprocher, vous dis-je.

L'impatient Edgard faisait un pas de plus à sa rencontre.

— Attendez ! fit Gustave ; il sera bientôt, sans doute, en deçà de la muraille.

L'oiseau venait de s'arrêter sur une faible branche ; or le balancement de cette branche, dangereux pour son équilibre, annonçait qu'il ne resterait pas là bien longtemps.

— Il va partir. Où ira-t-il ? Dieu le sait !... et cependant, je tiens, mort ou vif, à m'en emparer.

— Edgard ! dit le jeune Français, vous ne pouvez aller jusque-là : ce serait désobéir à votre père.

— Pour quelques pas ? Vous êtes bien rigoriste, Gustave !

— Ah ! vous n'irez pas, je vous le répète.

— Et qui oserait me retenir ?

Toute la morgue aristocratique du jeune créole se trahissait dans ce peu de paroles auxquelles s'ajoutait déjà un ton roide.

Mais son interlocuteur ne s'[illegible]yait guère pour si peu de chose.

— Moi ! dit-il, en atténuant par un sourire la sécheresse de cette réponse.

— Vous ! s'écriait Edgard, avec un mouvement énergique pour passer outre.

— Oh ! reprit le jeune Français ; et il s'effaçait de lui-même. Ce n'est pas du tout en recourant à la force brutale que je prétends vous garder à mes côtés, mon cher Edgard, mais en vous rappelant la promesse faite à sir Davidson.

Le jeune Anglais, partagé entre deux sentiments, celui qui

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

donnait gain de cause à Gustave, et celui qui le poussait à la révolte, espérait couper court à une altercation fâcheuse.

Il répondit en riant :

— Mon Dieu ! quel ton solennel ! pour un oiseau-cloche, et pour quelques lignes de terrain franchies au delà d'un mur d'enceinte ! que dis-je ? pas même cela, puisque le mur écroulé là-bas nous offre un libre passage !

— Une promesse est une promesse, répondit Gustave. Petite ou grande, l'infraction vous fera encourir des reproches que, pour ma part, il me répugnerait singulièrement de recevoir.

— Mon père ne le saurait que par vous ou moi. Or, je suis bien sûr de ma discrétion, dois-je soupçonner la vôtre ? ajouta Edgard, avec un coup d'œil où se lisait une expression voisine de la colère, sinon du mépris.

Gustave, déjà péniblement affecté de cette scène d'où pouvait résulter une querelle, n'hésita pourtant pas à lui répondre, en se frappant doucement la poitrine :

— Et votre conscience?

— Oh ! oh ! voilà de bien gros mots pour de bien petites choses !

— Vous croyez que j'exagère, en m'exprimant de la sorte ?

— Oh ! oui !

Et ne voyant pas le jeune Français disposé à en démordre :

— C'est comme ça que, décidément, vous le prenez? dit Edgard ; eh bien ! libre à vous de ne pas me suivre, humble esclave d'une promesse dont il faut respecter l'esprit, mais non la lettre ; restez ici ; quand à moi, je prétends agir à ma guise.

— Edgard ! s'écria Gustave Gérard, je vous en conjure, ne désobéissez pas à votre père !

— Oh ! si vous saviez combien vos prières sont inutiles, vous m'en feriez grâce !

En parlant ainsi, d'une voix brève et pleine d'une sourde irritation, l'indomptable Anglais avait examiné l'état de son arme ; cela fait, et sans plus songer, en apparence, à Gustave Gérard que si ce dernier n'avait jamais mis les pieds dans le parc, il partit.

Près de l'endroit où cette scène se passait, le vent, la pluie et leur propre poids, en désagrégeant une à une les pierres fortement ébranlées, avaient fini par établir dans le mur une brèche assez vaste pour le passage de plusieurs personnes, et connue depuis longtemps sous le nom de Brèche aux cocotiers, probablement à cause des nombreux fruits de cette espèce qu'il était commode ainsi d'aller chercher à quelque distance, en dehors du parc réservé.

Cette facilité matérielle devait bien compter pour quelque chose dans la prompte résolution du jeune Anglais. Franchir de légers obstacles et se diriger vers le bouquet d'arbrisseaux, ne fut ensuite que l'affaire d'un instant.

L'oiseau-cloche, loin de fuir, ne se livrait même plus au va-et-vient, de tige en tige, que l'on avait remarqué tout d'abord. Il demeurait immobile. Il voyait, sans doute, venir le chasseur ; mais, sans doute aussi, le danger ne l'épouvantait guère ; il se remit à sautiller sur la même branche ; et les sons qui s'échappaient de son gosier avaient comme une intention provocatrice dont Gustave eût ri dans d'autres moments.

On pouvait à la rigueur, les traduire ainsi :

— Ah ! tu crois m'attraper ? eh bien ! tu n'y réussiras pas ! Il était même si difficile de ne pas s'en apercevoir, qu'Edgard, à la fois désireux de s'emparer de l'animal et de montrer à son austère camarade une parfaite gaieté, preuve de l'absence de tout remords à l'endroit de sa désobéissance, n'hésita pas à riposter à haute voix :

— Ah ! tu espères m'échapper ? Eh bien ! bel oiseau ! c'est ce que nous allons voir !

Le jeune audacieux avait cru bien agir en faisant un peu longuement le tour du massif au sommet duquel persistait à le narguer l'oiseau-cloche.

Edgard Davidson voulait gagner un point élevé d'où il n'aurait qu'à étendre la main pour saisir la maîtresse branche ; alors il tenterait à coups de mouchoir la conquête peu difficile de son léger adversaire, privé de son aile droite.

Il se disait en même temps :

— Si par hasard il se soustrait à ma poursuite, il ira se réfugier dans le parc, où les scrupules de M. Gustave ne s'opposeront sûrement pas à ce qu'il achève avec succès ce que j'aurai si bien commencé.

Au point où en était arrivé moralement et physiquement le créole anglo-indien, cela ne pouvait que le surexciter davantage.

Il avait atteint la dernière phase de cette entreprise. Il ne lui restait qu'à étendre la main pour saisir, à travers deux branches dont l'épais feuillage lui servait de complice, le malicieux objet de son envie.

Mais au moment où il avançait la main et croyait saisir la proie, un immense cri de détresse échappait à l'imprudent jeune homme.

Il était tombé dans un piége tendu à son intention par des sauvages hindous.

Le gazouillement devait, en effet, sembler moqueur : c'était l'œuvre d'un gosier humain.

L'oiseau était depuis longtemps privé de vie, une invisible main l'agitait au moyen d'une longue baguette introduite à travers le feuillage. Cela s'exécutait avec autant d'habileté que de perfidie.

Au pied du taillis même, dans l'épaisseur des hautes herbes, trois Indiens se tenaient blottis comme des bêtes fauves qui attendent patiemment qu'une proie leur arrive.

Edgard n'eut pas le temps de jeter un cri.

Avant même qu'il s'en aperçût, pour ainsi dire, il était saisi, désarmé, renversé, bâillonné.

A défaut de l'usage de la bouche pour appeler au secours, il avait celui des yeux pour juger de sa situation nouvelle.

Cela fut bientôt fait, hélas ! et le jeune créole ne put s'empêcher de frémir, en reconnaissant que tous ces individus appartenaient à la secte criminelle dont sir Davidson avait si bien dénoncé, la veille, les méchantes intentions à son égard.

Ah ! si le malheureux avait pu revenir sur sa conduite, avec quel empressement il eût écouté les bons conseils de Gustave ; mais c'est avant de commettre une faute, et non pas ensuite, qu'il convient d'en mesurer les conséquences.

VII

Première capture.

Edgard Davidson se jugeait perdu.

Les Hindous, de leur côté, ne doutaient point de leur triomphe et ne manquaient pas de s'en réjouir.

Cependant l'agitation qui animait des lieux précédemment si tranquilles, surtout les éclats d'une hilarité grossière, devaient sembler étrange au jeune Français et bientôt l'inquiéter.

— Edgard n'est pas seul, et quelle compagnie peut donc être la sienne ?

Presque aussitôt un pressentiment frappe Gustave Gérard.

Alors, toute indécision, tout scrupule cesse. Il franchit à son tour la limite qu'un quart d'heure auparavant il se serait fait hacher plutôt que de ne pas la respecter.

Il ne lui fallut qu'un coup d'œil pour apprécier l'immensité du péril ; mais le jeune Français était brave et possédait une certaine présence d'esprit qui ne l'abandonnait jamais.

— Eh ! s'écria-t-il, dès qu'il aperçut les sauvages, et en détournant la tête comme vers des compagnons prêts à le

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

rejoindre. Arthur ! George ! Anatole ! notre ami est en péril ; accourez ! accourez vite !

Le stratagème avait des chances de succès. Les malfaiteurs prenaient déjà la fuite, persuadés qu'un nombre supérieur allait les assaillir et les écraser.

Gustave, profitant de cette panique, dégageait de ses liens le prisonnier.

Tout à coup, la scène changea de face. Une exclamation gutturale avait retenti. Elle venait du même côté d'où l'on craignait de voir arriver du secours aux jeunes gens.

C'était, à n'en pas douter un démenti aux ingénieux appels de Gustave. Un affilié de la troupe ennemie s'était risqué de manière à vérifier le fait. Les Indiens revenaient sur leurs pas avec une impétuosité farouche.

Cependant, celui qu'ils croyaient encore captif était presque devenu libre. Il possédait un fusil. Toutes ces raisons se réunissaient pour exalter leur colère.

Edgard, délivré de son bâillon, les mains également détachées, achevait de briser les roseaux, les cordages qui empêtraient ses jambes. Le jeune Français jugeant l'opération presque terminée, avait pris une position défensive en face des survenants.

— Dépêchez-vous ! disait-il en faisant à l'Anglais un rempart de son corps. Regagnez la Brèche au delà de laquelle ces brigands hésiteront à vous poursuivre. Je partirai avec vous, mais, pour Dieu ! hâtez-vous !

Les bandits, arrêtés à une faible distance, regardaient la partie adverse composée, en tout, des deux jeunes gens. Ils riaient aussi bien de leur propre terreur que de leurs impuissants efforts.

— Allons donc ! Allons donc ! répétait Gustave, à qui le moment paraissait favorable au plan qu'il avait conçu pour échapper aux mécréants. Comment êtes-vous encore là ?

(*La suite au prochain numéro.*) Alfred Séguin.

REVUE DES MAGASINS

Les fleurs jouent un si grand rôle dans la mode ce printemps que, pour éviter de tomber dans la vulgarité, il ne faut s'adresser qu'aux maisons de premier ordre, dont les fleurs, d'une finesse incomparable, sont montées sur tiges flexibles avec un art infini. Ce sont justement ces qualités élégantes qui distinguent la maison Perrot-Petit. Coiffures et garnitures de chapeaux éditées par cette maison hors ligne sont des merveilles de goût, de distinction et d'élégance. Nous signalerons d'idéales garnitures de robes de bal, composées de longues traînes de roses de toutes nuances, montées sur feuillage naturel et teinté ; des cordons de fleurs variées de jardin, qui produisent le plus joli effet du monde dans des flots de tulle et des coquillés de dentelle ; de gros bouquets de corsage d'un harmonieux aspect et des guirlandes de fleurs pour coiffure, à donner à toutes les femmes une beauté de déesse.

Quant aux coiffures de bal, elles sont aussi volumineuses que les garnitures de chapeaux ; nous citerons des bacchantes de raisins noirs et blancs qui coiffent à ravir, et dont on fait également de ravissants chapeaux, puis de charmants piqués de fleurs qui se posent avec grâce dans les cheveux ou sur les chapeaux. Fleurs et plumes de la maison Perrot-Petit (rue Neuve-des-Capucines, 9) sont toujours fort recherchées des principales maisons de couture et de nos plus élégantes Parisiennes.

— Avec les corsages-cuirasse adoptés par la mode, il faut des corsets irréprochables de forme, moulant la taille dans la perfection. Les corsets de la maison de Plument donnent à la taille une grâce charmante et une grande souplesse ; c'est pourquoi nous ne les recommanderons jamais assez à nos lectrices. Le *corset sultane* médaillé à l'exposition de Vienne, soit en fin coutil, moire, satin ou poult de soie, est toujours orné avec un goût exquis. Sa coupe merveilleuse permet de l'adapter à toutes les conformations ; c'est la coquetterie incarnée que ce corset et nous comprenons son succès croissant chaque jour. Le corset Élise et le corset-cage complètent le choix de corsets que l'on trouve dans la maison de Plument. Le corset Élise peut lutter d'élégance avec le *corset sultane*. Quand au *corset-cage*, c'est le corset de la jeune fille et de la jeune femme délicate, qui ne veulent consentir à supporter la moindre compression ; le vrai corset de la créole, celui qui convient à sa nonchalance et qui se prête à toute la souplesse des mouvements. Le *corset-cage* est d'un puissant secours en voyage.

Ces trois corsets irréprochables dans leurs genres, se trouvent chez M. de Plument, (rue Vivienne, 33.)

— Avec l'*Eau gauloise*, il est facile de conjurer le sort et d'arrêter le cours des années. Cette eau bienfaisante n'a-t-elle pas la puissance d'empêcher cheveux et barbe de blanchir et de les ramener à leur teinte primitive !... En très-peu de temps les cheveux reprennent leur couleur naturelle, et cela après l'application quotidienne de cette composition parfaite, que l'on peut considérer comme une des plus heureuses découvertes de l'industrie moderne.

Pas de maux de tête à redouter avec l'*Eau gauloise*, pas le moindre inconvénient douloureux : c'est là ce qui constitue la supériorité de ce cosmétique puissant.

D'un effet actif sur le cuir chevelu, l'*Eau gauloise* fortifie la racine des cheveux et les empêche de tomber ; elle préserve donc tout à la fois de la calvitie et de la décoloration, les deux principaux stigmates de la vieillesse.

En conseillant à nos lectrices l'emploi de cette composition intelligente, nous leur donnons le secret de l'éternelle jeunesse.

L'*Eau gauloise*, chez madame V. Rolende, rue de Provence, 4.

SPÉCIALITÉS

Nous sommes l'ennemie des fards, persuadée que nous sommes qu'ils nuisent bien plutôt à la beauté qu'ils ne l'embellissent, mais en revanche nous approuvons certains produits nouveaux qui idéalisent le teint, le poétisent et donnent à la peau du visage la fraîcheur et la transparence des jeunes années. De toutes les nouvelles compositions hygiéniques en ce genre, il n'en est pas de supérieure à la *veloutine Viard*. Cette poudre, à base végétale, possède toutes les propriétés rafraîchissantes et embaumantes ; invisible et adhérente, elle conserve à la peau sa blancheur diaphane et éternise la jeunesse.

Son application quotidienne fait disparaître les rides comme par enchantement, et efface aussi les traces de larmes et de fatigues.

La veloutine Viard se fait de trois teintes différentes : il y a la blanche pour les belles au teint mat, la rosée pour les blondes, et la poudre Rachel pour les brunes dorées.

S'adresser chez Viard, parfumeur, place du Palais-Royal, 2, grand hôtel du Louvre.

— Les premiers rayons du soleil printanier sont souvent pernicieux pour le teint, et c'est toujours sous son influence qu'apparaissent les taches de rousseur qui nuisent tant à la beauté. Le plus sûr moyen de se préserver de cet inconvénient, c'est d'employer assidûment et comme eau de toilette le *lait antéphélique* de Candès. Ce puissant cosmétique a en outre le mérite d'enlever le masque de grossesse.

En même temps que le *lait antéphélique* est le plus énergique des moyens curatifs, employé à petites doses il devient un préservatif certain contre les moindres altérations du visage.

Connue et appréciée du monde entier, cette composition bienfaisante se trouve boulevard Saint-Denis, 26 (le dépôt général).

— C'est encore s'occuper de la beauté des femmes que de leur donner des conseils au sujet de leur santé. En leur recommandant de faire usage du *Racahout des Arabes*, nous les délivrons d'une foule de malaises qui ne peuvent que les vieillir avant l'âge.

Le *Racahout des Arabes* doit être employé comme un aliment hygiénique dans les affections de l'estomac et des intestins ; étant composé de substances nutritives, il est devenu le déjeuner préféré des femmes délicates et des jeunes filles qui ont besoin d'être fortifiées. Que de services n'a-t-il pas rendu pendant les convalescences difficiles, et quel auxiliaire puissant il a été pour l'art médical !

Les personnes maigres, faibles ou âgées, celles qui ont besoin de toniques et de reconstituants, trouveront dans cet aliment un déjeuner aussi digestif que réparateur. Nous le recommandons aussi tout particulièrement pour l'alimentation des enfants, à cause de ses qualités tout à la fois digestives et reconstituantes.

Le véritable *Racahout des Arabes* de Delangrenier se trouve à l'entrepôt général, rue Richelieu, 26 ; dépôts dans toutes les villes de France et de l'étranger.

L. ROUVENAT ✻, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La mode n'a jamais été aussi accommodante qu'en ce moment. Tout se porte, et rien ne se porte d'une façon exclusive. Les tuniques ont moins de succès, ce printemps : c'est chose incontestable; cela n'empêche pas les grandes maisons de couture d'en faire de ravissantes, drapées avec un goût exquis. La traîne des robes habillées est souvent unie, mais elle est aussi surchargée de petits volants montant jusqu'à la taille. Les corsages sont à pointes ou à longues basques, montants simplement ou légèrement entr'ouverts et laissant apparaître des ruchés de dentelle ou de crêpe lisse. Les cuirasses font fureur, mais elles n'ont pas cependant détrôné les corsages à gilet devant et à basques tuyautées derrière. Les teintes indécises ont encore la vogue, mais que de charmants costumes ne fait-on pas en faille noire ou tissus de laine gris tendre, ornés de couleurs tranchantes ou de taffetas écossais ! La longue polonaise semble reléguée pour les costumes de voyage et les toilettes négligées, et pourtant nous en avons vu de fort élégantes en grenadine à rayures satinées, d'autres en faille noire ou de couleur.

En matière de toilette féminine, les formes agréables et économiques sont presque immuables, pour ne pas dire tout à fait. Il y a longtemps que les polonaises se portent; eh bien, malgré les attaques dont elles sont l'objet, leur règne n'est pas près de finir. Cette facilité de varier ses toilettes, en changeant de jupon n'est pas un des moindres charmes de la polonaise, qui n'a du genre maintenant qu'en étant très-longue et très-drapée.

Quoique les tuniques ne soient pas démodées, elles ont subi de grandes modifications : elles sont ou très-longues ou drapées en écharpe et nouées derrière, comme nous le disions dans nos derniers numéros.

Par exemple, les garnitures des robes et costumes sont variées à l'infini. On fait de charmantes toilettes de demi-saison en faille noire, unies et garnies de galons perlés de jais ou d'acier, ou bien composées d'une série, de petits volants bordés d'écossais ou lisérés de faille de couleur claire.

Nous avons vu, en ce genre, deux toilettes différentes qui méritent une description spéciale :

L'une en faille noire, de forme princesse, moulant la taille dans la perfection, garnie devant de cinq rangs de galons perlés d'acier et posés en long ; pouff derrière et traîne unie ; mêmes galons aux manches et frange d'acier.

P. N° 203. — Corsage de jardin.

L'autre toilette également en faille, à tablier devant, composé de deux volants froncés bordés de taffetas écossais et de larges biais arrondis suivant le mouvement du tablier ; derrière la jupe, une douzaine de petits volants bordés d'écossais. Corsage-cuirasse en faille noire, bordé d'écossais ; foulard écossais posé en fichu ouvert sur le corsage et écharpe écossaise nouée derrière.

Cette même toilette se reproduit en tissu de laine gris clair, avec volants bordés de taffetas ou de foulard de couleur.

Certains costumes en foulard de laine gris tendre, avec garnitures de foulard de soie marron foncé, nous paraissent inappréciables en été pour braver la poussière ou le soleil. On emploie beaucoup, pour les toilettes plus habillées, la faille blanche à rayures satinées noires, ainsi que certains tissus de soie rayés dont nous ne saurions approuver l'innovation. Ces tissus, assez coûteux, imitent l'Oxford à s'y méprendre, à ce point que, bien qu'en soie, ils manquent complétement d'élégance : c'est une mauvaise inspiration qu'a eue là la fabrique lyonnaise.

On fait toujours, avec le foulard croisé et les tissus indiens, des costumes harmonieux d'aspect et d'une haute distinction.

Afin de répondre à quelques lettres de nos lectrices, nous allons dire quelques mots des toilettes de jeunes filles.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

En principe, il faut habiller la jeunesse avec beaucoup de simplicité : c'est ce qui constitue son plus grand charme. On doit éviter les garnitures autant que possible, et ne s'attacher qu'à l'élégance de la coupe des robes et confections. Les grisailles de laine ou de soie conviennent aux jeunes filles. Nous signalerons en ce genre un costume de taffetas grisaille, à petites rayures noires et blanches; la jupe unie ras-terre; sur cette jupe, petite tunique courte drapée en écharpe, aussi haute devant que derrière et réunie sous des coques de ruban noir retombant en ceinture; demi-cuirasse de faille noire, fermée de haut en bas par des boutons d'acier; manches de taffetas grisaille à revers de faille noire, avec mêmes boutons aux revers. Rien de plus simple et de plus comme il faut que cette toilette.

Les chapeaux assortis aux toilettes en complètent l'élégance et l'harmonie, et, avec la mode actuelle de petites capotes coulissées, il est facile de se faire faire un chapeau pour chaque costume. Nous avons vu de ravissantes capotes de toile bleue, avec bouquet de fleurs de côté, qui produisaient le meilleur effet du monde. La toile bleue se portera tout l'été, mais on l'ornera de bandes de broderie anglaise.

Contrairement à ce qui arrive d'ordinaire, les chapeaux de ville sont beaucoup plus élégants que les chapeaux ronds. Le chapeau *Merveilleuse*, le chapeau *Orphée*, sont surchargés de fleurs; sans compter les chapeaux *Bacchante* et les couronnes *Léopold Robert*, qui se composent uniquement de fleurs formant de hauts diadèmes, avec traînes de fleurs rejetées derrière. Ces chapeaux coiffent à ravir, mais on ne saurait les porter à la rue pour les sorties à pied.

Quant aux chapeaux ronds pour les voyages et la campagne, ils sont à fond élevé, avec bord relevé d'un seul côté par un nœud de ruban d'où s'échappe une touffe de plumes ou une aile naturelle. Les plumes grises naturelles s'emploient ce printemps avec succès; elles ont le mérite de s'harmoniser avec les teintes écrues et beiges.

Louise DE TAILLAC.

Description de la planche P. n° 203.

(Voy. page 193.)

CORSAGE DE JARDIN. — Corsage en forme de longue casaque Louis XV ajustée, garnie d'un volant froncé à tête; gilet de percale rayée à revers, collerette montante et tuyautée derrière. Manches à coude, garnies dans le bas d'un volant duchesse.

Description de la planche coloriée n° 1140.

1. Petite fille de six à huit ans. — Robe en cachemirienne gris-fer; jupe garnie d'un volant froncé et à tête de 35 centimètres, dentelé du bas et liséré. Corsage à basques formant pouff derrière, les basques plates et arrondies devant; écharpe de foulard croisé nouée devant avec nœud derrière retombant en longs pans. — Chapeau de feutre gris à longue plume rejetée derrière, torsade de ruban. — Bottines d'étoffe.

2. Costume de petit garçon de deux à trois ans. — Costume en sergé gros bleu garni de galons de laine blancs; jupe écossaise unie devant, plissée derrière; veste droite à revers. — Chapeau de feutre blanc avec plume blanche et nœud de faille bleue de côté; guêtres de drap bleu. — Bottines de chevreau.

3. Costume pour petite fille de sept ans. — Jupe de foulard croisé mauve, garnie dans le bas d'un volant de 25 centimètres à double tête remontante. Tunique en tissor écru, formant pointe de côté et garnie d'un biais de foulard mauve. Corsage-gilet à pointes, manches à coude. Petite casaque demi-ajustée garnie devant de biais et d'un nœud mauve. — Chapeau de paille anglaise, torsade mauve en dessous, plume blanche et nœud mauve derrière.

4. Première communion. — Robe Marie Stuart. Jupe de mousseline unie devant avec bouillonnés remontant de chaque côté en quilles. Corsage bouillonné et à pointes. Manches bouillonnées; collerette montante. Bonnet de tulle dentelle. Long voile de tulle.

5. Première communion. Petit garçon de douze ans. — Pantalon de drap bleu, gilet de piqué blanc, veste ouverte en châle et à revers, chemise de batiste à plis en travers; col rabattu et cravate de mousseline.

6. Costume pour fillette de dix ans. — Première robe de popeline d'Irlande marron, la jupe garnie dans le bas d'un volant de 25 centimètres à tête; corsage uni à col montant et à manches à revers. Seconde robe de foulard écru formant corsage; bretelles et pouff accentué derrière bordés d'un biais liséré. — Chapeau de paille de riz garni de ruban marron, torsade et nœud derrière, plume écrue devant.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

On a célébré dernièrement, à l'église Sainte-Clotilde, une messe funèbre pour le repos de l'âme de la comtesse douairière d'Apponyi, qui fut ambassadrice d'Autriche chez nous, sous le règne du roi Louis-Philippe. Elle sut si bien se faire aimer à Paris que son salon fut alors adopté, comme terrain neutre, par les deux camps fort divisés des légitimistes et des orléanistes, qui là se contentèrent de se montrer les dents : cela grâce au tact parfait de la comtesse, femme d'un mérite réel, sachant unir le charme de l'esprit à la gravité d'une position importante; de plus, entourée à l'ambassade par le comte de Modène, le baron de Meyendorff, et toute une pléiade de gentilshommes rapportant chez nous l'esprit français, que nos émigrés avaient jadis importé chez eux.

Le salon de madame d'Apponyi était donc un des plus suivis à l'époque dont je parle, et la comtesse, flattée de cet empressement, faisait tous ses efforts pour le justifier. Elle était sans cesse à la recherche de quelque innovation capable d'ajouter une attraction à son hospitalité. C'est elle qui, la première, imagina de donner des matinées dansantes, qu'on appelait alors des *bals de jour*, et qui eurent un succès fou dans la société élégante de l'époque. Tout le monde voulait y être invité, et l'on ne saurait croire combien d'intrigues féminines furent mises en jeu pour atteindre ce but; comme la société n'y était jamais mêlée, on savait qu'il avait réellement fallu montrer patte blanche pour y entrer, et cela donnait aux élues heureuses un brevet de bonne compagnie, chose alors fort prisée.

Il y eut un moment pourtant où la rencontre des légitimistes et des orléanistes devint un écueil pour la comtesse; c'est celui où eut lieu la mort de Charles X. Naturellement, tout le faubourg Saint-Germain prit le deuil, et maladroitement la cour des Tuileries négligea d'en faire autant. La position devint alors fort difficile pour l'ambassadrice, qui était un personnage officiel; notons que le noir n'avait point encore été adopté par les femmes pour les soirées et les fêtes comme il l'est aujourd'hui, ce qui rendait la chose plus compliquée.

Mais, en femme de tact, la comtesse, ne pouvant pas trancher la question, mit toute son adresse à la tourner et y réussit aussi bien que possible. Ainsi, pendant toute la durée du deuil, elle ne porta jamais que des toilettes blanches, violettes ou gris-perle; ce dont le faubourg Saint-Germain lui sut un gré extrême, tandis que les Tuileries eurent le bon esprit de ne pas s'en apercevoir. L'orage passa donc sur sa tête sans danger pour elle, et son salon continua le cours de ses succès, sans voir se ralentir sa vogue.

C'est qu'aussi elles étaient bien charmantes, ces matinées de l'ambassade d'Autriche! On y arrivait à deux heures après midi. Au lieu de lampes et de bougies, on trouvait partout des fleurs : en guirlandes, en girandoles, en décorations de glaces, etc., etc.; elles enveloppaient les lustres, les appliques;

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

en un mot, comme la muscade de Boileau, on en avait mis partout; et c'était joli, c'était frais, c'était coquet, c'était charmant, je vous le répète.

Puis, les femmes d'alors étaient bien jolies aussi, croyez-moi! Elles ne se travaillaient pas le teint, elles le gardaient tout bonnement comme dame nature avait daigné le leur donner : aussi ne craignaient-elles point le grand jour; et la mode, qui ne demandait pas alors de grands frais d'imagination ni des sommes folles pour la satisfaire, leur permettait de s'amuser tout à leur aise sans avoir peur de salir ou chiffonner leur toilette; — sans les rendre songeuses en leur faisant voir avec effroi la note formidable qu'il faudra payer à la couturière : car on s'habillait alors selon sa fortune, ce qui n'était point un tort. Et pourtant combien ces toilettes, que nous trouvions si jolies à cette époque, feraient sourire de pitié aujourd'hui nos *Merveilleuses!*

Eh! oui, mesdames, nous allions à ces matinées de l'ambassade avec des robes de taffetas ou de mousseline blanche, et même de couleur; coiffées avec *nos* cheveux tout simplement, cheveux que nous ornions à l'aide d'une ou de plusieurs fleurs naturelles, ou encore d'une guirlande de ces mêmes fleurs quand on voulait se faire bien belle. Et on l'était, je vous le répète! Ainsi, qui de vous n'a entendu parler de la beauté de la comtesse Lehon, de celle de la comtesse Merlin, ainsi que d'une foule d'autres que je pourrais citer, et qui pourtant ne faisaient pas plus d'élégance en toilette que celle dont je viens tout à l'heure de parler?

Ce fut la comtesse d'Apponyi qui mit également à la mode les petites comédies de salon; comédies-proverbes se jouant avec de simples paravents pour tous décors, et dans lesquelles la princesse Belgiojoso et madame Orfila brillèrent sans conteste : la princesse dans les grands rôles, madame Orfila dans ceux qui demandaient de la gentillesse, de la finesse et de l'esprit. Puis on entendait encore de l'excellente musique à l'ambassade, et, dans les habituées, la comtesse de Sparre, la comtesse Merlin et madame Orfila formaient le plus délicieux trio chantant qu'on pût entendre, surtout quand il était accompagné, soit par Kalkbrenner, soit par Talberg, tous deux familiers de la maison.

Mais tout cela, hélas! n'est plus qu'un songe. Et parmi ces femmes d'élite qui priaient l'autre jour à Sainte-Clotilde, plus d'une pleurait sa jeunesse en même temps que la noble défunte pour laquelle se disait le service mortuaire; plus d'une se rappelait avec une douce, mais bien triste émotion, que jadis elle aussi avait brillé à ces réunions données par celle qui n'est plus. En se remémorant toutes ces années qui se sont si rapidement envolées pour toujours, elles murmuraient contre le temps que rien n'arrête et laissaient échapper de leurs cœurs, sinon de leurs lèvres :

— Il est donc vrai, mon Dieu, qu'en ce monde tout est vanité, et rien que vanité!...

Comtesse DE BASSANVILLE.

APRÈS MINUIT

Les gens du monde, ceux qui ont de nombreuses obligations, ne peuvent se passer d'une mémoire imperturbable : pas d'oublis, pas de distractions, sous peine de s'exposer à une foule de petits désagréments.

L'exactitude dans les relations du monde est une qualité de haute sociabilité; mais c'est moins lorsqu'on est l'invité que lorsqu'on est l'inviteur qu'elle est nécessaire.

Nous connaissons, cependant, grand nombre de dames du meilleur monde qui sont bien loin d'être convaincues de cette vérité, et il est bien rare, en effet, lorsqu'elles donnent à dîner ou qu'elles ont soirée, que ce ne soient les premiers arrivés parmi leurs invités qui les reçoivent dans leur propre salon. Elles sortent de leurs appartements privés après l'heure indiquée pour se réunir.

Mais cela n'est rien, absolument rien à côté de ce qui vient de se passer chez une de nos grandes dames parisiennes qui occupe un charmant petit hôtel dans une des rues adjacentes à l'avenue des Champs-Élysées : une comtesse très-répandue, aimable, vive et si mondaine, c'est-à-dire ayant de si nombreuses relations, que, pour y répondre et ne se pas priver du plaisir, à son tour, de recevoir ses amis, elle s'est décidée tout récemment à annoncer dans son cercle qu'elle recevrait après minuit!

Ces réunions ont certainement leur originalité, mais elles sont, on le conçoit, d'une réalisation continue bien difficile. Toujours est-il que plusieurs ont eu lieu successivement et qu'elles n'ont manqué ni de monde ni de gaieté; mais voici que, l'autre soir, aucun contre-ordre n'ayant été donné, un visiteur se présente à l'hôtel de la comtesse : il monte au premier étage où sont les appartements de réception. Personne à la porte pour l'annoncer. Il appelle, on ne répond pas. Mais, comme il est un familier de la maison, il pénètre plus avant dans les appartements qui n'étaient pas éclairés. Tout à coup il se heurte contre une jardinière qui tombe avec fracas. Il tire alors une allumette de son briquet de fumeur, afin de mieux se rendre compte de l'accident dont il est cause; puis, avisant un flambeau et sa bougie, il l'allume pour commencer son inspection.

Au même instant, se montrait par une porte du fond un monsieur en robe de chambre et un bougeoir à la main, — une véritable apparition d'opéra-comique, — accourant au bruit qu'il venait d'entendre dans le salon; c'était le maître de céans. Surpris, bouleversé, il allait crier au voleur, lorsqu'il reconnaît la personne qu'il avait devant lui. On s'explique, et le comte apprend alors que sa femme, depuis quelque temps, s'est mise sur le pied de recevoir après minuit, ce qu'il avait complétement ignoré jusque-là.

Évidemment la comtesse, ce soir-là, avait perdu de vue sa réception de *médianoche*.

La situation était assez comique, comme on voit; mais elle le devint bien plus encore, lorsque le monsieur, désappointé, apprit du comte que la comtesse était en soirée chez lui-même, dans le faubourg Saint-Germain où, à son insu, il y avait bal et souper, ainsi que le disait une carte d'invitation adressée par sa femme à la comtesse.

Eugène CHAPUS.

L'AMI DU PÊCHEUR [1]

« La pêche à la ligne est peut-être, de tous les amusements dont l'homme dispose, celui qui a exercé le plus la verve satirique des critiques de tous les temps; mais les épigrammes passent et les pêcheurs restent : leur nombre augmente même dans de telles proportions, que, si cela continue, il y aura bientôt moins de poissons à prendre que de lignes tendues. »

Ainsi s'exprime, dès le début de son livre, l'auteur de l'*Ami du pêcheur*, M. B. Poitevin, et le titre même de l'ouvrage indique assez dans quel sentiment il a été écrit.

M. Poitevin est un pêcheur passionné et savant dans son art, qui de plus a une rare qualité : moins égoïste que ne le sont habituellement ses confrères, peu jaloux de garder pour lui

[1] *L'ami du pêcheur*, traité pratique de la pêche à toutes lignes, par M. B. Poitevin, un beau vol. in-8, avec 98 gravures et 4 planches hors texte. — Paris, 1873. G. Masson, éditeur, place de l'École-de-Médecine.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

seul des trésors d'expérience accumulés depuis quarante ans, il s'est généreusement empressé d'appeler le public à partager le fruit de ses méditations quotidiennes et de ses nombreuses observations.

C'est ainsi qu'il a écrit le « Traité pratique de la pêche à toutes lignes » que nous signalons aujourd'hui à l'attention de nos lecteurs, et dont les enseignements pourront profiter à bon nombre d'entre eux. On peut dire que ce précieux ouvrage comble une lacune importante; aucun livre vraiment pratique, de ceux qui unissent la clarté à la concision, n'ayant encore été consacré exclusivement à la pêche à la ligne.

Pour rendre plus saisissantes ses explications théoriques, M. Poitevin a enrichi son livre de 98 gravures, outre 4 planches hors texte, parmi lesquelles figurent celles que nous reproduisons, et il y a joint un très-utile exposé de la jurisprudence en matière de pêche. Le tout forme un très-beau volume, imprimé avec beaucoup de soin par M. Martinet.

Après les considérations générales et l'exposé de ce qui se rattache matériellement à la théorie de la pêche, M. Poitevin a consacré la seconde moitié de son livre aux poissons et aux différentes manières de les pêcher. Rien de plus intéressant que cette partie véritablement pratique et dont nous ne pouvons malheureusement donner une idée à nos lecteurs.

Quelques détails seulement sur la carpe et le brochet, c'est tout ce que l'espace dont nous disposons nous permet de citer, quand il faudrait lire en entier les chapitres consacrés à ces hôtes de nos fleuves et de nos étangs.

La carpe, à cause de sa grosseur, de sa force, de son agilité, de sa prudence et de sa ruse, est un des poissons les plus difficiles à prendre; ces qualités lui ont fait accorder, dans l'*Ami du pêcheur*, la première place. M. Poitevin nous la montre se tenant près des falaises, des crônes, des herbes es joncs, des nénuphars, partout enfin où elle peut se cacher et se réfugier au besoin. « Chose étrange, — dit-il en passant, — ce poisson, qui est si prudent, si méfiant en rivière, s'apprivoise si bien dans un étang, quand il y est élevé, qu'au lieu de fuir il s'approche à la vue de quelqu'un. Contrairement à ses habitudes qui le poussent à ne manger qu'au fond de la rivière, il mange à la surface dans les pièces d'eau, et il finit même par venir prendre à la main le pain qu'on lui offre. Donnez-lui quelque chose tous les jours à la même heure, soyez certain qu'il ne l'oubliera pas, et, dès que vous vous montrerez sur le bord de l'étang, il accourra aussi vite qu'il se sauverait s'il était dans une rivière.

» Il est, du reste, facile de comprendre ce changement, puisque dans les fleuves il n'a qu'à choisir sa nourriture, tandis que dans une pièce d'eau il ne peut avoir que celle qu'on lui donne. Tel est le contraste entre la captivité et la liberté! »

Cela dit, M. Poitevin indique les moyens les plus propres à ravir à la carpe, non pas seulement la liberté, mais la vie. Tout est pour le mieux ainsi au point de vue de l'*Ami du pêcheur!*

Il faut reconnaître, au reste, que notre auteur n'y met point de partialité. Le brochet, cet affamé de poisson, trouve en lui un ennemi acharné, et vraiment il le mérite bien, à n'en juger que par son portrait. « Ce poisson, très-élancé, a la forme d'un carré long, et sa couleur sur le dos est d'un gris noir parsemé de taches. La tête est grosse, un peu aplatie; la bouche est très-large et s'étend presque jusqu'aux yeux. La mâchoire inférieure est armée de dents fortes et petites, et par derrière de dents alternativement fixes et mobiles; le devant de la mâchoire supérieure est garnie de petites dents; le palais et la langue en sont également pourvus. On en compte 700, sans comprendre celles qui existent à l'entrée du gosier. »

Étonnez-vous qu'avec un pareil outillage, ce tyran des eaux douces, féroce sans discernement, aille jusqu'à dévorer ses propres petits !

Heureusement, s'il n'a pu avoir la prétention de le faire disparaître, M. Poitevin a indiqué des moyens excellents de lui faire une guerre impitoyable avec les meilleures chances de succès. Telle est la pêche au *trimmer*, inventée par les Anglais.

Mais, encore une fois, c'est le livre de M. Poitevin qu'il faut lire, pour comprendre ce qu'il y a d'exigences et de ressources dans l'art de la pêche. L'*Ami du pêcheur*, c'est la doctrine du maître.

Robert Hyenne.

LES COURSES DE LONGCHAMPS

DEUXIÈME JOURNÉE

Bien que l'état du ciel ne fût pas très-engageant, l'assistance comptait, mêlées à la foule des turfistes, un assez bon nombre de personnes du monde et même d'élégantes individualités ; pas mal d'étrangers : des Américains et surtout des Anglais.

L'ensemble des toilettes était d'une grande simplicité. Telle comtesse, telle marquise, telle duchesse qu'on pourrait citer, poussent peut-être l'effacement de la toilette au delà de la limite qui convient à leur rang et à leur charmante personnalité. Quoi qu'il en soit, mieux vaut encore exagérer la simplicité que de se jeter dans l'excentricité empruntée aux créations fantaisistes ou proverbiales de certains couturiers.

On remarque parfois aussi une sorte de discordance entre la simplicité des robes et la recherche du chapeau. Quelques chapeaux sont jonchés de fleurs, et les robes sont en serge ! C'est un tort. Mais quand le style de la robe correspond avec celui de la coiffure, le bon goût est alors satisfait, et un certain nombre de dames, dans cette réunion, offraient cet ensemble complet dans leur mise.

Les Léopold-Robert étaient en grand nombre. Les fameuses guirlandes de raisins ont fait place, cette année, aux guirlandes de cerises mélangées de fleurs de pommier ou d'avoine. Cette dernière disposition était fort répandue ce dimanche.

Ainsi était coiffée madame de Saint-Roman, qui portait un Léopold-Robert en groseilles blanches et rouges.

La baronne de Poilly : couronne de raisins.

La comtesse de Lanjuinais : couronne de roses mêlées.

Madame Delahaye-Jousselin : couronne de fleurs mêlées.

Madame de Castellane était en robe grise et marron.

La marquise de Gallifet en robe de cachemire réséda.

Madame Robert de Wendel coiffée d'une passe de faille blanche, ornée d'un foulard paille et marron, avec grandes branches de cerises noires retombant par derrière sur les cheveux.

La comtesse Manuel de Gramedo : couronne de réséda et acacia.

Madame de Montgomery, en toilette de cachemire violet et uni.

Citons encore mesdames la comtesse de Boisgelin, la duchesse d'Uzès, la princesse de Sagan, la duchesse de Fezensac, la comtesse de Ségur, la duchesse de La Rochefoucauld ; la marquise de Las-Marismas, couronne de bleuets de deux tons s'alliant très-bien avec sa chevelure blonde ; la comtesse Aguado, la marquise de Ganay ; madame Alphonse de Rothschild, en blanc et noir ; la duchesse de La Trémoïlle, madame de Méronnet ; la comtesse de Belbœuf, couronne de violettes et roses thé ; la marquise de Louvencourt ; la comtesse Vigier, qui portait une jupe de velours noir, une robe de soie bleu clair avec tunique de soie fantaisie chinoise et larges bretelles assorties dessinant les épaules ; chapeau façon *sombrero*, couronné de fleurs de pommier et d'aubépine.

Enfin, comme toilette d'un raffinement exquis, nous indiquerons celle de madame la princesse Souvaroff et celle de sa fille. Toutes les deux portaient le nouveau costume *cloche* : celui de la princesse en faille marron et paille ; celui de sa fille en gris cendre de rose et bleu pâle. Ce costume, de riche composition, est un de ceux qui semblent appropriés aux réunions de courses ; il est court, peu ornementé et de forme très-dégagée ; comme vêtement, la princesse avait une écharpe marron assortie à sa robe et nouée derrière en ceinture flottante. Cette toilette, jolie par elle-même, gagnait encore à être vue servant de cadre à la gracieuse tournure de la princesse.

L. Sport.

L'HEURE A SONNÉ

L'heure a sonné ! J'ai vu s'enfuir la charmeresse
Qui couronne l'amour et chante les vingt ans ;
Les rayons sont éteints à ses cheveux flottants ;
Elle m'a dit adieu pour dernière caresse.

J'ai suivi trop longtemps la pâle chasseresse
Sous les pampres brûlés, dans les bois irritants.
Les belles passions ont dévoré mon temps,
Cher temps perdu ! Regrets d'une âme pécheresse !

J'ai rejeté ma coupe à l'Océan sans fond :
J'ai répandu mon cœur en larmes comme en fêtes ;
Passions, passions, vos vendanges sont faites !

Voici la mort qui vient. Dans l'abîme profond :
Je descends ; mais je crois à nos métamorphoses :
Tu me réveilleras, aurore aux doigts de roses !

Arsène Houssaye.

BIBLIOGRAPHIE

Légendes militaires : I — Je suis du régiment de Champagne ; II — Auvergne et Piémont ; par A. Fiévée [1].

Forcés de ne pas s'écarter des grandes lignes de leur sujet, les historiens militaires ne consacrent souvent que quelques mots à des faits qui, malgré leur importance secondaire, ont jeté un vif éclat sur la gloire de nos armes. Les *Légendes militaires* que vient de publier M. Fiévée se proposent de mettre au jour ces faits souvent presque ignorés.

Ce volume contient l'histoire de la défense de Saint-Martin de Ré par le régiment de Champagne contre les Anglais, commandés par le duc de Buckingham, en 1627. On y trouvera aussi le récit d'une de ces rivalités qu'un esprit de corps parfois exagéré rendait assez fréquentes entre les régiments de l'ancienne monarchie.

L'auteur, quoique s'imposant la loi de rester dans la vérité historique, a adopté la forme du roman parce qu'elle lui permettait de peindre en même temps les idées, les usages et les mœurs de notre armée aux différentes époques de son histoire. Peut-être aussi a-t-il cru que c'était le meilleur moyen d'être lu un peu par tout le monde, et de rendre ainsi plus facilement populaires ces souvenirs de nos gloires nationales.

D'autres récits suivront sans doute ceux-ci, et feront, à côté de nos grandes annales militaires, une histoire intime de nos armées qui en sera le complément.

[1] Un beau volume in-18 jésus, expédié *franco* à toute personne qui adresse aux éditeurs (MM. Plon et Cie, rue Garancière, 10, Paris), un mandat de poste de 3 fr. 50, ou la même somme en timbres-poste.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DÉTAILS DE MODES (PLANCHE G. N° 413).

1. Chapeau en paille de riz relevé de côté, dessous bouillonné et biais de velours noir, un nœud de velours artistement fait retient une plume noire, touffe de fleurs rouges avec feuillage. — 2. Chapeau en paille de riz noire avec fond mou en tulle brodé de jais. Par derrière, revers en torsade de faille pervenche de deux tons, plume de la même nuance retombant sur le fond. Bouquet de roses attaché derrière. — 5. Chapeau en paille de fantaisie. Echarpe en faille bleu électrique, retenue de distance à autre par des nœuds, longue plume bleue posée en panache.

CHAPEAUX

Modèles de Mesdames Brunhes et Hunt (4, rue Meyerbeer).

paille d'où s'échappe un flot de rubans, rose soufrée posée sur la calotte, et au-dessus, plume noire retenant une aigrette. — 3. Chapeau en tulle entièrement brodé de jais formant des losanges, écharpe de tulle brodé autour de la calotte; plume grise de deux tons retombant en arrière et touffe de roses. — 4. Chapeau en paille avec garniture de jais, dessous — 6. Chapeau en paille anglaise avec bord très-relevé, doublé de velours grenat; en dessous torsade de faille nuance primevère (nuance rosée) qui forme nœud derrière; velours grenat autour de la calotte; plume grenat avec aigrette et guirlande de primevère terminée par une belle rose.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A. Lecoy, imp. r. des Marais, 88. Ad. Goubaud et fils Edrs Paris 1140

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Étoffes et Nouveautés à la Ville de St Denis. Fg St Denis 91-95. – Ceinture Régente de Mme De Vertus Sœurs. Rue Auber 12.

Parfums de Celle Frères, r. d'Argout 35. – Lait Antéphélique de Candès & Cie. – Machines à coudre de Pollack Schmidt & Cie rue de Richelieu 30.

Entered at Stationers hall.

LONDON: Ad. Goubaud & Son 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

1. Petit garçon de cin
gris clair, blouse russe
écharpe de soie, guêtres
bordé de velours marron

2. Costume pour p
laine, jupe écossaise
à basques arrondies d
ceinture sous la basq
montant.

DESCRIPTION DES TOILETTES (PLANCHE G. N° 406).

1. Petit garçon de cinq à huit ans. — Pantalon espagnol de drap gris clair, blouse russe en velours marron, manches de drap gris ; écharpe de soie, guêtres de drap marron. Sombrero espagnol en paille bordé de velours marron avec pompon marron posé derrière.

3. Costume pour petite fille de cinq à huit ans en popeline d'Irlande gris-perle, la jupe garnie dans le bas de deux biais de faille gris foncé. Casaque demi-ajustée à basques découpées, ornée devant de brandebourgs de passementerie ; mêmes brandebourgs sur les revers des manches.

COSTUMES D'ENFANTS

2. Costume pour petite fille de quatre à sept ans. — Costume en sicilienne, jupe écossaise plate et unie devant et plissée derrière ; corsage à basques arrondies devant formant postillon derrière, plissé et pans de ceinture sous la basque de derrière ; manches à revers, col de velours montant. — Chapeau de paille anglaise à passe relevée devant et doublée de velours, nœud et torsade de velours.

4. Petite fille de trois ans. — Robe de cachemire bleu nouveau, jupe unie, tablier arrondi orné d'un petit volant de faille froncé et d'un biais. Corsage croisé, un seul revers et même petit volant en garniture ; colle-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

rette montante. Capote de faille froncée devant avec plume de côté, retenue par un nœud de ruban et une boucle d'acier.

5. Costume de drap léger gris-feutre et velours marron ; le jupon de faille garni dans le bas d'un volant plissé ; tunique bouillonnée devant avec biais de velours marron posés en travers ; boucles de nacre arrêtant chaque biais, pouff drapé derrière. Paletot de drap à revers et poches de velours marron, bordé de velours de même teinte avec boutons assortis ; collerette Gabrielle. — Chapeau de feutre gris garni de velours marron, avec plume grise posée derrière.

BENGALI

OU

LES FILS DU PENDU

(HISTOIRE INDIENNE. — SUITE.)

Par malheur, une tresse de liane embarrassait les pieds d'Edgard, et l'opération de son entière délivrance menaçait de n'en pas finir.

Gustave Gérard prit alors un couteau de poche qui ne le quittait jamais.

Pour s'en servir, il fallait se baisser, c'est-à-dire négliger la surveillance des gens dont on avait tout à craindre. Le brave garçon parvint à dégager tout à fait son camarade, mais son dévouement devait lui coûter cher.

Edgard Davidson, aussitôt libre, avait pris sa course. En se dirigeant vers la maison paternelle, il ne doutait pas que son courageux ami le suivît. C'était une erreur !

Un Indien, prompt et agile comme une panthère ou un tigre, s'était glissé immédiatement parmi les hautes herbes. Saisissant Gustave à l'improviste, il venait de le renverser.

Au même instant, d'autres brigands arrivaient de toutes parts. Leur joie en présence du prisonnier tenait du délire, et une minute suffit pour entourer le jeune Français des mêmes liens auxquels venaient d'échapper Edgard, à un prix qu'il ne soupçonnait pas encore.

Le nouveau captif n'était pourtant pas d'humeur à facilement accepter un accident aussi grave qu'inattendu.

— Gredins ! s'écriait-il en anglais, après avoir épanché vainement sa fureur en français, laissez-moi, laissez-moi regagner librement Davidson-House ou bien craignez le ressentiment de sir William Davidson !

Cela ne devait pas obtenir grand succès.

— Le ressentiment du bourreau de Ben Saïd viendra quand il voudra. Nous serons vengés.... De même, lui aussi a puni d'avance tout ce que nous pourrons directement ou indirectement lui faire souffrir.

Les mots précédents, où dominait l'accent d'une haine inexorable, sortaient de la bouche d'un personnage que l'on n'avait pas encore eu le temps de remarquer.

C'était le type d'une laideur extraordinaire, laquelle eût semblé comique, si elle n'eût de prime abord, inspiré une invincible épouvante.

Que l'on imagine des débris humains ramassés au hasard, parmi un grand nombre, assemblés ensuite sans souci des proportions, et l'on pourra avoir une idée approximative d'une espèce de Quasimodo, tortu, velu, crochu, ventru, vêtu de manière à passer volontiers pour un diable, et surtout méchant comme un démon.

C'était Saïd-Yama, le *Maître Diable*. Saïd parlait en effet comme un maître, et les gens qui écoutaient ses ordres ressemblaient eux-mêmes à des sujets infernaux.

— En attendant la fille, nous tenons le fils, se dit-il.

Gustave était donc pris pour Edgard. L'erreur s'excusait par une grande analogie entre les deux collégiens, vêtus aujourd'hui pour la chasse avec des habits pareils empruntés à la garde-robe du jeune créole.

Gustave s'en aperçut. Il eut le bon esprit de ne pas rectifier cette erreur.

— Elle peut servir, se dit-il.

Et d'ailleurs, le pauvre garçon était désormais hors d'état de s'expliquer.

Un bâillon s'appliquait étroitement sur sa bouche. En même temps, on improvisait une espèce de brancard, au moyen de rameaux entrelacés. On étendait le prisonnier là-dessus, avec force précautions, pour qu'il ne pût ni remuer ni tomber. Deux hommes chargèrent le tout sur leurs épaules et se mirent à courir aussi lestement que s'ils ne portaient aucun fardeau. Toute la troupe se disposa à les suivre.

De temps en temps, de nouveaux porteurs, désignés par la voix du chef, remplaçaient les anciens ; et le cortége aventureux continuait sa route avec une rapidité surprenante, à travers des difficultés sans nombre, mais qui, en réalité, n'en étaient point de sérieuses pour les coureurs de bois.

VIII

Le mensonge de Bengali.

Edgard Davidson, rentré dans le parc, s'étonna d'y être arrivé seul.

— Gustave, pensait-il, n'avait plus qu'à s'élancer derrière moi... Je n'ai rien entendu qui annonçât qu'on l'avait fait prisonnier à son tour... Pourquoi n'arrive-t-il pas encore ?

Frémissant d'inquiétude, le jeune créole grimpa sur le point le plus élevé de la muraille, et comprit alors : le danger n'avait fait que changer d'objet, seulement il était trop tard pour essayer, en faveur de Gustave, ce que le généreux Français avait entrepris tout à l'heure pour lui-même.

— Pauvre Gustave ! pauvre ami ! que vont faire de lui ces misérables ?

Le créole n'avait, certes, pas un mauvais cœur, et déjà le remords le tourmentait plus qu'il ne l'aurait jamais cru ; mais il comprenait aussi la vanité de regrets simplement exprimés en paroles.

— Mon père doit être de retour à Davidson House. Allons vite le prévenir. Il n'aura qu'un mot à dire pour que des poursuites commencent à l'instant même contre ces bandits ravisseurs !

Le jeune Anglais courait de toutes ses forces ; mais l'activité de ses jambes n'empêchait pas celle de sa pensée ; il ne cessait de se dire, en poussant de bien tristes soupirs :

— Malheureux Gustave ! Pourvu, mon Dieu ! qu'il ne lui soit fait aucun mal !...

Et se rappelant à quelles conditions, souvent, on échappait aux mains des voleurs qui infestaient le pays :

— Je suis prêt à donner tout ce que je possède, disait-il, pour obtenir la liberté de mon ami ; car enfin, sans moi, il ne courrait aucun risque !

En se parlant ainsi, le créole anglo-indien pressait le pas. Une demi-heure lui suffit pour franchir la distance qui lui avait demandé le matin plus du double de temps.

Hélas ! plus d'une déception l'attendait. Sir William n'était pas rentré. Miss Henriette venait de sortir.

— Elle aussi ! dehors ! C'est vraiment fatal, en un pareil moment ! observait-il d'un ton chagrin ; et où est-elle ?

— Belle question ! comme si vous ne le saviez pas ! répondit mistress Trotting.

— Moi !... et comment voulez-vous que je le sache, puisque j'arrive ?

— De la Brèche des Cocotiers ?

— Sans doute.

— Et miss Henriette n'est pas revenue avec vous?

— Revenue! Elle y est donc allée?

— Vous rejoindre, il y a moins d'une heure, certainement, reprit la gouvernante. Comment! vous ne l'avez pas vue?

— Non! vous dis-je.

— Et vous arrivez de la Brèche, à pied? demandait encore mistress Trotting.

— Oui.

— Vous n'êtes pas blessé?

— Nullement.

— Vous n'avez pas une horrible écorchure à la jambe, qui vous empêche de marcher?

— Voyez plutôt!

Et le jeune créole, pivotant sur lui-même, prouvait bien qu'en effet aucun accident ne l'avait personnellement atteint.

Ce fut alors un concert d'exclamations où la stupeur s'unissait à la surprise, parmi tous les serviteurs de Davidson House.

— Ah çà! qu'avez-vous donc tous à me regarder comme un événement? Tom! John! et vous surtout, good Anna! parlez, parlez vite!

Mais déjà mistress Trotting semblait n'avoir plus la tête à elle. Une horrible frayeur accablait la gouvernante. On eût dit, à la voir agiter vivement les mains autour de son front, qu'elle donnait la chasse à de sinistres idées.

— Comment! comment! reprit-elle, en femme qui se méfie de ses propres oreilles, vous n'êtes point tombé du haut du mur d'enceinte au fond d'une carrière de pierres?

— Il n'y a jamais eu de carrière aux alentours de la Brèche des Cocotiers, et il ne m'est rien arrivé que personne ait pu vous raconter avant moi.

— Mon Dieu! Jésus! Seigneur! j'avais bien raison de soupçonner un mensonge!... Et Henriette, Henriette, qui a pris pour vrai tout ce qu'on lui disait!... Pauvre enfant! pauvre enfant! pauvre enfant!

Edgard, exaspéré, dominait à grand'peine son inquiétude et son impatience.

— Voyons! voyons! good Anna! dit-il en prenant les mains de la bonne dame dans les siennes, parlons peu, parlons bien. Chaque minute parait avoir une valeur inappréciable.

— Oh! oui!

— Quelqu'un, présumez-vous, a trompé ma sœur, en prétendant que j'avais fait une chute et que, dans cette chute, je m'étais grièvement blessé?

— Voilà qui est étrange, bien étrange, n'est-ce pas? Ah! Seigneur! qu'avons-nous à redouter?

— Telles sont les questions que moi-même je vous adresse et auxquelles j'attends, good Anna, que vous répondiez mieux que par des gémissements.

— Écoutez donc.

Et mistress Trotting, que l'on n'avait jamais besoin de prier longtemps pour la faire parler, entama un récit dont on nous saura gré de supprimer le superflu, c'est-à-dire les trois quarts.

A l'heure même où Edgard Davidson et Gustave Gérard entreprenaient leur partie de chasse, miss Henriette cédait au désir d'une promenade à cheval, promenade qui, selon sa coutume, quand elle était seule, se bornait aux grandes allées du jardin.

La jeune créole anglaise ne comptait pas encore pour une écuyère fort habile. En l'absence de sir William, c'était le nègre Tom qui avait l'honneur de lui donner ses leçons.

Sa monture favorite, qu'elle devait à la munificence paternelle, était une petite jument appelée, à cause de sa couleur, White (en français Blanche).

Mistress Totting n'assistait jamais à des leçons de ce genre sans frémir. Après les voyages sur mer qu'elle avait bien juré de ne plus recommencer que pour retourner directement en Angleterre, ce qu'elle craignait le plus au monde était l'usage du cheval.

— Henriette! prenez garde! Je ne vous vois pas d'un œil tranquille vous livrer à ce périlleux exercice, loin de la surveillance de votre père!

— Good Anna! mon père assiste aux leçons, c'est vrai, mais il ne tient jamais White, et puisque Tom est avec moi. .

— Fera-t-il bien attention, au moins?

— Oh! mistress! proteste le Mozambique; sur tête frisée à vous, Tom jure de protéger bonne petite maîtresse.

La gouvernante semblait peu disposée à donner toute sa confiance; mais la jeune fille savait comment il fallait s'y prendre avec elle.

— Pour peu que cela vous contrarie, nous remettrons ce plaisir à une autre fois.

— Non, non, chère enfant... Je n'abuserai pas de mon autorité; seulement fatiguez-vous le moins possible, et que je sache toujours en quel endroit du jardin vous êtes.

— Fort bien, good Anna. Tom à pied et moi à cheval, nous ferons le tour du jardin. Vous resterez à l'ombre sous la véranda. Toutes les cinq minutes, nous passerons devant vous, au pas, au trot, au galop...

— Pas trop de galop!

— Et quand vous jugerez qu'il est temps de s'arrêter, vous direz : assez! et Tom, White et moi nous obéirons tout de suite.

— Eh bien! voilà qui est entendu.

— Je puis monter à cheval?

— Oui... quand vous m'aurez embrassée, toutefois.

— Ah! de grand cœur!

White, amenée pendant ce temps et retenue à distance par le nègre, piétinait d'impatience; non point qu'elle fût d'un caractère difficile, mais l'immobilité complète était impossible pour elle.

On voyait l'animal secouer une jolie tête autour de laquelle flottait une crinière aux ondulations brillantes.

Une fois miss Henriette en selle, Tom tenait la jument par la bride près du mors; on ne pouvait aller ainsi plus vite et plus longtemps qu'il ne fallait.

— Allez! dit elle-même la gouvernante.

Et l'exercice commença; mais après quelques tours, miss Henriette trouva bien ennuyeux le continuel secours d'une main étrangère.

— Tom! dit-elle, lâche la bride!

Le nègre était surpris. Il n'hésita pourtant pas à obéir.

— Hop! hop!

Ce cri, le premier qu'elle osât répéter à ses risques et périls, emplissait de joie, on pourrait même ajouter d'un certain orgueil, l'âme de la jeune écuyère.

White, enchantée, elle aussi, d'un peu plus de liberté, ne fit pas la sourde oreille. Elle partit au galop.

Moins de cinq minutes, cette fois, avaient suffi à parcourir le trajet indiqué. Miss Henriette était radieuse. Le plaisir autant que la fatigue animait, colorait son visage et lui prêtait un charme extraordinaire.

En revanche, le nègre avait dû, pour la suivre, épuiser tout son souffle. Il était en nage. Il respirait avec autant de bruit qu'une baleine.

— Eh bien?

— Pour être sage, observa la gouvernante, en réponse à l'interrogation de la jeune fille, il faudrait s'en tenir là, chère enfant.

— Ah! good Anna! encore un tour!

— Soit; mais un seul?

— Oui, oui... Hop! hop!

White n'avait pas besoin qu'on l'excitât. Elle repartit d'elle-même; quant au noir, cette fois, il se tenait les côtes et demeurait immobile près de la bonne dame.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Eh bien ! commeut! Tom ! vous êtes encore là, quand miss Henriette a besoin de vous ?

— Petite maîtresse avoir pas dit : Tom ! allons ! venez !

— Et si White s'emportait ou faisait un écart ? Si Henriette, perdant l'équilibre, était foulée aux pieds ou traînée à terre par un animal effrayé de ses cris désespérés, qui serait cause de ces accidents, et qui aurait peut-être à se reprocher un malheur ? Allez ! allez vite ! paresseux !

Le commandement était d'ailleurs inutile. Tom, au simple exposé d'un péril pour la jeune créole, avait retrouvé toute sa vigueur. Il trottait comme un lièvre.

Miss Henriette galopait à bride abattue et ne se sentait pas d'aise.

— Enfin ! se disait-elle avec fierté, me voilà tout à fait *cavalière !* Mon père et mon frère ne riront plus de mes prétentions, lorsque je parlerai de les suivre au grand galop !

Tout à coup White, la jument blanche, s'arrêta si brusquement, que peu s'en fallut que la jeune fille ne fît la culbute en avant.

Une silhouette venait de se dessiner sur le sable, et miss Davidson, quelque peu surprise, reconnut Bengali.

— Oh ! le vilain ! qui fait peur à ma pauvre White !

Et sans doute la créole allait demander compte au jeune paria de sa présence doublement répréhensible, après la défense faite par elle-même de ne jamais pénétrer dans l'intérieur du domaine ; mais avant qu'elle y songeât, la physionomie étrangement altérée du jeune Hindou absorba toute son attention.

— Mon Dieu ! quel air effaré ! Tu semblais moins agité que cela le jour où une manilla périssait par ta main... Viens-tu donc de livrer bataille à un ennemi plus redoutable encore ?

— Non ! non !

A défaut de la parole, dont une raison mystérieuse l'engageait à passer encore pour privé, le frère de Saïd-Yama devait à une pantomime ingénieuse une facilité à se faire comprendre aussi rapide qu'extraordinaire ; aussi peut-on presque regarder comme un dialogue l'échange d'idées qui avait lieu de sa part avec miss Davidson.

— C'est d'Edgard, c'est de mon frère que tu veux me parler ? s'écriait-elle, après une succession de gestes rapides, répétés outre mesure, pour éloigner le moindre doute.

— Oui.

— De quel air tu me réponds ! Un malheur, mon Dieu ! lui serait-il arrivé ?

— Oui.

— De grâce, Bengali ! explique-toi, explique-toi bien vite !

Les mouvements auxquels se livrait alors le fils de Neddy-Neddy lui firent entendre :

— Sir Edgard a voulu monter sur le mur déjà bien vieux qui entoure la propriété de votre père. L'éboulement de plusieurs grosses pierres l'a entraîné, renversé jusqu'au fond d'un large creux d'où l'on a plusieurs fois extrait de quoi réparer l'enceinte. Votre frère a une jambe foulée. Il ne peut bouger. Il souffre horriblement. Son ami Gustave Gérard venait chercher du secours. Il m'a rencontré près du lieu de l'accident. Je me suis offert pour le même service... Vous voilà, miss, plutôt prête à venir que je n'osais l'espérer.

— Courons ! courons bien vite ! fut naturellement la réponse de la jeune Anglaise.

On ne saurait exprimer combien cet empressement parut plaire à Bengali.

— Allons ! fit-il du geste.

Ils partaient, lorsqu'une exclamation de surprise, ajoutons de sourde colère, échappa au second fils de Ben Saïd.

Il venait d'apercevoir Tom accourant à perdre haleine, et dont la physionomie, à l'aspect inattendu de Bengali, n'exprimait pas un sentiment bien flatteur pour lui. Mais tous ces détails échappaient à la jeune Anglo-Indienne.

— Tom ! dit-elle, en arrêtant d'un signe le serviteur noir, j'apprends qu'un accident peu grave, je l'espère, empêche Edgard de rentrer à la maison. Il importe, cependant, qu'il y soit avant le retour de notre père. Cours annoncer cela tout de suite à good Anna... Évite qu'elle ne jette pour cela les hauts cris. Prends avec toi John ; et pendant que l'on ira quérir le chirurgien de la garnison de Barrack-Poor, venez tous les deux chercher mon frère... Tu m'as bien entendu, mon bon Tom ?

— Yes !

— On nous trouvera tous ensemble à la Brèche des Cocotiers, que tu connais.

— Well !

Et le Mozambique reprit en toute hâte le chemin de la maison. Pendant ce bref échange de paroles, Bengali ne restait point inactif.

Il prodiguait des caresses à White, pour favoriser une rapide connaissance avec le doux animal, accoutumé d'ailleurs, de longue date, à se familiariser aisément.

Charmée, pour ainsi dire, la jument blanche hésita moins à recevoir dans sa bouche et à croquer, comme elle eût fait d'un morceau de sucre, un objet de même grosseur, mais dont la couleur était bien différente.

On entendait encore les pas réguliers du nègre Tom retentir sur le sable.

— Nous partons ? demanda le regard vif de Bengali à la jeune fille.

— Oui ! oui !

Mais avant la réponse White était en route.

Presque aussitôt on entrait dans les terrains vagues et vastes qui, n'étant plus le jardin, n'appartenaient cependant pas encore au parc.

Le trajet, d'abord commode, ne tarda pas à s'accomplir à travers de nombreuses difficultés, conséquence de l'obligation d'aller le plus possible en ligne droite.

Miss Henriette n'avait pas à s'en inquiéter, ni presque à s'en apercevoir.

Le paria, dès le début, s'était emparé de la bride qu'il tenait près du mors ; et sans qu'il parût lui en coûter la moindre fatigue, son pas allait en parfaite concordance avec celui de la jument.

White, peu à peu, s'animait davantage. Elle ne demandait qu'à courir. La légèreté de son guide égalait la sienne ; c'était plaisir de les voir s'avancer tous deux à travers des sentiers improvisés dans l'épaisseur du parc.

La jeune créole avait tacitement accepté une intervention que, du reste, il n'était guère en son pouvoir de refuser, en présence d'embarras matériels dont chaque instant augmentait le nombre et l'importance.

La jeune fille songeait à son frère ; elle comptait les minutes qui la séparait encore du lieu de l'accident ; elle aurait voulu, sans doute, avoir des ailes ; de son côté, Bengali semblait faire preuve d'un zèle extraordinaire.

Le fils de Neddy-Neddy, tout en courant, quittait peu des yeux la maîtresse de la jument blanche. Il se retournait autant de fois que le permettait le soin d'une marche aussi prudente que rapide.

Miss Henriette se sentait l'âme tout attendrie. Elle voyait dans cette conduite une double chance d'arriver promptement, sûrement, près d'un bien-aimé frère à qui le temps devait paraître bien long.

Elle était bien excusable, et se disait à mi-voix, oubliant qu'on pouvait l'entendre :

— Brave garçon !.. comme il comprend ce qui se passe au

fond de mon âme !... comme il s'associe avec ardeur au désir qui m'anime d'arriver bien vite au secours d'Edgard !

Un doux sourire où l'inquiétude fraternelle cédait un instant à la reconnaissance, donnait un nouvel éclat à ses yeux et dilatait ses lèvres roses. Bengali voyait tout, de même que pour lui pas une syllabe n'était perdue, une joie indicible se lisait sur son visage.

— Bon ! bon ! murmurait-il, en appuyant fortement une main sur sa poitrine, à l'endroit du cœur.

Quelquefois un soubresaut, provenant d'une frayeur de White ou de la brusque inégalité du terrain, forçait le guide à lâcher prise ; mais, leste comme un chat sauvage, celui-ci bientôt avait repris sa place.

Alors, une exclamation gutturale, dont on eût dit que les échos d'alentour avaient un mystérieux intérêt à recueillir les moindres sons, et que la jument blanche comprenait à merveille, donnait un nouvel essor à cette course hardie où l'homme et la bête luttaient joyeusement et de force et de légèreté.

IX

Le serment d'Edgard.

En d'autres instants, une circonstance n'eût pas manqué d'exciter la surprise de miss Davidson.

Malgré le vouloir apparent d'arriver en toute hâte, le second fils de Ben Saïd s'était bientôt écarté du droit chemin qui menait à la Brèche des Cocotiers, et cela avec un soin particulier.

Les fréquents regards jetés du côté que l'on aurait dû suivre annonçait moins l'intention de prolonger la distance que celle d'éviter surtout certains endroits du parc, ou mieux peut-être, certaines gens.

Or, si miss Henriette n'observait pas tous ces détails, elle était assez pressée d'arriver pour que son impatience finit par se trahir.

— Eh bien ! Bengali ? prononça-t-elle d'une voix où ne cessait d'éclater autant de confiance que de bienveillance, nous ne sommes pas encore à la Brèche ? quand donc y serons-nous ? Je ne croyais vraiment pas que cela fût aussi loin.

— Miss, une minute à peine vous en sépare.

En effet, l'épaisse feuillée sous laquelle on marchait tout à l'heure ne tarda pas à s'éclaircir ; les dernières cimes du parc, après un détour, parurent s'ouvrir comme un rideau. A dix pas au delà de cette lisière, s'élevait le mur d'enceinte au pied duquel, à droite et à gauche, s'étalaient en désordre les pierres dont la chute accidentelle avait déterminé la fameuse brèche.

— Nous y sommes ?

— Oui, miss.

— Et je ne vois personne !... L'endroit où nous attendent mon frère et son ami est donc encore au delà de celui que nous venons d'atteindre ?

— Oui, miss, répéta, d'un signe moins assuré, le jeune paria.

Ne résistant plus à tant d'impatience, la créole anglo-indienne faisait un mouvement pour quitter la selle ; une interjection rapide échappée à son guide la retint.

Alors elle se mit à crier, en plaçant ses mains autour de sa bouche, en manière de porte-voix :

— Edgard ! Edgard !... monsieur Gustave !... nous voici !... Où êtes-vous donc ?

Elle ne put en dire davantage.

Cédant à une excitation violente et dont la cause demeurait impénétrable, White bondit sur elle-même, en jetant un hennissement terrible.

En moins d'une seconde, elle gagna la Brèche, franchit les débris avec l'impétuosité d'une tempête, et s'élança droit devant elle, sourde aux clameurs du jeune Hindou qu'elle venait de renverser, de fouler aux pieds, et qui, cette fois, malgré des jarrets à toute épreuve, ne put continuer de courir aussi vite.

Ici se termina la narration de mistress Trotting ; mais Edgard Davidson lui demanda avec surprise :

— Comment ces explications, surtout les dernières, ont-elles pu vous parvenir ?

— Tom et John avaient pris immédiatement le chemin le plus court, reprit la gouvernante. Ils n'étaient plus qu'à une très-faible distance de leur jeune maîtresse. Ils l'apercevaient venir à travers les branches, quand se produisit l'accident que je viens de raconter d'après eux.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écriait Edgard pénétré d'angoisses ; et je n'étais plus là ! Ah ! pourquoi n'y étais-je déjà plus !

— Comment ! vous arrivez aussi de la Brèche ?

— Mais sans doute !

L'étonnement général atteignait les dernières limites.

— Quoi ! John et Tom ne vous ont pas rencontré ? demanda miss Trotting ; comment se fait-il ?

— Cela s'explique, répondit Edgard. Deux sentiers parallèles, séparés par d'inextricables fouillis de plantes et d'arbrisseaux, conduisent à la Brèche. Tom et John prirent sans doute l'un pour aller, tandis que je suivais l'autre pour revenir. Nous nous sommes croisés.

— Fatalité cruelle ! reprit-il d'une voix pleine de désolation ; sans toi, nous étions de force à disputer Gustave à ces mécréants ! et ma pauvre sœur ne devenait pas victime d'un dévouement que je ne méritais guère !

Ces paroles confirmaient de nouveau deux vérités poignantes : Gustave Gérard était bien décidément en péril entre les mains des vengeurs de Ben Saïd, et le même sort attendait miss Henriette.

Edgard se montrait au désespoir. Mistress Trotting ne souffrait pas moins ; et comme elle était plus expansive, ses reproches se répandaient avec une volubilité sans égale.

— Vilain enfant ! vous avez oublié les recommandations de votre père ! Votre ami, votre sœur sont perdus ! Seigneur ! Seigneur ! un si grand malheur est-il possible ! et que va dire, en rentrant, sir Davidson ? que va-t-il dire ? et que diront aussi les parents du malheureux Gustave ?

— Ah ! s'écria Edgard, ne m'accablez pas, good Anna ! ne suis-je pas déjà bien assez à plaindre ?

— Et à blâmer ! insistait amèrement l'Irlandaise.

— Je ne le sais que trop, mon Dieu !... Mais, voyons, raisonnons. Est-il bien certain que mon ami doive périr ? et pourquoi Henriette ne reviendrait-elle pas ?

— Pourquoi ? s'écria la gouvernante. Ah ! certes ! si tout ce qui arrive ne constituait qu'un fait ordinaire ; si la capture de votre ami et de votre sœur n'avait eu lieu que par hasard, oui, je partagerais peut-être le fol espoir qui vous anime, Edgard ; mais hélas ! hélas !

— Que voulez-vous dire ? demanda avec vivacité le jeune créole.

— Vous oubliez quelqu'un.

— Et qui donc ?

— Bengali, espèce de démon, juste objet de trop de haine pour que l'on puisse croire qu'il aime sincèrement personne ; serpent plus dangereux à lui tout seul que toutes les manillas du monde ; hypocrite, que votre sœur a nourri et qui n'eut jamais qu'une pensée intime, éternel mobile de sa conduite : venger son père !

— Encore ce soupçon ? mais il est abominable !

— Oh ! je sais que vous et votre sœur, et votre père lui-même, l'avez sans cesse traité ainsi, à tel point que je finissais par m'accuser de cela comme d'un péché mortel ; mais aujourd'hui tous mes pressentiments me reviennent, et je ne crains pas de le déclarer : Bengali, ce digne fils d'un scélérat, est un traître !

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Ainsi, good Anna, murmurait Edgard, tout ce qui advient par ma faute...

— Complète, vous dis-je, une trame diabolique. Ah ! malheureux, malheureux enfant ! s'écriait mistress Trotting, vous avez été bien coupable !... Henriette, Gustave, sont perdus, perdus ! nous ne les reverrons jamais !

Edgard, désespéré, se tordait les bras ; on l'entendait crier, à travers d'énormes sanglots :

— Ne dites pas cela, good Anna ! au nom du ciel ! vous me feriez mourir de chagrin ! Ceux que vous considérez comme perdus reviendront, oui, oui !... Mon père va rentrer, je n'hésiterai pas à lui avouer la vérité tout entière. Il sait où trouver aide et protection immédiates. Les autorités lui donneront des soldats. On aura bientôt traqué les brigands, à qui la peur de mourir fera bien entendre raison !

Le jeune Davidson, en tenant ce langage, espérait calmer la bonne dame. Un gémissement plus douloureux encore fut le seul résultat qu'il obtint.

— Votre père ? dit-elle, mais il ne rentrera ni ce soir, ni demain, ni après.

— Que dites-vous ?

— Une chose que vous deviez ignorer et dont votre indocilité habituelle a été l'unique motif.

— On se méfiait encore de moi ?

— Non sans raison, vous voyez !... Obligé de séjourner à Chowringi (partie européenne de Calcutta, dont l'autre portion, plus ancienne et laissée aux indigènes, se nomme la Ville-Noire), sir William vous a fait un mystère de cette circonstance, afin que, l'attendant à chaque instant, vous abusiez moins de son absence.

— De sorte, observa le pauvre garçon, que les secours militaires qu'il aurait obtenus immédiatement se trouvent retardés d'autant ?

— Hélas, oui.

— Eh bien ! s'écrie avec impétuosité le jeune Anglais, à cheval, Tom ! John ! à cheval !... Courons à la ville ! courons avertir mon père !... Eh quoi ! c'est comme cela que vous obéissez, en restant immobiles devant votre maître ?

— Vous oubliez, ou plutôt vous ignorez une chose, mon enfant, dit la gouvernante.

— Et laquelle ?

— Sir Davidson a pris l'unique cheval qui, avec White, restât encore valide ce matin.

— Quoi ! le mal inconnu qui, depuis hier, mettait hors de service Dick, Black et Bull....

— Retient sur la litière les autres animaux de l'écurie.

— Ah ! mon Dieu ! tout se réunit donc pour faire aujourd'hui de ma faute un crime épouvantable !

(*La suite au prochain numéro.*) Alfred SÉGUIN.

REVUE DES MAGASINS

Nous avons signalé dans un précédent numéro, le grand et légitime succès obtenu par la maison de la *Châtelaine* (rue du Bac, 34), à l'occasion de sa remarquable exposition d'articles fantaisistes empruntés à tous les genres dont s'est emparée la haute mercerie.

Les femmes élégantes et de goût distingué nous sauront gré d'appeler de nouveau leur attention, sur les trésors de toutes sortes que leur offre cette maison de premier ordre.

C'est d'abord une blonde d'une légèreté idéale, de forme coquille ou fleur de coton, perlée de jais, destinée à être appliquée sur les tissus les plus légers aussi bien que sur le velours et la soie.

Ce sont ensuite de jolies voilettes ayant tout l'attrait du mystère. A travers leur transparence habilement ménagée, le visage apparaît sous une teinte adorable. Rien de plus vaporeux que le grand voile *Dona Sol*, en semis de jais, avec ses longs bouts rejetés sur les épaules ou venant se nouer négligemment sous le menton.

Nous ne pouvons que citer en bloc une immense collection de ruches Agnès Sorel, Marie Stuart, Saint-Mégrin, en tulle, gaze ou tarlatane, ainsi qu'un magnifique assortiment de rubans empruntant leurs teintes suaves à toutes les fleurs de mai.

Parmi les chapeaux, un grand succès est certainement réservé au chapeau *Trouville*, du prix de 6 fr. 50. Il est en paille anglaise, de forme très-élégante, à fond bouillonné et orné d'une fraîche guirlande de fleurs. Le chapeau *Berry*, en paille de riz et tulle perlé est, lui aussi, un vrai bijou.

Enfin, les femmes qui ont horreur de l'oisiveté, même en villégiature, nous sauront gré de leur signaler les assortiments complets de mercerie qu'on trouve à la *Châtelaine*, et qui sont d'un précieux secours pour les mille petits travaux de couture ou de broderie auxquels on se livre à la campagne.

— Malgré les variations de la mode, les nouvelles formes des corsages, les fantaisies élégantes qui surgissent de tous côtés, la *ceinture Régente* de mesdames DE VERTUS sœurs, grâce à la perfection de sa coupe, reste immuable et conserve son prestige.

Avec les cuirasses que l'on porte actuellement, cette coquette ceinture serait devenue indispensable, si depuis longtemps déjà les élégantes n'avaient pris l'habitude de ne pouvoir s'en passer. Avec quelle grâce elle emprisonne la taille sans l'opprimer, et quelle souplesse charmante elle sait donner à tous les mouvements ! La *ceinture Régente* n'a jamais besoin d'être essayée. Mesdames de Vertus se contentent des mesures exactes, intelligemment données, pour exécuter un corset irréprochable à tous les points de vue.

Il en est de même de la *tournure Du Barry*, qui soutient la croupe des robes et costumes avec une grâce parfaite. Les mesures du corset suffisent pour cette tournure, qui se porte indifféremment avec les costumes courts et les robes à traîne.

Ceinture Régente et *tournure Du Barry* se trouvent maintenant dans le quartier le plus élégant de Paris : rue Auber, 12.

— Nous tenons à faire connaître à toutes nos lectrices un établissement philanthropique qui facilite l'achat de toute espèce de choses utiles à la vie sans faire payer le crédit ; nous voulons parler de la vente par abonnement organisée par M. Crépin aîné, de Vidouville.

Grâce à une ingénieuse combinaison, les personnes qui, se trouvant dans une situation modeste, ne sauraient faire de grosses dépenses au comptant, peuvent se procurer tout ce dont elles ont besoin moyennant la moitié du prix, et le reste payable en six mois. Mobiliers riches ou simples, batterie de cuisine, vêtements pour hommes, femmes et enfants, objets modestes et luxueux, tout se trouve dans les mêmes conditions de payement, par l'intermédiaire de M. Crépin.

La maison Crépin, fondée en 1856, est la première qui ait donné des garanties sérieuses de bon marché ; les acheteurs ne payent pas plus cher qu'ils ne payeraient au comptant ; au moyen de bons spéciaux, ils peuvent s'approvisionner de tout ce qu'ils désirent dans plus de 250 magasins indiqués sur un catalogue spécial.

La meilleure manière de traiter avec M. Crépin aîné consiste à lui écrire par lettre affranchie, 11, 13 et 15, boulevard Ornano. Un employé sera envoyé aux personnes qui en feront la demande, pour expliquer les conditions et recevoir les versements que l'on voudra faire.

SPÉCIALITÉS

La conservation de la beauté féminine a inspiré d'heureuses découvertes à la science de la chimie. Comme toutes les femmes ont la coquetterie de vouloir rester longtemps jeunes et belles, nous avons le devoir de leur indiquer les nouveaux cosmétiques capables de prolonger leur jeunesse et d'embellir même la beauté.

Parmi les nouvelles compositions appelées à un grand succès, nous placerons au premier rang la *crème Simon*, à base de glycérine, dont l'application constante sur le visage fait disparaître les rides et le préserve des moindres rougeurs et rugosités. Cette crème Simon, c'est le secret même de l'éternelle beauté. On en complète l'effet avec la *poudre Figaro*, qui contribue à blanchir la peau et à l'idéaliser. Agréablement parfumée, cette poudre fine et impalpable adhère à la peau et tient lieu de tous les fards sans en être un.

Au printemps, il est prudent de se méfier des premières atteintes du soleil (les poëtes disent baisers). Grâce à la *crème Simon* et à la *poudre Figaro*, on peut braver impunément toutes les intempéries des saisons. Ces deux produits nouveaux se trouvent à la *Tour de Nesle*, boulevard des Italiens, 3, et chez les principaux parfumeurs et pharmaciens.

L. ROUVENAT ✻, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Jamais la fabrication française ne s'était autant surpassée que cette année. La variété de tissus nouveaux que l'on trouve dans les magasins de nouveautés est vraiment inimaginable.

On fait maintenant de ravissantes étoffes tout en laine, ou d'un harmonieux mélange de laine et de soie, et même de coton et laine. Ces derniers tissus, à l'aspect frais et coquet, se vendent à des prix étonnants de bon marché. On en confectionne des costumes de campagne simples ou élégants; cela dépend uniquement des garnitures que l'on veut y mettre.

P. N° 204. — Chapeau Valois.

En général, les tissus d'été de teintes claires, soit en percale, batiste, toile, mohair, sultane, soit même en vigogne légère, sont ornés, cette saison, de bandes de broderies anglaises, de guipures russes ou de Cluny. La grosse dentelle de coton, vulgairement appelée dentelle-torchon, produit également le plus heureux effet avec ces étoffes légères. Peu coûteuse, cette dentelle a beaucoup de genre et semble adoptée par les plus élégantes.

Les rayures, un moment délaissées, constituent la grande mode du moment; aux dernières courses du bois de Boulogne, deux toilettes rayées ont produit une véritable sensation : l'une en faille à rayures blanches et marron, la jupe ras-terre rayée avec nœuds marron devant; cuirasse rayée et manches marron. L'autre en faille blanche à rayures noires, la cuirasse noire et les manches rayées; une riche guipure blanche posée en collerette et formant jabot devant. Des chapeaux couverts de fleurs complétaient l'élégance de ces deux toilettes, qui, portées par deux jolies femmes du meilleur monde, assurent le succès des costumes rayés. C'est assez dire la nouvelle vogue des percales rayées en toutes nuances et des grenadines de laine ou de soie.

Nous avons vu certains pékins écrus, à rayures satinées bleues, roses, mauves, etc., dont on compose de délicieuses toilettes. Ou bien ce sont de longues polonaises ornées de nœuds de ruban devant assortis à la rayure, sur jupons de foulard ou de taffetas de même teinte, ou bien de simples tuniques nouées en écharpe derrière. Avec ces tuniques, la cuirasse de faille de même couleur que le jupon complète un ensemble séduisant et coquet.

Les cuirasses se porteront tout l'été, au moins jusqu'aux chaleurs; elles sont aussi jolies à la ville qu'au bal et donnent tant d'élégance à la taille, qu'elles emprisonnent avec une grâce parfaite, qu'elles jouent un rôle très-important dans la toilette des femmes. Mais, nous l'avons déjà dit, les femmes petites et très-minces doivent se méfier de la cuirasse, qui a le tort de les réduire à leur plus simple expression. En résumé, la cuirasse ne convient qu'aux femmes grandes et bien faites; elle amincit sensiblement les femmes un peu fortes. Avec la cuirasse, on peut se passer de confection ou se contenter d'une écharpe de crêpe de Chine, négligemment nouée devant ou derrière.

Pour costumes de voyage ou de fatigue, il n'est pas de tissus préférables au mohair et au tussor. Ces deux étoffes inchiffonnables sont d'une solidité à toute épreuve. Le tussor qui ne se fait que de couleur écrue, est d'un heureux effet garni de guipures de laine de même teinte. Quant au mohair, comme il se produit en toutes nuances, il est facile d'en varier les garnitures à l'infini. Avec le mohair gris, nous recommanderons des biais de taffetas noir et blanc autour des volants et garnitures. Un foulard assorti, posé artistement sur un chapeau de paille, complétera un costume de voyage et négligé ayant du genre et de la distinction.

Beaucoup de broderies anglaises, cet été, sur les costumes de batiste et de toile bleue. Les robes brodées en nansouk ou en mousseline auront aussi un grand succès, comme toutes

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

les broderies du reste. — Les plus élégants costumes de ville sont surchargés de broderies perlées de jais ou d'acier. En ce genre, nous détaillerons un costume d'un très-riche effet : Jupe ras-terre en faille gris-fer, garnie dans le bas de deux petits volants froncés, bordés d'un liséré et d'un biais, et surmontés d'un haut bouillonné coulissé ; tunique en sicilienne d'un gris plus clair, formant long tablier devant et deux draperies derrière superposées en biais; cette tunique ornée d'une riche broderie perlée d'acier et d'une frange perlée ; cuirasse également brodée d'acier.

Les cuirasses de couleur peuvent être unies ou à peu près, mais les cuirasses de faille noire sont beaucoup plus élégantes avec broderies de soie de couleur ou perlées de jais.

Aux femmes économes, à la recherche de toilettes peu coûteuses et cependant coquettes et gracieuses, nous conseillerons certains valencias (tissus bon marché en soie et laine) que l'on garnit d'un petit volant de taffetas léger de couleur; si la teinte est gris-feutre ou havane clair, on choisira du taffetas marron ; avec les gris bleutés, rien de plus joli que le bronze ou le noir. Il suffit d'un petit volant de 5 centimètres autour d'une polonaise, aux manches et aux poches, ou autour d'une tunique, pour donner de l'élégance au plus modeste tissu du monde.

En fait de lingerie, ce sont toujours les cols de toile fine et de batiste qu'il faut porter avec les toilettes de ville. Les cols sont encore très-montants derrière, mais ouverts devant et à revers rabattus. Ces cols ouverts devant sont beaucoup plus agréables à porter l'été que les autres. Nous avons vu aussi beaucoup de collerettes de batiste plissées derrière, montantes, mais rabattues devant et unies. Les parures de couleur, soit en percale, soit en Oxford, avec plastrons de couleur, sont extrêmement négligées ; nous les conseillons pour les voyages, sorties matinales et parties de campagne. Les tuyautés et plissés de mousseline et valenciennes sont toujours d'un joli effet dans l'intérieur des corsages ouverts.

Les grands cols Louis XIII en guipure sont redevenus à la mode, ainsi que les cols marins que jeunes femmes et jeunes filles ont empruntés aux enfants.

Louise DE TAILLAC.

Description de la planche P. n° 204.

(Voy. page 205.)

Chapeau *Valois*, composé de plissés de faille noire doublés de faille bleu pâle. Ces plissés forment visière devant et coquillés de chaque côté; nœud bordé de faille bleue et retenu par une boucle de jais, le fond du chapeau en tulle noir perlé de jais et bouillonné; longue plume rejetée derrière et touffe de plumes de coq ramenées devant. Toilette de faille noire et faille bleu pâle; revers et collier de plumes au corsage.

Description de la planche coloriée n° 1141.

1. Jupe de poult de soie marron doré, garnie de deux volants froncés et à tête, l'un de 30 centimètres et l'autre de 35. Tunique en sicilienne bleu pâle, courte devant, drapée de chaque côté, ramenée en arrière et formant pouff derrière. Corsage à basques plates et arrondies, col, revers et parements de velours bleu, jabot et manchettes de guipure. — Chapeau assorti à la toilette, en velours bleu foncé et sicilienne bleu pâle, longue plume bleue rejetée derrière et plume bleu pâle de côté.

2. Costume gris-marron de deux tons, en faille et cachemire. — La jupe garnie de volants doubles, le premier en faille, plissé, avec second volant de cachemire froncé retenu par un biais de faille gris clair. Deux volants autour de la jupe ras-terre et un troisième en tablier devant. Corsage à gilet devant avec deux longues pointes de chaque côté formant tunique et longue basque derrière. Même garniture composée d'un petit volant plissé en faille, d'un volant froncé et d'un biais de faille, parements au bas des manches. — Chapeau à forme basse, diadème de fleurs en dessous, longue traîne derrière, apprêt de dentelle et touffe de plumes, écharpe de dentelle en brides.

CAUSERIE

Le printemps a fait son entrée, d'une façon un peu tardive il est vrai, mais enfin il l'a faite. Il s'est même présenté avec d'assez chaleureuses démonstrations pour qu'on ne pût l'accueillir froidement : il tenait évidemment à faire excuser sa coupable inexactitude.

En gentleman avisé, c'est aux courses de Longchamps qu'il s'est tout d'abord montré. Il avait, dit-on, reçu une carte d'entrée dans l'enceinte du pesage, et ne ménageait point les sourires ironiques aux prudents turfistes qui, ne comptant pas sur sa rencontre, avaient endossé de ces pardessus qui ne craignent pas cinq degrés au-dessous de zéro. Une température de vers à soie rayonnait autour du gracieux visiteur, et un autre que lui eût été étouffé par la foule qui se pressait au vestiaire. Léon, le *vestiairiste*, était radieux comme le soleil.

— Il fallait bien qu'il vint ! s'écriait-il. Pas plus tard que ce matin, je l'ai dit à ma fille : « Tu vas avoir un coup de feu. »

En effet, mille bras, au bout desquels il y avait un paletot, se tendaient suppliants vers la famille Léon, qui, avec une équité qui ferait supposer qu'elle a du sang de saint Louis dans les veines, évitait le plus petit passe-droit et satisfaisait aux exigences de sa nombreuse clientèle.

C'est un type parisien assez curieux que Léon Lippmann, le *vestiairiste*. Il y a plus de trente ans qu'il vend des programmes sur les champs de courses. A Longchamps, à Chantilly, à Auteuil, à La Marche, à Porchefontaine, partout on retrouve Léon avec sa figure franche, ouverte, encadrée d'une barbe au milieu de laquelle cinquante-sept années ont à peine semé quelques poils gris. Il est complaisant pour tout le monde et s'efforce d'être utile dès que l'occasion s'en présente. C'est lui qui, dernièrement, a découvert le maréchal de Mac-Mahon, un peu perdu dans la foule, au concours hippique, et l'a guidé jusqu'à la tribune d'honneur.

Vous l'avez vu dans l'après-midi; le soir, vous le retrouvez à l'Opéra-Comique, ou dans tout autre théâtre, ou bien au bal du ministère.

Il connaît tout le monde et il est bien peu de personnages dont il n'ait gardé le paletot. Aussi Léon, qui est un bibliophile et un observateur, prétend que, rien qu'au toucher du vêtement qu'on remet entre ses mains, il se fait presque à la minute une idée exacte de l'homme qui l'a porté. On n'a qu'à lui montrer un paletot pour qu'à première vue il devine s'il appartient à un militaire, à un diplomate, à un financier, à un *gommeux* ou à un homme de lettres.

C'est décidément un type curieux que cet homme.

— J'ai cinquante-sept ans, disait-il l'autre jour avec orgueil, on m'a confié 1 528 037 pardessus, 935 010 cannes, 1 300 515 parapluies, tous ces chiffres sont d'une rigoureuse exactitude et je n'ai jamais perdu qu'une canne... la mienne, que j'avais remise au vestiairiste qui m'a précédé sur un des hippodromes où je suis employé. Je ne vous dis pas son nom, a-t-il ajouté, parce que je ne voudrais pas déshonorer un confrère.

Avec le printemps, nous avons vu épanouir ces gracieuses toilettes féminines qui ne peuvent éclore qu'au soleil; fleurs éphémères de cette fée toute-puissante qu'on appelle la mode.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Cette année, il semble qu'elle ait voulu épuiser sur les chapeaux toute sa munificence.

On a souvent dit, et des philosophes mêmes l'ont affirmé, que la femme avait la tête forte; il faut qu'elle l'ait, en effet, pour supporter les énormes charges que le goût du jour lui impose. La modiste prend sa plus jolie cliente et s'applique à résoudre ce problème :

— Étant donnée la tête adorable de la petite marquise, en faire une pièce montée de chez Félix ou de chez Frascati.

L'œuvre est commencée par le coiffeur, qui édifie un de ces chignons dont le déboulonnage exige des heures de patience. la modiste achève : elle apporte non plus un chapeau, non plus une paille légère, ornée de quelques fleurs, tout ce qu'aurait pu contenir la main mignonne qui les auraient cueillies, mais une corbeille, une lourde corbeille remplie de fruits ou de branches fleuries.

Dieu! que c'est lourd !... Ce n'est plus une rose qui orne le chapeau, c'est un rosier; ce n'est plus une grappe de raisin, c'est une vigne; ce n'est plus un bouquet de bluets ou de coquelicots, c'est un champ de blé. Il n'y a pas de raison pour s'arrêter et ne pas cacher des cailles vivantes et de vrais perdreaux, avec droit de chasse, sur la plupart des coiffures que l'on voit.

Partant de ce principe qu'une tête de femme ne craint pas la charge, il y a une mode qui pourrait parfaitement prévaloir et que nous recommandons pour l'année prochaine : c'est le chapeau jardinière. Une petite caisse légère, naturellement, contenant de la terre bien fine, et là-dedans, de vraies plantes naturelles, renouvelées chaque jour et répandant un parfum délicieux.

Cette mode, si elle était adoptée, augmenterait encore la consommation de fleurs qui se fait à Paris et qui, ce nous semble, devient chaque jour plus considérable.

Malgré les effluves printaniers, les salons sont plus brillants que jamais. Il semble que mondains et mondaines mettent les bals doubles, en raison du peu de temps qui reste encore à en donner. On s'entretient encore d'une fête qui a été le couronnement d'avril, et qui a eu pour résultat de transporter l'Orient des *Mille et une Nuits* rue Laffite, chez l'ambassadeur de Turquie. Il y avait là une galerie-serre éclairée par des feux de couleur variée qui produisaient un spectacle féerique.

La semaine précédente, une délicieuse soirée avait eu lieu chez le baron et la baronne de C... Deux jolis actes: *Une heure en gare* et *l'Autre motif*, y ont été joué par la maîtresse de la maison avec un tact et une distinction qui ont enlevé tous les suffrages.

A ce propos, il s'est produit un incident assez piquant et qui vaut qu'on le raconte.

Le directeur d'un théâtre de province, homme d'ailleurs d'une tenue irréprochable, mais qu'une de ces présentations, assez fréquentes dans le monde parisien, et qui, à un moment donné, passent inaperçues, avait amené là, probablement sans explication préalable, trouva le rôle de madame la baronne de C... si parfaitement réussi, qu'il la prit pour une artiste professionnelle. S'adressant alors à son voisin, qui lui parut être un des familiers de la maison, il le pria de lui servir d'intermédiaire pour négocier avec elle un engagement dans sa troupe, à des conditions très-avantageuses.

Grande donc fut sa confusion lorsqu'il apprit que la comédienne qui l'avait charmé n'appartenait pas au théâtre. Aussi, sans attendre que le compliment arrivât à la destinataire, s'esquiva-t-il avec la spontanéité du désappointement.

Ludovic Sauveur.

LA VIE PARISIENNE

On part pour la campagne : il n'y a pas, en ce moment, d'occupation qui soit plus à la mode.

Mais si la campagne a ses fervents de plus en plus nombreux, elle a aussi ses ennemis acharnés.

De ce nombre est Léo Lespès (prononcez Timothée Trimm). C'est lui qui disait l'autre jour :

— La campagne !... je la hais au point que je ne peux pas regarder une salade qui n'est pas retournée ! Elle me rappelle les champs.

* * *

Une petite fille avait une tante malade.

Or, après avoir, dans sa prière du soir, demandé la santé au bon Dieu pour son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, elle ajouta :

— Guérissez bien vite ma tante qui est malade.

Puis elle se releva de sa posture de pieuse suppliante.

— Tu as prié pour ta tante ? demanda sa mère.

— Oui, maman.

— Tu as bien demandé sa guérison ?

— Oui, maman.

— C'est très-bien, fit la mère.

Tout à coup la petite fille se rejeta à genoux et se remit à faire une très-courte oraison.

Puis elle se releva, calme et satisfaite.

— Que viens-tu de faire ? dit la mère intriguée.

Je viens de compléter ma demande pour ma tante... J'avais oublié de donner au bon Dieu *son adresse !*

* * *

Autre mot d'enfant, qu'on n'inventerait pas.

Bébé n'a pas encore tout à fait quatre ans.

Il racontait à son père comment il venait de voir de très-jolies choses (pour les petits enfants), qu'il faudrait lui acheter.

— Allons donc ! dit son père en riant, tu n'es plus un enfant, toi !

Et Bébé, convaincu, avec un grand sérieux :

— Mais quand je me baisse !

* * *

Tout n'est pas rose dans les quêtes de charité.

Une dame de la haute société parisienne quêtait dernièrement à Saint-Roch.

Elle présente l'aumônière à un richard qui lui dit rudement :

— Je n'ai rien.

— Prenez, monsieur, répond aussitôt la dame ; c'est pour les indigents que je quête.

* * *

On parlait devant madame d'A... de monseigneur B...

Quelqu'un dit : — Je sais qu'il est ultramontain.

— Vous voulez dire ultra mondain, répliqua madame d'A...

* * *

Scène de police correctionnelle.

Le président à un gavroche prévenu de vagabondage :

— Où demeurez-vous ?

— Chez maman.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Et qu'est-ce que vous y faites, chez madame votre mère?
— M'sieu, j'aide la brave femme.
— Et, qu'est-ce qu'elle fait, cette brave femme.
— Mon magistrat, elle ne fait rien.

* * *

Un savetier chantait et répétait continuellement ce refrain :

« Le roi dit à la reine,
» La reine dit au roi. »

Sa femme, impatientée, lui demande un jour :
— Eh bien ! que dit ce roi à cette reine, et cette reine au roi?
Alors, le savetier prend son tire-pied, et, après l'avoir laissé retomber plusieurs fois sur l'échine de sa femme :
— Cela t'apprendra à te mêler des affaires de l'État.

* * *

Dans un cabinet de médecin consultant :
— Qu'est-ce qu'il y a encore, Jean ?
— Monsieur, il y a là un muet.
— Un muet, êtes-vous bien sûr ?
— Dame, monsieur, c'est lui qui le dit.

A. Z.

LE FAUX LANGAGE

« Chère madame, vous me voyez *désespéré* d'être obligé de vous prévenir que, ce soir, une affaire importante... »

« Mon cher ami, je suis vraiment *désolé* de ne pouvoir vous être agréable en cette circonstance... »

« J'ai une migraine *atroce !* »

« J'ai une névralgie *épouvantable!* »

« Un *effroyable* mal de dents me retient à la maison. »

« Quel *magnifique* fête que celle de la marquise de V... ! »

« Cette pauvre marquise avait hier une toilette *horrible.* »

« Un tel est un pianiste *prodigieux !* »

Voilà le langage d'à présent. On ne saurait dire la moindre chose sans le cortége obligé de ces épithètes sonores, poussant tout au superlatif. On dirait qu'on a peur de ne pas être cru si l'on se sert d'expressions modérées. C'est une très-mauvaise méthode qu'on a adoptée là, et nous la suivons tous avec un entraînement déplorable.

Cela nous habitue à considérer les afflictions, les plaisirs et tout ce qui s'ensuit, d'un œil froid, plus que froid, surtout s'il s'agit des autres. Madame de Sévigné a contribué à faire prospérer ces tournures de langage, et j'ai surpris bien des gens essayant, soit en écrivant, soit en parlant, de placer la fameuse kyrielle d'adjectifs dont le grand bas bleu du XVIIIe siècle assaisonne la lettre que l'on sait.

C'est qu'on a beau faire et essayer de parler naturellement, on est entraîné malgré soi à ces affectations superlatives.

Le désespoir et la désolation exigent des larmes et des cris, et si l'on chargeait un acteur de les représenter au théâtre, on verrait ce que cela donnerait; quant à l'atrocité d'une migraine, on ne peut guère s'en rendre compte quand on ne la ressent pas. Seulement, ce mot « atroce » semble faire entrevoir tous les engins d'un cabinet de chirurgie ou d'un tourmenteur de l'ancien régime.

Je n'ai pas l'intention de faire le puriste aujourd'hui, d'abord parce que je trouve cela très-ennuyeux, et que personne ne se corrige; ensuite parce que nous serions menés trop loin. Du reste, il y a un excellent guide pour toutes ces choses, le *Courrier de Vaugelas*, un monument élevé à la propagation universelle de la langue française, par M. Eman Martin.

Si l'on se préoccupait un peu plus de respecter le beau et vrai langage, au lieu de chercher à inventer des mots prétendus typiques, à adopter des termes d'argot, à introduire des locutions étrangères qui, à la longue, émaillent singulièrement un discours et le rendent incompréhensible à qui n'est pas au courant, des publications comme celle de M. Eman obtiendraient un grand succès.

Ch. Libert.

LA CORDE DE PENDU

On ne s'imaginerait pas qu'il y a encore des gens qui croient aux sortiléges, aux talismans, et qui ne sont pas d'ignares paysans, de grossiers montagnards, n'ayant jamais rien lu, rien examiné.

Cela est pourtant et, à tous les degrés de l'échelle sociale, on voit encore, chaque jour, des superstitions se manifester, indices graves d'un commencement de dérangement dans le cerveau.

Je ne parlerai pas des joueurs qui, aveuglés par la passion, et poursuivis par une déveine sans merci, essayent de s'accrocher aux plus menues branches, et font alors de véritables folies, dans l'espoir de gagner. La plupart de ceux-là sont amusants et drôles, et les journaux se sont plu souvent à faire connaître les trucs étranges auxquels ils se livrent, afin de détourner l'attention de la fée Guignon du tapis où ils jettent leurs enjeux.

Mais il y a des superstitieux convaincus, par exemple, que posséder dans sa poche un fragment de la corde d'un pendu, c'est entrer dans une période de bonheurs de tout genre, et que tout doit céder devant l'influence de ce chanvre inerte.

Ce n'est pas sans dessein que j'ai dit « ce chanvre », car il y a des degrés dans la bêtise humaine, et telle corde ayant servit à cet usage est bonne, tandis que telle autre est détestable. Il y a corde de pendu et corde de pendu. Paul Féval a fait un bien joli roman sur ce sujet, le *Chevalier de Kéramour ;* mais il ne détruit pas le préjugé. Quand on amuse, on ne corrige pas.

Il y a, à Paris surtout, une fièvre de suicides qui a sa source généralement dans la série des mécomptes qu'amène le séjour de cette ville où l'on croit trouver la fortune au tournant de chaque rue. Beaucoup de malheureux choisissent la strangulation pour quitter la vie; c'est, à leur avis, la mort la plus propre, la plus commode, la plus agréable, et souvent ils ne se montrent pas difficiles sur le choix de l'objet. Pourvu que ce soit un tissu résistant, corde de chanvre, cravate de soie, rubans, mouchoirs!

Il paraît que chaque fois que la mort moissonne de la sorte, c'est à qui possédera la corde. Ordinairement c'est le commissaire de police qui s'en empare, comme pièce de conviction; mais souvent elle a déjà disparu quand il arrive. On se la dispute, on la découpe en morceaux, on en fait part à ses amis, la folie est à son comble.

Eh bien ! il paraît que ce n'est pas bon du tout, mais pas du tout !

Ces cordes-là n'ont aucune influence sur l'esprit du diable; on a beau en porter un morceau sur son cœur, peine inutile, et si l'on y réfléchit, cela s'explique. Le suicide est souvent la résolution suprême d'une âme qui se repent ou désespère, et Satan n'aime pas les âmes qui se repentent.

Il faut, pour qu'une corde de pendu fasse l'effet d'un talisman, — pas tout à fait, cependant, comme aux *Pilules du Diable*, — qu'elle provienne d'un supplicié. Il faut que ce soit le bourreau qui ait pendu cet homme, malgré lui, et pour crimes commis.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Quand le talisman n'a pas cette origine, c'est comme si l'on avait dans sa poche une tabatière.

Jugez de la stupidité humaine! On croit cela, on le croit absolument; et il paraît que, dans les pays où l'on pend encore, par arrêt de justice, le bourreau et ses aides se font de fort jolis revenus par la vente des brins de chanvre.

Ainsi, voilà déjà un lambeau de la superstition qui s'en va : il y à des conditions aux vertus de la corde. Que ceux qui en possèdent ayant une origine de suicide, et ne cessent d'être visités par le mauvais sort, jettent au feu ce lambeau inutile!

S'ils se mettent à la recherche d'une vraie corde de pendu, ils s'apercevront que l'intelligence et les efforts qu'ils ont déployés pour se la procurer auraient pu être suffisants pour conquérir la fortune dont tout le monde se contente.

CHRYSALE.

THÉATRES

OPÉRA. — La retraite prématurée de mademoiselle Fidès-Devriès, pour cause de mariage, a laissé dans la troupe de l'Opéra un vide que M. Halanzier aura de la peine à combler. Pour y pourvoir, il a fait débuter dans *Guillaume Tell* une élève du Conservatoire, plusieurs fois couronnée au dernier concours, mademoiselle Fouquet.

On peut féliciter la jeune débutante de l'accueil qu'elle a reçu, mais en constatant que la beauté a eu certainement la plus large part dans le succès un peu trop accentué de son début à l'Opéra.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Le Théâtre-Français vient de reprendre l'ingénieuse et charmante comédie de M. Ernest Legouvé. *Un jeune homme qui ne fait rien*, avec Pierre Berton, dont la franchise, l'élan et la jeunesse font merveille dans le rôle de Maurice de Verdières.

Dans la même soirée, Got prenait en maître possession du rôle de Dubois dans les *Fausses confidences*, où il a été d'un comique et d'un naturel admirables.

VARIÉTÉS. — Reprise de la *Périchole*, opérette de M. Offenbach, revue, non corrigée, et augmentée d'un acte nouveau.

Voilà six ans déjà que la Périchole, la chanteuse nomade de Lima, avait chanté sa dernière chanson :

Le conquérant dit à la jeune Indienne :
Tu vois, Fatma, que je suis ton vainqueur;
Mais ma vertu doit respecter la tienne,
Et ce respect refroidit mon ardeur!

La chanteuse ambulante et son compagnon Piquillo n'avaient pas, hélas! retrouvé le Pérou à Paris; ils avaient bientôt disparu et l'on croyait ne les revoir jamais. Ils sont pourtant revenus, avec un répertoire nouveau; le public a fêté leur retour, et leur fortune est aujourd'hui assurée.

Le troisième acte en deux tableaux, ajouté par MM. Meilhac et Halévy, est très-réussi. M. Offenbach y a introduit de charmantes chansons, et le nouvel air du prisonnier Piquillo :

Qu'est-c' qu'ell' peut fair' pendant c'temps-là?

va être fredonné bientôt par tous les échos d'alentour.

THÉATRE DE CLUNY. — Nulle œuvre de Balzac ne semble avoir été moins faite pour le théâtre que le *Cousin Pons*, bien que le roman dût fournir, à la scène, des situations dramatiques, mais dépouillées nécessairement de ce qui leur donnait la logique et la force. L'auteur du drame, M. Alphonse de Launay, a traité le *Cousin Pons* avec respect et serré Balzac d'aussi près qu'il a pu; il a fait, en somme, un travail assez inutile et a donné de la tête contre plus d'un obstacle inévitable.

En résumé, on ne saurait reprocher au Théâtre de Cluny d'avoir accueilli ce drame d'un auteur nouveau. Le succès donne toujours raison, et l'épreuve, particulièrement redoutable en pareil cas, de la première représentation, a promis à cette téméraire tentative un résultat favorable, suffisant pour lui servir d'excuse.

FOLIES-DRAMATIQUES. — La *Belle Bourbonnaise*, trois actes de MM. Dubreuil et Chabrillat, musique de M. Cœdès. Vous supposez qu'il s'agit encore d'une opérette? Les noms des auteurs du livret pourraient raisonnablement le donner à croire; mais M. Cœdès a tenu à faire œuvre plus sérieuse, et c'est d'un opéra-comique qu'il a écrit la partition.

Autre détail : Sainte-Foy, l'une des gloires de la salle Favart, a émigré tout exprès pour créer l'un des rôles de l'œuvre nouvelle. L'Opéra-Comique au boulevard du Temple, c'est le monde renversé!

M. Cœdès ne s'en plaindra pas, puisqu'il a pu y trouver un succès même après la *Fille de madame Angot*.

THÉATRE DU CHATEAU-D'EAU. — A force de persévérance et d'efforts, M. Cogniard a fini par faire du Château-d'Eau un théâtre parisien, et par apprendre au public le chemin de cette scène perdue dans les solitudes immenses qu'arrose le canal Saint-Martin.

Sous le titre heureux de *Colin-Tampon*, MM. Blondeau et Monréal lui ont servi une « fantaisie burlesque » très-curieuse à voir. Au milieu d'une action banale et un peu bâclée à la diable, se succèdent une foule d'épisodes qui brillent plus par la gaieté et la bonne humeur que par l'originalité, et dont le principal mérite consiste à servir de prétexte à des *trucs* amusants.

HOP-FROG.

BAMBINO

Un jour que je tenais les ballades d'Hugo,
Mon neveu, rose et frais comme un printemps nouveau
Par une après-midi brumeuse de décembre,
Entra, joyeux rayon de soleil, dans ma chambre.
Tout s'éclaira : du bout des pieds l'enfant marchait,
Pour ne point déranger son oncle qui lisait.
Quand j'eus fini, vers moi levant son regard ivre,
Dans ses mignonnes mains il prit le divin livre,
Le contempla longtemps, longtemps le caressa;
Avec effusion ensuite il l'embrassa!
Et moi, les yeux mouillés et la bouche muette,
Je crus voir tressaillir les strophes du poëte;
Et je crus voir les vers tout prêts à s'élancer,
Comme un petit oiseau qu'on cherche à caresser.
Ce n'est pas tout : après, il fit semblant de lire,
Fier d'être un grand garçon; et puis, l'âme en délire,
Laissant errer tout haut sa jeune invention,
Il composait la page à faire illusion
A ceux qui, du dehors, pouvaient parfois l'entendre.
C'était joli, charmant, doux, enfantin et tendre.
Las enfin de baisser ainsi son front vermeil,
Il sortit, me laissant obscur et sans soleil!

Grands esprits lumineux, qui n'êtes que des hommes,
Vous n'êtes pas savants, plus que nous ne le sommes.
Quand je vous vois penchés, pleins de prose et de vers,
Sur ce livre de Dieu qu'on nomme l'univers...
Que vous n'entendez pas... je me prends à sourire,
Et je pense au bambin qui fait semblant de lire.

A. R.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DESCRIPTION DE LA TOILETTE (PLANCHE G. N° 410).

Robe de chambre pouvant se faire en cachemire et en nansouk. Cette robe, de forme Watteau, à longue traîne, est garnie devant en tablier de quatre biais à plis, de longueur différente, encadrés d'un tuyauté; volant plissé étroit du haut, arrondi des côtés et haut derrière de trente-cinq centimètres, surmonté d'un biais et d'une tête remontante; poches de chaque côté ornées d'un nœud de faille. Manches pagodes; même garniture au col et aux manches. — Coiffure Renaissance, relevée des côtés à racine droite, bandeaux russes ondulés, boucles enlacées et tombantes derrière.

Pantoufles Fénelon à talons Louis XV.

MODÈLE DE PEIGNOIR

Leroy imp. r. des Marais, 66. Ad. Goubaud et fils Ed.rs Paris

1141

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de M.lle M.me Bataillon, r. Thérèse, 5. Chapeaux de M.me Moreau-Didsbury, Boul.d des Capucines, 23.

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon. Jupons et Tournures de P. de Plument, r. Vivienne, 33.

Parfums de la M.me Violet, B.d des Capucines, 12. Veloutine Viard, Pl. du Palais Royal, 2.

Entered at Stationer's hall.

LONDON. Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DESCRIPTION DE LA TOILETTE (PLANCHE G. N° 411).

Robe de faille blanche, longue traîne unie, tablier composé de larges plissés en travers dans le bas, bouillonné de crêpe lisse remontant en quilles de chaque côté, avec mêmes plissés de faille dépassant le commencement de la traîne; tunique en pointe composée de bouillonnés de crêpe lisse blanc avec ruche; dans le bas, au-dessus d'un petit volant de dentelle, quatre petits bouquets d'oranger au bas de la tunique.

Cuirasse de faille ouverte, à revers de dentelle sur plissés de faille, collerette Médicis; manches bouillonnées, chaque bouillonné séparé par un petit biais de faille, double manche tombante à épaulette élevée, doublée de satin blanc, boutons et collier de perles; demi-guirlande d'oranger; long voile de tulle illusion. — Souliers de faille à talons Louis XV.

TOILETTE DE MARIÉE

BENGALI
OU
LES FILS DU PENDU
(HISTOIRE INDIENNE. — SUITE.)

Un morne silence régnait dans la salle. Une douleur profonde avait pénétré toutes les âmes; elle éclatait sur tous les visages; mais rien n'approchait de celle du jeune Davidson.

La terrible voix de la conscience, qui ne fait jamais grâce à personne, l'accusait d'un double malheur.

Le malheureux ne cessait de gémir :

— Pauvre petite sœur !... Pauvre Gustave !

Cependant Edgard n'était pas homme à répandre longtemps des pleurs et des plaintes inutiles.

Tout à coup il s'essuya les yeux, releva la tête, et chassa, pour ainsi dire, les idées tristes ou décourageantes qui tout à l'heure emplissaient son âme.

Le désespoir faisait place à une brave résolution.

— J'ai fait le mal, s'écria-t-il, sachons le réparer!

Et aussitôt, d'une voix forte !

— John !

— Maître appelé moa?

— Va chercher toutes les armes qui se trouvent à Davidson House... Tom ! Prends toute la poudre et toutes les balles que tu pourras trouver, et vivement. Nous partons à l'instant même.

— Sans manger ni boire quelque chose ?

Heureusement pour Tom, ces mots ne furent entendus que de son camarade. John, d'un signe, lui fit comprendre l'importunité d'une pareille demande.

— Vous partez? s'informa, pendant ce temps, mistress Trotting.

— Oui, sans doûte.

— Pour Calcutta, où vous espérez rencontrer votre père ?

— Pour les bois infestés de brigands où gémissent prisonniers Henriette et Gustave ! dit le jeune créole.

— O ciel ! est-il possible !

— Oui, good Anna, répondit fermement Edgard; et vous m'obligerez en envoyant de suite, par un moyen que vous saurez trouver, un message à mon père. Il ne doit pas ignorer plus longtemps ce qui se passe. Quant à moi, voyez-vous, je ne saurais vivre une heure, cette même heure n'étant pas employée à tâcher de sauver les malheureuses victimes de ma désobéissance.

— Brave et cher enfant! Un si prompt repentir exprimé de la sorte m'ôte la force de vous blâmer encore. Mais avez-vous bien réfléchi ?

— Je ne songe et ne dois songer qu'à mon devoir, lequel me défend de rester ici davantage... Good Anna, embrassez-moi et priez Dieu pour le succès de mon entreprise.

— Vous voulez donc absolument ?...

— Délivrer et ramener ceux dont la mort serait mon ouvrage, ou périr avec eux, je le jure !... Répétez le serment d'Edgard à mon père, et dont la douleur, si je ne suis pas de retour à son arrivée, aura besoin de toutes les ressources de votre bon cœur, good Anna, pour ne pas en faire le plus malheureux des hommes.

La détermination, le courage du jeune créole, rendaient son visage rayonnant, et donnaient à ses actions une vibration singulière. Mistress Trotting ne l'avait jamais trouvé si beau qu'en ce moment.

Aussi, oubliant sa douleur pour admirer l'enfant qu'elle avait vu naître et grandir :

— Noble enfant ! s'écria-t-elle ; ah ! je l'ai souvent prédit à sir Davidson : vos défauts ne sont que l'envers de qualités magnifiques. Vous serez la gloire des vieux jours de votre père !

— Dieu veuille, pour commencer, good Anna, que je n'aie pas assuré aujourd'hui son malheur éternel !

— Non ! non ! cher Edgard ! je l'invoquerai avec tant de ferveur qu'il daignera ne pas repousser mes prières !

Pendant ce temps, les deux noirs, obéissant avec l'empressement de chiens qu'on fouette, étaient revenus chargés des objets réclamés ; ils grognaient encore, tout bas à la vérité : non point que leur attachement pour « petit maître » et « petite maîtresse » fût douteux, mais Tom et John étaient la paresse incarnée..

Ils étaient en outre capons comme la lune (expression consacrée par l'usage et que nous ne prétendons point expliquer), et de plus gourmands à rendre des points à Gargantua lui-même.

Le fils Davidson embrassa une dernière fois mistress Trotting. La digne femme lui répondit en le pressant éperdument sur son cœur.

Après quoi :

— En avant ! dit-il d'un air intrépide.

Et bon gré, mal gré, les deux noirs suivirent le jeune blanc comme deux ombres.

X

L'ombre mystérieuse.

On eut bientôt traversé le jardin, le parc et franchi la fameuse Brèche aux Cocotiers, laquelle n'avait jamais tant fait parler d'elle.

Edgard, animé d'une ardeur qui l'élevait, pour ainsi dire, au-dessus de son âge, avait bien recommandé aux hommes qui le suivaient d'avancer le plus doucement possible. Il s'adressait d'ailleurs à des organisations douées des qualités nécessaires au genre de chasse que l'on allait entreprendre.

On reconnaît, en effet, à la race nègre, une perspicacité moyenne entre celle qui distingue les Européens et celle des sauvages indieus.

Tom et John, dont les privations comme repos et comme nourriture n'étaient encore qu'à peu près imaginaires, eu égard au peu de temps écoulé depuis leur départ, montraient un zèle qu'il n'était pas utile de stimuler davantage.

Edgard ouvrait gaillardement la marche. Les deux Mozambiques tenaient sa droite et sa gauche, à une faible distance en arrière.

Le frère de miss Henriette se rappelait fort à propos une sentence que l'on ne saurait trop retenir et surtout mettre en pratique :

— « A l'homme de sang-froid appartient l'univers. »

Il s'efforçait d'acquérir beaucoup de calme. Il se disait à mi-voix, et sans que cela nuisit à l'activité de ses pas.

— Ou les brigands ont établi leur tanière dans les jungles (1) qui nous enveloppent de toutes parts à cette heure, ou ils peuvent avoir choisi un bon endroit au delà des prairies qui s'étendent, là-bas à gauche, le long du Hougly. Dans le premier cas, ils se cachent dans l'épaisseur des fourrés; dans le second, ils attendent la tombée du jour, afin de mieux franchir impunément un si grand espace; tout porte à croire, cependant, qu'ils n'ont pas quitté ces parages.

En devisant de la sorte, Edgard hâtait une marche déjà très-hâtive. Son but était de couper la route aux ravisseurs, en les

(1) Vastes étendues où le sol, alternativement aride ou marécageux, produit des broussailles, des roseaux, de hautes herbes; repaire facile de bêtes sauvages et de reptiles.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

précédant hors des lieux où chaque buisson, chaque racine, leur offraient un moyen de braver ses recherches.

John et Tom ne s'attardaient pas d'une semelle, autant par esprit de conservation que par dévouement. En effet, il était de l'intérêt commun que l'on explorât des yeux et de l'oreille non-seulement la place que l'on foulait des pieds, mais les alentours, dans le plus grand rayon possible.

On cheminait de cette manière depuis près d'une heure, et rien d'insolite n'était venu troubler la solitude et le silence.

Tout à coup ils s'arrêtèrent. Leur attitude exprimait à la fois la surprise, la curiosité, pour ne pas dire une certaine crainte.

Un bruit étrange se faisait entendre.

Ce n'était pas un cri d'oiseau, ce n'était pas non plus celui d'aucun animal connu.

On allait toujours, mais avec prudence, dans la direction du bruit, lequel se produisait justement sur la ligne que l'on suivait depuis un instant.

Edgard se sentit frémir.

— On dirait les gémissements d'un homme ou d'une femme!

Et le cœur du pauvre garçon battait bien fort.

— Ce n'est pas la voix d'Henriette! dit-il bientôt, et avec une joie aisée à concevoir.

— Non, non, murmuraient Tom et John, en secouant vivement la tête, pas voix de bonne petite maîtresse.

— Ni de Gustave.

— Non, non.

Cependant, à mesure que l'on avançait, les plaintes augmentaient, avec des accents bien faits pour attendrir même les plus indifférents.

Le jeune Davidson, saisi d'une commisération profonde, s'était écrié :

— Quelle que soit la personne qui appelle à son aide, nous ne pouvons nous dispenser de la secourir, au risque de nous retarder.

Et, d'un ton décidé, le créole anglo-indien s'écriait, en prenant sa course :

— Tom! John! suivez-moi!

On s'était engagé dans une espèce de taillis dont les tiges s'élevaient à plus d'une hauteur d'homme.

Çà et là, parmi les arbustes secondaires, s'élevaient des cocotiers, des palmiers, lesquels dominaient de beaucoup la masse épaisse d'une quantité des sujets les plus variés du règne végétal.

Un de ces gros arbres occupait le centre; or la voix plaintive partait de cet endroit.

A peine y arrivèrent-ils, qu'une exclamation d'étonnement, presque d'horreur, s'échappa des trois poitrines en même temps.

Au tronc du palmier une créature humaine était attachée. Autour d'elle des amas de feuilles sèches commençaient à prendre feu. Mais ce fut bien autre chose dès qu'il fut permis d'apercevoir la figure de la malheureuse victime d'une atrocité odieuse.

— Bengali!

Ce mot n'était pas prononcé, que les liens, coupés par Edgard, tombaient sur le sol. Un égal empressement de la part des deux Mozambiques dispersait les éléments du terrible foyer d'incendie.

Aussitôt un cri joyeux retentit, et le jeune paria, dont le visage exprimait une vive reconnaissance, embrassait les genoux et les mains d'Edgard.

Ces témoignages avaient le caractère de la sincérité. Le cas actuel ne permettait guère de les mettre en doute. Le frère de miss Henriette, tout au bonheur que l'on éprouve après une action généreuse, oubliait aisément les soupçons dont mistress Trotting n'avait pas craint d'accuser le jeune garçon.

Il n'en était pas ainsi des domestiques noirs. Quelque chose de comparable à ce qui se passe intérieurement de chien à chat se produisait dans l'âme des Mozambiques, au seul aspect du fils de Neddy-Neddy.

Tom grognait comme un bouledogue; il roulait des yeux furibonds, en tournant autour de son ennemi instinctif.

John murmurait entre ses dents les réflexions suivantes :

— Hum! si petit maître avoir été John, ou John libre d'agir à sa guise, gredin de petit Bengali laissé pendu, couic! fumé comme un jambon!

La gravité des événements demandait une prompte solution. De Bengali à miss Henriette la pente était trop facile, trop naturelle, pour que l'idée aussitôt ne vint pas à Edgard d'interroger sévèrement le fils de Ben Saïd.

Cela même changeait en méfiance les sentiments de simple humanité; mais, loyal avant tout, Edgard crut bien faire en déclarant tout net les griefs qu'il avait le droit de partager.

— Bengali! demanda-t-il, est-il vrai que tu sois d'accord avec les brigands qui désolent cette contrée, et dont l'enlèvement de mon ami Gustave et de ma sœur Henriette sont les derniers crimes?

A ces paroles, Bengali manifesta les signes véhéments de la dénégation la plus positive. On remarquait en même temps sur le visage du jeune paria un triste et amer sourire, double expression de la défense et du reproche.

Le créole anglais continua :

— Certainement ce serait affreux, et je ne saurais y croire: mais comment expliqueras-tu le mensonge dont miss Davidson a été victime?... Où est-elle? Complice ou non de ses ravisseurs, tu dois le savoir? Voyons! parle!...

— Tu ne réponds rien? Tu m'entends, tu me comprends, cependant?

Même silence.

Alors avec un commencement de fureur, en face d'une attitude qui ressemble si fort à un aveu.

— Est-ce donc véritablement afin d'entraîner ma pauvre sœur dans un piége que tu as indignement spéculé sur son affection pour moi? Réponds! mais voyons, réponds donc, misérable!

— Je ne sais pas ce que vous voulez me dire! répondait la pantomime énergique de Bengali.

— Comment! tu ne le sais pas!... mais il y a des témoins!... Tom t'a vu partir avec miss Henriette, et tous deux vous étiez près de la Brèche, lorsqu'un excès d'ardeur (provoqué par toi peut-être!) a emporté White hors du territoire de Davidson-House.

— Encore une fois et pour la dernière, prononça le jeune Anglais, avec le ton de la menace, qu'as-tu fait de ma sœur Henriette?

De froids observateurs auraient trouvé au moins étrange l'état de parfaite santé, physique et morale, de Bengali au milieu des périls effrayants que venait de conjurer une intervention que l'on devait croire inespérée; il offrait bien plutôt les apparences d'un personnage surpris, indigné, que celle d'un coupable confondu par l'évidence.

— Moi? semblait-il protester, en frappant sa poitrine d'une main convulsive, par une rapide et horizontale agitation de la tête.

Enfin, et comme pour qu'il n'y eût pas à se méprendre sur l'intention de ce jeu de scène, l'index de Bengali, étendu vers Tom, déclarait absolument :

— Voilà, voilà celui qu'il faut accuser de mensonge et de perfidie!

— Oh! fit le nègre, en bondissant de surprise; et son bras était près de s'appesantir sur l'infâme calomniateur. Un ordre impérieux d'Edgard n'eut que le temps d'arrêter ce mouvement de légitime colère.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Un geste, observa le jeune créole, surtout en l'absence de paroles, n'a pas toujours la signification exacte qu'on suppose; et quand cela serait aujourd'hui, l'inculpation qui te met hors de toi, mon brave Tom, ne mérite que le mépris.

Il faut reconnaître, en effet, que s'entendre avec un muet est souvent chose fort malaisée.

Edgard, pressé d'obtenir un résultat positif de cette rencontre avec le jeune paria eut immédiatement une idée heureuse. Elle consistait à n'employer avec lui que des expressions qui exigeassent tout simplement un signe affirmatif ou négatif.

C'est ainsi qu'il formula bien vite les réflexions suivantes :

— Les bandits qui ont voulu ta mort en t'exposant au triple danger d'être brûlé vif, anéanti par la famine ou déchiré par les bêtes féroces qui rôdent la nuit dans ces parages, sont certainement les mêmes qui ont dû s'emparer de miss Henriette et de Gustave !

— Oui, affirmait Bengali.

— On sait avec quelle facilité tu peux te montrer à Davidson-House. On t'a choisi comme aveugle instrument d'une embûche abominable et qui, avec une sœur qui m'aime tant, devait forcément réussir ?

— Oui...

— Tu as compris, mais trop tard, l'exécrable rôle que l'on te faisait jouer ; tu as voulu défendre ta bienfaitrice. On a puni ton audace, et sans notre arrivée providentielle tu allais mourir.

— Oui.

— Ainsi, plaidant pour toi les apparences, tu prétends qu'elles n'ont pas tort, soit ; mais écoute Bengali.

Et le jeune créole invitait son auditeur à s'approcher davantage :

— Un serment a été prononcé par moi : je ne rentrerai à la maison paternelle qu'avec Henriette et Gustave. Tu dois être un bon guide sur les traces des brigands que nous recherchons. Favorise nos projets, tu n'auras point affaire à un ingrat; refuse, ou qu'en ayant l'air d'accepter, la moindre chose te dénonce comme prêt à nous trahir, et je te casse la tête comme à un animal sauvage. Tu as bien entendu, bien compris surtout ? insistait avec un regard expressif le jeune Davidson. Tu acceptes ?

— Oui.

Et comme preuve, le fils de Ben Saïd, le frère de Saïd-Yama, faisait un mouvement, non pour fuir, mais pour se mettre en route. On voyait le vif désir de s'associer aux fatigues, aux périls d'une entreprise qui, assurément, avait pour lui beaucoup d'attrait.

Edgard, mauvaise tête quelquefois, mais dont le cœur, en somme, était excellent, trouvait tout naturel d'avoir deviné juste, et n'en demandait pas davantage. Il n'en était pas de même des deux Africains.

Tom et John continuaient de grogner comme des dogues et de lancer au jeune paria des coups d'œil qui ne promettaient rien d'amical ; mais, toujours aussi comme des chiens de garde intimidés par les injonctions du maître, ils se bornaient à montrer les dents et à marmotter à voix basse :

— Patience, l'occasion fera le larron. Petit Bengali perdra rien pour attendre.

Edgard ne s'en inquiétait guère. Quant à Bengali, un sourire moqueur était toute sa réponse.

On avait assez perdu de temps comme cela.

Les quatre personnages de la scène précédente se remirent en route et quittèrent le fameux palmier.

Ils n'étaient pas partis, qu'au sommet du même arbre une mélodie évidemment plus joyeuse que triste éclatait à pleine gorge. L'auteur n'était plus un oiseau-cloche, comme aux environs de la Brèche aux Cocotiers, mais bien ce que les indigènes appellent un oiseau-moqueur.

A vrai dire, les modulations du chant dont on parle imitaient à s'y méprendre celles de la voix humaine.

On avait même le droit de soupçonner la présence d'un être mystérieux fort disposé à rire de ce qui venait de se passer. L'erreur était d'autant mieux pardonnable, qu'aussitôt une ombre, plutôt faite pour appartenir à un homme ou à un singe qu'à un oiseau, se glissait prestement jusqu'à terre.

Cette ombre légère s'engageait avec la même promptitude à travers les épais bouquets d'arbrisseaux, de joncs et de hautes herbes qui couvraient le sol.

Or, aucun doute n'était permis, désormais, sur les intentions de cet être fantastique.

Il ne songeait qu'à épier les chasseurs, avec le même zèle que ceux-ci prétendaient déployer à la recherche des ravisseurs de miss Henriette et de Gustave Gérard.

XI

Un nègre enlevé par un lion.

Les deux Mozambiques avaient repris la même position, à droite et à gauche de leur jeune maître.

Edgard, une main sur chaque pistolet accroché à sa ceinture, ne cessait de surveiller tous les mouvements de Bengali, lequel, en définitive, devait inspirer une confiance très-limitée.

Le fils de Neddy-Neddy cependant s'évertuait à mériter uniquement des éloges.

On lui avait ordonné de marcher en éclaireur.

On ne lui permettait pas de s'avancer de plus de quinze pas dans les passages découverts. Dès que se produisait un massif, une fondrière, un amas rocheux ou terreux, toute chose en un mot de nature à favoriser sa fuite, le jeune Indien devait s'arrêter jusqu'à ce que l'ayant rejoint, Edgard lui eût dit d'avancer.

Autrement, il s'exposait à recevoir trois coups de fusil dans les reins.

Il obéissait donc, mais du moins en apparence, plutôt par conviction que par crainte.

On avançait au milieu d'un calme relatif, légèrement troublé çà et là par le cri discordant d'oiseaux effarouchés.

La petite caravane venait de s'engager dans un ravin creusé par les pluies à travers de grosses masses rocheuses, lesquelles, ainsi déracinées, ressemblaient d'en bas à deux murailles ; mais bientôt la hauteur et le rapprochement de ces parois naturelles déterminèrent une espèce de corridor sombre au-dessus duquel une bande bleue indiquait le ciel.

Tout à coup les nègres firent entendre un cri terrible.

— Qu'y a-t-il ? Qu'avez-vous ?

Les poltrons n'étaient guère en état de répondre à leur jeune maître.

Un tremblement convulsif s'emparait de tous leurs membres. Leurs dents claquaient comme s'ils avaient la fièvre ou comme si un pouvoir magique les eût transportés subitement des chaudes régions de l'Inde aux zones glaciales du Spitzberg ou du pays des Lapons.

Pressés de questions, tout ce que pouvaient faire les deux noirs fut de montrer du doigt et des yeux le sommet des pointes granitiques dont on vient de parler.

Un intervalle offrait assez de saillie au-dessus du corridor obscur pour former une sorte de corniche. Il ne serait venu à l'idée de personne de s'aventurer en pareil lieu, un singe s'y était pourtant installé.

Il était de la plus énorme espèce, mandrille ou macaque. Les efforts qu'il avait dû faire pour arriver jusque-là, ceux qu'exigeait encore la continuité de sa présence, prouvaient surabondamment deux choses : une vigueur, une adresse exces-

sives, ne le cédant qu'à une envie extraordinaire d'assister au passage des voyageurs.

Tout cela se remarquait dans la posture difficile et surtout dans l'éclat des yeux d'une bête si semblable à un homme que l'impression se partageait à sa vue entre la surprise et l'horreur que devait causer un phénomène de ce genre.

Bengali d'abord, Edgard ensuite, avaient passé au-dessous du singe sans le remarquer; mais Tom et John demeurés en deçà de la ligne verticale craignaient qu'il ne prit fantaisie à l'affreux individu de leur sauter sur les épaules : cela n'était pas fait pour leur donner des jambes.

— Allons Tom ! Allons John ! Allons donc ! De quoi avez-vous peur ? D'un singe ? reprit Edgard, en apercevant l'animal. Depuis quand un homme des bois fait-il peur à deux hommes civilisés?

— Venez ! venez ! celui-ci ne vous mangera pas !

En effet, la contenance du singe ne trahissait nulle méchante intention; il restait tranquille et ne se livrait à aucune gambade ni grimaces qui distinguent sa nature; il semblait se dire :

— Qu'est-ce que c'est que ces gens-là? Que veulent-ils? où vont-ils? Sont-ce des chimpanzés, des magots, des orangs-outans, des macaques, des mandrils? Je leur vois des bras et des jambes, mais je n'aperçois ni grandes queues, ni larges oreilles. Le rouge et le blanc sont plus gentils que moi, si l'on veut, mais les deux noirs qui ont peur de moi ne sont guère faits non plus pour me rassurer, ils sont fort laids. Je connais plus d'une guenon qui ferait fi de leurs hommages. Le dernier surtout, celui dont la figure trahit le plus d'effroi, mon Dieu ! qu'il est vilain !

Si les Mozambiques avaient soupçonné de pareilles réflexions, nul doute que le dépit leur eût rendu un peu de bravoure; mais si les capons raisonnaient, il n'y en aurait plus, et malheureusement il y en aura toujours. Cependant les deux noirs refusaient d'avancer.

Impatienté, le jeune créole épaulait déjà son arme à feu dans la direction du singe. Le coup allait partir.

Mais, prompt comme la pensée, Bengali avait déjà détourné le canon. L'émotion du frère de Saïd-Yama était extrême; en revanche, nulle inquiétude ne semblait exister chez l'animal qui lui devait l'existence.

— Pourquoi te mêler de ce qui ne te regarde pas? s'écria en colère le jeune Davidson. Si je veux tuer ce vilain singe, quel intérêt as-tu donc à ce qu'il vive?

Le premier mouvement de l'Hindou était celui d'une protestation d'humanité envers un animal qui, en réalité, ne nuisait à personne. Cela se voyait à l'éclair de sa prunelle ardente; mais la réflexion lui dicta une pantomime que son interlocuteur crut devoir interpréter de la manière suivante :

— Les singes sont vindicatifs. Celui-ci, mort ou blessé, nous aurions bientôt sur les bras toute la séquelle. Sans compter que le bruit de votre fusil, en prévenant de notre arrivée les gens que nous prétendons surprendre, augmenterait leurs chances de salut, en amoindrissant celles que nous avons de les atteindre.

— C'est vrai ! répondit Edgard, avec la même assurance que si les paroles venaient réellement de lui être adressées.

— Dieu veuille, reprenait aussitôt de la même façon Bengali, Dieu veuille que le même individu agacé ou toujours curieux ne s'avise pas de s'attacher à nos pas !

— Et pourquoi?

— Son instinct le porterait à nous suivre en cachette et de loin; or, le moindre bruit et surtout la persistance de sa course dans la même direction seraient bientôt remarqués des rôdeurs de toutes sortes qui foisonnent dans ces parages. Cela nous rendrait nous-mêmes l'objet d'une recherche semblable à celle que nous avons entreprise.

Edgard, frappé de la justesse du raisonnement, s'écria :

— J'aurais donc bien fait alors de tuer tout de suite ce misérable magot !

Et déterminé cette fois à se montrer impitoyable, il élevait de nouveau son arme à la hauteur nécessaire; mais il n'était plus temps, l'animal avait disparu.

Seulement, avant de fuir il avait en changeant de place exécuté de si horribles grimaces, avec des gambades si diaboliques à l'adresse des deux noirs, que ceux-ci, galvanisés par un excès de frayeur, se trouvaient d'un seul bond maintenant aussi loin en avant qu'ils étaient tout à l'heure en arrière !

Cet incident avait fait perdre un temps précieux. Il s'agissait de le réparer.

Le jeune Davidson pressait son monde. Il doublait le pas.

Cela suffisait pour que Tom et John, piqués par un invisible éperon, diminuassent bien vite l'espace qu'il laissait parfois entre eux et lui.

Quant au jeune paria, la même apparence flegmatique avait repris aussitôt possession d'une physionomie sur laquelle un observateur eût pourtant trouvé çà et là de singuliers mélanges de mécontentement et de tristesse, reflets évidents des pensées qui animaient le personnage.

Involontairement, Tom et John jetaient à la dérobée un coup d'œil autour d'eux. Chaque buisson leur était suspect. Un oiseau n'avait qu'à s'envoler brusquement, ou un petit animal à courir sur les feuilles sèches, pour leur donner le frisson; mais rien ne prouvait de la part du singe les intentions malicieuses dont on l'avait un instant soupçonné.

Un motif autrement grave ne devait pas tarder à autoriser les trop faciles émotions des deux Africains.

Tout ce que l'on a raconté des sauvages du nouveau monde, attachés aux traces d'un ennemi mortel, trouvait dans le fils de Neddy-Neddy une incarnation parfaite.

Le nez au vent, l'œil au guet, l'oreille ouverte aux sonorités diverses qui abondent, surtout par une chaleur excessive, au milieu des jungles indiennes où tant d'animaux vont, viennent, se croisent en tous sens, le jeune paria allait lentement, mais sans cesse.

Il tournait à droite, il tournait à gauche, avec une légèreté, une sûreté surprenantes. Edgard, tout en rendant justice au flair des Mozambiques, remarquait leur infériorité près de l'Indien; ajoutons que ce dernier avait pour agir un stimulant qui chez Tom et John était loin de montrer la même influence.

— Jamais, non jamais, murmurait Edgard en l'observant, Hurons, Mohicans ou Delawares, ne déployèrent plus de patience, plus de finesse, plus d'ardeur !

C'était à imaginer qu'un intérêt personnel, supérieur à celui qui dirigeait Edgard lui-même, animait exclusivement le second fils de Ben Saïd.

La surveillance de ceux qui le suivaient en se méfiant d'abord autant de lui que d'un adversaire déclaré, continuait à s'épuiser en pure perte; non-seulement Bengali n'avait pas formé le projet de fuir, mais il ne voulait même pas en favoriser le soupçon.

Une distance équivoque le séparait-elle des gens assidus à le suivre, il évitait de la maintenir avec un soin qui n'avait qu'un défaut, celui de sembler affecté. La voie une fois ouverte par son zèle et son habileté à travers les hautes herbes et les lianes, il suspendait sa marche et ne la reprenait que sur l'injonction expresse du jeune chef de l'expédition.

Soudain, le protégé de miss Henriette s'arrête, il fait même quelques pas en arrière.

Edgard veut l'interroger.

— Silence ! ordonne un geste aussi rapide que péremptoire.

(*La suite au prochain numéro.*) Alfred Séguin.

A NOS ABONNÉES

L'administration du *Moniteur de la Mode*, avec l'intention d'être agréable à ses abonnées, vient de s'entendre avec l'une des premières maisons de parfumerie de Paris, et, à l'aide d'un sacrifice, elle peut offrir à ses lectrices, au-dessous du prix coûtant, un produit indispensable à la toilette : nous voulons parler de la *Veloutine Viard*.

Ce produit, qui a atteint un perfectionnement inconnu jusqu'à ce jour, remplace avantageusement la poudre de riz, dont il n'a pas les inconvénients.

La maison Viard a fait, de son côté, un sacrifice pour mettre nos lectrices à même d'essayer ce produit et de s'attirer une clientèle et un succès justifiés.

Cette maison donnera à toute abonnée du *Moniteur de la Mode*, sur la présentation de la bande de son journal justifiant de son abonnement, et cela jusqu'au 30 juin 1874 (quelle que soit la durée de l'abonnement), une grande boîte de *Veloutine Viard* perfectionnée, blanche, rosée ou Rachel, avec la houppe en cygne du prix de six francs, moyennant le prix exceptionnel de *trois francs*.

Les abonnées des départements pourront jouir de cet avantage, en envoyant en plus 1 franc pour les frais de port et d'emballage, c'est-à-dire *quatre francs*, pour recevoir *franco* dans toute la France.

Toute demande pour Paris et les départements doit être accompagnée d'une bande du journal et adressée *franco* à M. Viard, parfumeur, 2, place du Palais-Royal, ; indiquer la nuance que l'on désire : blanche, rosée ou Rachel. Ne s'adresser, dans aucun cas, à l'administration du journal.

REVUE DES MAGASINS

Toutes les nouveautés printanières de la *Ville de Lyon* sont vraiment irrésistibles. La femme la plus raisonnable ne saurait échapper à la tentation de toutes ces fantaisies charmantes qui se trouvent dans les divers comptoirs de cette maison hors ligne en son genre.

Ce sont d'abord des rubans merveilleux pour ceintures, représentant des grecques de toutes nuances sur fonds clairs; bleu pâle sur gris, marron sur bleu pâle où sur écru, noir sur toutes nuances vives où tendres; ces rubans, sans envers, sont d'une grande richesse et produiront un élégant effet sur les robes brodées que l'on portera cet été avec beaucoup de succès. Nous signalerons aussi un certain ruban écossais natté, véritable canevas comme tissu et d'une extrême souplesse. Ces splendides rubans sont reproduits en petite largeur pour nœuds de cravate et de coiffure.

Au comptoir des dentelles, ce sont des pointes de dentelles perlées de jais pour tuniques et confections; des mantelets également perlés de jais, avec nœud derrière et retenus à la taille ; des casaques sans manches toujours perlées, complément indispensable des tuniques. Ces casaques ont l'avantage de pouvoir se porter sur corsages montants ou décolletés. C'est encore une variété de fichus pour robes ouvertes; puis des voilettes de tulle blanc perlées de jais ou chenillées, et enfin un très-grand choix de dentelles, perlées de jais noir ou blanc.

Parmi les cravates à l'aspect séduisant et coquet, nous recommanderons aux femmes de goût certaines cravates en tissu Pénélope, garnies de valenciennes, qui sont très en faveur ce printemps, puis un grand assortiment de cravates de foulard pour chapeaux.

La passementerie est toujours de premier ordre à la *Ville de Lyon*. Perlée ou non perlée, elle est du meilleur goût; mais le jais fait fureur, ainsi que l'acier ordinaire et l'acier bleuté.

Le gant Joséphine n'a rien perdu de sa vogue auprès des élégantes ; il reste la propriété exclusive de la *Ville de Lyon* (rue de la Chaussée-d'Antin, 6). Le comptoir des gants vient de recevoir une collection de véritables gants de Saxe de qualité supérieure.

— Ce sont de véritables coiffures de bal, que les chapeaux à guirlandes que l'on porte actuellement. Madame Séguin, qui a trouvé le secret de rendre toutes les femmes jolies, a créé, cette saison, des modèles de parfaite élégance. Ses chapeaux ont un air grande dame rempli de distinction.

Le chapeau *Yvonne*, haut de forme, orné de fleurs, de dentelle et de plissés de tulle blanc posés sous la passe, convient aux traits fins et délicats. Le haut diadème, composé de fleurs et de feuillages, est destiné aux physionomies régulières. On varie le chapeau selon la guirlande, car la forme est toujours la même. En fait de chapeaux ronds pour la campagne, la toque *Charles IX* se portera encore; mais le *Henri III*, à passe relevée d'un seul côté par un nœud de ruban ou une touffe de fleurs, pourrait bien lui faire du tort.

Nous avons remarqué que les plumes restent la plus jolie garniture des chapeaux ronds, et que les fleurs appartiennent aux chapeaux de ville.

Sous ce rapport, il n'y a pas de règle générale : c'est une question de goût et d'inspiration.

Encore des chapeaux perlés de jais pour la demi-saison, mais beaucoup plus de chapeaux de paille noire et blanche.

Madame Séguin coiffe avec beaucoup d'art, selon la physionomie de chaque personne ; on peut toujours s'en rapporter à la sûreté de son goût. (Rue des Colonnes, 1.)

— Il n'est pas de femme complétement élégante, sans jupons ou tournures irréprochables de forme. Le jupon *royal*, le jupon *Papillon* et le *Froufrou*, sont trois modèles récemment édités par la maison de Plument, et nous les recommandons à nos lectrices.

Le jupon *Froufrou* convient aux robes légères, dont il soutient la traîne avec souplesse et élégance; le jupon *royal* et le jupon *Papillon*, destinés également aux robes longues offrent plus de résistance ; sous les longues jupes de faille ils produisent le meilleur effet du monde.

Pour les costumes de rue, c'est le jupon *Valentine* qu'il faut choisir; il a juste l'ampleur voulue, ni trop ni peu, et soutient avec grâce la croupe des costumes.

Parmi les tournures indépendantes sciemment combinées et artistement exécutées, on doit à la maison de Plument (rue Vivienne, 33) les tournures *Henri IV*, *Angot* et *Du Barry*, qui se font en laine rouge brillante et moire blanche. Les galons roses sont à la mode ce printemps, autour des tournures. Ces tournures à ressorts offrent plus de solidité que les tournures de crin, ce qui n'empêche pas la maison de Plument de posséder un très-grand choix de tournures de crin, coquettement ornementées de galons roses.

SPÉCIALITÉS

La *Reine des Abeilles* ne se contente pas seulement de produits de parfumerie exquis et odorants ; elle possède encore le plus grand choix de ces fantaisies coquettes qui font le bonheur des femmes élégantes : des flacons de cristal taillé pour essences et eaux de toilettes; des boîtes à mains complètes, des brosses d'ivoire, des peignes d'écaille; enfin des éventails artistiques du plus grand mérite.

Comme sujet gracieux et charmant, nous citerons : une reproduction parfaite du *Printemps*, de Cotte ; ce tableau qui a obtenu tant de succès au dernier salon de peinture. Ce droit de reproduction est la propriété exclusive de la maison Violet; c'est donc uniquement à la *Reine des Abeilles* (boulevard des Capucines 12) qu'on est sûr de trouver l'éventail *Printemps*.

Aux produits divers à base de glycérine, au savon et à l'eau royale de thridace, qui ont fait le succès de la maison Violet, à la crème Pompadour, au grand choix de pommades et d'huiles antiques pour les cheveux, à cette variété d'essences pour mouchoir, nous ajouterons un nouveau produit adopté par les gens du monde : la *Brise de violettes*, odeur suave, exquise, pénétrante, le véritable parfum de la grande dame; c'est une des plus heureuses inspirations de la *Reine des Abeilles*.

— Que de robes en tissus bon marché, produisent un effet coquet, grâce à la manière dont elles sont faites. Plus les robes sont en belle étoffe et moins elles exigent de garnitures, ce qui ne saurait avoir lieu avec les étoffes bon marché dont tout le charme existe dans la façon; volants froncés ou plissés, bouillonnés coulissés, constituent la réelle élégance de la plus grande partie des costumes printaniers.

Sans le concours des machines à coudre, jamais les maisons de couture n'arriveraient à exécuter des costumes aussi compliqués, mais grâce à cet aide actif, le costume le plus garni s'exécute aussi vite maintenant que les toilettes unies que l'on portait jadis. Mais l'important, c'est de choisir une machine perfectionnée capable de remplir dignement sa mission. Sous ce rapport, nous n'en connaissons pas que l'on doive préférer à la *Silencieuse* de MM. Pollack, Schmidt et Cie.

Cette machine, munie d'une collection de guides, exécute toute seule les travaux de couture les plus compliqués; il suffit tout simplement de la diriger, mais il est inutile de faire un seul point à l'aiguille. Récompensée à toutes les expositions, cette machine se trouve au dépôt général, rue Richelieu, 30. S'adresser à M. Pouillien, agent général de la Cie.

L. ROUVENAT ✻, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.
COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sebastopol, 129.
Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Paris commence à prendre sa physionomie d'été ; chaque jour, de cinq à sept heures, les élégantes vont au Bois montrer leurs nouvelles toilettes et respirer un peu d'air pur sous les allées nouvellement feuillées dont la verdure tendre, idéale et poétique rappelle en ce moment les plus jolis paysages de Corot. Le soir, les concerts et restaurants des Champs-Elysées, avec leurs lumières éclatantes donnent une grande animation à cette promenade privilégiée ; et puis, l'ouverture du Cirque d'été et celle de l'Exposition de peinture redoublent, pour le jour et le soir, le puissant attrait de ce côté de Paris adopté par le monde élégant.

L'exposition faite au profit de l'Alsace-Lorraine et qui a lieu au quai d'Orsay attire de nombreux visiteurs ; c'est, en même temps qu'une bonne œuvre, un rendez-vous fort attrayant pour les amateurs de tableaux et d'objets d'art. Que de jolies toilettes nous y avons vues !

Beaucoup de costumes de faille noire garnis de jais, complétés par des pèlerines éblouissantes de franges et de dentelles de jais. L'acier bleuté produit un effet charmant sur la faille bleu pâle ou bleu-marine ; les toilettes grises de sicilienne ou de cachemire ont du genre et de l'élégance avec broderies et franges d'acier. La mode est aux perles et aux broderies pour les toilettes habillées, ce qui les rend extrêmement coûteuses.

P. N° 205. — Coiffure Renaissance.

En costumes plus simples, il est une teinte nouvelle de bleu qui obtient un grand succès en ce moment : c'est le bleu-faïence. Il est adorable, ce bleu, ni trop clair, ni trop foncé ; on peut le porter à la rue très-facilement, ce qui n'est pas un de ses moindres charmes.

En ce genre, nous citerons deux toilettes.

L'une est composée d'une longue polonaise de cachemire, ajustée et boutonnée de côté avec des boutons d'acier ciselé. Cette polonaise est drapée de chaque côté et retombe en plis coquillés sur un jupon de faille bleu-marine, garni dans le bas de volants froncés surmontés de bouillonnés coulissés.

L'autre toilette, en sicilienne, est également bleu-faïence. Jupon de faille de même teinte, garni derrière de volants froncés montant jusqu'à mi-jupe ; haut volant plissé devant. Longue tunique de sicilienne, garnie de bandes de broderie anglaise posées à plat. Cuirasse de faille, unie, avec col et revers en broderie anglaise. Manches en sicilienne rayées d'entre-deux de broderie anglaise. Cette toilette est jeune, d'un ensemble poétique et séduisant au possible. Elle peut se reproduire en toutes nuances, et nous ne saurions trop conseiller aux femmes de goût de l'adopter.

En costumes courants, ce sont toujours les teintes écrues, grises dans tous les tons, et les verts-olive et réséda qu'il faut préférer. Avec les teintes écrues, on peut varier les toilettes à l'infini, car l'écru, n'étant pas une teinte bien définie, s'harmonise avec les couleurs les plus diverses. Il en est de même de tous les gris que l'on fait actuellement, mais ils ont plus de distinction tout clairs sur tons foncés que sur couleurs tranchantes.

On fait avec le mohair non-seulement des costumes de voyage d'une solidité à toute épreuve, mais encore des demi-toilettes du meilleur goût, que l'on garnit de biais écossais, de damiers de foulard noirs et blancs, et même de faille de couleur. Le cachou et la nuance tabac ont remplacé le marron doré ; ils rivalisent de succès avec le vert bronze et la teinte olive. Ces quatre nuances foncées, ainsi que le bleu-marine et le gris-souris, sont adoptées par nos principales maisons de couture.

Pour les toilettes d'été d'une haute élégance, on emploie beaucoup, cette saison, une gaze de soie très-solide et en même temps très-fraiche qui se fait en toutes nuances nouvelles et qui ressemble à la gaze *froufrou*. Nous détaillerons,

en ce genre, une toilette complétement inédite, qui se compose d'une jupe à traîne en faille (couleur prune). La jupe est garnie devant de deux hauts volants de gaze gris-argent, mi-partie bouillonnés et coulissés; ces bouillonnés et coulissés forment une haute tête au volant, qui est bordé d'un large biais de faille couleur prune; un seul volant autour de la traîne derrière. Tunique de gaze gris-argent posée en écharpe et retombant derrière en larges pans sur le haut du volant. Cuirasse de faille prune; manches bouillonnées et coulissées en gaze gris-argent.

Cette même toilette, répétée en gris et vert-bouteille, n'a pas moins de distinction.

Encore deux toilettes remarquées à l'exposition Alsace-Lorraine :

Un costume de chalys de teinte écrue, garni de faille couleur tabac. Une seule jupe garnie devant en tablier de franges espagnoles à grelots (couleur tabac); de grands revers de faille tabac soutiennent de chaque côté les plis de la traîne rejetée derrière. Corsage à basques découpées, bordées de faille tabac, avec revers de même nuance devant et boutons de vieil argent. Chapeau de paille anglaise blanche, orné de ruban assorti à la faille qui garnit la robe et d'une longue traîne de coquelicots retombant derrière.

Autre toilette en faille gris-ardoise. La jupe plate devant et des côtés, rejetant toute l'ampleur derrière; le devant de la jupe entièrement coulissé; de chaque côté retombent de larges coquillés formant quilles et doublés de bleu pâle; la traîne unie derrière. Corsage à longues basques coquillées derrière et doublées de bleu pâle; manches bouillonnées. Un Léopold-Robert composé de fleurs des champs complétait cette élégante toilette.

Ces guirlandes de fleurs sont extrêmement seyantes, cela est incontestable, mais il faut les réserver pour les toilettes habillées.

On fait en paille de charmants chapeaux que l'on garnit de foulards, d'écharpes de crêpe de Chine, de plissés de gaze et de bouquets de fleurs. Les formes nouvelles sont très-variées, et, en dehors des diadèmes, il est facile de constater qu'il n'y a pas, en ce moment, deux chapeaux qui se ressemblent.

Louise DE TAILLAC.

Description de la planche P. n° 205.

(Voy. page 217.)

Coiffure *Renaissance*. — Tempes et côtés dégagés et relevés à racines droites; ondulations et boucles légères retombant sur le front; large nœud de cheveux sur le sommet de la tête, avec plume de cheveux artistement posée au milieu et ramenée de côté; grosses nattes derrière et longues boucles descendant presque à mi-taille. — Pierreries montées à l'antique et posées dans les cheveux à la Diane de Poitiers.

Description de la planche coloriée n° 1142.

TOILETTES HABILLÉES. — 1. Robe en sicilienne vert foncé, la jupe à traîne garnie dans le bas de volants froncés alternés en faille gris-cendre et sicilienne. Polonaise ajustée garnie devant de deux rangs de boutons, col et revers doublés de faille gris-cendre drapée derrière, revers de côté doublés de faille de même teinte, revers inégaux au bas des manches appareillés aux revers du corsage. — Chapeau assorti à la toilette en faille grise et sicilienne vert foncé, plume grise rejetée derrière; nœud de faille de côté et étoile d'acier au milieu.

2. Robe de foulard vert tendre; la jupe garnie de bouillonnés et de volants bordés de velours noir; tunique à tablier uni devant et drapée derrière, bordée de velours noir et ornée de boutons de velours. Corsage ouvert en châle avec collerette tuyautée à l'intérieur, écharpe de foulard nouée devant. — Chapeau de paille anglaise à passe relevée, garni de velours noir, d'un apprêt de dentelle rejeté derrière, d'une plume vert tendre, et d'une touffe de fleurs des champs de côté.

REVUE CRITIQUE DE LA MODE

Les véritables journées d'été dont nous avons été gratifiés pendant la seconde quinzaine d'avril ont donné à Paris un aspect charmant.

Avec nos modes actuelles, toutes les femmes sont jolies. Elles ont maintenant, à peu près sans exception, un teint de lis et de roses, une chevelure abondante et soyeuse qui se chargent de faire ressortir-on ne peut mieux certain chapeau tout enguirlandé de fleurs ou de feuillages teintés. Les costumes ont des formes coquettes qui font valoir la taille et la rendent d'une suprême élégance. Bref, il est reconnu qu'il n'y a plus de femmes laides à Paris. C'est à la mode qu'il faut attribuer ce progrès.

Ce printemps, nous constatons la vogue du bleu, qui nous paraît être la couleur à la mode. Cette nuance était devenue impossible il y a quelques années : maladroitement portée par les mariées de village et autres pour leur lendemain de noces, elle avait été abandonnée par les élégantes; mais, cette fureur s'étant calmée, et l'industrie ayant de son côté créé des nuances nouvelles vraiment adorables, cette jolie teinte a recouvré tout son charme, à la grande satisfaction des visages frais et jeunes. Avec ces nouvelles toilettes, jeunes filles et jeunes femmes ressemblent à de vrais bluets des champs. Les teintes dont nous parlons conviennent également aux brunes et aux blondes; les brunes devront choisir de préférence le bleu pâle, et les autres le bleu le plus accentué.

Si les modes sont pour nous, femmes, une chose de la plus haute importance, il ne faut pas que les hommes se croient affranchis de toute règle de tenue. Ainsi, aux messes de mariage, l'habit ne se porte plus; il n'y a que les témoins et le marié qui doivent l'arborer. Voici la tenue de rigueur pour les invités : le pantalon gris clair, le gilet de drap bleu foncé, petite redingote de même teinte et cravate bleue; en été, le gilet bleu est remplacé par un gilet blanc. Aux courses, les hommes ont le droit de porter des costumes de fantaisie, mais le chapeau haut de forme est toujours indispensable à la ville, ou du moins à Paris.

Ce que je sais de source certaine et qui m'a plongée dans un grand étonnement, c'est qu'il y a des hommes dont la coquetterie dépasse toutes les bornes et qu'un gilet manqué fait entrer dans une violente colère. Je croyais d'abord que c'était une plaisanterie, ou que ces messieurs devaient avoir l'esprit très-obtus; eh bien, pas du tout. Ce sont des gens bien nés, ayant une réputation méritée d'intelligence, qui se permettent de semblables petitesses d'idées. Je vous avouerai que, lorsque j'ai fait cette découverte, j'ai été la plus heureuse des mortelles. N'était-ce pas une excuse toute trouvée aux faiblesses féminines?

Il en est résulté, pour moi, la conviction que les femmes sont, au fond, bien plus sérieuses que les hommes. Une homme s'éprendra d'une élégante n'ayant en fait de beauté réelle que la toilette, il deviendra amoureux d'un chapeau et d'une bottine, tandis qu'une femme quelque peu intelligente ne mettra jamais son affection dans une cravate plus ou moins bien choisie. Qui donc, en ce cas, est le sexe fort?

L'Exposition de peinture est la grande préoccupation du moment. A ce propos, voici un joli mot rapporté par un de nos grands artistes en portraits. Ce peintre a commencé le portrait

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

d'une grande dame, et, selon son habitude, il y travaille très-lentement. La dame en question n'est plus très-jeune, mais elle est encore fort belle. Elle ne trouve pas que l'artiste se dépêche assez de terminer son portrait, et, pour le stimuler, elle lui dit l'autre jour :

— Hâtez-vous, cher peintre, de finir mon portrait pendant que je me ressemble encore !

C'est toujours une preuve d'esprit chez une femme que de savoir vieillir ; il paraît même que ce n'est pas aussi facile qu'on pourrait le croire. J'ai ouï dire par une femme d'un certain âge, qui avait l'art de paraître encore jeune, qu'il n'est jamais malaisé à un nageur même médiocre de descendre le courant d'une rivière, tandis qu'il est toujours difficile de le remonter.

« — Le beau mérite, ajoutait-elle, pour une femme de dix-huit ans de paraître jeune et de conquérir les hommages !.. La grande affaire est de n'avoir que vingt-cinq ans lorsqu'on a passé la quarantaine et de remonter ainsi le courant de la vie. »

Cela me paraît en effet plus facile à dire qu'à pratiquer. Les Diane de Poitiers et les Ninon de l'Enclos ne sont plus de notre siècle.

Revenons aux toilettes et au Paris mondain. Bals et fêtes se succèdent de tous côtés depuis Pâques, et le printemps promet d'être aussi brillant que le carnaval et la première partie du carême. Je ne parlerai pas des toilettes de bal, si ce n'est pour dire que les tissus légers et vaporeux et les robes de mousseline brodée ont remplacé les riches étoffes, que les cuirasses sont toujours florès, mais que les façons des robes sont absolument les mêmes que cet hiver.

Les fleurs naturelles ont remplacé les fleurs artificielles, mais elles ont absolument les mêmes formes que précédemment : touffes de fleurs, volumineuses guirlandes, traînes de feuillage, se portent toujours avec le même succès. Ce qui n'empêche pas le prix des toilettes féminines de prendre des proportions effrayantes.

Sous Louis XV, on ne se ruinait que dans le grand monde, et pendant ce temps la bourgeoisie simple et modeste faisait fortune. Maintenant, c'est à qui rivalisera d'élégance et d'exagération, et la fille d'un concierge est tout aussi élégante souvent que celle du propriétaire. Aussi les grandes dames du monde aristocratiques ont-elle résolu, comme je vous le disais dernièrement, de lutter contre ce luxe écrasant par une simplicité voulue, élégante et de bon goût, et d'anéantir ainsi toutes les extravagances de nos modes actuelles par une réserve dont elles ne veulent pas s'écarter. Persisteront-elles dans leurs résolutions, voilà ce que je n'oserais assurer. Inutile de dire que les maris approuvent ce sage parti de tout leur pouvoir. Vous me direz que ce n'est pas une raison suffisante pour amener la réalisation du projet, mais une fois n'est pas coutume, et puis il s'agit d'opposition ! Voilà le grand mot !. .

Autre entraînement dont toute femme raisonnable doit se garder, c'est celui qui résulte des occasions, de ces occasions irrésistibles et qu'on ne retrouvera jamais, disent les magasins de nouveautés ; de ces occasions économiques qui sont la perte des ménages..

Très-sagement, une femme sort de chez elle avec l'intention d'acheter une simple robe de laine dont elle a le plus grand besoin ; elle rentre pour dîner sans avoir trouvé la robe en question, mais en revanche, c'est une pièce de valenciennes qu'on lui apporte d'un de nos grands magasins ; cette dernière est parfaitement inutile, mais c'eût été par trop dommage de ne pas profiter d'une baisse aussi importante ! Puis, c'est une robe de soie noire à six francs le mètre au lieu de dix francs, des rideaux extrêmement avantageux, une superbe ceinture de vingt-cinq francs au lieu de soixante, toute une kyrielle d'objets enfin auxquels on ne songeait guère, mais qui constituent une si bonne occasion !

Avec ce petit système, on veut dépenser cinquante francs et c'est un billet de cinq cents qu'ont coûté toutes ces inutilités indispensables ! Croyez-moi, mesdames, ayez une sainte méfiance à l'égard des *bonnes* occasions !...

ANNE DE THOMEREYS.

LA VIE PARISIENNE

Une affiche apposée sur les murs de Paris, ces jours derniers, annonçait :

Très-prochainement

EXHIBITION

D'UNE CHARMANTE JEUNE FEMME A TROIS TÊTES

Heureuse femme qui, avec trois têtes, c'est-à-dire à l'état de monstre, résout encore ce délicat problème de charmer !

C'est pour elle évidemment (voyez comme un jour tout s'explique !) qu'Émile Augier avait écrit ce vers fameux — à raison d'un compliment par tête :

Elle est charmante, elle est charmante, elle est charmante !

Mais à quand, s'il vous plaît, l'exhibition du :

CHARMANT JEUNE HOMME A TROIS BRAS ?

Et celle, non moins attrayante, de la :

RAVISSANTE JEUNE FILLE A QUATRE NEZ ?

* * *

Histoire rencontrée dans un omnibus :

Un vieux beau se trouve assis près d'une jeune mère charmante, d'une nourrice mignonne, blanche et rose, tenant dans ses bras un enfant de trois mois, adorable.

Le *baby* lui sourit.

Notre homme sourit à son tour à l'enfant, à la nourrice et à la délicieuse petite maman.

La nourrice dit alors à sa maîtresse :

— Mais voyez donc, madame, comme Bébé fait bien la risette à monsieur !

— Ce n'est pas étonnant, répond la jolie dame..., il le prend pour *son grand-père !*

* * *

Au moment d'aller au théâtre, une de nos élégantes envoie Baptiste, le valet de chambre, lui quérir en hâte une paire de gants :

— Vous les demanderez couleur chair, lui dit-elle.

Baptiste revient avec une paire de gants marron.

— Comment ! Je vous ai dit chair...

— Eh bien ?... fait Baptiste en montrant ses mains.

* * *

Quelles petites femmes que les petites filles !

Mademoiselle Lili était seule au salon et poussait des cris de paon.

Son père entre ; elle se tait comme par enchantement.

Sa mère, qui était dans la pièce voisine, revient à son tour ; et mademoiselle Lili se met à crier de plus belle.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Qu'est-ce qui te prend donc ? lui demande le papa ; quand je suis entré, tu avais l'air si tranquille ?

— Dame, toi, quand je pleure, tu n'y fais jamais attention !

A. Z.

UN LIVRE D'OR

S'il est un livre digne des sympathies de la presse et qui mérite à un haut degré les éloges, les encouragements, le patronage effectif de tous ceux qui s'intéressent à l'expansion des langues vivantes, c'est à coup sûr celui que nous allons recommander instamment à nos lecteurs.

GEAI, m.
Jai. — *Elster*, f.
GHIANDAIA, f. — **Grajo**, m.

Le grand Frédéric disait un jour : « Un homme qui parle deux langues vaut deux hommes dans la vie. » On ne trouvera donc pas extraordinaire que nous considérions comme « un livre d'or » celui qui permet à un enfant d'étudier facilement et comme en se jouant jusqu'à cinq langues.

Frappé de l'insuffisance et de l'insipidité des méthodes, un

TOUR, f.
Tower. — *Thurm*, m.
TORRE, f. — **Torre**, f.

professeur de l'Université, M. Armand Le Brun, a imaginé de faire servir les images à l'enseignement des langues. Dans ce but, aidé par MM. H. Hamilton et G. Heumann, il a groupé plus de 10 000 mots usuels dont il a donné la traduction exacte, en éclairant de 3 350 gravures tous ceux dont la description pouvait être figurée par le dessin.

La lumière pénètre ainsi chez l'enfant par « deux fenêtres au lieu d'une, » et l'étude des langues devient un jeu des plus attrayants. « Les petits enfants devront à M. Armand Le Brun, — a dit Victor Hugo, sur l'opinion de qui l'on aime à s'appuyer, — d'avoir changé en heures de plaisir les heures d'ennui. »

Mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que la publication du *Vocabulaire illustré* [1] — tel est le titre de ce précieux livre — est due à MM. Furne, Jouvet et Cie. Cette grande maison, comprenant toute l'importance d'un pareil ouvrage, l'a édité avec un soin jaloux, appelant à-elle les premiers artistes pour l'exécution des dessins, et ne négligeant rien pour que la forme fût digne du fond. Tout récemment, elle a fait de cet ouvrage destiné à la jeunesse une réduction à l'usage de l'enfance, comprenant le français, l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol et enrichi de 800 gravures [2].

On aura une idée de ces dernières et l'on se rendra compte de la disposition des mots et des images par le spécimen que nous en donnons ici même.

Le succès de l'ouvrage, nous sommes heureux de le constater,

NID, m.
Nest. — *Nest*, n.
NIDO, m. — **Nido**, m.

a été ce qu'il devait être, et nous regrettons avec M. E. Levasseur, le savant académicien, que la maison Furne n'ait pas envoyé cette belle et utile publication à l'exposition de Vienne. Elle y eût certainement obtenu la plus honorable et la plus légitime des récompenses.

En France elle a été adoptée par le Ministère de l'instruction

CHIEN, m.
Dog. — *Hund*, m.
CANE, m. — **Perro**, m.

publique, mais c'est là un honneur un peu trop platonique, et ceux qui ont charge de veiller de haut sur les choses de l'instruction se doivent à eux-mêmes de favoriser d'une manière plus effective l'introduction de cet excellent livre dans toutes nos écoles.

Robert Hyenne.

[1] *Vocabulaire illustré* des mots usuels en français, anglais, allemand. Un vol. in-4°, rel. à l'anglaise, 12 fr. — Paris, Furne, Jouvet et Cie, rue Saint-André-des-Arts, 45.

[2] *Album vocabulaire du premier âge*, en français, anglais, allemand, italien et espagnol. Un vol. in-8° cartonné, 6 fr.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

THÉATRES

Opéra-Comique. — Voici *Gille et Gillotin,* un ouvrage qui a fait plus de bruit avant sa naissance que bien des poëtes après la publication de leurs vers !

Gille et Gillotin s'est présenté aux dilettantes de l'Opéra-Comique précédé de la notoriété que lui avait faite un procès récent. Le librettiste voulait que son enfant vît le jour en chantant la musique que M. Ambroise Thomas avait écrite pour son baptême. Mais l'auteur de la partition répondait au père de *Gille et Gillotin* qu'il avait été mal inspiré, lui musicien, en composant les airs que son fils devait bégayer à son entrée sur la scène... du monde. « J'ai fait cela en me jouant, sans y attacher la moindre importance, croyant que la fête aurait lieu en famille, disait le directeur du Conservatoire ; mais du moment qu'il y a des invités, halte-là ! je ne veux pas que l'on entende cette mauvaise chose, lâchée, bouffonne, et qu'elle puisse prêter à rire. »

M. Thomas Sauvage, l'auteur du poëme, n'admit pas cette défaite. « Je suis le père de l'enfant, riposta-t-il, c'est vrai, mais vous avez accepté d'en être le parrain... vous serez parrain malgré vous, monsieur !... » Il plaida et obtint gain de cause, puisque la pièce en question vient d'être représentée, et même avec un plein succès.

Champs-Élysées. — Le soleil qui nous a surpris en avril a décidé en un clin d'œil la réouverture de tous les établissements en plein air des Champs-Élysées.

Les cafés-concerts, depuis plusieurs jours déjà, attirent l'attention des promeneurs par les guirlandes qui délimitent leur enceinte verdoyante. Le Cirque a allumé ses lustres, et, de son côté, M. de Besselièvre s'est empressé de rouvrir les portes de son jardin, si fréquenté par toutes les élégances Parisiennes.

Ces plaisirs au grand air frais du soir jettent une sombre tristesse dans l'âme des directeurs de théâtres : ils entrevoient l'heure maudite où leurs salles seront délaissées pour ce coin de Paris si animé, si charmant pendant le printemps et l'été. Ils se disent avec peine qu'ils n'auront pas un ami, un frère, un parent éloigné, un fournisseur même capable de leur rendre service en demandant... un billet de faveur !

Triste, triste, tout ce qu'il y a de plus triste ! dirait Shakespeare.

Hop-Frog.

LES BAINS ET LES BAIGNEURS

L'arrivée de la belle saison vient de ramener dans Paris les établissements de bains froids qui, comme on le sait, vont pendant six mois se garer au voisinage de Meudon, de Grenelle et de l'île Saint-Louis.

Leur installation, toute moderne, a suivi naturellement le développement des idées de comfort et des sentiments de décence. Jusqu'au XVIIe siècle, les baigneurs n'avaient guère de scrupules.

La Bruyère nous raconte qu'à son époque le lieu de prédilection des baigneurs était « cette longue levée qui borne et qui resserre le lit de la Seine du côté où elle entre à Paris avec la Marne qu'elle vient de recevoir ». Et plus loin, décochant aux dames du temps une sanglante épigramme, le grand moraliste ajoute : « Quand cette saison n'est pas venue, les femmes de la ville ne s'y promènent pas encore, et quand elle est passée, elles ne s'y promènent plus ! »

Le trait porta, et vingt ans plus tard le prévôt de Paris, qui ne pouvait voir d'un œil indifférent ces mœurs toutes spartiates, défendit aux baigneurs de paraître en costume primitif.

Plus tard l'industrie vint en aide aux ordonnances. Elle offrit aux baigneurs des baraquements qui les mirent à l'abri des regards indiscrets. On y payait trois sous d'entrée.

En 1785, furent inaugurées les baignoires, percées de trous, traversées par le courant, qu'on appela les *bains chinois*. Mais à cette époque où le privilége régnait en maître, le propriétaire de bains chauds précédemment établis en réclama la suppression, et les *bains chinois* disparurent.

En 1803, reparurent les bains « pour hommes à fond de bois », et depuis toutes les améliorations que la décence et le comfortable pouvaient suggérer y ont été apportées. On a construit des cabines ; on a tendu des filets pour empêcher les plongeurs téméraires d'être entraînés hors de l'enceinte ; cafetiers, pâtissiers, pédicures, les ont envahis ; enfin, l'arrêté de police du 6 juillet 1858 a donné satisfaction aux exigences de la morale publique.

Paris compte aujourd'hui 19 établissements de bains froids, dont 13 pour hommes et 6 réservés au sexe le plus aimable. L'un d'eux est supporté par un bateau qui a servi à ramener de Sainte-Hélène en France les cendres de Napoléon Ier ; c'est celui du pont de la Concorde.

Ils sont ouverts au public depuis les premiers jours de mai jusqu'à la fin de septembre et font dans ce court espace de temps d'assez jolies recettes. Une statistique de la chambre de commerce nous apprend en effet qu'ils faisaient, en 1860, 345 000 francs d'affaires, et payaient à la Ville un droit de stationnement de 9 629 francs !

Le prix de ces bains varie entre 20 et 60 centimes, suivant la richesse et le comfort des différentes installations. Le nombre des habitués est à peu près proportionnel ; il varie suivant les conditions et les occupations des baigneurs. Mais les plus fréquentés par les « gourmets de la baignade », ce sont ceux placés en amont, comme au temps de La Bruyère.

Jusqu'ici, peu de personnes se sont présentées ; le Parisien est si frileux ! Mais on a déjà reçu des Anglais, des Russes surtout, qui trouvaient « bonne » l'eau à 18 degrés. Quant aux dames, point !

Ch. Libert.

LA GRANDE SŒUR [1]

Quoique n'étant pas vieille, elle a déjà passé
L'âge où le front est rose et frais et garde encore
La première clarté de la première aurore :
Elle a l'air doux, mais triste et comme un peu lassé.

C'est qu'en mourant sa mère à ses soins a laissé
Un petit nouveau-né, son frère, qu'elle adore.
Elle veut à tout prix que cette enfance ignore
Les maux dont l'orphelin est toujours menacé.

A ce seul but elle a voué toute sa vie :
Sans faiblesse, sinon tout à fait sans envie,
Autour d'elle, elle voit les autres s'établir ;

Sachant bien qu'elle-même elle s'est condamnée,
Puisque voilà sa fleur de jeunesse fanée,
A rester seule. — Elle a son devoir à remplir.

Pierre Collin.

[1] *Glas et Carillons*. — Un volume in-18, Paris, 1874. Chez Alph. Lemerre, éditeur, passage Choiseul, 27 et 29.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DESCRIPTION DE LA TOILETTE (PLANCHE G. N° 417).

Toilette de dîner en faille pervenche de deux tons. Le devant de la jupe coulissé en tablier se termine par deux bouillonnés et deux volants alternés ; des petits nœuds sont posés au bas des bouillonnés. Un biais pervenche claire et une dentelle perlée de jais blanc encadrent le tablier. Derrière sept volants sont posés en long sur la traîne pervenche claire et lisérés de cette nuance.

Corsage à double basque, la plus claire qui est en dessous continue derrière en postillon et retombe sur les volants. La seconde s'arrête aux hanches. — Collerette Médicis, avec plastron encadré de dentelle perlée. Manche composée des deux tons de la robe avec bouillonnés et dentelle. Haut volant plissé pour la finir. Des nœuds sont piqués négligemment sur les manches.

TOILETTE DE DINER

Modèle de Mme Hermantine Du Riez (8, rue Halévy).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Levy, imp. r. des Marais 16.

Ad. Goubaud et fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Toilettes de Mme Hermantine Du Riez, r. Halevy, 8. – Modes de Mmes Brunhes & Hunt, r. Meyerbeer, 4.

Plumes et Fleurs de Perrot Petit & Cie. – Foulards du Comptoir des Indes, Boul.d Sébastopol, 129. – Parfums de Pinaud & Meyer

Ceinture Régente de Mmes De Vertus Sœurs, r. Auber, 12. – Eau Gauloise de Mme V. Rolende, r. de Provence, 4.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON. Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DESCRIPTION DES TOILETTES (PLANCHE G. N° 414).

1. Robe de deux tons réséda clair et réséda foncé. Jupe de faille unie devant et derrière. Tunique drapée, en tissu indien de même teinte, coupée de chaque côté par deux quilles remontantes formant large ruche plissée avec ruban passant sous chaque pli. Écharpe posée à l'orientale et retenue de côté par un large nœud; ceinture frangée derrière. Corsage à basques Louis XV ornées de poches; basques plus courtes et à plis creux derrière. Col rabattu et collerette montante; trois plissés au bas des manches. — Chapeau Louis XV en paille beige, bordé de velours réséda foncé; touffe de plumes. Derrière, sous la passe relevée, marguerite des champs, rose et nœud de ruban.

TOILETTES DE PROMENADE

Modèles de Mme Cavally (boulevard des Capucines).

2. Jupe de faille bleu-marine unie. Tunique de cachemire de l'Inde bleu-faïence, frangée et très-relevée d'un seul côté. Casaque ajustée à plastron, boutonnée de côté, avec basques frangées; revers de faille bleu-marine au bas des manches. Collerette montante, col rabattu et

cravate de faille bleu-marine. — Chapeau forme toquet à passe relevée et doublée de velours bleu-marine; torsade de faille bleu-faïence, touffe de roses, plume posée devant et rejetée sur un foulard bleu-faïence noué derrière.

BENGALI

OU

LES FILS DU PENDU

(HISTOIRE INDIENNE. — SUITE.)

En même temps Bengali prête l'oreille au léger bruit cause première de sa conduite.

Ce bruit devenu plus distinct, mais toujours lointain, ressemble au cri du faisan, lequel peut être assimilé au grincement d'une lame appliquée sur la meule.

L'Indien l'écoute, l'écoute encore, avec une avidité étrange.

Alors, ce qui ne s'était pas encore vu depuis le début de cette course frappe Edgard et ses compagnons; leur guide est subitement devenu pâle et tremblant; tout en lui dénonce une indicible épouvante.

— Qu'as-tu à frémir? Qu'arrive-t-il? En quoi le cri insignifiant d'un faisan peut-il t'agiter ainsi?

Le jeune Indien voulait s'expliquer; il n'en eut pas le temps.

Une voix formidable s'élevait dans les jungles. Cette voix était rauque, prolongée en retentissements qui avaient la puissance de faire trembler pour ainsi dire ciel et terre. On croyait entendre sous un firmament des plus purs les grondements d'un imminent orage.

— Un lion!

Ce mot, échappé comme un râle de toutes les bouches frissonnantes, n'exprimait que trop la vérité. Eût-il été permis d'en douter, qu'un nouveau rugissement plus fort, plus rapproché que l'autre devait bientôt amener la certitude.

Les animaux secondaires qui ont tout à redouter d'un pareil voisinage ne s'y trompaient point; aussi voyait-on des gazelles, des daims, des hyènes, des chacals, affolés de peur, fuir au triple galop dans toutes les directions. Ceux-ci ne craignaient plus ceux-là, ceux-là ne songeaient plus à dévorer ceux-ci. Le danger qui les menaçait tous les confondait dans l'irrésistible entraînement d'une panique universelle.

— Il approche! bégayaient les deux Mozambiques tombés à genoux.

Edgard avait souvent lu des récits du même genre. On sait que son plus vif désir était de se trouver en face d'un de ces rois des forêts et d'en rester vainqueur; mais de ce désir possible à réaliser dans une chasse bien organisée, aux terribles hasards d'une rencontre à l'improviste, il y avait toute la distance du rêve à la réalité.

Chose étrange! Bengali, si troublé dès le premier instant, se montrait maintenant à la hauteur du péril que l'on avait à combattre.

Pendant qu'il espérait un moyen de salut bien difficile en semblable occurrence, le fils de Neddy-Neddy cherchait au moins une chance de retarder le fatal dénoûment de cette horrible aventure.

— Là! fit-il du geste; et il désignait un grand chêne, à vingt pas de là, dans une excavation naturelle.

On n'avait pas à choisir, la bête fauve accourait au pas de course, on croyait l'entendre. Il n'y avait pas un instant à perdre.

— Tom! John! Eh bien! voulez-vous donc être mangés tout vifs?

Et les nègres s'élançaient comme deux singes dont ils avaient bien l'air. On eut bientôt gagné le pied de l'arbre. Un nouvel embarras attendait nos personnages. Le tronc énorme, impossible à embrasser, n'avait de branches qu'à une hauteur inaccessible à la seule puissance du jarret.

Comment faire?

Bengali devait se montrer homme de ressource.

Il s'inclina en appliquant les mains sur ses genoux, à la manière des enfants qui jouent à saute-mouton; puis se redressant, il toucha du doigt Tom.

Cela voulait clairement dire :

— Faites ce que je viens de faire, et vivement!

Le nègre obéit d'autant mieux qu'un ordre verbal de son jeune maître s'ajoutait à la muette invitation de l'Indien.

— A vous, par-dessus! ordonnait une seconde pantomime au second Africain. John grimpa sur son camarade, alla se courber à son tour, Bengali, mesurant de l'œil la distance et la jugeant encore bien grande, fit signe qu'il valait mieux se tenir debout.

John fit ce qu'on lui demandait. A peine était-il adossé à l'arbre, qu'une manœuvre à laquelle il ne s'attendait guère faillit le renverser, lui et son vivant piédestal.

C'était l'Indien qui, avec la prestesse d'un chat sauvage, profitait de cette espèce d'échelle pour gagner l'espace assez large compris entre les maîtresses branches du gros chêne au sommet du tronc.

— Eh! mais! se récriait déjà le créole, en face d'une pareille preuve d'égoïsme, crois-tu, drôle, que j'aie assez de mes bras et de mes jambes pour arriver là-haut tout seul?

Il reconnut aussitôt l'injustice de sa plainte. Une tige, assez mince pour céder à une pression vigoureuse, descendait, grâce au poids de Bengali à califourchon sur elle, jusqu'au front de John, toujours debout sur son camarade immobile.

— Prenez! indiquait le jeune paria.

Edgard, monté sur les mains du nègre, disposées le long de son corps en manière d'étriers, n'avait plus qu'à s'emparer de la branche. Celle-ci, délivrée en même temps du poids de Bengali, se redressait d'autant plus facilement que la charge était plus près de l'arbre; Edgard se trouva en sûreté.

Restaient les deux Mozambiques. Le même genre d'ascension ne pouvait leur être offert.

Dieu sait s'il était temps pour eux de quitter l'endroit qu'ils occupaient! La bête fauve n'était plus qu'à trente pas, on la voyait bondir. Les herbes s'inclinaient sur son passage, comme font les blés dans les champs à l'approche d'une tempête.

— Petit massa! petit massa! criaient les nègres.

Chaque nouveau rugissement glaçait le sang dans les veines de ces malheureux.

— Ah! s'écria le jeune Anglais désolé, comment ai-je pu ne pas mieux réfléchir que mon salut coûterait la vie à ces pauvres gens! Et toi, Bengali, plus expert que moi en ces sortes de choses, reprenait-il, si je savais qu'il y ait eu préméditation de ta part, je ne te le pardonnerais jamais!

Une horrible clameur vint prouver que le moment d'agir était arrivé pour tout le monde.

Le lion, parvenu au bord de l'espèce de clairière au centre de laquelle s'élevait le vieux chêne, cessait d'avancer. Il suffisait de le regarder pour frissonner jusque dans la moelle des os.

Il était de la grosseur d'un bel âne. Une abondante crinière, que soulevait un vent tiède, encadrait sa tête qu'Edgard, plus libre d'esprit, eût admirée. Il n'était plus jeune; mais l'âge, qui embellissait l'animal, ne lui enlevait rien de sa force et surtout de son humeur belliqueuse.

Il cessait de rugir. Son attitude semblait indiquer que le hasard seul avait dirigé ses pas de ce côté; peut-être allait-il continuer sa route, quand un mouvement des broussailles qui cachaient à demi les deux noirs attira son attention.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Ils sont perdus ! dit le jeune Davidson ; et il avait des pleurs dans les yeux.

En effet, l'animal paraissait prêt à s'élancer. Le double cri des Africains et d'Edgard, auquel il ne s'attendait pas sans doute, lui causa une telle peur qu'il bondit en arrière ; mais cette retraite n'était pas sérieuse. Le lion, craintif par surprise, n'eut pas plutôt reconnu deux hommes que la résolution de les attaquer devint manifeste.

Edgard, à qui l'imminence du péril de Tom et de John rendait un peu de sang-froid, choisit cet instant pour viser la bête fauve. Trop de hâte ou le tremblement de son arme trahit son adresse accoutumée. Au lieu de frapper le lion dans la tête, sa balle ne fit qu'une blessure en apparence insignifiante.

Cela suffit, néanmoins, pour exaspérer l'animal. S'élancer, tomber comme la foudre au pied de l'arbre, saisir le premier nègre qu'il trouva sous sa griffe, le charger sur son dos et reprendre sa course, fut l'affaire de moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter.

Ce nègre était Tom. Le malheureux sauvait probablement la vie à ses trois compagnons, mais cela lui coûtait sa propre existence. Voilà ce que ne pouvait supporter le jeune Davidson ; encore moins le pauvre Mozambique épargné par le hasard.

Prêt à devenir lui-même victime de leur terrible adversaire, John, cédant aux inspirations d'une mort affreuse, n'avait pas craint de se faire de force un bouclier de son compatriote.

— Pauvre Tom ! pauvre Tom ! Sans ma lâcheté, il serait encore ici, sain et sauf ! s'écriait-il.

Vainement une logique élémentaire lui objectait :

— S'il était ici, tu serais là-bas, à sa place, attendu que maître lion ne pouvait s'éloigner la gueule vide !

John, tourmenté de remords, n'entendait pas de cette oreille.

Alors un spectacle imprévu, impossible à prévoir, frappa l'Anglais et l'Indien, toujours perchés sur leur arbre : celui du nègre, oublieux du danger et poursuivant, apostrophant, injuriant, provoquant de toutes les manières l'animal ravisseur.

— Vieux brigand ! tu enlèves mon camarade comme un voleur et tu te sauves !... Et tu crois que John te laissera tranquillement accomplir une pareille infamie !... Il n'aurait donc plus de sang dans les veines ! plus de cœur dans la poitrine !... Arrête ! arrête, misérable ! ou sinon, je finirai bien par t'atteindre, et alors, si tu as fait du mal au pauvre Tom, gare à la vengeance de John !

Edgard et le jeune paria, de leur place, pouvaient parfaitement tout voir, tout entendre ; et le cœur du premier ne tarda pas à battre d'espérance.

Le lion, blessé au poitrail, perdait beaucoup de sang. Son fardeau n'était pas léger comme une plume. Peu tourmenté par la faim sans doute, il avait mieux aimé transporter sa proie au fond de sa tanière que de la dévorer immédiatement.

On pense bien que le Mozambique ne se laissait pas tout à fait enlever comme un poulet.

Plusieurs fois de violentes secousses l'avaient fait rouler par terre. Le lion le reprenait solidement, c'est-à-dire que les crocs de la bête fauve ne ménageaient guère l'étoffe du pantalon ; si peu même qu'il y avait à redouter pour la prochaine tentative du même genre qu'un bon coup n'entamât franchement autre chose que l'épiderme.

Un de ces traits de hardiesse qui ne viennent qu'aux poltrons sortis de leur caractère vint en aide aux furieux efforts de John pour sauver son compagnon de servitude.

Le nègre observait que les reins du lion commençaient à fléchir sous une charge que l'abondance du sang perdu rendait plus lourde encore. Le trot remplaçait le galop. De fréquents arrêts prouvaient beaucoup de fatigue et de faiblesse.

— Oui ; mais si le vieux scélérat ne s'arrêtait que pour attaquer à belles dents la chair fraîche de mon camarade !

Le nègre, à cette pensée, sentait ses cheveux se dresser sur sa tête.

Alors, et sans retarder lui-même sa course furibonde, John, qui avait une voix de stentor, se prit à entonner un chant de son pays natal.

Le lion n'était pas sourd. Se sentant poursuivi, il lâcha sa proie, et s'enfuit avec le surcroît de vitesse que lui procurait l'absence d'un fardeau rendu excessif par l'état pitoyable où le réduisait sa blessure.

— Hourra ! s'écria John.

Et dans sa joie il courut relever et embrasser Tom.

— Ouf !

Celui qui échappait à une mort presque certaine eût vainement essayé d'en dire davantage.

— Pauvre Tom ! pauvre Tom !... Tu n'as rien de cassé, de fracassé ? s'informa avec une cordiale sollicitude son compatriote. Mais tu as eu une grande et effroyable peur ?

— Ouf !

Il ne bougeait pas. Il fallut le bruit qui se fit tout à coup derrière Tom pour le rendre à toute sa vigueur africaine. Il crut que le lion revenait vers lui.

Le jeu d'un ressort ne l'aurait pas relevé plus vite.

C'était une vaine frayeur. Le bruit provenait d'Edgard et de l'Indien, qui rejoignaient les deux Mozambiques.

Le jeune Davidson s'en voulait de n'avoir pas mieux profité de l'occasion.

— Une seconde balle, et j'abattais assurément cette bête magnifique !... Si nous tâchions de la retrouver ? elle n'est peut-être pas bien loin d'ici ? Allons !

Ces paroles provoquèrent, de la part de Tom et de John, une singulière grimace ; mais leur maître partant, il fallait bien encore obéir.

Leurs appréhensions ne furent pas de longue durée.

Dès les premiers pas, un mouvement de Bengali, où l'indignation et la douleur s'unissaient à la surprise, arrêtait Edgard et par conséquent les deux noirs.

Debout, les bras croisés devant le jeune créole, il disait clairement, par l'expression d'un regard chargé de flammes :

— Vous n'irez pas de ce côté ?

— Qui m'en empêchera ?

— Moi ! voulait dire la main du jeune paria, énergiquement appliquée sur sa poitrine.

— Par exemple !

Et reproduisant à peu près, alors, une scène qui avait eu lieu, quelques heures plus tôt, avec son ami Gustave, à la Brèche des Cocotiers, le fier Anglo-Indien prétendait passer outre.

— Arrière ! drôle ! s'écria-t-il.

Bengali, repoussé, disons mieux, reculant de lui-même devant un contact injurieux, ne cédait point pour cela ; au contraire.

Mettant à profit le moment où le créole fixait sur lui des regards pleins de menaces, on le vit, du pouce et de l'index écartés autour de son visage, en dessiner un autre plus délicat, plus gracieux.

L'intention ne permit plus aucun doute, lorsque, penchant la tête sur une épaule, afin de simuler ou le sommeil ou une profonde lassitude, il indiquait, par un double agissement des doigts allant du front aux épaules, une abondante chevelure, aux boucles soyeuses, que ne retenait aucun lien.

— Petite maîtresse !

— Henriette !

Ce qui n'était qu'une simple exclamation chez les deux Mozambiques, fut de la part de leur maître le cri douloureux d'une âme atteinte par les traits aigus d'un reproche mérité.

— Ah ! dit-il ! c'est vrai, c'est vrai, mon Dieu ! j'oubliais ma sœur pour la satisfaction d'un fol orgueil... Henriette ! et toi aussi, Gustave ! pardonnez-moi ! pardonnez-moi !

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Plus prompt cette fois que la première, il ouvrit la marche dans le sens annoncé par leur jeune guide, c'est-à dire diamétralement opposé à celui qu'il allait prendre.

Un autre incident devait les retarder encore.

Bengali, en avant de quelques pas, tomba tout à coup à la renverse. Une noix de coco venait de l'atteindre avec une violence extraordinaire.

— D'où vient-elle? se demandaient Edgard et sa suite.

— Il n'y a pas de cocotiers assez près de nous pour qu'un pareil fruit soit venu de lui-même.

— La brise, qui s'élève depuis un instant, est insuffisante à emporter jusqu'ici un objet aussi lourd.

— Sais-tu mieux que nous à quoi t'en tenir là-dessus?

Le jeune Hindou, questionné par Edgard, ne répondit pas; et cependant la souffrance, qui semblait l'absorber tout entier, n'empêchait guère les yeux gris à reflets d'or du frère de Saïd-Yama de sonder attentivement les alentours.

En suivant la même direction, les regards du créole et des Africains remarquèrent une certaine agitation dans les hautes branches d'un cocotier situé à une distance que pouvaient franchir, à la rigueur, des fruits lancés par une main aussi habile que vigoureuse.

— Ah! ma foi! cela ne ralentira pas beaucoup notre route, et ta précieuse remontrance de tout à l'heure, Bengali, vaut bien, je pense, un lingot de plomb dans la tête ou dans les flancs du singe qui a failli te briser le crâne!

Vainement le jeune Indien voulait s'y opposer. Le coup partit, et cela si heureusement que l'on vit aussitôt le corps d'un gros singe dégringoler, malgré ses efforts pour se retenir aux branches, et finalement disparaître au milieu d'une touffe de broussailles du sein de laquelle s'élançait le cocotier.

Chose étrange! loin de se féliciter de sa vengeance, le second fils de Ben Saïd ne sut pas retenir un cri d'angoisse terrible.

Chacun prit son émotion, son empressement à courir seul vers le lieu de l'accident, pour de la joie et pour le désir de s'assurer du trépas d'un méchant animal.

Soudain, de sourdes clameurs, des trépignements, d'autres bruits rappelant des plaintes humaines, éveillèrent l'attention des personnages demeurés à l'écart.

— Homme ou bête, le moribond prétend faire payer cher l'existence qui l'abandonne. Volons au secours de notre guide!

On n'eut pas cette peine. Le jeune Indien reparaissait. On semblait avoir deviné juste. Il portait les marques d'une lutte, autant sur ses vêtements que sur son visage.

Mais trop ému sans doute par cet événement, Bengali se contenta de jeter vers l'endroit qu'il abandonnait un long coup d'œil difficile à bien exprimer.

Et reprenant vite une marche trop souvent interrompue :

— Allons! dit-il avec son éloquente pantomime habituelle.

Trop de raisons s'opposaient à ce que plus de temps fût dissipé en conversations ou en actes étrangers au but principal de ce voyage, pour que des détails de seconde importance ne fussent point oubliés; on ne songea bientôt plus qu'à regagner par un surcroit de hâte, le temps qu'il avait fallu perdre.

Edgard consultait à la fois sa montre et le soleil. Il ne constatait pas sans inquiétude combien le temps passait vite. Son cœur se serrait à l'idée que sa sœur et son ami devaient avoir déjà bien souffert, en admettant qu'il ne leur eût été fait aucun mal.

XII

Une nuit à la belle étoile.

On sait avec quelle promptitude la nuit succède au jour dans les zones torrides.

L'astre qui éclaire le monde avait fait place aux étoiles, et la petite troupe continuait sa course laborieuse à travers le steppe indien.

Un frugal et rapide repas avait ranimé les forces d'Edgard et de son escorte. On avait un peu réduit les provisions que les noirs glissaient en sourdine au fond de leur sac, pendant les adieux du jeune créole et de la gouvernante. On avançait toujours, mais, il faut bien en convenir, avec des efforts difficiles à cacher.

Vint un instant où Edgard lui-même, harassé de fatigue, dut se déclarer hors d'état de poursuivre une route inconnue à travers mille embarras auxquels venait se joindre l'incertitude, sinon la méfiance.

— Où allons-nous, et jusques à quand irons-nous ainsi à l'aventure?

Cette question, fréquemment répétée, obtenait toujours, par signes, la réponse suivante :

— Les ravisseurs de miss Henriette et de Gustave Gérard ont parcouru le chemin que nous suivons, cela est certain; mais quelle avance ont-ils sur nous? voilà ce que j'ignore. Ils vont à pied, ou du moins, l'obscurité, depuis que nous avons quitté les sentiers découverts pour l'épaisseur des bois, m'empêche de rien distinguer qui trahisse le passage d'un cheval ou de plusieurs chevaux.

Le jeune créole n'en pouvait plus. Il s'arrêta. John et Tom ne demandaient pas mieux que d'en faire autant.

— Halte!

Mais, au lieu d'obéir à cette invitation, l'Indien se mit à courir en avant.

Songeait-il à s'enfuir?

En même temps, Edgard épaulait son arme, qu'il avait eu soin déjà de recharger; mais aussitôt il rougit de sa pensée et de son action.

Le fils de Neddy-Neddy revenait plus vite qu'il n'était parti.

— Qu'y a-t-il?

— Venez voir! venez vite!

Le jeune Hindou, saisissant Edgard par le bras, l'entraînait au delà de l'éclaircie où les rayons de la lune les inondaient tout à l'heure de sa flamme argentée.

A vingt pas plus loin, l'obscurité de la forêt semblait d'un noir opaque. Sur ce fond ressortaient à merveille des points rouges; or, c'était cela même qui inspirait au guide une satisfaction manifeste.

— Qu'est-ce que c'est que ça? s'écriait le frère de miss Henriette.

— Les yeux d'un tigre, s'écrièrent les Mozambiques rendus à leurs terreurs précédentes. Bengali se mit à rire d'un air si moqueur que ceux dont il riait eurent comme envie de l'étrangler.

Deux minutes suffirent au jeune paria pour aller seul vers les points rouges. L'ombre épaisse le cachait. Un soupçon pénétra de nouveau dans l'esprit des gens intéressés à ce qu'il ne les quittât pas encore. Une seconde fois la vanité de cette injure apparut, à la gloire de l'enfant qui en était l'objet, et dont, il faut bien en convenir, la conduite s'entourait de singuliers et fréquents mystères.

Bengali rejoignait ses compagnons de route. Il tenait dans ses mains jointes un de ces points rouges; on reconnut un petit morceau de braise qu'il entretenait de son souffle, en même temps qu'une agitation perpétuelle empêchait qu'il en ressentit la brûlure.

— Du feu!

Non-seulement ce fut de la surprise, mais de la joie.

En effet, les restes d'un brasier, à cette heure, en ces lieux, donnaient une grande force aux probabilités du passage d'une troupe de bandits.

Au risque d'une imprudence, Edgard ne résista pas au désir de savoir à l'instant même tout ce qu'il était permis d'apprendre sur un sujet de cette importance.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Une torche ! ordonnait-il.

Tom et John s'empressèrent de réunir quelques tiges résineuses. La clarté fugitive obtenue ainsi mettait en évidence les preuves certaines d'un campement de fraiche date.

L'endroit consistait en un vaste espace, dépourvu de broussailles, mais que ne cessait de protéger contre la chaleur ou contre la pluie un dôme naturel, formé par une quantité de hautes futaies.

La réflexion ne tarda pas à diminuer singulièrement le plaisir éprouvé par cette trace du récent campement des bandits.

— Certes, une halte en cet endroit ne corrobore aucune idée de meurtre ou de violence. Mais c'est là le seul résultat que nous obtenons avec toi ! reprit le frère de miss Henriette, en adressant un regard plein d'amertume au jeune Hindou immobile devant lui.

— Sans compter qu'il va falloir attendre ici jusqu'à demain, observait John, en étudiant l'effet d'une pareille déclaration sur l'esprit de son maitre.

C'était évident, car Edgard se trainait à peine. Les deux nègres ne valaient pas mieux. On résolut donc de se reposer à la même place où sans doute Henriette ou Gustave et les bandits avaient un moment interrompu leur marche hâtive.

Ce ne fut pas, certes, sans regret que le jeune créole remit au jour suivant la continuation de ses recherches.

Par malheur, tout s'opposait à ses vœux.

Non-seulement l'obscurité effaçait les traces qu'en plein jour même les fuyards s'efforçaient de rendre invisibles ; mais, en admettant qu'ils rencontrassent leurs ennemis, l'obscurité de la nuit eût plutôt entravé que favorisé le succès d'une attaque à main armée.

Edgard et ses deux serviteurs se rappelaient trop bien la récente aventure du lion pour oser s'endormir par terre. Il s'agissait de surveiller encore plus que jamais les intentions du frère de Saïd-Yama.

— Qui nous assure, observait Edgard à voix basse, que le dévouement qu'il professe n'est pas un excès de perfidie, et que les brigands, que nous croyons bien loin, ne s'apprêtent pas à profiter de notre sommeil pour augmenter le nombre de leurs prisonniers ?

— Nous pourrions l'attacher à l'un de nous, répond Tom. Le moindre mouvement trahirait son intention de fuir.

— En cas de surprise, l'avoir entre nos mains serait un gage contre ses complices, lesquels n'oseraient, en nous attaquant, l'exposer à une mort certaine, ajoutait son camarade John.

Edgard allait répondre. Il n'en eut pas le loisir. Celui dont on parlait, en le touchant du doigt, l'invitait à tourner les yeux de son côté. Quel ne fut pas l'étonnement général !

Pendant le colloque précédent, Bengali s'était lui-même fortement attaché les deux jambes au niveau de la cheville. Il tendait à présent ses mains dans l'une desquelles se trouvait une corde solide.

En même temps, il montrait le sommet d'un gros arbre, ce qui semblait signifier :

— Fixez-moi vous-même, là-haut, pieds et poings liés. Si je vous trahis ou si je vous échappe, c'est que je serai un peu sorcier ; alors, mes braves gens, il n'y a rien à faire !

L'heure devenait pressante. Un parti décisif était indispensable.

— Eh bien ? ordonna le jeune Davidson, dégage tes jambes, gagne la quatrième branche. Tom et John te suivront, t'attacheront, et qu'un seul geste, en route, ne vienne pas démentir ta sincérité apparente : je te ferais à l'instant même sauter la cervelle ! entends-tu ?

Un rire silencieux fut la réponse de l'Indien.

Les pieds libres, il bondit comme un clown, atteignit du même élan la première branche, et ne s'arrêta qu'à l'endroit désigné.

L'accès de cet arbre était favorisé par le voisinage d'un autre plus petit et dont les tiges moins élevées pouvaient jouer le rôle d'une échelle. Tom et John, bientôt arrivés près de Bengali, s'empressèrent de lier fortement ce dernier par les bras, par les reins, par les jambes.

— C'est fait ?

— Oui ! oui ! petit Bengali ficelé comme un saucisson ! pas moyen qu'il bouge !

— Eh bien ! dit Edgard, installez-vous de votre mieux à ses côtés ou au-dessus et dormez, mes braves... Je vais tâcher d'en faire autant.

Le créole s'était hissé lui-même tout en haut de l'arbre. Un tel repos lui coûtait, avons-nous déjà dit ; mais la nécessité de réparer ses forces pour les fatigues du lendemain devait imposer silence aux derniers scrupules qui tourmentaient sa pauvre âme.

Tout le monde avait besoin de sommeil. Tout le monde s'endormit bientôt ; et si une chose troubla le calme qui régnait d'habitude en ces lieux solitaires, ce fut le ronflement des deux Mozambiques.

John et Tom, cependant, n'étaient pas hommes à fermer les yeux sans avoir ouvert la bouche. Nous voulons parler du maigre souper que leur permit de faire ce qui restait au fond de leur sac.

C'était peu, mais ça consacrait le principe de nos gloutons personnages, d'après lequel la moindre pitance doit toujours passer sous la dent, avant de se livrer aux douceurs du sommeil.

Si la gourmandise avait à peu près son compte, la poltronnerie était loin d'y trouver le sien.

Le poste était dangereux. Une panthère, des chats sauvages, voire même un ours errant aux environs, pouvaient fort bien, par l'odeur alléchés, découvrir une grappe humaine facile à déchirer, à mordre, à dévorer avant qu'elle fût en mesure même d'essayer de se défendre.

Or, le cas échéant, les deux Africains étaient merveilleusement placés en première ligne pour servir d'entrée au festin. La perspective manquait de charme. Il fallait moins que cela pour chasser la quiétude nécessaire à une sieste longue et délicieuse.

Le léger sommeil de Tom fut troublé par les sonorités nasales de son compère John. Celui-ci, dans les mêmes conditions physiques et intellectuelles, ne parvenait pas mieux à dormir,

Ce qui devait advenir arriva : chacun prit le ronflement de l'autre pour un cri d'animal féroce. Alors ce fut à qui fermerait le plus hermétiquement les yeux, non pour se rejeter, comme on dit, dans les bras de Morphée, mais afin de ne pas voir la grosse bête s'avancer et grimper après l'arbre où ils étaient logés.

Ils n'osaient rien dire ; mais c'était à qui, sans affectation, gagnerait en hauteur, de manière à dominer son camarade. On reconnaissait la même ruse que John employait naguère pour éviter les premières attaques du lion qui devait enlever Tom.

Ce double jeu ne dura pas longtemps. Une horrible frayeur glaça tout à coup les deux Africains et les retint immobiles.

— Je rêve ! je rêve ! murmuraient-ils en se pelotonnant sur eux-mêmes et se faisant bien minces.

(*La suite au prochain numéro.*) Alfred Séguin.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A NOS ABONNÉES

L'administration du *Moniteur de la Mode*, avec l'intention d'être agréable à ses abonnées, vient de s'entendre avec l'une des premières maisons de parfumerie de Paris, et, à l'aide d'un sacrifice, elle peut offrir à ses lectrices, au-dessous du prix coûtant, un produit indispensable à la toilette : nous voulons parler de la *Veloutine Viard*.

Ce produit, qui a atteint un perfectionnement inconnu jusqu'à ce jour, remplace avantageusement la poudre de riz, dont il n'a pas les inconvénients.

La maison Viard a fait, de son côté, un sacrifice pour mettre nos lectrices à même d'essayer ce produit et de s'attirer une clientèle et un succès justifiés.

Cette maison donnera à toute abonnée du *Moniteur de la Mode*, sur la présentation de la bande de son journal justifiant de son abonnement, et cela jusqu'au 30 juin 1874 (quelle que soit la durée de l'abonnement), une grande boite de *Veloutine Viard* perfectionnée, blanche, rosée ou Rachel, avec la houppe en cygne du prix de six francs, moyennant le prix exceptionnel de *trois francs*.

Les abonnées des départements pourront jouir de cet avantage, en envoyant en plus 1 franc pour les frais de port et d'emballage, c'est-à-dire *quatre francs*, pour recevoir *franco* dans toute la France.

Toute demande pour Paris et les départements doit être accompagnée d'une bande du journal et adressée *franco* à M. Viard, parfumeur, 2, place du Palais-Royal, ; indiquer la nuance que l'on désire : blanche, rosée ou Bachel. Ne s'adresser, dans aucun cas, à l'administration du journal.

REVUE DES MAGASINS

Une visite à la *Châtelaine* est toujours un plaisir ; surtout depuis que cette maison de mercerie s'est placée au premier rang en ouvrant une véritable école d'élégance fantaisiste.

La *Châtelaine*, par sa passementerie artistique, a contribué pour beaucoup à rendre au jais une recrudescence de vogue. Comme elle scintille, étincelle au soleil, la toilette semée de jais ! Cela miroite, éblouit. La *Châtelaine* en a constellé sa passementerie et sa dentelle.

Bordez une basque et des volants de frange aux pampilles de jais, surmontée d'une applique de feuilles, fleurs et fruits ruisselants de jais, et vous composerez la plus riche des toilettes. Avec un tel accessoire, du reste, peu importe la valeur du tissu, que ce soit cachemire, velours, soie ou vigogne.

Les blondes perlées en toutes nuances, que l'on croirait de la vapeur brodée d'éclairs, s'emploient sur les étoffes claires, grenadines, chalys, algériennes, et sur les tissus épais comme le velours. Posée à plat, la blonde perlée fait le jeu d'une étincelante broderie.

Bien simple est le pardessus d'été. Il consiste en un col de tulle ruché et perlé, en un fichu berthe en dentelle perlée. Rien de moins lourd, n'est-ce pas ?

Le comptoir des modes à la *Châtelaine* prend chaque jour de l'importance, en raison du goût et du bon marché qui y règnent. Les ceintures, les rubans, les gants, y sont choisis de façon à satisfaire la coquetterie et l'économie les plus exigeantes.

Quelle femme, à la campagne, ne se livre à mille petits travaux de couture, crochet, broderie, tapisserie ? Que de riens sont indispensables pour arranger, chiffonner ! La prévoyance conseille de demander à la *Châtelaine* (34, rue du Bac) un assortiment de bonne mercerie.

— Le *Comptoir des Indes* vient de recevoir le complément de tous les tissus d'été. On trouve maintenant dans cette maison de premier ordre un assortiment complet de robes de foulard pour deuil et demi-deuil, de tussor écru uni et damassé de la plus belle qualité et d'une solidité à toute épreuve. En tissus indiens riches et soyeux, nous rappellerons le Goaly, haute nouveauté de la saison ; le Rhotian, le crêpe Osaka, le Bangalore et le Benarès. Toutes ces étoffes se produisent en nuances les plus nouvelles.

Le *Comptoir des Indes* a eu l'heureuse inspiration de se charger de la confection des garnitures les plus jolies, pour robes et costumes de foulard. Cette innovation obtient un grand succès, surtout en province et à l'étranger. Il suffit d'indiquer le métrage voulu et la nuance désirée ; on se charge dans cette importante maison de toutes les commandes en ce genre, soit en guipures de laine ou franges de soie. Impossible d'envoyer des échantillons de dentelle et de franges, mais nos lectrices peuvent avoir une entière confiance : le *Comptoir des Indes* n'a pas d'autre but que de satisfaire sa clientèle.

Quant aux écharpes de crêpes de Chine si jolies et si nouvelles, dont nous avons déjà parlé, on les fait en toutes nuances. Voici le parti qu'on peut tirer de ces écharpes : on les porte en fichu noué devant, en capeline, les deux pans ramenés devant entourant le cou et rejetés derrière, en fichu croisé devant et noué derrière, en tunique formant tablier devant et nœud derrière, et enfin en burnous avec capuchon formé par le pli du milieu.

Ces écharpes coûtent 28 francs avec deux glands ; c'est un prix unique extrêmement avantageux.

Robes et écharpes complétant la toilette sont expédiées *franco* par le *Comptoir des Indes*, mais lorsqu'on demandera une écharpe seulement, elle sera envoyée en échange d'un mandat sur la poste joint à la commande.

Les robes de foulard sont d'une coquetterie charmante en été ; elles ont l'avantage de se laver facilement sans rien perdre de leur éclat soyeux.

On peut se composer une toilette fraîche et séduisante depuis 38 francs. Tous les échantillons sont expédiés *franco* retour compris. S'adresser au *Comptoir des Indes* (boulevard Sébastopol, 129).

— Les nouveaux chapeaux de mesdames Brunhes et Hunt sont des merveilles de grâce, de coquetterie et d'élégance ; ils coiffent à ravir et donnent jeunesse et beauté même aux femmes qui n'en ont plus.

Leurs chapeaux-guirlandes donnent un air de reine qui convient aux physionomies régulières ; leurs chapeaux *Orphée*, avec franges de fleurs légères tombant sur les cheveux, embellissent les blondes vaporeuses et les poétisent.

Quant au chapeau *Henri III* pour la campagne, il a un petit air vainqueur qui convient à la jeunesse.

Mesdames Brunhes et Hunt préfèrent les grands chapeaux et elles ont raison ; cependant elles ont le talent de se conformer à la physionomie de chacune de leurs clientes. En fait de chapeau à haute allure, nous signalerons un chapeau *Longueville* en paille de riz écrue à larges bords ; un seul bord relevé avec une touffe de coquelicots et un nœud de faille bleu pâle, traîne de coquelicots retombant derrière jusqu'au milieu du dos. Ce chapeau a obtenu un succès fou aux dernières courses du bois de Boulogne, ainsi qu'une haute Cérès de fleurs des champs.

Quelques diadèmes de fleurs sont complétés par des mantilles de dentelle qui servent de confections.

La mode est aux foulards sur les chapeaux négligés. Nous n'en avons pas encore vu de plus artistement posés que ceux de mesdames Brunhes et Hunt (rue Meyerbeer 4).

— L'essence d'opoponax a obtenu un si grand succès à la *Corbeille fleurie*, que la maison Pinaud-Meyer l'a prise pour base d'une série de produits nouveaux. On trouve maintenant dans cette maison de premier ordre toute une parfumerie à base d'opoponax, de l'eau de toilette, des savons, une crème froide, etc., etc. Les suaves émanations de ce parfum ont été adoptées par les gens du monde ; il n'est pas une femme élégante, pas un homme du monde, qui puissent se dispenser d'employer ce parfum sous peine de lèse-élégance.

L'usage du lait d'Hébé est indispensable en cette saison : cette lotion odorante donne à l'épiderme de la blancheur, de la fermeté et de la souplesse, et fait disparaître les rides comme par miracle.

La crème au lait d'Hébé est un auxiliaire puissant pour obtenir ce résultat : elle conserve au teint son éclat et sa transparence diaphane.

Pour les mains, il n'est pas de meilleur produit que la pâte callidermique, qui les blanchit et les idéalise. Des savons au lait d'Hébé et au suc de laitue et une spécialité de produits divers aux violettes de Parme complètent un ensemble de produits exquis qui ne se trouvent qu'à la *Corbeille fleurie*, boulevard des Italiens, 30.

SPÉCIALITÉS

A peine connue, l'*Eau gauloise* s'est placée d'elle-même au premier rang des cosmétiques actifs et puissants destinés à la recoloration de la barbe et de la chevelure.

Essentiellement hygiénique, cette composition bienfaisante, dépourvue de tout inconvénient, ramène rapidement cheveux et barbe à leurs teintes primitives en leur conservant leur souplesse soyeuse.

Agréablement parfumée, l'*Eau gauloise* ne saurait occasionner le moindre mal de tête ; très-fortifiante pour la racine des cheveux, elle les empêche de tomber et préserve ainsi de la calvitie. C'est un des meilleurs cosmétiques créés par l'industrie moderne ; il faut l'employer chaque jour avec assiduité, non-seulement si l'on tient à faire disparaître les cheveux blancs, mais encore si l'on veut en prévenir la décoloration.

C'est le secret de l'éternelle jeunesse que nous confions à celles de nos lectrices qui redoutent, avec raison, l'arrivée toujours prématurée de la vieillesse.

Le succès de l'*Eau gauloise* grandit chaque jour.... Elle se trouve rue de Provence, 4.

L. ROUVENAT ✻, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Aux chaleurs intempestives qui étaient venues nous surprendre à l'improviste pendant la deuxième quinzaine d'avril a succédé un refroidissement presque glacial de la température. Il faisait une telle chaleur que les femmes ne pouvaient supporter que des robes printanières et des pointes de dentelle en fait de confections; il a donc fallu recourir aux costumes et confections d'hiver, de sorte que les toilettes féminines ont subitement manqué d'harmonie.

Les plus braves parmi les élégantes ont voulu lutter contre le temps et porter quand même leurs fraîches toilettes en l'honneur du mois de mai. Mais que de maux de gorge et de rhumes ont été la triste conséquence de cette bravoure inutile! Le mois de mai, poétique et charmant, était considéré jadis comme le plus beau mois de l'année, mais il a bien changé, et depuis nombre d'années il faut bien constater qu'il est plus souvent rigoureux que clément.

C'est aux expositions de peinture que se groupe la société la plus élégante et que se montrent les plus jolies toilettes de la saison. Quelques-unes sont irréprochables à tous les points de vue, ni trop légères, ni trop chaudes: le costume de demi-saison dans toute l'acception du mot, complété par une confection spéciale, indispensable même en été pour les promenades en voiture découverte, les matinées et soirées fraîches; mais ce que nous blâmons, ce sont les mélanges de fourrures et de chapeaux de paille coquettement fleuris. La mode est aux fleurs des champs : elles sont si jolies cette saison que, malgré certaine tendance à la vulgarité, nous ne saurions trop les approuver; mais ce qu'il faut éviter, c'est le costume de drap garni de fourrure et le chapeau de paille ornementé de coquelicots et de folle avoine : ce contraste, par trop choquant, est un manque de goût dont il faut se garder, d'autant plus que les chapeaux de dentelle perlée ou non sont de toutes les saisons. Il faut réserver les chapeaux de paille et les guirlandes de fleurs aux belles journées ensoleillées et savoir assortir le chapeau à la toilette.

Nous sommes en mai, dira-t-on, et le chapeau de paille est de rigueur : c'est là une grave erreur, le tout est de savoir s'habiller selon le temps et les circonstances. C'est pourquoi nous croyons devoir conseiller à nos lectrices le chapeau de dentelle noire comme étant d'un usage constant ; il suffit d'une touffe de plumes ou d'une fleur artistement posées pour qu'il s'assortisse ainsi aux toilettes les plus diverses. En plein été, les chapeaux de paille auront le temps d'être portés et de se faner bien vite : c'est le seul mauvais côté des guirlandes de fleurs ; elles n'ont jamais eu si grand succès que cette année, mais il faudra les renouveler plusieurs fois dans le courant de la saison.

Il n'y a que les costumes foncés et de demi-teintes qui se soient montrés jusqu'à présent ; le bleu-faïence, dont nous avons déjà parlé est classé parmi les demi-teintes ; les nuances prune, gris-fer, bronze, vert-olive, marron cachou, et tabac ont beaucoup de distinction.

La princesse de M..., dont le goût et l'élégance sont incontestables, portait dernièrement un costume de faille bronze : la jupe ras-terre garnie dans le bas de volants froncés et de bouillonnés coulissés ; une longue polonaise complétement unie, drapée de chaque côté avec petite pèlerine de franges noires perlées de jais. Chapeau de faille bronze orné d'une aigrette de mousseline blanche plissée et d'une couronne de fleurs de parterre mélangées.

P. N° 206. — Chapeau Incroyable.

Modèle de mesdames Moreau Didsbury (boulevard des Capucines, 23).

On fait beaucoup de pèlerines composées de franges et de dentelles perlées de jais. Ces pèlerines, attachées devant par un nœud de ruban, ont l'avantage de pouvoir se porter avec toutes les toilettes; elles sont de plusieurs grandeurs diffé-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

rentes. Les costumes de faille et cachemire noir garnis de jais conviennent aux temps sombres; on en fait de charmants, composés d'une jupe de faille ornée de volants plissés ou froncés, surmontés de galons de jais, d'une longue tunique de cachemire drapée inégalement de chaque côté et frangée, avec guirlande de broderie perlée de jais; cuirasse de faille brodée de jais, manches de cachemire avec revers de faille ornés d'une même broderie perlée. Petite pèlerine à franges perlées de jais. Chapeau de dentelle perlée avec touffe de roses jaunes de côté.

Une nouveauté, ce sont les costumes de faille et cachemire bleu-marine ou bleu pâle, garnis de franges et de broderies rehaussées de perles d'acier bleuté. Rien de plus joli que l'effet de ces costumes, complétés par de petites pèlerines semblables à celles dont nous venons de parler. Sur les robes claires, ces pèlerines, à perles bleutées, feront concurrence aux perles de jais. C'est mademoiselle Croizette qui, dans le *Sphinx*, a mis en vogue les perles bleues sur blonde noire. Elles ont produit grand effet aux bals du printemps, sur robes de faille bleu pâle et jaune clair.

Avant de partir pour la campagne, nos lectrices ont l'habitude de commander des toilettes spéciales; nous ne saurions trop leur conseiller certains tissus de fil d'une solidité à toute épreuve et produisant le même effet que les plus beaux tissus de laine. Ces tissus de fil se produisent en diverses teintes grises et écrues, et se trouvent dans presque tous les grands magasins de nouveautés. En les garnissant de bandes de broderies anglaises, on arrive à les rendre d'une haute élégance. En ce genre, nous signalerons un costume de voyage composé d'une jupe garnie d'un haut volant à larges plissés. Longue blouse encadrée d'un petit volant plissé, coquettement drapée de chaque côté et derrière, ornée de larges boutons d'acier, et serrée à la taille par une ceinture de cuir russe noir à appliques d'acier avec crochet destiné à soutenir l'en-cas; escarcelle de côté. Une pèlerine ajustée derrière, ornée d'un plissé, complétait l'ensemble coquet de ce costume. Ces étoffes de fil se nettoient très-facilement sans que leur teinte naturelle subisse la moindre altération.

Nous recommanderons aussi, pour la campagne, les cache-poussière de mohair ou de toile grise. Aussi indispensables que les water-proof, ces vêtements ont beaucoup de genre dans les maisons anglaises, où le confortable passe avant l'élégance de la forme. La coupe anglomane leur donne de la distinction. Pour les voyages, les excursions champêtres et les dîners à la campagne, les cache-poussière sont d'une utilité inappréciable....

Louise de Taillac.

Description de la planche P. n° 206.

(Voy. page 229.)

Chapeau *Incroyable* en paille anglaise, à passe relevée devant, garni de faille noire, d'épis et de fleurs des champs; double nœud de faille et large marguerite avec feuillage naturel retenant la passe; traîne de fleurs des champs retombant derrière.

Description de la planche D. G. N° 416.

(Voy. pages 234-235.)

1. Collerette en tulle ou mousseline à poser sur un corsage; un velours étroit sépare le bouillonné des volants. Haute collerette Médicis.

2 et 2 *bis*. Veste d'intérieur en drap de demi-saison; une simple piqûre court tout autour de la veste et des manches; revers et boutons en velours. (Voyez la feuille de patrons annexée à notre premier numéro de juin.)

3. Nœud en faille rose avec agrément de jais blanc.

4 et 4 *bis*. Casaque en sicilienne nuance *Sienne brûlée*. Cette casaque, boutonnée de côté, forme deux basques pointues par devant; derrière, un double pli garni de boutons, avec le dessous qui se trouve moins haut que les petits côtés. Le tout encadré d'un double biais de sicilienne et d'une frange de doubles boules assorties. Manche composée entièrement d'un plissé en long, retenu par un brassard avec nœud. Collerette et dessous de manche en tarlatane plissée.

5. Nœud en gros grain marron avec aiguillettes dorées.

6. Gilet en étoffe rayée se mettant avec une robe ouverte. Boutons argentés et riche fourragère avec aiguillettes se rattachant à une épaulette assortie à la nuance du gilet. (Voyez la feuille de patrons sus-indiquée.)

7 et 7 *bis*. Mantelet-écharpe en sicilienne noire; ce mantelet forme basque par devant et se noue gracieusement avec de longs pans; il est entouré d'une riche dentelle surmontée d'une chicorée de dentelle. Nœuds de faille noire.

8 et 8 *bis*. Confection en étoffe noire nouvelle, sur laquelle sont placés de petits galons Hercule. Grande manche à la Juive, sur laquelle les galons sont arrêtés par de tout petits boutons. Une très-grosse ruche chicorée en faille noire garnit ce manteau très-nouveau de forme.

Description de la planche coloriée n° 1143 D.

1 et 2. Chapeau bluet, simplement composé d'une couronne de bluets fermée derrière par une aigrette de boutons et de feuilles. Petit voile perlé de jais posé derrière comme apprêt. Coques de faille bleue disposées au-dessus des bluets.

3. Guirlande de roses pouvant servir comme coiffure ou bien être disposée sur une robe.

4 et 5. Chapeau *Van Dick* en paille Victoria, orné de deux plumes, l'une maïs et l'autre ébène; un biais fait le tour de la calotte et deux pans retenus par un motif oxydé tombent sur les cheveux. Bandeau de velours en dessous.

Description de la planche coloriée n° 1146 B.

Substituée à la planche N° 1143 D, pour celles de nos abonnées qui nous en ont adressé la demande.

Toilettes de jardin et de campagne. — 1. Costume de foulard vert, garni de velours de Saint-Étienne. Le jupon à traîne, orné de cinq volants froncés de 12 centimètres, surmontés de trois rangs de velours noir. Tunique fendue de côté, arrondie devant et drapée derrière, encadrée de velours noir. Corsage à gilet et à basques plates, orné de velours noir et d'une collerette plissée; hauts revers en pointes au bas des manches. — Chapeau de paille de riz (forme Watteau), la passe relevée d'un seul côté par une touffe de fleurs, plume blanche derrière et nœud de velours noir. — Ombrelle assortie à la toilette.

2 Costume de toile d'Alsace garni de taffetas marron: la jupe ornée dans le bas d'un volant presque plat et posé en biais; biais de taffetas marron faisant tête. Longue polonaise drapée derrière et formant coquille, garnie d'un petit volant froncé; même volant simulant de longues basques et encadrant les poches, le revers des manches et le col. — Chapeau de paille anglaise, à large passe relevée derrière et baissée devant, garni de velours noir et d'une guirlande de fleurs.

La note dominante, le soir, dans la toilette des femmes, est le blanc et aussi toute une gamme de couleurs romantiques, chères aux princesses des contes de fées: Peau-d'Ane, la Belle au bois dormant, Cendrillon. Ce ne sont que bleus clair de lune, verts algue marine, roses aurore, jaunes blé mûrissant et gris brume matinale; prises en masse, les robes ont cette teinte adoucie et fondue qui donne tant de charme aux cachemires de l'Inde.

Les jupes à petits volants, venant presque jusqu'à la ceinture, apparaissent de nouveau. La marquise de Gallifet a eu l'autre soir un grand succès avec une robe de faille paille à petits volants montant jusqu'au corsage, garnis de blonde d'un

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Larimère imp. r. du Cherche Midi 79

Ad. Goubaud & Fils Edrs à Paris

1146 B

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris Rue de Richelieu 92.

Journal du Grand Monde

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Son 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ton plus foncé, presque orangé, et surchargé par derrière d'un manteau-traine de cette même nuance.

La mode d'ailleurs a, en ce moment, des raffinements de détail, des mystères de faste qu'il lui est dû de consigner ici. Elle a imaginé, entre autres choses, dit le *Sport*, des pantalons-sachet, aux parfums les plus rares, en florence de même nuance que la soie du corset, blanche, rose, bleue, chine, et garnis de point d'Angleterre ou de Valenciennes, qui sont le dernier mot du luxe de dessous. Les jupons de soie, également dans le même style et quelques-uns capitonnés de plus pour le froid, sont aussi d'une élégance superlative digne de remarque.

QUESTION DE CONVENANCE

Je vois beaucoup de personnes en deuil, je parle des dames, et je reconnais avec peine que généralement le deuil est fort mal porté.

On n'a donc plus le respect des morts et cette pudeur de la douleur publique qui semblait l'un des derniers vestiges du sentiment? Les deuils sont à présent d'une élégance telle qu'ils sont devenus une occasion nouvelle de varier ses costumes. Je trouve qu'on entre dans une mauvaise voie. Si cela continue, ce respect disparaîtra tout à fait.

Je vois des dames en grand deuil de mari, de père ou de mère, ne plus se contenter de la robe de laine et du voile de crêpe. Il leur faut des garnitures à n'en plus finir, et des boucles de cheveux tombant dans le dos comme si l'on allait en soirée. Cela n'est pas convenable.

C'est comme pour les visites de condoléance. On ignore journellement comment l'on doit s'y conduire et une personne fort sage me fait l'honneur de me demander de quelle manière il faut s'y comporter.

C'est très-simple. Voici la règle, et s'en affranchir accuse un véritable manque de savoir-vivre.

On doit une visite de condoléance aux personnes qui vous ont fait part de la mort de quelqu'un qui les touche de près et vous ont convié au service funèbre.

On ne fait pas de visite de condoléance quand on est soi-même en grand deuil, et l'on doit simplement envoyer des cartes bordées de noir, et mieux, selon le degré d'intimité, envoyer une lettre affectueuse. Il n'est pas d'usage d'emmener avec soi des enfants si l'on fait la visite.

Une toilette, sinon noire, du moins de couleur foncée, est de rigueur; autrement vous auriez l'air d'insulter à la douleur de la personne atteinte dans ses affections.

On aborde en silence la personne que l'on va visiter et on ne lui demande pas de nouvelles de sa santé. On se garde surtout de lui parler du mort; il faut attendre qu'elle aborde elle-même ce sujet.

On doit s'abstenir de conversations gaies pendant la visite, et de parler de soi ou des siens; aussi une visite de condoléance doit toujours être très-courte.

Revenons aux vieilles et saines coutumes, tout le monde en profitera; car c'est le mépris des convenances qui engendre ce décousu, ce sans-gêne, cette grossièreté, qui rendent nos relations d'à présent si fragiles et si peu en harmonie avec nos devoirs.

Nous avons soif de considération et de paix. Si nous foulons aux pieds tout ce qui est respectable et sacré, nous ne pouvons exiger qu'on nous rende des hommages que nous refusons aux autres.

C'est le respect d'autrui qui fait la liberté.

Il est impossible qu'une âme vraiment honnête se concilie avec des lâchetés, des platitudes ou des grossièretés. L'indépendance est au prix des devoirs remplis strictement.

Nous irions volontiers sur une barricade pour conquérir une liberté, et nous ne saurions garder une attitude réservée pendant quelques minutes pour ne pas la perdre.

Si nous avions toujours devant les yeux cette maxime : — Fais ce que dois ! — nous serions heureux.

CH. LIBERT.

LA VIE PARISIENNE

Les chaleurs nous sont un moment revenues.

La canicule a pris le train express pour gagner Paris.

Ceux qui souffrent le plus de la radiation solaire, ce sont les chiens. Aussi multiplie-t-on les moyens de les empêcher de mordre.

A ce propos, voici une enseigne découverte dans le département de Seine-et-Marne.

Le magasin est un dépôt de muselières perfectionnées. Sur la porte on lit :

A JÉZABEL

Et sous l'image de la reine dévorée par le compagnon de Saint-Roch, on lit encore :

De cette femme, voyez bien
La déconvenue :
Car, en muselant chaque chien,
On ne l'eût jamais mordue.

Où les vers vont-ils se nicher !

* * *

La singulière annonce que voici est publiée par le journal LA CORBEILLE, *organe des fiancés* :

« On demande une jeune demoiselle borgne pour un mariage aristocratique.

» On expliquera les motifs qui font désirer la perte d'un œil à la personne qui se présentera. »

Mystère, mystère !

* * *

Sainte Mousseline, priez pour nous !

Un jeune homme disait, ces jours derniers, à une timide et douce jeune fille du meilleur monde :

— Ah ! mademoiselle, je demanderais votre main à monsieur votre père si j'avais 50 000 livres de rente.

— Eh ! monsieur, qu'est-ce qui vous resterait !

Eh bien ! on dira ce qu'on voudra, voilà le cri du cœur. Il est vrai que la scène se passait dans le meilleur monde.

* * *

Une cuisinière était récemment traduite en cour d'assises pour vol de couverts.

Le vol est avoué, les couverts sont sur la table des pièces à conviction, et, malgré cela, le jury, sur la plaidoirie de Me Portalis acquitte l'accusée.

Alors le président :

— Fille X..., consentez-vous à ce que les couverts *trouvés en votre possession* (fait que MM. les jurés ont déclaré n'être pas un vol) soient rendus *à leur ancien propriétaire?*

Les jurés étaient dans leur droit en acquittant, mais le président aussi était dans le sien en leur envoyant cette spirituelle saillie.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

* * *

Quel enfant terrible que ce petit Edouard, fils du plus adroit des boursicotiers ! On s'explique aisément les grandes espérances que fonde sur lui sa famille.

Le père, qui, depuis longtemps, lui promet un cheval mécanique, lui disait hier :

— Je te l'apporterai ce soir ; mais comment faut-il le prendre ?

— Sans qu'on te voie, papa !

* * *

Calino ne chôme jamais. Il disait hier :

— Je voudrais être Anglais.

— Pourquoi ?

— Pour savoir deux langues.

* * *

Dialogue parisien entre deux époux :

La femme (*mélancoliquement*). — Il faudra pourtant nous séparer un jour...

Le mari (*étonné*). — Pourquoi donc ?

La femme (*résignée*). — Nous sommes tous mortels.

Le mari (*résolu*). — Eh bien ! si l'un de nous deux meurt, j'*irai* me retirer à la campagne.

* * *

Une jolie coquille trouvée dans un grand journal :

« A peu d'exceptions près, les blés promettent de bons et abondants produits, les colzas sont magnifiques, les sainfoins paraissent dans une situation excellente. *Les pompiers sont partout couverts de superbes boutons.* »

Les pommiers ne diront rien, mais ce sont les pompiers qui ne seront pas contents !

A. Z.

LES MORTS VIVANTS

Le cerveau humain, capable de tant de grandes choses, est exposé aussi à de bien épouvantables misères. Qui n'a entendu parler d'une artiste qui fut célèbre à son heure, et dont la raison a sombré soudain, — madame O'Connell.

C'est à l'hospice Sainte-Anne, la maison de fous récemment construite à la Glacière, que la pauvre femme est enfermée.

Sa démence bizarre consiste à croire qu'elle a été soudain métamorphosée en poète.

— Non, non, répète-t-elle toute la journée ; non, non, plus de peinture, plus de peinture ; le ciel m'inspire des vers sublimes. Ecoutez...

Alors, posant sa main sur son cœur, elle se met à déclamer, à apostropher les nuages, à s'agenouiller, à se relever, à envoyer des baisers aux moineaux qui passent, à réciter des choses incohérentes qu'elle prend pour des odes sublimes.

Je ne sais rien d'épouvantable comme ces folies à travers lesquelles subsiste comme une aspiration vers l'idéal.

Il y a, du reste, à Sainte-Anne plusieurs artistes, parmi lesquels un violoniste connu.

Les incendies de la Commune y ont envoyé aussi une vingtaine de pensionnaires qui tous se figurent assister encore aux scènes d'épouvante de 1871.

On y compte aussi un huissier parisien affligé d'une singulière manie. Du soir au matin, il rédige des protêts en vers. Ce qu'il y a de curieux, c'est que les règles de la prosodie et les rhythmes sont parfaitement respectés, sans qu'on puisse trouver l'ombre d'un sens dans cet amas de mots. Voici, par exemple un échantillon de ses divagations singulières :

Oui, c'est un événement.
Ève a donc mangé la pomme ?
Agréez mon compliment,
Je ne puis payer la somme.

Une autre folle de Sainte-Anne, dont le cas est également excentrique, est persuadée qu'elle est morte, ce qui la fait rire du matin au soir. Elle vous aborde en vous disant :

— La chanson a raison... Vous savez la chanson :

Quand on est mort, c'est pour longtemps ;
On est guéri du mal de dents.

Eh bien, c'est vrai ; moi qui souffrais toujours des dents, depuis que je suis morte, c'est fini. Aussi je suis heureuse, mais heureuse !

Et les éclats de rire de recommencer stridents, interminables.

Chose incroyable, certaines facultés survivent dans ces chaos. Il y a là des idiots à qui l'on fait exécuter des calculs d'arithmétique d'une justesse irréprochable.

La musique est un des moyens d'action les plus puissants que l'on ait pour atténuer et calmer les crises de ces infortunés. Une fois par semaine, au moins, les fous et les folles assistent à des concerts intimes.

La pauvre madame O'Connell semble, en ces moments-là, recouvrer un peu de lucidité. Il lui est arrivé de parler des soirées qu'elle donnait jadis et où se pressaient des notabilités de toute sorte. Une larme est même venue à sa paupière. Puis la folie a repris aussitôt le dessus.

— Je vais me remettre à la poésie..., a-t-elle fait. Ecoutez ces strophes...

Et les litanies habituelles de recommencer.

Triste constatation à faire ? Depuis que madame O'Connell est à Sainte-Anne, deux personnes seulement, — l'une est son mari dont elle était séparée, — deux personnes seulement sont venues s'inquiéter d'elle.

Et ses salons regorgeaient jadis de gens qui lui juraient amitié éternelle et dévouement sans limites !

Ch. David.

L'ART ET LE MARIAGE

Le mariage est-il incompatible avec la profession de grande cantatrice ?

La diva Patti a pensé que non puisqu'elle est devenue marquise sans renoncer aux lauriers de l'art lyrique, aux couronnes et aux bijoux que l'enthousiasme russe jette à ses pieds ou suspend à ses oreilles dans les représentations à son bénéfice. De cet avis aussi a été la Nilsson, épousant selon l'inclination de son cœur un homme obscur, sans titre ni fortune, et qui parcourt aujourd'hui le nouveau monde avec elle.

Que d'autres exemples ne pourrions-nous pas citer qui corroboreraient ces deux-là !

Mais voici qu'une artiste d'un grand talent, qu'on ne peut cependant comparer à celui de la Patti ou de la Nilsson, se distingue par une opinion contraire.

Mademoiselle Fidès Devriès fait mieux encore ; ce n'est pas un simple avis qu'elle émet, elle joint l'action au précepte : elle se marie, mais quelques jours avant de placer sur sa jolie tête blonde la couronne d'oranger, elle dit un éternel adieu à ces autres couronnes de violettes et de lilas blanc, que les dilettantes de tous les pays du monde auraient pu respectueusement jeter aux pieds de la chanteuse.

Ses admirateurs, le soir de sa dernière représentation, avaient

le cœur rempli de sincères regrets; ils se disaient qu'il était vraiment malheureux qu'une jeune artiste d'une telle valeur fût perdue pour la scène, à une époque où si peu d'âme chante dans la voix des femmes qui occupent les premiers emplois à l'Opéra. Mais elle, pendant que ces plaintes s'exhalaient, elle était radieuse; ses yeux si doux brillaient d'une flamme inconnue; durant les entr'actes, elle était joyeuse comme elle ne l'avait jamais été à la suite d'un morceau qui venait de lui valoir des applaudissements frénétiques; personne, dans les coulisses, ne se souvenait de l'avoir vue si gaie.

C'est que, pour cette nature étrange, éminemment fine et distinguée, l'heure de ce qu'elle appelait « la Délivrance » allait sonner. Malgré le très-réel succès qu'elle avait obtenu sur la scène de notre Académie de musique, depuis le jour où elle s'y montra, mademoiselle Devriès n'avait qu'une idée fixe; ne plus vivre de cette existence agitée, fiévreuse, n'avoir plus à courber son front pâle devant les bravos du public, rentrer dans le calme de la vie privée et n'avoir plus à s'incliner que devant une seule volonté, celle du maître qu'elle avait choisi.

Le départ de la jeune *prima donna* a fait grand bruit. Les abonnés de notre premier théâtre auraient volontiers mis un crêpe à leur chapeau.

Les fanatiques espèrent encore que la décision de mademoiselle Devriès, si sincère qu'elle soit dans le présent, n'est pas irrévocable; ils citent l'exemple de la Sontag qui, elle aussi, crut renoncer à tout jamais aux palmes du théâtre et qui y fit sa rentrée peu de mois après son mariage.

Nous voudrions espérer avec eux, mais nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que la jolie mariée a pour prénom *Fidès* et que ce prénom-là veut dire *Fidélité*. Nous craignons bien que madame Adler reste *fidèle* au serment qu'elle s'est fait à elle-même. Comme noblesse, prénom oblige.

L. Sport.

THÉATRES

Menus-Plaisirs. — Jamais la rage de l'opérette n'a sévi avec plus d'intensité qu'à présent. Le vaudeville a complétement disparu de nos petits théâtres pour céder la place à ce genre, qui depuis vingt ans jouit de la faveur du public. Pour notre part, nous regrettons ce joyeux produit de l'esprit français, avec ses gais refrains, ses chœurs de sortie sans prétentions, et nous nous demandons si l'art musical a réellement profité de ce nouveau courant du théâtre moderne. Nous ne croyons pas non plus que la littérature dramatique y ait beaucoup gagné.

Autrefois, les Variétés, les Folies-Dramatiques, et autres scènes secondaires, représentaient, bon an, mal an, une vingtaine d'ouvrages d'auteurs divers, qui vivaient de leur métier; aujourd'hui, on voit la *Fille de Madame Angot* tenir l'affiche toute l'année, et rapporter à ses trois auteurs une fortune qui aurait aidé à vivre les vingt ou trente écrivains qui jadis faisaient des vaudevilles.

Au point de vue de l'invention dramatique, le mal est encore plus grand. Les auteurs ne comptent que sur l'attrait de la musique et ne se donnent plus la peine de chercher des situations ingénieuses, de l'esprit dans le dialogue, de l'intérêt dans l'action. Bien plus, ils laissent sommeiller leur imagination paresseuse, pour remanier leurs anciennes pièces, et y tailler des librettos ou *libretti* d'opérettes. M. Sardou lui-même semble renoncer à trouver de nouvelles conceptions dramatiques; le voilà en train de transformer en opérette les *Prés Saint-Gervais*, et en opéra-comique *Piccolino*.

C'est en suivant cet exemple que MM. Jaime fils et Gille viennent de faire subir la même métamorphose à *Cent mille francs et ma fille*, un vaudeville qui, dans le temps, obtint un grand succès au Théâtre-Déjazet. Nous avouons que, sous cette nouvelle forme, leur pièce nous a semblé beaucoup moins amusante qu'autrefois. Elle perd en mouvement et en gaieté, et l'action, retardée sans cesse par les morceaux de musique qui y ont été intercalés, s'achemine trop lentement vers son dénoûment.

L'auteur de la musique, M. Jules Costé, a déjà donné, au théâtre de l'Athénée, un ouvrage en deux actes, les *Horreurs de la guerre*, dont un chœur comique : « Nous avons des fusils se chargeant par la culasse, » eut son heure de popularité. Sa nouvelle opérette contient un grand nombre de morceaux dignes du même succès; mais il y en a peut-être trop, et bien des motifs qui ont passé inaperçus eussent été applaudis comme ils le méritaient, s'il avait pratiqué quelques éclaircies dans sa partition trop touffue.

Hop-Frog.

LA SOIE D'ARAIGNÉE

L'industrie des vers à soie est en souffrance, c'est là un fait que personne n'ignore. De tous côtés des efforts ont été tentés pour conjurer la ruine qui menaçait les éleveurs de magnans. Tandis que certaines personnes, pour remédier à cette situation, cherchaient à entraver la maladie des vers à soie, d'autres, envisageant la position à un point de vue différent, cherchaient à fournir aux éleveurs de nouveaux sujets d'une santé plus robuste, susceptibles de fournir à l'industrie un produit analogue à la soie.

C'est ainsi que le bombyx du chêne a été soumis à une série d'études qui ne paraissent pas jusqu'ici avoir été couronnées de succès.

Sans aller chercher si loin, on a naturellement pensé à dame Arachné. Mais, depuis qu'elle a reçu sur la tête le fameux coup de fuseau dont parle Ovide, dame Arachné présente des allures bizarres, son talent est devenu peu pratique. Avant de l'admettre dans le corps des auxiliaires de l'industrie, il n'était donc pas hors de propos de se livrer à une sérieuse enquête.

Dans le *Galaxy*, M. B.-G. Wilder vient de publier une minutieuse étude dont nous allons grouper ici les principaux résultats.

Au moyen d'appareils fort simples que décrit l'auteur, la soie des araignées peut être recueillie et dévidée mécaniquement au fur et à mesure de sa production. Une araignée convenablement soignée peut, tout en restant apte à la reproduction, fournir successivement vingt sécrétions de soie, donnant en tout 3000 mètres de fil, qui pèsent autant que 300 mètres de soie ordinaire.

Dans ces conditions, il suffira de 18 nichées de 300 araignées chacune, pour fournir la matière première d'un vêtement complet.

Quant à la solidité, la soie d'araignée peut défier toute concurrence; elle rivaliserait même avec le fer et l'acier, car un fil de cette matière qui n'aurait que 1 millimètre de diamètre pourrait supporter un poids de 1 kil. 250 grammes.

Cela ne nous surprend pas, car nous savons que, lorsqu'il s'agit de placer dans les lunettes astronomiques un fil tout à la fois extrêmement fin et suffisamment solide, c'est au fil de l'araignée que l'on a recours.

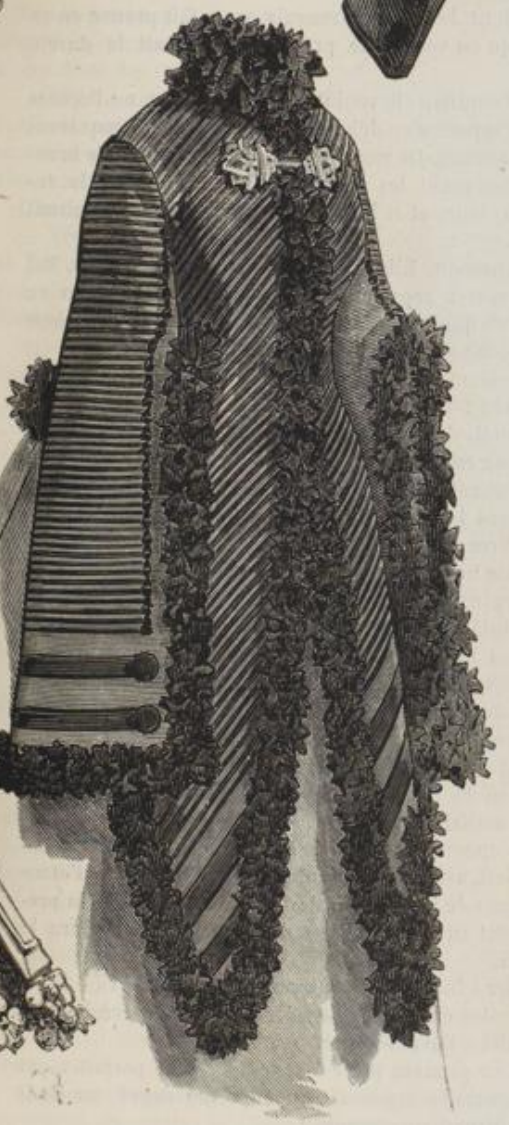
La beauté ne le céderait en rien à la solidité : en effet, les soies d'araignée sont les unes dorées, les autres argentées, ce qui promet des tissus d'un éclat inconnu jusqu'ici.

Ill.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE D. G. N° 416. — CONFECTIONS, PALETOTS, CORSAGES

Modèles de Mme Herman, Du Bas, 8, rue Halévy.



LETOTS, CORSAGES, ETC.

Riez (8, rue Halévy).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

BENGALI

OU

LES FILS DU PENDU

(HISTOIRE INDIENNE. — SUITE.)

Peut-être n'était-ce, en effet, qu'un rêve, ou plutôt un cauchemar.

La peur ne respectant pas même leur sommeil, Tom et John risquaient un œil. Ils voulaient vérifier jusqu'à quel point on avait le droit de s'alarmer au fond d'une forêt où ne retentissait plus aucun bruit.

Alors ce qu'ils aperçurent était, certes, bien fait pour en déconcerter de plus braves.

La lune avait gagné les sommités du ciel. De là quelques rayons blanchissaient de leur lumière sans chaleur un certain espace autour des voyageurs endormis.

Dans cet espace dénué d'herbe et de mousse, un individu, lourd de formes, tout noir, se tenant assez bien sur des jambes torses, marchait la tête haute. Une de ses grosses mains pendait le long de son énorme corps; l'autre s'appuyait gravement sur un arbrisseau déraciné, encore garni de ses branches et de ses feuilles : c'était son bâton de voyage.

Or, cet individu, facile à reconnaître aux rayons de la lune, était un ours.

L'odeur pénétrante qui s'exhale particulièrement de la peau huileuse des nègres semblait l'avoir autant attiré que le bruit. On en jugeait aux actives et sonores aspirations des narines de la bête féroce.

Il se dirigeait en droite ligne, et comme certain de son affaire, du côté de l'arbre dont Tom et John occupaient les branches les moins élevées. Les ours ont la réputation de grimpeurs émérites. En le voyant lever en même temps le nez et les deux pattes, nos poltrons étaient tentés de s'écrier :

— Notre dernière heure a sonné !... Petit maître ! au secours de pauvres noirs !

Mais telle était leur épouvante, que la parole s'éteignait au fond de leur gorge.

Certes, leur situation était critique; mais cependant nous allons les abandonner, car il est temps de s'inquiéter de leur jeune maîtresse et de l'ami de collége de son frère.

XIII

Le muet qui parle.

Comme on doit bien le penser, White, la jument blanche, était venue donner en plein dans un piége semblable à celui dont Gustave Gérard venait d'être victime.

Arrêter White, entourer la jeune fille, lui signifier qu'elle n'eût à faire aucune résistance, demanda moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter.

Malheureusement, miss Henriette ne pouvait opposer que des reproches, des prières et des larmes, toutes choses dont les partisans de Saïd-Yama ne se souciaient pas plus que du bourdonnement d'un insecte.

— Alerte ! alerte !

A cet ordre, intimé d'une voix impérieuse, les ravisseurs de miss Davidson avaient pris en toute hâte la même direction que ceux du jeune Français. Un quart d'heure suffit à cette besogne, et les deux troupes n'en formèrent plus qu'une seule, en avant de laquelle fut placé le brancard de Gustave.

Une pénible surprise animait les jeunes gens. Elle fit bientôt place à une émotion plus douce.

L'un se disait :

— Que l'occasion se présente, et miss Henriette est sûre de trouver en moi un défenseur dévoué jusqu'à la mort.

L'autre pensait, de son côté :

— M. Gustave doit bien souffrir de l'état où il est réduit. On nous permettra, j'espère, d'échanger quelques paroles, et alors Dieu m'en inspirera qui aideront le pauvre jeune homme à supporter son infortune.

Miss Davidson se trompait. L'intérêt d'une pareille faveur était assez facile à deviner pour que les vengeurs de Ben Saïd missent tous leurs soins à l'empêcher de se produire.

Ce motif et les difficultés d'une route accidentée à travers les fourrés épais et les ravines les mieux faites pour cacher la direction que prenait la bande, transposaient tellement l'ordre de marche que chaque prisonnier dut se demander si l'autre faisait encore partie du même groupe.

Henriette, en se retournant sur sa monture, pouvait bien quelquefois apercevoir le brancard ; mais Gustave, dont on portait exprès la tête en avant, avait l'unique ressource de distinguer, çà et là, le bruit des sabots de White heurtant des cailloux, ou celui de légers hennissements aussitôt réprimés par les farouches Indiens, qui tenaient étroitement l'animal par la bride.

La vigueur dont le jeune Français avait fait preuve en se débattant, lorsqu'on voulait le prendre, expliquait la dureté de ses liens.

Son bâillon l'étouffait. Il voulut se plaindre; on ne l'écouta guère. Ses efforts pour s'en débarrasser lui-même provoquèrent de nouvelles rigueurs. De rage, il agitait violemment le brancard, et par conséquent les porteurs. Ceux-ci, furieux, le secouèrent à leur tour, et si fort, que le malheureux gémissait à fendre l'âme.

Henriette l'entendit. Elle osa recommencer ses prières. Mal reçue, elle en vint à reparler de la colère paternelle. On ne fit que rire, et de quel rire ! Mais elle continuait ; un mouchoir enlevé de sa poche servit à lui fermer la bouche.

Et comme, cédant à un mouvement irrésistible, elle se rendait aussitôt libre :

— Un seul mot, désormais, un seul ! et c'en est fait de vous et de votre jeune compagnon, ma belle !

Celui qui proférait ces menaces montrait, en même temps, un poignard dont la lame était assez étroite et longue pour aisément pénétrer jusqu'au cœur.

Miss Henriette ne pouvait qu'obéir; mais en elle-même, et avec des pleurs involontaires :

— Oh ! les infâmes ! les infâmes !

La corruption même était impossible. Tout ce que possédaient les captifs, représentant quelque valeur, avait immédiatement passé, de leurs doigts et de leurs poches, aux doigts et dans les poches de toute la bande.

Un moment de joie était cependant réservé à la jeune créole : celui où le fils de Neddy-Neddy devait lui apparaître au milieu des malfaiteurs indiens.

Gustave, en apercevant une fois le visage de cet enfant incliné vers le sien, avait ressenti autant de méfiance que d'étonnement. La seconde impression devait bientôt dominer la première, à l'aspect du visage pâle et des poings liés derrière le dos de Bengali.

— Prisonnier ! lui aussi ! comment cela se fait-il ?

Bien différentes étaient les pensées de la jeune créole, toujours maintenue à l'avant-garde.

Son favori, en prenant place à ses côtés, était parfaitement libre, et sur ses traits expressifs au suprême degré, on lisait clairement l'affirmation suivante :

— Je n'ai pu empêcher le malheur qui vous frappe. Je suis ici pour tâcher de le réparer.

Jusqu'à présent, miss Henriette n'avait pas de raisons même de soupçonner les apparences. Le mensonge dont elle était dupe n'avait rien perdu pour elle de son caractère véridique. Sa foi en l'affection, en la reconnaissance du jeune Hindou, demeurait donc la même, et l'espérance d'un prompt témoignage de dévouement devait entrer facilement dans son âme. Si on lui eût dit que Bengali était un traître, cette assertion l'eût certainement indignée.

On avait franchi déjà des espaces considérables, quand une des vedettes, qui ne cessaient de veiller à la sûreté générale, accourut annoncer qu'on était l'objet d'une poursuite acharnée et qui devenait inquiétante.

— Combien de personnes as-tu comptées? demanda le chef de la bande au fidèle espion.

— Trois.

— Ah! ah! fit toute la troupe, d'un air où l'ironie l'emportait évidemment sur la crainte.

— Et quels sont ces trois intrépides?

— Un petit blanc et deux gros noirs.

— Oh! oh! reprirent les ravisseurs, d'une voix sarcastique.

Saïd-Yama, qui joignait à l'astucieuse férocité du tigre la prudence du serpent, ordonnait, après un instant de réflexion, de s'arrêter.

Miss Davidson et Gustave Gérard avaient éprouvé un tressaillement joyeux en entendant une nouvelle qui leur fournissait à tous deux des réflexions identiques.

— Edgard est moins grièvement blessé que je ne le craignais, et son premier mouvement est de venir délivrer sa sœur! pensait la jeune fille. Ah! cher Edgard! comme j'ai bien raison de t'aimer!

L'autre prisonnier disait :

— Trois braves gens, guidés par un courage héroïque, sont de force à disperser vingt chenapans comme ceux qui nous violentent!... Que le secours arrive, et nous verrons si des liens que j'ai déjà très-fatigués résisteront encore!

Mais de pareilles illusions ne devaient pas être, hélas! de longue durée.

On ordonna à la jeune créole de descendre de cheval.

En même temps un amalgame de roseaux et de branches légères coupées à divers endroits de la jungle, afin d'égarer les observations, offrait un palanquin rustique, mais d'une solidité à toute épreuve.

Sommée aussitôt d'y prendre place, miss Henriette chercha des yeux Bengali, dont un signe, un sourire, pouvaient encourager sa bienfaitrice ; mais, oublieux ou perfide, le frère de Saïd-Yama, docile aux commandements de ce dernier, se trouvait déjà loin du gros de la troupe.

— Bengali! s'écria tout à coup la jeune fille. Il emmène White? Mon Dieu! qu'en veut-il donc faire?... Bengali! Bengali! ramène ici ma jument, bien vite!

— Silence! prononçait une voix rude.

Et le même homme qui la menaçait tout à l'heure fit encore briller à ses yeux la fine lame de son poignard.

Miss Davidson y prenait peu garde. Son attention se fixait tout entière sur le singulier manége auquel se livrait Bengali.

Ce manége consistait à faire courir White de long en large, dans tous les sens, en avant comme en arrière, dans l'herbe et jamais sur le sable ; après quoi, sautant sur l'animal avec une dextérité rare, l'enfant partit au triple galop dans la direction du fleuve, qu'on lui désignait comme devant se rencontrer à une faible distance au delà d'épais massifs de bambous.

Exprimer les angoisses de la jeune Anglo-Indienne, lorsqu'elle vit disparaître sa chère monture, est impossible.

— Oh! murmurait-elle, une main sur sa poitrine haletante, et en s'efforçant de sourire, Bengali m'aime trop... il aime trop aussi mon cheval pour ne pas éviter tout ce qui serait un danger mortel à la pauvre bête!

Elle avait pensé tout haut, ainsi qu'il arrive toutes les fois qu'une émotion trop vive nous pénètre. Un rire non moins atroce que silencieux errait sur toutes les bouches. Elle ne s'en aperçut pas. Un cri déchirant venait de l'endroit où la jument blanche avait semblé se diriger. Ce cri, certes, n'était pas celui d'un être humain. On ne pouvait également l'attribuer qu'à l'expression d'une horrible souffrance.

Presque aussitôt le second fils de Ben Saïd revenait. Il était seul; et ce qu'il affecta de lancer en arrière dans les bois avait bien l'air d'une arme ensanglantée.

— Mon Dieu! dit miss Davidson frémissante, j'ai mal vu, j'ai mal vu, n'est-ce pas?

Hélas! bien d'autres étonnements attendaient la bienfaitrice de Neddy-Neddy : après avoir douté de ses yeux, elle allait se refuser à en croire ses oreilles.

Bengali s'était rapproché de son frère, et le colloque suivant s'échangeait rapidement entre eux :

— Ce n'est pas assez d'avoir favorisé l'enlèvement de ce garçon et de cette jeune fille. Il faut assurer le succès de notre entreprise. On nous cherche, on n'est pas encore sur la bonne trace, mais on peut la rencontrer. C'est toi que je charge d'égarer les gens que Padmala vient de nous signaler. La tâche est-elle au-dessus de tes forces?

— Non.

— As-tu réfléchi au danger de te montrer à des gens qui n'ont que des reproches à t'adresser? Que répondras-tu?

— Rien, puisque je suis muet.

Et certain que miss Davidson et Gustave Gérard ne perdaient pas une syllabe de cette conversation, le jeune Hindou se prit à rire, comme on le fait d'une bonne farce qu'on vient de jouer.

L'effet de cette révélation fut terrible ; ceux qu'elle intéressait au plus haut point comprirent tout ce qu'ils avaient à redouter d'adversaires animés d'assez de haine pour ne pas reculer devant de semblables stratagèmes.

— Nous sommes perdus! gémissaient-ils; Dieu veuille que nous soyons les seules victimes de ces misérables!

Saïd-Yama se gênait moins que son jeune frère pour étaler une satisfaction cynique. Ses regards fixés sur les prisonniers semblaient dire :

— Vous voyez à qui vous avez affaire.

Puis, s'adressant à Bengali :

— Tu es muet, sans doute ; mais il ne s'agit pas seulement d'éluder les questions embarrassantes, il importe que ceux à qui tu vas te montrer te rendent la confiance que tu as nécessairement perdue. Eh bien! connais-tu un moyen de la reconquérir?

— Je le connais.

— Et ce moyen te permettra de les jouer encore?

— Sans doute.

— Les jouer, c'est-à-dire les éloigner de nous assez longtemps pour que nous ayons le temps de conduire nos prisonniers à l'endroit convenu?

— Je m'y engage.

— Sur les mânes de Ben Saïd?

L'enfant parut moins certain de lui-même qu'il ne l'était auparavant.

— Tu hésites?

Et Saïd-Yama mettait la main sur une des armes qui ne le quittaient jamais.

Bengali, trop novice encore pour dépouiller toute honte en présence d'une personne dont il avait toujours eu l'estime et dont la stupéfaction douloureuse éveillait peut-être un regret, eut besoin d'un effort sur lui-même pour demeurer ce qu'il voulait être.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Oui, dit-il, en opposant un regard ferme au regard soupçonneux de Saïd-Yama.

— Que prétends-tu faire ?

— Prouver, d'abord, ma participation involontaire à l'enlèvement de miss Henriette.

— Et de quelle manière ?

— En me donnant pour victime de violences méritées par mon refus de continuer sciemment à être ton complice.

— Parfait... Et ce résultat dépend ?

— D'une chose bien simple, observa, avec un sourire, le jeune paria.

— Enfin, quelle est-elle ?

— Tu vois cet arbre ? eh bien ! tu vas m'y attacher solidement, en apparence du moins, et de façon à laisser croire que si mes bras se lassent de me soutenir pour empêcher la corde de m'étrangler, je ne puisse éviter les flammes.

— Quelles flammes ?

— Celles qu'un de nos hommes va préparer avec des feuilles sèches mélangées de terre puisée à une certaine profondeur, pour que son humidité retarde un dénoûment qui pourrait, à la rigueur, me trouver déjà mort d'inanition.

— Trois chances mortelles ?

— Pour assurer celle de vivre ! ajoutait, en riant, le jeune fils de Ben Saïd.

— Ah ! Bengali ! Bengali ! quand je disais qu'à nous deux nous pouvions accomplir des merveilles ! tu vois bien qu'il ne s'agit que de vouloir pour pouvoir !

Saïd-Yama, le Maître-Diable, enthousiasmé d'un degré de subtilité vicieuse auquel il sentait bien que sa grossière nature se refuserait sans cesse, oubliait, en admirant son jeune frère, que chaque instant allait avoir dorénavant une importance extraordinaire.

Il ne fallut pas moins que le rapport d'un second émissaire, lequel jurait, dans son trouble, avoir compté jusqu'à dix nègres lancés à leur poursuite, pour que la ruse audacieuse de Bengali fût immédiatement mise à exécution.

Deux minutes suffirent à la double besogne indiquée, et la troisième vit les malfaiteurs disparaître en un clin d'œil, pendant que plusieurs espions demeuraient en vedette.

On avait de nouveau divisé les bandits en deux troupes. Chacune gardait son prisonnier porté sur les épaules de gaillards fréquemment remplacés.

Ils passaient d'un pied leste, en droite ligne, à travers des difficultés naturelles que la présence d'un cheval rendait infranchissables ; sans compter que dans le cas d'une attaque, on s'assurait de cette manière la chance de ne pas tout perdre, du moins à la fois.

Les premiers instants de cette course de plus en plus rapide s'écoulèrent pour miss Davidson comme dans un songe étrange et fantastique.

L'odieuse trahison du fils tant aimé de la pauvre Neddy-Neddy paraissait tellement invraisemblable, que l'évidence même était insuffisante à la faire accepter.

Brisée, elle abandonnait son âme à un complet abattement, de même que son corps, endolori aux irrésistibles somnolences produites par un excès de fatigues sous un ciel embrasé.

Miss Henriette obtenait par son attitude résignée une liberté relative absolument interdite à la seconde victime de cette fatale journée.

Une folle rage s'emparait de Gustave, en face de la vanité de ses espérances ; bien folle, en effet, puisqu'elle n'aboutissait qu'à des procédés rigoureux ou injurieux de la part des hommes dont ses violents efforts pour briser ses liens embarrassaient trop souvent la marche.

On avançait ainsi depuis une demi-heure.

Tout à coup, un cri sauvage, déchirant l'air à une faible distance, annonça le retour d'un des espions lancés à droite et à gauche par le vigilant chef de brigands, qui seul ralentit le pas. Le nouvel arrivant, déjà nommé, Padmala, se montrait presque aussitôt à ses côtés.

— Eh bien ?

— Bengali, détaché de l'arbre où tu l'avais soi-disant condamné à périr par le feu, par la faim ou par la corde, va servir de guide au jeune blanc et aux deux noirs, plus déterminés que jamais à nous rejoindre.

Le digne fils de l'horrible Ganga se prit à rire.

— Oui, oui, reprit-il, je sais que les Français ne doutent de rien ! Celui-ci prétend nous ravir notre proie. Autant courir après un tigre ou un lion, en lui criant : Rends-nous les chevreaux ou les agneaux que tu as pris !

Saïd-Yama prenait, comme tout son monde, le jeune captif pour Edgard Davidson. Bengali, sans doute à cause du bâillon qui cachait la figure de Gustave, n'avait pas eu l'air de voir une autre personne que le frère de miss Henriette entre les mains des brigands.

Le chef rejoignait sa troupe, un signe de l'espion le retint.

— Quoi encore ?

— Ceci est grave. Malheur à Padmala s'il se trompe !

— Enfin, de quoi s'agit-il ? Parle !

Mais l'Hindou craignait sans doute jusqu'à l'indiscrétion du feuillage qui s'élevait sur leur tête. On le vit alors se pencher à l'oreille de son interlocuteur et lui parler à voix basse, en ne cessant de constater d'un œil plein d'angoisse la parfaite solitude qui régnait à vingt pas à la ronde.

A peine Saïd-Yama l'entendit-il, qu'une profonde altération se manifesta sur son visage.

— Ah ! dit-il, en serrant à le briser le poignet de Padmala, tu as raison, ceci est grave et mérite une vérification immédiate. Je m'en charge. Fais rentrer tous les émissaires, je veux agir seul, jusqu'à nouvel ordre ; mais rappelle-toi tes propres paroles, malheur à Padmala s'il se trompe ! Ce qui est dit est dit, cours et reviens vite.

Padmala était déjà parti. Quant au chef des ravisseurs, courir à ses meilleurs hommes et leur donner des ordres sévères fut l'affaire d'un instant.

Ensuite, sans perdre une seconde, le farouche et hideux personnage se jetait dans les bois, sautait dans un ravin couvert de broussailles et disparaissait dans une excavation rocheuse qu'il fallait bien connaître d'avance pour oser en dépasser le sombre orifice.

Quiconque, fortement intrigué, eût eu la patience de rester là en sentinelle jusqu'au soir, en eût été pour sa peine ; en revanche, presque aussitôt il aurait vu un singe de la plus grosse espèce quitter cette étrange demeure et s'élancer d'arbre en arbre avec une agilité merveilleuse.

C'est à dater de la même heure qu'un animal de même apparence, de même caractère, s'appliquait à n'ignorer aucun des mouvements de celui que l'on croyait être Gustave Gérard, et à troubler souvent sa marche et celle de ses compagnons par des cris, des manœuvres dont Bengali subissait ou dédaignait tour à tour la diabolique influence.

Les lieutenants de Saïd-Yama ne manquaient pas d'exécuter les ordres qu'il avait laissés en s'éloignant des deux troupes.

Séparés pendant une heure encore, ils se réunirent en atteignant le rivage. La nuit approchait. Deux barques stationnaient à l'abri d'un promontoire. Elles furent bientôt en état de recevoir tout le monde.

Miss Davidson fut placée dans l'une et Gustave Gérard dans l'autre. Un nombre égal de parias, une demi-douzaine environ, devait garder et conduire chaque embarcation.

Les prisonniers avaient profité de l'occasion pour jeter un

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

long regard sur tous les points de l'horizon, malheureusement très-borné.

— Si Edgard pouvait survenir en ce moment, il aurait quelque chance de nous délivrer!

La même idée animait la jeune créole. Leurs yeux, ardemment fixés sur le bois d'où l'on sortait, auraient voulu en pénétrer les mystérieuses profondeurs ; mais tout cela, hélas! en pure perte.

— Rien ! rien ! murmuraient-ils.

Au moins purent-ils échanger à la dérobée un triste sourire, un signe de la main, qui voulait dire : selon le gré de la Providence.

Une inspiration qui ne prend naissance que dans un cœnr de femme eut le privilége de faire doucement battre un instant celui de miss Davidson.

On sait combien elle adorait les fleurs. Un petit bouquet de roses, dites roses du Bengale, gisait depuis le matin dans le corsage de sa robe de mousseline. Maintes fois le parfum, se dégageant au travers de l'étoffe, rappelait à la jeune fille et le toit paternel et l'attention de son frère, lequel, accourant le premier du jardin, lui avait dit, le matin même :

— Tiens ! voilà pour toi, petite sœur !

Au moment où, sous le coup d'une émotion profonde, miss Henriette appuyait une main défaillante sur sa poitrine, ses doigts rencontrèrent le bouquet.

— Ah! dit-elle, si Edgard dirige ses pas vers cet endroit du rivage, que ces fleurs, qu'il reconnaitra, j'en suis sûre, lui apprennent que nous avons passé par là !

Et d'un geste furtif, elle jetait le bouquet sur la berge, où, foulé aux pieds, il pouvait cent fois périr avant de répondre au vœu dont il était l'objet.

Les bateaux ne représentaient pas le dernier mot de l'industrie indienne. C'étaient de lourdes machines pontées (pouvant aller aussi bien à la mer que sur les eaux tranquilles d'un fleuve) avec une seule voile triangulaire à l'avant. Le centre était occupé par une large cabine où, en cas de besoin, il y avait place pour tout l'équipage.

La jeune créole y fut conduite avec des égards qui se rapportaient surtout à l'injonction expresse de conserver les prisonniers sains et saufs.

L'itinéraire exigeait que l'on remontât le courant du fleuve. Ce fleuve était toujours le Hougly. La brise du soir ne suffisait pas à donner à la voile unique assez de force. Le secours des rames devenait donc indispensable.

Malheureusement, pour ce voyage, les hommes, obligés de se faire matelots, après avoir été coureurs des bois tout le jour, tombaient de lassitude. Force fut donc de retarder le départ. Tout ce que l'on put faire consistait à gagner la rive opposée et à s'y maintenir, au moyen de petites amarres plantées dans les anfractuosités des rochers à demi dénudés par des dégradations continuelles.

Après un frugal repas, pris en même temps par les deux équipages, et auquel ne voulurent point goûter les prisonniers, on établit des sentinelles chargées de veiller à la tranquillité intérieure.

Alors, le silence, la fatigue, la privation de lumière, unissant leur influence, les hommes ne tardèrent pas à s'endormir sur les embarcations.

Certes, si les bandits avaient su comment les gens dont ils redoutaient l'arrivée à l'improviste devaient passer eux-mêmes cette nuit, les sentinelles, que tourmentait le besoin de sommeil, auraient sans scrupules abandonné leur poste et imité leurs compagnons.

Cependant, dès l'aube, la prudence naturelle à ceux qui sont fréquemment sur le qui-vive leur avait fait déjà remonter le fleuve, à une distance que l'on pourrait évaluer à dix milles.

On avait usé des rames à tour de bras, les voiles n'accordant qu'un secours illusoire ; et maintenant, on attendait pour avancer davantage le retour de Saïd-Yama.

XIV

Après un ours, deux tigres.

Nous avons laissé Tom et John dans une situation terrible. Un ours était au pied de l'arbre dont ils occupaient pour ainsi dire le rez-de-chaussée, et l'animal s'apprêtait à monter dans l'arbre.

Une exclamation soudaine de nos poltrons l'arrêta ; peut-être aussi l'assurance de les avoir à discrétion, dès que cela lui plairait, suffisait-elle, pour le moment, à ses désirs.

C'était, du reste, un singulier ours que cet ours-là. On jugeait tout de suite un individu peu timide. L'aisance, la prestesse de ses mouvements, tenaient du prodige.

L'endroit lui semblait familier. Rien ne le surprenait ni ne le gênait, il était chez lui dans cette forêt. Le parti que l'on peut tirer d'un gîte récemment abandonné par des Indiens vagabonds, n'en était certes pas, avec cet ours, un premier essai.

C'est ainsi que, découvrant un trou dans lequel fumaient encore des tisons sous la cendre, il eut bientôt, en soufflant, ranimé le feu dont quelques vestiges avaient surpris le jeune paria et les gens auxquels il servait de guide.

Ce qui étonna davantage les spectateurs silencieux de cet épisode nocturne, ce fut de voir la bête féroce agir presque aussi bien que l'eût fait un homme.

Pendant que les rameaux secs, ramassés avec une perspicacité singulière, augmentaient la force du brasier, un petit marcassin tué depuis une heure à peine était vidé, flambé, embroché au milieu d'une baguette ratissée et dégagée de ses nœuds.

Des oiseaux étaient venus sans méfiance demander asile aux buissons environnants. La lune les éclairait assez pour aider un adroit chasseur. L'ours en saisit une demi-douzaine avec la dextérité qui distingue certains preneurs de mouches. Les petites bêtes, rapidement plumées, trouvaient place dans le marcassin. Le ventre, ouvert comme une marmite, reçut en outre des fruits dont l'aspect rappelait des citrons. Quelques herbages se joignirent à cet amalgame. L'ensemble aurait tenté des personnes moins gourmandes que MM. Tom et John.

Le foyer sans fumée offrait un lit de charbons au-dessus duquel on suspendit la pièce capitale. Deux branches coupées en fourche et plantées aux extrémités de la fosse ardente permettaient à la cuisson de s'opérer sans excès.

Après avoir été muets d'épouvante, les Mozambiques le devenaient d'admiration.

Ce fut bien autre chose quand l'ours, appréciant la tâche accomplie, au lieu de se régaler tout seul, manifesta l'intention de partager son repas avec les gens perchés sur l'arbre. Il les invitait à descendre par une pantomime fort originale :

— Le rôti est à point. Sentez-vous le parfum qu'il répand ? Venez en goûter une bonne part ! Venez vite !

— Il nous prend pour des oursons ! observait Tom à voix basse.

— Et moi je prends cet ours-là pour un renard ! lui soufflait son camarade, sur le même ton.

— Cependant ce marcassin embaume, n'est-ce pas ?

— J'en goûterais volontiers !

Et Tom passait involontairement sa langue sur ses lèvres épaisses.

— Mais c'est un leurre, un piége, une embûche, un attrape-nigaud, reprenait le second Africain, d'une voix pénétrante ;

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

car, vois-tu, Tom, quand nous aurions mangé la petite bête cuite....

— Eh bien?

— Tu ne devines pas? demandait avec surprise le Mozambique, eh bien! la grosse bête, qui ne l'est pas, nous aurait bientôt croqués.

— Et comme ça elle aurait tout pour elle : Tom, John et marcassin bourré de petits oiseaux?

Et se frappant le front, le nègre ajoutait bien vite :

— Une idée! visons bien! tuons l'ours! et quand nous aurons expédié le rôti, nous lui ferons griller les pattes! Ah! ah! ça y est-il?

— Ça y est.

— Surtout ne le manquons pas!

— A moi de tirer le premier. Je suis sûr de mon coup et l'ours peut être sûr de son affaire!

Vaine résolution.

(*La suite au prochain numéro.*) Alfred Séguin.

REVUE DES MAGASINS

Coiffures, garnitures de robes et de chapeaux de la maison Perrot-Petit sont des merveilles de goût, d'élégance et de distinction; les longues traines de feuillage teinté et de fleurs variées produisent le meilleur effet du monde sur les robes de bal en tissus légers et vaporeux. Montées avec un grand art sur tiges flexibles, les fleurs de cette maison sont d'une finesse extrême et d'une grande fraicheur de coloris; nous avons vu toute une garniture de fleurs d'acacias destinée à une robe de tulle noir, des grappes de glycines pour une toilette blanche, formant plumes dans les cheveux; toujours des roses de toutes nuances et des jardinières de fleurs variées.

Diadèmes et guirlandes ornementent tous les nouveaux chapeaux; les fleurs des champs jouent un grand rôle sur les chapeaux de paille, et les garnitures préparées par la maison Perrot-Petit se posent tout naturellement sur les formes nouvelles de la saison; la folle-avoine et les pavots composent un harmonieux mélange qui obtient un grand succès auprès des élégantes; il en est de même des bleuets bleu pâle et des coquelicots, mélange audacieux et réussi; les coquelicots sont fort en vogue, on les pose, soit en guirlandes, soit en longues traines. Les fleurs de géranium, les bouquets de coucous, les touffes d'azalées et les ravenelles sont fort recherchées cette année, ainsi que les violettes teintées, malgré leur couleur politique.

La maison Perrot-Petit est située rue Neuve-des-Capucines, 9.

— Tout en possédant les qualités les plus hygiéniques, les corsets de la maison de Plument donnent à la taille beaucoup de grâce, de souplesse et d'élégance.

Le *corset-cage*, le corset *Élise* et le *corset sultane* sont trois formes distinctes qui s'adaptent aux conformations les plus diverses. Le *corset-cage* à jours, extrêmement léger, se porte en toutes saisons, mais il est surtout inappréciable par les chaleurs; il convient aux jeunes filles et jeunes femmes délicates, en ce que c'est à peine s'il manifeste sa présence autrement que par l'élégance qu'il donne à la taille; les malades et les femmes qui voyagent souvent ne sauraient porter corset plus agréable.

Le *corset Élise* et le *corset sultane*, quoique différents de formes, vont à ravir, moulent le buste de la femme dans la perfection et donnent une grande aisance à tous les mouvements. Quoique maintenue, la taille n'est pas comprimée avec ces corsets perfectionnés, et le jeu de la respiration ne saurait en souffrir.

Les corsets de la maison de Plument (rue Vivienne 33) se font en poult de soie, satin, moire ou fin coutil souvent ornementés de dentelle et de peluche; ils sont d'une coquetterie charmante et conviennent aux femmes du monde, qui tiennent à être habillées aussi bien en dessous qu'en dessus. Ils ont, en outre, l'avantage d'être beaucoup moins coûteux que les autres.

— Mademoiselle Marie Bataillon vient d'exécuter, pour un riche trousseau destiné à une ravissante créole, des toilettes qui révèlent encore son goût sûr et son inépuisable imagination. Pas deux toilettes qui se ressemblent ni pour la forme ni pour les garnitures. Si les toilettes habillées ont une grande allure et sont richement ornementées, les costumes négligés sont d'une suprême distinction qui les destine à la femme du monde dans toute l'acception du mot.

En costumes de fantaisie, nous en signalerons plusieurs en cachemire et faille, vigogne et faille, sicilienne et faille, qui ont beaucoup de genre et de distinction. Mais les plus élégants parmi les costumes négligés sont en batiste écrue et toile bleue, ornementés de broderies anglaises ou de guipures russes; ils produisent un effet gracieux et séduisant et se composent de tuniques drapées très en arrière ou de blouses ajustées à la taille par une ceinture; les coquillés de guipure rehaussés de nœuds de ruban, donnent une haute élégance aux plus simples toilettes. Les robes de visite faites à demi-traine sont en faille avec riches broderies au passé perlées de jais, d'acier bleuté ou d'acier ordinaire : cela dépend de la nuance.

Toujours du jais à profusion sur les toilettes noires; quant au jais blanc, il aura moins de succès cet été que l'hiver dernier.

C'est à mademoiselle Marie Bataillon (rue Thérèse, 5) qu'il faut s'adresser si l'on veut être habillée avec distinction et élégance.

SPÉCIALITÉS

On trouve avec raison que jamais les femmes n'ont été si jolies que maintenant. C'est qu'aussi l'industrie moderne est venue en aide à la beauté pour la conserver le plus longtemps possible, et de toutes ses innovations, il n'en est pas de comparable à la *Veloutine Viard*. Cette veloutine fine et impalpable s'identifie à la peau avec une telle perfection qu'elle donne au teint une blancheur nacrée et une idéale transparence.

L'œil le plus scrutateur ne saurait deviner la présence de cette poudre, qu'il faut placer au premier rang parmi les secrets de beauté.

La *Veloutine Viard* n'est pas un fard, mais elle en tient lieu; grâce à son application quotidienne, les rides prématurées, traces de larmes et de fatigues, s'effacent comme par miracle, et le teint devient calme et reposé, comme au beau temps de la jeunesse.

Il y a trois sortes de *Veloutine Viard* : de la blanche, de la rose et de la jaune; il s'agit de choisir avec tact ce qui convient de préférence.

S'adresser chez Viard, parfumeur, place du Palais-Royal, 2.

— A celles de nos lectrices qui passent la belle saison à la campagne, nous ne saurions trop conseiller d'emporter plusieurs flacons du *lait antéphélique* de Candès. Cette composition excellente, qui a le mérite d'effacer les taches de rousseur et de faire disparaître toute trace laissée par le masque de grossesse, peut être considérée comme le meilleur préservatif contre les moindres altérations du visage; pas un bouton, pas une rougeur ne résistent à l'application constante du *lait antéphélique* de Candès, qui doit être considéré comme une eau de toilette exquise pour les soins de la peau.

Connu et apprécié du monde entier, le *lait antéphélique* de Candès se trouve au dépôt général, boulevard Saint-Denis, 26.

— La santé des femmes n'est-elle pas la source la plus réelle de leur beauté!... C'est pourquoi il n'est pas un produit hygiénique dont elles doivent négliger l'application. En surveillant leur alimentation, elles obtiendront de rester longtemps jeunes et jolies, et se préserveront ainsi des atteintes prématurées de la vieillesse.

Parmi les meilleurs aliments au point de vue de l'hygiène, nous recommanderons le *Racahout des Arabes*, comme offrant d'excellents résultats. Depuis son importation en France, le *Racahout des Arabes* n'a jamais cessé de faire partie des aliments les plus hygiéniques dans les affections de l'estomac et des intestins. Cette substance nutritive remplace le chocolat et le café avec grand avantage, tout en ayant lui-même un goût délicieux. C'est le plus excellent déjeuner matinal que l'on doive préférer.

Que de services n'a-t-il pas rendus dans le traitement de la chlorose, de l'anémie et des maladies de poitrine, ainsi que dans les convalescences difficiles où la reconstitution se fait attendre!

On ne saurait trouver mieux pour l'alimentation des enfants, qu'il préserve, par sa digestion facile, de douloureuses maladies intestinales.

Le véritable *Racahout des Arabes* se trouve à l'entrepôt général, rue Richelieu, 26; dépôts dans toutes les villes de France et de l'étranger.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT ✻, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La mode n'a jamais été moins absolue qu'elle ne l'est cette saison, et nous constatons avec plaisir qu'elle laisse un libre essor à l'initiative personnelle.

Il y a des toilettes qui ne conviennent qu'aux femmes minces et leur donnent de l'ampleur et de l'élégance : à celles-là de les choisir. D'autres toilettes, au contraire, n'ont pour but que d'amincir et d'allonger les femmes un peu fortes : celles-ci auraient donc grand tort de n'en pas profiter. En général, les longues polonaises bien ajustées, avec draperies harmonieuses, ainsi que les cuirasses à longues basques emboîtant complétement le buste, semblent destinées de préférence à l'embonpoint ; tandis que les corsages demi-ajustés, serrés à la taille par une ceinture, les blouses flottantes et les polonaises demi-cintrées conviennent, sous tous les rapports, aux femmes d'une sveltesse par trop idéale. Les écharpes nouées derrière paraissent avoir été créées exclusivement pour ces dernières ; les autres doivent se contenter des tuniques formant long tablier et drapées très en arrière.

Ces longues tuniques ont beaucoup de genre : lorsqu'elles sont d'un tissu épais, elles peuvent se passer de garnitures ; mais pour les étoffes légères, les plissés en tissu semblable ou bien en faille sont tout à fait indispensables.

Avec le cachemire, nous ne saurions trop conseiller les franges perlées ou non, qui donnent aux drapés l'aspect harmonieux de l'antique. Décidément les broderies, franges et galons ornés de perles d'acier bleuté commencent à faire une sérieuse concurrence au jais, dont la vogue pourrait bien ne pas durer aussi longtemps que nous le présumions : on en portera tout l'été, mais il est plus que probable que, l'hiver prochain, les élégantes en seront fatiguées. Encore une fois, après cette apparition éblouissante, le jais serait abandonné exclusivement aux toilettes de deuil, jusqu'à ce qu'une fantaisie nouvelle de la mode le remette en faveur. On voit déjà bon nombre de costumes élégants, surchargés de broderies et de garnitures perlées d'acier bleuté, qui produisent vraiment le plus heureux effet du monde ; mais nous préférons de beaucoup ces perles sur le bleu pâle ou le bleu foncé que sur la soie noire : l'effet en est plus séduisant.

En ce genre, voici une toilette remarquée à l'Exposition de l'Alsace-Lorraine : — Jupe de faille bleu-marine, garnie devant de bouillonnés plissés et coulissés ; les côtés et le derrière de la jupe sont composés de larges plissés de haut en bas, comme les jupes écossaises des costumes d'enfants. Long tablier de cachemire de l'Inde bleu, orné de broderies perlées d'acier bleuté et de deux rangs de franges assorties. Gilet de faille bleu-marine très-long. Veste *Incroyable* en cachemire de l'Inde, à larges revers ; broderies de perles bleues sur les revers, autour de la casaque, sur les parements des poches et des manches. — Chapeau assorti à la toilette, avec agrafe perlée, retenant une touffe de fleurs mélangées.

P. N° 208. — Chapeau Molda.

Ces vestes *Incroyables* constituent la haute nouveauté de la saison : elles se porteront l'été avec des gilets de piqué blanc ; mais, comme elles sont un peu excentriques, il n'y a certainement que les femmes très-élégantes qui devront les adopter. Les femmes raisonnables ne doivent choisir que les formes de robes et confections modérées, par cela même plus durables que les autres.

Nous avons remarqué que les manches de robes et costumes variaient de formes à l'infini. Ce sont les manches bouillonnées en dessus et unies dessous qui ont le plus de succès pour les costumes négligés ; manches Louis XV, Médicis, revers Louis XIV nous paraissent destinés aux robes habillées. En résumé, les revers jouent un grand rôle dans la mode cette saison, soit aux manches, soit aux corsages et aux petites ca-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

saques ajustées qui servent de confections ce printemps. Il en faut partout.

Nous conseillerons, en fait de tissus, les laines beiges comme étant d'un usage excellent pour costumes de fatigue et de voyage. On les garnit de boutons d'acier poli ou d'argent oxydé. Le genre de ces costumes négligés consiste dans la coupe et les drapés. Il en est de même des étoffes négligées d'été, qu'il faut faire aussi simplement que possible. Nous voulons parler de l'oxford et des tissus de fil, dont la fabrication a fait d'immenses progrès.

Comme nous le disions dernièrement, on arrive à composer de charmants costumes avec le mohair; la soie s'emploie de préférence pour les garnitures : on en brode les volants, les biais, les revers, les parements. Avec les étoffes légères et vaporeuses, le jupon de soie est indispensable; les quadrillés noirs et blancs et les écossais sont d'un joli effet avec le mohair et la grenadine de laine de toutes nuances.

Revenons aux cuirasses. On ne saurait se douter de la commodité de ce vêtement; non-seulement il donne de l'élégance à la taille, mais il permet d'utiliser les robes encore fraîches dont les corsages sont usés. Ajoutons que les cuirasses vont mieux encore avec des manches non pareilles qu'avec manches semblables; ainsi, en été, par les grandes chaleurs, les manches de dentelle, de tulle perlé ou de grenadine de soie devront remplacer les manches ordinaires; elles donnent plus d'élégance aux cuirasses de faille noire dont la vogue ne fait que commencer à croître, à mesure qu'on en comprend l'utilité. Les élégantes se font faire des cuirasses de toutes couleurs, qu'elles porteront avec les robes d'été; rien de joli comme une cuirasse de couleur claire sur une jupe à traîne, de mousseline blanche ou de gaze de Chambéry.

Il est bien entendu qu'il n'y a de possible en été, en fait de coiffures de soirées, que les fleurs naturelles; seules, elles sont adoptées, avec raison, par les élégantes, les fleurs artificielles étant exclusivement réservées à l'ornement des chapeaux et aux coiffures d'hiver.

Le foulard fait florès cette année; on en compose d'adorables toilettes printanières, complétées par un foulard assorti garnissant le chapeau, et le foulard de poche à bordure de même teinte. Mais si les foulards ont du genre sur les chapeaux de paille, il faut veiller à ce qu'ils soient posés avec goût et distinction.

Louise DE TAILLAC.

Description de la planche P. n° 208.

(Voy. page 241.)

Chapeau de voyage en grosse paille anglaise (forme Molda), bordé de velours noir et garni de plissés de gaze écrue et de biais de velours noir. Écharpe de gaze écrue, oiseau des îles, ailes déployées, posé de côté.

Description de la planche coloriée n° 1141.

TOILETTES D'EXCURSION. — 1. Jupe de faille bleue, garnie devant d'un volant froncé de 40 centimètres surmonté d'une torsade retenue par des pattes et des boucles d'acier, haute tête tuyautée. Tunique de sicilienne gris tendre bordée d'un liséré bleu, boutonnée devant et drapée derrière. Corsage à basques plates avec gilet de faille bleue, pattes bleues retenues par des boucles et posées en travers; col montant derrière et rabattu devant, collerette de dentelle à l'intérieur, revers plissés en dessous et droits en dessus, ornés d'une même patte bouclée. — Chapeau de paille de riz bordé de faille bleue, avec plume grise rejetée derrière et guirlande de roses en dessous.

2. Toilette de foulard croisé écru; jupe de taffetas vert-réséda, plissée devant de haut en bas, garnie derrière d'une série de volants froncés et formant demi-traîne; tunique unie bordée de faille vert-réséda, boutonnée de côté et drapée derrière inégalement de chaque côté. Corsage à basques plates bordées de faille blanche, col montant et rabattu derrière en col marin; même bordure de faille au col et aux manches. — Chapeau de paille anglaise à passe relevée d'un seul côté par un nœud de velours marron, large plume écrue rejetée derrière, torsade et nœud de ruban vert.

LES BIJOUX EN VOGUE

A propos de bijoux, dans une magnifique et terrible apostrophe, Isaïe s'adressant aux filles d'Israël, qui cherchent à être plus belles en s'attachant aux oreilles l'or de la Phénicie et les perles d'Ophir, leur crie : « Vous êtes la ruine d'Israël! »

Je ne suis pas prophète — puisqu'on ne saurait l'être que hors les frontières de son pays — et je n'ai pas la moindre intention de prétendre que des pendants d'oreille de telle ou telle forme, de tel ou tel métal, soient une cause de dépérissement absolu pour la patrie française. Cependant, il y a quelque chose à dire sur le caprice de la mode qui pousse vers les oreilles de nos mondaines, sous prétexte de pendants, toute la ménagerie du Jardin d'acclimatation et tous les ustensiles du Bazar des ménages. Ce ne sont que singes et marmites, lézards et lustres avec leurs bougies, coléoptères et cages d'oiseau avec leur hôte emplumé dedans, tortues et pelles et pincettes, que sais-je encore?

Je comprenais encore, malgré leur volume, les pendants d'oreille renouvelés des bijoux étrusques du musée Campana ou des modes d'Athènes et de Rome qui avaient la vogue en ces dernières années. Il y avait un certain cachet artistique dans la résurrection de ces vieilleries, qui en excusait la forme massive et quelque peu disgracieuse. Mais à quoi répondent les innovations grotesques que je viens de vous citer?

Dimanche, aux courses, dit le *Sport*, une des femmes le plus en vue de la colonie étrangère, portait aux oreilles deux étriers d'or volumineux, évidemment inspirés par le milieu hippique où elle les produisait. J'avoue que cet amour de la couleur locale m'a paru singulièrement excessif. Vous imaginez-vous, en effet, à quelle bizarre grammaire ces étriers ne pouvaient pas donner lieu entre la dame et ses interlocuteurs? Quelles métaphores risquées cet appendice de la vie de cheval n'amenait-il pas aux lèvres? Et puis, et surtout, où se trouve la véritable élégance dans le fait d'avoir aux oreilles des étriers dont la forme est si peu en harmonie avec cette situation?

D'autres femmes portaient des cascades de rondelles d'or qui suggéraient l'idée d'une pluie de pièces d'or, je veux dire de pièces ayant cours, de louis et de napoléons. Cette fois-ci, ce n'était plus l'effrayant prophète hébreu, c'était Juvénal, le satirique romain, qui appelait l'invocation. Il a crié, vous le savez, avec la plus louable éloquence et une énergie aussi héroïque que stérile, contre tout ce qui peut corrompre l'œil de la femme, et, en première ligne, il plaçait l'or et l'argent monnayé. Ces pendants d'oreille, qui éveillent la pensée du luxe à tout rompre, sont donc encore une chose à condamner par le goût.

Mais ce n'était point tout. Une jeune et gracieuse femme du monde militaire, étalait à ses oreilles des pendants ayant la forme d'une paire d'épaulettes. O Parisiennes, vous qui, d'ordinaire avez un jugement si sûr et tant d'esprit dans le choix de ce qui peut vous embellir, est-il possible que vous consentiez à vous fixer aux oreilles des épaulettes de guerrier?...

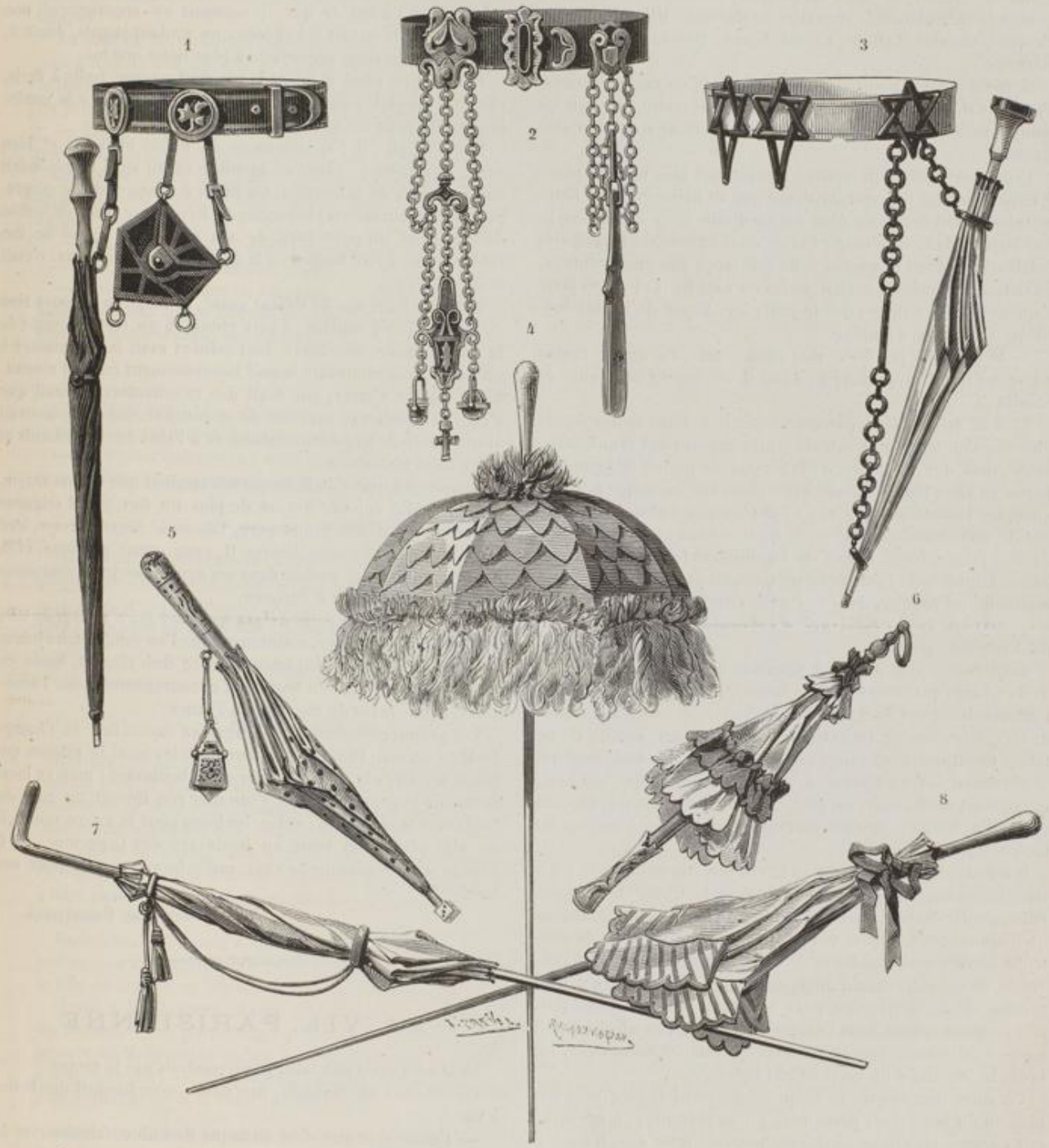
C'est à nos notoriétés élégantes, aux femmes d'un goût reconnu par tous si achevé, qu'il fait loi dans l'empire de la mode, que je m'adresse pour faire rentrer dans l'écrin toute cette bijouterie bonne pour les personnages allégoriques des féeries ou des revues de fin d'année.

B. S.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DÉTAILS DE MODES (PLANCHE G. N° 418).

1. Ceinture de cuir russe rouge à appliques d'acier, avec escarcelle et parapluie retenus par des lanières et des anneaux d'acier. — 2. Riche ceinture de cuir noir à motifs de vieil argent, châtelaine ancienne en vieil argent suspendant une montre, une croix et un flacon; de l'autre côté, grand éventail retenu par trois bouts de chaîne en vieil argent. — 3. Ceinture de cuir russe noir ornée de trois étoiles d'acier; parapluie retenu dans le haut et dans le bas par de grosses chaînes d'acier. — 4. Ombrelle Louis XV, composée de dentelés de faille assortie à la toilette, et d'une haute frange de plumes. — 5. En-cas en tissu croisé et à pois, manche sculpté gros et rond. — 6. Ombrelle marquise pour voiture, en faille avec volants dentelés de deux tons, anneau dans le bout et manche d'ivoire. — 7. En-tous-cas formant canne, de soie marron, à manche courbé, anneaux de cuir à glands retenant l'étoffe à deux endroits différents. — 8. Grande ombrelle *Trianon* en foulard croisé écru ornée d'un volant rayé et dentelé écru et marron; nœud de ruban marron dans le haut.



CEINTURES ET OMBRELLES

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Le Jockey-Club va, dit-on, faire poser dans ses salons les bustes de ses premiers fondateurs, qui sont : lord Seymour, le comte de Cambis, le comte Max-Carias, le comte Demidoff, le prince de la Moskowa, le chevalier de Machado, MM. Delamarre, Fasquel, Charles Laffitte, Ernest Leroy, Denormandie et de Rieussec.

Je me demande pourquoi, parmi ceux-ci, on oublie le major Fraser. Est-ce donc parce que cela ferait treize, et que ce compte néfaste est en horreur à cette société de sportmen élégante ?

Cependant ce fut un homme qui sut fort bien tenir sa place à Paris, pendant l'époque brillante qui vit naître ce club. Cette réunion faisait beaucoup plus parler d'elle alors qu'elle ne le fait aujourd'hui, et le major Fraser était une de ses principales originalités ; aussi la vogue, cette puissance des choses futiles, l'avait-elle adopté. On parlait de lui en tous lieux ; les uns pour l'applaudir, les autres pour le critiquer. Alfred de Musset lui-même s'était pris à l'aimer.

— Je ne peux pas faire mes choux gras du major Fraser parce qu'il est trop maigre, disait-il en riant, mais que de moelle !...

Et il en fallait alors, parce que c'était le beau temps de ces choses qu'on trouverait extravagantes aujourd'hui et qui, jadis, soulevaient des tempêtes d'enthousiasme parmi la jeunesse ; parce qu'alors tout le monde avait vingt ans, au moins pendant quelques instants dans sa vie, — je n'oserais affirmer qu'il en soit de même aujourd'hui — et qu'il existait ainsi un reste de passion pour ce qui sortait de l'ordinaire, fussent même des folies. L'intérêt de l'existence ne tournait pas, comme à notre malheureuse époque, dans le cercle étroit d'une pièce de cent sous, et toute la curiosité ne se concentrait point autour d'un petit scandale inédit.

Autrefois on était jeune, et jeunesse veut dire folie ; aussi le Jockey-Club, qui venait de se fonder, prenait-il pour sceptre une marotte. Pour inaugurer ce règne-là, douze jeunes gens de ce cercle, qui se trouvaient un soir réunis autour d'une table, firent une poule ainsi réglée : chacun des assistants qui se marierait devrait donner dix mille francs, ce qui eut lieu ; et, au bout de dix ans, un seul étant resté célibataire, les cent dix mille francs apportés successivement par les joueurs lui furent comptés.

Du reste, les archives du Jockey-Club fourmillent de paris singuliers engagés à cette même époque. Le comte de Châteauvillars, entre autres, paria que, monté sur un cheval anglais qu'il aimait beaucoup, il sauterait par-dessus la table du club toute servie ; mais madame de Châteauvillars, ayant été prévenue de cet extravagant engagement, et craignant qu'il n'en résultât un accident grave pour son mari qu'elle aimait fort, alla pendant la nuit dans l'écurie où était le cheval qui devait servir à cette belle prouesse et, en véritable Rhadamante, lui brûla la cervelle d'un coup de pistolet.

Un autre membre de ce même club, très-joli garçon et fort bien vu du beau sexe, paria que, s'il se mariait, il n'éprouverait aucune infortune conjugale pendant trois ans. Hélas ! il perdit si bien ce singulier pari, qu'il décampa au plus vite et s'en alla se cacher en Russie, pour éviter le ridicule qui ne lui aurait pas fait défaut à Paris ; mais, en même temps, il envoyait l'argent engagé sur cette niaise affaire.

Deux sportmen parièrent contre qui voulut tenir, qu'ils feraient monter leurs chevaux dans la salle de billard du club, et joueraient à cheval une partie. Les sommes d'argent engagées là-dessus furent considérables. Le major Fraser était un des deux parieurs, et non-seulement le pari fut tenu, mais encore gagné aux applaudissements de tous.

Au milieu de toutes ces frivolités où il risquait son cou à chaque instant, le major Fraser trouvait encore le temps de donner culture à son esprit, et c'était un véritable puits de science. Il parlait toutes les langues et savait se faire aimer des gens de toutes les nations ; mais son ami préféré était lord Seymour, dans l'hôtel de qui il occupait un appartement, non gratis, car il le payait bel et bien, ne voulant jamais, disait-il, avoir une obligation pécuniaire à plus riche que lui.

Il faut dire aussi qu'alors la vie était encore facile à Paris, car on n'en était point, comme aujourd'hui, arrivé à la rendre impossible pour les modestes bourses.

Par exemple, si l'appartement du major était joli et bien situé, le mobilier chargé de garnir le susdit local ne répondait guère au prix de la location. Un lit en fer, une carte de géographie, une peau d'ours ; beaucoup de livres, une riche collection de bottes, et un petit baril de vin de Chypre garni de son robinet, afin d'être toujours à la disposition des visiteurs : c'était tout.

Un beau jour, son lit s'étant cassé, le major ne trouva rien de mieux que d'acheter, à prix réduit, à un certain comte de sa connaissance, une bière dont celui-ci avait fait hommage à un de ses amis mourants, lequel heureusement en était revenu. Et le major Fraser, qui avait des cauchemars, assurait que c'était la meilleure manière de se coucher, car on se trouvait ainsi, disait-il, très-bien emboîté et à l'abri des soubresauts et des chutes nocturnes.

Vous voyez que c'était un parfait original que ce bon major, si bien oublié aujourd'hui, et de plus un fort grand seigneur s'il en fut ; car son grand-père, l'écossais Simon Fraser, lord Lovat, fut décapité sous George II, pour crime politique, et sa noble famille, qui portait dans ses armes les trois couronnes antiques, fut obligée d'émigrer.

Je ne vois donc pas la raison qui peut faire mettre de côté le pauvre major Fraser, maintenant que l'on songe à faire trôner les têtes de tous les fondateurs de ce club élégant, fondé en 1833, sous les noms de Société d'encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France.

Les premières courses qu'il organisa eurent lieu au Champ-de-Mars en mai 1834, il eut pour premier local la maison qui forme le coin de la rue du Helder et du boulevard ; mais ce local devenant trop petit, il alla s'installer rue Drouot, au coin du boulevard Montmartre ; enfin, toujours pour la même raison, il est allé planter sa tente au boulevard des Capucines, où il paye la *modeste* somme de cent mille francs par an pour son loyer !!!

Comtesse DE BASSANVILLE.

LA VIE PARISIENNE

Si je ne l'avais entendu, je ne voudrais pas le croire.

C'était dans un magasin, une dame marchandait des boîtes à thé.

— Remarquez que c'est du laque de Chine, fait observer la marchande.

— Oh ! parbleu, se récrie l'acheteuse d'un air superbe, il n'est pas besoin d'aller si loin pour trouver de beaux laques. Rien qu'en Suisse.

Les personnes présentes ouvraient de grands yeux.

— Celui de Neufchatel entre autres, poursuit la dame avec autorité. On dit qu'il est superbe !

Je répète que je l'ai entendu.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

* * *

Bavardage d'enfant.

Pour être l'ami de Toto, il faut se prêter à ses moindres caprices, être son second dans les jeux qu'il lui plaît d'imaginer.

Ces jours derniers, Toto ayant inventé le jeu de l'*Omnibus*, me pria de faire un voyageur. Je m'y prêtai d'assez mauvaise grâce, d'autant qu'un violent mal de tête me tenaillait les tempes.

Au bout de dix minutes, pendant lesquels le bambin imitait tour à tour le trot du cheval, la mauvaise humeur du cocher, le timbre et le sifflet du conducteur, sans oublier la perception du prix des places, avec distribution decorrespondances :

— Palais-Royal, place des Victoires... cria-t-il. Les voyageurs pour le Louvre, changez de voiture !... *Pi-i-i-i-i-uit !...*

Je fis mine d'être arrivé et m'apprêtai à descendre de voiture, supposant être rendu — hélas! je ne l'étais que trop — au but de mon voyage.

— Tu t'en vas ? me dit d'un ton boudeur le jeune Toto.

— Oui, je suis très-fatigué, vois-tu !

— Fatigué pour faire *un* voyageur ?... Qu'est-ce que je dirai donc, moi, qui fais le cheval, la voiture, le cocher, le conducteur, et *les autres voyageurs que toi !...*

* * *

Un mot de Bébé bien nature.

Son père venait de le priver de dessert.

— Ah ! c'est comme ça ? s'écria M. Bébé indigné ; eh bien ! tu verras un peu, quand je serai grand et que tu seras petit !

* * *

On répétait devant mons Calino cette vieille vérité géographique que l'Italie a la forme d'une botte.

— J'en arrive pourtant, affirme le maître sot ; eh bien, je vous avoue que ça ne se voit pas du tout !

A. Z.

THÉATRES

Gymnase. — Le théâtre du Gymnase a interjeté appel du verdict dont, il y a dix ans, le public avait frappé l'*Ami des femmes*, de M. Alexandre Dumas fils ; le public a purement et simplement confirmé son premier arrêt.

L'éclat et la vivacité de la forme n'ont pu sauver l'idée fausse du sujet, et la valeur littéraire de l'œuvre n'est point parvenue à faire passer sur son invraisemblance, son exagération et son manque d'intérêt.

Mademoiselle Pierson a eu un succès de robes, mais c'est tout ce que la sympathique comédienne pouvait ambitionner, le rôle de Jeanne ne convenant nullement à ses aptitudes.

Quant à M. Achard, chargé du rôle de M. de Ryons, l'*ami des femmes*, — ce personnage que toute la distinction, toute la mesure de M. Bressant en son beau temps auraient à peine suffi à faire accepter, — il le joue en égayeur de table d'hôte. C'est dire à quel point il le rend insupportable.

Cirque des Champs-Élysées. — Ce cirque a fait sa réouverture au milieu de son concours habituel d'individualités des clubs et d'élégances féminines.

Les honneurs de la soirée ont été pour le quadrille hippique de la *Fille Angot*, réglé avec beaucoup d'art, et qui offre toute une variété de costumes de merveilleuses et d'incroyables, où l'on reconnaît l'initiative pleine de goût de M. Franconi fils, une autorité en matière chevaline aussi appréciée à Londres, à Pétersbourg et à Vienne qu'à Paris.

Nous avions eu madame Angot *dans les airs*, puis à pied ; la voici aujourd'hui à cheval, nous l'aurons demain sur les eaux. On annonce en effet, que le premier navire qui sera lancé à Cherbourg, porte ce nom d'heureux présage. Rien ne manquera donc désormais à la gloire de l'immortelle commère, pas plus qu'elle ne manque à nos plaisirs.

Hop-Frog.

L'ASPERGE AMIE DE L'HOMME

Fontenelle, qui vécut près de cent ans, était d'une santé délicate, et l'on sait qu'il eut l'art d'éviter toute sa vie les discussions et les désagréments qu'elles entraînent.

Sa devise était *Justesse et Justice*, et si nous l'adoptions tous, si nous en pratiquions l'esprit surtout, nous serions certainement très-près du bonheur. On lui demandait un jour comment il avait pu se faire tant d'amis et pas un ennemi.

— Par ces deux axiomes, répondit-il : « Tout est possible, et tout le monde a raison. »

Il adorait les asperges et les fraises, et disait que pendant leur saison il se portait mieux.

— Si j'avais été assez riche pour en manger toute l'année, disait-il, j'aurais vécu cent cinquante ans.

Nous sommes dans cette bienheureuse saison. On voit arriver les asperges par charretées à Paris. C'est un légume excellent et qui fait grand bien. Il y a des personnes qui ne les aiment pas ; et je les plains ; mais j'ai remarqué que ces infortunées appartiennent à ce qu'on appelle les classes privilégiées.

Les classes privilégiées ont sur leurs tables les asperges les plus belles et les plus chères, les asperges de 3 à 4 centimètres de diamètre, grosses comme le pouce d'un paysan, énormes. Voilà tout simplement pourquoi il n'est pas rare de trouver parmi elles des gens avouant n'avoir aucun goût pour ce légume.

L'asperge doit être d'une grosseur moyenne, 1 centimètre et demi, pas davantage ; et ceux qui ne s'en contentent pas doivent payer leur vanité par le dégoût ou l'indifférence. Il faut, en outre, qu'elles soient parfaitement épluchées ; si cette opération n'est pas bien faite, elles sont amères et conservent un goût de sauvageon qui contribue encore beaucoup à en dégoûter. Il y a des maisons où l'on ne se doute pas de ce que c'est qu'une asperge bien épluchée et cuite à point. Tout est là.

Fontenelle les préférait à la sauce. On connaît ses fameuses discussions avec son ami, l'abbé Dubos, qui ne les admettait qu'à l'huile. Quand ils dînaient ensemble, ils jouaient aux échecs à quelle sauce elles seraient servies. Faut-il raconter cette histoire bien connue ? Oui, elle est toujours charmante.

Un jour, — c'étaient les premières de l'année, — grosse affaire ; le hasard les avait réunis, et, au fond du cœur, ils regrettaient de ne s'être pas enfermés seuls pour les manger chacun à son goût ; mais la partie s'engage. Elle est longue, vigoureusement disputée ; il se serait agi du sort des empires, que leur attention n'eût pas été plus grande. La partie est nulle, pas moyen de la recommencer : ils n'ont pas le temps, les asperges attendraient ; il est donc décidé que la cuisinière en servira la moitié à l'huile et l'autre moitié à la sauce.

La lutte a été si vive que l'abbé en est tout ému. Il faisait très-chaud, il est frappé d'apoplexie, il tombe ; on accourt, on s'empresse, on le saigne. Fontenelle est au désespoir, l'abbé est mort.

Tout à coup Fontenelle se précipite vers la sonnette ; la cuisinière accourt.

— Toutes les asperges à la sauce ! s'écrie-t-il.

Ch. David.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DESCRIPTION DES TOILETTES (PLANCHE G. N° 421).

1. Robe de faille et mohair gris clair et gris foncé. Le tablier garni devant, de trois volants plissés bordés de faille gris clair; au-dessus de ces trois volants du bas, volant froncé à tête tuyautée bordé d'un biais de faille gris clair. Troisième garniture, composée d'un volant plissé et d'un bouillonné; trois larges plis formant quilles de chaque côté, traîne de mohair dentelée du bas et des côtés. Corsage de faille à basques plates sur gilet composé de plissés de mohair, col droit et collerette de dentelle à l'intérieur; manches plissés en biais, parements de faille et deux volants plissés et bordés dans le bas; patte boutonnée sur l'épaule retenant le bouillonné de la manche. — Chapeau bébé à fond de soie avec apprêt de dentelle retombant derrière et guirlande de fleurs.

2. Robe de batiste écrue, le tablier plissé de haut en bas; six volants derrière alternés, l'un plissé, l'autre froncé brodé de laine marron et dentelé, deux nœuds de faille marron de chaque côté. Corsage à gilet marron. Pèlerine brodée, dentelée, à collerette montante avec plissé posé sous le dentelé. — Chapeau de paille fine et souple à fond de gaze écrue, garni de velours noir et d'une touffe de roses à traîne, bandeau de feuillage en dessous. — Ombrelle Trianon assortie à la toilette.

TOILETTES DE PROMENADE

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Jules Davidt — Lévy imp. r. des Marais 66. — Ad. Goubaud & fils Ed.rs Paris — Mr Bodin

1144c

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Modes de Mme Séguin, r. des Colonnes, 1 — Lait Antéphélique de Candès et Cie

Ceinture-Régente de Mmes De Vertus Sœurs, r. Auber, 12

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Son 36 Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DÉTAILS DE MODES (PLANCHE G. N° 425).

1. Gilet de faille bleu clair brodé de jais, revers bleu foncés garnis d'une dentelle noire ainsi que le tour du plissé du cou, jockeys ornés de dentelle perlée.

4. Parure simple pour la campagne : col Henri IV à plastron garni de broderie anglaise ; manche assortie complétée par un large plissé.

MODÈLES DE LINGERIE

2. Bonnet du matin en mousseline et dentelle et garni de nœuds de ruban, brides de ruban.

3. Bonnet du matin de forme filet orné devant de dentelle, d'un plissé de mousseline, d'une torsade de ruban retenue de chaque côté par des nœuds effilochés. —

5. Collerette montante composée de doubles tuyautés ; manche assortie.

6. Col pour robe montante rabattu et à pointes brodées (en batiste).

7. Col de broderie anglaise simulant un décolleté sur le corsage.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

BENGALI

OU

LES FILS DU PENDU

(HISTOIRE INDIENNE. — SUITE.)

La bête féroce avait donné la preuve de trop d'intelligence pour en manquer lorsque cela devenait le plus utile. Ou elle comprenait ce qu'on disait, ou un admirable instinct la servait. Les Africains en étaient encore à préparer leurs armes, que l'ours avait quitté le théâtre de ses exploits culinaires.

Il fuyait à toutes jambes; on pouvait s'en convaincre en écoutant les cris de colère qui accompagnaient sa course. Pour plus de sûreté, John crut devoir décharger son fusil dans la direction que l'animal semblait avoir prise.

Le bruit ne manqua pas d'éveiller Edgard et Bengali; ce qu'ils remarquèrent tout d'abord, au clair de la lune, fut la stupéfaction peinte sur la face noire des deux Mozambiques.

John entreprit de raconter l'aventure; malheureusement son récit ne pouvait passer que pour un mensonge ou une exagération ridicule.

— Un rôdeur de nuit fort laid, très-gros et barbu, couvert de couleurs sombres, a joué, je le veux bien, le rôle que vous attribuez follement à un ours. Quant au fameux rôti, permettez-moi, avant d'y croire, de l'avoir vu moi-même.

Edgard prononçait d'un ton ironique ces paroles. Il quittait en même temps les hautes branches qui lui avaient servi d'oreiller.

Une exclamation trahit de sa part une surprise égale à celle des deux Mozambiques.

Tom, impatient de vérifier, à la manière de son patron, saint Thomas, un fait réellement incroyable, avait gagné le foyer avec la précipitation d'une masse qui tombe.

Il revenait, tenant à deux mains la broche de bois. Il criait, d'un air de triomphe :

— Marcassin ! marcassin rôti ! marcassin !

L'animal, cuit à point, juteux, fumant, odorant, offrait aux yeux une fête et promettait à l'estomac d'ineffables délices.

On devait se rendre à l'évidence, mais l'ours, dans l'esprit du créole, n'était toujours qu'un vagabond, à qui la présence de quatre hommes perchés sur le même arbre avait trop tôt ou trop tard causé assez de frayeur pour le décider à tout abandonner.

En tout cas, l'à-propos tenait du prodige. Le dédaigner était impossible. On résolut d'en profiter sur-le-champ.

Tom et John mangeaient des yeux le rôti. Leur maître, armé d'un couteau à longue lame, commençait à découper l'animal, disposé d'abord sur de larges feuilles destinées à servir de plats et d'assiettes.

Un gémissement se fit entendre. Il venait du jeune Hindou, attaché depuis la veille (car il était bien plus de minuit) à la quatrième branche du gros arbre.

— Ah ! pauvre garçon ! allez, allez bien vite le rendre à la liberté !

Les deux noirs obéirent avec l'empressement de gens qui voudraient déjà être de retour.

Bengali, débarrassé de toute entrave, descendait avant eux. On comptait de sa part sur le plaisir que donne la perspective d'un bon repas après un long jeûne; quelle erreur !

A peine le fils de Neddy-Neddy était-il en bas, qu'un violent coup de pied envoyait rouler dans la poussière la bête rôtie et tout ce qu'elle contenait de fruits et d'oiseaux cuits dans leur jus et dans le sien.

Rien ne saurait exprimer la surprise, la fureur des Mozambiques, revenus trop tard pour empêcher cet acte incompréhensible.

Et leurs poings fermés, leurs dents grinçantes, leurs yeux flamboyants annonçaient au coupable un vilain quart d'heure. Edgard lui-même ne revenait pas de son étonnement.

— Ah ! je comprends, dit-il en voyant quel air de satisfaction brillait dans le regard de l'audacieux enfant : les liens dont on l'a impitoyablement chargé le faisaient bien souffrir, et il se venge !

Bien que Bengali ne fût ni sourd ni bête, cette explication de sa conduite réclamait une seconde avant qu'il parût en avoir saisi le sens.

— Oui ! oui ! fit-il, par un signe de tête énergique.

Mais pour un observateur attentif, ce n'était pas là le mobile qui l'avait fait agir.

Des menaces, Tom et John étaient près de passer à une correction sévère. Edgard eut besoin de toute son influence pour obtenir plus de modération de leur part.

— En somme, dit-il, ne regrettons pas outre mesure une chose qui ne nous appartenait pas. Qui sait si le rôdeur solitaire ne va pas revenir ? Son appétit nous en voudra moins pour un rôti assaisonné de poussière que pour un rôti volé.

Cette réflexion rappelait qu'en définitive tout n'était pas perdu. Tom n'était guère éloigné d'un accommodement avec les broussailles, dont les épines menaçaient quiconque irait à la recherche du marcassin flétri que se disputaient déjà mille insectes.

— Tom aurais-tu bien ce courage ?

— Eh ! fit le nègre, en frappant sur sa bedaine qui sonnait creux comme un tambour, faim, moi ! crrr !

— Et moi donc ! ajoutait l'autre, en accentuant ses paroles du même geste.

— Patience ! dit Edgard, quelque bonne pièce de gibier va nous récompenser tout à l'heure de la privation que nous sommes forcés d'endurer en ce moment.

Puis, voyant Bengali prêt à continuer son emploi de conducteur :

— Allons ! dit-il, remettons-nous en route !

Une certaine pâleur au sommet des plus hautes végétations de la forêt annonçait que les blondes nuances de l'aube orientale ne tarderaient guère à porter la première atteinte aux obscurités de la nuit.

Autant par devoir que dans l'intérêt de ses membres endoloris, le jeune Indien avançait assez vite. L'instinct, ou plutôt une intelligence rare, équivalait plus d'une fois à la connaissance des lieux qu'il fallait traverser, et où le pied d'un homme, indigène ou étranger, ne s'était peut-être jamais égaré.

La lisière de la forêt se découpait justement sur des terrains élevés en manière de collines. L'instant où nos voyageurs y arrivaient coïncidait avec ceux qui précèdent le lever du soleil.

On avait devant soi de vastes plaines dont les ondulations encore mal définies ressemblaient, dans la pénombre, à celles d'un océan pétrifié.

Comment exprimer ce que l'on éprouve dans ces régions splendides, lorsque aux ténèbres chassées par l'aube et l'aurore succède, avec une lenteur majestueuse, l'éblouissant globe de feu dont l'ascension quotidienne est un des plus saisissants témoignages de la toute-puissance du Créateur?

Graduellement apparaissaient mille détails imprévus. Ils donnaient à l'immense paysage une valeur, un aspect bien supérieurs à tout ce que peut rêver l'imagination la plus fertile.

Mais Edgard Davidson avait trop de pensées tristes dans l'âme pour accorder autre chose qu'une attention secondaire à tout ce qui ne se rapportait pas directement au succès de son entreprise.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

La petite caravane cheminait avec courage; mais le courage ne saurait tenir tout à fait lieu de forces, et la faim commençait à se faire cruellement sentir.

Un hasard providentiel devait pourvoir à cet embarras.

Bengali, toujours en avant, heurta du pied un sac échappé, sans doute, aux gens qui formaient l'arrière-garde et qui, pour obéir à Saïd-Yama, devaient doubler de vitesse, au moment où le chef se séparait de sa troupe.

Il y avait au fond du sac des bananes, des agapès (crêpes de farine de riz) et du chanard (liqueur de palmier fermentée) dans une petite cruche de terre. C'était peu; mais comparés à rien, ces mets rustiques acquéraient un prix inestimable.

On se les partagea en parties égales.

Une heure de marche encore et l'on arrivait aux ruines d'une pagode.

L'antique monument religieux s'élevait au milieu d'un bouquet de palmiers, sorte d'oasis dans les plaines déjà brûlantes sous les rayons d'un soleil qui n'était cependant qu'au début de sa course journalière.

Le créole et ses noirs voulaient se reposer un peu sous cet ombrage. L'Hindou paraissait infatigable.

Étonné d'un besoin de repos qu'il ne ressentait pas, il protestait à sa manière; il gravissait la masse de matériaux accumulés à une hauteur qui permettait d'embrasser un horizon beaucoup plus vaste qu'auparavant.

A peine arrivait-il, qu'une exclamation de sa part obligea ceux d'en bas à lever les yeux. Il parut la regretter. Cela donna des soupçons à Edgard qui fut bientôt au sommet de l'édifice.

Un cri joyeux lui échappa. Il venait d'apercevoir les barques dont les petites voiles tranchaient comme des nuages sous un rayon du soleil. Un pressentiment lui disait :

— C'est ton ami! C'est ta sœur qu'on emmène!

— Enfin! nous allons donc pouvoir attaquer et vaincre, je l'espère, les infâmes brigands!

Et déjà, prompt comme la pensée et le cœur enflammé d'une généreuse audace, il descendait, en appelant ses dévoués serviteurs, quand il se sentit retenu par le bras.

En même temps, le fils de Neddy-Neddy montrait un autre point moins éloigné que les bords du Hougly.

Le créole regarda. Un second cri d'horrible frayeur fit promptement accourir les deux Mozambiques.

Alors s'offrit à tous les regards une chose véritablement faite pour glacer le sang dans les veines : White, la jument blanche de miss Davidson, courant à toute vitesse, poursuivie par deux tigres énormes.

Elle filait comme le vent. On la voyait franchir buissons, ravins et rochers avec la légèreté d'une gazelle.

Malheureusement, elle avait affaire aux bêtes les plus cruelles, comme les plus acharnées. Le terrain qu'elle gagnait à pas précipités était en même temps dévorés par des bonds prodigieux. Sans une avance considérable, elle eût déjà cessé de vivre. Chaque instant diminuait cette avance; encore quelques minutes et c'en était fait du pauvre animal.

— White!

Ce nom sortait de la bouche du frère de miss Henriette. Il retentit avec la sonorité particulière aux grands espaces découverts. La jument l'entendit-elle? C'était à le croire. Elle redressa ses oreilles. Un hennissement sortit de ses naseaux enflammés. Un nouvel effort augmentait la distance. Elle se dirigeait vers la pagode, où se tenaient Edgard et ses gens.

— Courage!... courage!... pauvre White!... Quand tes ennemis arriveront à portée de nos fusils, nous saurons les atteindre, et tu seras sauvée!

Hélas! les tigres aussi avaient compris qu'une assistance inespérée allait bientôt leur disputer la victoire. Ils tenaient à leur proie; et ce que la jument blanche accomplissait par esprit de conservation, ils le faisaient, eux, par convoitise.

John et Tom tenaient leurs fusils tout prêts. L'apparition des bêtes fauves avait le privilége de les faire trembler comme en hiver; mais comme le péril n'était encore ni fort proche ni personnel, il ne s'opposait pas à une certaine velléité de bravoure de leur part.

— Attendez! conseillait du geste Bengali aux trois chasseurs.

— Épaulons! mais ne tirez qu'après moi, dit le jeune créole; vos coups de feu effrayeraient White en pure perte; les balles ne sauraient efficacement aller jusque-là.

L'Indien ne vivait depuis un moment que par les yeux. Le même instinct captivait Edgard et sa suite.

XV

Du haut d'une pagode.

On ne pouvait sans frémir assister à un assaut de vitesse dont l'existence de la jument était l'enjeu. Edgard se demandait tout haut :

— Comment protéger White, au cas où elle arriverait jusqu'ici saine et sauve, avant que nous ayons pu foudroyer ses ennemis?

Le paria, pour toute réponse, désigna du doigt une partie des ruines où la jument, une fois entrée, pouvait être enfermée, au moyen d'une porte encore solide.

Un tel espoir augmentait l'impatience.

Un millier de pas, à présent, séparaient à peine le noble animal de son but. Une déviation que motivait un escarpement trop roide le montrait de profil, haletant, inondé de sueur et d'écume, la crinière droite, les yeux sortis de leur orbite.

Mais White reprenait bien vite la ligne directe. Elle arrivait de face.

— Courage! courage!

Hélas! en même temps, un des tigres, pour qui la butte rocheuse ne constituait pas un obstacle sérieux, coupait court, et d'un bond énorme s'élançait au-devant d'elle.

Une clameur déchirante partit à la fois de toutes les poitrines. La bête sauvage s'était cramponnée à pleines griffes aux flancs de la jument blanche; celle-ci, folle de terreur, continuait de courir!

Elle avait jeté un cri terrible.

Un degré d'énergie extraordinaire l'animait. A tout prix, elle voulait se débarrasser d'un fardeau qui lui causait encore moins de souffrance que d'horreur.

— Tirez! tirez donc!

L'imminence d'une mort certaine pour la jument autorisait les Mozambiques à donner vivement cet ordre à leur maître.

— Eh! le puis-je? s'écriait celui-ci, avec les accents d'un veritable chagrin.

L'animal présentait aux gens de la pagode le côté opposé à celui contre lequel se tenait suspendu son implacable adversaire. On n'apercevait du tigre qu'une patte et la tête appliquée, avec les apparences d'une étroite caresse, à la partie antérieure du poitrail de la victime dont la bête fauve savourait d'avance le plaisir de boire le sang à longs traits

Arrivait la femelle. Moins agile que le mâle, elle avait dû faire le même détour que la jument. Elle aussi se disposait à prendre part au régal.

Edgard, frissonnant, en présence de cette scène, restait immobile; on l'entendait murmurer d'une voix gémissante :

— Poor White! Poor White! (Pauvre Blanche! pauvre Blanche!)

Alors, le jeune Hindou ne résista plus à une tentation qu'il avait peine à réprimer depuis quelques instants. Saisir le fusil

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

du jeune créole, en essayer la batterie et mettre en joue fut pour lui l'affaire d'une seconde.

Il visa longtemps et avec un soin minutieux.

— Il va tuer White !

Et les deux noirs voulaient l'empêcher de tirer.

Le coup partit. Le premier tigre tomba roide mort. La balle, sans seulement effleurer la peau de la jument, avait brisé le crâne de la bête féroce.

— Ah ! s'écrièrent avec admiration les témoins d'une preuve d'adresse peu commune.

La femelle s'était arrêtée, afin de constater un trépas dont elle ne concevait guère la cause. White en profita pour entrer dans la pagode.

Elle se trouvait en sûreté, mais les hommes ne l'étaient guère.

La seconde bête sauvage avait entendu le cri joyeux qui célébrait le succès de Bengali. Ce fut contre la pagode que se tourna sa fureur. Gravir l'espèce d'escalier formé par les éboulements était la moindre des choses, mais le nombre des ennemis devait lui donner à réfléchir.

Tom et John, grelottant de peur, suivaient d'un œil hagard les mouvements d'un animal chez qui la force n'est surpassée que par la férocité.

Edgard Davidson dit au jeune paria :

— Tu as été trop adroit une première fois pour ne pas l'être encore. Mon fusil est rechargé ; ceux de mes serviteurs sont à ta disposition ; de même nos pistolets. Nous engages-tu à tirer tous ensemble, ou préfères-tu profiter seul de toutes nos armes ?

Le créole ne reçut pas immédiatement de réponse. Bengali oubliait jusqu'au danger commun pour ne rien perdre des phases d'un singulier phénomène.

Un tronc d'arbre, qu'il savait parfaitement n'avoir point été là tout d'abord, venait d'apparaître à environ deux cents pas de la pagode. Il était couché dans l'herbe. Il se trahissait surtout par une ombre qui, à cette heure matinale, s'étendait précisément entre lui et le vieux temple hindou.

Sans cette circonstance, il demeurait à peu près invisible, grâce aux nuances ternes qu'il devait à une mort déjà ancienne ; mais une fois remarqué, on ne pouvait guère le quitter des yeux.

A peine un léger vent aidait-il à supporter une atmosphère brûlante ; à plus forte raison ne soulevait-il aucun nuage de poussière, ne causait-il ni la secousse, ni le déplacement d'aucun objet ; et, cependant, la pièce de bois, plus longue et plus grosse qu'un homme, ne cessait de rouler sur elle-même !

Une sorte d'intelligence avait l'air de présider à cette marche surprenante. L'action se produisait lentement sur les éminences qui la mettaient en relief. En revanche, les endroits situés en contre-bas ou que masquaient à moitié quelques broussailles, étaient parcourus avec autant de vitesse que si un homme, debout, avait poussé du pied l'arbre en avant.

Edgard allait renouveler sa question, lorsqu'un coup de feu retentit.

Tom, voyant approcher le tigre, avait cru bien faire. La bête fauve bondit sur elle-même en rugissant. Mieux aurait valu qu'elle ne fût pas atteinte que blessée. Une déchirure à la cuisse devait exciter encore sa fureur.

— Malheureux ! qu'as-tu fait ?

La bête féroce, penchée en avant, la gueule grimaçante, les griffes déployées et la queue immobile, indice menaçant, avait sans doute choisi sa première victime. Elle s'élançait, et chacun n'avait plus qu'à recommander son âme à Dieu.

Un brusque mouvement la rejeta tout à coup à dix pas en arrière. Cela venait du mystérieux tronc d'arbre. Il avait roulé jusqu'au pied de l'édifice. Un choc inattendu, inexplicable et dès lors effrayant, retardait le fatal dénoûment de cet épisode.

— Qui a détaché ce madrier des ruines ? demanda Edgard, qui remarquait ce tronc ponr la première fois.

— Moi ! répondit un signe du paria, placé par hasard de façon que, tout en ne le comprenant guère, on ne pouvait absolument nier de sa part une action qui, en bonne logique, avait bien son auteur.

Le répit obtenu ainsi se prolongeait par une raison qui n'était pas faite pour diminuer l'inquiétude et l'impatience.

Deux jeunes tigres venaient retrouver leur mère. Ils tetaient encore et ne s'en privèrent point.

— Tire ! ordonnait le créole anglo-indien, tire ! ou je vais tirer moi-même !

Bengali secouait la tête, en désignant le palmier derrière lequel se tenait à l'écart le groupe fauve. On s'était d'ailleurs aperçu que chaque mouvement pour ajuster le fusil sur l'épaule provoquait un rugissement terrible.

Le soin de sa progéniture, la peur de l'exposer aux dangers d'une attaque, modérait évidemment l'ardeur de la tigresse. On concevait, dès lors, combien s'en prendre aux petits monstres devait avoir pour conséquence une exaspération aveugle, impitoyable.

Cependant, aidé de ses jeunes tigres, la mère organisait en quelque sorte le siége de la pagode.

Les tigres, accroupis comme des chiens de faïence, à l'abri des palmiers, bâillaient à se démancher la mâchoire. Pendant ce temps, leur mère rôdait autour des murailles décrépites, dont la hauteur ne lui permettait pas de tenter l'escalade, blessée comme elle était.

Les heures s'écoulaient dans une situation que tout se réunissait pour rendre insupportable. On avait chaud, on avait soif, on avait faim ; on avait surtout l'inexprimable douleur d'assister à la marche lente mais continuelle des bateaux qui emportaient miss Davidson et Gustave Gérard.

Le fond du sac trouvé le matin sur la lisière du bois offrait des débris de bananes et quelques grains de riz. Tom et John se les partagèrent, non sans les avoir présentés d'abord à leur jeune maître. Edgard n'en voulut pas. Il se sentait indigne de vivre en face des malheurs dont il s'accusait.

Bientôt le désespoir du jeune créole se traduisit en violents reproches accompagnés de menaces.

— Comment ! disait-il au frère de Saïd-Yama, le soleil que nous avons vu se lever de cette place nous y laisserait en disparaissant ? Une heure de jour nous reste, il faut qu'elle nous serve ! Mourir pour mourir, je préfère que ce soit en essayant de tenir mon serment.

— Si j'étais seul, j'aurais déjà laissé ma vie ou pris celle des bêtes fauves dont la présence devient une insulte pour notre courage. A cause de ces braves gens, je redoute ma maladresse. Tu ne peux fournir cette excuse, Bengali, je te somme de demander à la mort de ces animaux un salut que je ne t'accorde encore que pendant dix minutes qu'à cette condition.

En parlant ainsi, Edgard tirait un pistolet de sa ceinture et l'élevait à la hauteur du front du jeune Hindou. Celui-ci se contenta de sourire.

— Ah ! je sais bien que si tu refuses le crime que j'aurai commis ne nous avancera guère.... il sera, du moins, le juste châtiment d'un misérable qui avait tout à faire pour effacer tout ce qu'il y a d'étrangement ténébreux dans sa conduite à l'égard de ma pauvre Henriette. Ah ! ma sœur ! toi-même, si bonne, si indulgente, combien ton favori perdrait de ton estime si tu pouvais le voir indifférent à ton horrible sort !

Toute allusion à une personne qui avait tant de droits à sa reconnaissance ne trouvait jamais le fils de Neddy-Neddy complétement insensible. C'était le défaut de la cuirasse, par lequel un regret, au moins, allait troubler sa conscience.

Au sourire équivoque succédait, alors, une expression voisine

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de la tristesse, et l'éclat des yeux ressemblait à celui qui annonce des larmes.

L'apparente mauvaise volonté de Bengali fit subitement place à des intentions plus louables.

Saisissant une arme inutile entre les mains de John, hébété d'épouvante, il mit en joue la bête féroce; mais soit que l'émotion troublât encore sa vue, soit que le chant d'un oiseau-cloche auprès de la pagode l'eût fait trop vivement tressaillir, le second coup ne fut pas heureux comme celui qui avait délivré la jument blanche.

La tigresse poussa cependant un rugissement affreux. Elle avait une patte brisée. A sa voix, les jeunes accoururent. Edgard n'hésita pas à décharger son fusil. Le hasard plutôt qu'une véritable habileté le favorisa. Un petit roula dans la poussière. Il ne se releva plus.

Alors, ce qui, du reste, était prévu ne manqua pas d'arriver. La tigresse, réduite à courir sur trois pattes, et qui conservait celles de derrière intactes, voyant couler du sang devint folle de rage.

Se dressant tout debout, elle parvint, en bondissant, jusqu'à un palmier qu'elle gravit encore assez lestement pour que l'effroi général fut à son comble.

Du haut de l'arbre qui, en s'inclinant, abrégeait la distance, l'animal sauvage espérait tomber sur ses ennemis.

Mais le palmier, trop chargé, se brisa.

Il est vrai que le résultat était le même. Au prix de fortes contusions, la tigresse avait escaladé la muraille qui défendait la pagode.

Il n'y avait plus à reculer. Vaincre ou mourir devenait la devise de tout le monde.

Edgard, cédant à un mouvement héroïque, moins rare qu'on ne pense dans les cas désespérés, occupait la plus dangereuse place.

— Tom ! John ! prenez garde à vous. Restez derrière moi !

Mais un retour sur eux-mêmes s'opérait par des raisons identiques chez les deux Africains.

— Maître, mourir pour nous ? Oh ! jamais ! jamais !

Et, prompts comme la pensée, ils se précipitaient au-devant de la bête féroce.

Alors se réveillèrent dans toute leur puissance la vigueur et l'audace dont une vie apathique tendait chaque jour à dépouiller des hommes littéralement taillés en hercules. John et Tom, la poitrine effacée, les jarrets tendus, la tête haute, les coudes en arrière et les poings en avant, avaient l'air de statues de bronze.

Partagée entre deux attractions égales, on voyait la tigresse indécise.

Beaucoup de sang sortait de sa blessure, et la rudesse de sa chute l'affaiblissait encore.

Le jeune créole mettant à profit cet instant rapide pour lâcher à la fois et presque à bout portant deux coups de pistolets, il fit voler en éclats la cervelle du tigre.

— Hourra !

L'exclamation du créole eut un écho de la part de ses serviteurs.

(*La suite au prochain numéro.*) Alfred Séguin.

FAUTE DE TENUE

L'histoire de ce vieux peintre qui vient de se suicider est navrante et terrible.

Tassaert avait eu ses heures de talent et de célébrité ; on s'était arrêté devant ses tableaux, on lui avait donné des médailles d'or, il pouvait prétendre à la croix ; mais la vieillesse est venue et avec elle tout le cortége hideux des maladies et de la misère, et celui qui aurait pu, comme tant d'autres, jouir d'un canonicat à l'Académie, s'est asphyxié dans un taudis du quartier de Montrouge.

Il manquait de tenue, dira-t-on, et c'est pour cela qu'il n'a pas eu sa part de tous les gâteaux administratifs.

Ah ! la tenue, voilà le grand mot, l'un des talismans sans lesquels on ne peut rien être ni rien obtenir dans la vie civilisée !

Que voulez-vous faire et devenir quand vous n'avez pas de tenue ? Les garçons de bureau vous rudoient et vous ferment toutes les portes; les chiens eux-mêmes aboient après vous !

Alors que Jeanron était directeur des musées nationaux, il entend un tapage d'éclats de voix dans l'escalier sur lequel ouvrait son cabinet au Louvre.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en allant voir.

Un homme monte aussitôt les degrés ; c'est le suisse, qui lui dit à voix basse :

— Monsieur le directeur, c'est un homme qui demande après vous et je lui ai dit que vous n'y étiez pas.

— Pourquoi lui avez-vous dit que je n'y suis pas quand j'y suis ?

— Parce qu'il est déjà venu plusieurs fois, et qu'il vous ennuierait.

— Qu'en savez-vous ? Faites-le monter.

Jeanron rentre dans son cabinet, et, quelques minutes après, il a devant lui un vieillard déguenillé, aux habits rapiécés, un chapeau impossible, du linge absent sans doute, car sa redingote était croisée avec soin, et l'on portait encore alors, en 1850, ces grosses cravates qui cachaient tant de choses, et dont la mode, disait-on, avait été inventée par le docteur Véron.

Il pouvait bien avoir soixante ans, si ce n'est plus ; tel du moins il parut à Jeanron, et son attitude était humble et timide, ses yeux mal assurés ; il avait enfin cette réserve effarée du lutteur à bout de forces et que l'adversité a vaincu.

— Que désirez-vous, monsieur ? lui demanda Jeanron avec cette bonne grosse voix et en le regardant de ses bons grands yeux qui, aujourd'hui, sont ombragés de blanc.

— Je voudrais, je voudrais... vous montrer quelques dessins, quelques esquisses, — et il fit mine d'ouvrir un carton qu'il avait sous le bras.

Jeanron crut avoir à faire à un marchand, un de ces brocanteurs qui se faufilent partout, et essaya de l'éconduire ; mais l'autre lui mit sous les yeux une esquisse.

— Ah ! mais c'est très-beau, cela ! s'écria l'auteur de *Port abandonné d'Ambleteuse*, qui est au Luxembourg.

— Est-ce que vous ne pourriez pas ?... J'ai besoin d'argent, les temps sont si durs !

— Non, je n'ai pas de fonds, le gouvernement...

— Oh ! ce n'est pas cela ; mais si vous pouviez me faire avoir.. du travail.

— Quel genre de travail ?

— Une commande.

— Vous êtes donc peintre ?

— C'est moi qui ai fait le tableau dont vous avez l'esquisse sous les yeux.

— Ah ! non, par exemple, je connais ce tableau-là, et celui qui l'a fait est un nommé Tassaert.

— Eh bien ! monsieur, le nommé Tassaert, c'est moi.

— Comment, c'est vous qui avez fait ce tableau ? Mais il est très-beau, très-beau !

— Eh bien ! monsieur, je vous en prie, vous le voyez, je suis malheureux, faites-moi avoir une commande.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Eh ! c'est que cela n'est pas mon affaire ; ce n'est pas moi qui donne les commandes, adressez-vous...

— On m'a refusé et je vous le jure, si je n'obtiens rien, je n'ai plus... je n'ai plus qu'à me jeter à l'eau !

Jeanron fut ému; lui aussi avait connu les douleurs du désespoir. Il prit la main du vieil artiste et la secoua avec force.

— Du courage ! lui dit-il, attendez deux ou trois jours, et vous aurez quelque chose, je vous le promets.

Jeanron fit faire une enquête à l'instant même. Son secrétaire se rendit dans la maison où habitait Tassaert. Son atelier était au rez-de-chaussée ; c'était une espèce d'écurie grande comme la main ; il couchait dans un coin sur une paillasse et il y avait un petit poêle de fonte sur lequel, quand il y avait de quoi l'allumer, le pauvre artiste faisait sa cuisine. Le portier était même sur le point de l'expulser, par ordre du propriétaire, parce qu'il ne payait pas le loyer de ce taudis ; et cela lui faisait de la peine, car il aimait ce vieux bonhomme, qui, pour vivre, peignait des enseignes de savetier et de charcutier.

Et il n'y en avait pas tous les jours, pour cet artiste qui déjà avait été médaillé en 1838 et avait obtenu la première classe en 1849.

Jeanron alla trouver le ministre ; c'était alors, je crois, M. Dufaure. Le ministre ne pouvait accorder la commande, il n'avait pas d'argent pour l'art, la France avait besoin de toutes ses ressources, etc.

— Alors, dit Jeanron, comme je suis d'avis qu'un directeur de musées doit parfois servir à quelque chose, si je ne puis donner de pain à ce pauvre homme, je donne ma démission.

— Votre démission ! s'écria le ministre, peu habitué à voir un motif généreux derrière une action de cette nature.

— Oui, monsieur le ministre, Tassaert a beaucoup de talent ; il n'y a pas tant d'artistes sérieux dans notre pays, et si vous devez laisser mourir celui-là dans son coin...

— C'est bien ; il aura sa commande.

On donna à Tassaert un secours pour le sortir de l'affreuse misère dans laquelle il croupissait, et son tableau lui fut payé, je crois, 2000 francs. C'est la *Famille malheureuse*, qui est au Luxembourg ; c'est une mère et sa fille sur le point de s'asphyxier ; une fort belle page, et qui devait, hélas ! dicter à l'artiste la manière dont il devrait plus tard sortir lui-même de la vie.

Si Jeanron ne s'était pas trouvé là, il y a plus de vingt ans ; si le cœur chaud de cet artiste ne s'était pas ouvert, Tassaert se serait suicidé en sortant de son cabinet. L'âge et la misère ont vaincu cet athlète taillé pour la lutte.

Théophile Gautier, qu'on retrouve toujours dans les grandes questions d'art, professait pour le talent de Tassaert « une estime singulière ».

L. L.

REVUE DES MAGASINS

Le succès de la *Ceinture Régente* et de la *Tournure Du Barry* de mesdames DE VERTUS sœurs ne saurait être contesté. Grâce à la perfection de leur forme, elles donnent un charme exquis à la désinvolture féminine.

Pas une élégante ne se croirait habillée au goût du jour sans ces deux objets intimes, d'où dépendent l'élégance de la taille et de la tournure. La *Ceinture Régente*, modifiée selon la mode, c'est-à-dire plus longue qu'autrefois, constitue pour nous l'idéal de la perfection.

Elle soutient la taille sans l'opprimer, avantage les femmes par trop minces et amincit les autres. Inutile d'essayer la *Ceinture Régente*, les mesures, une fois prises ou envoyées, suffisent pour sa confection irréprochable. C'est à la perfection de sa coupe qu'il faut attribuer cet avantage précieux pour les personnes qui habitent loin de Paris. Cette ceinture qui se fait en soie, moire, satin ou fin coutil, est toujours ornementée avec goût et coquetterie.

La *Tournure Du Barry* passe à juste titre pour le modèle du genre. C'est rue Auber, 12, dans le plus beau quartier de Paris, que se trouvent ces deux créations de mesdames de Vertus sœurs.

— Nous parlions dernièrement à nos lectrices d'un établissement de crédit unique en son genre, et qui permet à l'artisan de se vêtir et de se meubler convenablement, grâce à de grandes facilités de payement. C'est à la maison CRÉPIN aîné, de Vidouville, que l'on est redevable de cette heureuse innovation ; que d'employés, même très-bien payés, ne peuvent disposer de grosses sommes à un moment donné, ils prélèvent facilement une somme mensuelle et ne pourraient exécuter un gros payement tout d'un coup. La maison Crépin aîné subvient à tous ces inconvénients en livrant ses marchandises quelles qu'elles soient, payables la moitié comptant et le reste en six mois. Cet établissement, fondé sur des bases solides, la Providence des prolétaires, n'a pas cessé de fonctionner pendant les deux siéges de Paris, au moment où toutes les maisons concurrentes et les caisses publiques étaient fermées.

Cela prouve suffisamment qu'une administration qui a su résister à tant de violentes secousses doit inspirer une confiance inébranlable. On est sûr de retrouver son épargne, n'est-ce pas tout le secret de la sagesse. On peut tout se procurer avec le concours de la maison Crépin, des bons spéciaux donnent accès dans plus de 250 magasins indiqués sur le catalogue de la maison.

Toilettes simples ou élégantes, mobiliers modestes ou riches, machines à coudre, batteries de cuisine, faïences et porcelaines, bref, toutes les choses utiles à la vie peuvent être achetées par ce procédé ingénieux que nous venons d'indiquer.

S'adresser boulevard Ornano 11, 13 et 15.

SPÉCIALITÉS

C'est à la *crème Simon* et à la *poudre Figaro*, qu'il faut donner la préférence s'il s'agit de l'entretien et de la conservation du teint. Dans ces deux préparations se trouve le secret de l'éternelle jeunesse. La *crème Simon*, à base de glycérine, adoucit la peau et lui donne une idéale transparence, tandis que la *poudre Figaro* veloute la peau du visage et la blanchit.

Cette poudre invisible, parfumée d'agréables senteurs, efface les moindres traces de fatigues et de larmes, et conserve à la beauté toute la fraîcheur des jeunes années. Ces deux puissants cosmétiques, dont nous conseillons l'emploi à nos lectrices, viennent de faire une brillante apparition dans l'industrie moderne. Il suffit d'en faire l'application chaque jour pour faire disparaître, comme par enchantement, les plus petites altérations du visage, telles que rougeurs et rugosités causées par les intempéries des saisons. Avant de partir pour la campagne, les nobles châtelaines doivent faire provision de ces deux produits, qui se complètent si bien et que l'on peut employer simultanément, elles n'ont qu'à s'adresser à la *Tour de Nesles*, boulevard des Italiens 3, et chez les principaux parfumeurs et pharmaciens.

— Il est un produit merveilleux pour l'entretien et la conservation de la chevelure, qui mérite une attention toute spéciale ; c'est l'*huile de Macassar*, employée avec succès depuis de longues années.

L'*huile de Macassar* possède toutes les qualités hygiéniques les plus précieuses.

Elle convient à l'enfance en ce qu'elle pénètre dans les pores de la tête, nourrit les cheveux et accélère leur croissance ; elle nettoie la tête et supprime ainsi l'emploi du peigne fin. Son effet bienfaisant se fait sentir aussi sur la barbe qu'elle rend souple et brillante. Un emploi constant de l'*huile de Macassar* préserve des cheveux blancs et de la calvitie ; nous ne saurions trop la conseiller pour les bains de mer, qui ont le tort de dessécher la chevelure, ainsi que les exercices violents.

Elle est aussi indispensable pour les changements de climat, qu'elle permet de supporter impunément.

Pour éviter de confondre l'*huile de Macassar* véritable avec les contrefaçons, il s'agit de remarquer que le flacon réel est à bouchon de verre, tandis que les autres sont à bouchons ordinaires.

L'*huile de Macassar* se trouve en gros chez madame veuve LAMAR, rue Saint-Denis 151, et en détail, chez tous les parfumeurs et pharmaciens.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT ✻, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous avons traversé dernièrement une série de temps froids et rigoureux qui ont fait grand tort aux modes nouvelles de la saison. Les costumes printaniers, par trop légers, étaient dangereux; les costumes d'hiver, injurieux pour le mois de mai, — la fourrure et la paille n'étant pas faites pour s'harmoniser, malgré le goût prononcé des Anglaises pour cet audacieux mélange, — il a fallu prendre un parti : car il n'est pas de circonstance où l'élégance perde jamais ses droits.

En conséquence, nos élégantes parisiennes se sont fait faire à l'avance de charmants costumes de voyage en tissus de laine chauds et légers tout à la fois, et elles ont porté ces costumes à la ville sur des jupons de soie noire ou de couleur assortie aux garnitures; un chapeau de paille noire, coquettement garni de fleurs, complétait l'ensemble harmonieux de ces toilettes.

Ces mêmes costumes se porteront à la mer pour les matinées et soirées, toujours un peu fraiches. Les plus jolis que nous ayons vus se composaient d'une simple tunique ouverte derrière et formant long tablier devant, garnie d'un biais de faille noire ou marron tout autour, avec longues coques de faille posées derrière, entre chaque drapé tombant de la tunique, et formant ceinture. Longue casaque ajustée à plastron, boutonnée de côté, avec revers et poches de faille; petit biais autour de la casaque.

P. N° 207. — Modèle de Corsage.

Ces costumes ont beaucoup de genre, mais ils doivent être irréprochables de forme. Il faut choisir certains tissus clairs gris tendre ou gris-feutre, à l'aspect un peu grossier, et les garnir de faille noire, marron ou bronze; toute autre couleur plus voyante manquerait de distinction. Les rubans du chapeau, s'il y en a, seront assortis à ces garnitures, ainsi que le jupon.

Pour les chapeaux appareillés aux toilettes, nous recommanderons les fonds de soie et les passes de paille avec un frais bouquet de côté. C'est bien le chapeau négligé le plus élégant qu'on puisse porter à la ville, le véritable chapeau de la femme du monde. Les diadèmes de fleurs doivent être exclusivement réservés aux toilettes habillées.

En fait de costumes de demi-toilette, nous signalerons une nouveauté appelée à un grand succès. C'est une polonaise de sicilienne noire ou bleu-marine merveilleusement ajustée, ornée en long de larges galons perlés d'acier bleu; les galons, posés devant dans toute la longueur, servent derrière à retenir les drapés de la polonaise. Avec cette polonaise, il faut un jupon presque uni devant, mais garni derrière jusqu'à mi-jupe. La sicilienne est une excellente étoffe et nous ne saurions trop la recommander aux femmes qui aiment les beaux et bons tissus; elle a les mêmes drapés que le cachemire, avec les reflets soyeux du plus magnifique poult de soie. Ne pas confondre la sicilienne avec la popeline d'Irlande; malgré leur ressemblance, l'usage en est extrêmement différent.

Le luxe des toilettes féminines a fait de si grands progrès, depuis quelques années, que les magasins de nouveautés en sont arrivés à vendre des robes de toile et batiste brodées, de deux, trois et quatre cents francs, avec autant de facilité qu'elles vendaient autrefois les robes de percale à douze, quinze et vingt francs. Ces robes brodées, malgré leur prix élevé, sont négligées, et l'on se croit obligée d'en choisir plusieurs avant de partir pour la campagne; sans compter le reste, bien entendu !

Un grand luxe pour les femmes élégantes, c'est la lingerie, la chaussure et les gants. On ne se doute pas du prix élevé de la lingerie fine, qu'il ne faut pas confondre avec la lingerie à effet : c'est souvent à cette différence que se reconnait la femme du monde. Les raffinées ont toujours trois objets intimes assortis : la chemise, le pantalon et le petit corsage

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de dessous ou dessus de corset. Chacun de ces objets doit avoir la même garniture, la seule différence consistant dans le tissu ; la chemise est en toile batiste et les deux autres objets en fin nansouk. Les plus jolies parures négligées sont toujours en toile fine unie, ou avec coins brodés ou à jours.

Le nouveau col à la mode est le col *Paysan* rabattu, mais très-montant derrière et à large encolure ; les manches, assorties, se composent d'un large revers piqué. Les cols rabattus et ouverts devant ne supplanteront pas les cols droits et montants, indispensables avec certains corsages ; mais ils se porteront avec succès cette saison. On a voulu remettre en vogue le col *Directoire* à larges revers, mais cet essai ne réussira pas ; il serait, du reste, très-difficile à porter, même avec la veste *Directoire* dont nous parlions dernièrement. Il faut lui préférer le col *Incroyable*, montant derrière et renversé des côtés, comme facilitant le nœud de la cravate. Les collerettes et jabots de dentelle sont réservés aux robes habillées.

Nous signalerons une certaine tendance à revenir aux manches courtes (non pas à la rue, bien entendu, mais pour les demi-toilettes); c'est aux cuirasses qu'il faut attribuer ce changement. La manche transparente étant d'un plus joli effet avec la cuirasse, voici ce que l'on fait : tout le haut du bras jusqu'au coude est simplement voilé d'un tulle noir ou blanc, selon la couleur de la cuirasse ; puis, à partir du coude, c'est un volant de dentelle et un nœud de ruban qui la complètent en laissant tout l'avant-bras à découvert. C'est alors que le gant de Saxe, très-montant, devient indispensable.

Les bottines d'été habillées se font toujours en chevreau noir glacé ou mordoré, à talons Louis XV, ou bien en soie claquées chevreau. On fait aussi d'agréables bottines en beau coutil noir et blanc, claquées chevreau. Pour les excursions champêtres et la mer, c'est la bottine de cuir jaune qu'il faut choisir ; elle facilite la marche, en même temps qu'elle est d'une solidité à toute épreuve.

Louise DE TAILLAC.

Description de la planche P. n° 207.

(Voy. page 253.)

Corsage mi-partie faille et grenadine de soie, formant cuirasse devant et basques à plis creux derrière ; le devant du corsage orné de plis de grenadine et un biais ouvert en châle, deux biais de faille garnis de boutons et de dentelle devant ; manches en deux parties ; le dessus bouillonné en gaze, le dessous composé de plissés de faille. Haute collerette de dentelle à revers, manchettes assorties retenues par une torsade et un nœud de faille. Large nœud de faille derrière et ceinture.

Description de la planche D. G. N° 423.

(Voy. pages 258-259.)

1. Volant de jupon composé de plissés, disposés en flûtes de Pan, retenus par des agréments de jais.

2. Corsage de soie, cachemire ou sicilienne, à collerette Marie Stuart, orné de galons de jais posés en barrettes.

3. Bas de jupe, volants en tuyaux d'orgue, garni de broderies de corail et de dentelle.

4. Corsage Louis XIII, bordé de dentelle posée à plat avec coquillés de dentelle et coques de velours derrière ; haute collerette montante.

5. Bas de jupon, un volant à plis creux, surmonté d'un biais découpé en dents arrondies à tête renversée, orné de perles de jais, de glands et de broderies.

6. Volant froncé surmonté d'un autre plus petit, garni de plumes et de jais.

7. Traîne de jupe formant pouff, les plis retenus de chaque côté par un coquillé garni de dentelle et de jais, et derrière par deux biais perlés de jais avec nœuds à motifs de jais au milieu.

8. Garniture de jupe ; des bouillonnés retenus par des branches de corail.

9. Jupe de faille garnie de trois volants froncés ; la tunique bouillonnée ornée de riches motifs de jais à glands posés en long et bordée de velours.

10. Volant froncé bordé d'un biais surmonté de coquillés de dentelle et d'un riche galon perlé.

11. Garniture de jupe, des feuilles de jais dans des coquillés de côté, le devant bouillonné et la traîne unie.

12. Volant très-riche en faille claire, garni de dentelle perlée et d'une guirlande de fleurs en couleurs naturelles.

13. Volant faille et dentelle, froncé en éventail et garni de jais blanc.

14-15. Manche et parements, garniture composée de dentelle perlée et de jais.

16. Nœud de faille à pan bordé de dentelle et garni de jais.

17. Volant découpé et brodé de jais.

18-19. Manche à revers et poches bordées d'une corde de passementerie, de dentelle et de fleurs de passementerie.

Description de la planche coloriée n° 1145.

TOILETTES DE DÎNER. — 1. Jupon de taffetas marron, garni, dans le bas d'un volant à plis creux de 35 centimètres, surmonté d'un haut bouillonné froncé avec petit volant de faille gris-vert dans le bas, et dans le haut, double tête marron. Robe de faille gris-vert, de forme princesse : la jupe relevée d'un seul côté au-dessus de la hanche et retombant en coquillés derrière, retenue par un nœud de taffetas marron à boucle dorée; nœuds de ruban marron sur le devant de la jupe. Fichu en crêpe de Chine rose, garni de dentelle de Bruges et d'une ruche de tulle retenue devant par un nœud rose. Manches à coude ornées d'un volant dentelé, à revers coquillés, et d'un ruban marron avec nœud et boucle dorée. — Coiffure composée d'un nœud de velours et d'une grande plume rose.

2. Robe de faille violette : la jupe unie et à traîne, drapée de côté et retenue par un nœud de satin blanc à aiguillettes d'or. Corsage à pointes devant et derrière, lacé derrière : col droit et rabattu, orné d'un nœud blanc à aiguillettes ; même nœud à l'extrémité de la pointe de derrière. Manches à revers au-dessus du coude, terminées par des bouillonnés.— Galon d'or dans les cheveux.

PLUS DE CHAPEAU

Qu'appelez-vous un chapeau aujourd'hui ? Serait-ce cette guirlande de fruits ou de fleurs, avec ou sans brides, que les femmes portent actuellement, et que l'on met aussi bien à midi que le soir au spectacle ? Si c'est cela un chapeau, il n'y a plus de chapeau ; c'est une coiffure !

Autrefois, pour faire un chapeau, on avait une carcasse en sparterie ou en carton, entourée d'un gros fil de fer bien solide, qui donnait la forme et la gardait en dépit du temps. Il y avait une passe ou grand bord, qui venait en avant ou s'élevait en auréole. A la passe on ajoutait une calotte cylindrique plus ou moins élevée et menaçant le ciel, et au-dessous de la calotte, on cousait un bavolet; le tout recouvert de velours ou de satin orné de plumes, de fleurs, et d'une paire de brides nouées sous le menton.

Voilà ce qu'on appelait un chapeau ! La femme mettait les coques de ses cheveux dans la calotte et laissait passer les boucles sous la passe. C'était la mode en 1825.

Plus tard, la calotte est devenue horizontale, la forme a encadré le visage en le cachant, comme font les œillères à un cheval. Il fallait être en face pour voir la figure de la femme au fond de cet entonnoir, et pour l'embrasser, il fallait la décoiffer. C'était en 1830.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A. Leroy, imp. r. des Marais, 66. Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris 1145

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Journal du Grand Monde

Entered at Stationer's Hall. LONDON Ad. Goubaud And Son 30. Henrietta Street Covent Garden W.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Depuis cette époque, la transformation s'est faite petit à petit. On a commencé par baisser la calotte, rogner le bord, enlever le bavolet, supprimer les brides. On a fait un chapeau rond. Les jeunes femmes se sont emparées de cette mode ; mais elle n'était bien portée qu'à la campagne et aux eaux. En rentrant à Paris, il fallait un chapeau fermé, c'est-à-dire une barbe de dentelle servant de brides. Mais il restait encore une forme en gros tulle avec une cannetille ; un semblant de chapeau.

En 1874, il ne reste rien ! Trois plis de faille forment le fond, et les feuilles, les fruits, les fleurs, se prélassent... sur le front !

V. P.

LA VIE PARISIENNE

Les rares soleils de ces derniers jours ont suffi pour donner naissance aux mouches, ces infatigables danseuses de l'air.

C'est donc le moment de rappeler qu'un grand musicien du siècle dernier a écrit un morceau remarquable intitulé : la *Chanson des mouches*. Un écrivain a fait leur biographie.

L'insecte n'est pas antipathique aux gens de l'art : tout peintre de fleurs place une mouche sur un bouquet de roses.

Mais le retour des mouches est surtout cher aux avares. Ils suivent une méthode indiquée par un harpagon qui est toujours notre contemporain.

Quand vient la saison des insectes, il prend une mouche et l'enferme... dans son sucrier. Le lendemain, lorsqu'il enlève le couvercle, si la mouche n'est pas là, il est fixé sur un point... Sa cuisinière le vole !

Il en a la preuve par le départ de la captive... Et il flanque inexorablement son cordon bleu à la porte.

* * *

Les peintres d'enseignes ne manquent pas d'imagination, mais leurs inventions ont parfois besoin d'être expliquées comme certaines charades des journaux illustrés.

C'est un peintre au tempérament littéraire qui inventa l'enseigne si connue :

A OTHELLO

fabrique de jalousies.

De nos jours, on a peint, du côté des halles, une enseigne ainsi conçue :

Au mouton à cinq pattes.

— Pourquoi, demandait-on à l'artiste, avoir peint un animal à cinq pattes ?

— Messieurs, répondit-il sans hésiter, c'est pour attirer... la *sympathie*.

* * *

A la vitrine d'un marchand de comestibles du quartier Richelieu, on voit des boîtes de sardines ainsi étiquetées :

Boîtes d'amateurs : 1 fr. 50.

Boîtes des rois : 1 fr. 70.

Boîtes des princes : 2 fr.

Les princes cotés plus cher que les rois ?... Voilà qui est passablement révolutionnaire !

* * *

Un propriétaire se présente furieux au bureau des contributions pour déposer une réclamation.

— Pourquoi, s'écrie-t-il, me faire payer pour six fenêtres, quand il y en a deux qui ne sont en réalité que des jours de souffrance ?

— Hé ! monsieur, répond doucement l'employé, ce sont surtout ces jours-là qui comptent dans la vie !

* * *

Bonne formule ! C'est dans les annonces des grands journaux que nous la découpons :

« M. Paul Féval vient de *réunir en brochure le discours* qu'il a prononcé sur le *Théâtre moral*. »

Réunir un discours, cela rappelle (sans circonstances atténuantes) le paysan qui disait :

— Je vois du monde amassé, je m'amasse avec.

Enfin, la brochure n'en existe pas moins, et le style de l'annonce ne diminue en rien le mérite du discours. Applaudi quand M. Paul Féval l'a prononcé, il sera lu avec plaisir, — et avec fruit aussi, nous l'espérons, — sous la forme que lui a donnée l'éditeur, M. Dentu.

* * *

Au ministère, on s'occupe déjà des récompenses à décerner aux artistes du Salon de 1874.

— On est très-hésitant pour une croix, disait tout récemment à un de nos confrères du *Charivari* un employé supérieur de l'administration des Beaux-Arts. On ne sait si l'on doit la donner à X..., le sculpteur, ou à Z..., le peintre.

— Quand vous déciderez-vous ?

— Oh ! au dernier moment ; si nous sommes trop embarrassés, nous savons bien ce que nous ferons.

— Peut-on vous le demander ?

— Nous donnerons cette croix à un employé de notre ministère qui est sous-chef depuis dix-sept ans.

A. Z.

LE MONDE RENVERSÉ

On lit sur la porte d'entrée des salons d'un des coiffeurs de femmes les plus en vogue de Paris, ces mots, gravés sur une plaque de cuivre : *Etude de coiffure*.

Le praticien en question veut-il dire par là, tout simplement, que chez lui on peut étudier les tours des bandeaux ondulés et les détours des boucles à l'anglaise, ou bien doit-on prendre ce mot d'étude dans le sens que l'on donne à celui que l'on voit sur les portes des cabinets de travail et d'affaires des notaires et des avoués ?

Et pourquoi non ? Tout le monde sait de reste que depuis longtemps les coiffeurs n'ont plus de pratiques, — selon l'expression du vieux temps, — mais qu'on va simplement chez eux leur demander des leçons de goût. Le contact avec leur clientèle est pour eux une conférence. Et de fait, depuis que, ne se contentant plus de coiffer en cheveux les femmes et de poser les fleurs, ils se sont constitués modistes et confectionnent les chapeaux, leur fonction a pris une importance très-différente et amène de véritables entretiens avec leur élégant public.

C'est un phénomène très-curieux de notre époque, que cet envahissement, par l'homme, des professions réservées jusqu'alors à la femme. Paris compte aujourd'hui neuf couturiers et une demi-douzaine de modistes appartenant au sexe qui fournit les volontaires d'un an, et je ne parle là que de maisons de notoriété générale.

Le couturier, comme le marchand de modes, a un train de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

maison tout à fait en rapport avec les élégances mondaines auxquelles il a affaire. Il ne fait jamais ses courses en ville que dans sa voiture, tenue avec une correction suprême, et a son valet de pied qui l'attend dans l'antichambre des rares privilégiées, parmi ses clientes, pour lesquelles il daigne se déranger. F..., le faiseur de modes qui a inventé le chapeau-couronne de fleurs si en vogue tous ces derniers temps, est un des cavaliers assidus du Bois, le matin. Il y monte des chevaux de race, renommés parmi les connaisseurs.

Combien ces façons d'agir étonneraient nos pères, s'ils revenaient en ce monde aujourd'hui, eux si sévères sur la distinction à observer entre le marchand et l'acheteur !... Sous Louis-Philippe, la duchesse de M... quitta une de ses faiseuses, qui s'était permis de se présenter devant elle en robe de soie traînante, et toutes ses amies applaudirent à cet acte de nécessaire rigueur, disaient-elles. Mais à présent tout est retourné : c'est le marchand qui va en voiture et le client qui va à pied.

B. S.

Position de dame.

L'ÉQUITATION DES DAMES

Un ancien colonel d'état-major, M. de Lagondie, vient de publier un ouvrage auquel le retour de la belle saison donne, entre autres mérites, celui de l'actualité. C'est, sous ce titre : *le Cheval et son cavalier* [1], une étude complète et approfondie de tout ce qui a rapport à l'hippologie et à l'équitation. Les courses de chevaux, la chasse à travers champs, l'élève des chevaux de course, la préparation du cavalier, les voitures et harnais ont fourni à l'auteur de nombreux chapitres, qu'il a traités non-seulement avec une haute compétence, mais de la manière la plus consciencieuse et la plus pratique.

Tribunes du bois de Vincennes (ancien hippodrome)

Ce n'est point ici le lieu favorable pour entrer dans un examen détaillé de tout ce que contient cet utile ouvrage ; mais il est une de ses parties que les dames nous sauront gré de leur signaler : c'est celle qui les concerne particulièrement. L'équipement, les allures du cheval, les principes de l'équitation des dames y sont l'objet d'indications précieuses et sûres.

Ainsi toutes les dames qui ont pratiqué l'équitation approuveront certainement M. de Lagondie, lorsqu'il déclare que le cheval de dame devrait être le plus parfait des hacks, au lieu d'être, comme cela arrive souvent, une brute inutile, bonne à fusiller.

« Beaucoup d'hommes, ajoute notre auteur, croient que tout cheval qui a de l'extérieur portera une dame ; mais c'est une grande méprise, et si les dames choisissaient elles-mêmes leurs chevaux, elles auraient bien vite décidé le contraire. La seule considération qui soit en leur faveur, c'est que généralement elles ont peu de poids à imposer, et que par conséquent un cheval qui les porte est rarement bon pour un homme, à cause de la supériorité du poids du sexe masculin sur la dame cavalière. Il y en a bien peu qui pèsent plus de 9 stones [1] ; la plupart sont au-dessous, et un cheval fait pour porter 10 stones avec la selle, fera triste figure sous 12 stones et au delà ; mais au point de vue de la netteté, de l'action de la bouche et du caractère, le hack d'une dame devrait être irréprochable : du reste, ce sont là les conditions qui font le hack parfait pour n'importe quel sexe.

» Le hack d'un gentleman peut encore être bon sans avoir été dressé au *canter*, et être assez formé pour ne plus pouvoir apprendre d'autres allures nouvelles. Il ne vaut donc rien pour une dame, et, d'un autre côté, un cheval de dames devrait avoir toutes les allures bonnes. Il est vrai que beaucoup de dames ne trottent jamais ; mais il ne faut pas leur laisser pour excuse la mauvaise volonté du cheval.

» La taille du cheval de dame doit être de 15 mains [2] ou de 14 mains 1/2 à 15 mains 1/2 ; au-dessous, l'amazone traîne dans la boue ; au-dessus, le cheval est trop haut et trop peu maniable pour un cheval de dame. »

[1] *Le Cheval et son cavalier*, par le comte J. de Lagondie. Paris, 1874. — 2 forts vol. in-18 (900 pages), ornés de nombreuses vignettes. Prix : 7 fr. 50. J. Rothschild, éditeur, 13, rue des Saints-Pères.

[1] 9 stones, 57 kil. 05. — 10 stones, 63 kil. 46. — 12 stones, 76 kil.

[2] 15 mains, 1m,52. — 14 mains 1/2 à 15 mains 1/2 = de 1m,47 à 1m,57.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

On voit, par ce court extrait, de quelle utilité peut être l'étude du livre de M. de Lagondie. Si son caractère spécial le dérobe à l'attention d'une certaine catégorie de lecteurs, il en est d'autres, en grand nombre, pour qui ce sera, au contraire, une sérieuse recommandation et une raison de plus d'en méditer les préceptes.

R. H.

LETTRES DE LONDRES

22 mai 1874.

Le duc de Sutherland n'a quitté Paris que pour être en mesure d'accompagner la duchesse au bal qu'ont donné le duc et la duchesse de Bisaccia à Londres pour inaugurer leur installation à l'ambassade de France. Ce bal est le grand événement mondain de ce côté du détroit, et jamais l'hôtel d'Albert-Gate ne s'était vu à pareille fête.

Il n'a pas fallu moins que le goût suprême de la duchesse de Bisaccia, l'art consommé du beau-vivre du duc-ambassadeur pour triompher des proportions mesquines de l'hôtel et de ses défauts d'aménagements. Les trois étages d'*Albert-Gate* étaient livrés aux invités. On dansait aux sons d'un orchestre de Hongrois, qui est en grande vogue en ce moment à Londres et qu'on avait installé sur la terrasse-jardin qui borde *Hyde-Park*, transformée, à cet effet, en une tente toute garnie de glaces et d'arbustes. Au rez-de-chaussée se trouvait le buffet, dont la salle était décorée de magnifiques tapisseries des Gobelins, représentant les châteaux de Chambord, de Madrid et de Blois, que M. de Larochefoucauld a fait venir, à Londres, de son château de Bonnétable.

Le quadrille d'honneur a été dansé par la princesse de Galles, — en robe bouillonnée de tulle ponceau à coquilles de point d'Angleterre, formant retroussis et se mêlant à des guirlandes de cerises et de feuillage ; pour coiffure, une couronne de cerises parsemée de feuilles de lierre en diamants, — dansant avec le duc de Bisaccia. La duchesse de Bisaccia, — en toilette de faille blanche, à tunique de gaze brodée de jais, — dansant avec le prince de Galles. Puis le duc de Nemours, dansant avec la duchesse d'Édimbourg, en robe de tulle rose pâle argentée et des étoiles en diamants dans les cheveux. Et le duc d'Édimbourg, avec la duchesse de la Trémoïlle, en robe de tulle paille, avec tunique de blonde de même nuance, brodée d'argent.

Toute l'aristocratie des Trois-Royaumes était représentée à cette fête par ses plus brillantes et plus séduisantes individualités. La duchesse de Sutherland y portait, entre autres diamants, un collier estimé deux millions. La France comptait là aussi des individualités qui maintenaient dignement, aux côtés de la duchesse de Bisaccia, son renom proverbial de goût et d'élégance : mesdames de Brantes, née de Sessac, du Sommerard, de la Trémoïlle, de Grancey, de Florian, et *tutte quante?*

Notre amour-propre national ne trouve pas seulement à Londres sa satisfaction dans l'hospitalité sans rivale de notre ambassadeur; il la rencontre encore, très-inattendue, mais très-sérieuse, sur un point curieux : l'origine de la capitale de la Grande-Bretagne.

Londres, l'orgueilleuse reine des mers, la nouvelle Carthage, vient d'être reconnue fille de France et légitimement descendante d'un petit bourg français appelé *Londinières*.

C'est un savant de Normandie, bien connu des érudits et à l'autorité duquel M. Vitet a rendu hommage dans son *Histoire de Dieppe*, qui est parvenu à prouver cette origine. En étudiant les origines et les immigrations des Celtes, en examinant tour à tour et le sol du pays qu'il habite et les archives des diverses communes, et surtout ces petites haches en pierre ou en silex qui sont, à ce qu'il paraît, le premier rudiment de toute civilisation, il est arrivé à démontrer que des Celtes portés par le sol gaulois se sont rejetés de l'autre côté de la mer au moment de la conquête et y ont fondé deux colonies : Londres et Douvres. Cette évolution lui est prouvée non-seulement par l'examen des monuments que je viens de citer, mais encore et surtout par la confrontation du texte des *Commentaires* de César.

Vous jugerez du bruit et du retentissement produits par cette découverte de ce côté du détroit. Les savants, toujours si prompts à se prendre de querelle pour des riens, s'emportent au delà des bornes à ce sujet et répandent des flots d'encre sur les Trois-Royaumes. Pensez donc! Londres fille de France!...

L. Sport.

THÉATRES

Comédie-Française. — *La Belle Paule*, comédie en un acte, en vers, est l'œuvre d'un jeune homme, M. Denayrouze, officier d'artillerie, et c'est une œuvre jeune, très-vive et très-pimpante, avec un brin de poésie et de sentiment, qui n'en fait que mieux valoir la gaieté.

Il s'agit de la légende gauloise et toulousaine de la Belle Paule, qu'un mari jaloux, le sire de Beynaguet, retient au logis; ce qui excite dans la ville des émeutes. Les capitouls, obligés d'intervenir, rendent un décret ainsi conçu :

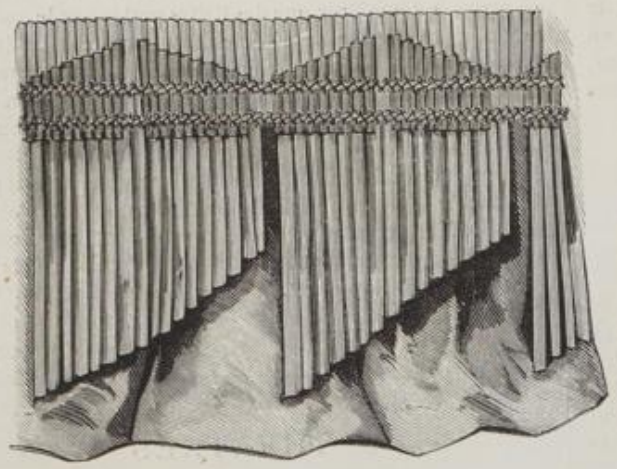
Attendu que ladite dame est un prodige
A la fois de vertu, de grâce et de beauté;
Attendu qu'au procès il n'est pas contesté
Qu'à tous les Toulousains elle a tourné la tête;
Attendu que, depuis le jour de sa retraite,
Le bruit que son mari soupçonneux et jaloux
Prétend la retenir longtemps sous les verroux
Comme un malheur public émeut toute la ville;
Attendu qu'un quartier jusqu'ici fort tranquille
Par des cris et des chants est troublé chaque soir;
Attendu que, réduits au dernier désespoir,
Les susdits amoureux nous paraissent capables
D'en venir par la suite à des actes coupables,
Car ils parlent déjà d'assaillir la maison
Où leur belle languit comme en une prison;
Attendu que, d'ailleurs, pour que la paix renaisse,
Il suffit que la dame en public reparaisse;
Par ces motifs, empreints de haute gravité :
Ledit conseil ordonne à l'unanimité
Qu'à partir d'aujourd'hui, deux fois chaque semaine,
Paule de Beynaguet en public se promène,
Sans voile trop opaque ou fichu trop épais.
Et désireux de voir tous les quartiers en paix,
Il fixe prudemment le lieu de promenade
Au centre de Toulouse, au quai de la Daurade.
D'ailleurs, pour que l'époux, vieux et laid cavalier,
Ne se figure pas qu'on veut l'humilier
Par un trop grand contraste avec sa jeune femme,
On ne le force pas à conduire la dame;
Celle-ci fera choix d'un aimable seigneur,
S'il s'en trouve, qui soit digne d'un tel honneur.

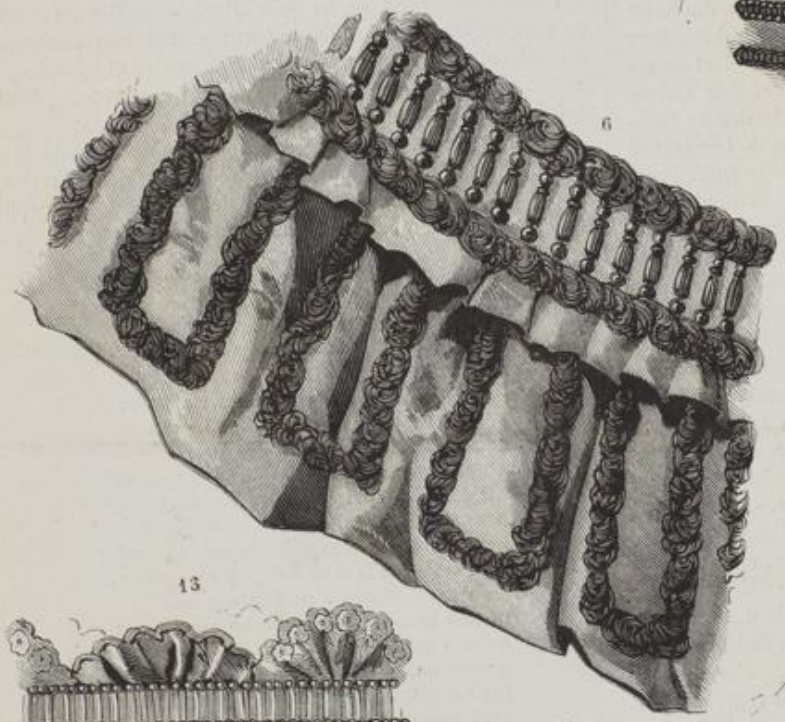
Or, le cavalier choisi est un bel adolescent, — déguisé d'abord en soubrette, puis en page, — qui rassure le mari, en gardant la femme.

Rien de plus dans cette aimable comédie. La trame en est légère et l'invention naïve, mais l'auteur apprendra son métier. Souhaitons-lui de ne pas perdre alors ce qu'il possède maintenant : le sentiment poétique et l'exquise intuition de l'amour idéal.

Hop-Frog.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf





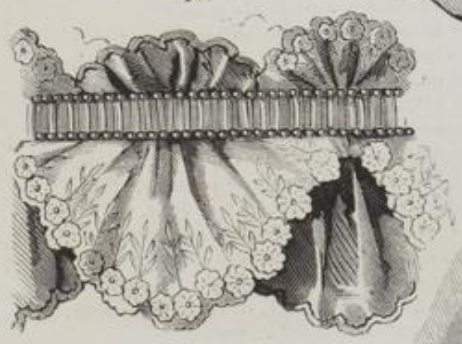


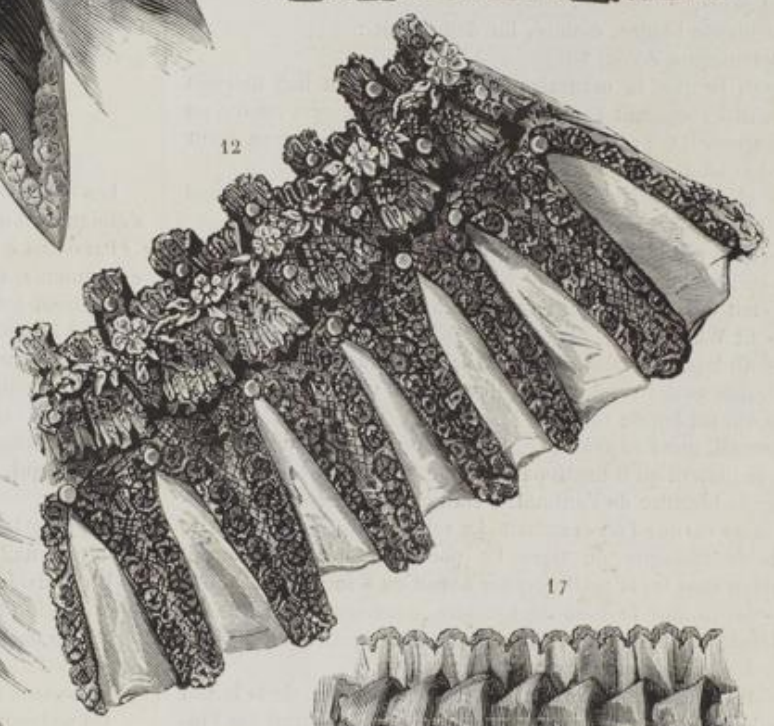
Planche D. G. nº 427. — NOUVEAUX MODÈLES DE GARNITURES POUR ROBES

4

5

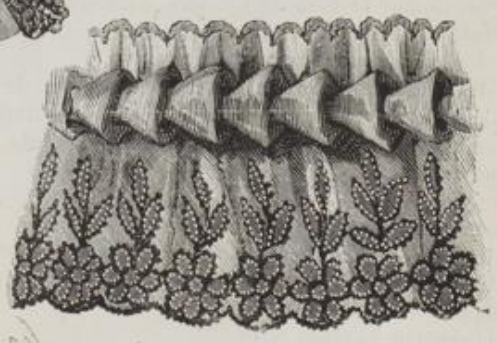
10

12



11

17



18

16

19

POUR ROBES, CORSAGES, CONFECTIONS, ETC.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

BENGALI

OU

LES FILS DU PENDU

(HISTOIRE INDIENNE. — SUITE.)

Le jeune tigre oublié dehors arrivait au sommet des ruines. Il usait de ses griffes comme un chat. L'odeur de la chair mise à vif semblait exciter son humeur vorace. Il enfonçait déjà des crocs blancs comme l'ivoire dans l'ébène des jambes de Tom, quand les dix doigts du second Mozambique, étreignant par le cou le petit monstre, comme dans un étau, l'étranglèrent sans miséricorde.

— Mort tout net, sans pousser un couic ! Pas souffert du tout !

— Ouf ! exclamait aussitôt Tom, lequel appuyait ses deux mains sur sa poitrine, à l'instar d'un individu soulagé d'un grand poids.

Et comme l'autre, étonné, lui demandait :

— Pourquoi ce ouf ?

— Parce que la mauvaise farce, à propos du lion méritait vengeance, répondit Tom. Il me coûtait de l'exercer contre un compatriote. A présent, nous sommes quittes, et mon cœur en est si bien aise que je fais : ouf !

— Ah ! très-bien ! dit son joyeux camarade ; ouf ! ouf ! moi aussi !

— Dieu soit loué ; nous voilà libres, enfin ! s'écriait Edgard ; partons ! partons !

Il était déjà en bas des ruines de la pagode.

— Et White ?

— Ah ! pauvre bête, que j'oubliais ! Il faut l'emmener avec nous, mes amis ; rendez-lui la liberté bien vite !

Ce qui fut fait de suite.

Bengali, que l'on avait perdu de vue un moment, reparaissait avec la jument qu'il tenait par la bride. On prit le temps d'examiner la blessure de l'animal. C'était peu de chose en comparaison de ce que l'on craignait. La selle avait supporté tout le poids de l'attaque du tigre. Le pommeau déchiré prouvait combien sans lui la malheureuse aurait eu à souffrir.

— Si, comme je l'espère toujours, nous arrachons Gustave et Henriette aux mains criminelles qui les retiennent, White nous deviendra d'un excellent secours.

— Il serait peut-être mieux, alors, observa Tom, de la laisser où elle était. On pourrait la retrouver, et l'on n'aurait pas l'inconvénient de sa présence, pendant une poursuite qui n'est pas toujours facile.

— C'est juste.

Au même instant, un accès de fureur s'emparait du jeune Davidson. Il voyait la jument blanche piétiner, se cabrer, faire, comme on dit vulgairement, les cent coups, et finalement s'échapper des mains du paria.

On l'appelait à grands cris :

— White ! White ! viens ici ! reviens vite !

Le coursier, doux comme un agneau, s'arrêta presque aussitôt.

Il reprenait le chemin de la pagode, quand, tout à coup, se produisit, derrière d'épaisses broussailles un tapage qui le fit bondir, pirouetter sur lui-même et gagner les bois avec la vélocité d'une flèche.

— Y aurait-il encore quelque bête féroce ? Oh ! alors, malheur à elle !

Une arme, épaulée avec un emportement fiévreux par le jeune Anglo-Indien, retentissait aussitôt dans la direction des broussailles.

— Ah ! fit en même temps une voix gémissante.

On devait attribuer cette exclamation douloureuse au frère de Saïd-Yama. L'enfant, éloigné de quelques pas avec l'intention de réparer sa maladresse, revenait en boitant légèrement.

On comprenait qu'il voulait dire :

— Mon pied a tourné. Je marche avec peine, mais cela ne sera rien.

Résigné à se passer de White, regrettant le temps perdu à s'occuper d'elle, Edgard Davidson donna le signal d'une course rapide. Il espérait arriver avant le coucher du soleil à l'endroit où, du haut des ruines, il avait aperçu les bateaux que d'en bas on cessait de voir.

Ce brusque départ n'avait pas empêché les Mozambiques de mettre en lieu sûr les quatre animaux, dont la dépouille n'était point à dédaigner.

De même, Bengali avait eu le temps de constater une certaine agitation dans les hautes herbes qui s'étendaient dans le sens de la route suivie au triple galop par la jument de miss Henriette.

Un singulier sourire, mélangé d'amertume et de malice, dilatait plus que jamais les lèvres minces du jeune Hindou ; le fameux tronc d'arbre avait quitté avant tout le monde le dangereux voisinage de la pagode.

XVI

Nouvelle trahison de Bengali.

Les lieutenants de Saïd-Yama, n'ayant pas revu leur chef, ne s'éloignaient que juste assez pour éviter une surprise.

Parvenus à une distance qui permettait de commander aux événements, ils avaient l'air de ne plus bouger ; cependant, ils avançaient toujours. Ils voyaient leurs adversaires avant que ceux-ci les aperçussent ; un singulier stratagème était employé pour cacher une fuite qui, bien mieux que l'immobilité, devait attirer les soupçons.

On avait cargué les voiles. On n'utilisait point les rames. Des hommes tiraient de fort loin les embarcations au moyen de cordages qui, traînant à terre ou dans l'eau, échappaient à la vue.

Or, pour la progression des bateaux, voici de quelle manière on s'y prenait :

Un individu, assis sur la rive que l'on côtoyait, affectait une conversation très-riche en pantomime avec les gens de l'équipage. On devait se dire :

— Cette barque ne bouge pas, et la précédente qu'elle nous masque sans cesse ne doit pas bouger davantage.

On se trompait.

Au début de cette scène, l'homme de la rive se trouvait en face de l'arrière du second bateau. Bientôt après il était au niveau de l'avant du premier ; donc on avait franchi un espace égal à leur double étendue. Alors, on nouveau personnage se montrait dans la même position que l'autre. Celui-ci avait disparu, mais on croyait toujours le voir. Il allait, en rampant, attendre à vingt-cinq pas plus loin le moment de surgir encore ; et ainsi de suite.

A pareille distance, avec des gens qui ne le soupçonnaient guère, un tel manége bien exécuté devait réussir, et il réussit complétement ; mais la conséquence de l'illusion ne fut pas celle que l'on espérait.

Les amis de Gustave Gérard et de miss Henriette ne devaient plus mettre en doute ce qu'un pressentiment avait affirmé tout de suite, c'est-à-dire la présence de ces malheureux dans les barques indiennes. Tom avait ramassé le bouquet de roses du Bengale ; et son jeune maître, en les regardant, souriait avec un frémissement joyeux :

— Ces fleurs sont les mêmes que j'offrais, hier matin, à ma chère Henriette. Oh ! je les reconnais parfaitement !

Bientôt il ajoutait, après mûre réflexion :

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— L'immobilité des brigands a l'air de nous braver. Ne voyons là qu'un encouragement. Une heure suffira pour les atteindre. Oui, mais, reprenait-il, je dois songer d'abord à ma sœur. La présence de ces deux barques fait supposer deux prisons; à laquelle devons-nous réclamer miss Henriette ?

Cette question s'adressait particulièrement à leur guide.

Le fils de Neddy-Neddy allait répondre à sa manière; tout à coup, la voix plaintive du crocodile se fit entendre, si près du rivage, qu'une frayeur involontaire fit reculer tout le monde.

L'enfant tressaillit et pâlit en voyant glisser dans les roseaux un corps très-différent de celui d'un amphibie.

— Eh bien ! est-ce la première?

Signe négatif.

— La seconde, alors, celle dont nous sommes le plus près?

Signe affirmatif.

— Eh bien ! voici ce que je pense, dit avec énergie le jeune créole :

— Les bateaux sont à moitié chemin des Rocs Jaunes. En cet endroit le Hougly s'étrangle au point que, dans une saison où les eaux sont très-basses, deux embarcations chargées de monde ne sauraient aisément passer de front et même en se tenant très-près l'une de l'autre.

— Si nous arrivons aux Rocs Jaunes avant nos ennemis, une attaque vigoureuse a de grandes chances de succès contre ceux qui ouvriront la marche, surtout si une bonne avance les sépare de leurs compagnons.

— Ce triomphe obtenu, la barque conquise, entraînée en arrière par un courant assez rapide, nous permettra d'assaillir et d'exterminer jusqu'au dernier de ces infâmes !

Une impatience facile à concevoir dévorait le frère de miss Henriette. Il consultait autant du regard que verbalement Bengali. On trouvait étranges les alternatives d'embarras et d'assurance qui présidaient aux faits et gestes du jeune paria.

Tel était même le degré d'astuce peinte sur son visage dans les principales circonstances qui distinguaient cette journée, qu'il était difficile de savoir au juste si l'enfant méritait ou non la demi-confiance dont on l'honorait encore.

Résolu maintenant à ne compter que sur lui-même, Edgard continuait :

— Il faut tout prévoir. Formons deux groupes. L'un remontera le cours du Hougly de ce côté; l'autre agira de même sur la rive opposée. Tom et John, traversez !

— Bon !

Et déjà les deux Mozambiques se disposaient à piquer une tête, après avoir battu l'eau, afin de chasser les crocodiles parfois nombreux dans la vase ou dans les touffes de joncs et de lotus (magnifiques plantes à fleurs rouges) qui poussent au bord des fleuves, dans l'Inde.

Mais le créole avait remarqué sur les traits de son guide une anxiété grande.

En même temps, chose étrange ! un cri sauvage, où se trahissait comme de la colère, partait des environs.

Ces indices mystérieux lui dictèrent une détermination définitive :

— C'est Bengali et moi qui allons passer sur l'autre rive.

— Jeune maître sait nager? demandait John avec surprise.

— Oui, sans doute; mais j'aperçois quelque chose qui simplifiera beaucoup la besogne.

En effet, de grands arbres récemment brisés par un violent orage, tel qu'on n'en connaît point en Europe, gisaient moitié dans l'eau, moitié sur le rivage :

Achever de mettre à flot ces débris, ajouter en travers des branches, des roseaux, fixer le tout ensemble au moyen de lianes fraîchement coupées, fut pour les deux nègres l'affaire d'un instant.

Ce radeau improvisé devait suffire à deux personnes. Edgard y était déjà.

— Viens ! dit-il à Bengali. Rame avec cette branche; celle-ci me servira au même usage. Reste-moi fidèle, sous peine de mort ! Et vous, mes amis, lorsque vous nous verrez en route sur l'autre rive, imitez-nous, gagnez les Rocs Jaunes. Soyons-y en même temps. Évitez que les conducteurs des bateaux, quand vous les dépasserez, vous aperçoivent et devinent vos intentions. Je termine par cet ordre : Il nous faut, à tout prix, la victoire !

La traversée du Hougly laissait aux deux Africains un quart d'heure de répit avant de partir. La gourmandise en profita pour les tourmenter encore, et la paresse ne manqua point la même occasion.

Alors chacun de s'asseoir et d'attirer en avant la gibecière dans laquelle, à côté des munitions, devaient se trouver quelques reliefs du dernier repas, lequel, on s'en souvient, n'était pas très-substantiel.

Une agapès d'un côté, une banane de l'autre, acquéraient, en cette circonstance, une valeur incomparable, à l'estomac de nos gourmands personnages.

Mais, ô rage ! ô désespoir ! plus de banane ! plus d'agapès !

Les deux noirs se regardaient en silence. Tout à coup, un même cri, où l'étonnement s'unissait à l'indignation, sortit de leur poitrine.

Un terrible soupçon venait d'éclore dans leur pensée.

— Hum ! si c'était Tom qui les avait volés ?

— Hum ! si c'était John !

Le souvenir de tel et tel instant où celui-ci marchait derrière l'autre, où celui-là serrait de près son camarade, revint avec une âpreté peu faite pour calmer leurs esprits.

Les gourmands désappointés s'examinaient en secret; or, l'expression moitié railleuse, moitié furieuse que l'on remarquait sur chaque visage, apparaissait comme une sorte d'aveu réciproque et involontaire.

Cela fut le signal d'un déluge d'épithètes malveillantes et malsonnantes.

— Fripon !

— Gibier de potence !

— Basse extraction !

— Rebut de l'espèce humaine !

Des gros mots on arrivait aux voies de faits; mais le jeune créole, de la rive opposée, aperçut la dispute. Un violent coup de sifflet eut bientôt rappelé les deux serviteurs aux devoirs qu'ils avaient à remplir.

Tom et John partirent sans remarquer plus qu'Edgard une chose qui en eût expliqué bien d'autres et dont la vue aurait sans doute modifié leurs projets.

Nous voulons parler du gros singe que l'on a déjà vu jouer un singulier rôle dans les circonstances qui précèdent. L'homme des bois débouchait subitement d'un épais amalgame de hautes herbes, aux tiges longues de six pieds.

L'orang-outan eut bientôt disparu; et à sa place sortit un personnage déjà deviné, Saïd-Yama, le Maître-Diable; les tribulations de cette journée augmentaient encore l'horrible expression d'une physionomie abominable.

— Ah ! disait-il d'une voix pleine de fiel, peut-être ai-je eu tort d'écouter les conseils de Padmala et de m'assujettir à l'emploi d'espion derrière Bengali. Ce que j'ai vu ne prouve pas que mon jeune frère nous trahisse. Peau de singe, peau d'ours et tronc d'arbre creux n'ont réellement servi qu'à me fatiguer outre mesure depuis vingt-quatre heures. Obligé, sous peine de mort, de servir de guide au jeune Français, qui prétend retrouver le fils de sir William (l'erreur du misérable existait encore), Bengali doit espérer que nos frères, prévenus au dernier moment, sauront bien se défendre. Quelques observations ne suffisent point à montrer l'enfant comme oublieux du

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

serment fait à Ben-Saïd. Un pareil oubli serait le signal de sa mort! En tout cas, il m'aura toujours à ses trousses; mais, avant de passer le fleuve à la nage, sachons nous débarrasser des Faces noires par quelque bonne ruse qui les laisse en arrière, comme a failli le faire tout à l'heure une querelle dont j'étais cause.

Puis, constatant un degré d'obscurité favorable à cette résolution :

— Alerte! continue à être avec nous, Chiva, dieu de la vengeance; et tes mânes! ô Ben-Saïd! ô mon père! seront bientôt satisfaits!

Les deux Mozambiques, désignés par Saïd-Vama sous le nom de Faces noires, allongeaient le pas avec d'autant plus de hâte que la nuit succédait aux rapides clartés transitoires du crépuscule. Ils avaient trop eu peur dans le bois avec le gros ours noir, dans les jungles avec le lion et les tigres, naguère encore avec les cris plaintifs des crocodiles, pour ne pas se méfier, à présent, des moindres objets.

— Houp!

Ils s'excitaient de la sorte à rester sur la même ligne que leur jeune maître et le paria, lesquels se découpaient en silhouettes sur la transparence de l'atmosphère. Ils se croyaient seuls de ce côté du fleuve. Erreur! une ombre vivante se glissait, tantôt en arrière, tantôt en avant, mais avec tant de précautions qu'ils ne pouvaient s'en apercevoir.

Cependant, un quart d'heure n'était pas écoulé que le besoin de manger et de boire, surexcité par un nouvel excès de marche, devint un véritable supplice.

Les nègres murmuraient, sans cesser de courir à toutes jambes.

Les boyaux criaient dans le ventre de Tom...

Le gosier de John était comme une fournaise; il brûlait! et pauvre John souffrait beaucoup!

O surprise!

Des porteurs de fruits avaient passé par là, sans doute afin de s'embarquer à destination de Barrack-Poor et même de Calcutta. Les corbeilles trop remplies avaient laissé de quoi glaner sur le rivage.

— Mangeons! Mangeons!

Et les affamés, les altérés, de se précipiter sur des fruits également bons à soulager la soif et la faim.

La mangue est rouge et grosse comme une châtaigne. Elle fournit en abondance, à la manière des oranges et des citrons, un jus aigre-doux dont la saveur est exquise.

Mais l'abus de ce fruit délicieux est perfide. Il exalte, il étourdit, il enivre; or, nos gloutons ne devaient échapper à aucune des phases que nous signalons.

Un invisible témoin prenait plaisir à les voir chantants, riants et dansants.

Le résultat d'une pareille extravagance fut une somnolence irrésistible. Tom et John tombèrent comme des masses. Le bruit du tonnerre ne les eût pas réveillés. Un éclat de rire parti du voisinage donnait à penser que le hasard n'avait point présidé seul à ce déplorable incident.

Pendant ce temps, les voiles de la nuit s'épaississaient autour des rives du Hougly. Les barques indiennes continuaient avec moins de circonspection la rude besogne qui consistait à remonter à force de rames le cours du fleuve dont, par prudence, on avait repris le milieu.

Edgard ne mettait pas en doute le zèle de ses serviteurs. L'approche du moment décisif lui donnait des ailes. Bengali ne le quittait pas une minute. Ils couraient aussi vite. En même temps que leurs pas, on entendait leur haleine parfois confondue avec les bruissements d'une légère brise à travers les roseaux qui avaient l'air de fuir à leur droite.

Ils gagnaient visiblement du terrain sur les barques.

Tout à coup, la détonation d'une arme à feu déchira les airs. Aussitôt, une sensation cruelle obligeait le créole anglais à s'arrêter.

— Au secours!

Et perdant à la fois l'usage de la parole et l'équilibre, Edgard tombait à la renverse.

Alors, comme dans un rêve, une scène extraordinaire lui apparut. Deux êtres fantastiques se rencontraient en ennemis. La blanche clarté des rayons de la lune permit d'apercevoir le Maître-Diable et le fils de Neddy-Neddy.

L'objet d'une lutte acharnée entre une force peu commune et une agilité rare était le blessé lui-même, et, chose plus étrange encore, c'était Saïd-Vama qui cherchait à le relever, et dans le mauvais drôle qui s'obstinait à le pousser vers le fleuve, on reconnaissait Bengali.

Le combat dura quelques minutes; après quoi un violent coup de pied dans les reins envoyait le malheureux Edgard rouler vers les eaux bourbeuses qui baignaient cet endroit du rivage.

Il atteignit, évanoui, les dangereuses profondeurs fréquentées par des monstres amphibies. Un gémissement suprême s'échappa de sa poitrine :

— Henriette! Gustave! Je meurs sans vous avoir sauvés, sans même avoir pu vous demander pardon d'une faute que je me reproche comme un double crime.... O mon Dieu! vous me punissez d'une façon bien cruelle!

XVII

Réunion des deux amis.

On était au lendemain.

Le soleil, en se levant, n'éclairait qu'une seule barque. Elle servait de prison cellulaire au jeune Français.

L'objet de ses plus vives inquiétudes était miss Henriette.

S'il avait pu parler à quelques-uns de ces bandits, une offre splendide aurait peut-être obtenu quelques renseignements; mais on ne détachait son bâillon que pour le laisser boire et manger. Il demeurait garrotté tout le jour et toute la nuit; cela constituait un véritable supplice.

— Ah! murmurait-il, combien Edgard doit regretter l'oubli... hélas! le dédain des sages recommandations paternelles!

Nous avons déjà dit que chaque bateau possédait une vaste cabine. Le prisonnier, auquel un lourd sommeil venait d'enlever pour un instant le pénible sentiment de son infortune, ouvrait les yeux dès l'aurore.

Une surprise l'attendait : on avait, sans qu'il y prît garde, enlevé les liens qui réunissaient ses deux jambes. Il n'était plus retenu prisonnier que par les mains.

— Enfin! dit-il, je puis me tenir debout et agir assez pour que la circulation de mon sang se rétablisse!

Et intérieurement, car le bâillon subsistait toujours, il remercia ses bourreaux d'un témoignage de pitié relative.

La cabine avait à peu près huit pieds de long sur quatre de large. Deux portes closes paraissaient à chaque extrémité; deux petites ouvertures latérales donnaient passage à la lumière.

Une curiosité facile à comprendre attira Gustave Gérard vers une de ces fenêtres.

Le prisonnier constata deux choses qui devaient beaucoup le surprendre : on ne voyait, on n'entendait personne, et la barque était amarrée au fond d'une grotte assez large, inondée à une suffisante profondeur pour qu'il fût impossible d'y arriver autrement qu'à la nage.

Quant à l'autre embarcation, elle avait complétement disparu. Gustave en acquit la preuve en sondant des yeux, à droite et à gauche, un espace de plusieurs milles.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Pauvre miss Henriette ! quel sort est le vôtre, entre les mains de pareils scélérats ?

Le silence et la plus complète solitude continuant à régner autour de lui, Gustave commençait à se demander ce que cela signifiait, quand un bruit insolite frappa tout d'un coup ses oreilles.

Quelqu'un remuait à l'arrière du bateau. Il y avait comme une intention mystérieuse dans la manière craintive, pleine de tâtonnements, avec laquelle une main faible ou maladroite cherchait à ouvrir la porte autrement que par l'usage de la fermeture ordinaire.

La porte finit par céder à une pression savamment combinée. Un individu entra. Le prisonnier remarqua bien vite que ce n'était pas un de ses gardiens habituels.

Cet homme restait immobile sur le seuil. Voyant qu'un bâillon fermait la bouche de Gustave, il s'empressa de l'enlever.

— Qui êtes-vous ? demanda le prisonnier.

— Chut ! fit-il.

— Eh quoi ! Gustave, tu ne me reconnais pas? prononça doucement une voix qui alla droit au cœur de celui qui l'écoutait avec un étonnement indicible.

— Edgard !

— Lui-même !

Et les deux jeunes gens se précipitaient dans les bras l'un de l'autre.

— Toi ici ! reprenait aussitôt le prisonnier, et comment as-tu fait ?

— Ah ! mon ami ! mon cher Gustave ! de quoi ne serait pas capable un malheureux tel que moi, pour tâcher de réparer l'immense faute qu'il a commise ?

— Mais, enfin, comment avez-vous pu suivre des traces que l'on s'efforçait d'anéantir ? comment êtes-vous parvenu jusqu'en ces lieux ?

— Un guide m'a aidé, depuis hier, dans cette laborieuse entreprise.

— Un guide ! et qui donc ?

— Le protégé de ma sœur ?

— Bengali ?

— Un brave garçon que j'avais eu l'injustice de mal juger, d'après certaines apparences, mais qui a montré pour nous un dévouement que l'on ne saura jamais assez reconnaître !

Gustave, en entendant ce panégyrique, éprouva tant d'indignation qu'il n'eut pas le courage d'en écouter davantage.

— Pauvre ami ! quelle erreur est la vôtre ! Cette illusion fut également celle de miss Davidson ; on sait maintenant à quoi s'en tenir sur les sentiments de ce misérable hypocrite !

— Que voulez-vous dire ?

— La vérité.

— Henriette, mon Dieu ! serait-elle plus en péril, d'après lui, je n'avais lieu de le craindre ?

— Hélas ! depuis que l'on m'a jeté dans cette barque, j'ignore absolument ce que les brigands ont fait de votre sœur... Mais qu'entends-je?

Une clameur immense venait de retentir. Edgard voulut, mais trop tard, couper les derniers liens qui s'opposaient aux libres mouvements de Gustave; on eût dit que les entrailles de la vieille barque donnaient le jour à une troupe de démons.

En même temps apparaissaient, par les deux portes violemment ouvertes, tous les sauvages de Saïd-Yama.

Le Maître-Diable entra le premier. Alors, entre deux rangs on aperçut un nouveau groupe, au milieu duquel un jeune Hindou, étroitement attaché, s'avançait avec peine.

Or, le nouveau captif n'était autre que Bengali.

— Que vois-je !

— La preuve de votre erreur, dit Edgard.

— Ou celle d'un nouveau stratagème ! répliquait assurément son ami de collége.

Le second fils de Ben-Saïd ne parut pas avoir entendu ces paroles. Toute son attention, du reste, appartenait à sa propre situation.

Le chef de brigands se montrait en proie à une horrible fureur. A peine Bengali était-il entré dans la cabine, qu'une main frémissante le désignait au ressentiment général.

— Camarades ! criait en même temps Saïd-Yama, soutiendrez-vous encore que mon jeune frère, indigne de ce nom, n'est point un misérable et un traître ? Quand je vous faisais part de mes soupçons, la chose vous semblait monstrueuse. Vous accusiez une aversion aveugle. Comparant ma hideuse personne aux grâces physiques de cet enfant, vous ne pouviez croire qu'à de la jalouaie. En vain Padmala, resté en arrière, me faisait un rapport que je vous communiquais; vous doutiez encore, vous doutiez toujours ! Il vous fallait une preuve matérielle, Je me suis promis de l'obtenir; eh bien ! la voilà dans la personne qui, malgré mes efforts, est parvenue à nous suivre jusqu'ici. Maintenant, voyez dans quel état se trouvent les liens du prisonnier. Êtes-vous convaincus, maintenant ? Regrettez-vous l'instant que vous avez passé derrière les Rocs Jaunes, instant qui devait suffire à une évasion parfaitement préparée au moyen d'un complice déguisé en Indien pour mieux égarer la surveillance ? Alors, vous comprenez l'infamie de celui que j'ai déjà depuis longtemps renié pour mon frère ?

— Oui, certes.

— Et vous allez prononcer avec moi la sentence qu'il mérite ?

— Oui ! oui !

La réaction se montrait complète. Les gens qui prenaient autrefois fait et cause pour le fils de Neddy-Neddy unissaient à présent leurs voix farouches pour crier :

— A mort ! à mort !

Et la bande, serrée autour du jeune paria, levait le bras pour lui infliger un châtiment aussi prompt que terrible.

Mais bien vite elle s'arrêtait frappée de surprise, d'admiration involontaire, devant l'audacieuse contenance de Bengali, dont un franc et bruyant éclat de rire achevait de la confondre.

Saïd-Yama, exaspéré, voulut faire justice lui-même.

Mais le jeune Hindou, les bras croisés, la tête haute, s'écria d'une voix pleine d'énergie :

— Oubliez-vous donc que l'on ne doit juger personne sans l'entendre ? Écoutez donc ! et je serai ensuite le premier à vous demander une justice que vous n'hésiterez pas, j'en suis sûr, à me rendre. Voyez déjà quelle émotion s'empare de ceux qui me considéraient comme privé de l'usage de la parole. Un traître aurait-il continué le rôle difficile de muet, lorsqu'il était si facile d'avouer la vérité, pendant une expédition qui nous laissa tant de fois hors des yeux de l'ours et du singe sous l'apparence desquels Saïd-Yama nous entourait d'un fatigant espionnage ? Demandez au fils de sir William s'il savait avoir pour guide un des enfants du malheureux que le cruel propriétaire de Davidson-House a laissé conduire au supplice et dont nous nous sommes déclarés les vengeurs.

— Qu'entends-je ! s'écria Edgard avec épouvante.

— Eh quoi ! reprit, non moins ému, le jeune Français, les représailles dont nous parlait, il n'y a pas plus de deux jours, sir William lui-même...

— Sont en train de s'effectuer, oui, messieurs ! proféra d'une voix pleine de haine le Maître-Diable; et moins de vingt-quatre heures, à présent, nous séparent de celle qui verra votre mort !

Cette scène, en prouvant l'ignorance d'Edgard, plaidait singulièrement en faveur de Bengali.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'enfant ne cachait pas la satisfaction que lui faisait éprouver la confusion de son frère ; il reprit :

— Faut-il rappeler tous les services que j'ai rendus à mes frères, en leur signalant les bonnes opérations à tenter, non-seulement à Barrack-Poor, mais dans les environs ? Quand on a résolu d'enlever miss Henriette et son frère, dans le but de les immoler aux mânes de Ben-Saïd, pour l'anniversaire de sa mort, qui a longuement, patiemment, habilement, j'ose le dire, préparé le succès de l'entreprise ? Est-ce moi, oui ou non ? Qui a fait mourir ou tomber malade les chiens et les chevaux ? Qui avait d'abord su captiver une entière confiance, en écrasant près de la jeune personne endormie une manilla tuée au dehors et apportée dans le jardin exprès pour cette comédie ?

— Oh ! s'écrièrent, malgré eux, Edgard et Gustave, dont l'indignation, la colère, ne connaissaient plus de bornes, tant d'infamie est-elle possible, mon Dieu !

Ce mouvement servait à merveille la cause de l'inculpé ; mais celui-ci prétendait à une complète victoire ; il continua, du même ton ferme et ironique :

— De quoi m'accuse aujourd'hui Saïd-Yama ? D'avoir amené jusqu'ici du secours à Edgard Davidson ? Aveugle ! Mais regarde donc mieux ! C'est le fils de sir William que j'amène ; le prisonnier que vous fîtes hier matin n'était que son ami de collége !

— Est-il possible ?

(*La suite au prochain numéro.*) Alfred Séguin.

UNE LEÇON DE MAINTIEN

Avant la révolution de 89, si l'on ne distinguait plus guère, au langage, le gentilhomme du financier et le noble du bourgeois, l'attitude et les manières établissaient entre eux une différence sensible. Chaque état, chaque profession, avaient un habit et un maintien qui leur étaient propres.

A cette époque, un célèbre danseur, le grand Vestris, était le maître par excellence en fait de bonne grâce et d'élégance dans la manière de se présenter et de se tenir dans un salon. Il était peu de jeunes gentilshommes à la cour qui ne prissent de ses leçons, et les élèves de Vestris se reconnaissaient à la première vue.

Il y eut, un jour, une grande désolation parmi les habitués de l'Opéra. Le dieu de la danse, Vestris, était gravement malade : on désespérait même de sa vie. Plusieurs médecins furent appelés : un seul ne désespéra point du moribond, s'attacha à son chevet nuit et jour, et, à force d'art et de soins, parvint à le rendre à la santé.

Quel était cet Esculape qui venait de rendre à Terpsichore son plus illustre favori ? Un docteur jeune encore, et dont la science, déjà constatée par d'utiles travaux, restait cependant complétement ignorée de ce grand monde dont la faveur est la fortune, si elle n'est la gloire du médecin comme de l'artiste.

Lorsque Vestris se sentit complétement guéri :

— Mon cher Portal, — dit-il au jeune médecin, de ce ton protecteur que la réputation prend avec le talent, — mon cher ami, ma première sortie sera pour aller vous voir et pour m'acquitter de ce que je vous dois.

— Vous ne me devez rien, répond aussitôt le docteur. Je suis plus que payé de ma peine par le bonheur d'avoir rendu à l'admiration de tout Paris un homme de votre talent.

— Non pas, non pas, reprend le danseur, je tiens essentiellement à vous payer ma dette. Vous n'êtes pas riche, je le sais, et je veux que ma reconnaissance commence votre fortune.

— N'en parlons plus, je vous en prie, répliqua vivement Portal.

Et il se hâta de s'enfuir pour échapper à un débat qui répugnait à sa délicatesse.

Huit jours après, il voit entrer chez lui le grand danseur, vêtu aussi richement et aussi élégamment qu'un Gramont ou un Richelieu, et marchant la tête haute comme eût pu le faire le vainqueur de Fontenoy ou de Mahon.

— Mon cher ami, dit-il au jeune docteur, qui s'empresse de lui avancer un fauteuil, je viens remplir ma promesse.

— J'espérais que vous l'aviez oubliée.

— Dieu me garde d'être ingrat envers vous !

— Monsieur Vestris, vous m'affligez, vous m'offensez même de m'offrir un payement de soins que j'ai été si heureux de vous donner. Je ne puis l'accepter.

— Avant de refuser, écoutez-moi. Avons-nous beaucoup de pratiques dans le grand monde ? Parlez franchement.

— Jusqu'ici, je l'avoue, je suis monté plus souvent au grenier qu'au premier étage.

— Cela ne m'étonne point. Comment diable, mon cher ami, voulez-vous qu'on ait quelque confiance dans un médecin comme vous ?

— Comment, monsieur Vestris, vous me croyez donc un ignorant ?

— Quand je dis un médecin comme vous, je ne veux pas dire un médecin qui ne sait pas guérir, mais un médecin qui ne sait pas entrer dans la chambre d'un malade. Tenez, — poursuivit le danseur en copiant l'attitude gauche et modeste du docteur, — vous vous présentez les bras pendants, le corps incliné, la tête basse et le chapeau traînant par terre ; vous ressemblez au Diafoirus de Molière. Comment alors voulez-vous qu'on croie à votre science ? Vous ne faites point honneur à vos malades ; et cela vaudrait peut-être mieux pour vous que de les guérir. Maintenant, regardez-moi bien, et tâchez de m'imiter... Prenez-moi un maintien grave, mais gracieux, placez lestement votre chapeau sous le bras, en homme bien né ; tenez la tête haute et le corps droit, comme un homme sûr de son savoir ou du moins de son succès. Quand vous prenez le bras pour tâter le pouls, mettez à ce mouvement de la grâce. Tournez ensuite les yeux vers le ciel, en ayant l'air de réfléchir profondément. Écrivez ensuite votre consultation avec l'aplomb qui convient à un homme qui n'a plus de doute sur la maladie, et, en vous retirant, ne manquez pas de sourire sans vous incliner, comme un homme déjà nécessaire dans la maison... Quand vous aurez pris l'habitude de vous présenter ainsi, mon cher Portal, on vous croira un grand médecin, et vous serez demandé dans les plus hauts endroits. Je vous dois la vie : vous me devrez votre fortune. Nous voilà quittes : adieu !...

Le docteur suivit le conseil du danseur, et bientôt il devint le médecin à la mode. Toujours fidèle à l'habit français et à la perruque poudrée qui, non moins que sa science peut-être, avaient contribué à sa fortune, nous l'avons vu traverser les orages de la Révolution sans que sa frisure fût dérangée, et devenir, à la Restauration, premier médecin du roi.

Qui peut dire qu'il fût arrivé là sans les conseils de Vestris sur l'art d'entrer dans la chambre d'un malade ?

M.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT ✻, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

C'est aux rigueurs du mois de mai qu'il faut attribuer la prolongation du printemps parisien. On annonce encore de nombreuses réceptions pour le mois de juin, et le monde élégant ne quittera pas Paris avant les premiers jours de juillet.

Les grandes maisons de couture de la capitale ne confectionnent, en ce moment, que des costumes de voyage et des toilettes champêtres. Elles se préoccupent fort peu des robes de soirées, qui se composent pour la plupart de robes de mousseline brodées ou garnies de riches valenciennes, et de cuirasses décolletées de toutes couleurs; les jupes unies, à traîne et très-peu volumineuses : ainsi le veut la mode. Les cuirasses de faille de teintes claires sont d'un joli effet ornementées de broderies perlées de jais ou d'acier bleu.

En ce genre, nous citerons deux charmantes toilettes :

La première est en mousseline blanche. La jupe, à traîne, rayée de larges entre-deux de valenciennes avec haut volant duchesse dans le bas, bordé d'une haute valenciennes; cette jupe est posée sur une autre jupe de faille bleu pâle. Cuirasse de faille bleu pâle, encadrée d'une riche valenciennes surmontée d'une guirlande de fleurs brodées de perles d'acier bleu ; manches de valenciennes jusqu'au coude, retenues par un nœud de faille bleu pâle et une broderie perlée : ce corsage, d'un très-gracieux effet, est décolleté en longues pointes devant et derrière.

P. N° 209. — Chapeau Bébé.
Modèle de Mme Marie Bataillon (5, rue Thérèse).

L'autre toilette est en gaze de Chambéry blanche, mi-partie unie, mi-partie à rayures satinées, avec tablier devant composé de ruches bouillonnées ; longs plis de faille vert d'eau remontant en quilles de chaque côté. Cuirasse de faille vert d'eau, garnie de broderies de soie blanche formant guirlande de feuillage ; pas de manches à ce corsage également décolleté en châle.

On fait aussi de ravissants corsages Louis XV à basques ou à longues pointes devant et derrière pour les personnes qui ne peuvent supporter la cuirasse. Les berthes sont complétement supprimées. Aux corsages décolletés, les garnitures à plat et les broderies sont seules permises.

Occupons-nous maintenant des costumes de voyage et des toilettes de campagne.

Les costumes de voyage doivent être en mohair ou en beige ; mais les tissus de laine sont de rigueur pour cet usage, par cette raison majeure qu'ils doivent supporter impunément la pluie et la poussière, tout en n'étant pas trop chauds. Les toiles d'Oxford, de Vichy, les percales, quoique extrêmement agréables à porter, n'offrent pas assez de consistance pour les voyages un peu longs; il faut les réserver pour les parties de campagne : c'est là leur véritable destination.

Les plus élégants costumes de voyage se composent d'un jupon garni d'un haut volant plissé et d'une blouse à revers, ajustée derrière, flottante devant ; il faut choisir de préférence les couleurs naturelles, comme étant d'une solidité à toute épreuve et ne passant pas au soleil. On complète souvent le costume par une pèlerine ajustée derrière à la taille, ou par un double collet. Peu ou point de garnitures aux costumes de voyage, par cette raison qu'il faut supprimer tout ce qui pourrait se froisser ; des franges de laine à la rigueur. Mais les plus élégantes se contentent d'un ourlet à doubles piqûres et de boutons de fantaisie.

A propos de boutons, constatons, en passant, qu'ils jouent un très-grand rôle dans la mode actuelle ; l'industrie parisienne est arrivée, du reste, à confectionner, en ce genre, de véritables objets d'art.

Comme nous le disions tout à l'heure, il n'est pas, pour les excursions champêtres, d'étoffe préférable à l'Oxford. On

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

arrive à faire, avec ce tissu, de charmantes et fraîches toilettes dont l'ensemble coquet se détaille ainsi : d'abord un jupon garni de deux ou trois petits volants plissés; puis une tunique arrondie devant en tablier, drapée de chaque côté et relevée

Tournure *Froufrou*.

derrière; un corsage à basques, à revers encadrés de plissés, et une pèlerine ornée d'un plissé pareil. On peut remplacer la tunique et le corsage par une polonaise ajustée ou une blouse

Tournure *Orphée*.

flottante. La ceinture de cuir russe noir à motifs argentés, avec aumônière de côté et chainette pour l'en-tout-cas complète l'aspect séduisant de ces costumes négligés, dont toute la coquetterie consiste dans la façon.

En toilettes plus habillées, le genre camaïeu n'a rien perdu de sa vogue; bleu-turquoise et bleu-bluet, mauve et violet, feutre et marron, vert clair et vert-bouteille, gris clair et gris foncé, telles sont les nuances adoptées cette saison. Manches et garnitures se font de la même teinte, tandis que le corsage et le fond de la jupe sont assortis. Parmi les plus jolies formes de corsages, nous signalerons l'habit Louis XV, la veste Louis XIV et la jaquette *Incroyable*, à larges revers, dont nous avons déjà annoncé la création; cette veste, qui a beaucoup de genre, ne saurait être indifféremment portée par tout le monde.

Les peignoirs et matinées, indispensables à la campagne, se font en percale ou en toile batiste; on les garnit de revers, de poches et de boutons de nacre. Dans leur fraîcheur, il suffit

Jupon *Royal* pour les robes à écharpe.

d'une ceinture en large ruban pour les transformer en toilettes d'été. Beaucoup de femmes élégantes n'en ont pas d'autre.

Les chapeaux à larges bords, dits chapeaux de bergère, coquettement ornés de fleurs et de rubans, essentiellement pratiques au soleil, sont fort en vogue ce printemps; mais, pour les promenades en voiture et les voyages, il faut leur préférer le chapeau Trianon, le chapeau Henri III et même le chapeau Chloé. Ces chapeaux se font indifféremment en paille noire ou blanche.

Le chapeau mantille et la couronne Léopold-Robert sont les plus élégants chapeaux de ville qu'on puisse rêver; de véritables coiffures artistiques !...

Les jupons et tournures occupent une trop grande place avec les modes actuelles pour que nous négligions de nous occuper sérieusement de ce détail important de la toilette féminine. La femme élégante qui veut être habillée au goût du jour doit apporter le plus grand soin dans le choix de ses

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

jupons et tournures, d'où dépend souvent tout le charme de la désinvolture. Il n'est pas de taille irréprochable qui puisse résister à un jupon mal fait et à une tournure disgracieuse. En principe, il faut au moins deux jupons à ressorts : un pour les costumes courts et négligés, et un autre pour les robes longues et habillées.

Pour les costumes de rue, nous signalerons à l'attention de nos lectrices comme juponnant dans la perfection, la tournure *Frou-frou*, de la maison de Plument. Cette tournure est composée d'un jupon plat et uni devant, et ornée derrière de quatre petits volants à ressort flexible passé dans le bas de chaque volant; volant froncé au bas du jupon. — Citons également

Jupon *Papillon*
pour les robes légères.

une tournure indépendante qui soutient avec grâce la croupe des jupes. Cette tournure, en crin, forme pouff dans le haut ; elle est complétée dans le bas par deux volants bordés d'un galon rose. Nous parlons de la tournure *Orphée*, qui obtient le plus grand succès et fait honneur à la maison de Plument.

Deux formes inédites conviennent aux robes à traines. C'est d'abord le jupon *Royal*, à ressorts derrière, posés de manière à pouvoir soutenir la croupe des robes et le nœud des écharpes si en vogue cette saison. La place où l'écharpe doit être attachée se trouve indiquée par la forme même du jupon. — Le jupon *Papillon*, dentelé des côtés et du bas, porte cinq volants à ressorts à la croupe; quatre ressorts dans le bas complètent l'ensemble de ce jupon, qui convient tout particulièrement aux robes légères.

Ces jupons et tournures, dont nous donnons le dessin exact, sont indispensables avec les toilettes actuelles ; parfaitement combinés, de formes harmonieuses, ils vont à ravir et donnent à la désinvolture ces ondulations poétiques chantées par nos romanciers modernes. La maison de Plument (33, rue Vivienne) semble n'avoir pas d'autres préoccupations que d'embellir la taille des femmes en lui donnant de la grâce et de la sveltesse.

Louise DE TAILLAC.

Description de la planche P. n° 209.

(Voy. page 265.)

Chapeau *Bébé*. Passe de paille anglaise, fond de gaze bouillonnée, écharpe de foulard rayé et guirlande de fleurs variées. Ruche de dentelle en dessous.

Description de la planche coloriée n° 1146.

1. Costume en popeline grise et taffetas bleu. La jupe est garnie de six volants et d'un haut tuyauté par le milieu; par derrière, larges bouillonnés en long formant draperie, encadrés d'un entre-deux sur taffetas blanc et d'une frange bleue. Tunique-écharpe, très-courte devant et également garnie de guipure et de frange. Corsage taffetas bleu, à basques formant pointes devant, et derrière un large pan carré à revers doublés de popeline grise; haute collerette en popeline et draperie tombant dans le dos et continuant en revers sur le devant. Manche garnie de trois petits volants et d'un bouillonné séparés par une guipure et une frange. — Chapeau de paille jaune, garni de taffetas bleu et branche de géranium.

2. Costume en toile de soie *brochée* nuance maïs; derrière volant de 20 centimètres surmonté d'un haut plissé avec tête froncée. La tunique forme par derrière du côté gauche, un long pan d'habit garni de cinq larges boutons de taffetas rouge; le côté gauche de la tunique forme un léger pouff gracieusement drapé par une écharpe écossaise. Devant, volant de 30 centim. avec double passe-poil, puis un volant de taffetas rouge qui se répète trois fois. Corsage à basques tout autour, croisé devant et garni intérieurement d'une écharpe écossaise dont les pans sortent en dessous de la basque. Manche à volants alternés de soie brochée et de mousseline avec brassard de foulard. — Chapeau de paille garni d'écossais et de velours noir. Un chardon d'argent retient une plume blanche.

A NOS ABONNÉES

A la demande du plus grand nombre de nos abonnées, — désireux, d'ailleurs, d'apporter à notre œuvre toutes les améliorations qu'elle comporte, — nous avons décidé de publier en supplément au *Moniteur de la Mode* (c'est-à-dire en outre des feuilles de patrons que nous donnons chaque mois) 12 TRÈS-BONS PATRONS DÉCOUPÉS, reproduisant, au point de vue pratique, les modèles publiés dans les gravures du *Moniteur de la Mode*.

Ces patrons, afin qu'ils puissent rendre de réels services à nos abonnées, seront expédiés *franco* ainsi qu'il suit : 6 dans la période comprenant les mois de mars, avril, mai et juin (c'est-à-dire 1 en mars, 2 en avril, 2 en mai et 1 en juin), et 6 dans la période comprenant les mois d'octobre, novembre, décembre et janvier (c'est-à-dire 2 en octobre, 2 en novembre, 1 en décembre et 1 en janvier).

Nos abonnées se trouveront ainsi en possession d'une ample provision de patrons aux époques les plus intéressants du mouvement des modes.

Le premier service de ce supplément, d'une incontestable utilité, se fera en octobre 1874. Nos abonnées, pour recevoir ces patrons découpés, n'auront qu'à nous adresser *franco*, en timbres-postes ou en bons de poste, la somme de 2 francs.

AD. GOUBAUD ET FILS.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LES FEMMES
PENDANT LE SIÉGE DE BILBAO

Voici en quels termes le correspondant du *Temps* fait l'éloge des Bilbaïnas pendant le siége qu'a subi dernièrement la ville de Bilbao :

« Les femmes surtout montraient cette fierté d'humeur... C'est à elles qu'appartient l'honneur de la résistance. Les témoignages sont unanimes sur ce point.

Il n'est pas un soldat, pas un *auxiliaire*, pas un bourgeois, qui ne parle avec enthousiasme de la conduite héroïque des *Bilbainas*.

Nous étions résolus à faire notre devoir, me racontait, il y a quelques jours, un assiégé, mais si nous avions fléchi, nos femmes nous auraient empêché de tomber. Elles ne nous auraient jamais permis de nous rendre ; elles nous auraient même poussés à quelque combat suprême si l'armée de secours n'était point venue, et la plupart d'entre elles nous auraient accompagnés au feu.

Mais ce n'est pas tout. L'indignation avait tellement échauffé leur âme qu'elles ne nous permettaient même pas d'être tristes.

Dans les sombres magasins blindés où nous passions notre vie, entassés les uns sur les autres, jamais elles n'ont laissé pénétrer le découragement ou le spleen.

Vous ne pouvez pas vous faire une idée de l'animation, de la gaieté brillante de quelques-unes de nos réunions, dont les incidents comiques ne s'effaceront jamais de notre mémoire.

Tout était sujet de rire pour nos jeunes filles. Quand la cloche d'alarme annonçait l'arrivée d'une bombe, les conversations s'arrêtaient, mais la plupart des femmes avaient en peu de jours appris le langage des projectiles, et elles devinaient au sifflement où la chute aurait lieu. « Bah ! disait l'une, celle-ci va dans telle ou telle rue, elle n'est pas à notre adresse. » Et le babillage recommençait.

Le 21 février, quand les premiers projectiles tombèrent en ville, certaines rues se remplirent de monde, comme pour une fête, et l'on vit des femmes applaudir les carlistes ironiquement et les saluer en agitant leurs mouchoirs. Il est vrai que nul ne croyait alors à la durée du bombardement.

Mais même vers la fin, les dames de la ville affectèrent plus d'une fois de se promener en toilette sur les places publiques, et les jeunes gens de la milice auxiliaire s'étant un jour avisés de donner une représentation patriotique dans le théâtre, elles y vinrent en grand nombre.

Quant aux femmes du peuple, aux ouvrières, aux servantes, elles continuèrent à travailler bravement, sans même prendre des précautions suffisantes, et nous ne pourrons jamais vanter comme elles le méritent celles qui tous les jours portaient des vivres aux défenseurs des postes avancés.

Bien souvent les balles pleuvaient dru sur le passage de ces modestes héroïnes, dont plus d'une, vous le savez, a été tuée ou blessée.

En somme, dans toutes les classes de la société, de la plus riche à la plus pauvre, nos femmes, jeunes ou vieilles, ont fait preuve d'une noblesse de cœur et d'une vaillance à la hauteur de leur grâce proverbiale.

C'est à elles que Bilbao, « trois fois invaincu », doit le plus beau fleuron de sa couronne.

Voilà ce que me disait un témoin peu capable de se laisser griser par l'enthousiasme. S'il a bien vu, si vraiment les Bilbaïnas ont été aussi braves qu'elles sont gracieuses et jolies, il faut les adorer à genoux et les proclamer les égales des Parisiennes...

Comme celles-ci, du reste, ce n'est pas seulement en face du danger qu'elles ont montré du courage. »

L. T.

UN PEU PARTOUT

Qui veut devenir noble ? Demandez, faites-vous servir !

Dans des annonces spéciales, un libraire de Nice, qui se nomme Fleurdelys (quelle coïncidence !), offre aux amateurs :

Un duché, avec titre de duc, érigé en fief par Sixte-Quint. Prix, « y compris le titre de duc, » (*sic*) : 1 500 000 francs.

Une principauté, avec le titre de prince. Prix, toujours y compris le titre : 600 000 francs.

Un marquisat-baronnie, avec cette mention : « Les titres de marquis et de baron sont annexés (*annexés* est délicieux !) à cette propriété, » dont le prix est de 550 000 francs.

Il faut vraiment n'avoir pas quelques centaines de mille francs dans la poche pour se refuser d'être prince, duc ou marquis-baron, du moment où l'aristocratie se marque ainsi en chiffres connus !

* * *

L'*Abeille gauchoise* a recueilli la curieuse enseigne que voici :

Toussaint, perruquier,
donne à boire et à manger.
Potage à toute heure
avec de la légume.
On coupe les cheveux par dessus.

* * *

Le directeur d'une troupe ambulante faisait placarder ces jours derniers, dans une ville du Midi, l'affiche suivante :

Ce soir
LES ENFANTS DE TROUPE
comédie-vaudeville de M. Bayard
CEUX D'ÉDOUARD
tragédie en cinq actes, de Casimir Delavigne.

* * *

A côté ou au delà de la province française, il y a la province belge. Cette dernière, qui se compose de toute la Belgique, ne prête pas moins à rire que sa voisine.

La quatrième page des journaux belges notamment est une mine inépuisable de cocasseries.

Ces jours derniers, on lisait dans le *Progrès de Charleroy* un entrefilet rédigé en ces termes stupéfiants :

« M. Pierre Charles, habitant Montigny-sur-Sambre, désirerait savoir le nom de la personne qui lui a volé sa bourse à la foire de Charleroy, le 27 avril dernier. »

En voici une plus curieuse encore, qui vient d'être cueillie dans un journal de Bruxelles :

« *A louer une écurie... au rez-de-chaussée.* »

Vous étiez-vous jamais figuré une écurie au troisième au-dessus de l'entresol ?... Non, n'est-ce pas ? — Après cela, sais-tu, monsieur, peut-être qu'en Belgique...

A. Z.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LES ONGLES

Les ongles de l'homme représentent la griffe des carnassiers; cette griffe ainsi réduite égratigne plutôt qu'elle ne blesse; nous utilisons, comme nous pouvons, le peu qui nous en reste. De plus, en soutenant la pulpe des doigts, ils assurent la précision du toucher; de même qu'ils augmentent la résistance des orteils pendant la station et la progression.

Ils sont enchâssés dans un repli de la peau, dont l'épiderme se prolonge sur leur partie adhérente et est entraîné dans la croissance de l'ongle. Le repli s'isole de plus en plus de l'ongle vers sa partie libre. La partie enchâssée est la *racine* de l'ongle. Le corps de l'ongle présente, du côté de la racine, une portion d'aspect blanchâtre et de forme semi-lunaire, qu'on nomme *lunule*.

A la surface de l'ongle, on remarque des stries longitudinales et quelquefois des sillons transversaux qui se sont formés dans les maladies graves où la nutrition a été fortement troublée. La distance de ces sillons à l'insertion de l'ongle est, dit-on, en rapport avec le temps écoulé depuis la disparition de la maladie, chaque millimètre représentant une semaine pour les ongles des doigts, et un mois pour l'ongle des gros orteils. Ces signes se retrouvent encore au pouce au bout de cinq mois, et au gros orteil au bout de deux ans.

Les ongles sont composés de deux couches : sous la couche cornée, qui apparaît à l'extérieur, se trouve une couche moins dure, qui se confond avec une couche analogue de l'épiderme des doigts; les ongles font aussi corps avec l'épiderme et se détachent avec lui.

L'accroissement de l'ongle paraît se faire du côté de la lunule; si cette partie est détruite profondément, la croissance s'arrête. Dans les cas ordinaires, des couches nouvelles apparaissent de ce côté et repoussent les couches anciennes vers le bout du doigt.

La forme la plus avantageuse des ongles, au point de vue esthétique, est celle d'un rectangle un peu allongé et recourbé latéralement en demi-cylindre. Quand ils sont plus recourbés que de coutume dans le sens de la longueur et qu'ils coïncident avec le développement en massue de l'extrémité des doigts, ils sont l'expression d'un état de souffrance de la nutrition, mais ne caractérisent pas la phthisie plus qu'une autre maladie débilitante.

Les ongles sont plus résistants chez les travailleurs, plus délicats chez les fainéants. Les ongles rongés accusent, pour les physiognomomistes, la turbulence de caractère; malpropres, ils sont un signe de désordre; régulièrement coupés, ils dénotent des habitudes méthodiques. Les élégants, en Chine, comme chez nous, les laissent pousser démesurément, les uns pour prouver qu'ils n'ont pas besoin de travailler pour vivre, les autres pour s'embellir.

A. Nicol.

THÉATRES

Opéra. — C'est naturellement d'une reprise qu'il s'agit, et tout naturellement aussi de la reprise d'une des œuvres de Meyerbeer. On n'a point, à l'Académie de musique, la fièvre des nouveautés.

Donc, l'Opéra, émigré à la salle Ventadour, nous a rendu, dans une représentation dont l'ensemble a été fort convenable, les *Huguenots* pour les débuts de mademoiselle Belval. La jeune cantatrice n'avait eu qu'à changer d'idiome pour paraître sous le costume de la reine Marguerite, car il y a un mois encore on l'applaudissait sur la même scène, chantant en italien *Sémiramide*. L'incarnation française sied parfaitement à la voix large, puissante et bien timbrée de mademoiselle Belval, et l'accueil qu'elle a reçu lui a montré qu'on peut être *diva* dans son pays, — sinon prophète.

Opéra-Comique. — La direction de ce théâtre vient de compléter le nombre d'actes que lui impose annuellement son cahier des charges, en donnant un petit ouvrage, *le Cerisier*, dont le poëme est de M. Jules Prével et la musique de M. Duprato.

Une bouture de La Fontaine, greffée sur une pousse de Planard, a produit la variété de ce *Cerisier*, dont M. Du Locle pourra dire : « Je l'ai planté, je l'ai vu naître, » sur un air cher à ses plus vieux abonnés. Seulement, pour que les fruits produits par ledit cerisier aient la saveur de ceux du verger du bon La Fontaine, il y manque bien des choses, dont toutes ne sont pas à regretter.

Pourtant le librettiste est allé un peu loin en substituant, aux vers prestes et parfois trop lestes du maître, des rimes de cette facture :

Va, ne crains rien,
Tout ira bien ;
Sans stratagème.
C'est toi que j'aime,
C'est toi, mon cher,
Mon cher Prosper.

Que M. Duprato, l'auteur jadis applaudi des *Trovatelles*, n'ait pas toujours trouvé à broder une musique sans défaut sur un pareil canevas, c'est ce dont on serait mal venu à lui tenir rigueur. Il a obtenu un succès de seconde classe, et l'on doit doublement l'en féliciter.

Renaissance. — En attendant la reprise de *la Belle au bois dormant*, revue, corrigée et diminuée, M. Hostein a donné une ancienne pièce de Déjazet, *Gentil-Bernard*, à laquelle mademoiselle Scriwaneck a essayé de rendre la vie. Mais c'était là un miracle que la créatrice seule pouvait accomplir. On assure que nous la reverrons avant peu : c'est assez dire que nous l'applaudirons de grand cœur.

Bouffes-Parisiens. — Offenbach vient de doter le répertoire des Bouffes d'un nouveau succès, *Bagatelle*, en collaboration de MM. Crémieux et Blum.

Très-parisien d'allure et d'une verve qui n'exclut pas la finesse, le livret de cette bluette a fourni à M. Offenbach un thème heureux pour écrire une de ces partitions où il mêle, comme dans la *Chanson de Fortunio*, à beaucoup d'esprit et de gaieté élégante un grain de sentiment. La chanson de Mathurin est une page exquise et qui vaut les plus célèbres inspirations du maëstro.

Mesdames Judic et Grivot se partagent l'interprétation de cette opérette avec un succès égal : l'une a bien du charme dans la finesse, l'autre de l'esprit dans le talent.

Salle des familles. — M. Alexandre Lemoine continue de diriger avec intelligence et succès les représentations données dans cette petite salle. Les *Souliers de bal* et le *Voyage à Dieppe* ont été applaudis toute une semaine, et l'affiche promet aux fidèles habitués de M. Lemoine de nouvelles et non moins intéressantes distractions.

Il n'est pas inutile de rappeler que la salle des Familles est située faubourg Saint-Honoré, 30, dans la cité du Retiro.

Hop-Frog.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DESCRIPTION DE LA TOILETTE (PLANCHE G. N° 422).

Robe en faille de deux tons, garnie de dentelle blanche. Jupe à traine, à tablier et à quilles de chaque côté; le tablier garni de dentelle blanche; volant plissé dans le bas, surmonté d'un bouillonné retenu par un petit biais et une dentelle blanche; quilles formées par deux bouillonnés à tête; derrière, volants froncés surmontés d'un bouillonné de faille de teinte plus foncée que le fond de la robe; pouff retenu de côté par un nœud de faille. Corsage à gilet ouvert en châle, à col montant derrière et à basques plates, garni de dentelle blanche; même dentelle au bas des manches simulant le revers. — Chapeau de paille anglaise garni de rubans assortis à la robe, avec traine de fleurs et aigrette de côté; écharpe de gaze formant brides. — Bottines de chevreau mordoré à talons Louis XV.

TOILETTE HABILLÉE

Modèle de Mlle Marie Bataillon (rue Thérèse, 5).

A. Leroy, imp. r. des Marais 66. Ad. Goubaud & Fils Ed.rs Paris 1146

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Toilettes de Mlle Mlle Bataillon, r. Thérèse, 5 — Modes de Mme Séguin, rue des Colonnes, 1.

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon — Jupons et Tournures de P. de Plument, Rue Vivienne, 33.

Parfums de la Mon Violet Bd des Capucines, 12.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON. Ad. Goubaud & Son, 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DÉTAILS DE MODES (PLANCHE G. N° 429).

1. Confection en sicilienne garnie de galons perlés de jais formant basques découpées derrière et longues manches dolman, collerette montante et guipure autour de la confection.

3. Mantelet de cachemire de l'Inde bleu pâle, à grand col rabattu, et dont la coupe simule les manches, garni d'un plissé de faille de même teinte et de plumes grises, nœud de ruban à pans sur chaque manche.

CONFECTIONS

Modèles de Mlle Marie Bataillon (rue Thérèse, 5).

2. Devan de cette même confection formant mantelet-écharpe ; motifs de passementerie terminés par des glands à chaque pointe des galons, qui forment revers devant et capuchon derrière.

4. Dos du même mantelet fendu du bas avec deux larges pans de ruban s'échappant d'un nœud et retombant en ceinture. Nœud à pans au col.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

BENGALI

OU

LES FILS DU PENDU

(HISTOIRE INDIENNE. — SUITE.)

On ne pouvait admettre une erreur si grave. On entourait, on dépouillait le jeune créole de son costume improvisé; on le regardait mieux.

— Oui ! oui ! voilà bien, en effet, le fils de sir Davidson ! je le reconnais ! je le reconnais !

— Enfin ! s'écriait Bengali triomphant. Êtes-vous convaincus maintenant de mon innocence ?

— Oui, certes !

— Et vous allez, reprenait-il, en parodiant les paroles de son frère, vous allez, n'est-ce pas, prononcer avec moi la sentence que mérite un calomniateur?

— Oui ! oui !

Le revirement ne laissait rien à désirer. Vainement Saïd-Yama voulait-il continuer.

— Des excuses ! des excuses !

Saïd-Yama, que l'on n'aimait guère, jugea prudent de céder, sans pourtant que la concession fût excessive.

— Soit. Je prierai donc mon jeune frère d'oublier ce qui, de ma part, du reste, ne peut s'attribuer qu'à un excès de zèle pour la réalisation du serment qu'il doit tenir aussi religieusement que vous et moi. Ceci dit, je serai franc. Je n'ajoute foi qu'à la moitié de ce que nous avons entendu; aussi, voilà ce que je propose : Bengali restera le gardien unique des deux captifs, et sa tête nous en répondra. De cette manière, pas d'équivoque possible, et surtout pas de ruse, en actions comme en paroles. Mon frère consent-il à un arrangement destiné à résoudre en dernier ressort la question qui nous divise ?

Le Maître-Diable croyait fortement embarrasser son adversaire. Le jeune Hindou répondit, avec une tranquillité parfaite :

— Soit ! Et après un instant de réflexion : Je resterai seul avec les prisonniers; mais me laisserez-vous sans armes, entre deux individus dont le désespoir et la haine qui se lisent dans leurs yeux vont immanquablement doubler les forces?

— Non; cependant, ne frappe qu'à la dernière extrémité. crie au secours ! Un autre genre de mort, tu le sais, les attend. Et vous, camarades, resserrez vous-mêmes les cordages qui doivent retenir couchés par terre ces beaux messieurs !

Edgard et Gustave essayaient en vain de repousser les horribles mains de ces bandits. En un clin d'œil, on les mit hors d'état de faire un mouvement.

— Au moins, s'écriait le créole anglo-indien, assurez-moi, misérables, que miss Henriette, que ma pauvre sœur ne subit point au même degré l'affreuse captivité à laquelle vous nous condamnez ?

— Miss Davidson, répondit, avec un sourire sauvage, le digne fils de la cruelle Ganga, est aussi heureuse qu'une reine, parmi les fidèles sujettes aux soins de qui nous l'avons confiée ?

Il était évidemment question des femmes de la même tribu. Gustave et son ami auraient éprouvé, en apprenant cela, une satisfaction relative; mais l'hilarité bruyante et de mauvais aloi qui accueillit les paroles du Maître-Diable éveilla dans leur âme toutes les inquiétudes, en rappelant de quoi devaient être capables des créatures de cette espèce.

— Mon Dieu ! Seigneur ! ayez pitié d'elle ! murmuraient-ils, pendant que les vengeurs de Ben-Saïd s'empressaient de quitter la cabine.

XVIII

L'ennemi était un ami.

Bengali demeurait donc seul gardien des prisonniers. Le mépris des jeunes gens était profond. Il ne pouvait mieux se traduire que par un silence absolu. Le frère de Saïd-Yama, de son côté, ne trouvait absolument rien à leur dire.

Une immobilité qui s'expliquait on ne peut mieux par une lassitude excessive le retenait dans un coin. Armé jusqu'aux dents, de quoi pouvait-il avoir peur? Edgard et Gustave n'étaient-ils pas réduits à l'impuissance ?

Les révélations qu'ils venaient d'entendre étaient affreuses. Elles devinrent le signal d'une détermination héroïque : celle de reconquérir à tout prix une liberté si nécessaire au salut de miss Davidson.

— Pauvre sœur ! pauvre sœur ! murmurait celui dont le remord déchirait l'âme.

Gustave avait trop de bon sens, trop de générosité dans le caractère pour ajouter, par une seule récrimination, directe ou indirecte, au chagrin de son malheureux ami. Tout ce qu'il put immédiatement recouvrer de présence d'esprit s'exerçait en faveur d'une prompte évasion.

Les prisonniers, pour n'être entendus que d'eux-mêmes, avaient choisi la langue française, dans laquelle Edgard se félicitait d'avoir obtenu des progrès suffisants pour comprendre et se faire comprendre aisément.

— Attendre de Bengali, lui dit Gustave, un seul renseignement sur miss Henriette, paraît aussi dangereux qu'inutile.

— Mieux vaut profiter de la dédaigneuse indolence de ce misérable, que d'espérer son retour à de meilleurs sentiments, répliquait le jeune créole.

— Sans doute; mais, ajoutait Gustave, après un moment de réflexion, ne pouvant rien par la force, pourquoi ne pas rechercher un résultat plus facile ?

— Et lequel ?

— Celui qu'amènerait justement un peu moins de cruauté de la part du second fils de Ben-Saïd.

— Comment ! après ce que vous venez vous-même d'entendre, vous osez demander encore....

— Une chose bien difficile, en effet; mais n'en sommes-nous pas réduits, hélas ! à souhaiter même l'impossible ?

— Eh bien ! voyons ce qui peut rester d'humanité au fond d'une âme odieusement pervertie.

Alors Gustave, s'adressant à leur gardien, fit, en anglais, l'apostrophe suivante :

— Bengali, écoute. Une rancune aveugle anime ton frère et ses compagnons; elle peut à la rigueur se concevoir; ni lui ni eux n'ont connu les prochaines victimes d'une atroce vengeance; mais toi que la bonté naturelle de miss Davidson, jointe aux élans d'une reconnaissance qu'elle croyait te devoir, montrait comme un excellent enfant, digne d'un meilleur avenir, et à qui la protection de sir William fut offerte, comment peux-tu servir avec tant de zèle une aussi abominable cause ? En réalisant leurs menaces, tes complices commettront un crime dont on les punira, sois-en sûr; mais pour le tien, Bengali, la justice des hommes n'aura jamais de châtiment assez terrible ! L'ingratitude est le dernier degré d'abaissement que l'on puisse atteindre. Miss Davidson est un ange que bénissent tous les malheureux. En contribuant à sa mort, à celle de son frère, par conséquent à celle de sir William, qui ne saurait survivre à ses chers enfants, tu attires sur toi l'exécration universelle. Tous les vieillards, toutes les femmes, tous les jeunes orphelins, à qui, chaque jour, elle distribuait, comme à toi, des secours, réduits au désespoir, accuseront Bengali comme l'auteur de leur misère.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'improvisation de Gustave Gérard n'avait point, certes, la prétention d'un chef-d'œuvre. Elle s'inspirait de la vérité, et avait trouvé le défaut de la cuirasse, car Bengali montrait l'irritation habituelle aux coupables dont la conscience est mal à son aise.

Il tournait le dos. Il baissait la tête. Ses mains jointes sur son visage s'efforçaient d'en cacher la rougeur. Ce début inespéré offrait un encouragement qu'Edgard ne voulut point laisser infructueux.

Ce qu'il savait de Neddy-Neddy par miss Henriette lui fournit des observations qui auraient trouvé leur place dans la première scène de la forêt, au pied de l'arbre où le faux muet était attaché, si, à cette époque, le jeune créole avait su que le pendu de l'île des Caïmans fût le mari de cette pauvre femme, le père de ce malheureux enfant; mais la jeune Anglo-Indienne à qui Neddy-Neddy donnait toute sa confiance ne jugeait pas nécessaire l'aveu public d'une si grande infortune. Edgard Davidson trouva cependant des paroles qui, s'adressant à un enfant idolâtre de sa mère et follement adoré d'elle, éveillèrent un écho dans son cœur.

Ni Gustave ni son ami ne pouvaient s'attendre à ce qui advint.

Un brusque mouvement avait relevé la tête et abaissé les mains du jeune paria. Il regardait en face les prisonniers, et de ses grands yeux noirs, habituellement pleins de malice, à cette heure animés de l'expression la plus douce, des larmes coulaient.

— Est-il possible! s'écriaient, avec surprise, les témoins d'un changement si extraordinaire.

Autrement grande fut cette surprise, en voyant celui qu'ils prenaient pour un de leurs plus cruels ennemis, approcher, élargir les liens dont ils souffraient le plus, et ajouter en leur mettant un couteau entre les mains :

— Faites le reste. Attachez-moi, bâillonnez-moi vite et fuyez à la nage!

Interdits, mais ivres de joie, Edgard et Gustave profitaient du conseil avec empressement.

A peine étaient-ils à moitié de cette besogne, qu'un cri : A l'aide! au secours! sortait des poumons du jeune Hindou et attirait dans la cabine Saïd-Yama lui-même.

— Oh! oh! fit le Maître-Diable, on avait oublié de fouiller ces messieurs, et, leurs cordes coupées, tu allais avoir affaire à forte partie, mon cher petit frère!

— Holà! reprenait-il, en s'adressant aux bandits accourus derrière lui, Jattri! Indra! Koujera!... prenez des cordes neuves! .. Serrez fort!... Attachez solidement des gaillards qui seront mis à la diète, s'ils recommencent! Et toi, Bengali, continue à veiller avec le même zèle!

Dès que les hommes, leur tâche accomplie, eurent quitté la cabine, les jeunes gens se trouvèrent de nouveau seuls avec leur misérable créature, qu'ils n'avaient plus assez de leur âme pour haïr et maudire.

— Infâme! infâme! infâme!

Ce mot résumait toutes leurs angoisses, toutes leurs fureurs; mais Bengali ne s'en souciait guère. Un franc éclat de rire dilatait ses lèvres rouges; et s'essuyant les yeux du revers de sa manche :

— Ah! ah! je ris aux larmes! dit-il.

Tout à coup, l'excès d'une gaieté sauvage fit place à l'expression d'un sentiment contraire.

L'Hindou s'était levé. Il s'approcha du jeune créole et du jeune Français cloués au plancher par l'étroitesse de leurs nouveaux liens. Il tenait un poignard dans chaque main. Les flammes de son regard dénonçaient une incomparable audace.

Les deux armes levées à la fois étaient prêtes à retomber en même temps.

— Ah! prononcèrent, d'une seule voix, les prisonniers, avec plus de mépris que de frayeur, il ne manquait plus, vraiment, à ce misérable que de nous assassiner!

Les poignards avaient frappé; mais, ô surprise! les cordages seuls étaient touchés, avec tant d'adresse qu'après deux seuls coups ils gisaient tous ensemble aux pieds d'Edgard et de Gustave.

Aussitôt, le fils de Neddy-Neddy prononça d'un ton ferme et sincère :

— Messieurs, vous êtes libres.

Et comme l'incrédulité se lisait en traits pleins d'amertume sur le visage des jeunes gens, dont il s'était joué avec tant d'effronterie et de méchanceté, tout à l'heure :

— Vous hésitez à me croire?... Ah! je conçois, à présent, qu'il vous faille des preuves. Eh bien! voici deux poignards, prenez-les. Je suis à mon tour sans armes et à votre merci? ne me quittez pas des yeux. Au moindre signe équivoque de ma part ou du dehors, tuez-moi sans pitié, je n'appellerai point au secours. Oui, frappez, mais d'abord, écoutez, je vous en prie!

Alors, profitant de la stupéfaction que devait causer une pareille conduite, il reprit la parole :

— Oui, certainement, messieurs, je serais un monstre et de perfidie et d'ingratitude, si j'avais à me reprocher ce dont les apparences m'accusent. Grâce au Dieu que vénère votre sœur, Edgard, et que ma mère et moi nous apprimes un peu à connaître avec elle, je ne suis que malheureux, oh! bien malheureux! Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit en ce moment, je ne dois m'occuper que de ce qu'il y a de commun entre nous.

Les jeunes gens regardaient malgré eux les issues de la cabine tout en détachant leurs derniers liens.

— Soyez sans inquiétude. Assez de réflexion et de prudence a présidé aux moindres de mes actions pour que je sois sûr de ce que j'avance. Nous ne pouvons bouger encore de cette barque où nul ne viendra de sitôt nous déranger.

Et reprenant la plaidoirie de sa propre défense :

J'eus avec ma mère, peu d'instants avant sa mort, un long et mystérieux entretien Il me fut permis de voir un éclair de véritable joie briller dans ses yeux prématurément flétris par des pleurs dont j'avais trop souvent été la cause involontaire.

Neddy-Neddy ne fut pas moins surprise que vous, en m'écoutant. Ce fut pour la pauvre femme un avant-coureur des félicités promises dans un autre monde par le Dieu tant vanté de miss Davidson.

— Hélas! hélas! murmurait-elle en usant ses dernières forces à me combler de baisers et de caresses, Bengali! mon cher Bengali! pourquoi faut-il ne te retrouver ainsi que pour te perdre à jamais?

— Non! non! mère! lui répondais-je doucement. Souviens-toi des consolantes prédictions qui, dans la bouche de miss Henriette, ont tant de fois eu le privilége de te faire mieux supporter ton infortune : « Les corps se séparent sur la terre, disait-elle, mais les âmes se retrouvent dans le ciel. Nous nous reverrons, mère, nous nous reverrons! »

Elle souriait, alors. Je m'étais jeté dans ses bras. Nous pleurions ensemble. Oh! ces larmes-là ne faisaient aucun mal, au contraire!

Edgard Davidson et Gustave Gérard se regardaient, de plus en plus surpris. Leurs yeux se questionnèrent.

Bengali continuait :

Je ne vous raconterai pas les derniers moments de Neddy-Neddy, je n'ai qu'à y songer pour sentir ma poitrine se briser.

Le jour et l'instant où son pauvre corps fut porté en terre ne s'effaceront jamais de ma mémoire!

Contrecarrer les plans de Saïd-Yama devint dès lors l'unique mobile de toutes mes démarches. Un mot échappé aux gens qui m'avaient trouvé sans voix après la cérémonie funèbre m'inspira une ruse dont mon frère, tout en l'approuvant, devait être la première dupe.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Un trait de génie ! s'écriait-il avec enthousiasme, oui ! oui ! passe pour muet !

Cette ruse me dispensait d'un rôle plein de mensonge et de perfidie avec les personnes que l'on m'obligeait de voir. En première ligne, figurait, on le devine, sir Davidson avec toute sa famille. Refuser ce rôle eût été l'exposer à mieux être rempli par un autre ; il fallait, en ayant l'air de trahir la bienfaitrice de ma mère et la mienne, la protéger de tout mon pouvoir ; et c'est ce que je fis. Ainsi s'expliquent tous les maux, toutes les contrariétés que je vous ai fait subir.

Je ne rappellerai que les plus importants détails de l'existence à double face que j'ai à cœur de justifier. Les autres s'évanouiront d'eux-mêmes.

Après avoir fait tomber miss Davidson au pouvoir de Saïd-Yama, je continuai à laisser croire que le prisonnier qu'il venait de faire était bien vous, sir Edgard. C'était un moyen de retarder le supplice de votre sœur jusqu'au moment où l'on vous posséderait tous les deux. Voilà pourquoi j'évitais qu'un échange de la moindre parole entre elle et votre ami ne dénonçât une confusion si précieuse.

Quand Padmala vint signaler les recherches dont nous étions l'objet, on changea de routes et d'allures. White fut condamnée à mourir. Je me chargeai de ce soin, après mille tours et détours destinés à rendre la piste incertaine. Un cri de ma façon, quand je revins de l'intérieur de la forêt, illusionna tout le monde. La jument blanche était simplement attachée à un arbre dans un endroit que j'étais sûr de reconnaître. Il a fallu plus tard l'épouvante que cause à tous les chevaux le voisinage des tigres pour que White parvînt à rompre sa bride et à fuir, comme nous l'avons vu, ce matin.

Cependant le soupçonneux Saïd-Yama se mit à nos trousses. Dieu sait de quelle adresse, de quelle opiniâtreté n'est pas capable un pareil être !

Sa présence à peu près continuelle, en singe et en ours, nous força bien des fois à nous détourner du chemin qu'il aurait fallu suivre. Dans une lutte engagée entre lui et moi, quand il tomba, blessé, du cocotier, le misérable faillit m'étrangler en récompense du mouvement bien naturel qui me portait à son aide, car, après tout, il est mon frère ?

Un accès de fureur lui inspira le projet d'un crime que je sus déjouer. Le marcassin abandonné dans des conditions si appétissantes était empoisonné, je ne pouvais en douter !

Dans la rencontre avec les tigres, mon effacement jusqu'à l'heure où un péril inévitable m'aurait fait oublier toute prudence, n'avait d'autre motif que l'espionnage du fils de Ganga caché dans un tronc d'arbre habilement dirigé jusqu'au pied des murailles de l'ancienne pagode.

Il m'ordonnait, en un langage emprunté aux mille bruits de la nature dans les jungles, de lâcher White, que vous désiriez garder avec vous. En feignant de lui obéir, au risque de vous déplaire, j'accomplissais un projet conçu longtemps d'avance. La jument de miss Henriette vient d'un homme chez qui j'ai rempli, tout enfant, l'office de ce que vous appelez un groom. L'intelligente bête, avec laquelle j'ai parcouru quelquefois la forêt et les espaces découverts qu'elle a dû reconnaître, n'a pas attendu mon frère. Elle a dû gagner au galop Davidson-House. Or, un billet de moi fixé à la selle, très-visible, a déjà, sans doute, prévenu sir William, s'il est de retour, que c'est à l'île des Caïmans qu'il doit, avant l'aurore prochaine, aller réclamer son fils et sa fille.

Enfin, sir Edgard, mon acharnement à vous faire tomber dans le fleuve, cette nuit, était un moyen suprême de rendre inutile une tentative homicide. On vous crut noyé. Je vous facilitai par un déguisement l'accès de cette cabine. Vous savez le reste.

A moins de se refuser à l'évidence, on ne pouvait plus guère suspecter les affirmations de Bengali. Son langage était fait pour convaincre. Il y avait surtout dans la contenance, dans les accents du fils de Neddy-Neddy, quelque chose que la duplicité la plus savante, la plus audacieuse, ne saurait imiter.

Heureux, bien heureux d'avoir à constater un dévouement héroïque, Edgard et Gustave, cédant à une impulsion plus vive que les préjugés de caste, pourtant bien puissants dans l'Inde, n'hésitèrent pas à tendre les bras au jeune Hindou.

— Merci ! merci mille fois ! dit le créole anglais, continue à nous guider, et compte sur une récompense proportionnée à tes services.

Les derniers mots effaçaient l'effet du commencement, sur celui qui les entendait. Gustave, plus libéral par nature et par éducation, ne craignit point d'ajouter bien vite :

— Autant d'or que vous voudrez, cher Edgard ; mais, après l'assurance d'un sort tranquille, Bengali accordera, j'en suis sûr, un bon prix à l'amitié que nous ressentons déjà pour le digne protégé de miss Henriette, n'est-ce pas ?

— Oui ! oui ! dit Edgard, entraîné sans répugnance ; et pour qu'il n'en doute pas plus que nous ne doutons de sa franchise, voici mes deux mains prêtes à serrer cordialement les siennes.

Gustave Gérard lui demanda ensuite :

— Puisque tu savais où les complices de Saïd-Yama devaient emmener miss Davidson, pourquoi n'avoir pas conduit tout de suite son frère vers cet endroit ?

— Ma raison est toute simple. Il fallait passer ici et s'y arrêter, sous peine d'avoir encore le Maître-Diable derrière nous ; et puis, croyez-vous que votre aide soit inutile à la seconde expédition qu'il s'agit d'entreprendre ?

Tout à coup, Edgard se rappela les deux Mozambiques.

— Ils ont dû arriver aux Rocs-Jaunes à peu près en même temps que nous, hier soir, et rien ne désigne leur présence. En as-tu entendu parler, pendant que je te précédais auprès de mon ami ? demanda-t-il.

— Non, répondit le jeune paria ; mais leur silence, quel qu'en soit le motif, doit s'attribuer à mon frère, demeuré de leur côté, lorsque nous traversions le Hougly.

— Le misérable aurait-il osé les faire mourir ? Oh ! ce serait abominable !

— Il n'aura eu que le temps de leur jouer quelque farce destinée à neutraliser leur concours. Songez qu'il a dû nous suivre de bien près pour nous rejoindre comme il l'a fait. Vos noirs ne sont qu'égarés.

— Mais, ajouta Edgard, si nous prenons la fuite, cela peut coûter la vie à ce pauvre Bengali ?

— Oui, s'il reste ; mais qui l'empêche de profiter, en même temps, de l'étrange solitude qui règne autour de cette barque ? dit Gustave.

— Ma fuite serait un aveu de complicité, répondit l'Hindou. On devinerait immédiatement où nous serions. Ma présence, au contraire, peut et doit détourner les soupçons.

— Au moins es-tu sûr de pouvoir échapper aux fureurs de Saïd-Yama ? demanda Gustave.

— Oui ; partez ! Les compagnons de mon frère, qu'un homme à moi s'est chargé d'enivrer, dorment d'un profond sommeil, et leur chef est absent pour une heure encore. Ne perdez plus un instant.

— Et l'île que tu nommes des Caïmans, où se trouve-t-elle située ?

— En amont du fleuve, que vous allez traverser bien vite et facilement, grâce au petit canot amarré à l'avant du bateau.

— Et des armes ?

— Prenez ces deux poignards. Vous aurez à franchir le long du rivage une distance d'environ quinze milles. Dieu veuille que sir William ait pu vous précéder ; autrement, bien des

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

périls vous attendent ; ne perdez point courage : l'heure fatale pour miss Henriette ne sonnera que demain matin au lever du soleil.

— Partons ! partons ! s'écria le jeune créole.

— Et tu nous assures que personne ici ne gênera notre fuite? reprit Gustave, qui avait déjà ouvert une porte de la cabine.

— Personne, vous dis-je.

— Excepté moi.

— Saïd-Yama !

Ce nom sortit comme un gémissement de toutes les poitrines. C'était, en effet, le Maître-Diable.

Or, il fallait le voir pour apprécier tout ce qu'il y avait de joie atroce et de fureur dans les yeux, dans l'accent et dans les allures farouches de cette bête sauvage à l'apparence humaine.

— Ah ! traître ! tu n'échapperas pas au sort que tu mérites !

Avant qu'Edgard et son ami eussent eu le temps de s'opposer à l'explosion de sa colère, Saïd-Yama sautait à la gorge de l'enfant, avec l'intention de l'étrangler net.

Un soubresaut rapide, sur lequel il ne comptait pas, esquiva cette première attaque. Le bandit alla rouler au fond de la cabine.

Quand il se releva, Bengali, debout et lui barrant le passage, montrait, d'un air moqueur, le canot déjà lancé sur les eaux du fleuve.

Ivre de rage, le fils de Ganga bondit comme un tigre, et cette fois le jeune Hindou allait mourir sous les dents et les griffes de son adversaire.

— Soit, répondit-il, sans faire un mouvement pour se défendre. Arrache-moi une existence à laquelle je ne tiens guère; mais ceux que j'aime, du moins, seront bientôt hors de ton atteinte !

— Pas encore !

Et lâchant une victime qu'il savait toujours bien retrouver, l'ennemi acharné des fugitifs se jetait précipitamment à la nage.

XIX

Pierre qui roule et buisson qui marche.

Certes, l'égoïsme avait été plus fort qu'un sentiment de générosité tout naturel, en entraînant Edgard et Gustave loin de celui que menaçait de mort un brigand irrité. Leur excuse était dans l'importance d'un départ auquel un plus long séjour sur le bateau pouvait amener des difficultés insurmontables.

Chaque instant, plus que jamais, acquerrait un prix énorme.

L'île des Caïmans...., quinze milles en amont du Hougly.... la journée et la nuit prochaine pour délai extrême.... ainsi se résumaient exclusivement les préoccupations actuelles des deux jeunes gens.

Lorsqu'on eut gagné la rive gauche du Hougly, Gustave dit au jeune créole :

— J'ai beau regarder, je n'aperçois pas plus John que Tom.

— Et cependant, reprenait Edgard, nous sommes bien aux Rocs-Jaunes, que j'avais désignés comme lieu de rendez-vous.

— Bengali avait raison. Le Maître-Diable a dû leur tendre un piége, ajouta le jeune Français.

— Nous les rencontrerons peut-être. En tout cas, leur sort n'est pas plus intéressant que celui du brave garçon que l'on martyrise à cette heure. Ne songeons qu'à Henriette, mon ami. Ne perdons pas une minute !

Edgard voulait courir. Gustave lui fit observer que le moyen de faire beaucoup de chemin exigeait une certaine modération.

— Tout en allant vite, ménageons des forces qui, sans cela, pourraient nous trahir au moment où un péril inattendu n'aurait de palliatif que dans la vitesse de nos jambes.

— Ni Saïd-Yama ni personne de sa bande ne nous poursuit, cependant.

— Ils ne sauraient tarder, à moins d'un empêchement impossible à vaincre.

On allait ainsi depuis deux heures.

Embrassant tout à coup, d'un regard pénétrant, l'ensemble des sinuosités décrites par le cours du fleuve, les deux amis constatèrent une chose que Bengali n'avait sûrement pas eu le temps d'expliquer.

Il eût été facile, en coupant à travers les terres, d'éviter un coude immense, après lequel on voyait le fleuve arriver dans un sens presque parallèle au trajet que l'on avait dû faire la veille pour gagner les Rocs-Jaunes où la seconde barque était restée.

— Une heure de perdue !

— Au moins ; et Dieu veuille que cela n'ait point profité aux gens intéressés à nous barrer la route !

Un coup d'œil aux alentours, en avant et en arrière, ne découvrait cependant rien qui fût de nature à légitimer leurs craintes. Les fugitifs continuèrent d'un pas ferme une route capricieusement ébauchée, au milieu d'un amalgame de rochers, de plateaux arides et de bas-fonds marécageux où croissaient à l'envi, comme aux bords de l'eau, le lotus et l'ixore, sans compter bien d'autres espèces végétales communes à l'Europe, et à l'Asie.

Avec plus de patience, Edgard et son ami de collége auraient sans doute fini par remarquer de nouvelles circonstances, bien faites pour les inquiéter, malgré leur bravoure.

Ils avaient passé, sans y prendre garde, auprès d'un roc monstrueux, tombé là comme du ciel, au milieu d'une large mare, dont sa présence agrandissait le cercle au moins de moitié.

Sur ce roc, assez élevé pour dominer un large espace, une grosse pierre grise, de forme à peu près ronde, roulait lentement d'une extrémité à l'autre, comme s'il eût suffi d'un simple effort de la brise pour obtenir ce résultat.

A peine les jeunes gens eurent-ils dépassé d'une centaine de pas le singulier piédestal, que la pierre grise devenait plate, gagnait en longueur et largeur, finalement présentait des formes vivantes ; lesquelles, glissant en silence, du haut en bas, permettaient de reconnaître un homme affreusement laid et difforme ; et dans cet homme, Saïd-Yama.

Ah ! ah ! fit-il en accentuant ses paroles d'un rire sec et discordant, comme le chevrotement d'une hyène, vous croyez, mes beaux messieurs, gagner la partie. Eh bien ! non !

A ces mots, il se repliait sur lui-même, amoindrissant, disloquant, entrelaçant des membres disposés à cet exercice.

Il offrit de nouveau l'apparence d'un bloc, à la façon des cloportes arrondis à l'approche d'un danger ; alors, la pierre grise, obéissant à une vigoureuse impulsion, qui prenait sa source dans la force des reins de l'individu, se prit à rouler doucement sur l'herbe, dans la même direction que suivaient Edgard Davidson et Gustave Gérard.

Mais, ce qui n'eût pas peu surpris, inquiété Saïd-Yama lui-même, s'il s'en fût aperçu, aurait été de voir un buisson haut et large de plus d'un mètre, qui suivait les traces du Maître-Diable avec le même soin que mettait l'autre à ne pas perdre la trace des fugitifs.

Le double manége d'une pierre courant toute seule et d'un amas de branches verdoyantes se livrant à une trotte effrénée, offrait quelque chose de fantastique et dont plus d'un esprit réputé fort eût certainement été frappé ; mais Gustave et le frère de miss Henriette ne songeaient plus à se retourner.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Il était bien plus de midi. Une chaleur tropicale dilatait l'atmosphère. Elle menaçait du vertige. On marchait en rase campagne, sans ombre sur la tête, avec un sol cendreux sous les pieds. Edgard, déjà fatigué des courses, des émotions de la précédente journée et de la nuit, avait autant besoin de repos que de nourriture ; en fallait-il davantage pour expliquer pourquoi ses forces devaient bientôt trahir sa bravoure ?

Gustave s'apercevait bien de l'état de son malheureux ami.

— Arrêtons-nous un instant, demanda-t-il ; nous irons mieux ensuite ?

— Non ! non ! je ne veux m'accorder aucune trêve... En est-il aux chagrins, aux tortures dont, sans doute, Henriette est victime par ma faute ?... Continuons ! continuons !

— Edgard, je vous en prie, un peu de repos ?

— Allons ! allons !

Et, avec une sorte d'égarement produit autant par la crainte, le remords, l'extrême température, que par une lassitude extraordinaire, le créole ajoutait :

— N'entendez-vous pas? Henriette se meurt aux mains de ces abominables sauvages. Elle nous attend... Elle nous appelle... Nous ne pouvons encore lui répondre, et vous parlez de repos?... Allons ! allons ! plus vite ! plus vite ! .. Ah ! je voudrais avoir des ailes !

Mais tout a un terme, ici-bas, même un courage héroïque.

Et le pauvre garçon serait tombé sans le secours de Gustave.

Le jeune Français prit son ami dans ses bras. On ne se trouvait pas loin d'une petite anse creusée à la longue par les eaux du fleuve dont on remontait le cours. Un côté de cette anse avait pour limite une chaîne de roches superposées de telle façon qu'accessibles en bas sur le sable elles s'avançaient assez par le faite pour offrir un léger abri tout plein d'ombre et relativement assez frais.

Gustave Gérard devait cette heureuse découverte à un buisson, lequel, placé devant lui, avait attiré ses regards, lorsqu'ils cherchaient un endroit favorable.

— Tiens ! pensait-il, à moitié chemin de l'endroit qu'il devait choisir, la fatigue, la soif et la faim m'auraient-elles aussi rendu visionnaire ? Ce buisson me semblait proche ; il a l'air de me fuir ; et maintenant je ne l'aperçois plus !

(*La suite au prochain numéro.*) Alfred Séguin.

A NOS ABONNÉES

L'administration du *Moniteur de la Mode*, avec l'intention d'être agréable à ses abonnées, vient de s'entendre avec l'une des premières maisons de parfumerie de Paris, et, à l'aide d'un sacrifice, elle peut offrir à ses lectrices, au-dessous du prix coûtant, un produit indispensable à la toilette : nous voulons parler de la *Veloutine Viard*.

Ce produit, qui a atteint un perfectionnement inconnu jusqu'à ce jour, remplace avantageusement la poudre de riz, dont il n'a pas les inconvénients.

La maison Viard a fait, de son côté, un sacrifice pour mettre nos lectrices à même d'essayer ce produit et de s'attirer une clientèle et un succès justifiés.

Cette maison donnera à toute abonnée du *Moniteur de la Mode*, sur la présentation de la bande de son journal justifiant de son abonnement, et cela jusqu'au 30 juin 1874 (quelle que soit la durée de l'abonnement), une grande boîte de *Veloutine Viard* perfectionnée, blanche, rosée ou Rachel, avec la houppe en cygne du prix de six francs, moyennant le prix exceptionnel de *trois francs*.

Les abonnées des départements pourront jouir de cet avantage, en envoyant en plus 1 franc pour les frais de port et d'emballage, c'est-à-dire *quatre francs*, pour recevoir *franco* dans toute la France.

Toute demande pour Paris et les départements doit être accompagnée d'une bande du journal et adressée *franco* à M. Viard, parfumeur, 2, place du Palais-Royal, ; indiquer la nuance que l'on désire : blanche, rosée ou Rachel. Ne s'adresser, dans aucun cas, à l'administration du journal.

REVUE DES MAGASINS

Il n'est pas de femme élégante qui puisse se dispenser, avant de partir pour la campagne, d'aller faire une visite au magasin de la *Ville de Lyon*, la première maison de passementerie et de mercerie de Paris. Outre les utilités sérieuses, dont on trouve un si grand choix à la *Ville de Lyon*, tels que boutons artistiques, passementerie de luxe, gants spéciaux et d'excellente qualité, nous recommandons aux femmes de goût une foule de fantaisies charmantes, qu'on ne trouve que dans les comptoirs de cette maison hors ligne en son genre : des fichus de blonde perlée de jais ou d'acier bleui. Les perles bleues étant fort en vogue depuis le *Sphinx*, il n'est pas d'objets coquets qui n'en soient ornementés : ce sont des colliers, des pointes, des pèlerines, des tuniques, des casaques avec ou sans manches, sans compter de riches garnitures de robes et confections également ornées de ces perles aux reflets de saphir.

C'est une fureur pour l'instant que ces perles bleuïes : elles rivalisent avec le jais et pourraient bien le supplanter, si le noir était une couleur fantaisiste dont on puisse se passer.

Au comptoir des rubans, que de riches ceintures avec cravates et nœuds de cheveux assortis, en ruban souple à double face et de toutes nuances nouvelles ! Ces ceintures produisent un effet irrésistible sur les robes d'été, dont elles nous paraissent le plus élégant complément.

Parures de lingerie, fichus coquets, voilettes nouvelles, mantilles andalouses sont d'une incomparable coquetterie à la *Ville de Lyon* (rue de la Chaussée-d'Antin, 6).

N'oublions pas non plus une collection de gants de Saxe montants pour toilettes d'été, et le gant Joséphine, la propriété exclusive de cette maison hors ligne.

— Les chapeaux sont extrêmement variés de forme cette saison, ce qui permet à toutes les femmes de se coiffer selon leur physionomie et leur type de beauté. Aux traits réguliers, les diadèmes de fleurs; aux physionomies mutines et séduisantes, le chapeau bébé à passe de paille et à fond mou de soie assortie à la toilette. Madame Séguin, avec son goût sûr et son habileté, sait tout de suite ce qui convient à chacune de ses clientes; elle coiffe jeune, c'est une de ses qualités dominantes, et tous ses chapeaux ont du genre et de la distinction. Personne ne sait mieux qu'elle poser un foulard artistement, faire un nœud inspiré et donner à une coiffure un charme aussi séduisant.

Au moment de partir pour la campagne, nous devons signaler certains chapeaux à large passe, ornementés de fleurs des champs, qui embellissent toutes les femmes; quant aux chapeaux de voyage, avec leurs plumes crânement portées de côté, ils ont une allure cavalière et conquérante pleine de grâce et de coquetterie.

Tous les chapeaux de madame Séguin n'ont pas besoin d'être vantés, il suffit de les voir pour comprendre leur succès. S'adresser rue des Colonnes, 1.

SPÉCIALITÉS

A cette époque de l'année, époque de départs, d'excursions et de voyages, il est d'usage de faire ses provisions de parfumerie. Il faut donc aller demander à la *Reine des Abeilles* ses produits de parfumerie les plus exquis au point de vue de l'hygiène et de la finesse des parfums. En première ligne nous placerons les produits à base de glycérine de la maison Violet; ces produits se composent d'une série complète : eaux de toilette, savons, pommades, toujours à la glycérine, ont des propriétés spéciales selon leur destination ; l'eau de toilette tonifie et rafraîchit la peau en l'embaumant, le savon blanchit et adoucit les mains, tandis que la pommade conserve le brillant et la souplesse des cheveux en les empêchant de tomber. N'oublions pas non plus le glycérolé aux roses de Provins, spécialité exclusive de la *Reine des Abeilles*.

Parmi les divers autres produits connus et appréciés du monde élégant, l'eau royale et le savon de thridace peuvent se dispenser d'un nouvel éloge, ainsi que la crème Pompadour, qui embellit et poétise le teint.

Un nouveau parfum à succès, c'est la *brise* de violettes, essence parfaite adoptée par nos élégantes.

Signalons aussi l'éventail *Printemps* (d'après le tableau de Cot), qui ne se trouve qu'à la *Reine des Abeilles*, puis encore un grand choix de flacons de cristal taillé, de boîtes à poudre et à mains, des brosses d'ivoire, des peignes, etc., etc., bref toutes ces inutilités dont ne saurait se passer la coquetterie féminine.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.
L. ROUVENAT ✻, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Après le Derby, le Grand prix de Paris : deux solennités hippiques qui servent de prétextes à un véritable assaut d'élégance ; si le Derby est plus choisi comme monde, le Grand prix attire chaque année à Paris nombre de curieux de la province et de l'étranger. Presque toujours il y a lutte entre les écuries anglaises et françaises, et quand un cheval français sort triomphant de la lutte, cela devient un véritable honneur national.

Donc, pour l'instant, tout se fait au point de vue du Grand prix ; couturiers en vogue, couturières émérites, composent pour ce jour leurs plus étourdissantes toilettes, et cela mystérieusement, car il s'agit, pour les femmes, de frapper un grand coup et de se montrer plus charmantes, plus élégantes que jamais. Chez quelque fournisseur que vous vous présentiez, il y a une réponse inévitable à subir : si c'est chez une fleuriste, pas une fleur, pas une garniture de chapeau qui ne soient réservées pour le Grand prix ; les modistes n'ont pas un moment à perdre, leurs salons sont dénudés et les chapeaux disparaissent comme par enchantement, toujours pour le Grand prix ; quant aux couturiers et couturières, leurs ateliers, quelque nombreux qu'on les connaisse, deviennent insuffisants en présence des commandes à exécuter... pour le Grand prix !

Comme il n'est point de secrets pour nous, nous pouvons déjà révéler à nos lectrices les toilettes à succès. s'il fait beau temps, car il faut tout prévoir, les robes brodées sur batiste écrue, bleu pâle, rose tendre et blanche, produiront un charmant effet sur transparents de faille de même teinte. Polonaises ajustées ou non, tuniques et corsages demi-cintrés, se porteront également ; mais les femmes les plus élégantes, sûres de la perfection de leur taille, préféreront la cuirasse de faille de même teinte que le jupon, avec tunique et manches brodées à jour.

P. N° 210. — Modèle de Corsage.

En ce genre, nous ferons le détail de plusieurs toilettes d'un goût parfait.

Première toilette : Jupon de faille blanche à demi-traîne, garni de trois volants plissés à larges rayures de faille noire. Tunique brodée formant long tablier devant, ornée d'un petit volant plissé de faille noire et d'une valenciennes au-dessus du plissé. Cuirasse de faille blanche à petit col montant de faille noire ; manches brodées à jours avec revers de faille noire garnis de valenciennes. Large ceinture de faille noire retombant derrière en coques. — Cette même toilette se reproduit en toutes couleurs claires.

Autre costume composé d'une jupe de faille havane clair, très-peu ornée devant, mais garnie de volants froncés et déchiquetés montant derrière jusqu'à la taille. Tunique brodée sur batiste écrue, avec dentelle frangée dans le bas, harmonieusement drapée de chaque côté et derrière. Large écharpe de foulard écossais soutenant artistement le pouff de la tunique. Chapeau assorti à la toilette, en batiste écrue, orné de ruban écossais et de coquelicots jaunes, noirs et rouges. — Nous recommandons l'ensemble de cette toilette comme ayant beaucoup de genre et de distinction.

Nous avons remarqué plusieurs toilettes de jeunes filles à l'aspect frais et coquet. Ces robes sont en mousseline blanche ou en foulard.

Les robes de mousseline blanche se composent, en général, d'une jupe à traine, garnie d'une série de petits volants froncés ou plissés ; d'une cuirasse bleue, rose ou mauve, ouverte en châle et laissant paraitre une ruche de mousseline ; de manches de mousseline rehaussées dans le bas par un nœud assorti à la cuirasse. Ces toilettes, très-simples, sont extrêmement faciles à organiser.

Quant aux costumes de foulard, on en fait de charmants, ornementés de plissés de mousseline dépassant les volants et

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

les garnitures. Avec le foulard croisé, uni, rayé ou à pois, on arrive à faire de délicieuses toilettes fraiches, soyeuses et poétiques. Nous avons vu, en ce genre, un costume de foulard bleu pâle, orné de petits plissés de mousseline, qui produisait un effet irrésistible. Un autre, non moins joli, était ainsi composé : — Jupe de foulard rose, coquettement garnie du bas. Tunique-écharpe nouée derrière, en foulard Surah à rayures gris rosé. Corsage à basques encadrées d'un plissé rose ; haute collerette rose ouverte en châle, avec plissé de crêpe lisse à l'intérieur ; même plissé rose autour des revers des manches.

La broderie anglaise joue un si grand rôle, dans la mode actuelle, qu'il n'est pas de costume de toile qui puisse s'en dispenser. Elle a le mérite, cette broderie, tout en étant négligée, de convenir tout particulièrement aux tissus d'été un peu épais : elle est donc destinée naturellement aux toiles, piqués et coutils; mais avec la batiste, la mousseline et même le foulard, il faut préférer la guipure Cluny qui, malgré son épaisseur, a plus de légèreté : à moins, cependant, qu'elle ne soit complétement à jours, auquel cas elle devient plutôt une dentelle qu'une broderie. Nous ne parlons ici que des bandes ordinaires de broderie anglaise, qui sont vendues partout à si bas prix.

Quoi que l'on puisse dire des nouveaux chapeaux, ils sont en général fort élégants et coiffent toutes les femmes de façon à les embellir. S'il y en a de ridicules, il faut en accuser les personnes qui ne savent pas choisir ce qui leur convient, et ne pas s'en prendre à la mode, qui n'est pas toujours aussi coupable qu'on veut bien le dire. Elle crée sans cesse des nouveautés, mais ne les impose jamais.

Louise de Taillac.

Description de la planche P. n° 210.

(Voy. page 277.)

Corsage de campagne en Oxford *bleu de Sèvres* avec rayures d'un rose tendre. Sur le devant, revers allant jusqu'à la taille avec les rayures horizontales de façon à former un contraste. Haute collerette se terminant par un petit revers formant pointes. Manche garnie de deux volants; collerette et sous-manches en crêpe blanc plissé. — Coiffure assez élevée, composée de doubles coques derrière avec enlacement de marteaux. Sur le devant, marteau posé au milieu de bandeaux relevés sur les tempes et de frisures tombant sur le front.

Description de la planche coloriée n° 1147.

Toilettes de visite et de promenade. — 1. Jupe de faille (couleur biche), garnie d'un haut volant de 50 centimètres surmonté de deux bouillonnés. Tunique en cachemirienne de même teinte garnie de broderies blanches formant tablier et pouff derrière soutenu par une écharpe verte, les coquillés de la jupe doublés de vert, ainsi que les basques du corsage et les revers des manches ; ruche coquillée doublée de foulard vert dans le haut du corsage qui est à basque plates devant, fendues des côtés et à plis creux derrière. — Chapeau Trianon en paille d'Italie, bordé de velours noir garni d'une guirlande de feuillage et d'une plume ; nœud vert posé derrière sous le relevé dentelé de la passe.

2. Costume de chalys jaune clair, garni de taffetas mauve. La jupe garnie devant d'un volant plissé de 40 centimètres retenu par des plis-és en travers de taffetas mauve avec nœuds de chaque côté ; même garniture reproduite au-dessus. Très-compliquée, cette jupe est ornée derrière d'un petit volant plissé et de mêmes plissés mauves. Tunique drapée en pouff derrière et formant longues pointes de chaque côté. Corsage à gilet et à basques doubles avec col et revers de taffetas mauve, biais mauves autour des basques, gilet rayé en travers, col et manchettes de percale blanche et mauve. — Chapeau de paille d'Italie, garni d'un foulard mauve et d'une touffe de fleurs légères. Bas de soie mauve.

GRANDE PRIME
DU "MONITEUR DE LA MODE"

Nous avons trop souvent recommandé avec éloge la machine à coudre perfectionnée par MM. Pollack, Schmidt et Ce, *la Silencieuse*, pour que nos lectrices ne soient pas complétement édifiées sur sa grande utilité, en même temps que sur les nombreux avantages qui la rendent de beaucoup préférable à toutes les machines du même genre. Les perfectionnements auxquels elle doit sa supériorité ont été appréciés et récompensés par toutes les autorités scientifiques et industrielles, ce qui constitue en sa faveur un irrécusable témoignage.

On sait, et c'est tout ce que nous en voulons rappeler ici, qu'elle doit à sa construction simple d'être à l'abri de toute réparation; que son mouvement doux, facile et *silencieux* permet de travailler sans fatigue, lentement, et jusqu'à la vitesse de 1200 points par minute. D'où il résulte que, recherchée à bon droit par la famille, où elle peut être dirigée par les dames et les jeunes filles les plus délicates, elle convient en même temps, mieux qu'aucune autre, aux ateliers de lingerie, de couture et confections, le régulateur chiffré du point, dont elle est munie, ayant une grande importance pour la régularité du travail.

Dans ces conditions, il a paru à l'administration du *Moniteur de la Mode* qu'il y aurait le plus haut intérêt à faciliter à ses abonnées l'acquisition d'une machine aussi précieuse, et qu'on lui saurait gré d'en faire, dans la mesure du possible, l'objet d'une prime exceptionnelle. Nous avons été assez heureux pour trouver une combinaison qui nous permet de réaliser cette pensée, et nous nous empressons d'en faire part à nos lectrices.

A partir de ce jour, nous sommes en mesure d'offrir à nos abonnées, par faveur absolument spéciale et exclusive, la machine à coudre *la Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et Ce, non plus au prix élevé de 250 francs, qui est le prix de vente dans leurs magasins et dépôts, mais moyennant 150 francs, emballage compris. Par suite de cette importante concession, à laquelle nos abonnées seules ont droit, on peut dire que la machine à coudre est réellement mise à la portée de toutes les bourses.

Ajoutons que, pour nos abonnées de Paris qui voudront profiter de cette occasion unique, nous avons obtenu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et Cie à Paris, que deux leçons leur soient gratuitement données; à celles de la province, des instructions complètes seront adressées avec la machine. A toutes, enfin, il sera délivré, pour une durée de cinq ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnées, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs; moyennant laquelle la *Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

Ad. GOUBAUD et Fils.

A la demande du plus grand nombre de nos abonnées, — désireux, d'ailleurs, d'apporter à notre œuvre toutes les améliorations qu'elle comporte, — nous avons décidé de publier en supplément au *Moniteur de la Mode* (c'est-à-dire en outre des feuilles de patrons que nous donnons chaque mois) 12 très-bons patrons découpés, reproduisant, au point de vue pratique, les modèles publiés dans les gravures du *Moniteur de la Mode*.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Ces patrons, afin qu'ils puissent rendre de réels services à nos abonnées, seront expédiés *franco* ainsi qu'il suit : 6 dans la période comprenant les mois de mars, avril, mai et juin (c'est-à-dire 1 en mars, 2 en avril, 2 en mai et 1 en juin), et 6 dans la période comprenant les mois d'octobre, novembre, décembre et janvier (c'est-à-dire 2 en octobre, 2 en novembre, 1 en décembre et 1 en janvier).

Nos abonnées se trouveront ainsi en possession d'une ample provision de patrons aux époques les plus intéressants du mouvement des modes.

Le premier service de ce supplément, d'une incontestable utilité, se fera en octobre 1874. Nos abonnées, pour recevoir ces patrons découpés, n'auront qu'à nous adresser *franco*, en timbres-postes ou en bons de poste, la somme de 2 francs.

Ad. G. et Fils.

CAUSERIE

Le « joli mois de mai » de l'an de grâce 1874 ne laissera pas, croyons-nous, de bien vifs regrets dans le monde. Le fait capital de son histoire est un changement de ministère, — lequel ne nous regarde point, — et le reste vaut à peine qu'on le note.

A moins qu'il ne vous plaise savoir que l'Académie des Beaux-arts a donné à M. le vicomte Henri de Laborde la succession de M. Beulé, de son vivant secrétaire perpétuel de ladite Académie. *Item* qu'à la suite d'un incident survenu chez madame de Pourtalès entre la princesse de Metternich et le comte de Montebello, ce dernier s'est battu en duel avec le prince de Metternich et, en sa qualité d'insulté, a été blessé d'un coup d'épée par son adversaire. Telle est la justice des armes !

Depuis un grand mois on n'entend parler que salons, tableaux, peintres, sculpteurs, récompenses, etc. Le moment est donc bon pour se livrer à une petite revue rétrospective qui n'est pas absolument dépourvue d'intérêt.

Les Salons n'ont pas toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui. Dès leur origine, qui remonte à 1667, ils furent très-restreints, et, ainsi que l'établissent les statuts de 1663, les membres de l'Académie des Beaux-arts seuls avaient le droit d'y envoyer leurs ouvrages. Cela dura jusqu'en 1699. A cette époque, le Salon fut transporté dans les galeries du Louvre, sur la proposition de Mansard. En 1751, il devint annuel. En 1848, il s'établit aux Tuileries; de 1850 à 1853, on le vit au Palais-Royal; en 1853, il se réfugia rue du Faubourg-Poissonnière, dans l'ancien local des Menus-Plaisirs; en 1858, enfin, le palais de l'Industrie lui offrit sa généreuse hospitalité.

Les *salonniers* ne sont pas contemporains du premier Salon. Ils n'apparurent qu'en 1699. Le premier compte rendu du Salon fut inséré dans le *Cabinet des Singularités*; il est signé de Florent Lecomte. En 1747, Lafont de Saint-Yenne publia des *Lettres sur l'état de la peinture en France et réflexions critiques sur l'Exposition de* 1747. Le premier salonnier vraiment célèbre fut Diderot, qui, disait-il, aurait donné une partie de sa philosophie pour un tableau de Greuze.

En 1810, M. Guizot publia un article intitulé : *De l'état des arts en France, au Salon de* 1810. M. Thiers débuta au *Constitutionnel* par des articles sur le Salon de 1822.

L'année précédente, un enfant était né, qui devait devenir un des peintres les plus gracieux de ce temps. Élève de Gleyre et de Paul Delaroche, Hamon vient de mourir à Saint-Raphaël (Var). On se rappelle encore l'immense succès qu'obtint en 1852 sa *Comédie humaine* et, l'année suivante, *Ma sœur n'y est pas* : de charmants badinages contemporains, traités à la manière antique.

Pendant qu'il s'éteignait doucement, on procédait, à Nanterre, à une cérémonie dont il eût pu faire un joli sujet de tableau. Vous devinez bien qu'il s'agit du couronnement de mademoiselle Augustine Bachelet, la rosière de l'année. Une assez jolie personne, par parenthèse ! D'après les gens du pays, c'est une « petite châtaigne », ce qui signifie qu'elle est d'une taille au-dessous de la moyenne, et qu'elle a des cheveux châtains. De son état, elle est couturière, et nourrit ses parents. Vous voyez qu'elle est digne d'intérêt.

Le ridicule, qui finit par tout tuer en France, semble commencer malheureusement à s'attaquer au couronnement de la rosière, et ce sont les gens du pays même qui, par des plaisanteries de mauvais goût, battent en brèche cette jolie institution.

Eh bien, tant pis ! C'est grand dommage, car elle sera toujours charmante, si le pays ne l'empêche, cette fête de la rosière, dont l'origine est si ancienne qu'elle se perd dans la nuit des temps. Parmi les nombreux étrangers qu'elle avait attirés, pas un à qui le coup d'œil ne plût extrêmement.

Mais, de tous les assistants, ceux qui évidemment étaient le plus sérieusement « empoignés », c'étaient les soldats qui faisaient la haie. On voyait toutes ces bonnes figures regarder avec un franc plaisir la rosière et les autorités constituées, et l'on devinait que cette procession, ces pompiers en uniforme, ce maire en écharpe, tout cela enfin leur rappelait leur village, un jour de fête carillonnée.

Suresnes aussi a eu sa rosière. Mais, de ce côté, l'origine historique du couronnement est connue. Une institution, sur le patron de tant d'autres, créée en 1778 par l'abbé d'Helyot, interrompue en 1793, et restaurée par la comtesse de Richemont en 1804 : telles en sont les phases distinctes.

Avant la Révolution, on avait couronné à Suresnes 15 rosières. Depuis 1805 jusqu'en 1870, on en couronna 66. En 1872 on en couronna 2 et 1 l'an passé; ce qui fait au total 84 rosières. On en connaît encore une trentaine de vivantes à cette heure. Et l'on dit que tout passe !

L'Espagne fait trop parler d'elle, en ce moment même, pour que nous n'en profitions pas. C'est à propos de la Péninsule qu'a été racontée, l'autre jour, chez M. de La Chaise, la jolie historiette qu'on va lire. Le narrateur était un touriste anglais nouvellement arrivé d'Espagne, de cette Espagne qui, selon l'expression pittoresque de sir L. Bulwer, mériterait si bien un nouveau déluge, mais cette fois sans l'arche.

Notre Anglais, qui se rendait de Séville à Xérès, ne comprenant pas que toute distinction de rangs et de classes était chose mal séante par des temps égalitaires comme ceux que parcourt en ce moment l'Espagne, envoya sans façon le conducteur de sa voiture dîner à la cuisine de l'auberge où il s'était arrêté. Le conducteur qui, dans son âme et conscience, pensait qu'il aurait fait grand honneur à un hérétique en s'asseyant à la même table que lui, cacha son indignation au moment où l'outrage lui était fait; mais, comme on s'était remis en route et qu'on se trouvait à quatre lieues environ de Xérès, au milieu d'un chemin complétement désert et défoncé par des marais, il obligea le voyageur à sortir de sa carriole, puis lui jetant sa valise sur le sol et fouettant ses chevaux :

— Mylord, lui dit-il, vous ne m'avez pas trouvé digne de m'asseoir à votre table, et moi, don Jose Balbino, Bustamente Orozeo, je trouve que vous êtes de trop mauvaise compagnie pour occuper une place dans ma voiture. Bonne nuit !

Pas trop mal, n'est-ce pas, pour un voiturier ? Et surtout comme c'est bien espagnol !

Ludovic Sauveur.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A CHANTILLY

Le trente-sixième anniversaire de la fondation du Derby de France à été fêté, sur le turf, avec un éclat auquel il faut rendre hommage et dont nous trouvons, pour ainsi dire, un reflet dans le *Sport*.

Ainsi que le constate notre excellent confrère, la vogue du beau monde n'a pas plus fait défaut cette année que par le passé. La plupart de nos radieuses individualités coutumières de ces réunions s'y trouvaient, ainsi que quelques-unes parmi les jeunes et brillantes étoiles qu'on voit depuis peu dans notre monde de l'élégance. Madame la comtesse de Martel était venue assister au Derby comme elle s'est rendue à toutes les courses du printemps, comme chaque matin elle se montre dans les allées du Bois qu'elle parcourt en amazone élégante et solide, accompagnée du comte son mari et d'un essaim de cavaliers leurs amis, galopant à sa suite et dont on a plaisamment dit que la plupart avaient martel en tête.

La comtesse de Martel, aux courses de Chantilly, portait une de ces toilettes ajustées qui vont si bien à sa taille élancée et svelte. Sa robe était en guipure blanche sur un jupon de pékin noir et blanc. La robe de guipure était relevée par de larges rubans de satin noir et faille bleu-ciel formant pouff ; petit chapeau de feutre blanc orné de chardons. Il n'y manquait que la devise : « *Qui s'y frotte s'y pique !* »

La mode des cheveux sur le front, qui voudrait s'imposer depuis quelque temps, est une hérésie. Elle ne peut avoir été proposée que par un artiste mal inspiré. Le front est une partie de la tête humaine qui reflète l'intelligence et il ne faudrait jamais, jamais le voiler. Tout ce qui le couvre, nuit aux grâces et à la franchise de la physionomie. Nous adjurons les femmes *comme il faut* de ne céder sur ce point ni aux maladroites sujétions de leurs conseillers, ni à l'entraînement de l'imitation.

L'assistance, dans son ensemble, n'offrait rien d'absolument saillant, ni en coupe nouvelle d'habillement, ni en couleurs. Les chapeaux étaient de forme variée, tous de goût individuel, pas toujours heureux peut-être; aucune mode ne prévalait. Le chapeau rond n'était pas même en majorité; beaucoup de dames avaient jugé à propos de se coiffer du Léopold-Robert, sans se rappeler que le Léopold-Robert est une coiffure qui sied mieux pour le théâtre, pour visite ou pour mariage. Aux courses, il faut absolument de la fantaisie, s'assouplissant aux exigences et au sentiment de la villégiature, du plein air et du soleil.

Dans l'assistance : mesdames de Rothschild. La baronne Gustave était en mousseline rayée blanche et noire; la baronne Adolphe, en écru et noir. Madame de Poilly, en noir et bleu, chapeau de paille d'Italie, placé très en arrière et très-crânement, mais n'ayant rien de particulier comme chapeau de villégiature. La duchesse de Fezensac, robe écrue, chapeau rond en paille, orné de roses jaunes. Madame de Béhague, robe écrue, avec guipure blanche. La comtesse de Brantès, robe de toile écrue. Madame de Louvencourt, la comtesse de Boigne, madame de Perceval. Madame Lefevre, portant un ravissant chapeau. La vicomtesse de la Ferté-Meun, en gris-perle. La marquise de Galiffet, robe de teinte abricot.

La toilette la plus splendide qu'offrait cette réunion, correcte, dans sa fastuosité, était celle de madame la princesse Souvaroff; elle était à traine en foulard paille, garnie de dentelles brodées paille et jais, jupe avec plissés de mousseline blanche.

Autant le luxe vestimental serait étrange, porté par une femme ordinaire, autant ce luxe convient à une femme de haute condition, pour qui, d'ailleurs, l'élégance du visage et la beauté de la taille sont des immunités toutes spéciales. Le luxe, en pareille occurrence, est à sa place, dans son vrai cadre, par la raison que tout est harmonique.

Du côté *des profanes* il y avait, par-ci par-là, des audaces d'un goût douteux; ensuite, tout cela est si mal porté par elles, à quelques exceptions près, que toilettes, maquillage et parlage hurlent à blesser les yeux et les oreilles.

La *mise* de madame la comtesse de Montgomery était d'une fraicheur printanière ravissante; une *mise non assuming*, et merveilleusement calculée pour affronter les ardeurs d'une température accablante. Elle avait un costume de serge violette avec agréments de rubans en fil bleu; chapeau de paille avec rubans aux teintes assorties. Ce sont de ces toilettes qui, pour les yeux, *fleurent comme beaume*.

Madame la princesse de Metternich était en robe de soie rose pâle, tunique et corsage bleu-ciel; volants de dentelles noires, chapeau de dentelles noires garni de roses pâles.

Dans cette assemblée, l'élégance anglaise, dans une de ses expressions les plus élevées, s'est trouvée en présence de l'élégance française. La première était représentée par lady Cardigan, aujourd'hui comtesse de Lancastre, et la seconde, par la princesse Souvaroff, dont nous venons de parler.

Au nombre des souvenirs impressifs de cette réunion, indiquons une charmante individualité qui portait une robe de dentelles noires et blanches, la tunique et le corsage en dentelles également avec bandes de velours noir, chapeau de paille garni de roses pâles et de rubans bleus et d'un voile dont les plis encadraient gracieusement la tête.

Autre souvenir d'élégance correcte : une robe de mousseline blanche, corsage de soie bleue avec large ruban bleu descendant de la taille aux talons, chapeau de paille orné d'épis et de roses avec rubans bleus; jolie taille, démarche assurée et distinguée.

Enfin, une robe de soie noire à manches de mousseline blanche, chapeau noir; toilette d'une fine élégance, portée avec une désinvolture adorable et un air de fête.

Eugène Chapus.

LA BEAUTÉ DU PIED

Les Parisiennes sont depuis longtemps renommées pour leurs petits pieds et leurs fines chevilles.

Un pied étroit et cambré est signe de race, dit-on. Les romanciers ne manquent jamais de gratifier leurs héroïnes de pieds *aristocratiques*. C'est pourtant là un terme bien mal appliqué, car le pied plébéien est aussi souvent bien formé que le pied aristocratique ; ce qui est plus vrai, c'est que celui-ci est généralement mieux chaussé.

La forme des extrémités varie toutefois avec la race : ainsi les Anglais ont le pied plat ; les Russes, des pieds énormes aux attaches éléphantines. — C'est pour cette raison, dit-on, qu'une princesse russe a mis à la mode les robes à traine. — Les Américaines ont, en général, de très-jolis pieds, ce qui est assez difficile à expliquer, leurs ancêtres communs, les Anglais et les Allemands, étant fort mal doués sous ce rapport. Enfin, n'oublions pas de mentionner la race espagnole, si célèbre pour ses grands yeux et pour ses mains et ses pieds lilliputiens.

La beauté du pied ne consiste pas tant dans sa dimension que dans sa forme et l'harmonie de ses proportions.

Les pieds de la Vénus de Médicis excitent l'admiration de tous les connaisseurs. Ils ne sont pas d'une petitesse exagérée et suivent l'échelle de proportion adoptée par la plupart des sculpteurs de l'antiquité, c'est-à-dire que leur longueur est

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

celle du sixième de la longueur du corps. Leur forme est gracieusement elliptique, le second orteil dépassant le premier. Cette projection naturelle du second orteil est généralement arrêtée chez nous dans son développement par la compression de la chaussure. Les extrémités supérieures et inférieures sont toujours en rapport les unes avec les autres. Lorsque la main est belle et le poignet délicat, on peut, sans le voir, être certain que le pied est élégamment cambré et la cheville gracieusement arrondie.

On sait qu'en Chine les femmes du peuple, qui ont besoin de leurs pieds pour marcher, et les femmes de la famille impériale, qui sont d'origine tatare, se contentent des pieds que la nature leur a donnés et ne cherchent pas à leur donner la forme d'un sabot de cheval, beauté idéale aux yeux d'une bourgeoise du Céleste Empire.

Si un joli pied est un détail important de la beauté féminine, la démarche est encore une bien plus grave affaire : car si très-peu de personnes songent à remarquer si votre pied est court ou long, en forme de fuseau ou de fer à repasser, votre démarche, votre allure sautent aux yeux de tous ; et, comme il dépend de vous qu'elle soit gracieuse ou ridicule, vous devez y faire grande attention.

L'aisance et la grâce de la démarche tiennent surtout à la chaussure. Il faut qu'elle soit légère et prenne bien le pied, mais sans le serrer ; que, pour les chaussures de sortie, la semelle soit assez épaisse pour que le pied ne souffre pas du contact des cailloux ; que le talon soit de médiocre hauteur et ne se termine pas en pointe.

Les hauts talons pointus, si fort à la mode maintenant, rendent la démarche hésitante et sautillante, sans grâce et sans dignité. De plus, ils sont cause d'un nombre incalculable d'entorses et de foulures. Les médecins sont unanimes à les proscrire, mais les femmes sont si vaines qu'elles préfèrent risquer leur santé plutôt que de rester en arrière de la mode. S'il en est, parmi celles qui liront ces lignes, qui n'aient péché que par ignorance, nous les invitons à bien les méditer.

N. P.

BIBLIOGRAPHIE

La librairie Plon vient de faire paraître coup sur coup plusieurs ouvrages qui méritent que nous les signalions. C'est d'abord *La Cour et la Ville de Madrid vers la fin du* XVIIe *siècle, — relation du voyage d'Espagne par la comtesse d'Aulnoy* [1].

Connue principalement par ses contes de fées, qui ne donnent qu'une idée très-inexacte du véritable tour de son esprit, madame d'Aulnoy savait surtout observer et peindre. Rien n'est plus curieux que les détails de mœurs auxquels elle nous initie sur les Espagnols de son temps.

Ces mœurs, si étranges à nos yeux, se sont en grande partie perpétuées jusqu'à nos jours, et il en existe encore de nombreux vestiges. Madame Carey n'a pas manqué de le faire ressortir dans les notes et pièces ajoutées par elle à l'œuvre primitive de la comtesse d'Aulnoy, puisées toutes aux informations les plus sûres ; et ce n'est pas un des moindres attraits de cette restitution littéraire et historique si heureusement tentée.

Le livre, publié avec luxe, est enrichi d'un portrait de la comtesse d'Aulnoy.

M. Jules Favre n'oublie point qu'il est membre de l'Académie française et que ce titre oblige, bien que quelques-uns de ses collègues semblent parfois prendre à tâche de ne point s'en souvenir.

Nous avons lu, avec un plaisir et un intérêt que partageront tous les amis du beau style et des idées justes, les études de l'illustre avocat sur ces divers sujets : 1° des devoirs internationaux ; 2° éloge de Washington ; 3° de la condition des femmes dans les sociétés démocratiques ; 4° éloge de Jeanne d'Arc.

Ces études ne sont autre chose que les *conférences faites en Belgique*, en avril dernier, par l'ancien ministre des affaires étrangères du gouvernement de la Défense nationale. M. Jules Favre a eu l'heureuse inspiration de les réunir en un volume, et le public lui en saura gré.

Un livre dont l'éloge n'est plus à faire, car, de l'aveu de tous il figure parmi les plus beaux ouvrages qui soient sortis des mains de l'homme, c'est *l'Imitation de Jésus-Christ*.

Bien traduire cette œuvre qui, depuis des siècles, fait les délices du monde chrétien, la traduire surtout en beaux vers, ce n'est point une petite tâche. Le grand Corneille l'a entreprise et l'a ainsi rendue encore plus difficile à qui viendrait après lui et tenterait de l'imiter. Le premier qui l'ait osé est un prêtre du clergé de Saint-Sulpice, M. l'abbé Gaurel.

Le souvenir de l'auteur de *Cinna* nous met mal à l'aise pour apprécier comme il conviendrait la traduction de l'abbé Gaurel, publiée avec luxe par M. Plon. Disons pourtant que ce n'est pas seulement un livre de piété, mais une œuvre de saine littérature qui trouvera sa place dans toutes les bibliothèques des hommes de goût, aussi bien que dans celles des familles chrétiennes.

Dans un autre ordre d'idées, M. le comte de Gobineau publie — sous ce titre, *les Pléiades*, — un roman destiné à faire sensation. Il reprend la tradition du vrai roman français, vivement et spirituellement écrit, plein d'observations neuves et profondes, d'aperçus ingénieux, spirituels, empruntant à un dialogue toujours vif et d'une logique soutenue un attrait tout particulier.

C'est une étude du grand monde européen, du monde poli et intelligent, analysé selon la méthode pénétrante et subtile de Stendhal, mais avec une expression de sentiment, avec un mélange d'exubérance et de naïveté dans la passion, qui donnent à cette œuvre son caractère original et élevé.

Pour tout dire d'un mot, le livre de M. Gobineau résume la philosophie du bonheur par ce que l'amour a de plus exquis et de plus charmant. Il n'en faut pas davantage pour expliquer son succès.

Ch. D.

[1] Un vol. in-8, chez MM. Plon et Cie, rue Garancière, 10, Paris.

MÉLANCOLIE

Le jour se lève à peine, et déjà c'est le soir.
Hélas ! triste est mon cœur et sombre ma pensée.
Un dévorant chagrin tient mon âme oppressée,
Et je sens sur mon cœur peser son voile noir.

Sort cruel ! tous les maux sur moi semblent pleuvoir.
C'est l'avalanche sourde au flanc du mont lancée,
Qui des plus hauts sommets roule, jamais lassée,
Et sème ici la mort, plus loin le désespoir.

Que me veux-tu, douleur ? Implacable torture
Qui changes tous mes jours en une nuit obscure,
Es-tu le premier pas vers l'éternel sommeil ?

— Tu te trompes, ami ! Je suis l'ombre fidèle
Qui précède l'aurore et te la rend plus belle.
Regarde à l'horizon : tu verras le soleil !

Robert Hyenne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DESCRIPTION DES TOILETTES (PLANCHE G. N° 420).

1. Petite fille de douze ans. — Robe de mohair. Le devant de forme princesse garni de boutons, de poches, de biais et d'un volant plissé de 12 cent.; jupe plissée derrière, avec tunique drapée derrière et retenue de chaque côté au devant de la robe. Petite casaque Louis XV à manches courtes. (Voir la planche de patrons annexée à notre 1er n° de juillet.)

3. Petit garçon de huit ans. — Costume de drap léger gris, pantalon espagnol boutonné au-dessous du genou; veste demi-cintrée derrière, droite devant à plastron et boutonnée, grand col anglais.

4. Petit garçon de deux a quatre ans. — Costume écossais avec gilet à bretelles, décolleté en carré. Ceinture en large ruban écossais

COSTUMES D'ENFANTS

2. Costume de promenade pour fillette de dix ans. — Robe de popeline d'Irlande de forme princesse devant, à ceinture derrière avec large nœud de ruban à la taille. Manches page à barrettes sur bande de soie. — Chapeau de paille anglaise (forme marin) orné de ruban et d'une guirlande de fleurs de côté.

et manches courtes. — Chapeau marin. — Souliers de chevreau.

5. Petite fille de six ans. — Robe de coutil garnie dans le bas d'un dentelé en galon de laine. Corsage à basques découpées, décolleté en carré et à manches courtes. Ceinture de ruban et même ruban dans les cheveux.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1147

Lévy imp. r. des Marais 66.

Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Modes de Mmes Brunhes & Hunt, r. Meyerbeer 4 – Plumes et Fleurs de Perrot Petit & Cie

Ceinture Regente de Mmes De Vertus Sœurs, r. Auber 12 – Foulards du Comptoir des Indes, Bd Sébastopol 129.

Parfums de Pinaud & Meyer, Boulevd des Italiens 30 – Eau Gauloise de Mme V. Rolende, r. de Provence 4.

Entered at Stationer's hall.

LONDON. Ad. Goubaud & Son 30, Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DÉTAILS DE MODES (PLANCHE G. N° 423).

1. Bonnet-coiffure, composé d'un drapé de tulle et d'une haute dentelle encadrant le chignon, et retenu derrière par un nœud de ruban à pans et un coquillé de dentelle, grappes de fleurs au milieu.

2. Corsage à gilet sans manches ; le gilet de faille bleue à poches, le corsage de gaze de soie complétement bouillonné, à revers avec haute tron devant formant décolleté carré, deux nœuds de ruban et un sur chaque manche.

5. Robe d'enfant en piqué blanc garnie de broderies anglaises. Cette robe est plissée devant, le pli du milieu soutaché ; bretelles soutachées encadrées de broderies ; volant brodé posé dans le bas, de chaque

MODÈLES DE LINGERIE

collerette tuyautée ; pèlerine carrée encadrée de dentelle noire, haute dentelle à l'intérieur de la collerette et nœud de côté.

3. Bonnet-coiffure. Coquillé de mousseline plissée retombant derrière en catalane, touffe de volubilis posée sur le sommet de la tête ; coques de ruban à pans derrière.

4. Parure habillée en valenciennes ; haute collerette montante à plas- côté et derrière. Même broderie anglaise autour des manches courtes.

6. Parure simple en fin nansouk ; col montant plissé et renversé devant, plastron plissé encadré d'une bande brodée, manche assortie avec haut revers plissé orné de broderie et manchette retombante. (Pour ces deux derniers modèles n°s 5 et 6, voir la planche de patrons annexée à notre 1er n° de juillet.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

BENGALI

OU

LES FILS DU PENDU

(HISTOIRE INDIENNE. — SUITE.)

La remarque était juste. Après avoir obtenu l'attention désirée, une masse végétale, qui avait d'excellentes raisons pour ne s'enraciner nulle part, disparaissait derrière une éminence rocheuse.

De ce point, l'ami d'Edgard n'eut qu'à suivre une pente assez rapide. Cette pente, en tournant à gauche sur elle-même comme un escalier, conduisait à une excavation comparable à celle qui abritait la première barque ; à cela près que la nouvelle grotte avait une aire élevée et parfaitement sèche.

A peine Gustave déposait-il son fardeau, qu'une exclamation de joyeux étonnement échappait aux deux jeunes gens.

Un coin de la grotte recélait des bananes, des limons, des goyaves, proprement disposés sur des feuilles de latanier. Un peu de nourriture, d'ombre et de fraîcheur était ce qui manquait aux voyageurs, surtout au jeune créole, pour ne pas mourir en route ! Jamais bienfait de la Providence ne parut se manifester mieux à propos.

A ce titre, les fruits appartenaient aux premiers venus, sans doute ; c'est pourquoi on n'hésita pas à en profiter.

Oublieux un instant de leurs graves soucis, Gustave et son compagnon se félicitaient de cette chance inattendue. Un léger bruit sur le sable attira leur attention.

— Bengali ! s'écrièrent-ils.

— Moi-même... Ce que vous avez trouvé là, messieurs, suffit-il à rétablir vos forces?

— Parfaitement.

— Et, ajouta Edgard, c'est toi, je le devine, mon garçon, que nous devons remercier ?

— C'était bien le moins que je fisse. Ne savais-je pas combien vous deviez souffrir, après tant de fatigues? Malheureusement, je n'avais pas autre chose et il m'a fallu du temps et une certaine adresse pour vous rejoindre impunément.

— Que veux-tu dire?

— Saïd-Yama vous suit depuis ce matin.

— Saïd-Yama?

— Nous ne l'avons pas même aperçu.

— Il n'en saurait dire autant. A l'heure où je vous parle, une bien faible distance vous sépare d'un ennemi mortel.

— Qui l'empêche de se montrer? Il trouverait maintenant à qui parler !

Et le jeune Français brandissait le poignard qui lui servait de couteau.

— Il s'en doute bien ; aussi prétend-il continuer à jouer de ruse avec vous, répondit Bengali.

Après une rapide inspection des abords de la grotte, le fils de Neddy-Neddy vint s'asseoir par terre, auprès d'Edgard Davidson et de Gustave Gérard, et les mit au courant des événements qu'ils ignoraient.

Si pressé qu'il fût de courir après les fugitifs, le fils aîné de Ben-Saïd aurait mal répondu aux pernicieux instincts d'une nature diabolique, si la fureur qu'il nourrissait contre son jeune frère n'eût absolument laissé derrière elle aucune trace.

Une violente étreinte, en manquant d'étouffer Bengali, l'avait enlevé du bateau et rejeté dans le fleuve, après un choc horrible contre le bord.

Évanoui de souffrance, le malheureux garçon n'avait repris l'usage de ses sens que pour lutter à grand'peine contre une mort à peu près assurée. Il nageait comme une dorade; mais cette fois le courant l'entraînait, le disputant aux joncs sous-marins, aux roseaux, comme aux pointes sablonneuses qui, çà et là, pouvaient ralentir sa route, sans l'arrêter tout à fait. Mais soudain, il se sentit saisi, attiré vers le rivage par une double paire de mains aussi noires que vigoureuses.

— Monsieur John! monsieur Tom! s'écria-t-il, avec une agréable surprise.

— Petit Bengali !

C'étaient en effet les deux Mozambiques.

Le profond sommeil amené par l'ivresse, après un usage abusif des mangues semées sur leur route par le perfide Saïd-Yama, venait de se dissiper enfin.

Ils avaient dormi comme des marmottes, ronflé comme des orgues : cela suffisait au retour de toutes leurs facultés physiques et intellectuelles ; mais cela ne pouvait que leur inspirer, en même temps que de vives inquiétudes, le plus vif désir de réparer le temps perdu.

Cependant l'ignorance des événements actuels excitait médiocrement les deux nègres à poursuivre un chemin qui, selon toute probabilité, ne devait les conduire qu'à une catastrophe.

La lutte engagée entre l'intérêt personnel et un devoir dont ils comprenaient fort bien les exigences, retenait nos gaillards en suspens; c'est-à-dire que chaque pas en avant était aussitôt effacé par un en arrière.

Ils étaient là marchant.... s'arrêtant.... se grattant le front pour trouver une idée, et la nuque en signe de grand embarras de ne pas la voir venir.... quand apparut à leurs yeux un corps humain descendant à fleur d'eau le cours du Hougly.

Un même sentiment, fort à leur louange, eut bientôt provoqué une tentative de sauvetage. On en connaît le résultat, rendu moins difficile par le passage du corps près de quelques blocs amoncelés aux dépens de la largeur du fleuve.

Rien ne pouvait mieux aider au dénoûment de la situation que la présence du jeune Hindou.

Le second fils de Ben-Saïd était trop intelligent pour se demander ce que l'on pouvait obtenir des deux Mozambiques, pétris seulement d'excellentes intentions.

— Sir Edgard, commença-t-il.

Mais à peine avait-il ouvert la bouche, que Tom et John bondissaient sur eux-mêmes, avec force cris et gambades.

— Quoi ! quoi ! Bengali parle à présent, dirent-ils.

Le jeune paria ne put s'empêcher de rire ; mais jugeant l'heure inopportune pour se faire passer comme sorcier :

— Oui, messieurs, grâce aux bons soins d'un excellent docteur, j'ai enfin recouvré l'usage de la parole. Permettez-moi de l'utiliser en faveur de vos maîtres.

Et il reprit.

— Sir Edgard a délivré son ami Gustave. Ils sont tous les deux en route pour l'île des Caïmans, où se trouve miss Henriette. Saïd-Yama les poursuit. Il prétend sacrifier le frère et la sœur demain matin, au lever de l'aurore, car demain est l'anniversaire de la mort de Ben-Saïd Il faut empêcher à tout prix une si noire action de s'accomplir. J'ai renvoyé White avec un billet à l'adresse de sir William. Si la Jument a pu regagner Davidson-House, tout est bien ; mais dans le cas contraire, tout serait perdu. Retournez-donc bien vite sur vos pas. Afin d'aller promptement, plus sûrement, ne quittez le bord du fleuve qu'au moment où vous apercevrez Barrack-Poor sur votre gauche. Si votre maître a reçu mon avis, il sera en route par le même chemin ; alors, vous n'aurez que plusieurs heures de marche avant de le rencontrer ; autrement vous n'irez jamais assez vite, car ayant tout à préparer, à peine aura-t-on le temps de franchir un si long espace dans le bref délai qui nous reste. Enfin, pour assurer un plein succès, il faut que la fin de la nuit trouve déjà dans l'île sir Davidson et tout son monde. Il

faudra se munir de légères embarcations portées sur des voitures, couper court à partir de l'endroit où nous sommes et que vous reconnaîtrez, enfin, se méfier des caïmans, fort nombreux et toujours voraces, qui infestent tous les abords de l'île qui porte leur nom. Allez ! et assurez sir William que de mon côté rien ne sera négligé dans l'intérêt d'une cause qui est aussi la mienne !

Quoi qu'en pensât Bengali, ses noirs auditeurs n'avaient pas besoin qu'on leur dît deux fois la même chose, quand il s'agissait surtout d'une affaire de cette importance.

John et Tom s'étaient contentés d'un seul coup d'œil, d'un seul cri de ralliement.

Le fils de Neddy-Neddy n'avait pas achevé, qu'adoptant le pas gymnastique, ils avaient déjà mis entre eux et l'Hindou une distance considérable.

Leur empressement à quitter des parages dangereux et à se rapprocher de l'habitation de sir Davidson tenait aussi à une autre cause.

— Nous avons été gourmands, hier, et nous avons perdu notre temps; mais puisque, d'après Bengali, sir Edgard n'avait pas besoin de nos services pour délivrer Gustave, nous devons nous féliciter d'un accident qui nous a permis en même temps de sauver la vie au protégé de miss Henriette, et de porter à sir William des renseignements nécessaires au salut de ses chers enfants !

Ainsi renseignés sur ce qu'ils voulaient savoir, Edgard et Gustave se déclarèrent suffisamment reposés.

Un bruit semblable à celui d'un corps volumineux qui tombe dans l'eau retentit. Aussitôt, une gerbe liquide, bondissant de l'endroit du fleuve qui longeait la grotte, se répandit jusqu'aux trois personnages.

— Qu'est-ce que c'est que çà ?

Les deux jeunes gens se précipitaient au bord du Hougly. Le paria n'eut que le temps de retenir le frère de miss Henriette.

— Saïd-Yama ! s'écriait Gustave, penché sur une sorte d'abîme formé par la roche perpendiculairement taillée, et contre laquelle un remou venait incessamment exercer une colère inutile.

— Prenez garde ! ajouta le jeune créole, prêt à combattre avec lui leur ennemi commun.

— Oh ! ce n'est pas à vous qu'il en veut, à présent que de vous-mêmes vous approchez de l'île où il prétendait vous conduire prisonniers, observa Bengali, c'est à moi.

— A toi ou à nous, je doute qu'il parvienne à nuire autrement qu'en paroles ! repartit Edgard.

La situation du Maître-Diable était, en effet, terrible. A moins d'une crue immédiate et considérable, il ne pouvait, seul, atteindre aucun des rochers.

N'ayant pied nulle part, Saïd-Yama s'épuisait en efforts bien difficiles pour ne pas couler au fond de cette espèce de puits. Un seul côté, celui du fleuve, promettait bien la liberté, mais à une condition : celle d'aller reprendre terre à un demi-quart de lieue en aval de la grotte.

Il fallait moins de temps à Bengali pour échapper à la fureur du monstre; voilà pourquoi ce dernier, que trop de curiosité avait fait tomber dans le gouffre, ne renonçait pas encore à l'espoir d'arriver jusqu'à son jeune frère.

— Tu as oublié la prudence, lui cria Bengali, en cherchant à saisir nos paroles du haut des rochers, et tu as perdu l'équilibre. Tire-toi de là en t'éloignant à la nage, et vous, messieurs, venez vite !

A ces mots, Bengali s'engageait dans une voie souterraine dont on n'avait pas remarqué l'ouverture au fond de la grotte.

— Nous manquons de lumière ; mais n'importe, j'irai devant. Sir Edgard, prenez ma main, et que M. Gustave prenne la vôtre. Attention ! le sol est raboteux, la voûte n'est pas toujours assez haute pour que l'on puisse marcher debout, et nous en avons ainsi pour trois quarts d'heure.

— Va donc ! répondit le créole.

— Et que Dieu nous protége !

Edgard et le jeune Français échangeaient ces mots à la dérobée dans un rapide coup d'œil.

— Si la confiance que nous accordons à notre guide n'est que le résultat d'un tissu de machinations, gare à nous !

Rien ne devait justifier une pareille crainte. Une seule fois elle revint mordre au cœur ceux qui étaient obligés de s'en remettre aveuglément à l'enfant qui les précédait. Vers le milieu, le souterrain présentait un brusque affaissement, assez profond pour étonner au moins les gens qui le traversaient en ignorant cette circonstance; mais le sol reprenait bientôt un niveau raisonnable ; on en était quitte pour la peur.

La route que l'on suivait ainsi de cette manière semblait avoir été creusée à la longue par des infiltrations à travers des blocs de rochers, dépendance de la chaîne des Rocs-Jaunes, qui formait un coude autour duquel passait le Hougly. Ainsi, la voûte obscure, jouant le rôle d'une corde avec son arc, simplifiait un voyage qui, en bateau comme le long de la côte, eût demandé plusieurs heures.

Edgard Davidson et Gustave Gérard respirèrent doublement à l'aise en retrouvant le grand air et la lumière. Leur joie augmenta lorsqu'ils aperçurent devant eux une seconde rive tellement proche relativement à la largeur habituelle du fleuve, qu'elle ne pouvait appartenir qu'à une île,

— Oui, messieurs, répondit l'Hindou, avant même qu'on lui eût adressé la question :

— Cette île est celle des Caïmans ?

— Enfin ! dit le jeune créole, en joignant les mains, enfin ! nous approchons du but !

— Et comment y parvenir ? demanda Gustave Gérard.

Pour toute réplique, Bengali montra un abri naturel sous lequel se cachait une barque.

L'embarcation ne valait guère mieux qu'un radeau, dont elle n'était en réalité qu'un diminutif. Elle se composait de trois ou quatre soliveaux liés ensemble, dans le sens de la longueur, et son aspect ne manquait pas d'analogie avec les trains de bois que l'on voit sur la Seine.

— Eh bien, qui nous arrête ?

Avant de répondre, l'Hindou crut devoir gravir les roches riveraines, du sommet desquelles on embrassait de toutes parts un horizon plus vaste.

— Rien, dit-il, ne vous empêche de quitter immédiatement le rivage.

— *Vous !* remarqua le jeune Français, avec une surprise que partageait son camarade; ne veux-tu donc plus nous accompagner ?

— Je le voudrais; cela est impossible, et vous le comprendrez en écoutant ce qui me reste à vous dire :

— Saïd-Yama vous a suivis en même temps que moi, vous le savez. Il craignait que vous n'allassiez chercher du secours à Davidson-House. Persuadé que nul motif, à présent, ne peut vous éloigner de l'île des Caïmans, il se félicite en songeant qu'aussitôt débarqués on vous fera prisonniers; or, comme on ne saurait vous tuer, sous peine d'avoir à compter avec mon frère, il est certain de vous retrouver pour le supplice de demain.

— C'est vrai, dit Edgard; nous ne sommes plus que deux, et nous ne possédons pour toutes armes que les poignards que tu nous as donnés.

— Nos fusils, nos munitions, nous ont été enlevés, ajoutait Gustave Gérard.

— Il faut pourtant que nous arrachions ma pauvre sœur aux mains de ces barbares !

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Et plus désolé que jamais, le créole anglo-indien ne cessait de murmurer :

— Comment faire? comment faire?

Le jeune paria reprit la parole, avec la vivacité d'un individu contrarié d'interruptions si fréquentes.

— Le Maître-Diable ne doit plus avoir qu'un désir, dit-il, celui de s'opposer de tout son pouvoir à l'arrivée en ces lieux de sir William et de la nombreuse escorte qu'il ne manquera pas d'amener avec lui. Il fera donc une chose toute naturelle: il profitera de ce que l'on ne connaît point sa personne, pour servir de guide à des gens trop heureux d'une pareille rencontre. Arrivés à l'entrée du souterrain, que votre père et son monde s'engagent dans ce chemin dont ils ignorent l'étendue; or, qu'adviendra-t-il? Saïd-Yama, par les moyens dont il dispose, aura fait venir une vingtaine de ses subordonnés, lesquels, divisés en deux troupes, l'une en avant, l'autre en arrière, peuvent condamner les issues, opération plus simple et moins compromettante que l'usage des poignards ou des armes à feu que vous regrettiez tout à l'heure.

— Oh! mon Dieu! mais ce serait épouvantable!

— Aussi me voyez-vous prêt à l'empêcher, messieurs; voilà pourquoi je vous abandonne à vous-mêmes, non sans toutefois vous donner un dernier conseil.

— Je vais vous aider à mettre à flot l'embarcation. Je partirai. Vous n'aurez d'abord qu'à vous laisser aller à la dérive. Chercher à débarquer dans la portion de l'île qui nous fait face serait une imprudence inutile. C'est à l'autre extrémité, que nous avons dépassée en prenant la route souterraine, qu'il convient d'arriver avant la nuit tombée, afin d'échapper aux vedettes qui ne veillent guère pendant le jour. A cette extrémité seule se trouve un point accessible, autant par la nature du terrain que par le peu de surveillance des sentinelles du camp de Saïd-Yama. Vous le reconnaîtrez encore à la présence d'un des bateaux que vous avez vus; à moins que pas un seul des gens appelés par mon frère ne soit rentré dans l'île. La seconde barque est restée, après mon départ, aux Roes-Jaunes. Qu'elle y soit encore ou qu'elle n'y soit pas, il est urgent que nul ne vous aperçoive avant les clartés de l'aube naissante.

— Mais, demanda le créole anglo-indien, si, malgré tout, on nous fait prisonniers?

L'enfant se prit à rougir. On devait croire à de l'embarras de sa part. Ce n'était que l'effet d'un actif travail de la pensée.

— Cela offrirait, répondit-il, plus d'avantage que tout le reste; mais cela serait bien hardi peut-être.

— Enfin, de quoi s'agit-il; d'attaquer à nous deux ces misérables?

— Non.

— Et quoi donc?

— De vous laisser surprendre, et prendre! ajoutait Bengali.

— Et tu dis que cela servirait...

— A inspirer plus de sécurité, c'est-à-dire moins de prudence aux gens que sir William vient punir de tant de cruauté.

— Eh bien, dit Edgard, nous suivrons le conseil que tu nous donnes.

— Oui; mais, objectait encore le jeune Français, par un reste de méfiance à l'endroit du paria, si le moment suprême nous trouvait sans secours devant les préparatifs du supplice de miss Henriette?

Un silencieux éclat de rire, où l'orgueil s'unissait à l'incrédulité, anima soudainement le visage expressif de l'Hindou.

— Le fils de Neddy-Neddy, prononça-t-il d'un ton ferme, sera dans tous les cas auprès de sa bienfaitrice. La mort, seule, pourrait le dispenser de ce devoir; mais le Dieu tout-puissant dont miss Davidson parle sans cesse est trop plein de miséricorde pour ne pas favoriser ceux qui espèrent la sauver d'un trépas horrible!

A ces paroles, qui, pour affermir l'espérance, rappelaient la grandeur du péril, Edgard et Gustave se sentaient frissonner.

— Allons, dirent-ils, en s'efforçant de ne plus réfléchir, à présent que la décision est prise, ne songeons qu'à la mener sans tarder et résolûment à bonne fin.

Moins d'un quart d'heure après cette conversation, Bengali avait disparu, et l'embarcation, livrée presque à elle-même sur le Hougly, descendait lentement le courant.

Les jeunes gens, étendus côte à côte sur les longues pièces de bois, éprouvaient trop d'angoisses terribles pour s'arrêter volontiers, même aux réflexions toutes naturelles que devait provoquer cette suite non interrompue d'aventures. La moindre était si loin de leur pensée il y avait à peine soixante heures!

Tout à coup, un murmure étrange retentit autour de l'embarcation. Il semblait partir du fond du fleuve. Il grandissait, il approchait. Des oscillations que rien n'expliquait encore menaçaient l'équilibre du fragile esquif.

Edgard jeta un cri, et ce cri exprimait tant d'épouvante, que Gustave, surpris, fut debout aussi vite que son camarade.

— Qu'y a-t-il? et pourquoi êtes-vous si pâle, si tremblant?

— Vous le demandez? Mais vous n'entendez donc rien? vous ne voyez donc rien?

— Mais quoi donc?

Et d'une main frémissante, le créole anglo-indien désignait une espèce de bouillonnement à droite, à gauche, partout enfin.

Le jeune Français regarda mieux, en prêtant une oreille attentive.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-il, pénétré des mêmes terreurs qui gagnaient de plus en plus son compagnon d'infortune, des caïmans!

Il y avait, en effet, de quoi frémir.

Nous avons déjà dit que cet amphibie appartient au genre des reptiles crocodiliens. Malgré la faculté de vivre aussi bien sur terre que dans l'eau, c'est en nageant qu'il peut le mieux exercer toute son agilité, toute sa force.

Il n'élève souvent que la partie de la tête où se trouvent les yeux. Il peut ainsi guetter les animaux qui viennent se désaltérer au bord des fleuves. Il plonge alors; il va les saisir par les jambes. Il les entraine jusqu'à ce qu'ils se noient. Inutile d'ajouter que la chair humaine est parfaitement de son goût.

Une douzaine de ces monstrueuses bêtes s'agitaient au fond des ondes à demi transparentes. De leur gorge s'exhalait une sonorité comparable à un chant plaintif: ce qui est encore une des particularités de leur espèce.

Plusieurs, déterminés par une faim dévorante, gagnaient de vitesse en bousculant les autres. Déjà ils ne craignaient pas d'allonger un affreux museau et d'étendre une horrible patte vers les malheureux qui, ne sachant comment les chasser, encore moins comment les combattre, commençaient véritablement à perdre la tête.

Une pensée horrible venait, en même temps, s'imposer. Edgard et Gustave se demandaient, la mort dans le cœur: Bengali ne serait-il, décidément, qu'un misérable hypocrite, mille fois plus à mépriser que son frère? Ce qui arrive, et qu'il devait bien prévoir, ne répondrait-il qu'à une soif de vengeance capable d'animer au même degré les deux fils de Ben-Saïd?

XX

La vengeance de chrétienne.

Revenons maintenant à miss Henriette.

La barque où elle avait été enfermée, après avoir jeté au hasard sur le rivage les roses de Bengale qu'Edgard devait ramasser et reconnaître, contenait, en outre de quelques femmes, tout ce que les bandits avaient volé, depuis quelque temps, aux alentours de Barrack-Poor.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

La peur d'être arrêtés par ceux qui les poursuivaient, et dont ils ignoraient le nombre, s'augmentait de celle d'avoir à restituer sans doute une quantité d'objets d'une valeur incontestable. Elle absorbait assez tout ce vilain monde pour assurer à la jeune prisonnière une tranquillité relative pendant la première nuit et le commencement du jour suivant.

En quittant les Rocs-Jaunes, hommes et femmes s'étaient mis aux avirons avec une énergie incomparable. Une légère brise matinale enflait la grande voile quadrangulaire fixée à l'avant du petit bateau.

La cabine où miss Davidson jouissait d'un peu plus de liberté que le jeune Français dans la sienne offrait aussi moins d'étendue.

La jeune fille subissait encore la profonde lassitude morale et physique dont on remarquait les premiers symptômes au début de son enlèvement. Des pleurs, des prières n'avaient obtenu qu'un dédaigneux silence. Condamnée à ne pas même constater de ses propres yeux le voisinage de l'ami de son propre frère, elle se voyait réduite à un affreux désespoir.

— Mon Dieu ! pensait-elle, ce n'est pas uniquement pour moi que je vous implore. J'accepte les épreuves qu'il vous plaira de m'envoyer ; mais ceux qui m'aiment et que mon absence fait déjà bien souffrir, Seigneur! n'aurez-vous point pitié d'eux?

Vers midi, une tête sauvage se montrait à la fenêtre, et un bras étendu laissait tomber des aliments grossiers. Il fallait avoir bien faim pour se décider à y goûter. Un limon, quelques bananes, fut tout ce que la prisonnière osa porter à sa bouche.

On avait d'autant plus chaud que la réflexion des rayons du soleil sur les eaux du Hougly, comme sur un miroir, ajoutait à leur propre intensité. L'intérieur de la cabine ressemblait à une fournaise. Un sommeil de plomb finit par s'emparer de la jeune fille. C'était bien ce qui pouvait de mieux lui advenir.

Quand elle se réveilla, au tapage qui se faisait autour d'elle, une vigueur opiniâtre avait triomphé des résistances du courant du fleuve. On touchait au terme du voyage.

Quantité d'autres femmes, d'autre enfants, assemblés sur le rivage, attendaient avec impatience.

Le contenu de la grande cabine fut enlevé, transporté avec un excès de zèle qui ressemblait à du pillage. Les objets, plutôt appréciés d'après leur éclat qu'en raison de leur valeur intrinsèque, obtenaient un succès colossal, célébré par des cris à vous déchirer le tympan.

Dans le feu du premier enthousiasme, on oubliait miss Davidson. Sa vue augmenta l'effervescence. On reconnaissait la fille de sir William, de l'homme qui, dans l'esprit de cette multitude, pouvait s'opposer à la mort ignominieuse de l'ancien chef de voleurs. On attendait depuis un an de justes représailles. En fallait-il davantage pour élever le délire sanguinaire à son apogée ?

Miss Henriette était plus morte que vive.

On s'en saisit comme d'une proie. On se disputait le plaisir de l'emporter jusqu'à l'endroit du campement. D'affreuses créatures, peu soucieuses de l'effrayer, de la faire souffrir, lui tiraient la tête, les bras et les jambes. Survint une grande vieille, véritable diablesse. Elle eut bientôt vidé la question du partage, en s'adjugeant la captive, qu'elle plaça du même coup, sur son épaule ; après quoi, elle se mit à courir si vite que l'on avait de la peine à ne pas rester en arrière.

La foule prit ainsi le chemin qui menait au camp des bohémiens asiatiques.

L'île des Caïmans, beaucoup plus étendue en longueur qu'en largeur, commençait par une pointe. Elle finissait avec la forme ronde, comme un cerf-volant. Bengali ne mentait pas en annonçant un lieu presque inabordable. Une végétation merveilleuse assurait à la fois l'ombre et le mystère. On eût dit un bloc immense arraché aux plus belles forêts de l'Inde par un cataclysme, et entraîné par une inondation diluvienne.

Au milieu, une dizaine de huttes avaient été construites avec l'insouciance particulière aux gens à qui un séjour de quelque durée est rarement permis dans le même endroit. Entre elles, un espace réservé aurait pris le nom de place publique, si l'ensemble eût mérité de s'appeler un village.

Cet espace recevait pêle-mêle tout ce qui ne pouvait prendre une part utile aux expéditions dangereuses dont le produit aidait un affreux monde à ne pas mourir de faim.

En outre de ceux qui arrivaient, il y avait là quelques femmes et des enfants.

Devant les huttes s'élevaient de grands arbres. Les basses branches portaient de jeunes garçons, occupés, les uns à balancer leurs petits frères, leurs petites sœurs, suspendus dans de larges corbeilles, d'autres à déguster des fruits mûrs ou à se les jeter mutuellement, comme des magots ou des ouistitis.

L'illusion fut complète, quand l'apparition du joyeux cortége, en excitant la curiosité de cette marmaille, provoqua bien vite une dégringolade générale.

Le butin, réuni en tas au milieu de la place, offrait un singulier contraste avec les haillons sordides qui servaient de vêtements aux bandits et à leurs familles.

Le partage ne devait avoir lieu qu'en présence de Saïd-Yama. En attendant, on couvait des yeux tant de richesses. On palpait les étoffes. L'or et l'argent passait de mains en mains.

Miss Davidson portait une robe de mousseline, des pendants d'oreilles, un collier ; le tout assorti à son teint de lis et à sa blonde chevelure.

Cette parure ne devait pas frapper impunément le regard fauve des femmes aux mains desquelles elle avait été confiée.

— Beau ! beau ! s'écriaient-elles, dans un idiome incompréhensible et en serrant de près la jeune fille,

Or, avec de telles créatures, de l'idée au fait il n'y a pas même le temps d'un scrupule.

Déjà la plus proche saisissait un bracelet. Une autre osait porter des mains sordides sur une poitrine palpitante. Alors toutes les jeunes harpies se déchaînèrent avec autant d'impétuosité que de convoitise,

— A moi ! à moi ! c'est pour moi ! disaient-elles.

Ces exclamations déterminèrent une lutte acharnée et de violents efforts pour arracher à la pauvre captive des bijoux qu'elle ne songeait guère à refuser.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! mais vous me faites mal !... Attendez ! attendez ! je vais vous les donner !

Plaintes inutiles, vaines promesses ; on ne la comprenait pas, et l'intention d'offrir elle-même ce que l'on prétendait obtenir de force ressemblait trop à un mouvement défensif pour éloigner les dangers d'un contact horrible.

Alors, ce que la pitié ne savait pas accorder, miss Davidson en fut redevable à l'autorité de la grande vieille, qui, un instant absente, revenait auprès de la prisonnière avec un empressement farouche.

Cette femme, très-avancée en âge, était la doyenne de la compagnie errante. On la nommait Kaly-Kouba. Elle joignait à une maigreur excessive des allures masculines faites pour effrayer même les gens habitués à la voir. L'usage du bétel, en lui brûlant les dents et les gencives, achevait de lui donner un hideux aspect.

Elle criait d'une voix glapissante :

— Arrière, effrontées ! gueuses ! coquines ! Que faites-vous là, paresseuses ! plutôt que d'aller aider aux préparatifs du souper ? Les braves gens qui arrivent sont affamés comme des loups ! Allez ! allez ! et ne tourmentez pas une enfant bien gentille et qui ne sera pas fâchée de se mettre aussi de bons morceaux sous la dent !

Le conseil était un ordre. On hésitait cependant à le suivre.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Ah ! c'est comme ça que vous m'écoutez, petites vipères !

Une trique se trouvait là. Saisie et manœuvrée à tour de bras, elle eut bientôt dispersé les vilaines filles qui, pourtant, ne se retiraient qu'à regret.

Miss Henriette respira. Elle se croyait tranquille. Hélas ! elle ne gagnait guère au change.

(*La suite au prochain numéro.*) Alfred Séguin.

A NOS ABONNÉES

L'administration du *Moniteur de la Mode*, avec l'intention d'être agréable à ses abonnées, vient de s'entendre avec l'une des premières maisons de parfumerie de Paris, et, à l'aide d'un sacrifice, elle peut offrir à ses lectrices, au-dessous du prix coûtant, un produit indispensable à la toilette : nous voulons parler de la *Veloutine Viard*.

Ce produit, qui a atteint un perfectionnement inconnu jusqu'à ce jour, remplace avantageusement la poudre de riz, dont il n'a pas les inconvénients.

La maison Viard a fait, de son côté, un sacrifice pour mettre nos lectrices à même d'essayer ce produit et de s'attirer une clientèle et un succès justifiés.

Cette maison donnera à toute abonnée du *Moniteur de la Mode*, sur la présentation de la bande de son journal justifiant de son abonnement, et cela jusqu'au 30 juin 1874 (quelle que soit la durée de l'abonnement), une grande boîte de *Veloutine Viard* perfectionnée, blanche, rosée ou Rachel, avec la houppe en cygne du prix de six francs, moyennant le prix exceptionnel de *trois francs*.

Les abonnées des départements pourront jouir de cet avantage, en envoyant en plus 1 franc pour les frais de port et d'emballage, c'est-à-dire *quatre francs*, pour recevoir *franco* dans toute la France.

Toute demande pour Paris et les départements doit être accompagnée d'une bande du journal et adressée *franco* à M. Viard, parfumeur, 2, place du Palais-Royal ; indiquer la nuance que l'on désire : blanche, rosée ou Rachel. Ne s'adresser, dans aucun cas, à l'administration du journal.

REVUE DES MAGASINS

Décidément, il n'y a pas de toilettes plus élégantes que les costumes et robes de foulard. Par sa souplesse soyeuse, sa fraîcheur, ses nuances adorables, ce tissu est inappréciable en été ; il produit un charmant effet sous les verts ombrages et supporte bravement les rayons du soleil. C'est l'étoffe préférée de nos élégantes, qui ont pu en apprécier depuis longtemps tous les mérites.

Parmi les tissus indiens qui ne se trouvent qu'au *Comptoir des Indes* et constituent les plus saisissantes nouveautés de la saison, nous signalerons aux femmes de goût le crêpe Osaka, le Bénarès, le Bangalore et le Rhotian, en toutes nuances nouvelles, claires ou foncées. Ces étoffes se drapent avec une grâce incomparable, et doivent être employées en tuniques et polonaises.

C'est au *Comptoir des Indes* qu'on est sûre de trouver la plus riche collection de foulards unis et croisés que l'on puisse rêver. On peut avoir un costume charmant depuis 38 francs, et en compléter l'élégance par une écharpe assortie de crêpe de Chine frangée, vendue 28 francs dans cette maison. Ces écharpes, de toutes couleurs, obtiennent le plus grand succès au *Comptoir des Indes*, qui a eu la bonne pensée d'adjoindre à ses tissus des garnitures assorties, composées de franges de soie ou de guipures de laine. En s'adressant au *Comptoir des Indes*, il suffira d'indiquer la quantité de garnitures désirée, pour recevoir étoffes et garnitures au complet. C'est surtout en province et à l'étranger que cette ingénieuse combinaison rend de grands services, car il y a des endroits où les rassortiments sont presque impossibles, pour ne pas dire tout à fait.

Écharpes et robes sont envoyées *franco*, mais lorsque l'écharpe seule sera demandée, elle ne sera expédiée qu'en échange d'un mandat sur la poste joint à la commande.

Teintes unies, pois, rayures, dessins, sont, au *Comptoir des Indes* (boulevard Sébastopol 129), des merveilles de fraîcheur et de coloris.

— Mesdames Brunhes et Hunt, dont nous approuvons toutes les créations, ont un tel sentiment de la beauté féminine qu'elles ont trouvé le secret d'embellir leurs clientes avec leurs adorables chapeaux.

Pas deux chapeaux qui se ressemblent chez ces véritables fées, mais quelles formes séduisantes, quel harmonieux ensemble ! Comme fleurs et nœuds sont posés avec goût et inspiration ! Toujours en avance d'une saison, les chapeaux de mesdames Brunhes et Hunt édités ce printemps ne sont adoptés que l'hiver prochain.

C'est donc créer la mode que de porter un chapeau de cette maison, où la fantaisie coquette règne en souveraine.

Les chapeaux assortis aux toilettes se composent de fonds mous en soie et de passes de paille avec couronne de fleurs en dessous et guirlande posée de côté ou en diadème.

Le chapeau *Orphée* coiffe à ravir ; il se fait en paille noire ou blanche avec couronne de fleurs variées en dessous ; on le garnit d'une écharpe, d'un foulard ou de larges rubans écossais.

Le chapeau *Henri III* est le chapeau de voyage par excellence ; avec la longue plume rejetée derrière, il donne une crânerie séduisante à la physionomie. Le chapeau *Longueville* et le chapeau à larges bords, dit chapeau de bergère, sont des chapeaux de campagne indispensables quand on veut se préserver sérieusement du soleil. Mesdames Brunhes et Hunt excellent dans la composition de ces chapeaux, qui ont un genre tout spécial d'élégance en sortant de chez elles.

Que celles de nos lectrices qui veulent être coiffées avec goût, élégance et distinction, s'adressent à mesdames Brunhes et Hunt (rue Meyerbeer, 4).

— Les gens du monde ont adopté l'opoponax : c'est le parfum à la mode. Aussi la maison Pinaud-Meyer s'est-elle empressée de composer toute une série de produits parfumés à cette essence enivrante.

On trouve maintenant à la *Corbeille fleurie* une eau de toilette exquise à l'opoponax, des savons, pommades et crèmes froides. Ce parfum conserve son odeur très-longtemps : c'est ce qui constitue une de ses principales qualités.

Le lait d'Hébé conserve également son prestige : c'est une lotion exquise qui embellit le teint et l'idéalise ; nous ne saurions trop la conseiller par les chaleurs. On en complète l'effet par la crème au lait d'Hébé qui efface les moindres altérations du visage comme par miracle. Ne jamais oublier que la maison Pinaud-Meyer possède une collection complète de produits à base de violettes de Parme, et que, par sa perfection, elle suffirait à faire le succès d'une maison, si depuis longtemps déjà la *Corbeille fleurie* ne jouissait de la plus haute considération.

Tous les secrets de la beauté se trouvent donc au complet dans la maison Pinaud-Meyer (boulevard des Italiens 30), ainsi qu'un grand choix de ces inutilités indispensables à l'élégance des femmes, telles que brosses d'ivoire, peignes d'écaille, flacons, etc.

SPÉCIALITÉS

Nos lectrices nous sauront gré de leur faire connaître un spécifique merveilleux pour la conservation des dents ; nous voulons parler d'un produit anglais appelé l'*Odonto* de Rowland. Composé d'ingrédients les plus recherchés, d'herbes orientales, ce produit possède l'inappréciable vertu de préserver les dents de la moindre altération, de les embellir, de fortifier les gencives, de rendre l'haleine suave et pure, et de donner à l'émail des dents la blancheur nacrée des perles fines.

L'*Odonto* doit être considéré comme le meilleur dentifrice dû à la chimie moderne. Son application constante fortifie les dents ébranlées, nettoie on ne peut mieux la bouche en donnant une teinte rosée aux gencives qu'il raffermit. Aussi, est-il employé avec succès dans toute l'Europe par l'élite des gens du monde.

L'*Odonto* de Rowland, qui se vend en gros chez madame veuve Lamar (rue Saint-Denis, 151), se trouve en détail chez tous les parfumeurs et pharmaciens de France.

— Hommes et femmes seraient coupables de se laisser vieillir avant l'âge, et de ne pas lutter contre les premières atteintes de la vieillesse ; de tous les précurseurs, il n'en est pas de plus significatifs que les cheveux blancs, mais aussi il n'en est pas de plus facile à faire disparaître. L'industrie moderne s'est montrée prodigue sous ce rapport, et l'*Eau gauloise*, employée assidûment, se charge non-seulement de faire disparaître les cheveux blancs, mais encore d'en empêcher la décoloration. Essentiellement hygiénique, l'*Eau gauloise* fortifie la racine des cheveux et préserve ainsi de la calvitie ; agréablement parfumée, elle n'a donc aucun des inconvénients des autres préparations de ce genre.

L'*Eau gauloise* peut être employée sans crainte par les personnes les plus délicates et les plus nerveuses ; elle est parfaite sous tous les rapports et son effet ne se fait pas longtemps attendre.

L'*Eau gauloise* se trouve rue de Provence, 4.

L. ROUVENAT ✻, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Le Grand prix de Paris sert toujours de prétexte à de nombreuses réunions. Il est d'usage de ne pas quitter Paris avant cette époque, et les élégantes châtelaines qui ont été forcées de retourner plus tôt dans leurs terres reviennent, chaque année, pour cette solennité hippique où l'on fait assaut de toilette et à laquelle il est de bon ton d'assister.

Depuis ce printemps surtout on remarque une certaine lutte d'élégance entre les femmes du monde et celles qui n'en sont pas ; autrefois ces dernières seulement osaient toutes les excentricités et on les reconnaissait facilement aux détails exagérés de leur toilette. Leurs chapeaux avaient une forme audacieuse et provocante, leurs robes étaient drapées d'une façon spéciale, leurs corsages irréprochables ne laissaient rien ignorer de la perfection de leur taille, les nuances claires et voyantes semblaient leur être tout particulièrement destinées, et il n'est pas jusqu'à leurs bottines qui se reconnaissaient à la hauteur des talons. Que les temps sont changés et qu'il est difficile maintenant de ne pas se tromper ! Les femmes du monde sont d'une élégance incomparable ; teintes nouvelles, formes de robes et de chapeaux semblent n'avoir pas d'autre but que d'embellir toutes les femmes : c'est ce qui explique la quantité de jolies personnes qu'on rencontre à chaque instant. — Au Derby, les dames du monde aristocratique et de la finance ont écrasé les plus élégantes demi-mondaines ; ce triomphe, un peu onéreux pour les maris, s'est renouvelé au Grand prix, où s'est trouvé réuni tout ce qu'il est possible d'imaginer de plus ravissant au point de vue du goût, de la distinction et de l'élégance. Le retour des courses avait l'air d'une véritable féerie : les chapeaux surtout faisaient merveille, autant par la diversité des formes que par la richesse des garnitures. On peut dire que l'art des fleurs artificielles est arrivé à son apogée, et certaines guirlandes nous ont paru de véritables chefs-d'œuvre d'exécution.

Les concerts des Champs-Élysées sont très-suivis depuis les chaleurs et, chaque soir, on peut assister à l'exhibition de toilettes fraîches et nouvelles, complétées par d'élégantes confections.

Ces confections, de teintes claires, surchargées de broderies et de riches passementeries, peuvent servir de sorties de bal et de théâtre l'hiver. On les fait en sicilienne, cachemire double ou petit drap léger.

P. N° 211. — Bonnet de lingerie pour dame âgée.

La mante à capuchon, le dolman à manches tombantes, garnis de broderies soutachées, de plumes et de franges, sont toujours les deux formes préférées des élégantes, ainsi que la longue rotonde ajustée derrière à la taille et dont les manches sont formées naturellement par la coupe.

Cette rotonde a beaucoup de genre, mais elle est plus particulièrement destinée aux robes à traîne, comme toutes les confections un peu longues qui ont pour but de donner grand air à la tournure.

Certaines broderies orientales mélangées d'or et d'argent produisent un grand effet sur ces confections que l'on fait aussi riches et aussi élégantes que possible.

On remarque aussi aux concerts des Champs-Élysées beaucoup de robes de mousseline blanche brodées, à demi-traîne, avec longues et larges ceintures dont les boucles dépassent la cuirasse derrière. La cuirasse de faille claire produit un charmant effet sur les jupes de mousseline blanche ; elle amincit sensiblement et donne beaucoup d'élégance à la taille ; nous en avons vu plusieurs ornées de broderies perlées de jais ou de perles d'acier bleu, à l'aspect séduisant et irrésistible sur la mousseline blanche.

Signalons aussi certaines tuniques ou polonaises à succès, complétement composées de broderies anglaises ou de roues

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

festonnées à jour sur batiste bleu pâle, bleu foncé, écrue, mauve ou blanche. Ces tuniques ou polonaises, drapées sur jupons de faille ou de foulard croisé de même teinte, constituent des costumes habillés d'une grande richesse, malgré leur aspect un peu négligé ; on en complète l'élégance par des coquillés de valenciennes rehaussés de nœuds de ruban de même teinte que la jupe et le corsage de dessous, qui se fait décolleté en cœur, à épaulettes étroites et montantes. Tout à fait au goût du jour, les tuniques de mousseline blanche garnies d'entre-deux et de hautes valenciennes se porteront encore tout l'été, mais on les réserve pour les toilettes très-habillées.

Si les robes de toile grise et de batiste grise, écrue ou bleu foncé, garnies de bandes de broderies, n'avaient pas été très à la mode depuis l'année dernière déjà, elles auraient été consacrées par le Derby, où les élégantes semblaient avoir adopté, de préférence, ces costumes un peu négligés, simples et de bon goût. En fait de costumes négligés, on en fait de charmants et d'une solidité à toute épreuve en mohair gris clair ou gris foncé, ornementés de biais de foulard écossais ou à damier noir et blanc. Nous avons déjà parlé de cette nouveauté lors de son apparition, mais elle a obtenu un trop grand succès pour que nous négligions d'insister de nouveau sur cette heureuse innovation.

Le mohair est d'un excellent usage, mais il faut l'ornementer avec goût, si l'on veut qu'il échappe à la vulgarité.

Les personnes qui habitent à la campagne l'été ne sauraient se dispenser du *cache-poussière* de toile ou de mohair qui se fait avec beaucoup de genre dans les maisons anglaises. Ce vêtement, dont l'utilité se comprend aisément, est aussi indispensable que le water-proof par les temps pluvieux. C'est avec intention que nous répétons cette recommandation qui pourrait passer inaperçue, si nous n'insistions pas de nouveau sur les services constants que peut rendre cette confection d'outre-Manche.

Il existe trois vêtements qui doivent se trouver dans toute garde-robe des femmes du monde : la rotonde ou la pelisse doublée de fourrure pour le froid, le water-proof de drap pour la pluie, et le cache-poussière pour les promenades en voiture et les voyages. Leur forme ne saurait varier, puisque avant tout elle doit être essentiellement pratique. A Paris, les cache-poussières sont moins nécessaire, puisque toutes les promenades sont arrosées ; on les remplace par des manteaux de voiture fort élégants.

Ne pas oublier qu'en fait de coiffures, le catogan est actuellement le dernier mot du genre.

Louise DE TAILLAC.

Description de la planche P. n° 211.

(Voy. page 280.)

COIFFURE DE LINGERIE POUR DAME AGÉE. — Cette coiffure est composée de blonde blanche formant pouff sur la tête; deux longues barbes retombent par derrière ; des nœuds de faille pervenche sont entremêlés dans la blonde. Une touffe de pervenches est posée devant, un peu de côté ; touffe semblable derrière.

Description de la planche coloriée n° 1148 D.

1. Chapeau *Paola* en paille de riz noire garni de gaze parisienne avec plume de côté et nœud de gaze au milieu, guirlande de roses églantines en dessous.

2. Même chapeau, vu de l'autre côté avec touffe de roses au pied de la plume.

3. Chapeau *paysanne* en paille de riz blanche, la passe doublée de velours bleu avec ruche de tulle en diadème et touffe de roses de côté. Torsade de velours bleu et nœud de velours sur le côté du chapeau, qui est complété par une plume amazone rejetée derrière.

4. Chapeau forme *Greuze* en paille de riz grise, garni de foulard Surah de deux tons, piquet de lilas derrière et aigrette de lilas sur le devant.

5. Chapeau *Léopold Robert* en paille jaune, garni de velours violet, relevé sur le côté par une gerbe d'épis et un bouquet de fleurs des champs. Touffe de fleurs des champs de côté et nœud Louis XV tombant derrière.

Description de la planche coloriée n° 1150 B.

Substituée à la planche N° 1148 D, pour celles de nos abonnées qui nous en ont adressé la demande.

1. Robe de mousseline à rayures blanches et violettes; le jupon à traine garni de deux volants froncés en biais et d'un volant plissé au milieu. Tunique carrée devant et derrière, ornée d'un petit volant tuyauté surmonté d'un entre-deux de guipure sur ruban de faille violette ; nœuds de faille sous chaque poche derrière. Corsage à longues basques devant, courtes et plissées derrière; collerette tuyautée et nœud de ruban sous la collerette ; manches à coude. — Chapeau de paille d'Italie (forme bergère), orné de ruban et d'une touffe de marguerites des champs.

2. Robe en foulard bleu pâle et mohair gris-feutre; la jupe garnie de petits volants et de bouillonnés alternés gris et bleus. Tunique drapée en écharpe devant et retombant derrière à 20 centimètres du bas de la jupe. Cette tunique est relevée en pouff. Casaque ajustée à col et revers doublés de bleu pâle, boutons bleu pâle sur le devant de la casaque et aux poches; au bas des manches, parement formé par deux plis doublés de bleu, plissé de foulard bleu en manchette. — Chapeau de paille d'Italie garni de bleu et d'une touffe de fleurs roses. — Souliers de chevreau de même teinte que le mohair gris. — Ombrelle-canne, style Pompadour.

GRANDE PRIME

DU "MONITEUR DE LA MODE"

A partir de ce jour, nous sommes en mesure d'offrir à nos abonnées, par faveur absolument spéciale et exclusive, la machine à coudre *la Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et Cie, non plus au prix élevé de 250 francs, qui est le prix de vente dans leurs magasins et dépôts, mais moyennant 150 francs, emballage compris. Par suite de cette importante concession, à laquelle nos abonnées seules ont droit, on peut dire que la machine à coudre est réellement mise à la portée de toutes les bourses.

Ajoutons que, pour nos abonnées de Paris qui voudront profiter de cette occasion unique, nous avons obtenu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et Cie à Paris, que deux leçons leur soient gratuitement données; à celles de la province, des instructions complètes seront adressées avec la machine. A toutes, enfin, il sera délivré, pour une durée de cinq ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnées, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs, moyennant laquelle la *Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

AD. GOUBAUD ET FILS.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

REVUE CRITIQUE DE LA MODE

Nos lectrices savent déjà, les unes pour y avoir assisté, les autres par ouï-dire, que les courses de Chantilly ont été très-brillantes, surtout le jour du derby. Favorisées par un temps splendide, elles ont attiré l'élite de la société parisienne la plus élégante, et un fait incroyable s'il en fut, c'est que les femmes du monde étaient beaucoup plus élégantes que les autres. La toilette d'une grande dame russe captivait tous les regards, et il est juste d'ajouter qu'elle méritait bien une attention particulière; cette toilette était le résultat d'une gageure gagnée, et voici dans quelles circonstances.

Après avoir gagné une « discrétion » à quatre de ses chevaliers servants, la dame leur avait demandé de lui composer, pour le derby, une toilette complète, depuis les bottines jusqu'au chapeau. Ces messieurs se sont conduits en grands seigneurs; le costume coûtait 20 000 francs. Nous ne parlons que de la robe, qui était complétement voilée de dentelle noire du cru, car les bas et les jarretières valaient 3000 francs; les fermoirs, en or mat, étaient rehaussés de petites pierres fines. Inutile de vous dire que jupons et bottines étaient à l'avenant.

Voilà une « discrétion » qui pourrait, à plus juste titre, s'appeler une indiscrétion, et qui explique l'attrait de curiosité qu'offrait la toilette de cette grande dame étrangère.

La manie du sport est tellement répandue à Chantilly, où l'on semble ne vivre qu'au point de vue du cheval, que l'on m'a montré un épicier de l'endroit qui possède, ou possédait, — je ne sais plus au juste, — une écurie d'entraînement, et un boucher qui, non content de saigner les moutons, d'écorcher les veaux et d'assommer les bœufs, fait encore courir les chevaux. Être boucher et *gentleman rider*, voilà certes une singulière anomalie.

Les coiffures nouvelles ont fait sensation au derby. Les cheveux sont encore élevés sur le sommet de la tête, mais plus tombants derrière. Les nattes ont remplacé les boucles, et les élégantes ont adopté une seule large natte partant du milieu de la coiffure, tombant dans le cou, relevée et retenue par un nœud de ruban : c'est le vrai catogan des incroyables. Telle est la coiffure à la mode cette saison; elle remplace définitivement les boucles et les frisures, qui ne se porteront qu'avec les toilettes du soir.

La mode des faux cheveux s'insinue jusque dans les classes rurales. A ce propos, on nous racontait, l'autre jour, un fait caractéristique.

Deux simples paysannes, tentées par le démon de la coquetterie, avaient depuis longtemps le plus vif désir de s'orner la tête du chignon à la mode. Elles en perdaient le boire et le manger. Malheureusement, leurs minces ressources ne leur permettaient pas de s'offrir un pareil luxe (car les faux cheveux sont horriblement cher par le temps qui court).

Comment faire pour réaliser ce doux rêve sans qu'il en coûtât rien? Après de mûres délibérations, leur parti fut pris, et elles décidèrent que, puisqu'il leur était impossible de se passer plus longtemps de ce trop cher chignon, elles trouveraient bien le moyen de s'en procurer un quand même, et l'on va voir ce qu'elles imaginèrent.

Un soir, après s'être faufilées dans une écurie et armées de ciseaux, nos coquettes champêtres coupèrent la queue de deux chevaux et, ornées de leurs trophées, heureuses et fières, elles revinrent chez elles, n'ayant plus qu'une pensée, celle de se confectionner, au plus vite, l'objet de leurs violentes aspirations.

Je vous laisse à juger de l'étonnement du propriétaire des chevaux, lorsque, le lendemain, il vit ces pauvres bêtes complétement dépourvues de leurs queues. A force d'interrogations, il finit par découvrir les coupables et les assigna devant le juge de paix, qui les condamna chacune à 25 francs de dommages-intérêts. C'était juste, mais cruel pour les pauvrettes, qui à ce prix auraient pu avoir deux beaux chignons en vrais cheveux et non pas en crin. A moins, cependant, que la finesse de leurs cheveux ne se soit beaucoup mieux accommodée de ce nouvel et original assortiment! Cette dernière supposition n'est pas aussi invraisemblable qu'on pourrait le croire.

Comment les paysannes échapperaient-elles à la contagion d'élégance qui envahit toutes les classes de la société? Jamais l'art d'embellir la beauté n'avait atteint un si haut degré de perfection. Toutes les coquettes, c'est-à-dire presque toutes les femmes, ont maintenant les sourcils très-bien arqués, des yeux d'Andalouse, un teint blanc et rose comme celui des petites poupées de porcelaine, et des cheveux d'un blond neigeux, crêpelés ou nattés. La beauté vraie est tellement rare qu'on n'y croit pas. Il est tout à fait inutile d'avoir de beaux cheveux : personne ne veut supposer qu'ils soient naturels. On se fait des ongles roses, et des mains blanches... à rendre le marbre jaloux.

Les hauts talons des petits souliers ont le talent de cambrer le pied; les corsages Louis XV, garnis de ruches et de bouillonnés, donnent un peu d'illusion sur les femmes maigres, tandis que les cuirasses et robes princesses amincissent celles à l'égard de qui la nature s'est montrée prodigue. Bref, la coquetterie féminine n'a plus de bornes, et pour rester jeunes et belles le plus longtemps possible, les femmes seraient capables des plus grands sacrifices.

Les concerts des Champs-Élysées attirent chaque soir un monde fou; c'est le seul endroit où les familles puissent entendre de bonne musique, sans craindre l'envahissement ordinaire de la mauvaise compagnie. Avant l'organisation de ces concerts, les femmes honnêtes ne savaient où passer leurs soirées d'été, ni où conduire leurs filles; mais le parti qu'on a pris d'en défendre l'entrée à toute femme équivoque a fait de ces concerts un lieu de rendez-vous élégant, parfaitement composé et où l'on passe de délicieuses soirées.

La mode est aussi aux ventes. Pendant tout l'hiver et même ce printemps, la salle des commissaires-priseurs a été le rendez-vous des collectionneurs de toutes sortes.

Je me demande pourquoi, depuis nombre d'années déjà, cette passion des ventes a pris une si grande importance. Est-ce donc que les vrais amateurs se font spéculateurs, — ce que je ne puis croire de quelques-uns, — ou bien le dégoût les prendrait-il de posséder de si belles œuvres?... Pour quelques-uns encore, je ne saurais l'admettre. Alors, quoi? J'avoue que je n'y comprends absolument rien, que je cherche et que j'attends des éclaircissements qui ne viendront peut-être jamais.

Il y a à cela un côté triste et regrettable : c'est que l'on connaissait le gîte de tels ou tels chefs-d'œuvre, et que tout à coup on ne le connaît plus. Il faut chercher, il faut attendre que les indiscrets parlent, ou souvent, hélas! que l'annonce du commissaire-priseur vous apprenne de nouveau la vente prochaine d'une toile ou d'une statue, dont on poursuivait vainement la trace.

L'exposition d'Alsace-Lorraine nous a permis de contempler de nombreux chefs-d'œuvre artistiques, mais combien d'autres ont émigré en Amérique, pour ne plus nous revenir!

Anne de Thomereys.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA VIE PARISIENNE

La saison de l'émigration aux eaux et aux champs, pour le monde parisien, n'arrive guère qu'après le Grand prix de Paris, et encore, ce prix couru, bien des familles, que leur grandeur législative retient à Versailles, animeront les bords de la Seine de leur présence. En attendant, rien n'est plus charmant que l'emploi mondain des temps ensoleillés que nous traversons.

Partout on organise des journées champêtres pleines d'un attrait particulier. On part de bonne heure, les femmes en cotillon court et petit chapeau, les hommes en costume de fantaisie. On arrive dans quelque village des environs de Paris, et vous savez si Paris possède une riche et riante banlieue : Enghien, Saint-Germain, Meudon, la vallée d'Orsay, Andrecies, Luciennes, Saint-Cloud, Versailles, Maisons-Laffite, Chantilly, Compiègne, que sais-je encore? On élit domicile à quelque restaurant champêtre ou dans une maison amie de l'endroit. Le voyage donnant de l'appétit, on mange franchement et non du bout des dents comme chez soi. Après déjeuner, promenade dans une de ces forêts dont les environs de la capitale sont si riches, ou excursion dans quelques châteaux renommés : ceux-ci à cheval, et à cheval de louage, ce qui devient un surcroit de divertissement; celles-là en voiture découverte. On rentre, et alors d'autres plaisirs vous attendent : les courses sur l'eau, le tir à la carabine et au pistolet dans les baraques foraines et *tutti quanti*. Puis les femmes se plantent une fleur naturelle dans les cheveux, et l'on dîne pas trop tard, afin d'allonger la soirée. La table quittée, on a, selon les milieux, la ressource du billard, du concert, de la sauterie sans prétention, et, le moment du départ venu, on ne se quitte qu'en se consolant par un cordial et prochain : au revoir!

Il y a encore les excursions au moyen d'un bateau-mouche loué spécialement dans ce but, avec dîner servi à l'abri d'une tente sur son pont, qui mérite une mention sérieuse.

En somme, la chaude saison passée à Paris est infiniment moins désagréable qu'on ne serait tenté de le supposer, et vous verrez qu'on en arrivera à faire, comme les Anglais, de notre capitale une ville d'été. Avec ses Champs-Élysées et son bois qu'embaume une brise douce et chargée d'opopanax, ses environs si variés et si pittoresques, ses ressources réfrigérantes multipliées, Paris offre, malgré la chaleur, une existence fort sortable. Et puis, en optant pour Paris toute l'année, on évite la question du choix du déplacement. Préférera-t-on les Pyrénées où la Normandie, Dieppe ou Vichy? Devant les promesses et les séductions dénombrées par les catalogues des bains en vogue, on ne sait auquel se fixer. Les vrais malades seuls sont tranquilles; au moins, ils savent où diriger leurs pas, de par la Faculté.

Et encore, la Faculté est-elle un guide bien sûr? En fait de stations thermales, disait une fois le docteur Trousseau, prenez ceci pour principe : « toutes les eaux font du bien aux gens bien portants, pourvu qu'ils ne les prennent pas..... » Voilà un mot que bien des gens feront sagement de se rappeler avant de boucler leur valise.

* * *

Un accident singulier (heureusement il s'est borné à la singularité) a troublé, ces jours derniers, une fête intime que donnait madame Augustine Brohan, pour célébrer son retour de Bruxelles et sa réinstallation à Ville-d'Avray, dans cette délicieuse villa où la grande comédienne s'est créé trop tôt des loisirs.

Comme le dîner finissait, la maîtresse du logis fut prise d'une faiblesse soudaine; cet éclat de rire que les échos de la Comédie-Française ne retrouveront jamais, hélas! s'arrête brusquement, et voilà Suzanne pâmée, ne bougeant non plus qu'une morte.

Grand effroi; on s'empresse. L'évanouissement persiste. Soudain l'un des convives, M. le comte de ***, s'avise de remarquer la toilette d'Augustine, qui est d'un vert superbe, — une de ces nuances obtenues par des procédés nouveaux.

C'est un trait de lumière : cette indisposition subite n'est peut-être autre chose qu'un commencement d'empoisonnement causé par l'acétate de cuivre ou par quelque autre substance minérale employée dans la teinture de l'étoffe.

Quelqu'un ayant fait observer que le contre-poison le plus naturel d'une toilette verte est une toilette blanche, le remède fut appliqué aussitôt, et avec plein succès. Et la fête de reprendre.

La moralité de ceci a été tirée souvent : défiez-vous du vert dans les vêtements comme dans les tentures. C'est une nuance proscrite dorénavant à Ville-d'Avray, où les arbres seuls garderont le droit d'être verts. Par exemple, ils en abusent d'une façon si charmante!...

* * *

Un gentil mot de Bébé causant avec sa grand'mère :
— Je te trouve jolie ma bonne maman.
— Plus maintenant : je suis vieille et j'ai les cheveux blancs.
— Non, pas blancs, bonne maman, blonds pâles.

A. Z.

FANCY-FAIR

Grâce à l'esprit de charité des dames patronnesses de la Société maternelle, Paris a pu connaître, ce mois-ci, un des divertissements les plus chers aux grandes dames anglaises, et notamment à la princesse de Galles : le *Fancy-Fair* ou foire de fantaisie au profit d'une œuvre de bienfaisance. La fête donnée dans le jardin du concert des Champs-Élysées avait été si bien comprise dans son ordonnance et ses agencements et a obtenu un succès tel, qu'il a été immédiatement question d'en donner une seconde représentation au bénéfice d'une institution de philanthropie ouvrière.

Je n'ai plus à vous peindre, après la publicité donnée par les journaux, le panorama de la fête, ses boutiques tout enguirlandées de feuillages et de fleurs recouvertes de parasols de nuance diverse pour chacune, ses chevaux de bois et ses balançoires, son bal d'enfants aux sons de la musique de la garde municipale, enfin sa tombola, un des grands succès de la journée.

En voyant nos grandes dames se multiplier auprès du public, en faveur de l'œuvre de charité qu'elles patronnent, je me rappelais une grande dame anglaise, lady G..., qui, de l'autre côté du détroit, vient de faire une œuvre à peu près analogue, mais en y mettant une pointe d'originalité qui mérite d'être citée. Voulant soulager la misère des ouvriers des chantiers de Depfort, lady G... a loué, pour un certain temps, les salons de rafraichissement du théâtre de Greenwich, et tous les soirs on pouvait la voir, assistée de deux pages, servant les verres de limonade ou de brandy à ceux qui se présentaient. Vous jugez si l'affluence fut considérable et si les ouvriers eurent à se louer de l'initiative de lady G...

Les toilettes des vendeuses et acheteuses du *Fancy-Fair* de la Société maternelle ne formaient pas le spectacle le moins attrayant de la réunion. Comme coupe d'habillement, on remarquait beaucoup la façon des jupes de gaze ou de mousseline, faites unies sur dessous de faille de couleur claire, avec entre-deux de guipure perlée de jais au-dessus de l'ourlet; deux

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

larges rubans, partant en quille de la ceinture, viennent s'attacher en un nœud double derrière, sur la jupe. La princesse Radziwill était ravissante de grâce juvénile sous un costume de ce genre.

Le taffetas de couleur changeante entrant dans la composition des toilettes de mousseline blanche, pour le corsage et les nœuds sur la jupe, est une innovation aussi à noter. On retourne ainsi en plein XVIIIe siècle : il ne manque, pour compléter le costume, que les mitaines longues en filet noir. Résurrection également des beaux temps de Trianon, le large chapeau de paille à plumes blanches, que portait si magnifiquement la comtesse Louise de Mercy-Argenteau. Comme pendant, la jeune princesse Colonna offrait, sur sa tête brune, le chapeau Paméla, cette coiffure si seyante et si poétique.

Une exhumation peu heureuse, en revanche, est celle de l'écharpe qui se montrait sur les épaules de plusieurs jeunes femmes, notamment de deux des plus jolies ladies de la colonie anglaise à Paris. Il est des modes rétrospectives dont il faut se défier. Avant de s'affubler de l'écharpe de leurs bisaïeules, nos aimables contemporaines feront sagement d'en revoir les portraits. Il n'y a pas de grâce, si achevée qu'elle soit, qui triomphe de l'écharpe. Madame Récamier, elle-même, y a succombé, et les portraits à écharpes, fussent-il d'Ingres ou de Gérard, ne se peuvent guère regarder sans prêter au sourire.

Je n'aime pas non plus cette mode qu'on voudrait faire prendre de porter au cou, pour les femmes, la croix émaillée ou diamantée d'un ordre reçu par leurs maris, ou sur une robe montante une agrafe d'émail à laquelle est suspendue une brochette de décorations puisées aux mêmes sources. Il y a déjà quelque temps que cette innovation fut tentée dans la société aristocratique de Paris, et y reçut un tel accueil qu'elle ne saurait plus être aujourd'hui l'apanage que de certaines individualités féminines d'outre-Océan. Notre vieille société française, en effet, si soucieuse de tout ce qui est le symbole de la gloire et de l'honneur, ne pouvait admettre qu'une femme se fît un hochet du témoignage de la noblesse et de l'illustration des siens, et descendit à cette coquetterie d'enseigne de se tailler un nœud de cou dans son blason. Chacune des croix dont une femme se pare en pareil cas est l'emblème d'une gloire ou d'un mérite pour ceux qui ont fait grand le nom qu'elle porte; tel de ces rubans est le prix du sang coulé de la poitrine héroïque sur laquelle il a brillé; tel autre est l'image d'un dévouement admirable envers une famille souveraine : tous, en somme, figurent un trait de courage ou de vertu; les abaisser au rang d'un ornement de toilette, c'est porter atteinte à la dignité même de ceux qui les ont obtenus.

Voilà ce que le vrai monde français a senti et c'est pourquoi, répudiant la mode en question, il la laisse aux femmes dont les familles battant neuf n'en sont encore qu'à la gloriole et non pas à la gloire.

Eugène CHAPUS.

THÉATRES

GYMNASE. —Est-ce bien, comme le croit un de nos confrères, parce qu'à cette époque de chaleur on sent le besoin d'émotions douces, calmantes, et d'une fraîcheur salutaire, que les pièces les plus morales et les plus vertueuses se produisent ordinairement l'été? Nous n'oserions l'affirmer, mais le fait matériel est exact, et la comédie en un acte de MM. Louis Leroy et Delacour, *Une femme qui ment*, en est un nouvel et heureux exemple.

Paul Clavières est marié à une jeune femme charmante qui l'adore. Comment se fait-il que cette honnête personne essaye de faire croire à son mari, à l'instar de l'héroïne des *Femmes pauvres*, que c'est au moyen d'un billet de loterie qu'elle a pu se procurer la jolie pendule Louis XVI qu'elle a réellement achetée chez Tahan, et que le joli châle de dentelle qu'il admire n'a été payé par elle que trois cents francs, alors qu'il vaut plus du triple? Il y a bien là de quoi mettre martel en tête à un homme avisé... Heureusement l'énigme est facile à déchiffrer et le soupçon ne saurait tenir longtemps : lorsqu'elle se maria, Clémence reçut en cachette, de son parrain, une somme de cinq mille francs pour ses petites dépenses, et, en femme qui ne sait pas compter, elle a dépensé au gré de sa fantaisie; une partie même de la somme a servi à acquitter une dette de garçon de son mari. On juge si, en découvrant la vérité, Paul se hâte d'embrasser sa femme.

C'est la toute jeune mademoiselle Legault qui joue le rôle de Clémence, et elle le joue avec une grâce adorable. Landrol est un bon jeune mari, mais le rôle est peu important.

SALLE DES FAMILLES. — Portons à l'actif du petit théâtre de la cité du Retiro (30, rue du Faubourg-Saint-Honoré) deux succès de bon aloi. MM. Max Troïl et Corthey feront certainement mieux que *Ce que femme veut* et *l'Ane de Buridan*; mais il est de bon augure pour eux d'avoir fait applaudir à tour de rôle un acte rempli de promesses.

HOP-FROG.

BEAUX-ARTS

Nous nous faisons un plaisir de signaler à l'attention des amateurs une fort belle exposition qui a lieu en ce moment au Cercle artistique et littéraire de la rue de la Chaussée-d'Antin, 29, et qui doit durer jusqu'à la fin du mois.

Cette exposition comprend les principaux dessins, fusains et eaux-fortes qui composent l'œuvre si considérable de M. Maxime Lalanne, dont le nom et le talent se recommandent par les nombreuses illustrations dont il a enrichi une foule de recueils artistiques.

A côté de dessins d'après nature, reproduisant avec une rare vérité des vues prises en Bretagne et en Normandie, — à côté de superbes eaux-fortes qui placent M. Maxime Lalanne au premier rang parmi les aqua-fortistes de notre temps, et qui constituent une intéressante série de *Souvenirs artistiques du siége de Paris*, — nous n'avons pu nous défendre d'admirer particulièrement la magnifique collection de fusains dus à l'éminent artiste. Il y a longtemps que, pour la première fois, nous avons loué son talent en ce genre où il est passé maître, et il suffit de considérer *la Baie des trépassés* pour voir quelles ressources il en sait tirer. Un peintre, armé de la plus riche palette, n'eût pas rendu de façon plus vivante, avec plus de vigueur et de clarté, ce tableau d'une mer en courroux. *Le Sinistre dans le port de Bordeaux* nous a fait assister, pour la seconde fois, à ce terrible événement dont nous avions été témoin, et telle est la vérité du tableau qu'un moment nous avons oublié la main de l'artiste pour ne plus voir que les navires en feu.

Citons encore, dans une gamme plus douce, plusieurs pages charmantes, adorablement éclairées, empruntées au *Parc de madame de Balzac, à Villeneuve-Saint-Georges*. Nous en aurions bien d'autres à y ajouter, si nous pouvions épuiser le trésor de M. Maxime Lalanne; mais nos lecteurs feront mieux d'aller le visiter, et nous ne saurions trop les y engager.

Robert HYENNE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DESCRIPTION DES TOILETTES (PLANCHE G. N° 424).

1. Costume de promenade en faille et tissu indien de deux tons. Jupe ras-terre en faille, garnie devant d'un tablier bouillonné et drapé en étoffe de l'Inde souple et soyeuse ; volant froncé dans le bas de trente centimètres, surmonté d'un biais de velours de même couleur que le tissu indien d'un biais de faille et d'un plissé formant tête au volant ; grilles remontantes de chaque côté, composées d'une ruche marquise à plis creux ; drapé retenu dans le bas par un nœud de ruban, traîne unie derrière. Casaque ajustée à longues basques garnies de poches de côté, velours et frange autour des basques ; collerette montante et col rabattu à pointes fendues derrière et à revers devant ; manches à coude ornées de velours, d'une frange et d'un nœud de ruban. — Chapeau de paille anglaise à bavolet ondulé derrière, guirlande de fleurs mélangées en dessous, plume de côté ramenée au-dessus de la passe et nœud de ruban derrière.

TOILETTES DE PROMENADE

2. Costume négligé en mohair. La jupe plissée dans toute la hauteur ; corsage à longues basques coupées, encadrées d'un biais de faille et

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Chapeaux de Mmes Brunhes & Hunt, r. Meyerbeer, 4.

Corsets de P. de Plument, r. Vivienne, 33. Eau de Cologne des Sultanes r. Vivienne, 33.

Eau Gauloise de Mme V. Rolende r. de Provence, 4. Veloutine-Viard Pl. du Palais-Royal, 2.

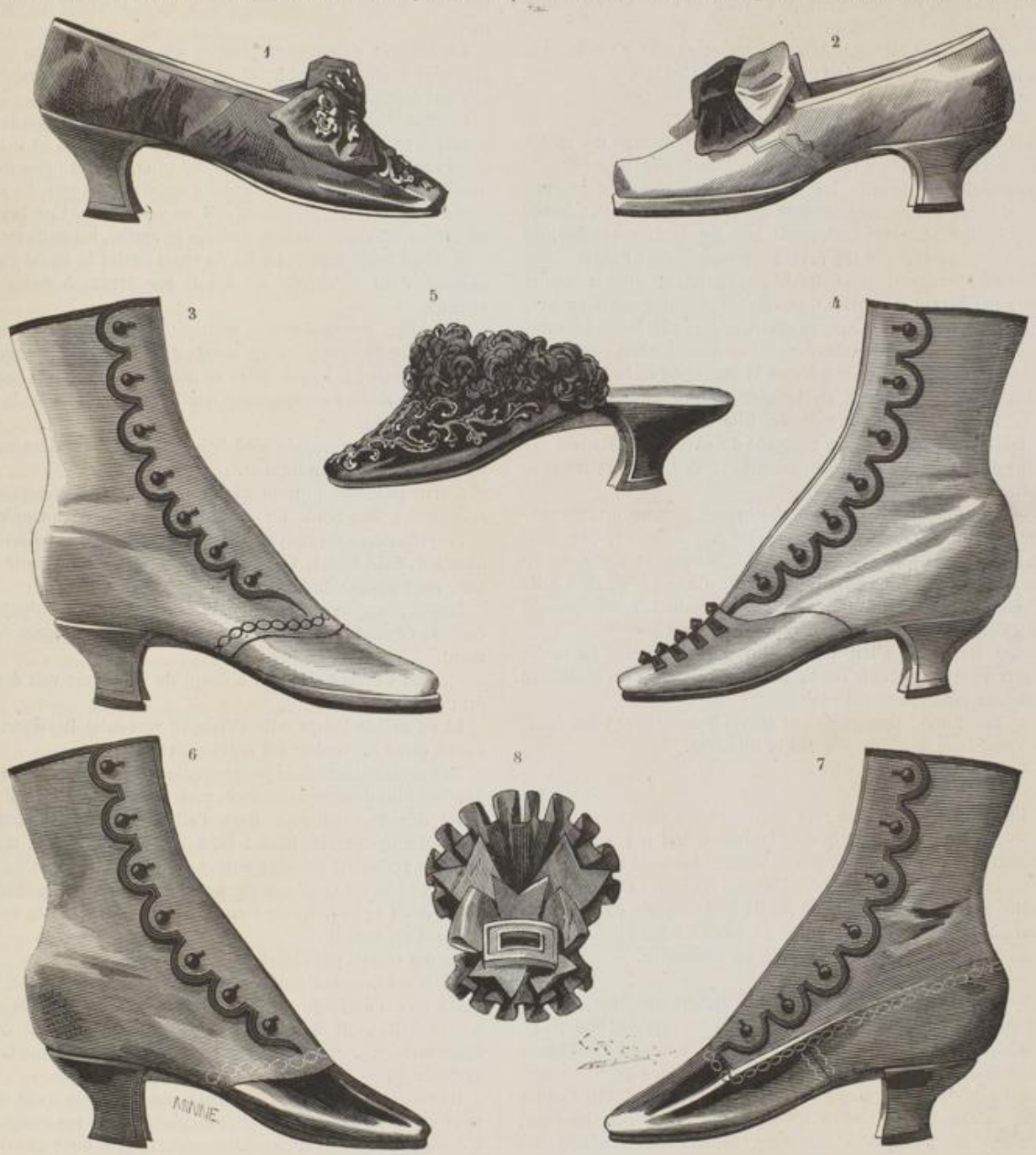
Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

d'un plissé; col montant ouvert en châle et même plissé rabattu, parement au bas des manches à coude et plissé de faille. Écharpe de foulard écossais ornée d'un plissé et nouée de côté à l'orientale. Plissé de crêpe lisse à l'intérieur du col ouvert et des manches. — Chapeau de paille à forme baissée devant et relevée derrière, garni d'un plissé, d'un foulard écossais, d'un nœud de velours derrière et d'une aigrette de côté.

DÉTAILS DE MODES (PLANCHE G. N° 419).

1. Soulier Louis XV en drap de soie; broderie d'argent sur le soulier et sur le nœud. — 2. Soulier de campagne en daim jaune, nœuds en chevreau brodé or, garnitures de plumes jaunes et noires. — 6. Écuyère en soie bronze et chevreau doré pour toilette de promenade. — 7. Écuyère



SOULIERS ET BOTTINES

Nouveaux modèles de la maison Jouvenot (rue Saint-Honoré, 265).

daim et velours noir. — 3. Écuyère Louis XV pour excursion; elle est en daim gris et à double semelle de Liége. — 4. Botte Cracovienne, pour toilettes de visite, en drap de soie. — 5. Mule du matin Louis XV en cuir jaune brodée de soie noire, avec forte semelle, pouvant servir pour bains de mer. — 8. Nœud de faille avec boucle pour souliers Louis XV.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

BENGALI

OU

LES FILS DU PENDU

(HISTOIRE INDIENNE. — SUITE.)

Elle s'était réfugiée auprès d'un mur, à l'ombre. Elle demeurait assise, ne cherchant qu'à éviter les regards. La vieille sauvagesse l'eut vite retrouvée.

— Or çà ! dit-elle, j'ai défendu qu'on touche à vos bijoux, ma mignonne, mais ce n'est point pour vous les laisser, soyez-en sûre.

— Madame, les voici !

En même temps, un éclair joyeux venait, comme un rayon de soleil après l'orage, ranimer l'esprit de la pauvre captive.

L'abominable femme lui parlait en anglais ! Elle pourrait donc fournir des renseignements sur le sort de Gustave Gérard, et, qui sait ? peut-être également sur les recherches dont on ne pouvait douter que les ravisseurs fussent déjà l'objet.

— Ah ! songeait miss Davidson, pendant que la vieille s'extasiait devant les perles fines dont était composée sa parure, si la promesse d'une rançon énorme décidait les méchantes gens à nous rendre immédiatement la liberté, mon père, mon cher père n'hésiterait pas à livrer la moitié de sa fortune !

Un éclat de rire, aigu au tympan comme celui d'une crécelle, interrompit la jeune créole. Elle avait pensé tout haut !

Kaly-Kouba répondit, en essuyant du revers de la main les coins d'une bouche continuellement inondée d'une salive rougeâtre :

— Une rançon ?... mais fût-elle grosse comme une montagne, tout en or, en diamants, en étoffes précieuses, que nous n'en voudrions pas !... Une rançon ?... Mais quel amas de richesses pourrait donc emplir notre âme d'une joie égale à celle de nous écrier bientôt tous ensemble : Enfin ! nous sommes vengés ! Mânes de Ben-Saïd, reposez en paix !

Miss Henriette allait parler. Un geste l'arrêta. La vieille ajouta avec des accents où la haine s'unissait à un sentiment religieux fanatiquement exalté :

— Non ! non ! jeune fille ; tu aurais beau dire et beau faire, la Vengeance doit passer avant la Richesse.

— Que voulez-vous dire ?

— Tu le demandes ?

Et après réflexion, avec un contentement féroce :

— Au fait ! il se peut que tu l'ignores. Nul n'a pu te l'apprendre en route. Saïd-Yama et Bengali devaient se taire. Eux seuls et moi connaissons votre langue. Eh bien ! sache donc la vérité tout entière, car pour toi déjà le supplice commence : Ton père a contribué à la mort de notre ancien chef. On n'attend que ton frère pour vous sacrifier ensemble.

— Mon frère !

— Et maintenant que tu en sais autant que moi, ma mignonne, prononça d'un ton ironique la sauvagesse, bonsoir !

Kaly-Kouba, si elle n'était pas un peu folle, en avait quelquefois bien l'air. La possession des perles fines qu'elle accrochait à ses oreilles, à son cou, à ses bras, augmentait l'agitation de son esprit ; elle se livrait à toutes les contorsions qui, réglées dans de justes mesures, constituent la danse des Hindous.

Il y avait, à la voir, de quoi rire et de quoi hausser les épaules ; mais la prisonnière ne songeait pas à regarder cela.

Miss Davidson ignorait la méprise relative à Gustave Gérard. Elle devait prendre au mot les vindicatives paroles qu'elle venait d'entendre ; or, « on attend ton frère » signifiait clairement : « il est pris ou bien près de l'être. »

Alors, ce qu'elle avait trouvé de courage pour supporter un malheur personnel abandonna tout à fait la pauvre captive. Le chagrin, le besoin de pleurer l'étouffaient. Elle se prit à fondre en larmes.

Pendant cette scène, on avait allumé le feu devant chaque porte des huttes. Le kary se préparait avec du poisson frais et des feuilles de mahvah. Le pillaw, les agapès, devenaient sous les doigts agiles des ménagères d'excellentes choses dont l'odeur faisait d'avance pâmer d'aise les gourmands dont le type se retrouve au même degré dans les cinq parties du monde.

Les simples aliments empruntés aux produits de la nature jouissent d'une saveur inconnue au riche, et que le pauvre est souvent étonné d'être seul à apprécier.

La peur des reproches de Saïd-Yama, dans le cas où la prisonnière fût tombée malade, inspirait aux bandits et à leurs dignes compagnes une apparence de pitié. On lui présenta sur une feuille de bananier, en guise d'assiette, un peu de riz et une demi-noix de coco dont elle ne voulut pas. Une banane, un citron, quelques dattes, comme le matin, lui suffirent.

Il faisait encore jour. La fin du repas devint le signal d'amusements dont la créole ne devait pas tarder à devenir la victime.

On s'était provisoirement partagé les dépouilles apportées par la seconde barque. Pour mieux dire, les femmes sauvages s'en affublaient à l'envi. Elles se donnaient avec cela des airs de grandes dames européennes qui faisaient douter de la folie de Kaly-Kouba.

Une d'elles, nommée Zed-Naïr, parut la dernière sur la petite place du camp hindou.

C'était la veuve d'un homme qui avait eu la prétention de succéder à Ben-Saïd. Un combat singulier, comparable aux duels judiciaires du moyen âge, avait promptement décidé la question. Saïd-Yama, vainqueur, se voyait, depuis cette époque, chef unique de la tribu errante.

Zed-Naïr eut beau chercher, il ne restait plus rien des belles étoffes ; cependant elle n'était pas femme à se résigner facilement.

— Oh ! s'écria-t-elle tout à coup, de la même voix dont on dit : J'ai trouvé.

Et en même temps, elle s'élançait vers miss Davidson. Elle faisait mine de vouloir lui enlever sa robe.

Aux protestations de la jeune créole, toute la bande accourut, non pour lui donner assistance, mais bien décidée à se divertir à ses dépens. Indignée, hors d'elle-même, la malheureuse trouvait une énergie, hélas ! bien inutile contre une mégère que l'on redoutait presque autant que Saïd-Yama.

— Ah ! tu ne veux pas me donner de bonne volonté ce que j'ai le droit de prendre de force ? Attends ! attends ! tu vas voir ce qu'il en coûte !

Le feu n'était pas éteint.

Saisir un brandon tout enflammé, revenir vers miss Henriette avec l'évidente intention de brûler ses vêtements si elle ne les ôtait, avait été l'affaire d'un instant. Dieu sait ce qui allait arriver, lorsque des cris se firent entendre avec tant de violence qu'ils interrompirent toutes les gambades.

Ils venaient d'un enfant malade que Zed-Naïr avait oublié pour venir se mêler aux folles distractions de ses compagnes. L'amour maternel fut immédiatement le plus fort ; une cruelle épreuve attendait l'imprudente femme.

L'enfant n'avait guère plus de quinze à dix-huit mois. D'horribles convulsions lui faisaient jeter des plaintes qui, un moment calmées, recommençaient de plus belle. En vain Zed-Naïr le prenait dans ses bras, le pressait sur son sein, le couvrait de caresses, de baisers frénétiques, le petit malheureux se tordait et braillait comme si on l'eût écorché vif.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Un sentiment de compassion supérieur à la crainte avait entraîné miss Davidson comme tout le monde. On faisait cercle autour du groupe de la mère et de l'enfant.

Tel était l'intérêt porté à cette scène, que personne, à présent, ne s'occupait de l'étrangère, serrée au premier rang des curieux.

L'horrible crise fit bientôt place à un abattement complet.

A la rougeur qui animait surabondamment le visage du malade succédait une teinte blême, presque livide. Le regard, enflammé tout à l'heure, était devenu terne. Les pleurs mêmes, cessant de couler, ne se trahissaient que par les traces qui s'étendaient encore des yeux au menton. Le faible corps, d'une maigreur excessive, ne sortait de son immobilité que par un frissonnement du plus triste augure, et ses cris n'étaient plus que des gémissements.

On sait avec quelle promptitude s'alarment toutes les mères.

— Mon enfant! mon enfant va mourir! mon enfant est mort! s'écriait-elle d'une voix déchirante.

Et cette femme, qui naguère s'associait avec ivresse au martyre d'une pauvre captive, avec l'idée de frapper en elle un père qui en était idolâtre, offrait les signes d'un désespoir égal à celui qu'elle souhaitait à l'ennemi supposé de sa famille.

Miss Henriette ne prenait pas moins de part que toute l'assistance au profond chagrin de Zed-Naïr ; seulement, elle conservait une faculté de réflexion qui échappait aux autres témoins.

Un soupçon venait de traverser l'esprit de la jeune Anglo-Indienne.

— Madame, demanda-t-elle à Kaly-Kouba, qui seule, on s'en souvient, pouvait la comprendre, comment nommez-vous le mal auquel est près de succomber ce pauvre petit enfant ?

— La fièvre.

— Il en souffre depuis longtemps ?

— Depuis trois jours.

— Et quels remèdes ont été employés avec l'espoir de le guérir ?

— Quels remèdes ?

— Oui ; que lui a-t-on donné à boire depuis qu'il est souffrant ?

— De l'eau mêlée à du jus de citron.

— Et à manger ?

— A manger ! quand on est malade ?

Et la vieille femme ouvrait de grands yeux et, pour ainsi dire, de grandes oreilles.

— Sans doute. On prend moins de nourriture et on la choisit. Mais pour conserver ou renouveler les forces que le mal tend à nous enlever, il faut bien manger quelque chose.

— Manger ? oh ! jamais ! jamais ! sans cela on périrait tout de suite !

Cette réponse, résultat d'un manque étrange de logique, frappa miss Davidson ; mais bientôt une expression joyeuse ranimait son visage.

Elle se rappelait les soins prodigués avec succès par good Anna Trotting à de pauvres gens de Barrack-Poor qui, sans elle, seraient infailliblement morts de faim, en opposant une diète rigoureuse au malaise le plus insignifiant.

Dès lors, une espérance naquit dans l'âme de la jeune créole.

— Seigneur ! accordez-moi la grâce de montrer à ces femmes comment ceux qui s'inspirent de vos divins préceptes savent se venger !

Zed-Naïr, folle de douleur, versait des larmes de sang. Elle maudissait la Déesse de la mort. Ses bras, tordus par le désespoir, ne cessaient de menacer le ciel que pour étreindre avec une passion frénétique le fruit de ses entrailles.

Tout à coup, on vit Kaly-Kouba fendre la foule et s'approcher, en tenant la prisonnière par la main.

— Que voulez-vous ? demanda Zed-Naïr d'un ton farouche, insulter à ma douleur ?

Miss Henriette s'était confiée à la vieille Hindoue, en la priant de lui servir d'interprète.

— Vous considérez déjà comme n'existant plus votre enfant, n'est-ce pas? dit miss Henriette. Voulez-vous me le confier? Une croyance populaire dans l'Inde attribue aux Européens une certaine expérience dans l'art de guérir. Peut-être en sais-je assez moi-même pour oser vous promettre...

— L'existence de ma fille ? Ah ! prends garde ! la déception qui suivrait une telle espérance passerait à mes yeux pour une atrocité que je te ferais cruellement expier !

La surprise, l'indignation, peut-être une secrète méfiance d'elle-même, étaient sur le point d'arrêter miss Davidson. Elle eut en même temps le courage et la générosité de ne pas retirer sa promesse.

— Je n'ai qu'un désir, répondit-elle, celui de rendre votre enfant à la vie ; à deux conditions, cependant.

— Et lesquelles ?

— Vous l'abandonnerez sans retard à mes soins, et vous me laisserez complétement libre d'agir à ma guise.

— Les moyens que tu prétends employer sont donc bien extraordinaires ?

— Non ; mais ils diffèrent essentiellement de ceux qui ne vous ont pas réussi ; sans cela, quelles chances nous offriraient-ils ?

— Sois donc libre. Voici le pauvre corps de ma fille. Tu as jusqu'à demain pour me prouver que tu n'es point une imposteuse...; oui, jusqu'à demain, car certainement si la chétive créature est encore vivante au moment où la hauteur du soleil désignera le milieu du jour, c'est que Chiva (attribut destructeur dans la trinité indienne) aura été, grâce à toi, vaincu par Wichnou (attribut conservateur). Alors, je ne douterai plus que les Deouta, bons génies (anges gardiens) attachés à chaque personne te protégent.

A ces mots, l'enfant passait des bras maternels dans ceux de la jeune Anglo-Indienne.

S'autorisant des conventions établies, celle-ci n'eut rien de plus pressé que de rendre au grand air, à l'activité naturelle, des membres que l'on tenait étroitement emmaillottés dans de grossières couvertures.

La compassion l'emportant sur sa répugnance, miss Davidson prit sur elle d'entrer dans la hutte, et là de choisir, parmi les aliments disposés d'avance pour le chef, ce qui parut le mieux convenir au petit être qui se mourait d'inanition.

Des noix de cocos étaient préparées. Elle en prit une et l'offrit aux lèvres de l'enfant ; mais il était trop affaibli pour boire tout seul. Il fallut lui desserrer les dents et introduire doucement le lait doux et déjà réparateur.

La petite fille, en même temps frictionnée et traitée avec délicatesse, ne tarda pas à ouvrir les yeux. Ils brillèrent en apercevant le riz détrempé de lait qui se présentait dans le creux de la main en guise de cuiller. Un langage qu'elle ne comprenait point la surprit et même l'effraya d'abord.

Le riz, très-délayé, passait à merveille. Miss Henriette sentait à de légers mouvements, à une coloration presque imperceptible mais bien réelle du visage, comme à l'éclat du regard, qu'un peu de force revenait à l'enfant.

— Elle vivra! dit-elle. Ah ! Seigneur ! vous exaucez ma prière !

Le difficile était d'affronter, pendant les premières heures, le blâme exprimé tout haut par toutes les bouches. On critiquait amèrement un système que l'on traitait d'insensé, de contraire à tous les usages. Les symptômes heureux étaient considérés eux-mêmes à rebours.

Après avoir déploré une pâleur extraordinaire, on s'inquié-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tait de l'animation qui commençait à revenir. On oubliait que la mort, il n'y avait qu'un instant, semblait certaine.

Zed-Naïr, fidèle à ses engagements, ne disait rien, ne faisait rien qui pût fournir une excuse à des moyens de guérison maladroits ou impuissants. Elle demeurait loin de la jeune créole. Elle affectait l'indifférence ; mais quiconque l'examinait aurait pu dire :

— Que la prétentieuse fille blanche ne réalise pas sa promesse, à coup sûr Zed-Naïr ne manquera pas à la sienne !

Miss Davidson voyait bien ce qui se passait autour d'elle.

— On n'a pas une entière confiance en moi, songeait-elle. On me suppose même de vilains sentiments dont je suis incapable... Patience ! J'ai près de vingt heures devant moi, et l'enfant va, certes, déjà relativement mieux. Patience ! on me rendra d'autant mieux justice qu'on me la refusait davantage !

Malheureusement, la jeune captive ignorait une chose :

Kaly-Kouba exerçait parmi les bohémiens asiatiques la profession de médecin. La considération de la vieille femme se trouvait singulièrement menacée. Elle était donc intéressée à faire échouer les tentatives d'une audacieuse rivale.

XXI

Le châtiment d'une méchante femme.

L'astudieuse Hindoue avait soigneusement caché son dépit et son inquiétude ; mais elle était d'une race à qui une action criminelle ne coûte pas même un scrupule, quand il s'agit d'une cause personnelle.

Les dispositions hostiles de la vieille sauvagesse devenaient d'autant plus dangereuses qu'elle seule parlant anglais, aucune parole saisie au hasard ne pouvait faire soupçonner une arrière-pensée dans son empressement à se mettre au service de miss Henriette.

Après quelques soins intelligents, un doux sommeil était venu s'emparer de l'enfant. La jeune garde-malade ne cessait de veiller avec sollicitude. Cela, en d'autres temps, eût inspiré de la jalousie à Zed-Naïr.

L'espérance commençait à pénétrer l'âme de cette femme. Son œil fauve, ardemment fixé, de loin, sur la fille blanche, cessait d'être féroce. A l'étonnement succédait une impression vague, assurément plus favorable et qui ne demandait qu'à devenir de la gratitude.

La créature abjecte disparaissait devant la mère !

Mais pendant que les sentiments de Zed-Naïr se modifiaient, la vieille Kaly-Kouba préparait son plan.

— Ce que vous entreprenez est pour tout le monde impossible, dit-elle à miss Henriette. Un peu d'aide, quand ce ne serait que pour vous procurer telle ou telle chose, ne doit point vous déplaire. Disposez de moi.

— J'accepte, madame, et vous remercie.

En conséquence, la perfide avait toute facilité de nuire au rétablissement de la malade.

— Qu'elle meure ! osait-elle se dire, que m'importe ? Le principal n'est-il pas que je conserve mon influence ?

Le réveil de l'enfant, le soin d'un second repas moins frugal que le précédent, exigeaient des allées et venues hors de la hutte.

— Allez chercher ceci, apportez-moi cela, je vous prie, ordonnait doucement miss Henriette.

Et Kaly-Kouba d'obéir.

Grâce à elle, des aliments de plusieurs sortes captivaient bientôt les regards de la petite fille ; mais rien de ce que désirait la jeune créole ne s'y trouvait ; et, comme elle manifestait son étonnement :

— Il n'y en a pas... il n'y en a plus... mais qu'est-ce que cela fait ? ce que je vous apporte est bon tout de même.

— Non ! non ! cela serait trop lourd, trop difficile à digérer pour un estomac délabré par une longue abstinence.

— Allez donc ! allez donc ! Si la bambine doit en revenir, ce n'est pas un peu plus, un peu moins, qui peut faire grand'chose !... Elle est forte. Elle a des dents à broyer des cailloux. Et quels yeux !... On dirait qu'ils veulent tout avaler !.. Pas vrai, mignonnette?...

A ces mots, et comme entraînée à ne rien refuser, pour éviter les cris et les pleurs, Kaly-Kouba profitait de ce que miss Davidson avait le dos tourné pour emplir la bouche de l'enfant. Or celle-ci, excitée en même temps par un appétit féroce et par des choses pour lesquelles on connaissait sa préférence, ne devait garder aucune mesure.

— Malheureuse ! Mais vous voulez donc la tuer ? s'écria tout à coup la jeune Anglo-Indienne en repoussant la vilaine femme.

La jeune fille, accueillant à pleine bouche des mets dont elle se montrait toujours fort gourmande, en avait abusé. Le visage devenait pourpre. La voix s'éteignait dans une gorge enflée. Déjà l'enfant étouffait.

Pour toute réponse, un gros rire méchant et joyeux dilatait la bouche écumeuse de la vieille édentée.

Elle croyait sa cause gagnée. Elle comptait sans une présence d'esprit admirable. Miss Henriette, aidée en cela par de récents souvenirs, introduisit dans la bouche de l'enfant une des longues mèches de sa belle chevelure.

Le trop-plein de l'estomac fut aussitôt rejeté. L'accident demeurait à peu près inoffensif.

La jeune fille, tout à sa besogne, n'avait pas remarqué la déception de Kaly-Kouba qui se trahissait en horribles grimaces qui la rendaient plus hideuse encore.

Elle murmurait en s'éloignant :

— Va ! va ! imprudente ! La science dont tu donnes la preuve ne sauvera pas l'enfant... J'ai échoué cette fois, mais le jour de demain ne la verra pas vivante !

Miss Henriette ne pouvait accuser la vieille femme que de maladresse ou de folie. Elle prit dans ses bras l'objet de ses soins, lequel, déjà, ne la regardait plus comme une étrangère.

On lui avait désigné une hutte construite exprès pour elle depuis son arrivée. On devait l'attacher à un poteau fixé au milieu. Zed-Naïr obtint de Padmala, qui remplaçait le chef, une liberté bornée aux tentes environnantes.

Le crépuscule du soir avait succédé aux rayons du soleil couchant. C'était le signal d'une retraite générale. On redoutait des poursuites. Les sentinelles étaient postées à divers endroits du rivage circulaire. Les hommes, divisés en trois escouades, avaient mission de se partager cette corvée.

— Autour du camp, dans le cas où la prisonnière tenterait de s'évader, demanda Padmala, quelqu'un se chargera-t-il d'y veiller?

— Moi !

— Qui, vous? reprit-il, car tous les feux avaient cessé d'exister, et la lune dessinait à peine son disque au milieu d'un firmament plein d'étoiles.

— Kaly-Kouba.

— C'est bien ! Tu veilleras à l'extérieur autour de nos huttes.

Aussitôt le silence régna partout. On aurait entendu courir un écureuil ou voler un cacatoès autour du camp des bohémiens orientaux.

Cependant, si Zed-Naïr avait renoncé à ses droits maternels depuis une demi-journée, et si elle se contentait d'un baiser lorsque la prisonnière emportait sa chère petite fille, le sacrifice ne pouvait la trouver longtemps aussi forte.

Vainement demandait-elle au repos assez de patience pour attendre au jour suivant. Le sommeil ne venait point, et l'obscurité se peuplait d'apparitions désolantes.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Enfin, n'y tenant plus, elle sortit de sa hutte et parvint, sans rencontrer âme qui vive, à celle qu'elle désirait visiter.

Émue, elle souleva une tenture grossière et, tremblante, elle s'arrêta sur le seuil.

Un rayon de la lune traversait justement les branchages qui improvisaient une toiture. Miss Davidson était endormie, et l'enfant auprès d'elle. Une grande sollicitude se révélait dans la manière dont elle avait disposé un amas de feuilles sèches. Ne gardant pour soi-même que l'absolu nécessaire, miss Henriette s'était encore privée, en faveur de la petite fille, d'un mouchoir étendu sous sa tête et d'une partie de son vêtement.

Les doigts de l'enfant ne quittaient pas ceux de la jeune créole, précaution délicate pour qu'au moindre signe de souffrance elle pût se réveiller et s'occuper d'elle.

Une main sur son cœur, qui battait à se rompre, Zed-Naïr eût passé des heures entières à contempler le visage pâle de l'Anglo-Indienne à côté de celui de sa fille, à écouter, surtout, avec ivresse le bruit de leurs respirations, toutes les deux régulières, toutes les deux indiquant un sommeil réparateur.

— Éloignons-nous, dit-elle ; un rien pourrait les troubler ; et puis, s'il est vrai que la jeune créole soit protégée des Dieux, ma présence indiscrète n'aurait qu'à mettre les bons génies en fuite ou à exciter leur colère : tout serait perdu. Retirons-nous bien vite !

Elle regagnait sa demeure, quand un incident singulier captiva tout à coup son attention.

Une ombre dont on n'apercevait pas le corps avançait doucement à sa droite, un peu plus loin qu'elle, entre deux huttes. Aux craquements du sable foulé aux pieds, l'ombre disparut avec tant de précipitation, que le soupçon d'un vol commis ou prémédité devait immédiatement venir à l'esprit.

Zed-Naïr eut beau chercher, elle ne rencontra personne ; mais elle trouva quelque chose.

Un des pendants d'oreilles que Kaly-Kouba s'était provisoirement adjugés, en attendant le partage officiel !... Cet objet, éclatant aux rayons de l'astre des nuits, n'était pas là tout à l'heure... La vieille traversait les huttes. Elle a dû me voir, me reconnaître... Au lieu de me parler, elle a fui. Que venait-elle donc faire, lorsque son devoir la retenait en dehors du campement ? Je la crois décidément un peu folle.

Et Zed-Naïr alla demander au sommeil un repos qui ne fut pas de longue durée.

Une inquiétude extraordinaire l'arracha de nouveau de sa couche. Une voix persistante lui disait :

— Kaly-Kouba, jalouse d'un savoir médical dont on n'a pas toujours à se louer, ne peut voir d'un bon œil les prétentions de la jeune fille blanche.

Moins que cela suffisait à provoquer une seconde visite à la hutte où dormaient toujours miss Henriette et la petite malade.

Un quart d'heure avant, une ombre mystérieuse se glissait le long des tranquilles demeures.

Parvenue au delà du grossier lambeau de toile qu'il n'y avait qu'à écarter pour se trouver auprès de miss Henriette et de l'enfant, l'ombre prit une forme humaine. On put reconnaître alors Kaly-Kouba.

Un rictus diabolique dilata l'horrible bouche de la vieille femme, dès qu'elle se vit seule, bien seule, avec les deux objets d'une aversion impitoyable.

— Enfin, murmurait-elle, tout va donc selon mes vœux !... Toi qui oses me faire concurrence, tu peux dormir encore, et libre à toi de t'abandonner aux douceurs d'un beau rêve... Zed-Naïr et la vengeance de nos frères se chargeront d'une besogne que je ne saurais impunément entreprendre... Mais toi ! reprit l'affreuse créature, en couvrant d'un œil injecté de sang la petite fille endormie, oh ! toi, qui, en échappant au mal dont le remède se refuse à ma science, m'exposerais au mépris des miens... tu vas mourir !

Kaly-Kouba, penchée au-dessus de la jeune créole, comme une chauve-souris gigantesque, allongeait de grands bras, ouvrait de longs doigts crochus comme les serres d'un féroce et terrible vautour.

Encore une seconde, et l'Hindoue étranglait sans miséricorde une enfant dont le seul crime était de revenir simplement à la santé, à la vie.

Mais ce fut à elle de retomber à demi morte en arrière, avec un cri terrible auquel répondirent aussitôt toutes les voix de la tribu. Zed-Naïr, arrivée au dernier moment, venait de lui asséner sur la tête un violent coup de hache.

Puis, mettant le pied sur une poitrine frémissante :

— Misérable !... Ah ! je ne me trompais donc pas en suspectant tes courses nocturnes. Comme tous les vieillards, tu pensais tout haut. J'ai entendu ton propre aveu. Tu voulais tuer ma fille... Eh bien ! c'est toi qui cesseras de vivre... Vous tous qui, avec moi, l'avez entendue, ou que la présence de cette misérable loin du poste qu'elle gardait si mal doit convaincre de sa perfidie, assistez à son châtiment !

A ces mots, Zed-Naïr se jetait sur son ennemie et, de ses deux mains crispées, lui serrait étroitement la gorge.

Une minute plus tard, Kaly-Kouba n'existait plus. Un seul cri d'horreur avait protesté contre cette action sanguinaire.

Il venait de miss Davidson.

Réveillée en sursaut, elle ne pouvait comprendre immédiatement que ce meurtre était aux yeux de tous un acte de justice. Une pantomime expressive l'eut bientôt édifiée. Elle frémit d'horreur.

— Mon Dieu ! murmurait-elle, comment est-il permis à des êtres humains de s'abaisser de la sorte au rang des animaux les plus féroces ?

La mort de Kaly-Kouba privait la prisonnière d'une interprète. Il est vrai que le retour à la santé de la petite fille avait presque l'importance d'une résurrection. Il élevait singulièrement la créole Anglo-Indienne dans l'estime des habitants de l'île des Caïmans.

— Demande-moi ma vie ! elle est à toi ! s'écriait l'heureuse mère, dans l'élan de son enthousiasme.

— Les Déouta sont avec la jeune fille blanche ! répétait la foule, en se tenant à une distance respectueuse.

Les obsèques de Kaly-Kouba eurent lieu bientôt après. Elles pouvaient se borner à un enterrement. Les parents de la défunte préférèrent confier ses restes au fleuve.

Le même usage exigeait au préalable un fort pincement du nez, une vigoureuse pression de l'estomac, l'aspersion du visage avec de l'eau froide, le tout afin d'être bien sûr que le trépas avait eu lieu ; mais, après ce qui venait de se passer, de telles précautions étaient inutiles.

Cependant, la famille de Kaly-Kouba ne pardonnait pas à Zed-Naïr de n'avoir pas attendu le chef de la tribu pour se plaindre et obtenir vengeance.

N'osant pas attaquer ouvertement l'auteur du meurtre, les amis de Kaly-Kouba s'en prirent à la captive.

— C'est elle ! c'est cette pâlotte qui a causé tout le mal.

— Vous osez blâmer la protégée des bons génies, à qui je dois l'existence de ma fille ! se récriait énergiquement Zed-Naïr.

— Ta fille ne valait pas pour nous la femme que tu as tuée. Il faut des représailles à une mort aussi injuste, et c'est sur la prisonnière que nous allons la venger ! dit Padmala.

Une demi-douzaine d'individus des deux sexes faisaient mine de vouloir s'emparer de miss Henriette. La pauvre jeune fille comprit bien vite l'affreuse vérité. Un mouvement instinctif la portait aussitôt à se réfugier derrière Zed-Naïr, qui lui faisait déjà un rempart de son corps.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Malheureux ! disait-elle d'une voix énergique, oubliez-vous le sacrifice de demain, auquel est destinée cette victime? Vous n'avez pas le droit de la faire mourir ! entendez-vous ?

— Non; mais celui de la tourmenter ! répondit Padmala.

A ces mots, écartant l'Hindoue, deux hommes s'emparèrent de miss Davidson. En même temps, on choisit un arbre auquel on attacha solidement la jeune créole par le cou, par les bras et par les jambes.

— Grand Dieu ! que voulez-vous faire de moi? s'écriait-elle, sans espoir d'être entendue.

On ne voulait que l'effrayer et jouir d'un supplice moral. Elle s'en aperçut bientôt.

A quelques parents de Kaly-Kouba étaient venus se joindre une dizaine d'autres hommes. Tous avaient un arc et des flèches. La créole Anglo-Indienne se trouvait dans l'impossibilité de faire un seul mouvement. La tête elle-même, arrêtée à droite et à gauche par deux poignards enfoncés dans l'écorce, devait garder une immobilité parfaite.

Les bandits étaient des tireurs d'arc éprouvés. Le jeu cruel consistait à entourer de flèches le visage de miss Henriette, sans qu'une seule lui fit la moindre égratignure.

Une maladresse coûtait la vie à la jeune fille. Il y avait de quoi frémir.

Autant de cris d'épouvante, à chaque trait qui lui frôlait le visage, en venant contribuer à la formation d'une étrange couronne, autant de grossiers éclats de rire dans les rangs des curieux pressés autour de cet amusant spectacle.

XXII

Les préparatifs du supplice.

Cependant Zed-Naïr, en se montrant plus calme, avait obtenu d'aller, comme tout le monde, assister à l'exercice des habiles tireurs.

Elle s'y rendait avec son enfant dans ses bras. Tout à coup, elle tressaillit en passant devant la dernière hutte qui la séparait de l'arbre fatal; mais bien loin d'exprimer la crainte, l'émotion de l'heureuse mère appartenait à une satisfaction sauvage.

— Ah ! ah ! dit-elle, en répondant par un simple signe de tête à l'ordre de se taire que lui imposait à mi-voix quelqu'un de caché derrière cette humble demeure, c'est bien, Padmala est désormais un ennemi acharné contre moi. Tout pour me défendre est donc de bonne guerre. A nous deux !

L'attention générale était à son comble.

Aussitôt que les flèches fichées dans l'arbre suffirent à maintenir la tête, on supprima les poignards. L'ovale ainsi formé en manière de corbeille, au fond de laquelle apparaissait le pâle visage de miss Henriette, était complet, à l'exception d'un seul trait dont la place était vacante.

Il s'agissait de le placer à l'endroit exact. Ce soin revenait au farouche Padmala, lequel se glorifiait déjà d'un succès difficile et d'autant plus méritoire.

Campé sur la jambe droite, la gauche en avant, le front penché sur son arc, il visait avec un surcroit d'attention.

— Oui ! oui ! tâche de ne point manquer d'adresse ou laisse la besogne à un plus habile que toi, prononça une voix ironique.

Padmala, piqué au vif par ce doute injurieux, se retourna. Ses yeux lancèrent un éclair en reconnaissant Zed-Naïr.

— Ah ! ah ! fit-il d'un ton aigre, tu oses douter d'une main aussi sûre que la mienne... Eh bien ! regarde !

Excité par cet incident, l'Hindou se hâta trop de lâcher la corde. Miss Henriette poussa une exclamation douloureuse. La flèche lui avait traversé le bout de l'oreille.

(*La fin au prochain numéro.*) Alfred Séguin.

REVUE DES MAGASINS

Il n'est pas de femme charmante sans une taille irréprochable : aussi les femmes élégantes n'attacheront-elles jamais assez d'importance à la forme de leurs corsets. Sous ce rapport, la maison de Plument mérite la plus entière confiance; ses corsets sont la grâce même et donneraient de l'élégance à la taille la moins bien faite.

Le *corset-cage* s'impose en cette saison pour les toilettes négligées comme étant d'une souplesse exceptionnelle; pas un de ses ressorts qui puisse nuire aux mouvements et au jeu de la respiration : aussi est-il fort apprécié dans les pays chauds, où les indolentes créoles ne sauraient s'en passer. Le *corset sultane* et le *corset Élise* vont à ravir, ils moulent la taille dans la perfection et lui donnent la plus complète élégance; qu'ils soient en fin coutil ou soie, ils sont ornementés avec beaucoup de goût, et semblent destinés tout naturellement aux femmes du monde, qui aiment à être soignées dans les moindres détails de leur toilette.

Récompensés à l'exposition de Vienne, les corsets de la maison de Plument sont aussi appréciés en France et à l'étranger qu'à Paris.

S'adresser rue Vivienne, 33.

— Les toilettes d'été de mademoiselle Marie Bataillon sont la poésie même, grâce à leur légèreté et à la fraicheur de leurs nuances. Nous avons vu, dans cette maison, des robes de gaze de Chambéry sur transparent de foulard de même teinte, qui feront grand effet aux bals donnés par nos plus élégants casinos. Ces robes, souvent de deux tons, se composent d'une seule jupe garnie devant en tablier avec série de volants montant derrière jusqu'à mi-jupe; une écharpe de crêpe de Chine assortie en complète quelquefois l'élégance. Personne ne sait mieux draper et mieux ornementer les toilettes que mademoiselle Marie Bataillon, dont le goût est aussi sûr que son imagination est intarissable.

En costumes négligés, les costumes de toile ornés de broderie anglaise ou de guipure Cluny et les costumes de foulard en toutes nuances nouvelles rivalisent de coquetterie. Toutes les toilettes noires sont encore surchargées de dentelles perlées de jais : c'est toujours ce qu'il y a de plus joli.

Beaucoup de toilettes de deux tons composées de la jupe, de la longue tunique et de la petite veste croisée à revers, à plastron avec boutons de nacre ou de fantaisie; mademoiselle Marie Bataillon fait aussi de charmants costumes de voyage en laine beige et en mohair : on peut s'en assurer dans le coquet entresol de la rue Thérèse, 5.

SPÉCIALITÉS

Pas une femme ne saurait résister impunément à la chaleur et ne garderait ainsi les plus grands charmes de la beauté sans le secours de la *Veloutine Viard*, qui conserve à la peau sa blancheur et sa transparence. D'une finesse presque miraculeuse, cette poudre est adhérente au visage et tient lieu de tous les fards; elle finit par s'identifier si parfaitement au teint qu'il devient impossible d'en deviner la présence.

Il faut employer la *Veloutine Viard* chaque jour, mais avoir grand soin de l'unir avec une brosse douce afin qu'on ne puisse en soupçonner l'application.

Considérer cette veloutine comme un fard serait un grand tort : elle efface les rides et toutes traces de fatigues et de larmes, mais elle est avant tout hygiénique et embellit le visage au lieu de l'altérer ; elle est indispensable en été surtout et préserve de la poussière et du hâle causé par le soleil et le grand air.

La *Veloutine Viard* se fait de trois couleurs différentes, rose, blanche et jaune; c'est-à-dire qu'il est une nuance pour les blondes rosées, les brunes au teint mat, et les brunes au teint doré.

S'adresser chez Viard, parfumeur, place du Palais-Royal, 2.

— Il serait imprudent de s'aventurer en voyage où à la campagne sans emporter un ou deux flacons du *lait antéphélique* de Candès, qui non-seulement fait disparaître les taches de rousseur et le masque de grossesse, mais encore préserve le teint des moindres altérations. Rougeurs, rugosités, hâle de la mer s'effacent comme par enchantement sous l'application de ce cosmétique puissant, connu et apprécié du monde entier.

Il ne faut pas seulement considérer le *lait antéphélique* comme un moyen curateur, mais comme une eau de toilette excellente, le plus sûr des préservatifs. Employé assidûment, le *lait antéphélique* embellit le teint, l'empêche de s'altérer, et donne à la beauté un charme incomparable.

S'adresser au dépôt général, boulevard Saint-Denis, 26.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT ✻, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

De toutes les toilettes nouvelles remarquées aux courses, le jour du Grand prix de Paris, nous pouvons dire maintenant quelles sont celles qui se sont plus particulièrement imposées à la mode. Ce ne sont pas les innovations qui ont manqué, et pas une élégante n'eût voulu confier le secret de sa toilette à qui que ce soit ; couturiers et couturières ont réalisé leurs créations dans le plus grand mystère. Pour nous, qui avons pu obtenir quelques révélations, nous n'aurions jamais cru que les toilettes mi-partie pékin et faille unie obtiendraient un aussi grand succès.

Les élégantes en renom avaient adopté de charmants costumes en ce genre, dont les formes nous ont paru moins variées que les nuances. Beaucoup aussi de toilettes de deux couleurs, quand elles n'étaient pas de deux tons ; des corsages Médicis à longues pointes, avec manches bouillonnées ; des cuirasses avec revers remontants, comme en portaient les chevaliers du moyen âge. Bref, ce sont les manches qui jouent le grand rôle dans la mode, cette saison, et qui donnent du caractère aux toilettes. Pour mieux nous faire comprendre de nos lectrices, nous allons détailler plusieurs toilettes qui resteront le type carectéristique des modes de l'année.

P. N° 212. — Costumes d'enfants.

D'abord un costume de deux tons, vert d'eau pâle et vert du Nil foncé. Jupon de faille vert foncé, garni de plissés coulissés et de petits volants froncés et bordés d'un liséré vert pâle. Cuirasse de faille vert foncé comme la jupe, très-ouverte devant et laissant apparaître des coquillés de valenciennes se continuant en jabot jusqu'au bas ; cette cuirasse très-longue et très-collante. Manches vert pâle ; avec trois bouillonnés de faille vert foncé de place en place, absolument la manche Médicis. Tunique en tissu indien (un large pékin de deux tons vert clair et vert foncé) drapée et nouée en écharpe derrière. — Chapeau Watteau en paille de riz, avec couronne et traine de roses du Bengale ; torsade et nœud de côté assorti à la toilette.

Autre toilette à sensation, de deux bleus différents. Jupe à rayures pékin, de deux bleus derrière ; le devant composé de bouillonnés coulissés, séparés en long par des entre-deux de guipure. Corsage à longues pointes devant et derrière ; manches composées d'entre-deux de guipure et de bouillonnés de faille bleu pâle et bleu foncé. Le pouff de la traîne très-accentué et soutenu par un gros nœud de faille bleu foncé, artistement posé de côté. — Chapeau de paille de riz, garni de velours noir et d'une grosse couronne de bluets.

Puis encore des toilettes à rayures havane et blanc, avec corsage différant toujours de la tunique et des manches.

Nous ne parlerons pas des tuniques brodées sur jupons de couleur, par cette raison que, tout en étant jolies et de bon goût, elles ne constituent pas une nouveauté. Voilà quelques années qu'on en porte ; elles sont devenues un peu plus vulgaires, mais c'est tout. Il n'y a absolument que la façon qui puisse les faire sortir de la banalité.

Les chapeaux *Belle Bourbonnaise*, qui ont le tort de ressembler aux chapeaux des Auvergnates, ont fait aussi leur apparition le jour du Grand prix, mais ils ont été trop critiqués pour réussir ; ils ne rendent pas *toutes* les femmes jolies : voilà le grief qu'on peut leur faire, et il est vrai qu'il faut avoir une grande et réelle beauté pour qu'elle puisse leur résister. Du moment qu'une mode quelconque n'a pas pour résultat d'embellir les femmes, elle est condamnée ; il en sera ainsi du chapeau *Belle Bourbonnaise*, auquel on préférera longtemps le haut diadème de fleurs, le Watteau et le chapeau Louis XVI. Malgré leur allure un peu trop provocante peut-être, ces deux derniers chapeaux augmentent encore la beauté : voilà leur principal élément de succès.

La guirlande conserve sa distinction au milieu de ces créations qui surgissent de tous côtés. Il y a déjà longtemps qu'elle est en vogue, et pourtant son règne n'est pas près de finir. Le seul reproche que l'on puisse lui faire, c'est de manquer de jeunesse. Jusqu'à présent, le diadème avait été réservé aux femmes âgées; maintenant les jeunes femmes l'ont adopté et elles gagnent en beauté régulière ce qu'elles perdent en coquetterie mutine.

Il est bien convenu que la guirlande ou le diadème doivent être exclusivement réservés aux toilettes habillées; nous ne les aimons pas à la rue; une femme avec un superbe diadème de fleurs, se rendant tout simplement chez ses fournisseurs, nous paraîtra toujours ridicule.

Il faut bien se pénétrer de toutes ces nuances, si l'on veut être habillé avec goût et distinction. De même que nous blâmons les toilettes à effet pour les courses à pied dans la rue, de même nous les critiquons lorsqu'on les met pour aller faire des visites de condoléances.

Madame de Girardin disait avec raison « qu'il est impossible d'être triste avec un chapeau rose !... » Comment oser se présenter dans une famille en deuil, douloureusement affectée, avec une couronne de roses ou de fleurs des champs? Ce serait du dernier choquant. Il faut donc s'habiller selon les circonstances; c'est une question de tact à laquelle il faut se soumettre, et que l'on doit même étudier avec le plus grand soin.

Revenons aux nouveautés en signalant l'importance actuelle de la chaussure.

Avec le petit soulier Louis XIII, à barrettes ou non, qui se porte cette saison, le bas de soie est de toute nécessité; il est assorti à chaque toilette. On peut le remplacer par un bas de fil d'Ecosse, mais ce qui est positif, c'est que le bas de couleur est adopté maintenant par les élégantes du meilleur monde. C'est une audace qui a été couronnée de succès.

Louise DE TAILLAC.

Description de la planche P. n° 212.

(Voy. page 301.)

1. PETIT GARÇON DE TROIS ANS. — Robe de piqué de forme anglaise, décolletée, et manches courtes avec bouffettes de ruban devant; bande formant épaulette en coutil rayé bleu et blanc; cette robe est dentelée et bordée de bleu. — Chapeau de paille anglaise posé en arrière, avec bouffette bleue de côté, plume de côté et nœuds de ruban. — Souliers découverts à bouffettes, chaussettes de fil.

2. COSTUME DE FILLETTE DE HUIT A DIX ANS en foulard uni; jupe plissée à l'écossaise. Casaque demi-ajustée formant long gilet Louis XV devant, arrondie des côtés par un petit volant froncé, ouverte en châle, avec nœud de faille devant; deux volants au bas des manches, l'un tombant et l'autre remontant. — Chapeau de paille à passe relevée derrière, avec nœud de ruban et touffe de plumes derrière, diadème de fleurs en dessous. — Souliers Louis XIV à talons Louis XV.

Description de la planche coloriée n° 1149.

TOILETTES DE BAL D'ÉTÉ. — 1. Robe de foulard à traîne garnie, dans le bas, d'un haut volant plissé surmonté d'un demi-tablier de taffetas mauve garni de ruches déchiquetées. Tablier plissé devant orné d'une ruche de taffetas mauve, tunique drapée derrière à revers de chaque côté doublés de taffetas mauve. Corsage décolleté garni d'une ruche mauve au-dessus d'un plissé de foulard havane, guimpe bouillonnée en tulle à l'intérieur et manches bouillonnées ornées de nœuds mauves. — Coiffure composée d'une traîne de fleurs jaunes et d'une plume mauve rejetée derrière.

2. Robe de faille blanche garnie devant de bouillonnés de gaze de Chambéry, retenus par des traînes de myosotis, pouff accentué derrière et soutenu par une large ceinture de faille bleue posée en écharpe. Corsage décolleté à la Médicis à longues pointes devant et derrière et lacé derrière, barrettes de myosotis sur le devant du corsage, manches courtes, bouillonnées, garnies de bouquets de myosotis. — Couronne de myosotis dans les cheveux relevés derrière à racines droites et dégageant la nuque.

GRANDE PRIME
DU « MONITEUR DE LA MODE »

A partir de ce jour, nous sommes en mesure d'offrir à nos abonnées, par faveur absolument spéciale et exclusive, la machine à coudre *la Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et Cie, non plus au prix élevé de 250 francs, qui est le prix de vente dans leurs magasins et dépôts, mais moyennant 150 francs, emballage compris. Par suite de cette importante concession, à laquelle nos abonnées seules ont droit, on peut dire que la machine à coudre est réellement mise à la portée de toutes les bourses.

Ajoutons que, pour nos abonnées de Paris qui voudront profiter de cette occasion unique, nous avons obtenu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et Cie à Paris, que deux leçons leur soient gratuitement données; à celles de la province, des instructions complètes seront adressées avec la machine. A toutes, enfin, il sera délivré, pour une durée de cinq ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnées, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs, moyennant laquelle la *Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

AD. GOUBAUD ET FILS.

UN LIVRE INDISPENSABLE

La *Bibliothèque d'éducation et de récréation* de MM. Hetzel et Ce (rue Jacob, 18) vient de s'enrichir d'un nouveau volume dont nos lectrices sont particulièrement à même d'apprécier le mérite et l'opportunité. Il concerne spécialement les travaux à aiguilles et le titre en indique ainsi le contenu : « *Méthode de coupe et de confection pour vêtements de femmes et d'enfants, revue et augmentée d'un corps de couture en blanc et d'une méthode de tricot*, édition illustrée de 154 figures, à l'usage des écoles, des familles et des ateliers. »

Une première édition de cet ouvrage avait paru à Strasbourg en 1866, sous la signature de mademoiselle Hélène Fée. Une lettre de madame Pape-Carpentier, — l'auteur de tant d'excellents ouvrages d'instruction, — en même temps qu'elle nous fait connaître son avis sur le livre, nous en révèle le véritable auteur. Nous ne pouvons mieux faire que de citer :

« L'auteur, qui se cache sous ce pseudonyme, dit madame Pape-Carpentier, est mademoiselle Élisa Hirtz de Saverne. Et l'on peut dire qu'elle se cache à tort, car cet ouvrage est un de ceux qu'une femme peut s'honorer d'avoir pensé et écrit. Il est simple, clair, sans prétention comme sans vulgarité, et d'une opportunité d'autant plus grande que c'est, à ma connaissance, le seul traité qui existe sur cette matière.

» L'ouvrage se divise en trois parties principales, ornées de vignettes pour aider à l'intelligence des explications données dans le texte.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

» Dans la première, l'auteur indique la manière de prendre les diverses mesures sur la personne.

» Dans la seconde, elle indique la manière de couper les patrons, puis l'étoffe d'après les mesures prises.

» Dans la troisième, elle explique la manière de *monter* le vêtement par l'ajustage, fait avec goût, des diverses pièces dont il est composé.

» Les chapitres IV et suivants traitent des formes variées qui peuvent être données à un même objet. Bien que ces derniers chapitres soient d'une utilité plus restreinte, ils complètent l'ouvrage en fournissant des indications que la diversité des goûts et des modes rend presque indispensables. »

Nous n'avons rien à ajouter à l'avis d'une personne aussi compétente que madame Pape-Carpentier, si ce n'est que les quelques critiques formulées par elle ont été entendues et que la seconde édition du livre de mademoiselle Hirtz ne laisse absolument rien à désirer. Nos lectrices nous sauront gré de le leur avoir signalé, car il est appelé à leur rendre les plus grands services.

R. H.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Quand Lamartine se fit connaître sous la Restauration par ses œuvres charmantes, tous les salons poétiques d'alors s'en émurent, et ce fut une lutte entre tous pour avoir le bonheur de faire ouvrir devant lui les portes toutes grandes : car, à cette époque, il y avait encore quelques-uns de ces coins de feu de la gloire, qui, depuis Aspasie à Athènes, en passant par le salon bleu de la marquise de Rambouillet, se sont éteints à l'Abbaye-au-Bois, quand madame Récamier, sa vestale, a quitté cette terre pour un monde meilleur.

Ce fut, paraît-il, dans le salon de madame la duchesse de Broglie, fille de madame de Staël, que notre jeune Apollon commença à se produire : là il fut entouré, choyé, adulé ; de même chez madame de Saint-Aulaire et chez madame Sophie Gay. Ces dames étaient la trinité littéraire du moment. Enfin, il fut enlevé à bras tendu par un de ses amis, qui le porta tout palpitant au pied du trône de Chateaubriand.

Cet ami était un journaliste à la mode alors, et cela à juste droit, car il avait de l'esprit, et beaucoup ; non de cet esprit agressif si fort prisé de nos jours, qui consiste à faire rire neuf personnes aux dépens d'une dixième, mais de cette bonne humeur enjouée et fine qui puise toujours en son propre fonds et paye argent comptant, sans fouiller dans la poche de personne.

Ce journaliste charmant était Merle, qui mettait en pratique ses maximes, celle-ci entre autres : que le temps est l'outil que la Providence donne pour faire son œuvre, et que la patience en est le manche. Traduction originale de cette sentence fort vulgaire : « Tout vient à point à qui sait attendre. » Et il sut attendre, puisque tout lui vint à point, selon son goût et ses désirs, du moins.

Mais revenons à la présentation du chantre d'Elvire. Elle eut lieu, je dois le dire, bien plus sur l'invitation de madame Récamier que sur les instances de Lamartine, qui redoutait beaucoup plus cet honneur qu'il ne le désirait ; et il paraît qu'il n'en garda point un excellent souvenir, car voici ce qu'il en raconta plus tard, quand il revint, dans ses mémoires, sur cette première époque de sa vie mondaine : « Si le salon de la duchesse de Broglie était une chambre des pairs, si celui de madame de Saint-Aulaire était une chambre de députés, si celui de madame Sophie Gay était une république, celui de madame Récamier était une monarchie ; on y voyait un trône dans un fauteuil. »

Ces appréciations de Lamartine sont excessivement justes. Chez la duchesse de Broglie, on était austère, grave ; j'oserai même presque dire ennuyeux. Les questions étaient traitées de haut. On ne se commettait point avec de petites gens. Un poëte... fi donc ! eût-il fait d'admirables *Méditations !* Heureusement pour lui, il était gentilhomme et surtout à la mode ; sans cela !...

Quant au salon de madame de Saint-Aulaire, il ressemblait très-fort à la chambre des députés d'alors ; on y discutait beaucoup, on y buvait des verres d'eau sucrée, et l'on y faisait de l'opposition, ce qui était *très-bien porté* à cette époque des Manuel, des Benjamin Constant, des général Foy, et *tutti quanti* de même farine.

Madame Sophie Gay était, de son côté, quelque peu frondeuse ; elle eût joué très-volontiers le rôle de madame Rolland, sorte de prétention qui déteignait un peu sur ses amis et sur son entourage, partant sur son salon qui était fort couru au moment dont je vous parle.

Enfin, la monarchie de l'Abbaye-aux-Bois était en pleine floraison, car le trône dont parle Lamartine était celui de Chateaubriand, qui régnait au milieu de courtisans politiques ou littéraires rangés très-respectueusement autour de lui, en attendant qu'une parole miellée daignât tomber de sa bouche altière ; car, dans cette cour au petit pied, une seule voix avait le privilége de se faire entendre : la voix brève et sonore de ce génie ennuyé, mélancoliquement drapé dans sa gloire, accueillant ses admirateurs avec une majesté théâtrale, tandis que les éloges les moins délicats résonnaient délicieusement à ses oreilles, comme les tintements anticipés des carillons de la postérité.

Madame Récamier s'inclinait devant cette puissance superbe, dans une admiration plus résignée qu'effective, car ses intimes affirmaient que l'antique prêtresse bâillait souvent en encensant son idole ; mais c'était l'enseigne du salon, et il fallait bien accepter les inconvénients de cet avantage qui la rendait toute-puissante sur les immortels.

Du reste, à cette époque, la vie littéraire semblait renaître à Paris, l'astre brillait encore ; hélas ! ce ne fut qu'un soleil couchant, dont les derniers rayons n'éclairent plus que le souvenir des personnes de mon âge et les chroniques des écrivains de mon temps.

Ils étaient bien intéressants et bien charmants pourtant, ces salons d'alors où l'on savait causer, où les femmes s'occupaient beaucoup moins de leur toilette que de leur esprit. Pauvres foyers éteints que rien ne pourra plus rallumer aujourd'hui, et dont on ne sait plus même comprendre toute la saveur et tout le charme, maintenant qu'on est habitué à vivre au jour le jour, et qu'on accepte pour amis tous ceux qui se présentent !

Aussi peut-être le trouverait-on peu amusant, ce grand salon, ayant gardé tout le parfum de l'ancienne cour, où la duchesse de la Trémoïlle réunissait tous ses amis pour se calfeutrer dans les regrets du passé ; salon de grands seigneurs mécontents, revenant de l'émigration, et tout étonnés que le temps se fût permis de marcher pendant leur voyage à l'étranger, et que le cadran du XIXe siècle se fût substitué à celui du XVIIIe, qui pour eux n'était point fini ou qui eût dû renaître.

Eh bien ! non, il n'était point ennuyeux, ce salon qui rouvrait le passé, qui faisait revivre ceux qui n'étaient plus, et qui voyait ceux qui restaient encore pleurer sur eux et sur les rêves dorés du beau temps de la jeunesse, de la richesse et de la puissance. Il était curieux pour un observateur, au contraire, puisqu'on y trouvait les traces, à jamais perdues, de cette bonne et gracieuse société française, qui n'a pas même daigné laisser chez nous la politesse pour la remplacer.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

D'ailleurs, tous les salons n'étaient point aussi tristes que ceux que je viens de citer. Ainsi il y avait encore celui de la duchesse de Duras, où il était permis d'être jeune et de rire, où se rencontraient Lafayette, Victor Hugo, Guizot, Charles Nodier... J'en passe et des meilleurs. Là on était littéraire aussi : Delphine Gay disait des vers; Villemain charmait par son esprit si fin, Berryer par sa prose si noble. Enfin, ce fut là que Lamartine dit ses premiers vers, et ces vers étaient le *Lac*. Trouvez-moi un salon et des hommes pareils aujourd'hui !

Comtesse DE BASSANVILLE.

UN PEU PARTOUT

La scène se passe en Normandie.

Un paysan mariait ses filles. Il leur donnait vingt écus de dôt et l'ameublement ordinaire.

Les deux familles étaient assemblées avec les voisins, et le notaire terminait le contrat, lorsque le mariage tombe dans l'eau, à propos d'une paire de pantoufles que le futur exigeait et que le père de la future s'obstinait à refuser.

Un des assistants se leva alors et proposa au gendre en disponibilité la main de sa sœur, demoiselle très-laide et plus âgée que l'autre, en offrant la même dot et les meubles.

— Donnerez-vous les pantoufles ? demanda le jeune homme.

— Certainement.

— En ce cas, faites venir votre sœur. Nous changerons le nom de l'épouse, voilà tout !

* * *

Un voyageur, retour de Pierrefonds, a vu, de ses yeux vu, sur la porte d'un horloger, un avis désopilant qu'il a fidèlement copié et qui est ainsi conçu :

L'horloger n'est visible que le vendredi,
de midi à cinq heures.

On demande ce que peut bien faire ledit horloger le reste du temps ? — Il *fait*... le lundi, c'est évident. Mais après ?

Et puis si le grand ressort de la montre d'un naturel de l'endroit se casse le samedi matin !...

* * *

Il n'y a plus de fortifications pour la réclame !

Un Figaro de Montmorency fait ainsi connaître au public, par la voie de prospectus, l'ouverture de son

VASTE ÉTABLISSEMENT DE COIFFURE

« Cette maison modèle, sans égale en France, a su réunir le bon marché au confortable et à l'élégance. Par la distribution judicieuse de ses vastes salons, *les gens du monde n'ont pas à redouter le contact de la mauvaise compagnie*. (Très-ingénieux !)

» Un nombreux personnel, *dans une tenue irréprochable* et choisi parmi les artistes les plus distingués de la capitale, est attaché à l'établissement : on parle toutes les langues.

» Les dames, pour lesquelles des salons splendides sont réservés, y trouveront les soins les plus délicats, *mêlés à une conversation spirituelle*. Des commissaires en riche livrée les introduiront. *Coiffures des plus inédites.*

» Pendant les opérations, une musique mystérieuse fera entendre différents morceaux .. »

Si le public n'était pas déjà conquis par ce préambule, il lui serait difficile de résister au détail des opérations auxquelles se livrent, « dans une tenue irréprochable », les artistes de choix déjà nommés.

« Barbe au rasoir électrique velouté, savon au miel d'Arabie dissous dans la rosée du matin.

» Coupe de cheveux, ciseaux en vermeil, brosse aimantée.

» Frisure éolienne, orageuse ou calme. »

La frisure « orageuse ou calme » vaut à elle seule tout un poëme.

Heureusement qu'il ne viendra à personne l'idée d'aller tout exprès à Montmorency pour se faire crêper ou friser à la *mode éolienne*!...

* * *

Sur le boulevard Voltaire on exhibe en ce moment un géant dont le portrait en pied se trouve à la porte, — suivant la tradition.

Sur la pancarte d'annonce on lit en grosses lettres :

GÉANT ALSACIEN

Et en dessous, en plus petits caractères :

AYANT OPTÉ.

* * *

Chassez le naturel, il revient au galop.

Le docteur B... était malade depuis plusieurs semaines. Un de ses amis le rencontre un matin, courant les rues de Paris.

— Eh bien ! docteur, lui dit-il, je vois avec plaisir que vous allez mieux.

— Heu ! heu ! comme ci, comme ça... Je suis sorti pour aller voir ce pauvre L... qui va mourir, dit-on..., ça me fera du bien.

* * *

Au restaurant :

— Garçon, une poire bien mûre.

Le garçon, à la cantonade :

— Une poire *extra-muros* pour monsieur, une !

A. Z.

LA POIGNÉE DE MAIN

Une mode anglaise qui a passé tout à fait dans nos mœurs, c'est la poignée de main (*shake-hand*). Mais tout ce que nous prenons aux étrangers, nous le francisons, c'est-à-dire que nous lui ôtons son originalité native en l'appropriant à nos besoins, à nos habitudes, à notre élégance, à notre bon ton.

Ainsi la poignée de main anglaise est une secousse de bas en haut, qui a le défaut de vous briser le poignet, de vous démancher l'épaule, d'être saccadée, disgracieuse, trop visible; ce n'est qu'un geste.

Nous en avons fait un langage muet, poli, discret, tendre, affectueux, chaleureux, aimant; qui serre, qui retient, qui presse, qui attire... ou qui repousse, refuse, éloigne, congédie. Tout cela invisiblement, par une étreinte forte ou faible, passionnée ou languissante, froide ou inerte.

N'avez-vous jamais refermé votre main sur deux doigts tendus négligemment, et ne vous êtes-vous pas senti refroidi tout à coup comme si le charme était rompu ?

Au contraire, vous étiez malheureux et triste, on ne pouvait rien vous dire : la poignée de main a parlé, elle vous a com-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

pris... Que de courage relevé, que d'espoir revenu, que d'encouragement donné, que de sympathie prouvée et rendue par cette simple pression, qui dit plus qu'un regard, mieux qu'une parole... qui ne cherche pas son mot, mais qui le donne ; qui n'arrive jamais trop tôt, jamais trop tard ; qui reçoit et rend en même temps l'impression qu'elle éprouve, n'est jamais indiscrète, jamais compromettante, ne laisse ni trace ni regret, ne vient jamais mal à propos, parce que deux mains qui se touchent sentent immédiatement ce qu'elles se demandent !

Les doigts se détendent instantanément, la pensée n'est pas plus prompte ; si l'impression a été désagréable, elle a été si fugitive qu'on ne l'a pas ressentie.

Au contraire, si on veut la conserver, cette impression, et s'en souvenir, elle vous reste au bout des doigts ; la main en est comme engourdie et le cœur en est reconforté.

Tout cela dans une poignée de main !

Oui, et encore autre chose : n'est-elle pas plus charitable qu'une aumône ?

Pour vous prouver que c'est vrai, souvenez-vous !

Une Femme.

THÉATRES

Au moment de signaler à nos lecteurs les nouveautés de la semaine, une douloureuse nouvelle nous arrive : celui qui avait mérité d'être appelé « le prince de la critique », Jules Janin, est mort. L'Académie française pourra donner à cet immortel un successeur, mais elle ne le remplacera pas. Nous reparlerons comme il convient de cette belle figure littéraire.

Comédie-Française. — Le Théâtre-Français a donné, ces jours derniers, la première représentation de *Tabarin*, pièce en deux actes, en vers, de M. Paul Ferrier, à laquelle le public a fait un accueil favorable.

C'est une œuvre littéraire, écrite avec beaucoup de soin, mais où l'invention dramatique fait un peu trop défaut. Les effets scéniques qu'elle contient ont été vus et revus vingt fois, et il ne faut guère considérer la pièce de M. Ferrier que comme un long monologue à l'usage et, disons-le, à la gloire de M. Coquelin, tour à tour admirable de verve et de passion contenue, d'émotion vraie et de comique à outrance.

A ses côtés, mademoiselle Lloyd, costumée avec beaucoup d'art, a déployé un talent réel sous le double aspect de la femme de Tabarin et d'une Isabelle emphatique et précieuse de l'époque théâtrale de Tristan l'Hermite et de Hardy.

Opéra-Comique. — La direction de M. Camille du Locle tend de plus en plus à faire sortir cette gracieuse scène de son genre primitif, si cher au public français et qui s'harmonise si bien avec le goût et l'esprit de notre nation.

La Dame blanche, *Joconde* et *le Pré-aux-Clercs* font place tour à tour à des *oratorios* ou à des *messes* plus ou moins funèbres ; le joyeux refuge du rire et des gais refrains se change peu à peu en un lieu où les larmes seules seront de saison.

Imagine-t-on l'Opéra-Comique « représentant » une *Messe de Requiem*, et ouvrant pour cela ses portes toutes grandes à M. Verdi, lorsque des compositeurs français, des prix de Rome, ne peuvent y trouver accueil pour des œuvres qui honoreraient ce théâtre et ajouteraient à la richesse de son vrai répertoire !

La *Messe* de Verdi peut être remarquable à plus d'un titre, mais sa place naturelle est à l'église, et pour ce qui est de la salle de la place Favart, le moindre opéra-comique inédit en trois actes, d'un compositeur français, ferait bien mieux notre affaire.

Palais-Royal. — Ici l'on rit !... On rit même quand le menu ne se compose que de pièces tout à fait insignifiantes, comme *Bobinette*, de M. Saint-Agnan, ou simplement dénuées de nouveauté, comme la *Dame au passe-partout*, de MM. Grangé et Bernard. Il est vrai que les interprètes de ces pièces s'appellent Geoffroy, Lhéritier, René Luguet.

Grâce à eux, il est impossible de voir sans rire *Œdipe et le Sphinx, ou l'art de s'empoisonner en société*, bien que M. Aguemé n'ait dépensé que peu d'esprit dans cette parodie du *Sphinx* de la Comédie-Française.

Hop-Frog.

A TRAVERS LES LIVRES

Parmi la grande quantité de livres nouveaux qui paraissent chaque jour, il n'est pas toujours facile de trouver des ouvrages à lire dans les réunions de la famille, et qu'on puisse laisser sans danger sur la table du salon. Aussi recommandons-nous chaleureusement à nos lecteurs les *Soirées amusantes*, recueil de contes et nouvelles par M. Émile Richebourg, que publie la librairie de la Société des gens de lettres.

Les *Soirées amusantes* formeront une collection de douze jolis volumes in-32, imprimés avec le plus grand soin, qui paraîtront successivement, divisés en quatre séries : *Contes d'hiver*, — *Contes du printemps*, — *Contes d'été*, — *Contes d'automne*. On voit que l'auteur, qui est homme d'esprit, s'est arrangé de manière que ses récits soient toujours de saison. Nous en serons d'autant plus heureux qu'il compte parmi ceux de nos jeunes romanciers qui ont su plaire au public en s'adressant aux sentiments les plus intimes de l'âme et du cœur.

Les trois premiers volumes des *Soirées amusantes* viennent de paraître. Ce sont de charmants récits, d'une moralité absolue, d'un style très-pur et qui intéressent comme les drames les plus émouvants.

M. Émile Richebourg possède l'art de provoquer, sans efforts, le rire ou les larmes. On sent qu'il a voulu s'assurer la sympathie des jeunes femmes et des jeunes filles en écrivant les *Soirées amusantes*, et qu'il compte sur elles pour le succès de sa nouvelle publication. Sa cause est en trop bonnes mains pour n'être pas gagnée, et nos lectrices ne seront certainement pas les dernières à le lui prouver.

Dans le domaine plus élevé de l'histoire, M. Taxile Delord poursuit la publication d'un ouvrage qu'il est désormais superflu de recommander, car la faveur publique lui est acquise, et il fait partie de droit de toutes les bibliothèques.

Les quatre premiers volumes de l'*Histoire du second empire* nous avaient conduits jusqu'à l'année 1867. Le cinquième volume, qui vient de paraître à la librairie Germer Baillière (rue de l'École-de-Médecine, 17), s'étend jusqu'à la formation du cabinet Ollivier, le 2 janvier 1870. Les événements les plus remarquables de cette période sont : l'affaire du Luxembourg, l'Exposition universelle, la mort de Maximilien, l'affaire de Mentana, le ministère Pinard, l'apparition de *la Lanterne*, la souscription Baudin, les élections générales de 1869, la préface de l'empire libéral et le concile.

Un sixième volume complétera l'intéressant ouvrage de M. Delord, — tableau froidement tracé, mais éloquent et fidèle, d'un règne de dix-huit ans, — qui a trouvé le moyen de commencer trop tôt et de finir trop tard.

Robert Hyenne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DESCRIPTION DES TOILETTES (PLANCHE G. N° 426).

1. Costume de percale rayée. La jupe ras-terre garnie de sept volants de quinze centimètres, alternés l'un en biais et uni, et l'autre de droit fil et dentelé; tunique dentelée, drapée de chaque côté et nouée derrière en écharpe. Corsage à longues basques, à plastron de piqué blanc orné de deux dentelles de chaque côté, col montant. Manches à coude à parements, boutons de bois assortis à la rayure du costume. — Chapeau de paille d'Italie relevé d'un seul côté, orné d'une guirlande de fleurs et de feuillage et d'une écharpe de gaze.

2. Costume de toile grise. Le jupon garni dans le bas d'un volant plissé de 35 centimètres, surmonté d'un large biais. Longue tunique encadrée d'un plissé et d'un biais liséré, drapée de chaque côté et derrière. Corsage à longues basques arrondies, orné d'un plissé formant collerette et jabot, même garniture au bas des manches, boutons de nacre. — Chapeau Henri III en paille anglaise, la passe relevée d'un seul côté par des coques de ruban à pans flottants derrière, plume rejetée de côté.

TOILETTES DE CAMPAGNE

A. Levy imp. r. des Marais, 66.
Ad. Goubaud & Fils Ed.rs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92.

Ceinture-Régente de M.me De Vertus Sœurs, r. Auber, 12.
Lait Antéphélique de Candès et C.ie Boulev.d S.t Denis, 26.

Entered at Stationer's Hall.
LONDON. Ad. Goubaud & Son. 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DÉTAILS DE MODES (PLANCHE G. N° 428).

1. Chapeau *Comète* en paille de riz blanche, garni d'une traîne de pavots mélangée de nœuds de surah blanc formant aigrette devant. — 4. Chapeau *Croizette* en paille de riz noire, garni d'une torsade de faille noire formant catacoi derrière, et orné d'une touffe de roses de

CHAPEAUX

Modèles de Mesdames Brunhes et Hunt (4, rue Meyerbeer).

2. Même chapeau vu de profil, la même traîne de fleurs se continuant de côté et retombant derrière. — 3. Fanchon de fleurs formant diadème, garnie de verveine de deux tons. Deux roses épanouies de côté. — côté et d'une aile naturelle posée en aigrette. — 5. Même modèle vu presque de face, orné d'une torsade de faille de nuance claire posée en dessous.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE SALON DE 1874

Il y a longtemps que l'exposition des beaux-arts n'avait attiré autant de visiteurs que cette année, et il y a longtemps aussi que la foule n'avait eu sous les yeux autant de tableaux, de dessins et de statues. Nous nous en réjouirions, si l'on en devait conclure que le nombre des artistes, de ceux qui méritent vraiment ce titre, a considérablement augmenté; mais la vérité est que la grande quantité d'œuvres exposées, indépendante de la qualité, vient de ce que les artistes, réduits depuis très-longtemps à deux envois, ont été autorisés à en faire trois cette année. Aussi, pendant que le livret de 1865 ne dépassait pas 3559 numéros et que celui de l'année dernière n'en comptait que 2142, voyons-nous, au livret de 1874, figurer 3632 ouvrages reçus sur 6857 présentés. Qu'on s'étonne, après cela, de trouver à côté d'œuvres remarquables tant de productions médiocres, pour ne pas dire nulles, qui semblent faites pour lasser la curiosité la plus insatiable et défier l'indulgence de la critique !

On peut croire, du reste, que le jury des beaux-arts a eu, pour sa part, quelque peine à se reconnaître au milieu de ce fouillis, car jamais les récompenses accordées au Salon, à commencer par les médailles d'honneur, n'avaient été aussi vivement discutées. Un grand nombre de connaisseurs, et des plus compétents, ont trouvé avec raison que la médaille d'honneur était une bien grosse récompense pour la peinture froide et sans ampleur de M. Gérôme (*l'Eminence grise*), dont le mérite s'efface devant le beau groupe de M. Antonin Mercié, *Gloria victis !* (Gloire aux vaincus !), auquel a été décernée la médaille d'honneur de sculpture.

Voici comment ont été réparties les autres médailles (première, deuxième et troisième classe) :

Peinture. — *Première classe :* MM. Blanchard, Lehoux, Priou. — *Deuxième classe :* MM. Pierre Billet, Edouard Castres, Gervex, Firmin Girard, Ch. Gosselin, Guillemet, Hennebicq, Lecadre, Hector Leroux, Monchablon, Muncaksy, Ponsan-Debat. — *Troisième classe :* MM. Baader, Bastien-Lepage, Besnard, Brillouin, Courtat, Dantan, Defaux, Karl Daubigny, Delobbe, L.-H. Dupray, Duez, Erhmann, Feyen-Perrin, Pierre Gavarni, Goubie, Jules Goupil, de Groiseilliez, Kaemmerer, Lhermitte, Albert Maignan, Robert Mols, Pabst, Camille Paris, Vély.

Sculpture. — *Première classe :* MM. Lafrance, A.-P. Noël. — *Deuxième classe :* MM. Aubé, Caillé, Chrétien, Fourquet, Pierre Granet, Alfred Lenoir. — *Troisième classe :* MM. Alfred Boucher, Bouré ; Adolphe David, graveur en pierres fines ; Ludovic Durand, Grimbel du Bois ; Jean Lagrange, graveur en médailles ; Laoust, Ch. Lenoir, Marqueste, M.-A. Moreau, Morel-Ladeuil, Vinçotte.

Architecture. — *Première classe :* M. Georges Rohault de Fleury. — *Deuxième classe :* MM. Bourdais, Félix Roguet. — *Troisième classe :* MM. Albert Ballu, Charles-Louis Suisse, de Lalande.

Gravure et lithographie. — *Première classe :* M. Morse, gravure au burin. — *Deuxième classe :* MM. Massard, gravure au burin ; Waltner, gravure à l'eau forte. — *Troisième classe :* MM. Courtry, Maxime Lalanne, gravure à l'eau forte ; Pannemaker, Ed. Yon, gravure sur bois.

Marquons maintenant d'un trait rapide, et sans entrer dans un interminable dépouillement du catalogue, les quelques œuvres qui, à des degrés divers, ont fixé notre attention.

Le *Christ* de M. Bonnat mérite d'être cité en première ligne. On reproche à l'artiste de n'avoir pas suffisamment idéalisé le crucifié : c'est faire, sur une œuvre magistrale, de la critique de sentiment. M. Bonnat s'est souvenu que son tableau était destiné à l'une des salles de la cour d'assises de Paris, et il a montré sous le jour qui convient le mieux, selon nous, l'image du Christ victime de la peine de mort. — Son autre toile, *Les premiers pas* (jeune femme romaine dont l'enfant commence à marcher), a réuni tous les suffrages.

Deux œuvres intéressantes : *Le capitaine Pléville*, scène maritime de M. François Biard, et *Sur la plage*, de M. Jules Breton. On se laisse aller à partager la contemplation de cette femme de pêcheur, couchée à plat ventre sur la falaise, d'où elle interroge l'horizon.

M. Vivant Beaucé est le peintre des moutons. On dirait qu'il a passé sa vie à les étudier : il les sait par cœur et excelle à les montrer tels qu'il les a vus. *Dans la bergerie*, d'abord ; puis à l'heure de la *Sortie* et de la *Rentrée du troupeau*. Voyez-les partir, tumultueux et pressés, avides de liberté, d'air frais, d'herbe tendre ; c'est à peine si la porte de la bergerie est assez large pour leur livrer passage, et le chien du berger, dont l'attitude sérieuse indique le sentiment du devoir et la notion de sa responsabilité, serait impuissant à les retenir. Le soir, au contraire, fatigués et repus, c'est avec lenteur qu'ils rentrent au bercail, et leur fidèle gardien, satisfait de les avoir ramenés, a pu aller réclamer à la cuisine la récompense de son zèle. Tout cela est très-bien observé et fort habilement rendu.

Les amateurs de paysages n'ont eu que l'embarras du choix, grâce aux toiles poétiquement voilées de brume qu'affectionne M. Corot et dont *le Soir* est l'éternelle reproduction, grâce aussi aux frais paysages du regretté Chintreuil, aux compositions pleines de charme de MM. Karl Daubigny, Appian, Ferdinand Chaigneau, Carolus Duran (*Dans la rosée*), Feyen-Perrin, Émile Vernier, Alexandre Véron (*le Dernier rayon*), et Guillemet (*Paris vu de Bercy*).

Saisissons encore au passage deux toiles d'un maître qui excelle dans le « genre », quand il ne lui plaît point de se souvenir qu'il est habile et fin paysagiste. C'est de M. Jules David que nous parlons. Et vraiment nous ne savons lequel préférer de son *Marchand d'images*, ou de son drame nocturne : *Après le coup !* Ce brave homme de colporteur est si vrai qu'il nous semble que nous venons de le rencontrer, que c'est pour nous qu'il a défait sa balle et étalé ses images sur le banc de pierre autour duquel vont tout à l'heure se presser les curieux. Mais que de talent aussi dans l'autre tableau ! Un homme a succombé aux coups d'un assassin ; il gît au milieu de la rue, éclairé par les rayons sinistrement voilés de la lune. Retiré dans une sombre encoignure, le spadassin, l'épée nue sous le bras, compte, à la lueur que lui envoie une lucarne, l'or contenu dans une bourse qu'un homme mystérieux vient de lui remettre et qui représente le prix du sang versé. Rien de plus dramatique, de plus saisissant, de mieux traité que cette scène, à laquelle le pinceau de M. Jules David a donné du même coup la couleur et la vie.

M. Gustave Doré est à coup sûr un poëte, mais son imagination le précipite parfois dans de regrettables erreurs. Cette année, sous prétexte de nous montrer des *Martyrs chrétiens dans le cirque romain*, il a littéralement noyé dans le bleu son incontestable talent. Ces martyrs, sur les cadavres desquels sont couchés des lions repus, ne nous ont pas plus ému le cœur que la pluie d'étoiles semées sur ce cirque désert ne nous a fait rêver. Et pourtant M. Gustave Doré est un artiste.

Robert Hyenne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

BENGALI

OU

LES FILS DU PENDU

(HISTOIRE INDIENNE. — SUITE ET FIN.)

Le cri de la jeune créole eut un écho terrible. Un coup de feu venait de retentir, et Padmala, frappé d'une balle au milieu du front, roulait, en hurlant, dans la poussière.

Stupéfaite, l'assemblée n'avait pas encore fait un mouvement qu'un homme se présentait, avec autant d'impétuosité que de fureur devant elle.

Cet homme était Saïd-Yama.

— Ah! dit-il, c'est ainsi qu'on exécute mes ordres ; qui vous a donné le droit de rougir vos armes du sang de ma prisonnière? Padmala mieux que personne devait le savoir. Il a été maladroit, tant pis pour lui!

On se pencha vers Padmala. On mit une main sur son cœur. Ce cœur avait cessé de battre.

— Mort! murmura d'une seule voix la foule épouvantée.

— Oui, mort! et ainsi finira de ma main quiconque, même avec les meilleures excuses, ne sera pas esclave de mes commandements, répliqua le Maître-Diable. Mais, ajouta-t-il, qui donc a encore fermé les yeux pour toujours pendant mon absence?

— La vieille Kaly-Kouba, étranglée par Zed-Naïr, dont elle voulait elle-même étouffer la petite fille.

— Ah! pauvre vieille! Elle avait parfois de bien drôles de grimaces... Vous l'avez aussi jetée à l'eau?

— Oui.

— Eh bien! Kaly-Kouba, morte, vient de sauver la vie à deux jeunes gens qu'il nous importait fort de conserver en vie jusqu'à demain, ajouta le Maître-Diable.

— Deux jeunes gens!... Et qui donc? demanda curieusement son auditoire.

— Le fils de sir William et un de ses amis, celui que nous gardions prisonnier, en croyant le tenir lui-même : grave erreur qui, du moins, a pu se réparer.

Ceci avait besoin d'une explication. Le chef s'empressa de la donner.

La trahison de Bengali surprit tout le monde et trouva bien des incrédules; mais ce qui n'étonna personne, ce furent les paroles suivantes, à la prononciation desquelles Saïd-Yama mit tout ce qu'il y avait de fiel dans son âme noire :

— Mais, après avoir livré aux jeunes audacieux l'embarcation qui devait les amener dans cette île, Bengali les quitta. Il me soupçonnait de vouloir égarer les gens qui pourraient avoir été sérieusement chargés de nous poursuivre. J'arrivai assez tôt près de l'endroit où ils causaient tous les trois pour saisir quelques révélations importantes. Mon frère ne se trompait qu'à moitié. La démarche en question devait avoir lieu, mais par Koringhy et non point par moi. J'étais au comble de la fureur. Un frère qui agit sans cesse contre moi, me dis-je, est un ennemi. Or, que fait-on d'un ennemi? on le tue. Un second de nos hommes, Kadjery, revenait d'une course à la découverte. Bengali est caché dans un buisson, lui dis-je; il va gagner le Hougly à l'endroit d'où les bateaux sont partis avant-hier soir. Agis de même. Atteins-le; et dès que tu le verras prêt à passer à l'ennemi, frappe sans pitié, frappe jusqu'à ce qu'il soit mort, et bien mort, entends-tu?

— Bien, maître, a répondu Kadjery.

— Et aussitôt il me quitta. Je m'attachai alors à sir Edgard Davidson et au jeune Français, son ami. Ils descendaient le fleuve jusqu'à l'embarcadère qui leur était désigné d'avance. Mon rôle se réduisait à bien m'assurer que les agneaux allaient se jeter d'eux-mêmes dans la gueule du loup. Les caïmans se montraient plus entreprenants que d'habitude. Je voyais mes navigateurs glacés d'épouvante, hors d'état d'utiliser leurs poignards, quand, tout à coup, le plus hardi des amphibies, apercevant Kali-Kouba, crut devoir préférer un festin tout prêt à un festin qu'il fallait conquérir. L'exemple était bon à suivre; on le suivit, et voilà comment il va suffire d'un peu de bonne volonté pour nous emparer des deux jeunes gens.

— Ils sont dans l'île?

— Oui; et d'autant plus faciles à mettre en notre pouvoir qu'ils croient eux-mêmes servir leurs intérêts en se faisant prendre. Ainsi du moins pensait le petit serpent à tête humaine que Kadjery est bien près d'envoyer de vie à trépas à l'heure où je vous parle. Mais nous sommes prévenus. Agissons en conséquence.

— En approchant à la nage du débarcadère, j'ai démembré leur embarcation et fortement amarré le bateau. Impossible à eux désormais de quitter l'île.

— Et ceux qui nous cherchent pour les délivrer, ainsi que la jeune fille?

Saïd-Yama se prit à rire comme un diable qu'il était.

— Ceux-là, dit-il, ne seront pas au souterrain avant la nuit bien noire. L'espérance de se reposer et d'organiser l'attaque sans éveiller nos soupçons fera donner sir William dans le piége que lui tend Koringhy. Mais nous avons le temps de songer à cela. Que la moitié de vous aille à la rencontre des jeunes gens et que les autres s'occupent des préparatifs du sacrifice de demain matin.

— Et la barque laissée aux Rocs-Jaunes, on n'ira pas la quérir tout de suite?

— Son abandon ne mérite guère nos regrets. Deux voyages avec la seconde suffiront à nous transporter sur la rive droite. A deux milles de là, des chariots et des chevaux nous attendent; car vous pensez bien qu'un séjour de vingt-quatre heures dans l'île, après l'accomplissement de notre vengeance, nous exposerait à toutes les fureurs du gouvernement anglais établi à Barrack-Poor. Si nous avons à redouter aujourd'hui une trentaine de cipayes [1], confiés à sir Davidson, c'est au moins deux cents que nous aurions sur les bras après la nouvelle de la mort de ses enfants.

Saïd-Yama se trouvait seul et libre à peu près de respirer à l'aise, après tant de fatigues. Assis à l'ombre d'une hutte, il allumait tranquillement un houkah [2] à fumer l'opium, quand il vit approcher Zed-Naïr et sa petite fille, qu'elle tenait par la main.

Et comme il interrogeait des yeux la nouvelle venue :

— On t'a dit que la vieille Kali-Kouba était morte. On n'a pas ajouté pourquoi ni comment? lui demanda cette femme.

— Non.

— Eh bien! le voici : Kaly-Kouba, jalouse du rapide succès avec lequel mon enfant était soignée par une autre personne, voulait l'étrangler. Un pressentiment m'avait conduite à l'endroit où le crime devait se commettre. La scélérate s'était trahie elle-même par d'imprudentes paroles. Je lui ai infligé le même sort qu'elle destinait à ma fille.

— Tout cela est véridique? demanda le Maître-Diable, avec un regard soupçonneux.

— Du premier mot au dernier. Je puis amener des témoins.

— C'est inutile. Tu as bien fait. Et quelle est la personne dont la science ou le bon sens a opéré ce surprenant miracle en ta faveur?

[1] Nom générique sous lequel on désigne la milice indigène organisée au service des Anglais, dans l'Inde.

[2] Pipe.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— La jeune fille blanche.

— Ah ! s'écria involontairement le chef de brigands. Eh bien, reprit-il, revenu promptement à sa grossière et sauvage nature, que veux-tu que cela me fasse ?

— A toi, rien, sans doute ; mais moi, penses-tu que le bonheur de revoir ma fille vivante ne me fasse pas considérer la jeune Kapoukara d'un autre œil que celui dont je la regardais au premier instant de son arrivée ?

— Enfin, qu'espères-tu, femme, en me tenant un pareil langage ?

— Oh ! répondit-elle, avec des accents qui révélaient, en effet, chez elle un changement d'humeur étrange, rien du fils de Ben-Saïd ; mais, comme chef, peut-être y aurait-il moyen d'adoucir au moins jusqu'à l'heure fatale de demain le sort d'une malheureuse qui, en somme, individuellement, n'a soulevé aucun grief.

Zed-Naïr ne put continuer. Un violent emportement venait de s'emparer de son interlocuteur.

— Folle ! ne comprends-tu donc pas que chez cette jeune fille, dont le père a donné la preuve d'une cruauté inouïe envers le mien, la conduite que tu admires ne doit être qu'un tissu de ruse et de mensonge ? Qui t'assure que ton enfant, bien portante aujourd'hui par des moyens trop promptement efficaces pour ne pas être équivoques, ne tombera pas bientôt dans un état aussi désespéré que celui qui t'a trouvée un peu trop accessible à des sortiléges dont on espérait bien tirer quelque avantage ?

— Qu'entends-je ?

— La vérité, ou du moins quelque chose d'assez présumable.

Alors, s'exprimant en langue anglaise, afin que miss Henriette le comprit, le Maitre-Diable, tourné du côté de l'arbre où la jeune prisonnière était toujours attachée, continua :

— Ce n'est pas moi que l'on viendrait enjôler par de pareilles malices ! La fille du bourreau de Ben-Saïd est condamnée à périr avec son frère ; or nulle puissance au monde ne saurait les soustraire à ma haine trop justifiée et au supplice qui se prépare.

— Peut-être !

A ce mot, que ni l'un ni l'autre n'avait prononcé, un cri de surprise échappait à Zed-Naïr, un cri de rage à son interlocuteur : ils avaient devant eux, en se retournant, Edgard Davidson et Gustave Gérard !

Les jeunes gens, protégés par le bruit d'un colloque à haute voix et par la solitude faite autour du chef par le départ de ses subordonnés, avaient pu approcher assez vite, et sans que personne dans les environs s'aperçût de leur présence.

Avec la rapidité de la foudre, Edgard et son ami de collége s'étaient jetés sur lui en arrivant.

— Au secours ! cria Saïd-Yama en dialecte indien.

Mais Zed-Naïr, effrayée ou cédant à une inspiration soudaine, n'était déjà plus là.

— Oh ! la misérable ! cria le chef.

Puis s'adressant en anglais à ceux qui le tenaient étroitement en respect :

— Lâchez-moi ! hurlait-il en se débattant, avec des contorsions et des hurlements de bête fauve, mais lâchez-moi donc !

Edgard, un poignard à la main et le bras levé sur sa tête, répondit :

— Infâme scélérat ! nous t'avons en notre pouvoir ; fais-nous rendre ma sœur, ou tu es mort !

Le premier instant pour Saïd-Yama fut terrible ; on sait que les méchants sont toujours lâches ; mais aussitôt un rictus infernal dilatait la face monstrueuse du chef de bandits.

— On vous la rendra ; mais il me faut du monde, et mes hommes ne sauraient être tous assez éloignés pour ne pas m'entendre.

Un cri particulier venait de sortir de sa poitrine. Il déchirait l'air comme un coup de sifflet. Vingt échos lui répondirent de tous les côtés de l'île des Caïmans.

Alors, ce fut au tour des jeunes gens de frémir. Une douzaine de brigands accouraient à toutes jambes, et avec eux des femmes, des enfants attirés par le même appel énergique.

— A moi ! fit leur chef.

Edgard et Gustave comprirent l'imprudence qu'ils venaient de commettre, en ne se tenant pas assez sur la défensive. Leurs poignards se redressèrent, il est vrai, mais trop tard ; cinq ou six gaillards, agiles comme des tigres, les surprenaient, les désarmaient ; en un mot, du rôle de vainqueurs, un instant entrevu, ils revenaient à celui de prisonniers.

Le Maitre-Diable avait, de son côté, repris toute son assurance.

— Enfin ! s'écria-t-il, nous avons entre nos mains le fils, la fille de notre ennemi, et même une troisième victime pardessus le marché. Voilà qui est fort bien. Chiva nous exauce, il recevra demain le tribut que nous nous sommes engagés par serment à payer aux mânes de Ben-Saïd.

— Allons, murmurèrent les braves jeunes gens, nous n'avons plus à espérer que les secours de la Providence !

— Au moins, demanda aussitôt le créole anglo-indien, en s'adressant à Ben-Saïd, permettras-tu à un frère de passer auprès de son ami et de sa sœur les dernières heures qu'il te plait de leur accorder encore ?

— Oui, parce que tel est mon bon plaisir, et non parce que tu le demandes.

On avait, sur son ordre, amené miss Henriette. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils avaient beaucoup à se dire ; mais trop d'émotion leur interdit tout d'abord l'usage de la parole. Ils ne pouvaient que verser des torrents de larmes.

Gustave, témoin de leur attendrissement, ne sut pas y résister davantage. Saïd-Yama, que les pleurs qu'il voyait couler faisaient rire, ne semblait pas bien s'expliquer ceux du jeune Français.

— Pourquoi t'affliger comme ceux qui doivent être pendus et brûlés demain ? lui demandait-il. Tu n'es pas compris dans la malédiction de mon père. Une forte rançon peut te rendre à la liberté quand tu voudras.

— Infâme ! répondit Gustave, si aucun secours n'arrive, si ceux que j'aime doivent subir le sort affreux que tu leur réserves, me crois-tu donc assez déshérité du ciel pour avoir l'indigne courage de leur survivre ?

Peu d'instants après, une large hutte située dans les meilleures conditions pour qu'une tentative d'évasion fût inutile recevait les trois prisonniers fortement garrottés. En même temps, six hommes se plaçaient alentour.

On devine quelles paroles devaient échanger les tristes victimes d'une aussi déplorable aventure.

Cependant, à la tombée du jour, une femme obtint d'un des gardiens la faveur de pénétrer auprès des trois jeunes gens. Ne pouvant mieux témoigner sa reconnaissance envers miss Henriette, Ned-Zaïr se passait volontiers de souper, afin d'ajouter quelques douceurs aux parts un peu trop restreintes que l'on avait faites aux malheureux condamnés.

Mais la pauvre Hindoue avait compté sans la méfiance de Saïd-Yama. Le monstre l'avait particulièrement désignée à la vigilance des sentinelles. Ce que Zed-Naïr prenait pour une véritable faveur cachait un piége. Le Maitre-Diable, aussitôt averti, était venu lui-même constater le fait.

— Ah ! ah ! fit-il en voyant sortir cette femme de la hutte qui servait de prison, c'est ainsi que l'on ose me braver !

A ces mots, un poignard étincelant aux blanches clartés de l'astre de la nuit disparaissait dans la poitrine de Zed-Naïr. Sa petite fille, laissée à quelque distance, accourait à sa rencontre.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Un second coup mortel, dont fut témoin la pauvre femme avant d'expirer, lui accorda au moins cette amère consolation de savoir que sa chère petite fille n'aurait plus à souffrir après elle.

— Encore une régalade pour les caïmans ! ricana le meurtrier.

Bientôt revenaient des hommes envoyés à la découverte sur la rive gauche du Hougly, et à leur tête Koringhi, le guide expédié par le Maître-Diable.

— Eh bien ?

— Nos gens, disposés en deux troupes aux extrémités du souterrain, n'ont encore vu se présenter âme qui vive.

— Et au delà de la vaste plaine ?

— Persoune.

— Ainsi, remarqua avec satisfaction le chef de brigands, sir Davidson serait encore dans l'ignorance du succès de notre entreprise, ou du moins assez peu avancé dans ses projets de poursuite pour que nous ayons tout le temps nécessaire ?

— Tout porte à le croire.

— Et Bengali? et Kadjery ? quelles nouvelles m'en apportes-tu ?

— J'ai aperçu le premier errant d'un air désolé sur le rivage ; quant à l'autre, à qui je n'ai point adressé la parole, il semblait, autant qu'une certaine distance permit d'en juger, il semblait, dis-je, fort occupé à suivre de loin je ne sais quel gibier ou quel ennemi personnel. Ton frère et lui ne devaient pas tarder à s'apercevoir, sinon à se rencontrer tout à fait, ajouta Koringhi.

— Bien ! bien !

Il y avait dans l'expression de ce mot, et dans celle du sourire qui l'accompagnait, de quoi épouvanter le cœur le plus endurci.

Toutes ces bonnes nouvelles décidèrent une réjouissance publique.

Pendant plus d'une heure encore on entendit retentir les instruments qui accompagnaient les rires, les chants et la danse ; puis tout rentra dans un morne silence.

XXIII

Un dénoûment heureux.

Le jour fatal allait arriver. L'heure terrible était près de sonner.

La veille au soir, on avait dressé dans une enceinte réservée un vaste bûcher. Au centre s'élevaient trois potences destinées à se consumer en même temps que les pendus.

Une seule issue demeurait libre. Elle correspondait avec l'orient. Ajoutons que du même côté l'absence de hautes végétations permettait d'apercevoir le lever du soleil.

Miss Davidson était placée entre Edgard et Gustave. Chaque prisonnier avait autour du cou une corde fine, espèce de lacet comparable à celui dont se servaient dans l'Inde les étrangleurs de profession nommés les Thuggs.

Après de suprêmes adieux, le frère et la sœur s'étaient une dernière fois embrassés. Une étreinte non moins vive, non moins douloureuse, réunissait le jeune Français au malheureux garçon qui avait tant de reproches à se faire :

— Cher papa! cher père! nous ne vous reverrons plus!

Le cri de la jeune créole fut le seul par lequel se trahit un regret de la vie humaine, en somme bien naturel. Edgard et Gustave, s'ils ne disaient plus rien, ne subissaient pas moins des impressions du même genre.

L'un pensait à sir William, à mistress Trotting, à tout ce qu'il perdait en cessant de vivre, au moment où commençait à peine une existence qui s'annonçait pour lui heureuse et glorieuse.

Ainsi du jeune Gérard; il entrevoyait le désespoir de ses chers parents qui, frappés dans leur fils bien-aimé, n'auraient sans doute point la force de lui survivre.

Durant les brefs instants qui précédaient le supplice, toute la tribu réunie dans l'intérieur de l'enceinte jouissait déjà d'un horrible plaisir prêt à se réaliser aux dépens des malheureux jeunes gens.

Saïd-Yama jubilait. Prototype de hideur physique et morale, ce moment élevait au suprême degré tout ce qui pouvait exprimer la haine atroce unie aux délices de la vengeance; en vérité, le nom de Maître-Diable était bien le seul qui convînt à ses pervers instincts admirablement servis par les événements passés, présents et à venir.

Il attendait avec une fébrile impatience le lever du soleil.

— Le premier rayon doit allumer le bûcher, annonçait-il.

Cette expression employée au figuré trouvait un sens de réalité dans l'usage que l'on comptait faire d'une torche de résine déjà tout allumée que Saïd-Yama serrait d'une main convulsive, pendant que son regard ne quittait plus l'horizon.

Nous avons dit que chaque prochaine victime avait une corde autour du cou. Ces cordes passaient dans une ouverture pratiquée vers le sommet de chaque pièce de bois verticale. Elles étaient tenues extérieurement par autant d'individus, lesquels, posés sur un pied et l'autre en l'air, n'avaient, au dernier moment, qu'à se lancer à terre sans lâcher le terrible lien, pour que l'horrible action fût accomplie.

En même temps, le Maître-Diable devait approcher du monceau de combustibles sa torche enflammée.

On eût dit que l'astre glorieux hésitait à remplir le triste rôle que lui imposait la scélératesse de Saïd-Yama. Il s'annonçait lentement. De sombres vapeurs formaient, à l'horizon, comme un voile.

Enfin, elles se dissipèrent; et obéissant aux lois éternelles, une lueur éblouissante, où l'or le disputait à la pourpre, annonça le premier rayon solaire.

Le fils de Ben-Saïd ne se sentait plus de joie.

— Allez ! cria-t-il.

Une clameur générale, contenue à grand'peine jusqu'à ce moment, éclata ; mais presque aussitôt elle redoublait, faisant place à une surprise immense.

Les cordes s'étaient brisées à l'endroit même qui correspondait avec les ouvertures des poteaux. Les bourreaux, n'ayant plus ainsi de contre-poids, tombaient plutôt qu'ils ne se jetaient dans le vide.

En même temps, Saïd-Yama jetait un rugissement de rage inexprimable, et la foule demeurait immobile de terreur : toutes les pièces de bois concourant à la formation de l'enclos disparaissaient comme par enchantement. Elles faisaient place à autant de soldats du gouvernement, ayant à leur tête sir William en personne.

— Mon père !

— Mes enfants !

Et miss Henriette, Edgard, Gustave lui-même, se jetaient dans les bras du négociant anglais.

Bengali avait deviné juste.

White était bien arrivée à Davidson-House, et l'on avait trouvé sur elle, comme il l'espérait, de suffisantes indications pour mener les poursuites à bonne fin. Sir William n'était pas revenu de Calcutta. Mistress Trotting, au sortir d'un évanouissement involontaire, se demandait qui elle expédierait bien à la ville, quand arrivèrent Tom et John.

Les deux Mozambiques, loin du péril, étaient promptement redevenus braves. Emprunter des chevaux, sauter dessus, et s'élancer au triple galop sur la route gouvernementale, fut l'affaire de quelques instants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Sir Davidson, d'abord atterré, eut assez de force morale pour songer avant tout aux rapides moyens de profiter de l'avis apporté par Tom, John et la jument blanche. Le gouverneur, installé à Barrack-Poor, n'hésita pas à mettre aussitôt cinquante cipayes à sa disposition. Le reste allait tout seul, à condition pourtant de ne point perdre une minute.

Quant au jeune Hindou, une amitié de longue date et le souvenir de châtiments injustes devaient aisément faire de Koringhi et de Kadjery deux complices trop heureux de se venger du Maître-Diable. De là le succès obtenu la veille par un mensonge fait pour inspirer au terrible chef une sécurité fatale.

Bengali, rencontré par sir William, avait recommandé le passage immédiat du fleuve. Ainsi, pendant qu'on attendait les soldats sur la rive gauche, ils avançaient sur la rive droite, ils se cachaient dans un bois, et abordaient l'île pendant les dernières heures de la nuit. Ils n'avaient qu'à user d'un peu d'adresse pour arriver ensuite jusqu'à l'enceinte où toute la tribu assistait, attentive, aux apprêts criminels.

Agile comme un écureuil, le protégé de miss Henriette se glissait d'avance dans le camp. Il parvenait à réduire la force des lacets préparés pour la strangulation de la jeune créole et des deux jeunes gens.

Après quoi, il avait engagé sir Davidson à attendre, pour agir plus sûrement, que toute la tribu se fût d'elle-même réunie en un seul groupe facile à entourer par les soldats.

Sommés de se rendre, sous peine de se voir fusillés à l'instant même, les bandits se rendirent. Ils furent aussitôt garrottés solidement et embarqués.

Cependant Saïd-Yama qui, depuis le serment de venger son père, ne vivait que dans cette espérance, n'était pas homme à voir les choses finir ainsi.

— Ce jour demande une victime ! s'écria-t-il.

Et repoussant les soldats prêts à l'entraîner comme les autres, le digne fils de Ben-Saïd sautait sur le bûcher déjà tout en flammes, quand il aperçut Bengali.

— Vivant ! lui vivant ! Cher frère ! s'écria-t-il avec les accents d'une tendre émotion, quelques différences de caractère nous ont parfois divisés, auras-tu le courage d'en vouloir encore à un homme qui, vaincu, veut et va mourir ? Tu ne refuseras pas un baiser de paix à celui qui bientôt ne sera plus qu'un amas de cendres ?

Bengali, sans méfiance ou trop vivement impressionné pour songer à rien de semblable, approcha du bûcher. Il tendait les bras à celui qu'il appelait son frère ; il lui prodiguait le même nom, et s'y jetait vivement avec une exclamation joyeuse qui tenait du délire.

— Ah ! traître ! reprit Saïd-Yama, je vais mourir, mais tu me suivras dans la tombe !

Un cri d'horreur échappait, en même temps, aux assistants. Un poignard avait disparu dans la poitrine du malheureux enfant, et tandis que son meurtrier se frappait au milieu des flammes qui déjà l'enveloppaient d'un linceul infernal, Bengali, repoussé du même coup avec violence, tombait mortellement blessé aux pieds de miss Davidson.

L'épouvante et la pitié rendaient muette la jeune fille comme tout son entourage. Bengali, en proie à d'atroces douleurs, trouvait pourtant, en ce moment suprême, la force de lui dire :

— Votre frère, miss Henriette, vous apprendra toute la vérité. Vous penserez quelquefois au fils bien-aimé de la pauvre Neddy-Neddy, et cette espérance le console. Autrement, ne regrettez pas le sort qui me frappe, ma vie était perdue, une pente irrésistible m'entraînait ; autant mourir innocent aujourd'hui que coupable demain... Encore une fois, bonne miss, accordez çà et là un souvenir au pauvre enfant qui va rejoindre sa mère ; pardonnez-lui le mal qu'il vous fit malgré lui, en faveur du peu de bien qu'il a voulu faire.

A ces mots, Bengali, approchant de sa bouche un pli de la robe de la jeune Anglo-Indienne, y déposait de faibles baisers. Ce fut le suprême effort d'une existence près de s'éteindre. Un dernier regard à sa bienfaitrice correspondait au dernier battement de son cœur.

Il tomba tout à fait. Il était mort.

Alfred Séguin.

REVUE DES MAGASINS

Il est impossible d'être habillée au goût du jour, d'avoir une taille souple et gracieuse et une charmante désinvolture sans la *Ceinture Régente* et la *Tournure Du Barry* de mesdames de Vertus sœurs. Irréprochables à tous les points de vue, ces deux objets intimes, qui constituent la véritable élégance féminine ne se trouvent absolument que chez mesdames de Vertus sœurs (rue Auber 12) qui n'ont jamais eu de succursale.

La *Ceinture Régente* s'accommode de toutes les formes nouvelles des corsages, elle nous paraît même indispensable avec les cuirasses collantes que l'on porte cette saison. Un des grands avantages de la *Ceinture Régente*, c'est qu'elle n'a pas besoin d'être essayée : il suffit d'envoyer les mesures exactes pour recevoir une de ces ceintures coquettes, dont nous ne vanterons jamais assez la perfection.

Nous en dirons autant de la *Tournure Du Barry*, qui donne un charme si séduisant à la désinvolture.

Elle convient tout aussi bien aux costumes courts qu'aux robes à traîne, et se fait aussi coquettement ornementée qu'on peut le désirer.

— Les fortunes modestes et les artisans qui ne peuvent jamais disposer de grosses sommes à la fois ont pourtant le moyen, grâce à certaines combinaisons économiques et ingénieuses, de se monter un ménage complet. En s'adressant à la maison de crédit fondée par Crépin aîné, de Vidouville, on peut s'habiller des pieds à la tête, se meubler et se munir de tous les objets indispensables au ménage, même le plus modeste, en payant la moitié comptant et le reste en six mois. Ce système oblige à l'économie et constitue un des moyens moralisateurs les plus puissants ; de nombreux agents attachés à cet établissement de crédit, unique en son genre, se rendent chaque mois chez les débiteurs qui, fiers de la confiance qu'ils ont inspirée, ne manquent jamais à leurs engagements.

La maison Crépin, au moyen de bons spéciaux, donne accès dans plus de 250 magasins, ce qui est la meilleure preuve que l'acheteur, malgré cette facilité de payement, ne paye pas plus cher pour cela. Il a la liberté absolue et peut choisir dans n'importe quel magasin indiqué ce qui lui convient de préférence.

Parfaitement organisé, cet établissement spécial mérite la confiance dont il est l'objet.

La maison Crépin est située boulevard Ornano, 11, 13 et 15.

SPÉCIALITÉS

On a vanté de tous côtés, depuis quelques années, une foule de produits destinés à éterniser la beauté et la jeunesse des femmes. De nombreux essais ont été faits en ce genre, sans obtenir un succès bien éclatant. Cependant nous devons conseiller à nos lectrices, dans l'intérêt de leur beauté, la *crème Simon* et la *poudre Figaro*, deux compositions nouvelles qui se complètent l'une par l'autre.

La *crème Simon* est un cold-cream perfectionné qui blanchit le teint, l'idéalise en le parfumant. Sous son influence, boutons et rougeurs disparaissent comme par enchantement, ainsi que les rides prématurées. C'est la fontaine de Jouvence contenue dans un petit flacon.

La *poudre Figaro*, fine et impalpable, s'identifie si bien à la peau qu'elle est complétement invisible ; elle rend de grands services par les chaleurs : nous ne saurions trop en recommander l'emploi à la campagne comme le plus sûr préservatif contre le hâle et les rayons d'un soleil trop ardent.

Crème Simon et *Poudre Figaro* se trouvent à la *Tour de Nesles* (boulevard des Italiens, 3). Le dépôt central, chez M. Guis, rue Beautreillis, 23.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.
L. ROUVENAT ✻, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Que l'on parte pour les eaux ou pour la campagne, qu'importe ! il faut partir : l'usage le veut ainsi, et il serait de mauvais ton de rester à Paris au delà de la fin de juin. Aussi n'est-il question, de tous côtés, que de préparatifs de départ. Les toilettes de ville n'étant plus d'actualité, nous ne nous occuperons désormais que des toilettes destinées aux villes d'eaux et aux plages maritimes les plus élégantes, où la fantaisie règne en souveraine et où se révèlent les plus audacieuses innovations de l'élégance féminine.

A la mer, tout est permis en fait de toilettes, depuis le costume de molleton le plus rustique jusqu'aux robes les plus légères et les plus vaporeuses. Dans les villes d'eaux, le luxe des toilettes est un peu plus soutenu, et il est d'usage de s'habiller chaque jour à l'heure de la musique. Ces toilettes se rapprochent beaucoup de celles qu'on rencontre à Paris, soit au bois de Boulogne de cinq à sept heures, soit le soir aux concerts des Champs-Élysées.

La mode n'a jamais été aussi variée que nous la voyons cette saison, et nous ne saurions l'accuser de despotisme, car elle laisse toute liberté à l'initiative personnelle.

Formes de costumes, de robes, de confections et même de chapeaux offrent un si grand choix, qu'il est impossible de ne pas trouver ce qui convient à chaque conformation et à chaque type de beauté ; les costumes unis se portent aussi bien que ceux qui sont extrêmement ornementés : c'est pure affaire de goût ; les couleurs foncées ont autant de succès que les teintes claires, et les tissus épais que les plus légers. Donc, rien d'absolu pour cette saison où toutes les créations se montrent coquettes et séduisantes.

Jusqu'aux costumes de voyage qui ont un aspect plus coquet que de coutume. On les fait généralement en mohair anglais ; la jupe ornée d'un seul haut volant plissé, ou de trois petits bordés de chaque côté d'un biais de foulard ou de taffetas écossais ou à damier noir et blanc ; polonaise demi-ajustée, serrée à la taille par une ceinture de cuir russe à motifs d'argent oxydé, et petit carrick à trois collets ; revers des manches, poches, collets et bas de la polonaise bordés d'un écossais ou d'un damier pareil à celui de la jupe. — Foulard assorti sur le chapeau de paille anglaise, enveloppé d'un voile de gaze. — Nous recommandons ce costume comme étant fort agréable à porter en voyage par les chaleurs ; mais, par les temps sombres et pluvieux, il faut préférer les costumes de laine beige ou de drap léger imperméable.

P. N° 213. — Chapeau Théo.

Modèle de mesdames Moreau Didsbury (boulevard des Capucines, 23).

Les costumes de pluie, qui ne se portent jamais à la ville par cette raison que les élégantes ne sortent jamais quand il pleut, sont indispensables aux eaux. Quel que soit le temps, il faut bien aller boire son eau et prendre son bain, et ils rendent alors de grands services. On en fait de très-confortables en drap léger imperméable, mais on peut les remplacer par la capote russe, à patte boutonnée derrière, qui semble définitivement adoptée par les femmes les plus élégantes. Elle a supplanté le classique waterproof devenu par trop vulgaire.

En costumes élégants, nous recommanderons certaines toilettes de foulard d'une coquetterie irrésistible, en toutes teintes les plus nouvelles de deux tons, ou bien composées d'une jupe unie, d'une tunique rayée en foulard Surah aux reflets changeants, avec corsage ou cuirasse de foulard uni et manches rayées. On fait, en ce genre, de véritables merveilles de goût et d'élégance, que l'on complète par des dentelles blanches dépassant les plissés ou volants qui ornementent les tuniques.

Quoiqu'elles aient été battues en brèche par nos grands couturiers, les tuniques se portent cette saison et se porteront encore longtemps ; elles rendent de trop grands services aux

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

femmes économes pour qu'elles puissent se décider à y renoncer. En effet, avec plusieurs tuniques et quelques jupons, on peut varier ses toilettes et paraître fort élégante sans faire de dépenses exagérées.

Quand il ne fait pas trop chaud, les robes de faille et cachemire de deux tons dans les mêmes teintes ont toujours beaucoup de distinction. Nous citerons en ce genre, un costume du meilleur goût, ainsi composé : jupe ras-terre en faille couleur tabac, garnie dans le bas de cinq petits volants froncés et à tête ; polonaise très-ajustée, en cachemire de teinte plus claire, complétement unie, boutonnée devant et harmonieusement drapée derrière ; manches de faille, de même nuance que le jupon. Toute l'élégance de ce costume, d'une grande simplicité, consiste dans la forme, qui doit être irréprochable et mouler la taille dans la perfection.

Les toilettes habillées, en gaze de Chambéry, barége, dentelle ou fine mousseline anglaise, doivent être ornementées devant de coquillés de dentelle et de nœuds de rubans formant jabot. Ces robes légères, ainsi que les riches tuniques brodées, se porteront aux soirées des casinos en renom.

Pour les bals d'été, beaucoup de robes de mousseline blanche, brodées ou garnies de hautes valenciennes, sur dessous de faille blanche ou de couleur. L'avantage des toilettes blanches, c'est qu'il est facile d'en varier l'aspect en changeant les ceintures et les fleurs. Comme nous le disions dernièrement, les cuirasses de couleur produisent aussi un charmant effet sur les robes blanches ; elles amincissent et font nouveauté.

Des broderies à profusion, voilà ce que veut la mode ; non-seulement les costumes en sont surchargés, mais les jupons et les pantalons sont ornés de hautes broderies anglaises, qui semblent devoir supplanter les guipures et autres garnitures.

Le luxe des bas surpasse tout ce qu'on peut imaginer ; non-seulement ils doivent être assortis à chaque toilette, mais on les ornemente de riches broderies de couleur. Le bas blanc ne se porte plus, et c'est le bas de couleur, de soie ou de fil, qui l'a supplanté. Il faut reconnaître qu'il est bien joli avec le soulier à barrettes.

Louise de Taillac.

Description de la planche P. n° 215.

(Voy. page 301.)

Chapeau en paille belge. La passe, évasée autour du visage, est garnie de velours noir sur lequel est posée une légère guirlande de boutons de marguerites et de coquelicots. Un large biais de velours noir et un de faille maïs entourent la calotte, et forment des coques en dessous d'un bouquet de marguerites et de coquelicots.

Description de la planche coloriée n° 1150.

Toilettes de plage très-habillées. — 1. Robe de gaze de Chambéry blanche à rayures satinées ; la jupe bouillonnée devant dans toute la longueur, garnie derrière de trois volants froncés de 30 centimètres. Tunique très-courte devant, plus longue et drapée derrière, garnie d'une ruche froncée. Corsage ouvert en châle sur corsage décolleté en dessous, collerette plissée et ruchée. Manches bouillonnées, ornées de revers et d'une manchette plissée tombante ; ruban rose attaché par un nœud sur l'épaule droite retenu à la taille, retombant en ceinture et venant s'arrêter sur la hanche. Même ruban rose fixé sur l'épaule gauche par un nœud et descendant le long de la manche, sous le revers de laquelle il est retenu par un autre nœud. — Chapeau *Trianon* en paille d'Italie, à passe relevée d'un seul côté, garni de ruban rose assorti à la ceinture, d'une touffe de roses de côté et d'une aigrette de plume noire derrière.

2. Robe de foulard croisé gris clair ; la jupe bouillonnée devant et unie derrière. Habit *Merveilleuse* en gaze quadrillée noire, orné d'une collerette de dentelle blanche et d'un nœud bleu, les pans de l'habit ornés dans le bas d'une dentelle blanche surmontée d'une guirlande de fleurs et d'un nœud bleu. Manches duchesse, richement garnies de dentelle blanche et d'un plissé de gaze et de fleurs. (Voyez le dos de cet habit dans le même numéro : le dessin G. 430). — Chapeau Louis XV en paille de riz, à passe relevée avec dessous de faille bleue et plume blanche de côté.

GRANDE PRIME
DU "MONITEUR DE LA MODE"

A partir de ce jour, nous sommes en mesure d'offrir à nos abonnées, par faveur absolument spéciale et exclusive, la machine à coudre *la Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et Cie, non plus au prix élevé de 250 francs, qui est le prix de vente dans leurs magasins et dépôts, mais moyennant 150 francs, emballage compris. Par suite de cette importante concession, à laquelle nos abonnées seules ont droit, on peut dire que la machine à coudre est réellement mise à la portée de toutes les bourses.

Ajoutons que, pour nos abonnées de Paris qui voudront profiter de cette occasion unique, nous avons obtenu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et Cie à Paris, que deux leçons leur soient gratuitement données ; à celles de la province, des instructions complètes seront adressées avec la machine. A toutes, enfin, il sera délivré, pour une durée de cinq ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnées, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs, moyennant laquelle la *Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

Ad. Goubaud et Fils.

A NOS ABONNÉES

A la demande du plus grand nombre de nos abonnées, — désireux, d'ailleurs, d'apporter à notre œuvre toutes les améliorations qu'elle comporte, — nous avons décidé de publier en supplément au *Moniteur de la Mode* (c'est-à-dire en outre des feuilles de patrons que nous donnons chaque mois) 12 très-bons patrons découpés, reproduisant, au point de vue pratique, les modèles publiés dans les gravures du *Moniteur de la Mode*.

Ces patrons, afin qu'ils puissent rendre de réels services à nos abonnées, seront expédiés *franco* ainsi qu'il suit : 6 dans la période comprenant les mois de mars, avril, mai et juin (c'est-à-dire 1 en mars, 2 en avril, 2 en mai et 1 en juin), et 6 dans la période comprenant les mois d'octobre, novembre, décembre et janvier (c'est-à-dire 2 en octobre, 2 en novembre, 1 en décembre et 1 en janvier).

Nos abonnées se trouveront ainsi en possession d'une ample provision de patrons aux époques les plus intéressantes du mouvement des modes.

Le premier service de ce supplément, d'une incontestable utilité, se fera en octobre 1874. Nos abonnées, pour recevoir ces patrons découpés, n'auront qu'à nous adresser *franco*, en timbres-poste ou en bons de poste, la somme de 2 francs.

Ad. G. et Fils.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CAUSERIE

On va partir, on part, on est parti!... Voilà, en style lacédémonien, le bulletin du jour et le résumé des conversations qui se peuvent entendre encore dans les régions où réside la haute société parisienne. Grâce à cette désertion générale, Paris va devenir pendant quelque temps à peu près habitable : on cessera momentanément de parler chevaux et de vivre en quelque sorte à la course ; on ne s'occupera plus exclusivement de réceptions obligatoires, de toilettes de cérémonie, de visites officielles et intéressées. Certaines personnes y perdront, mais combien d'autres seront heureuses de pouvoir respirer un peu, de prendre, comme on dit à l'Opéra-Comique, « un instant de repos » en attendant que le retour de l'hiver ramène pour tous l'heure des travaux forcés!

A propos de réceptions officielles, nous devons une mention au dernier dîner offert par le ministre de la marine aux chefs de corps d'armée et aux amiraux. Cette fête, qui n'avait d'ailleurs rien de nautique et à laquelle assistait M. le Président de la République, a été égayée par une jolie anecdote qu'a racontée avec beaucoup de verve et de couleur locale le vice-amiral Roze.

Dans un voyage de circumnavigation, — il commandait alors une corvette, — il avait fait provision d'un certain nombre de bouteilles de château-margaux, qu'il buvait le dimanche, avec ceux de ses officiers invités à sa table. Un jour, M. Roze s'aperçut que le nombre de ses précieuses fioles diminuait sensiblement; il guetta, et vous ne devineriez jamais ce qu'il découvrit.

Le mousse du commandant tenait une bouteille entre ses mains, et se livrait au monologue suivant :

— Mam'zelle Margot, native de Bordeaux, prenez-vous pour légitime époux M. Auguste, natif de Lorient?

Ici un silence, et pour cause.

— Personne ne met empêchement au mariage?... Vous êtes unis.

Et de boire.

A midi, le commandant monte sur le pont, fait appeler le mousse, saisit une garcette, et le plus sérieusement du monde :

— Mam'zelle Garcette, prenez-vous pour légitime époux M. Auguste?

Et il levait le bras, prêt à frapper. Puis continuant :

— Personne ne met empêchement au mariage?

La corde allait tomber sur les épaules du mousse, qui se retourna.

— Faites excuse, dit-il, mon commandant. J'y mets empêchement, mam'zelle Garcette n'est pas ma payse.

Ce trait désarma M. Roze, qui pardonna.

M. Auguste, natif de Lorient et amoureux de mademoiselle Margot, eût été de force à deviner l'énigme que nous avons entendu proposer, l'autre jour, par un maître paillasse.

C'était à l'une des fêtes qui ont lieu dans les environs de Paris. Imaginez une agglomération de baraques, au milieu desquelles plusieurs théâtres forains ou cirques de différents genres, des chevaux de bois, des phénomènes, des musées, une femme à barbe, des orgues de barbarie, etc., etc. Tout un monde, tout un rêve!

Parmi l'agréable variété de clowns et de paillasses qui se démenaient là, un de ces derniers, ayant pour nez une sorte de betterave fendue en deux, attirait plus spécialement la foule par ses folâtres improvisations.

On sait que le maître de M. Paillasse ne se fait jamais faute de lui dire crûment : — Tu es une bête.

— Eh bien, oui, là, mon maître, répondit l'autre jour M. Paillasse, je suis une bête, un animal ; tant mieux!

— Qu'est-ce à dire, impertinent?

— J'aime mieux être un animal qu'un homme. Les animaux font des choses *que non pas* les hommes! Voyez les taupes, par exemple. Oui, les taupes font des choses que vous êtes incapable de faire, vous et toute l'honorable société.

Inutile de dire que, là-dessus, Paillasse reçut un soufflet, à la vive satisfaction de tous les assistants.

— Allons, c'est cela, reprit-il en pleurant, vous me battez parce que j'ai raison.

— Comment! imbécile, oses-tu... Eh bien, voyons, qu'est-ce qu'elles font donc, les taupes?

— Eh bien, mon maître, elles font des petites taupes, et je défie bien qui que ce soit d'en faire autant.

Les applaudissements de l'assemblée furent unanimes. Mais le meilleur, c'est qu'une grosse commère qui se trouvait là ne put s'empêcher d'ajouter, après un court moment de réflexion et d'un ton qu'il serait impossible de reproduire :

— C'est pourtant vrai, ce qu'il dit là!

Puisque nous sommes sur le chapitre des naïvetés, nous ne terminerons pas sans en rapporter une qui vaut son pesant d'or, et qui a de plus le mérite de l'actualité. Elle s'est produite, en effet, le jour de l'enterrement de Jules Janin, et nous la garantissons authentique.

Une dame qui habite Passy, non loin de la maison même où résidait l'éminent écrivain, dit à sa femme de chambre, au moment de se rendre à l'église :

— Il va y avoir bien du monde à cet enterrement ; tous les gens de lettres vont y assister.

— Alors, madame, demanda la petite bonne qui a la charmante naïveté de ses seize ans (chose rare!), tous les facteurs y seront?

Ludovic Sauveur.

ÉCHOS DES SALONS

« On s'adonne dans la ruelle de madame la duchesse de Bourgogne à faire de l'esprit. On y a des conversations dont elle est très-contente; on y parle de logique, de rhétorique, de physique, et l'on y approfondit tout; la princesse apprenait hier à faire des arguments. On projette une académie de femmes, elle sera de quarante, il y en a déjà vingt sur la liste. »

L'idée dont madame de Maintenon se faisait ainsi l'écho, et que la mort de la duchesse de Bourgogne empêcha de réaliser, vient d'être reprise, et un groupe de femmes distinguées par l'esprit et l'éducation s'occupe d'en poursuivre l'exécution.

L'académie dont elles préparent l'établissement ne sera nullement un pendant féminin du cénacle qui siége au palais Mazarin, et la confection du dictionnaire lui sera tout à fait étrangère. Son but sera de pourvoir à l'éducation et à la culture morale de la femme. Elle examinera et mettra en pratique tous les moyens propres à arriver à ce résultat : distribution de prix, conférences, bibliothèques, écoles, maisons de travail ouvertes sous son patronage, que sais-je encore? Rien ne sera négligé par elle, et elle va jusqu'à chercher dans l'idée des cercles, appropriée à l'élément féminin, une possibilité d'action.

Partant de ce principe que si les hommes font les lois, ce sont les femmes qui font les mœurs, elle croit que l'influence de la femme doit avoir une prépondérance considérable dans la régénération de notre pays, et la mission qu'elle se donne est de régler et de diriger cette influence.

On voit qu'il n'y a rien dans ce programme à critiquer pour le bonhomme Chrysale, et que l'académie en question n'est pas une œuvre de pédanterie, mais une œuvre humanitaire.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

La guerre civile qui a désolé Paris n'a que trop tristement montré à quel point la femme, en France, a besoin qu'on s'occupe d'elle; son rôle dans l'insurrection a été pire que celui de l'homme. On la trouve au fond de toutes les atrocités qui ont été commises, et elle y participe non-seulement par la tête, mais par le bras.

Le champ s'ouvre donc vaste devant le projet en formation, et les aristocratiques individualités mondaines qui s'en occupent auront bien mérité du pays si elles arrivent seulement à réaliser le quart du programme qu'elles se sont tracé, si elles guérissent le mal qui les afflige sans tomber dans un excès contraire.

La signature du contrat de mariage de mademoiselle Marie de Fitz-James avec le comte de Miramont a été entourée d'un éclat exceptionnel. Tous les princes d'Orléans, actuellement à Paris, avaient tenu à marquer leur estime aux deux familles que réunit ce mariage en venant signer au contrat. Le maréchal de Mac-Mahon et la duchesse de Magenta sont également venus à l'hôtel de Fitz-James, et sont repartis en poste pour Versailles.

L'exposition de la corbeille et des cadeaux reçus par la jeune fiancée n'était pas la partie la moins attractive de la réunion. Parmi les bijoux, les perles réunissaient surtout les suffrages. On remarquait une bague ornée d'une grosse perle, avec souvenir de mademoiselle Marie Say à son amie mademoiselle Marie de Fitz-James.

A Grosbois, le mariage de mademoiselle de Wagram avec le comte Guy de Turenne d'Aynac a également amené une série de réceptions. Le mariage a été célébré jeudi de la semaine dernière, et le cadre où a eu lieu la cérémonie lui prêtait un cachet seigneurial tout à fait à part.

Ces diverses réunions sont venues accentuer une évolution de la mode qu'il importe de noter. Les retroussis et les paniers ont vécu. On relève les jupes, on les drape des façons les plus ingénieuses, on les bouillonne, on les agrémente de plissés, mais on n'y annexe plus les pouffs que vous savez. Trianon a perdu la vogue.

L. Sport.

LA VIE PARISIENNE

Le bois de Boulogne est en train de donner ses dernières représentations. Encore quelques jours et ses habitués l'auront fui pour porter leurs pas sur les bords de la mer ou autour des sources à la mode. Les équipages à sensation, qui le sillonnent, seront remplacés par des voitures de louage, pleines d'étrangers en veston et de provinciales à l'air effaré, et il aura perdu sa physionomie élégante. Il restera une promenade fort enviable, mais il ne sera plus le Bois.

En attendant, ses heures *in extremis*, de cinq à sept et le soir après dîner, sont pleines de charme, de poésie, et même d'attrait philosophique. Elles vous offrent, en effet, au souffle d'une brise tiède et chargée de parfums, sous les feux du soleil qui s'éteint ou des étoiles qui s'allument, cette comédie, aux cent actes divers, qui s'appelle la comédie du marchepied. Vous en connaissez le canevas : du trottoir à la voiture, il n'y a que la distance du marchepied. La donnée est simple, comme vous le voyez, et cependant elle contient toute la vie.

N'est-ce pas, en effet, à parvenir à ce marchepied que se consume l'existence? Que d'efforts n'entasse-t-on pas pour y arriver! Que de peines ne prend-on pas pour s'y maintenir! Actions sublimes ou méfaits sans nom, tout ce qui fait l'honneur ou la honte de l'humanité a pour principe la question du marchepied. Allez au bois et regardez autour de vous : aucun personnage ne manque à la pièce. Tout le répertoire de la comédie humaine est sur l'affiche.

* * *

Un mot que le *Charivari* garantit authentique.

Un astronome, membre du Bureau des longitudes, a deux enfants : un garçon et une fille, qu'il préfère assurément aux planètes les plus inconnues.

Le petit garçon brise tous ses joujoux, la fille est plus conservatrice que M. de Kerdrel et gémit des actes de son jeune vandale de frère.

L'autre soir, on regardait, du balcon de la maison de campagne, Phœbé la blonde qui en était à son premier quartier.

— Oh! vois donc, papa, s'écrie avec humeur la petite fille, la lune à laquelle il manque un morceau!... C'est mon frère qui l'aura cassée, bien sûr!

* * *

La naïveté se trouve parfois ailleurs que chez les enfants.

Un soldat, qui avait une permission de quarante-huit heures, voyageait la semaine dernière, sur la ligne de l'Ouest, avec un prêtre auquel ses devoirs spirituels laissaient le loisir de venir visiter Paris.

Le soldat, par habitude, jurait à tout bout de champ.

— Mon ami, lui dit doucement le prêtre, vous allez en ce moment tout droit en enfer.

— Ça m'est bien égal, répliqua le militaire, *j'ai un billet de retour*.

* * *

Madame X... avait prié une ancienne cuisinière, qui s'est mariée chez elle et qu'elle a gardée longtemps, de lui chercher une remplaçante...

La remplaçante trouvée :

— Croyez-vous qu'elle me satisfera? demanda madame X... à son ancienne cuisinière.

— Je l'espère, madame, reprit celle-ci; d'ailleurs, en entrant chez madame, elle saura sur quel pied danser : *je lui ai dit tous les défauts de madame*.

A. Z.

JULES JANIN

Nous avons dit déjà quelle perte a faite en Jules Janin l'Académie française, et avec elle le monde des lettres. La goutte, cette maladie dont il souffrait depuis si longtemps, l'a terrassé au moment où, non content d'avoir traduit *Horace* en prose, il rêvait à le traduire en vers.

Né à Saint-Étienne le 24 décembre 1804, il débuta, sous la Restauration, au *Figaro*, que dirigeait alors Lepoitevin Saint-Alme. De là, il passa à la *Revue de Paris*, puis à la *Quotidienne*, aujourd'hui l'*Union*, et fonda le *Journal des enfants*. Un roman sombre et fatal, l'*Ane mort et la femme guillotinée* (1829), mit son nom en évidence, et cette même année il publia son premier article au *Journal des Débats*, où il est resté quarante ans. Il y racontait la fête offerte, au Palais-Royal, au roi de Naples.

Duvicquet, qui occupait le feuilleton théâtral de la feuille des Bertin, ayant pris un congé à la suite des événements de 1830, Jules Janin fit l'*intérim* de ce feuilleton avec un tel succès qu'il en devint, en 1836, le titulaire définitif. Il se faisait remarquer par une verve intarissable et parfois un peu étourdie. Se mettant volontiers en scène, il commit même la faute, en 1841, de faire le récit de son mariage et des premiers jours de son bonheur, ce qui lui valut de cruelles plaisanteries de la

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

part de ses confrères. Mais, grâce à une solide instruction littéraire, il n'en sut pas moins conserver l'attention du public, et celui-ci lui confirma gracieusement le surnom de « prince des critiques », qu'il s'était arrogé lui-même en un jour de belle humeur.

Depuis longtemps, l'éminent écrivain avait rendu publiques ses aspirations à l'Académie française : il se présenta à différentes reprises; l'un de ses échecs, en 1865, eut même un certain retentissement. Ce ne fut qu'en 1870 que la docte Compagnie l'admit dans son sein, en remplacement de Sainte-Beuve. Sa réception, ajournée par les événements, eut lieu le 9 novembre 1871. Un fauteuil spécial avait été préparé pour ce « prince des critiques » que travaillait la goutte, et il lui avait été permis, contrairement aux règlements, de lire son discours sans se lever. On pouvait prévoir déjà que le terme de sa carrière approchait.

Jules Janin avait voué à la famille d'Orléans un dévouement inébranlable. La première fois qu'il était allé aux Tuileries chez le duc d'Orléans, conduit par Alexandre Dumas, il était en redingote. En se retirant, il eut un mot charmant :

— Ma foi! monseigneur, dit-il au prince, puisqu'on me reçoit si bien ici, je vais me commander un habit.

Amateur de livres, — lui qui en a tant lu et tant écrit, — studieux jusqu'au dernier jour, collectionneur infatigable, Jules Janin laisse une bibliothèque précieuse qu'il a léguée à sa ville natale. Elle comprend six ou sept mille volumes, parmi lesquels il y a des exemplaires uniques. De tous les ouvrages importants qui ont paru depuis cinquante ans, pas un ne manque à l'appel. Tous sont imprimés sur papier de luxe, car les auteurs et les éditeurs, connaissant le goût de Janin, faisaient tirer exprès pour lui des exemplaires d'amateur qu'on reliait magnifiquement, et qu'on offrait ensuite au « prince des critiques », enrichis de dédicaces en prose ou en vers.

La lecture de ces dédicaces, dont quelques-unes sont de véritables préfaces manuscrites, est tout ce qu'il y a de plus curieux, car elles viennent des écrivains les plus célèbres du siècle : Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Musset, Chateaubriand, Villemain, Sainte-Beuve, Alfred de Vigny, George Sand, Alexandre Dumas et cent autres.

En outre, Jules Janin ayant reçu un grand nombre de lettres des personnages les plus distingués de son temps, avait placé sous la couverture de chaque volume une lettre de l'auteur du livre. C'est ainsi qu'un exemplaire de *Jocelyn*, qui lui avait été donné par Lamartine, contient, outre la dédicace, quatre pages manuscrites du grand poëte.

La bibliothèque de Saint-Étienne va donc posséder un double trésor : collection de livres, collection d'autographes. Combien d'or faudrait-il pour payer une pareille richesse!

Robert Hyenne.

LES CACHEMIRES

Le pays de Cachemyre (Indoustan), d'où viennent ces fameux châles, aujourd'hui à la mode en Europe, tire son plus grand revenu de la vente de ces tissus célèbres.

La seule ville de Cachemyre possède seize mille métiers, occupant chacun trois ouvriers.

Un châle d'une qualité supérieure exige une année entière de fabrication, tandis que l'on en fait six à huit d'une espèce commune dans le même espace de temps.

Pour peu que ces tissus soient compliqués ou d'une qualité superfine, on n'en fait pas plus d'un quart de pouce dans une journée, quoique trois ouvriers y travaillent à la fois.

Les châles dont les dessins sont compliqués se font par pièces séparées, sur différents métiers; par exemple, on fabrique ici la pièce unie du milieu, là les bordures; mais il arrive rarement que ces pièces se rapportent exactement dans leur grandeur.

Le métier à fabriquer les châles consiste en un châssis de bois. Les ouvriers qui y travaillent sont de deux à quatre. Il n'en faut que deux pour les châles unis, et l'on se sert d'une navette longue et étroite, mais pesante. Les châles de couleurs variées sont faits avec des aiguilles de bois; il y a une aiguille séparée pour chaque couleur, et dans ce cas on n'emploie pas la navette. L'opération est très-lente par cette raison.

L'oustaud, ou chef des ouvriers, surveille constamment les hommes qui travaillent sous ses ordres. S'ils ont à copier de nouveaux modèles, il leur indique les figures, les couleurs, les fils qu'ils doivent mettre en œuvre, et leur en présente le modèle dessiné sur un papier. Quoique l'envers du châle soit toujours en dessus, l'oustaud ne se trompe pas sur les détails les plus minutieux.

Les gages de l'oustaud sont de six à huit pences par jour (18 à 24 sous). La journée d'un ouvrier ordinaire varie d'un à quatre pences (3 à 12 sous).

Quand les marchands en gros commandent beaucoup de châles à la fois, ils louent un certain nombre de métiers qu'ils font opérer sous leurs yeux. Ils se procurent aussi de la laine filée et teinte et la font tisser dans leur maison.

Quand les châles sont fabriqués, le marchand les porte à la douane pour les faire estampiller, et paye un certain droit, suivant la qualité et la valeur de la pièce. L'officier du gouvernement en porte, d'ordinaire, l'estimation au-dessus du prix véritable. Le droit s'élève à un cinquième du prix.

La plupart des châles s'exportent sans avoir été lavés et tels qu'ils sortent du métier. La raison est qu'à Umritzir on a, pour cette opération de lavage, un procédé meilleur que celui des Cachemyriens.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la laine dont on fait les cachemires ne se trouve pas dans le pays. Les chèvres qui la produisent ne se rencontrent qu'au Thibet et dans la Tartarie. La plus blanche et la plus chère se vend, à Cachemyre, de dix à vingt roupies (25 à 50 fr.), par poids de douze livres.

Il serait difficile de déterminer exactement la quantité de châles par année; mais comme il existe seize mille métiers, en supposant qu'il sorte annuellement cinq châles par chacun d'eux, le montant total doit être de quatre-vingt mille châles par an.

Ulysse Savoy.

DU HAUT DE LA MURAILLE DE PARIS

A LA NUIT TOMBANTE

L'Occident était blanc, l'Orient était noir;
Comme si quelque bras sorti des ossuaires
Dressait un catafalque aux colonnes du soir,
Et sur le firmament déployait deux suaires.

Et la nuit se fermait ainsi qu'une prison.
L'oiseau mêlait sa plainte au frisson de la plante.
J'allais. Quand je levai mes yeux vers l'horizon,
Le couchant n'était plus qu'une lame sanglante.

Cela faisait penser à quelque grand duel
D'un monstre contre un dieu, tous deux de même taille;
Et l'on eût dit l'épée effrayante du ciel
Rouge et tombée à terre après une bataille.

(*L'Année terrible.*) Victor Hugo.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DESCRIPTION DES TOILETTES (PLANCHE G. N° 430).

1. Robe de foulard croisé gris-perle, traîne unie, bouillonnée devant avec quilles de chaque côté également bouillonnées et remontantes. Dos de l'habit *Merveilleuse* en gaze de soie noire quadrillée. Cette confection est ajustée comme une polonaise à basques courtes garnie de deux rangs de dentelle blanche et de flots de ruban retombant en ceinture derrière ; nœuds de ruban sur les côtés des pans de l'habit et guirlande de fleurs au-dessus de la dentelle ; collerette double et montante ; manches à coude, garnies dans le bas d'un volant de dentelle et d'un plissé. — Chapeau de paille de riz garni de fleurs, de ruban assorti à la robe et d'une plume posée de côté et rejetée derrière.

2. Costume de petit garçon de trois à cinq ans en drap gris clair ; jupe écossaise plissée à bouffettes de côté ; veste à plastron, demi-cintrée derrière, garnie de deux rangs de boutons noirs, boutons aux revers des manches ; col anglais.— Chapeau marin bordé et garni de ruban de soie noire. (*Voyez notre gravure de mode coloriée n° 1150 et la planche de patrons annexée à ce numéro pour le devant de l'habit* MERVEILLEUSE).

TOILETTE DE PLAGE (HABIT MERVEILLEUSE)

Modèles de Mme Hermantine Du Riez (8, rue Halévy).

Jules David

A. Leroy, imp. r. des Marais, 66

Ad. Goubaud & Fils Ed.rs Paris

1150

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Toilettes de Mme Hme Du Riez, r. Halévy, 8. — Modes de Mme Séguin, r. des Colonnes, 1.

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon. — Jupons et Tournures de P. de Plument, r. Vivienne, 33.

Parfums de la Mme Violet, Bd des Capucines, 12.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud Son 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DÉTAILS DE MODES (PLANCHE G. N° 436).

1. Costume en mohair anglais; la jupe, garnie dans le bas, d'un volant de 40 centimètres de hauteur à plis creux, doubles et à tête, un nœud de ruban de faille dans l'intervalle de chaque pli. Tunique drapée d'un haut plissé retenu par une barrette boutonnée. — Chapeau de paille anglaise à passe relevée, orné d'un foulard surah écossais et d'une aile naturelle de côté. Guirlande de roses en dessous.

TOILETTES DE VILLE

en plis creux et boutonnée de côté, formant tablier devant et écharpe nouée derrière. Corsage ouvert en châle à petit plastron devant, boutonné de côté avec plissés remontant; plissé de mousseline à l'intérieur, petites basques courtes et plates, manches à coude, ornées dans le bas,

2. Jupe de faille, garnie dans le bas d'un volant froncé, surmonté d'une tête tuyautée et d'un biais de crêpe indien, brodé et soutaché. Tunique dentelée, brodée en crêpe indien, drapée de côté et nouée derrière avec deux pans arrondis et tombants; nœuds de faille de chaque

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

côté avec boucle au milieu. Corsage-cuirasse mi-partie faille et crêpe indien ; le plastron devant et le milieu du dos sont en crêpe indien brodé ; col dentelé avec nœud derrière et hauts revers au bas des manches, ornés d'un même nœud et d'une boucle ; ceinture de cuir russe artistique. — Chapeau de paille belge, à passe baissée devant et relevée derrière, torsade et nœud de foulard à pan tombant derrière sur le chignon. Guirlande de fleurs variées en dessus.

LE SALON DE 1874

Une seconde visite au Salon nous a fourni des notes dans lesquelles les portraitistes tiennent la première place.

M. Henner a eu la bonne fortune de conquérir tous les suffrages avec un naïf et charmant portrait de jeune femme. On raconte que le modèle, passant devant l'atelier de l'artiste, entra chez lui au bras de son mari. M. Henner, accablé de commandes, refusait poliment le travail inattendu qui lui arrivait, lorsqu'il fut frappé de l'arrangement général du costume ; il promit enfin, à la condition expresse que rien n'y serait changé, On résista, mais il fallut céder. De là vient que nous avons pu voir en peinture une vraie toilette de visite de l'hiver 1873-74. Rien n'y manque : la fourrure, un pardessus de velours, et même le parapluie sans prétention. Une cravate, d'un bleu un peu céleste, a été nouée autour du cou pour mettre d'accord le bleu des yeux, au regard tout franc, avec le bleu des gants qui emprisonnent les mains. Nous n'avons pas vu, au Salon, de portrait plus sincère et plus personnel que ce doux et gracieux type de la colonie alsacienne.

Jetons un voile sur le portrait de la duchesse de Luynes et de ses enfants par M. Cabanel, en qui l'on ne reconnaît plus le maître d'autrefois, et saluons au passage la gracieuse figure de madame Judic, l'artiste aimée des Bouffes. M. Piot-Normand l'a parée de toutes les grâces de sa palette, et la robe de velours noir dont elle est vêtue, loin d'assombrir la charmante physionomie de l'artiste, n'en fait que mieux ressortir la fraîcheur et l'éclat.

La peinture officielle était représentée au salon carré par un portrait du maréchal Mac-Mahon, signé René Princeteau, qui fut sans doute resté inaperçu si ce n'eût été l'image du président de la République.

M. Healy, de Boston, élève de Gros, a exposé un excellent portrait de M. Thiers, devenu la propriété de M. Washburne, et un portrait non moins réussi du sympathique ministre des États-Unis à Paris.

Un joli modèle, mademoiselle Scalini, a fourni à M. Chaplin l'occasion d'offrir une fois de plus aux yeux du public une de ces œuvres dont on se plaît à admirer la grâce un peu mièvre, la fraîcheur de coloris, la touche à la fois délicate et brusque.

M. Alexis Pérignon a très-habilement peint, sous les traits de mademoiselle Schneider, *la Grande-Duchesse de Gérolstein*, mais nous préférons de beaucoup le charmant portrait de jeune fille (mademoiselle B...), que le jeune artiste a exposé. Rien de plus vaporeux, de plus idéalement chaste, de plus candidement poétique, que cette gracieuse enfant enveloppée dans sa robe de mousseline blanche.

Si l'amour de la couleur locale avait été banni du reste du Salon, on l'eût sûrement retrouvé dans la peinture polonaise de M. Jean Matejko : *Batory, roi de Pologne, devant Pskow*. Il y avait là un déploiement de talent — et de couleurs — extraordinaire, et qui pourtant nous a laissé froid : c'était trop de faste pour si peu d'espace.

Ce qui, en revanche, nous a saisi et profondément ému, ce sont *les Rôdeurs de nuit* et *le Mont-de-Piété*, de M. Munkacsy. C'est là de la peinture réaliste énergiquement faite ; les sujets en sont tristes, mais supérieurement observés et rendus.

M. Lehoux, à qui le ministre de l'instruction publique a cru devoir décerner le prix du Salon (création nouvelle), a représenté *le Martyre de saint Laurent*. C'est une composition grande par le cadre, mais dont l'idée est étouffée et les personnages mal disposés. M. Lehoux a grand besoin de voyager.

Mentionnons, en terminant ce qui se rattache à la peinture, trois épisodes empruntés à l'histoire de la dernière guerre : *Combat sur une voie ferrée*, de M. Alphonse de Neuville, l'œuvre capitale peut-être du Salon ; *Une visite aux avant-postes*, de M. Henri Dupray : le général Ducrot et l'amiral La Roncière-le-Noury reconnaissant, au petit jour, la position du Bourget ; enfin *Charge du 9e régiment de cuirassiers dans le village de Morsbronn*. Ce dernier épisode, on ne peut plus dramatique et vigoureusement traité, nous a moins satisfait que les précédents, mais il y aurait injustice cependant à le passer sous silence.

Parmi les nombreux dessins que nous avons passés en revue, ceux de M. Bida doivent être cités en première ligne : *le Départ*, *le Repos*, *la Porte de Bethléem*, ont la finesse, la précision, l'observation des mœurs évangéliques qu'il a mises en scène.

MM. Lalanne et Allongé excellent dans les paysages au fusain, qu'ils manient en maîtres. M. Lalanne, dont nous avons loué dernièrement l'exposition particulière, a (*Au bord d'un étang*), des feuillages et des plantes exubérantes de sève ; M. Allongé, de riches pâturages où les bestiaux pullulent.

M. Cadart, l'intelligent et actif éditeur des aquafortistes, s'adonne lui-même à l'eau-forte ; *la Plâtrière* qu'il a exposée, se faisait remarquer entre toutes par la finesse de la gravure. Autour de lui, et continuant le mouvement de renaissance imprimé, il y a une dizaine d'années, à l'eau-forte, par MM. Ch. Jacques, Méryon et Bracquemont, nous avons remarqué les envois de plus d'un habile graveur : mademoiselle Niel, qui continue dans son sens féminin l'œuvre puissante de Ch. Méryon ; M. A. Lançon, MM. Léon Gaucherel, Waltner, dont l'œuvre mélangé de burin et de morsure est brillant et distingué ; Boilvin, Edmond Hédouin, Masson, Martial, et tant d'autres dont les noms nous échappent.

Madame la baronne Nathaniel de Rothschild a tenu à marcher en tête des aquarellistes ; ses vues prises dans les Basses-Pyrénées, le pays basque et l'Espagne, sont l'œuvre distinguée d'une véritable artiste.

L'éloge de M. Appian, qui a exposé deux paysages recueillis dans l'Ain, n'est plus à faire, et nous terminerons purement et simplement cette nomenclature en mentionnant, à côté des envois de MM. Collette et Edmond Morin, celui de M. Fr.-Alexandre David : *la Convoitise*, d'après Cottin, (faïence), composition charmante et à bon droit remarquée.

En résumé, après avoir parcouru rapidement le salon, nous en sommes arrivé à cette conclusion : qu'on a pu y trouver beaucoup de joli, rien ou presque rien d'absolument beau. Du talent à foison, de l'inspiration point. Un pas gigantesque dans le métier, mais dans le métier seulement. Un effort visible pour arriver à l'exécution parfaite, mais l'imprévu nulle part. En sortant de là, nous avons emporté quelques impressions agréables, auxquelles nous eussions préféré quelque grand souvenir.

Robert Hyenne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE MENDIANT

(Nouvelle.)

I

LES DEUX COUSINES

Il est peu de pays en France qui aient aussi bien conservé leur physionomie particulière que la presqu'île de Crozon, située à l'extrémité du département du Finistère. L'étranger s'y fait difficilement comprendre; les routes y sont rares, le sol rebelle à la culture, sauf quelques parties où la terre végétale qui recouvre le roc atteint une certaine profondeur. Des surfaces couvertes de genêts et d'ajoncs, des landes revêtues de bruyère, quelques champs de seigle et de blé noir, des arbres clair-semés, mal venus, courbés par les vents d'ouest, des rochers aux formes bizarres et sauvages : tel est l'aspect de la presqu'île. Les loups y sont nombreux et prélèvent chaque année un large tribut sur les chiens et le chétif bétail des cultivateurs.

Un rameau des montagnes Noires la traverse et va mourir à la pointe de la Chèvre; la pente de ces collines, aux aspects variés et pittoresques, conduit au sud à la baie de Douarnenez, au nord à la rade de Brest.

Le rivage de celle-ci, moins abrupt que l'autre, est cependant presque partout privé de grèves et dresse au-dessus des flots de noires et hautes falaises.

C'est à la mer que le pays doit ses sites imposants; c'est aussi elle qui procure à la population sa principale ressource : sans la pêche, la vie y serait encore bien plus dure, et, quand elle manque, la misère sévit cruellement.

Le petit port de Lanvéoc, sur la rade près du fort du même nom, est le principal centre de cette industrie.

Par une belle soirée de juillet, les pêcheurs y rentraient. La mer, alors dans son plein, était unie comme un miroir; pas un souffle ne l'agitait; au nord brillaient les lumières de Brest étagées en amphithéâtre; la fertile plaine de Plougastel et la pointe de l'Armorique qui la termine étaient noyées dans la brume; à l'ouest, derrière l'île Longue, la presqu'île de Kélern montrait la sombre muraille de ses rochers gigantesques; les voiles blanches des barques se balançaient sur la rade.

Deux jeunes filles, debout sur le rivage, contemplaient ce spectacle, qui conservait son charme même pour des yeux familiarisés avec la splendeur du panorama; elles étaient à peu près du même âge, et toutes les deux portaient le gracieux costume des femmes de la côte, mais leur beauté étaient d'un genre bien différent.

Les traits de l'une exprimaient surtout la douceur, laissaient deviner une nature délicate et rêveuse, mieux préparée aux jouissances d'une vie intime et recueillie qu'à la lutte et aux orages. L'autre était plus grande et plus forte; les lignes du visage étaient plus accentuées; ses yeux noirs, abrités par d'épais sourcils, indiquaient une volonté tenace, un caractère indépendant; sa bouche, un peu épaisse, trahissait une tendance à l'orgueil et au dédain. D'une beauté plus virile que sa compagne, elle n'avait pas le charme pénétrant qui s'attachait à celle-ci.

— Yvonne, dit la première, je t'ai promis une confidence, veux-tu l'entendre?

— Parle, Marie, je t'écoute.

— Te souviens-tu de ce jeune homme qui vint l'an dernier passer la belle saison tout près d'ici?

— Oui, je m'en souviens; on l'appelait, je crois, Adolphe Glandas; il vint avec les hirondelles, il partit avec elles; personne ne savait qui il était.

— Moi je le sais.

— J'aurais dû m'en douter. Il te faisait assidûment la cour, Marie; étranger dans le pays, il n'était sans doute pas fâché de trouver un emploi à ses loisirs. Il me semble même que tu l'encourageais.

Marie rougit, mais ne fit pas attention à l'insinuation peu aimable que renfermaient les paroles de sa compagne.

— Ce fut le hasard qui me le fit rencontrer, reprit-elle; j'étais allé passer la journée chez ma marraine, madame Kerautem. Il était tard lorsque je repris le chemin du logis. Les sentiers traversent des landes sauvages, des champs de genêts et d'ajoncs, au milieu desquels je disparaissais tout entière; les anciens parlent de choses terribles qui se sont passées de ce côté; je ne suis pas brave, et j'avais entendu raconter ce jour-là des histoires effrayantes; j'avais peur et n'avançais qu'en tremblant, m'attendant toujours à voir une ombre se dresser devant moi ou un loup sortir des fourrés. Tout à coup je restai clouée à ma place; deux yeux ardents étaient fixés sur moi; je ne me trompais pas, c'était un loup occupé à dévorer un chien de ferme qu'il venait d'étrangler. Ma folle terreur ne dura pas longtemps; un coup de feu retentit à quelques pas, et le loup s'éloigna en poussant des hurlements de douleur.

— N'ayez pas peur, me dit une voix très-douce, il a son compte, il n'ira pas loin.

C'était l'étranger; il me proposa de me reconduire, et nous cheminâmes ensemble jusqu'à la maison. Mon père m'attendait à la porte; il le retint et fut bientôt captivé par le charme de sa conversation. Tu sais comme mon père aime à évoquer ses souvenirs de marin, comme son regard et sa voix s'animent quand il raconte ses histoires d'autrefois. L'étranger était initié à tout ce qui concerne la vie maritime; il en connaissait les termes, les habitudes, le langage; il avait dans ses voyages rempli sa mémoire d'une foule d'anecdotes que mon père écoutait avec un vif intérêt; c'était un plaisir pour lui de se reporter vers cette époque de sa vie qu'il regrette toujours, et moi je prêtais une oreille charmée à leurs récits. Il revint souvent et passa bien des heures avec nous près du rivage. Souvent il accompagnait mon père à la pêche; au retour, la soirée se prolongeait tard auprès de l'âtre, où flambaient les branches de genêts. Le temps s'écoulait vite dans ces interminables causeries; mais, faut-il le dire? j'étais surtout heureuse quand le hasard voulait que nous nous rencontrions seuls. Ses idées, ses goûts, étaient en harmonie avec les miens. Lorsqu'il me parlait de la façon dont il entendait le bonheur, lorsqu'il me retraçait en termes éloquents les charmes de la vie intime, je croyais entendre l'écho de mes propres pensées. Il aimait les arts, il aimait les poëtes; sa voix prenait des inflexions d'une douceur infinie quand il me citait les vers de Brizeux, ces délicieuses idylles imprégnées des senteurs de nos côtes et du parfum sauvage de nos landes.

— A quoi bon te laisser entraîner à ces décevantes rêveries, puisqu'il devait partir?

— Oui, il devait partir, mais c'était pour revenir dans le pays qu'il avait adopté. Il formait des projets d'avenir auxquels il m'associait. Il se proposait de réaliser sa fortune et de la consacrer à des entreprises dont le succès ne lui paraissait pas douteux. Il avait remarqué une petite anse très-propice pour y établir un réservoir de poisson; il ne s'agissait pas seulement pour lui de spéculations avantageuses, il se proposait de donner de l'occupation à une foule de malheureux sans travail, de répandre l'aisance dans le pays.

— Il me disait : « Ma femme aura un beau rôle à jouer dans mes projets : vous convient-il, Marie? » Et je l'écoutais, la joie dans l'âme, car je l'aimais et me réjouissais à la pensée que je

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

pourrais contribuer à soulager des infortunes dont j'avais le spectacle sous les yeux.

— C'était une belle espérance, Marie; reste à savoir si elle se réalisera.

— Il va revenir, s'il n'est déjà arrivé. On l'a vu à Brest; il doit apporter avec lui toutes les pièces nécessaires à notre mariage. Yvonne, tu seras ma demoiselle d'honneur.

— Ainsi le résultat te paraît certain.

— Pourquoi douterais-je? J'ai sa parole, et mon père a consenti.

Yvonne laissa échapper un sourire d'incrédulité qui n'était exempt ni de dédain ni d'amertume.

— Ah! dit-elle, ton père a consenti?

— Oui, à condition que le passé et la situation d'Adolphe soient bien établis par des preuves qui ne laissent pas subsister un doute.

— Il a raison; la fille de M. Pornic, un des notables du pays, dont la famille compte depuis longtemps parmi les plus considérées de la côte, a le droit d'être difficile. S'il ne s'agissait que de moi, ce serait différent.

Marie fut frappée de l'accent amer dont furent prononcées ces paroles.

— S'il s'agissait de toi, ma cousine, on aurait le même souci de ton bonheur.

— Quelle plaisanterie! Comme si elle valait la peine qu'on s'occupât de sa personne, l'humble ouvrière qui va de maison en maison, de ferme en ferme, faire sa journée de couturière. Mon oncle n'a-t-il pas fait assez pour moi en se chargeant de mon apprentissage, en me donnant un lit chez lui quand je veux en profiter, une place à sa table quand je n'ai pas d'ouvrage dehors?

— Yvonne, ne sais-tu pas que tu es pour moi une sœur plutôt qu'une cousine, que je m'intéresse à ton avenir comme au mien? Yvonne, t'avons-nous donné le droit de douter de notre affection?

Yvonne conserva une attitude froide et hautaine devant ces témoignages de tendresse; sombre et silencieuse, elle laissait deviner, par la contraction de ses traits, par ses regards obstinément baissés, les sentiments orageux qui la troublaient.

— Adieu, Marie, dit-elle d'une voix sourde, il faut que je te quitte.

— Tu ne couches donc pas ici?

— Non; je dois être demain matin de bonne heure au travail chez les Salaün de Kertangui; je passerai la nuit à leur ferme.

— Et demain, reviendras-tu?

— Je ne sais.

— Yvonne, si je t'avais affligée, je ne me le pardonnerais pas.

Celle-ci protesta avec froideur et embarras contre cette supposition et s'éloigna. Marie la suivit d'un regard attristé; elle se demandait comment elle pourrait ramener la sérénité dans ce cœur livré à un trouble qu'elle ne s'expliquait pas, et se promettait de redoubler de tendresse à l'égard de sa cousine.

II

LA DÉCEPTION

Elle reprit toute pensive le chemin de la maison paternelle, qui, malgré sa simplicité rustique, indiquait une modeste aisance, fruit de l'ordre et du travail. La main d'une femme se révélait dans les soins qui avaient présidé à l'aménagement, dans la propreté qui régnait partout, et dans la culture des fleurs qui ornaient la partie du bâtiment tournée vers la terre.

Le père de Marie rentrait de la pêche en même temps qu'elle.

— Il se passe quelque chose d'étrange, dit-il; un commencement d'incendie qu'on a heureusement arrêté vient d'éclater dans l'arsenal de Brest.

Du doigt il montra à l'horizon une colonne de fumée d'où se dégageaient de temps en temps des lueurs sinistres.

— Ce n'est pas la première tentative, ajouta-t-il; une main criminelle a essayé de faire sauter la poudrière de l'île des Morts; une trame perfide est ourdie contre nous.

Il se mit à table avec sa fille et mangea de cet appétit robuste que donne une longue course en mer.

— La pêche est bonne cette année, dit-il; le pain ne manquera pas dans les ménages de la côte.

Marie s'associa à la joie du pêcheur; il était facile de voir qu'une mutuelle tendresse unissait le père et la fille.

Pornic était le type du marin breton. De taille moyenne, plutôt petit que grand, il avait les traits vigoureusement accusés; ses yeux petits, mais vifs, indiquaient l'énergie, l'obstination; cette figure fruste et rude présentait l'expression de la bonté et de la loyauté; sa franchise, portée jusqu'à la brusquerie, était connue dans tout le pays.

Embarqué comme mousse sur un bâtiment de l'État, il avait accompagné dans toutes ses campagnes le contre-amiral Kerautem, un des officiers les plus distingués de notre marine; celui-ci l'avait toujours tenu en grande estime, et lorsque Pornic s'était retiré avec de magnifiques états de service, il avait continué à s'occuper de lui avec une affectueuse sollicitude.

Le contre-amiral possédait une grande partie des terres de la presqu'île de Crozon; il lui avait loué une petite ferme voisine de la côte, où Pornic vivait seul avec sa fille depuis que la mort lui avait enlevé sa femme. Agriculteur et pêcheur, celui-ci était activement aidé par Marie dans l'exploitation de sa ferme, dont quelques parties seules, abritées des vents de la mer, offraient un dédommagement suffisant aux travaux du labourage.

Les jours suivants s'écoulèrent sans apporter d'incident nouveau à la ferme de Pornic. Marie était profondément triste; en effet, l'étranger ne lui avait pas donné signe de vie, et cependant elle savait qu'il était arrivé; on l'avait rencontré chassant dans les landes et les fourrés qui entouraient la villa Kerautem; Marie avait vu sa barque s'éloigner vers l'intérieur de la rade. Une fois même elle avait cru distinguer à côté du jeune homme une femme dont la tête disparaissait sous le capuchon de sa mante.

Pornic fixait souvent sur elle ses regards attendris; il ne l'interrogeait pas, mais il évitait de la quitter; il laissait sa barque amarrée au rivage et se consacrait exclusivement aux travaux de la ferme. C'était le moment de la moisson, et tous les deux trouvaient amplement l'emploi de leur temps dans l'exploitation des endroits privilégiés.

Quinze jours s'étaient passés. A la fin d'une chaude journée d'été, ils rentraient ensemble, chargés de lourds paniers de fruits et de légumes destinés au marché de Brest.

La jeune fille, à peine rentrée, déposa son fardeau et, appuyant son coude sur la table, se mit à regarder avec une expression de profonde mélancolie la mer qui miroitait aux derniers rayons du soleil.

Pornic, debout auprès d'elle, l'observait en silence; il y avait une véritable noblesse dans l'extérieur de ce paysan, qui, avec son teint basané, ses longs cheveux tombant sur les épaules, son costume celtique, gardait intact le cachet des vieilles coutumes et des traditions nationales.

— Marie, lui dit-il d'une voix aussi douce que le permettait son accent guttural, j'avais espéré que le travail dissiperait ta tristesse; ton cœur est toujours en proie au chagrin; pourquoi ne me le confies-tu pas?

— Mon père, ai-je donc quelque chose à vous apprendre?

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Tu as raison ; je sais de quoi tu souffres. Ce fut un fatal hasard qui amena ici cet homme aux paroles dorées. J'aurais dû prévoir le danger pour ta jeune et crédule imagination. Mais cet étranger m'avait séduit moi-même, et la seule pensée de t'affliger m'effrayait. Puis je craignais de me laisser, à mon insu, guider par une pensée égoïste ; de chercher à éloigner le jour où il me faudrait me séparer de toi. N'es-tu pas la joie de la maison, la consolation de ma vieillesse ? Si tu n'étais plus là, le foyer serait si triste, que je repousse cette idée avec horreur. J'essayais de me raisonner, et je me disais qu'il s'agissait peut-être de ton bonheur ; je me résignais.

Il ne faisait pas un mauvais calcul en t'associant à sa destinée. Eût-il toute la fortune dont il se vantait, fût-il de noble extraction comme il le disait, tu es de celles dont tout le monde pourrait être fier. S'il n'a pas su apprécier le trésor qu'il semblait convoiter, eh bien ! tant mieux. Bénissons le ciel, qui t'a sans doute préservée d'amers regrets et qui nous a permis de connaître cet homme à sa valeur, quand il en était encore temps. Nous devons nous réjouir, car peut-être tu as échappé à un grand péril.

— A un péril, mais non à la douleur.

— La douleur, chacun lui paye son tribut. Heureux ceux qui peuvent se rendre le témoignage de ne pas l'avoir méritée. Toi, du moins, tu n'es pas de celles que l'orgueil et la jalousie détourneront jamais des droits sentiers.

— De qui voulez-vous parler, mon père ?

Il ne répondit pas et entraîna sa fille au bord de la mer, sans échanger avec elle une parole.

— Depuis quand as-tu vu ta cousine ? demanda-t-il enfin.

— Depuis quinze jours.

— Il paraît qu'elle a pris en dégoût notre société.

— Ne vous irritez pas contre elle, mon père.

— Ce n'est pas de l'irritation que j'éprouve, c'est de la tristesse, presque de l'effroi.

III

LE MENDIANT

En ce moment, une voix rude et gutturale se fit entendre derrière les rochers qui formaient le prolongement de la falaise ; elle chantait en breton un de ces airs tristes et traînants dans lesquels se complaisent les peuples primitifs.

— C'est Rivoalan, dit le pêcheur ; le malheureux est encore ivre.

Un homme ne tarda pas à paraître. Il pouvait avoir cinquante-cinq ans ; il était grand et maigre comme don Quichotte ; toutefois ses membres grêles, nerveux, indiquaient une constitution vigoureuse ; sa figure était décharnée, et les os semblaient sur le point de percer sa peau bronzée par le soleil et le grand air ; une barbe grisonnante couvrait le bas du visage ; de longs cheveux tombaient des deux côtés de la tête ; sa chemise entr'ouverte laissait voir un cou de cigogne et une poitrine velue. Une de ses mains était appuyée sur un gros bâton de houx ; l'autre tenait un biniou, cet instrument national des paysans bretons ; sur ses épaules pendait une longue poche de toile à deux ouvertures, ou bissac.

Sa peau de bique usée, ses vêtements en lambeaux, indiquaient la misère ; cependant il n'avait point l'attitude humble et servile qui accompagne partout ailleurs la mendicité. Dans les campagnes de la basse Bretagne, le mendiant est accueilli comme un hôte ; sa pauvreté est un titre qui lui ouvre toutes les portes et lui assure une place à tous les foyers.

— Bonjour, Pornic, dit-il avec assurance au pêcheur ; je ne te demande pas si tes affaires vont bien, je le sais ; je sais aussi que cette belle enfant répand la joie dans ta maison. Tant mieux ; le bonheur d'un vieux camarade me réjouit le cœur. Parmi ceux du pays qui s'embarquèrent ensemble sur l'*Alcide*, nous sommes les seuls survivants ; il fait bon causer ensemble du vieux temps.

Pornic l'observait attentivement avec un mélange d'intérêt et de tristesse.

— Tu viens de loin ? lui dit il.

— Depuis que je ne t'ai vu, je suis allé jusqu'à Lannion ; je suis revenu par le pays de Vannes ; tu sais que mon mobilier n'est pas lourd à porter ?

— Et tu es décidé à mener toujours cette vie de vagabond, à demander à la charité le pain et le gîte que le travail aurait pu et pourrait encore te procurer !

— Chacun suit sa destinée. Dieu prescrit la charité ; comment la pratiquerait-on s'il n'y avait pas de mendiants ?

Le pêcheur ne prit pas la peine de réfuter ce raisonnement paradoxal. Il introduisit silencieusement son camarade dans la maison ; Marie prit dans la huche du pain, du lard et du beurre, alla chercher au cellier une cruche de cidre et déposa le tout sur la table. Rivoalan commença par remplir son verre, qu'il vida d'un trait.

— Malheureux, lui dit le pêcheur, tu étais déjà à moitié ivre en arrivant ici ; tu es donc bien pressé de noyer ta raison ; tu ne te guériras jamais.

— La mort s'en chargera.

— Au lieu de rougir de ce vice honteux, tu ne crains pas d'en faire parade !

— L'homme n'est pas parfait ; parce qu'on est pauvre, faut-il donc se priver de toutes les jouissances ? Si je trouve une consolation à ma misère, le moyen de chasser des souvenirs pénibles, pourquoi me les interdirais-je ? Puis, comment pourrais-je raconter les histoires qu'on me demande à la veillée, faire danser les jeunes gars et les jeunes filles, si je ne m'échauffais un peu ! Ils me disent tous : « Rivoalan, bois un coup pour nous faire ces récits qui, tour à tour, nous effrayent et nous font rire ; tu n'es jamais plus éloquent que lorsque tes yeux brillent, que ton teint s'anime. » Il faut bien que je boive.

— Il est un récit que sans doute tu ne fais jamais à ceux qui te provoquent.

— Lequel !

— Celui de la catastrophe qui t'arriva pour avoir laissé ta raison au fond des verres.

— Tais-toi, je ne veux pas que tu me parles de cela.

— Et moi, je veux t'en parler, pour t'inspirer, s'il est possible, l'horreur de la boisson, qui a fait ton malheur.

— Si j'ai continué de boire, c'est parce que je voulais l'oublier.

— L'oublier ! Tu te trompes. Tu as beau t'étourdir et faire diversion à tes souvenirs, ils te poursuivent ; il faut bien qu'ils te poursuivent pour te ramener dans les sentiers que tu n'aurais jamais dû quitter. Viens voir l'endroit où s'est accomplie la catastrophe.

Il prit par le bras le mendiant, dont les traits s'étaient couverts de pâleur et qui se laissa entraîner sans résistance, passivement, hors de la maison. Ils arrivèrent ainsi sur un point élevé du rivage ; la mer battait les rochers à leurs pieds ; ils dominaient la rade, que sillonnaient quelques barques portant une lumière à l'avant.

— Reconnais-tu cet endroit ! lui dit Pornic d'un accent solennel.

— Oui, répondit le mendiant d'une voix abattue.

— C'est là que, par ta faute, sombra ton bonheur. Rappelle-toi les détails de cette scène, car un homme de cœur ne cherche pas à oublier ses torts, mais à les réparer. Tu avais la réputation d'un brave et loyal marin ; tu avais le droit de t'enorgueillir de tes états de service, et le commandant Kerautem te por-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tait le même intérêt qu'à moi. Quand tu t'établis tout près d'ici, tu avais devant toi de longs jours de bonheur, tu avais une femme que tu aimais, et le ciel t'avait donné une petite fille qui était ton idole, la joie de ta maison. Tu trouvais dans la pêche une honnête aisance, et quand tu rentrais, tu rencontrais auprès de ces êtres chéris un ample dédommagement de tes fatigues. L'avenir te souriait ; pourquoi ne savais-tu pas résister à ta passion maudite ?

Le commandant te l'avait bien dit :

Prends garde, Rivoalan, la boisson te sera fatale.

Il ne savait pas être si bon prophète. Un jour, tu dois t'en souvenir, c'était un samedi, la mer était un peu houleuse, tu avais ramené à plusieurs reprises ton filet chargé de poisson ; tu étais content ; aussi, avant de rentrer, tu t'étais arrêté à Kélern, et là tu avais souvent vidé ton verre. Quand tu repris le chemin du bourg, tu étais ivre, et ta main ne savait plus guider l'aviron. Une barque légère venait à ta rencontre ; elle contenait ta femme, qui, inquiète de ne pas te voir rentrer, était allée au devant de toi avec la petite. La nuit était déjà épaisse ; tu allas heurter la frêle embarcation, qui, prise en travers, chavira; tout disparut dans les flots ; tu ne reconnus même pas le cri d'angoisse qui, poussé par ta femme, domina le bruit du vent et des vagues, mais tu connus ton malheur quand tu rentras dans ta maison déserte.

Le mendiant restait morne, les yeux hagards; le souvenir du passé se dressait devant lui dans toute son horreur.

— Le surlendemain, reprit Pornic, ta femme seule fut conduite au cimetière, accompagnée de tous les pêcheurs du pays, qui te maudissaient.

— Oui, on ne dit que sur elle les prières des morts ; l'Océan avait gardé l'enfant.

— Qu'en sais-tu? Es-tu bien sûr qu'elle n'ait pas été sauvée, que des amis n'aient pas veillé sur elle ?

— Pourquoi alors m'aurait-on laissé en proie au désespoir? Pourquoi ne m'aurait-on pas rendu la pauvre petite, qui, seule, pouvait me rattacher à l'espoir et à la vie?

— Pourquoi? La folie s'était emparée toi, et tu y ajoutas les fumées de l'ivresse; tu vendis aussitôt tout ce que tu possédais; pour étouffer ta douleur, tu te livras à une ivresse abrutissante; tu perdis le goût du travail et commenças cette existence de vagabond à laquelle tu es resté fidèle. Le commandant te vit ; rappelle-toi ses paroles.

Il arrive souvent, te dit-il, que ceux qui passent pour morts ont échappé au naufrage ; il peut se faire que ta fille ait survécu à la catastrophe.

L. Collas.

(*La suite au prochain numéro.*)

REVUE DES MAGASINS

Toutes les fantaisies les plus séduisantes de la mode, riches garnitures de robes, costumes et confections, se trouvent en très-grand choix à la *Ville de Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin n° 6.

Le comptoir des gants captive tout d'abord l'attention : gants de Saxe de toutes les longueurs, pour la ville et les soirées, se distinguent par la fraîcheur de leurs nuances et la souplesse de leur peau ; sans nuire cependant au succès du gant Joséphine, qui reste la propriété exclusive de cette maison de premier ordre. Une immense variété de cravates, de ceintures et de nœuds attire ensuite les regards par les plus riantes couleurs.

Les parures de lingerie de la *Ville de Lyon* ont beaucoup de distinction et d'élégance, ainsi que les fichus de blonde espagnole perlée de jais ou d'acier bleui. On trouve des costumes complets en ce genre, composés de la tunique nouée derrière et de la petite veste demi-ajustée et sans manches; n'oublions pas non plus des manches, pèlerines et mantelets de toutes formes, constellés de perles brillantes.

Il faut signaler également à l'attention des femmes de goût une collection de voilettes aux formes les plus nouvelles, pour chapeau de ville, de voyage et de campagne.

Quant aux passementeries de la *Ville de Lyon*, ce sont les merveilles du genre ; mates ou perlées, elles se composent de galons, de franges et de motifs détachés, exécutés avec une perfection remarquable.

A cette époque de départs pour la campagne, nous recommanderons particulièrement les boîtes de passementerie complète de la *Ville de Lyon*, qui contiennent tous ces objets indispensables à la tenue irréprochable de la toilette des femmes du monde.

— Il ne faut s'occuper maintenant que des chapeaux de voyage et de campagne, eux seuls étant de saison désormais.

Si les chapeaux nouveaux de madame Séguin ont obtenu un si grand succès ce printemps, nous devons prédire la même vogue aux récents modèles de cette femme de goût, qui possède si bien le sentiment de la véritable élégance. Madame Séguin a le rare mérite de ne jamais se tromper; il lui suffit d'un coup d'œil rapide pour se rendre un compte exact de ce qui convient à chaque physionomie ; personne ne sait poser une fleur avec plus de goût juste à l'endroit voulu, ni donner plus de grâce à la forme imprévue d'un nœud.

Ses chapeaux de voyage, très-variés de forme, sont ornementés de foulards assortis aux toilettes, et de guirlandes ou bouquets de fleurs artistement composés. Quant aux chapeaux de campagne, à passes plus larges, surchargés de fleurs, ils ont beaucoup de grâce et de coquetterie.

On peut s'en rapporter à l'habileté de madame Séguin, car tous ses chapeaux coiffent à ravir et embellissent toutes les femmes. (S'adresser rue des Colonnes, 1).

— Les jupons et tournures de la maison de Plument nous paraissent le complément indispensable des toilettes actuelles. C'est avec beaucoup de charme qu'ils soutiennent la croupe des robes et costumes, en leur donnant une haute élégance. Parmi les tournures indépendantes dont le choix est très-varié, nous distinguons trois formes parfaites : les tournures *Angot*, *Henri IV* et *Du Barry*, qui s'adaptent on ne peut mieux aux conformations les plus diverses.

Les jupons de la maison de Plument se divisent en deux catégories distinctes : il y a des jupons pour les robes à traîne, et d'autres pour les costumes de rue. De toutes les formes nouvellement éditées, nous conseillons, pour les toilettes habillées et longues, le jupon *Royal*, le jupon *Froufrou* et le jupon *Papillon*, qui vont également bien et rejettent l'ampleur des jupes en arrière.

Le jupon *Valentine* est exclusivement réservé aux costumes de rue; il donne beaucoup de grâce à la désinvolture.

La maison de Plument (rue Vivienne, 33) a depuis longtemps le monopole des jupons parfaits; toutes ses innovations n'ont pas d'autre but que l'élégance féminine.

SPÉCIALITÉS

C'est aux produits de parfumerie qu'appartient la mission de conserver la beauté des femmes le plus longtemps possible; aussi ne saurait-on apporter trop de soins dans le choix d'une maison de parfumerie hors ligne.

Sous ce rapport, la maison Violet mérite la plus entière confiance; ses produits sont d'une finesse incomparable et parfumés des plus exquises senteurs. Avant de partir en voyage ou à la campagne, il est prudent de s'adresser à la *Reine des Abeilles*, et de lui demander une collection complète de ses produits nouveaux, parmi lesquels nous ne saurions trop conseiller, dans l'intérêt de la beauté de nos lectrices, certaine série de produits à base de glycérine qui adoucit la peau, la rafraîchit, l'embellit, conserve l'émail des dents, la souplssse brillante des cheveux, et blanchit les mains en les embaumant.

Cette série se divise en eaux de toilette, savons exquis, crèmes froides pour le teint, pommades odorantes pour les cheveux, et eau dentifrice pour les soins de la bouche. Quoique très-supérieurs, ces nouveaux produits ne nuisent pas pour cela aux anciennes préparations qui ont fait la réputation de la maison Violet; nous voulons parler de la crème Pompadour, du savon et de l'eau royale de thridace.

Une nouvelle essence à succès auprès des gens du monde est la Brise de violettes.

L'éventail Printemps ne se trouve qu'à la *Reine des Abeilles* (boulevard des Capucines, 12), dont il est la propriété exclusive.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.
L. ROUVENAT ✻, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La grande revue passée à Longchamps par le Maréchal-Président de la République a servi de prétexte à l'exhibition de fort élégantes toilettes.

Pas une élégante du grand monde ne manquait à l'appel, et nous avons pu constater de nouveau à quelle richesse, à quel luxe s'élève maintenant l'élégance féminine. De l'avis général même des hommes les moins frivoles, jamais les femmes n'ont été mieux habillées que maintenant ; les corsages sont irréprochables de forme et moulent la taille dans la perfection, tandis que les tuniques sont drapées avec un goût fantaisiste incomparable. Ce n'est plus une seule tunique que portent maintenant les élégantes, mais deux ou trois superposées, très-longues devant et relevées artistement derrière, avec un gros nœud de faille en biais, véritable nœud de cravate. Ces tuniques ont beaucoup de genre en foulard surah écossais ou à carreaux de deux tons ou de deux nuances, bleu clair et bleu foncé, noir et blanc, gris et blanc, etc., etc.; on les porte sur jupons de faille ou de foulard croisé uni, de la même teinte dominante de l'écossais ; afin de nous faire mieux comprendre de nos lectrices, nous allons décrire, le plus clairement possible, les plus jolies toilettes de ce genre remarquées à la revue.

P. N° 214. — Chapeau de ville.

Une toilette havane et blanc. La jupe de faille havane garnie de dix petits volants déchiquetés en feuilles de roses. Tunique composée de deux tabliers en foulard surah à carreaux de demi-grandeur havane et blanc, drapée très en arrière avec pans écharpe passés dans un large nœud de faille havane ; cuirasse de faille havane et manches semblables à la tunique. Chapeau assorti à la toilette en paille marron, orné d'un foulard surah à carreaux havane et blanc et d'une guirlande de pavots rouges et jaunes retombant derrière sur la coiffure nattée, ornementée d'un petit nœud de faille havane.

D'autres toilettes gris-perle et bleu pâle, rose pâle et gris-argent, etc., etc., soit en écossais ou rayures à reflets changeants. Bref, le foulard joue un très-grand rôle dans la mode cette saison : c'est le tissu de prédilection des femmes élégantes. Malgré le prix un peu élevé de ces toilettes, car le foulard surah doit être en très-belle qualité, elles ont un côté économique en ce que ce tissu se nettoie facilement ; c'est cette raison supérieure qui le rend encore préférable en été aux poults de soie et aux taffetas.

Certaines toilettes composées de robes brodées de toutes nuances sur jupons de mêmes teintes ont été fort remarquées; quoique très-coûteuses, ces broderies deviennent un peu vulgaires ; il se pourrait même qu'elles fussent très-vite démodées, depuis surtout que les magasins de nouveautés en offrent à tous prix. Ce qui ne passera jamais de mode et sera toujours d'un joli effet, ce sont les robes de mousseline bouillonnées ou non et rayées d'entre-deux de valenciennes. Nous en avons vu de ravissantes sur transparent de faille bleu pâle et havane clair ; le rose pâle est d'un moins heureux effet dans la journée que ces deux teintes. Les dessous paille conviennent aux brunes, mais il faut les réserver pour les toilettes de soirée ; le paille et le rose sont vraiment par trop éclatants.

Au milieu de toutes ces toilettes claires, légères et vaporeuses, plusieurs costumes de dentelle constellée de perles de jais ou d'acier bleu éblouissaient au soleil et avaient le plus grand air du monde ; le noir est toujours si seyant que toutes les femmes de goût ne sauraient se dispenser d'avoir au moins deux toilettes noires dans leur garde-robe, l'une de cachemire ou de sicilienne pour les temps sombres, et l'autre aussi élégante que possible comme toilette très-habillée. Les femmes économes adoptent le noir en hiver, mais elles sont bien forcées d'y renoncer en été,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sinon complétement, du moins en partie, car les jupons de faille noire sont bien vite fanés par la poussière.

Rien ne vaut la batiste, la toile et l'oxford par les chaleurs; grâce à l'élégance des façons actuelles, on arrive à faire de ravissants costumes en ce genre. Les costumes d'oxford, qui sont presque généralement de deux tons, se composent d'un jupon garni de trois volants plissés, deux plissés en biais et celui du milieu en droit fil; deux tuniques avec rayures en travers, encadrées d'un volant plissé droit fil ou en biais (c'est une question de goût) et simplement nouées derrière; un corsage à basques plates, arrondies, ornées d'un même volant plissé; enfin, une pèlerine ajustée derrière. On peut remplacer les deux tuniques superposées par une polonaise ajustée ou bien une blouse sur laquelle on porte un petit paletot sans manche, demi-cintré derrière et flottant devant. Avec ce costume, il suffit d'un chapeau de paille, orné d'un foulard et d'une aile de côté, pour compléter l'ensemble d'un costume d'été simple et négligé du meilleur goût. La toile grise ou bleue ne peut être ornementée que de bandes de broderies anglaises ou de broderies faites à même l'étoffe. Avec la batiste claire, soit rose, bleue, mauve ou jaune, on fait des toilettes peu coûteuses d'un goût charmant, en les garnissant de petits volants plissés de mousseline blanche; nous les recommandons surtout aux jeunes filles comme étant d'un aspect simple, harmonieux et distingué pour les réceptions champêtres. La jupe un peu longue, en rose ou en bleu, doit être garnie de cinq ou six petits volants plissés de mousseline blanche montant jusqu'à mi-jupe; large écharpe encadrée de plissés, formant tunique et nouée derrière; corsage à basques avec plissé blanc s'ouvrant en châle et se continuant autour des basques et des manches.

Cette même disposition de volants plissés peut être adaptée aux robes de foulard de couleurs claires.

Signalons, en terminant, certaines tuniques ou polonaises composées d'entre-deux et de dentelles de laine noire et blanche, qui peuvent se porter indifféremment sur les jupes de faille noire ou de couleur. Elles sont d'une solidité à toute épreuve et obtiennent un grand succès.

Louise DE TAILLAC.

Description de la planche P. n° 214.

(Voy. page 325.)

Chapeau en paille anglaise noire, calotte haute et plate, bords légèrement relevés tout autour et tout à fait derrière. Un velours noir recouvre le bord *à cheval*, le dessous est orné d'un bouillonné en *turquoise* jaune. Un ruban de faille noire entoure la calotte et vient, par une réunion de boucles à bouts flottants, fermer une couronne composée de feuilles de vigne, de raisins et de roses jaunes, qui recouvre tout le devant de la calotte. Une barbe en dentelle noire, montée à plis doubles sous le bord relevé derrière, complète le chapeau, encadrant le visage, pour se nouer ensuite sous le menton.

Description de la planche coloriée n° 1151.

1. Toilette en faille pervenche de deux tons. Sur le devant de la jupe, petit volant avec bouillonné surmonté d'une tête. Cet ornement se répète deux fois. Le lé de côté forme des plis en biais. Tunique formant deux pointes sur le devant, garnies de larges biais sur lesquels sont posées des broderies de jais blanc. Corsage à basque entouré de broderies de jais, décolleté en carré et serré au cou par une grosse ruche chicorée. Manche avec trois biais de faille et revers tuyauté remontant; dentelle de jais et nœud. — Chapeau en paille de riz avec garniture de faille et de pervenches des deux tons de la toilette, touffe de plumes blanches de côté. — Ombrelle assortie. (Voir, pour le dos de cette toilette, notre gravure G. 431, page 330, et la description qui l'accompagne.)

2. Toilette en faille, nuance soufre et bleu-marine. (Voir, pour le devant, notre gravure G. 431, page 330, et la description qui l'accompagne.) Par derrière, un large volant soufre allant en diminuant sur les côtés est surmonté d'un très-haut volant bleu avec tête coulissée posé aux trois quarts de la jupe. Deux larges pans de ceinture formant liens sont doublés de faille soufre Le corsage est garni derrière de basques tailladées doublées de soufre. De chaque côté, entre les basques, petite pochette aumônière bleue et soufre. Manche en faille soufre garnie de revers entonnoir, l'un montant, l'autre descendant, séparés par une cordelière soufre. — Chapeau en paille d'Italie avec garniture de faille noire et guirlande de fleurs des champs.

UN JOUR DE REVUE

A la revue de Longchamps, l'autre dimanche, on a pu voir le Paris aristocratique à son poste et les tribunes du champ de courses aussi brillamment garnies qu'au jour du Grand prix. Il y avait moins de foule, mais plus d'élite parmi les spectatrices, et le salon le plus difficile se fût honoré de l'assistance qui emplissait l'enceinte du pesage.

Dans la tribune de la maréchale de Mac-Mahon, — en robe de faille vert d'eau, avec tunique de batiste ananas brodée et relevée par une écharpe à plissé frangé; chapeau de paille orné d'une garniture de même nuance que la robe, — se trouvaient la comtesse Marie de Moltke, la duchesse Decazes en toilette de grenadine noire garnie de dentelles de Chantilly, mesdemoiselles de Mac-Mahon et de Montagu, toutes deux portant un charmant chapeau *Elisabeth* enguirlandé de roses de plusieurs tons; enfin la comtesse d'Harcourt. Dans les autres tribunes, on remarquait la reine Isabelle d'Espagne en robe de faille grise et châle de dentelle noire, la comtesse de Paris en toilette très-simple de foulard pensée très-foncé, avec garniture de valenciennes, puis la princesse de Sagan en toilette de demi-deuil, la baronne Alphonse de Rothschild, la baronne de Poilly, les duchesses de Trévise, de Cadore, d'Estissac, la comtesse Eugène de Mercy-Argenteau, la comtesse Nycime de Camondo, madame et mademoiselle de Gévrie, la comtesse de Boisgelin, etc., etc.

La note dominante dans la toilette des femmes était une simplicité de bon goût : l'ensemble harmonieux de la robe, le style de sa coupe primant ses garnitures, ses festons et ses astragales. Nos mondaines de qualité ne se costument plus, elles s'habillent. Les paniers Louis XV, les retroussis Marie-Antoinette, les falbalas Trianon de toute sorte sont renvoyés au musée des antiques, pour faire place à plus d'unité dans la toilette, à une grâce moins enjolivée et plus exquise. Une femme qui se présente maintenant encotillonnée comme une marquise de l'ancien régime semble avouer, par ce seul fait, qu'elle use un costume d'antan. Les robes neuves abdiquent les prétentions historiques, et il n'y a, je crois, qu'à les en féliciter.

Quant aux chapeaux, autant de têtes, pour ainsi dire, autant de formes. Ils sont tout ce qu'on veut, sauf des chapeaux; casserolles renversées et garnies de plumes, pots à tabac couronnés de fleurs, pouffs en tulle capitonnés comme si l'on devait s'asseoir dessus, assiettes à soupe armées d'aigrettes sans nom..... que sais-je encore? C'est le bazar des ménages appliqué à la coiffure des femmes.

Le bon côté de ces chapeaux extravagants, c'est qu'ils deviennent vite l'apanage d'une certaine classe féminine. Sortis des magasins de ces modistes qui écussonnent magnifiquement leur enseigne, mais ne coiffent, en réalité, que des chignons de contrebande, ils renouvellent pour bien des femmes le rôle qu'imposait à la ceinture dorée de leurs trisaïeules certain édit de la vieille monarchie. Quand on parle d'une femme pour savoir qui elle est, on n'a plus guère qu'à dire aujourd'hui comment elle est coiffée : les qualités sont connues.

Les femmes distinguées — partant les seules véritablement

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

élégantes — se gareront avec soin de ces chapeaux enseignes et persisteront plus que jamais à se coiffer d'une façon seyante, mais simple et de bon goût, selon l'exemple que leur donnent la princesse de Metternich, — qui a quitté Paris la semaine dernière pour les bords du Rhin, — les comtesses de Pourtalès, de Moltke, de Turenne, la duchesse d'Uzès, la vicomtesse de Mirepoix, la comtesse de Rainneville et les individualités les plus marquantes du beau monde.

L. Sport.

L'ART D'ÊTRE AIMABLE

Aimez-vous le latin, gracieuse lectrice? Non, sans doute; donc deux vers seulement, si vous le permettez, rien que pour pouvoir vous en donner la traduction.

Non amo te, Sabidi, nec possum dicere quare ;
Hoc tantum possum dicere, non amo te.

« Je ne vous aime pas, Sabidius, et ne saurais dire pourquoi ; tout ce que je puis dire, c'est que je ne vous aime pas. »

Cette épigramme de Martial a tourmenté bien des gens qui ne pouvaient comprendre comment il est possible de ne point aimer quelqu'un et de n'en point dire la cause.

Si, au lieu de s'adresser à Sabidius, l'épigramme s'adressait à la plupart des hommes de notre époque, tels que les événements sont en train de les transformer, on n'éprouverait peut-être pas beaucoup d'embarras pour donner un sens à la pensée du poëte.

Vous possédez une foule de qualités éminentes, — leur dirait-on, — vous avez à votre disposition des talents, du savoir, du courage : on peut vous estimer à ces divers points de vue ; mais vous aimer, c'est autre chose, et cela, parce que vous vous faites de jour en jour plus mal élevés. Vous n'avez ni de bonnes, ni de belles manières ; vos allures ne sont pas seulement bourgeoises, mais parfois, c'est pénible à dire, d'une vulgarité grotesque ; vous vous présentez mal, vous parlez mal ou affectez de mal parler, on ne sait ; vous n'avez ni avenance, ni grâces, ni style, et vous êtes complétement insuffisants ou défectueux en ce qui touche aux traditions de l'élégance. Même dans la région du monde qui a des parchemins, presque tous s'habillent de telle façon qu'on ne saurait les distinguer des premiers venus : ce qui, par parenthèse, est un signe de dégénérescence chez un peuple.

En un mot, comme le dit le *Sport*, vous manquez de bienséance ; vous manquez de ces façons engageantes, de ces attentions courtoises, de ces grâces, de cette souplesse de corps et d'esprit, qui sont indispensables pour plaire, bien qu'impossibles à définir. On ne saurait dire précisément si c'est ceci ou cela qui empêche qu'on vous aime, mais c'est évidemment l'ensemble de ces choses.

Ce sentiment rappelle celui que lord Chesterfield exprimait dans une de ses lettres à son fils.

« Voilà un homme, — lui disait-il, — dont le caractère et le savoir méritent l'estime et la considération, et avec lequel il m'est tellement impossible de sympathiser que je ressens une sorte d'accès de fièvre nerveuse quand je me trouve en sa présence. Sa personne, quoique exempte de difformité, est gauche, inharmonique ; ses façons sont brusques, sa mise d'un laisser-aller irrévérencieux, sa contenance insoucieuse du respect d'autrui. Il est familier, libre ; il discute avec véhémence, et confond de parti pris tous les rangs et toutes les conditions sociales, au point de parler du même ton, soit à ses supérieurs, soit à ses égaux ou à ses inférieurs. »

Ne croirait-on pas, à ce portrait, avoir sous les yeux l'un des gandins de notre époque, vêtu d'une vareuse, le cigare aux lèvres, et abordant cavalièrement son monde, quel qu'il soit, en disant : — *Comment que ça va?*

Lord Chesterfield ne manquait jamais l'occasion de faire comprendre à son fils l'importance qu'on doit attacher dans le monde à savoir se rendre aimable, mais il mettait encore plus d'instance à lui recommander d'apporter le plus grand soin dans sa manière de s'habiller. Pour lui, toute mise négligée était un signe de dégénération morale, d'abrutissement.

« Je vous affirme, — disait-il encore, — que l'intelligente recherche que vous mettrez à votre toilette vous sera plus profitable que tout le savoir en grec et en latin que vous possédez. Ce sont les manières et la bonne élégance qui servent de belle recommandation à celui qui va dans le monde. »

Dites cela aux hommes qui ont le préjugé de la simplicité à outrance, et qui croient que porter les cheveux gras, le chapeau à large bord, le paletot sac ou la jaquette d'écurie, le pantalon écourté, c'est établir en sa faveur une présomption de valeur intellectuelle. Illusion pure! Plus un peuple, de même que l'individu, sacrifie au luxe, à la richesse, à l'ornementation vestimentale, plus son degré de civilisation est élevé. L'homme-caniche n'est bien qu'au chenil.

Laissez-les vous répondre avec pédantisme que *le bon vin n'a pas besoin d'enseigne*. Le bon vin dans les relations sociales, c'est précisément ce qui leur manque ; c'est l'avenance et l'art de plaire se combinant avec l'instruction. L'effacement, la négligence, l'insouciance dans la toilette, dans les manières, sont la preuve d'une organisation défectueuse et rien autre, et c'est surtout lorsqu'on se trouve en compagnie de ces sortes de personnes dont les exemplaires se multiplient de plus en plus à notre époque, qu'on se prend à se rappeler les vers de Martial, et à se répéter après lui : « *Non amo te, Sabidi!...* »

Non, Sabidius, je ne vous aime pas, malgré la bonne opinion que, comme tous les gandins, gommeux et autres variétés de petits crevés, vous avez généreusement de vous-même; je ne vous aime pas, et si je ne puis dire pourquoi, ce n'est pas, croyez-le bien, faute de le sentir.

C. C.

MERVEILLES DE L'INDUSTRIE

Aucune industrie ne présente une plus intéressante histoire que celle de la verrerie. Quant à son importance, il suffit, pour s'en rendre compte de songer qu'elle se déduit du grand nombre d'applications d'une substance à laquelle nous devons tout d'abord de jouir, à l'abri du froid, de la clarté du soleil, dont les rayons lumineux viennent à la fois embellir les plus somptueuses demeures, égayer et assainir le pauvre logement du paysan et de l'ouvrier, reproduire enfin par la photographie tout ce que nous aimons.

Ajoutons que c'est en France que les principales branches de cette industrie ont fait les plus grands progrès, bien qu'elle soit née il y a plus de quatre mille ans chez les peuples de l'Orient, qui la transmirent aux Romains, de qui la tenaient les célèbres verriers vénitiens de la Renaissance, initiateurs du reste de l'Europe.

Si l'on veut savoir jusqu'à quel point l'art de la verrerie était perfectionné chez les Romains, on n'a qu'à ouvrir l'excellent ouvrage de M. Louis Figuier sur les *Merveilles de l'Industrie* [1].

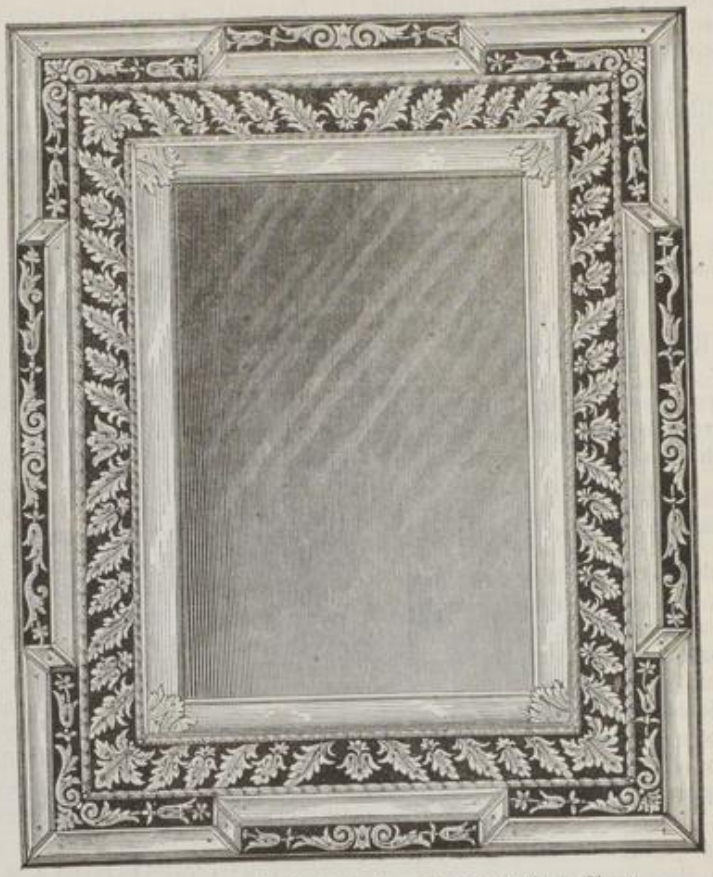
[1] *Les Merveilles de l'Industrie*, par M. Louis Figuier, un beau vol. in-8, illustré de nombreuses et magnifiques gravures. Paris, 1874. Chez MM. Furne, Jouvet et Cie, éditeurs, rue Saint-André-des-Arts, 45.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Celle du verre, et du cristal en particulier, y est étudiée avec cette compétence, ce soin consciencieux, cette incomparable clarté qui rendent les livres de M. Figuier si attrayants et si utiles pour les gens du monde.

L'aimable et savant écrivain rend pleine justice aux peuples anciens, et nous regrettons de ne pouvoir extraire de l'ouvrage cité plus haut que quelques passages, relatifs aux jolies vignettes que nous reproduisons.

« Ce qu'il y a de remarquable dans la verrerie romaine, dit M. Figuier, ce sont les verres à plusieurs couches, de différentes teintes. Ils présentent des figures d'une certaine couleur, qui se détachent sur un fond d'une autre couleur. Peu de pièces entières de ce genre de verrerie romaine sont parvenues jusqu'à nous, mais nous en possédons des fragments qui donneront encore une haute idée de l'habileté des verriers de l'Italie ancienne. — Le musée de Londres possède un des chefs-d'œuvre de cet art ancien : c'est ce vase célèbre connu sous la double désignation de *vase Barberini* et de *vase de Portland*, du nom de deux de ses propriétaires successifs, le prince Barberini et la duchesse de Portland. Cet objet précieux fut trouvé dans le sarcophage d'Alexandre Sévère, mort en 225 après Jésus-Christ. Il est décoré de camées en émail d'un blanc laiteux, qui se dessinent en relief sur un fond en verre bleu. C'est le plus remarquable échantillon antique de ce qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de *verre double*. »



Miroir de Venise, dit *Miroir de Henri III*, du musée de Cluny.

La destruction de l'empire romain et son démembrement eurent pour résultat de détruire l'industrie du verre, et celle des miroirs, dans toute l'Italie. Un seul point de ce pays, comme caché au fond de ses lagunes, put conserver le dépôt de l'industrie verrière. Nous la retrouvons à Venise, en effet, à partir du xe siècle ; mais ce n'est que dans la première moitié du xvie siècle que la fabrication des glaces y prit l'importance qu'elle a longtemps conservée. L'époque de la Renaissance marque son apogée.

Nous devons à M. Figuier et à ses éditeurs, MM. Furne et Jouvet, de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs un des spécimens les plus curieux de la miroiterie de Venise. C'est le miroir de Henri III, qui est placé sur la cheminée de la salle qui précède la chapelle du musée de Cluny. Cette pièce remarquable fut donnée à Henri III par le doge, pendant les fêtes que Venise offrit à ce roi, à son retour de Pologne. Cette glace est la plus grande que l'on ait jamais pu produire par le soufflage ; mais elle est pleine de bulles et de stries. Elle est entourée d'une bordure en verre de couleur et en verre blanc, taillée en biseau et ornée de fleurs de lis, entremêlées de palmes en verre taillé. Ces feuilles sont fixées sur les bordures par des vis de fer.

Vase *Barberini* (ou vase *de Portland*), du musée de Londres.

Après avoir traité à fond l'histoire du verre et du cristal, M. Louis Figuier a retracé avec non moins de développement l'histoire de la poterie depuis les temps les plus reculés, c'est-à-dire depuis l'apparition de l'homme sur la terre. Nous ne prendrons pas la question de si loin, et nous nous bornerons à emprunter à notre sa-

vant confrère quelques détails sur la céramique grecque.

Les Grecs avaient pour les vases de terre cuite décorés une véritable passion, et nous possédons de nombreux témoignages de la considération et de l'estime dans lesquelles ils tenaient l'art du potier.

Les artistes les plus renommés, Phidias et Myron entre autres, consacraient leur talent à décorer les œuvres des potiers, qui, exposées publiquement dans les *Panathénées*, étaient donnés en prix aux vainqueurs des Jeux Olympiques. On appelait *amphores panathénaïques* ces vases qui servaient de prix aux jeux et exercices publics. On conservait avec orgueil dans les familles ces témoignages de la victoire et ces tributs de l'art. Souvent les propriétaires de ces glorieux trophées ordonnaient qu'on les ensevelit avec eux. C'est pour cela qu'on découvre aujourd'hui ces beaux vases exclusivement dans les tombeaux.

qu'il soit possible de voir de ces poteries grecques anormales. On nous saura gré d'en reproduire ici deux très-curieusse, d'après les dessins du livre de M. Figuier.

Le premier de ces vases est un *rhyton*, dans lequel la partie aiguë de la corne a pris la forme d'une tête de bœuf, et la partie supérieure, en forme de vase, est enrichie d'ornements artistiquement composés.

Les vases à double tête sont nombreux dans la collection du Louvre. On y remarque notamment celui que nous reproduisons et qui représente *Alphée et Aréthuse*.

Sur un autre vase de la collection, on voit, avec Hercule et Omphale, la grande tête de Silène, plus un jeune satyre riant, ainsi que des nymphes et des figures de nègres, qui montrent toute la souplesse de talent des potiers grecs.

Nous regrettons de ne pouvoir suivre M. Figuier dans son

Vase à double tête, du musée du Louvre.

Rhyton, du musée du Louvre.

Pour montrer sur quelle échelle extraordinaire les potiers grecs se livraient à la fabrication de ces merveilleux objets, il suffit de faire remarquer qu'il existe plus de 70 000 vases grecs dans les principaux musées actuels de l'Europe.

Les vases grecs affectaient des formes différentes, suivant l'usage auquel ils étaient destinés. Il y avait : les *amphores*, vases pour contenir l'huile, l'eau, le vin, etc.; les *hydries*, pour porter l'eau ; les *cratères*, pour mélanger l'eau et le vin ; les *cruches*, pour verser le vin et les autres liquides de table ; les *rhytons*, les *calix*, les *ceras* (cornes) et les *phiales*, vases à boire et gobelets ; les *cotyles* et les *alabastres*, vases à parfums et à onguents.

A propos des *rhytons*, vases à boire finissant en pointe recourbée et rappelant les cornes primitives qui servirent à boire le vin, M. Louis Figuier fait judicieusement observer qu'aux époques de luxe et de civilisation excessive on voit les beaux-arts suivre parfois une route désordonnée. Il faut répondre au besoin de nouveauté, au caprice du riche qui veut se singulariser en montrant des œuvres sans pareilles, il faut surtout frapper les esprits blasés en leur offrant des choses inconnues, curieusement originales. Les *rhytons* et les *vases à deux têtes* rentrent dans cette catégorie de produits céramiques anormaux nés d'un excès de production, et marquant une déviation véritable de l'art régulier et tranquille.

Le musée du Louvre possède une des séries les plus rares étude historique sur l'art du potier chez les différents peuples, et notamment aux époques où florissaient les della Robbia et les Palissy. Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer nos lecteurs au livre même, dont nous ne leur avons donné qu'une si incomplète idée.

Robert Hyenne.

PAYSAGE MATINAL

Le long du Bas-Meudon, par les soleils d'avril,
La Seine est scintillante et claire. Les feuillages
Tendres et vaporeux s'accrochent aux treillages,
Et joyeux les oiseaux reprennent leur babil.

L'air est frais, et l'on sent comme un parfum subtil
De sève qui déborde. Échappés aux mouillages,
Deux canots bigarrés mêlent leurs fins sillages
Et l'eau, comme un miroir, reflète leur profil.

Dans les îlots touffus, pleins d'herbes et d'arbustes,
Les saules aux tons bleus, près des chênes robustes,
Ont l'air, tout frissonnants, d'être peints par Corot.

On ne songerait plus à la cité voisine
Si l'on ne voyait poindre, au dessus d'un îlot,
La cheminée immense et rouge de l'usine.

Gabriel Marc.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DESCRIPTION DES TOILETTES (PLANCHE G. N° 431).

1. Toilette en faille pervenche de deux tons. (Voir, pour le devant, la gravure coloriée n° 1151 jointe à ce numéro et décrite à la p. 326.) Derrière, volant de 25 centim. du ton le plus clair, allant en diminuant vers la taille. Petit volant plissé terminé par une riche dentelle brodée de jais blanc et surmonté d'un bouillonné. Cet ornement se répète trois fois et se termine par un pouff peu accentué. Corsage à basques formant un double pli creux derrière, garnies de dentelle perlée de jais blanc. (Voir la planche de patrons annexée au 1er n° de juillet).

2. Toilette en faille soufre et bleu-marine. Dans le bas de la jupe, volant en faille bleu-marine de 25 centimètres avec tête coulissée. La tunique en faille soufre forme deux doubles pointes, encadrées d'un biais de faille de 5 centimètres. Corsage bleu avec basques-pointues doublées de faille soufre. Il est ouvert en cœur avec revers taillade en faille soufre. (Pour le dos de cette toilette, voir la planche coloriée n° 1151 décrite à la page 326; voir en outre la planche de patrons annexée au 1er n° de juillet.)

TOILETTES DE PLAGE

A. Leroy, imp. r. des Marais

Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

1151

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Chapeaux de Mmes Brunhes & Hunt, *r. Meyerbeer, 4* — *Plumes et Fleurs de* Perrot Petit & Compie

Ceinture Régente de Mme De Vertus Sœurs, *r. Auber, 12* — *Foulards du* Comptoir des Indes, *Bd Sébastopol, 129*

Parfums de Pinaud & Meyer, *Bd des Italiens, 30* — *Eau Gauloise de Mme V. Rolende, r. de Provence, 4.*

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street Covent Garden, W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DÉTAILS DE MODES (PLANCHE G. N° 435).

1. Chapeau *Incroyable* en paille ; haute calotte, bord relevé en diadème devant, doublé de velours noir, de façon à laisser à découvert 1 cent. du bord de la paille ; un feuillage en perles de jais noir orne et complète l'effet du diadème. Par derrière, le bord du chapeau s'abaisse sur les cheveux. Une écharpe écossaise noire et blanche entoure la calotte et se fixe sur le sommet par un *fouilli* coquet, mêlé de coques, et fixé par un poignard en jais. — Aile noire posée en aigrette terminant le tout.

2. Cuirasse en dentelle espagnole brodée de jais, par des passementeries à jour en perles, posées dans la longueur du buste entourant aussi les bords de la basque. Un nœud en faille à doubles coques et longs bouts flottants ferme le haut. Tablier assorti en dentelle espagnole, entouré de la même passementerie perlée, fixé sur la robe derrière par un large nœud de ceinture. — Ce genre de vêtement se porte beaucoup complétement brodé en perles ; on peut le faire d'une seule pièce en coupant le tout de forme princesse.

CHAPEAUX (modèles de Mme Brunhes et Hunt). — LINGERIE (modèles du magasin « *les Élégants* »).

3. Chapeau *Marguerite*, passe en paille de riz blanche, à bord relevé devant et draperie de faille blanche ; fond mou en faille noire formant bavolet derrière, garni d'une demi-guirlande de muguet, dont les fleurs mignonnes se répandent un peu partout.

4. Nœud de ceinture en ruban broché.

5. Nœud de faille pour coiffure ou chapeau.

LE MENDIANT

(NOUVELLE. — SUITE.)

— Tu lui adressas une prière désespérée, afin d'être fixé sur ton sort ; il t'interrompit pour te dire :

« Si ton enfant vivait, te sentirais-tu le courage de dompter la honteuse passion dont tu es victime, de renoncer à boire ? Il ne faudrait pas que ta fille rougît d'avoir un ivrogne pour père ; il vaudrait mieux qu'elle fût morte pour toi que de subir la déplorable existence à laquelle l'associerait un homme incapable de lutter contre la tentation de l'ivresse. »

Il t'imposait une épreuve de courte durée qui garantit ta guérison ; tu n'eus pas le courage de la subir.

— Il se jouait de moi, il mentait pour mieux assurer le succès de ses conseils. Je ne l'ai pas cru, et j'ai continué de chercher dans la boisson la seule consolation qui me fût accordée.

— Continue donc. La consolation est douce, en effet, et digne d'un noble cœur. Quand tu parais, on dit : « C'est le vieux marin de l'*Alcide*, le veuf de la noyée ; nous allons bien nous amuser, il a dans sa mémoire une foule d'histoires bien gaies qu'il va nous raconter. Il ne faut lui ménager ni le cidre ni l'hydromel, car il ne sait bien parler qu'après avoir bien bu. Rivoalan, prépare ton biniou, mon brave, tu vas nous faire danser, c'est demain jour de pardon ; tu nous précéderas en exécutant des airs bretons. » Ah ! la belle existence que tu mènes !

— Tais-toi, tais-toi, dit le mendiant, frémissant de colère ; en t'écoutant, j'ai envie de t'étrangler. Quel besoin éprouves-tu de réveiller en moi la douleur ? Ah ! si tu n'étais pas mon plus ancien ami...

Il serrait les poings et présentait sur ses traits l'expression de la plus violente fureur. Pornic alla à lui et lui dit avec effusion :

— Ne m'en veux pas, mon pauvre vieux ; si je ne t'aimais pas autant, crois-tu que je te parlerais ainsi ?

Une sorte de détente se produisit chez le mendiant ; il laissa tomber ses deux bras le long de son corps, et deux larmes coulèrent lentement sur ses joues ridées.

La brise du soir commençait à fraîchir ; un froid vif se faisait sentir ; la rade était déserte ; aucune barque ne troublait la solitude, et l'on n'entendait que le sifflement du vent et le bruit monotone des flots qui battaient les falaises.

— Il faut te coucher, mon vieux, dit Pornic.

— Oui, il faut vous coucher, ajouta Marie en passant affectueusement son bras sous celui du mendiant.

Il rentra avec elle dans la maison, mais il ne voulut pas qu'on préparât un lit pour lui et s'obstina à passer la nuit sur la paille dans la grange, suivant son habitude. La jeune fille l'y conduisit.

— Rivoalan, lui dit-elle en le quittant, vous avez ici des amis dévoués qui font des vœux pour votre bonheur ; ouvrez votre cœur à l'espérance ; dormez ; des songes joyeux ramèneront dans votre âme la confiance et la foi en des jours heureux, dormez.

IV

LA VILLA KERAUTEM

Le lendemain matin, le soleil dorait la rade de ses premiers feux ; les mouettes et les hirondelles de mer effleuraient de leurs ailes la surface des flots ; une éclatante lumière faisait ressortir la beauté des côtes, si variées avec leur multitude de caps et de golfes aux contours tantôt onduleux, tantôt découpés en arêtes aiguës. Pornic était allé visiter ses champs, Marie sortit pour le rejoindre. Le mendiant était déjà sur pied et promenait ses regards rêveurs sur le splendide panorama étendu devant lui.

Sa physionomie n'était plus celle de la veille ; il n'avait plus cette expression d'amère ironie, de gaieté factice qui servait de masque à sa tristesse ; toute trace d'irritation avait également disparu sur ses traits ; il semblait se recueillir dans de graves méditations et suivre le cours de ses pensées.

— Marie, dit-il en voyant la jeune fille, ne t'en va pas ainsi ; reste quelques instants avec moi. J'aime à entendre ta voix, j'aime à voir ton doux visage. Hier, tu m'as dit en me quittant :

« Dormez, Rivoalan ; des songes joyeux ramèneront la confiance dans votre âme. »

— Tu avais raison, Marie ; j'ai goûté cette nuit un sommeil tel que je ne le connaissais plus depuis longtemps. A la place des douloureux cauchemars qui m'assaillaient, c'est ton image qui m'est apparue ; je me sentais remué agréablement en voyant ton regard se fixer sur moi. Tu t'approchais du pauvre mendiant et tu lui disais : « Non, Rivoalan, on ne s'est pas joué de votre douleur en vous parlant de votre fille ; des jours plus heureux sont proches. » En t'écoutant, je sentais l'espoir me revenir.

Le jour est venu, et l'espérance ne s'est pas envolée ; cette belle journée qui s'annonce est-elle d'accord avec toi pour consoler le vieux mendiant ? Quand je voyais des jeunes filles joyeuses et folâtres, j'étais tenté de les maudire ; elles me rappelaient celle que j'ai perdue. Mais toi, tu n'éveilles en moi aucune pensée de jalousie et d'amertume. Elle aurait à peu près ton âge ; en te voyant, je comprends le bonheur dont je jouirais si elle m'était rendue ; je me dis qu'elle te ressemblerait peut-être ; je fais un beau rêve ; je me figure la voir sourire comme toi à mes côtés et la tristesse s'éloigner pour toujours de moi.

Il s'arrêta et remarqua la mélancolie de Marie.

— Mais, reprit-il, égoïste que je suis, je ne m'occupe que de ma misérable personne ; je ne te parle pas de toi, Marie ; hier, j'ai regardé ta pâleur, tu te tenais à l'écart, il m'a semblé que tu avais pleuré. La gaieté te siérait cependant si bien. Quel chagrin peux-tu avoir ? Dis-le-moi, Marie. Le dévouement du vieux mendiant ne sera peut-être pas stérile. Ah ! je devine maintenant ; je me rappelle ce jeune homme qui, l'an passé, te faisait la cour. Je vous vis un jour causant ensemble sur la roche que voilà ; il devait te parler un beau langage, car tu étais suspendue à ses lèvres, tu te repaissais de ses paroles. Je me dis : « Vienne la saison nouvelle, où en seront leurs amours ? » L'hiver a passé dessus, et aujourd'hui tu es triste, parce qu'il a oublié ses promesses, parce qu'il adresse à une autre les serments qu'il te faisait. Elle y croit sans doute comme toi ; mais Dieu veuille que son erreur ne lui coûte pas plus cher ! Va, ne t'afflige pas, Marie ; cet homme est un trompeur, et celles qui se laissent prendre à son éloquence doivent se préparer à souffrir. Je sais bien des choses, vois-tu ; en voyageant, j'ai surpris bien des secrets qu'on croyait en sûreté. Cet homme, que tu t'es laissée aller à aimer dans un jour d'illusions, je te le dis, poursuit de mauvais projets ; il m'est suspect. Avant de re-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

venir ici, j'ai été à Brest ; je causais avec d'anciens camarades employés à l'arsenal, lorsqu'il vint à passer.

En voilà un qui est curieux, me dit-on ; il voudrait tout voir, tout examiner ; il se figurait qu'on allait répondre à toutes ses questions.

Le soir, j'ai rencontré les ouvriers du port qui sortaient par la porte du Conquet ; ils parlaient de matières inflammables qu'on avait trouvées récemment dans les magasins de la corderie ; ils rappelaient une explosion qui avait eu lieu dans la fonderie.

J'ai examiné cet homme, et je m'en méfie. Je l'ai vu causer mystérieusement avec des gens inconnus au pays ; je l'ai vu recevoir des mains du facteur une lettre, puis s'enfoncer dans les genêts pour être sûr que personne ne l'observait. Dis-moi, quand vous vous entreteniez ensemble, ne t'a-t-il pas interrogée sur les habitudes de l'amiral, sur l'intérieur de sa maison ?

Tu ne réponds pas et tu rougis ; ton silence me suffit ; bénis le ciel, Marie, de t'être arrêtée au début de l'aventure ; ne porte pas envie à celle qui t'a supplantée, elle expiera cruellement les satisfactions de son orgueil.

— Celle qui m'a supplantée, que voulez-vous dire ?

— Crois-tu que j'aie des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre ? Le mendiant sait observer, Marie ; il lui arrive souvent de faire dans les chemins creux et dans les sentiers tracés au milieu des champs des rencontres qu'il n'oublie pas. Il n'est pas besoin que je te la nomme, tu la connaîtras assez tôt ; tu seras vengée, et nul ne la plaindra, car elle aura mérité son malheur.

Marie, dont le visage s'était couvert d'une vive rougeur, voulut interroger le mendiant ; il refusa de satisfaire sa curiosité.

— Qui vivra verra, dit-il mystérieusement.

Le soleil s'était élevé à l'horizon et répandait une ardente chaleur, à peine tempérée par la brise de mer. Ces rayons scintillaient sur le miroir mobile de la rade et faisaient briller à l'horizon les vitres des maisons de Brest. Les lézards se glissaient au milieu des rochers, et la cigale faisait entendre son cri strident.

— Il faut que je te quitte, Marie, dit le mendiant.

— Vous partez pour longtemps ?

— Non, il se passera peu de jours sans doute avant que tu me revoies.

— Vous ne partirez pas sans manger un morceau.

Elle le fit entrer ; mais quand elle lui présenta le cruchon de cidre, il le repoussa et se contenta d'arroser d'un verre d'eau son repas frugal.

— Les paroles de ton père ont été rudes, dit-il en se levant pour partir, mais ce sont celles d'un vieil ami, je ne lui en veux pas. Toi, tu as peu parlé, mais ton langage a été plus persuasif ; adieu, Marie, ou plutôt à bientôt.

Il s'enfonça dans les sentiers sinueux qui serpentent le long des hauteurs dont le faîte forme l'arête de la presqu'île ; il disparut au milieu des genêts et des chemins profondément encaissés, et se dirigea vers la villa Kerautem, qui, s'élevant sur un point culminant, dominait la rade de Brest au nord et la baie de Douarnenez au sud.

Le contre-amiral Kerautem était connu dans la marine par ses travaux scientifiques. L'Académie des sciences avait couronné de lui un mémoire très-remarquable sur les phares, et l'on avait récemment beaucoup parlé de perfectionnements proposés par lui dans le système des canots de sauvetage, qui, pendant les tempêtes, ne peuvent, avec le mode actuel, rendre que peu de services.

Entré depuis quelque temps dans le cadre de réserve, il était attaché au port de Brest, où il poursuivait le cours de ses expériences et de ses découvertes. Sans négliger les autres points relatifs à la marine, il s'était attaché particulièrement à l'étude des torpilles, et l'on disait qu'il avait obtenu des résultats qui devaient complétement transformer l'emploi de ces terribles engins de guerre ; mais on en était réduit aux hypothèses, car l'amiral entourait ses travaux du plus profond mystère.

Il passait une partie de l'année dans sa villa, où il poursuivait avec une ardeur infatigable ses études favorites. La maison qu'il habitait était plutôt confortable que luxueuse ; de hautes murailles entouraient le jardin et abritaient les arbres contre les vents du nord et de l'ouest, qui, jusqu'à une assez grande distance du rivage, gênent le libre développement de la végétation.

Rivoalan pénétra dans l'habitation en homme qui ne s'y trouvait pas étranger et entra dans la première pièce du rez-de-chaussée. Yvonne, ainsi que nous l'avons vu, allait en journée, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Elle était assise auprès de la fenêtre, occupée de travaux de couture. En apercevant le mendiant, elle dirigea sur lui des regards qui trahissaient le dédain, presque le dégoût.

— Vous pouvez vous dispenser d'attendre, lui dit-elle, ce n'est pas le jour consacré aux aumônes.

— J'attendrai cependant, ma belle enfant ; il faut que je voie l'amiral.

Il s'assit sur une chaise et fixa sur la jeune ouvrière des regards sous lesquels elle se sentit embarrassée.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi ? lui dit-elle.

— Pour bien vous reconnaître, si je vous rencontrais encore au bord de la lande.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Qu'à l'avenir, il faudra mieux vous cacher quand vous serez en tête-à-tête avec un amoureux.

— A l'avenir, je me tiendrai soigneusement en garde contre les espions.

— Les espions dont vous parlez ne sont pas ceux que vous avez le plus à redouter.

— Il y en a donc d'autres ?

— Oui ; mais si je les démasquais, votre cœur aveuglé refuserait de me croire.

— Depuis quand les ivrognes ont-ils le droit de faire de la morale ?

— Depuis que les jeunes filles supplantent perfidement leurs amies et leur enlèvent celui qu'elles aiment.

Yvonne devint pourpre de colère.

— Qui vous autorise à parler pour Marie ? Est-ce elle qui vous envoie ? Eh bien ! dites-lui ceci, quand vous la verrez : Elle m'a toujours traitée en sœur, et je n'ai jamais trouvé son amitié en défaut, cela est vrai. Mais il ne dépendait pas d'elle de m'épargner les souffrances qui résultaient de la comparaison qu'on faisait de nous. On la vantait toujours, et je sentais combien, dans l'opinion du pays, j'étais peu de chose à côté d'elle. J'essayais d'étouffer la jalousie qui grondait en moi, je ne pouvais y réussir. Puis, elle avait toutes les joies de la famille, et moi, je n'ai jamais connu les caresses d'une mère, jamais un père ne m'a souri. Les titres de nièce et de cousine étaient un faible dédommagement de la situation humiliante qui m'était faite dans la maison où mon oncle voulait bien me donner une place.

Vous ne comprenez sans doute pas, vous qui vivez de la charité publique, qu'on se résigne mal à manger le pain d'une demeure qui n'est pas la sienne. Aussi je me plaisais à m'éloigner de celle à laquelle mon mauvais sort m'avait condamnée, pour vivre ailleurs du produit de mon travail. J'aspirais à la liberté. L'occasion de prouver que l'humble ouvrière pouvait, elle aussi, inspirer un attachement sérieux s'est présentée : pourquoi ne l'aurais-je pas saisie ? Ne croyez pas que j'aie eu

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

besoin de grands efforts pour effacer de son cœur l'affection de ma cousine. Marie, avec sa douceur inaltérable, ses vertus modestes, n'était pas faite pour lui. Il a cru trouver en moi une compagne que n'effrayeront ni les voyages, ni les périls, qui saura partager ses luttes et l'aider à atteindre les hautes destinées auxquelles il est peut-être appelé. Pourquoi me serais-je refusée à l'honneur qu'il veut me faire en m'épousant? Rien ne me rattache au pays, et, quand il le faudra, je le quitterai sans regret avec celui que j'aime.

— L'orgueil est un mauvais conseiller; où avez-vous pris ces ambitieuses visées?

— Et vous, où avez-vous pris le droit de donner des conseils qu'on ne vous demande pas?

— J'aurais dû prévoir que ma voix ne serait pas écoutée et ne provoquerait chez vous que colère et raillerie; continuez donc de suivre la route où votre cœur ingrat vous a fait entrer, vous y trouverez le châtiment, et personne ne s'intéressera à vos mécomptes.

Le mendiant parlait d'un ton grave qui laissait percer la tristesse et en même temps la menace. De son côté, la jeune fille trahissait par ses regards enflammés, par la rougeur de son visage, les sentiments orageux qui fermentaient en elle. Elle allait répondre avec violence sans doute, mais elle s'arrêta en apercevant l'amiral, qui était entré sans être entendu et examinait les deux interlocuteurs.

L. Collas.

(*La fin au prochain numéro.*)

ORIGINE DES OMNIBUS

On a beaucoup remarqué, aux courses des derniers dimanches, la quantité et la variété des véhicules qui se pressaient tant sur le champ qu'à ses alentours. Tous les spécimens possibles de la carrosserie, depuis la calèche à huit ressorts jusqu'à la tapissière, depuis le fiacre vulgaire jusqu'au phaéton aristocratique avaient été mis en réquisition.

Devant cet amas de voitures à la portée de tous les goûts et de toutes les bourses, comme on se sentait loin du temps où Henri IV écrivait à Sully : « Je ne peux pas aller vous voir, la reine m'a pris mon carrosse, » et de l'époque où Gilles Lemaître, premier président du Parlement de Paris, allait à sa maison des champs sur une mule, devant une charrette couverte où sa femme et ses enfants étaient assis sur de la paille fraîche dont la redevance était garantie par le bail de ses fermiers!

Et cependant il ne faudrait pas croire que notre époque ait eu seule le mérite de démocratiser les voitures et les moyens de transport. Ainsi, l'origine des omnibus, qu'on croit généralement dater de la Restauration, remonte infiniment plus haut.

C'est sous Louis XIII que, pour faciliter la communication entre les points les plus éloignés de la capitale, on eut l'idée de mettre en circulation une vaste voiture à six chevaux, dont chaque place coûtait cinq sous.

Les Parisiens — le peuple le plus spirituel de la terre, nous le voulons bien, mais à coup sûr le plus rebelle à toute innovation — sifflèrent ces coches qu'avait dédaignés la noblesse et que la bourgeoisie, à son imitation, s'était crue obligée de mépriser. Plus tard, les omnibus essayèrent de se remontrer sous la Régence et sous Louis XVI, mais leur destinée ne fut pas plus heureuse.

Ce ne fut que sous la Restauration — et, cette fois, grâce au patronage des plus brillantes individualités de la cour, qui ne dédaignèrent pas de s'y montrer, à l'exemple de la duchesse de Berry, — que les omnibus furent sérieusement adoptés par le public. De là l'erreur qui attribue à notre temps l'invention du véhicule populaire par excellence.

B. S.

AU TEMPS DES CAILLES VERTES

UNE VEILLÉE DANS LES LANDES

Ce que nous allons raconter se passait au printemps de l'année 1832. C'était à une heure avancée de la nuit. Deux personnes veillaient dans une vaste chambre du château de Kerrouant, situé sur les bords de l'Océan, entre la Loire qui s'y perd et la Vendée, qui se perdait alors aussi dans une ère nouvelle.

Cet appartement, dans lequel veillaient ces deux personnes, sans doute en attendant quelqu'un, n'offrait rien du confortable qui se voit dans les maisons modernes, surtout dans celles des environs de Paris, où le luxe laisse trop loin derrière lui la fortune qui doit y satisfaire.

Des volets mal joints, des fenêtres mal fermées, voilà pour le dehors.

Dans l'intérieur, une cheminée d'ardoise, si peu entaillée qu'elle semblait être un simulacre de cheminée plaqué contre le mur. Dans l'âtre, des tisons séparés s'envoyant tristement leurs dernières étincelles. Sur la tablette de la cheminée, une glace, longue et étroite, dont le poli douteux dissimulait mal les intermittences de l'étamage.

Cette glace reflétait froidement des portraits de famille. Quelques-uns de ces portraits dataient du grand règne : de sévères magistrats qui avaient siégé au parlement de Rennes, de coquettes baronnes, au fin corsage indiscret, fort peu voilé par les longues et soyeuses boucles auxquelles l'immortelle marquise a donné son nom, quelques guerriers en costume de guerre; tous ces personnages avaient vu les splendides fêtes du duc de Chaulnes. C'était Mignard, Rigault et Largillière qui avaient conservé leur ressemblance à leurs descendants. Sur l'antique tapisserie, après laquelle ils étaient accrochés par de larges patères, on finissait par deviner les aventures de Léandre et d'Héro.

Quelques bahuts en châtaignier, et des meubles de Boule, assez bien conservés, étaient mêlés à des meubles plus modernes qui, en Bretagne, produisaient bien plus d'effet que les premiers, parce qu'ils étaient en acajou agrémenté de bronze doré.

Dans un coin de l'appartement, sous un grand métier à tapisserie dont le canevas jauni étalait des pivoines inachevées, était couché un magnifique épagneul noir; sa tête soyeuse était tournée du côté de la cheminée, et ses yeux jaunes, intelligents et bons, regardaient incessamment les deux personnes dont nous avons parlé.

C'était une jeune femme et une petite fille de cinq ans à peu près, blonde et rose : un petit chérubin; ses yeux bleus, déjà appesantis par l'heure avancée, restaient opiniâtrément fixés sur les yeux de sa mère; la petite Jeanne était plutôt couchée qu'assise sur les genoux de sa mère.

La jeune femme paraissait avoir vingt ans de plus que sa fille. Son visage était doux d'expression, régulier de traits, mais son air disait l'ennui et la tristesse. La distinction de sa personne se trahissait dans sa pose comme dans ses moindres mouvements. Sa mise était plus négligée que simple.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Avec une robe de bal et une physiononie animée, ou gaie, cette jeune femme pouvait être remarquablement belle. Mais en la voyant comme elle était au moment où nous la présentons au lecteur, cette beauté n'était que supportable, car on l'apercevait à peine, dans le manque d'ordonnance de la toilette et l'absence d'animation que donne au visage le rayonnement intérieur.

Pour un observateur plus fin que celui qui écrit ces lignes, madame Louise de Kerrouant pouvait bien être une plante exotique implantée dans cette contrée où les plantes exotiques, lorsqu'elles sont délicates, sont souvent heurtées, rarement comprises et jamais appréciées.

Et pourtant, dans les landes, Dieu donne la même part de soleil à la violette et à l'ajonc !

Madame de Kerrouant contemplait sa fille, dont la somnolence semblait marcher d'accord avec la grande aiguille de la pendule de Boule accrochée à la vieille tapisserie. Par moments, la jeune mère prêtait l'oreille, avec une certaine inquiétude, du côté des fenêtres.

A quoi pensait-elle en contemplant sa fille?

Qu'avait-elle donc à redouter, qu'elle paraissait inquiète en écoutant au dehors ?

En contemplant son enfant, elle pensait au père de son enfant, et elle écoutait au dehors pour chercher un bruit de voiture parmi les bruits de l'ouragan déchaîné.

Pour son mari redoutait-elle seulement l'orage ?

A cette crainte une autre crainte venait de se mêler, celle de se trouver si seule, par une nuit semblable, dans cette grande demeure éloignée de tout secours. Seule, oui, car, à part son enfant, il n'y avait avec elle dans le château que deux servantes bretonnes, couchées depuis longtemps et dormant, comme dorment les Bretonnes, — d'un sommeil de marmotte.

Peut-être pensait-elle aussi aux pauvres marins qui étaient sur l'Océan.

Car l'Océan devait être affreux !

Les vagues battaient furieusement les hautes falaises sur lesquelles le château est bâti. Les flots sifflaient d'une manière formidable, soulevés, confondus, brisés, engloutissants. De longs éclairs sillonnaient leurs montagnes et descendaient dans leurs abimes, chassés par un sourd tonnerre qui s'engouffrait dans de sinistres mugissements.

Pauvres femmes de marins, toujours aux trois quarts veuves !...

Pauvres enfants de pêcheurs à moitié orphelins !

La pluie tombait par torrents. Chassés par le vent de mer, de gros nuages noirs couraient si près du sol, qu'on eût dit des légions de brouillards en deuil dans lesquels se perdaient les girouettes du château.

— Et Henri qui n'arrive pas, pensait la jeune femme. A cette heure, et par un temps pareil, il ne peut chasser la caille verte ! Parti depuis huit jours, il me laisse sans nouvelles! Cette chasse était un prétexte. Où est-il? Que peut-il faire à pareille heure? Où va-t-il ainsi, depuis quelques semaines?..... Si je l'interroge, il me répond qu'il va chasser. Il part bien emportant un fusil, mais ses chiens restent ici. S'il ne prend point part à une insurrection folle, il me trompe !..... J'aimerais mieux l'insurrection !.....

L'insurrection peut amener chez nous de terribles représailles, je le sais. Les visites domiciliaires se multiplient dans nos environs; on peut venir, ne point le rencontrer ici, le suspecter alors, attendre son retour et l'arrêter; je le sais encore.

Mais s'il me trompait?.....

Oh ! Henri ! Henri ! Mon Dieu ! éloignez de moi ces craintes, ce soupçon ! Marie, mère du Sauveur, protégez-le !...

— Que dis-tu, mère? demanda la petite qui s'était à demi éveillée.

— Je prie, ma Jeanne, lui répondit-elle en sursaut.

— Pour qui pries-tu ?

— Pour ton père.

— Oh ! dit l'enfant, qui s'éveilla tout à fait, fais-moi aussi prier pour lui !

La mère la regarda à travers deux grosses larmes qui s'échappèrent bientôt, chassées par d'autres qui roulèrent sur ses joues.

— Tu pleures ?

— Non; dors, ma Jeanne.

— Je vois bien que tu pleures.

— Dors, mon enfant.

Tout à coup la jeune femme tressaillit.

— Qu'as-tu donc, mère ? dit encore la petite fille.

— Rien.

— Léal aussi a cru que tu avais quelque chose; vois comme il te regarde.

Léal, c'était le bel épagneul noir qui avait relevé la tête et regardait sa maitresse.

La jeune femme tressaillit de nouveau. Le chien fit un bond, flaira avec bruit sous les portes, et tourna ensuite son œil, devenu fier, du côté de la mer où donnait la grille du château, cherchant à éventer à travers les fenêtres closes.

— Mère, j'ai peur ! murmura la petite fille.

— Oh ! Seigneur ! se dit la mère effrayée à cette révélation qu'elle-même s'était faite, seule ici à cette heure, sans secours, si des secours étaient nécessaires ! Seule, femme d'un légitimiste absent, quand on dégrade les monuments de Quiberon et de Savenay, quand on mutile la statue de Cathelineau, quand on insulte à la colonne de Stofflet !

Oh ! Henri ! Henri ! nous exposer ainsi et t'exposer toi-même : car, si les chouans tuent les gendarmes au coin des bois, les gendarmes tuent aussi des chouans qu'ils pourraient prendre.

Oh ! lutte fratricide !

Mon Dieu ! protégez-le ! protégez-le !... Mais d'ailleurs Henri ne conspire pas.....

Oui, mais s'il ne conspire pas ?.....

Elle n'osa point penser plus avant, et elle se répondit :

— Henri est à la chasse; le mauvais temps l'a retenu au pays nantais ; il ne m'a point menti. Les cailles y sont arrivées en abondance. Il aura chassé hier et puis l'orage l'aura retenu, mais il arrivera demain certainement.

Un bruit plus distinct que celui qu'elle avait déjà cru entendre la fit presser convulsivement son enfant contre son sein; elle sonna; l'enfant eut peur.

Le chien gronda sourdement, grattant avec colère le plancher de la chambre. Bientôt il se jeta avec fureur du côté de la cour, là où madame de Kerrouant envoyait son attention.

On entendait alors clairement grincer une scie dans du fer.

— Seigneur ! Seigneur ! murmura la pauvre mère, plus de doute possible, ce sont les gendarmes ou les chouans qui ont franchi la grille de la cour; ils scient les barreaux de la cuisine.

Elle écouta encore.

— Que faire ? que devenir ? continua-t-elle en elle-même : si ce sont les chouans, ils nous attireront les soldats ; si ce sont les soldats, ils nous attireront les chouans. Oh ! Henri ! Henri !

— Mère, s'écria l'enfant en arrachant tout à coup sa tête du sein de sa mère, c'est papa !

Ce simple mot de père est si solennellement protecteur que pour un instant il refoula la terreur; l'enfant sourit, la mère respira.

Mais le chien s'élançait violemment après la porte.

— Hélas ! hélas ! soupira madame de Kerrouant, ce n'est pas lui : son chien l'eût déjà reconnu.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Elle regarda autour d'elle avec égarement.

— Où la cacher?... où la mettre pour que l'on n'entende pas ses cris? pensa-t-elle. Que viennent-ils faire? que feront-ils?

A ces questions qu'elle s'adressa, elle sentit son cœur serré entre la peur et l'épouvante; pressant sa fille contre elle, se levant avec véhémence, elle se pendit au cordon de la sonnette; ce cordon lui vint à la main, tandis que Léal, par ses jappements, faisait vibrer les vitres.

Le grincement de la scie avait cessé, un bruit de vitres brisées courut sur les dalles; une longue bouffée de vent, attirée sans doute par une fenêtre ouverte, s'engouffra, en gémissant, dans le corridor, et arriva à madame de Kerrouant, chargée de voix continues qui sifflaient dans la nuit.

La jeune femme haletait; son enfant sur sa poitrine, ses mains étendues dans la direction des corridors, les yeux levés au ciel, elle sentait ses forces l'abandonner.

Le chien ne jappait plus; il grondait sourdement et s'était couché en travers de la porte.

JEAN-JACQUES.

(*La fin au prochain numéro.*)

GRANDE PRIME
DU "MONITEUR DE LA MODE"

Nous rappelons à nos abonnées que nous sommes en mesure de leur offrir, par faveur absolument spéciale et exclusive, la machine à coudre *la Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et Cie, non plus au prix élevé de 250 francs, qui est le prix de vente dans leurs magasins et dépôts, mais moyennant 150 francs, emballage compris. Par suite de cette importante concession, à laquelle nos abonnées seules ont droit, on peut dire que la machine à coudre est réellement mise à la portée de toutes les bourses.

Ajoutons que, pour nos abonnées de Paris qui voudront profiter de cette occasion unique, nous avons obtenu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et Cie à Paris, que deux leçons leur soient gratuitement données; à celles de la province, des instructions complètes seront adressées avec la machine. A toutes, enfin, il sera délivré, pour une durée de cinq ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnées, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs, moyennant laquelle la *Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

AD. GOUBAUD ET FILS.

REVUE DES MAGASINS

Nous nous flattons d'avoir activement contribué par nos conseils au grand succès actuel des tissus de foulard : costumes négligés, robes habillées, écharpes pour confections, ceintures et chapeaux, se font en foulard cette saison. Qu'il soit uni, croisé, à dessins, rayures ou carreaux, le foulard règne souverainement; il est à la mode, et toute élégante croirait déroger si elle ne portait une ou plusieurs toilettes de ce genre. C'est au *Comptoir des Indes* que nous recommandons à nos lectrices de s'adresser; elles trouveront dans cette maison un choix incomparable de tissus indiens de toutes sortes, des foulards unis en nuances nouvelles, soit lisses, soit croisés; des rayures ou carreaux écossais en foulard surah, au goût du jour, pour tuniques, écharpes ou ceintures, sans compter des pois de diverses grandeurs et des dessins variés à l'infini. Il n'est pas un dessin, un pois, une rayure qui ne puissent être assorties avec la nuance unie correspondante; on arrive ainsi à composer des toilettes d'une élégance harmonieuse du plus haut goût.

On trouve aussi au *Comptoir des Indes* des écharpes de crêpe de Chine frangées qui ne coûtent que 28 francs, et qui nous paraissent être le complément indispensable de certaines toilettes de foulard. Le *Comptoir des Indes* se charge aussi de joindre à chaque robe la garniture qui lui convient le mieux, soit en franges de soie ou bien en guipures de laine. Inutile d'insister sur la grande variété de foulards pour chapeaux que l'on trouve dans cette maison de premier ordre.

Le *Comptoir des Indes* (boulevard de Sébastopol, 129) envoie robes et écharpes *franco*; mais lorsqu'on désire une seule écharpe, elle n'est expédiée qu'en échange d'un mandat sur la poste joint à la commande. Quant à la collection d'échantillons, elle est envoyée *franco* retour compris.

— Sont-ils assez coquets, assez séduisants, les chapeaux d'été de mesdames BRUNHES et HUNT! Comment ne pas être adorable avec le chapeau *Chloé*, qui se pose un peu en arrière et laisse apparaître une auréole de fleurs qui donne à la beauté un charme de plus? Et la toque *Jockey:* quelle crânerie charmante, et comme elle constitue bien le chapeau de voyage le plus agréable à porter! Très-peu de garnitures à cette toque : un foulard simplement noué et une aile naturelle de côté suffisent pour lui donner beaucoup de genre et de distinction, et l'on sait que sous ce rapport mesdames Brunhes et Hunt font des merveilles de goût.

Le grand chapeau de *Bergère*, couvert de fleurs ou de fruits, est inappréciable à la campagne : lui seul peut garantir sérieusement des atteintes du soleil; c'est le chapeau de la grande dame par excellence; il ne manque ni de poésie ni d'élégance, lorsqu'il est ornementé par mesdames Brunhes et Hunt.

Pour les toilettes habillées, le chapeau *Longueville* a très-grand air, mais le chapeau *Watteau* possède plus de coquetterie mutine et piquante.

Tous ces modèles divers se trouvent dans le coquet entre-sol de mesdames Brunhes et Hunt (rue Meyerbeer, 4).

— Il est de bon ton d'adopter les parfums de la *Corbeille fleurie;* aussi tous les nouveaux produits de la maison PINAUD-MEYER obtiennent-ils le plus grand succès auprès des gens du monde. Pas un gentleman, pas une femme élégante qui n'ait son mouchoir imprégné d'essence d'opoponax et qui n'emploie chaque jour, pour sa toilette, l'eau de toilette à l'opoponax, du savon au même parfum, ou bien au suc de laitue et au lait d'Hébé.

Le lait d'Hébé constitue, en outre, une lotion exquise pour le teint, qu'il embellit et idéalise.

Ces nouveaux produits ne sauraient nuire cependant à la série de produits aux violettes de Parme, dont la maison Pinaud-Meyer s'est fait une spécialité. Pour les femmes nerveuses et délicates qui ne peuvent supporter qu'un seul et unique parfum doux et suave, cette série complète de produits est inappréciable.

La *Corbeille fleurie* ne se contente pas seulement d'embaumer et d'embellir la beauté, elle possède encore (boulevard des Italiens, 30) un grand choix de ces mille objets fantaisistes qui complètent si bien l'élégance féminine, et nous paraissent indispensables aux soins intimes de la toilette des femmes.

SPÉCIALITÉS

Nous ne connaissons pas de procédé de teinture qui soit supérieur à l'*Eau gauloise*. Cette eau parfaite, qui n'a aucun des inconvénients des autres produits de ce genre, puisqu'elle ne saurait occasionner le moindre mal de tête, possède encore l'avantage d'être agréablement parfumée. Tout en ramenant cheveux et barbe à leur teinte primitive, elle fortifie le cuir chevelu et préserve ainsi de la calvitie. Cette composition est donc essentiellement hygiénique et peut être considérée comme un des plus sûrs préservatifs de la vieillesse.

L'*Eau gauloise* doit être employée chaque jour assidûment. Son effet ne se fait pas attendre longtemps; il est même plus rapide que celui des autres compositions de ce genre.

Grâce à ce cosmétique puissant, hommes et femmes sont sûrs de conserver le plus tard possible leur jeunesse et leur beauté.

C'est rue de Provence, 4, que l'on trouve l'*Eau gauloise* merveilleuse dont nous venons de vanter les qualités.

L. ROUVENAT ✻, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Il est d'usage, depuis un certain temps déjà, de faire une saison à Vichy avant d'aller aux bains de mer; malade ou non, chacun s'achemine vers les bords fleuris de l'Allier : les sept sources minérales ne sont bien souvent que le prétexte ; la vérité, c'est que l'on va chercher ce mouvement fiévreux de la vie parisienne, dont certaines personnes ne peuvent se passer.

De toutes les stations thermales de France, Vichy est la plus célèbre et la plus considérable ; sous l'empire, elle a pu soutenir la comparaison avec les principales villes d'eaux d'Allemagne, Bade et Spa ; depuis, elle n'a rien perdu de son prestige, et cette année l'affluence des visiteurs est énorme.

A cette époque de l'année, on fait beaucoup de toilette à Vichy, et la vie d'une femme élégante se passe à s'habiller. Le matin, pour aller au bain ou à la source, c'est un costume simple : toile ou laine, jupon de velours anglais, chapeau ordinaire. Après le déjeuner, la toilette est élégante, recherchée même : c'est le moment de la promenade et du concert, qui commence à deux heures ; il règne alors un *frou-frou* continuel dans l'allée bitumée qui sépare le Casino de l'établissement thermal, et l'on retrouve là toutes les gracieuses mondaines du Paris cosmopolite. A quatre heures, chacun reprend le chemin du bain ou de la source. On rentre ensuite à l'hôtel endosser un costume d'un autre genre ; l'heure du dîner approche et il faut être très-belle pour la table d'hôte, dont la cloche se fait entendre entre cinq et six heures ; c'est l'instant où triomphe la belle lingerie, qui comprend aujourd'hui un nombre infini de détails ravissants. Enfin le soir, on peut encore se livrer à de nouvelles combinaisons coquettes, si le cœur vous en dit, car il y a théâtre ou concert.

P. N° 218. — Chapeau *Judic*.

Modèle de Mme de Bysterwell (faubourg Saint-Honoré).

Je ne parle pas des promenades à pied, à cheval ou en voiture, qui nécessitent une toilette différente, mais je résumerai le tout en donnant une série de costumes appropriés à chaque situation.

Matin. — Jupon en velours anglais noir, uni, terminé par un gros cordon ; tunique en toile *roulière*, simplement ourlée avec six rangs de piqûres, relevée par des boutonnières et des boutons de fantaisie posés de place en place sur les trois coutures de derrière ; un cordon, placé en dessous, tend le tablier et forme le pouff. Corsage russe à gros plis doubles, comme les blouses de bambins, manches pareilles et nulle autre garniture que les boutons de rigueur ; large col marin, lingerie en broderie anglaise. Ceinture en cuir serrant la taille. Chapeau en toile assortie, garni de velours noir et de fleurs des champs. A côté de cela, on voit des costumes tout beige, mohair, cheviotte, etc., etc.

Après midi. — Ici il est plus difficile de préciser, car *des goûts et des couleurs*..... Enfin, nous allons faire pour le mieux et choisir dans l'ensemble! Jupon en fin linon mauve à traîne, garni de plissés de 12 centimètres faisant cinq fois le tour ; long et large tablier, traversé à deux reprises, puis terminé par un entre-deux et une dentelle en valenciennes; il est relevé à la place du pouff par d'élégantes draperies sous un coquillé de ruban assorti et de valenciennes. Cuirasse composée de bandes et comme rayée de linon et d'entre-deux en valenciennes ; corsage de dessous blanc et décolleté, avec des manches courtes, lingerie ruchée en dentelles assorties. Chapeau en paille de riz, genre *Mme Lebrun*, à larges bords relevés d'un côté, garni de plissés de mousseline blanche, valenciennes, velours noir et roses thé sans feuillage. Au corsage, un bouquet de roses mélangé de velours noir.

En bien plus simple, mais très-coquet également : costume

en toile d'Alsace à rayures bleu terne et blanches; le jupon est entouré de plissés ainsi faits : trois dont la rayure bleue est saillante, c'est-à-dire formant le dessus du pli, tandis que la rayure blanche domine aux deux autres; les cinq plissés sont entremêlés. La seconde jupe, terminée par deux plissés plus petits, disposés de la même manière, est relevée d'une façon originale par de larges rubans *nacarat*, produisant un fouilli des plus gracieux, impossible à décrire. Corsage-veston croisé devant, avec collerette et revers l'ouvrant du haut; un *collier de ruban* nacarat encadre l'ouverture indiquée, et les deux extrémités se réunissent derrière sous un nœud à bouts flottants. Les manches duchesse ont deux rangs de plissés surmontés d'une draperie et d'un nœud en même ruban. Ruches en crêpe lisse, blanc à l'intérieur du cou et des bras. — Chapeau *Bourbonnaise* en paille belge; fleurs églantines blanches dessus et dessous, ruban bleu et nacarat.

Dîner, table d'hôte. — Jupon en faille gris souris; grand volant foncé haut de 25 centimètres, terminé par un plissé très-fin de 12 centimètres, surmonté d'un coulissé de 10 centimètres à trois cordons et tête aux deux bords. Corsage en faille, manches coulissées, puis là-dessus une polonaise sans manches, véritable *cotte de mailles*, en filet de soie grise et perles d'acier, bien collante de taille et de corps, emprisonnant de ses réseaux brillants non-seulement le buste, mais aussi la jupe sous forme de tablier arrondi et long devant, court derrière, terminé par une frange de soie perlée. Collerette montante derrière et ruchée, ouverte devant, doublée de soie rose pâle; ruches en crêpe lisse blanc à l'intérieur. Cette *cotte de mailles* peut se mettre sur un corsage décolleté, mais il faut dans ce cas avoir des manches de filet pour les bras nus.

Pour le théâtre, on s'habille à peu de chose près de la même façon, les *fanatiques* de la mode sont les seules femmes qui se résignent à faire de nouveaux frais.

Mary d'Auberville.

Descriptions des planches dans le texte.

P. N° 218 (*voyez page* 337).

Chapeau *Judic* en paille d'Italie; haute calotte bombée, bord large et relevé tout autour, garni de deux rangs de velours noir, dont l'un touche aux cheveux entre deux petites guirlandes de muguet; la calotte est entourée d'une draperie en velours avec un large nœud *Papillon* sur le côté gauche; au côté opposé se trouve une demi-guirlande de muguet qui forme demi-cercle sur le chapeau et le complète. La disposition et l'arrangement de cette coiffure en font un chapeau facile à mettre avec presque toutes les toilettes.

G. N° 433 (*voyez page* 342).

1. Toilette de campagne en linon lilas, vue de face; jupon à traîne entouré d'un plissé à plis plats haut de 50 centimètres, posé au bord du jupon raccourci d'autant, c'est-à-dire que sous le plissé il n'y a pas d'étoffe. Tablier très-long en même étoffe, garni d'une frange écrue à grelots, relevé très-haut d'un côté, recouvrant le jupon de l'autre. Corsage vu de face, composé d'entre-deux de guipure écrue et de bandes en linon lilas, sans *pinces* devant, fixé à la taille par une ceinture de fantaisie en plaques argentées reliées par des chaînettes. Manches en linon, bouillonnées dans leur longueur et garnies en long de deux franges grelots; le bas se termine par un revers formé de bandes de linon et d'entre-deux en guipure écrue dont les bords sont encadrés de dentelles assorties. Lingerie ruchée. — Chapeau bergère en paille d'Italie vu de face, bord baissé devant, calotte entourée de ruban lilas et de raisin noir.

2. Même toilette vue de dos. En reprenant le corsage, déjà décrit de face, nous trouvons ici deux longs et larges pans, sans fronces, terminés en carré dans le bas, et qui font partie du dos du corsage; ils sont naturellement composés des mêmes bandes de linon lilas et des mêmes entre-deux en guipure écrue; de plus, les bords extérieurs sont garnis de dentelle assortie. Un ruban lilas rapproche les deux côtés intérieurs de ces pans à la façon d'un lacet. On se rend compte, par cette figurine, de la façon dont le tablier de linon uni est relevé : il est facile de voir qu'un côté passe sous un des pans, tandis que l'autre se fixe sur le second pan enfermant un élégant *froufrou* de draperies et de franges. On voit également la partie relevée du derrière du chapeau garnie d'une touffe de coques.

G. N° 437 (*voyez page* 343).

1. Petite fille de dix à douze ans. — Costume de foulard de deux couleurs : la jupe gris-perle garnie devant de deux petits volants dentelés et plissés surmontés d'un biais liséré; pouff accentué derrière et uni. Corsage et manches de même teinte que la jupe, col marin très-ouvert devant et garni de broderie anglaise. Par-dessus ce corsage, veste sans manches en foulard croisé bleu-faïence, retenue par une ceinture avec basques carrées devant et derrière. — Chapeau *Niçois* en grosse paille, orné d'une petite couronne de cerises.

2. Robe de taffetas havane clair : la jupe à traîne derrière, garnie devant d'un volant froncé, avec un haut volant plissé de gaze blanche surmonté d'un bouillonné et d'une haute tête tuyautée; quilles de chaque côté, composées de cinq volants plissés surmontés de biais de deux tons; deux hauts volants froncés au bas de la traîne derrière, surmontés de gaze blanche et d'une grosse chicorée déchiquetée; large nœud soutenant le pouff de la jupe. Corsage Médicis à longues basques en pointes devant et derrière, bordées d'un large biais liséré; postillon à plis creux et en pointes derrière. Manches à crevés de gaze dans toute la longueur, avec petits revers laissant paraître un plissé de gaze retombant en manchette. Collerette de faille déchiquetée à plis creux, avec plissé de gaze de même hauteur à l'intérieur. — Chapeau *Bébé*. Passe de paille, fond de foulard bleu pâle et grappe de raisin artistement posée devant, ruché de tulle en dessous et nœud de faille de côté. — Bas de soie à coins brodés et souliers de chevreau Louis XIII, retenus par une seule barrette.

Description de la planche coloriée n° 1152 D.

1. Chapeau *cloche* en paille anglaise marron; du bord aplati sur les cheveux s'échappe un petit ruché en turquoise violette; une écharpe mauve entoure la calotte par des draperies, et le tout se complète par une aile grise *bleuacée*, posée sur le côté en aigrette.

2. Chapeau *Trianon* en paille de riz blanche, bordé à *cheval* en velours noir. Une écharpe en gaze, en tulle noire, forme bouillonné autour de la calotte dans une couronne peu fournie, de roses de plusieurs teintes, elle se mélange ensuite, derrière, avec des nœuds à bouts longs et flottants de ruban rose et de velours noir, qui fixent le bord relevé contre la calotte, formant une garniture assez volumineuse, composée, en outre, de roses et d'une plume blanche dont la pointe tombe sur la calotte.

3. Chapeau genre *bolivar* en paille de riz à larges bords, couverts en dessous jusqu'à 2 centimètres de la lisière d'un coulissé en turquoise bleue; trois roses thé relèvent et fixent ces bords d'un côté. Une écharpe en turquoise bleue drapée autour de la calotte vient fixer une touffe de trois plumes bleues qui ornent le devant.

4. Fichu en faille ou crêpe de Chine bleu clair pour toilette *habillée*, garni sur les bords d'entre-deux et de petits motifs de guipure blanche formant *quadrillé*. Une haute dentelle assortie le termine tout autour, en remontant sur les bords des devants, pour former une ruche Médicis. Ce fichu se taille en biais sans couture derrière; les épaules sont froncées à partir des crans indiqués sur le patron que l'on trouvera annexé à notre numéro du 1er août; ces fronces sont retenues par un biais plissé orné d'un nœud de ruban à longs pans.

5. Col ouvert en crêpe de Chine rose entouré d'un double rang de guipure blanche. On peut également établir ce col en percale fine et broderie anglaise.

6. Dos du fichu décrit sous le n° 4.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Description de la planche coloriée n° 1151 B.

Substituée à la planche N° 1152 D, pour celles de nos abonnées qui nous en ont adressé la demande.

1. Robe de foulard croisé de deux tons. Jupe unie devant, à demi-traîne derrière, ornée de chaque côté de petits plissés remontant en quilles; derrière deux volants de foulard écru surmontés d'une tête composée de trois petits plissés, le plus clair au milieu des deux autres. Tunique relevée d'un seul côté par un nœud de foulard écru, garnie d'un volant froncé à tête. Corsage ajusté à longues basques formant gilet carré devant et pointe derrière, col de deux teintes claires, mêmes parements au bas des manches. — Chapeau de paille de riz à fond de gaze blanche à passe relevée derrière et doublée de foulard vert, nœuds de faille de même teinte et rose posée de côté au-dessus du chignon. — Souliers de chevreau mordoré à barrettes, bas de fil d'écosse écrus.

2. Jupe et corsage décolleté en foulard lisse bleu électrique, la jupe garnie devant d'un volant plissé de 50 centimètres surmonté de deux hauts bouillonnés, nœuds de chaque côté; derrière, cette jupe est plissée dans toute sa hauteur. Tunique de gaze blanche, drapée en châle devant et formant pouff derrière. Corsage ajusté à longues basques formant plastron boutonné de côté et orné d'un biais de faille bleue et d'une collerette tuyautée, collerette de dentelle à l'intérieur, hauts parements de faille au bas des manches. — Chapeau Watteau en paille jaune bordé de velours noir garni d'un bouquet de cerises, d'un nœud de ruban et d'une touffe de plumes, guirlande de cerises en dessous. — Souliers Louis XIII, à barrette en chevreau noir.

REVUE CRITIQUE DE LA MODE

Les étrangers, cette manne humaine qui tombe sur Paris pendant la belle saison, commencent à envahir les hôtels, les magasins et les théâtres, et l'on rencontre parfois une curieuse collection d'excentriques parmi ces nouveaux visiteurs : des Anglaises nomades vêtues de costumes confortables, mais sans le moindre goût, mariant effrontément dans leurs étoffes les couleurs les plus discordantes; des Allemandes à l'air rêveur, drapées dans un châle de nuance éclatante, resplendissantes de fraîcheur et d'embonpoint, suspendues au bras d'un Werther platonique; des Américaines qui, même en Europe, exercent la « flirtation » absolument comme dans leur pays.

Tout ce monde va, vient, circule, se trompe, demande son chemin et crie comme âme en peine dans ce grand Paris, qui lui paraît un paradis terrestre et qu'il ne voit jamais que dans sa saison la moins brillante.

Les Parisiens, au contraire, n'ont qu'une préoccupation : c'est d'abandonner en été leur ville tant aimée; car un des traits caractéristiques du parfait Parisien, c'est une passion immodérée pour la campagne. — Aussi la vie des champs est-elle une des conditions de sa destinée, comme c'en est une aussi de s'éprendre, à certains moments, de la musique des Italiens, des solennités du sport, des plaisirs du bal et de tant d'autres félicités du même genre. — Que si vous lui demandez d'où lui vient cette belle tendresse pour l'air pur, il vous répondra qu'il adore tout cela, parce qu'il est de bon ton de l'adorer depuis le mois de mai jusqu'au mois d'octobre.

Pour le châtelain des environs de Paris, la vie de campagne n'est que l'ennui dépaysé. Monter en chemin de fer après la Bourse, arriver essoufflé, manger du veau et le trouver invariablement bien meilleur qu'à Paris, d'où il vient presque toujours; prendre le café en plein air, découvrir qu'il fait froid et affirmer qu'il y a eu de l'orage quelque part; faire une dizaine de tours dans le jardin, y contempler avec attendrissement un chou qu'on a arrosé de ses mains, étudier le progrès de cinq ou six artichauts pleins d'avenir et de... pucerons; compter ses pêches, puis rentrer au salon; essayer la lecture d'un journal pendant que madame essaye de déchiffrer le grand air d'un opéra quelconque, remarquer que les jours commencent à raccourcir, discuter l'insoluble question de savoir si l'on est plus heureux l'été que l'hiver, ou l'hiver que l'été; se coucher en se plaignant de ne pouvoir prendre une glace, et, le lendemain se réveiller pour reprendre le chemin de fer; n'avoir pas de plus grand plaisir que de rencontrer à la station les gens qui prennent le même train, parler avec eux de la pluie ou du beau temps, de la cherté des vivres ou de la baisse de la Bourse, etc., etc. : voilà à quoi se réduit la vie de campagne pour la plupart des Parisiens mis au vert. Et voilà pourquoi Paris est devenu un désert!

En revanche, les environs de Paris d'abord, puis les villes d'eau et les plages maritimes, regorgent de voyageurs. Rien n'est plus bizarre que l'existence des pêcheurs pendant la saison des bains. Les indigènes de presque toutes les plages maritimes se réfugient dans leurs greniers ou leurs caves (on n'a jamais pu savoir au juste) pendant les trois mois d'été, afin de laisser aux baigneurs leurs maisons plus ou moins laides, plus ou moins commodes, et cela au plus haut prix possible; et pendant ces trois mois, d'élégantes naïades sortent, en riches toilettes, de ces modestes habitations de pêcheurs, ce qui produit, je vous l'assure, un bien étrange effet.

Il n'en est pas de même des villes d'eaux qui, elles, sont construites spécialement en vue des malades, et offrent aux voyageurs un peu plus de comfort que ces petits ports de mer plus ou moins en vogue aujourd'hui. A propos de villes d'eaux, j'entendais raconter dernièrement l'anecdote suivante, qui peut passer pour la condamnation frappante de nos modes actuelles, quand elles sont exagérées.

Un maître d'hôtel de Vichy, très-rigoriste au sujet de la fréquentation de sa maison, avait été averti, par un de ses confrères de la très-prochaine arrivée chez lui de deux voyageuses, l'une du plus grand monde, la comtesse de P..., l'autre connue pour une des sirènes les plus assidues des casinos en renom. Notre homme se promit bien de refuser impitoyablement sa porte à la dernière, et de réserver toutes ses prévenances pour la comtesse.

A deux jours de là, s'arrête à l'hôtel une chaise de poste d'où descend une petite dame pimpante, coiffée, avec une crânerie superbe, d'un chapeau impossible juché sur un catacoi de la plus belle longueur. Plus de doute, c'est la dame suspecte qu'il s'agit d'éconduire. L'hôtelier se dresse de toute la hauteur de sa dignité méconnue, et déclare qu'il n'a plus un seul logement vacant. « Mais, ajoute-t-il d'un air moqueur, il y a plus loin une maison garnie où madame pourra trouver un gîte à sa convenance. » La dame part sans paraître s'apercevoir seulement des airs de l'hôtelier, et va chercher ailleurs une hospitalité moins ombrageuse.

Une heure après cet incident, arrive une autre voyageuse aux allures froides et réservées, honnêtement vêtue, ayant ce parfum de confortable qui flatte particulièrement l'odorat des aubergistes. L'hôtelier n'en demande pas davantage et reconnaît à ces signes certains la comtesse de P..., de haute lignée aristocratique : aussi, de se confondre en politesses, en avances obséquieuses. « Il attendait madame la comtesse et lui a réservé un de ses meilleurs appartements. » La dame répond à ces déférences par un sourire hautain, et prend possession du logement en question.

A peine l'installation est-elle achevée, que l'infortuné aubergiste découvre qu'il est victime de la plus fatale méprise. La femme de chambre de la nouvelle venue a bientôt dit à qui veut l'entendre que sa maîtresse attend un prince russe qui la protége, et qui lui a donné rendez-vous à Vichy.

Qu'on juge du désespoir du pauvre hôtelier! Il a pris le bon

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ange pour le mauvais, la pluie pour le beau temps. Renseignements recueillis, la dame éconduite est la comtesse de P... ; l'autre voyageuse, à qui il a fait les honneurs de son plus beau logement, est la femme interlope : c'est l'ivraie à laquelle il a sacrifié le bon grain.

La morale de l'histoire, c'est que le bon grain devrait savoir se faire distinguer, et qu'il n'a que ce qu'il mérite en se faisant juger sur les apparences.

Les coiffures tombantes dans le cou sont redevenues à la mode. Nous faisons grâce à nos lectrices de la description des chevelures à tous crins que l'on rencontre à chaque instant, mais nous tenons à leur faire part d'une mésaventure récemment arrivée.

Par un jour d'orage, une petite femme pimpante, passant sur le boulevard, eut la mauvaise chance de coudoyer un maladroit, si bien que l'une des baleines du parapluie de ce dernier entra dans le chignon de la jolie promeneuse. Après quelques efforts, le parapluie se dégagea, mais en restant orné d'un trophée ; le luxueux chignon de la pauvrette avait disparu de sa tête, et se trouvait suspendu à l'indiscrète baleine du maudit parapluie !

Je vous laisse à juger du désappointement de l'infortunée promeneuse, et de l'hilarité générale que provoqua autour d'elle cet incident burlesque.

Anne de Thomereys.

CHRONIQUE MONDAINE

La dispersion des notoriétés de la société française aux quatre points cardinaux commence à s'exercer dans les plus larges proportions, et cela surtout au profit des villes d'eaux.

Trouville et Deauville sont déjà envahis par une foule aussi brillante que cosmopolite parmi laquelle domine l'élément hispano-américain. Il y a là un développement de toilettes à outrance qui n'est pas le moindre attrait de la plage.

Les costumes sont en laine de nuance très-tranchée, avec pèlerine-capulet, très en faveur pour le matin. Les broderies en soie d'Alger sur réseaux gris de lin, les perlures d'acier, de jais, les applications de guirlandes de fleurs en relief et de nuance variée sont les garnitures en vogue.

Le mélange de taffetas à petits et à grands carreaux, sur des jupons de faille unie, et avec veste assortie au jupon, produit encore des toilettes fort élégantes, mais la fin des fins est, cette année, l'importation par quelques grandes dames étrangères, la princesse Wittgenstein, la princesse Radziwill, la princesse Galitzin, de la tunique à la Bulgare : collante et sans plis ni fronces par devant et trois gros plis par derrière. C'est d'une originalité de coupe très-heureuse et d'une rare distinction.

En fait de robes, on s'occupe beaucoup, en ce moment, de quarante toilettes complètes que le comte Duchâtel offre à sa fiancée, mademoiselle Marie d'Harcourt. Il y en a de toutes couleurs et de toutes formes, et les réminiscences de la garde-robe de *Peau-d'Ane* sont dépassées. D'après cela, vous pourrez juger des splendeurs de la corbeille. En dehors des dentelles, des éventails, du livre d'heures, — manuscrit sur vélin, orné de miniatures, véritable trésor d'art, — des châles de l'Inde et de Perse, les bijoux forment une collection d'un attrait inépuisable. Il y a deux rivières en diamants, dont l'une à deux rangs, incomparable ; des perles blanches et des perles roses d'une eau merveilleuse ; un médaillon orné d'un saphir, qui, à lui seul, serait une fortune pour bien des gens ; un bouquet de fleurs en diamants, se démontant et pouvant former une couronne ; puis toute une suite de bijoux anciens, d'un fini et d'une recherche de travail sans prix. Il est impossible d'unir plus de goût à plus de faste, et l'on reconnaît dans tous ces choix la main exercée de la duchesse de la Trémoïlle, sœur du comte, non moins que celle de la comtesse Duchâtel.

L'exemple de mademoiselle d'Harcourt trouve de l'écho parmi les jeunes filles de son monde, et le mariage fleurit au faubourg Saint-Germain plus que jamais en ce moment. L'union décidée d'hier est celle de mademoiselle Emilie des Cars, fille du comte, et dont la mère est une Cossé-Brissac, avec le comte Bernard de Montesquiou, et il est difficile de trouver une alliance qui présente plus de titres de sympathie.

Si l'on se marie beaucoup dans le Paris mondain, on n'y baptise pas moins. L'un des derniers baptêmes, et des plus brillants, a été celui du fils du prince de Béarn et de la princesse, née de Périgord. Les parrain et marraine étaient le duc de Périgord, aïeul du côté maternel de l'enfant, et la comtesse de Galard-Brassac de Béarn, sa grand'mère du côté paternel. Mercredi de la semaine dernière, a eu lieu le baptême du fils du vicomte et de la vicomtesse de Chabannes, tenu sur les fonts par ses grands-parents l'amiral et la comtesse douairière de Chabannes.

A propos de ces choix, qu'il nous soit permis de faire une remarque qui nous tient depuis longtemps à la plume et de noter combien les familles s'écartent de l'esprit qui a présidé à l'institution du parrainage dans le baptême, en faisant généralement aujourd'hui tenir sur les fonts leurs enfants par les ascendants immédiats de ceux-ci, c'est-à-dire leurs tuteurs-nés. En dotant l'enfant d'un parrain et d'une marraine, l'Église, en cela pleine de sagesse et de prudence, cherchait à lui donner une famille d'adoption qui eût à lui porter aide et protection au cas où il viendrait à être privé de ses appuis naturels.

Aussi était-ce toujours des étrangers qu'on prenait autrefois pour remplir ces fonctions, et plus d'un filleul a eu à s'applaudir, dans la suite de sa vie, du choix des parents adoptifs qui présidèrent à son berceau. A présent, on a tout changé, et, comme bien d'autres choses, au rebours de toute sagesse et de toute logique : ce sont ses grands-parents ou, à leur défaut, les membres les plus âgés de sa famille, qu'on donne à l'enfant pour parrain et marraine.

A cette vie qui commence, on choisit pour appui des existences qui s'éteignent et qui, de plus, sont obligées à la protéger par les liens du sang. N'est-ce pas aussi peu intelligent que peu prévoyant ! On nous assure que c'est l'égoïsme des temps qui contraint les ménages en accroissement de famille à agir ainsi. Il leur est presque impossible, paraît-il, de trouver parmi leurs amis un couple qui ne recule point devant l'obligation de la layette, des boîtes de dragées et des cadeaux divers, et les bons génies ou les bonnes fées qu'on appelle maintenant auprès des berceaux exigent des vacations.

Siècle généreux et cordial que le nôtre ! Nos pères, jadis, eussent considéré le refus d'un parrainage comme la plus sanglante injure à faire à celui qui venait leur demander ce service et cet honneur ; aujourd'hui, des amis de vingt ans, à qui l'on s'adresse pour cet office, vous font connaître d'abord le prix de leur déplacement et le tarif de leur intervention. Ce sera un bronze ou une paire de pistolets pour le parrain, un bracelet ou un médaillon en diamants pour la marraine.

Devant cet état de choses, qui laisse bien loin derrière lui les paires de gant, ce cadeau attitré de toutes les cérémonies d'autrefois, on a dû se résigner à baptiser ses nouveau-nés en famille, et voilà pourquoi les enfants n'ont plus de parrains et marraines que de noms.

L'explication est acceptable pour les classes moyennes, mais dans des cas comme ceux qui se sont présentés aux hôtels de Béarn et de Chabannes, elle ne saurait être alléguée, et il serait désirable que nos vieilles familles aristocratiques main-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tinssent hautement les traditions en matière de baptême et ne laissassent pas au seul Opéra-Comique les parrains à la George Brown.

L. Sport.

LA VIE PARISIENNE

La Monnaie frappe depuis quelque temps de nouvelles pièces de cinq francs en argent, à l'effigie de la République.

Le modèle adopté est celui des anciennes pièces de 1848.

Derrière l'effigie de la République, se trouvent les trois figures allégoriques qui figurent sur les pièces datant de la première Révolution. Hercule, personnifiant la Force, est représenté debout entre deux déesses qui se donnent fraternellement la main, comme il sied à la Justice et à l'Égalité, tandis que lui-même appuie sur leurs épaules une main protectrice.

Tout cela est parfait, n'est-ce pas? Eh bien, une de ces pièces a été refusée, ces jours derniers, à un de nos amis par une pâtissière de la rue Royale.

— Monsieur, lui dit-elle, je ne puis accepter *une pièce de mariage*.

Notre ami, après avoir vainement insisté, dut réclamer l'intervention de personnes compétentes. De l'enquête à laquelle elles procédèrent, il résulta que la fabricante de brioches avait pris les deux personnes placées à droite et à gauche de la pièce pour deux conjoints se jurant fidélité devant le maire.

Et *monsieur le maire*, c'était *Hercule!*

Tout ce qu'il y a de plus historique.

* * *

Un mot dont nous garantissons également l'authenticité.

A la suite du défilé de la grande revue passée par le maréchal-président, les siéges des Champs-Élysées étaient littéralement disputés par la foule exténuée de fatigue.

Une famille parvient pourtant, au prix de nombreux efforts, à conquérir quelques chaises libres.

La préposée à la location s'approche aussitôt du chef de la famille.

— Combien cela coûte-t-il pour s'asseoir? demande celui-ci.

— Deux sous par tête, répond gracieusement la dame.

* * *

Un artiste connu vient d'avoir une idée triomphante. Il s'est gratifié d'une montre en métal doré, afin d'être ainsi dans l'impossibilité de l'engager.

Il n'est évidemment point de l'école du spirituel Privat d'Anglemont, qui, demeurant au-dessus d'un bureau de Mont-de-piété, disait philosophiquement à ses amis :

— Je suis au-dessus de mes affaires.

Et quand on lui demandait l'heure, il répondait volontiers :

— Il est dix heures à la reconnaissance de ma montre.

Hélas! que de drames et d'angoisses sous cette apparente gaieté!

* * *

A propos de montre, on jugeait dernièrement en police correctionnelle un pick-pocket, qui avait profité d'un incendie pour fouiller les poches.

— Dites-nous, demande le président, comment vous avez volé la montre du plaignant?

Le prévenu, sans se déconcerter :

— En faisant la chaîne, mon président.

* * *

La parole est à Calino pour le mot de la fin.

Dans une soirée à laquelle il assistait, la conversation tombe sur les veufs.

— Nous voyons, dit quelqu'un, beaucoup de maris pleurés par leurs veuves.

Calino se lève, et de ce ton dogmatique qui lui est particulier :

— C'est vrai, dit-il, mais en revanche, vous voyez bien peu de veuves pleurées par leurs maris.

A. Z.

THÉATRES

Opéra. — Reprise du ballet *la Source*, pour la rentrée de mademoiselle Sangalli. Cette charmante artiste possède un talisman qui ferait braver la température la plus élevée. En la voyant papillonner, voltiger et, légère comme un oiseau, exécuter sur la scène ses vertigineuses évolutions, on se croirait réellement transporté dans le royaume des fées.

A ses côtés brille d'un éclat non moins vif mademoiselle Fiocre, et, grâce à ces deux étoiles du ciel chorégraphique, *la Source* constitue un spectacle des plus attrayants pour la saison.

Gymnase. — Ce théâtre continue, en dépit du temps chaud, à faire preuve d'une activité singulière. Il vient de passer une quinzaine de jours sur deux petites pièces qui n'auront point laissé de traces. L'une d'elles, intitulée *Dubois d'Australie*, était le début au théâtre du chansonnier Gustave Nadaud et elle n'a point réussi. Même sort est échu à *la Dragonne*, signée de M. Edouard Plouvier.

Enfin, est venue *la Chute*, de M. Louis Leroy, qui, pour être de dimensions plus amples, n'a pas beaucoup plus d'importance. C'est l'histoire parallèle d'une femme du monde qui tombe et d'une choriste de l'Opéra-Comique qui cherche à s'élever.

Au troisième acte, les deux femmes se trouvent face à face; la choriste Carmina, près de régulariser sa situation par un mariage avec le jeune vicomte de Malbouty, ayant déjà enchaîné à son char l'amant de madame de Vandeuil, traite de haut la pauvre délaissée et la chasse de son salon. M. de Vandeuil survient au moment où sa femme est insultée, marche droit au lâche amant qui a toléré cette insulte, s'acquitte envers lui d'une dette de jeu arriérée et le provoque.

Le quatrième et dernier acte est d'une simplicité trop affectée. M. de Vandeuil se bat, revient mortellement blessé, assisté d'un chirurgien de fantaisie, qui ne songe même pas à explorer la plaie. Le mari agonisant s'accuse des désordres de sa femme et expire en s'écriant : « Pauvre femme! quel avenir! »

Telle qu'elle est, cette pièce a trouvé pourtant un accueil assez aimable, dont le mérite revient surtout à l'interprétation. Il a fallu toute la souplesse du talent de M. Landrol pour dissimuler l'incohérence du rôle du mari. M. Andrieu a eu un véritable succès dans le personnage d'un jeune imbécile dont tout l'esprit consiste à crier à tue-tête en ricanant : « C'est insensé! » Mademoiselle Angelo, dont nous constatons volontiers les progrès, joue très-agréablement le rôle de l'impérieuse Carmina; pourtant, dans son zèle à devancer les modes excentriques, elle se fait tort au premier acte par l'exhibition d'une espèce de cabriolet de paille, coiffure à laquelle les yeux ne sont point faits et qui est proprement une horreur.

Hop-Frog.

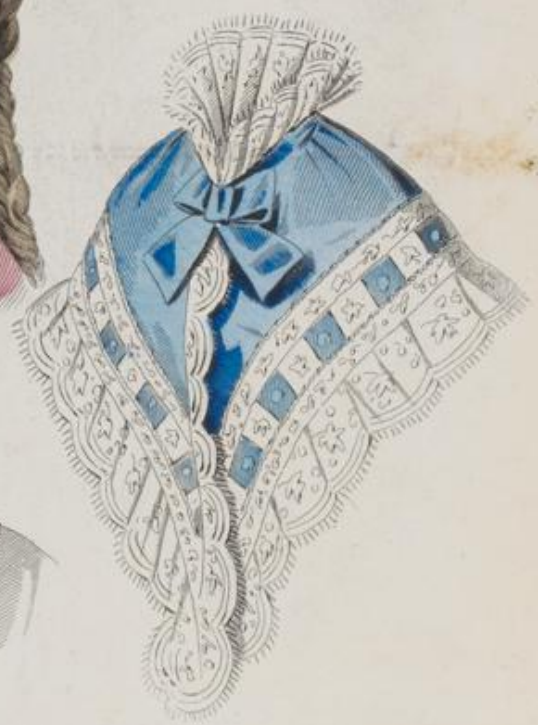
Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 433. — DESCRIPTION PAGE 338.

TOILETTE DE CAMPAGNE

Modèle de Mme Morison (rue d'Antin, N° 14)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf



1152 D

A. Leroy, imp. r. des Marais, 66. Ad. Goupil & Fils, Edrs Paris.

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Modèles de Lingerie du Magasin Aux Elégants *Boulevard des Italiens 5.*

Corsets de P. de Plument, *r. Vivienne 33.* — *Eau de Cologne des* Sultanes *rue Vivienne 33.*

Eau Gauloise *de Mme V. Rotonde r. de Provence 8.* — Veloutine Viard, *Pl. du Palais-Royal 2.*

Entered at Stationers Hall. LONDON Ad. Goupil and Son, 20 Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 437. — DESCRIPTION PAGE 338.

TOILETTE ÉLÉGANTE — COSTUME D'ENFANT

Modèles de Mme Morison (rue d'Antin, N° 14)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE MENDIANT

(NOUVELLE. — SUITE ET FIN.)

M. Kerautem, qui portait avec une grande distinction la petite tenue de son grade et dont la tête ornée de favoris blancs révélait une intelligence d'élite, se tenait debout près de la porte.

— Yvonne, dit-il à l'ouvrière, les jeunes gens doivent le respect aux personnes âgées; vous paraissez l'oublier; ma femme a besoin de vous, allez la trouver.

Resté seul avec le mendiant, il le regarda quelques instants en silence, avec une attention minutieuse.

— Rivoalan, lui dit-il enfin, il paraît que tu t'ériges en moraliste; tu n'es donc pas ivre; depuis quand cela t'est-il arrivé?

— Depuis hier.

— C'est bien long.

— Il y a commencement à tout.

— Vraiment, ce serait un commencement? Nous verrons.

— Mon amiral, à part l'ivrognerie, me croyez-vous un honnête homme?

— Oui, je te confierais ma fortune sans compter.

— Merci; cela m'enhardit à vous demander une faveur.

— Laquelle?

— Celle de me laisser vous aider dans vos travaux, comme je le faisais autrefois en mer.

— Autrefois, tu as été en effet pour moi un auxiliaire actif et dévoué; mais tu sais que ta maudite passion me força de renoncer à tes services.

— Vous pouvez au moins essayer.

— Eh bien, soit; viens avec moi.

V

L'ESPION

L'amiral conduisit Rivoalan dans une vaste pièce du premier étage dont il avait fait son laboratoire et où il se livrait à ses expériences. On y voyait un fourneau, des instruments de précision, des cornues, des alambics, des creusets, des fioles ornées d'étiquettes, une foule d'objets destinés aux études et aux analyses. Des modèles d'instruments de destruction affectés à la marine étaient rangés autour de la muraille; un tableau noir était couvert de dessins et de formules; une vaste table était chargée de livres et de manuscrits.

A partir de ce moment, le mendiant devint le compagnon assidu des travaux du savant officier; celui-ci l'employa à ses préparations et le chargea de ses communications avec le port de Brest; il le savait adroit et intelligent; mais il fut étonné de la ponctuelle exactitude, du zèle infatigable avec lesquels il accomplissait sa tâche. Il n'aurait pu trouver un collaborateur meilleur et plus zélé.

D'après ses ordres, on devait donner au nouvel hôte de la villa tout ce qu'il désirerait; mais, aux heures des repas, on étalait vainement devant lui les bouteilles et les flacons; il n'y touchait pas, et sa sobriété pouvait rivaliser avec celle d'un anachorète. D'anciens camarades de bord, le voyant trempé de sueur à la suite de longues courses, s'étonnaient de ne pouvoir le déterminer à trinquer avec eux. Quand il se trouvait au milieu d'un groupe de buveurs intrépides, il avait sans doute à lutter contre une puissante tentation, mais il n'y cédait jamais. L'amiral l'observait attentivement et tendit souvent à sa tempérance des piéges dont il sortit toujours à son honneur. C'était une transformation radicale. Rivoalan démentait le proverbe qui range l'ivrognerie parmi les vices incurables.

Les travaux du laboratoire se prolongeaient fréquemment jusqu'à une heure avancée de la nuit. Un soir qu'ils s'étaient attardés jusqu'à onze heures et demie, le mendiant dit à l'officier :

— N'avez-vous pas aperçu une tête derrière les carreaux de la fenêtre?

— Tu es fou, lui répondit le savant, qui était alors absorbé par une expérience des plus intéressantes.

Rivoalan n'insista pas; mais il était bien sûr qu'on avait cherché à épier leurs travaux.

Il redoubla de vigilance, et les nuits suivantes il s'interdit le sommeil et se tint aux aguets pour surprendre celui qui tentait de dérober les secrets de la villa.

Par une nuit sans lune et sans étoiles, il s'était installé dans le jardin avec le chien de la maison, superbe bête qui avait plus d'une fois lutté avec des loups; il s'était appuyé contre un arbre; mais ses paupières, appesanties par l'excès des veilles, se fermèrent; au moment où il venait de s'endormir, le chien se dressa sur ses pattes et poussa un grognement sourd en s'avançant vers un être invisible dont il avait deviné la présence; mais il avait à peine fait quelques pas, qu'un bruit sec, semblable à celui d'un crâne que l'on brise, se fit entendre, et la vie du pauvre animal s'éteignit dans un gémissement d'agonie.

Rivoalan ne se réveilla pas; mais quelques instants après, son oreille prit l'alarme; il lui sembla qu'on cherchait à forcer une croisée avec précaution; il leva les yeux vers la fenêtre du laboratoire et, à travers les ombres de la nuit, distingua l'ombre d'un homme qui, accroché à l'appui, était occupé à briser la barrière derrière laquelle se trouvaient les trésors scientifiques obtenus par de longs et persévérants efforts.

Il fit feu du pistolet dont il était armé, et le voleur tomba sur le gazon, mais il était sans doute légèrement atteint, car il se releva aussitôt et se précipita sur le mendiant, qui cherchait à lui barrer le passage. La lutte ne fut pas longue; ce dernier s'affaissa, frappé d'un coup de poignard.

Quand il revint à lui, il était entouré de l'amiral et des gens de la villa, qu'avait attirés le bruit de la détonation; il ouvrit les yeux et se leva brusquement, comme mû par un puissant ressort.

— Ce n'est rien, dit-il en se tâtant.

La blessure n'était pas grave, en effet; mais il lui fallait une dose remarquable d'énergie et de force de résistance contre la douleur pour ne songer en cet instant qu'à la mission de dévouement qu'il s'était imposée.

Il courut à la porte, près de laquelle était étendu le cadavre du chien. Elle était ouverte, et la clef était encore dans la serrure; il l'examina, elle était neuve et avait dû être fabriquée récemment, d'après une empreinte ou un modèle confié au serrurier. Il ne formula pas son observation, mais il se souvint qu'Yvonne avait l'habitude d'emporter une clef du jardin; sans doute l'espion la lui avait dérobée et s'en était servi pour se procurer le moyen de pénétrer dans la villa.

Un chapeau mou laissé sur le sable était une pièce de conviction dont il n'avait pas besoin, mais qui pouvait servir à éclairer la justice.

Le mendiant rappela toutes les circonstances qui avaient éveillé ses soupçons, les tentatives dirigées contre l'arsenal de Brest et les forts du voisinage, un ensemble de faits qui attestaient une trame habilement ourdie, et dont Adolphe Glandas avait la direction. La possession des secrets de la villa était un objectif auxquels les inconnus dont il était l'agent attachaient naturellement une grande importance.

— Il faut agir sans retard, dit Rivoalan en terminant et ne pas laisser échapper ce misérable.

L'amiral n'avait pas de pouvoirs suffisants pour procéder par

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

lui-même et faire arrêter l'espion; mais dès que la nuit fut finie, il envoya des dépêches à Brest pour qu'on prît les mesures réclamées par les circonstances, et il expédia des agents qui devaient prévenir l'évasion de l'étranger du côté de la terre.

Après avoir pris toutes ces dispositions, il fit venir auprès de lui le mendiant.

— Rivoalan, lui dit-il, je suis content de toi; l'épreuve que tu viens de subir à ton honneur me paraît suffisante; désormais, rien ne t'empêche de reprendre dans la société la place qui aurait toujours dû être la tienne. Si tu retrouvais ta fille, je suis sûr qu'elle n'aurait pas à rougir de toi.

— C'est donc vrai, je m'étais longtemps refusé à le croire; mais depuis que j'ai entendu Marie, cet espoir ne m'a plus quitté; c'est ma pensée de tous les instants. Parlez, parlez, je vous en supplie; faut-il que je me jette à vos pieds? Vous voyez bien que vous me faites mourir d'impatience.

— Eh bien, viens avec moi, nous allons trouver Pornic.

— C'est donc lui qui est dépositaire du secret?

— C'est lui qui doit te le confier, mais seulement quand je l'y autoriserai.

Ils se mirent en marche dans la direction du village. La distance qui les en séparait fut vite franchie, car Rivoalan marchait avec une telle rapidité que son compagnon avait peine à le suivre.

VI

LE PÈRE ET LA FILLE

On était à l'époque d'une des plus fortes marées de l'année; la mer avait laissé à découvert des profondeurs qui se dérobent habituellement aux regards des hommes; c'était l'heure du flux, et déjà elle recouvrait des parties du rivage auxquelles elle n'atteignait jamais; elle montait encore, mais était au moment de battre le plein. Les pêcheurs se préparaient à en profiter, et beaucoup d'embarcations chargées de leurs équipages se balançaient déjà sur les flots.

Marie arriva tout essoufflée au moment où son père se disposait à prendre le large. La tristesse était peinte sur son visage.

— Je vous apporte une douloureuse nouvelle, mon père, lui dit-elle; Yvonne quitte le pays avec M. Glandas. Je savais qu'elle n'avait pas bien agi avec moi, mais je l'aimais toujours. J'avais toujours à la pensée les paroles que m'avait dites Rivoalan au sujet de cet étranger, j'ai fait moi-même des observations qui m'ont effrayée; les malheurs qu'elle appelait sur sa tête me faisaient trembler; pauvre cousine, il me semblait que si elle entendait ma voix, elle ne pourrait repousser mon amitié, que peut-être je pourrais agir sur son cœur; je n'ai pu résister au désir d'aller la trouver; on m'avait dit dans quelle maison elle devait travailler, je suis partie; mais je ne suis pas allée au bout de mon voyage, elle m'a aperçue de loin et est venue à ma rencontre.

— Tu viens me faire des reproches, m'a-t-elle dit d'un accent brusque et saccadé; ce n'est pas la peine; aussi bien tu n'auras pas longtemps sous les yeux le spectacle de ce que tu appelles peut-être ma trahison. Je vais partir et je suis bien aise de te voir pour te faire mes adieux. Adolphe a reçu une lettre qui le force à s'éloigner immédiatement; il va aux colonies, je l'accompagne, et nous allons ensemble rejoindre un bâtiment qui est près de mettre à la voile; une fois arrivés, nous nous marierons. Ne me fais pas d'objections. Adolphe a tout ce qu'il faut pour réussir; nous réussirons, et au moins là-bas personne ne me rappellera que je n'ai ni père ni mère.

Elle parlait avec volubilité, comme si elle avait voulu s'étourdir et écarter les objections. En me voyant pleurer, elle céda elle-même à l'émotion.

— Tu vaux mieux que moi, m'a-t-elle dit; je ne voulais pas te revoir, parce qu'au fond du cœur je sentais que je t'aimais, ton père et toi; à quoi bon t'attendrir? Dis de ma part à mon oncle... mais non, ne lui parle pas de moi, il vaut mieux qu'il m'oublie. Que c'est bête de s'émouvoir ainsi!

Elle était, en effet, toute troublée; ses yeux étaient humides.

— Adieu, a-t-elle ajouté; soyez heureux.

Elle m'a embrassée et s'est brusquement éloignée.

— Pauvre Yvonne! Et lui... heureusement il ne connaît pas, il ne connaîtra jamais le malheur qui le frappe.

— Mon père, il m'a toujours semblé que vous me cachiez quelque chose; maintenant encore, je ne comprends pas vos paroles.

Pornic ne répondit pas et mit un doigt sur ses lèvres pour imposer silence à sa fille.

En ce moment, l'amiral et le mendiant étaient arrivés auprès de lui.

— Pornic, lui dit le premier d'une voix haletante, tu sais où est ma fille, dis-le-moi.

— Oui, tu peux parler, ajouta l'amiral, je te le permets.

Le pêcheur pâlit et resta quelques instants muet, interdit, puis il étendit la main dans la direction de Pénarvic.

— Regarde, dit-il, la voilà qui part avec Adolphe Glandas.

Une barque s'éloignait du rivage, montée par un jeune homme et une jeune fille qui ramaient avec une égale vigueur.

Le mendiant poussa un cri terrible.

— C'était Yvonne, dit-il; je la trouve et je la perds en même temps, la malédiction de Dieu est sur moi. Une barque, une barque, dix ans de ma vie pour une barque. Pornic, où est la tienne?

— La voilà, je vais t'accompagner.

Tous les deux s'embarquèrent; au mouvement cadencé des rames qui s'abaissaient et se levaient alternativement, on reconnaissait l'expérience de deux vieux loups de mer; l'esquif glissait comme une flèche, fendant l'eau et bondissant sur les lames; il eut bientôt pris l'avance sur les deux fugitifs.

Les barques se heurtèrent. Rivoalan se jeta dans celle qui les portait.

— Rends-moi ma fille, misérable, s'écria-t-il.

Saisissant la jeune fille, il la porta pardessus les bords et la déposa à côté de Pornic.

Yvonne ne comprenait rien à ce qui se passait.

— Rivoalan a raison, dit le pêcheur; c'est ton père.

Il prit l'extrémité d'un cordon que la jeune fille portait au cou et montra au mendiant une croix d'or qui y était attachée.

— La reconnais-tu? lui dit-il.

— C'est celle que j'avais donnée à sa mère, répondit Rivoalan en la portant à ses lèvres.

Il était ivre de joie et parlait un langage incohérent, décousu, qui trahissait la violence d'émotions dont il n'était pas maître.

— Oui, regarde-moi bien, disait-il en oubliant de ramer, embrasse ton père, ce n'est plus le mendiant, le vagabond que le désespoir avait dégradé; c'est un honnête homme, qui trouvera de la force et du courage dans la pensée qu'il travaille pour sa fille.

Rivoalan n'était plus bon à grand'chose; aussi la barque, que contrariait le mouvement de la marée, mit beaucoup plus de temps à atteindre le rivage; elle finit cependant par y arriver, aux applaudissements de Marie et de l'amiral.

Pendant qu'Yvonne, troublée, confuse, partagée entre la joie, la honte et d'autres sentiments complexes qui ne lui permettaient pas d'avoir bien nettement conscience de la situation, recevait les caresses de son père et de Marie, la barque qui portait l'espion s'éloignait toujours, mais il luttait difficilement

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

contre les vagues; le vent soufflait plus violemment de l'ouest, le ballottait et ralentissait sa marche.

A travers la brume, on distingua un canot qui sortait du port de Brest et un petit vapeur qui chauffait prêt à partir; il put comprendre que la route allait lui être coupée et le goulet fermé. Il fit force de rames pour se glisser entre la presqu'île de Kelern et l'îlot de la Cormorandière, afin de rejoindre un navire étranger qui se tenait en panne à quelques kilomètres à l'ouest du fort Mengam.

Mais ses forces le trahirent, la barque dériva sur les rochers qui, de la pointe des Espagnols à Roscanvel, entourent la presqu'île d'une muraille inaccessible, et alla s'ouvrir sur les brisants. L'espion tenta de nager, mais une vague plus forte le jeta contre les rochers aigus des falaises, meurtri et sanglant, il disparut dans les flots.

L'amiral voulut que tout le monde se réunit chez lui pour fêter l'heureux événement. Yvonne, reposée de la violente secousse qui avait un instant paralysé ses facultés, sondant la profondeur de l'abîme dans lequel l'orgueil et la jalousie avaient failli l'entrainer, montrait qu'elle savait comprendre le dévouement et l'affection dont elle était l'objet. Les bons instincts avaient repris le dessus, et elle s'abandonnait sans réserve aux douces émotions qu'elle avait répudiées pour se jeter dans une folle aventure.

— Marie, dit-elle à sa compagne, me pardonneras-tu?

— Oui, répondit celle-ci en la serrant dans ses bras, mais à une condition, c'est que tu nous aideras à te rendre heureuse.

— Aime-la bien, ajouta Rivoalan, car c'est elle qui a su me persuader et me guérir; c'est à elle que nous devons de nous trouver réunis.

Le mendiant s'établit, comme Pornic, sur les terres de l'amiral et tout près de lui; il vécut de la même vie; une amitié inaltérable unit les deux vieux marins.

A quelque temps de là, le même jour, la petite église fut témoin du mariage de Marie et d'Yvonne; elles épousaient deux braves garçons du pays.

Souvent, à l'heure où rentrent les pêcheurs, on voit sur la falaise deux jeunes femmes qui portent chacune un enfant dans ses bras; elles interrogent du regard l'horizon, et quand apparait une voile bien connue, elles montrent aux deux charmantes créatures la barque d'où leur arrivent de loin des saluts affectueux.

Rivoalan rivalise avec Pornic d'activité au travail; il n'a pas oublié ses histoires; le soir à la veillée, il les raconte en famille; mais il ne les arrose plus comme autrefois et n'a plus besoin de demander à la boisson un stimulant pour entretenir sa verve.

L. Collas.

DE L'AMEUBLEMENT

Les anciens nous ont laissé peu de renseignements sur leurs ameublements.

Dans la Bible, comme dans les poëmes d'Homère, il n'est guère question que de lits, de tables, de coffres, de lampes, de tentures attachées en draperies sur les parois des murailles. Il est vrai que ces meubles sont incrustés d'or, d'ivoire, de pierres précieuses, et que les tentures sont teintes dans la pourpre. Mais il ne faut pas plus se laisser séduire par ce luxe des Orientaux, si poétique et tant vanté, que par celui qu'étalent les grands seigneurs de Pologne et de Russie, dont les maisons sont si incommodes à habiter, et qui, à côté d'un salon rempli de marbres et de bronzes d'Italie, occupent une chambre à coucher sans rideaux, et laissent dormir leurs gens à terre.

Les Chinois semblent être le peuple de l'Asie qui a le plus multiplié et le plus diversifié les objets dont se compose un ameublement. En Europe, ce sont les Anglais qui l'emportent pour la commodité, la recherche, l'élégance et la magnificence. Les hôtels de Londres, et surtout les châteaux répandus dans les différents comtés de l'Angleterre, sont des musées où les productions des arts et de l'industrie de toutes les parties du monde sont rassemblées, afin que dans les plus petits détails le bien-être que peut comporter la vie matérielle se trouve joint aux satisfactions de l'intelligence : car les livres précieux ne couvrent pas moins les rayons de la bibliothèque, les cartons de dessins ne chargent pas moins les consoles, que les porcelaines du Japon n'encombrent les vaisseliers.

La France, malgré les immenses progrès qu'elle a faits en ce genre depuis le commencement du siècle, diffère presque autant de l'Angleterre que l'Italie et l'Espagne diffèrent de la France.

Sous le règne de Louis XIV, temps de créations et de perfectionnements, on n'avait imaginé que fort peu de chose pour la commodité et l'agrément des habitations. Madame de Sévigné recommande à sa fille, qui vient de Grignan passer l'hiver à Paris, d'apporter une tapisserie pour tendre la chambre où elle doit loger. A l'exemple du grand roi, on comptait pour rien ce qui n'avait que la commodité pour objet. C'est ainsi que madame de Maintenon, âgée, malade, souffrant du froid dans sa vaste chambre à Versailles, ne pouvait s'y entourer de paravents, parce que, disait Louis, les paravents dérangeaient la symétrie.

Les tapisseries, même celles des Gobelins, passèrent de mode au XVIIIe siècle; on y substitua les tentures en damas, lampas et autres étoffes fabriquées à Lyon. Les canapés, les fauteuils, les voyeuses, devant être semblables aux tentures, les dames ne travaillèrent plus à leurs ameublements comme elles s'en étaient fait un mérite jusqu'alors. Les métiers à faire le *petit* et le *gros point* furent relégués dans les garde-meubles, et l'on remplaça ces massives machines par un léger métier à broder et un piano : car le temps que demandait la façon d'un ameublement de salon commençait à se diviser entre diverses études.

La mode la plus raisonnable fut celle de boiser les appartements. Au moyen d'une peinture blanche vernie, de quelques sculptures légèrement dorées et de hautes glaces, on eut des appartements fort élégants, fort gais, qui laissaient au goût le choix de leur ameublement.

Tout fut grec, tout fut romain à la suite de notre révolution de 1789; les gens du monde ne décidèrent plus de la mode : ils s'en rapportèrent aux artistes. Ceux-ci, sans considérer que les anciens, habitant des climats plus chauds, vivaient très-peu chez eux, firent exécuter des ameublements de belles, mais de tristes formes; ce goût, qu'on appelait sévère, fut poussé jusqu'à la manie. On aurait volontiers fait souper les Parisiens couchés comme chez Lucullus, et sous des portiques ouverts comme à Corinthe.

Le gothique vint plus tard à la mode. Le goût est plus sage aujourd'hui, mais moins pur, car les formes contournées, recoquillées, à la Louis XV, s'éloignent du beau en ameublement comme les tableaux de Boucher s'en éloignent en peinture.

On ne peut guère citer les ameublements de l'Italie et de l'Espagne, où l'on imite les modes françaises ou anglaises, quand on ne se borne pas aux nattes, aux fantaisies de rotin et au petit nombre de meubles nécessaires dans les climats chauds.

M. P.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

AU TEMPS DES CAILLES VERTES

UNE VEILLÉE DANS LES LANDES

(Suite et fin.)

Ce que Louise de Kerrouant éprouvait alors, une mère seule peut se le figurer; mais précisément parce qu'elle se sentait mère, il y eut en elle une régénération subite, complète, elle se résolut à défendre son enfant jusqu'à la fin. Oubliant sa faiblesse, chassant loin d'elle sa peur, elle s'élança vers un couteau de chasse, pendu près de son lit, débarrassa le couteau de la gaine et du ceinturon, et attendit.

Ainsi posée, madame de Kerrouant avait retrouvé toute sa beauté. L'un de ses bras étreignait sa fille, l'autre brandissait l'arme nue. La femme, en se sentant mère, était devenue héroïque. Elle rappelait ces types que la France a fournis, nombreux à l'histoire, plus que toute autre nation, parce que la France est en même temps chevaleresque et chrétienne. Ces deux mots ont fait Jeanne d'Arc vaillante et pure.

Des pas sourds se firent entendre, ils faisaient crier les marches de bois de l'escalier.

La porte s'ouvrit, et le chien s'élança sur deux paysans armés, trempés, ruisselants; mais, au lieu de mordre, il flaira avec une grande attention ces étrangers, chez lesquels il semblait retrouver quelque chose de connu.

La défection du chien, si brave et si fidèle, amena la défaillance de la jeune femme.

Tremblante, elle dit :

— Que me voulez-vous !

— Oh ! dit un des paysans, vous pouvez quitter ce couteau, nous ne voulons pas vous faire de mal.

— Qu'est-ce qui me le prouve ?

— Nos fusils que nous allons déposer à côté de vous.

Louise déposa l'arme qu'elle tenait encore à la main et chercha la petite Jeanne qui criait en pleurant :

— Les Kourrigans ! les Kourrigans !

L'enfant croyait à l'arrivée des lutins qui chevauchent à travers les landes et les bois.

— Eh bien, dit madame de Kerrouant, voulez-vous m'apprendre ce que vous venez faire chez moi à pareille heure ?

— Nous vous avons fait peur ?

— Oui, un peu.

— A la petite demoiselle aussi ?

— Vous voyez bien.

— Nous en sommes fâchés, mais il le fallait.

— Et pourquoi le fallait-il ?

— Monsieur nous avait dit de ne point sonner, de peur d'éveiller les servantes.

— Quel monsieur ! demanda Louise, qui sentit son épouvante se traduire en frayeur et puis en étonnement.

— Monsieur votre mari.

— Mon mari ?

— Vère, monsieur Henri !

— Et où est-il ?

— Dame ! il vous le dit peut-être, répondit le plus âgé en tendant une lettre sur laquelle avaient déteint ses vêtements mouillés.

La peur revint à madame de Kerrouant, mais une autre peur. Depuis quelques semaines l'insurrection prenait une autre face à mesure qu'elle était réprimée. De restaurateurs d'un trône des chouans se transformaient en pillards, d'autres en dénonciateurs. Son mari serait-il arrêté ?

Elle brisa le fil qui entourait la lettre et lut :

« Ma chère Louise, ne soit pas trop inquiète, je rentrerai demain à Kerrouant. Nous avons eu fort à faire mes amis et moi, et malheureusement le temps ne nous est pas favorable. »

— M. de Kerrouant et ses amis, où ont-ils chassé ? avec quels chiens a-t-il chassé, puisque chiens courants et chiens d'arrêt sont ici restés au chenil ? demanda la jeune femme, aux deux Bretons muets comme les pierres de Karnoec ?

Elle reprit la lecture de sa lettre, puisqu'ils ne répondaient pas :

« Remets aux amis qui te porteront cette lettre (madame de Kerrouant jeta un indéfinissable regard sur les amis de son mari) des chaussures, des vêtements et un chapeau à toi, en un mot, tout ce qu'il faut pour vêtir une femme; si ces vêtements te sont rendus, nous les conserverons comme de chères, nobles et saintes reliques. Je te dirai tout.

» Henri. »

La foudre, tombée dans la chambre, n'eût point davantage anéanti madame de Kerrouant.

— Des vêtements à moi ? demanda-t-elle à ces hommes dès qu'elle put parler : pourquoi faire ? où est-il ?

— Le Monsieur ne vous le dit point ?

— Vous voyez bien, puisque je vous le demande !

Ils ne répondirent point.

— Mais pour qui donc tout cela ? demanda encore la jeune femme; et cette nouvelle interrogation, c'était plutôt à elle-même qu'elle l'adressait qu'aux deux Bretons.

Mais les Bretons ne répondirent pas plus à cette question qu'aux précédentes.

Elle reprit :

— Vous l'avez laissé avec quelqu'un ?

— Dam, vère !

— Qui est ce quelqu'un ?

Nouveau silence.

La jeune femme hésitait. Il venait de se réveiller dans son cœur quelque chose de plus âpre, de plus aigu que la peur.

Son mari ne pouvait être qu'à une courte distance, puisqu'il envoyait chercher des vêtements. Le genre de vêtements qu'il spécifiait disait péremptoirement qu'il était avec une femme : qu'était donc cette femme, qu'il ne pouvait la lui nommer ? pourquoi était-il avec elle à cette heure de la nuit ? qu'y faisait-il ? et ce prétexte d'aller chasser les cailles vertes ?...

Toutes ces questions lui arrivaient incisives, empoisonnées.

Elle se perdait dans un dédale de conjectures, mais elle fut rappelée à la position du moment par la voix d'un des étrangers qui lui dit :

— Eh bien, madame ?

— Eh bien, vous direz à Monsieur que je n'ai pas de vêtements à lui envoyer.

Les paysans parurent surpris.

— Mais comment faire, alors ? dirent-ils.

Madame de Kerrouant allait répondre : « Faites comme vous voudrez, » lorsque la réflexion lui vint que ce refus, à ces hommes, de ce que son mari lui demandait, serait grave; et comme elle pensa qu'après tout, si elle devait pleurer, une robe refusée ne la ferait pas pleurer moins ou n'essuierait pas ses larmes, elle se décida.

Mais comme chez la femme, à côté de la soumission de l'épouse, se trouve la malice féminine, elle choisit ainsi les objets devant composer le costume demandé par son mari pour un être inconnu, presque surnaturel, puisque ces objets, après lui avoir servi, revenant à Kerrouant, devaient y être conservés comme de *chères, nobles et saintes reliques*. Elle choisit donc des souliers de satin blanc, une robe et un turban de gaze bleue

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

lamée d'argent ; toutes choses passées de mode et reléguées au fond des cartons. Elle fit un paquet de tout et le remit aux Bretons, qui partirent.

Le lendemain, vers midi, M. de Kerrouant rentrait au château : il était pâle et défait et paraissait furieux. Il traversa la cour sans embrasser ni sa femme ni sa fille, accourues au-devant de lui, jeta brusquement à Louise un paquet que celle-ci reconnut pour celui que la veille elle avait envoyé, demanda à manger et gagna la chambre où déjà le lecteur a bien voulu nous suivre.

Arrivé là, il donna un coup de pied à Léal, qui cherchait à le caresser, et se posa bravement, convaincu que sa femme allait venir le retrouver.

Mais, comme elle ne venait pas, il l'appela d'une voix formidable.

— Voulez-vous me dire, demanda-t-il, heureux d'avoir trouvé le motif d'une querelle, ce qu'est devenu le cordon de la sonnette ?

— Vous le saurez quand vous m'aurez dit vous-même ce que signifie l'algarade que vous avez fait faire ici cette nuit ?

— Quelle algarade ? fit-il, étonné de ce ton sec et froid auquel sa femme ne l'avait point habitué.

— De m'envoyer la nuit des inconnus qui ont failli me faire mourir de frayeur.

— Il est vrai que vous n'êtes pas brave.

— Sans être poltronne, monsieur, je pouvais craindre, sinon pour moi, du moins pour notre enfant.

— Je n'avais pas songé à Jeanne, dit-il radouci.

— Et moi, Henri, il vous est donc indifférent de me faire du mal ?

— Du mal ! et quel mal t'ai-je fait ?

— Et cette toilette que vous me demandiez, pour qui était-elle ?

— Je te conseille d'en parler, elle était de circonstance, ta toilette !

— C'était une toilette de bal. A l'heure où votre lettre la demandait on ne pouvait aller que là.

— Mais tu n'as donc pas su comprendre que ces vêtements étaient pour !....

— Pour qui !

Il lui dit un mot à l'oreille.

— Ah ! ma foi ! répondit-elle en riant d'un franc rire argentin, je ne savais pas que les princesses, de nos jours, courussent la nuit dans les landes comme au temps du roi Arthus.

— Madame ! voulut faire Henri.

— Tiens, repartit-elle, caressante et le cœur allégé de tout soupçon jaloux, crois-moi, laisse les princesses courir les aventures, et, sous prétexte d'aller chasser les cailles vertes au pays nantais, ne leur fais plus escorte. Pour cette fois, je te pardonne : embrasse-moi, mais ne me quitte plus.

JEAN-JACQUES.

REVUE DES MAGASINS

De l'étoffe la plus simple, tirer une toilette d'une élégance irréprochable, voilà un des côtés du gracieux talent de mademoiselle Marie BATAILLON, dont le bon goût est assez bien établi pour qu'en toute occasion ses clientes s'en rapportent entièrement à elle sur les décisions à prendre en telle ou telle occasion.

Journellement depuis quinze jours, mademoiselle Marie Bataillon reçoit des lettres de Vichy ou d'ailleurs ainsi conçues, du moins quant à l'idée : « Il me faut immédiatement un costume, pour telle circonstance, — boire à la source, promenade sur la plage, excursions aux environs, table d'hôte, etc., etc. — Je vous donne carte blanche, vous connaissez mes goûts, je m'en rapporte complétement à vous.... mais vite, vite, je n'ai rien à mettre.... si je vous avais écoutée, ce ne serait pas ainsi ! »

Choisir les étoffes, les tailler, les préparer, les transformer en un mot, n'est plus alors, pour mademoiselle Marie Bataillon, qu'un jeu d'enfant ; et voilà comment il se fait que, depuis quinze jours, notre aimable *fée travailleuse* passe ses jours et ses nuits à réparer les oublis de ses clientes. Il est rare, en effet, que l'on se rende un compte exact d'avance des exigences de toilettes des villes d'eaux ou de stations de bains de mer.

Mademoiselle Marie Bataillon sait tout cela et prévient son monde, mais on ne l'écoute pas toujours ; la quantité de caisses qui partent de sa maison, 5, rue Thérèse, presque chaque jour, en est la preuve.

— Le *corset-cage* de la maison DE PLUMENT est bien véritablement celui que toutes les femmes devraient porter en ce moment ; souple, léger et frais, il convient tout à fait aux temps de chaleur. Une erreur assez répandue à son sujet porte à croire que ce genre de corset grossit à cause des *jours* qui séparent les lacets et les baleines ; il est au contraire prouvé que ce gracieux modèle amincit sensiblement. Cette qualité mérite d'être prise en sérieuse considération dans un moment comme celui-ci, où la mode exige les tailles sveltes et cambrées.

La maison de Plument se fait du reste remarquer par le soin scrupuleux avec lequel elle suit la mode, entrant toujours dans ses vues les plus précises, ne négligeant rien dans la coupe et la fabrication de ses modèles pour les rendre aptes à toutes les nouveautés. Voilà pourquoi, mesdames, nous avons si grand besoin du concours de M. de Plument ; avec les corsets demi-genres de sa maison, le *corset sultane* et le *corset Élise* etc., etc., nous arrivons à répondre aux nouvelles exigences de la mode. La réputation de jolie taille, tournure élégante, n'est bien souvent due qu'au soin minutieux avec lequel le corset a été choisi et de la marque de fabrication de la maison. Il ne faut donc pas choisir aveuglément ces objets intimes de notre toilette, mesdames, mais nous en rapporter à qui de droit, et faire de temps à autre une visite, 33, rue Vivienne, pour nous tenir au courant des innovations.

SPÉCIALITÉS

Conserver le plus longtemps possible les avantages que la nature nous a donnés, comme fraîcheur, éclat et beauté de la peau, n'est-ce pas là une des ambitions les plus caressées de la femme ? C'est à cette raison sans contredit qu'est dû le succès immense de la *Veloutine Viard ;* cette poudre exceptionnelle, adhérente, impalpable, invisible, qui s'assimile si parfaitement à la peau qu'on n'en soupçonne pas la présence.

Quelques personnes s'effrayent du mot *adhérent* et s'imaginent que les poudres de cette nature doivent être confondues avec les fards, qu'elles en ont les qualités bonnes et nuisibles. C'est là une grande erreur, pour la *Veloutine Viard* du moins, car elle a été l'objet particulier de recherches minutieuses de la part de chimistes distingués, qui lui ont reconnu une supériorité marquante.

En effet, il n'entre dans la composition de ce produit supérieur que des matières premières excellentes à tous les points de vue sous le rapport hygiénique. La *Veloutine Viard* est exempte de *bismuth*, dont la présence, c'est reconnu, est échauffante et nuisible à la peau ; elle possède au contraire, avec le concours de la *glycérine*, des propriétés extrêmement adoucissantes.

Il faut beaucoup moins de *Veloutine Viard* que de poudre de riz ordinaire, parce qu'elle est plus fine et reste sur la peau : aussi réalise-t-on une économie sensible en s'en servant. Son concours est fort agréable en voyage et aux eaux, et c'est une excellente précaution d'en faire provision avant le départ. Mais dans le cas d'un oubli, il suffirait d'en faire la demande à M. VIARD, 2, place du Palais-Royal, en indiquant la nuance préférée, — blanche, rosée ou chair, — pour recevoir immédiatement la boîte en question.

— Il est bon de remarquer combien il est difficile, sinon impossible à une femme de ne pas se servir d'un moyen quelconque pour entretenir ses avantages naturels, sinon les augmenter, puisqu'il y a pour cela tant de recettes, et que la généralité des femmes s'en servent.

Du reste, il n'y a pas à vouloir prouver la nécessité d'une certaine coquetterie chez les femmes : elles sont trop intelligentes pour ne pas le comprendre seules ; et leur parler du *lait antéphélique* de CANDÈS n'est ni une nouveauté, ni un ennui ; ne lui doivent-elles pas une partie de leurs triomphes !

Pour les personnes qui n'aiment pas la poudre de riz, rien de plus agréable que le *lait antéphélique* ; employé comme lotion coupé d'eau, il transforme le teint le plus rebelle, dissimulant les taches de rousseur, les masques de grossesse etc., etc.

Les femmes un peu colorées trouvent un avantage réel à se servir du *lait antéphélique* qui adoucit extrêmement la vivacité de leur teint.

Adresser toutes les demandes 26, boulevard Saint-Denis.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT ✻, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Dieppe, 23 juillet.

La plage de Dieppe commence à devenir fort animée : chaque jour, il arrive de nouveaux baigneurs ; sous peu, le mouvement élégant de toutes les années aura atteint son maximum. Les hôtels et les maisons meublées se remplissent, ou se retiennent pour des époques déterminées : gare aux retardataires ! La saison, du reste, est en avance, au dire des gens du pays. On n'arrive jamais en si grande foule avant le milieu d'août. Mais la chaleur a été si atroce partout, et il fait si bon ici !

D'ailleurs, Dieppe est admirablement favorisée par la nature : aux portes de Paris et de Londres, avec toutes les facilités de transport ; une plage magnifique dont nulle part ailleurs on ne trouve la pareille ; une si belle étendue de mer que l'œil charmé ne se lasse pas de l'admirer, aimant à se perdre dans cet horizon sans fin.

Il faut joindre à ces avantages naturels un mouvement maritime très-important : départs et arrivées de bateaux à vapeur, bricks, goëlettes et voiliers de toutes sortes traversant la mer en tous sens ; des bassins magnifiques, garnis de navires de tous pays aux drapeaux flottants. Tout cela est d'un grand intérêt pour l'étranger et excite sa curiosité.

Malheureusement, il faut l'avouer, la ville de Dieppe et l'établissement de bains sont d'une indifférence étonnante pour ce qui concerne les embellissements et même l'entretien de la plage ; en cela ils négligent leurs propres intérêts. Il serait si facile de changer ces gazons desséchés en jolis jardins anglais, avec des massifs de plantes vivaces et quelques fleurs. N'est-ce pas étrange aussi qu'il n'y ait pas, en dehors du Casino, un seul banc pour se reposer sur toute la longueur de la plage ? Comme on votera des remerciments à la municipalité Dieppoise, le jour où elle changera tout cela !

P. N° 215. — Costumes d'enfants.

L'établissement de bains a organisé des concerts, des soirées dansantes et des représentations théâtrales avec le concours d'artistes sérieux ; tout cela est fort suivi. En dehors de ces distractions, on a de charmantes excursions à faire dans les environs ; mais la promenade favorite est d'aller sur la jetée voir entrer les bateaux dans le port.

La toilette, prise dans son ensemble, n'offre ici rien d'exagéré ; il n'y a pas de comparaison à établir avec le passé. Aujourd'hui la toile fait loi, ou c'est la cheviotte et la vigogne ; toute l'élégance du vêtement est dans la coupe et la façon. La femme du monde se distingue à première vue par la netteté de sa mise ; la ligne est correcte, et le tout harmonieux. On la trouve partout la même, à Dieppe comme à Paris. Les concerts et les promenades sur la terrasse du Casino ressemblent donc à toutes les réunions mondaines. Le ton excentrique existe cependant ; c'est une note originale donnée par les Américaines : aussi l'accepte-t-on avec plaisir ; ce serait même une privation de ne pas l'avoir ! Les Anglaises sont à peu près les seules femmes à s'habiller franchement mal : c'est le côté amusant de la situation, et comme on a beaucoup de temps, pour caqueter, personne ne se prive de faire des réflexions malignes.

La *Gazette des bains*, une gentille petite feuille rose, donne tous les jours, avec le programme des fêtes et la chronique locale, la liste des étrangers nouvellement arrivés ; c'est un des journaux les plus consciencieusement lus. Dieppe compte parmi ses nombreux hôtes quelques noms illustres et beaucoup de jolies femmes.

En général, on prend son bain le matin de neuf à onze heures ; l'exception seule choisit l'après-midi, de quatre à six heures ; on ne reste guère plus de cinq minutes dans la mer. Le bain du matin est bien plus commode : pas de toilette à

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

faire ; c'est tout différent le soir, le concert ayant lieu à trois heures : il faut être belle !

Le voile de gaze bleue, verte ou blanche, est adopté par beaucoup de personnes, hommes et femmes, pendant les promenades du jour : c'est très-bon pour le soleil et la brise de mer ; on le baisse sur le visage pour l'enrouler ensuite autour du cou.

Le chapeau *Ophélie* est surtout porté par les toutes jeunes ; c'est une délicieuse coiffure que j'avais remarquée aux courses, le jour du Grand prix ; la forme ressemble au chapeau cloche, avec d'assez larges bords garnis en dessous et remplis de fleurs *débordantes*. On le pose en arrière, à ce point qu'on se demande quelquefois s'il ne va pas tomber ; les enfants se plaignent même de ne pouvoir courir sans risquer de le perdre ! Tel qu'il est, il est très-seyant.

Je retrouve au Casino toutes les délicieuses toilettes en toile d'Alsace de Paris ; mêmes rayures, de couleurs effacées ; mêmes dispositions de plissés coupés en tout sens ; cela se comprend : on les a faites au moment du départ. Ces plissés forment des garnitures plus simples et plus nouvelles que les guipures et la broderie anglaise ; malgré cela, on voit l'un et l'autre, puis des mélanges fort gracieux. La mode, du reste, est tellement fantaisiste que, pourvu qu'on ait du goût et de jolies choses, tout peut passer ; on ne demande à une femme qu'une chose : s'habiller de façon à être agréable à voir.

Je citerai quelques toilettes de plage en commençant par celles du jour. Un costume en toile d'Alsace à rayures bleues, roses et filet noir. La première jupe, à traîne, est entourée de cinq volants plissés très-fins, dont trois sont coupés en biais et deux avec la rayure en travers ; tous leurs bords sont terminés par une petite valenciennes anglaise. La seconde jupe est prise dans la longueur de l'étoffe, ce qui met la rayure en large et forme comme une longue écharpe nouée derrière ; ses bords sont garnis de plissés ayant les rayures dans leur sens véritable. Le nœud de cette écharpe, maintenu par des coques en velours noir, constitue le pouff, lequel s'efface de plus en plus. Le corsage est plutôt un veston, à devants flottants, dos cintré et cambré, taillé avec la rayure en long et des plissés pris en biais ; col marin et pochettes. Chapeau à fond mou en pareil, garni de fleurs des champs. Ombrelle-canne de même étoffe.

Il y a en ce moment à Dieppe quelques femmes qui priment toutes les autres par leur distinction, leurs grâces naturelles et le caractère particulier de leurs toilettes.

Une entre autres, vue au concert du soir : — Jupon en faille havane ; devant coulissé dans le bas sur une hauteur de 40 centimètres. Par derrière, la traîne est unie, et la largeur qui la produit est détachée de la jupe à partir du milieu, où elle forme un joli pli creux relié ensuite à la ceinture. Un triple tablier en fine vigogne écrue forme la seconde jupe, avec des effilés à grilles nouées sur chaque bord ; le dernier tombe près du bas du jupon en soie ; ces trois tabliers, drapés régulièrement, viennent se réunir sous le gros pli du jupon de soie. Corsage en vigogne à col montant, et gilet en soie havane ; petites basques plissées derrière avec boutons et cordelières écrues, franges aux bords. Les manches en vigogne se terminent par un coulissé havane. Un vêtement demi-ajusté, de forme cuirasse, complète l'aspect général de cette délicieuse toilette. Chapeau en paille anglaise marron, garni d'une écharpe écrue et d'une aigrette marron.

Enfin, une série de costumes, tuniques, tabliers, écharpes, corsages ou vestons en tissus à jour ou broderie anglaise font merveille sur d'élégants jupons en soie claire.

Mary d'Auberville.

Descriptions des planches dans le texte.

P. N° 215 (*voyez page* 349).

1. Costume de bain en *escot* bleu-marine, pantalon et blouse, entourés de ruches en lainage jaune ; écharpe, ceinture jaune à bouts frangés serrant la taille. — Bonnet garni d'une ruche bleue.

2. Toilette d'une petite fille de six ans, en vigogne bleu pâle ; robe princesse courte, terminée par un volant coupé en biais, de 15 cent. de haut, surmonté d'un large velours noir. Col marin dans le haut et revers en velours noir se continuant par une écharpe en velours noir, croisée sur la poitrine, et qui vient s'attacher à des boutons de velours posés au bas de la taille derrière, pour retomber ensuite en longs et larges pans frangés. — Chapeau de paille à bord retroussé derrière, doublé et garni de velours noir avec plume bleue sur le dessus.

3. Baby de trois ans. Robe de flanelle rose ; jupon plissé à plis plats partant de la ceinture ; corsage plat à postillon plissé derrière, décolleté en carré, avec un plastron tablier encadré de ruches blanches qui en suivent tous les bords extérieurs et le haut du corsage ; des petits nœuds en velours noir marquent le milieu du tablier en le garnissant. Manches courtes et ruches blanches. — Chapeau jardinière en paille de fantaisie orné de velours noir et de marguerites.

G. N° 432 (*voyez page* 354).

1. Toilette de percale satinette à raies bleues et blanches. Tunique en batiste bleue avec broderie et dentelé bordé de bleu. Cette tunique, très-relevée des côtés, est assez longue derrière. — Chapeau en paille d'Italie, garni de velours noir et d'une guirlande de boutons de bluets.

2. Toilette en faille bleu-marine et oxford de soie nuance bleu-porcelaine et rayures roses. La jupe est garnie dans le bas d'un volant d'oxford surmonté d'un haut volant de faille à tête. Deux biais de faille, surmontés de deux biais d'oxford, sont posés en tablier et arrêtés de côté par des nœuds. La tunique forme des pans encadrés d'une broderie sur tulle. Corsage en oxford avec manches et revers en faille garnis de tulle brodé. Collerette en valenciennes. — Chapeau à fond coulissé, garni de faille bleu-marine et d'un bouquet de fleurs des champs. (Notre planche coloriée n° 1153, annexée au présent numéro, représente cette même toilette vue de dos.)

G. N° 439 (*voyez page* 355).

1. Mantelet à dos de pèlerine en grenadine noire, garni de passementeries de jais et d'une frange dont chaque brin est formé de quatre petits glands. Le milieu du dos est resserré par un pli creux, ce qui augmente l'ampleur du bas ; ce pli est formé à l'extrémité du capuchon avec un gros gland *graine d'épinard* sortant d'un *macaron* perlé. — Chapeau en paille noire, garni de gaze bleue très-pâle et de roses églantines. Des nœuds de ruban semblable, gracieusement disposés avec une rose thé, en relèvent le bord par derrière.

2. Mantelet *Belle-Paule* en sicilienne noire, d'une forme élégante et nouvelle ; d'un côté il y a un large pan carré tombant, muni dans le bas, d'une poche carrée aussi, rayée de jais et garnie de nœuds aux quatre coins, puis de trois boucles mousquetaire ; l'autre côté est croisé sur la poitrine et fixé derrière sous un gros nœud de faille. Une frange de jais entoure le bord du mantelet par derrière et la partie croisée ; une passementerie de jais, avec une dentelle noire ruchée encadre l'intérieur, enfin le pan unique tombant est entouré complétement de passementerie perlée et de dentelle. — Chapeau *Henri IV* en paille blanche, garni de velours noir et d'une touffe de quatre plumes sur le dessus. Un bouillonné de gaze rose orne le dessous de la passe.

Description de la planche coloriée n° 1153.

1. Toilette en foulard et taffetas rose. La jupe est garnie derrière de cinq volants plissés en taffetas rose ; devant, tablier en foulard et biais de taffetas formant un petit tablier en pointe. Tunique Pompadour s'ouvrant sur un gilet rose avec volant de 10 centimètres en foulard. Manche en foulard garnie de deux plissés de taffetas et d'un volant de foulard à tête. — Chapeau en paille d'Italie, relevé derrière avec nœud de faille rose et bouquet de fleurs des champs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2. Toilette faille bleu-marine et oxford de soie. La jupe bleue est garnie dans le bas d'un volant d'oxford de 10 centimètres, surmonté d'un très-haut volant bleu à tête. Tunique en oxford formant des pans entourés de broderie blanche sur tulle. Le pouff est soutenu par une ceinture en faille bleu-marine. Corsage à basque ronde avec manche et collerette en faille, un biais de faille est posé dans le dos. — Chapeau en paille avec fond en tulle. Garniture de faille bleu-marine doublée de rose. Touffe de petites roses dessus et dessous. (Notre gravure noire n° 432, page 354, représente cette même toilette de face.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Il y a une vingtaine d'années, je voyais souvent à Saint-Germain, où il possédait une maisonnette charmante, un artiste d'un immense talent, bien oublié aujourd'hui, mais qui sous le premier empire, et sous la Restauration surtout avait joui d'une très-grande réputation. — Je veux parler du baron Boucher-Desnoyers, notre premier graveur français à qui nous devons la reproduction de toutes les œuvres de Raphaël, ce qui lui valut la baronnie.

Chez Boucher-Desnoyers, je rencontrais quelquefois un peintre, jeune encore alors, mais dont le talent, un peu précieux peut-être parfois, mais toujours charmant, commençait à entrer en pleine lumière. Ce peintre était Hamon, mort dernièrement dans le Var, à Saint-Raphaël, et qui, à l'époque dont je parle venait d'exposer son délicieux tableau : « *Ma sœur n'y est pas,* » tableau qui fut le piédestal de sa gloire. Je me souviens, à cette occasion de la colère qu'il ressentait et qu'il exprimait tout haut, contre celle qu'on appelait alors l'impératrice, et dont les courtisans, pour avoir voulu faire *trop de zèle,* l'avaient profondément blessé.

La souveraine, ayant vu le tableau d'Hamon, s'en était enamourée et avait envoyé demander à l'artiste quel prix il en voulait. A cette époque, les tableaux, quelque jolis qu'ils fussent, n'étaient point montés encore aux prix fantastiques, et surtout fantaisistes, qu'ils ont atteints aujourd'hui : aussi Hamon se contenta-t-il de demander six mille francs pour son œuvre. Cette somme parut pourtant si extravagante aux marchandeurs de Sa Majesté, qu'ils se permirent de n'en offrir à l'artiste que la moitié.

On comprend quelle fut la colère d'Hamon devant cette offre vraiment ridicule, aussi envoya-t-il très-carrément promener ces messieurs de la cour; mais comme l'impératrice avait vraiment envie du tableau, ils revinrent le lendemain offrir quatre mille francs, et le surlendemain cinq mille, toujours avec le même succès... de refus.

Pendant que tous ces pourparlers avaient lieu, un marchand belge, acheteur de tableaux par état, et qui se trouvait en ce moment même en rapports d'affaires avec Hamon, flairant un coup de filet à faire, lui donna bravement les six mille francs que le peintre avait fait demander à l'impératrice, et « *Ma sœur n'y est pas* » devint sa propriété. On comprend que, quand les acheteurs impériaux revinrent enfin avec la somme primitivement fixée pour ce charmant tableau qu'ils avaient marchandé comme on marchande des pommes, ce fut une tout autre gamme : ce fut au Belge qu'ils eurent affaire cette fois. Celui-ci leur demanda crânement *dix mille* francs de cette même toile, dont il avait, dit-il, le placement en Angleterre. Il fallut en passer par là; ce qui mit l'honnête Hamon dans une colère bleue, car il était pauvre alors, ce dont sans doute on avait voulu abuser. Aussi, quand il racontait cette anecdote, ce qui lui arrivait très-souvent, vous ne sauriez croire l'âcreté dont il assaisonnait ses paroles.

— Et dire, s'écriait-il, qu'on se sert de nos deniers pour donner dix mille francs à un Belge d'un tableau dont on a refusé six mille francs à un pauvre artiste français !...

Du reste, c'est une chose vraiment étrange que la variation qui se produit dans le prix de vente des tableaux, même des toiles qui sont l'œuvre des plus grands maîtres. Je ne saurais vous en donner un plus frappant exemple qu'en vous faisant suivre les curieuses fluctuations d'un délicieux tableau de Decamp, *les Singes cuisiniers*.

L'artiste était en train de le peindre, quand un agent de change de ses amis, M. F..., entrant dans son atelier, fut émerveillé de sa spirituelle composition.

— Combien cette jolie singerie ? lui demanda-t-il en riant.

— Trois mille francs, pour vous, répondit Decamp.

— C'est bien... affaire faite !... dit M. F...

Puis il dépose les trois mille francs, cause quelques instants et s'en va.

Le lendemain, lord Seymour fait une visite à Decamp, reste comme M. F... en admiration devant ses singes, et comme M. F... encore demande le prix du tableau; mais cette fois l'artiste répond que sa toile n'est plus à vendre.

— Est-il indiscret de vous demander à qui elle est et combien vous l'avez vendue ? fit lord Seymour, fort contrarié de ne pouvoir acheter un tableau qui lui plaisait si fort.

— Non, mylord, répond gaiement Decamp; je l'ai vendu trois mille francs à M. F... et je le regrette, puisque vous avez la bonté de le regretter vous-même.

Aussitôt lord Seymour se rendit chez l'agent de change et lui racheta les singes au prix de six mille francs.

Pendant quelques années, ce tableau brilla de tout son éclat dans l'hôtel du noble lord; puis, un beau jour, mylord se lassa de son acquisition, fit faire une grande vente, et le tableau des singes fut racheté neuf mille francs par le même M. F... qui l'avait vendu six mille au riche Anglais.

Quelques années se passent encore, et, fût-ce caprice, fût-ce en raison de ses affaires, l'agent de change ayant fait à son tour une vente de sa galerie, *les Singes cuisiniers* montèrent à quinze mille francs. Mais leur odyssée ne devait point en rester là, car depuis ils furent encore vendus deux fois : la première, ils montèrent à vingt-deux mille francs; la seconde, à trente mille.

Tout cela est fort bien ! Ce qui m'attriste, c'est la pensée que ce pauvre Decamp, le créateur de cette œuvre qui trouve tant d'amateurs, n'a eu dans tout cela que trois mille francs pour sa part de travail et d'esprit. On sait, du reste, que c'était chez lui un goût fort prononcé que de peindre des singes. Ainsi, un jour, la duchesse d'Orléans lui ayant demandé de lui faire un dessin sur son album, — les albums étaient très à la mode alors, — il exécuta un vrai petit chef-d'œuvre.

Imaginez un singe habillé en Joconde, avec le classique manteau couleur abricot, la toque noire à plume blanche, tirant les cordes d'une guitare pour accompagner sa douce voix. Et il fallait voir de quelle façon conquérante il avait l'air de chanter :

J'ai longtemps parcouru le monde,
Et l'on m'a vu de toutes parts
Courtisant la brune et la blonde...

Il y avait de quoi se tordre de rire ! Car rien n'y manquait : les yeux en coulisse, la bouche en cœur, enfin tout l'aspect triomphant du scélérat d'amour...

On avait bien raison alors de surnommer Decamp *le père des singes*...

Mais quel prix doit valoir ce singe-là aujourd'hui !...

Comtesse DE BASSANVILLE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A TRAVERS LA FRANCE

Nous avons eu déjà occasion de signaler à nos lecteurs une intéressante publication hebdomadaire de la librairie Hachette, qui s'adresse surtout aux jeunes gens et dont de plus vieux, néanmoins, pourraient faire encore leur profit. Les numéros du *Journal de la Jeunesse* qui ont paru pendant le premier semestre de 1874, et qui forment le premier volume de cette année, contiennent des éléments si variés, si attachants, si bien faits pour occuper utilement les loisirs d'un grand nombre de personnes, que nous n'hésitons pas à recommander de nouveau cette charmante publication, qu'on pourrait appeler, à bon droit, l'Encyclopédie du jeune âge.

Les nombreuses études de tout genre, les souvenirs de voyages, les récits et nouvelles y sont accompagnés de fines illustrations qui les font mieux comprendre, les animent et en rehaussent l'attrait. On pourra s'en faire une idée par les quelques dessins

Château de Jacques Cœur, à Boisy, près Roanne.

(il en est de plus grande dimension) que l'aimable obligeance des éditeurs nous permet de reproduire aujourd'hui (1).

Le premier appartient à une série dont le titre indique tout de suite l'objet. Il représente le manoir de Boisy qui s'élève dans la petite plaine de Roanne à dix kilomètres à l'ouest de cette ville, au milieu des prairies et tout près des bois.

Cette habitation féodale n'a que deux tours, dont la plus grosse et aussi la plus haute a quelque peine à montrer la pointe de son toit aux voyageurs qui parcourent le chemin de fer de Saint-Germain des Fossés à Roanne. M. A Saint-Paul nous apprend qu'elle a eu pourtant d'illustres possesseurs depuis le XVe siècle; mais elle fut pour eux l'asile du repos, et non une citadelle de refuge. L'un des maîtres de la terre de Boisy fut le célèbre argentier de Charles VII, Jacques Cœur, qui ne songea nullement à s'y défendre lorsque des intrigants et des envieux lui firent perdre ses biens et sa patrie. Guillaume Gouffier, un de sés juges, prit parmi sa part des dépouilles le château de Boisy, et le transmit à ses descendants

Bien que le manoir n'ait point d'annales, et que les machicoulis qui le couronnent n'aient jamais été qu'une innocente menace, la vue qu'en a donné le *Journal de la Jeunesse* n'en a pas moins son intérêt au point de vue archéologique et pittoresque. — R. H.

DANS LES AIRS

Depuis la belle ascension aérostatique exécutée à grande hauteur par MM. Barral et Bixio, il y a déjà plus de vingt ans, le nombre des voyages aériens a été très-considérable; mais, pendant le cours de ces expéditions, le 22 mars de cette année, MM. Crocé-Spinelli et Sivel ont exécuté une belle ascension dans le ballon *l'Etoile polaire*, et ils ont conduit leur nacelle jusqu'à une altitude de 7400 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Il est très-rare que les oiseaux eux-mêmes puissent s'élever à de pareilles hauteurs; la plupart ne dépassent pas 2000 mètres.

A la hauteur de 5000 mètres, MM. Crocé-Spinelli et Sivel lancèrent un pigeon voyageur par-dessus bord; il voulut d'abord revenir dans sa cage, après avoir sondé des yeux l'abîme

Pigeons lancés par des aéronautes.

atmosphérique qui s'ouvrait sous la nacelle. Il fut chassé par les aéronautes; il se décida enfin à battre des ailes, et, voyant que ses efforts étaient vains, il descendit, les ailes ouvertes, en décrivant des cercles d'un grand diamètre jusqu'au moment où il rencontra des couches d'air plus favorables à son vol.

M. Glaisher, l'illustre savant anglais, qui a atteint les plus hautes régions atmosphériques où l'homme ait jamais pénétré et s'est élevé jusqu'à l'altitude de 10 000 mètres au-dessus du niveau terrestre, a souvent lancé des pigeons aériens; il en a vu quelques-uns se laisser tomber tout à fait inertes, sans battre des ailes, et arriver ainsi, comme un corps qui tombe, jusqu'à des régions inférieures.

Un de ces oiseaux se montra un jour beaucoup plus avisé: lassé des mauvais traitements que lui faisaient endurer les voyageurs pour l'exciter à quitter la nacelle et à prendre son vol, il alla se percher tout en haut du ballon, à côté de la soupape, et il attendit là que le navire aérien se fût rapproché de terre.

L'AMOUR MATERNEL CHEZ LES OISEAUX

Je me demande si nous aimons autant nos enfants que les oiseaux leurs petits. Comme ils leur sont dévoués! comme ils travaillent pour eux! Ils ne perdent pas une minute, ils sont constamment en quête de nourriture.

[1] Voyez, en même temps que les articles intitulés : *Dans les airs*, et l'*Amour maternel chez les oiseaux*, celui qui concerne *les Hannetons* (page 356), dont nous regrettons également de ne pouvoir donner que des fragments.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Qui n'a vu, à la campagne, les verdiers établir leur nid dans les haies et apporter la becquée à leurs petits ?

Quant aux chardonnerets, — les plus charmants petits oiseaux de notre climat, — ce sont à peu près les seuls chez lesquels la captivité ne détruit pas l'amour maternel. On les voit même nourrir leurs petits à travers les barreaux d'une cage. Leur tendresse pour leur progéniture est telle qu'elle développe merveilleusement leur intelligence. Le docteur Franklin raconte que des chardonnerets avaient construit leur nid sur une branche qui était trop grêle pour lui servir de soutien. Lorsque la couvée fut éclose, les parents s'aperçurent que le poids de la famille croissante était trop considérable pour la branche. Cette dernière allait céder, mais l'amour des parents pour leur progéniture sut pourvoir à la nécessité : ils enlacèrent dans la branche où nichait leur famille une branche plus forte et sauvèrent leur nid.

Snell raconte qu'un rouge-gorge mâle avait été pris avec ses petits et porté dans une chambre. Il se consacra à les soigner ; il les nourrit, les réchauffa, et finit par les élever heureusement. Huit jours plus tard environ, l'oiseleur mit dans la même pièce un autre nid avec de jeunes rouges-gorges ; lorsque la faim fit crier ceux-ci, le vieux mâle s'empressa d'arriver, les considéra longtemps, puis, courant à sa mangeoire, y prit des larves de fourmis, les leur apporta, les éleva, en un mot, avec autant de tendresse que ses propres petits.

Nous donnerons une idée de l'amour qu'il a pour eux, en citant un exemple pris entre mille :

Un gentleman avait fait préparer une de ses voitures avec des paniers d'emballage et des caisses qu'il voulait envoyer à Warthing, où il devait se rendre lui-même. Le voyage fut différé de quelques jours, puis de quelques semaines. En conséquence, il fit placer le chariot tout arrangé sous le hangar. Un couple de rouges-gorges fit son nid dans la paille qui se trouvait protéger ces objets d'emballage. Les oiseaux avaient couvé leurs œufs un peu avant que le chariot se mit en route. La mère, nullement effrayée par le mouvement de la voiture, quittait seulement son nid de temps en temps pour voler vers la haie voisine où elle cherchait à manger pour ses petits, leur apportant ainsi tour à tour la chaleur et la nourriture. Le chariot et le nid arrivèrent à Warthing. L'affection de l'oiseau avait été remarquée par le charretier. Il eut soin, en déchargeant, de ne point maltraiter le nid des rouges-gorges. La mère et les petits retournèrent sains et saufs à Walton-Heath, l'endroit d'où ils étaient partis. La distance que la voiture avait parcourue, en allant et en revenant, n'était pas moindre de cent milles.

Un nid de rouges-gorges.

Un acte d'un tel dévouement, dit le docteur Franklin, auquel nous empruntons ce récit, mériterait le prix Montyon si la nature distribuait des prix, et si la récompense de leurs bonnes actions n'était dans le cœur même des oiseaux.

Ernest Menault.

LA VIE PARISIENNE

Le *high-life* continue de déserter Paris, et c'est à qui s'empressera d'aller chercher plus ou moins loin un refuge contre la chaleur. La vie à la campagne sera d'autant plus animée, cette année, que les passe-temps hippiques restent à l'ordre du jour. On courra en famille, et les steeple-chases privés seront au programme de toutes les réunions.

***

A quoi peut-on reconnaître qu'une femme aura de l'ordre dans son intérieur ?

Un philosophe serait bien embarrassé de répondre, mais la philosophie n'est point ce qui gêne la *Liberté*, et voici comment la courriériste de modes de ce journal, où l'on ne doute de rien, croit devoir trancher la question :

« On peut juger du caractère d'une nouvelle mariée d'après son premier peignoir. Celle qui choisit la toile la plus fine et la plus neigeuse, ornée d'entre-deux brodés, préférablement à tous les bouillonnés blancs rehaussés de rubans, aura de l'ordre et de la distinction dans son intérieur. »

Voilà les jeunes époux fixés !

La toile la plus fine et la plus neigeuse... avec des entredeux brodés.

Il est fâcheux que l'ordre dans l'intérieur ne paraisse pas, d'après cela, à la portée de tout le monde.

***

A propos de mariées, voici une annonce copiée dans le *Journal des Mariages*, organe spécial :

COIFFURES DE MARIÉES, 5 francs.

(*Location de cheveux compris.*)

« Location de cheveux compris... » Comme cela doit faire rêver un futur !

A. Z.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 432. — DESCRIPTION PAGE 350.

TOILETTES DE VILLE D'EAUX

Modèles de la maison Jourdan et Aubry.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1153 1153

A. Leroy imp. r. des Marais 66. Ad. Goubaud et fils Edrs. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Ceinture-Régente de Mme. De Vertus Sœurs, 2, Auber, 12.

Lait Antéphélique de Camelès et Cie. Boul.d St. Denis, 26.

Entered at Stationer's Hall. LONDON Ad. Goubaud Son. 3a. Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 439. — DESCRIPTION PAGE 350.

CONFECTIONS

Modèles de Mme Hermantine Du Riez (8, rue Halévy).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE HANNETON

Les premières chaleurs ont fait apparaître des légions de hannetons que l'on voit bourdonner follement le soir autour des arbres couverts de leur verte parure.

Disons tout de suite que l'agriculture ne compte pas de plus redoutable fléau. A l'état de larve, il tue nos arbres et nos légumes en détruisant leurs racines ; à l'état d'insecte, il dévore leur feuillage.

La nature a heureusement donné à l'homme, contre ce terrible ennemi, des auxiliaires sans lesquels il ne pourrait que difficilement lui résister. Tout d'abord les corbeaux, les pies, les alouettes et les bergeronnettes détruisent une quantité considérable d'œufs ou de jeunes larves, lorsque la charrue les amène à la surface du sol. Puis, quand le ver blanc est devenu

Hannetons (mâle et femelle).

adulte, la taupe lui fait une chasse incessante et le poursuit dans ses derniers retranchements. Enfin, les moineaux, les pies, les hiboux, les mésanges, les chauves-souris, les hérissons, les grenouilles et les couleuvres détruisent les hannetons par milliers dès qu'ils font leur apparition.

Faut-il ajouter que les services que nous rendent ces auxiliaires sont singulièrement méconnus. Les corbeaux, pies, alouettes et bergeronnettes sont accusés de manger le grain tandis qu'ils détruisent les œufs d'insectes nuisibles ; la taupe est pourchassée cruellement, et les ennemis du hanneton lui-même, aussi bien le moineau que le hibou, le hérisson ou la couleuvre, sont victimes de préjugés populaires non moins regrettables.

Aussi qu'arrive-t-il ? C'est que l'homme, privé par sa faute du concours de ces auxiliaires, en est réduit à faire lui-même la guerre aux hannetons, et le fléau croît d'année en année. Ainsi, en deux semaines, on a recueilli, rien que dans le bois de Vincennes, 4 hectolitres de hannetons par jour ; or, un hectolitre contient en moyenne 35 250 hannetons, ce qui fait qu'en quinze jours on a détruit dans ce bois 2 115 000 hannetons qui auraient produit environ 65 millions de vers blancs.

Donc, guerre aux hannetons, si nous voulons voir nos champs, nos vergers et nos bois à l'abri de leurs dévastations. Et, en même temps que nous déclarons la guerre à ces insectes, étendons notre protection sur tous les pauvres animaux méconnus qui nous aident à les combattre.

Th. LALLY.

LE LEGS DE LA PAUVRE BERTHE

(NOUVELLE.)

I

C'était un soir du mois de janvier ; le temps était froid, noir et humide. La pluie n'avait cessé de tomber toute la journée ; les fiacres n'avaient pas quitté leurs stations, les cochers grelottant sur leurs siéges s'enveloppaient dans leurs manteaux et abaissaient le plus possible leurs chapeaux sur leurs visages. Le gaz même semblait avoir perdu son éclat, et ne répandait qu'une lueur vacillante sur le pavé des rues et dans l'intérieur des boutiques.

Il y avait comme un rideau humide suspendu au-dessus de la grande ville de Paris ; les quartiers les plus fréquentés, les boulevards, les places comme les ruelles étroites, tout était morne. On voyait, cependant, quelques voitures qui roulaient en faisant jaillir les flaques d'eau, et des passants qui suivaient les trottoirs d'un pas précipité Tout le monde, ce soir-là, n'avait qu'un objet en vue, c'était de regagner au plus vite sa demeure. Personne ne s'arrêtait, pas même ceux qui étaient sans asile.

Ces derniers, et ils sont plus nombreux qu'on ne le croit communément, se hâtaient vers les endroits connus d'eux seuls, et où ils espéraient trouver du moins un abri temporaire ; car la pluie qui, un instant s'était ralentie, recommençait à tomber à torrents.

S'il faisait si mauvais dehors, il y avait des demeures dans l'intérieur desquelles régnaient le bien-être et le bonheur.

Dans le salon d'un superbe hôtel situé en un quartier tranquille, non loin de la Chaussée-d'Antin, une joyeuse famille était assemblée.

Un grand feu brillait dans la cheminée ; des lampes en métal, dont quelques-unes étaient incrustées d'or, répandaient une douce lumière dans l'appartement ; un riche tapis couvrait le parquet, et tout le mobilier, jusqu'aux précieuses bagatelles dont étaient chargées les étagères, donnait l'idée du luxe et de la fortune.

M. Constantin était effectivement un homme riche, très-riche. Il était à la tête d'une importante maison de banque, et l'on comptait par centaines les millions qu'il remuait annuellement ; aussi, les profits qu'il retirait de ses entreprises étaient-ils considérables ; c'était presque une fortune qu'il gagnait tous les ans.

Le soir dont nous parlons, M. Constantin était d'excellente humeur. Ce même jour, il avait arrêté le compte de ses affaires pendant l'année précédente, c'est-à-dire qu'il avait clos son inventaire annuel. Puis, selon son habitude, il avait présidé le dîner qu'il donnait, à cette époque, dans un restaurant en renom, à ses commis et aux employés de sa maison.

Pendant le repas, il s'était montré gai, aimable ; et, après

avoir chargé son principal commis de faire les honneurs à sa place, il s'était retiré, en laissant après lui une excellente impression de libéralité envers ses subordonnés.

Il était arrivé chez lui dans la même disposition d'esprit; et, quand, les pieds dans ses pantoufles et enveloppé dans sa robe de chambre, il se renversa dans son fauteuil auprès de la cheminée, ses enfants se réunirent autour de lui et écoutèrent, avec de joyeux éclats de rire, les anecdotes amusantes qu'il avait recueillies dans la journée.

En ce moment, une scène bien différente se passait au dehors. Une femme se tenait debout, immobile, devant l'hôtel de M. Constantin. Le parapluie, qu'elle tenait ouvert au-dessus de sa tête, ne la protégeait qu'imparfaitement contre la pluie, qui ruisselait le long de sa robe et formait une mare sous ses pieds.

Mais elle ne s'inquiétait pas de si peu de chose. Après avoir tourné la tête tout autour d'elle, elle leva un regard plein d'anxiété vers les fenêtres de l'hôtel, dont les épais rideaux n'interceptaient pas complétement la lumière du feu et des lampes.

Enfin, elle prit une résolution, traversa la rue, monta les degrés de l'escalier de pierre, et, faisant un puissant effort, mais d'une main tremblante, elle sonna à la porte de M. Constantin.

Un domestique vint ouvrir, et, au bout de quelques secondes, entra dans le salon pour annoncer à son maître qu'une femme était là, et désirait lui parler.

— Une femme, quelle femme? qui est-elle? demanda le banquier.

Le domestique répondit qu'il ne la connaissait pas et ne l'avait jamais vue; — qu'elle avait un air convenable, mais que, quant à son nom, elle n'avait pas voulu le donner.

— En ce cas, je ne la recevrai pas, répondit M. Constantin; dites-lui que je suis occupé.

Puis, se tournant vers sa femme, il ajouta :

— Peut-être est-ce à toi qu'elle a affaire, mon amie; mais il importe peu. Fais-lui dire que tu n'es pas libre en ce moment.

— C'est ce que je lui ai dit, monsieur, répliqua le domestique respectueusement; mais elle m'a supplié de vous transmettre sa prière. Elle prétend que ce qui l'amène a une importance sérieuse et qu'elle est venue tout exprès de la Chapelle.

— De la Chapelle! Pauvre femme! Et par un temps pareil! dit madame Constantin en s'interposant. Est-ce qu'elle a une voiture?

— Oh! non, madame, répondit le domestique, elle a dû faire tout le chemin à pied, car elle a l'air bien fatigué, et elle est mouillée jusqu'aux os.

— N'importe, reprit M. Constantin, contrarié d'avoir été interrompu dans sa quiétude; dites-lui que l'heure des affaires est passée pour aujourd'hui, et je ne peux pas admettre qu'on me dérange ainsi. Qu'elle vienne demain à la maison de banque.

Mais, en ce moment, M. Constantin remarqua l'expression d'intérêt et de compassion qui s'était peinte sur le visage de Berthe, sa fille aînée.

— Attendez, dit-il au domestique, au moment où celui-ci allait quitter le salon; dites à cette femme que si l'affaire dont elle a à m'entretenir est importante, elle me fasse passer son nom. Sans cela, je ne la recevrai pas.

Le domestique ne tarda pas à revenir.

Elle se nomme Renaud, dit-il.

— Renaud, Renaud, reprit M. Constantin... de la Chapelle; c'est, sans doute, la femme de ce... dites-lui que cela n'est pas possible, — qu'elle vienne à mon bureau dans la journée; à moins, pourtant...

Et il s'arrêta.

— C'est bon, c'est bon, ajouta-t-il, au bout d'un instant : faites-là entrer, et je vais aller lui parler.

M. Constantin quitta le salon, et revint après une absence de dix minutes au plus.

Il y avait un certain air d'animation sur son visage, et il murmurait quelques paroles, parmi lesquelles on distingua celles-ci : — Voilà, en vérité, une façon impertinente de s'introduire chez les gens!

— Qu'est-ce que voulait cette femme, mon ami? demanda madame Constantin; est-ce une demande qu'elle avait à te faire?

— Une demande très-déraisonnable, répliqua le mari; elle s'est montrée presque insolente, à force d'insister.

— De quoi s'agissait-il donc? reprit madame Constantin, dont la curiosité se trouvait excitée.

— En deux mots, voici le fait, répondit le banquier : le mari de cette femme est un petit commerçant, un libraire de peu d'importance, je crois; il a été assez fou pour se porter garant de son frère, qui me doit de l'argent, et, de cette façon, il s'est mis dans l'embarras.

— Ah! dit madame Constantin, d'un ton d'intérêt.

— Oui, continua le banquier. Aujourd'hui, ce Renaud ne peut payer la dette, et il perd la tête. Il craint que mon homme d'affaire ne donne suite aux menaces qu'il lui a faites. J'imagine qu'il m'a envoyé sa femme pour qu'elle fît appel à mes sentiments d'humanité.

— La somme est-elle considérable? demanda madame Constantin.

— Non, répondit le mari, quelques centaines de francs. Mais s'il n'était pas en état de payer, il ne devait pas répondre pour un autre, c'est ce que j'ai dit tout à l'heure à sa femme. Elle m'a répondu à cela d'une façon assez impertinente, que si c'était à recommencer, ils le feraient encore. Je lui ai répliqué naturellement que, les choses étant ainsi, ils devaient en subir les conséquences. Alors elle s'est mise à se lamenter, en disant que son mari n'était pas fort de santé, qu'il était malade de la poitrine; qu'elle avait une jeune famille à nourrir et à élever; que les temps étaient durs, et autres choses pareilles. Mais, comme je le lui ai dit, ils auraient dû penser à cela auparavant.

— Ainsi, si je ne me trompe, reprit madame Constantin, elle te demandait de renoncer à ce qu'elle te doit et de lui en faire la remise?

— Non, pas exactement du moins, elle n'a pas eu l'audace de s'expliquer aussi clairement, quoique, après tout, cela revienne au même. Non, elle venait me demander du temps pour payer, comme si le temps ne valait pas de l'argent. Elle a parlé de s'acquitter par à-compte; si je consentais à retirer le billet des mains de l'huissier, ce que, certainement, je ne ferai pas, et je le lui ai déclaré positivement.

— Mais est-ce que tu n'aurais pas pu lui accorder cette faveur, mon ami? se hasarda à dire madame Constantin.

— Certainement non, répondit le banquier. Quand une affaire de ce genre est allée si loin, je ne peux plus intervenir. Une fois qu'elle est sortie de mes mains, je ne m'en mêle plus, comme je l'ai dit à cette femme; si elle a des propositions à faire, cela regarde l'huissier et pas moi. Si l'on faisait les affaires de cette façon, l'on n'arriverait jamais à rien, et il serait inutile d'avoir un homme d'affaires à son service. D'ailleurs, tout le monde sait ce que valent de telles promesses; une fois que l'épée n'est plus suspendue au-dessus de leur tête, ils ne pensent pas plus à vous payer que s'ils ne vous devaient rien du tout. Est-ce que tout ce que je t'explique là ne te semble pas marqué au coin du bon sens, mon amie?

— Et que feront ces pauvres gens, s'ils ne peuvent pas payer? demanda madame Constantin, sans répondre à la question de son mari.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Oh ! sois tranquille, répliqua le banquier, ils trouveront bien moyen de s'acquitter. Ma chère Laure, ajouta-t-il, tu n'aurais rien compris aux affaires; tu n'as pas idée des mensonges que font ces gens-là, et des inventions auxquelles ils ont recours pour en arriver à leurs fins. Cette femme de tout à l'heure, pourquoi n'est-elle pas venue me trouver à ma maison de banque dans la journée, à une heure convenable, au lieu de se condamner à faire ce soir une course aussi longue et par le temps qu'il fait? Je vais te le dire : elle s'est imaginée qu'elle me prendrait par le côté faible, et que je me laisserais aller à la pitié, en la voyant fatiguée et mouillée jusqu'aux os, mais elle s'est trompée, et elle a vu à qui elle avait affaire. Ce qui m'a le plus ennuyé, ajouta le banquier, c'est l'audace qu'elle a eue de faire appel à un sentiment de chrétien, en me disant que ceux-là sont bénis qui se montrent miséricordieux, et autres choses du même genre. Ah! il y a des gens qui apprendraient tous les évangiles par cœur, s'ils pouvaient payer leurs dettes de cette façon; mais je suis trop vieux pour m'y laisser prendre.

En parlant ainsi, M. Constantin croyait réellement et de bonne foi qu'il avait été insulté; il était persuadé que la femme Renaud n'avait eu d'autre but, en venant ainsi le trouver, que de le tromper en se jouant de ses meilleurs sentiments. M. Constantin, malheureusement, avait vu plus d'une fois des personnes se servir de la religion comme d'un manteau, pour dissimuler leur malhonnêteté et leurs projets coupables. Aussi, dès que quelqu'un, dans une affaire, invoquait ses sentiments religieux, averti par une triste expérience, il concevait une défiance invincible.

M. Constantin était un homme d'une intégrité rigide. Il est vrai de dire que ses principes n'avaient jamais été mis à une épreuve bien difficile. La fortune l'avait toujours favorisé, et il n'avait jamais eu l'occasion de lutter pour rester fidèle à l'honnêteté. La stricte probité et l'imprudence de contracter une dette que l'on n'était pas en état de payer ne pouvaient dans son esprit se concilier dans quelque circonstance que ce fût. Il voulait bien, comme chrétien et par pure bienveillance, *donner*, mais il ne pouvait supporter de *perdre*. Ainsi, il était généreux envers ses domestiques, mais il les surveillait de près; il contribuait libéralement à plusieurs bonnes œuvres, mais dans ses transactions il n'était rien moins qu'indulgent. Je ne crois pas que M. Constantin eût jamais commis la faute de renouveler un billet ou d'oublier de réclamer un payement dû par quelqu'un tombé dans le besoin ou dans des embarras pécuniaires.

— Oui, oui, répéta-t-il après un silence de quelques instants, oui, je suis trop vieux pour me laisser prendre. Mais, ajouta-t-il, en voilà assez là-dessus. Allons, Berthe, ma chère enfant, mets-toi au piano et joue-moi quelque chose.

Berthe alla s'asseoir au piano; mais, pendant qu'elle se retournait, une profonde expression de tristesse assombrit pour un instant son visage pâle, et une larme tomba sur le cahier de musique qu'elle avait ouvert devant elle.

Cette larme, cette expression de douleur, échappèrent-elles à l'observation de son père? Le bonheur de M. Constantin semblait être attaché à la vie de sa chère Berthe, et chaque matin, chaque soir, il s'inquiétait, avec une tendresse et une anxiété inexprimables, de la santé de sa chère enfant.

Et elle était mieux, oh ! oui, beaucoup mieux maintenant qu'au commencement de cette saison rigoureuse; son père osait espérer, et ses espérances grandissaient de jour en jour.

Et pendant que la pauvre madame Renaud, la femme du petit libraire, parcourait d'un pas rapide, les joues baignées de larmes, le cœur gros et insensible au froid et à la pluie, la longue distance qui la séparait de la Chapelle, la charmante Berthe, pour plaire à son père et pour lui rendre son égalité d'humeur, chantait, de sa douce voix et en s'accompagnant elle-même, le morceau qu'elle savait lui être agréable.

Un mois s'écoula.

Un soir que M. Constantin était assis dans son fauteuil, sa femme s'approcha de lui :

— A propos, mon ami, lui dit-elle, est-ce que tu as des nouvelles de ces pauvres gens de la Chapelle ?

— Quelles gens, chère Laure? demanda le banquier. Je connais plusieurs personnes à la Chapelle.

— Je veux parler du mari de cette femme qui est venue te voir ici, un soir qu'il faisait si mauvais temps, qu'il pleuvait si fort.

— Ah ! les Renaud ! Oui, tout a été réglé : je t'avais bien dit qu'ils payeraient. Ils ont acquitté la dette et les frais la semaine suivante. J'avais complétement oublié cette affaire.

Encore une fois, une expression de douleur passa sur le pâle visage de Berthe. Elle, probablement, n'avait oublié ni cette soirée, ni la pauvre femme.

II

L'été était venu. On avait conduit Berthe à la campagne. C'était sa dernière espérance. Sa dernière espérance, disons-nous; nous nous trompons, car elle avait dans son âme une espérance sur laquelle la mort n'a aucun pouvoir; elle ne formait aucun autre désir pour elle-même.

Elle savait, disait-elle, qu'elle était venue là pour mourir, et elle ne désirait point qu'il en fût autrement.

— Pense donc, mon cher père, pense donc, ma chère mère, répétait-elle, être dans le ciel avec Dieu, y a-t-il une plus belle perspective de bonheur?

M. Constantin, maintenant, ne donnait plus guère de temps aux affaires. Là, dans la retraite qu'il avait choisie, loin du monde, pour sa chère Berthe, et où il avait accumulé tout le bien-être, tout le luxe que procure la richesse, on aurait peine à reconnaître en lui le banquier si affairé, si actif, dont la signature valait des millions.

Tous les jours, quand le facteur lui apportait ses lettres, il y jetait un coup d'œil à la hâte, et d'un air insouciant, répondait en quelques mots quand cela était absolument nécesaire, puis retournait bien vite auprès de sa fille bien-aimée.

Ses enfants plus jeunes étaient là aussi, mais ils étaient forts et bien portant : c'était sur sa fille malade que se concentraient toutes ses anxiétés paternelles.

M. Constantin craignait, tremblait que Berthe ne fût au au terme de son existence, mais il ne voulait pas le croire. A tout moment il attachait sur elle son regard inquiet, et son cœur battait d'espoir quand il croyait remarquer le moindre symptôme d'amélioration.

La première question qu'il adressait le matin à sa femme, qui partageait son chagrin, était :

— Comment va-t-elle ?

Et cette question, il la renouvelait à chaque heure de la journée.

Le ton dont il prononçait ces mots aurait touché le cœur du plus implacable ennemi de M. Constantin.

Enfin, arrivèrent de nouveaux symptômes qui ne laissaient plus d'espoir. Il y eut une consultation de médecins qui recommandèrent un climat plus chaud, le midi de la France.

Avec une rapidité que l'argent pouvait seul procurer, on se mit en route; et, au bout de quatre jours, la jeune malade, complétement résignée, toujours attachée à son espérance, respira l'air embaumé de la Méditerranée.

Mais tout fut inutile.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le père et la mère s'inclinèrent sous le coup qui allait les frapper, et murmurèrent d'une voix tremblante :

— Mon Dieu ! que votre volonté soit faite et non la nôtre !

Le moment suprême approchait

— Papa, maman, ma chère maman ! murmura Berthe, vous pensez que je vais mourir, n'est-ce pas ?

C'était le soir, le soleil venait de se coucher, et les ombres s'amassaient autour de la couche de la pauvre enfant. Depuis plusieurs jours, elle n'avait pas quitté sa chambre.

— Vous pensez que je vais mourir, cher papa et chère maman? répéta Berthe, doucement.

M. Constantin et sa femme ne répondirent que par des sanglots.

— Je sais que je me meurs, dit Berthe, après un court intervalle, et cela ne m'effraye pas... Oh ! non, non, car je me sens en paix et j'espère. »

Sa main, faible et transparente, reposait sur la couverture. M. Constantin la prit dans les siennes et la pressa contre ses lèvres.

— Mon père, chère mère, murmura Berthe, puis-je vous parler un peu ce soir? J'en serai incapable demain ; il y a longtemps que j'en avais le désir. Je t'en prie, ne me quitte pas, chère maman.

Le père baisa, de nouveau, la main de son enfant mourante... il lui était impossible de parler. La mère essuya silencieusement la sueur froide qui couvrait le front de sa fille chérie.

— Et tu ne te fâcheras pas contre moi, cher papa? continua Berthe.

— Me fâcher ! me fâcher contre toi ! dit M. Constantin, d'une voix pleine de larmes.

— Et tu feras ce que je désire ? murmura Berthe, d'un ton suppliant.

— Tout, tout ce que tu voudras, répondit son père, ému au delà de toute expression.

Qui, en effet, à une heure aussi solennelle, aurait pu refuser quelque chose à cette enfant, dont l'âme était prête à s'envoler vers Dieu ?

— Cette soirée où il pleuvait si fort, l'hiver dernier, papa, te la rappelles-tu? dit Berthe.

M. Constantin réfléchit un moment et secoua la tête, il lui était arrivé tant de choses depuis, qu'il avait bien pu oublier.

— Moi, je ne l'ai pas oubliée, cher père, reprit Berthe. J'y ai pensé bien des fois depuis. Je voulais toujours t'en parler, mais je n'osais pas. Cette pauvre femme, cher papa, tu ne te la rappelles pas ? Elle se nommait Renaud ?

La rougeur monta soudainement au front de M. Constantin.

— Cher papa, continua Berthe, je n'ai pas vu cette femme, mais j'ai retenu tout ce que tu nous en as dit, et j'ai pensé...

La jeune mourante hésita.

— Oui, mon enfant, qu'est-ce que tu as pensé ? demanda M. Constantin, d'une voix presque aussi faible que la sienne.

— J'ai pensé, cher papa, à cette recommandation de Jésus-Christ, que maman m'a enseignée : « Heureux ceux qui sont miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde. »

M. Constantin soupira ; il lui fut impossible d'articuler un seul mot. Si ces paroles lui avaient été rappelées dans un autre temps, et dans d'autres circonstances, il aurait combattu l'idée qu'elles s'appliquassent à lui, du moins ce qui concernait la femme Renaud et son mari ; mais, dans ce moment, et dans la bouche de sa fille mourante, elles lui semblèrent avoir une signification solennelle.

« Et, cher père, continua Berthe en rassemblant tout son courage, tu sais où il est dit : « Si ceux qui possèdent les richesses de ce monde repoussent leurs frères dans le besoin, comment pourront-ils avoir l'amour de Dieu ?

Cher papa, ajouta-t-elle, je suis sûr que tu as agi selon ce que tu as jugé bien dans ta conscience, mais...

— Non, non, Berthe, interrompit son père en pleurant ; c'est à des heures comme celle-ci que nous voyons les choses telles qu'elles devraient toujours nous apparaître. Je reconnais ma faute ; je me suis montré, en cette occasion, dur et inhumain ; j'ai eu tort. Que Dieu me pardonne d'avoir permis que la prospérité endurcit mon cœur. Mais je suis humble maintenant, ajouta-t-il.

— Ne parle pas ainsi, cher père, dit Berthe ; seulement, promettez-moi tous deux de satisfaire au désir que j'ai formé depuis bien longtemps. Maman, quand je ne serai plus, tu trouvera ma bourse dans le tiroir de ma table. Il y a de l'argent dedans ; tu sais que tu voulais que j'en eusse, et que mon oncle, pour ma fête, m'a envoyé un billet de banque. Je n'en ai pas fait usage, je n'en avais pas besoin. Eh bien, je voudrais, quand vous serez de retour à Paris, et que papa aura le temps, je voudrais qu'il s'informât de ce Renaud : Tu te souviens, cher père, que la femme te dit que son mari était, comme moi, poitrinaire. Peut-être qu'il se meurt maintenant, comme moi ; et la pauvre femme et ses enfants peuvent être dans le besoin. Si tu vois qu'elle t'ait dit la vérité et qu'elle soit malheureuse, voudras-tu lui donner mon argent ? Tu n'en as pas besoin, toi, n'est-ce pas, papa ? Et puis, il ne sera pas nécessaire de lui dire, tu sais, que c'est mon legs, le legs de la pauvre Berthe.

III

Au commencement de l'automne, un matin de bonne heure, un monsieur en deuil se dirigeait du côté de la Chapelle Saint-Denis. Le chagrin avait laissé des traces profondes sur son visage, et l'on sentait que son calme apparent n'était dû qu'à une lutte intérieure de tous les instants.

Après une marche de plus de trois quarts d'heure, ce monsieur s'arrêta enfin, regarda autour de lui, comme qulqu'un qui cherche quelque chose, consulta un mémorandum qu'il tira de sa poche et, après un instant d'hésitation, il entra dans une humble boutique située un peu plus loin.

— Pourriez-vous m'indiquer, demanda-t-il à la femme qu'il vit au comptoir, où je pourrai trouver un libraire qui habite de ce côté, et qui se nomme Renaud? Je m'étais imaginé qu'il demeurait dans cette maison ; mais il faut que je me sois trompé, ajouta-t-il, en jetant les yeux autour de lui.

— Je ne saurais vous dire, monsieur, répliqua la femme. Il n'y a pas longtemps que nous sommes ici. Renaud, répéta-t-elle, c'est, je crois, le nom de la personne qui occupait cette boutique avant nous, et il me semble avoir entendu dire que c'était un libraire, en effet.

— Savez-vous où il demeure, maintenant ? demanda l'étranger, avec une certaine agitation.

La marchande répondit qu'elle ne savait rien de ce M. Renaud.

— Les gens comme eux, ajouta-t-elle, assez sèchement, car elle voyait bien qu'elle n'avait pas affaire à un client, les gens comme eux n'avaient pas le temps de s'occuper de leurs voisins, ni de ce qui ne les regardait pas ; à plus forte raison ne s'inquiétaient-ils pas de savoir ce que devenaient ceux dont ils prenaient la place.

Elle avait entendu dire, cependant, que le libraire n'avait pas fait fortune dans la boutique, et cela était assez probable, à en juger d'après la façon dont allaient ses propres affaires, dit-elle.

— J'ai de sérieuses raisons pour vous adresser ces questions, ma bonne dame, repliqua le monsieur, avec douceur, et je

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

suis fâché de vous avoir dérangée. Mon nom est Constantin.

Mais le nom de Constantin, quelque réputation qu'il eût à Paris, dans le quartier de la finance, n'avait aucun prestige dans cette petite boutique de la Chapelle, et celui qui le portait se trouva sur le pavé de la rue, assez embarrassé de qu'il devait faire.

Mais M. Constantin était résolu et persévérant. Il s'informa à toutes les portes voisines, toujours sans succès. Beaucoup de gens à qui il s'adressait avaient connu la boutique comme étant celle d'un libraire ; quelques-uns même étaient des connaissances des Renaud, mais tous les renseignements qu'ils pouvaient donner sur leur compte, se bornaient à dire qu'ils avaient disparu au commencement de l'année, et que la boutique, pendant un certain temps, était restée inoccupée.

Le propriétaire de la maison, chez qui le banquier se rendit également, ne savait qu'une chose, c'est que les Renaud étaient d'honnêtes gens, mais pauvres, d'après ce qu'il avait cru observer. Il ignorait complétement où ils s'étaient retirés, mais il pensait, ajouta-t-il, qu'ils n'habitaient plus le quartier.

Toutefois, poursuivit-il, l'épicier qui faisait le coin de la rue, à gauche, pourrait, peut-être, mieux le renseigner : l'épicier et M. Renaud étaient, croyait-il, en relation d'amitié.

M. Constantin se dirigea immédiatement vers la boutique de l'épicier, avec l'espoir que là il serait plus heureux.

L. Bailleul.

(*La fin au prochain numéro.*)

REVUE DES MAGASINS

Si la mode, cette fée à l'imagination inépuisable, pouvait avoir dit son dernier mot, on serait tenté de croire qu'elle a confié à *la Châtelaine* le soin de le faire applaudir sous la forme du col *Médicis* sa plus récente création. Figurez-vous non pas le col roide et guindé de la reine de France qui fut la femme du Béarnais, mais un col en tulle noir, perlé, ruché, bordé de plissés en crêpe lisse, coquettement chiffonné à la façon de Gabrielle d'Estrées : col élégant, gracieux, seul complément possible des toilettes légères.

Pour la fin de la saison, *la Châtelaine*, voulant être agréable à sa nombreuse clientèle, s'est arrangée de manière à lui offrir, sur toutes ses marchandises en général, des avantages sans précédents. Nous devons signaler d'une façon toute particulière ses chapeaux en mousseline sur transparent bleu, rose, etc., pour la campagne et les bains de mer, un immense choix de parures en broderie anglaise, haute nouveauté ; une grande variété de charmants costumes pour les bains de mer ; des ruches et plissés de tout genre ; enfin, des éventails noirs, rehaussés de jolies peintures, au prix fabuleux de 2 fr. 45.

Par ce temps où la forme emporte le fond, l'accessoire a pris dans la toilette la première place. Nos lectrices seront donc bien aises de savoir que tous ces accessoires qui font la valeur du costume, guipure de laine ou fil, rubans, passementerie, effilés, se trouvent à *la Châtelaine* (34, rue du Bac), avec une profusion qui ne laisse que l'embarras du choix.

— La *ceinture Régente* convient également aux tailles rebelles et aux poitrines délicates ; le médecin et la couturière s'entendent à merveille sur ce chapitre, et sont du même avis en la recommandant aussi chaudement l'un que l'autre. Les mignonnes proportions de ce corset modèle, dont la coupe exceptionnelle est le secret de mesdames de Vertus sœurs, en font un objet hygiénique très-favorable aux femmes.

Quelle différence entre celui-ci et les anciens corsets, et ne doit-on pas avoir une certaine reconnaissance envers les créatrices d'un modèle aussi parfait ?

La *ceinture Régente* en gros tulle est la favorite du moment : rien de plus agréable à porter pendant les fortes chaleurs ; c'est le *mentor* le plus souple, le moins chaud, le plus léger que l'on puisse souhaiter, tout en ayant la fermeté voulue. Mais on suppose à tort que la *ceinture Régente* établie dans ces conditions ne *soutient* pas suffisamment et ne convient pas aux femmes un peu grosses ; c'est une complète erreur, et je ne puis la détruire qu'en donnant le ferme conseil de faire l'expérience de cette ceinture incomparable.

La tournure *Du Barry* est l'élément indispensable de toute toilette un peu recherchée, une personne du monde ne saurait s'en passer. Mesdames de Vertus, nous devons le constater, ne suffisent pas aux demandes qui leur sont adressées (12 rue Auber).

— N'avoir pas beaucoup d'argent et pouvoir acheter tout ce qu'on veut, n'est-ce pas un rêve ?

Rien n'est pourtant plus réel ; grâce aux idées philanthropiques de M. Crépin aîné (*de Vidouville, Manche*), on arrive à cette réalisation presque insensée. Avez-vous besoin d'un ou de plusieurs objets de mobilier ? vous faut-il un piano, une machine à coudre ? Vous trouverez tout cela 11, 13, 15, boulevard Ornano, vous pourrez également choisir là tout ce qui vous manquera en fait de toilette : linge, lingerie, tissus de toutes sortes, confectionnés ou non, soit pour hommes, femmes ou enfants.

La maison Crépin livre ses marchandises une fois la moitié du prix d'achat payé, et donne six mois pour régler le reste. N'est-ce pas précieux pour les petites bourses ou les gens momentanément gênés ? Avec un pareil système, les emprunts, toujours onéreux, deviennent inutiles, car si l'on emprunte de l'argent, c'est en général pour acheter : or ici on a fort peu à débourser. D'ailleurs, en cas d'absolue nécessité, on peut régler ses comptes en versant de petites sommes, à partir de un franc. Il y a toute une série de bons préparés à cet usage, et qui servent à établir les situations réciproques.

La maison Crépin a des employés spéciaux pour répondreaux clients ; ils se déplacent et vont à domicile offrir tous les renseignements nécessaires. Il suffit pour cela d'adresser une demande à M. Crépin aîné, à l'adresse ci-dessus.

SPÉCIALITÉS

Il est une excellente précaution à prendre en voyage, à la campagne et surtout au bord de la mer ; c'est de se servir du *Rowland's Kalydor*. C'est une excellente préparation anglaise, exclusivement composée de sucs de plantes exotiques, sans aucun produit minéral. Son action est parfaite sur la peau dont elle efface les rougeurs, boutons, taches de rousseur, etc., et à laquelle elle donne un éclat tout particulier.

Grâce au *Rowland's Kalydor*, le teint se transforme, le hâle disparaît, le blanc remplace le rouge, le changement le plus complet s'opère, un coup de soleil même est effacé. L'expérience a prouvé également que rien n'était meilleur en cas de piqûre d'insectes.

On peut se procurer des flacons de *Rowland's Kalydor* chez tous les pharmaciens et parfumeurs de France, particulièrement chez madame veuve Lamar, 151, rue Saint-Denis, où se trouve le principal dépôt.

— De tous côtés, on nous écrit que la *crème Simon* et la *poudre Figaro* font merveille, employées simultanément ; on nous remercie en même temps des renseignements précieux donnés sur de si excellentes compositions.

Le teint le plus abîmé reprend sa fraîcheur primitive, grâce au concours de la *crème Simon* ; ce cold-cream perfectionné adoucit la peau, enlève les rides précoces et donne au teint la fraîcheur de la première jeunesse.

La *poudre Figaro* achève l'effet produit par la crème Simon ; cette poudre est si fine qu'on n'en soupçonne pas la présence, et pourtant elle communique à la peau un velouté charmant.

Les femmes ont aujourd'hui tant de facilités pour être jolies, qu'elles seraient bien sottes de n'en pas profiter ; surtout lorsqu'il s'agit seulement de se servir de cold-cream et de poudre de riz. Mais c'est une thèse qui n'a pas besoin de grand développement ; en disant cela, je suis sûre que d'avance toutes mes lectrices sont de mon avis.

La *crème Simon* et la *poudre Figaro* se trouvent 3, boulevard des Italiens, à la *Tour de Nesles*. — Le dépôt central est chez M. Guin, rue Beautreillis, 23.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT ✻, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Le caractère général de la mode selon le sentiment parisien le plus élégant, quant à présent du moins, consiste en ceci : simplifier la forme, diminuer les garnitures, fondre les couleurs d'une façon harmonieuse, donner en un mot à la toilette un ensemble net et tranquille dont l'aspect n'étonne pas, mais charme.

On est revenu des costumes historiques plus ou moins défigurés, les couleurs tranchantes ne sont plus dans le goût du jour ; enfin, au lieu de chercher à cacher la femme sous un amas de fanfreluches, on veut la dégager en faisant valoir ses avantages naturels. De là, le corsage *cuirasse*, la tunique *cotte de mailles*, le tablier drapé, et la tunique russe à la Bulgare, qui est la dernière expression du goût de la haute fashion parisienne.

Ce à quoi une femme élégante doit tendre aujourd'hui pour la toilette, c'est à avoir une taille longue, mince et cambrée ; le reste du corps presque emprisonné dans une tunique ou un tablier, à devants plats, tendus et drapés sur les côtés derrière, pour se perdre sous les plis du jupon.

Voilà les données de la mode nouvelle ; à vous, chère lectrice, de mettre à profit ces renseignements de la façon la plus convenable, en tenant compte surtout de votre individualité afin de ne rien forcer, car il faut être gracieuse avant tout, et si l'on ne peut à volonté être belle, du moins il est facile d'acquérir la grâce : il suffit, pour cela, d'avoir du goût et de vouloir être aimable.

P. N° 216. — Costume de Jardin.

On s'est remis à porter avec un certain entrain la tunique-blouse ; j'en ai vu, au bord de la mer, de très bien établies ; ce genre convient aux femmes un peu fortes de leur nature ou qui le sont accidentellement. Une toilette, entre autres, en chevioltte havane : — Jupon à traîne légère, terminé par un plissé de quarante centimètres, dont la tête est marquée par un biais piqué. Tunique blouse à devants larges, flottants et très longs, garnis de boutons en os de même couleur ; le dos est ajusté à la taille par une ceinture invisible, qui maintient la tunique en dessous. Une ceinture apparente de même étoffe, repliée sur elle-même et fixée également à la taille par trois boutons, peut à volonté dessiner le corsage, en se boutonnant sur les devants. La jupe de la tunique est relevée sans façon derrière par des ganses passées dans les boutons de la ceinture. Large col marin, revers au bas des manches et poches, le tout garni sur les bords de cinq rangs de piqûres. — Rien de plus simple et qui ait meilleur air que cet ensemble.

La tunique-blouse se porte aussi bien en négligé qu'en toilette très habillée ; mais je ne l'ai vue établie qu'en étoffe de laine ou en tissu léger et transparent : grenadine, mousseline, canevas ; dans ce dernier cas, les garnitures sont élégantes : des dentelles surtout, souvent coquillées sur les devants où elles sont entremêlées de nœuds de ruban. Sous une tunique-blouse de ce genre, on met une jolie robe de soie.

Il y a en ce moment une grande lutte dans la cordonnerie : il s'agit de savoir qui l'emportera, de la chaussure à bout carré, ou de la chaussure à pointe arrondie. On a trouvé le moyen de tout concilier en faisant les deux genres. Seulement la bottine de fatigue, en cuir ou chevreau, doit avoir les bouts carrés légèrement bombés, afin de préserver la pointe du pied d'un contact trop rude ; la chaussure élégante, au contraire, se termine en pointe arrondie un peu recourbée. Le mignon soulier Louis XIV continue d'être fort en vogue ; avec lui, le bas de soie de couleur assortie à la toilette est tout à fait de rigueur.

A côté du bas de soie, inabordable pour certaines bourses, il y a un bas en fil d'Ecosse presque aussi joli et que beaucoup de femmes très élégantes adoptent. Il n'est plus de trousseau sérieux sans une série de bas de ce genre en toutes couleurs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Les stations thermales et les plages de l'Océan voient de plus en plus affluer les baigneurs. Vichy, Royat, Boulogne, Luchon, Uriage, Villers, le moindre village enfin où coule un filet d'eau, sont l'objet de l'empressement de la foule, et cela sans que l'élégance cesse d'y trouver son compte.

A Trouville, la comtesse de Moltke portait, l'autre jour, sur la plage, un costume d'une exquise originalité et d'une grâce achevée, bien qu'il fût fait avec les étoffes mêmes dont s'habillent les femmes de pêcheurs. L'idée de la comtesse fera certainement école parmi les individualités élégantes des bains de mer. Elle contient tout un programme pour les femmes qui sont aux eaux. Que de pittoresques toilettes, en effet, ne peuvent-elles se faire en employant, taillées par une main habile, les étoffes populaires particulières aux divers endroits où elles se trouvent! Chaque pays possède, en ce genre, un choix et une variété de tissus qui se prêtent à toutes les fantaisies et peuvent composer les costumes les plus charmants.

Les échos de la plage de Dieppe m'apportent quelques gracieux tableaux. Il est question notamment des soirées théâtrales organisées, dans les salons mêmes du Casino, par l'administration des bains, avec le concours des artistes du théâtre de Rouen. On y joue le vaudeville, la comédie et l'opéra, de façon à charmer le public élégant et dilettante qui forme l'auditoire. Les toilettes très soignées de l'assistance augmentent l'attrait de ces fêtes, qui offrent un certain caractère d'intimité rempli de charme. Tout le monde se connaît de vue et même de nom; les sympathies rapprochent les uns et les autres; on cause, on rit et l'on médit à qui mieux mieux! A onze heures, tout est fini, chacun rentre chez soi, et la vue de la mer, par une belle nuit étoilée, forme un spectacle plus attrayant encore que celui que l'on vient de quitter.

Les nuances claires dominent à ces soirées, le blanc surtout. On me signale quelques toilettes assez réussies; j'en détache celle-ci : — Robe de basin blanc, avec volants et broderie anglaise; seconde jupe garnie, au milieu du tablier, par une échelle de nœuds de ruban gros bleu, encadrés de broderie anglaise; celle-ci orne ensuite les bords inférieurs en remontant derrière, pour suivre l'ouverture de la jupe, dont les deux côtés se rapprochent par une cascade de plis et de nœuds.

Dans un autre ordre d'idées, particulièrement agréable aux femmes qui cultivent les passe-temps hippiques, nous trouvons encore une innovation à noter; il s'agit d'un gracieux détail de la mode concernant la façon des amazones.

On en fait beaucoup en satin de Chine, en toile de laine gris de lin, en toile de Saxe avec corsage sans manches, — les manches sont d'étoffes pareilles à la jupe, — en faille de couleur. Le chapeau est rond, en paille, avec voile de gaze assorti à la nuance du corsage. Sur le côté de celui-ci est une petite bride dans laquelle se passe un bouquet de fleurs. Quelques *sport-women* remplacent le bouquet par un mouchoir en batiste d'ananas de même ton que la jupe.

Rien de plus élégant et de plus juvénile que ce genre d'amazone; il s'harmonise à ravir avec la poésie des champs et des forêts.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des planches dans le texte.

P. N° 216 (*voyez page* 361).

Costume en linon blanc.—Jupon uni, à traîne légère; seconde jupe très-longue, gracieusement relevée près de la basque, par un nœud à bouts flottants en rubans gros bleu. Corsage ouvert du haut par un col montant et des revers rabattant sur des bouclettes de ruban bleu. La basque s'écarte devant où elle est plate, elle forme ensuite un plissé qui se continue derrière, et les petits côtés du dos se terminent en basques à revers qui retombent sur les plissés en question avec une boucle en nacre sur chaque pointe. La manche, plate et ronde dans le haut, est garnie de deux volants plissés très-hauts, fixés par des nœuds de ruban bleu, retenus eux-mêmes par une pointe rabattue du bord de la manche, avec une boucle sur l'extrémité. — Lingerie ruchée avec jabot. — Chapeau *Niçois* en paille et mousseline blanche, garni d'une touffe de petites églantines; brides en ruban bleu nouées sous le chignon.

G. N° 440 (*voyez page* 366).

1. — Première jupe en taffetas gros bleu à traîne unie. Seconde jupe en mousseline blanche sans tablier, terminée par un volant de 40 cent. coulissé du haut puis traversé par des biais en taffetas bleu. Polonaise en mousseline entourée d'un volant de 10 cent. et en plus devant, d'un plissé coupé par des bandes de taffetas. Un large pan de mousseline garni de même forme un nœud pour le pouff et retombe en un bout arrondi sur le côté. Corsage encadré de ruches et de rubans assortis, manches duchesse et nœud de ruban. Chapeau de paille, turquoise bleue et roses thé.

2. — Costume en toile écrue; première jupe à traîne unie. La seconde jupe forme un tablier carré et détaché des côtés, entouré d'entre-deux en broderie, de liserés en toile bleue, d'un petit plissé en mousseline et d'un volant de mousseline pour terminer. Cette même garniture encadre le reste de la jupe par derrière, où elle est légèrement relevée. Corsage ajusté et ouvert à plastron Eugénie, composé de trois plissés en mousseline formant brandebourgs, fixés par des nœuds de ruban. Les basques à longues pointes devant et derrière sont unies. Manches duchesse avec deux volants de mousseline fixés par une traverse en ruban et un chou de mousseline et de ruban. Lingerie ruchée en mousseline festonnée en bleu. Chapeau bergère en paille de riz, velours noir et fleur des champs.

G. N° 442 (*voyez page* 367).

TOILETTES DE VISITE A LA CAMPAGNE. — 1. Robe de toile bleue brodée de blanc. Jupon à traîne, garni en tablier de trois biais encadrés de bandes brodées, posés au milieu et de chaque côté. La traîne se termine par un volant brodé, haut de 30 c., surmonté d'un plissé de 25 c., puis d'un volant brodé de 20 c. Corsage entr'ouvert du haut, à basques pointues devant, *fuyantes* vers les côtés; une bande brodée, légèrement soutenue, suit tous les bords, et forme collerette autour du cou. Le dos est taillé de forme princesse avec la seconde jupe; celle-ci n'existe que derrière, où elle est relevée gracieusement, et se termine par une broderie. — Mantelet formant pélerine derrière, les devants sont assez larges du bas pour être drapés; puis relevés à la ceinture derrière, où ils se fixent sous la pélerine; même broderie qu'à la robe. — Chapeau paillasson, à diadème en velours noir, et fond marmotte en foulard à carreaux bleus et blancs. Voile de gaze blanche, recouvrant le tout et noué derrière.

2. Costume en toile d'Asie rayée écru et rouge brun. Jupon ras terre, entouré de cinq volants plissés très fin, dont les rayures sont contrariées les unes étant en biais, les autres en large. La seconde jupe a les rayures en large; c'est une longue écharpe dont les bords sont garnis de plissés à rayures en biais; elle est relevée par des plis fixés derrière sous des nœuds en velours noir. Corsage entr'ouvert, à basques courtes devant, avec postillon plat et fendu derrière; plissés à rayures en biais posés sur tous les bords. Nœud de velours noir à l'ouverture du corsage et au-dessus du plissé des manches. — Chapeau en paille *malines*, garni de velours noir et de coquelicots.

Description de la planche coloriée n° 1134.

1. Toilette de taffetas et crêpeline. — Jupe de taffetas garnie dans le bas de petits volants froncés et en biais. Tunique de crêpeline, ornée d'un large entre-deux de guipure blanche posé au-dessus d'un petit plissé de taffetas; cette tunique est arrondie devant en tablier et drapée derrière. — Petit mantelet de crêpeline noué devant et orné d'une même guipure large et d'un plissé de taffetas. Collerette montante derrière et ouverte en châle devant. — Chapeau de mousseline blanche garni de taffetas bleu et d'une guirlande de roses.

2. Toilette de foulard croisé. — Jupe ornée dans le bas de deux volants plissés de 25 centimètres de hauteur. Polonaise ajustée, drapée de chaque côté et derrière, encadrée d'un biais et d'une frange; volant froncé formant collerette ouverte; écharpe frangée, garnie d'un large biais de crêpe de Chine marron. — Chapeau de paille anglaise assortie à la toilette, garni de foulard écru, de crêpe de Chine marron, d'une aigrette de plume noire et d'une touffe de bluets.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CAUSERIE

— L'avez-vous vue ? — Qui cela ? — Celle dont tout le monde s'occupe. — L'exposition de la ville de Paris ? — Il s'agit bien d'exposition ! — Alors je cherche en vain... — Comment ! vous ne comprenez pas que je veux parler de la comète ? — Ah ! la comète de Coggia ? — De Coggia, si vous voulez ! — Oui, oui, je l'ai vue. On dit que c'est elle qui nous vaut les chaleurs dont nous sommes accablés ? — Parbleu ! les comètes n'en font jamais d'autres. Un vrai fléau que ces astres-là !

Tel est, avec de nombreuses variantes dans ses développements, le thème des conversations qui se succèdent depuis quelques jours. De là à décider qu'il n'y a d'habitable que Dieppe ou Cabourg, et que le devoir de tout être qui se respecte est d'aller chercher au bord de la mer un refuge contre la chaleur, il n'y a évidemment que la distance d'une gare à une autre. Aussi les chemins de fer sont-ils littéralement envahis, et c'est à qui s'enwagonnera pour l'amour de la verdure et de l'eau.

Pendant ce temps, les quelques Parisiens qui ne sont pas en villégiature, — *rari nantes in gurgite vasto*, — vont se répandant par flots là où ils espèrent, eux aussi, trouver l'ombre et le frais. On comprend bien que nous ne voulons pas parler des théâtres, ces étuves perfectionnées, mais du bois de Boulogne, du Concert des Champs-Elysées, et surtout des écoles de natation disséminées le long de « ces bords fleuris qu'arrose la Seine, » comme disait jadis Mme Deshoulières. Lesdites écoles sont littéralement prises d'assaut : aussi font-elles des recettes fantastiques. Dimanche dernier, il a été délivré, dans les divers établissements de ce genre qui s'échelonnent depuis le pont de la Concorde jusqu'à Bercy, plus de 60,000 billets. Voyez-vous d'ici le fleuve occupé par 30,000 tritons et autant de milliers de naïades ? Une véritable armée de poissons à deux pieds !

A vrai dire, on ne saurait en vouloir à ces citoyens des deux sexes d'aller demander à l'eau douce ou aux flots salés des distractions qu'il leur serait impossible de trouver ailleurs. La politique, par le temps qui court, est moins attrayante que jamais, et c'est à peine si, de temps à autre, elle fournit matière à quelque anecdote intéressante. Une lettre de M. de Montalivet, en remettant en évidence la personnalité de l'ancien administrateur de la liste civile du roi Louis-Philippe, a eu cette bonne fortune de rappeler un trait qui mérite d'être cité et que nous nous empressons de saisir au vol.

Le roi Louis-Philippe, à l'exemple de Napoléon Ier, ne montait jamais que des chevaux qualifiés en Normandie du nom de *bidets d'allure*. C'était le marquis de S... qui était chargé des achats pour l'écurie royale, et il paraît qu'il y mettait plus de bonne volonté que de connaissances réelles en matière hippique. Les chevaux réformés du prince se vendaient, en effet, trois louis et même moins. Un jour, M. de Montalivet va visiter les écuries du roi. Il aperçoit, parmi les acquisitions du marquis de S..., un cheval taré et en fait l'observation.

— Monsieur le comte, répond vivement M. de S..., j'ai acheté ce cheval d'un pauvre paysan qui avait besoin qu'on lui fît la charité.

— Eh ! monsieur le marquis, répéta alors M. de Montalivet, il fallait lui donner cinq cents francs de la part du roi, et lui laisser son cheval ! ...

Revenons à la comète de Coggia, — puisqu'il faut l'appeler par son nom, — afin de noter une innovation qu'elle vient de faire éclore de l'autre côté du détroit.

On sait que la saison de Londres s'est brillamment terminée, le 22 juillet, par une réunion tenue à Marlboroug-House, résidence du prince et de la princesse de Galles. Un bal travesti avait été organisé, dans lequel se sont montrés sous les formes les plus gracieuses et les plus variées les costumes fantaisistes et historiques de toutes les époques. Quelques dames, et des plus autorisées dans le domaine de la mode et de la beauté, ont adopté, dit-on, à cette occasion, le costume de la comète de 1874 (nous n'en n'avons malheureusemnt pas la description) et l'on aurait, de plus, dansé un quadrille composé pour la circonstance et placé sous l'invocation de l'astre chevelu. Est-ce là ce qu'en France on appelle une danse échevelée ?

Un autre écho de Londres qui mérite d'être noté, c'est l'ingénieuse et poétique disposition qui avait présidé au souper du dernier bal de la duchesse de Sutherland. Les tables étaient de douze couverts, ayant chacune une présidente qui vous ralliait à la fleur qu'elle portait au corsage. Vous étiez invité ou à la table des roses, ou à celle des géraniums, ou à la table des gardenias. Chaque cavalier recevait, pour la porter à la boutonnière, la fleur indicatrice de sa table. L'idée a eu le plus grand succès, et le souper des fleurs restera un des heureux souvenirs de la saison.

Puisque nous sommes sur les bords de la Tamise, ne les quittons pas sans constater que les Anglais sont quelquefois d'une humeur passablement facétieuse. Il a paru dernièrement dans un journal quotidien l'annonce suivante :

« Si le *gentleman* qui a été assez aimable pour prendre un porte-cigares qui n'était pas le sien, au bal de Mrs. John Loyd, le 30 Juin, veut bien le renvoyer à son propriétaire, James's Club, Piccadilly, on l'autorise à garder pour lui le pardessus qui le renfermait. »

Nous aimons à penser que le *gentleman* en question aura poussé la courtoisie jusqu'à déférer immédiatement à cette gracieuse invitation.

Ludovic Sauveur.

AU CONSERVATOIRE

Cette époque de l'année ramène, pour le Paris artiste, des journées à sensation sur lesquelles il y a, au point de vue mondain, quelques utiles impressions à donner : je veux parler des concours du Conservatoire. Ces concours, d'où sort l'illustration lyrique et dramatique de notre pays, appellent une réforme bien nécessaire : l'abolition de la tenue de ville pour y prendre part dans l'opéra et la comédie, et l'obligation du costume.

La façon de porter le costume fait partie de l'art théâtral, et les concours, à l'adopter, ne deviendraient que plus complets. Et puis, c'est vraiment par trop compter sur l'illusion scénique que de nous montrer *Clytemnestre* en crinoline ou *Hamlet* en habit noir : l'élève tombe alors fatalement dans le grotesque, et le sentiment qu'il en a paralyse ses moyens. Il comprend qu'il offre une parodie, là où il voudrait rendre aussi parfaitement que possible l'œuvre originale.

Si le sexe fort au Conservatoire a le droit de n'imputer qu'au règlement le ridicule que lui apporte son habillement dans les concours, il n'en est pas tout à fait de même du sexe faible. Avec les accommodements que comporte aujourd'hui la mode pour les femmes, l'élément féminin de la rue Bergère pourrait, sans manquer à la lettre du règlement, concourir sous des ajustements conformes à l'esprit de ses rôles.

Au lieu de cela, les élèves arborent toutes des robes de mousseline blanche de coupe abominable ou des toilettes de bal du goût le plus extravagant. Ah ! qu'elles sont peu artistes en la façon de s'habiller, les Célimènes et les Aramintes du faubourg Poissonnière, et que leurs jupes sentent bien la loge de portière où elles sont coupées ! Notez qu'avec la même étoffe, la plupart

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

du temps, mais avec une autre façon de la tailler, elles seraient vêtues à souhait. Une jolie toilette, en effet, n'est pas, comme on le croit trop généralement, une robe qui coûte cher. Une femme peut être habillée comme une duchesse avec une robe d'un louis, et *mise* à faire peur avec mille écus d'étoffe ou de garniture sur le dos.

Une jolie toilette, c'est une toilette appropriée non-seulement à la figure, à la taille, à l'âge de celle qui la porte, mais encore au milieu où elle se produit. La coupe, la nuance et le choix des ornements en font la distinction.

Mme de Girardin, jeune fille et sans fortune, fut accueillie en entrant dans sa loge, à la première représentation d'*Hernani*, par une triple salve d'applaudissements, soulevés par sa sculpturale beauté et la grâce achevée de son ajustement. Or, savez-vous en quoi il consistait? En une simple robe de mousseline blanche coupée par une écharpe bleue. « Toute ma toilette ne me coûtait pas plus de vingt-huit francs, » disait-elle le lendemain au duc de Montmorency.

La coupe de la robe, son harmonie parfaite avec le suave visage de celle qui la portait, avaient causé cet enthousiasme d'une salle composée de poètes, de peintres et de sculpteurs épris de la forme. Théophile Gautier en témoigne : ce fut en l'honneur de la femme, non du poète, qu'eut lieu l'ovation.

A défaut de la création d'une chaire qui apprenne aux élèves du Conservatoire l'art de s'habiller, — art très nécessaire, je le répète, dans la carrière théâtrale, où il faut représenter toutes les conditions sociales, et qu'ignorent trop d'artistes patentés, — le ministre des beaux-arts ferait preuve d'un goût éclairé en décrétant l'obligation du costume pour certaines parties du programme. Les vestiaires des théâtres subventionnés fourniraient à la pratique de ce décret sans qu'il devienne une cause de dépense pour les élèves, et les concours y trouveraient un complément très appréciable.

L. Sport.

LA VIE PARISIENNE

Depuis longtemps les bons esprits souhaitaient que des noms d'inventeurs célèbres fussent donnés aux rues des quartiers industriels.

L'édilité parisienne vient d'exaucer ce vœu, et elle a donné à une rue de Belleville le nom d'Alexandre Dumas. Elle a considéré que l'auteur des *Mousquetaires* était un inventeur ingénieux et puissant, et que notamment il avait inventé l'Histoire de France.

Vous croyez que je veux rire! Sans les récits plaisamment erronés du gai conteur, la foule en serait encore à se demander ce que pouvaient bien être ces messieurs de Guise, ce cardinal-ministre dont le souvenir préside aujourd'hui aux destinées d'un café, cette gracieuse duchesse de La Vallière dont la mode ne dédaigne pas d'emprunter le nom, et tant d'autres personnages!

*
* *

A propos d'instruction publique, il reste encore tant à faire en France sur ce chapitre, qu'on a pu dire un jour, avec raison, dans une réunion de gens d'esprit :

— L'instruction devrait être gratuite pour les élèves, et obligatoire pour les professeurs!

*
* *

Une preuve que le beau style ne s'est pas réfugié chez les Auvergnats du quartier Mouffetard.

Dernièrement on pouvait voir, collée à une vitre, non loin de la place Maubert, une pancarte sur laquelle se détachaient ces mots :

X..., RÉTAMEUR CHAUDRONNIER,
Étame tous les jours quand y en a.

*
* *

Voici ce que nous avons découvert dans les *Petites Affiches* :

« Une dame *encore bien*, ayant quatre-vingt mille francs, désire épouser un officier en retraite DÉCORÉ. »

On ne dira pas que la décoration est sans prestige, puisqu'on la recherche en mariage!

La dame encore bien (cet *encore bien* est d'une modestie diablement inquiétante) n'a eu qu'un tort : c'est de n'avoir pas indiqué de quel ordre elle voudrait que son mari fût décoré.

Il ne faudrait pourtant pas que, le jour de la cérémonie, — la corbeille étant déjà achetée, — le mariage fût rompu pour cause d'incompatibilité de couleur entre le ruban du futur et ceux de la dame *encore bien*!

A. Z.

VOYAGES ET VOYAGEURS

Nous avons connu une femme de beaucoup d'esprit qui avait de singulières idées en fait de voyages ; elle ne les aimait pas, et, pour soutenir son opinion, elle avait créé une foule de petits paradoxes à l'aide desquels elle justifiait, sinon victorieusement, du moins très spirituellement, son antipathie pour le plus petit déplacement de villégiature.

Elle avait coutume de dire, entre autres choses, que les personnes, les amis qui pouvaient se passer les uns des autres pendant quinze jours, supporteraient sans peine une plus longue absence et même une séparation sans terme, et dès lors, continuait-elle, je me défie de ces affections de si facile accommodement.

On voit combien ce raisonnement était spécieux. Nous ne partageons pas exactement les mêmes théories. Pour nous, celui qui est défaillant à l'endroit des voyages, est incomplet au point de vue de la sociabilité. Ses opinions sont tout d'une pièce, il est exclusif dans ses goûts, et ce sont toujours ses primitives impressions qui prévalent en lui et le rendent parfois insupportable Il manque de cosmopolitisme, ce sentiment qui rend les relations si douces partout où l'on se trouve. Les voyages, philosophiquement parlant, ont aussi du bon : ils nous apprennent, en nous le redisant sans cesse, que nous ne sommes que de passage ici-bas, et sous le rapport des affections, nous pensons que celles qui ne sauraient résister aux effets de l'absence ne méritent guère d'être regrettées. L'absence est la suprême pierre de touche des sentiments. Ulysse était de cet avis, et les Napolitaines, le jour où elles ont formulé le fameux axiome : *loin des yeux, loin du cœur*, ont donné la mesure de la confiance qu'on devait mettre en elles.

Un touriste est généralement un homme calme, bien élevé, d'humeur douce et causeur intéressant, comme tout homme

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

qui a beaucoup vu et beaucoup retenu. Leur nombre tend chaque jour à diminuer. Rien de plus rare, en effet, que de rencontrer maintenant un compagnon de route ou un voisin de table d'hôte qui sache causer. Quelques-uns babillent, d'autres jasent, discutent ou vous parlent à perte de vue de leurs affaires personnelles, mais peu savent causer dans la véritable acception du mot. Le touriste élégant et de bonne compagnie fait place aujourd'hui au voyageur bruyant, vulgaire ou silencieux comme un mannequin, parfois cracheur et toujours fumeur. On ne parle plus ; en revanche, on fume à outrance et on lit pour s'isoler.

Ce n'est plus que par hasard qu'on rencontre le touriste homme du monde, et si vous demandez en quoi l'on peut d'abord reconnaître l'homme du monde en voyage comme dans un salon, nous dirons qu'à cet égard il existe un diagnostic infaillible. L'homme du monde, en compagnie de ses semblables, ne parle jamais d'affaires. Il efface avec soin son individualité pour laisser celle des autres se produire. A l'encontre des hommes ordinaires, le soin qu'il met à ne point parler d'affaires est caractéristique.

Ecoutez la conversation des autres : dès qu'ils sont réunis, ils abordent immédiatement le terrain de la grosse politique ou celui des spéculations et de la finance. Leur préoccupation est d'attraper de l'argent. Ils ont toujours une entreprise lucrative à vous proposer, une affaire en participation, l'exploitation d'une usine, un prêt sur contrat d'obligation, des actions à placer d'un rendement merveilleux. En un mot, leur idée fixe est de se tendre sans cesse des embûches.

L'homme du monde, lui, vous parle de vous-même et des vôtres, de beaux-arts, de littérature, de voyages, de sport. Il a d'amusantes historiettes à vous dire et de fugitives appréciations à vous faire sur les choses et les personnages importants du jour.

Allez des Pyrénées aux Ardennes, de la Bretagne au Jura ou aux Alpes-Maritimes, allez à nos villes d'eaux et de plaisance, partout cette différence vous frappera. Et pour peu que vous ayez en vous des goûts, des instincts, des habitudes d'homme de bonne compagnie, vous serez contraint, à de fort rares exceptions près, de rechercher le monde étranger ou le monde cosmopolite pour vous trouver dans un milieu moral qui vous agrée.

Triste transformation ! Mais ce qui ne change pas en France et ce que l'on peut constater à chaque station de nos chemins de fer, c'est la tenue pitoyable de nos hôtelleries de province. La plupart sont des bouges qui attestent, aujourd'hui comme il y a soixante ans, le peu de propension qu'on a chez nous pour tout ce qui tient au confort et à la civilisation pratique. On est honteux de l'insouci qui préside à l'aménagement de nos hôtelleries. — « Ce que vous demandez, monsieur, est à l'entrée du jardin, » ou bien c'est au grenier, mais je ne vous conseille pas d'y monter, c'est un casse-cou, mieux vaut encore que vous traversiez la cour. Et cela vous est répété partout, en Bretagne, en Normandie, aux environs de Paris comme dans le Midi, comme aussi dans ces provinces de l'Est qui nous séparent de l'Allemagne aux yeux de qui nous aurions un intérêt d'amour propre à nous montrer au niveau de la supériorité que nous revendiquons sur elle à plus d'un titre.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces régions sont généralement habitées par des populations qui se piquent de libéralisme. Elles veulent des institutions avancées et vraiment elles devraient bien s'attacher, avant de songer à les obtenir, à prouver qu'elles en sont dignes. Le plus étrange, c'est que personne ne se plaint de cet état de choses. Le voyageur français accepte tout d'un cœur léger ! On le rançonne, on ne lui donne à peu près rien pour son argent, il est mal servi, mal couché, souvent mal nourri, il paie et *se tait sans murmurer*.

Que de fois nous avons dit cela ! Mais que faire, si ce n'est nous répéter, quand nous voyons toujours ces hôtelleries de France dans le même état de barbarie ?

Eugène CHAPUS.

THÉATRES

OPÉRA. — La salle Ventadour s'est mise, le 15 juillet, en frais de première représentation, et nous avons pu enfin entendre l'*Esclave*, opéra en quatre actes et cinq tableaux, paroles de MM. Edouard Foussier et Got, musique de M. Edmond Membrée. Cet ouvrage était terminé en 1852. Accepté successivement par MM. Roqueplan, Crosnier et Perrin, il était en répétition au théâtre Lyrique sous la direction de M. Martinet, lorsque la guerre éclata. Après de nouvelles vicissitudes, il vient enfin de paraître devant le public avec un succès qui pourra être contesté, mais qui ira chaque jour s'affermissant.

Le sujet de *l'Esclave* est contenu dans cette loi : « Toute femme libre ayant commerce avec un esclave devient esclave elle-même. » Paula aime Kaledji, que les malheurs de la guerre ont soumis au comte Vassili. Ce dernier, moitié don Juan, moitié cosaque, est épris des charmes de Paula et lui offre sa main. Paula refuse en disant qu'elle aime Kaledji. Tout devrait être pour le mieux, si le pope Paulus, son père, austère observateur de la loi, ne tenait pas sa fille pour déshonorée et ne lui disait qu'il l'aime mieux morte qu'esclave. Kaledji n'a qu'une ressource : organiser la guerre servile. Le nouveau Spartacus est vaincu et tué, et c'est parmi les morts que Paula retrouve son amant. Alors elle s'écrie :

La loi veut que l'esclave entraîne sa complice :
Qu'elle soit donc bénie, et qu'elle s'accomplisse !

Elle se frappe avec le poignard de celui qu'elle a aimé et tombe sur le corps de Kaledji. Surviennent Paulus et Vassili.

VASSILI.

La loi triomphe. Allons ! viens me livrer Paula.
Elle est à moi !

PAULUS, *lui montrant le cadavre de sa fille.*

Prends-la !

Ce dénouement, si conforme au milieu dans lequel se meut l'action, ajoute, par sa rapidité même, à l'intensité du drame.

Dans la partition, se retrouvent les caractères généraux du talent de M. Membrée : la clarté et la souplesse, qualités éminemment françaises. La sincérité de la musique, la simplicité des moyens qu'il emploie, son grand art d'écrire net, vocal et mélodique, son système d'expression toujours scénique et restant dans les limites du vrai, en font un des rares conservateurs de l'honnêteté musicale. Et voilà pourquoi ce compositeur a attendu vingt-deux ans. Triste moralité, si elle n'enseignait pas en même temps qu'à force de labeur, de volonté, de conscience, on parvient à surmonter les obstacles accumulés par la routine et la malveillance, et à conquérir d'un seul coup la place qui vous est due.

Les interprètes de cette œuvre ont tous fait leur devoir : Mlle Mauduit, MM. Gailhard, Sylva, Bataille, Lassalle, et, dans le ballet, Mlle Beaugrand, ont rivalisé de talent et contribué autant qu'ils l'ont pu à venger M. Membrée de ses vingt-deux ans d'attente.

HOP-FROG.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE 6, N° 440. — DESCRIPTION, PAGE 362.

TOILETTES DE VILLE D'EAUX

Modèles de Mlle Marie Bataillon (5, rue Thérèse).

Jules David

A. Lévy, Imp. r. des Marais, 66.

Ad. Goubaud et Fils Edr. Paris

1154

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Chapeaux et Robes de Mlle Mme Bataillon, rue Chérèse, 5.

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon _ Parfums de Violet, Boul.d des Capucines 12.

Jupons et Tournures de P. de Plument, rue Vivienne, 33.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Son 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE

PLANCHE G. N° 442. — DESCRIPTION, PAGE 362.

TOILETTES DE CAMPAGNE

Modèles de Mme Hermantine Du Riez (8, rue Halévy)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

FLEUR-DES-BATAILLES

(NOUVELLE)

Je pense que vous n'avez pas connu M. Le Bohic, adjoint au maire de Saint-Jean-sur-Vilaine, dans le canton de Vitré : c'était un homme fort recommandable de tout point. Son maire le tenait en sincère estime, et monsieur le recteur l'appelait volontiers père Guillaume, ce qui peut donner une idée de la considération dont il jouissait auprès du clergé de sa paroisse.

M. Le Bohic était vert encore et gaillard, bien qu'il eût soixante et quelques années. Son front chauve avait plus de balafres que de rides, et, sans une balle qui lui avait fracassé le genou au temps de la chouannerie, il aurait été aussi ingambe que pas un adjoint de son âge.

Il était, de son métier, rebouteur, ou, si mieux vous aimez, chirurgien.

Ce dernier mot, néanmoins, exprimerait mal la position de M. Le Bohic, attendu qu'il exerçait son utile industrie en dépit de la faculté. Sa réputation s'étendait fort loin des deux côtés de la Vilaine ; il reboutait tous les membres qui se cassaient à deux lieues à la ronde.

Sa maison, couverte moitié de chaume, moitié d'ardoises moussues, s'élevait à l'extrémité du bourg de Saint-Jean, et s'ouvrait sur un petit sentier qui descendait tortueusement jusqu'à la Vilaine. Au-delà de la rivière, s'étendent de vastes prairies fréquemment inondées et coupées par d'innombrables ruisseaux que bordent des haies de saules. M. Le Bohic habitait cette modeste demeure avec une enfant de quinze ans, sa petite-fille, dont il parfaisait l'éducation en lui apprenant à lire dans de vieux almanachs.

Quand il ne parcourait pas les campagnes, monté sur son bidet borgne, on le trouvait toujours assis auprès de sa fenêtre, le nez pris entre deux lunettes larges comme des écus de six livres, méditant, fumant et buvant du cidre. A sa droite était un gros chat noir qui n'avait rien de très remarquable; à sa gauche, un vieil épagneul, aux yeux chassieux, à l'oreille festonnée par la dent des renards, à la tournure fainéante et comme affaissée. La petite fille de quinze ans vaquait dans un coin à quelques menus ouvrages, et chantait tant que durait la journée.

A la croisée, un merle, dont une longue captivité avait usé les plumes, sifflait mélancoliquement et regardait l'espace comme un gourmet nécessiteux regarde les saumons géants de l'étalage de Chevet.

L'ameublement était celui de toutes les demeures villageoises : une table flanquée de deux bancs rouges, un bahut à serrure de cuivre, une armoire historiée, une pendule en caisse et un dressoir. Au-dessus de la cheminée, un fusil et un tromblon formaient sautoir et donnaient au tableau une arrière-nuance belliqueuse, qui, du reste, était parfaitement en harmonie avec l'extérieur sévère et hardi de M. Le Bohic. Celui-ci portait le costume des paysans de la Bretagne, qui consiste en une veste de toile, feutrée de laine, sur gilet à revers ; culotte flottante de velours, hautes guêtres boutonnées jusqu'au genou, et chapeau représentant exactement une moitié de fromage de Hollande fichée au centre d'un parapluie renversé. Vieillard, jeune fille et mobilier, tout était d'une propreté irréprochable, chose rare et qu'il faut mentionner comme une exception, très digne d'éloges, aux habitudes héréditaires des naturels de l'Ille-et-Vilaine.

Entre M. Le Bohic et moi, la connaissance se fit de façon ou d'autre, fort simplement, autant qu'il m'en souvienne. Nos premiers rapports ne présentèrent pas la moindre circonstance qu'on puisse accommoder en drame ou en récit. Lorsque je paraissais sur le seuil, il soulevait son grand chapeau, s'inclinait avec une grave et douce courtoisie, et disait à sa petite-fille :

— Fleurette, sers-nous un pot, mon enfant.

Fleurette apportait à deux mains une large cruche de cidre, qu'elle posait sur la table en me faisant une belle révérence.

— Va, mon bijou, reprenait M. Le Bohic, tu compteras les oies dans la prairie, et tu diras un *Ave* à la Croix-des-Batailles. Ton aïeule t'entendra, ma fille : ta mère aussi ; elles souriront toutes deux dans le ciel.

Fleurette tendait son joli front blanc, recevait un baiser et descendait en sautant le sentier qui mène à la rivière. Je la suivais longtemps du regard, admirant sa taille souple, qui n'était point celle d'une paysanne, et les boucles molles de ses longs cheveux blonds. M. Le Bohic mettait fin à cette contemplation en me versant une pleine écuelle de cidre, politesse qu'il accompagnait, en guise de toast, d'une énergique bouffée et d'un demi-salut.

Après cela, il me demandait des nouvelles de la ville, et je lui répondais : — « Rien de nouveau. » Sa curiosité se trouvait satisfaite. Nos entretiens dépassaient rarement cette limite ; aussi j'estimais fort M. Le Bohic, et il avait, j'ose m'en prévaloir, une extrême confiance en moi.

Un jour, c'était pendant l'automne de 1829, la maison me parut avoir pris sa physionomie du dimanche. Le grand chapeau de M. Le Bohic portait une cocarde blanche, et Fleurette avait un bouquet au côté.

— Quelle nouvelle de la ville ? me demanda le brave homme par habitude.

— Rien de nouveau, répondis-je de même.

Fleurette, qui revenait à ce moment avec la cruche, s'approcha de moi et tendit en souriant sa joue rose.

Qu'eussiez-vous fait ? Moi, je reculai de trois pas.

— N'ayez pas peur, dit M. Le Bohic ; la petite veut vous embrasser : c'est sa fête.

— C'est aujourd'hui la Sainte-Catherine, ajouta Fleurette qui tendit sa joue de rechef et fit la révérence.

Si quelqu'un autre que le vieil adjoint eût pu voir la manière gauche dont je rendis cette accolade si franchement offerte, je serais devenu le plus mortel ennemi de ce quelqu'un.

Heureusement, il n'y avait là que le chien, le chat et le merle.

La petite fille s'en alla compter les oies dans la prairie; je bus deux écuelles de cidre pour paraître brave. M. Le Bohic me regarda d'un air inquiet, comme quelqu'un qui a quelque chose à dire.

— C'est sa fête, répéta-t-il enfin ; la petite a un nom de sainte comme il convient à la fille d'un chrétien, et quand je l'appelle Fleurette, c'est une manière.

— C'est évident, répondis-je, occupé que j'étais à me demander pourquoi Fleurette m'avait fait reculer de trois pas.

M. Le Bohic cligna de l'œil mystérieusement et jeta un regard vers les deux fusils suspendus au-dessus de la cheminée.

— Le bon temps était le bon temps ! reprit-il avec emphase ; mais c'est une triste histoire... Pauvre Fleurette !

— A sa santé ! m'écriai-je en levant l'écuelle.

Le vieil adjoint tressaillit et me serra le bras.

— Dieu ait son âme ! murmura-t-il ; elle est morte depuis trente-cinq ans.

Ce fut à mon tour de tressaillir. Je tournai involontairement la tête vers la prairie, où la petite fille bondissait et se jouait dans les hautes herbes ; sa fine taille me parut d'une ténuité surnaturelle.

— Depuis trente-cinq ans ! répétai-je.

— Trente-cinq ans et six mois.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Et six mois !... Mais je viens de l'embrasser.

M. Le Bohic ne m'entendait pas : ses souvenirs, soudainement éveillés, le reportaient vers des temps lointains. Il s'égarait dans ces sentiers perdus du passé, où l'âme retrouve péniblement la route jadis parcourue, et salue, étonnée, des visages amis que les années n'ont pu vieillir.

— Elle était bien belle ! reprit-il lentement, plus belle encore que Catherine, plus belle encore que toutes les autres femmes !... Puis, sa fille grandit et devint un ange de grâces... Puis, la fille de sa fille... Vous l'avez vue : c'est Catherine !

— Fleurette ! interrompis-je.

— Fleur-des-Batailles ! prononça tout bas le vieillard.

Ce mot ou ce nom n'avait pour moi aucune signification, et pourtant je sentis mon cœur se serrer et souffrir de cette vague émotion qui vous prend au prologue des légendes populaires des campagnes bretonnes. M. Le Bohic passa la main sur son front.

— On la nommait ainsi, continua-t-il, et c'est sous ce nom que je l'invoque, car elle est maintenant assise auprès de Dieu... Quant à son vrai nom, nul ne pourrait le dire. Sa main blanche n'avait jamais manié la bêche ; son petit pied saignait dans nos lourds sabots ; son œil bleu avait ce regard fier et doux que n'ont point les yeux de nos filles : elle était noble.

— Mais, demandai-je curieux et intrigué, — de qui parlez-vous, monsieur Le Bohic

— Je parle de Fleur-des-Batailles.

Ceci n'était pas une réponse très-catégorique. Je n'osai point insister néanmoins. Il se fit un long silence, après lequel M. Le Bohic reprit :

— On se battait ferme ; c'était le bon temps. Quand les soldats de la Convention arrivaient de Rennes ou de Laval avec leurs culottes de coton blanc rayé de rouge, on les voyait de loin, et nos fusils portent comme il faut la balle... Ah ! il en vint beaucoup ; mais combien d'entre eux retournèrent à Rennes et Laval... Là-bas, sous l'herbe de cette prairie, nous avons creusé bien des fosses, et dans chaque fosse nous mettions plus d'un Bleu : c'était le bon temps... Vive le roi !.. Oui, vive le roi !.. Aussi bien on dit que les patriotes lui souhaitent du mal. La danse recommencera peut-être... Tant pis, les vieux sont morts, et les jeunes lisent de mauvais livres ; car ils savent lire aujourd'hui... Qui sait si les fils de chouans seront chouans !

Il poussa un profond soupir et but une rasade. Je flairais d'instinct une histoire, car M. Le Bohic n'était pas bavard, et ceci ne pouvait être qu'un préambule.

« — Nous étions un demi-cent de bons garçons, à Saint-Jean-sur-Vilaine, — dit-il en lorgnant ses deux fusils, — et nous travaillions en conscience. Dame ! on nous rendait la pareille, et ma jambe est là pour le dire... Un jour, il y a trente-cinq ans de cela, c'était en 93, nous partîmes pour Châteaubriant, où les Bleus faisaient le diable. On nous vendit ; le coup fut manqué. Nous laissâmes une douzaine des nôtres dans les fossés de Châteaubriant, et, comme les Bleus nous coupaient la retraite du côté de Vitré, nous primes, à travers champs, la direction opposée. C'était le bon temps, on ne peut nier cela, mais il n'y paraissait guère.

» Personne dans la campagne : toutes les portes fermées, tous les villages abandonnés ; parfois nous rencontrions sur notre route une quadruple rangée de tilleuls géants : c'était l'avenue d'un château. Nous prenions, joyeux, le pas de course, jouissant d'avance de la noble hospitalité qui nous attendait. Au bout de l'avenue, il y avait une large place vide, au milieu de laquelle gisaient des décombres noircis par la fumée, et quelques ossements dont ne voulaient plus les corbeaux. Les Bleus avaient passé par là ! Nous avancions toujours, suivis de près par les soldats de la Convention, et plus nous avancions, plus notre péril augmentait, car la Loire allait bientôt nous barrer le passage : nous l'aperçumes enfin, et nous nous arrêtâmes pour mourir. C'était sur le sommet d'une haute colline, auprès des ruines d'un manoir récemment dévasté. A l'aide des débris, nous élevâmes une sorte de redoute, et nous attendîmes.

» Le soleil se couchait derrière les clochers pointus d'Ancenis, lorsque les Bleus se montrèrent. C'étaient de braves soldats. Ils gravirent la montée au pas de charge, et attaquèrent nos retranchements. Nous nous étions mis à genoux comme d'habitude, et nous chantions un cantique à la bonne Vierge. Les Bleus se prirent à rire. Saint-Dieu ! quand nous nous relevâmes, ils changèrent de mine. Nos tromblons bourrés jusqu'à la bouche firent rouler la moitié du détachement le long de la rampe ; le reste continua de monter.

» Il n'était pas temps de recharger les armes ; quelques secondes après, nous combattions corps à corps jusqu'à minuit. A minuit il n'y avait plus de Bleus ; nous étions trois chouans encore, deux blessés et moi, que la Providence avait gardé sain et sauf ; nous dîmes : Vive le roi ! Les blessés s'endormirent sur l'herbe ; je fis la garde.

» Il faut avoir passé la nuit, seul, au milieu des cadavres qui jonchent un champ de bataille, pour connaître les étranges pensées qui peuvent attrister le triomphe et glacer d'un coup les fiévreuses joies de la victoire. J'étais fort : on me disait brave ; et pourtant mes jambes fléchissaient sous le poids de mon corps, mes yeux éblouis voyaient d'effrayantes apparitions ; il me semblait que ces vivants de la veille, amis et adversaires, unissaient leurs voix dans une malédiction commune... J'avais peur ! »

Le vieillard s'arrêta. Son visage, qui avait rayonné d'enthousiasme pendant le récit du combat, se couvrit d'une subite pâleur. Il prononça ces mots : « J'avais peur ! » d'une voix tremblante. La corde sensible du paysan de Bretagne vibrait violemment en lui ; il songeait aux mystères d'outre-tombe. Au bout de quelques secondes, il se redressa vivement pour secouer une préoccupation importune, et continua :

« — Je veillais et je priais, adossé contre un pan de muraille en ruine. La lune voguait au firmament parmi les nuages, comme une blanche nef entourée d'écume. Le champ de bataille était vivement éclairé ; à l'entour les arbres du parc projetaient de grandes ombres ; on apercevait, par quelques éclaircies, la plaine tout argentée de givre, et dans le lointain, la ligne noire et tremblée que dessine le cours de la Loire. C'était un paysage magnifique, mais lugubre, dont la solitude et le mortel silence pesaient, accablants, sur le cœur. Je fermais les yeux pour rêver le jour, le bruit, la vie.

» Tout à coup je crus entendre un murmure qui n'était point la plainte du vent dans les chênes dépouillés. C'était une voix humaine, faible, harmonieuse, dont le chant arrivait à peine saisissable à mon oreille. Je remerciai Dieu de ce doux songe qu'il m'envoyait, et mon âme, franchissant l'espace, revint au pays où étaient ma mère et ma fiancée. Mon cœur se réchauffa ; j'oubliai le sang où se baignaient mes pieds.

» La voix approchait, je distinguais les notes mélancoliques et voilées de son chant ; bientôt j'en pus saisir les paroles. J'ouvris les yeux. A cinquante pas de moi, une forme blanche glissait lentement sur l'herbe de la clairière. Chaque fois qu'un cadavre se trouvait sur la route, elle se penchait, mais elle chantait ; mais elle chantait toujours.

» L'ombre du mur, contre lequel je m'appuyais, me cachait complètement. La forme blanche s'approcha si près de moi, que j'aurais pu la toucher de la main. Elle ne me voyait pas. La lune éclairait sa figure pâle et d'une angélique beauté. C'était une jeune fille. Ses yeux semblaient creusés par les larmes ; ses longs cheveux dénoués tombaient épars sur ses épaules. Elle s'as-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sit auprès du corps sans vie d'un de nos compagnons, et appuya sa tête sur sa main.

» Je retenais mon souffle et je me demandais si ce n'était point là, l'ange que Dieu envoie pour recueillir les âmes dans les champs de carnage. La jeune fille leva vers les ruines un regard affolé... Ce n'était point un ange du ciel, c'était une victime sur la terre.

» — Que j'aime le château de mon père ! murmura-t-elle avec un vague sourire. — Qu'il est beau ! qu'il est noble !... que je suis malheureuse !

» Une émotion poignante serra ma poitrine. Je devinai tout, car, en ce temps, on devinait aisément le malheur. La jeune fille perdit bientôt son sourire, et une larme vint à ses yeux.

» — Mon frère ! mon père ! ma mère ! dit-elle.

» Puis elle se reprit à chanter doucement.

» Ce que chantait la pauvre Fleur-des-Batailles, je ne l'ai point oublié ; je ne l'oublierai jamais ! Les paroles de cette plainte rustique sont là ! — M. Le Bohic montrait son cœur. — Mais si je vous les disais, vous ne me comprendriez pas. Fleur-des-Batailles était folle, sans asile, sans famille, et belle comme vous ne vîtes point de beauté. Son chant brisait le cœur ; ma voix de vieillard en ferait un grotesque refrain... »

Paul Féval.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE

LEGS DE LA PAUVRE BERTHE

NOUVELLE

(*Suite et fin*)

III

A peine eut-il fait connaître l'objet de sa visite, que l'épicier lui répondit :

— Oui, monsieur, je connaissais parfaitement Renaud. C'était un excellent homme, monsieur, et sa femme était un modèle de vertu, de courage et de patience. Il serait à désirer qu'il y eût beaucoup de gens comme eux.

— Vous avez dit *étaient*, observa M. Constantin : j'espère qu'ils *sont* encore tout ce que vous affirmez qu'ils étaient. Pourriez-vous me dire où je pourrais les trouver ?

— Non, monsieur, répondit l'épicier ; j'ignore absolument où ils demeurent à présent, et j'en suis bien fâché, ajouta-t-il, parce que j'avais pour eux une véritable amitié. Quand ils ont quitté le quartier, leurs affaires n'étaient pas florissantes : ils étaient malheureux. Le pauvre Renaud avait une bien mauvaise santé, et j'ai bien peur qu'aujourd'hui il ne soit plus de ce monde.

— Ainsi il était malade ? demanda M. Constantin.

— Oh ! oui, monsieur. Il n'a jamais été très bien portant, mais, dans les derniers temps surtout, il allait plus mal, quoique cependant il ne se plaignit jamais.

— Pourriez-vous me dire, reprit M. Constantin, avec un intérêt qu'il ne cherchait pas à dissimuler, de quelle nature étaient les embarras qui ont contraint les Renaud à quitter leur boutique et à s'en aller de la Chapelle ?

— Tout ce que je sais se réduit à peu de chose, monsieur, répliqua l'épicier. Renaud était réservé, il ne causait pas beaucoup, et je n'ai rien appris par lui ; mais j'ai tout lieu de croire que c'était quelque chose comme ceci.

Et l'épicier raconta comment le libraire avait répondu d'une dette pour l'un de ses parents ; comment ce parent avait été ruiné par la trahison et la déloyauté d'un soi-disant ami ; comment alors un impitoyable créancier avait livré le pauvre Renaud aux gens de justice, sans avoir voulu écouter les prières de sa femme, sans lui avoir laissé le temps de se retourner ; comment, enfin, le malheureux libraire avait sacrifié tout le contenu de sa boutique, vendu son mobilier, même le lit sur lequel il couchait, et était parti sans laisser son adresse à personne.

— Et, ajouta l'épicier en terminant son récit, je ne voudrais pas, monsieur, pour une somme d'argent grosse comme mon comptoir, je ne voudrais pas être à la place de ce créancier, qu'on dit être très-riche. Avoir la ruine de cette famille à me reprocher, et peut-être leurs vies, serait pour moi un remords auquel je ne résisterais pas.

M. Constantin souffrait mille tortures que nous renonçons à décrire. Une voix lui répétait incessamment :

— Cet homme, c'est toi !

Et, cependant, il n'avait rien appris de plus que ce qu'il comptait entendre. Il n'y avait rien de nouveau dans ce que venait de lui raconter l'épicier. Est-ce que la pauvre Mme Renaud ne lui avait pas dit, est-ce qu'elle ne lui avait pas prédit les conséquences de l'impitoyable exigence avec laquelle il réclamait ce qui lui était dû ?

Bien plus, est-ce que, les larmes aux yeux, elle n'avait pas fait appel aux sentiments généreux de son cœur, à ses sentiments de chrétien, en lui disant :

— Accordez un peu de temps, et tout vous sera payé.

Mais M. Constantin n'avait jamais vu cette affaire telle qu'elle lui apparaissait en ce moment, alors qu'il se trouvait face à face avec l'humble ami de son ancien débiteur.

L'homme riche, le banquier puissant, se sentait, devant le pauvre épicier, abattu, humble et repentant.

Il ne parla point de sa chère Berthe, de sa maladie, du legs qu'elle avait fait, ni de sa mort ; il ne pouvait prendre sur lui de parler d'elle à un étranger, mais il supplia l'épicier de l'aider à découvrir la malheureuse famille Renaud, en lui promettant une belle récompense dans le cas où il réussirait.

— Je n'ai pas besoin de rémunération pour cela, monsieur, répliqua l'épicier ; mais, si vos intentions sont réellement comme vous dites, et je le crois...

— Je vous en donne l'assurance la plus formelle, interrompit le banquier.

— En ce cas, monsieur, répliqua le boutiquier, je ferai tout mon possible pour savoir ce que sont devenus mes pauvres amis, je ne perdrai pas une seconde.

M. Constantin revint de la Chapelle, triste et désappointé, et rentra dans sa luxueuse maison de la Chaussée d'Antin, qui, depuis que Berthe n'était plus là pour l'égayer, lui paraissait vide et morne.

Plusieurs semaines se passèrent sans que l'on eût rien appris au sujet de la famille Renaud.

Cependant, jamais M. Constantin, pour aucune affaire aussi importante qu'elle fût, ne s'était donné autant de mal et n'avait eu un aussi vif désir de réussir.

Un soir, il avait été obligé de se rendre à Montrouge, et il avait pris, pour revenir à Paris, la route qu'il croyait être la plus courte.

La nuit était venue, et il commençait à tomber une pluie froide qui rappela au banquier une certaine soirée d'hiver dernier, qui, à vrai dire, lui sortait maintenant bien rarement de l'esprit.

Les rues par lesquelles il passait étaient sales et mal éclairées. Ici et là il y avait une boutique, et de l'une d'elles, — c'était celle d'un boulanger, — il vit sortir une femme.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A la clarté du bec de gaz qui se trouvait juste en cet endroit, M. Constantin reconnut... qui? la femme Renaud.

Pendant plusieurs secondes, il demeura comme paralysé.

La pauvre femme passa rapidement devant lui, sans le remarquer, et bientôt il allait la perdre de vue, quand, rappelant toute sa résolution, il se mit à la suivre.

En disant que M. Constantin fit appel à son courage, nous n'avons pas tort, car l'infortunée victime de sa rigueur avait une apparence si malheureuse, qu'il n'était pas étonnant qu'il redoutât d'entendre l'histoire qu'elle pouvait avoir à lui raconter.

Toutefois, ses vêtements n'étaient pas ceux d'une veuve, et cette remarque encouragea quelque peu le banquier.

Ne soupçonnant pas qu'elle était suivie, Mme Renaud prit une rue plus sombre que toutes les autres, entra dans une maison à l'aspect misérable, et, au bout d'un passage obscur, monta un mauvais escalier qui la conduisit à une chambre du dernier étage.

— Le boulanger n'a pas voulu se fier à moi, dit-elle tristement, et je ne pourrai jamais finir cet ouvrage assez à temps, ce soir, pour aller en recevoir l'argent. Qu'est-ce que nous allons faire, Charles? Mon Dieu! et ces pauvres enfants qui ont faim, qui demandent du pain!

Une chandelle brûlait sur la table, mais sa lueur était si faible qu'on ne distinguait dans la chambre que les deux figures inquiètes et chagrines des enfants, qui s'étaient rapprochés de leur mère et levaient vers elle leurs regards suppliants.

— Serions-nous bien coupables, murmura la pauvre femme en soulevant d'une main tremblante les dentelles qui se trouvaient devant elle sur la table, serions-nous bien coupables, si nous engagions un peu de ces riches inutilités jusqu'à demain pour avoir du pain ce soir?

— Non, mon amie, non, n'aie pas de telles pensées, dit une voix creuse et faible, mais pleine de douceur.

Cette voix partait du coin le plus reculé de l'appartement.

— Oh! non, ne pense pas à cela, répéta la voix. Attendons encore, et Dieu aura pitié de nous, il nous enverra du secours. Il est bon, bon quand il donne, vois-tu, et bon aussi quand il refuse. Il sait ce qui est le mieux pour nos intérêts. Fions-nous à lui, et il ne nous abandonnera pas.

M. Constantin s'était arrêté derrière la porte, et pas un mot de cette conversation ne lui avait échappé.

Le cœur plein d'une émotion indescriptible, il ne put en écouter davantage.

Il se hâta de redescendre dans la rue, et là, il rassembla ses pensées.

Il se rappela qu'il avait passé devant la boutique d'un pâtissier qui se trouvait non loin de celle du boulanger. En deux minutes, il y fut rendu.

La pauvre Mme Renaud, pendant ce temps, était tombée à genoux, pour adresser une fervente prière au consolateur des malheureux.

Quand elle se releva, l'espérance était rentrée dans son âme; ses enfants cessèrent de sangloter, et son mari continuait à leur parler à tous de Dieu, qui se plaît à secourir les infortunés, alors qu'ils ont perdu tout espoir.

Soudain, un coup frappé à la porte les fit tressaillir.

La porte n'était que poussée; elle s'ouvrit, et un jeune garçon de quatorze à quinze ans entra avec un large panier de provisions qu'il déposa sur la table.

Les enfants ouvrirent de grands yeux, et Mme Renaud recula étonnée.

— Des poulets! du vin! des gâteaux! s'écria-t-elle, cela ne peut être pour nous. Vous vous êtes trompé, mon ami.

— Est-ce que vous n'êtes pas madame Renaud? demanda le garçon.

— Si, répondit la pauvre femme; mais nous n'avons commandé rien de tout cela. Nous n'aurions pas de quoi le payer.

— Payer! répliqua le pâtissier, c'est payé. Autrement, le patron ne vous l'aurait pas envoyé, bien sûr. Quand à être pour vous, j'en suis certain. Je reviendrai demain chercher les plats.

Et il se dirigea vers la porte.

— Ah! à propos, j'oubliais, s'écria-t-il en revenant sur ses pas, ayez soin de pas sortir demain avant dix heures, parce qu'il viendra vous voir.

— *Il!* qui? demanda Mme Renaud.

Le cœur de la pauvre femme était trop plein; elle était tellement étonnée de ce qui leur arrivait, qu'elle ne trouvait pas de paroles pour demander l'explication de ce mystère.

— Qui? répliqua le garçon pâtissier; eh bien donc, le monsieur qui a commandé ce que je vous apporte. Maintenant, bonsoir!

Ah! comment peindre le bonheur qui régna ce soir-là dans la pauvre mansarde! Les enfants firent un repas comme il ne leur était jamais arrivé d'en faire, et leur mère, heureuse de leur bonheur, bénissait la personne généreuse à qui ils étaient redevables de ce bienfait.

Avons-nous besoin maintenant de prolonger ce récit? Dirons-nous que le legs de la pauvre Berthe arriva enfin à sa destination? Est-il nécessaire que nous racontions comment, à dater de ce jour, grâce à l'assistance de M. Constantin, la famille Renaud, qui avait été éprouvée, mais non abandonnée de Dieu, retrouva la paix et la prospérité, et comment les médecins, qui n'avaient pu guérir Berthe, réussirent à rendre la santé à l'ancien libraire? On le voit, le legs de la jeune fille porta des fruits bénits, non-seulement pour la pauvre famille, qu'il tira de la misère et du malheur, mais aussi pour son père qui, guéri de son endurcissement, se montra désormais compatissant et secourable envers les infortunés qu'il fut à même de soulager.

L. Bailleul.

CHEZ LES YANKEES

Qu'avons-nous besoin de critiquer leurs allures, tandis qu'il y a tant de choses à réformer chez nous?

Si vous aviez, comme moi, voyagé en Amérique, monsieur, vous reconnaîtriez qu'il est bien mesquin de s'attacher à des misères quand on a devant soi un grand peuple qui marche à pas de géant: — *Go head!* en avant! — Telle est leur devise, et ils sont fiers et résolus dans leur force et leur liberté. Pas de tâtonnements, d'hésitations, de demi-mesures. C'est ceci ou c'est cela. — *Go head!* en avant!

J'ai vu s'organiser en quelques heures des entreprises énormes qu'on eût mis des années à créer en France... et je vous citerai un fait, pour vous prouver la spontanéité de leurs résolutions et leur prompte application.

J'étais, il y a quelques années, dans une petite ville maritime des États-unis. La veille, quelques bateaux avaient péri par un gros temps, faute de moyens de secours assez prompts. On en causait sur la jetée, lorsqu'un Yankee, tout en mâchonnant son tabac de la Virginie, propose, entre deux jets de salive noirâtre, de fonder une société de sauvetage. Il tire un carnet de sa poche et s'inscrit lui-même pour cent mille francs.

Le soir même, la société était organisée, les statuts rédigés l'or afflua en masse, et, peu de temps après, les bateaux sauveteurs étaient lancés à la mer au milieu des rudes hourras de la population.

Ceci n'est qu'un fait presque insignifiant, et je ne l'aurais

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

pas relaté s'il ne devait prouver que, même dans les affaires d'utilité ou de charité, les Américains apportent une décision énergique et prompte, qui est la force de leur caractère et la base de leur prospérité.

L'Américain sait voyager ; je parle de celui que ses affaires obligent à un grand déplacement. Il ne se charge pas de bagages inutiles. Son linge ? il l'achètera au fur et à mesure de ses besoins. Quand ses bottes seront usées, il emploiera le même système.

Il voyage sur des chemins de fer d'une étendue énorme, la plupart établis sur une seule voie et n'ayant qu'une seule classe. Les wagons contiennent un grand nombre de personnes, et vous passez de l'un à l'autre sur une passerelle qui les relie.

On boit de l'eau fraîche, on mange des pommes, le ticket au chapeau afin d'éviter la demande de l'employé qui, ainsi, d'un coup d'œil, s'assure que vous êtes en règle, et, si par hasard vous ne l'êtes pas, on vous laissera tranquillement continuer votre voyage sans vous prendre pour un maltaiteur.

J'ai vu un pauvre homme partir de Saint-Louis pour un trajet de plus de quatre cents lieues, sans un sou dans sa poche. Quand on lui demandait son billet, il se contentait de répondre :

— Appelé à Albany, par dépêche télégraphique, je suis obligé de m'y rendre, et je n'ai pas d'argent.

— *All right* ! disait l'employé d'une voix gutturale, et il passait, laissant le pauvre voyageur tranquille.

La meilleure preuve que l'on puisse donner de la bonté de leurs institutions, c'est que le Français, qui ne s'acclimate nulle part, vit très-bien en Amérique, s'y marie et finalement y reste.

J'en ai connu qui, revenus en France après quelques mois de séjour, rentraient définitivement, pour y mourir, dans leur pays d'adoption.

Si je ne les avais pas vus manger, j'aurais tout à fait aimé les Américains. Mais, grand Dieu ! qu'il est donc désagréable de partager leur repas ! . . .

Imaginez, monsieur, qu'ils mettent quatre ou cinq choses à la fois et par petits paquets sur le bord de leurs lourdes assiettes : un morceau de poisson, une tranche de rosbeef, une ou deux espèces de légumes, de la sauce et quelques feuilles de salade, je ne sais quoi encore ; et puis, avec un horrible couteau abominablement large, ils prennent tour à tour un peu de chacun de ces différents mets et le portent à la bouche.

Je m'attendais, à chaque instant, à les voir se couper la langue ou les lèvres, et je vous avoue que cela m'eût causé une secrète satisfaction.

De plus, ils font dans leur verre une petite cuisine qui ne manque pas d'agrément, en y cassant des œufs à la coque qu'ils brouillent ensemble à la façon d'un lait de poule.

Ajoutez à cela qu'ils parlent très-haut, très-vite et avec un accent très-rude.

J'aurais voulu fuir les tables d'hôte et me faire servir dans ma chambre ; mais cela est peu usité, et le premier jour on m'apporta un tel pêle-mêle sur un plateau, que je dus y renoncer ; pendant toute la durée de mon voyage, je n'ai jamais pu m'accoutumer à leur façon de manger.

O. E.

Avis

Un jeune professeur de comptabilité, marié et père de famille, ayant été employé dans l'administration et dans de grandes maisons de commerce, et offrant sous tous les rapports les plus sérieuses garanties, nous prie de le recommander aux personnes qui seraient à même d'utiliser ses services. Il pourrait se charger de la comptabilité d'une ou plusieurs maisons, enseigner la tenue des livres, faire la correspondance, gérer même un établissement.

Pour plus amples renseignements, écrire ou s'adresser à MM. Ad. Goubaud et fils.

REVUE DES MAGASINS

La Ville de Lyon (3, rue de la Chaussée-d'Antin), partant de ce principe : *noblesse oblige*, et voulant rester ce qu'elle est, c'est-à-dire la première maison de Paris dans sa spécialité, est constamment à l'affût des nouveautés parisiennes, et nulle n'exhibe autant de merveilles.

Ce sont d'élégantes passementeries, des franges de tous genres, des dentelles perlées de jais, auxquelles il faut joindre tout ce qui concerne la garniture de robe, en fait de guipures blanches, noires ou de couleur, car la maison se charge d'assortir toutes les nuances moyennant un échantillon. Aucun magasin n'est mieux fourni de ces mille fantaisies qui constituent le côté coquet de la toilette : gracieuses parures de lingerie ; fichus de toutes sortes et de formes différentes : en crêpe de Chine, garni de franges ou de valenciennes, en tulle espagnol uni ou perlé de jais noir, jais blanc, acier poli ou bleuté. Avec de pareils éléments on transforme l'aspect d'un costume.

Quand on examine le comptoir de rubans de la *Ville de Lyon*, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de ces jolis rubans souples à double face, de toutes nuances nouvelles, ou de ces rubans ombrés, si harmonieux de ton, ou encore de ces dessins grecs, bleus, roses, etc., sur fond différent, qui constituent la dernière expression de la nouveauté et dont on fait de délicieuses ceintures, avec nœuds de corsage et de tête assortis.

— Toute la grâce d'une toilette est due à la tournure : de là le soin extrême pris par une femme du monde de se bien juponner. Il ne suffit plus, aujourd'hui, — et c'est ce qu'a si intelligemment compris M. de Plument, — de mettre une petite tournure ; la mode est plus exigente : elle veut le *jupon-tournure*, tel qu'on le trouve dans la maison de Plument (33, rue Vivienne), empruntant les formes les plus appropriées aux besoins nouveaux du costume.

Il y a des jupons exclusivement établis pour la robe à traîne, dont les ressorts sont disposés de façon à produire un léger boursoufflement dans le haut, pour creuser un peu en-dessous, puis renvoyer la traîne en arrière et en faciliter le déploiement. Le système est différent pour les toilettes de ville. En nommant le jupon *Royal*, le jupon *Froufrou* et le jupon *Papillon*, j'aurai désigné ceux qui conviennent le mieux dans les cas ci-dessus indiqués.

Le jupon *Valentine* mérite également une mention ; il est favorable au costume de *trotte*, dont il augmente la grâce en lui donnant une certaine cambrerie.

SPÉCIALITÉS

.*. De toutes les découvertes de la chimie moderne, la glycérine est une des conquêtes les plus heureuses. Son action adoucissante est spéciale sur la peau et les muqueuses qu'elle rafraîchit et tonifie.

La maison VIOLET est arrivée à faire entrer la glycérine pour une partie importante dans une série de nouveaux produits dont elle accroît les propriétés hygiéniques. Nous nous faisons un devoir d'en rappeler la nomenclature.

Crême de beauté, préparation extrêmement délicate, à base de glycérine : la plus efficace pour prévenir et faire disparaître les rides et conserver au teint une éclatante fraîcheur.

Cold-Cream à la glycérine, recommandé pour les enfants et les personnes très délicates.

Crême fondante à la glycérine, pour entretenir la beauté et le lustre de la chevelure.

Pâte au miel et à la glycérine pour blanchir la main.

Enfin n'oublions pas la série de *Vinaigres* et *Eaux de toilette* aux parfums si variés, à l'*essence de bouquet*, au *Portugal*, à l'*héliotrope*, au *cédrat*, aux *violettes de Nice*, aux *fleurs d'Orient*, à la *verveine*, aux *fleurs des Alpes*.

Nous recommandons à nos lectrices d'adresser leurs demandes à la *Reine des Abeilles*, boulevard des Capucines, rotonde du Grand-Hôtel.

MARY D'AUBERVILLE.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT ✲, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous pensions n'avoir plus à nous occuper de départs, mais nous avions oublié que l'on quitte Paris à trois époques déterminées : la première en juillet, pour les eaux ; la seconde en août, pour les vacances ; la troisième en septembre, pour la chasse. Cela sans compter les départs obligés, les départs d'agrément et les départs imprévus.

Une femme ne se met point en voyage, aujourd'hui, sans emporter avec elle un véritable trousseau. La lingerie, du reste, a toujours tenu une place importante dans la toilette, et une femme bien élevée se reconnaît aux soins qu'elle y apporte. Voyons donc un peu ce qu'il y a de nouveautés en ce genre.

Les chemises de jour se font presque sans manches ; la garniture, lorsqu'elle se compose d'entre-deux et de dentelles, suffit toujours. Elles sont très décolletées ou bien ouvertes en châle. C'est la broderie sur toile qui convient le mieux pour les chemises de toile ; on réserve les dentelles et les fines broderies pour la batiste et la percale.

Les chemises de nuit ou les camisoles sont plus ou moins historiées de petits plis, coulissés, bouillonnés, broderies, entre-deux, dentelles, etc. ; c'est là que s'exerce tout le talent des lingères. On en voit de charmantes simplement ornées de bandes de mousseline, festonnées et ruchées, avec des bouillonnés et des rubans de couleur passés à l'intérieur. Le *genre* exige que ces rubans soient assortis de nuance à ceux des filets de nuit, Ceux-ci, on le sait, remplacent définitivement le bonnet de nuit. que les jeunes femmes ne connaissent plus. Il y a maintenant de ces filets si gracieusement entourés de guipures et de flots de ruban, qu'on les prendrait pour des coiffures de jour, n'étaient leurs lacets blancs.

C'est le pantalon *Zouave*, fermé au genou par un ruban passé dans un entre-deux en un bouillonné, avec volant simplement festonné, ou bien garni de dentelles, ou tout en broderie anglaise, qui se porte le plus. Sa forme, du reste est assez gracieuse pour expliquer cette préférence. La garniture du pantalon doit être en rapport d'élégance, ou de simplicité, avec celle du jupon et du corsage de dessous. Dans un trousseau bien compris, ces combinaisons sont toujours prévues.

Rien de nouveau en fait de jupons ; on les établit selon la robe : ne sont-ils pas destinés à les faire valoir ? Pour cette raison, ils sont à présent plats du haut avec toute l'ampleur rejetée derrière ; puis on les garnit de plissés ou de volants, ornés eux-mêmes de broderies ou de dentelles.

P. N° 217. — Chapeau Timbale.
Modèle de Mmes Brunhes et Hunt, (rue Meyerbeer, 4).

Le *saut-du-lit* constitue un délicieux vêtement intime qu'une femme apprécie fort en route ; car on n'a pas toujours le loisir, lorsqu'on descend à l'hôtel, de mettre un peignoir. Le saut-du-lit, moins embarrassant, en tient lieu. Ce gentil paletot, court et de forme vague, s'établit avec une grande simplicité ou avec l'élégance la plus recherchée ; mais, dans tous les cas, il doit conserver son caractère primitif, c'est-à-dire rester *linge*. Le piqué et le molleton, garnis de bandes en broderie anglaise, ou de guipures, lui conviennent aussi bien que la soie de couleur, recouverte de mousseline et garnie de coquillés de valenciennes et de rubans.

Depuis qu'on a fait entrer le foulard dans les articles de lingerie, en l'employant aux chemises de nuit d'hommes et de femmes, avec les mouchoirs de poche assortis, on s'en est servi également pour les saut-de-lit. J'en ai vu de très coquets, à devants coulissés, garnis de valenciennes anglaises du meilleur effet.

La question du peignoir se présente ici tout naturellement, mais elle est si importante que j'en réserve le développement pour un autre jour. Je dirai un mot seulement des *matinées*, qui remplissent le même but : je parle de celui que toutes les femmes ambitionnent, à un moment donné, et qui consiste

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

à ne pas être *tirée à quatre épingles*. La matinée d'à présent est une sorte de polonaise ample et ne dessinant pas la taille ; elle est accompagnée d'un jupon pareil. Il est donc permis de se montrer, en dehors de sa chambre, avec ce costume.

Aborder la question des chapeaux est presqu'une audace par le temps qui court : ils sont tous si gracieux, si fantaisistes, qu'ils semblent défier l'analyse. Autrefois le rôle de la modiste était aisé : il n'y avait pas à se mettre en grands frais d'imagination ; le chapeau était fait avec méthode ; il était classique : toutes les formes se ressemblaient, le ruban et les fleurs seuls variaient. Que c'est différent aujourd'hui ! On a trouvé le moyen de faire entrer toute sorte de choses dans un chapeau ; des fleurs et du ruban à profusion. Ceci n'a rien que de très-naturel, mais on y ajoute des plissés de mousseline, de la dentelle, des fruits, des oiseaux... Puis, comme on n'avait pas encore assez de choix, on a pris des foulards à grands carreaux, de vrais madras, dont on forme des coiffures bordelaises, des *marmottes* de Savoie... Et l'on tire de tout cela les délicieuses coiffures que nous admirons tous !

Le chapeau en faveur pour les plages est une forme *matelot* en paille anglaise, qu'on entoure d'un simple ruban noir sans bouts, ni fleurs, ni quoi que ce soit ; il se pose presque sur les sourcils : c'est un vrai chapeau d'amazone. On le complète à l'aide d'un voile de gaze noire, gros vert ou gros bleu, que l'on colle sur le visage en le rejetant sur la coiffure entière ; on en réunit alors toutes les parties pour les épingler ensemble au chignon. On voit quelques chapeaux de ce genre à Paris, mais ils sont portés par de belles voyageuses prêtes à partir.

Je citerai encore le chapeau *Trianon* en paille « maline », mais c'est une nouveauté qui ne plaît pas à tout le monde ; d'ailleurs, la couleur bistre de cette paille indienne ne convient pas à tous les teints. Arrangé en rouge et noir avec coquelicots, ou en bleu et noir avec fleurs des champs, il a également grand air.

Le chapeau *bergère* en paille d'Italie est la coiffure d'été et de campagne par excellence ; ses larges ailes abritent le visage d'une façon tout à fait gracieuse. Un velours noir et la moindre guirlande de fleurs suffisent pour le garnir.

Nous pouvons encore signaler le chapeau *Charlotte Corday* comme un modèle très en faveur pour les voyages ; son nom en indique suffisamment la forme. On le fait en étoffe pareille aux robes de toile ou laine ; c'est, par cela même, une coiffure négligée. Rien n'est plus facile à composer : un fond mou posé sur une carcasse en tulle, une passe coulissée ; puis une draperie en velours, ou bien une double bande plissée, en même étoffe et soie, ou gaze d'une autre nuance, entourant la calotte et tranchant sur le tout, avec quelques fleurs pour l'égayer.

Les cheveux arrangés en queue Louis XV — ce que l'on désigne sous le nom de coiffure *retour de Coblentz* ou coiffure *postillon* — s'établissent de jour en jour davantage. C'est accepté maintenant. Les femmes qui aiment côtoyer la mode plutôt que la suivre de trop près ne forceront rien ; elles baisseront naturellement leur coiffure, car on ne peut, à cette heure, conserver des cheveux tirés et perchés en l'air. Le terme moyen sera d'avoir une coiffure rasant le cou.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des planches dans le texte.

P. 217.

CHAPEAU TIMBALE. — Chapeau rond en paille belge marron : bords légèrement bombés, rabattus sur les cheveux ; calotte ronde assez haute, entourée de biais en turquoise marron et pavon, avec nœud aigrette sur le côté, soutenu par un oiseau dont les ailes sont déployées.

B. T. 132.

TOILETTES DE CAMPAGNE. — 1. Costume en cachemire beige. — Jupon à traîne, garni, dans le bas du tablier, de trois volants montés par un bouillonné et formant une hauteur totale de 40 c. Un revers, en taffetas de laine marron foncé, encadre de chaque côté ces volants sans les dépasser ; il est fixé dans le haut par une double boucle. Le bas de la jupe, derrière, est rayé en biais de volants beiges et de bandes marron, formant saillie sur une hauteur de 50 c. Polonaise en cachemire beige, boutonnée en travers de l'épaule droite au bas de la jupe à gauche, par des boutons en os marron. La jupe de la polonaise est ramassée et relevée de côté, derrière, de manière à former pouff, par une ceinture en taffetas de laine marron qui part de la taille. — Lingerie en toile bleue, col et manches évasés. — Fichu Charlotte Corday, noué sur la poitrine devant, en cachemire noir brodé ou perlé. — Chapeau Léopold-Robert, formant une couronne composée de raisins avec feuillage de plusieurs tons.

2. Costume en toile d'Irlande bleue. — Jupon à traîne en toile unie, plissé dans sa hauteur devant et garni par derrière de deux volants froncés. Deux petits volants en toile rayée, bleue et blanche, à bords festonnés, sont posés sous chaque volant de toile unie, qu'ils dépassent. Polonaise en toile rayée bleue et blanche, entourée d'un volant taillé en biais, relevée derrière par un nœud en toile unie doublée de toile rayée. Ruches au cou et au bas des manches. — Chapeau toque en paille de fantaisie, garni de feuillage et de fleurs de houx.

G. 441.

TOILETTE DU MATIN. — 1. Costume en toile d'Asie, rayée bleu et rose pâles. — Jupon à traîne peu sensible, entouré d'un volant plissé de 40 c. de hauteur monté avec une tête. — *Matinée* vue de dos. Le haut du corsage, jusqu'au milieu du dos, est plissé à plis creux et prend la forme des épaules en se terminant en carré. Le reste du vêtement, la jupe en un mot, est fixé à cet empiècement par un large pli Watteau, et les côtés en sont réunis à ceux des devants. Un plissé monté à tête encadre l'empiècement du haut, simulant une pélerine. Le bas de ce vêtement est également garni de plissés.

2. Même costume vu de face. — Ici on remarquera que les devants de la *matinée* se rapportent à l'empiècement du dos, et sont complètement plissés à plis creux, comme lui ; ils se ferment au milieu par des boutons de fantaisie. Le tour du cou est garni d'un petit plissé. Le plissé des épaules passe sur les bras qu'il entoure pour se fixer en dessous ; de cet endroit part la garniture de plissés, qui, après avoir encadré les devants, termine le vêtement par derrière. Le bas de la manche est garni d'un haut plissé. — Lingerie en broderie anglaise. — Coiffure composée d'une barbe en broderie anglaise très à jours, gracieusement chiffonnée, avec des nœuds de ruban bleu et rose assorti à la toilette.

Description de la planche coloriée n° 1133.

TOILETTES DE PLAGE. — 1. Toilette en faille marron et pékin de soie nuance paille de deux tons. — Sur le devant, la jupe est garnie de trois biais de pékin posés en travers du haut en bas ; ces biais sont terminés par une riche frange grillée avec gland. Derrière, de larges plis plats en faille marron descendent jusqu'au bas de la jupe ; entre chaque pli, la faille s'arrête en formant une large dent arrondie sur un plissé de pékin ; tête en faille avec torsade de pékin. — Corsage à basque ; au milieu se trouve un ruché en faille ; les basques sont reliées par une petite écharpe marron. Le devant du corsage à basques carrées, avec double collerette doublée de faille. Manche à haut plissé, moitié pékin et moitié faille. — Chapeau en paille avec fond en surah blanc, garni de faille marron et orné simplement d'une touffe de fleurs.

2. Robe en gaze de Chambéry noire à doubles pois ombrés. — Derrière, un haut volant avec tête et plissé en gaze unie. Deux bouillonnés, avec têtes en gaze unie, garnissent la jupe. Devant, plissé surmonté d'un bouillonné et d'une riche frange en acier bleuté ; cet ornement se répète deux fois. — Echarpe en faille bleue, formant trois larges plis et soutenant une sorte de petit pouff, pour retomber ensuite en longs pans du côté droit. Aumonière en acier bleuté avec nœud bleu. — Corsage ouvert en cœur, avec basque ronde entourée d'acier. A partir de l'épaule, trois rangs de franges d'acier garnissent le corsage. Manche garnie d'acier et de bouillonnés avec nœud bleu. — Chapeau formé d'une guirlande de bluets. Apprêt de dentelle formant nœud derrière et s'attachant sous le menton.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CHRONIQUE MONDAINE

Rares sont les nouvelles, par le temps qui court : d'où il faudrait bien se garder de conclure que la curiosité publique a cessé d'être exigente. Comme hier, comme demain, il lui faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde !

Pour le moment, le nouveau est un mariage, celui de Mlle Marie d'Harcourt avec le comte Duchâtel. Il a été célébré l'autre lundi à la nouvelle église de Saint-François-Xavier. C'est le premier mariage que voit cette église, encore inachevée, et dont une partie seule est livrée au public. Les témoins de la mariée étaient le duc d'Harcourt et le marquis de la Guiche ; ceux du comte Duchâtel étaient le duc de la Trémoïlle et le vicomte Napoléon Duchâtel.

Mlle d'Harcourt portait une robe de mousseline blanche d'une simplicité pleine de grâce. La duchesse de la Trémoïlle était en toilette de faille rayée Pompadour ; Mme de la Rochefoucauld, en robe de gaze grise de deux tons ; la comtesse Duchâtel, en robe pensée avec tunique de grenadine blanche.

Un fauteuil avait été placé dans le cœur pour la maréchale de Mac-Mahon, venue de Versailles pour la cérémonie. La maréchale était coiffée d'un chapeau-couronne, celle-ci composée de marguerites-reines, d'une grande distinction.

Après la messe, les nouveaux mariés sont partis pour Rambouillet, d'où ils se rendront en Ecosse.

On a beaucoup admiré, parmi les équipages, la beauté de l'attelage du Dorsay des mariés. La nouvelle comtesse est, d'ailleurs, très portée aux choses hippiques. « Le plus beau diamant, disait-elle dernièrement, a moins de valeur pour moi qu'un cheval de race. »

Notons, à propos de mariée, une observation faite, dans ces derniers temps, par le *Sport* et qui a son importance.

On a pu remarquer, dans les réceptions de la saison dernière, que si les femmes portent maintenant plus de fleurs et de diamants, elles portent, en revanche, moins de cheveux. La plupart de nos individualités élégantes semblent comprendre enfin que « rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable, » en matière de coiffure comme en toute autre chose. Elles ont senti que leur figure méritait mieux que de servir de tête à perruque, et apprécié tout l'avantage qu'elles doivent avoir à user de leurs agréments personnels.

Le clan des jeunes mariées, si nombreux cette année dans le beau monde, n'a pas été étranger à cette évolution. Ces visages juvénils ne pouvaient se prêter à ces toisons aux mille boucles qui écrasent les épaules, rapetissent le corps, et, bien pis encore, vieillissent horriblement. La moindre trace de fatigue vous atteint-elle, en effet ? vite elle est mise en relief par ce cadre de cheveux artificiels dont l'exagération ne peut s'accommoder que d'une gaieté incessante et d'un rire perpétuel.

Donc, nos jeunes mariées se sont coiffées dans le monde, comme au couvent, avec leur simple chevelure personnelle, et, en les voyant si jolies ainsi, toutes les femmes de véritable élégance se sont mises à vouloir les imiter.

C'est un fait curieux, d'ailleurs, que cet instinct d'imitation qui pousse la société française à brûler aujourd'hui ce qu'elle adorait hier, dès qu'elle voit quelqu'un y porter la torche. Notre époque se distingue par l'absence complète de la personnalité dans le caractère et la manière d'être. Tous semblent taillés sur le même patron, tous semblent voir par les mêmes yeux. Les Français sont tous égaux devant l'uniformité.

Les femmes elles-mêmes, dont la fantaisie paraît l'essence, se sont mises au ton général et donnent le mot d'ordonnance avec une régularité exemplaire. Voyez leurs toilettes ; toutes semblent calquées sur la même gravure de mode ; pas un nœud de plus, pas un retroussis de moins. Et cependant, dans aucun temps il n'a été plus loisible de s'habiller, sans craindre le ridicule, au gré de la folle du logis. Le néo-régence, qui a cours, se prête à toutes les combinaisons, à tous les amendements. Mais bah ! il est bien plus commode de regarder avec les yeux de sa voisine, de penser avec le cerveau de sa couturière, que d'opérer soi-même, et c'est bien assez pour Mme de X... d'avoir mis en rose ce que Mme de X... porte en bleu.

C'est grand dommage pour les femmes que ce manque d'originalité. Elles attirent moins et ne retiennent guère. Là où l'on s'attendait à un livre nouveau, on ne trouve qu'une édition changée de format. Les premiers feuillets coupés, on n'a plus envie d'aller jusqu'au bout du volume.

Les élégances célèbres d'autrefois comprenaient mieux leur rôle : presque toutes ont été des excentriques, dans le sens littéral du mot. On demandait à la duchesse de Sabran par quel sortilège la marquise de Prie tournait la tête à tous ceux qui l'approchaient.

— « Mais, répondit la duchesse, par la contagion tout simplement : parce qu'elle est folle elle-même. »

Il y a toute une doctrine féminine dans ce mot-là.

P. DE LUCENAY.

UNE BONNE ŒUVRE

Vous rappelez-vous les *Doigts de fée*, de Scribe ? Frappées par des revers de fortune, des femmes du monde demandent au travail de leurs mains leur vie quotidienne ; après mille et une péripéties, — la pièce a cinq actes et il fallait les remplir, — leur vertu triomphe et elles regagnent, à la pointe de leurs aiguilles, position et bonheur.

M. Perrin, qui aime tant les reprises, pourrait remonter les *Doigts de fée* au Théâtre-Français. Cette comédie serait maintenant tout-à-fait d'actualité. En effet, tant de fortunes privées ont été compromises dans les bouleversements de notre malheureux pays, que le nombre est grand, en France, des maîtresses de maison obligées de recourir à leur talent pour équilibrer leur budget.

Les unes, comme la comtesse Gilbert des Voisins, — en art, Taglioni, — donnent des leçons de danse, ou comme Mme Multon, fêtée naguère aux Tuileries, abordent le théâtre et marchent sur les brisées des Nilsson et des Albani ; les autres se livrent au professorat du piano et usent leurs bottines mignonnes à courir le cachet. Celles-ci enfin, et c'est le plus grand nombre, se livrent au travaux d'aiguille et exploitent toutes les ressources de leur boîte à ouvrage.

Les femmes de cette catégorie sont ce que j'appellerai les ouvrières honteuses. Elles dissimulent leur existence travailleuse avec autant de soin que si elles l'employaient à une mauvaise action. Furtivement, les yeux baissés, elles portent leur ouvrage dans des magasins éloignés des quartiers où elles ont leurs habitudes. Jugez donc, si on allait les rencontrer !... Le plus souvent même, elles font leur petit et si noble commerce par intermédiaire, ou sous une raison sociale de fantaisie. Le tempérament féminin le veut ainsi : l'amour-propre, voilà le signe particulier chez les filles d'Ève ; et, par parenthèse, si vous voulez réussir auprès d'elles, souvenez-vous d'obliger leur amour-propre : vous ne le trouverez jamais ingrat. Là où un homme avouera, le front haut, sa pauvreté et se fera même de cet aveu un titre d'estime, une femme se laissera mourir plutôt que de confesser sa gêne et de permettre qu'on la devine. —

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

« Pauvreté n'est pas vice ! » prétend l'homme. — « C'est bien pire ! » pense la femme.

Préoccupée de sauver les apparences, notre ouvrière honteuse compromet le plus souvent le bénéfice de son travail et n'en retire qu'un mince résultat. Pour parer à cela, une société s'était formée, avant la guerre, sous je ne sais plus quel nom, et débitait dans un magasin du boulevard les ouvrages que nos mondaines lui adressaient. Point de nom d'envoi. Une étiquette et un prix, cela suffisait.

Les deux sièges de Paris ont tué cette entreprise ; il serait bien utile qu'elle se reformât sur des bases encore plus étendues. Je voudrais, par exemple, que les femmes pussent recevoir une avance sur le prix de leur ouvrage en le déposant au lieu de vente. L'acheteur vient si lentement et les besoins de la vendeuse marchent si vite !...

Pourquoi la sympathique et distinguée directrice des infirmières volontaires de la Seine, pendant la guerre, ne prendrait-elle pas, pendant la paix, l'initiative d'une Société des volontaires du travail ? Il y a là une grande œuvre de bien et vraiment humanitaire à accomplir.

BACHAUMONT.

LA VIE PARISIENNE

Dieu sait si c'est chose difficile que d'arriver à exécuter ce tour de force qu'on appelle l'*équilibre du budjet !* C'est à ce point qu'on a vu, même en France, des ministres des finances y perdre leur latin... et leur portefeuille !

Feu M. Soleil, l'ancien secrétaire général de la Banque de France avait trouvé un moyen assez original d'équilibrer le budjet de ses domestiques.

Ils étaient deux : un cocher, valet de chambre, et une soubrette qui faisait aussi la cuisine.

Notons, en passant, que feu M. Soleil était un hommetrès scrupuleux sur la morale.

Les deux serviteurs susdits étaient légitimement mariés, mais ils ne pouvaient vivre d'accord. Ils ne s'entendaient que sur un seul point : l'envie de thésauriser.

Un jour de l'an, il se trouva que la désunion était plus marquée que d'habitude. L'excellent M. Soleil les vit et leur dit :

— Je vous réconcilierai ce soir.

En effet, pour leurs étrennes, il coupa en deux un billet de cinq cents francs, et donna à chacun une moitié du billet.

— Tenez, leur dit-il, il faudra bien que vous vous rapprochiez, pour donner une valeur à ces deux fragments.

Et, de fait, M. Soleil rétablit la balance dans le budjet intime de ses deux domestiques.

Grâce à cette lumineuse idée, le billet de banque était devenu l'auxiliaire de l'affection conjugale, un moment voilée. On pourrait dire de lui ce que Victor Hugo a dit de l'amour :

C'est être deux et ne faire qu'un.

Malheureusement le secret de M. Soleil n'est pas à la portée de tout le monde.

*
* *

Tous les journaux ont annoncé, la semaine dernière, la mort de l'excellent Constant, qui, de simple concierge du théâtre de l'Odéon, s'était élevé par son génie propre jusqu'à être le confident, et presque l'ami, de toutes les célébrités artistiques et littéraires qui, depuis quarante ans, étaient passées par la petite porte dont il gardait l'entrée.

Notre confrère et ami Albert de Lasalle rapporte, à cette occasion, un bout de conversation qu'il eut naguère avec ce collectionneur d'autographes et de portraits de célébrités.

Albert de Lasalle lui disait :

— Vous devez avoir ramassé par curiosité toutes les bonnes plaisanteries qu'on a publiées sur l'Odéon et son éloignement des quartiers du centre de Paris ?

— Oui, répondit Constant, mais la meilleure est peut-être celle-ci... Voyez : c'est l'enveloppe d'une lettre que m'écrivait Henri Monnier, du temps qu'il jouait ici *Grandeur et décadence de Joseph Prudhomme*.

L'adresse de cette lettre était ainsi conçue :

A MONSIEUR

MONSIEUR CONSTANT,

Fac-totum de l'Odéon, rue de Vaugirard,
à Paris (MAINE-ET-LOIRE).

On comprend maintenant pourquoi la salle de l'Odéon est si souvent vide !

*
* *

UNE DAME (à sa femme de chambre) :

— Justine, nous allons voyager dans le Midi, et je vous emmène.

JUSTINE. — La température du Midi ne convient pas à ma santé ; si madame veut aller aux bains de mer, je consentirai avec plaisir à la suivre.

Ceci se passait il n'y a pas quinze jours.

A. Z.

PARIS A TOUS LES DIABLES (*).

M. Pierre Véron est certainement un des écrivains privilégiés de ce temps-ci : il a tout à la fois une fécondité inépuisable et une bonne humeur qui ne se dément jamais. Ce double don lui a conquis à bon droit une clientèle de lecteurs aussi sympathique que nombreuse, dont la fidélité fait autant d'honneur au public qu'à l'auteur qui a su mériter son attention.

Chaque année, le rédacteur en chef du *Charivari* jette dans la circulation quelques-uns de ces volumes où, sous un titre fantaisiste, l'esprit se donne carrière, avec une pointe de philosophie qui marque les œuvres de M. Pierre Véron d'un caractère particulier. Si tous les conteurs pouvaient procéder comme lui, beaucoup de livres qu'on jette après les avoir lus, — qu'on devrait souvent jeter auparavant, — garderaient dans les bibliothèques une place où l'on serait heureux de les retrouver.

Le dernier et tout récent volume de M. Pierre Véron est intitulé : *Paris à tous les diables*. C'est un recueil de fines nouvelles, de scènes parisiennes, d'amusants croquis, exécutés d'une plume alerte et piquante, qui brûle, pour ainsi dire, le pavé et vous entraîne bon gré malgré au bout du volume.

Le début du livre est caractéristique et donne une idée du reste. C'est, au dire du spirituel écrivain, le « Journal d'un reporter », et voici comment il débute :

« — Diantre ! déjà huit heures, et je m'endors dans les dé-

(*) *Paris à tous les diables*, par M. Pierre Véron. — Un volume in-18, à 3 fr. 50, chez Michel Lévy frères, éditeurs, rue Auber, 3. — Paris, 1874.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

lices de Capoue. Vite ! en bas du lit, paresseux ! Oublies-tu que tu te dois à ton sacerdoce ?

» Car il n'y a pas à dire, te voilà confrère de nos gloires littéraires... Cela fait bien sur une carte de visite :

DURANDIN,

Homme de lettres.

» Journaliste ! Je suis journaliste, comme Armand Carrel, comme.....

» Nous disons que d'abord j'ai à rédiger un entrefilet sur l'incendie d'hier. Dépêchons-nous ! *(Il se met à une table.)*

» C'est drôle ! à jeun, l'inspiration ne vient pas. Pauvre sujet, du reste. Pas une victime... Un moment, j'ai cru que j'étais sur la piste d'une véritable bonne fortune. On m'avait assuré qu'un enfant enfermé dans une chambre aurait été brûlé vif. J'avais déjà préparé une description d'un réussi !...

» Il y avait notamment une phrase sur *ces pauvres petits restes carbonisés* ; pas du tout, c'était un chien... Un moment, j'ai eu l'idée de laisser subsister la description quand même. Mais les confrères sont là qui vous guettent. Ils n'auraient pas manqué d'éventer la mèche.

» Au diable l'incendie ! Je ne me sens pas en verve. Allons déjeûner. »

. . . . . .

« Garçon ! apportez-moi tous les journaux. Encore ce satané Baruchet qui me coupe un assassinat sous le pied.

» Et quel assassinat ! Une femme taillée en morceaux par son mari !

» Si j'en avais porté la primeur à mon journal, mon rédacteur en chef aurait été capable de me donner de l'augmentation.

» Mais tout n'est pas perdu. Baruchet est incomplet. Il ne s'est pas fait montrer les morceaux ! Il faut que je les voie, ou j'y perdrai mon nom.

» Plaît-il, garçon ! le beefsteck que j'avais demandé ?... Je n'ai pas le temps...

» Et le sac ! Si je peux prendre un croquis du sac dans lequel la victime a été enfermée, j'enfonce Baruchet.

» Cocher ! rue de la Roquette. Il y a un bon pourboire. »

. . . . . .

» Impossible ! le commissaire de police a été de bronze. J'ai eu beau le supplier, lui dire qu'il tenait mon avenir dans ses mains... Enfin, quand on n'a pas de veine, on n'a pas de veine. Autrefois, mes prédécesseurs n'avaient qu'à se baisser pour en prendre. Si j'avais vécu du temps de l'affaire Troppmann !...

» Maintenant, on s'arrache quelques-bouts de meurtre insignifiants. Il faut faire des prodiges d'imagination pour en tirer quelque chose de présentable.

» Mais j'y pense. La rue de la Roquette est tout près du Père-Lachaise. Peut-être y rencontrerai-je quelque enterrement à sensation. Allons toujours voir.

. . . . . .

» Sapristi ! J'ai oublié le mariage de notre célèbre musicien Bernardon avec la petite Irma, actrice des Variétés, une union dont tout Paris s'occupe. Voilà ce que c'est que de s'en fier à sa mémoire.

» Peut-être aurais-je encore le temps d'arriver pour prendre quelques noms. Cocher, à la mairie du neuvième !

» Voilà de l'à-propos. Sept minutes de plus et je les manquais.

» D'abord la toilette de la mariée...

» Est-ce de la faille ou simplement du taffetas ?... C'est important... Madame... Ma foi, tant pis ! J'interroge cette vieille dame .. Madame, pourriez-vous me dire si c'est de la faille ou du taffetas ? — Comment ! mauvais plaisant !... — Moi ! je vous jure que...

» Et le marié... Tenue correcte, air un peu contraint. Notons : « Le défunt paraissait... »

» Allons, je me trompe. Je me crois à un convoi.

» Voilà toujours une quarantaine de lignes. Mais pas d'épisode. Ce n'est pas comme au mariage du comte de X..., à qui une de ses anciennes amies est venue faire une scène à l'église. En voilà de la bonne copie ! »

Et c'est avec cette verve endiablée que l'auteur de *Paris à tous les diables* poursuit sa course à toute vapeur, à travers les sujets les plus variés, jusqu'à la dernière page de son livre. Nous ne manquerons pas d'en reproduire encore quelque chapitre, certain à la fois de ne point déplaire à l'auteur et d'être agréable à ceux qui nous lisent.

Robert HYENNE.

L'OISEAU MÉCANIQUE

Permettez-moi de vous présenter le *mechanichal bird*.

Le *mecanichal bird* est aujourd'hui la passion de l'Angleterre et on le trouve dans tous les châteaux.

L'*oiseau mécanique*, pour lui donner le nom qu'il doit avoir dans notre langue, a été inventé par un Français, le neveu d'un chanteur qui eut son heure de vogue et de célébrité chez nous, car ce fut lui qui créa le rôle de Guillaume Tell, dans le chef-d'œuvre de Rossini. Venu à Londres pour y faire de la peinture, et trouvant difficile le placement de ses tableaux, notre artiste se demandait de quel côté il pourrait bien rencontrer la fortune, qui ne semblait point décidée à visiter son atelier.

Il avait près de lui un neveu, jeune et charmant enfant qu'il adorait.

— Bon oncle ! lui dit un jour le bambin, j'ai cassé mon cerf-volant : tu devrais bien m'en faire un autre.

On ne refuse rien à ces petits tyrans : l'oncle réquisitionné se mit tout de suite à l'œuvre.

Mais ces artistes ne font rien comme tout le monde ; au lieu de construire une machine inerte et sotte, comme la plupart des fabricants de jouets d'enfants n'y auraient pas manqué, notre peintre fit un véritable oiseau, avec les couleurs mêmes de la nature, et des ailes battant à ses flancs.

On le lança dans l'espace, et alors il se produisit un fait étrange. Les oiseaux eux-mêmes, trompés par une ressemblance si frappante, prirent le nouveau venu dans leur royaume pour un vautour ou pour un aigle, et tremblants et fascinés se blottirent contre terre, immobiles, comme ils font quand l'oiseau de proie les berce et les endort au mouvement de ses ailes.

L'effet produit était si grand que l'on put aller prendre à la main les cailles, les perdreaux et même les jeunes levrauts, encore naïfs, et à leur première campagne.

— Le *mechanichal bird* pourrait-il s'acclimater en France et servir à la chasse de dames ? demandera quelqu'une de nos lectrices.

Non, parce qu'il serait considéré comme un engin prohibé et tomberait ainsi sous le coup de nos lois, — que quelques-uns trouvent trop sévères, et d'autres, trop indulgentes.

Mais en Angleterre, où le droit de chasse est aussi absolu que le droit de propriété, l'invention de notre compatriote a fait son chemin... dans l'air, — et on la trouve dans toutes les demeures aristocratiques.

Louis ENAULT.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE B.T. N° 132. — DESCRIPTION, PAGE 374.

TOILETTES DE CAMPAGNE

Modèles de Mlle Marie Bataillon (5, rue Thérèse).

A. Leroy imp. r. des Mauvis, 66. Ad. Goubaud & Fils Ed.ns Paris. 1155

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Chapeaux de M.mes Brunhes & Hunt, r. Meyerbeer, 4 _ Plumes et Fleurs de Perrot Petit & C.ie
Ceinture Régente de M.me De Vertus Sœurs, r. Auber, 12 _ Foulards du Comptoir des Indes, Boul.d Sébastopol, 129.
Parfums de Pinaud & Meyer, B.d des Italiens, 30 _ Eau Gauloise de M.me V. Rolende, r. de Provence, 4.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Son 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 441. — DESCRIPTION, PAGE 374.

TOILETTES DU MATIN

Modèles de Lingerie du Magasin des Élégants (boulevard des Italiens, 5).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

FLEUR-DES-BATAILLES

(*Suite et fin.*)

M. Le Bohic s'interrompit tout à coup et tendit l'oreille. Une voix d'enfant montait des bords de la rivière jusqu'à nous. C'était Fleurette ou Catherine qui revenait à la maison. Elle s'arrêta au pied d'une croix située à mi-côte et s'agenouilla.

— Elle dit son *Ave*, murmura le vieillard, qui s'était penché à la fenêtre,

— Attendez! c'est elle qui vous chantera la chanson de Fleur-des-Batailles.

Fleurette se releva et gravit en courant la montée. M. Le Bohic la fit asseoir sur ses genoux, et lissa un instant ses beaux cheveux blonds, en silence.

— Chante-nous la chanson, ma fille, — dit-il ensuite.

Une expression de tristesse assombrit aussitôt le gracieux visage de Fleurette. La pauvre enfant savait l'histoire de sa famille. Elle leva sur moi son grand œil, puis elle regarda le ciel.

— Chante, ma fille! répéta le vieillard.

Fleurette joignit ses petites mains, s'appuya contre la poitrine de M. Le Bohic, et entonna d'une voix profondément mélancolique le chant que l'on va lire:

C'est après la fleur des batailles
Que je cours ;
Par les prés mouillés, par les tailles,
Nuits et jours,
Je cherche la fleur des batailles.

Je cherche la fleur
Que sème la guerre,
La fleur qui prospère
Au vent du malheur.
Ce n'est ni pervenche,
Ni sureau qui penche
Son aigrette blanche
Au bord des taillis ;
Ni rose coquette,
Fraîche pâquerette,
Humble violette
Ou superbe lis.

C'est une fleur sombre
Dont la sève dort,
Et qui met dans l'ombre
Des parfums de mort ;
Une fleur fatale
Qui gît, terne et pâle,
Aux rayons d'opale
Du croissant des nuits ;
Une fleur proscrite
Que chacun évite,
Une fleur maudite
Qui n'a point de fruits.

Si vous l'avez vue,
Laissez-la fleurir :
On dit qu'elle tue ?
Je veux la cueillir.
Dieu m'a pris mon père,
Je n'ai plus de mère,
On a mis mon frère
Dans un cercueil noir,
Tous trois, par la guerre,
Sont allés en terre ;
Et moi, sur leur bière,
Je chante le soir.

C'est après la fleur des batailles
Que je cours ;
Par les prés mouillés, par les tailles,
Nuits et jours,
Je cherche la fleur des batailles.

Comme presque tous les airs bretons, ce chant commençait sourd et voilé, s'élevait brusquement sur trois ou quatre notes éclatantes et retombait en une série de cadences tristes et lentement balancées. M. Le Bohic semblait en proie à une émotion extraordinaire. Lorsque Fleurette se tut, deux grosses larmes suspendues aux paupières blanchies du vieillard roulaient le long de ses joues.

— Merci, ma fille, dit-il.

Puis, saisissant ma main, il m'entraîna au dehors. Sa poitrine avait besoin d'air ; son bras tremblait sous le mien. Nous commençâmes à descendre péniblement la montagne.

« — Elle chantait cela, — murmura-t-il enfin, — comme Fleurette vient de le chanter ; elle chantait, la pauvre insensée, sur les ruines de sa fortune et de son bonheur! car ce château anéanti, c'était celui de ses pères. Elle restait seule au monde, et Dieu, dans sa miséricorde, lui avait ôté la raison. Tout était détruit, tout! il n'y avait personne pour dire le nom du manoir et de ses maîtres. La folle l'avait oublié. Alors, on mourait ainsi pour le roi, monsieur ; familles et demeures s'écroulaient ensemble. C'était le bon temps !... Le lendemain, nous reprîmes la route de Saint-Jean-sur-Vilaine. Fleur-des-Batailles (nous la nommâmes ainsi) vint avec nous, parce qu'elle avait faim. Elle chantait et demandait la fleur qui fait mourir, afin d'aller vers sa mère... Que sais-je! elle était si belle! J'oubliai ma fiancée ; je l'aimai pour n'aimer jamais qu'elle en ce monde. Je me fis son père et son époux. Quand elle mourut, et ce fut trop tôt, mon cœur se ferma... Fleur-des-Batailles m'avait donné une fille : la mère de Fleurette... »

— Celle-là fut heureuse, au moins? demandai-je, voyant que M. Le Bohic s'arrêtait.

— Vous voyez bien cette croix? me dit-il, en désignant celle où Fleurette avait dit son *Ave* ; — c'est là que, vingt ans plus tard, en 1849, nous combattîmes, pendant douze heures les soldats de Napoléon. Comme ceux de la République, ils mouraient et ne fuyaient pas. La croix a gardé le nom de Croix-des-Batailles. Découvrez-vous! car il y a des hommes vaillants qui dorment sous l'herbe à nos pieds.

M. Le Bohic ôta son grand chapeau et se signa. Je l'imitai.

« — Ma fille était là-haut, à la fenêtre de notre maison, reprit-il.

» Je l'avais mariée depuis un an... Elle tenait dans ses bras Fleurette qui venait de naître. Elle vit le combat, elle vit son mari tomber et ne pas se relever. Quand je revins à la maison, elle souriait et chantait en berçant doucement Fleurette. Je reconnus ce sourire et ce chant : la fille avait le sort de sa mère. Depuis ce jour, elle erra dans les prairies, murmurant toujours cette chanson bizarre que vous avez entendue. Nos paysans s'accoutumèrent à la nommer Fleur-des-Batailles, et lorsque Dieu l'appela vers lui, je nommai Catherine Fleurette en souvenir d'elle. »

M. Le Bohic se tut. Nous remontâmes la colline en silence.

Lorsque je pris congé de lui, il me serra la main, et essaya de sourire.

— C'est égal, dit-il ; vive le roi! C'était le bon temps, on ne peut pas dire le contraire ... D'ailleurs, ma Fleurette sera heureuse pour trois : Dieu lui doit cela.

— Ainsi-soit-il! m'écriai-je du fond du cœur.

Trois ans après, je revins à Saint-Jean-sur-Vilaine avec un beau bouquet. C'était le jour de Sainte-Catherine, et je voulais fêter Fleurette qui s'était mariée, dans l'intervalle, avec un jeune garçon du bourg. Il y avait bien longtemqs que je n'avais vu M. Le Bohic. J'étais curieux de connaître l'opinion du vieux chouan sur la révolution de Juillet et ses suites.

Nous étions en 1832.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le bourg me parut tout d'abord présenter un aspect inaccoutumé de silence et de solitude. Je n'y pris point garde; j'arrivais de loin et ne savais rien des troubles qui avaient agité récemment ce malheureux pays. La maison de M. Le Bohic était fermée, j'en fis le tour et je grimpai sur l'appui de la fenêtre. Il n'y avait à l'intérieur que le chien, le chat et le merle. Ce dernier dont la cage ne contenait aucune nourriture, semblait exténué, et se tenait à grand'peine sur son perchoir. Le chien se mourait, apathique, dans un coin. Le chat, maigre et affamé, se tenait aux aguets sous la cage, et attendait impatiemment la chûte du pauvre merle, pour le saisir à travers les barreaux et pour rompre son jeûne.

— Que s'est-il donc passé? me demandai-je.

La soirée s'avançait. La nuit couvrait déjà les prairies, tandis que les derniers rayons du crépuscule se jouaient encore au faîte des collines. Je pris, à tout hasard, le sentier qui descend à la Vilaine.

De loin, je crus apercevoir une masse blanche au pied de la Croix-des-Batailles. A mesure que j'avançais, cette masse prenait forme de femme; en même temps, une voix connue envoyait jusqu'à moi des sons vagues et brisés par l'éloignement; j'avançai encore, et des larmes remplirent tout à coup mes yeux. C'était Fleurette qui chantait, comme autrefois sur les genoux de M. Le Bohic, la chanson de Fleur-des-Batailles.

— Salue bien, notre monsieur! dit auprès de moi un paysan qui passait.

— Où trouverai-je M. Le Bohic? demandai-je, pris par une inquiétude que je ne pouvais définir.

Le paysan se découvrit et fit un signe de croix.

— M. Le Bohic est mort, dit-il; son gendre aussi, et bien d'autres avec eux... Ils ont voulu faire une chouannerie... Voilà.

— Et cette pauvre enfant...

— Fleurette? M. le recteur l'a recueillie et prend soin d'elle. Dieu le bénisse! mais elle ne pèsera pas trop longtemps à sa charge. Elle court les champs comme sa mère, comme son aïeule; c'est la même folie; nous l'appelons déjà Fleur-des-Batailles... Les deux autres n'ont pas mis longtemps à mourir; celle-ci trouvera vite la fleur qu'elle cherche... Salue bien, notre monsieur.

Le paysan poursuivit sa route. Tandis que je m'éloignais pensif, une bouffée de vent apporta jusqu'à moi ces paroles de la chanson:

Si vous l'avez vue,
Laissez-la fleurir:
On dit qu'elle tue?
Je veux la cueillir.

Paul Féval.

LES FRANÇAIS DE 1874

LE CHEF DE CUISINE.

Sur la fin de l'été dernier, le général L... se promenait un soir très familièrement au parc Monceaux avec un homme entre deux âges, assez correctement vêtu. Le personnage marchait à gauche du vieux soldat. On paraissait causer avec une animation des plus vives, probablement sur les affaires du jour. A un certain moment, comme la demie de huit heures venait de sonner, l'interlocuteur s'arrêta tout à coup. Tirant de son gousset une montre en or, afin d'être mieux fixé sur l'heure, il la remit bientôt, fit un salut circulaire et dit très-distinctement:

— Général, il faut que je vous quitte: j'ai des ordres à donner pour la nuit.

— Soit, répondit le grognard; allez, mon cher.

Et, ces paroles prononcées, il vint s'asseoir sur un banc, à côté de la pyramide, banc sur lequel se trouvaient déjà quelques habitués du parc.

— Ah! çà, général, dit alors Z..., un des plus forts marchands de chevaux du quartier, y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander quel est votre compagnon d'il y a un instant?

— Non, il n'y en a pas. Cet homme, c'est mon cuisinier.

Ebahissement de tous les assistants.

— Oui, messieurs, reprit le vieux guerrier. Ah! le gaillard me tient tête, allez! A la vérité, je dois ajouter que, désabusé des grands esprits de la Faculté de Paris, j'ai fait de lui mon médecin.

J'affirme que la scène s'est passée telle qu'on vient de la lire.

Cuisinier, médecin... Un jour viendra où ces deux mots n'en feront plus qu'un. Déjà en 1820, un savant magistrat, du nom d'Henrion de Pansey, prononçait ces paroles mémorables:

— Je ne croirai au progrès que quand je verrai un cuisinier à l'Institut.

Pour le quart d'heure, nous sommes dans la transition. Encore un quart de siècle, peut-être moins, et les *desiderata* du gastronome seront devenus une réalité.

Tout a changé autour de nous. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour le chef de cuisine?

On se rappelle celui qui florissait il y a peu de temps, aux environs de 1840, c'est-à-dire à une époque où la vie sociale était encore cousue de naïveté et de calme.

Il était gros, gras et triste.

Sans cesse placé au milieu des substances nutritives de diverse nature, passant ses jours à toucher, à préparer, à goûter, à assaisonner la nourriture d'autrui, il s'en ressentait cruellement. Malgré lui il absorbait les particules qui s'échappaient de ces mets. Il en résultait pour sa personne un embonpoint maladif dont nul ne pouvait méconnaître la gravité. Ce n'était pas là le teint fleuri du boucher. Le visage du cuisinier était pâle et blafard, sa chair demeurait molle. Plutôt de la bouffissure que de la graisse. Jamais un rayon de gaieté n'éclairait son sourire.

Dans ces temps-là, pendant un dîner du Caveau, Brazier, le vaudevilliste, prenait en main la cause des martyrs de la cuisine.

— Tous les jours, disait-il, on s'apitoie sur les poëtes qui s'en vont de bonne heure. Qui fera une élégie sur les cuisiniers? Le feu des fourneaux tue plus de grands cœurs que le feu des champs de bataille. Voyez les listes de mortalité. Il n'y a pas d'artiste culinaire de quelque mérite qui dépasse quarante ans.

Aujourd'hui, sans doute, il existe encore des victimes du réchaud; mais ce ne sont plus que les aides, les marmitons, les subalternes, les galfâtres. Quant au cuisinier proprement dit, au ténor de la casserolle, il connaît le prix de la vie, et il ne se prodigue plus, par crainte de consomption abdominale. Tout au contraire, en vrai matois, il a trouvé moyen d'intervertir les rôles. Non seulement il esquive l'embonpoint, la pâleur, les lueurs blafardes, la mélancolie, l'inappétence; mais encore il s'arrange de façon à survivre à ceux dont il gouverne la bouche, et il y réussit le plus souvent.

Pour amener de tels résultats, il ne paraît plus auprès des fourneaux comme opérateur, mais seulement en qualité de donneur de conseils, ou encore de commandant qui répond des consignes. C'est l'affaire d'une heure ou deux chaque jour; mettez deux heures dans les grandes occasions. Il ne fait donc que paraître et disparaître. C'est pourquoi il n'a plus le loisir de devenir obèse.

Voyez-le sortir de la maison où il exerce le commandement; vous le prendriez pour un homme du monde, j'allais presque

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

dire pour un gommeux. Gagnant des gages assez forts pour se permettre des habits de rechange, exempt de toute livrée, de tout indice de domesticité, il est mis à la dernière mode, du moins en ville. S'il est jeune, il porte un stick, parfois un lorgnon. Quand le hasard veut qu'il rencontre ses maîtres en chemin, il leur fait un léger salut, non de la tête, ce serait de l'humilité, mais de la main. Et cela a l'air de vouloir dire :

— Pourquoi donc me gêner? N'est-ce pas moi qui les fais vivre?

Observateur à sa manière, il a étudié les lois de l'hygiène appliquée à la cuisine : c'est pourquoi il aime et pratique la locomotion, exercice sans lequel il n'y a pas de santé durable ; c'est pourquoi aussi il marche le plus possible. Pour un peu il choisirait, en guise de devise, l'épigraphe que Michelet a placée au frontispice de son livre de l'*Oiseau* : « — Des ailes! des ailes! »

Dans beaucoup d'hôtels, on cherche à le retenir *at home* (au foyer), mais c'est bien inutilement. Autant le cuisinier d'autrefois était casanier, autant celui d'aujourd'hui est promeneur.

— Que ne dînez-vous à l'office où votre couvert est toujours mis? disait Mme de G... à son chef.

— Madame est bien bonne, répondit-il ; mais madame doit savoir que je ne mange jamais de ma cuisine.

Et il s'en alla du côté du Palais-Royal.

Depuis une vingtaine d'années, la gastronomie nationale s'est laissé aller à d'abominables adultères. Le second empire, si favorable à tous les excès de table, a naturellement encouragé cette débauche. Notre cuisine est devenue alors cosmopolite. On n'a plus mangé à Paris, on y a *bâfré*. Aux Tuileries, chez les grands du jour, dans les cabarets fréquentés par les millionnaires, on a admis les viandes crues comme en Angleterre, la confiture de cerise sur le rôti comme en Allemagne, les pâtes incrassantes de l'Italie ; on a popularisé le caviar russe, cet ingrédient qui brûle le palais à l'instar d'un fer rouge. Evidemment l'introduction de tant de barbarismes a poussé le cuisinier à s'émanciper.

En effet, cet officier s'est étudié à servir à ses maîtres les mosaïques les plus compromettantes, et, grâce à cet exercice, il a tant raffiné, tant mélangé, tant marié les styles, tant brouillé les méthodes, qu'il a donné au poison une circulation normale. C'est pour cela qu'il est aujourd'hui supérieur en longévité à ceux qui lui confient le soin de leur bouche.

Je ne parle ici, vous le comprenez, que du cuisinier de grande maison, du bachelier ès-fourneaux, et non du vulgaire gâte-sauce, manœuvre du petit restaurant ou de la salle à manger bourgeoise. Ce dernier n'a pas varié. Ce qu'il était il y a quarante ans, il l'est encore aujourd'hui. Seulement il passe vite, aussi bien que l'ouvrier qui souffle le verre ou que celui qui fabrique le blanc de céruse. Mais quant au matador du tranche-lard, à l'équivalent de l'illustre Carême, je le répète, il n'y a plus à le prendre de haut avec lui. Le mot d'Henrion de Pansey, cité plus haut, est comme un signe avant-coureur de son riche avenir. On pressent que le cuisinier véritablement digne de ce nom sera un jour membre de l'Institut, député à l'Assemblée nationale, peut-être même ministre.

Un des premiers soins à prendre pour ce sujet a toujours consisté à tenir son palais et sa langue dans un grand état de pureté. Il ne faut pas que les organes du goût se trouvent chargés ou altérés. Jadis le maître de la maison, songeant à ce devoir, le faisait visiter par un médecin et purger au moins quatre fois l'an. Il y en avait qui exigeaient qu'on le saignât à la fin de l'hiver. Aujourd'hui, sachant bien la mesure de son importance, le cuisinier choisit lui-même l'illustration de la Faculté à laquelle il se confiera, et il demande à aller se purger à la campagne.

L'un d'eux, le chef de cuisine d'un maréchal de France, trouve que ce n'est pas assez. Il disait, un jour, à la moitié de son maître :

— Puisque madame la maréchale m'a fait ordonner l'exercice et le grand air, madame la maréchale devrait bien me prêter sa voiture pour deux heures, le temps moral d'aller faire le tour du lac...

PHILIBERT AUDEBRAND.

CE BON MONSIEUR GRANGÉ

NOUVELLE.

I

Au bout de la montée d'un quart de lieue par laquelle on sort d'Abbeville, la route de Calais par Boulogne se sépare de celle qui passe par Saint-Omer.

On n'y rencontre aucun endroit, on n'y voit aucun site qui mérite d'être nommé avant Posiac.

Des parties élevées de la route conduisant à Posiac, on remarque Saint-Valery, vaste port marchand assis sur la rive gauche de la Somme, au milieu de la baie de ce nom.

C'est à Posiac que naquit Antoine Normant, le 8 février 1809.

Son père,— Jacques Normant, — se battait, ce jour-là, dans les plaines d'Eylau, sous les yeux de Napoléon, dans les rangs que commandaient Ney, Soult, Augereau et Davoust.

Appelé pour la troisième fois sous les drapeaux quelques mois auparavant, il dut pour la troisième fois quitter sa femme, la laisser seule, triste, sans ressources et sur le point de devenir mère, dans la maisonnette qu'ils habitaient.

Jacques avait alors quarante ans.

Oh ! elle pleura bien, la pauvre épouse, lorsque Normant, le sac sur le dos, des larmes dans les yeux, partit de nouveau pour s'enrôler dans *l'armée de la guerre*, comme on disait alors.

Pendant neuf ans, Jacques Normant suivit la grande armée, fit noblement son devoir, assista aux sanglantes luttes de cette phalange immortelle.

Pendant neuf ans, Rosette Normant travailla, soumise et dévouée, pour donner du pain à l'enfant, à Antoine, qui, lui, grandissait insouciant, les bonbons aux dents, le sourire aux lèvres.

La sainte femme, sans nouvelles de Jacques, se croyait veuve ! Depuis longtemps déjà elle se disait que son fils, hélas ! n'avait plus de père !

Jacques vivait encore cependant.

Un jour il rentra à Posiac ; il revenait vivant de l'armée, ce tombeau des braves d'alors, mais tout brisé, tout balafré, tout meurtri, tout hâlé par les fatigues, par les désespoirs de ces cent mois de glorieuses campagnes.

Il était sergent et décoré de la Légion d'honneur.

Le 1er août 1815, la France en deuil dit un long, un éternel adieu à la grande armée.

Louis XVIII la licencia, et Normant revit enfin sa femme adorée, son petiot Antoine, sa modeste chaumière de Posiac et son soleil de Picardie.

Je vous laisse à penser combien fut heureux pour Rosette ce retour tant désiré... ce retour qui rendait un père à son fils.

Pour prix de ses longs services, Jacques fut nommé garde-côtes des environs de Posiac.

C'était un poste difficile, scabreux, dangereux même ; il y avait la mort à mépriser, le bien à faire, mais peu d'argent à gagner ; l'honnête sergent accepta cette mission sans mot dire.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Ce fut là le bâton de maréchal de cet homme, qui, de Friedland à Waterloo, s'était cinquante fois battu, de ce soldat qui souffrait alors de vingt blessures à peine fermées.

— Antoine, dit-il à son fils, le jour où il reçut cette nouvelle, tu me suivras ; je te formerai au métier de garde ; je t'apprendrai à connaître la mer, les contrebandiers et les braconniers. Un jour, peut-être auras-tu à te mesurer avec eux !

Antoine avait dix ans au plus. Il devint apprenti garde-côtes.

L'apprenti ne fut pas longtemps à s'habituer à cette vie nouvelle. Il aimait les sentiers qui conduisent à la mer, il les apprit ; il aimait les périls semés à chaque pas sur la route du garde, il les affronta hardiment.

Jacques encourageait son ardeur tout en la protégeant, tout en la surveillant. Le novice fit force captures, et souvent il dut à son courage de dénicher, de ramener au logis paternel, le butin caché qu'il avait su enlever aux *dévorants de la Manche*.

II

Antoine Normant avait vingt ans, lorsqu'il fit la connaissance de Claire, qui n'en avait que seize.

Elle était jolie, la fillette ; plus que jolie, elle était belle. Il l'aima, il l'aima de toutes les forces de son âme ; il l'aima sans oser le dire, comme on sait aimer à vingt ans.

Le secret qu'il gardait lui brisa d'abord le cœur, bientôt il lui brûla le cerveau. Il souffrait horriblement ; il allait tomber malade...

Son père s'en aperçut.

— Antoine, qu'as-tu ? lui dit-il un soir qu'ils revenaient du Crotoy et que, contre son habitude, le jeune amoureux le suivait à pas lents, la tête penchée, les yeux noyés de larmes.

— Je n'ai rien, mon père, balbutia-t-il.

— Ne mens donc pas, Antoine, reprit sévèrement le garde-côtes. Le fils de Jacques Normant doit être le fils de son père : c'est dire qu'il ne doit pas savoir mentir.

— J'aime, mon père.

— Tu aimes ? fit-il en souriant ; alors je parie que tu aimes la petite Claire, hein ?

Antoine tressaillit : il était deviné.

— Oui, mon père, je l'aime.

— Hé ! tu n'es pas dégoûté, mon petiot ? Jamais bords de mer par ma foi, ne virent promener plus beau brin de fille ; jamais la forêt de Crécy n'abrita plus sage, plus modeste jeunesse. Mais es-tu bien sûr d'être aimé, au moins ?

— Je l'ignore encore...

— Qu'elle n'ait pas, de son côté, une autre affection.

— Oh ! pour cela, j'en suis sûr ! s'écria le fils de Jacques en relevant subitement la tête.

Le père Normant sourit de nouveau, mais saisissant tout d'un coup la main d'Antoine :

— Tiens, regarde, continua-t-il, sur ce monticule, à droite, à l'angle du petit chemin creux... regarde, mais regarde donc, te dis-je.

Il regarda, le pauvre garçon.

Il eut le vertige.

— Elle !... gronda-t-il sourdement... C'est elle.... Claire.

— Elle ! murmura tristement Jacques en regardant douloureusement son fils ; elle avec le Blaireau !... avec Blaireau le contrebandier... un misérable, un lâche un homme à pendre. Avec le Blaireau, mon ennemi juré.

Furieux, Antoine allait se précipiter sur celui que lui montrait son père. Celui-ci le retint solidement.

— Ohé ! héla le garde-côtes, ohé ! le Blaireau ?

— Ohé ! répondit celui-ci d'une voix stridente, que veux-tu, sergent-garde ?

— Savoir ce que tu fais là.

— Tu le vois : je me promène avec la petite Clairette, du Crotoy, ricana le Blaireau. Mais ce n'est pas là ton affaire ; passe ton chemin ou sinon...

Et, comme s'il voulait viser Jacques, il coucha son fusil en joue.

Le sergent haussa froidement les épaules.

Antoine poussa un cri de rage.

La main de fer du soldat d'Eylau brisait toujours le poignet de l'amoureux : celui-ci était comme enchaîné ; il ne pouvait plus bouger.

— Blaireau, si tu ne descends pas à l'instant sur la route... là, devant moi, menaça le garde-côtes, si tu n'abats pas tout de suite le chien de ton fusil, mille millions de tonnerres, je te jure que ta cervelle va sauter à quinze pas d'ici.

Et, prompt comme la foudre, le père Normant vola sur le contrebandier, entraînant son fils avec lui.

Pour la première fois de sa vie, Blaireau eut peur. Le misérable redressa son arme, et, s'enfuyant à toutes jambes :

— Oh ! je me vengerai ! hurla-t-il sourdement.

Il avait disparu.

III

Claire, délivrée des poursuites du Blaireau, tomba à genoux pour remercier le ciel.

Jacques et Antoine se dirigèrent vers elle.

Ne crains plus rien, Claire ! dit le garde-côtes à l'enfant qui, toute pâle encore de terreur, le regardait avec des yeux effarés. Ne crains plus, je te protégerai, moi.

— Merci, Jacques ; merci, fit la jeune fille quand elle put parler, merci : car sans vous j'étais perdue.

Antoine était profondément ému ; il était comme en extase devant sa Claire agenouillée. Oh ! comme il aima son père ce jour-là.

— Que te voulait-il, ma belle, demanda le vieux sergent, cet infâme scélérat, ce Blaireau de malheur ?

— Il me disait qu'il m'aime, répondit naïvement la petite Picarde en se relevant.

— Qu'il t'aime ! ... s'écria Jacques, pourpre de colère. Six cent mille tonneaux de cartouches ! lui, t'aimer ? lui !...

— Et qu'il veut m'épouser, continua Claire, qu'il m'épousera que je veuille ou non ! ... Alors, moi, pauvre orpheline, j'ai fui jusqu'ici. Lui m'a suivie ; puis, lorsque vous êtes arrivés, il se riait lâchement de ma douleur, de mes larmes ; il me méprisait, vous le voyez, puisqu'il me demandait de l'embrasser.

— L'infâme ! tonna le garde-côtes, qui caressa le chien de son fusil, une arme terrible dans ses mains.

— Le monstre ! râlait Antoine qui pétrissait fiévreusement dans les siennes une énorme branche de houx.

— L'aimes-tu, toi, ce brigand ? reprit le père Normant en fixant tendrement la jeune fille.

— Moi, l'aimer ! répondit Claire avec horreur. Oh ! que me dites-vous là, Jacques ? moi, aimer le Blaireau !

Et elle cachait sa belle tête dans ses deux petites mains.

Surpris, ému de tant de candeur, l'honnête troupier en prit une.

— Claire, dit-il, veux-tu faire ce que je vais te dire ?

— Parlez, Jacques, consentit celle-ci.

— Tu es orpheline ; tu es seule au Crotoy, exposée à rencontrer le Blaireau qui y habite. Veux-tu venir à Posiac ?

— Et chez qui ? grand Dieu ! interrogea timidement l'enfant, déjà toute rose de plaisir.

— Chez la mère Perchelatte, une brave femme qui te connaît, qui m'a souvent manifesté le désir de t'avoir avec elle, une,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

bonne mère qui t'aimera comme sa fille. Au lieu d'aller pêcher la crevette, au lieu de noyer dans l'eau tes petits pieds, au lieu de les meurtrir sur les galets du rivage, tu mettras désormais de bons gros sabots. Pendant l'hiver, tu iras ramasser du bois dans la forêt de Crécy; au printemps, tu l'aideras à cueillir la fraise; tu rapporteras à la maison les fruits de l'automne; tu rentreras dans les greniers la moisson de l'été. Au bout de tout cela, au logis, tu trouveras la mère Perchelatte, une bonne mère, qui remplacera celle que tu as perdue.

— Jésus-Dieu ! s'écria l'enfant en levant ses beaux yeux au ciel, cela est-il bien possible ?

— Et chez nous, quand tu y viendras, continua Jacques sans s'interrompre, tu trouveras aussi Rosette, ma femme, qui sera ta sœur; Antoine, ce gars de vingt ans que tu vois là, sera ton frère; puis, moi, le vieux sergent grognard, je serai votre père à tous... Le veux-tu ? dis.

— Oh ! oui, je le veux, répondit Claire.

— Alors je te prends au mot; sitôt pris, sitôt pendu ! reprit le garde-côtes... Retournons ensemble au Crotoy pour y enlever tes hardes, et n'aie plus peur du Blaireau; je suis là, moi, et je le tiendrai en respect. Toi, Antoine, toi, cours à Posiac. Va de ce pas chez la mère Perchelatte; dis-lui que je vais lui amener bientôt sa petite Claire. Elle en jubilera, petiot, j'en suis sûr ! je la vois d'ici, t'embrassant pour le merci... Va !

Jacques partit avec la belle fille.

Antoine, cloué à la même place et comme pétrifié, la regardait s'éloigner. Elle était si gracieuse avec ses longs cheveux noirs qui ruisselaient, épars, de sa tête décoiffée, sur ses blanches épaules...

Le jeune homme regardait les pieds mignons de l'enfant s'enfoncer dans le sable gris du chemin. Il allait s'élancer derrière elle, lorsque son père, se retournant, lui fit signe de partir.

Antoine s'éloigna.

Un énorme rocher venait de les dérober à sa vue.

A. DÉSANDRÉ.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE DES MAGASINS

Toute la poésie d'une toilette de sortie est dans le chapeau. Mmes BRUNHES et HUNT sont de cet avis : aussi quel soin dans leur manière de faire et quel goût ! Elles possèdent au plus haut degré le sentiment artistique et la grâce exquise, qui rendent leurs chapeaux ou leurs coiffures inimitables.

Sous leurs heureuses inspirations, les dentelles, les rubans, les plumes, les fleurs, les perles, que sais-je encore ? tout ce qui, en un mot, peut leur servir, est chiffonné, transformé, placé de façon à former un tout d'une originalité coquette et séduisante.

Pour le moment, Mmes Brunhes et Hunt s'occupent des chapeaux de voyage, de bains de mer et de campagne; elles les font en paille *malines*, genre arabe, d'un caractère de distinction parfaite, lorsqu'ils sortent de leurs mains. Un surtout, de forme Trianon, garni de rouge et noir avec de gros coquelicots, m'a paru charmant.

Rien n'est gracieux comme le chapeau *Charlotte Corday* en étoffe pareille à la robe; j'en ai vu un à fond mou, en broderie anglaise écrue, garni de dentelle brodée, de plissés en gaze bleue et de touffes d'épis et de bluets disposés à ravir.

Mais il ne faut pas chercher à décrire les créations de Mmes Brunhes et Hunt, ce serait impossible; une petite visite à leurs salons (4, rue Meyerbeer) fera mieux comprendre les grâces irrésistibles de leur talent que la meilleure explication.

— Plus que jamais le foulard est à la mode. Il fait maintenant partie intégrante et indispensable de la lingerie élégante : chemises de nuit pour hommes et femmes, mouchoirs de poche assortis, garnis d'entre-deux et de dentelles; *sauts-du-lit* pour dames, petit vêtement coquet, enjolivé de coulissés et de dentelles. Et puis ce sont, à n'en plus finir, des objets de toutes sortes : cols *Médicis*, cravates, fontanges, fichus de formes variées, gilets, cols *Directoire*, parements en cornets pour bas de manches, etc.

On n'a qu'à passer une heure au *Comptoir des Indes* (129, boulevard Sébastopol) pour se convaincre que nous n'exagérons rien. On ne saurait croire, d'autre part, le débit considérable qui se fait, dans cette maison, de ces jolis madras à la mode pour chapeaux marmottes, de nœuds de cravate et de cheveux. Mais ce qui a dépassé toute prévision, c'est la quantité d'écharpes en crêpe de Chine à bouts frangés que l'on vient choisir au *Comptoir des Indes*; est-ce à leur prix modeste (28 francs) ou à la richesse et à la pureté de leur coloris, qu'il faut attribuer cette vogue étonnante ? A tout cela, sans doute.

La maison expédie *franco* robes et écharpes; mais dans le cas où l'on voudrait seulement une écharpe, il faudrait joindre à la demande un mandat sur la poste. On sait que le *Comptoir des Indes* envoie également sa collection d'échantillons quand on le désire.

*

— Il suffit de puiser à pleines mains dans la *Corbeille fleurie* de MM. PINAUD et MEYER pour en retirer tous ces trésors : jeunesse et fraîcheur, pureté et blancheur du teint, douceur de la peau, etc.

Grâce au *lait d'Hébé*, les rides précoces disparaissent et la peau se satine. Quant à leur poudre de riz rosée, elle pare d'un doux éclat le teint le plus rebelle. La série des nouveaux produits à l'*opoponax* continue d'être fort demandée par les gens du monde. Il suffit, du reste, de posséder un peu de goût pour avoir horreur de la confusion des parfums en ce qui concerne la toilette. Eaux, savons, poudres, pommades, cold-cream, tous les cosmétiques enfin dont on fait usage journellement doivent avoir le même arôme. C'est ce que la maison Pinaud et Meyer a très bien compris.

La *Corbeille fleurie* a cet avantage d'être comme une source inépuisable où l'on trouve une quantité considérable de ces inutilités charmantes dont une femme élégante ne saurait se passer aujourd'hui. Il y a un choix de nécessaires, flacons, coffrets, boîtes, etc., qu'on ne peut trouver que dans cette maison (30, boulevard des Italiens).

SPÉCIALITÉS

Parmi toutes les préparations du même genre, l'*Eau gauloise* à base d'arnica se fait remarquer par ses qualités essentiellement hiéginiques et toniques. Ce n'est pas une teinture ordinaire, puisque, employée comme lotion, elle enlève toutes les pellicules de la tête, qu'elle rend nette et propre; et cela suffit presque toujours à arrêter la chûte des cheveux.

L'*Eau gauloise*, du reste, n'est pas la première venue; elle est le résultat d'un travail consciencieux, intelligent, et de recherches scientifiques entreprises par une réunion de médecins et de chimistes distingués. Une eau de teinture qui présente de pareilles garanties peut être employée sans aucune crainte.

Après un usage journalier de l'*Eau gauloise*, dans un très court espace de temps, les cheveux et la barbe reprennent leur couleur primitive. Avec son aide, on peut défier des ans l'irréparable outrage !

Il est bien entendu qu'il faut tenir la tête dans un état de propreté parfaite, peignant et brossant minutieusement les cheveux. La complète réussite de l'opération est subordonnée à cette précaution.

Les flacons d'*Eau gauloise* doivent être revêtus de la signature V. ROLENDE; on les trouve chez tous les coiffeurs et au dépôt général (4, rue de Provence).

Avis

Un jeune professeur de comptabilité, marié et père de famille, ayant été employé dans l'administration et dans de grandes maisons de commerce, et offrant sous tous les rapports les plus sérieuses garanties, nous prie de le recommander aux personnes qui seraient à même d'utiliser ses services. Il pourrait se charger de la comptabilité d'une ou plusieurs maisons, enseigner la tenue des livres, faire la correspondance, gérer même un établissement.

Pour plus amples renseignements, écrire ou s'adresser à MM. Ad. Goubaud et fils.

L. ROUVENAT ✲, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Paris est en ce moment littéralement couvert de fleurs ; outre les marchés spéciaux et les fleuristes, les balcons, les fenêtres en sont garnis. Impossible de faire dix pas dans la rue, depuis hier, sans rencontrer un commissionnaire portant une plante quelconque ; le pot de fleurs est enveloppé d'un beau papier blanc, d'où sort mystérieusement la carte du donataire. Ou bien c'est un monsieur qui marche précipitamment, cherchant en vain à dissimuler un bouquet que trahit son enveloppe blanche.

La raison de cette exhibition florale est due à la solennité de l'Assomption, jour de fête pour toutes les *Marie*, et le nombre en est grand à Paris, ainsi qu'ailleurs. Il est à remarquer que les Parisiens ont à un haut degré le culte des fêtes, soit pour les vivants, soit pour les morts. On peut observer ce fait dans tous les rangs de la société, et particulièrement dans les classes inférieures. Nulle part, on ne célèbre plus scrupuleusement les anniversaires qu'à Paris.

D'après la correspondance de nos abonnées, je m'aperçois que beaucoup d'entre elles confondent le catogan avec la coiffure *Retour de Coblentz*. Je ne saurais mieux répondre qu'en laissant parler le dictionnaire :

« Catogan, sorte de coiffure particulièrement à l'usage de l'infanterie française au dix-huitième siècle, qui consistait en une pelotte de cheveux roulés sur eux-mêmes, remplacée par la queue en 1792. »

On avait même fait à ce sujet une chanson dont le refrain se terminait ainsi :

Quand on n'a pas beaucoup d'cheveux,
Un catogan vaut mieux qu'un' queue !

Cette explication démontre suffisamment que la coiffure en vogue, selon le goût du jour, est la queue en question. C'est précisément cette manière d'accommoder les cheveux qu'on désigne sous le nom de *Retour de Coblentz*, dénomination tout aristocratique, on le comprend. Pour n'avoir plus à y revenir, nous dirons encore que la susdite queue s'établit soit avec une grosse torsade, soit avec des nattes ou des boucles ; le nœud qui l'entoure se fait en velours noir ou en ruban, souvent de couleur.

La mode des bandes rapportées sur les devants de corsage et le milieu du dos se maintient de plus en plus. Le premier cas rappelle le gilet, cela se conçoit ; mais la bande du dos ne s'explique guère que par l'amour du changement. Dans tous les cas, les corsages se garnissent beaucoup de cette façon : on accumule les ornements sur le milieu du dos ; contre les bandes rapportées, se posent des broderies, des coquillés de dentelles, ou des flots de ruban.

P. N° 219 .— Chapeau de plage.

Modèle de Mme Mugnerot (rue Vivienne, 23).

Je préfère à ce genre le corsage *Suissesse*, ou la coupe *Circassienne*, dont le nom, tout de fantaisie, ne repose sur aucune analogie sérieuse. La différence à établir entre ces deux corsages tient à la manière dont les barrettes sont disposées. Celles du corsage *Suissesse* sont croisées à la façon d'un lacet de corset, et on les fait généralement en velours noir. Il faut ajouter que le corsage en question est décolleté en carré, sur une guimpe de mousseline ou de nansouck à petits plis.

Les barrettes de la *Circassienne*, de même étoffe que la robe et plus larges que celle de la *Suissesse*, sont horizontales ; quelques-unes ornées de galons d'or ou d'argent ; d'autres entourées de perles ou de dentelles. Une bande rapportée, en soie blanche ou de couleur s'harmonisant avec le ton de la robe, complète l'effet du corsage ; elle est posée sous les barrettes, dont elle est appelée à faire ressortir la grâce. Ce tout, bien compris, est fort gracieux ; l'idée seule des barrettes comporte en elle-même un développement et des modifications que chaque femme trouvera en consultant son goût et les exigences de la situation.

Nous ne sommes plus au temps où la mode décrétait une

forme de manche par saison ! Je me souviens d'avoir entendu raconter qu'il y eut autrefois une certaine perturbation dans le monde féminin, lorsque la mode substitua les manches plates aux manches dites à gigot ; quelques femmes allèrent jusqu'à déclarer qu'elles ne se soumettraient jamais ! Autres temps, autres mœurs : aujourd'hui, chacune de nos robes a des manches différentes. On est même arrivé à avoir plusieurs manches pour la même toilette, grâce aux cuirasses. Plus nous allons, et plus la manche acquiert d'importance dans le costume. Elle est généralement en étoffe différente de celle du corsage, et, dans ce cas, en harmonie avec le jupon ou les garnitures ; ou bien elle est très historiée. Enfin on ne pourrait dire ce qui, sous ce rapport, est le plus à la mode, car tout dépend absolument de l'imagination de chacun.

Les rayures ont fini leur temps ; ainsi va la mode, au gré de notre fantaisie. Que tous ces jolis et frais costumes en toile rayée profitent largement du soleil et de la fin de leur existence, car, selon les probabilités, on n'en parlera plus l'été prochain. Tel a été le sort des costumes à pois de l'an dernier ; on n'en a pas aperçu un seul depuis ! La broderie anglaise m'inspire les mêmes réflexions.

Pour le moment, ce sont les tissus de l'apparence la plus grossière que portent les femmes du monde ; l'élégance de la forme rachète tout. Les toiles *roulières*, et les carreaux madras l'emportent sur le reste ; on les garnit de plissés de même étoffe, ou bien, ce qui est plus nouveau, de petites bandes de toile blanche, unies et festonnées ; puis de velours noir, marron, gros vert, gros bleu, nacarat, etc. En fait de toilettes plus habillées, ce sont les mélanges d'unis et de damiers grisaille qui tiennent le haut de l'échelle.

On m'a demandé, ces jours passés, si j'approuvais la coquetterie chez une femme. Certainement oui, lorsqu'elle est prise du bon côté. Si l'on considère la coquetterie comme un art, le but qu'elle se proposera et les moyens employés la feront, selon leur nature, juger innocente ou coupable. Qui condamnera jamais les soins et l'adresse qu'une femme met en usage pour plaire et garder un mari ? Est-ce qu'on s'élève contre la persévérance, contre les soins destinés à gagner des cœurs par l'obligeance, l'égalité d'humeur, les talents profitables à la société ?...

Le premier devoir d'une femme est d'être jolie, a dit Mme de Girardin ; elle ne faisait évidemment pas allusion à la possibilité de se donner un beau profil. Cela veut dire simplement qu'une femme doit s'ingénier à acquérir une beauté factice, — le charme en un mot, — lequel s'obtient à force d'amabilité et de distinction dans les manières, de bon goût et d'élégance dans la mise, de tact en toutes choses.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des planches dans le texte.

P. 219. (*Voyez page* 385).

CHAPEAU DE PLAGE. — Ce modèle se fait en étoffe pareille à la toilette. Celui que nous décrivons est en paille de Florence ; fond mou en crêpe de Chine bleu ciel coulissé autour de la calotte, formant un tuyauté régulier ; sous ce tuyauté, se trouve une ruche d'étoffe semblable, à bords effilochés, qui suit les contours du chapeau. Le bavolet, relevé, est doublé de même. Nœud écharpe en ruban bleu posé au bord. Rose et feuillage en avant et en arrière du fond mou.

D. G. 438. (*Voyez pages* 390-391).

1. Costume en batiste d'Irlande mauve. Jupon à traîne entouré de petits volants froncés, qui sont surmontés derrière seulement d'un bouillonné en biais fixé au tablier de chaque côté par un nœud de ruban. Tunique unie à bords piqués, relevée derrière par trois boutons. Corsage à basques plates et bords piqués. L'ouverture en châle est encadrée d'un bouillonné capitonné clos par un nœud de ruban. La manche est garnie dans le haut d'un bouillonné posé entre le coude et l'épaule, se répétant dans le bas avec un petit volant qui le traverse au milieu. — Lingerie en mousseline festonnée et ruchée. — Chapeau Léopold Robert en raisins et feuillage.

2. Fillette de 13 ans. Costume en toile gris clair. Le jupon est garni dans le bas d'un assez haut volant froncé, surmonté par derrière de trois autres volants qui en remplissent la hauteur ; devant, il y a quatre petits tabliers dont les coins arrondis se perdent sous la tête des volants de derrière. Corsage à pointes arrondies devant et postillon à plis plats derrière. Manches terminées par un cornet fendu sur le dessus. — Veston en étoffe pareille laissant voir le bas du corsage ; pélerine *Petit abbé*, entourée d'une ruche en toile ; manches à *sabot* garnies d'un volant très bas. — Tous les bords du costume sont liserés ou piqués en couleur assortie ou autrement au choix. — Lingerie en mousseline festonnée en coton rose et ruchée. — Chapeau en paille de fantaisie, à bords cabossés et baissés sur le front ; une gaze blanche forme un fond mou, entouré d'une guirlande de fleurs des champs.

3. Costume en toile de Vichy, à fond écru et rayures couleur brique. Jupon très ample à traîne unie. *Corsage-polonaise*, c'est-à-dire dont les devants ressemblent à ceux d'un corsage ordinaire, tandis que le dos forme une seconde jupe ; celle-ci, après avoir produit un pouff modéré, se répand sur le jupon par deux larges pans, entourés d'un velours marron. Ceinture en velours marron serrant la taille, avec l'aumonière en velours pareil. Un large velours marron encadre les deux devants du corsage et dessine une pointe de fichu dans le dos. Manches évasées du bas, resserrées par un velours noué sur le dessus. — Chapeau à fond plat et large, à bords relevés, en paille belge, garni de velours marron et de branches de géranium.

4. Toilette en linon blanc. Jupon simple et traînant, monté par de larges plis, nombreux derrière. Le corsage entr'ouvert est fermé par des lacets blancs, reliés à des boutons d'argent ; grosse ruche autour du cou. Le bas du corsage a des bords crénelés qui se continuent derrière et terminent le postillon à plis plats. Les manches sont coupées en cornet crénelé comme le reste. — Chapeau en paille de riz blanche, garni de ruban couleur vert du Nil, coquillé sous le bord relevé devant, et gracieusement chiffonné sur le dessus, avec un colibri aux ailes déployées fixé sur le côté.

5. Toilette en sicilienne, couleur olive. Jupon à traîne, sans garnitures, monté par un large pli double, sous lequel toute l'ampleur du jupon est réunie en deux ou trois plis. Corsage à basques carrées et plates, s'écartant devant et fendues sur les côtés, entourées d'un simple roulotté. La manche est garnie d'une bande froncée au milieu, formant le double cornet. — Fichu Charlotte Corday, en cachemire blanc, entouré de volants ; il est croisé sur la poitrine et noué derrière où les bouts arrondis tombent sur le jupon. — Lingerie ruchée. — Chapeau cloche en paille de fantaisie, garni sur le sommet d'un foulard blanc et d'une guirlande de pampres.

6. Costume en vigogne havane clair. Jupon à traîne, plissé à plis plats devant, sur une hauteur de 50 c., et tête ruchée (sous une si haute garniture on ne met pas d'étoffe). La traîne est ornée d'un volant froncé, surmonté d'un haut coulissé, dont chaque bord est plissé, la même garniture se répète un peu au-dessus. Tunique en même étoffe, entourée d'une frange grillée, de couleur assortie, relevée derrière et tendant le tablier. Corsage à basques plates garnies d'effilés ; manches à volants surmontés des mêmes effilés. — Cuirasse perlée en soie et jais noirs. — Lingerie en toile. — Chapeau de paille garni d'un velours noir dont les bouts tombent sur les cheveux en un nœud postillon ; une touffe de roses et de mûres sauvages orne le sommet.

7. Petite fille de 4 ans. — Robe courte en tissu *Trouville* blanc ; jupe courte, corsage décolleté et manches courtes. Ceinture en cuir.

8. Petit garçon de 5 à 6 ans. — Costume matelot en sergé bleu marine. Pantalon zouave ; veste-blouse, ouverte par un col rabattu, sur une chemise rayée bleue et blanche ; cravate et ceinture rouge foncé. Chapeau en toile cirée, rubans bleus avec ancres dorées sur les bouts flottants.

Description de la planche coloriée n° 1136 *D.*

CHAPEAUX ET LINGERIE. — Chapeau rond en paille noire, à bords cabossés, garni de ruban couleur paille et d'une demi-guirlande d'olives avec feuillage. Nœud de foulard posé sur le bord relevé derrière.

2. Chapeau à fond mou en gaze lilas. La passe, bordée en velours noir, est recouverte d'un plissé en gaze coupé par un velours noir. Guirlande de marguerites posée sur le côté et dessus.

3. Chapeau en paille belge, genre Tyrolien, à bord relevé d'un côté, doublé et bordé en soie bleue. La calotte est entourée d'une draperie en turquoise marron, bordée en bleu, formant sur le côté un éventail de coques. Un plissé en mousseline blanche dépasse les bords.

4. Col évasé, en toile, doublé intérieurement de toile de couleur lie de vin clair.

5. Col évasé, à coins rabattus, en toile bleue doublée intérieurement de toile blanche.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A. Leroy imp. r. des Marais 66.

Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

1156 D

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Chapeaux de Mme H. de Bysterveld, Fg St Honoré, 5 – Corsets de P. de Plument, r. Vivienne, 33.

Lingerie du Magasin Aux Elégants, Bd des Italiens, 5 – Eau de Cologne des Sultanes, r. Vivienne, 33.

Eau Gauloise de Mme V. Rolende, r. de Provence, 4 – Veloutine Viard, Pl. du Palais Royal, 2.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, Ad. Goubaud & Son, 30, Henriette Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

6. Manche en toile de couleur lie de vin (assortie au col n° 4), composée d'un bouillon et d'un poignet évasé à deux boutons.

7. Manche en toile bleue (assortie au col n° 5), formant un simple poignet à coins rabattus.

Description de la planche coloriée n° 1139 *B.*

Substituée à la planche N° 1156 D, pour celles de nos abonnées qui nous en ont adressé la demande.

TOILETTES D'EXCURSIONS. — 1. Costume en cachemire beige. — Jupon ras-terre entouré de deux volants plissés hauts de 25 cent. Polonaise façon blouse devant, serrée à la taille par une ceinture en cuir de Russie soutenant une aumonière. Le haut du corsage est orné d'un collet montant formant pélerine rabattue, en cachemire gris perle, à bords dentelés. Le bas de la jupe est dentelé et garni d'un galon gris assorti au col; boutons gris fermant les devants. Manches plates, terminées par un revers dentelé en gris, boutonnées sur le dessus. — Lingerie en toile rayée bleue et blanche. — Chapeau en paille brune, bordé de gris perle; voile de gaze grise chiffonnée, formant groupe sur le côté avec une touffe de roses de différents tons.

2. Costume en vigogne de deux tons vert camaïeu. — Jupon ras-terre, de couleur foncée, garni par derrière de cinq volants distancés, de nuance claire. Le tablier est plissé dans sa hauteur, puis encadré par un volant froncé semblable à ceux de la jupe. Corsage à basques unies devant; postillon découpé orné de volants. Manches terminées de même. — Pélerine en sicilienne, recouverte de franges perlées et entourée dans le haut de ruches en dentelle noire. — Lingerie en mousseline festonnée. — Chapeau de paille noire à bords relevés devant et derrière, garni de rubans assortis à la toilette et d'un oiseau aux ailes déployées.

ECHOS DE LA MODE

On ne sera sans doute pas fâché d'apprendre comment, d'après la *Vie parisienne*, il faut s'habiller aux eaux. Voici les indications qu'elle nous fournit :

1° Pour aller prendre son bain.

Un long pardessus en flanelle bleu de ciel, doublé de cachemire blanc; dessous, un peignoir en percale à broderies anglaises.

Un bonnet Charlotte Corday en cachemire à broderies, noué sous le menton par un ruban bleu.

2° Pour déjeuner.

Une blouse de cachemire blanc, avec trois rangs de galons d'argent de différentes grandeurs; petit col debout et grandes poches de côté.

3° Dans la journée.

Un jupon de faille glacée gris acier; un corsage et un tablier en batiste à raies grises et blanches, avec garnitures plissées faisant ton gris sur une autre garniture toute blanche bordée de valenciennes; de gros boutons de nacre gris.

Un chapeau canotier relevé par devant; par derrière, une touffe de raisin gris, et velours noir; et un grand voile de gaze blanche, si long qu'il traînerait, si la femme ne le relevait sur le bras.

Un grand éventail à raies pendu à une chaîne, et l'en-tout-cas pareil doublé de soie cerise.

4° Le soir au Casino.

Une jupe de gaze de soie à raies, ses petits volants garnis de plissés blancs et dentelle Malines. Un corsage et un tablier tout en entre-deux de Malines. Dans les cheveux, une seule rose et beaucoup de feuillage naturel. Enfin, un éventail nacre, soie rose, et un petit plissé dans le haut.

*
* *

Par ces temps de chaleurs, voici le costume des élégantes :

Robes de mousseline unie, sur des transparents de nuances si pâles qu'on ne saurait les désigner autrement que « clair de une »; c'est entre le bleu, le vert et le gris perle : cherchez!

Le chapeau bouillonné de mousseline est noué par une barbe de Valenciennes et orné, sur le côté de la passe, d'un bouquet de fleurs naturelles.

Ce dernier point a obligé la châtelaine à créer un nouvel emploi dans la maison : *fleuriste pour modes*. Chaque matin, ladite fleuriste va dans tous les appartements, afin de prendre les commandes du jour pour les chapeaux, et celles du soir pour les coiffures; puis elle se rend dans les parterres et dans les serres où le jardinier en chef lui délivre les fleurs et les feuillages dont elle a besoin.

V. P.

LES FOLIES DU JOUR

La saison d'été de l'an de grâce actuel a tenu à fournir à la critique son contingent d'excentricités, et tout naturellement, le vent étant aux passe-temps hippiques, devenus le complément de la villégiature, c'est de ce côté que la mode est allée chercher les éléments de ses capricieuses inventions.

Il faut voir, à cette occasion, le *Charivari* profiter des loisirs que lui laisse sans doute la politique et, tout heureux de l'aubaine qui tombe sous sa plume, s'en donner à cœur-joie aux dépens de l'actualité à la mode... en matière de toilette! Jamais on n'a mieux dit leur fait à ces fantaisies féminines que notre mordant confrère raille en les qualifiant de folies du jour. A vrai dire, le mot est mérité, et nous en faisons juges nos lectrices elles-mêmes.

La *Dame aux Camélias* avait fait son temps, — c'est le confrère qui parle, — la *Dame aux Perles* était oubliée... Nous allons avoir, que dis-je! nous avons aujourd'hui la *Dame au Cuir*!

Cette dame est même tirée déjà à plusieurs milliers d'exemplaires. On ne voit que cela aux eaux, au bois, aux Champs-Elysées.

Toutes les élégantes de tous les mondes ne portent plus que boucles d'acier « à la cheval », gourmettes et brides.

Cuir par-ci, cuir par-là.

Et ce n'est pas tout. On a perfectionné la chose.

Le cuir tout seul était terne, il fallait le rehausser. On lui applique des clous d'acier ou des clous dorés, comme aux valises et aux fauteuils. C'est adorable!

Il est huit heures du matin. Madame va sortir; survient Monsieur.

— Où vas-tu donc de si bonne heure?

— Que t'importe?

— Comment! que m'importe?

— Mon Dieu, que tu es curieux! Seras-tu plus avancé quand je t'aurai dit que je sors pour une affaire qui ne regarde pas les messieurs?

— Quelle affaire?

— Affaire de toilette, là; es-tu content?

— Certainement. Maintenant que je sais que tu vas chez ta couturière, je...

— Chez ma couturière! Pas du tout.

— Que signifie ce *pas du tout*?

— Cela signifie que je ne vais pas chez ma couturière.

— Alors, c'est chez ta modiste..

— Non plus.

— Élise, vous abusez de ma patience. Le mot de ce rébus?

— Vous n'êtes pas assez au courant pour comprendre.

— Dites tout de même.

— Eh bien, je vais chez mon emballeur.

— Votre emballeur!

— Oui, pour une robe.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Sapristi ! j'y perds mon latin.

— Je vais lui demander la permission de faire copier par ma femme de chambre, pour ma toilette prochaine, une adorable garniture que j'ai vue sur une de ses malles en passant devant sa boutique.

— Voyons ! êtes-vous folle à la fin ?

— Ce sera charmant !... Huit bandes de cuir entrelacées avec trois rangs de têtes de clous.

— Oh ! les femmes, les femmes !...

Et monsieur est comme abruti. Il y a de quoi !... Nous devons ajouter que souvent il n'y avait pas besoin de cela.

Le dialogue que nous venons de transcrire n'est qu'un spécimen. Il y a des centaines de variations sur ce thème.

Parmi les toilettes à la mode, outre la toilette *valise bouclée*, on compte la toilette *maréchal-ferrant*. Toujours en cuir, avec des fers de distance en distance... Une agréable réminiscence des courses...

Nous avons aussi la toilette *cuir de Cordoue*... Une vraie tenture de salle à manger qui marche.

Oh ! on progressera encore. Du maréchal-ferrant au maréchal-des-logis, il n'y a qu'un pas.

Très-incessamment, je le parie, ces dames se mettront en tête de porter des buffleteries en cuir rehaussé d'agréments. Ce sera d'un goût exquis.

On pourra y adapter une petite giberne pour serrer le mouchoir et tous ces menus objets qui sont les cartouches de la coquetterie.

Il ne restera plus qu'à y ajouter des insignes quelconques pour avoir des régiments féminins.

Les beautés nouvellement mariées seront sous-lieutenantes. Les veuves passeront capitaines à leur second engagement. Toutes les volumineuses personnes, qu'on voit faire tapisserie dans les salons, feront des gros majors admirables. Il n'y a que la compagnie de *Vétérans* pour laquelle on aura du mal à recruter des volontaires. Mais, bah ! à cela près...

Et voilà comment, de fil en aiguille, — c'est le cas de le dire, — la dame au cuir et ses adeptes menacent de révolutionner les us et coutumes de la société entière.

Et bien ! non, franchement, mesdames, cette menace est ridicule. Laissons les enfants à leurs mères et le cuir aux layetiers, selliers, et autres industriels, — sans préjudice des nombreux citoyens de l'un et l'autre sexe qui en font, dans le langage quotidien, une si large consommation.

Un bout de ruban, une simple fleurette vont beaucoup mieux à vos jolis minois.

C'est l'avis du *Charivari*, c'est le mien aussi. Et même, — entre femmes, on peut s'abstenir de déguiser sa pensée, — je suis sûre qu'au fond, chère et gracieuse lectrice, c'est encore bien plus le vôtre.

Vous souriez... Cette réponse me suffit.

P. DE LUCENAY.

LA VIE PARISIENNE

Nous avons trop rarement l'occasion d'emprunter un écho aux conseils de guerre, pour que nous laissions échapper celui qui se présente. — Qu'on se rassure : il ne sera pas question de politique.

Il y a quelques jours, une femme Galland était traduite devant la juridiction militaire, pour avoir acheté un crucifix d'ivoire provenant du pillage de la chapelle Bréa, dans le temps de la Commune.

Cette femme était dans des conditions qui expliquent la poursuite : le rapport la présentait comme une femme d'une redoutable énergie, qui aurait joué, sous la Commune, un rôle important, et dont la maison même aurait été le rendez-vous de tous les chefs fédérés du quartier et de mesdames leurs épouses.

Mais enfin elle n'était accusée que de l'achat du christ, — dont, au dire de l'accusation, elle connaissait l'origine, — et ses faits et gestes sous la Commune n'avaient rien à voir au procès si le fait incriminé reposait sur une base fausse.

Or, son défenseur a établi que le christ avait été vendu aux enchères régulières, et que la femme Galland en ignorait l'origine.

La terrible communarde a donc été acquittée.

Du reste, une communarde achetant un christ !... quand on y réfléchit, c'est bien singulier. Il est vrai que la femme Galland l'avait mis non à la tête de son lit, mais dans un grenier : ce qui indique ou une précaution suspecte, ou peu de respect pour le sauveur que le crucifix est censé représenter.

L'ancienneté de l'objet exclut qu'elle l'ait vu à l'état de matière première ; sinon, elle aurait l'excuse de ce paysan qui, ne saluant pas un christ de bois, disait pour raison :

« — Je l'ai connu poirier ! »

*
* *

Les courses de chevaux ont cessé d'être une mode ; elles sont devenues une véritable manie.

Autrefois on n'en donnait que pendant six mois de l'année, et c'était déjà bien raisonnable. Il y en a aujourd'hui depuis le 1er janvier jusqu'à la Saint-Silvestre.

Quel plaisir peut-on éprouver, par exemple, à se rendre à la Marche, en plein mois de juillet, par quarante degrés de chaleur, pour voir courir des chevaux qui se feraient battre par le dernier des chevaux de fiacre ?

En effet, tous les bons chevaux de courses sont, pendant l'été, en province pour se disputer des prix importants.

Le Tout-Paris étant aussi en villégiature, vous pouvez vous faire une idée du public qui fréquente les champs de courses de La Marche et du Vésinet à cette époque de l'année ! Quand on y rencontre trois cuisinières et une douzaine de concierges, on dit qu'il y a du beau monde.

*
* *

Distribution de prix sur toute la ligne !

Un père adresse, devant plusieurs personnes, de sévères remontrances à son gamin qui n'a pas obtenu le moindre accessit.

— Cependant, lui dit-il, nous pensions tous que tu étais fort en analyse française.

— Oui, papa, mais j'ai fait une boulette qui m'a coûté cher.

— Laquelle ?

— On nous avait donné le récit d'un voyage. Alors j'ai copié textuellement une lettre que maman m'avait adressée pendant votre excursion en Suisse, pour me raconter ce que vous aviez vu.

— Eh bien?

— Comme il y avait dedans *cent trois fautes* d'orthographe, on m'a mis le dernier.

Tableau !

*
* *

Calino est de toutes les fêtes.

L'autre jour, ce naïf et curieux citoyen veut pénétrer à toute force dans la salle du Conservatoire pendant le concours de chant, qui a toujours lieu à cette époque de l'année.

L'huissier-plaçeur, ne sachant comment se débarrasser de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

l'importun qui s'entête à forcer toutes les consignes, lui fait observer qu'il fait bien chaud.

— Combien de degrés ?

— Quarante, pour le moins !

— Bon à savoir, murmure notre homme après réflexion. Je reviendrai cet hiver.

A. Z.

UN BON VILLAGEOIS

Un correspondant me signale une assez jolie comédie que jouerait, depuis trois ou quatre ans, un habitant de la petite ville de M..., située non loin de Fontainebleau.

Tous les ans, pendant l'été, cet aimable villageois va se promener à la ville des carpes et engage les Parisiens, et quelquefois les étrangers, à diriger leurs excursions de tel côté de la vallée.

— Rien de plus beau, de plus pittoresque ; si vous passez par là, j'aurai le plus grand plaisir à vous servir de *cicérone*.

En effet, soit que ses indications soient alléchantes, soit que le hasard, ou le désir de tout voir, mène le touriste dans la vallée du personnage, il est sûr de ne pas échapper au complaisant qui le guette.

Son empressement à guider les promeneurs est extrême ; il leur fait voir les plus petits recoins, et lorsqu'ils sont fatigués il leur propose obligeamment de se reposer dans sa maison.

— Un verre de vin blanc, sans façon ; un petit vin pas méchant du tout, sans cérémonie.

On hésite.

— Une tasse de lait pour madame.

On n'hésite plus.

Alors, avec une bonne grâce parfaite, le propriétaire fait les honneurs de sa bicoque.

Il faut être poli : on le félicite sur la gentillesse de sa demeure.

Il répond que c'est un taudis, mais que la vue est si belle, de son grenier, qu'il ne vendrait pas sa maison pour un monde.

On visite le grenier; la vue n'a rien d'extraordinaire, mais les visiteurs sont surpris de trouver des centaines de vieux tableaux couchés dans la poussière.

— Mais c'est un vrai musée ! s'écrient les étrangers.

— Ah ! de vieux tableaux de famille qui sont là depuis des temps infinis ; je ne suis pas amateur, et, d'ailleurs, je n'y connais rien ; on disait, dans le temps, que parmi ces toiles il y en avait d'un grand prix.

Et sans avoir l'air d'y attacher la moindre importance, il secoue habilement la poussière et s'éloigne, sous prétexte de chercher un plumeau.

Alors, de deux choses l'une : ou les visiteurs l'arrêtent, protestant qu'ils n'y connaissent rien eux-mêmes, ou ils le laissent aller.

Dans tout Parisien, il y a un brocanteur, et puis on a raconté si souvent l'histoire du tableau oublié dans un grenier, acheté trente francs et revendu cent mille, qu'il est bien rare que les promeneurs ne se jettent pas avec avidité sur les toiles du bonhomme.

Ils les tournent, les retournent en tous sens, et ne tardent pas à découvrir des signatures effacées par le temps, mais encore très-visibles.

L'hôte reparaît avec son plumeau dès qu'on n'en a plus besoin.

— Que faites-vous de tout cela ? demandent les visiteurs anxieux.

— Rien.

— Que ne vendez-vous ces tableaux qui se détériorent tout à fait ?

— Euh ! ça ne vaut pas grand'chose.

— Certainement; mais si peu que vous en retiriez, cela vaudra mieux que de les laisser perdre.

— Sans doute. La vérité, c'est que ce n'est pas ça qui m'enrichira.

— Non, mais enfin...

— Un monsieur m'a offert un jour cent francs pièce de ces dix-là ; je me repens de ne pas les lui avoir laissés.

On offre de donner le prix regretté.

L'affaire se conclut, et les bons Parisiens emportent gaiement des Titien, des Giorgione, des Parmesan à cent francs chaque, dont le bon villageois s'approvisionne pendant l'hiver à la salle Drouot, à raison de six francs pièce.

Jules Noriac.

THÉATRES

Comédie-Française. — Quand la tragédie opère ce miracle d'attirer du monde au théâtre en plein été, ce qui pour elle est deux fois méritoire, on lui doit bien au moins une révérence. Pareille bonne fortune n'échoit pas tous les jours à notre première scène, même quand l'auteur qui tient l'affiche est le grand Corneille. Il est vrai que, cette fois, il s'agit de *Polyeucte*, qui fut jadis un triomphe pour Beauvallet en même temps que pour Rachel.

Aujourd'hui, *Polyeucte* a dépouillé l'écorce rugueuse et sombre du fanatique que rendait si véridiquement Beauvallet ; il s'est fait tendre avec M. Dupont-Vernon : procédé plus sûr pour plaire aux dames !

Mlle Favart est très bien placée dans la Pauline de Corneille, moins bien cependant que dans l'Esther de Racine.

Variétés. — Reprise de la *Vie parisienne* (nous voici loin de Corneille !) avec Mlle Julia Georges dans le rôle de Métella, et Mlle Vanghel, retour de Biarritz, dans celui de la gantière.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans la nouvelle exhibition de cette opérette, c'est certainement le déploiement de toilettes étourdissantes effectué par Mlle Vanghel. Qu'on en juge :

1° Une robe en faille thé, style du dix-septième siècle. Un manteau Louis XIV en velours garni de passementerie d'argent. Un tablier en faille rose drapé, avec une bordure feuillage en velours rubis. Sur les relevés du manteau, des bouquets de chardon d'argent. Le corsage est carré et le gilet rose.

2° Un costume faille et cachemire tourterelle. Le corsage à gilet, à manches courtes, garni d'un volant plissé. Le jupon en faille avec bouillons, pouff et petits plissés. Le tablier en cachemire, long d'un côté, relevé en écharpe et orné d'un plissé de faille.

Beaux costumes, n'est-ce pas ? Comme cela vient à point pour dispenser de parler du talent !

Théâtre des Familles. — Un bon point, en terminant, à cette petite scène qui ne craint pas de monter une œuvre inédite, quand les grands théâtres se bornent à reprendre des vieilleries.

Les Soupçons de ma tante, un acte en vers de M. Paul Duriaux, sont un heureux début. Il dépend de l'auteur de ne pas s'en tenir là.

Hop-Frog.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE D. G. N° 438. — TOILETTE

PAGE 365

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

AGE. — DESCRIPTION, PAGE 386.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CE BON MONSIEUR GRANGÉ

NOUVELLE

(*Suite et fin.*)

IV

Un quart d'heure après, le fils du garde-côtes arrivait à Posiac, chez la mère Perchelatte.

Il lui dit... Qui pourrait raconter ce qu'il dut lui dire ?

Il était vraiment fou de joie, ivre d'amour, le jeune Normant.

La Perchelatte le comprit.

— Tu l'aimes bien, Antoine, n'est-ce pas ?

— Oh ! que oui ! s'écria-il spontanément. Oh ! que oui ! je l'aime !... Tenez, mère Perchelatte, j'en suis malade... je crois que j'en mourrais si...

Jacques avait devinè juste. La Perchelatte embrassa si fort Antoine, mais si fort qu'elle faillit l'étouffer dans ses bras.

En quittant la maisonnette de la bonne veuve, Antoine courut chez sa mère, la Rosette Normant. Il lui raconta tout, tout, jusqu'à son fol amour pour la jolie pêcheuse de crevettes.

— Que Dieu vous bénisse tous les deux, mon ami ! soupira la douce mère en posant un long baiser sur le front de son fils ; mais prends garde au braconnier du Crottoy !... On le dit terrible, le Blaireau ! Moi, j'ai peur de ce vilain homme.

— Moi, non ! s'écria Antoine, qui redressa fièrement la tête. Je prends Claire sous ma protection. Malheur à lui, s'il la touchait jamais ! Oh ! mais regarde donc sur le chemin du Crotoy... les voici ! Voici Claire... J'y cours, ma mère... A tantôt !

Disant ces mots, il s'élança sur la route, au-devant de Jacques et de la jeune fille, qui arrivaient au village.

Ce ne fut pas sans laisser éclater une violente colère que le Blaireau vit partir Claire pour Posiac.

— Elle m'échappe au Crottoy, grommela-t-il sourdement en la voyant s'éloigner, je l'aurai là-bas, à Posiac ! Ce n'est qu'une question de kilomètres... A nous deux maintenant, Jacques Normant ! Ah ! tu m'enlèves ma proie pour la donner à ton fils ?... Mais, par Satan, si je ne dois pas la ressaisir, Antoine n'en jouira pas non plus. Je le jure ! et je tiens ce que je jure, moi !...

V

Claire était installée chez la Perchelatte.

La maison de la veuve lui avait été de tout cœur ouverte. Bientôt, à bon droit, pourrait-elle la croire comme sienne, car la brave femme cent fois déjà lui avait dit :

— Tu es ma fille, Claire. Ta place est ici maintenant. Sois-y ce qu'y était ma pauvre Marguerite, ma fille que j'ai perdue, la maîtresse, la gâtée, la bonne fée.

L'enfant avait souri à la bonne mère; radieuse, elle s'était jetée dans ses bras et lui avait répondu :

— Oh ! je te soignerai bien, va, ma bonne mère Perchelatte ! Que je t'aime donc déjà depuis que je suis avec toi !

— Et Jacques, l'aimes-tu ? reprit la brave vieille.

— Comme mon père ! fit Claire avec un élan spontané.

— Et Antoine ? ajouta malicieusement la Perchelatte.

— Comme mon frère ! murmura l'enfant.

— Comme un frère fiancé, hein ?

La jeune fille, toute pâle de surprise, regarda timidement la Perchelatte.

— Que dites-vous là, mère !... minauda-t-elle.

— Je dis, pardieu, que tu aimes Antoine, depuis le jour où son père t'a délivrée des griffes de Blaireau, n'est-il pas vrai ?

— C'est vrai, j'aime Antoine ! avoua Claire avec une naïve franchise.

— Je dis aussi qu'Antoine t'aime.

— Oh ! serait-il possible ! Antoine m'aimerait !

— Oh ! tu le sais bien, petite rusée ; je sais, moi, qu'il te l'a plus d'une fois appris.

— Vous avez de bonnes oreilles, mère Perchelatte ! mais vous ne m'en voulez pas au moins ? Antoine est si beau ! il m'aime tant ! objecta la fillette qui venait de sauter au cou de la bonne femme.

— Eh ! je le sais mieux que toi, mignonne. Aimez-vous donc, mes enfants, sous le regard de Dieu ; profitez... car bientôt peut-être...

— Bientôt, dites-vous, mère ? s'écria Clairette effrayée, vous avez dit bientôt ?

— Et la conscription, et les vingt ans d'Antoine ? tu n'y songes donc pas ? Ton promis est du bois dont on fait les bons soldats, et s'il amène un mauvais numéro, il faudra bien qu'il parte...

— Ah ! je n'y avais pas encore songé, soupira la pauvre Claire qui, toute frémissante, tomba presque inanimée sur un siége. C'est vrai... la conscription... je l'avais oubliée !

VI

Antoine amena le numéro *quatre* de la corbeille municipale.

Terrassé, comme anéanti, par cette fatalité, il apporta cette triste nouvelle à son père, qui, le pauvre homme, ne sut pas le consoler ; à sa mère, qui l'étreignit douloureusement sur son cœur ; à la Perchelatte, qui maudissait armée, fusils et gibernes ; à Claire, qui, révoltée, éperdue, se jeta dans les bras de son fiancé et y pleura toutes les larmes de ses yeux.

Mais la loi avait parlé ; deux mois après, le conseil de révision avait dit son dernier mot : il fallait partir.

Il partit.

Jamais conscrit plus amoureux ne quitta promise plus aimante.

Ils s'embrassaient, puis en se souriant, ils se disaient :

— Je te serai fidèle, je t'attendrai, souviens-toi, aime-moi !...

Mots d'amour, phrases si souvent répétées, mais toujours si neuves ; promesses brûlantes, serments fiévreux, qui s'échangèrent entre les deux amants, comment vous les redire ici ?...

Antoine s'éloigna.

La pauvre enfant rentra triste, découragée, dans la maison de la Perchelatte.

Le conscrit, accompagné de Jacques, de sa mère et de tous les gens de Posiac, prit la grande route. On chantait, on dansait, on riait, mais on pleurait aussi...

Aux environs d'Abbeville, on s'embrassa une dernière fois... puis tout fut fini.

Antoine était soldat.

Jacques et Rosette n'avaient plus leur enfant !

VII

Jacques, le sourire sur les lèvres, mais la mort dans l'âme, reprit ses tournées quotidiennes ; son devoir l'appelait, il sut quand même le remplir.

Mais le Blaireau ne dormait pas, lui. Sans cesse à l'affût d'une proie, toujours prêt pour quelque fraude, il passait ses jours à dépister Jacques Normant, à mettre en défaut son zèle, ses nuits à comploter contre lui, à lui ourdir des embûches, à lui creuser un abîme.

De son coté, le vieux sergent serrait de près son ennemi. Il le guettait, il le poursuivait, il l'acculait, et le plus souvent il le mettait hors d'état de nuire... Cent fois il le prit en flagrant

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

délit de contrebande ou de braconnage ; cent fois il verbalisa contre lui ; cent fois le Blaireau sut échapper aux recherches de la justice, aux poursuites des gendarmes, aux prisons.

Jacques en était malade.

— Cet homme me fera mourir de chagrin ! se disait-il quelquefois, comme désespéré.

VIII

Un jour que Normant, accompagné de sa femme, se dirigeait vers le Crotoy, il aperçut de loin le Blaireau qui rôdait autour de Posiac. Le farouche contrebandier tenait son fusil en arrêt ; il semblait attendre ou fuir quelqu'un.

Jacques s'approcha à pas de loup. Rosette le suivait. Le garde-côtes, caché derrière un gros arbre, à dix mètres du Blaireau, ne perdait pas des yeux son ennemi. Bientôt il le vit s'avancer vers une broussaille épaisse, l'entr'ouvrir, y déposer et y enterrer sous un amas de feuilles sèches un petit paquet qu'il sortit prudemment de sa poche.

— Le brigand vient de commettre un nouveau vol, se dit en maugréant tout bas l'honnête Normant.

Voler aussitôt à lui, lui sauter à la gorge, l'étreindre vigoureusement, fut pour Jacques l'affaire d'un instant.

Le bandit se baissa soudain, se releva d'un bond, et, plongeant un énorme coup de poing dans la poitrine du garde-côtes, le força à lâcher prise. Celui-ci, exaspéré, recula pour s'élancer sur l'hercule.

Rosette vit son mari exposé, perdu.

Rapide, elle s'élança en sanglotant entre les deux adversaires. Mais déjà le Blaireau avait armé son fusil ; il visait Normant lorsqu'elle interposa son corps entre eux... Le coup partit... La balle vint frapper au cœur Rosette qui tomba morte aux pieds du vieux soldat.

Jacques, hurlant de rage, fou de désespoir, se jeta sur le corps inanimé de sa femme... Il voulut mourir avec elle... Déjà il tournait son arme contre lui-même... mais, par bonheur, des paysans qui venaient d'accourir se jetèrent sur lui et le retinrent.

Il était trop tard pour sauver Rosette, mais assez tôt pour épargner au contrebandier un nouvel assassinat, à Normant un suicide !

Le Blaireau, solidement garrotté, fut jeté dans un cachot et remis entre les mains de la justice.

L'autorité fit fouiller la broussaille dans laquelle Normant avait vu le Blaireau déposer un paquet... Ce paquet était une cassette aux armes des seigneurs de Ponthieu. Dans cette cassette étaient renfermés tous les diamants et les bijoux de la famille du marquis.

L'assassin venait de les voler, le matin même, avec une prodigieuse audace. Ce trésor disparu était estimé à plus d'un million.

Ces deux crimes jetèrent l'épouvante dans le pays. Le nom du brigand fut voué à l'exécration publique.

Jugé par la cour d'assises de la Somme, le Blaireau fut condamné aux travaux forcés à perpétuité et transféré au bagne de Toulon pour y subir sa peine.

Tout Posiac pleura, avec l'honnête Jacques, la mort de Rosette, la sainte, la martyre, comme on l'appelait dans le pays.

On s'efforça de consoler, mais en vain, cet homme qui ne voulait plus être consolé ; on essayait sans succès de sécher les larmes terribles de ce pauvre vieillard qui ne voulait plus que pleurer ! A peine parvint-on à sauver la vie de l'honnête sergent qui ne voulait plus que mourir.

Mais Antoine et Claire vivaient encore, lui disait-on : il devait vivre pour eux. Antoine n'avait encore passé que quelques mois sous les drapeaux, Claire avait encore longtemps à attendre le retour de son promis, le conscrit... Il devait vivre pour eux ; il vécut !

IX

Il y avait sept ans de cela, sept ans que Jacques Normant pleurait sa pauvre Rosette ; il y avait sept ans que l'assassin de Posiac, que le voleur du château de Ponthieu, que le Blaireau, la tête coiffée du bonnet vert, traînait le boulet des forçats au bagne.

— Voilà sept ans que je suis ici, grommelait-il, et Jacques et Antoine vivent encore ; voilà sept ans que la pêcheuse du Crotoy me méprise, voilà sept ans que Claire me hait !... Oh ! oh ! ma liberté ! ma liberté ! ma liberté !... mille ans de bagne pour deux mois de liberté !

X

Le matin de ce jour, un beau jour de mai, garçons endimanchés, fillettes pimpantes chantaient et dansaient sur la route, adorablement ensoleillée, de Posiac à Abbeville.

Tambours, violes et trompettes rhythmaient les bonds joyeux de cette jeunesse, troupe insouciante et bonne.

Où allait-elle ainsi, précédée du vieux Jacques Normant et de la jolie Claire ?

Vous allez le savoir.

Jacques avait dit, la veille, aux gars de Posiac réunis autour de lui :

— Mes amis, demain le caporal Antoine m'arrive ; il m'arrive pour tout de bon, pour ne plus me quitter... Je retrouverai mes jambes de conscrit demain, car je veux aller loin, bien loin à sa rencontre.

Claire avait dit, la veille, à ses bonnes amies les paysannes de Posiac :

— Mes sœurs, demain mon Antoine m'arrive enfin... J'accompagnerai papa Jacques, qui veut aller au devant de mon promis, de mon bien-aimé, de mon beau caporal.

Et tous et toutes, le vieux Jacques en tête, s'étaient élancés au devant de l'homme qui, de son côté, accélérait de plus en plus le pas.

— Mon père ! Claire ! amis ! tous ! Oui, c'est moi... c'est...

Il tomba dans les bras de Jacques.

Deux longs, deux indicibles, deux ineffables baisers furent silencieusement échangés.

Puis Claire, son aimée, sa fiancée :

— Antoine, mon Antoine ! soupira-t-elle en lui tendant ses deux fraîches joues.

— Ma Claire ! interrompit celui-ci en les brûlant d'une amoureuse caresse.

— Mon beau sergent-major ! s'écria, larmoyante, la Perchelatte, la bonne vieille mère.

— Tiens... mais c'est bon Dieu vrai, reprit l'heureux Jacques, la voix pleine de sanglots. Tu es... ser...gent... et... décoré ! Ah ! c'est trop de bonheur, mon fils !

Et il se précipita de nouveau dans les bras du jeune soldat.

— C'est une surprise, mon père, que je vous réservais.... Vous me croyiez encore caporal ! eh bien, non... Caporal à Staouëli, sergent au fort de l'Empereur, sergent-major à la prise d'Alger, j'ai été décoré à Blidah... Je porte cinq ans d'Afrique dans mon sac, et me voilà de retour aujourd'hui pour vous aimer, mon père, pour t'épouser, pour t'adorer, ma Claire.

L'entrée du sergent Antoine à Posiac fut un vrai triomphe.

Le soldat souriait à tout et à tous.

Conduit par Jacques et par un cortége de gars et de fillettes il revit enfin la maison paternelle.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

XI

Ce jour-là, vers le soir, à deux cent soixante lieues de Posiac, le canon grondait à l'horizon ; Toulon apprenait que le bagne avait un hôte de moins ; qu'un forçat, le plus dangereux de tous, venait de s'évader.

Ce forçat, c'était le Blaireau, c'était l'assassin de Rosette.

Le forçat avait bien calculé sa fuite.

Le lendemain, il était hors d'atteinte.

Où était-il ? c'était, ce fut longtemps un mystère.

Le Blaireau demanda d'abord au vol, à de nouveaux crimes ensuite, le pain du jour, l'asile de la nuit.

Prêtre, moine, soldat, riche bourgeois, chanteur nomade, ouvrier le matin, mendiant le soir, il était tout, il fut tout.

Le Blaireau marchait à la vengeance. Il courait vers l'ange pur que convoitait son infernal amour. Qui pouvait l'arrêter ? La société ? Non... Pour le moment, il était plus fort qu'elle.

— Si Antoine n'est pas mort au service, se disait-il, il doit être aujourd'hui revenu à Posiac ! Si Jacques est encore de ce monde, il sera témoin de... Allons, allons, sus à Posiac, Blaireau, et que tes ennemis tremblent ! Voilà que j'approche... Je suis vieux aujourd'hui, car j'ai sept ans de bagne au front, une éternité de haine au cœur !...

XII

Franchissons encore deux mois.

Nous sommes à Posiac, dans la maisonnette de Jacques.

Sur un lit, au milieu d'une modeste chambre, une jeune fille, tout de blanc parée, le front ceint d'une fraîche couronne d'oranger, est étendue, pâle, mais belle encore et à demi souriante.

Tout près d'elle, sur un matelas, par terre un homme jeune, vêtu de noir, endimanché de noce, est étendu, lui aussi !... Ses joues sont creuses, livides ; ses lèvres tirées, sèches, blanches ; son regard est vitré, perdu presque.

La jeune fille s'appelle Claire.

Antoine Normant est le nom du jeune homme.

L'une est l'amoureuse, l'épousée du beau sergent.

L'autre est le promis, le mari depuis une heure, de la jolie fille du Crotoy.

Autour de ces deux couches funèbrement silencieuses, une femme agenouillée, quatre hommes debout sont là.

Affolée, la Perchelatte pleure, sanglote, se tord, prie, et se désespère.

Un prêtre, le curé de Posiac, prodigue aux deux agonisants les secours de la religion, leur parle de Dieu.

Et Jacques le désolé se frappe le front.

— Calmez-vous, mon ami !... Les desseins de Dieu sont impénétrables. Soumettons-nous sans murmurer et adorons-le !

Le prêtre qui cherche ainsi à le consoler lui prend affectueusement les mains, les baise avec respect. Le saint homme, il pleure aussi, lui qui veut sécher les larmes de Normant !

— Docteur, mon bon docteur Grangé, reprend le pauvre père, vous qui êtes si instruit, dit-on, mais sauvez donc mon fils !... sauvez ma Claire, et mon sang, tout, ma vie même est à vous.

Et Jacques, l'héroïque vieillard qui larmoie ainsi à fendre le cœur d'un tigre, se traîne aux pieds d'un homme.

Celui-ci est le cinquième des personnages qui assistent à cette scène de désolation, le cinquième témoin de cette scène lugubre, horrible.

Cet homme a dit se nommer Paul Grangé. C'est le docteur-médecin arrivé depuis un mois à peine à Posiac. Il n'est dans ce pays, dit-il, que pour y passer quelques semaines seulement, le temps d'y respirer l'air pur de la mer.

— Mais vous ne me répondez pas, docteur, râle, toujours à genoux, le malheureux père. Mes enfants sont donc perdus ?

— Je le crains, répond tout bas celui-ci.

— Il n'y a donc plus rien à faire ? insiste douloureusement le vieux soldat.

— J'ai fait ce que j'ai pu, réplique l'homme aux lunettes bleues... Dans cette attaque subite, au milieu d'un joyeux repas, qui foudroie ainsi les deux mariés, je vois plus qu'une maladie... il y a quelque chose là-dessous qui semble défier la nature humaine...

Cependant, la jeune fille semble vouloir s'endormir. La mort va la toucher aux lèvres. Ses yeux se rouvrent à demi ; ils cherchent ceux d'Antoine. Ses mains semblent l'appeler, le chercher aussi...

Le jeune époux a tourné vers elle sa tête languissante. Ses yeux lui disent : J'y vais ! Voyez-le : il se dresse un peu, en effet, puis un peu plus, puis davantage... Enfin, soutenu par son père et la Perchelatte, il se laisse traîner vers le lit de la mourante.

Claire lui a souri délicieusement ; elle lui prend la main, la porte avec amour à ses lèvres ; elle murmure :

— Antoine... mon... époux... là-haut, au ciel... adieu... viens vite... ta mère nous attend.

— Claire, ma bien-aimée... j'y serai bientôt... avec toi, avec ma mère !

— Oui ! continue la jeune fille, oui, viens ! Père, mère Perchelatte, adieu... Antoine, au ciel... viens... je t'aime !

Le prêtre a donné à la pauvre agonisante la bénédiction suprême.

Claire a légèrement détourné sa belle tête.

Son âme était déjà au ciel avec les anges.

Antoine, comme foudroyé, s'affaisse sur le matelas. Jacques, la Perchelatte, le maire, le ministre du Seigneur tombent à genoux.

Le docteur, seul, reste debout. Un râlement terrible sort de sa poitrine. Il regarde la couche funèbre de Claire.

Puis, tout à coup, se retournant brusquement vers le lit où va expirer le fils du garde-côtes :

— Antoine, peux-tu m'entendre ? interroge-t-il sourdement.

Les quatre personnages se redressent et fixent l'homme qui ose ainsi parler à un moribond.

Les yeux d'Antoine semblent répondre : Oui ! oui !

— Toi, Jacques, continue alors le *bon* docteur Grangé d'une voix stridente, regarde-moi à ton tour, regarde-moi donc !...

Et, rapidement, il tire de sa poche une barbe noire, l'attache à son visage, puis arrachant ses lunettes bleues :

— Me connais-tu, maintenant ? hurle enfin le forçat... et suis-je assez vengé, dis, Jacques Normant ?

— Le Blaireau ! l'assassin ! le voleur ! s'écrièrent les quatre personnages épouvantés. Ah ! horreur ! horreur !

Ils s'élancent pour se jeter sur lui ; ils vont l'étrangler.

Mais le monstre a tout prévu.

— Un instant, messieurs ! fait-il en armant subitement deux revolvers ; silence un moment, ou je fais feu sur le premier qui me touche.

— Oui !... le Blaireau ! Je suis le Blaireau, le contrebandier, l'assassin, le forçat d'hier, le *bon docteur* Grangé d'aujourd'hui. Un jour, tu m'enlevas Claire : ce jour-là, Jacques, je jurai sa mort, celle de ta femme, celle d'Antoine, je jurai la tienne... Ta femme, je l'ai tuée ; Claire est morte ; Antoine va mourir ! Je viens de les empoisonner tous les deux, ici, tout à l'heure, à ta table, le jour de leur mariage, sous tes yeux... Et ce poison, tu le vois, est terrible... Il est comme moi, il ne pardonne pas. Toi aussi tu vas mourir de douleur à ton tour et j'aurai tenu mon serment. Ah ! crois-tu que toutes ces vies, la tienne même, payeront jamais mes sept ans de bagne ? Crois-tu qu'elles effaceront le souvenir des douleurs que j'ai endurées pour pouvoir m'évader et

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

venir empoisonner ici tes enfants? Oh! non non! Antoine, avant de mourir, sache bien, je le veux, que je suis ton assassin. Je n'ai pas voulu que Claire sût que j'étais le sien aussi, car je l'aimais. Vous l'avez empêchée d'être au Blaireau, eh bien! elle ne sera pas à vous non plus... Allons, ce *bon monsieur* Grangé vous dit adieu, son œuvre est accomplie, et il meurt content!...

Ce dernier mot était à peine articulé, qu'une détonation formidable retentissait dans la chambre mortuaire.

Le Blaireau venait de se faire sauter le crâne.

Son cadavre roula aux pieds du lit de Claire.

Jacques, éperdu, haletant, terrifié, ne savait plus s'il était ou non le jouet d'un songe. Ses mains crispées s'imprimaient dans ses bras, labouraient sa poitrine; il riait... il pleurait.

Puis, tout à coup, fixant les yeux d'Antoine, qui, une dernière fois, venaient de se tourner vers lui comme pour lui demander sa bénédiction, il étendit ses bras vers la couche où son fils se tordait dans les spasmes d'une horrible agonie...

— Antoine, je... te... bé... nis... Ah!...

Et Jacques Normant, frappé d'apoplexie, s'affaissant sur lui-même, expira aux pieds de son fils qui venait de rendre le dernier soupir.

XIII

La mère Perchelatte me racontait elle-même, il y a deux ans, les phases de cet épouvantable drame.

On la voyait alors se diriger, chaque jour, vers le petit cimetière de Posiac, s'agenouiller sur une tombe, y prier, y pleurer et y laisser quelques fleurs.

Un soir, l'année dernière, on la trouva assise sur la froide pierre, dans l'attitude du sommeil.

La bonne vieille s'était endormie, en effet, pour ne plus se réveiller.

Elle repose aujourd'hui à côté de ceux qu'elle a tant aimés, et on lit, sur la croix de bois noir qui se dresse sur la tombe du garde-côtes, cette épitaphe que j'y ai copiée.

Ici reposent en paix

JACQUES, ROSETTE, ANTOINE, CLAIRE

NORMANT

et leur amie

LA MÈRE PERCHELATTE

De profundis!!!

Mais qui priera, maintenant, et qui portera des fleurs sur la tombe de ces pauvres gens?...

A. DÉSANDRÉ.

PARIS A TOUS LES DIABLES (*)

FEU LA ROMANCE

La romance! A ce seul nom, on voit monter un sourire méprisant aux lèvres de nos esprits forts. L'a-t-on assez turlupinée, parodiée, tournée en dérision! Cent cinquante articles, qui avaient de l'esprit comme quatre, lui ont dit son fait avec le plus souverain mépris; la caricature a donné la réplique aux romans de Paul de Kock en s'égayant à ses dépens.

(*) *Paris à tous les diables*, par M. Pierre Véron. — Un volume in-18, à 3 fr. 50, chez Michel Lévy frères, éditeurs, rue Auber, 3. — Paris, 1874.

Tant et si bien que la victoire est restée définitivement aux railleurs, et qu'aucun éditeur n'oserait plus publier trois couplets en musique, sans mettre à ce nom à jamais démodé de romance la feuille de vigne d'un sobriquet quelconque.

Reste à savoir si nous avons gagné au change et si la victoire remportée par nos jolis badins sur la romance n'a pas été une victoire à la Pyrrhus.

Tout d'abord, au point de vue purement musical, la romance avait le mérite d'attester qu'en ce temps-là toutes les grenouilles ne voulaient pas se faire aussi grosses que le bœuf. A l'heure qu'il est, le dernier de ces petits messieurs ayant pris douze leçons de composition à forfait ne prétend à rien moins qu'à pondre sa symphonie somnolente ou son grand opéra sans idées. S'il a gros comme cela de pensée mélodique dans la cervelle, il faut qu'il en fasse cinq actes pour Halanzier. Niais présomptueux qui, avec un morceau de sucre, a la prétention de sucrer la mer Méditerranée.

Autrefois, quand travaillaient ces faiseurs de romances dont on a tant ri et d'un rire si épais, c'étaient des gens capables du plus qui avaient la modestie de faire le moins. Ils s'appelaient Monpou, ce véritable inspiré; Masini, un lazzarone qui fut tout près d'avoir du génie; Clapisson, Théodore Labarre, des maîtres; sans oublier cette charmante Loïsa Puget, dont les refrains faisaient sur l'oreille cette impression honnête et douce que la bonhomie d'un visage loyalement épanoui produit sur les yeux qui le regardent.

Tous ceux que je viens de citer étaient de taille (et beaucoup l'ont prouvé) à s'élever plus haut, très haut. Mais il savaient se mettre à la portée de tous; ils aspiraient à descendre, et le succès les remerciait de cette simplicité. Nos ampoulés d'à présent se hissent sur les échasses de la prétention, dégringolent, et le sifflet traite comme elle le mérite leur vanité déconvenue.

*
* *

Tous les ans, quand approchait le 1er janvier, c'était la surprise des familles que le bel album doré sur tranche qu'on offrait à Madame ou à Mademoiselle. Il arrivait soigneusement protégé par une double enveloppe de papier de soie, et chacun aussitôt de s'empresser. — Ah! voyons! écoutons! Louise, mets-toi au piano.

Louise rougissait un brin, — les fillettes étaient encore assez sottes pour rougir alors, — et, au lieu de s'en faire accroire, elle s'excusait d'avance sur son inhabileté à déchiffrer. L'indulgence ainsi réclamée, on commençait à passer en revue les douze primeurs. Louise murmurait les airs d'une voix un peu tremblante, mais qui gardait la grâce, parce qu'elle ne forçait pas son talent; tout le monde faisait cercle, y compris la vieille grand-mère, qui avait fait traîner sa bergère tout près, parce-qu'elle avait l'oreille un peu dure, et qu'elle tenait à perdre le moins possible de ces mélodies qui réchauffaient son cœur glacé.

Et ce tribunal improvisé de rendre immédiatement ses arrêts :

— Bravo!... Heu! heu!... Voilà qui est charmant!... Un peu insignifiante, celle-ci!... Louise, répète-nous donc la troisième: c'est la perle de l'album; celle dont le refrain est: *Je veux t'aimer sans te le dire.*

Sur quoi Louise répétait, tandis que ses yeux, sans le vouloir, rencontraient ceux du cousin Charles, ce qui même lui faisait soudain commettre une fausse note qui lui valait, de la part de maman, une semonce finie par un baiser.

Probablement ces tableaux-là étaient grotesques, puisqu'on l'a dit et répété cent fois depuis. Mais c'est singulier... gageons-le, voici que vous les regrettez tout de même.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

* * *

Je ne l'ignore pas, parbleu, la romance n'était pas irréprochable. Elle eut surtout contre elle la puérilité par trop mirlitonesque de ses poésies meringuées. Mais, sous ce rapport même, est-il bien certain que nous soyons en progrès ?

Sans doute, il était quelque peu rococo de demander : *Où vas-tu, beau nuage ?* Mais mieux vaut regarder les nuages en l'air que la boue en bas. Sans doute, on abusait des *Petits oiseaux*; mais, ménagerie pour ménagerie, je les préfère encore à la *Panthère des Batignolles*.

Je cherche vainement en quoi nous avons progressé en troquant ces rimes aussi pauvres que naïves contre l'argot des productions contemporaines.

On avait, à l'époque où la romance fleurissait, des façons de s'amuser à la bonne franquette, qui n'ont rien, je l'avoue, de commun avec les vitriols de la grivoiserie actuelle. Tout Paris, par exemple, s'égaya franchement pendant une année entière avec les fables de La Fontaine parodiées et chantées.

Un jour, maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait entre son bec un fromage glacé....

Ce n'était pas transcendant, je vous le concède, mais ce n'était pas malsain non plus. Ce rire-là n'avait rien de la grimace. Ces drôleries tempérées n'empoisonnaient pas la bouche. Il n'y avait pas de génie certainement à avoir travesti l'*Histoire du petit Chaperon rouge*, ainsi nommé :

Parc'que ses parents,
Quand elle était p'tite,
L'avaient vouée au blanc.

Mais cela avait au moins le mérite de ne pas introduire l'argot au foyer de famille, et de respecter les oreilles d'alentour.

* * *

Ce qu'on appelle la chansonnette comique, aujourd'hui, n'est en général qu'un ignoble ramassis de lazzis frisant l'obscénité ou de trivialités qui font leur toilette dans l'eau du ruisseau. Ces turpitudes forcent peu à peu la porte des honnêtes maisons et donnent un étrange pendant aux prétentieuses gargouillades des chanteurs de salon.

Quant au commun des martyrs, quant au petit public qui hante l'estaminet à musique, il est véritablement à l'école de toutes les démoralisations et de toutes les âneries. Ainsi que je le constatais, la presse a donné quelques fragments des *œuvres* auxquelles s'abreuve l'esprit national. On n'a soulevé qu'un coin du voile sous lequel se cachent encore bien d'autres hideurs. La nausée serait trop forte si l'on montrait tout.

Ah! je commence à croire qu'on a eu tort de tant bafouer la romance proscrite, et qu'elle valait décidément mieux que ses détracteurs.

Brave calomniée que tu fus, il serait à souhaiter de toutes les façons que l'on te rappelât de ton exil ; il serait à souhaiter qu'en revenant parmi nous, tu rapportasses avec toi pour nos compositeurs la modestie, pour nos chanteurs le tact, pour nos auditeurs l'illusion, pour notre rire la salubrité.

Tu avais tes travers ; qui n'a les siens ? Mais il te sera beaucoup pardonné, parce que tu parlais d'amour là où l'on parle de gros sous maintenant, parce que tu cherchais à émouvoir au lieu de gangrener, parce qu'enfin un ridicule vaut mieux qu'un vice, et un mauvais vers qu'une mauvaise action.

Pierre VÉRON.

REVUE DES MAGASINS

Une femme élégante, une Parisienne, se reconnaît à la coupe gracieuse et à la forme de son vêtement. L'étoffe choisie peut être commune ; la *forme* sauve tout. C'est là qu'excelle Mlle Marie BATAILLON ; personne ne possède un coup de ciseau plus habile. Ses corsages sont de petits chefs-d'œuvre, de véritables moules qui font valoir les avantages naturels de la femme. Quelle grâce dans les retroussis et jusque dans chaque pli de la jupe ! Quelle originalité de bon aloi dans la pose des garnitures !

Mlle Marie Bataillon a l'imagination la plus féconde que l'on puisse désirer ; chacune de ses créations révèle une idée nouvelle. Jamais son gracieux talent ne sent la fatigue. A côté de si éminentes qualités, n'oublions pas d'ajouter que Mlle Marie Bataillon se charge d'exécuter une toilette quelconque à l'aide seulement d'un corsage et de quelques mesures qu'on a soin de lui envoyer. Elle a, du reste, une assez nombreuse clientèle dans ces conditions, et les dames s'applaudissent de jour en jour de ce système.

On trouve en ce moment chez Mlle Marie Bataillon (3, rue Thérèse) quelques délicieuses combinaisons. Des costumes de mer en étoffe *roulière*, d'un caractère, d'une originalité de bonne compagnie ; des toilettes de soirées pour casinos, d'une fraîcheur et d'un vaporeux à faire rêver ! Mais une visite et un coup d'œil jeté sur tous ces trésors en diront plus que mes explications.

— Les couturières et les médecins s'entendent à merveille sur le chapitre du corset. M. DE PLUMENT, lui, répond pleinement à toutes leurs exigences, et les corsets de sa maison sont établis avec un soin extrême, en vue tout à la fois de la santé et de la grâce. Les personnes délicates et les femmes élégantes trouveront les mêmes avantages à s'adresser rue Vivienne, 33.

Les jupons et les tournures sont confectionnés avec la même intelligence et le même soin ; la maison de Plument n'a eu qu'un but en les créant : faire ressortir les grâces d'une toilette. La réussite la plus complète a répondu à ses efforts. Je ne connais pas de tournures plus souples et mieux établies que celles de cette maison.

On peut donc sûrement choisir entre : la tournure *Henri IV* ; le jupon *Royal*, exclusivement établi pour les robes à tablier ; le jupon *Papillon*, qui convient surtout aux robes de soirée ; et la tournure *Valentine*, fort appréciable, en été à cause du tulle dont elle est formée. La tournure *Dubarry* et la tournure *Angot* sont conditionnées en vue des robes courtes.

Une des qualités de la maison de Plument, c'est le soin qu'on y apporte à maintenir scrupuleusement les jupons et les tournures dans le mouvement de la mode, tout en n'exagérant rien.

SPÉCIALITÉS

Avoir un teint de lys et de roses, sans le secours d'aucun cold-cream, ni poudre, est un fait assez singulier, assez peu ordinaire pour qu'on le signale et qu'on en donne l'explication. Le moyen d'obtenir tous les jours ce miracle consiste dans l'usage régulier du *Lait antéphélique* de CANDÈS ; cette préparation exceptionnelle rend inutile toutes les autres.

Le teint le plus rebelle, le plus brûlé par le soleil, est complètement transformé par le *Lait antéphélique ;* il devient du blanc le plus parfait, et toutes les défectuosités de la peau disparaissent du même coup.

On se sert de ce liquide précieux lorsque la première toilette est faite ; on s'en éponge alors la figure, qu'on essuie peu afin de ne pas enlever la vertu de l'eau. — Je ne puis m'empêcher de sourire en songeant à l'exclamation de surprise poussée dernièrement par une jeune brunette qui, venant d'employer le lait magique, ne reconnaissait plus sa propre image en se voyant dans son miroir.

Demander le *Lait antéphélique* de Candès, boulevard Saint-Denis, 26.

— On ne saurait trop recommander la *Veloutine Viard* aux femmes élégantes dont la peau délicate se pelucbe au moindre contact d'un corps étranger. La *Veloutine Viard* n'est pas une poudre, c'est un souffle, une vapeur, blanche ou rosée, qui adhère si parfaitement à la peau que l'on ne peut en soupçonner la présence.

La glycérine, dont tout le monde connaît les qualités hygiéniques et rafraîchissantes, entre pour beaucoup dans la composition de la *Veloutine Viard*. Cela seul serait une garantie suffisante de la pureté de son action, si l'on n'avait d'ailleurs à produire des rapports très favorables d'hommes sérieux, médecins et chimistes, qui ont à ce sujet adressé à M. Viard les félicitations les plus flatteuses.

Parfumerie VIARD, place du Palais-Royal, 2.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT ✲, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

AD. GOUBAUD ET FILS, *Propriétaires-Gérants.*

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Pendant que les belles dames, semblables aux gentilles hirondelles, courent les grands chemins, pour prendre leurs ébats à la mer ou à la campagne, — oubliant le passé, contentes du présent, sans souci de l'avenir (de leurs toilettes, s'entend), — nous autres Parisiens, nous travaillons pour elles : nous songeons aux surprises qu'il faut leur ménager pour le retour.

Hélas ! ces jolies voyageuses ne se doutent pas de nos peines et peut-être ne nous en sauront-elles pas gré ! Ce que nous offrons n'est pas toujours admis, et la Nouveauté a beau se présenter avec ses charmes fraichement éclos, elle n'est nullement assurée de plaire. La Mode souveraine — au nom de qui nous parlons — n'est plus la maîtresse absolue aujourd'hui ! On a changé de régime : l'Empire de la Mode a fait place à la République des Modes, et le Pouvoir exécutif est représenté par la Fantaisie !

Tout cela explique suffisamment ma perplexité. J'ai visité de grandes maisons de modes, de couture et de lingerie, afin de pénétrer les secrets de l'avenir : toutes sont en pleine activité, et déjà l'on prépare les éléments de succès pour la saison prochaine, mais je ne réponds de rien ! Dans tous les cas, soulevons un peu les voiles en commençant par les *modistes*.

—

Selon certaines probabilités, le chapeau subira d'importantes modifications ; faisant un violent retour sur lui-même, il deviendra vraiment un chapeau constitué, avec passe, calotte et bavolet. Témoin le *Pamèla*, que nous vous présentons, mesdames, aujourd'hui même, dans le présent numéro de ce journal, et que l'on devrait appeler le « Réactionnaire », tant il est opposé au genre des coiffures actuelles. C'est bien la forme de 1845, — si je ne me trompe, — avec son encadrement évasé et son tour de tête. Mais autres temps, autres mœurs : avec le goût moderne, le chapeau *Pamèla* sera singulièrement rajeuni. Les cheveux et la tête ne disparaîtront plus en entier sous sa large envergure, comme dans le principe ; on portera le *Pamèla*, au contraire, un peu sur le sommet de la tête, et les cheveux, en *retour de Coblentz*, s'en échapperont à l'aise.

Cette reprise amène avec elle une nouvelle génération de chapeaux ; la *capote* fera sa réapparition, sans aucun doute. La mode des coulissés a si bien pris, depuis un an, qu'après en avoir garni toutes nos toilettes, il n'y a pas de raisons pour les refuser à nos chapeaux ; et puis, il faut le dire, le genre chiffonné est toujours seyant au visage. Une capote de velours, doublée de satin et toute coulissée, constitue une charmante coiffure.

Le retour des brides nouées sous le menton sera une excellente chose pour la mauvaise saison ; — ce sera le meilleur remède à la plupart des névralgies. — Leur succès est donc assuré. Il en est question, du reste, depuis quelque temps déjà : on en a vu aux chapeaux *Directoire* dont, par parenthèse, la vogue est loin d'être passée, ce chapeau entrant complètement dans la réforme en question. Les barbes, tulle et dentelle, noires ou blanches, qu'on porte en ce moment, sont elles-mêmes un acheminement certain vers ce que j'annonce.

Je ne trouve rien de joli comme ce flot de tulle qui part du fond du chapeau derrière pour venir, en auréole vaporeuse, entourer le cou et se terminer en un large nœud sous le menton. La barbe en tulle de soie blanc nous restera facultative pour les coiffures du soir, cela est certain.

P. N° 220. — Nouveau modèle de fichu.

(Voyez pour ce fichu notre gravure coloriée n° 1157 C, et sa description.)

—

Les étoffes un peu grossières continuent à être à l'ordre du jour pour le costume. La grande nouveauté s'appelle en ce moment *Knickerbocker* : c'est une ancienne connaissance pour les femmes dont les souvenirs peuvent se reporter à une dizaine d'années. Tissu extrêmement épais, à fond uni et rugueux, en toutes couleurs neutres, semé de pointillés saillants en laine

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de toutes nuances : voilà le *Knickerbocker*. C'est, avec le drap *roulier*, la dernière expression du goût actuel. Avec ces étoffes, ce qui paraît un contre-sens, on met souvent des garnitures en plumes !

A ce propos, je dirai, en passant, que ce sont les plumes de coq qui l'emportent en élégance sur les autres.

Le damier, le madras et l'écossais sont en pleine faveur pour le costume de voyage et d'excursion. Un modèle entre autres, pour les amateurs de simplicité : — Jupon en cachemire beige, ras-terre, entouré de trois volants froncés bordés en écossais, le dernier monté par une coulisse formant tête. Polonaise à devants blouse en même étoffe ; col marin et revers ; pochette-aumonière, d'un seul côté, et sur tous les bords un biais écossais. La jupe est relevée par trois boutons posés à la ceinture écossaise derrière ; cette ceinture se boutonne à volonté devant. Boutons de fantaisie partout, et, pour compléter le costume, un gentil capulet bordé de même.

La vigogne et la cheviotte conservent leur cachet de bon aloi et ont, sur bien des étoffes, l'avantage de pouvoir servir presque en toute saison. Le drap brodé sera très employé pour le demi costume : tablier et veston. J'ai vu, en ce genre, de charmantes créations dont je reparlerai.

—

Il ne faut pas perdre de vue la question si importante de la LINGERIE : n'est-ce pas le côté de la toilette le plus soigné par les femmes vraiment élégantes ? Leur parure favorite consiste, pour le moment, en ruches de mousseline à bords festonnés en couleur, avec des cravates pareilles formant un joli nœud devant ; on y joint le mouchoir de poche assorti. Le feston est fort apprécié depuis quelque temps ; on en forme des garnitures pour n'importe quel objet de lingerie.

J'ai vu de délicieuses coiffures de chambre, moitié foulard, moitié mousseline festonnée ; rien de plus simple : d'une cravate La Vallière bleue, rose, lilas, etc., on forme deux nœuds négligés que l'on pose en pouff sur un fond de mousseline, et l'on entoure le tout de ruches festonnées. C'est sans prétention et tout à fait seyant.

Le bonnet de dame âgée est toujours le plus difficile à établir ; pour celui-là, il n'y a, pour ainsi dire, aucune mode. On fait la coiffure à l'air du visage, — c'est ce qu'il y a de mieux, — en tenant compte des dispositions générales de la mode. Les barbes de dentelle ou de mousseline font toujours bien, les ruches aussi.

Les dames d'un certain âge qui ont assez de cheveux pour porter une coiffure découverte se trouvent bien des mélanges de dentelles noires et blanches, plutôt épaisses que claires ; — pas de blondes. On en constitue, pour les soirées, de charmants *riens*, composés d'un pouff et d'une barbe flottante encadrant le visage, et qui s'épingle sur les cheveux.

Quant aux fleurs, elles sont choisies entre les pensées, le géranium et la giroflée.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des planches dans le texte.

P. N° 220.

Polonaise en cachemire gris perle, garnie devant de larges brandebourgs en faille marron fixés à chaque extrémité par des boutons en os gris. Il y a sur le côté une pochette à revers marron, garnie de deux boutons. Le haut du corsage, ouvert en châle, est encadré d'une collerette et d'un fichu dont le bord se termine par une frange assortie ; les pointes très longues de ce fichu sont négligemment nouées sur la poitrine et retombent assez bas sur la jupe. — Chapeau en paille d'Italie à bords renversés, garni dessous et dessus de muguet. (Notre planche coloriée n° 1157, annexée au présent numéro, représente ce même costume vu de dos.)

G. N° 446.

1. Chapeau *Bordelais*, en paille marron. Les bords, renversés, sont doublés dessous en soie bleu pâle, puis garnis d'une branche de giroflée. Le dessus de la calotte est orné d'un large nœud marmotte, en foulard à carreaux bruns et bleu pâle, et de touffes de giroflées.

2. Col montant et évasé derrière, à coins rabattus devant, et nœud de cravate assorti ; le tout en mousseline blanche, brodée de pois et de pointillés noirs.

3. Parure en tulle noir perlé, composée d'une draperie qui entoure l'encolure et se termine sous un nœud, puis d'une sorte de pélerine carrée dont les bords, dentelés et perlés, sont ornés, de distance en distance, de marguerites en perles.

4. Coiffure du matin, composée d'une barbe en broderie anglaise gracieusement chiffonnée et garnie de nœuds de ruban, placés sur le sommet. Une des extrémités de la barbe retombe sur le chignon avec un nœud de ruban.

5. Collerette en mousseline festonnée, composée d'une bande haute derrière, basse devant et ruchée à plis doubles. Cravate assortie en mousseline festonnée, nouée devant en un large nœud.

6. Chapeau *Bourbonnaise* en paille grise. La calotte est entourée d'une draperie en faille grise, de deux tons camaïeu, formant un double nœud derrière ; ce nœud est fixé contre le bord, relevé par une branche d'églantines. Une touffe de fleurs semblables orne le devant du chapeau. En dessous, tour de tête en tulle ruché et fleurs assorties.

G. N° 447.

TOILETTE DE DEMI-DEUIL. — Cette toilette est en faille noire et foulard fond noir à semis de fleurettes blanches. — Jupon ras-terre en faille noire, entouré d'un volant froncé haut de 30 cent., surmonté d'un biais en foulard, dont les deux bords sont liserés de blanc. Polonaise en foulard, garnie sur tous ses bords d'un biais en faille noire encadré de liserés blancs, puis d'un volant en faille, plissé très fin. Le tablier de la polonaise, ouvert sur les côtés, est plissé, puis relevé et tendu au milieu de la ceinture, sur le pouff, où il reste fixé. La jupe derrière, après avoir formé un pouff très modéré, retombe naturellement. Les manches, plates, se terminent par un plissé en faille encadré de liserés blancs. — Veston *Figaro* sans manches, en foulard pareil à celui de la polonaise, de forme vague, garni sur tous ses bords de plissés et de biais en faille noire liserés de blanc. Les petites poches de côté sont ornées de même. — Lingerie en batiste ruchée.

Chapeau en paille de riz blanche, à larges bords légèrement relevés de côté. La calotte est comme recouverte de bouillonnés en tulle noir perlé, puis encadrée d'une dentelle perlée et ruchée ; le bord, relevé derrière, est garni de nœuds de velours, de muguet et de dentelle perlée.

Description de la planche coloriée n° 1157 *C.*

TOILETTES DE CAMPAGNE. — 1. Jupon à traîne peu sensible, en taffetas marron, entouré d'un volant de 30 cent., dont le bord inférieur est orné d'un petit volant de 12 cent. monté à tête ; un volant semblable à celui-ci surmonte le tout. Seconde jupe en cachemire gris-perle, courte et peu ample, parce qu'elle est très plate devant et des côtés et qu'elle n'est pas relevée derrière ; trois bandes de taffetas marron coupées en biais entourent le bas à distances égales l'une de l'autre, mesurées d'après la largeur des bandes

Polonaise en cachemire semblable, avec devants princesse se terminant au bord de la garniture du jupon, ornés dans le bas par trois biais en taffetas marron, que des boutons gris fixent à chaque extrémité. Par derrière, le jupon, monté sur une ceinture indépendante du dos et placée sous celui-ci, forme pouff ; le bas est garni des mêmes biais de taffetas, retenus aux extrémités par des boutons gris. Le dos du corsage est coupé comme pour une basque postillon, mais celle-ci, au lieu d'être plissée, est taillée de façon à ce que le morceau du milieu forme une pointe ; puis les deux bords, coupés en carré, sont aplatis contre le corsage, et le tout est garni de bandes marron fixées par des boutons gris ; un revers carré garni de même, posé *sous* cette basque, à droite et à gauche, ajoute une grâce de plus à l'ensemble. Une collerette montante avec un fichu, tous deux en taffetas et frange assortie, encadrent le haut du corsage ; un nœud de ruban marron et la pointe du fichu s'écartent sur le dos d'une façon coquette. Lingerie ruchée en mousseline à bords festonnés.

Chapeau en paille d'Italie, forme *matelot* renversée, doublé dessous en faille noire, encadré d'une draperie noire, avec une guirlande de muguet fixée

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

devant par un nœud de faille noire qui traverse la calotte du chapeau pour se perdre sous un bord relevé.

2. Costume en toile bleue. Jupon garni de quatre volants de 15 cent. chacun, dont deux froncés et deux plissés, alternés; une bande plate coupe le dernier dans le haut pour en former la tête. Tablier *supplémentaire*, orné dans le bas de larges lacets blancs et d'une bande en broderie anglaise. Un large nœud de ceinture, en toile rayée bleue et blanche, fixe le *relevage* du tablier par derrière assez haut, remplaçant le pouff. Corsage en toile rayée bleue et blanche, avec une collerette Médicis en pareil, puis un plissé au bas des manches.

Chapeau de jardin, forme *cloche*, en paille de fantaisie, à brides de velours noir, garni d'une branche de cerises.

ECHOS DE LA MODE

On signale de toutes parts une éclosion considérable de robes de mousseline en même temps que l'abandon presque complet des garnitures, qu'on aura trouvées trop lourdes à porter par cet été exceptionnel. Faut-il en conclure qu'un vent de simplicité souffle sur le monde aristocratique ? Nous croyons la *Vie parisienne* plus près de la vérité, lorsqu'elle incline à rendre responsable de ce mouvement de la mode la chaleur dont nous jouissons et qui transforme la France en un pays des tropiques.

Toujours est-il que, dans les castels de Touraine, les châteaux de Bretagne, les villas du midi, quand on quitte le peignoir blanc après le déjeuner, c'est pour passer des robes d'une mousseline fine et transparente, — cette mousseline anglaise qui fait si bien valoir la beauté blonde des misses, — à fond vert d'eau, bleu céleste, rose églantine, violette de Parme, blé, sur lequel fond courent de légers dessins blancs, où se détachent des bouquets de même teinte, mais d'un ton plus foncé. Comme les tissus transparents superposés produisent des effets affreux, les doubles jupes, les pouffs, les tabliers sont forcément supprimés.

Si l'on sort pour une visite ou une promenade, on jette sur ses épaules un fichu blanc croisé, garni de hautes valenciennes, ou un petit mantelet de dentelle noire, et l'on se coiffe d'un chapeau de paille de riz ou d'Italie, à larges bords, dont un des côtés est toujours relevé par une touffe de fleurs.

*
* *

Les habits de cheval ont aussi subi une transformation à la campagne.

Pas possible d'admettre le drap léger ou tout autre tissu de laine, même aux heures matinales : on a donc adopté un coutil anglais très-fort, d'un beau gris. Cela habille bien, avec de la lingerie de batiste unie, des cravates cerise, vert émeraude ou bleu lapis, selon le teint.

Le chapeau classique, le chapeau du bois, trop lourd et trop fatigant, est remplacé, pour quelques mois, par une toque de paille grise fort simplement garnie d'un voile de gaze grise, enroulé autour des bords. Un nœud, de même couleur que la cravate, fixe les plis du voile du côté gauche.

*
* *

En chemin de fer.

Un parfum délicieux, mais violent ; une toilette de la grande faiseuse ; un foulard bleu de ciel, chargé de nœuds de velours et de valenciennes ; les cheveux à la comte d'Artois ; un chapeau de paille rond, avec turban blanc en gaze en dessous ; longue écharpe flottante et touffe de roses-thé ; un éventail à la ceinture, pendu à une châtelaine mêlée de turquoises ; des boucles d'oreilles de fantaisie, très-chères ; des bracelets à peine cachés sous la dentelle des manches ; un miroir d'or qu'on entr'ouvre pour y jeter un coup d'œil...

C'est une actrice.

Une robe de batiste grise, à plissés ; un chapeau de faneuse en grosse paille, velours noir, et cravate de batiste grise, à bouts de valenciennes, autour de la calotte ; un médaillon anglais, avec le chiffre en or mat, suspendu au cou par un velours noir ; un éventail noir, attaché à une chaîne de chien en argent oxidé; des gants de Saxe très-longs et très-grands ; des souliers de laitière, à boucles d'acier, sur des bas de soie gris unis ; une ombrelle-canne noire ; un parfum vague, à peine indiqué, impossible à définir ; un très-léger nuage de poudre de riz sous le voile. Pas un bijou ; une seule bague : une grosse perle, la bague des fiançailles, qu'on ne quitte pas plus que l'alliance, faisant bosse sous le gant ; un ruban anglais à la main...

C'est une femme du monde, et du meilleur. A celle-là, on ne parle pas ; mais on lui offre la main pour descendre, et elle l'accepte tranquillement, sans étonnement et sans embarras, en remerciant d'un léger signe de tête ; puis elle disparaît dans sa victoria.

V. P.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Au commencement de ce siècle, la vraie, la grande littérature, était fort peu connue et très peu prisée. Ainsi, beaucoup de gens ignoraient alors qu'il eût jamais vécu un homme de génie ayant nom Shakspeare, et très peu de ceux qui savaient son nom connaissaient ses œuvres.

Le goût de l'époque tendait aux choses légères ; on avait bien trop de préoccupations graves, avec ces guerres incessantes qui nous moissonnaient nos maris, nos fils, nos amis, pour ne pas se distraire un peu l'esprit quand le cœur était un moment au repos. Or, Shakspeare est trop noir pour qu'on voulût le charger de remplir ces intermèdes; d'autant plus que presque tout le monde alors ignorait l'anglais !

D'ailleurs, on n'aimait pas du tout l'Angleterre à cette époque-là. Non qu'on eût pour elle une de ces haines profondes et justifiées comme aujourd'hui la France en porte une en son cœur pour la Prusse; mais l'empire premier, lui faisant la guerre, entretenait adroitement par ses journaux une animosité constante contre cette nation ; enfin, quand Napoléon fût emmené à Sainte-Hélène par les Anglais, le chauvinisme aidant à pleurer celui qu'on avait d'abord appelé l'*ogre de Corse*, et qui tout à coup était passé héros, du moment où il fut prisonnier et malheureux, on jeta tout sur l'Angleterre, qui devint ainsi pour nous le bouc émissaire de nos malheurs.

Mais lorsque Napoléon fut mort et enterré, et que nos relations furent devenues meilleures avec nos voisins d'outre-Manche, un homme de grand talent, Alfred de Vigny, osa faire escalader par *Othello* la citadelle du Théâtre-Français, et y arborer le drapeau de l'art aux armoiries du poëte anglais.

C'était en 1828, dans un moment où la politique s'était assoupie. La trêve d'un ministère modéré ne laissant plus à la passion guerroyante qui fait le fond de notre caractère français que le champ de la littérature, on s'y porta avec fureur : partout combat intellectuel, émeutes littéraires, soirées tapageuses au théâtre, où le public parisien parut s'exercer aux journées néfastes qui suivirent, hélas ! celles-ci.

Cette tentative d'Alfred de Vigny souleva de bien fortes tempêtes. Le croirait-on ! ce qui lui fut le plus reproché, dans cette pièce qu'il venait de franciser, fut de n'avoir pas supprimé la scène du mouchoir... Un mouchoir était encore, en ce temps-là, un objet aussi *shoking* chez nous que certain vêtement pour les Anglaises. Comme preuve du fait, je veux vous citer ce qu'Alfred de Vigny écrivait à cette occasion.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

« Il est vraiment curieux de voir comment la muse française, ou Melpomène, se butte facilement contre certaines choses ; ainsi elle a été plus de quatre-vingt-dix ans avant de se décider à dire tout haut : *un mouchoir*, elle qui disait très franchement une foule de mots dignes des pilliers des halles. Voici, à ce sujet, les degrés par lesquels elle a passé avec une pruderie et un embarras fort plaisants :

» Dans l'année 1733, Melpomène, lors de l'*hyménée* d'une vertueuse dame turque qui avait un faux air de famille avec Desdemona, eut besoin de son mouchoir; mais n'osant jamais le tirer de sa poche sous sa jupe à panier, elle prit un petit billet pour s'en servir à la place.

» En l'année 1796, une autre prêtresse de Melpomène, atteinte du même besoin de se servir d'un mouchoir, fut sur le point de prendre cette liberté ; mais, soit qu'au temps du Directoire exécutif il fût trop hardi de pousser la licence jusque-là, soit au contraire qu'il fallût alors plus de luxe même dans ces détails si humbles, elle détacha de son front un bandeau brodé de perles et lui donna le même rôle à jouer qu'au précédent billet.

» En 1820, la tragédie française ayant renoncé à son titre de Melpomène et ayant encore affaire d'un mouchoir pour le testament de Marie-Stuart, mademoiselle Duchesnois s'enhardit au point de prendre le mouchoir *lui-même* à sa main ; seulement elle n'osa point l'appeler par son nom : elle le nomma timidement *léger tissu* ; mais, c'est égal, c'était un grand pas de fait.

» Enfin, en 1829, grâce à Shakspeare, on a dit sur la scène le grand mot, à l'épouvante et à l'évanouissement des faibles, qui jetèrent ce jour-là des cris longs et douloureux, mais à la satisfaction du public qui, en grande majorité, a coutume d'appeler un chat un chat, et un mouchoir un *mouchoir*. Donc le mot a fait son entrée ; ridicule triomphe ! Nous faudra-t-il toujours un siècle par mot vrai introduit sur la scène ? »

Que penserait aujourd'hui Alfred de Vigny, s'il revenait en ce monde, quand il entendrait tout ce qui se dit sur notre scène française? Ne trouverait-il pas que nous sommes allés un peu trop loin dans la réaction ?...

Mais, pour rester encore un peu sur le chapitre du mouchoir, il est bon de dire que ce n'est que depuis peu de temps que cet objet, aussi modeste qu'indispensable, a pu se permettre de jouer ouvertement un rôle dans la toilette des femmes. Ainsi, autrefois, on le cachait au fond de sa poche ou de son sac, et l'on aurait cru manquer à toute convenance en s'en servant ostensiblement devant le monde. Ce ne fut qu'au commencement de ce siècle que, l'impératrice Joséphine lui ayant donné ses grandes entrées à la cour, il fut accueilli partout.

Joséphine avait des dents fort laides, et comme, à cette époque, on n'avait pas encore inventé, perfectionné ces dents d'occasion qui permettent à tous les rateliers de rester fleuris jusqu'à la mort, elle imagina de faire garnir de dentelles de petits mouchoirs fort jolis, qu'elle portait très gracieusement à ses lèvres comme pour se jouer, mais qui dissimulaient le mieux possible l'infirmité dont elle souffrait beaucoup au physique et au moral.

On comprend que, pour plaire à la souveraine, toutes les dames qui l'entouraient s'empressèrent alors d'arborer le petit mouchoir coquet, qui prit rang de ce jour dans la toilette des femmes ; si bien qu'aujourd'hui le luxe en est poussé aussi loin que pour les robes et qu'on ne sait point où il s'arrêtera. Ne me disait-on pas qu'on en avait vu un brodé avec des perles fines ! . . .

Mais revenons à la tentative d'Alfred de Vigny, quand il chercha à naturaliser Shakspeare chez nous. La première représentation d'*Othello* fut orageuse, batailleuse même ; mais elle fut glorieuse pour lui, puisqu'une fois que le More fut entré dans la place, il en ouvrit toutes grandes les portes : car, en révolution, quand le fait est décidément acquis, le droit n'est jamais bien loin. Aussi, en dépit de cette puissance surannée des écrivains réactionnaires, on sait tous ceux qui sont montés en triomphateurs sur nos scènes françaises, et le nombre en eût été plus grand encore peut-être, si, au milieu de ces tournois poétiques, la révolution de Juillet n'était pas survenue. Le bruit de son canon étouffa celui de ces feux d'artifice littéraires, et changea en luttes politiques ces poétiques controverses engagées sur une nuance ou sur un sujet dramatique, — feux d'artifice et controverses qui passionnaient tous les esprits alors et élevaient l'âme, au lieu de la rabaisser et de l'asservir comme le fait, hélas ! le *positivisme* aujourd'hui.

Comtesse DE BASSANVILLE.

LA VIE PARISIENNE

Pendant que le congrès de Bruxelles s'apprête à discuter sérieusement jusqu'à quel point un corps d'armée aura le droit d'emballer, aux frais des propriétaires, les meubles des localités qu'il traverse, le *Charivari* rappelle un joli trait des beaux temps, trop éloignés de nous, où la sainte discipline commandait le respect des propriétés.

Dans cet ordre d'idées, le colonel allait si loin qu'il avait imposé à son régiment jusqu'au respect absolu des basses-cours.

Or, un jour, le colonel, en se promenant, a l'oreille frappée par un bruit guttural qu'il reconnaît aussitôt pour le dernier soupir d'une poule étranglée par une main expérimentée.

Il se retourne et aperçoit un vieux hussard en train de glisser le corps du délit dans sa sabredache.

— Hussard, s'écrie-t-il, avancez à l'ordre !

— Me voici, mon colonel, dit celui-ci en mettant une main à son colback et en appuyant l'autre sur la tête de sa victime.

— Pourquoi avez-vous tordu le cou à cette poule ?

— Mon colonel, elle m'a provoqué en me regardant d'un air insolent... Et quand il s'agit de faire respecter l'uniforme du régiment...

Le colonel se mord les lèvres pour réprimer un violent éclat de rire.

— Allons ! passe pour cette fois, mais n'y revenez plus !.. Hussard !

— Mon colonel...

— Désormais, quand vous rencontrerez des poules, je vous ordonne de baisser les yeux.

* * *

La semaine dernière a vu se dérouler devant un tribunal les griefs d'une mère et d'une fille.

La contestation avait pour base la revendication d'une somme d'argent.

La mère affirmait que cette somme devait lui revenir intégralement.

La fille soutenait que sa mère n'y avait aucun droit. Elle vociférait pour appuyer son dire, et s'animait par degrés. A la fin, elle eut un mot épique :

— Messieurs les juges, dit-elle, je mérite toute commisération ; *ma mère n'a pas d'enfants*, et moi j'en ai quatre.

* * *

Une dame qui n'est pas fort lettrée assistait, l'autre jour, au Théâtre-Français, à une représentation de *Cinna*.

Lorsqu'elle arrive, le spectacle était déjà commencé. Elle se

penche vers son cavalier pour lui demander qui est l'acteur en scène.

— C'est Auguste, répond à demi-voix celui-ci.

Et la dame avec intérêt :

— Auguste qui ?

*
* *

Le Cirque, pour renouveler son programme, exhibe en ce moment deux patineurs à roulettes.

Et personne n'a donné, à ce propos, un souvenir au créateur dudit système, au brave homme que l'on vit si longtemps fonctionner sur la place de la Concorde.

Il a pourtant, à ce jeu-là, perdu d'abord son avoir, ensuite sa vie... Son avoir, car il s'est ruiné en fondant à Chaillot un gymnase des patineurs ; sa vie, car il est mort d'une fluxion de poitrine contractée dans l'exercice de ses fonctions.

On voit que, dans ce métier-là, tout ne va pas autant qu'on pourrait le croire sur des roulettes.

*
* *

Un boursier heureux (pour le moment) a, pour le moment aussi, de volumineuses breloques, la mine fière et le verbe haut.

L'autre jour, comme on causait devant lui de la réorganisation de l'armée :

— Moi, s'écria-t-il avec un de ces enthousiasmes d'occasion sur lesquels un connaisseur ne prêterait pas deux pour cent, si la France était menacée, je volerais à la frontière.

Quelqu'un ajouta :

— Parbleu !... là ou ailleurs !...

A. Z.

FIACRES ET COCHERS

Pauvres fiacres, que de mal n'en a-t-on pas dit! Mais ce n'est pas nous qui commettrons la faute de les dédaigner, et pour cause: tel est bien obligé, en effet, d'user de ce mode de locomotion, qui n'a pas l'agréable privilège de posséder ce qu'on appelle *une voiture à soi*.

Cela étant, il y a toute une étude à faire sur le choix d'un fiacre; c'est une opération délicate à laquelle bien des gens procèdent avec une coupable légèreté.

Il ne suffit pas d'arriver à une station et d'ouvrir la première portière venue ; on s'expose alors à marcher le train d'enterrement.

Il faut d'abord, si l'on veut être mené à une vitesse raisonnable, examiner la robe du cheval : le bai brun foncé est la couleur qui présente le plus de garanties, l'alezan foncé n'est pas mauvais non plus, le rouan offre quelque sécurité; mais le blanc, l'isabelle, le gris souris, et en général toutes les couleurs lavées sont d'un emploi désastreux. Il faut surtout repousser le cheval blanc. Oh ! le cheval blanc, ne le prendre à aucun prix, à moins qu'il n'ait dans la bouche un filet à quatre anneaux, ce qui indique un cheval difficile à conduire, mais au moins disposé à trotter.

Quant au cocher, il ne faut pas le prendre tout jeune, car on a toute espèce de chances pour qu'il mène mal et qu'il ne connaisse pas Paris ; il ne le faut pas non plus trop vieux : rien n'est plus terrible que le cocher blasé, désillusionné ,qui considère le bourgeois comme un ennemi qu'il faut taquiner, qui affecte d'aller lentement et ne fouette de temps en temps son cheval qu'en s'imaginant qu'il tape sur la *société*.

Le cocher qui annonce de trente-cinq à quarante ans est le meilleur à prendre.

S'il y a un grand nombre de cochers grincheux, il est bon d'avouer aussi que le métier d'automédon n'est pas des plus réjouissants. La Compagnie des Petites-Voitures lui impose un maximum qu'il n'est pas toujours sûr d'atteindre, et qui souvent le cloue sur son siége, quelque temps qu'il fasse, pendant une grande partie de la nuit.

De plus, il y a certains attelages qui sont vraiment décourageants et avec lesquels il est bien difficile de faire recette. On voit des chevaux usés, épuisés, ayant à peine la force de se porter eux-mêmes ; la Compagnie n'entend pas pour cela leur accorder le repos.

Ce ne serait rien encore si la plupart de ces pauvres bêtes, condamnées aux courses forcées à perpétuité, étaient mieux nourries, et si on ne leur donnait une ration d'avoine tellement insuffisante que cela tombe presque sous l'application de la loi Grammont.

L. Sport.

THÉATRES

Comédie-Française. — Le chef-d'œuvre dramatique de Voltaire, *Zaïre*, qui n'avait pas été représenté depuis dix-huit ans, vient d'être l'objet d'une reprise éclatante et qui, en dépit de quelques faiblesses d'exécution, honore les artistes de la rue Richelieu.

Ce qui caractérise *Zaïre*, ce qui lui a valu son grand et légitime succès, c'est que l'auteur, voulant avant tout faire une œuvre de passion, n'y a point donné, comme dans ses autres ouvrages, la première place au développement de quelque thème philosophique. Il a tenu à se montrer poète dramatique, habile à faire parler l'amour, et c'est ainsi qu'il a intéressé à sa cause les belles pleureuses des premières loges.

Dans la reprise qui vient d'avoir lieu, le grand succès n'a point été pour l'épisode de la croisade, mais pour les côtés passionnés qui ont le don de faire couler de douces larmes. Les fureurs d'Orosmane, pour lesquelles M. Mounet-Sully a trouvé des notes éclatantes et de beaux élans, ont transporté le public d'enthousiasme. Les soupirs de Zaïre, ses accents amoureux où l'on retrouve l'harmonie sonore et gracieuse de la poésie racinienne, ont excité d'incessants bravos. Il faut dire que Mlle Sarah Bernhardt, — une des rares artistes du Théâtre-Français qui disent bien le vers, qui ne lui enlèvent jamais son rhythme, sa mesure son harmonie,— a su aussi conserver à cette touchante figure sa grâce, son idéale délicatesse.

Quel piètre Nérestan, en revanche que M. Pierre Berton ! Mais cela même prouve en faveur de *Zaïre*, car nombre d'ouvrages ne résisteraient pas à une interprétation de ce genre. Combien, à la vérité, possèdent d'aussi admirables scènes de passion exaspérée que celles des derniers actes de *Zaïre*, toutes pleines de beaux vers, les plus beaux qui jamais aient jailli de la veine poétique de Voltaire !

Gymnase. — Reprise d'*Héloïse Paranquet*, comédie en quatre actes, de M. Armand Durantin. On sait que le sujet de cette comédie repose sur une intéressante question de droit.

Donnée pour la première fois le 22 janvier 1866, après avoir été retouchée et mise au point par M. Alexandre Dumas fils, elle obtint alors un succès de curiosité, qui lui vaudra sans doute encore un nombre honorable de représentations. Puissent les chaleurs lui être légères !

Hop-Prog

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 447. — DESCRIPTION, PAGE 398.

TOILETTE DE DEMI-DEUIL

Modèle de Mme Morison (rue d'Antin, n° 14).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1157°

A. Leroy imp. r. des Marais 66. Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Toilettes de Mme Du Riez-Hermantine, r. Halévy, 8 — Modes de Mme Moreau-Didsbury, Bd des Capucines, 23.

Ceinture-Régente de Mme De Vertus Sœurs, r. Auber, 12 — Lait Antéphélique de Candès & Cie

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud And Son 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Modèles de lingerie

PLANCHE G. N° 446. — DESCRIPTION, PAGE 392.

CHAPEAUX ET COIFFURES

Modèles de lingerie du magasin des Elégants (boulevard des Italiens, 5).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'ÉPAVE

NOUVELLE

I

La Tremblade est un pauvre village de la Bretagne, perché, comme l'aire des oiseaux de proie, sur le flanc d'un rocher isolé au bord de l'Océan. Au-dessus s'allonge une grève aride et désolée, dont le sable rougeâtre ne laisse percer que çà et là de maigres touffes de genêts et quelques pins rabougris. Les habitants n'ont point de ressources à tirer de ce sol infécond, et malheureusement la mer est si perfide dans ces parages, l'écume qui bouillonne à sa surface cache tant de récifs et de bancs de sable, que les pauvres riverains se hasardent rarement à monter dans leurs barques de pêche, et les laissent quelques fois dormir à moitié enchâssées dans le sable pendant des mois entiers. Ces hommes, qui ont gardé les cruelles superstitions des temps druidiques, sont défiants, rudes, sauvages ; ils vivent presque entièrement en dehors de la société, comme une caste maudite, et n'entretiennent de relations qu'avec un petit nombre de colporteurs juifs ou bohémiens, assez hardis pour gravir pendant les nuits orageuses leurs mauvais sentiers creusés dans le roc. Jamais une fille de la Tremblade ne s'est mariée hors du pays, et le pays, pour ces farouches parias, c'est a grève que le village domine comme une sentinelle immobile.

Le soir où commence ce récit, trois personnes se trouvaient réunies dans la salle commune d'une maison qui, vue du rivage, semblait collée au rocher comme une écaille d'huitre, et toujours près de tomber dans la mer.

L'ameublement de cette salle était étrange. La nudité humide des murs était voilée par d'énormes pans de satin damassé, de cachemire bleu et de mérinos cramoisi, grossièrement retenus par des clous, et qui faisaient ressembler cette chambre misérable à une magnifique tente de guerre, dressée pour un général vainqueur sur la place d'une ville prise d'assaut et mise au pillage. Un sabre d'honneur, accroché en sautoir avec une longue pipe d'écume de mer, dénonçait un vieux soldat de la république dans le maître du logis, tandis que des filets, des rames et des crocs, groupés à l'angle de la cheminée, justifiaient de son métier actuel. Dans l'âtre pétillait un feu ardent, alimenté par un singulier mélange de débris de caisses, de tonneaux, et même de meubles en bois précieux ; cette flamme réjouissait d'autant plus le regard, que l'on entendait la pluie grincer avec violence contre les carreaux de papier huilé qui servaient de vitres.

Le vieux soldat était nonchalamment couché dans un de ces fauteuils que la mode impériale avait idylliquement nommés *bergères* . C'était un homme robuste, dont le visage naturellement jovial semblait avoir été ridé et plombé, moins par l'âge et les fatigues de la guerre que par de cruels chagrins, sourdement comprimés au fond du cœur. Un beau griffon, les pattes de devant appuyées sur les genoux de son maître, fixait sur lui ses yeux verts, dans l'attente d'une caresse ; mais le vieillard restait absorbé, regardant avec une expression triste et inquiète tantôt sa femme qui tricotait silencieusement devant une table de noyer, à la lueur d'une petite lampe de fer, et tantôt sa fille Blanche agenouillée devant les tiroirs ouverts d'un bahut rustique.

C'était une enfant d'une rare beauté ; seulement son visage était pâle de cette blancheur mate assez ordinaire aux recluses, pour qui la vie n'est qu'une prison ou un sépulcre anticipé. Le feu de ses douleurs secrètes jaillissait dans un regard doux et fier à la fois, mais dénué de cette transparence humide qui voile avec tant de grâce le regard des enfants et des jeunes filles. Le sourire indécis qui errait sur ses lèvres eût surtout attesté, aux yeux d'un observateur, les ravages d'un ennui profond et désespéré. La jeune fille était simplement vêtue à la mode du pays : un corsage de velours noir emprisonnait sa taille fine, et une jupe de serge brune à larges plis cachait ses pieds mignons. Elle se tourna tout à coup vers le vieillard et lui dit timidement :

— Voici vos gants de peau de daim, mon père, mais je pense que vous ne vous en servirez point ce soir, et que vous ne comptez pas aller vous promener en mer par cet horrible temps ?

Le père ne répondit pas, mais il cria avec humeur : — A bas Tom ! à bas ! — et repoussa rudement le pauvre chien, qui vint se réfugier en gémissant près de sa jeune maîtresse.

En effet, dit Marianne sans oser regarder son mari, le grain a augmenté. Il y aura ce soir un orage épouvantable.

— Un orage, Marianne ! tant mieux ! N'est-ce pas ce qu'il faut, Marianne ? n'est-ce pas ce qu'il faut ? s'écria le père en se levant et marchant à grands pas dans la chambre, comme si quelque pensée funeste eût égaré son esprit.

— Que dites-vous, mon père ? demanda avec surprise la jeune fille.

— Rien ! rien ! fit brusquement le pauvre homme, qui avait oublié que Blanche entendait ses paroles insensées, et qui, sur un regard suppliant de sa femme, venait de se calmer. — Je dis que l'orage en mer est un beau spectacle.

— Un beau spectacle, grand Dieu ! horrible plutôt, s'écria douloureusement Blanche, quand on pense à tous ces malheureux pour qui chaque coup de vent est un arrêt de mort, chaque vague une tombe ; quand on pense aux pleurs de ceux qui les attendent et qui ne doivent plus les revoir... Mais souffrez-vous, mon père ? vous êtes bien pâle.

— Mon rhumatisme ne tient pas à être oublié ! Que veux-tu, Blanche ! on ne couche pas impunément, le corps entortillé d'un manteau à jour, au fond d'un trou creusé dans la neige des steppes.

— Pauvre père ! dit la jeune fille.

Un furieux coup de vent fit alors craquer la frêle charpente de la maison.

Blanche poussa un petit cri de frayeur.

— Au premier jour, murmura-t-elle, vous verrez qu'un orage jettera notre maison dans la mer comme un château de cartes. Oh ! le vilain pays. Et puis il me semble toujours entendre des cris de détresse dans ces mugissements du vent.

— Enfant, tu devrais aller dormir, et l'orage passera comme un rêve pendant ton sommeil.

— Non ! non ! dit la jeune fille en secouant la tête avec une coquetterie mutine. — Je ne veux pas. Pourrai-je dormir en pensant à ceux qui souffrent ! — reprit-elle d'une voix plus douce.

Et elle saisit les mains de son père dans les siennes par un geste de calinerie naïve.

— Pauvres gens ! continua-t-elle, qui attendent la mort à tout instant, qui la voient venir dans les nuages noirs du ciel, dans l'éclair qui déchire ces nuages de sa raie de feu, dans le flot qui gronde et se gonfle comme une montagne autour du vaisseau, dans les écueils qui déchirent ses flancs. Oh ! je prierai toute la nuit pour eux !

— Tu parles comme un livre, dit Ivon ; mais tes prières ne les sauveront pas.

— Oh ! vous autres hommes, vous avez des cœurs d'acier, reprit Blanche ; vous regardez sans pâlir l'agonie de vos frères. Mais pensez donc, mon père, qu'il y a là des vieillards, des femmes, des enfants. Rien ne remuerait-il dans votre cœur, si vous saviez votre petite Blanche à bord au milieu de la tempête, et si vous l'aperceviez à la lueur d'un éclair, vous tendant les bras, vous appelant comme Dieu à son aide, tandis que des lames monstrueuses se briseraient contre le vaisseau?

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Mauvaise! dit Ivon en la pressant dans ses bras comme s'il eût craint qu'on ne voulût lui arracher sa fille. — Où vas-tu chercher de si tristes idées ?

— Puis-je donc être gaie, bon père, au milieu de ces brouillards éternels, en face de cette mer houleuse ? Le soleil lui-même devient blafard en s'égarant sur ce roc et sur ces bruyères. Puis les paysans de la contrée sont si méchants, si durs... Nous vivons ici comme des proscrits. Dernièrement encore, quand j'ai été entendre la messe du *recteur* de Kerkabec, tous les bancs sont restés vides autour de moi ; on eût dit qu'une malédiction secrète pesait sur votre fille. Et pourtant qu'ai-je fait à tous ces gens qui semblent me mépriser et avoir horreur de moi? Oh! pourquoi ne quittons-nous pas la Tremblade?

— Pourquoi! pourquoi !.. Parce qu'ailleurs nous serions sans amis, sans ressources, s'écria Ivon avec un mouvement de rage. — La Tremblade, c'est mon pays après tout. Où est le temps où, nous autres vieux soldats, nous vivions sous l'Empereur? Peu importaient les blessures et les infirmités. Les victoires du petit caporal avaient le droit de se promener dans Paris en jambes de bois et en chapeaux tricornes. Mais après Waterloo, ç'a été fini pour les vieilles moustaches. On les a appelés les brigands de la Loire, entends-tu ? les brigands d'Austerlitz et de Iéna! Mais bah! on nommait bien *l'autre l'ogre de Corse!* S'ils lui mettaient en ligne de compte, dans ses états de service, les tas de Russes et de Prussiens qu'il a démolis, le sobriquet était bien gagné. C'est alors qu'on nous a licenciés ; c'est leur fureur de licencier, à ces nouveaux venus. Ils avaient licencié les trois couleurs, les tableaux du Louvre, la statue de l'empereur, la caisse publique et le pont d'Iéna. S'ils avaient pu licencier Wagram, Marengo, toutes nos batailles, ils l'eussent fait. Moi, je portais l'épaulette quand le duc de F..., le ministre de la guerre, me dit d'un air goguenard que j'étais licencié. Ma foi ! ça me donna un coup de marteau sur la tête ; la colère me grisa ; je tirai mon sabre ; le duc n'eut que le temps de tourner le dos et de fermer la porte sur lui ; mon sabre traversa la porte. Tous les officiers présents, de vieux lapins du bon temps, m'entraînèrent et me poussèrent dans la rue. La chose fut assoupie, mais que devenir après cela ?... On me conseilla d'aller en Egypte... mais j'étais marié. Ta mère serait morte, dans ce pays de crocodiles. Je suis revenu à la Tremblade, j'ai voulu mourir dans mon berceau.

— Et vous vous y trouvez heureux, mon père ? dit Blanche en fixant son regard sur lui.

— Je m'y trouve heureux, répliqua Ivon en hésitant. — Je fais sauter sur mes genoux les fils de mes amis d'enfance ; je leur apprends l'histoire de celui qui est à Sainte-Hélène. Mais il est tard, Blanche, il est tard, et je me sens fatigué.

— A demain donc, mon père.

— Oui, à demain ; mais avant de nous séparer, buvons une goutte de ce vin qui raffermit le cœur les jours de tempête. Verse toi-même, Blanche.

La jeune fille ne parut pas surprise de cette proposition, et remplit en souriant son verre ; mais au moment où elle allait y tremper ses lèvres roses, elle surprit, dans le miroir fêlé qui ornait la chambre, un singulier regard d'intelligence entre Pierre et Marianne. Alors un de ces mouvements vifs et instinctifs que rien n'explique éclaira son esprit d'un souvenir vague. Elle se rappela confusément avoir senti souvent sa tête s'alourdir quand le temps menaçait, et ne s'être réveillée que très-tard le lendemain d'horribles tempêtes dont le fracas n'avait pu troubler son sommeil. Elle crut deviner un mystère. Un soupçon passa dans son esprit, et elle rejeta adroitement le vin contenu dans le verre, comme si c'eût été un poison dangereux. Puis elle embrassa Ivon et Marianne et remonta dans sa chambre.

II

Lorsque Blanche entra dans sa chambre, le vent éteignit la flamme vacillante de la petite lampe de fer qu'elle tenait à la main. Elle avait oublié de fermer sa fenêtre, et le plancher était humide de gouttes de pluie. Elle resta un moment, immobile et troublée, sur le seuil, tressaillit en entendant comme des cris lointains et plaintifs s'élever de la mer, puis se dirigea résolument vers la fenêtre pour la fermer et tirer les rideaux. Mais en ce moment un éclair illumina d'une clarté blafarde et sinistre la chambre, le ciel et la mer irritée. La jeune fille ne put contempler sans émotion cet horizon noir, soudainement teint d'une pourpre sanglante et retombant aussitôt dans l'horreur des ténèbres. Prise par une de ces torpeurs inexplicables où nous plongent les grands et mystérieux spectacles de la nature, et qui ne sont précisément ni de l'effroi ni de l'admiration, mais peut-être un mélange confus de ces deux sentiments, elle resta accoudée sur l'appui de la fenêtre, oubliant la pluie qui ruisselait sur son front et ses cheveux, et regardant ce ciel obscur sillonné par des éclairs.

Cependant la grève et le village restaient silencieux. Blanche finit par avoir peur de ce calme des hommes au milieu des convulsions d'une nature furieuse. Son exaltation tomba ; elle sentit ses membres se glacer, et elle attribua à une erreur de son imagination les cris qu'elle avait cru entendre. Déjà sa fenêtre était fermée, déjà ses cheveux, que ne retenaient plus les dents d'écaille du peigne, s'éparpillaient en longues tresses sur ses épaules, quand le murmure de deux voix, au bas de l'escalier qui menait à sa chambre, la frappa d'étonnement. Elle s'approcha de la porte à pas furtifs et écouta.

— Es-tu sûre qu'elle soit endormie, Marianne? disait le pêcheur.

— Voilà bien une heure qu'elle nous a quittés, Ivon, et la potion agit au bout de dix minutes.

La potion ! Ce mot épouvanta Blanche.

— Ils parlent de moi, pensa-t-elle; mais que peut signifier ?..

— J'ai envie de monter, Marianne, dit Ivon.

Machinalement Blanche détacha les agrafes de son spence de velours.

— Folie ! répliqua la mère ; elle n'a qu'à se réveiller et à te voir ainsi équipé, la pauvre chère enfant en mourrait de peur. Puis ce seraient des explications à n'en plus finir ; la nuit serai perdue.

— La nuit serait perdue, répéta distraitement Blanche, qui ne savait quel sens attacher à ces mystérieuses paroles.

— C'est donc bien mal ce que nous faisons là, reprit Ivon d'une voix sourde, puisqu'il faut nous cacher de notre enfant ou rougir devant elle?

— Il faut que notre Blanche vive heureuse, dit Marianne, qu'elle vive de nos veilles, de nos angoisses, et qu'elle ne sache jamais de combien de larmes nous payons son bonheur. Vienne pour nous la mort ou la maladie, quel serait son sort ? Voudrais-tu la voir mendier sur les grandes routes son pain et celui de ses parents, supporter le froid, la faim, les outrages?

— Oh ! tais-toi, Marianne, tais-toi ! A tout prix j'amasserai à Blanche une dot, une fortune ; mais avant d'aller à la grève, il faut que je voie dormir cette enfant. Cela me donnera du courage.

La jeune fille laissa tomber à ses pieds sa jupe de serge brune. Les marches de l'escalier gémissaient sous les pas lourds du pêcheur. Froide d'horreur, mais peut-être secrètement éprise du mystère que trahissait une si étrange conversation, Blanche n'eut que le temps de se glisser sous les blancs rideaux de son lit. Ivon et Marianne entrèrent. La tête calme de la jeune fille se détachait gracieusement sur l'oreiller, encadrée de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ses longs cheveux noirs ; ses lèvres souriaient. Qui eût mis sa main sur son cœur l'eût senti battre avec violence, mais sa respiration était lente et douce.

— Qu'elle est donc belle ainsi ! que son sommeil est paisible ! dit Ivon à demi-voix.— Peut-être elle rêve de moi maintenant, elle me voit passer dans ses songes... et je vais... mais c'est pour elle, pour elle. Il le faut, n'est-ce-pas, Marianne? Oh ! misérable ! misérable que je suis !

La mère pleurait.

— C'est une sainte, Ivon, lui dit-elle en se penchant sur le front de Blanche et en l'effleurant d'un baiser. — Elle priera pour nous. Elle nous réconciliera avec Dieu.

Ivon fit un effort de courage, et se frappant la tête avec une sorte de rage désespérée :

— Le temps se passe, et on nous attend, dit-il d'une voix rude.

En ce moment, un coup de canon expira sourdement dans le fracas des vagues qui fouettaient la base du rocher et se déroulaient sur la grève.

— As-tu entendu ? demanda Ivon à sa femme avec l'accent d'une joie farouche. — On nous a dit vrai. *Le Trident* est en vue. Bonne aubaine ! Prends la gaffe ! Allume la lanterne, et chasse devant toi la vache et le mulet ! Ah çà ! le bruit n'a pas réveillé Blanche au moins ?

Tous deux jetèrent un dernier regard sur la jeune fille.

Elle souriait toujours, à son rêve sans doute.

Ivon et Marianne s'éloignèrent.

Si le premier s'était retourné lorsqu'il fut à la porte de la chambre, il eût vu les paupières de la jolie curieuse se soulever légèrement, et un regard rapide interroger, à travers une frange de cils noirs, son costume de pêcheur. Mais Blanche referma aussitôt les yeux avec effroi en apercevant le caban rouge et les bras rouges de son père.

Un contrebandier d'Ouessant, qu'elle avait vu une fois ainsi vêtu et qui avait remarqué son aversion pour cette couleur, ne lui avait-il pas dit en ricanant :

— Le sang ne tache pas cet habit-là !

Le visage d'Ivon était voilé d'un crêpe noir : autre emblème sinistre.

A peine furent-ils sortis que Blanche se précipita hors du lit et colla son oreille à la porte. Elle entendit pendant quelques minutes le bruit de leurs pas, qu'ils faisaient légers, et des apprêts qu'ils terminaient silencieusement. Puis la porte d'entrée se referma. Blanche courut à la fenêtre et vit son père descendre, accompagné de Tom, le sentier taillé dans le roc qui conduisait à la grève. Suivait Marianne montée à dos de mulet. En voyant cette petite caravane se glisser ainsi sous la pluie et le vent, dans l'ombre épaisse du brouillard, et aller chercher la tempête, Blanche se demanda avec terreur quel horrible secret enveloppait donc sa famille, si calme, si monotone même jusqu'alors. Elle avait donc vécu des baisers de ses parents, sans savoir ce que sa vie pouvait coûter à leur cœur? mais aussi elle pouvait tout savoir cette nuit même : elle n'hésita pas.

Un second coup de canon résonna comme le râle d'un mourant. Blanche se couvrit d'une vieille mante qui lui servait dans ses courses du matin, lorqu'elle allait chercher le varech flottant dont on engraisse les champs stériles du pays, et poussée par une irrésistible curiosité, elle sortit de la maison à son tour, et suivit de loin la marche de ses parents. Alors seulement elle chercha à s'expliquer leurs paroles étranges qui, sans qu'elle pût les comprendre, avaient glacé son âme d'une frayeur instinctive. Tout à coup elle poussa un petit cri de joie. Folle qu'elle était ! comment ne pas avoir pensé à l'idée la plus simple, la plus noble, et qui expliquait le plus naturellement du monde les phrases entrecoupées, les sanglots comprimés de son père? Sans aucun doute, il était pilote côtier ! il vivait de cette noble et périlleuse profession; chaque jour il exposait sa vie, pour des inconnus, il est vrai, mais pour des inconnus qui allaient mourir. Pour lui le dévouement était un métier ; et s'il tremblait, chaque nuit d'orage, en donnant à sa fille le baiser du soir, c'est qu'il allait, un instant après, soustraire une proie aux écueils de la crique de la Tremblade et que ce baiser pouvait être le dernier. Folle enfant ! n'avait-elle pas vaguement soupçonné le bon Ivon? Alors elle le bénit ; moins effrayée des dangers qu'il allait courir, elle voulut le suivre de ses prières et de son regard jusqu'au bord de la mer.

L'entreprise était difficile: ses pieds s'enfonçaient à chaque instant dans le sable. La grève est bien la sœur jumelle de la mer ; elle a aussi ses vagues mouvantes, onduleuses, que le vent tasse d'un souffle en montagne ou creuse en abîme.

A chaque pas, Blanche voyait comme un sépulcre de sable ouvert devant elle, et déjà elle commençait à se repentir de sa tentative, lorsque tout à coup des clartés mystérieuses percèrent de loin en loin, comme des étoiles, le voile de brume qui couvrait la plage, sans que le silence fût troublé. Blanche se sentit aussitôt émue d'une crainte superstitieuse; elle se rappela les contes bizarres des veillées sur les spunkies, ces pâles démons des eaux qui se vengent si cruellement des mortels assez hardis pour venir épier le mystère de leurs fêtes nocturnes. Elle prit pour les rayons de leurs yeux sans paupières ces lueurs surnaturelles, isolées, immobiles, qui illuminaient la grève, et se glissa, éperdue, derrière des touffes de genêts et de hautes bruyères, croyant déjà sentir son épaule meurtrie de l'empreinte d'une main glacée. De là elle put voir, sans être vue, tous les détails d'une scène horrible qui demanderait le pinceau d'un grand peintre pour être comprise dans toute sa sauvage grandeur.

La grève s'anima soudainement; cette plage déserte qui dormait se réveilla peuplée d'une foule hideuse, comme, au coup de sifflet du machiniste, on voit se lever de leurs tombes violées les blanches nonnes de *Robert le Diable*. On avait entendu retentir le dernier coup de canon du vaisseau, signal d'agonie suprême qui conviait à la curée tous ces fils de la nuit. Les flammes bleuâtres coururent, se dispersèrent et finirent par se rapprocher du bouquet de genêts où Blanche se tenait cachée plus morte que vive.

Emmanuel Gonzalès.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES VELOCES

Lorsqu'en 1809 le capitaine Barclay parcourut à pied un millier de milles, dans l'espace de mille heures consécutives, tout le monde fut d'avis qu'il avait accompli, comme marcheur, un exploit qui tenait du miracle. La même tâche a été exécutée avec le plus grand succès, dans ces derniers temps, non plus par un homme, mais par une jeune fille du nom de Richard. Cette héroïne d'un nouveau genre a parcouru aussi mille milles, dont le terme était Stappleton, près de Bristol.

Le 18 mai, lorsque Mlle Richard se mit en marche, une demande fut adressée aux magistrats pour les prier d'intervenir ; mais cette demande ne fut pas accueillie, et il fut répondu que, comme femme libre, elle avait le droit de marcher à son gré. On voit tout de suite que le fait ne se passait point en France, où « la garde qui veille », ainsi sollicitée, se fût certainement empressée d'exercer sa mission tutélaire et restrictive.

Hâtons-nous de dire qu'en entreprenant le voyage susdit, miss Richard a voulu accomplir non-seulement un exploit d'activité physique, mais encore un acte de dévouement filial; elle

ne s'y est décidée en effet que pour faciliter à son père le gain d'un pari de 50 livres sterling (1,250 francs).

Les paris qui avaient été engagés sur la course du capitaine Barclay étaient beaucoup plus considérables : ils s'élevaient à la somme de 100,000 livres sterling. M. Barclay, pour son compte, n'avait pas parié moins de 16,000 livres.

Il ne faudrait pas croire, du reste, que le capitaine Barclay et miss Richard aient été les seuls à exécuter de pareils tours de force. Quelque incroyable que le fait puisse paraître, ils ont réellement été surpassés par un homme du nom de Thomas Standers, de Salehurst, près des casernes de Ailverhill. Ce prodigieux marcheur parcourait, dans le mois de juillet 1811, pour un pari ridicule, 1,000 milles en autant d'heures consécutives, ne faisant jamais plus d'un mille à l'heure.

Notez que ledit Standers n'avait même pas pour lui les avantages de la jeunesse, car il était âgé de soixante-dix ans quand il engagea son pari. Si donc, en agissant ainsi, il n'a pas fait preuve d'un grand sens, il n'a pas moins démontré qu'il possédait une force physique extraordinaire.

A côté de ces phénomènes de la locomotion, il en est de plus étonnants encore sous le rapport de la rapidité. Ce sont de véritables véloces, dont le type se rencontre surtout chez les Hollandais, renommés de tout temps pour leur aptitude aux courses rapides et lointaines. Quelques-uns de leurs hauts faits sont certainement encore présents à la mémoire de beaucoup de ceux qui ont vu le commencement de ce siècle.

Il y a cinquante ans environ, — un de nos confrères le rappelait dernièrement dans le *Journal des Débats*, — vinrent d'Amsterdam ou de Rotterdam à Paris, et dans d'autres villes de France, des coureurs qui eurent la hardiesse de se mesurer, pour la vitesse de la marche, avec les meilleurs cavaliers.

C'était vers les dernières années de la Restauration. L'attrait des courses de chevaux était loin d'être, à cette époque, ce qu'il est de nos jours, et l'on se passionnait peu pour les rares sujets qui se lançaient sur le turf du Champ-de-Mars, mais les véloces excitèrent la curiosité publique, et l'on paria pour les coureurs hollandais, qui se signalaient par leurs prouesses.

Les affiches annonçaient que le coureur parcourrait à pied, en moins de temps que n'importe quel cheval, le trajet de Paris à Versailles, ou à Saint-Germain, ou à Saint-Denis, ou à la Croix-de-Berny. Le point de départ était aux Champs-Elysées le plus souvent.

La grande route de Versailles était envahie par des groupes de cavaliers, des véhicules de tout genre et de nombreux assistants. On voyait, quelques instants avant l'heure du départ, au Cours-la-Reine, plusieurs cavaliers qui avaient accepté le défi, et parmi eux l'homme vélocipède qui fumait tranquillement sa pipe.

Cet homme impatientait le public par son allure quiète et son maintien impassible. Il était vêtu d'une veste de couleur jaunâtre ; il était coiffé d'une toque et avait pour chaussures de larges sandales ; il était armé d'un fouet à manche court, et à sa boutonnière pendait un sifflet.

Le signal était donné. Coureur et cavaliers disparaissaient bientôt dans un nuage de poussière.

On demandera à quoi servaient le fouet et le sifflet ?

Le fouet servait à écarter et à faire fuir les chiens, et il y en beaucoup qui couraient après le vélocipède-homme et qui se fourraient dans ses jambes ; le sifflet était un avertissement, donné à tout individu pouvant gêner la course, de laisser la voie libre.

Quelques instants se passaient, puis la poussière se levait de nouveau : c'était le retour.

L'homme arrivait seul le plus souvent. Les cavaliers distancés se montraient plusieurs minutes après.

On comprend combien ce genre de spectacle avait d'attrait pour les Parisiens.

Pareil spectacle eut lieu à Lyon et à Marseille. Dans cette dernière ville, on en raffolait. Les courses à paris élevés avaient lieu entre Marseille et Aix : quatre ou cinq lieues environ. Toute la ville y allait.

Les coureurs hollandais étaient regardés comme des êtres autrement conformés que leurs semblables. On les eût volontiers soumis à l'autopsie, afin de constater que le cœur, les poumons et la rate étaient bien à leur place.

Le plus beau fait qu'on puisse mettre au compte d'un Hollandais dans ces derniers temps, au point de vue de rapidité de la marche, est d'avoir franchi à pied, en dix jours moins trois heures, le trajet d'Amsterdam à Paris. Dévorer 490 kilomètres à raison de 49 kilomètres par jour n'est certainement pas au pouvoir de toutes les jambes, encore moins de tous les estomacs!

Ch. David.

SINGULIERS EFFETS DE LA FOUDRE

Ce sujet est tout à fait d'actualité, grâce aux nombreux orages de la saison, et nos lectrices liront sans doute avec intérêt les faits suivants, d'une authenticité absolue et acquis à la science par l'autorité des savants qui s'en sont faits garants.

Un jour de septembre 1825, la foudre tomba sur le brigantin *Il buon Servo*, qui était à l'ancre dans la baie d'Almuro, à l'entrée de l'Adriatique. Un matelot assis sur son coffre, au pied d'un mât, était occupé à repriser sa chemise. C'est ce malheureux que la foudre va saisir, attirée, qui sait ? par son aiguille. Il faut si peu de chose pour guider le tonnerre quand il semble incertain de la route qui lui reste à suivre ! Après avoir déshabillé le cadavre, on remarqua qu'il portait sur le dos une légère ligne noirâtre partant du cou et allant se terminer aux reins. Là se trouvait imprimée, en traits semblables à une espèce de tatouage, l'image du fer à cheval qui était cloué au mât du navire et qui, d'après une habitude superstitieuse des marins de l'archipel, servait à écarter les mauvais esprits du navire.

Un autre marin, foudroyé dans des circonstances analogues, portait sur la poitrine le nom de son bâtiment, marqué de la même manière.

Arago raconte, dans son *Traité du Tonnerre*, l'histoire d'un homme qui se trouvait près d'un arbre frappé par la foudre. Quoiqu'il eût eu grand'peur, comme il ne se sentait pas atteint, il se rassura promptement ; mais le soir, en se mettant au lit, il reconnut, à sa grande terreur, qu'il avait été marqué au sceau du tonnerre. La puissance incompréhensible avait dessiné sur sa peau un arbre avec toutes ses branches.

En 1796, le tonnerre tomba sur l'église de Lagny et atteignit le maître-autel, attiré sans doute par les ornements d'or et d'argent qui y étaient accumulés. En explorant le lieu du désastre, le desservant s'aperçut d'un phénomène aussi étonnant que ceux qui s'opéraient au sabbat des sorcières. L'évangile du jour était transporté sur la nappe du maître-autel, écrit à l'envers, comme la chose est recommandée dans les livres de magie noire, D'où provenait cette merveille ? Les versets dont le prêtre devait donner lecture étaient imprimés en caractères rouges, un peu conducteurs, sur un carton que l'explosion avait renversé sur la nappe. L'encre quitta le papier pour passer sur le lin, poussée par la force du courant.

Souvent on trouve le corps des victimes du tonnerre coloré de teintes très-vives ; ces tatouages offrent des variétés infinies de formes, de situations, de nuances. Certains auteurs ont observé des cicatrices colorées en bleu ; d'autres fois, elles sont teintes en noir ; un autre jour, elles sont d'un beau rouge ver-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

million. Ces signes étranges sont produits par une multitude de brûlures, de déchirures, de froissements combinés de mille manières.

Boyle, illustre chimiste qui vivait il y a environ deux siècles, décrit un accident qui semble, au premier abord, singulièrement contredire les idées que nous devons nous faire de la nature du verre. Deux grandes coupes de cristal, ciselées avec soin et enrichies de substances précieuses, étaient placées l'une à côté de l'autre sur une table somptueuse, faisant partie de l'ameublement d'une riche salle à manger. La foudre eut la fantaisie de venir visiter cette opulente demeure. On retrouva les verres à la place qu'ils occupaient avant l'explosion et l'on put croire au premier abord que la foudre les avait dédaignés. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir avec une vive surprise que l'un et l'autre avaient été soumis, sur place, à l'action du feu ardent qui les avait fondus sans les faire éclater! L'un d'eux avait été si fortement déformé qu'il se tenait avec peine en équilibre sur sa base.

Etrange merveille! direz-vous, si vous connaissez la délicatesse avec laquelle il faut traiter le verre pour changer sa forme sans le rompre. Par quel miracle ces deux vases ont-ils pu supporter sans la moindre précaution une chaleur qui aurait été dangereuse peut-être dans un four à réchauffer, puisqu'elle a été suffisante pour les fondre à l'air libre? Comment ces vases sont-ils restés entiers après avoir résisté au passage de la foudre, qui est plus impatiente de contradiction que le plus volontaire sultan du monde, et qui fait voler en éclats tout ce qui ne lui livre pas sur l'heure un facile passage?

Ces deux effets, qui paraissent également opposés aux notions admises, s'expliquent complètement l'un par l'autre.

Les deux vases avaient été fabriqués avec un cristal riche en plomb et, par conséquent, assez fortement conducteur; ils ont donc eu très-légitimement le droit physique d'attirer la matière fulgurante qui passait dans le voisinage. Cependant ils n'étaient pas d'une conductibilité assez parfaite pour que le passage d'une masse notable de fluide pût avoir lieu sans dégager une quantité de chaleur suffisante pour les amollir. Remarquez que cette chaleur se développait dans l'intérieur même de la matière et ne venait pas du dehors, comme celle que nous produisons par nos procédés vulgaires. Les diverses molécules avaient été portés individuellement et au même instant à une température qui, quelque élevée qu'elle fût, était partout identique. Il en résulte qu'aucun défaut d'homogénéité dans la répartition de la chaleur n'avait pu produire de secousse de nature à rompre la cohésion de la matière.

Un verre, qui n'aurait pu contenir quelques gouttes d'eau chaude sans se briser, avait donc coulé comme de l'eau, sous l'influence de la foudre! La puissance de l'agent de tant de miracles a donc été de changer la plus dure et la plus fragile de toutes les matières en substance malléable comme l'argile de nos sculpteurs.

M. D.

REVUE DES MAGASINS

La maison de M. CRÉPIN aîné (de Vidouville, Manche) a été fondée en 1856. C'est un vaste comptoir où l'on vend à peu près de tout : meubles et chaussures, chapellerie, bonneterie, soierie, lingerie, nouveautés; instruments de travail, outillage complet, machines à coudre; pianos, horlogerie, etc. L'enseigne de cette colossale entreprise porte pour titre : VENTE A CRÉDIT (11, 13 et 15 boulevard Ornano).

C'est particulièrement aux travailleurs chargés de famille, à toute personne enfin qui vit péniblement de son salaire, que l'œuvre vraiment philanthropique de M. Crépin aîné s'adresse.

Cette excellente institution, malgré tout le bien qu'elle a déjà produit, n'est pas assez connue pour ce qui reste à faire. Jusqu'à la fondation de cette maison, on ne prêtait guère qu'à ceux qui possédaient déjà quelque chose, ou qui pouvaient du moins fournir une garantie matérielle. M. Crépin aîné n'exige rien de tout cela; la probité reconnue de l'acheteur lui suffit.

Le mode d'opération est bien simple : en supposant qu'on ait acheté pour cent francs de marchandises, celles-ci sont livrées dès que la moitié du paiement est effectuée, c'est-à-dire cinquante francs; pour le reste, on peut faire de petits remboursements partiels si l'on veut, et par semaine.

— Une des différences à établir entre la *ceinture Régente* et ses nombreuses imitatrices, c'est qu'elle n'est pas limitée de grandeur; c'est, en d'autres termes, qu'elle est faite bien exclusivement pour chaque taille. Il est loin d'en être de même pour les divers corsets, d'apparence mignonne, que l'on trouve dans tous les magasins aujourd'hui et que tant de femmes achètent par économie. On a trois ou quatre grandeurs à choisir; il est facile de voir par là combien on est mal servi: est-il possible d'admettre qu'il n'y ait que quatre sortes de tailles de femmes?

La *ceinture Régente*, quoique toujours coupée d'après les mêmes principes et préparée d'avance, n'est jamais terminée que lorsqu'elle a été modifiée sur la taille même de la personne qui doit la porter.

Ces données suffisent pour démontrer la supériorité du corset de Mmes de VERTUS sur tous les autres; une femme sensée le comprendra sans peine. Elle admettra également qu'aucun autre corset ne fait mieux valoir la taille, dont celui-ci augmente les avantages; de plus, elle appréciera la longue durée de la *ceinture Régente* proportionnellement aux autres, ce qui atténue sensiblement l'écart des prix.

Le modèle que l'on demande le plus aujourd'hui à Mmes de Vertus sœurs (42, rue Auber) est en gros tulle très ferme. C'est le corset d'été par excellence; d'une légèreté fort appréciable en cette saison, il ne perd aucune des sérieuses qualités qui en font le mérite.

SPÉCIALITÉS

De tous côtés on nous écrit que le *Rowland's Kalidor* est une excellente préparation, dont l'action hygiénique est des plus salutaire pour la peau, qu'elle entretient dans un état de beauté parfaite. On nous remercie, en termes très-flatteurs pour le produit anglais, des renseignements que nous en avons donnés.

Il est bien certain que, grâce à l'emploi journalier du *Rowland's Kalidor*, le teint le plus rebelle se transforme; non seulement les boutons, rougeurs, taches de rousseur, etc., disparaissent, mais les coups de soleil, le hâle, sont remplacés, en fort peu de temps, par une teinte d'une blancheur rosée idéale.

C'est une bonne précaution à prendre, à la campagne, que d'avoir toujours avec soi un petit flacon de *Rowland's Kalidor*. Quelques gouttes de ce liquide régénérateur suffisent pour combattre le venin des piqûres d'insectes.

Dépôt dans toutes les pharmacies et chez tous les parfumeurs de France, outre la *maison centrale : chez Mme Lamar, rue Saint-Denis, 152.*

— Lorsqu'on s'est servi de la *crème Ninon*, on ne saurait prendre un autre cold-cream. Grâce à son heureuse influence, la peau la plus rebelle se transforme, acquiert une transparence et un éclat des plus séduisants. Les taches, les rougeurs, les boutons, les masques de grossesse, etc., tout cela disparaît, remplacé par le teint le plus pur et le plus diaphane.

La *poudre Figaro* complète l'effet de la crème Ninon; d'une finesse étonnante, elle s'identifie à la peau d'une façon si complète, que celle-ci semble couverte de ce léger duvet qui est le signe de l'extrême jeunesse. L'emploi simultané de ces deux excellents produits est un sûr préservatif contre les atteintes de l'air, de quelque nature qu'elles soient : soleil brûlant, vent, brise de mer, etc.

L'air et l'eau, on doit le savoir, sont les deux grands ennemis de la peau; et comme on ne peut les éviter, il faut du moins tâcher, par tous les moyens possibles, d'en atténuer les mauvais effets. Les corps gras sont reconnus nécessaires à l'entretien de la beauté de la peau; ajoutez à cet enduit un soupçon de poudre bien fine, et vous aurez alors entouré la peau d'un rempart qui l'abritera suffisamment contre tout maléfice.

C'est à la *Tour de Nesle* (boulevard des Italiens, 3) que l'on trouve la *crème Ninon* et la *poudre Figaro*, et chez M. Gérin, rue Beautreillis, 13 (dépôt central).

M. D'A.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT ✲, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

AD. GOUBAUD ET FILS, *Propriétaires-Gérants.*

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Au moment de l'ouverture de la chasse, les gares de chemin de fer offrent un aspect des plus animés et qui ne manque pas d'un certain pittoresque. Si les femmes y sont en minorité, l'espèce canine, du moins, ne manque pas de représentants. On rencontre là des chiens courants et des chiens d'arrêt : limiers, braques, épagneuls, terriers, bassets, etc. Ils sont au grand complet, tout frétillants d'impatience, affamés de grand air, de courses effrénées et de carnage. Car il ne sont pas sans deviner, ces bonnes bêtes, ce que l'on attend d'eux; le fusil et le carnier de leurs maîtres les ont mis au courant de la situation.

Les conversations sont fort bruyantes et la plus grande familiarité règne entre tout le monde ; bêtes et gens se connaissent, se comprennent, au point qu'on dirait presque une même famille. Et puis c'est un brouhaha indescriptible, un étrange concert de voix... Mais gare aux oreilles délicates ! A peine a-t-on ouvert les portes, qu'on entend un vacarme endiablé : aboiements fougueux des chiens, sifflets aigus des maîtres, coups de fouet, cris variés : — Ici, Castor ! — A bas, Diane !... Et des hurlements et un tapage à faire !... Ce que tout le monde s'empresse de faire, du reste, car le sifflement de la locomotive annonce le départ, et le train emporte les tapageurs. « *Tayau ! tayau !* Gare à la bête !... » Les lièvres et les perdrix n'ont qu'à bien se tenir, car les combattants sont décidés à ne faire aucun quartier. Voilà, pour les amateurs, quelques bons dîners en perspective.

P. N° 223. — Costumes de fillettes.

Les dîners d'ouverture de chasse offrent un caractère particulier : point de cérémonie et beaucoup de gaîté. Les femmes y font peu de toilette, leur rôle, ce jour-là, étant un peu effacé par celui des héros du jour ; leurs frais, si elles en faisaient, seraient en pure perte. Les yeux et les oreilles sont pour les chasseurs, dont on écoute les récits plus ou moins véridiques.

Les chasseresses, car il y en a un certain nombre, adoptent des costumes commodes, qui leur permettent de suivre la chasse sans ennui ; hautes bottines, guêtres et jupons courts ; point de froufrou. Ceci, par exemple : — Costume en drap limousin. Jupon court, garni de biais, posés en volants. Tunique-blouse terminée par des biais, relevée par des boutons de fantaisie ; plis russes au corsage, trois dans le dos, quatre devant ; col d'homme, revers et parements aux manches, le tout coupé en biais et garni de boutons. Ceinture en acier. Col et manchettes en toile de deux couleurs. Chapeau canotier. — Ajoutez à cela une gentille gibecière posée en bandoulière, et le fusil sur l'épaule. Voilà pour les intrépides ! Et il n'en manque pas, je le sais.

A la campagne, lorsqu'il s'agit d'un dîner *prié*, les femmes choisissent de préférence un tissu léger, si le temps le permet. C'est le cas d'exhiber les jolies robes blanches : — rien de sainte Mousseline ! — les tabliers et cuirasses de valenciennes ; les belles broderies en soie mate sur fonds canevas ; les organdis diaphanes ; les batistes à jour, brodées en laines de couleur ; etc.

Je citerai, à cette occasion, une toilette fort gracieuse, en linon transparent, écru très pâle, bordé de bluets en laine bleue. Le jupon, à longue traîne, est monté à la ceinture par un seul large pli saillant, plusieurs fois double ; le bas est garni d'un haut volant plissé, par groupes de trois plis, que sépare un espace égal à celui qu'ils occupent ; un ruban bleu passe sous chaque groupe de plis qu'il relie en dessus, formant ainsi la tête. Tablier très long, garni de guipures bleues placées à trois distances égales, relevé et drapé au milieu derrière sous un nœud en velours noir à bouts tombants. Corsage *Suissesse* formé par une échelle en velours noir avec montants et barrettes. Les manches, coulissées très finement, se terminent par un double cornet que coupe une bande

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de velours noir nouée sur le dessus. Rien de plus léger, de plus frais que cette toilette.

Le *tablier* joue le principal rôle dans le costume actuel ; il a donc une importance énorme, qu'il va conserver tout l'hiver : cela est certain. Beaucoup de ces tabliers pourraient se nommer secondes jupes, puisqu'ils sont montés à une ceinture comme celles-ci. La différence à établir est dans leur coupe spéciale, qui tient un peu du châle. Prenez une pointe de châle, en effet ; mettez-la au rebours, c'est-à-dire à plat sur le jupon, la pointe du milieu en bas des devants ; réunissez les deux autres côtés en formant des draperies, pour les relever et les nouer derrière, en laissant retomber les extrémités : vous avez là un tablier à la mode du jour, en faisant toutefois quelques modifications, comme de supprimer la pointe du milieu, le bas du tablier étant arrondi et large. Quant aux deux pans, ils sont carrés, lorsqu'il y en a ; mais il arrive souvent que les draperies du tablier s'agrafent simplement dans un pli du jupon, comme dans le costume à la Bulgare, ou bien qu'un large nœud en étoffe pareille en dissimule la jointure.

J'ai vu quelques primeurs en fait de toilettes nouvelles pour la saison prochaine, mais il est encore trop tôt pour faire des révélations ; je me contenterai donc de laisser entrevoir un peu l'horizon. — De très jolis tissus matelassés en toutes sortes de dessins et de couleurs, des draps velours de nuances merveilleuses, des limousines en gros drap et rayures incolores, à faire rêver les pâtres de l'Auvergne ! Puis toutes les séries de draps de fantaisie pareils à ceux dont on fait les vêtements d'homme. Vont-ils nous en vouloir de ce pillage !

En soieries, j'ai vu de magnifiques étoffes lamées or et argent, des pièces d'armure de soie d'une qualité superbe, à dessins madras de couleurs vives et variées.

Mais ce que j'ai le plus admiré, ce sont de belles broderies d'application de cachemire ou de velours sur gros tulle, exécutées en soie et perles, puis découpées : c'est splendide, employé comme cuirasse et tablier ; seulement ce ne sera pas à la portée de toutes les bourses. A moins qu'une femme adroite ne s'amuse à entreprendre elle-même ce travail... Je connais des jeunes filles qui en sont capables !

Ne voulant pas commettre trop d'indiscrétions aujourd'hui, je ne dirai rien des costumes *zébrés* de lacets perlés, me réservant de donner prochainement des détails précis au sujet des nouvelles garnitures : plumes de coq noires et de couleur, passementeries perlées d'or, d'argent, d'acier bruni, etc. ; enfin j'examinerai attentivement les boutons, qui envahissent de plus en plus nos vêtements. Nous ne nous en plaignons pas trop, du reste, car l'industrie parisienne est arrivée à l'apogée du progrès sous ce rapport. Jamais on n'en a fait de si jolis, ni donné un si grand choix qu'aujourd'hui. Il y en a qui sont tout à fait artistiques ; j'en excepte pourtant les têtes poilues, aux yeux de verre et au museau pointu, que nous sommes menacés de porter cet hiver.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des planches dans le texte.

P. N° 223.

1. Fillette de 8 ans. — Costume en cachemire beige. — Première jupe courte, plissée par de larges plis couchés, garnis de place en place de bandes en taffetas gros bleu, posées en quilles et fixées par des boutons de nacre. Seconde jupe drapée et relevée sur les côtés. Veston demi ajusté, orné devant de revers en taffetas gros bleu, cloués de boutons de nacre ; col montant, épaulettes et parements au bas des manches, le tout assorti à la garniture. Ceinture en cuir. — Lingerie plissée. — Chapeau en paille de fantaisie, entouré de ruban gros bleu, avec coques et muguet en branches posés derrière.

2. Fillette de cinq ans. — Costume en cachemire gris perle. — Jupon terminé par trois bandes dentelées et bordées de ruban rose. Corsage à basques, tout encadré en haut et en bas, ainsi qu'aux manches rondes, d'un bord dentelé garni de ruban rose. — Lingerie en broderie anglaise. — Chapeau en paille noire, garni de velours noir et d'une plume rose.

G. N° 434.

TOILETTES DE CAMPAGNE : RÉCEPTION. — 1. Robe de dessous en taffetas noir ; jupon à traîne entourée de deux volants de 15 c. froncés à tête ; corsage décolleté avec une simple épaulette pour manche. Polonaise en canevas écru ; les devants, ajustés à la taille par deux nœuds de ruban noir ou de couleur ; s'écartent du bas et s'ouvrent dans le haut, ils sont encadrés d'un large coulissé, garnis eux-mêmes à chaque bord d'une guipure ou d'une valenciennne anglaise. Cette garniture remonte d'un côté par derrière avec le devant de la polonaise, qui, à cet endroit, est détaché du reste de la jupe. Autour du cou, la dentelle est ruchée au corsage. Le bas des manches se termine par un revers coulissé traversé par des entre-deux et garni de dentelles.

(Notre planche coloriée n° 1138, annexée au présent numéro, représente cette même figurine, vue de dos).

2. Costume en toile d'Irlande d'un lilas clair. Une seule jupe ras-terre, entourée dans le bas d'un volant de 25 c. à bord festonné en violet, recouverte entièrement par derrière de volants semblables ; des ruches traversées par des liserés violets ornent le tablier en biais. Corsage montant à revers violets encadrés de bandes festonnées ; les basques par derrière sont festonnées. Manche terminée en *cornet* festonné, entourée un peu au-dessus d'une ruche violette qui remonte sur la couture du bras. — Lingerie ruchée. — Chapeau jardinière en paille noire, garni de gaze blanche et de fleurs des champs.

G. N° 448.

TOILETTES DE CAMPAGNE. — 1. Costume en toile unie marron et toil rayée marron sur fond blanc. — Jupon à traîne, entouré d'un volant en toile unie, monté à tête avec une bande rayée ; Polonaise ajustée en toile rayée, dont le tablier, détaché du reste de la jupe, remonte sur celle-ci par des draperies. Volant uni et bande rayée posés sur tous les bords. Veston en toile unie ajusté derrière, ouvert devant, encadré d'une petite ruche en pareil ; manches terminées par un volant froncé au milieu avec une bande unie resserrant cette partie, — Lingerie ruchée, — Chapeau à bords très évasés, genre *Paméla*, garni en dessous d'une traverse de velours avec fleurs des champs, et orné dessus d'une plume en panache et d'une bande en velours.

2. Costume en toile bleu pâle et toile rayée bleu et rose. — Le devant du jupon est en toile rayée, la partie de derrière en toile unie ; tout le bas est entouré d'un volant plissé en toile rayée, surmonté d'une bande plate et d'une ruche formant tête, le tout en pareil. Corsage-veston en toile unie, très ajustée ; il est entr'ouvert devant par un large col rabattu en toile rayée ; les devants de la basque, à partir du milieu de la taille, sont coupés en biais et viennent, par un *écart* très marqué former une pointe sur les côtés, ce qui donne à la basque de derrière un aspect de peplum. Les bords sont garnis de plissés en toile rayée. Poches et manches en toile rayée. — Lingerie ruchée. — Chapeau de paille garni de roses, de plumes et de ruban bleu.

Description de la planche coloriée n° 1138.

TOILETTE DE CASINO. — 1. Jupon de taffetas vert d'eau entouré d'un haut plissé de 40 c., formé par une bande de deux couleurs de vert, ce qui produit régulièrement trois plis d'une nuance vert d'eau et trois plis d'une nuance plus foncée. Polonaise en foulard à fond blanc et semis de petites roses, dont le tablier arrondi est détaché sur les côtés ; la jupe par derrière est gracieusement relevée en pouff et tous les bords sont garnis de plissés de taffetas vert disposés comme ceux du jupon et recouverts d'un effilé assorti à toutes les nuances de la toilette. Cette même double garniture encadre le haut du corsage ouvert en châle, en formant collerette. Manches en taffetas vert d'eau ornées d'un plissé pareil aux précédents. Lingerie en crêpe lisse blanc ruché. — Chapeau jardinière en paille d'Italie, garni d'un large velours noir noué derrière et d'un bouquet de fleurs des champs. — Gants de Suède à 9 boutons.

2. — Robe de dessous en faye marron. Corsage décolleté sans autre manche que l'épaulette ; jupon à traîne entouré d'un volant froncé de 40 c. terminé et surmonté par un plissé de 10 c. monté à tête. Polonaise en canevas écru, — tissu très à jour, — vue de dos. La jupe n'est tenue que d'un côté au tablier, l'autre côté forme deux parties distinctes dont les bords sont garnis de bouillonnés encadrés de guipures écrues ; cette même garniture termine

également le bas de la jupe, qui est relevée en pouff par des pinces irrégulièrement faites. Le dos du corsage n'a qu'une couture au milieu, et le haut est orné d'un coulissé garni de guipures formant collerette. — Chapeau en mousseline blanche plissée, ruban bleu et branche de roses.

Notre gravure *G.* n° 434 (*voyez page 414*) représente cette même toilette vue de face.

REVUE MONDAINE

Rarement l'onde amère aura été à la mode comme cette année, et l'on peut dire que l'Océan fait fureur, de Biarritz à Trouville. L'affluence est telle sur la côte normande, que les moindres chambres sont disputées au poids de l'or et qu'il en coûte aussi cher pour loger en vue de la mer à Trouville ou à Dieppe, cet été, qu'en vue des arbres des Champs-Elysées en toutes saisons.

Les courses de Deauville sont venues encore redoubler l'animation de Trouville et y amener une affluence nouvelle d'élégances et d'individualités de grand ton. Le domaine de Fervacques a député à Trouville, sous la conduite de sa châtelaine, Mme de Montgomery, toute une émigration pleine de grâce et de distinction : la baronne de Poilly, la duchesse de Fezensac, la comtesse de Brigode, la baronne Finot, la duchesse de La Trémoïlle, la comtesse de Berteux, la vicomtesse de Courval, la comtesse de Ganay. Sur la route de Trouville à Deauville, c'est un perpétuel chassé-croisé de notoriétés du beau monde : la baronne Alphonse et Mlle Bettina de Rothschild, la princesse de Ligne, la vicomtesse Aguado, la duchesse de Maillé et sa fille Marie, la comtesse Fernandina, la comtesse d'Harcourt, la baronne de Haber, la baronne Kœnigswarter et cent autres que nous pourrions nommer.

La mode sur la côte normande, cette année, est pour les femmes de mener des attelages d'ânons pas plus hauts que des chiens des Pyrénées. Les voitures choisies à cet effet sont des paniers très bas ou une sorte de voiture à deux roues, en bois verni, qui se fabrique en Angleterre et s'y nomme *village*. Quelques-uns de ces attelages, tenus avec beaucoup de soin, ne manquent pas d'une certaine grâce rustique bien en situation au bord de la mer.

Ce n'est pas la première fois, du reste, que les ânes se montrent dans les écuries de choix. Nous avons vu une paire de ces animaux qui avaient été donnés au marquis de La Valette par le vice-roi d'Egypte. Ces deux bêtes incomparables, aussi bien au point de vue de la forme qu'à celui de la vitesse et de la solidité, avaient une robe toute blanche et ressortaient admirablement sous les harnais rouges dont on les couvrait.

A côté des voitures à ânes, lancées désormais sur les plages élégantes, on doit, cette année, au beau-vivre féminin une invention vivement appréciée. Elle consiste à faire disposer, au bord de la mer même, un kiosque-boudoir avec piano, meubles capitonnés, tapis, en un mot tout ce qu'il faut pour tuer le temps le plus galamment du monde, et pouvoir présider, le soir, une petite cour choisie. Là, on cause et l'on fait de la musique au bruit sourd de la vague, en prenant des glaces et des sorbets. Pour éloigner les indiscrets et les importuns de leur *buen retiro*, nos mondaines le font entourer d'une allée à double palissade en planches, à laquelle on accède par une avenue également fortifiée. Il faut montrer patte blanche, sinon la chevillette ne bouge pas.

A la campagne, une distraction assez édifiante, c'est la fondation d'un vestiaire de charité.

La fondatrice lance des demandes d'association dans le pays, et les châtelaines, les habitantes des jolies maisons de campagne à qui la villégiature laisse des loisirs, les femmes des notables du lieu, — mairesses, doctoresses, notairesses, voire même huissières, — répondent avec empressement à cet appel fait au nom des pauvres.

Quelques-unes de ces dames regardent la création de ce vestiaire comme une bonne fortune : la réunion hebdomadaire qui en résulte sera un prétexte à exhibition de toilettes, peut-être un moyen de se faire des relations.

La fondatrice a donc pu s'adjoindre une vingtaine d'associées qui se réunissent tous les vendredis pour coudre de leurs jolis doigts des layettes, des vêtements de vieillards, des linges pour les malades.

Pour si peu qu'on observe, on peut, au premier coup d'œil jeté sur l'assemblée, reconnaître les castes qui les différencient entre elles.

Ainsi, la comtesse arrive dans une voiture de campagne, vêtue de mousseline ou de batiste d'une fraîcheur immaculée, avec de longues boucles d'or, un grand chapeau Trianon, un parfum d'iris ; ayant pour tout bijou une croix au cou, et tenant de sa main longue, effilée et gantée de peau de Suède, un élégant panier à ouvrage qu'elle a brodé elle-même.

La jolie financière descend d'un landau ; ses cheveux sont relevés très-haut sous un très petit chapeau ; sa robe est un adorable fouillis de gaze, de faille et de dentelle ; des bijoux partout où on peut les admettre ; de la poudre de riz, des parfums anglais. A la main, un sac en cuir de Russie.

La notairesse mêle les deux genres : chapeau de campagne et robe de dîner, col de toile et diamants aux oreilles, gants mauves glacés et petit panier en osier acheté à la foire.

Les trois coteries ne se confondent pas davantage dans le grand salon où la fondatrice, vêtue d'une longue robe de laine noire, pâle et grave, les reçoit avec l'aisance et le grand air voulus.

Chaque caste a adopté son coin dans la vaste pièce. Mais la Chaussée-d'Antin fait des tentatives de rapprochement assez bien accueillies par l'exclusif faubourg Saint-Germain. Seulement, soyez sûrs que cet hiver, à Paris, la porte légèrement entre-baillée sera complètement fermée. Quant au village, il est traité avec bienveillance par les deux partis élégants.

A une heure précise, tout le monde doit être arrivé, sous peine d'amende. Après les échanges de poignées de main et de révérences, la présidente ouvre la séance par une prière. Puis ces dames déploient leur ouvrage. La vice-présidente lit le rapport des événements de la semaine : familles secourues ou à secourir ; augmentation ou déficit des recettes. Après cela s'engage une causerie que la présidente essaye de rendre générale. Nouvelle pierre de touche où l'on reconnaît, au tour d'esprit, la classe à laquelle chacune appartient. A deux heures et demie, le silence est réclamé : lecture pieuse faite par une de ces dames à tour de rôle. La causerie reprend ensuite jusqu'au moment de la séparation, à quatre heures.

P. DE LUCENAY.

LA TOILETTE ET LES MŒURS

La *Gazette des Beaux-Arts* poursuit la publication de la *Grammaire des beaux arts décoratifs*, par M. Charles Blanc.

La transition des modes féminines, sous la monarchie de Juillet, aux modes du second empire, inspire à l'érudit écrivain des remarques qu'il n'est pas sans profit pour nos lectrices de reproduire :

« A l'avènement du second empire, les liens de famille se relâchèrent, un luxe toujours croissant corrompit les mœurs, au point qu'il devint difficile de distinguer une honnête femme au seul caractère de son vêtement. Alors la toilette féminine

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

se transforma des pieds à la tête : les coques et les anglaises disparurent; les chastes bandeaux, les bandeaux unis, dont Raphaël a encadré le front de ses vierges, commencèrent à onduler en se redressant à la manière des chevelures antiques.

« Ensuite, ils se relevèrent à racines droites, et l'on ne conserva d'autres boucles et d'autres frisures que celles qui tombaient sur le front ou sur la nuque. Les premiers furent rejetés en arrière et se réunirent en croups accentués. On développa tout ce qui pouvait empêcher les femmes de rester assises, on écarta tout ce qui aurait pu gêner leur marche. Elles se coiffèrent et s'habillèrent comme pour être vues de profil. Or, le profil, c'est la silhouette d'une personne qui ne nous regarde pas, qui passe, qui va nous fuir.

» La toilette devint une image du mouvement rapide qui emporte le monde et qui allait entraîner jusqu'aux gardiennes du foyer domestique. On les voit encore aujourd'hui, toutes vêtues et boutonnées comme des garçons, tantôt ornées de soutaches comme les militaires, marcher sur de hauts talons qui les poussent encore en avant, hâter leur pas, fendre l'air et accélérer la vie en dévorant l'espace qui les dévore. »

Les femmes en penseront ce qu'elles voudront, mais voilà une jolie page de critique ! On peut dire que, si elle a la rigueur d'un diagnostic, elle a aussi la profondeur d'une bonne leçon de morale. Reste à savoir qui en profitera !

Robert Hyenne.

LA VIE PARISIENNE

Un de nos amis, qui se repose des fatigues de la vie parisienne en voyageant, écrit qu'il a trouvé, sur les marches d'une chapelle de province, un mendiant porteur de cette inscription superbe :

AVEUGLE DE PARIS,
a été attaché
pendant dix ans
A L'ÉGLISE SAINT-ROCH.

C'est l'histoire des comédiens en tournée, qui ne manquent jamais de faire suivre leur nom, sur l'affiche, de cette mention ronflante : *Artiste des théâtres de Paris*. La vérité, pour un grand nombre, est qu'ils ont, il y a quelque vingt ans, apporté une lettre sur un plateau au théâtre des Batignolles, ou joué les troisièmes inutilités dans les coulisses de la Porte-Saint-Martin.

***

Ah ! l'interminable chapitre que celui des employés !

Il s'agissait de déclarer la naissance d'un enfant à la mairie de l'un des vingt arrondissements. Au nombre des témoins se trouvait M. Ferdinand Denis, l'auteur du *Brahma voyageur*.

— Le nom du premier témoin ? demanda l'employé.
— Ferdinand Denis.
— Je vous demande votre nom.
— Denis est mon nom de famille.
— Ah ! bon. Votre profession ?
— Conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève.
— Et vous demeurez ?
— A la bibliothèque.
— Quelle rue ?
— Place du Panthéon, parbleu !
— Quel numéro ?
— Comment ! Mais il me semble que...
— J'ai besoin de ce numéro ; il me faut un numéro.
— Je ne le connais pas.
— Vous le chercherez. Il me faudra ce numéro !

M. Ferdinand Denis écrivit le lendemain :

« Monsieur,

» J'ai l'honneur de vous informer qu'il n'y a pas de numéro à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, pas plus qu'à la colonne de Juillet.

» Agréez, etc. »

Il n'est pas bien certain que l'employé ait compris.

***

On annonce la mort d'un original qui, au dire des journaux, avait l'inoffensive et singulière manie de passer les trois quarts de ses journées dans les omnibus, allant d'un quartier dans un autre, sans but, sans besoins, mais se donnant l'air d'un homme affairé ; d'ailleurs, toujours gai, toujours souriant, toujours très proprement habillé.

Ce que le public ne sait pas, c'est que les omnibus parisiens ont depuis quelque temps un habitué qui, sur l'impériale, parcourt parfois cinq ou six lieues en divers sens, réfléchissant et observant.

Cet habitué, c'est Victor Hugo, qui travaille de cette façon bizarre, nourrissant une idée au milieu du brouhaha, et rentrant ensuite pour écrire ce qu'il a pensé... à vol d'oiseau.

***

Un gommeux se promenait, l'autre jour, sur le boulevard, l'un de ses yeux au vent, l'autre soigneusement abrité sous le verre d'un lorgnon. Tout à coup un bon paysan l'aborde et, se découvrant respectueusement :

— Pardon, m'sieur, je voudrais vous demander quéque chose ?
— Demandez, mon ami.
— Eh ben ! m'sieur, c'est-y de naissance ce que vous avez dans l'œil ?...

A. Z.

LA SAISON ANGLAISE

La saison, à Londres, est finie. Grâce à cette nouvelle expérience de trois mois, le voile se déchire peu à peu : il me semble que je commence à comprendre. J'ai beaucou vu le monde et tous les mondes. Comme ceci diffère de cela ! Et que cette nappe d'eau qui nous sépare de la France met de distance entre nous ! Même aujourd'hui tout nous paraît étrange, les plaisirs, la société, la toilette, les jeux du sport. Malgré leur bienveillance, malgré nos sympathies et cette franc-maçonnerie, qui fait des gens du monde de toute l'Europe une famille d'affiliés, pourquoi ne pas dire bravement que nous n'avons pas deux idées en commun, même avec ceux de nos voisins qui sont les plus cosmopolites ?

La conversation avec les femmes est difficile ; à chaque détour, on se sent arrêté par une barrière invisible. Sans s'en douter, on aborde un sujet réservé, et tout à coup votre partner garde le silence : on vous fait sentir qu'on ne passe pas par là.

Elles ne doivent être ni meilleures ni plus indulgentes que les nôtres ; mais comme elles ont l'esprit de corps ! Elles se tiennent, se défendent et poussent la discrétion jusqu'à l'hypo-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

crisie. Un Français, après un long séjour, pénétrera peut-être quelques mystères, jamais il n'aura une confidence : sa légèreté excite la méfiance ; son penchant à la raillerie et sa curiosité psychologique provoquent la réserve. A Londres, d'ailleurs, on ne *cause* pas, à proprement dire : on parle, on raconte des faits plus ou moins intéressants, on fait des rapports pratiques sur une partie à laquelle l'interlocuteur n'assistait point ; et c'est tout.

Jamais on n'a l'occasion d'un duel délicat, d'une partie d'escrime de conversation où personne ne se blesse et où chacun montre sa dextérité de main et la grâce de son allure. On parle sur un pied, entre deux portes ou, surtout, assis sur une marche d'escalier dans un raoût. Mais ce n'est plus ce joli jeu de raquette où l'on se renvoie les mots qui volent, où l'on peut donner beaucoup sans rien perdre. Quelques Anglaises, qui voient beaucoup le monde hors de l'Angleterre, avouent que cette causerie les fatigue et les inquiète ; elles ne se sentent pas assez armées et évitent les occasions de causer avec les Français.

Les Anglaises sont quelquefois d'une beauté troublante et d'une simplicité grande et noble qui fait mépriser les petites façons apprises, dont nos jeunes filles ne se méfient point assez. En revanche, il est assez rare qu'elles aient le charme ou ce piquant indéfinissable qui fait qu'une Française au nez retroussé vous occupe tout un soir, et désespère les plus jolies en accaparant les soins.

Elles ont souvent la silhouette noble et intéressante, malgré le saccadé de la démarche et l'absence d'harmonie. Jamais de gracieux tours de tête, ou de petits gestes d'oiseaux effarouchés quand elles sont sûres qu'on les regarde ; il n'y a guère plus de coquetterie de corps que de coquetterie d'esprit.

Leurs plaisirs nous sembleraient des corvées excessives, mais l'habitude et la régularité les a rendues insensibles à la fatigue physique : elles sont *entraînées*. On a dit vingt fois qu'une Parisienne robuste serait sur les dents à la suite d'une *season*. Jamais notre tempérament ne se fera à cette agitation inouïe qui exige un déploiement de forces bien supérieures aux nôtres.

L'Anglais est robuste, difficile à émouvoir ; il dépense peu et sait équilibrer ses forces ; mais que dire de ces amazones qu'on trouve à neuf heures à Roten-Row, après les avoir saluées à quatre heures du matin au bal ! A dix heures, elles déjeûnent ; à onze, elles écrivent leurs billets du matin, lancent leurs invitations, répondent à celles qu'elles ont reçues, engagent et combinent les journées qui vont suivre. A midi, elles s'habillent pour *luncher* en ville ou pour donner le *luncheon* à leurs amis A quatre heures, elles sont dans Brompton ou dans Oxford, ou dans Baker street ; on voit leurs voitures à la porte des magasins, et l'on reconnaît les valets de pied assis sur les bancs. A cinq heures, elles se visitent ; à six heures, si elles étaient à cheval le matin, elles sont au parc en voiture. A sept heures et demie, elles sont décolletées pour dîner à huit heures ; à neuf heures et demie, elles sont dans leur loge à Covent-Garden ou à Drury-Lane ; à minuit, elles entrent au bal.

Il y a quelques années, c'était la mode, en sortant d'une fête, de gravir les deux cents marches du dôme de Saint-Paul pour voir Londres au lever du soleil. On réparait alors la cathédrale ; l'architecte, une célébrité, était très-aimé dans la société anglaise, et toute l'aristocratie se donnait ce divertissement qui épouvanterait deux fois une femme de nos salons parisiens : la première, à cause de la fatigue ; la seconde, à cause de la nécessité d'apparaître effrontément en plein jour, à la face du ciel libre et pur, après une nuit de bal.

Il y a cependant quelque chose de logique dans ces débauches d'air et ces appétits de mouvements : elles se renouvellent par l'air frais qui fouette les joues, pénètre les pores et amène le sang à l'épiderme. Les nerfs se détendent, les forces se récupèrent ; puis vient l'immersion d'eau froide, indispensable pour les plus frêles, et qui complète cette hygiène bien entendue.

P. Life.

THÉATRES

Théatre de Cluny. — Ce n'est pas sans peine, paraît-il, que *Martin et Bamboche* ont pu s'échapper vivants des ciseaux de la Parque moderne qui, sous le nom de Censure, préside au sort des drames. Atropos a cru devoir ajouter aux *Misères d'un enfant trouvé* décrites par Eugène Sue, mais elle a du moins fait grâce de la vie à ses intéressantes victimes.

Telle qu'elle est, en dépit de ces mutilations, la pièce du grand romancier mérite encore d'attirer le public, et peut-être trouvera-t-elle du côté des humains plus d'indulgence que ne lui en ont témoigné les demi-dieux de la commission d'examen.

Théatre des Arts. — La direction de l'excentrique théâtre de Cluny mérite d'être encouragée, car c'est à elle qu'on doit la réouverture, sous le titre de Théâtre des Arts, de l'ancienne salle des Menus-Plaisirs. Ses portes s'annoncent comme devant être plus particulièrement hospitalières aux *jeunes* : c'est un programme auquel les sympathies ne sauraient faire défaut.

L'inauguration a eu lieu avec les *Sceptiques*, de M. Cadol, importés de Cluny. Une comédie en un acte de M. Alphonse de Launay, *Reliques d'amour* représentait sur l'affiche l'élément inédit. C'est un heureux commencement. A quand, maintenant une œuvre upeu plus importante ?

Théatre-Déjazet. — M. Léon Beauvallet a tiré de l'œuvre de celui que les Anglais considèrent comme le premier de nos romanciers une sorte de revue ayant pour but de faire revivre sur la scène *les Femmes de Paul de Kock*.

Qui nous donnera maintenant *le Grand monde* du même Paul de Kock ? Il y aurait là, à coup sûr, des épisodes qui jetteraient le grand monde du noble faubourg dans une stupéfaction profonde, si l'on en juge par le suivant, que nous détachons d'un des romans du maître.

Une jeune fille y raconte à l'auteur de ses jours — un concierge de bonne maison — qu'elle a dîné chez une demoiselle de Montenlair « dont le père est capitaliste ». Vous voyez cela d'ici !...

« — Tu aurais dû me rapporter des truffes ! fait observer le père, un homme de ménage bien entendu.

» — Mettre des truffes fricassées dans sa poche !... ce serait joli !...

» — *Ça se fait*, chère amie, *ça se fait*. J'ai eu un locataire qui, lorsqu'il allait dîner en ville, avait à son habit une petite poche doublée en plomb... de ces feuilles de plomb avec lesquelles on enveloppe le chocolat, et il fourrait là-dedans une foule de friandises. Quand il rentrait fort tard, il mettait la main à la poche, et, au lieu de me glisser la pièce blanche, me donnait du nougat, des macarons, des fruits, des olives ; une fois même, il m'a gratifié d'un pilon de volaille !...

» Je lui ai dit : — Comment donc avez-vous fait pour faire passer ce morceau-là dans votre poche sans être aperçu ?

» Il s'est mis à rire en me répondant : — J'ai fait tomber ma serviette à terre, et, en me baissant pour la ramasser, j'ai lestement fait disparaître ce pilon. On n'y a vu que du feu. »

Quel singulier monde que celui des dîneurs de Paul de Kock ! Mais celui-là, du moins, ne prête qu'à rire.

Hop-Frog.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 434. — DESCRIPTION PAGE 410.

TOILETTES DE CAMPAGNE : — RÉCEPTION — VISITE

Modèles de Mme Hermantine Du Riez (8, rue Halévy).

(Voir pour la toilette de réception, notre gravure coloriée 1158 et sa description.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A. Leroy, imp. r. des Marais, 66. Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris 1158

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris Rue de Richelieu 92

Toilettes de Mme Hermantine Du Riez, à Halévy 8.

Entered at Stationer's Hall

LONDON. Ad. Goubaud And Son 30, Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 448. — DESCRIPTION, PAGE 410.

COSTUME DE TOILE POUR LA CAMPAGNE

(Modèles de Mlle Marie Bataillon, 5, rue Thérèse).

L'ÉPAVE

NOUVELLE

II

— Suite —

Le bruit mat des pas dans le sable devint régulier, quelques voix rauques échangèrent des mots d'ordre, des ombres glissèrent le long des genêts ; enfin, un robuste jeune homme, couvert d'une saye rouge et les jambes emprisonnées dans un étroit caleçon de même couleur, s'arrêta brusquement et dit à un de ses compagnons :

— Les mulets sont-ils prêts ?

Blanche osait à peine respirer.

C'était la voix de Mathurin Brindejonc, le pêcheur, qui voulait la prendre pour femme et devant les prétentions de qui tous les autres jeunes gens du pays avaient abdiqué les leurs ; du reste, un véritable enfant de la Tremblade, qui devait faire porter à sa femme ses crocs et ses filets, et la laisser marcher pieds nus. Comme tous les hommes soumis à une vie dure et sauvage, il aimait Blanche avec fureur parce qu'elle était belle ; il se fût fait tuer pour la sauver d'un péril, sans hésiter, parce qu'il la regardait comme son bien ; mais il s'occupait fort peu de savoir si elle l'aimait. Il l'aimait pour lui, non pour elle. Selon lui, c'était pour Blanche un honneur que de devenir la femme du plus riche et du plus beau garçon du pays ; et une fois marié, tout en aimant sa femme, il l'eût battue sans scrupule à la première occasion.

On comprendra maintenant l'effroi de la jeune fille lorsqu'elle reconnut la voix de Mathurin.

— Allons ! répondit le compagnon, la mer se conduit, ce soir, en bonne voisine. Quelle pêche nous allons faire ! On n'attend plus que le viel Ivon et sa femme. Quant à sa mijaurée de fille...

— Mijaurée, as-tu dit ? s'écria Mathurin.

Et un coup de poing qui jeta par terre l'autre pêcheur lui fit justice de cette injure.

— Allons ! du calme, dit le compagnon en se relevant. Je ne croyais pas te fâcher... Que diable ! entre amis...

— Je t'ai traité en ami, dit froidement Mathurin ; tu disais donc que la pêche...

— Sera peut-être une pêche d'hommes, dit une nouvelle voix, avec un sourire qui glaça le sang de Blanche.

Le nouveau venu était Ivon, une hache courte sur l'épaule, un paquet de cordes sous le bras. Derrière lui, se tenait Marianne immobile et s'appuyant contre une longue perche armée d'un croc de fer à trois dents recourbées. C'est là ce que les pêcheurs de la côte appellent une *gaffe*.

— Allons, troupier ! lui dit l'ami de Mathurin ; en affaires, il ne faut pas être triste comme la passion de Notre-Seigneur.

— La mer nous doit sa récolte ; c'est notre vigne et notre champ à nous, ajouta Brindejonc.

— Les uns la fouillent pour y trouver des perles ; nous y cherchons, nous, des débris.

— Faut-il donc mourir de faim, de misère et de soif devant des tonnes de rhum, des ballots d'étoffe, et le reste ?...

— Ne jouons pas sur les mots, répliqua Ivon d'une voix amère et si basse que Blanche ne put entendre sa réponse. Nous sommes des voleurs, voilà tout.

Mathurin et son ami Courils haussèrent les épaules.

— Tom, ici ! Tom ! cria Ivon, qui vit que son chien venait de le quitter et s'était jeté dans les genêts.

Mais Tom, ordinairement si docile à l'appel de son maître, ne revenait pas.

— C'est étrange ! dit le pêcheur. — Tom ! Tom !

Blanche frémit. Le chien l'avait trouvée cachée dans les hautes touffes, comme un oiseau dans son nid ; il sautait de joie autour d'elle et lui lèchait les mains, tandis qu'elle s'efforçait vainement de le repousser.

— Tom a peut-être découvert quelque espion dans les genêts, dit Mathurin.

— Impossible, dit Ivon ; il aurait aboyé.

Mathurin fit quelques pas vers l'endroit où était la pauvre fille, et elle se prit à trembler plus que les bruyères roses au souffle du vent. Mais Tom sauta aussitôt hors des genêts et montra à Brindejonc une rangée formidable de dents blanches et aiguës.

Mathurin recula et dit :

— Ce n'est rien... un caprice de ce bon Tom. Mais les vagues sont hautes... le brouillard épais... le *Trident* ne passera jamais le *Bris-d'Acier*. A l'œuvre !

. . . . . .

Qu'allaient-ils faire ? Quel espoir sauvage animait ces hommes farouches ? C'est ce que Blanche ne comprenait pas encore. Ils descendirent par un sentier qui serpentait sur le revers de la dune. Elle les suivit jusqu'à l'endroit où le sable humide était veuf de la stérile parure des bruyères et des genêts.

Là étaient rangés en cercle des mulets enveloppés de couvertures noires. Leurs têtes étaient bizarrement harnachées de courroies qui soutenaient de longues croix de bois solidement maintenues par des linges tordus et enchevêtrés à l'entour d'une façon inextricable.

Au milieu de ce cercle, Blanche reconnut la vieille vache de son père, cette bonne *Vendéenne* qui connaissait si bien sa voix, qui la suivait comme Tom, et sur le dos de laquelle elle avait tant de fois chevauché tout enfant. Cela lui fit mal. Elle souffrait de voir ainsi tout ce qu'elle aimait, tous les compagnons de sa vie paisible et pure mêlés à cette vision monstrueuse, au fond de laquelle se laissait pressentir quelque chose d'horrible.

Les paysans étaient tous munis de lanternes ; c'étaient leurs clartés blafardes que Blanche avait prises pour les yeux des *spunkies*.

Un dernier coup de canon s'éteignait dans le rugissement des lames.

— Hissez les lanternes, et à plat-ventre, mes gars ! s'écria la voix forte de Mathurin.

En un clin d'œil, les lanternes flamboyèrent au haut des croix de bois ; la vache porta à ses cornes un fanal mouvant, les paysans se couchèrent sur le sable, et les mulets se mirent en marche à la suite de la *Vendéenne*, dans la direction du *Bris-d'Acier*.

La marche naturelle de ces animaux était lente, grave, mesurée : ils allaient, ils allaient, et cependant leurs mouvements étaient si lents, si calculés, que le feu des lanternes semblait fixe, immobile, comme si elles n'eussent pas changé de place. Grâce aux couvertures noires et au brouillard, on ne voyait ni la vache, ni les mulets. Les croix de bois semblaient fichées en terre.

Blanche commença à comprendre.

Le *Trident* se traînait à la remorque de ces phares funestes tout droit vers le *Bris-d'Acier*, comme poussé par la main d'un mauvais génie. Elle se souvint alors d'avoir lu dans l'histoire que le vicomte de Léon, sire de la Tremblade, disait, en parlant de cet écueil : « J'ai là une pierre plus précieuse que celles qui ornent la couronne des rois. »

— Ainsi donc, dit-elle, ces hommes préparent les naufrages.

Et elle ferma les yeux, comme pour ne pas savoir ce qui allait arriver.

Mais elle entendit tout à coup un de ces bruits que ne saurait exprimer aucune parole humaine ; un craquement sourd, un bouillonnement de vagues, un seul cri poussé par cent voix.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Mathurin se releva et répondit par un cri de joie.

— Le vaisseau s'est accroché au *Bris-d'Acier*, dit-il. Vive la *Vendéenne* du père Ivon ! Maintenant, gare aux chaloupes et aux nageurs. La hache aux dents, mes gars, et debout ! car la lame nous apporte de la besogne sur son dos.

En effet, la grève est inondée ; le flot meurt à peine aux pieds de Blanche et les pêcheurs ont de l'eau jusqu'aux genoux. Mais ces flots rejettent des caisses, des tonneaux, des barriques, toute une cargaison et des cadavres. Les pillards chargent leur butin sur les mulets ; les femmes trainent les morts dans un trou creusé dans le roc.

— J'entends un bruit de rames, interrompit vivement Mathurin en ordonnant le silence.— C'est une chaloupe ; elle vient droit à nous, elle a passé le brisant, et si nous n'éteignons pas nos fanaux, les gaillards seront ici avant dix minutes. Cachez les lanternes, et plus un mouvement, pas un mot.

On obéit, il y eut un moment de silence et de terreur.

Mais Blanche a puisé une héroïque résolution dans les paroles de Mathurin. Elle sera l'ange sauveur des gens de la chaloupe. Elle rampe doucement sur les genoux, retenant son haleine, les mains convulsivement tendues en avant pour saisir la lanterne cachée sous la couverture noire dont la *Vendéenne* est couverte. On entend le bruit sourd des rames qui luttent au hasard et sans régularité contre la vague écumante. Blanche touche la lanterne ; mais en même temps elle pense que les hommes de la chaloupe, une fois à terre, voudront se venger des *naufrageurs* ; que ce sera un combat sans pitié ; que son père et sa mère seront peut-être frappés... Elle hésite un instant.

Cet instant a suffi pour l'accomplissement du crime. Le flanc de la chaloupe s'ouvre sur les dents de granit du roc. Vainement les malheureux crient : « Au secours ! » avec l'accent déchirant du désespoir. Ils sont engloutis dans l'abîme. La tempête soulevée par Dieu pouvait s'apaiser, mais le cœur des *naufrageurs* était inexorable.

— Tout est fini, dit Ivon.

— Aux ballots maintenant ! cria Mathurin. Tête-de-loup, tu battras les genêts avec tes frères, tandis que nous autres nous achèverons de charger les mulets, fut-ce même sous le feu de la gendarmerie.

Tête-de-loup prit sa hache en main, et d'un regard oblique sonda la nappe mouvante des genêts, qui pouvait cacher toute une escouade.

Blanche se crut perdue.

En ce moment, Tom se mit à aboyer avec fureur, et à trois reprises plongea dans la vague qui le repoussa toujours sur la grève.

— Sst ! fit Mathurin. Tom a flairé quelque chose ; quel est ce clapotement ? Je ne me trompe pas, un gaillard qui nage encore ! Le camarade a du jarret !

En effet, les naufrageurs aperçoivent bientôt une tête qui glisse à la surface de l'eau. Du reste, pas un gémissement, pas un cri de détresse. On devine dans ce nageur héroïque, l'homme hardi de cœur et robuste de corps, qui n'espère son salut que de lui-même.

— Que faut-il faire ? demanda Ivon.

— Prends la gaffe, répond Mathurin d'une voix brève et sinistre.

— Dieu soit loué ! pensa Blanche ; ils vont sauver ce malheureux, lui tendre la gaffe ! ils ne sont bourreaux qu'à moitié : leurs mains ne versent pas le sang.

Ivon avait arraché l'arme terrible des mains de Marianne et regardait la mer d'un œil morne.

—Entre dans l'eau, ajouta Courils, et donne-lui le coup sur les reins. Eût-il la peau dure comme un requin, tu ne tireras à terre qu'un cadavre.

Ivon passa sa main sur ses yeux, fit un geste désespéré et s'avança, les jambes tremblantes, la tête tombant sur sa poitrine, tandis que ses lèvres pâles et froides murmuraient :

— Blanche ! ma fille ! ma petite Blanche !

Blanche ne put résister à cet horrible spectacle. Elle voulut se lever, courir à son père, se jeter entre lui et sa victime, mais elle ne put que tendre les bras et pousser un cri d'épouvante, qui sembla pétrifier Ivon.

D'où vient ceci ? dit Mathurin.

— Nous sommes trahis, cria Courils.

— Mort aux espions, hurla Tête-de-loup, qui s'élança dans les genêts précédé de Tom.

Mais Ivon s'était arrêté, et le flot avait jeté le jeune nageur inanimé, mort ou évanoui, sur le sable... Quelques joncs marins retenaient encore ses pieds.

Mathurin promena la lueur d'une lanterne sur ce corps glacé, et le contempla avec une curiosité cruelle.

Tous ses membres avaient été lacérés par les écueils, et leur frêle apparence ne révélait pas l'incroyable énergie par laquelle ce jeune homme avait dompté la tempête. Ses dents serraient le manche de cuir d'un court poignard malais à lame tordue en flamme. Ses cheveux blonds, plaqués sur son front, n'en cachaient pas la largeur intelligente ; un réseau de cils bruns frangeait ses paupières, grasses comme celles d'une femme, et promettait ce regard de velours si séduisant chez les Espagnoles et les créoles. Le léger gonflement de ses narines et la contraction nerveuse de ses lèvres trahissait un esprit sceptique et dédaigneux. Du reste, à la force peu commune dont il avait fait preuve il devait allier une grâce et une adresse extrêmes.

— Est-il mort, le beau damoiseau ? dit Mathurin. Si ses oreilles pouvaient entendre, si ses yeux pouvaient se rouvrir, malheur à nous !

Courils se pencha sur le corps du jeune homme et mit la main sur sa poitrine.

— Son cœur bat encore, dit-il.

— C'est à nous à finir l'œuvre de Dieu, dit Mathurin en levant sa hache.

Avant Tête-de-loup, avant Tom, une femme avait découvert Blanche. C'était Marianne qui avait senti son cœur bondir au cri de sa fille. La pauvre mère eut à peine le temps d'embrasser son enfant, de la couvrir de son corps et de lui crier : — Malheureuse ! tu te perds ; tu es perdue ! — et de dire toute frémissante, d'une voix rauque et altérée, à Tête-de-loup : — Silence ! silence ! pas un mot ! Vous n'avez rien entendu, rien vu. Eh bien ! c'est Blanche, ma chère fille. Ayez pitié ! Je sais la coutume. On la tuerait parce qu'elle est venue à la grève avant d'être mariée. Mais elle ne nous trahira pas. Si elle est venue, c'est un caprice d'enfant. Vilaine curieuse ! Écoutez, Tête-de-loup, vous n'êtes pas méchant. Vous m'avez aimée autrefois, vous savez, quand Ivon était là-bas, en Russie ; que sais-je ? vous n'avez pas oublié cela ; et je n'ai rien dit à Ivon, et vous êtes devenu son ami. Eh bien ! ne nous trahissez pas ; sauvez Blanche !

Mais tandis que Tête-de-Loup écoutait cette mère éplorée, Blanche vit la hache de Mathurin se lever sur le pauvre naufragé. Elle tenta un effort suprême, secoua l'engourdissement de ses membres, et, prompte comme l'éclair, repoussant le pêcheur et sa mère, vint tomber aux pieds de Mathurin en criant :

— Grâce pour celui-ci au moins ! ne prenez pas la vie de cet homme !

Tous reculèrent de surprise.

— Blanche ! malheureuse fille ! que fais-tu ? dit Ivon.

Et il voulut la prendre dans ses bras ; mais elle lui dit froidement :

— Ne m'approchez pas ! ne me touchez pas ! il y a sur vos mains des taches de sang, mon père !

— Est-ce toi, Ivon, demanda le premier Mathurin, est-ce

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

toi qui as amené ta fille ? est-ce son apprentissage? a-t-elle choisi l'un de nous pour fiancé, et vient-elle lui porter sa gaffe en signe d'obéissance et de servage?

— Malheureuse! murmura sourdement le père en pressant son front de ses mains.

— Malheureuse! en effet, dit Blanche avec une sorte d'égarement, d'avoir reçu une telle vie, d'avoir mangé le pain que vous m'avez donné sans voir qu'il était trempé dans le sang, de m'être habillée de vols... Car cette robe, ce manteau qui me couvre, cet anneau à mon doigt, c'est le sang qui a payé tout cela, n'est-ce pas? ajouta-t-elle d'une voix déchirante. — Il y a des parfums de mort sur tout ce que j'ai aimé en ce monde. L'œuvre de vos mains, c'est le meurtre, le meurtre des victimes que la tempête vous jette, nues, déjà raides, livides, presque mortes. La main qui vole doit savoir tuer.

Et ses mains tordaient et déchiraient convulsivement la mante dont elle était envoloppée.

— Enfant, dit Courils, — le maître d'école, le savant de la Tremblade, — tu condamnes les coutumes de tes pères. Nous devons vivre de la mer; le *bris* est un droit d'alluvion. Avant la révolution, le seigneur du pays en jouissait au su de tout le monde ; c'était le privilège féodal le plus lucratif. Dieu ne nous a pas donné de champs ; c'est sa main qui pousse les vaisseaux à la côte et sème sur la grève cette moisson. Il ne nous a pas mis en vigie sur un roc nu pour y mourir de faim, et tous ceux dont il jette les corps aux écueils, il les a condamnés dans sa colère.

— Ne calomniez pas Dieu, Courils, répliqua la pauvre fille ; votre féroce cupidité, voilà tout le crime de ces malheureux. Volez, mais ne tuez pas.

Et, sentant que ses forces l'abandonnaient, elle essaya de saisir les mains de Mathurin et lui dit d'une voix éteinte :

— Épargnez la vie de cet homme!

— Impossible, répondit-il. Les morts seuls ne parlent pas. Le sort de toutes nos familles dépend d'une indiscrétion.

— Nous ne sommes que les instruments de Dieu, reprit Courils. Le bourreau est-il responsable du sang qu'il verse? C'est la loi qui pousse le criminel sous la hache. Le chasseur abat le gibier sans remords, le soldat...

— Silence! lui dit rudement Mathurin dont le cœur s'émut aux sanglots de la pauvre enfant qui embrassait ses genoux. — Tout ce que je puis vous promettre, continua-t-il en s'adressant à Blanche, c'est que moi je ne frapperai pas.

— Sera-ce vous, mon père? s'écria alors Blanche ; vous, un vieux soldat de l'Empereur! Rien ne remue-t-il plus dans votre âme! Eh bien! écoutez! Si vous arrachez cette proie à ses bouchers, j'oublirai tout, mon père, je vous sourirai encore, je vous aimerai encore!

— Que vous fait la vie de ce misérable? dit Brindejonc. Il nous vendra. Le sort de vos parents et de vos amis sera à sa merci. Je ne parle pas de moi.

— S'il meurt devant moi, de votre consentement, répondit la jeune fille en regardant fixement Ivon et Mathurin, jamais je ne repasserai le seuil de la maison de mon père.

Et elle contempla avec une attention profonde le visage pâle et noble du naufragé, comme si cet homme eût été son bien.

— Il ne mourra pas, dit Ivon ; je renonce à ma part et je le prends pour *épave*. Je réponds de lui sur ma tête ; il est évanoui, il n'a rien entendu; il ne saura rien.

— C'est bien, dit hypocritement Courils. La coutume vous donne ce droit; mais votre fille a vu et entendu, elle ; et aucun de nous n'est son fiancé.

— Son fiancé, c'est moi, dit fièrement Mathurin. Me contredirez-vous, Blanche?

La pauvre enfant crut qu'elle allait mourir. Courils la regardait en souriant méchamment. Alors elle rassembla tout son courage, et dit :

— Je serai votre femme, Mathurin.

Et, levant les yeux vers le ciel, elle tomba agenouillée devant le naufragé.

III

Quelques jours s'étaient passés depuis l'évènement que nous avons raconté. Le naufragé avait été recueilli dans la maison du vieux soldat. Blanche était assise au coin du foyer entre Mathurin et le jeune homme. Le premier était vêtu du grossier caban avec lequel il bravait toutes les brumes de l'Océan. Le second était presque aussi élégamment habillé qu'un dandy. Il avait l'air d'être assez satisfait de tout son équipement, à l'exception de sa coiffure qu'il examinait souvent dans son miroir en hochant la tête. Enfin il ne put contenir son impatience et murmura :

— Quel pays barbare! on n'y trouve pas même un coiffeur!

Mathurin laissa échapper un sourire de mépris à cette marque d'afféterie chez un homme qui avait cependant donné tout récemment des preuves d'un caractère déterminé. Blanche, au contraire, regardait avec une sorte d'extase l'élégant Épave qui, après avoir vainement chercher à dissimuler un bâillement prolongé, lui dit du bout des lèvres :

— Voulez-vous, ma chère enfant, me chanter cette complainte du pays que vous répétiez hier matin avec votre mère? Elle a quelque chose de parfaitement sauvage qui me plaît fort. Je vous accompagnerai avec ce violon que le naufrage a heureusement épargné avec ma toilette de ville.

— Bien volontiers, monsieur Julien, répondit Blanche.

— Allons! maître Mathurin, ajouta l'Épave d'un ton léger et en montrant au pêcheur le violon accroché à la muraille, donnez-moi l'instrument.

Mathurin ne bougea pas. Puis, sur un geste suppliant de la jeune fille, il saisit brusquement le violon et le laissa tomber : le bois craqua et deux cordes se brisèrent.

— Maladroit! s'écria le jeune homme.

— Dame! je ne suis pas habitué à manier ces instruments-là, dit Mathurin d'un air niais sous lequel on pouvait reconnaître l'expression d'une joie maligne.

Emmanuel Gonzalès.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE GRAND VASE CHINOIS

Il y avait dans le salon de mon père un grand vase chinois, très-grand, avec un gros ventre couvert de dessins extraordinaires. Son cou long montait haut et allait s'élargissant.

Mes bras d'enfant n'en pouvaient embrasser la moitié.

Des heures entières j'ai passé à regarder les mandarins, si majestueux dans leurs robes éclatantes, à admirer leurs femmes gracieuses et minaudières, qui se plient comme des fleurs sous les baisers d'une brise amoureuse. Rien n'égalait mon respect pour les soldats à l'air féroce, armés de leurs effrayantes hallebardes dorées.

Les fleurs fantastiques m'envoyaient leur étrange parfum, qui montait réellement à ma petite cervelle, l'exaltait et la promenait follement par ce beau pays des rêves que l'enfance habite, naïve et pleine d'une foi si gentiment passionnée.

Comme j'avais peur alors des horribles dragons à la longue, interminable queue ! Et qu'il me fallait de raisonnements, d'efforts et de vrai courage pour me décider à agacer, de mes doigts indiscrets, leurs dents jaunes et pointues !

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

On voyait, sur une terrasse en bambous d'architecture fantaisiste et peu rassurante, deux bébés chinois très-bien portants. Ils ont été pour moi de bons amis, patients, complaisants, attentifs, écoutant, impassibles mais sympathiques, et sans aucune marque d'ennui, les longues histoires qu'accroupi près du grand vase je leur contais longuement et tout bas.

Peu de camarades m'ont laissé de meilleur souvenir.

Mais je vais vous parler, et plein d'une émotion poignante, de la chérie de mes premières années, de Tcha-Tcha, mon amie, ma favorite, ma confidente, la gardienne fidèle de mes secrets que jamais elle ne trahira.

Ah! si elle répétait aujourd'hui ce que je lui disais autrefois, mes beaux rêves, mes sublimes ambitions, mes espérances, je casserais, je crois, le grand vase chinois.

Vous ne pouvez vous faire une idée de la beauté de Tcha-Tcha. Elle avait une peau blanche qui ressortait d'un éclat sans pareil sur le ventre rouge et officiel d'un puissant mandarin à grande barbe noire. Tcha-Tcha n'était pas coquette. Jamais elle ne regardait le mandarin ; il avait pourtant l'air très riche! Depuis qu'elle me connaît, elle n'a regardé que moi ; j'en suis sûr. Je l'ai bien guettée pendant des heures entières ; je me suis traîtreusement caché afin de l'épier ; j'ai même fait semblant d'adresser mes hommages à une de ses voisines, une grande maigre effrontée qui jouait de la guitare. Je voulais voir si la colère et la jalousie pourraient altérer sa constance et sa vertu.

Non, fidèle et tendre Tcha-Tcha! Toi seule tu es restée la même! Toi seule n'as pas changé pour moi! Tu es toujours là prête à m'écouter. Tu me souris comme au premier jour!

Tu es froide, mais tu es bonne. Ton affection est semblable au marbre de Carrare : glacée, mais éternelle!

Du fond de mon cœur, je te remercie, et te bénis, Tcha-Tcha! Si tu ne t'attendris pas au récit de mes douleurs et si aucune larme ne mouille la porcelaine de tes joues lorsque je te dis mes misères et mes désespoirs, en revanche, jamais tu ne m'as grondé, jamais tu ne m'as reproché ma fuite, mon oubli, mes folies!

Tcha-Tcha portait une robe bleue sur un dessous jaune ; elle avait au cou un collier d'or et sur la tête une coiffure haute de forme, une sorte de diadème. Elle était assise sur un fauteuil prodigieux, à grandes roues. D'une main elle tenait son éventail, et de l'autre elle soutenait gracieusement sa tête. Sa bouche était toute petite ; ses yeux longs, en amande, avaient des paupières paresseuses qui laissaient filtrer un regard que je connais bien, mais que je ne veux pas traduire pour vous!

J'aimais Tcha-Tcha. Je n'avais confié mon amour à personne. Mon père et ma mère ne l'ont jamais su. Je soupçonne ma sœur cadette d'avoir deviné une partie de mon secret, mais je crois qu'elle n'a pas pu parvenir à savoir laquelle des belles dames du grand vase chinois m'avait bien voulu distinguer.

Il n'est pas un événement de mon enfance que je n'aie raconté à Tcha-Tcha. Je l'ai consultée toutes les fois que je trouvais quelque difficulté sur mon petit chemin, et toujours elle prenait mon parti. Je me rappelle combien elle s'indignait avec moi contre la brutalité de mon grand frère qui me maltraitait d'habitude. Elle faisait plus encore. Un soir qu'il jouait dans le salon, mon frère tomba au pied du grand vase et se releva, hurlant, avec une bosse énorme au front. On crut qu'il s'était cogné la tête contre le vase. Je ne dis rien, mais j'avais parfaitement vu qu'on se trompait. Je compris tout de suite que Tcha-Tcha avait voulu punir mon frère aîné, et je remarquai, le lendemain, que son éventail était un peu abîmé! Elle avait, — voyez-vous, — donné à Georges un grand coup d'éventail sur le front, et c'était bien fait, n'est-ce pas? Georges m'avait donné, lui, deux coups de poing, le matin, et Tcha-Tcha le savait par moi!

Au sentiment très-tendre que m'inspirait mon amie se joignait une ardente curiosité.

Le col du vase, couvert de fleurs et de grandes lianes au milieu desquelles voltigeaient des oiseaux aux couleurs inouïes, était trop élevé pour que je pusse l'atteindre. A peine, montant sur une chaise, m'était-il donné de voir d'un peu près ce monde merveilleux où s'épanouissait la plus incroyable végétation exotique.

Puis, qu'y avait-il dans les flancs de ce grand vase? Quels effrayants mystères renfermaient-ils? Il devait s'y agiter des monstres fantastiques ; les dragons s'y promenaient certainement en agitant leurs queues difformes! J'aurais sacrifié tous les jouets de mon frère Georges pour pouvoir plonger mes regards dans cet inconnu. Je brûlais de voler à la découverte de ce pays enchanté.

Un jour, me voyant seul, par hasard, je pousse une chaise tout contre mon grand vase ; je grimpe sur la chaise, me dresse sur la pointe des pieds, et, saisissant les bords du vase, je m'y cramponne et essaye de m'élever, à la force de mes petits poignets, jusqu'à l'orifice du gouffre.

Je fus brusquement interrompu dans mon escalade par ma vieille bonne Annette, qui, d'un bras vigoureux, me rapporta sur le tapis.

— Vous voulez donc vous tuer, petit malheureux!

Je lui affirmai que non.

— Mais si le vase était tombé sur vous?

Je frémis à la pensée du péril qu'avait couru, par ma faute, l'existence de mon amie Tcha-Tcha, et secouai la tête d'une façon dubitative.

— Certainement, monsieur, c'était possible! Et savez-vous que le vase aurait pu vous casser très-bien un bras ou une jambe?

Je souris, car je connaissais assez Tcha-Tcha pour savoir, au contraire, qu'elle ne m'aurait pas fait de mal.

— Ah! vous riez! Eh bien, je le dirai à madame, et elle vous défendra d'approcher du vase!

J'éclatai en sanglots. Songez donc! on allait me séparer de Tcha-Tcha!

— Pardon! m'écriai-je tout en larmes, pardon, Annette! Je ne ris pas, — tu vois, — puisque je pleure! Je ne le ferai plus, je promets! je voulais seulement regarder ce qu'il y a dans le grand vase!

— Allons, c'est bien, dit Annette attendrie. Ne pleurez plus ; je ne me plaindrai pas à madame. Mais ne recommencez jamais! D'abord, il n'y a rien de joli dans ce vase, et vous n'y verriez que de vilaines choses.

Quinze ans ont passé. La folie et les passions m'ont entraîné loin de la maison paternelle. J'ai couru le monde, j'ai aimé, j'ai souffert, et un beau jour, bien las, l'enfant prodigue est revenu frapper à la porte. Il était pauvre et très-triste.

On lui a ouvert et il est entré la tête basse. Sa mère hésitait à embrasssr son front vieilli par tant d'aventures. Sa sœur, elle lui a tendu les bras et a pressé sur les joues pâles de l'égaré ses lèvres chaudes d'un sang qui venait du cœur.

Le père n'était plus là.

Quand on le laissa seul dans le salon paternel, salon qu'il trouva plus grand qu'autrefois, parce que plusieurs en étaient partis qui ne devaient plus revenir, l'enfant prodigue tournant sa tête fatiguée, aperçut le grand vase chinois de Tcha-Tcha qui le regardait.

Alors, ce que la vue de sa mère dont les cheveux étaient devenus tout blancs, ce que la vue de sa sœur qui avait grandi sans s'appuyer à son bras, ce que l'aspect de ce salon meublé de souvenirs n'avait pas encore obtenu, Tcha-Tcha l'obtint d'un regard.

L'enfant prodigue poussa un cri déchirant, il tomba à genoux près d'elle, près de Tcha-Tcha, l'amie adorée de son enfance, et il colla ses lèvres sur la froide figure blanche.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

«Oh ! Tcha-Tcha, ma chérie, murmura-t-il, que je suis malheureux et quelles peines j'ai à te dire ! Si tu savais combien j'ai souffert là-bas et le mal que m'ont fait ceux pour qui je t'ai abandonnée ! Tcha-Tcha, je suis vieux et je suis brisé !

» Aujourd'hui, je dois me mettre à genoux pour te parler de près, à toi dont la bouche, quand j'étais petit et tout debout, était juste à la hauteur de la mienne !

» Tout est changé !

» Maintenant, Tcha-Tcha, je reviens, et à toi je parlerai longuement et tout bas, ainsi qu'autrefois ; mais ce ne sera plus d'un riant avenir, ce sera du lamentable passé ! »

Puis l'enfant prodigue se rappela tout d'un coup ce que sa bonne Annette lui avait dit un jour : « Il n'y a rien de joli » dans ce grand vase. C'est très laid et vous n'y verriez que de » vilaines choses ! »

Maintenant sa tête dépassait de beaucoup les bords du grand vase chinois. Il se pencha et regarda. Ce qu'il y vit, je le sais ; c'étaient vraiment de vilaines choses, et Annette avait eu bien raison.

Au fond, gisaient quelques feuilles desséchées, des brins de mousse qui tombaient en poussière et des cadavres de fleurs. Une petite mouche égarée se cognait le front, en bourdonnant, contre les parois du vase. Elle était venue respirer le dernier soupir d'une fleur qui se mourait.

Alors, au milieu des lianes et des plantes, effleurant l'aile des oiseaux fantastiques, passant serrés sur les terrasses, le long des palais, se glissant entre les soldats, les mandarins, les dragons, les femmes, les fantômes de ses illusions mortes toutes jeunes défilèrent devant lui, et il pouvait appeler chacune par son nom !

Il vit passer les rêves dorés de son enfance avec leur cortége de fleurs, de papillons, de soleil et de gaieté. Il recueillit un écho lointain et bien affaibli de son babil enfantin et des joyeuses romances qu'il improvisait naguère à sa belle en robe bleue et jaune.

Et le grand vase chinois entendit l'enfant prodigue qui disait à son vieil ami toutes ses douleurs.

Quand sa mère et sa sœur rentrèrent dans le salon, l'enfant prodigue était assis près de la cheminée, le visage altéré, les yeux rouges, mais il était calme.

Depuis il sort peu et cause souvent avec Tcha-Tcha. Celle-ci, qui est pratique et raisonnable, lui conseille de se marier ; seulement elle ne veut pas qu'il épouse une Chinoise... Les femmes ont surtout la jalousie de clocher.

FLAVIO.

LE THÉATRE EN PROVINCE

Il y a quelque temps, on jouait dans une ville de province, — à Cette, s'il nous en souvient, — *le Trouvère*, du maestro Verdi.

Les instruments s'accordent ; le chef d'orchestre monte à son fauteuil, saisit son bâton et donne le signal du départ. Le tambour roule les mesures d'introduction, la toile se lève, l'orchestre reprend et les soldats entament le chœur.

— L'ouverture ! l'ouverture ! s'écrie un jeune homme qui s'est levé au parterre.

— L'ouverture ! l'ouverture ! répète la foule des spectateurs.

Le chœur s'arrête ; les musiciens se taisent et le régisseur apparaît en scène.

— Mais, messieurs, il n'y a pas d'ouverture au *Trouvère*.

— L'ouverture ! l'ouverture ! reprend le public.

Et là-dessus commence, sur l'air des *Lampions*, un charivari infernal.

La salle était pleine ; le directeur, ne se souciant nullement de rendre l'argent, fit appeler le chef d'orchestre.

— Qu'allons-nous faire ?

— Ma foi, je n'en sais rien. Je ne peux pas jouer une ouverture qui n'existe pas.

— Une idée ! Avez-vous dans vos cartons une ouverture répétée .. sue ?

— Oui. Celle de *Zampa*, par exemple.

— Eh bien, va pour celle de *Zompa* !

Les parties d'orchestre furent exhumées de leurs cartons, placées sur leurs pupitres, les musiciens prévenus par le chef, qui remonta à son poste, et l'ouverture commença.

Une fois terminée, on reprit immédiatement les six mesures de tambour du *Trouvère*, et la représentation se continua aux grands applaudissements du public.

M. B..., le directeur, nous a avoué ne jamais avoir représenté le *Trouvère*, depuis cette époque, sans faire précéder cet ouvrage de l'ouverture de *Zampa*.

Ceci est historique.

*
* *

Un jour, — c'était pendant une des tournées en province de l'acteur Rouvière, — l'éminent artiste s'arrête à Lyon, et les journaux annoncent qu'il va jouer l'un des chefs-d'œuvre de Shakespeare, *le Roi Lear*.

Le soir venu, la salle est comble jusqu'au cintre, et la pièce commence.

Tout va bien d'abord ; mais voilà qu'au moment où l'acteur doit fondre en larmes sur le corps de Cordélia, le public croit s'apercevoir que sa physionomie prend un caractère tout à fait éloigné de l'esprit momentané de son rôle, Le cortège qui l'environne, hommes et femmes, paraît agité du même vertige. Tous semblent faire leurs efforts, pour étouffer une immense envie de rire. Cordélia elle-même, qui, la tête penchée sur un coussin de velours, a l'imprudence d'ouvrir les yeux, se lève brusquement de son sofa et disparaît du théâtre en éclatant d'un fou rire.

Convaincus alors qu'on se moque d'eux et ne voulant pas qu'on les joue, les spectateurs se mettent à siffler. Le tumulte menaçait de grandir, quand un gamin, placé à la troisième galerie, s'écrie brusquement :

— Ah ! ce chien !

Et de son doigt, il désigne à tous les regards, un des bancs de l'orchestre.

Cette fois, c'est au tour du public à éclater de rire, Et il y avait de quoi.

Un gros boucher était assis au premier rang et dormait. Ce boucher était accompagné d'un chien qui, pour mieux voir sans doute, avait fini par sauter sur les genoux de son maître, et qui, les deux pattes de devant appuyées sur la rampe de l'orchestre, regardait gravement ce qui se passait sur la scène.

De plus, à un moment, le boucher, ayant trop chaud, avait retiré sa perruque, puis il l'avait placée, sans y prendre garde, sur la tête de son chien,

C'est le spectacle de ce chien, coiffé d'une perruque et assis à l'orchestre qui avait troublé les acteurs d'abord, et qui provoquait maintenant l'hilarité de toute la salle.

Ch. DAVID.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT ✻, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

AD. GOUBAUD ET FILS, *Propriétaires-Gérants.*

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Le *chic* nous gagne, il nous envahit. Gare à nous, ou nous sommes perdus!

On s'habille avec chic, on vit avec chic, on se marie *chiquement!* On a une maison, un mobilier, des enfants, des domestiques, des animaux chics ou bien on ne compte pas dans le monde.

Une femme est jugée par ces trois mots : *elle est chic!* Enfin rien n'est plus à la mode que le chic, il faut en faire absolument. Cette expression résume à elle seule tout un monde d'idées, qu'il est plus facile de comprendre que d'expliquer.

Les gens chic se devinent entre eux; parmi ceux qui ne le sont pas, il en est qui apprécient fort les premiers, tandis que les autres s'en moquent. Lesquels ont raison?

Avoir la réputation d'un homme ou d'une femme chic, c'est le plus grand esclavage que je connaisse. Pour mériter un pareil honneur, il faut faire une abnégation complète de sa volonté. — Un exemple entre mille. On voit une toilette dans un magasin secondaire, elle vous plaît, le prix en est modeste, on sait qu'elle vous ira à ravir, pourtant on ne l'achète pas : la maison n'est pas assez chic! On préfère aller chez W... où l'on trouve à peu près la même toilette, peut-être moins jolie et à coup sûr plus cher! Mais le nom célèbre est inscrit en toutes lettres devant la ceinture, et l'on peut prouver à l'univers entier qu'on s'habille avec chic! Et parmi tous ces gens chic, c'est le même raisonnement pour ce qui concerne les différents besoins ou situations de la vie.

Vous faut-il un cocher? on choisit alors, dans le tas de ceux qui se présentent, le plus gros de tous : — ce n'est pas que ça soit beau, « mais cha tient de la place! » comme dirait un Auvergnat, — et d'ailleurs rien n'est plus chic que d'avoir un gros cocher, quitte à faire doubler le ressort du siége de la voiture, comme a été obligée de le faire une certaine grande dame dont le cocher est légendaire.

C'est la même raison qui guide les gens du monde dans le choix à faire d'un valet de pied ou d'un valet de chambre : ils doivent être grands à tout prix. On passe sur plus d'un défaut sérieux pour avoir un beau garçon à son service; c'est plus chic! Tant pis pour les maîtres et les amis s'ils sont d'un physique médiocre : ils paraîtront bien laids par comparaison! Ils en seront peut-être humiliés, mais le chic sera sauf!

Il ne faudrait pas confondre *chic* avec *distinction;* ce n'est pas du tout la même chose. Voici comment on pourrait établir la différence : le premier mot exprime une idée subordonnée, de la façon la plus irréfléchie, à l'engouement, de quelque nature qu'il soit, et quelqu'en soit d'ailleurs le point de départ. La distinction, au contraire, est le résultat des principes arrêtés depuis longtemps, modifiés seulement suivant les temps. Une personne distinguée peut se passer de chic; une femme chic a besoin de distinction pour se faire accepter.

Chapeau. — *Retour de Coblentz.*
Modèle de Mme Moreau-Didsbury, (23, boulevard des Capucines).

—

Dans le monde des chiffons et de la mode, il est toujours question de tabliers et de cuirasses! On fait même des étoffes exclusivement pour eux; lorsque l'étoffe est assez large, on taille le tablier dans la largeur. Tous ces jolis tissus en broderies à jour que l'on a portés tout l'été sont reproduits sur de jolies étoffes de laine ou de soie d'un effet délicieux. J'ai ainsi aperçu, sur un jupon de velours violet foncé, monté à la *Bulgare,* un tablier en soie lilas brodée de roues à jour, entouré d'un simple feston *point de rose;* cuirasse pareille au tablier et manches en velours. C'était fort joli.

De toutes les étoffes de demi-saison, la *limousine* réunit pour le moment le plus de suffrages. Les différents fonds sont toujours dans les teintes neutres et les rayures : rouges, jaunes,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

blanches et noires, de couleur douce, un peu effacée. Voici un costume de voyage fort réussi, en ce genre; je le garantis comme étant très chic, dans la bonne acception du mot.

Le jupon à traine est garni de trois biais, posés en volants, terminés chacun par une frange de laine nouée et tissée dans l'étoffe. Polonaise blouse, avec un corsage à gros plis s'arrêtant à la taille, entourée d'une frange à haute grille assortie ; elle est relevée derrière par des boutons et des pattes. Une charmante confection complète cette simple toilette. C'est un mantelet d'une coupe originale, formant la pèlerine Metternich derrière, fixé à la taille par un cordon et dont les pans, assez larges, sont réunis et fixés derrière sous un motif en passementerie orné de glands en laines assorties. Une frange, semblable aux autres, encadre tous les bords de ce vêtement.

Ce serait une grave erreur de supposer que la vogue des perles soit passée; on nous prépare, au contraire, de grosses surprises à ce sujet. Les ateliers en renom y travaillent sans relâche. J'ai vu des cuirasses et des tabliers en velours noir, rayés de jais, qui semblaient des rivières de perles ! Et le tour en plumes de coq qui les encadrait ajoutait un charme de plus à leur gentillesse.

On nous prépare, pour la mauvaise saison, une véritable série de costumes en drap d'hommes ; drap léger, genre cheviotte et vigogne, à dispositions exactement semblables. De petites rayures sombres, des pointillés, des sablés et de petits damiers pareils à ceux dont on voit tant de pantalons masculins ! Un costume chic de ce genre se compose ainsi : — Jupon ras-terre plissé derrière ; polonaise blouse, tombant tout droit. Corsage à gros plis et double rangée de larges boutons devant; col d'homme rabattu et arrondi ; parements plats aux manches ; beaucoup de poches, derrière, sur les côtés et sur la poitrine. Le tout orné de boutons.

Le retour de la polonaise tunique est salué avec une bonne grâce très marquée; c'est à qui lui fera le meilleur accueil, et comme on craint un nouvel adieu, chaque femme veut en profiter le plus longtemps possible. Ce qu'il y a de certain, c'est que les grandes maisons de couture en ont des séries de fort jolis modèles ; ils sont rajeunis toutefois par certains changements. Ce genre de toilette, la robe princesse et le fameux tablier, par leurs formes aplaties, entrent bien dans le caractère de nos modes actuelles, et font avantageusement valoir les tissus épais et grossiers qui deviennent de plus en plus *chics*.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des planches dans le texte.

P. N° 222.

CHAPEAU *Retour de Coblentz*. — Chapeau en paille belge noire. La passe, relevée derrière, est bordée par un velours noir. Une draperie en turquoise, de même nuance, entoure la calotte en formant plusieurs plis. Le derrière du chapeau est garni d'un large nœud, formant cinq ou six coques, en ruban assorti ; une guirlande de coucous, très touffue vers le milieu, encadre ce nœud en retombant de chaque côté, puis ses deux extrémités sont réunies par un nœud de velours noir.

D G. N° 443.

COSTUMES DE VOYAGE. — 1. Petite fille de quatre ans. — Costume en flanelle bleue. Jupon court terminé par un volant. Tunique garde-française, à col de velours montant, fermée jusqu'à la taille par des trèfles en passementerie et de petits boutons en velours ; la tunique s'écarte du bas, et les coins, relevés, sont recouverts de velours fixés par un bouton. Postillon en velours au dos du corsage. La manche, plissée dans le bas, est garnie d'un revers de velours posé au-dessus du plissé, qui lui-même est coupé par une bande de velours. — Lingerie en broderie anglaise. — Chapeau en feutre noir, à bords retroussés, garni de ruban et de plumes bleues.

2. Costume beige, composé d'un jupon ras-terre uni derrière, garni devant de deux volants plissés formant le rond. Un tablier garni de même complète l'ornementation et va se fixer derrière sous un chou ovale en même étoffe coquillée. Corsage cuirasse et revers devant, avec un biais piqué sur tous les bords. Parements aux manches. — Lingerie en toile unie. — Chapeau de paille brune, garni en diadème de coques de ruban entremêlées de giroflées, avec barbe en tulle moucheté et dentelles nouées sous le menton.

3. Jupon en taffetas violet, entouré de deux volants montés à larges plis creux. Le reste du costume est en limousine fond gris à rayures multicolores ; il se compose d'une seconde jupe, dont le tablier est ramené en biais par des draperies sur le côté, où il est relevé en formant la pointe au milieu du jupon ; le reste de la seconde jupe tombe en carré ; tous les bords sont entourés de franges en laine assorties, avec tête grillée. Corsage à basques plates, manches fendues au coude, et franges pareilles sur tous les bords. Col très montant derrière et boutons de fantaisie devant. — Lingerie plate. — Chapeau en feutre noir, garni de velours noir et d'une plume grise de couleur naturelle.

4. Petit garçon de 8 ans. — Costume en drap gros bleu. Pantalon court, boutonné aux genoux, garni sur le côté d'un gros liseré noir. Veston ajusté, à petites basques, revers derrière, col rabattu et manches rondes, bordé partout d'un liseré noir. Gilet montant en pareil, liseré de noir et garni de boutons noirs. — Chapeau canotier en feutre noir.

5. Toilette en taffetas et cachemire noirs. — Jupon à traîne en taffetas noir, garni devant de bouillonnés coupés par des biais, et derrière de cinq petits volants froncés. Tablier mode en cachemire, entouré d'une magnifique broderie de soie et de jais formant des dents pointues, terminées par une frange perlée mélangée de soie ; ce tablier se fixe sous un pouff de cachemire noir ; une aumonière perlée est posée sur le côté. Cuirasse en cachemire noir, couverte de broderies perlées, ainsi que la manche ronde ; la basque est fendue au milieu derrière et tous les bords se terminent par une frange perlée semblable à celle du tablier. Dans le haut, large col montant évasé. — Lingerie riche en guipures d'Irlande. — Chapeau de paille noire, à bords renversés, garnis de velours perlé et d'une draperie perlée. Des œillets odorants de toutes nuances, posés sur le côté, tombent sur le bord supérieur et forment le pied d'un plumet nacarat.

6. Costume en vigogne grise. — Jupon ras-terre uni. Cache-poussière et pélerine de même étoffe, avec manches serrées au poignet, garnis sur tous les bords d'un volant plissé. — Le cache-poussière est une tunique sans taille, assujettie, plissée et serrée par une ceinture en pareil, fermée devant au moyen de boutons en os de couleur assortie. — Lingerie en toile de couleur. — Chapeau en paille noire, garni de faille noire et orné en dessous d'une touffe de fleurs des champs.

7. Costume en mohair et taffetas couleur feutre. — Le jupon, plus foncé, est en taffetas et entouré d'un volant froncé que surmontent des plissés formant tête. Seconde jupe en mohair, terminée par un volant froncé, avec tête ; le tablier, drapé et tendu sur les côtés, forme le pouff avec le reste de la jupe. Corsage à basques rondes, garnies d'un volant semblable au précédent. La manche, ouverte au coude, est entourée de même. Col évasé montant. — Lingerie ruchée. — Chapeau en paille noire, à diadème, bordé de faille couleur feutre, garni d'une écharpe en gaze chiffonnée de manière à former coques sur le côté et derrière, avec une aile posée en aigrette. Le bout du voile flotte autour du cou.

Description de la planche coloriée n° 1139.

TOILETTES DE VOYAGE. — 1. Costume en mohair gris de fer. — Jupon ras-terre entouré de cinq volants plissés, de 10 cent. chacun. Seconde jupe terminée par une haute passementerie à jour et une frange, noires toutes deux. Cette jupe est relevée sur les côtés, mais derrière seulement. — Veston Dandy, croisé devant, avec col et revers d'homme, en velours noir ; boutons de jais, parements de velours au bas des manches, et un simple liseré noir sur les bords. — Lingerie plate fermée, en toile rayée. — Chapeau de demi-saison, en faille et turquoise de deux tons camaïeu couleur havane ; fond mou, flots de rubans et demi-couronne d'églantines posée en diadème.

2. Costume en cachemire beige et sicilienne verte. — Jupon en sicilienne, plissé dans toute la hauteur devant, garni derrière de deux volants de cachemire beige, plissés très finement et surmontés chacun d'un petit biais de même étoffe. Seconde jupe en cachemire beige, prise dans les coutures de côté du jupon vert ; un plissé en cachemire recouvre cette couture et encadre le tablier ; des nœuds papillon, de même nuance que la sicilienne, sont posés de distance en distance. Cette seconde jupe est relevée très haut, en dessous, et les plis du milieu retombent simplement. — Corsage en cachemire, à pointes arrondies devant, simple postillon derrière et bords verts dépassant. Col montant en cachemire beige et col rabattu en sicilienne, garni de plissés beiges. Nœuds sur l'épaule et au bas des manches sur le plissé qui les termine. — Lingerie plate en toile. — Chapeau rond en paille noire, à larges bords baissés sur les yeux et relevés derrière, bordé de velours noir. Voile de gaze verte, oiseau et nœud de velours à bouts flottants, dont les extrémités se réunissent en un second nœud que l'on fixe sur les cheveux.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Lévy, imp. r. des Marais, 66. Ad. Goubaud & Fils Ed.rs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de Mlle Bataillon, r. Thérèse, 5. — Modes de Mme Brunhes & Hunt, r. Meyerbeer, 4.

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon. — Parfums de Violet, Bd des Capucines, 12.

Jupons et Tournures de P. de Plument, r. Vivienne, 33.

Entered at Stationer's Hall

LONDON. Ad. Goubaud & Son, 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CAUSERIE

Voyager est devenu l'unique préoccupation du jour. Depuis le Président de la République jusqu'au dernier commis du plus petit boutiquier de la rue Saint-Denis, tout le monde se met en route. Tous les prétextes sont bons : les eaux, les vacances, la chasse. Il n'est pas jusqu'au nommé Bazaine, ex-maréchal de France, qui n'ait éprouvé le besoin de s'accorder un peu de villégiature et de prendre ce qu'en langage de prison on appelle la clef des champs. Le prétexte invoqué par ce pauvre diable, c'est qu'après lui avoir fait grâce de la tête, on ne se montrait pas disposé à cesser de le loger aux frais de l'État avant une vingtaine d'années ! De là son mécontentement et son escapade. Le plus clair de son bénéfice, pour le moment, semble se réduire à un changement de qualité : de prisonnier qu'il était, le voilà devenu comme une manière de Juif-Errant, condamné à traîner de pays en pays la triste liberté qu'il a prise, jusqu'à ce qu'il se décide à aller chercher sur le territoire prussien une hospitalité plus dure que celle de la prison. Il est permis de croire qu'en franchissant les rochers de Sainte-Marguerite, l'homme de Metz n'avait point prévu ce qui l'attendait au-delà, sans quoi il se fût sans doute épargné à lui-même cette nouvelle torture.

Du reste, il est des gens ainsi faits ; il semble que réfléchir soit pour eux une impossibilité absolue : ils agissent au gré de la première influence venue, sans voir plus loin que le bout de leur nez, et se lancent ainsi dans des aventures que des hommes d'un caractère plus sage, doués de plus d'intelligence et de perspicacité, se garderaient bien d'affronter.

Je me rappelle, à ce propos, une anecdote assez plaisante, qui montre où l'on peut être entraîné par l'absence de réflexion.

Un peintre d'Amsterdam, Karl Van Gatern, reçoit un jour la visite d'un de ses amis qui venait lui faire ses adieux ; un navire, mouillé dans le Texel, allait l'emmener à Livourne. Au bout de quelques instants, l'ami se dispose à partir, et Karl l'accompagne jusqu'au seuil de sa maison, dont la porte donne précisément sur le quai en face de la barque qui doit emmener le voyageur.

— Si tu me reconduisais jusqu'au bâtiment ? propose l'ami.

— En robe de chambre !... Y penses-tu !...

— Pourquoi pas ?

— Au fait !

Ils partent. La conversation s'anime et devient si intéressante, qu'arrivés près du navire, les deux amis y montent sans plus réfléchir. Ils s'en aperçoivent trop tard : le bâtiment est en marche, impossible d'arrêter !

Et c'est ainsi que, pour s'être oublié un moment, Van Gatern fut conduit en robe de chambre à Livourne où il séjourna ; que sa femme, lasse de l'attendre pour dîner, se mit à table sans lui, le crut mort et s'en consola comme elle put ; qu'enfin Karl Van Gatern s'éprit de passion pour l'Italie, y resta et finit par mourir pour de bon à Venise, où on l'enterra !

Ainsi finissent, il est vrai, tous les grands voyages, à commencer par celui que nous entreprenons tous en entrant dans la vie, et quelque peine que nous nous donnions pour en reculer le terme. Le mois d'août, pour sa part, a vu s'éteindre deux hommes qui n'ont pas fait autant de bruit que Bazaine et qui ont sur lui l'avantage d'avoir rendu de réels services à leur pays.

L'un, Charles Asselineau, érudit délicat, critique de goût, fut attaché à la Bibliothèque Mazarine, dont il resta courageusement le conservateur effectif pendant les semaines agitées qui suivirent le 18 mars. Sa *Bibliographie romantique* a obtenu deux éditions et un supplément.

L'autre, Frédéric Morin, philosophe profond et savant écrivain, homme de caractère et de conscience, fut chargé pendant la guerre d'administrer, en qualité de préfet, l'important département de Saône-et-Loire. Les souvenirs qu'il y a laissés font le plus grand honneur à l'auteur des *Origines de la démocratie ou la France au moyen âge*.

Ces deux hommes, Charles Asselineau et Frédéric Morin, dont l'existence fut si différente, ont eu tous deux une fin sereine et enviable, digne couronnement d'une carrière trop tôt interrompue.

Tous les voyages entrepris à travers la vie ne se terminent pas ainsi sans secousses. On sait l'histoire de cet aéronaute anglais qui, voulant marcher sur les traces d'Icare et naviguer dans les airs avec des ailes de bois, n'est parvenu qu'à tomber sur un clocher et à s'y rompre le cou. Un autre aéronaute, Braquet, a quelques jours plus tard éprouvé le même sort à Royan, pendant qu'il exécutait sa 331e ascension. Le ballon ayant éprouvé une violente secousse en donnant contre une échelle au moment du départ, le malheureux aéronaute tomba de son trapèze, voulut se retenir à la corde de sûreté qui se cassa, et fut précipité sur le sol d'une hauteur de 300 mètres. Cela fait songer que, dans le premier cirque venu, un gymnasiarque ne peut pas faire le moindre exercice sur un trapèze fixé à une dizaine de mètres, sans qu'un solide filet ait été tendu au-dessous pour parer à tout accident. Est-ce que l'humanité perdrait beaucoup à ce qu'il fût interdit d'aller faire des tours de force sur un trapèze attaché à un ballon et dont le sort tient à un fil ?

Redescendons sur la terre pour citer un fait comme nous voudrions pouvoir en enregistrer tous les jours.

Presque à la même heure où l'Académie française tenait sa séance publique annuelle sous la présidence de M. Cuvillier-Fleury et décernait le prix Gobert à M. Georges Picot pour son *Histoire des États-généraux*, un grand industriel de Rennes, M. Oberthur, imprimeur-éditeur, donnait un magnifique exemple. Il annonçait à ses nombreux ouvriers qu'il leur assurait, sans retenue sur les appointements, une retraite de quatre cents francs pour les hommes et trois cents francs pour les femmes, à soixante ans d'âge et vingt-cinq ans de service. Il y aura même une réduction sur cette limite d'âge, en cas d'infirmités précoces. Chacun n'en sera pas moins libre de rester en service actif après soixante ans, si la santé est bonne et si l'ayant-droit veut continuer à travailler. De même, si une jeune fille quitte l'établissement pour contracter mariage, elle recevra dans l'année où sera célébré son mariage, à titre de gratifications pour ses bons services, une somme composée d'autant de fois vingt-cinq francs qu'elle aura passé d'années dans la maison Oberthur, depuis la fin de son apprentissage.

Heureux les patrons qui peuvent s'imposer de tels sacrifices, car d'aussi nobles procédés ne peuvent manquer de leur être payés en dévoûment et en travail !

Concluons, sans transition, par un mot d'enfant.

Le jeune Bébé vient de recevoir un beau sac de bonbons de sa maman, qui lui recommande de le partager chrétiennement avec sa sœur.

— Qu'est-ce que c'est, partager chrétiennement? demande-t-il.

— C'est donner la plus grosse part à ta sœur.

Alors M. Bébé, se retournant vers sa sœur :

— Tiens ! dit-il, partage, toi !

Nous doutons que jamais M. Bébé mette beaucoup d'empressement à marcher sur les traces de M. Oberthur.

Ludovic SAUVEUR.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

UN MÉTIER DE DUPES

En cette saison, où l'intimité du *watering place* (plages et villes d'eaux) et de la vie à la campagne livre au regard l'intérieur des ménages, je voudrais dire un mot sur un sujet qui a bien son importance : l'absence de coquetterie d'un grand nombre de femmes dans les coulisses de leur existence.

Avez vous remarqué, en effet, l'indifférence montrée par nombre de filles d'Ève sur leur propre compte, dès qu'elles n'ont que leur ménage pour théâtre de leurs exploits ? A peine ont-elles mis le pied sur le seuil de leur porte, qu'il semble qu'elles oublient les premiers éléments de cet art de plaire qu'elles pratiquaient si joliment dans le salon voisin, quelques minutes auparavant. Au lieu de cet air enjoué qui faisait tourner toutes les têtes, de ces répliques fines et vives qui faisaient ouvrir toutes les oreilles, vous ne trouvez plus qu'un visage terne, une conversation paresseuse.

Du côté de la toilette, même jeu : à la robe chatoyante et charmeuse, dont on aimait à suivre du regard les plis savants et les sillons soyeux, succède le négligé et quel négligé souvent ! Les bandeaux sont défaits, les pantoufles banales remplacent les souliers mignons, le molleton du *Bon marché* couvre ces épaules qui s'accommodaient si bien de la robe de la bonne faiseuse. C'est un enterrement de grâces et de séduction de troisième classe.

« Tout cela est bien assez bon pour la maison ! » pense notre fille d'Ève. Quelle fausse idée ! Et la preuve, c'est la promptitude avec laquelle le fils d'Adam, son mari, lui annonce « qu'il a affaire » au cercle ou ailleurs. — Les femmes doivent à leurs maris, a dit je ne sais plus quel écrivain féminin, leurs qualités, leurs travers et surtout leur coquetterie. — Cela est bien vrai. Il faut l'attrayant dans le ménage, ou gare à la concurrence, toujours prête à saisir au passage l'oiseau que d'autres n'ont pas su retenir au nid !

La concurrence est toujours sous les armes, elle, et elle sait donner à son négligé même une tournure si habile, qu'on le préfère parfois à la toilette la plus soignée.

Que les femmes y songent ! En réservant pour leur intérieur leurs robes fanées et fripées, leurs coiffures au hasard du peigne, elles font un métier de dupes.

Louis XIV jamais ne s'est montré à personne sans sa perruque ; que les femmes ne se montrent jamais, elles, sans être en tenue. C'est pour elles, comme ce fut pour lui, une raison d'État. Tout pouvoir qui n'a plus de prestige est perdu. Voulez-vous exercer toujours votre royauté, mesdames ? n'ôtez jamais votre perruque.

B. C.

ÉCHOS DE LA MODE

Quelques chiffons de bains de mer, décrits par la *Vie parisienne* :

Les robes à broderies anglaises et les toiles à carreaux bleus, comme des toiles à paillasse, ont la majorité. L'écossais, en ceinture et en ornement, semble redevenir à la mode.

Beaucoup de tabliers, soit en toile, soit en faille, soit en jais, attachés par de gros nœuds ; des paletots sans manches et des plissés toujours.

Les galons de laine blanche ou de laine grise sont très joliment employés sur des tuniques de cachemire noir. Les corsages en sont rayés comme les pourpoints Henri III.

* * *

Les chapeaux de paille ont perdu toute espèce de fond ; on les pose en auréole sur le dessus du chignon. Peu de chose pour les garnir, soit un nœud, soit un simple velours, mais en revanche une énorme guirlande posée en traîne.

Les chapeaux de feutre, d'usage masculin, ont grande chance d'être à la mode pour les dames en septembre.

Par exemple, pas une femme qui n'ait l'éternelle queue de cheveux rattachée par un ruban dont la couleur varie suivant celle de la robe.

* * *

Un grand bal et une représentation théâtrale, dans laquelle Mme Théo a triomphalement joué le rôle de *Bagatelle*, créé par Mme Judic, sont venus clore les fêtes et réjouissances suscitées par les courses de Deauville. Le bal a eu un caractère démocratique qui, au dire du *Sport*, ne sentait que trop l'époque dans laquelle nous vivons : on n'était plus à ce Trouville d'antan où la duchesse de Morny refusait de faire vis-à-vis à la femme de son carrossier. Toutes les conditions sociales se mêlaient dans le même tourbillon. C'est qu'on est loin, en France, de l'époque où la duchesse de Chabot, apprenant qu'un bal de bienfaisance réunirait plus de douze cents personnes, s'écriait : « Ah ! çà, il y aura donc des notaires !... »

La généralité de ce monde avait arboré des toilettes à outrance qui faisaient d'autant mieux ressortir la simplicité de bon goût de quelques-unes. On ne se doute pas combien se nuisent, réunies, les toilettes qui font le plus de sensation vues séparément. Le succès de ces grandes cohues de la mode est toujours pour les toilettes blanches ou les robes d'une exquise sobriété de coupe. Parmi les souvenirs d'élégances de la fête de Trouville, nous devons citer une robe en mousseline des Indes et taffetas blanc, relevée par des roses de Portland, — et une autre en crêpe de Chine bleu impératrice, garnie de point d'Angleterre et d'un feuillage en velours noir, qui court autour de la jupe et remonte pour fixer des roses roses et des roses marron. Un bandeau de diamants dans les cheveux.

V. P.

LES INFLUENCES CABALISTIQUES

On a beaucoup remarqué à Vichy, dans ces derniers temps, l'étrange effet que l'usage des eaux produisait sur le moral d'une grande notoriété du monde russe, — le prince Galitzin, — dont la verve était surexcitée en proportion du nombre de verres qu'il buvait chaque jour de cette eau.

Les sources de Vichy, on le sait, sont d'une thérapeutique fantaisiste, dangereuses pour les uns, souveraines pour les autres, souvent favorables au début du traitement et mauvaises à la fin. Il faut sans cesse en surveiller la marche capricieuse.

Jusqu'ici les médecins, qui leur attribuent de si nombreuses propriétés, ne leur avaient pas encore reconnu une influence directe sur le moral des malades. Mais, tout bizarre que puisse sembler le fait, il serait imprudent peut-être de le nier, surtout après la découverte dont parle Pulgrave dans son ouvrage sur la région centrale de l'Arabie, qui vient d'être publié en Angleterre.

Il décrit une plante dont l'action sur l'économie humaine est d'exciter le rire. On en trouve plusieurs variétés, dans les environs de Kaseem et d'Oman, qui s'élèvent à la hauteur de trois

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

pieds; le feuillage est d'un vert foncé et la fleur d'un jaune très vif. La graine est du volume d'un haricot ; sa saveur rappelle celle de l'opium, mais très sucrée. C'est la graine qui, pulvérisée et prise en décoction à petite dose, contient cette étonnante propriété exhilarante.

Celui qui en fait usage cède bientôt à un rire impératif qu'il essaierait vainement de combattre ; puis il se met irrésistiblement à chanter, à danser, et se livre à des fantaisies de mimique plus grotesques, plus extravagantes les unes que les autres. Cet effet se prolonge pendant une heure environ. La crise de surexcitation finie, la personne qui l'a éprouvée tombe dans un profond sommeil, et à son réveil elle est complètement inconsciente de ce qui s'est passé : elle n'en a pas conservé le moindre souvenir.

Certes, en dépit du vieux dicton affirmant qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, on serait tenté de croire que, pour le coup, la découverte de cette plante extraordinaire lui donne un démenti. Cependant, avant de se prononcer, il faudrait se rendre compte de la portée d'une phrase banale très souvent employée autrefois, et qui semble révéler une mystérieuse influence de la nature de celle dont il est question. Nos pères disaient, et l'on dit encore en parlant d'une personne dont l'humeur emportée ou gaie n'est pas habituelle : « *Sur quelle herbe a-t-il donc marché!* » On se demande l'origine de cette manière de s'exprimer. N'est-il pas vrai que le rapprochement est curieux?

Il existe en outre dans plusieurs de nos campagnes et notamment dans le Jura une légende des bois qui a aussi son analogie avec ce phénomène d'histoire naturelle. On y croit à l'influence de l'*herbe à la bête*. Quand vous avez eu la malchance de marcher dessus, il en résulte un désordre immédiat dans le cerveau, dont le premier symptôme est de faire perdre la mémoire : on ne retrouve plus son chemin ; on ne peut plus s'orienter ; on est victime d'une sorte de mirage qui vous obsède et vous conduit forcément dans une direction autre que la vraie. Nous voilà en pleine Arabie, comme on voit, et, pour le moins, dans les environs de Kaseem ou d'Oman.

Qui donc n'a expérimenté l'effet de certains milieux, et même du contact de certains corps, sur nos dispositions humoristiques? On a dit, avec raison, que les lieux inspiraient. Shéridan avait un certain habit marron qui, disait-il, appelait sur lui toute sorte de malheurs, lorsqu'il en était vêtu. Les femmes ont souvent de secrètes préférences pour telles toilettes ou telles coiffures, qui sont fondées sur les succès de coquetterie qu'elles leur valent et qui ne s'expliquent pas.

Mme de Girardin avait un art particulier à disposer son salon quand elle attendait des causeurs d'élite. Elle y semait quantité de petits objets maniables, dont chacun de ses visiteurs faisait usage en parlant, et cela au profit de ceux qui les écoutaient.

Nous ne saurions trop recommander aux personnes qui ont intérêt à briller dans le monde d'approfondir cette théorie des influences cabalistiques des agents physiques sur le moral.

Léon Gozlan prétendait, lui, qu'il subissait l'action des couleurs au point de leur attribuer à toutes un ordre d'idées qui lui venaient irrésistiblement.

Tout cela peut faire sourire le philosophe, esprit fort, mais tout cela explique, dans certaines mesures, le rapport qu'on observe souvent entre plus d'un accoutrement vestimental et le caractère ou l'esprit des gens. Peut-on sérieusement s'attendre à ce que le rapin, qui porte habituellement le chapeau pointu et à larges bords, les cheveux longs et crasseux, n'ait pas des idées et une manière de parler corrélatives ou du moins appropriées à ce cadre dans lequel il se complait? Le dégingandement de la toilette est toujours sympathique d'un dégingandement intellectuel ou moral, et c'est à ce sujet qu'on peut dire qu'il y a des détails de toilette qui sont de véritables aveux, des révélations complètes qu'il suffit d'entendre et d'étudier pour savoir à qui l'on a affaire.

Eugène CHAPUS.

UN PEU PARTOUT

Il existe sur le pavé de Paris un photographe qui espère enlever les suffrages du public en annonçant qu'il photographie par le *procédé hydrofuge* (*carbonisé*).

Procédé à part, nous connaissons peu de morceaux plus jolis, dans la littérature des annonces, que celui par lequel le dit photographe s'efforce de persuader que le but vers lequel doit tendre tout être vivant est d'aller s'asseoir devant l'objectif d'un photographe.

« Aujourd'hui, dit-il, la photographie joue un grand rôle dans les familles, car s'il se fait un accord de mariage, vite les futurs époux échangent leurs portraits ; le mariage accompli, le mari fait faire son portrait et le donne dans une broche à sa jeune épouse ; puis, ils se font faire en groupe pour donner aux parents, *seul moyen de combler le vide laissé dans les deux familles par ce mariage*. Les pères et mères ne peuvent faire autrement que de donner leurs portraits aux jeunes mariés, lesquels ne doivent pas oublier de se faire photographier en cartes de visite pour les plus petits parents et les plus proches amis. »

Avis aux amateurs!

***

Le Jardin d'acclimatation s'est dernièrement enrichi, paraît-il, d'un nouveau chameau, qui a, nous dit-on, trois bosses...

D'abord les deux qu'ils ont ordinairement dans cette famille, et ensuite celle de la musique.

Avouez que vous ne connaissiez pas le chameau mélomane?

***

A Suresnes, au bord de l'eau, un fricoteur a pris une enseigne triomphante.

Par une invention hardie, le peintre y a figuré un lapin qui se précipite de lui-même dans la casserole. Au-dessous on lit :

AU LAPIN QUI SE DÉVOUE.

Et l'on parle des temps antiques!...

***

C'est encore la grande saison des fêtes champêtres.

L'autre dimanche, la Marne voyait les canotiers de ses rives couronnés de fleurs.

Le plaisir rend l'âme bonne, a dit Béranger. Un pauvre a eu la même pensée, et il en a voulu faire l'expérience au bord de la rivière. Il s'est donc fixé dans un coin de l'aqueduc, où les libéralités de la foule sont, en effet, venues le trouver.

Par malheur pour notre homme, la mendicité est interdite, et sans plus se soucier de la maxime de Béranger, on s'est empressé de conduire le délinquant chez le commissaire de police.

Ce pauvre était un manchot. Il eut là une réponse superbe.

— Comment mendiez-vous? lui demanda le magistrat.

— *Du bras qui me manque*, répondit l'indigent.

A. Z.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE D. G. N° 443. — COSTUMES
Modèles de Mme Elis

VOYAGE. — DESCRIPTION, PAGE 422.

de Richelieu, 64).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'ÉPAVE

NOUVELLE

III

— Suite —

La vibration stridente des cordes fit tressaillir Blanche. Elle laissa tomber à terre une touffe de genêts que ses mains serraient sur son cœur. Elle se baissa d'un mouvement vif et inquiet pour la reprendre. Mais Mathurin l'avait déjà ramassée et au lieu de la lui rendre :

— Depuis quand le genêt est-il si rare ici, dit-il d'un ton goguenard, qu'on en offre des bouquets aux jeunes filles ?

Elle tendit sa main tremblante vers Mathurin pour ressaisir cette touffe de fleurs jaunes que le pêcheur soupçonnait être un gage d'amour de l'Épave. Mais il lui dit sans pitié :

— Vous y tenez beaucoup à ce qu'il paraît, Blanche ! Qui donc vous a fait ce précieux cadeau ?

Elle ne répondit pas.

— Mon Dieu ! pourquoi mettre du mystère là où il n'y en a point ? dit insouciamment Julien. Nous avons cueilli cette touffe de genêts ensemble, à l'endroit où les flots m'ont jeté dernièrement.

Blanche éprouva un secret mouvement de dépit. Le jeune homme profanait par son indiscrétion ce qu'elle croyait être un secret à deux.

Mathurin lança un regard haineux à l'Épave et éparpilla froidement les fleurs dans les cendres rouges du foyer. Puis se penchant vers Blanche, il lui dit à voix basse :

— N'oubliez pas que vous êtes ma fiancée ; ne me préférez point à ce freluquet, parce qu'il a les mains blanches et un habit de drap fin. Si vous l'aimiez, malheur à lui !

Et il dit à voix haute en se levant :

— Bonne nuit, Ivon; bonne nuit, Blanche, et à vous pareillement, monsieur Julien. Je vas rejoindre les amis chez maître Kergouët, car nous avons à causer ensemble, — ajouta-t-il en regardant Julien.

Ces derniers mots furent prononcés avec une expression qui agita l'esprit de la jeune fille d'une vague inquiétude.

— Que vous a donc conté monsieur Mathurin, lui demanda en souriant l'Epave, pour que ses paroles vous aient ainsi rendue toute rêveuse ?

En ce moment, Ivon se rapprocha d'eux.

— Ce qu'il m'a dit, vous le saurez, monsieur Julien, répondit Blanche d'une voix basse et précipitée. Cette nuit même il faut que je vous parle, à vous seul, en secret : il le faut !

Le jeune homme retint le geste de surprise qui allait lui échapper, et, après avoir échangé avec Ivon quelques phrases insignifiantes, remonta dans sa chambre.

Quelle cause secrète avait donc pu engager la jeune fille à prendre une telle résolution ? Depuis la scène du naufrage, Blanche avait senti un intérêt dans sa vie. De la pitié qu'elle avait éprouvée pour celui qu'elle avait sauvé, elle était passée bien vite à une sorte d'admiration pour un être qui lui paraissait si supérieur aux habitants de la Tremblade. Elle se dévoua à le protéger. Jusqu'à ce jour néanmoins elle n'avait aimé l'Épave que dans le secret de son âme et sans se l'avouer à elle-même. Seule, enfermée dans sa chambre, elle rêvait à lui sans remords ; elle épiait le bruit de ses pas, le son de sa voix. Elle se composait un bonheur de toutes ses petites joies ignorées ; elle improvisait avec lui des conversations imaginaires, mais devant lui elle souffrait, elle baissait les yeux, et à peine osait-elle lui répondre. Les menaces de Mathurin exaltèrent tout à fait cette passion naissante.

Quant à l'Épave, héros très-secondaire de ce récit malheureusement véridique, ce n'était, il faut l'avouer, ni un bâtard, ni un prêtre, ni un poitrinaire, ni même un fils de bourreau ; en un mot, aucun de ces types exceptionnels créés depuis quelques années à l'usage de beaucoup de nos confrères, les romanciers. C'était simplement un de ces beaux fils destinés par la Providence à descendre du perron de Tortoni, un cure-dent à la bouche, à faire sonner sur l'asphalte des boulevards des éperons fantastiques, à renouveler la scène de monsieur Dimanche avec tous les tapissiers de Paris, et à vivre enfin des habits qu'ils ne paient pas plus qu'ils ne les portent. Il se faisait nommer Julien de Verneuil.

Vers trois heures du matin, Julien entendit frapper timidement à sa porte. Il l'entrouvrit et murmura d'une voix tendre :

— Blanche, c'est vous ?

Elle ne répondit pas, et demeura immobile sur le seuil, s'appuyant d'une main à la muraille, n'osant respirer, manquant également de volonté pour avancer ou pour fuir. Seulement elle leva vers lui ses grands yeux bleus, animés à cette heure d'un éclat singulier qui faisait pressentir la mâle et héroïque résolution de son cœur.

Julien prit sa main glacée dans les siennes, et l'attirant doucement dans la chambre, lui dit :

— Malgré votre promesse, je doutais encore de tant de bonheur !

— De bonheur ! répliqua Blanche. Vous parlez de bonheur au moment où votre vie est en danger !

— Que voulez-vous dire ? interrompit-il en souriant.

— Je veux dire, reprit-elle avec force, que Mathurin Brindejonc est mon fiancé, qu'il est jaloux de vous, qu'il vous hait, qu'il vous tuera.

— Ah ! maître Mathurin est jaloux ! dit encore Julien du même ton léger.

— Silence ! silence ! répliqua Blanche avec angoisse.

Dans le premier moment, elle n'avait pas réfléchi aux conséquences de sa résolution ; elle n'avait vu qu'un crime à empêcher et un innocent à sauver. Ce dévouement ne lui paraissait être qu'un devoir sacré ; mais elle pensa tout à coup que révéler l'infamie de sa famille, c'était se perdre elle-même dans le cœur de l'Epave. Néanmoins cette pensée ne l'arrêta pas, et elle continua avec force :

— Vous ignorez où vous êtes; vous ne pas savez à qui vous parlez, monsieur ! Ah !.. dans un instant je serai méprisable à vos yeux.

— C'est impossible, Blanche, murmura l'Épave, car je vous aime et rien au monde...

— Ne l'espérez pas, monsieur Julien, car je vais vous livrer un secret terrible !

— Je vous écoute, Blanche.

— N'avez-vous jamais entendu parler de ces habitants des côtes qui vivent des naufrages ? Eh bien ! c'est là l'industrie des pêcheurs de la Tremblade, Julien !

— Des naufrageurs ? s'écria l'Épave, dont une pâleur subite couvrit le visage.

— Oui, des naufrageurs, reprit Blanche avec exaltation. Maintenant dites encore que vous ne me méprisez point, que je ne vous fais pas horreur ! Cependant, je vous le jure, j'ai ignoré ce funeste mystère jusqu'à cette nuit de tempête où je vous ai sauvé de la mort.

— Quoi ! c'est vous ? dit Julien en se rapprochant.

— Eh bien ! depuis ce moment, continua-t-elle, tout ce qui m'entoure m'est odieux. Je veux fuir ce pays maudit. Écoutez, Mathurin vous a menacé ce soir même, et Mathurin ne menace pas deux fois. Moi, je serai condamnée à être sa femme, la complice de ses crimes. C'est impossible ! Tous deux nous partirons cette nuit.

— Mais quel moyen ? demanda l'Épave.

— Il en est un, répondit-elle ; c'est de gagner à l'instant la baie où nos pêcheurs cachent leurs barques, d'en prendre une et de faire force de rames vers Kerkabec. Le *recteur* ne me refusera pas l'asile que j'implorerai de lui.

— Mais la crainte des gardes-côtes ne force-t-elle pas les hommes à veiller la nuit aux environs du village ?

— Oui, mais le chemin qui mène aux *cryptes* n'est pas gardé. Voyez-vous, Julien, les naufrages ne sont pas leur seule industrie. Leur métier apparent, outre la pêche, c'est d'extraire des blocs de granit des immenses carrières qu'on appelle les *cryptes* dans le pays, et qui se prolongent même sous la mer. Tout l'été, les habitants fuient la lumière du soleil et s'enterrent dans ces profondeurs. C'est là aussi, sans doute, qu'ils cachent les dépouilles des naufragés et c'est par ces souterrains que nous échapperons à leur poursuite. Dussé-je y laisser ma vie, vous serez sauvé, Julien. Venez! venez! il faut qu'avant le jour nous soyons descendus dans les *cryptes*.

Julien se couvrit d'un caban et suivit la jeune fille.

Blanche avait laissé dans sa chambre ces mots écrits à la hâte et baignés de ses larmes, adressés au vieux soldat :

« Mon père, la vie de monsieur Julien est menacée. Je ne » puis le laisser périr. Je ne puis non plus devenir la femme d'un » meurtrier. Adieu, mon père, et ne maudissez pas votre fille. »

. . . . . .

L'entrée des cryptes de la Tremblade est un gouffre. Des bords noirs et arides de l'abîme pendent de minces filets d'eau qui naissent sous des racines et vont rejoindre, par des routes souterraines, la mer dont les flots d'écume se brisent contre les rochers à un quart de lieue. L'intérieur du gouffre est tapissé de maigres bruyères, et quelques bouquets d'arbustes s'accrochent aux saillies du granit. La brume du matin enveloppait encore toute la côte, quand Blanche et l'Épave se glissèrent dans l'abîme avec l'inquiète adresse des maraudeurs.

Blanche la première descendit sans pâlir dans cette tombe béante. Cette hardiesse eût fait peur à un marin. L'Épave la suivit. Ils descendirent avec une horrible lenteur et presque d'une manière insensible. Tantôt ils se laissaient glisser sur les bruyères humides jusqu'à ce que leurs pieds eussent touché une large arête de la roche; tantôt ils se balançaient au-dessus des sombres profondeurs, cherchant le ciel du regard, les mains scellées à des branches pliantes ou aux pointes aigües dont l'antre était hérissé. Tout à coup ils disparurent sous un immense bloc qui s'avançait en saillie à cinquante pieds de profondeur. Une grotte basse, mais vaste, était creusée dans ce bloc de pierre. Ils y entrèrent en se courbant un peu, et alors ils respirèrent librement, en gens qui viennent de risquer leur vie et à qui Dieu ne l'a pas reprise.

— Maintenant, il nous faut plus de courage encore, dit alors Blanche, car nous ne verrons plus le ciel luire sur notre tête. La nuit, pendant plusieurs heures, va remplacer pour nous la lumière du jour. Nous n'aurons d'autre soleil que ce flambeau que je vais allumer. Avez-vous peur, Julien ? — ajouta-t-elle en essayant de sourire et de dissimuler la terreur secrète qu'elle éprouvait en passant de l'air vif et pénétrant de la côte à l'atmosphère lourde et humide des cryptes.

— Peur avec vous ? s'écria l'Épave, peur des dangers que vous partagez et que vous bravez pour moi ! Oh ! vous ne le pensez pas ?

— Bien ! reprit la jeune fille d'une voix douce et calme. Depuis ce jour où je vous vis pour la première fois luttant avec la mort au milieu des flots irrités, je savais que vous aviez du courage. Mais ici, voyez-vous, Julien, il s'agit d'une bien autre fermeté. Ce qu'il faut ici, en cas de péril, ce ne sont point des bras nerveux capables de dompter la tempête, c'est du sang-froid. On peut lutter contre les vagues furieuses de la mer sur une planche vermoulue qu'elles font tourbillonner comme une plume ; mais quand par malheur on se perd dans un dédale comme celui-ci, c'est contre son propre désespoir seulement qu'il faut lutter : car, une fois égaré, tout est dit, et Dieu seul peut vous sauver.

— Vous voulez m'effrayer, Blanche !

— Non, non ! ayez bon courage, Julien. Je connais la partie de ce labyrinthe qui conduit à la crique où sont les barques de nos pêcheurs. Ils ne gardent pas la mer, et nous aurons le temps de gagner Kerkabec.

La grotte s'élargissait à un endroit où deux énormes piliers semblaient en supporter la voûte, et de là partaient neuf larges galeries coupées de cent rues transversales, sombres, vides, muettes, qu'un éboulement pouvait fermer comme la porte d'une prison, sur les imprudents assez téméraires pour s'engager dans le labyrinthe. Le néant semblait s'ouvrir devant eux ; mais Blanche n'hésita pas. Elle commença à dérouler un peloton de fil cordelé, en fixa l'extrémité à un anneau de fer scellé dans un des pilliers, alluma son flambeau et dit à son compagnon d'une voix grave :

— Maintenant plus de paroles inutiles, et marchons rapidement.

. . . . . .

Ils s'avancèrent dans de longues routes froides, noires, sans sonorité, qui semblaient avoir été calcinées par les feux d'un volcan éteint depuis des siècles. Rien ne germait sur les parois visqueuses des murailles, pas une fleur pâle et étiolée, pas un brin d'herbe parasite. L'oreille ne pouvait entendre la voix d'aucun être animé, ni le bourdonnement du moindre insecte, ni le souffle de la moindre brise. Le regard ne pouvait aller au delà du cercle rougeâtre et fixe que projetait la flambeau. Cette lumière n'éclairait pas ; elle formait une tache pourprée sur le brouillard des ténèbres, et voilà tout. Et plus les deux fugitifs allaient, plus ils semblaient marcher sans relâche dans le même espace, tant ces rues se coupant toutes à angles droits et se prolongeant à l'infini dans l'ombre et le silence paraissaient ne former qu'une seule galerie sans terme.

Peu à peu l'assurance de l'Épave diminua. En voyant cet espace noir s'étendre comme le chaos devant lui, il se prenait à fermer les yeux en frissonnant et cherchait à se rappeler les rayons du soleil, les feuilles vertes des arbres, la senteur des ajoncs, tous les bruissements de la nature animée. Ce souvenir lui rendait du courage. Enfin, au bout de trois heures de marche, il demanda à Blanche s'ils approchaient de la crique.

— Jetez une pierre droit devant vous, Julien.

Il arracha un des cailloux incrustés dans les parois du souterrain, et le lança avec force. Puis, se penchant précipitamment à terre, il écouta avec cette attention subtile qui fait deviner aux Indiens l'approche de leurs ennemis à d'incroyables distances : mais ce fut en vain. La chûte de la pierre ne produisit aucun bruit. On eût dit qu'elle avait été absorbée par les ténèbres.

— C'est étrange ! dit Julien en se relevant.

— C'est un effet bien simple, répliqua Blanche, et qui signifie que les galeries se prolongent encore dans cette direction bien plus loin que je ne pensais.

— Oh ! ce silence est vraiment affreux ! s'écria Julien, votre voix ne m'arrive que lugubre et sépulcrale. Le son de nos pas semble même s'amortir, comme si nous n'étions que des ombres.

— Allons ! du courage, au nom du ciel ! murmura Blanche d'une voix que l'émotion fit trembler. Au milieu de ce néant, Dieu nous tient dans sa main, je vous l'ai dit. C'est ici que l'on apprend à espérer, à croire en lui. La voix s'éteint contre ces murs sourds et inexorables. La force, le courage et l'adresse, tous les moyens humains sont impuissants. Nous sommes à la

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

merci de ce fil que je tiens dans ma main et que le moindre accident peut briser. Prions Dieu, Julien. Il y a des mères qui y sont mortes, seules, dans les angoisses de la faim, loin de leurs enfants.

L'Épave pâlit et se tut. Blanche leva son flambeau et l'approcha de la muraille, essayant d'y déchiffrer d'imperceptibles signes gravés par les carriers ; car, grâce à l'inégalité de la température et à l'absence des courants d'air dans les cryptes, les moindres traits charbonnés contre les murs ne s'effacent jamais.

Mais elle ne découvrit que d'insignifiantes empreintes.

La flamme de la torche commença à blanchir et à tremblotter.

— Nous marchons depuis longtemps, dit Julien avec ungeste d'accablement profond ; n'êtes-vous point fatiguée, Blanche?

— Fatiguée ! répéta la jeune fille en regardant la torche presque consumée, avec un tressaillement de surprise. Nous ne pouvons rester ici un instant, une minute, entendez-vous, Julien, car ce serait vouloir notre perte.

Mais tout en disant ces paroles d'une voix impatiente, saccadée, elle s'arrêta et resta immobile comme une statue, les yeux attachés à la voûte.

— Blanche, qu'avez-vous? s'écria l'Épave ; souffrez-vous ? répondez-moi, je vous en supplie. C'est moi qui vous parle, moi, Julien.

Elle le regarda fixement, et, passant sa main sur son front comme pour en chasser une idée pénible :

— Eh bien ! faut-il vous dire la vérité, Julien?

— Parlez, Blanche, parlez !

— Depuis une heure, nous devrions être arrivés à la crique de la Tremblade.

— Eh bien ! demanda vivement l'Épave en remarquant l'effroi peint sur les traits de la jeune fille.

— Eh bien ! la vérité que vous voulez savoir, la vérité terrible répliqua-t-elle avec un son de voix déchirant, — c'est que je ne reconnais plus ces galeries. Mais vous êtes un homme, vous; vous avez du courage, n'est-ce pas? Eh bien! puisqu'il faut prononcer ce mot affreux, je crois que nous sommes... égarés!

— Egarés ! répéta Julien ; égarés, oh ! vous voulez m'éprouver, Blanche. Égarés, ce n'est pas possible.

— Ecoutez, Julien; sous ces voûtes impitoyables, dans cette nuit solennelle, mes paroles ne sont point un jeu. Pour tous deux, il s'agit de la vie. Voyez ! remarquez ici le rétrécissement de la voûte. C'est là le signe auquel j'ai reconnu mon erreur; si je me souviens bien des conseils du seul homme qui connaisse tous les détours de ces cryptes, Mathurin Brindejonc, cette galerie conduit à une impasse sans issue. Il est presque impossible maintenant de retrouver le chemin qui conduit aux barques. Ici, nous pouvons mourir ; mais du moins nous mourrons ensemble, — ajouta-t-elle avec un commencement de cette exaltation que les grandes crises produisent chez les femmes, et qui relève souvent leur courage là où celui des hommes s'affaisse et s'anéantit.

— Mais nous avons encore de l'espoir, dit Julien ; cette torche peut nous guider encore.

— Cette torche, interrompit Blanche avec un sourire amer, ne voyez-vous pas qu'elle s'éteint entre mes doigts?

Et elle tendit vers lui sa main. L'Épave jeta un cri d'horreur : la torche mourait collée à la main de la jeune fille ; cette main blanche et délicate était devenue noire, elle était brulée. Et Blanche n'avait pas laissé échapper une seule plainte, tandis que Julien se plaignait de sa fatigue !

— C'est moi qui vous ai perdu, malheureuse que je suis ! dit-elle alors.

Et une larme tomba au bord de ses cils.

Elle attendait de Julien un mot qu'il l'eût consolée, qui eût soutenu ses forces; mais l'Épave ne répondit pas, absorbé qu'il était par la pensée du danger.

— Que faire ! dit-il enfin d'une voix sourde. Retournons sur nos pas ! Retournons ! Avec ce fil notre dernier espoir, nous pourrons peut-être....

— A quoi bon interrompit Blanche. Il nous faudra trois heures de marche, et à l'entrée de la grotte nous retrouverons les pêcheurs, nous retrouverons Mathurin et mon père qui me maudira !...

— Mais ici, reprit Julien avec une sorte d'emportement, plus je marche, plus je m'éloigne de toute issue. Ce ruban de galeries qui se déroule devant moi, c'est une déception ! Peut-être ne fais-je depuis une heure que revenir sans cesse sur mes pas?

— O mon Dieu ! pensa la pauvre Blanche, qui oubliait le danger même devant l'égoïsme de cet homme; il ne s'inquiète seulement pas de moi ! Mais non : je me trompe sans doute ; c'est pour moi qu'il tremble, car il est brave, lui. Si je feins d'espérer, il espérera ; si j'ai du courage, il en aura lui aussi.

Et saisissant la main glacée de l'Épave, elle lui dit d'une voix ferme :

— Est-ce pour moi que vous frémissez ainsi, Julien? Rassurez-vous, je saurais mourir ici, sans que mon agonie soit un spectacle et un déshonneur, de mourir avec celui que j'ai aimé, d'une mort à jamais ignorée au fond de ces cryptes désertes.

— Mourir ! non vous ne mourrez pas, Blanche. Moi je ne veux pas mourir ! s'écria Julien dans un transport fébrile.

(La fin au prochain numéro.)

Emmanuel GONZALÈS.

LA TENTATION DE SAINT ANTOINE

M. Gustave Flaubert a publié récemment un livre qui fait honneur à l'auteur de *Madame Bovary* et de *Salambô*. C'est un poème dramatique, très beau et très nouveau, qui, comme le *Faust* de Gœthe, prend ses personnages au ciel et dans l'enfer aussi bien que sur la terre, et met en scène, pêle-mêle avec les hommes, les dieux et le diable.

De cette série de tableaux, destinés à faire passer sous les yeux du lecteur les éléments mis en œuvre dans la *Tentation de saint Antoine*, nous détachons en partie un magnifique épisode qui fait en quelque sorte revivre, sous le costume qui leur est propre, entourés des attributs qu'on leur prête, les dieux de la mythologie antique.

Nous ne doutons pas qu'au point de vue artistique, la reproduction de ce qu'on va lire puisse être utile à nos lecteurs.

R. H.

LA FIN DES DIEUX

Les rochers en face d'Antoine sont devenus une montagne.

Une ligne de nuages la coupe à mi-hauteur ; et au-dessus apparaît une autre montagne, énorme, toute verte, que creusent inégalement des vallons, et portant au sommet, dans un bois de lauriers, un palais de bronze à tuiles d'or avec des chapiteaux d'ivoire.

Au milieu du péristyle, sur un trône, JUPITER, colossal et le torse nu, tient la victoire d'une main, la foudre dans l'autre ; et son aigle, entre ses jambes, dresse la tête.

JUNON, auprès de lui, roule ses gros yeux, surmontés d'un diadème d'où s'échappe comme une vapeur un voile flottant au vent.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Par derrière, MINERVE, debout sur un piédestal, s'appuie contre sa lance. La peau de la gorgone lui couvre la poitrine ; et un péplos de lin descend à plis réguliers jusqu'aux ongles de ses orteils. Ses yeux glauques, qui brillent sous sa visière, regardent au loin, attentivement.

A la droite du palais, le vieillard NEPTUNE chevauche un dauphin battant de ses nageoires un grand azur qui est le ciel ou la mer, car la perspective de l'Océan continue l'éther bleu ; les deux éléments se confondent.

De l'autre côté, PLUTON farouche, en manteau couleur de la nuit, avec une tiare de diamants et un sceptre d'ébène, est au milieu d'une île entourée par les circonvolutions du Styx ; — et ce fleuve d'ombre va se jeter dans les ténèbres, qui font sous la falaise un grand trou noir, un abîme sans formes.

MARS, vêtu d'airain, brandit d'un air furieux son bouclier large et son épée.

HERCULE, plus bas, le contemple, appuyé sur sa massue.

APOLLON, la face rayonnante, conduit, le bras droit allongé, quatre chevaux blancs qui galopent ; et Cérès, dans un chariot que traînent des bœufs, s'avance vers lui une faucille à la main.

BACCHUS vient derrière elle, sur un char très-bas, mollement tiré par des lynx. Gras, imberbe et des pampres au front, il passe en tenant un cratère d'où déborde du vin. Silène, à ses côtés, chancelle sur un âne. Pan aux oreilles pointues souffle dans la syrinx ; les Mimalloneïdes frappent des tambours, les Ménades jettent des fleurs, les Bacchantes tournoient, la tête en arrière, les cheveux répandus.

DIANE, la tunique retroussée, sort du bois avec ses nymphes.

Au fond d'une caverne, VULCAIN bat le fer entre les Cabires ; çà et là les vieux Fleuves, accoudés sur des pierres vertes, épanchent leurs urnes ; les Muses debout chantent dans les vallons.

Les Heures, de taille égale, se tiennent par la main ; et MERCURE est posé obliquement sur un arc-en-ciel, avec son caducée, ses talonnières et son pétase.

Mais, en haut de l'escalier des Dieux, parmi des nuages doux comme des plumes et dont les volutes en tournant laissent tomber des roses, VÉNUS ANADYOMÈNE se regarde dans un miroir ; ses prunelles glissent langoureusement sous ses paupières un peu lourdes.

Elle a de grands cheveux blonds qui se déroulent sur ses épaules, les seins petits, la taille mince, les hanches évasées comme le galbe des lyres, les cuisses toutes rondes, des fossettes autour des genoux et les pieds délicats ; non loin de sa bouche un papillon voltige. La splendeur de son corps fait autour d'elle un halo de nacre brillante ; et tout le reste de l'Olympe est baigné dans une aube vermeille, qui gagne insensiblement les hauteurs du ciel bleu.

ANTOINE

« Ah ! ma poitrine se dilate. Une joie que je ne connaissais pas me descend jusqu'au fond de l'âme ! Comme c'est beau ! comme c'est beau ! »

HILARION

« Ils se penchaient du haut des nuages pour conduire les épées ; on les rencontrait au bord des chemins, on les possédait dans sa maison ; — et cette familiarité divinisait la vie.

» Elle n'avait pour but que d'être libre et belle. Les vêtements larges facilitaient la noblesse des attitudes. La voix de l'orateur, exercée par la mer, battait à flots sonores les portiques de marbre. L'éphèbe, frotté d'huile, luttait tout nu en plein soleil. L'action la plus religieuse était d'exposer des formes pures.

» Et ces hommes respectaient les épouses, les vieillards, les suppliants. Derrière le temple d'Hercule, il y avait un autel à la Pitié.

» On immolait des victimes avec des fleurs autour des doigts. Le souvenir même se trouvait exempt de la pourriture des morts. Il n'en restait qu'un peu de cendres. L'âme, mêlée à l'éther sans bornes, était partie vers les Dieux ! »

Se penchant à l'oreille d'Antoine :

« Et ils vivent toujours ! L'empereur Constantin adore Apollon. Tu retrouveras la Trinité dans les mystères de Samothrace, le baptême chez Isis, la rédemption chez Mithra, le martyr d'un Dieu aux fêtes de Bacchus. Proserpine est la Vierge !... Aristée, Jésus ! »

ANTOINE

reste les yeux baissés ; puis tout à coup il répète le symbole de Jérusalem, — comme il s'en souvient, — en poussant à chaque phrase un long soupir :

« Je crois en un seul Dieu, le Père, — et en un seul Seigneur, Jésus-Christ, — fils premier-né de Dieu, — qui s'est incarné et fait homme, — qui a été crucifié, — et enseveli, — qui est monté au ciel, — qui viendra pour juger les vivants et les morts, — dont le royaume n'aura pas de fin ; — et à un seul Saint-Esprit, — et à un seul baptême de repentance, — et à une seule sainte Église catholique, — et à la résurrection de la chair, — et à la vie éternelle ! »

Aussitôt la croix grandit, et perçant les nuages elle projette une ombre sur le ciel des Dieux.

Tous pâlissent. L'Olympe a remué.

Antoine distingue contre sa base, à demi perdus dans les cavernes, ou soutenant les pierres de leurs épaules, de vastes corps enchaînés. Ce sont les Titans, les Géants, les Hécatonchyres, les Cyclopes.

UNE VOIX

s'élève, indistincte et formidable, — comme la rumeur des flots, comme le bruit des bois sous la tempête, comme le mugissement du vent dans les précipices :

« Nous savions cela, nous autres ! Les Dieux doivent finir. Uranus fut mutilé par Saturne, Saturne par Jupiter. Il sera lui-même anéanti. Chacun son tour ; c'est le destin ! »

Et peu à peu, ils s'enfoncent dans la montagne, disparaissent.

Cependant les tuiles du palais d'or s'envolent.

JUPITER

est descendu de son trône. Le tonnerre, à ses pieds, fume comme un tison près de s'éteindre ; — et l'aigle, allongeant le cou, ramasse avec son bec ses plumes qui tombent.

« Je ne suis donc plus le maître des choses, très bon, très grand, dieu des phratries et des peuples grecs, aïeul de tous les rois, Agamemnon du ciel !

» Aigle des apothéoses, quel souffle de l'Erèbe t'a repoussé jusqu'à moi ? ou, t'envolant du champ de Mars, m'apportes-tu l'âme du dernier des empereurs ?

» Je ne veux plus de celles des hommes ! Que la Terre les garde, et qu'ils s'agitent au niveau de sa bassesse. Ils ont maintenant des cœurs d'esclaves, oublient les injures, les ancêtres, le serment ; et partout triomphent la sottise des foules, la médiocrité de l'individu, la hideur des races ! »

Sa respiration lui soulève les côtes à les briser, et il tord ses poings. Hébé en pleurs lui présente une coupe. Il la saisit.

« Non ! non ! Tant qu'il y aura, n'importe où, une tête

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

enfermant la pensée, qui haïsse le désordre et conçoive la Loi, l'esprit de Jupiter vivra! »

Mais la coupe est vide.
Il la penche lentement sur l'ongle de son doigt.

« Plus une goutte ! Quand l'ambroisie défaille, les Immortels s'en vont ! »

Elle glisse dans ses mains ; et il s'appuie contre une colonne, se sentant mourir.

MINERVE

n'a plus sa lance; et des corbeaux, qui nichaient dans les sculptures de la frise, tournent autour d'elle, mordent son casque.

« Laissez-moi voir si mes vaisseaux, fendant la mer brillante, sont revenus dans mes trois ports, pourquoi les campagnes se trouvent désertes ; et ce que font maintenant les filles d'Athènes.

» Au mois d'Hécatombéon, mon peuple entier se portait vers moi, conduit par ses magistrats et par ses prêtres. Puis s'avançaient en robes blanches avec des chitons d'or, les longues files des vierges tenant des coupes, des corbeilles, des parasols ; puis les trois cents bœufs du sacrifice, des vieillards agitant des rameaux verts, des soldats entrechoquant leurs armures, des éphèbes chantant des hymnes, des joueurs de flûte, des joueurs de lyre, des rhapsodes, des danseuses ; — enfin, au mât d'une trirème marchant sur des roues, mon grand voile brodé par des vierges, qu'on avait nourries pendant un an d'une façon particulière ; et quand il s'était montré dans toutes les rues, toutes les places et devant tous les temples, au milieu du cortége psalmodiant toujours, il montait pas à pas la colline de l'Acropole, frôlait les Propylées, et entrait au Parthénon.

» Mais un trouble me saisit, moi, l'industrieuse ! Comment, comment, pas une idée ! Voilà que je tremble plus qu'une femme. »

Elle aperçoit une ruine derrière elle, pousse un cri, et frappée au front, tombe par terre à la renverse.

NEPTUNE

« Mon trident ne soulève plus de tempêtes. Les monstres qui faisaient peur sont pourris au fond des eaux.

« Amphitrite, dont les pieds blancs couraient sur l'écume, les vertes Néréides qu'on distinguait à l'horizon, les Syrènes écailleuses arrêtant les navires pour conter des histoires, et les vieux Tritons qui soufflaient dans les coquillages, tout est mort ! La gaieté de la mer a disparu !

» Je n'y survivrai pas ! Que le vaste Océan me recouvre !

Il s'évanouit dans l'azur. »

VÉNUS

violacée par le froid, grelotte.

« Je faisais avec ma ceinture tout l'horizon de l'Hellénie.

» Ses champs brillaient des roses de mes joues, ses rivages étaient découpés d'après la forme de mes lèvres ; et ses montagnes, plus blanches que mes colombes, palpitaient sous la main des statuaires. On retrouvait mon âme dans l'ordonnance des fêtes, l'arrangement des coiffures, le dialogue des philosophes, la constitution des républiques. Mais j'ai trop chéri les hommes ! C'est l'amour qui m'a déshonorée ! »

Elle se renverse en pleurant.

« Le monde est abominable. L'air manque à ma poitrine !

» O Mercure, inventeur de la lyre et conducteur des âmes, emporte-moi ! »

Elle met un doigt sur sa bouche, et, décrivant une immense parabole, tombe dans l'abîme.

On n'y voit plus. Les ténèbres sont complètes.

Gustave FLAUBERT.

REVUE DES MAGASINS

Le corset et la tournure-jupon sont aujourd'hui plus que jamais les côtés les plus essentiels de la toilette d'une femme élégante. Impossible d'avoir la taille cambrée, élancée et mince, que la mode exige de nos jours, sans le secours d'un corset bien établi. Les grâces d'un costume ne sont vraiment mises en évidence que si le jupon-tournure est conditionné avec le goût et l'intelligence voulus.

Les corsets et les jupons-tournures de la maison DE PLUMENT sont admirablement conditionnés dans le sens indiqué ; si vous voulez être bien faite, madame, adressez-vous rue Vivienne, 33. Choisissez, le *corset Élise*, le *corset Sultane*, le *corset-cage*, etc, vous vous en trouverez également bien. Votre corps, emprisonné dans ces gracieux moules, prendra les proportions les plus élégantes.

Parmi les nombreux modèles de tournures et de jupons, signalons surtout le *Frou-frou*, le jupon *Papillon* et le jupon *Royal* ; en les nommant, nous aurons désigné la dernière expression du goût pour ce qui concerne les objets intimes de l'habillement, suppléments indispensables pour faire valoir la toilette d'une femme élégante.

La *Ville de Lyon* nous prépare les plus jolies surprises pour la saison prochaine ; nous n'avons qu'à bien nous tenir, mesdames, si nous voulons être raisonnables ! Mais qui le serait, dites-moi, à la vue de choses aussi séduisantes ? Il est impossible de voir une plus grande variété d'articles de tous genres, nouveautés élégantes et gracieuses, qui achèvent de composer l'ensemble d'une toilette en lui donnant le charme qu'elle n'aurait pas sans cela !

Les rubans de Saint-Etienne, produits exclusifs de la *Ville de Lyon*, sont fort bien représentés, 6, rue de la Chaussée d'Antin ; depuis l'uni simple dans toutes les nuances, de l'éclat le plus vif aux reflets les plus doux, jusqu'aux façonnés les plus riches. Le magnifique ruban à grecque double face, pour ceinture et nœuds de cravate et de cheveux, est toujours fort à la mode, c'est la grande nouveauté de la saison.

N'oublions pas de mentionner les cravates en tissu Pénélope, aux nuances diaphanes, garnies de valenciennes, et les madras pour chapeaux et coiffures du matin.

Le salon de modes de la *Ville de Lyon* ne laisse rien à désirer ; la maison ne néglige rien sous ce rapport et l'on est sûr d'y trouver une collection de gracieux modèles, aux conditions les plus avantageuses.

Inutile de rappeler que son comptoir de gants est un des plus connus de Paris : la plupart des femmes du monde savent à quoi s'en tenir là-dessus. Le gant long, à 7 et 9 boutons, en fil d'Ecosse, est très en vogue pour les voyages.

SPÉCIALITÉS

Pour beaucoup de personnes il est démontré que la vraie, la seule beauté est celle de la peau.

Or la peau a deux grands ennemis : l'air et l'eau. Rien n'est plus dangereux que le contact de l'air sur la peau mouillée. De là, une presque nécessité de se servir de corps gras, tels que : glycérines, cold-cream, etc., dont les pores s'imbibent doucement et qui entretiennent le tissu dermal dans un état de santé et de beauté parfaites.

La *crème de beauté* est classée parmi les compositions les plus salutaires et les plus efficaces sous le rapport indiqué, et les médecins en recommandent l'usage.

Elle donne au teint un éclat velouté d'un charme exquis et son action hygiénique et rafraîchissante fait disparaître les rides, calme l'irritation, prévient ou guérit toutes les taches, rougeurs, boutons, etc., dont l'effet est si nuisible à la beauté.

En joignant à l'usage de la *crème de beauté*, l'emploi de la poudre au *lys de Cachemyr*, on acquiert une fraîcheur de teint et un éclat incomparables. — Rotonde du Grand hôtel, boulevard des Capucines, maison Violet.

M. D'A.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT ✲, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

AD. GOUBAUD ET FILS, *Propriétaires-Gérants.*

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les échos des plages et des casinos vont en s'affaiblissant de jour en jour; bientôt il n'en sera plus question. Les touristes, rassasiés d'excursions, fatigués des hôtels garnis, regagnent avec une certaine satisfaction leurs foyers domestiques, et Paris, peu à peu, reprend ses droits et ses habitudes.

Du reste, voilà que les théâtres ont à peu près tous rouvert leurs portes, les courses d'automne prennent rang, les expositions artistiques et industrielles se multiplient.

L'exposition actuelle des Champs-Élysées, entre autres, est fort intéressante : aussi y va-t-il beaucoup de monde; rien de plus curieux que ces modes rétrospectives, dont je me réserve le plaisir de parler dès que les installations seront complètes. Les Parisiennes — retour des eaux — se donnent rendez-vous au Palais de l'Industrie; c'est un agréable lieu de promenade où l'on est heureux de se retrouver, où l'on flane de la façon la plus intelligente, où l'on observe, tout en racontant ses impressions de voyage et en se faisant part de ses projets de toilettes pour l'avenir.

—

Il faut dire aussi que le mois de septembre est une époque de transition pour les modes : c'est le moment d'inaugurer de nouvelles choses, le *chapeau de demi-saison*, par exemple, qui, pour entrer dans le caractère de l'automne, devrait être composé de feuilles mortes et de raisins ! — On se contente de lui donner un aspect un peu sombre : il faut bien qu'il soit en mesure d'affronter impunément les pluies et les vents; c'est un acheminement aux coiffures d'hiver.

Le *Fra-Diavolo*, — ce gentil chapeau de feutre à calotte pointue, aux ailes relevées, à l'aspect crâne en un mot, porté par Mme la marquise de Caux, à Dieppe, — est le chapeau d'automne le plus *lancé*. Toutes les femmes en sont d'avance *coiffées*! Dieu sait pourtant si ce genre convient à toutes les têtes! N'a pas qui veut la physionomie gracieuse et mutine de celle qui en a fait le succès. Mais ainsi va la vogue, sans raisonnement aucun. Une femme fait-elle sensation avec ceci ou cela? vite, vite, on veut avoir le même succès, et l'on croit l'obtenir en employant des moyens semblables. C'est l'éternelle erreur. Quelle copie a jamais valu l'œuvre originale?

A côté du *Fra-Diavolo*, il y a, pour le moment, de grandes formes en feutre, emboîtant bien la tête, avec de larges bords garnis en-dessous de turbans de soie ou de velours, de ruches en tulle et dentelle, véritables tours de tête, ou encore de plumes de coq toutes pailletées d'acier bruni aux reflets sombres : une nouveauté élégante.

P. N° 221. — Casaque en lingerie.

Les bords du chapeau sont ensuite disposés comme ceci ou cela, cabossés, relevés d'un côté, baissés de l'autre, enfin *pétris* et *tamponnés* selon le goût et le caprice de l'artiste chargée de faire la coiffure. Rien de précis dans la constitution des chapeaux en question.

Il en est pourtant qu'on pourrait décrire, car ils sont d'une simplicité primitive : je tiens ce renseignement d'une modiste en renom. Le chapeau est en feutre bordé de velours; l'un des côtés, un peu en avant, est relevé, puis fixé par une rose naturelle coupée en branche; même répétition derrière; torsade de velours et brides en tulle.

La *fashion* est aux fleurs naturelles pour toutes les coiffures. Mais le moyen de conserver son chapeau dans toute sa fraîcheur? ce n'est pas une jardinière que l'on puisse arroser impunément! Voici le procédé de la modiste, qu'elle-même m'a confié; je suis heureuse, chère lectrice, de vous mettre de moitié dans la confidence. On cueille la fleur adoptée, rose ou reine-marguerite, — ce sont les plus en faveur, — chez la « fabricante de fleurs naturelles ». il y a maintenant une spécialité de fleuristes qui s'intitulent ainsi, et elles n'ont pas tout-à-fait tort, car il est facile de se mépren-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

dre. On m'a mise en présence de la nature et de l'artifice, et je dois déclarer bien franchement que j'ai hésité un moment; il est vraiment impossible d'imiter de façon plus parfaite. Si donc il est facile de se méprendre en touchant les fleurs, combien l'illusion doit-elle être plus complète à distance!

Les brides aux chapeaux maintiennent leur succès; pour l'instant, il n'est question que de barbes en tulle de soie blanche, noire, ou bien mélangée, — c'est-à-dire l'une blanche, l'autre noire.

—

Lingères, ouvrez les oreilles, et vous, aimable lectrice qui n'avez pas le cou long, soyez satisfaite : le col rabattu nous revient! Il est vrai que, monté sur un poignet, il conserve quelque peu les inconvénients du col montant; mais il possède des grâces que son rival n'a jamais eues, quand ce ne serait que l'avantage de ne jamais courir le risque d'être envahi par la cravate qui l'entoure!

Le col *paysan* me plaît particulièrement, roulé sur lui-même, au lieu d'être aplati par le fer; sa toile luisante a, de cette façon, des reflets plus doux à la peau.

Le *madras* est la nouvelle coiffure du matin : son nom suffirait à lui seul pour en donner une idée, si la mode, coquette en tout, ne joignait au foulard à carreaux des broderies anglaises, des guipures épaisses, etc., pour en former un ensemble charmant, comme une *marmotte* d'un nouveau genre, de l'aspect le plus original et en même temps le plus seyant.

Le feston de couleur envahit de plus en plus la lingerie : on en met à tout et partout. Festonnez-vous, mesdames, festonnez-vous !... si vous voulez être au niveau du mouvement élégant!

—

Je ne terminerai pas ma causerie sans glisser ici quelques indiscrétions. On m'avait priée de ne rien dire... mais tant pis! Je ne veux pas faire mentir le proverbe. Les femmes sont bavardes, dit-on ; je le prouverai une fois de plus!

Il faut nous apprêter à voir des élégances inouïes, aussitôt que les salons et l'Opéra auront ouvert leurs portes. La soie et le velours ne suffisent plus au bonheur et à la fortune de nos grands couturiers ; ils veulent mieux que cela : des tissus d'or et d'argent!... Rien n'est plus vrai, et déjà, dans l'ombre et le silence, ils nous préparent des cuirasses — merveilles de précision — qui brilleront comme des soleils au grand feu des lumières!

Peu de femmes pourront supporter une comparaison aussi éclatante, et la beauté la plus accomplie pâlira à côté de son corsage. Quelque mari jaloux doit être l'inventeur de cette cuirasse d'or, qui, au théâtre, garantira sa femme des lorgnettes indiscrètes. Ou bien ne serait-ce pas l'*âge d'or* qu'on voudrait ainsi rétablir? Qui sait! Dans tous les cas, ce ne sera pas un *âge d'or* dont la bourse ait à se féliciter!

Mary d'Auberville.

Description des planches dans le texte.

P. 221.

Casaque d'appartement. — Ce petit vêtement d'intérieur se fait en lingerie ou en cachemire de couleur; il est ajusté derrière, ouvert devant, avec écart du bas. Le dos forme deux petites basques à pointes arrondies, sous lesquelles on a rapporté un large postillon dont les côtés sont joints aux devants. Tous les bords du vêtement sont dentelés et bordés d'un velours ou d'un ruban assorti ou non; un plissé en ruban suit tous les dentelés, excepté ceux du postillon. Le col est formé d'un dentelé montant et d'un plissé abattu. Parements aux manches garnis de même.

G 449.

1. Berthe fichu en gros tulle perlé, fixée au milieu du corsage devant, par une passementerie perlée, terminée par deux glands. Les bords inférieurs sont garnis de franges perlées; par derrière, la berthe est maintenue par un nœud à larges bouts tombants, garnis de franges.

2. Vêtement pouvant servir à la fois de rotonde, de sortie de bal et de tablier. Il est en crêpe de Chine blanc entouré d'une belle broderie blanche terminée par une frange grillée de même couleur. Le tour du cou est encadré d'une ruche en crêpe lisse, fermée devant par un nœud de ruban blanc à longs bouts flottants. Lorsqu'on en fait un tablier, on supprime la collerette et l'on réunit les côtés au milieu derrière sous un large nœud.

3. Veston Dandy en sicilienne noire, ajusté derrière, vague devant. Col d'homme en velours, à coins rabattus; poches en velours, posées sur les pans des basques de derrière, e. nœud de ruban au bas de la taille. Le bas de la manche est ouvert sur le dessus formant coins rabattus; ceux-ci sont fixés par des boutons en passementerie sur une bande de velours posée en-dessous. D'un motif en passementerie perlée qui orne la pointe de l'ouverture s'échappent trois rangs de cordelière qui passent d'un côté à l'autre. Epaulette formée par un motif en passementerie auquel se réunissent des aiguillettes en passementerie et perles.

4. Mantelet burnous, vu par derrière, en drap de fantaisie blanc, le capuchon arabe est garni de glands en laine du Thibet. Frange en même laine, à tête grillée.

5. Veston en velours et faille noirs, ajusté devant avec basque plate fermée jusqu'en bas. Dos monté par trois plis creux formant le milieu et le postillon de la basque ; les bords sont recouverts d'une bande de faille noire. Sur le côté gauche un motif en passementerie avec le crochet de rigueur pour l'en-cas ou le parapluie monstre. Manche moitié plate en velours, et moitié bouillonnée en faille, celle-ci encadrée de passementerie perlée ; le bas se termine en cornet de faille, avec un motif en passementerie perlée sur le dessus. Collerette ruchée en velours, entourée d'une draperie en faille formant, derrière, un nœud à boucles et bouts tombants. Le vêtement est fermé devant par de jolis boutons en passementerie et perles.

6. Mantelet burnous, le même que le n° 4, vu par devant, où il se ferme à la poitrine par un double motif en passementerie avec deux glands.

G. 451.

1. Chapeau de feutre gris à larges bords, garnis en dessous d'une demi-guirlande de roses, posée sur une draperie en velours épinglé gris. Une torsade en velours semblable entoure la calotte, qui de plus est ornée d'une plume naturelle.

2. Cravate en foulard surah bleu électrique, dont les deux bouts flottants, découpés en longues dents, sont couverts de broderie anglaise faite en soie blanche.

3. Chapeau *Angot* en paille noire. Les bords, relevés en diadème, sont couverts de velours noir; une draperie en velours soutient une demi-couronne de boutons de roses du Bengale ; cette draperie continue à suivre le dessous des bords du chapeau, pour se fixer par derrière en formant un large nœud à bouts. La calotte est entourée de velours, et une plume noire la recouvre en arrière.

4. Collerette *Médicis* en foulard surah, couleur rose électrique; un petit plissé en crêpe lisse est cousu sur les bords, et le tout, ruché, est monté sur un roulotté en foulard formant cravate, terminé devant par un nœud entremêlé de plissés.

5. Bonnet-coiffure en tulle de soie, blonde et rubans vert lumière. C'est une fanchon à fond et barbes flottantes, entourés de blondes. Le bord qui touche aux cheveux devant est formé de blondes ruchées très serré, et le tout est garni de tulle, de blondes et de rubans, coquillés ensemble sur le sommet le plus coquettement du monde.

6. Parure, col et manche en toile blanche, à bords et coins rabattus, brodés en noir. Le col, montant derrière, est ouvert en châle par devant. Les manches ont la forme d'un cornet.

Description de la planche coloriée n° 1160 *D.*

1. Chapeau en paille belge marron, à passe relevée d'un côté, garni de larges rubans en faille bleu mode gracieusement noués sur le côté, en formant plusieurs coques à bouts tombants entremêlées de myosotis.

2. Chapeau de paille, genre *Paméla*. La passe, arrondie du bas, forme bavolet ondulé derrière. La calotte est entourée d'une draperie de velours

noir. Nœuds sur le bavolet et sur le côté devant, où ils forment le pied d'une touffe de roses rouges. Une torsade de velours encadre le dessous du chapeau, dont le bord est très relevé devant et orné d'une touffe de roses thé; après quoi la torsade se continue sous le bavolet, en serrant la tête.

3. Chapeau à fond mou, en faille noire, traversé par des barrettes de faille couleur capucine, formant ainsi trois côtes. La passe est bordée de faille capucine et recouverte d'un plissé en faille noire. Draperie en faille souci autour de la calotte et plume de même nuance, avec groupe de roses sur le côté.

4. Gilet en toile d'Asie rayée bleu sur blanc, encadré sur tous les bords d'un ruché coupé en biais et cousu au milieu; petites poches dans le bas; boutons de côté. Ruche *Médicis*, en crêpe lisse blanc, posée à l'intérieur.

5. Col évasé à la *Colin*, en toile batiste, à bords piqués, et sous-manche assortie.

6. Collerette, sans corps de fichu, ruche montante. Cravate en crêpe de Chine rose et dentelles noires.

Description de la planche coloriée n° 1160 *B.*

Substituée à la planche N° 1160 D. pour celles de nos abonnées qui nous en ont adressé la demande.

TOILETTES DE DEMI-SAISON. — 1. Jupon uni en sicilienne noire, monté sans ampleur devant, cousu derrière à plis plats dits à la religieuse. Tunique princesse en cachemire à carreaux noirs et blancs; le dos est garni dans le milieu de trois velours noirs, qui sont clos à la taille par une cascade de coques en faille noire retombant gracieusement sur le relevé de la tunique. Tous les bords de celle-ci sont entourés de velours noir et ceux du bas sont, de plus, garnis d'une broderie anglaise. Petit fichu de guipure noire dans le haut du corsage, formant col derrière, croisé sur la poitrine et fixé à la taille, de chaque côté. — Broderie anglaise ruchée autour du cou et des manches. — Chapeau *Timbale* en feutre gris bordé de velours noir, avec un plissé en crêpe lisse dépassant les bords; garni autour de la calotte d'une écharpe en gaze plissée, fixée de côté sous une touffe de roses et de plumes, d'où elle s'échappe en flottant.

2. Fillette de 14 ans. — Costume en vigogne bleu électrique. Jupon ras-terre entouré de trois volants plissés très fin et dont le dernier est surmonté d'une broderie en laine de même nuance. Corsage à gros plis et ceinture en cuir. Pélerine genre Metternich, en étoffe pareille, maintenue à la taille en-dessous par une ceinture, avec nœud en ruban sur le dessus. Le bord est entouré de franges de laine à grilles, puis surmonté d'une broderie semblable à celle du jupon. — Lingerie plate et festonnée. — Chapeau de feutre, bordé de velours noir, garni de ruban bleu assorti et d'une aigrette noire, posée sur le sommet. Quelques fleurs dessous.

3. Petit garçon de 9 à 10 ans. — Costume en drap gris tourterelle; pantalon court boutonné sur le côté, au genou; blouse ajustée et ceinture assortie, le tout garni de velours noir ainsi que les parements des manches; boutons en velours. — Lingerie en toile unie. — Cravate en faille bleue. — Chapeau de feutre gris avec ruban assorti.

ÉCHOS DE LA MODE

Les collerettes à la Médicis sont bien près d'être reléguées au musée des vieilles modes, et je crois qu'il n'y a pas à le regretter. Ce petit collet, ordinairement de la même couleur que la garniture de la robe, et qui se dresse en demi-cercle derrière la tête, n'a rien de particulièrement seyant pour celle-ci. Il donne de la raideur au port de tête, empêche le libre jeu du cou, — cette faculté dont une femme artiste en matière de grâce peut tirer tant de parti, — et engonce les épaules.

De temps à autre, la France éprouve le besoin de revenir à la collerette, mais heureusement cet accessoire passe vite dans ses bonnes grâces. En dehors du costume de cour, la collerette ne put prendre sous le premier empire, malgré les efforts faits alors pour la ressusciter, et la Restauration s'empressa de la bannir des Tuileries. Plus tard, sous la monarchie de Juillet, on chercha à y revenir, mais la tentative avorta bientôt. Aujourd'hui l'entreprise n'aura pas eu meilleure chance. Quoi qu'on fasse, nous ne deviendrons jamais un peuple collet-monté.

Ce qui redevient très à la mode, en revanche, c'est la dentelle de Malines pour la garniture des costumes de jour. Ce sont les princesses d'Orléans qui ont remis la malines en faveur, la reine Marie-Amélie et Mme Adélaïde leur ayant laissé en ce genre la plus belle et la plus complète collection de dentelles qui se puisse voir.

*
* *

Quelques présents offerts à une jeune mariée à l'occasion de sa fête :

Par son mari, un collier composé de petites feuilles de lierre en émeraude, rattachées les unes aux autres par un diamant entre deux perles fines; devant, la feuille de lierre devient énorme et simule un médaillon, suspendue qu'elle est au collier par un gros diamant.

Par sa belle-mère, une ombrelle de faille bleue, garnie d'effilés plume d'un blanc d'argent; manche d'ivoire sculpté, avec pomme de turquoise à chiffre d'or.

Par son oncle l'amiral, un merveilleux éventail chinois.

Par sa sœur, un bracelet formé de petits camées roses, reliés entre eux par de fines chaînettes d'or.

*
* *

Une nouvelle mode inaugurée à Trouville, dans une soirée intime, est ainsi décrite par la *Vie parisienne :*

Un collier de chien en velours noir, avec le nom de celle qui le porte mêlé au nom de l'heureux mortel qui l'a offert, de telle sorte que les deux noms sont illisibles. Les petits diamants qui les composent étincellent sur le velours noir avec l'éclat irritant d'un mystère qui se montre et ne se pénètre pas.

Quelques-uns de ces colliers ont autour une petite frange de diamants. Mais la plupart s'attachent derrière par une boucle carrée dans laquelle passe le ruban de velours. Boucles d'oreille en ruban de velours avec les initiales de diamant en travers.

Un seul bijoutier fait ces colliers, les varie à l'infini, contourne les lettres avec un art cabalistique et doit à sa discrétion un succès immense. On a absolument refusé de donner son adresse. Il faut être *initié*.

Ces colliers se font aussi en petites pierreries de couleur et petites perles.

V. P.

LES COURSES A DIEPPE

La date du Steeple-chase de Dieppe est la période culminante de la saison de cette reine de nos *watering places*. On y vient de partout, des départements voisins, de Paris, de l'étranger, surtout d'Angleterre.

C'est un panorama ravissant, en effet, que ce champ de courses de la vallée d'Arques! Il est si riant, si varié, que fréquemment l'attention du spectateur non sportif, venu toutefois pour assister aux courses, se détourne du but hippique pour se laisser aller à une contemplation admirative des *scéneries* qu'il a sous les yeux. Les détails du paysage sont infinis : d'un côté, c'est la mer et son profond horizon; d'un autre, c'est le vieux et historique château des falaises; dans l'orientation opposée, c'est la forêt d'Arques et les villages de Martin-l'Eglise et d'Archelles; ce sont enfin les méandres de la rivière d'Arques, les riches prairies qui les accompagnent, etc.

Tout cela, l'autre dimanche, miroitait aux effets d'un ciel admirable de transparence, jour radieux, de ces jours qu'on ne décrit pas, à moins de dire avec Dupaty que ce sont des fêtes données à la terre par le ciel.

Dès le matin, des bateaux à vapeur chargés de voyageurs, de sportsmen venant de l'autre côté de la Manche, entraient dans le port. Ils avaient accepté soixante et quelques lieues de mer pour assister à quelques heures de courses.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'assistance nombreuse se composait de toutes les élégances imaginables : élégances de toute origine, élégances parisiennes, élégances anglaise, américaine, russe, espagnole, cosmopolite, tapageuses, bruyantes, simples, raffinées, exquises, originales, historiées, mirobolantes ; on était étourdi, mais enchanté.

La religion de notre époque étant de croire en soi, on remarquait sur toutes les physionomies de femmes un grand air de contentement qui leur venait de la certitude qu'elles avaient d'être belles ; la plupart confirmant ainsi deux vers heureux d'un poète anglais :

A woman's humour on her looks depends,
More than is dreamt of by admiring friends (*).

C'est qu'il faut savoir que les visiteurs de Dieppe, depuis bien des années, se divisent en deux catégories distinctes. L'une qu'on voit d'habitude aux fêtes du soir du Casino, bals et concerts ; l'autre qu'on n'y voit que très accidentellement aux heures du bain à la lame et aux aubades en plein jour de la terrasse ; le premier est bourgeois, le second aristocratique. Ils ne se mêlent pas, mais ils ne manquent jamais de se rencontrer sur le champ de courses où ils se produisent dans le style et avec les allures qui leur sont propres.

Que de jolies individualités à citer parmi les femmes qui semblaient être venues à cette réunion par droit d'élégance correcte et de fine désinvolture ! Presque toute cette nombreuse assistance, aux tribunes de l'enceinte du pesage, se composait de femmes mises avec goût. C'était d'un ensemble parfait. On ne saurait entreprendre d'en donner la liste ; on ne peut que laisser aux fantaisies de la mémoire le soin de rappeler quelques-uns des plus ravissants souvenirs de cette réunion. Par exemple :

Une jeune personne dans une robe bleu-clair, garnie de broderies anglaises ; corsage et basque très ajustés, double jupe à trois volants coulissés. Chapeau de velours, bleu de teinte similaire à celle de la robe, encadrant de beaux cheveux blonds et un visage au teint blanc et un peu pâle. Toilette calme d'une délicieuse harmonie.

Une autre jeune personne : robe de poult de soie à larges raies noires et blanches, tunique de tulle noir poudroyée de jais ; chapeau blanc et noir, surmonté d'une plume, garni de jais, de dentelles et d'une écharpe blanche. Physionomie exquise de grâce.

On a beaucoup remarqué, au premier rang des tribunes, une jeune femme, parente, dit-on, du prince Soutza, grande et svelte. Elle portait une robe de soie rayée blanc et noir, le chapeau orné de vastes plumes. Elle avait un grand air, beaucoup de fini et d'originalité.

Mme la baronne de Poilly, qu'on pourrait surnommer la Muse des courses, assistait à cette réunion dans une de ces toilettes pour ainsi dire spéciales dont le sentiment ne lui fait jamais défaut. La robe était de toile bleue brodée de blanc, jupe gros bleu, le tablier garni de très petits volants. Le chapeau de paille blanche était bordé de velours noir et drappé d'une écharpe blanche.

Parmi les femmes du monde russe qui ont captivé l'attention des personnes de goût, il faut réserver une place distincte à la très jeune Mme Serge de Spiridoneff, de Moscou. Elle portait une robe princesse, mi-partie soie réséda et soie écossais blanc et réséda, qu iformait gilet et tablier. La polonaise, très ajustée, était accompagnée de grands pans écossais noués par derrière, et tout le costume agrémenté de quarante-huit boutons d'une grande originalité en bois peint, y compris ceux des deux poches du tablier. Le chapeau rappelait le style du chapeau naturel russe : il était en soie écossais gris avec une guirlande de feuilles vertes nacrées répondant au costume. C'était exquis de sveltesse, de grâce juvénile et du *non assuming* (sans prétention) des Anglais.

L'attention n'était pas moins vivement captivée par la vue d'une tournure toute française, celle d'une jeune femme qui portait une robe en crêpe de Chine, couleur tourterelle-clair, garnie de petits volants entrecoupés de petits nœuds de velours marron : élégance calme, sereine, correcte.

Sur l'estrade qui bordait la tribune se trouvait Mme la marquise de Caux, dont la présence a fait sensation. Ce n'était pas seulement à la grande notoriété artistique que s'adressait l'hommage, mais à la jeune femme d'une élégance typique. Sa robe était en linon de couleur tourterelle à côtes fines, ton sur ton ; le corsage ouvert, garni de nœuds bleus. C'était ravissant de ligne et de teinte, mais ce qui donnait un caractère d'idéalité à cette toilette, c'est le chapeau, un chapeau à la *Rubens*, d'une poésie inexprimable : paille et marron doublé de taffetas bleu assorti aux ornements de la robe. Le côté droit de la passe crânement relevé, de manière à laisser apercevoir sous le fond bleu une trilogie de grosses roses *thé*, *rouge* et *blanche*, le tout couronné d'une grande plume bleue encerclant le sommet du chapeau.

Il a paru, ce chapeau, et le voilà à la mode ; toutes les femmes vont s'en emparer. Heureuses celles qui auront le privilège de le porter à la façon de Mme de Caux, mais peu auront cette bonne fortune. Il ne peut être donné qu'à un très petit nombre de femmes de braver l'éclat prestigieux de ce chapeau, qui, nous regrettons de le dire, n'est point une création française. Il a été offert, à Londres, à Mme la marquise de Caux, par Mme la baronne N. de Rothschild, et nous ignorons à quel tour de main habile il doit son origine ; nous dirons seulement qu'on en voit des modèles ou des *à peu près* dans la galerie des merveilleux portraits peints par Landseer.

Eugène CHAPUS.

(*) Oh ! comme il se reflète, ô femme, en ton sourire,
Le bonheur d'être belle et de l'entendre dire ! R. H.

GUERRE AUX FANTOMES

Il nous arrive des plages et villes d'eaux de l'Océan une bonne impression. L'élément féminin commence à renoncer à cette mode du dégraissement, — le mot est du *Sport*, — qui exerce depuis quelques années de si cruels ravages parmi les jolies femmes de Paris ; il se décide à laisser l'eau salée et l'air de la mer lui rendre cet aspect de fraîcheur appétissante qu'il fuyait comme un fléau jadis. C'est fort heureux et il est grand temps qu'on ne soit plus exposé, quittant une femme fraîche et bien portante, à la retrouver huit jours après à l'état de pièce anatomique.

A suivre cette mode de la diaphanéité, on a vu une des plus séduisantes actrices de Paris compromettre sa beauté à un point qui cause chez le spectateur la sensation la plus pénible ; une autre a failli y perdre la vie. Rien n'y fait.

Dans les salons, la maigreur voulue a sévi tous ces derniers hivers à l'état inquiétant parmi les jeunes filles. Elles étaient là tout un escadron de créatures ravissantes de jeunesse et de distinction, luttant de diaphanéité avec les spectres du *Polytechnic-Hall*. A table, elles ne mangeaient point de potage, — comme leurs mères, — sous prétexte que cela rougit le visage et lui ôte ainsi son caractère aristocratique ; point de viande non plus, cela écœurait. Des sucreries et des friandises, voilà seulement leur menu : c'est élégant à manger et cela ne gâte point le teint. Et les mères de famille laissaient faire, et l'on s'étonnait, après cela, du résultat funèbre que donnait l'entrée en ménage de tant de jeunes femmes du *high-life*.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Comment voulez-vous pourtant qu'il en fût autrement? Les années qui précèdent le mariage, chez la jeune fille du monde, sont comme les années de campagne chez les militaires : elles peuvent compter double. Le soin de trouver un mari, en effet, exige pour elles un surcroît de pas et de démarches, partant des fatigues inévitables. Il semblait logique de le compenser par un surcroît de confortable dans la nourriture et l'hygiène. Point : la mode et les préjugés s'y opposaient.

Aujourd'hui, le bon sens et de tristes expériences aidant, il y a tendance à revenir dans le beau monde sur cette mode funeste, et le fait est à signaler pour encourager les unes et décider les autres. A l'air de la mer et des champs, nos jeunes filles reprennent goût à la soupe de leur enfance et redeviennent de grandes demoiselles pour de vrai. Qu'elles persévèrent et elles verront, cet hiver, auprès de leurs danseurs, les bons résultats de leur villégiature ainsi comprise.

Je sais, pour ma part, un groupe de jeunes gens qui, ne voulant pas être veufs au bout d'un an de mariage, étaient bien décidés à organiser une croisade et à mettre hors l'écharpe de M. le maire toutes les jeunes filles fantômes. La diaphanéité disparaissant des salons, leur pacte est déchiré et il reste encore de beaux jours pour les corbeilles de noces.

B. C.

LA VIE PARISIENNE

Il est écrit que les prospectus devront toujours nous faire rire! Il nous en tombe un sous les yeux, où fleurit cette phrase :

« Ayant eu l'honneur d'opérer plusieurs *pieds couronnés*... »

Inutile, n'est-ce pas, de faire remarquer que c'est un pédicure qui parle... ou plutôt qui opère!

*
* *

Une des plus charmantes ballerines de l'Opéra s'est mariée, il y a quelques mois, avec un dentiste de la capitale.

Pour le moment, les deux époux sont aux eaux comme tout le monde ; d'autant mieux reçus que l'épouse est jeune, belle, intelligente, l'époux riche et bien élevé.

Mais quel est l'orchestre qui n'a pas une note discordante?

En apprenant le mariage de l'heureux dentiste, une dame fort écoutée au salon de conversation a fait un mot :

— Le mari est riche, a-t-elle dit, mais c'est une fortune qui *a fait crier bien du monde!*

*
* *

Un mot d'enfant terrible.

— Je ne peux pas ôter les cheveux de ma poupée! s'écrie Mlle Bébé.

— Pourquoi veux-tu les lui enlever? demande le père.

— Pour la coucher.

— Mais on couche avec ses cheveux...

— Les petites filles, oui, mais pas les dames.

*
* *

Le frère de Mlle Bébé n'a pas des idées moins arrêtées sur ce qui distingue les petites personnes des grandes.

Dernièrement, — c'était un jour de pluie, — il était près de son grand-oncle, qui lisait son journal sans lui rien dire. Mons Bébé, impatient et ennuyé, agite ses petites jambes et en frappe la chaise de plus en plus violemment, ce qui attire l'attention de l'oncle, qui lui dit avec humeur :

— Ne peux-tu te tenir tranquille? Vois si je remue mes jambes, moi.

— C'est, répond Bébé en colère, que tes jambes ont soixante ans et que les miennes n'en ont que six.

A. Z.

ÉLÉVATIONS

M. Emmanuel des Essarts a bien voulu nous communiquer la remarquable pièce qu'on va lire. Elle fait partie d'un recueil de poésies, — les *Élévations*, — qui doit paraître le 1er octobre à la librairie Lemerre. Nous reparlerons comme il convient de l'œuvre de ce jeune poète, au talent si sympathique et si élevé.

Robert Hyenne.

AUX JEUNES D'AUTREFOIS

Un seul mot généreux tombé d'une grande âme
Vous soulevait au loin comme une vaste mer.
V. de Laprade.

O mes frères aînés que je n'ai pas connus,
Êtres prédestinés aux drames grandioses,
Dans un âge meilleur superbement venus;

Antiques amoureux des astres et des roses,
Rien ne vous empêchait, par sourde trahison,
De préluder sur terre à vos apothéoses.

Vous pouviez franchement cueillir, dans la saison
Des vingt ans, tout l'amour, toute la poésie,
Pour en faire une étrange et belle floraison.

Libres, vous alternez à votre fantaisie
Entre le sort des rois et le destin de ceux
Qui passent vaguement dans les déserts d'Asie.

Vous suiviez la Fortune et son branle chanceux,
Tantôt laborieux à la mode d'Hercule,
Tantôt à la façon des grands lis paresseux.

Sans craindre comme nous les dards du ridicule,
Vous alliez par les bois, contemplateurs épris
Le l'aurore innocente et du doux crépuscule;

Regards toujours ouverts sur la nature, esprits
Avec tous les rayons échangeant une flamme,
Et réservant à l'or un lyrique mépris;

Dociles au signal d'un long épithalame
Que chantait en avant la rose Illusion,
Cœurs de héros vibrant plus que des cœurs de femme,

Et vous avez aimé, frères... La Passion
Incarnait en vous seul ses saintes harmonies,
Car votre rêve était armé par l'action.

Vous aviez le secret des audaces bénies.
Oser! ne point sentir un doute envahisseur,
Faire bondir son gant au front des tyrannies;

Installer la justice où trônait l'oppresseur,
Et toujours conquérir sur les noirs dangers Celle
Qui nous sera plus douce encor que notre sœur.

Oser! pouvoir semer au vent son escarcelle;
Être aujourd'hui Crésus et Lazare demain,
Sans qu'aucun aiguillon de blâme vous harcèle;

Se dresser sur le monde et sur le genre humain
Avec la lyre, avec la croix, avec l'épée;
Du songe et du réel parachever l'hymen!

Mirages dont notre âme est à jamais trompée.
Mais, jeunes d'autrefois, trouveurs du Saint-Graal,
Votre existence fut cette vaste épopée,

Et vous avez — heureux! — vécu votre idéal!

Emmanuel des Essarts.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 449. — DESCRIPTION PAGE 434.

MODÈLES DE CONFECTIONS

Costumes de Mme Hermantine Du Riez (8, rue Halévy).

Rotonde du Magasin des Elégants (5, boulevard des Italiens).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

G. Gonin A. Leroy imp. r. des Marais 66. Ad. Goubaud et Fils Edrs Paris P. Defrenville 1160 D

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu 92.

Chapeaux de Mme de Bysterweld. Fg. Honoré 5 – Corsets de P. de Plument. Rue Vivienne. 33.

Lingerie du Magasin des Elégants. Bd. des Italiens. 5 – Eau de Cologne des Sultanes. Rue Vivienne. 33.

Eau Gauloise de Mme V. Rolende. r. de Provence 4 – Veloutine Viard. Pl. du Palais Royal. 2.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Son. 30. Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 451. — DESCRIPTION PAGE 434.

MODÈLES DE CHAPEAUX ET LINGERIE

Chapeaux de Mme de Bysterweld (5, rue du faubourg Saint-Honoré).

Lingerie du Magasin des Elégants (5, boulevard des Italiens).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'ÉPAVE

NOUVELLE

III

— Suite et fin. —

La torche s'affaissait toute charbonnée dans la main de Blanche. Les dernières flammes vacillaient, déjà rouges, près de s'évaporer en fumée.

— Oh ! de l'air ! de la lumière ! continua Julien avec un accent convulsif. Cette nuit affreuse s'épaissit autour de nous. Elle absorbe les débris de cette misérable torche.

Blanche rassembla dans sa main les flammèches expirantes avec un héroïque sourire.

— Et, reprit Julien, quand ces cendres enflammées, notre dernier phare, seront éteintes, la nuit nous enveloppera comme un linceuil ; alors il faudra donc mourir !

— Taisez-vous ! interrompit Blanche d'une voix impérieuse. Quel est ce bruit ?

Ils écoutèrent : Blanche, le cœur glacé, une sueur froide sur tous les membres ; Julien avec un visage rayonnant d'espoir. Mais ce n'était pas là un bruit humain. On eût dit que la terre s'ébranlait, se déchirait dans une convulsion sourde et sinistre. Pour bien comprendre cette effroyable secousse, il faudrait avoir vu une avalanche s'écrouler sur une vallée et une trombe crever sur la mer. Tout retomba ensuite dans le silence.

— C'est un éboulement, dit Blanche.

— Un éboulement ! devant nous ou derrière ? demanda l'Épave avec épouvante.

— Devant nous, répondit froidement la jeune fille. C'est un rempart infranchissable, une porte qui nous ferme le chemin. Maintenant nous n'avons pas d'autre parti à prendre que de retourner sur nos pas.

— Il le faut, oui certes, il le faut ! s'écria Julien avec une joie égoïste et farouche.

La dernière flammèche de la torche s'éteignit. Ils marchèrent, guidés uniquement par le peloton de fil, jusqu'au moment où Blanche crut entendre dans le lointain le son de voix humaines.

— Ce sont les pêcheurs, dit-elle en s'arrêtant aussitôt. Ils nous poursuivent. Ce fil leur sert de trace. Nous sommes perdus. Oh ! il vaut mieux mourir ici ensemble...

— Mais la mort dans ces cryptes, c'est un suicide, c'est une agonie lente, atroce, désespérée ! s'écria Julien.

— Mais là-bas, reprit Blanche avec des sanglots, c'est le déshonneur, la honte ! Mais je serai la risée de ces hommes ; mais je ne pourrai implorer le pardon de mon père ! Lui si bon pour moi, il faudra qu'il me maudisse, qu'il me repousse, qu'il me renie ! Cent pas encore et je serai devant Mathurin, devant mon père, devant tous ces hommes de sang. Oh ! jamais, jamais !

— Que dites-vous, malheureuse enfant ? s'écria Julien en saisissant d'une main que la joie rendait tremblante le peloton de fil que Blanche allait abandonner. — Nous sommes sauvés si nous arrivons jusqu'à eux !

— Ce fil leur sert de trace, murmura sourdement la fille d'Ivon. C'est bien.

Alors, éclairée d'une pensée subite, elle devance Julien de dix pas, saisit dans ses mains le fil fatal, le brise avec ses dents et le repousse, au hasard, dans l'obscurité de la galerie, tandis que Julien s'écrie :

— Oui, tu ne t'es pas trompée, Blanche. Ce sont eux. Je n'étoufferai pas dans ce tombeau. Grâce à ce fil qui se tend sous sa main, je suis sûr...

Tout à coup il tressaille, il frissonne.

— Oh ! je suis fou ? ce n'est pas possible !... Mais pourtant je ne me trompe pas : ce fil revient sur nous, il se pelotonne, il est brisé ! Ah ! je ne suis plus sûr que de mourir.

— Oui, nous sommes sûrs de mourir cette fois, reprit Blanche avec exaltation, car les pêcheurs n'oseront s'avancer plus loin dans cette direction sans guide, sans signal. Restons ici, Julien.

— Non, non, s'écria l'Épave avec cette obstination que donne le délire de la peur. Leurs voix s'éloignent. Je veux aller à eux, je ne veux point rester seul ici à attendre la mort.

— Seul ! murmura Blanche ; et pas un mot, pas une pensée pour moi ! O mon Dieu ! Mais, — répliqua-t-elle avec effort, — le seul homme qui connaisse bien les *cryptes*, et dont vous puissiez attendre secours, c'est Mathurin.

— Que m'importe son nom, pourvu qu'il me tire de ce gouffre ?

— Votre rival !

— Ce sera mon sauveur.

— Mon fiancé ! ajouta Blanche d'une voix éteinte par l'indignation.

— Et que me fait cela, s'écria durement Julien, pourvu qu'i fasse encore briller à mes yeux la clarté d'une torche !

Blanche avait résisté à toutes les angoisses de la terreur. Mais, à ce mot cruel, son courage se brisa. Le rêve de sa vie s'évanouissait devant la réalité. Cet homme lui fit horreur. Ce n'était plus là cet Épave noble et malheureux qu'une minute auparavant elle aimait encore. Il était lâche. Elle eut honte de mourir avec lui. Le grossier Mathurin, lui, s'il n'eût pu la sauver, eût su du moins mourir résigné, plutôt que de l'abandonner.

Et comme une femme n'aime jamais un être à qui elle ne peut attribuer une supériorité quelconque, qu'elle ne peut aimer qu'un être grandi à ses yeux par la gloire ou le martyre, le succès ou le malheur, la force ou le courage, Blanche méprisa Julien dès qu'il fut tombé de son piédestal, dès qu'il ne fut plus pour elle qu'un homme ordinaire.

En ce moment, ils crurent voir poindre dans la masse épaisse des ténèbres un vaste crépuscule rougeâtre. Julien alors éprouva un mouvement de joie délirante ; cette lueur incertaine fit battre son cœur avec plus de violence que n'avait jamais fait l'amour. Ses genoux tremblèrent sous lui. Il fut heureux comme un homme arraché de la tombe dans laquelle on l'a enseveli vivant. C'est qu'en effet la mort, dans les cryptes silencieuses, cette mort lente, solennelle, loin du ciel, de la lumière, c'est plus que la mort : c'est le plus effroyable des supplices.

Blanche avait pris, en voyant la joie de l'Épave, une résolution terrible.

— Oui, dit-elle, ce sont eux, ils approchent ; ils n'ont pas perdu la trace. En ne bougeant pas de cette place, vous pouvez espérer...

La lueur grandit ; les voix s'entendaient plus distinctement.

— Oh ! nous sommes sauvés, s'écria Julien avec exaltation.

— Oui, vous êtes sauvé ! répliqua Blanche avec un amer sourire.

— Que voulez-vous dire ? demanda Julien, qui remarqua dans le son de sa voix une expression étrange. La vie nous est rendue à tous deux.

— Vous n'y pensez pas, Julien ! répondit-elle d'une voix douce, mais résolue. Je vais vous quitter, car si ces hommes me rencontraient ici, seule avec vous, je serais déshonorée. Ils ne doivent pas savoir que j'ai fui avec vous. Adieu, Julien.

— Vous ne vous éloignerez pas, Blanche, s'écria l'Épave, qui regardait comme une folie cette décision dont il ne pouvait comprendre l'héroïsme. Si vous me quittez, vous êtes perdue.

Elle ne répondit pas, mais elle lâcha la main du jeune homme.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Blanche! Blanche! dit-il en étendant les bras pour la retenir, mais sans oser faire un pas en arrière.

— Adieu, Julien! répéta-t-elle d'une voix éteinte.

Elle était à dix pas de lui déjà. Elle entrait dans une galerie transversale. Peut-être hésita-t-il un instant dans la pensée qu'il chercherait à la rejoindre; mais les torches s'approchaient. Deux fois encore, il cria: — Blanche! Blanche! — mais en restant immobile. C'en était fait.

Une minute encore s'écoula, et les pêcheurs l'entourèrent.

— L'Épave! s'écria Mathurin; j'en étais sûr... Mais où est Blanche? Qu'as-tu fait de Blanche, misérable? répéta-t-il en secouant violemment le bras de Julien.

— Blanche! murmura ce dernier, qui se souvint bien alors que Mathurin était le fiancé de la jeune fille et qu'il se perdait en lui avouant la vérité; mademoiselle Blanche se serait-elle égarée comme moi dans ces cryptes? Mais je suis seul! Sauvez-moi. Ne m'abandonnez pas.

— Seul, en effet! dit Mathurin après avoir jeté autour de lui des regards inquiets et surpris. Ah! je respire! Tu as peur! ajouta-t-il avec un sourire de mépris en s'adressant à l'Épave. — Eh bien! écoute. Comme tu sais le secret de nos retraites, je ne puis te sauver cette fois qu'à une condition.

— Je consens à tout, interrompit Julien.

— Nous ne pouvons nous fier à ta parole, dit Mathurin sèchement.

— Mais nous pouvons nous fier à celle d'un complice, ajouta Courils avec un sourire sardonique.

Et, se penchant à l'oreille de Mathurin, il lui dit quelques mots à voix basse.

— Écoute, reprit Mathurin. Ce soir, nous avons une cargaison de contrebande à recevoir dans la crique de la Tremblade, et les habits verts nous donneront probablement la chasse. Il faut que tu restes là-bas en vigie jusqu'à l'heure du débarquement, et que tu nous avertisses, par un coup de sifflet, si les gardes-côtes paraissent.

— Je jure de vous avertir fidèlement, dit Julien.

— Viens donc avec nous, compagnon, s'écria Courils en lui serrant la main.

— Et songe que si tu nous trahis, tu es mort! ajouta brusquement Tête-de-Loup.

Ils se mirent en marche et ne s'arrêtèrent que dans une grotte merveilleuse, par laquelle les cryptes s'ouvraient sur la mer. C'était comme un palais idéal. Les chariots des fées semblaient seuls dignes de courir le long de ces parois de rochers, dans lesquelles les cristaux et les plus beaux stalactites brillaient enchâssés. A la clarté des torches, des gerbes de lumière étincelaient de toutes parts, diamantées de toutes les couleurs du prisme. L'Épave ne put retenir un cri de surprise et d'admiration.

— C'est ici que vous veillerez pour nous, lui dit Mathurin.

— Ah! je respire librement dans cette grotte, répliqua Julien. Ce ne sont plus les affreuses ténèbres des cryptes; j'aperçois la voûte azurée du ciel, le rivage de la mer.

Mathurin sourit, tandis que l'Épave contemplait la mer dont les vagues scintillaient encore sous les rayons du soleil et venaient mourir sur le sable rougeâtre de la crique. Cette petite baie, qui s'étendait devant la grotte, était entourée de tous côtés d'énormes rochers, dans lesquels les pêcheurs avaient creusé un petit sentier à pic, presque impraticable pour des pieds moins sûrs que les leurs. Ce fut par ce sentier qu'ils s'éloignèrent après l'avoir indiqué à Julien, pour que ce dernier pût les rejoindre et les avertir si les gardes-côtes arrivaient par mer à la crique.

Ce qui avait mis les pêcheurs sur la trace des fugitifs, c'est que Courils, chargé de veiller au dehors tandis que Mathurin haranguait ses amis chez maitre Kergouët et excitait leurs craintes de trahison de la part de l'Épave, avait cru voir comme deux ombres sortir de la maison du vieux soldat et prendre la direction des cryptes.

Cependant Mathurin, que les réponses de l'Épave n'avaient pas pleinement rassuré au sujet de Blanche, pressa le pas pour revenir à la Tremblade, et laissa derrière lui les autres pêcheurs.

Déjà il approchait de l'entrée du village quand il vit venir droit à lui un homme et une femme. C'était Ivon et Marianne. Le père avait le visage calme, mais pâle comme la mort. Quant aux traits de la mère, ils étaient décomposés par une douleur profonde, et elle semblait avoir peine à se soutenir.

Mathurin, cet homme si rude, ne put s'empêcher de tressaillir en les voyant.

— Mathurin! me ramenez-vous ma fille?

Telle fut la première parole d'Ivon, et sa voix, qu'il essayait de rendre ferme, tremblait.

— Mathurin! avez-vous retrouvé Blanche? murmura la mère avec effort.

Et ses yeux, attachés avec une expression désespérée sur le pêcheur, restèrent secs.

— Blanche! répéta Mathurin, qui craignait de comprendre.

— Eh bien! oui, Blanche, répliqua Ivon brusquement, Blanche, qui a disparu de la maison aujourd'hui. Femme, ne pleure pas! Oui, Mathurin, elle a disparu.

— Seule? demanda le pêcheur en regardant fixement Ivon.

— Ah! vous savez donc tout? s'écria le vieux soldat, tandis que le rouge de l'indignation couvrait sa figure altérée. — Vous savez que cette enfant ingrate que nous avons trop aimée nous a abandonnés sans pitié; vous savez que ce lâche, à qui nous avons laissé la vie et qui a mangé notre pain, s'est cruellement vengé en ravissant à notre affection la malheureuse qui l'avait sauvé. Qu'il ne croie pas m'échapper! Je le poursuivrai partout sans relâche, tant que la mort n'aura pas glacé mes membres.

— Ce n'est pas nécessaire, Ivon, dit froidement Mathurin, car l'Épave est encore dans nos mains.

— Où est-il? où est-il? s'écria Ivon avec une effrayante expression de joie.

— Et Blanche? demanda Marianne, qui venait de sentir l'espoir renaître dans son cœur.

Mais le pêcheur, n'osant répondre à cette question douloureuse, murmura seulement:

— Le damoiseau a menti, il nous a trompés. Il a cru me jouer, mais je vais prendre une revanche terrible. Venez avec moi, Ivon, Marianne. Venez.

Et les entraînant avec lui, il retourna sur ses pas. Quand ils furent arrivés au rocher qui dominait la crique, il s'écria en leur montrant l'ouverture de la grotte avec un accent de triomphe:

— L'Épave est là!

— Ah! je vais donc le revoir face à face! dit le vieux soldat qui voulait descendre aussitôt le sentier conduisant à la crique.

— Vous n'irez pas, Ivon, répliqua Mathurin en le retenant de son bras de fer.

— Qui donc pourrait m'en empêcher?

— Moi! reprit Mathurin d'une voix ferme. Croyez-vous donc que moi aussi, je n'aie pas à me venger de cet homme et que je puisse lui pardonner? Mais il n'est pas digne de mourir de votre main ni de la mienne, Ivon. C'est un lâche! Et puisqu'il a abandonné Blanche, il mourra de la mort à laquelle il a déjà échappé une fois, grâce à elle.

— Que voulez-vous dire, Mathurin?

— Voyez, continua le pêcheur en étendant la main vers la mer, qui commençait à monter en lames plus fortes sur le sable; — cette écume légère qui s'agite déjà au bord de la crique va

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

se changer en vague bouillonnante ; tout à l'heure la mer va couvrir toute la baie : c'est la marée haute qui nous vengera, Ivon !

— La marée ! dit en pâlissant Marianne. Mais, si elle pénètre dans les cryptes, Blanche est perdue.

— Non ! non ! reprit Mathurin, la marée n'inonde pas ces profondeurs, et plus tard nous retrouverons, nous sauverons votre fille. Mais il faut que cet homme meure.

— Pas avant de m'avoir revu, s'écria Ivon en posant son pied sur le sentier à pic.

— Il n'est plus temps ! dit le pêcheur avec une voix sombre.

Déjà la petite baie n'était plus qu'un lac. Flot sur flot, la marée l'avait comblé en quelques instants, et les vagues frémissaient au pied des rochers.

Ce fut au moment où Julien, tout heureux de son salut, songeait à l'avenir et pensait aux moyens d'échapper aux pêcheurs qu'il sentit tout à coup ses pieds baignés par l'eau qui filtrait insensiblement dans la grotte. Il regarda d'abord sans inquiétude : l'eau glissait rapidement, affluait, montait, montait toujours ; cette eau, c'était la mer.

Un moment, il resta interdit, immobile. Puis, comprenant enfin l'effrayante vérité, il voulut sortir de la grotte, gagner le sentier que lui avait indiqué Mathurin ; mais déjà le flot, plus fort que lui, le repoussant, bruissait de plus en plus à ses oreilles. Enfin le vertige de la peur s'empara de lui, et il fit un effort désespéré, parvint à traverser la baie et arriva au bas du rocher. Alors, levant les yeux, il entrevit le petit groupe immobile au sommet. Il s'accrocha des mains aux saillies du granit pour se soulever au-dessus des vagues ; il cria :

— Au secours ! au secours !

— Ne t'ai-je pas déjà fait grâce, misérable ? répondit Ivon. Je suis le père de Blanche !

— Et moi son fiancé ! dit Mathurin, en regardant froidement l'Épave se débattre contre la mort.

Un des bras de Julien retomba inerte le long de son corps. Une sueur froide couvrit son front. Il comprenait qu'il était perdu. Toute sa vie était suspendue au bout de son bras déjà lourd, roide, crispé, qui le soutenait sur cette tombe mouvante. Enfin, jetant vers le ciel bleu et pailleté d'étoiles un regard de désespoir, il aperçut une femme à côté des deux pêcheurs inflexibles ; et, ranimé par une de ces dernières lueurs d'espérance qui ne s'éteignent qu'avec la vie, il lui cria encore :

— Au secours ! au secours !

Mais Marianne ne lui répondit que ces mots terribles :

— Où est ma fille ? qu'as-tu fait de ma fille ?

Le malheureux était condamné, sa main sanglante glissa sur le rocher déjà baigné par la vague. L'eau montait à ses lèvres. Il tomba dans l'abime.

Deux heures après, Mathurin, Ivon et Marianne descendaient seuls au fond des cryptes. Mais, n'étant guidés par aucun indice, forcés d'aller au hasard, troublés par leur inquiétude même, ils ne purent retrouver qu'au bout de deux jours la pauvre jeune fille.

Elle était morte dans une galerie latérale, tenant son chapelet dans les mains et le visage tourné contre la muraille, comme si, par un noble sentiment de pudeur, elle eût voulu étouffer ses derniers cris de douleur et cacher les souffrances et l'agonie qui avait contracté son visage.

— C'est l'*Épave* qui l'a perdue, dit Mathurin, tandis qu'une larme drillait dans ses yeux ; mais du moins elle est bien vengée !

— Non ! non ! répliqua Marianne d'un air sombre, Dieu nous a châtiés dans notre fille. C'est nous qui l'avons tuée, Ivon.

— Oui ! répondit le père d'une voix brisée ; mais Blanche sera notre dernière victime : car, je le jure ici devant Dieu, dussions-nous mourir de faim et de misère, jamais la main d'Ivon le soldat ne s'armera plus de la gaffe des naufrageurs.

Emmanuel GONZALÈS.

LE BŒUF

« Procumbit humi bos ! »

M. L'Éclanché, maître des cérémonies des pompes funèbres de première classe en retraite, et qui dans sa jeunesse avait été un sous-officier distingué du corps des infirmiers militaires, occupait à C..., sur la Grande Place, une maison qui faisait la joie de son propriétaire et l'ornement de la cité.

Cette maison était construite en gros blocs de rocaille, avec des encadrements de coquillages et de madrépores aux fenêtres ; ces fenêtres étaient en plein cintre, partagées par une colonne torse surmontée d'un chapiteau d'ordre toscan ; une grande porte ogivale moyen âge, ornée de niches où se dressait tout un peuple de petites statuettes, donnait accès dans cet étrange et merveilleux édifice, qu'on venait voir de plus de dix lieues à la ronde.

M. L'Éclanché, propriétaire et inventeur de ce monument, était un de ces déclassés à rebours, oserai-je dire, que le sort se plaît à tirer tout à coup d'une condition médiocre pour les guinder inopinément à une hauteur de fortune où le vertige les étourdit complétement et les met dans l'impossibilité absolue de jouir de leur bonheur. M. L'Éclanché, au retour d'un convoi de première classe où il avait répété pour la centième fois avec ce sourire engageant que vous savez : « Messieurs, quand il vous fera plaisir », trouva chez lui un journal qui lui apprenait qu'il venait de gagner cent mille francs à la loterie.

Lorsqu'il se fut relevé de l'effroyable maladie que cette nouvelle lui avait causée, il prit sa retraite et vint s'établir à C., son pays natal, et s'occupa de réaliser les rêves de toute sa vie : et il y en avait beaucoup.

D'abord, M. L'Éclanché, qui, en qualité d'ex-infirmier militaire et d'employé aux Pompes funèbres, n'avait jamais navigué, s'était épris d'une folle passion pour la mer et pour la marine. De plus la fréquentation des malades et des cimetières lui avait inspiré un goût très-vif pour la science et les monuments. Enfin cette vie continuelle de représentation, en habit à la française, en culottes courtes, avec l'épée au côté et le chapeau sous le bras, dans les cérémonies funèbres, lui avait donné une pointe d'ambition : à force de se frotter à des défunts de haut parage, il en était venu à désirer passionnément d'avoir, de son vivant, une place dans ce grand monde dont il ne connaissait que la dernière scène.

En arrivant à C., il résolut donc de se poser en marin, en artiste, en savant, en homme de la haute société. A cet effet, il commença par se construire l'espèce d'aquarium que vous savez, en y encastrant toute espèce d'ornements architecturaux ; puis il fit de son intérieur un véritable musée où il entassa tout ce qu'il put trouver de vieilleries dans le pays. Cela fait, il entreprit d'installer chez lui un appareil d'éclosion pour les poissons, une magnanerie modèle et un système pour faire de la glace. Il eut dans son jardin un rocher à cascades, des jets d'eau avec de petits bonshommes qui se soutenaient au bout ; il entreprit aussi de résoudre le problème de la direction des aérostats, et enfin il lui arrivait parfois de dire :

— Il faudra pourtant bien que je voie un peu à la quadrature du cercle, quand j'aurai le temps !

De tout cela il résultait que la maison de M. L'Eclanché était du haut en bas un véritable fouillis d'objets de toute

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sortes et de toutes formes, où l'on ne pouvait faire un pas sans se heurter ou s'accrocher à quelque objet encombrant ou fragile.

La pièce principale, celle qu'habitait de préférence M. L'Éclanché et qu'il appelait l'*atelier*, était située au second, vis-à-vis de l'arrivée d'un escalier très-large, dont la cage était carrée, avec des paliers à tous les angles. Cet escalier, tout en pierre, ouvrait au fond du vestibule, lequel donnait sur la place par un large perron de trois marches.

Le 17 septembre 1865, à une heure et demie « de relevée », M. L'Éclanché était dans son atelier, occupé à transvaser ou à tourmenter de petits poissons qui venaient d'éclore dans son appareil de pisciculture, lorsqu'un coup violent fut frappé à sa porte. Sans se retourner, incliné qu'il était sur ses poissons, il répondit :

— Entrez !

Un pas extraordinairement lourd retentit ; M. L'Éclanché, croyant avoir affaire à un paysan, et tout occupé de ses poissons, dit au survenant, toujours sans retourner la tête :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Mmmmmhhh !!!...

Un beuglement épouvantable fit trembler toute la maison, et l'infortuné M. L'Eclanché, se retournant, vit devant lui, debout, le mufle allongé jusqu'à le toucher, un bœuf !

Oui, un bœuf ! Trois cents kilogrammes de viande sur pied, avec la peau, le suif, les os, les issues, tout, et plein de vie et de santé ! Un article de boucherie, une pièce de bétail, un immeuble par destination !

Une invraisemblance, une impossibilité, un cauchemar, un épouvantement !

Et M. L'Éclanché porta la main à son front, et ses jambes se dérobèrent sous lui, et il s'affaissa sur une chaise, et ses bras tombèrent le long de son corps, et satête s'inclina sur sa poitrine.

Alors, le bœuf, levant la tête au plafond, se remit à faire :

— Mmmmmhhhh !!!

Puis, baissant la tête, il flaira M. L'Éclanché sous le nez.

Alors, comme si ce souffle redoutable lui avait rendu la vie, M. l'Éclanché se détendit à la manière d'un ressort, et se trouva lancé, le corps à moitié hors de la fenêtre, les bras en croix, et il cria :

— Au secours !

Considérez, je vous prie, avant d'aller plus loin, combien était étrange et digne de sympathie la situation de l'honorable M. L'Éclanché. Certes la vie, comme chacun en est d'accord, est pleine de maux et de misères ; et ce n'etait pas un homme comme M. L'Éclanché, un homme qui avait tant de fois vu la mort de si près, qui aurait pu se faire illusion sur l'instabilité des choses humaines. Mais il y a des évènements, ceux de l'ordre moral, qu'on peut prévoir et dont on peut supporter le poids : tandis qu'il y en a d'autres, ceux de l'ordre phénoménal, auxquels on ne doit pas s'attendre, et qui nous renversent infailliblement sous leur choc imprévu. La chute d'un bœuf vivant au beau milieu d'une chambre, au second étage, au moment où un citoyen laborieux et éclairé se livre à l'étude de la pisciculture, est évidemment et au premier chef un événement de l'ordre phénoménal.

Mais en se précipitant à la fenêtre, M. L'Éclanché vit une autre scène faite pour mettre le comble à son épouvante. La Grande Place (laquelle est très-petite, comme vous savez, et dont les avenues sont fort étroites, les rues de C. n'ayant guère plus de deux mètres de largeur), cette place, dis-je, entièrement bourrée d'un troupeau de bœufs se bousculant, se montant les uns sur les autres et poussant d'affreux beuglements, n'offrait à l'œil qu'une surface houleuse de croupes et d'échines hérissées de cornes et de queues, où l'on voyait surgir et plonger tour à tour la tête et les pattes de devant d'un bœuf à cheval sur la croupe d'un de ses congénères ; celui-là retombait, un autre s'élevait, et pendant ce temps une partie du troupeau, formant tête de colonne, avait envahi le perron de la maison L'Éclanché, et cherchait à en forcer le passage pour pénétrer dans l'escalier à la suite du bœuf qui fait le sujet principal de cette histoire. Deux des toucheurs de bœufs étaient sur le seuil de la porte et faisaient un moulinet héroïque et désespéré pour repousser les assaillants.

A cette vue, M. L'Éclanché perdit subitement la voix et les jambes, et se ployant en deux sur le bord de la fenêtre, la tête en bas et les bras pendants, il y demeura dans l'attitude misérable d'un polichinelle en disponibilité. En même temps apparurent à toutes les fenêtres de la place des créatures de sexe et d'âge variés, qui se penchaient au dehors les bras en croix, les yeux écarquillés, la bouche ouverte, comme des prédicateurs, et qui riaient à tue-tête.

Ce premier tableau dura peu. En quelques minutes tout C. était sur pied et se dirigeait vers la Grande Place. On n'y pouvait pénétrer à cause des bœufs, et des colloques s'étaient engagés entre les gens des fenêtres et les survenants, à l'effet de savoir comment dégager la place, lorsque le marchand de bœufs, qui s'était attardé dans un cabaret du faubourg, arriva sur le lieu du tumulte.

A l'aide de quelques personnes, il ne tarda pas à débrouiller cet écheveau de cornes et de queues, et le troupeau, calmé et remis en ordre, s'écoula par le rue des Pincettes, dégageant la porte de la maison L'Éclanché.

On put alors s'occuper du sauvetage du pauvre monsieur et de la recherche du bœuf égaré.

Pendant qu'un groupe de citoyens sans caractère officiel se livrait à ces délibérations incohérentes et tumultueuses qui sont le préliminaire obligé de toute résolution importante ; pendant qu'un chœur de femmes éplorées se livrait à des lamentations entremêlées de cris aigus, les autorités, prévenues par le tambour de ville, arrivaient de différents côtés. Le maire, le commissaire de police et le capitaine des pompiers parurent d'abord au coin de la rue Saint-Pantaléon ; un autre groupe, composé du juge de paix, du greffier, du premier adjoint et des deux huissiers, s'avança par la rue des Calottes ; enfin, du côté du Minage, on vit déboucher la brigade de gendarmerie, renforcée de deux ou trois fins chasseurs armés de leurs fusils.

Il y a quelque chose de très malheureux à C. : c'est que, depuis que le monde est monde, le maire et le juge de paix ont toujours été à couteaux tirés ; par une conséquence de cette première donnée, le greffier est du parti du maire, et le premier adjoint, du parti du juge de paix ; les huissiers se partagent ; on s'arrache tour à tour les commissaires de police qui se succèdent, et quant aux brigadiers de gendarmerie, instruits par la disgrâce qui a frappé deux ou trois de leurs prédécesseurs, ils gardent la plus stricte neutralité.

Après avoir conféré en *a parte* pendant quelques minutes, les trois groupes se rapprochèrent. Le maire, homme très faible et très craintif de caractère, opina le premier :

— Il faut tout de suite envoyer là-haut des hommes résolus, qui attacheront le bœuf et le feront redescendre.

Le commissaire de police, le greffier, l'huissier Pattenoire et le capitaine de pompiers firent un signe d'assentiment ; le juge de paix, sans dire oui, ne dit pas non. Mais le premier adjoint, voyant qu'on allait s'accorder, se mit immédiatement en travers :

— Vous n'y pensez pas messieurs ! Est-ce que vous croyez que ce bœuf va se laisser attacher ? Et en l'admettant, vous vous imaginez qu'on pourra lui faire descendre l'escalier ?

Cette première objection mit le feu aux poudres. Une discussion animée s'engagea, puis s'aigrit, puis s'envenima, et finalement le premier adjoint en vint à attaquer l'administration du maire, énumérant tous les actes de ce magistrat pour les ridiculiser, ou les flétrir. Le pauvre maire, excellent homme

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

balbutia et se mit à pleurer ; ce que voyant, le capitaine des pompiers, qui était un homme de six pieds, avec de longues moustaches rousses, prit le maire sur son cœur et cria à l'adoint qui s'en allait :

— Vous êtes un polisson !

Ainsi, il ne suffisait pas que l'introduction d'un bœuf dans la maison de M. L'Éclanché eût eu déjà pour effet de saccager l'intérieur et de compromettre la vie d'un homme respectable : de ce second étage, où sa présence était un défi à toutes les convenances sociales, cet animal soufflait la discorde parmi les autorités constituées de tout le canton !...

Cependant le corps de M. Leclanché pendait toujours, inerte, en dehors de la fenêtre.

MÉRYNN.

(La fin au prochain numéro.)

CORRESPONDANCE

Un « officier en retraite et décoré » nous écrit qu'il désirerait savoir où il faut se présenter pour voir la dame dont il est question dans le premier numéro d'août du *Moniteur de la Mode.* »

Nous regrettons vraiment de ne pouvoir satisfaire nous-même notre correspondant et d'être obligé de le renvoyer aux *Petites-Affiches*, confidentes de la dame.

S'il parvient à la découvrir et qu'un mariage s'ensuive, nous nous réjouirons d'avoir contribué à unir la décoration d'un officier en retraite aux quatre-vingt mille francs d'une dame *encore bien* !

A. Z.

REVUE DES MAGASINS

Signalons, comme fin de saison, une magnifique *occasion* de foulards, que le *Comptoir des Indes* met en vente à des conditions vraiment exceptionnelles. Pour l'incroyable prix de 35 francs, on a six mètres de foulard de première qualité, ayant de 85 à 90 cent. de large, c'est-à-dire juste ce qu'il faut pour faire une de ces polonaises-blouses si à la mode aujourd'hui, ou bien un veston et un tablier dernier genre !

Je suis ravie, pour mon compte, d'avoir à vous indiquer, mesdames, une si bonne aubaine, dont vous allez profiter toutes, je n'en doute point, et sans beaucoup tarder, car elle ne se représentera pas de sitôt. C'est le cas ou jamais de se faire une charmante toilette nouvelle, car, le foulard se prêtant admirablement à toutes les combinaisons, on peut tirer de ces coupons de six mètres des effets délicieux. Qui n'a dans ses armoires un jupon uni avec lequel on puisse allier ce demi costume de foulard ?

Dans ces coupons on trouve toutes sortes de dispositions et de teintes : genre uni, à rayures, à bouquets Pompadour, à pois, petits motifs, etc. Le *Comptoir des Indes* envoie *franco* les échantillons à toute personne qui lui en fait la demande, et il expédie également les coupons *franco* contre l'envoi d'un mandat sur la poste, — mode de paiement le plus convenable en cette circonstance. Après de pareilles conditions de vente, la maison ne pourrait encore supporter les frais qu'occasionne toujours un envoi contre remboursement.

Une autre bonne nouvelle que nous devons donner au sujet du *Comptoir des Indes*, c'est qu'il va tenir, pour cet hiver, des étoffes spéciales : 1° le *drap du Thibet*, étoffe fabriquée avec le duvet des chèvres de ce pays ; 2° le *cachemire de l'Inde*, en véritable laine de Kachemyr.

A partir de ce jour, 12 septembre, on peut demander des échantillons en ayant soin de libeller ainsi l'adresse : *Au Comptoir des Indes*, entrepôt général des tissus de l'Inde, 129, boulevard Sébastopol.

— Les nouvelles créations de Mmes BRUNHES et HUNT subissent l'influence de la saison dans laquelle nous entrons : leurs coiffures sentent la feuille morte, c'est-à-dire l'automne. Mais si elles n'ont plus l'aspect triomphant et fleuri des chapeaux printaniers, leur caractère n'en offre pas moins des qualités aussi gracieuses, plus élégantes même.

Ce sont de jolies formes, — genre *Ophélie*, *Angot*, *Directoire*, *Flamand*, etc., — en feutre noir ou de couleur, garnies de soie ou de velours, avec des plumes d'un nouveau genre, couvertes de paillettes d'acier bruni, d'un effet très seyant.

Je citerai, entre autres, un chapeau d'une grande originalité, très prisé par certaines grandes dames parisiennes et d'outre-Manche. C'est le chapeau *Renard pris au piège*. Il est en feutre Bourbon, garni de velours vert-bouteille et d'une plume amazone de couleur naturelle, fixée par une tête de renard « pris au piège » d'une chaînette, qui retient un voile de gaze diamant.

On voit encore, dans l'élégant entresol de la rue Meyerber, 4, quelques gracieuses coiffures de jeunes filles, auxquelles Mmes Brunhes et Hunt savent donner un caractère charmant de simplicité, qui convient aux têtes modestes pour lesquelles on les a créées. Artistes dans leur genre, ces dames ont compris que le chapeau doit s'identifier aux grâces naturelles de chaque personne ; aussi, lorsqu'un modèle est choisi, reçoit-il plus d'une modification. Mmes Brunhes et Hunt ne livrent une coiffure que si elle est en harmonie complète avec le caractère de la physionomie.

— Dans les séries des nombreux produits de la maison PINAUD et MEYER, il faut surtout s'attacher aux parfumeries spécialement préparées aux *violettes de Parme*, dont la douce senteur l'emporte décidément sur celle de l'oppoponax et de l'Ylang-Ylang. Les gens du monde n'en veulent plus d'autres. On y trouve le *savon dulcifié* aux violettes de Parme, la *pommade fluidifiée*, l'eau de toilette aux violettes de Parme, le cold-cream aux *fraises et violettes*, l'essence de violettes pour le mouchoir, les sachets de toutes formes et de tous degrés d'élégance au *bouquet de violettes de Parme*, etc., etc.

Des études expérimentales sur l'organe cutané, faites par des gens compétents, savants et chimistes distingués, ont démontré que les seuls philodermes ou amis de la peau sont : le *lait d'Hébé*, pour les peaux grasses et atoniques ; la *crème-neige*, pour les peaux sèches qui ont perdu leur souplesse ; la *lotion calliderm*ique, pour assainir les peaux farineuses, adoucir et blanchir l'épiderme.

Ces trois produits appartiennent exclusivement à la maison Pinaud et Meyer et sont recouverts de la marque de fabrique : *A la Corbeille fleurie* (30, boulevard des Italiens).

Lorsqu'on s'est servi du lait d'Hébé comme lotion, — la dose est d'une cuillère à café dans un verre d'eau, — la peau acquiert une fermeté, une fraîcheur et un éclat merveilleux.

SPÉCIALITÉS

Paraître volontairement plus âgé qu'on ne l'est me semble une chose insensée, lorsqu'il est si simple de faire autrement. Par un certain sentiment de fausse honte, on ne fait rien pour empêcher la décoloration des cheveux et de la barbe. On veut paraître indifférent, quoiqu'on enrage en son for intérieur ! Et cela, parce qu'on n'ose pas employer une eau de teinture, comme s'il était nécessaire de le crier par dessus les toits !

Heureusement que tout le monde n'est pas du même avis ; à preuve la vogue toujours croissante de l'*Eau Gauloise*. Cette préparation excellente, à base d'arnica et de glycérine, rend vraiment des services signalés à tous ceux qui en font usage : non-seulement elle restitue aux cheveux décolorés leur teinte naturelle, mais elle est extrêmement hygiénique.

Employée comme lotion, l'*Eau Gauloise* fortifie la racine des cheveux, dont elle arrête la chute, et prévient la calvitie. — D'une odeur agréable, elle n'entête pas. Il paraît même que cette eau magique anéantit les névralgies : voilà qui mérite la peine qu'on y prenne garde.

Allons ! monsieur ou madame qui me lisez, ne laissez point croître le cheveu blanc autour de vous, et adressez tous ceux de vos amis dont la tête grisonne chez Mme Vve Rolende (4, rue de Provence).

M. D'A.

Avis important

Nous avons l'honneur de rappeler à nos abonnés que toute lettre concernant le renouvellement d'un abonnement ou un changement d'adresse, et en général toute demande ou réclamation relative au service d'un de nos journaux, doit être accompagnée de la bande portant le nom de l'abonné. Autrement il ne pourrait être tenu compte desdites demandes ou réclamations.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT ✻, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

AD. GOUBAUD ET FILS, *Propriétaires-Gérants.*

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

L'Exposition des Champs-Elysées est maintenant complètement installée et fort intéressante à visiter. On y voit tout ce que l'art appliqué à l'industrie peut produire de plus beau dans tous les genres. Nous avions songé à en donner ici un aperçu, mais nous croyons mieux faire en réservant à cette utile exposition un article spécial.

Les promeneurs qu'on rencontre au Palais des Champs-Elysées sont plus cosmopolites que parisiens, le mois de septembre amenant toujours à Paris une sorte d'invasion composée d'étrangers et de provinciaux. On y rencontre donc des familles en bandes, des Allemands tenant leurs femmes par le petit doigt de la main, des caravanes d'Anglais de toutes grandeurs, à la démarche cadencée ; vous savez si on reconnaît vite ces derniers à leurs allures et surtout à leur habillement. A part quelques élégantes, — il y en a dans tous les pays, — les femmes sont étrangement fagottées ; et vraiment, si les visiteuses étrangères jugent des modes parisiennes par les échantillons qui circulent devant leurs yeux, je les plains du plus profond de mon cœur.

Pour connaître la mode, en ce moment, il faut visiter les ateliers de couture, — non pas un seul, mais plusieurs, — car les couturières ont des opinions bien différentes et des goûts très variés, heureusement !

Il résulte de ce que je vois que le corsage cuirasse lacé derrière, moulant admirablement la taille, est le seul qui atteigne la perfection au point de vue de l'élégance. Mais il est bien gênant, ce gracieux corsage, en ce qu'il rend nécessaire un *service* spécial de jupons, c'est-à-dire qu'on doit faire en sorte de mettre toujours les mêmes jupons lorsqu'on le porte, sous peine de le déformer complètement. N'oublions pas que le corsage *Moyen âge* est littéralement un moule. — Nous venons de lui appliquer sa dernière dénomination ; quelques couturières l'appellent aussi corsage *Marguerite*. — En laçant ce corsage, on arrive à le rendre plus collant et à mieux rendre l'idée conçue ; mais aussi le corps est bien serré et emprisonné là-dedans ! « Cuirasse » est décidément bien le nom qui lui convient le mieux. Pourvu que les femmes n'exagèrent pas la chose et ne veuillent pas revenir aux tailles de guêpes !

Le lacet de laine noire ou de couleur, zébrant les corsages et les tabliers, est passé à l'état de succès définitif. Voilà une fantaisie favorable aux femmes économes; ce sera, en effet, un bon moyen de rafraîchir une robe ou un vêtement quelconque.

La *polonaise* a recommencé une nouvelle existence : elle était détrônée, il y a un mois ; la voici presque souveraine aujourd'hui. Ce qui l'a si bien remise en faveur, c'est la mode des tissus épais, voire un peu grossiers, et qui ne sont supportables qu'à la condition d'être employés sobrement. On donne aux nouvelles polonaises la forme princesse un peu vague, les devants se croisant par deux rangées de boutons de fantaisie. Quant au relevage, il s'exécute simplement par un croisement de lacets et de boutons fixés au bas de la taille derrière.

En vue de l'hiver très rigoureux qui nous est prédit, certaines maisons de confiance préparent des vêtements de circonstance. Ce sont de longs paletots (forme sac) en drap bourru, qui enveloppent la femme en entier; on est vraiment fort à l'aise et chaudement sous le paletot russe, et les belles frileuses qui le doubleraient de fourrure pourraient impunément traverser la Sibérie !

P. N° 224. — Chapeau Duchesse.

Modèle de Mmes Brunhes et Hunt (rue Meyerbeer, 4).

Voici deux toilettes portant une marque de fabrique sérieuse:

La première est en vigogne grise. Le jupon à traîne est monté par le triple pli, genre Bulgare, auquel on a donné le nom de Watteau ; le bas est entouré de plissés très fins. Large tablier découpé dans le bas en dents crénelées, c'est-à-dire carrées.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

bordées d'un lacet de teinte plus accentuée ; ce tablier est fixé par une réunion de plis près du triple pli du jupon. Corsage cuirasse lacé derrière, par conséquent très collant, rayé de lacets assortis au précédent. Manches unies, terminées par un coquillé mélangé de ruban.

La seconde toilette est en drap bleu foncé. Jupon à traîne, orné de deux volants en faille plus claire, plissée très finement. Le tablier, de rigueur, est divisé en trois parties, simulant trois tabliers indépendants ; elles sont reliées l'une à l'autre par des cordons placés en-dessous, et chaque bord est garni de franges en laine bleu clair, assortie à la faille. — Ces franges d'un nouvel aspect rappellent, par leur tête grillée et leurs longs brins noués régulièrement, les anciennes franges de rideaux. — Le corsage est simplement garni d'un col d'homme et de revers en faille pareille aux plissés ; les manches ont un double cornet coupé par une draperie en faille, nouée sur le dessus. Un vêtement sans manches, à devants flottants et longs, arrondis dans le bas, complète, par sa garniture de franges pareilles à celles du tablier, l'aspect de la toilette.

Les magasins dressent en ce moment toutes leurs batteries, mettant en avant leur arsenal de séductions le plus complet; on peut les visiter : ils sont en mesure de répondre aux exigences. Les nouvelles étoffes sont nombreuses et fort belles, en soie, velours, *fantaisie* ; et Dieu sait la variété que comporte cette dernière catégorie ! Je ne dirai rien des lainages aujourd'hui, me réservant le soin d'étudier à fond cette question importante, pour en tirer à votre profit, mesdames, une conclusion pratique.

Quant aux soieries, je donnerai tout de suite mon impression: je les trouve trop riches ! C'est avec un certain sentiment de tristesse que j'ai examiné ces belles étoffes lamées soie et or, soie et argent ; ces lampas et ces brochés magnifiques ; ces velours frappés de dessins satinés ; ces pékins et carreaux en velours et soie ; etc. Que de folies on va faire, grâce à tout cela ! Et que nous voilà loin encore une fois de la renaissance de Sainte-Mousseline !

MARY D'AUBERVILLE.

Description des planches dans le texte.

P. N° 224.

CHAPEAU *Duchesse*. — Cet élégant chapeau est en tulle noir perlé de jais, posé sur fond de satin. Sous la passe relevée, bordée de satin, se trouve une draperie de même étoffe, avec nœud en gaze diamant, fixé par un papillon aux ailes brillantes. De cet endroit et comme pour continuer la même garniture, part un *froufrou* de gaze fixé par une plume blanche, — genre amazone, — lequel recouvre la calotte et va se perdre derrière sous le bavolet. La calotte est, en outre, entourée d'une torsade de gaze diamant, qui se termine au bavolet. Brides de satin noir nouant derrière. — Pour rendre ce joli chapeau plus gracieux encore, Mmes Brunhes et Hunt ajoutent des brides en tulle de soie blanc, que l'on noue sous le menton ; rien de plus doux et de plus vaporeux.

G. 444.

COSTUMES D'EXCURSION. — 1. Costume en beige ou vigogne de nuance feutre foncé. — Jupon ras-terre, plissé devant par des plis plats, monté à la religieuse derrière par de larges plis creux. Le bas est garni, de distance en distance, de boutons en os assortis, posés en montant sur le bord du pli. — Paletot droit, croisé devant, avec un col d'homme et une double rangée de boutons ; poches, revers aux manches et boutons semblables. — Lingerie en toile de couleur. — Chapeau de voyage, forme *matelot*, en paille anglaise, avec ruban de faille noire. Voile flottant en gaze gros vert.

2. Costume en cheviotte grise. — Jupon ras-terre, entouré de volants bordés à cheval, en tissu écossais rouge et vert. — Tunique blouse à devants flottants, serrés à la taille par une ceinture en cuir. Col marin et revers dans le haut du corsage ; parements aux manches et poches sur les côtés du tablier, avec une bande écossaise sur tous les bords ; celle du bas du jupon est plus large que les autres. — Lingerie plate en toile rayée. — Chapeau de paille, garni de ruban de faille noire et verte, avec une aile d'oiseau posée en aigrette et un voile de gaze noire flottant.

G. 450.

TOILETTES DE VOYAGE. — 1. Jupon ras-terre en taffetas gris feutre, garni d'un volant plissé, surmonté d'un coulissé formant deux têtes Seconde jupe tunique, en foulard noir à semis blancs, sans garniture, fermée devant par des boutons de fantaisie. — Paletot de même étoffe, à devants larges, longs et arrondis, ouvert en châle par un col en taffetas semblable au jupon, avec nœud de ruban de même couleur à longs bouts flottants. Manches en taffetas gris, avec une petite bouffette à l'entournure, terminées dans le bas par un coulissé à deux têtes. — Lingerie ruchée en toile et mousseline à bords festonnés de deux nuances. — Chapeau à fond mou, de même étoffe que le jupon ; ce chapeau, dont les bords sont ruchés, est garni de draperies, de ruches et de fleurs de houx gentiment combinés.

2. Même toilette vue de dos, avec une légère modification de garniture au jupon ; celle-ci est entourée d'un volant peu froncé, garni lui-même d'un petit volant froncé et monté à tête. Le coulissé qui surmonte le volant est semblable à celui de la première toilette. On se rend facilement compte, par la pose de cette figurine, de la forme du dos du paletot, qui est cintré et très ajusté, et dont la basque est plate et courte, si on la compare aux devants. Les bords inférieurs de ce joli vêtement sont ornés de coulissés de même étoffé.

La coupe de ce vêtement est très favorable à l'emploi des étoffes un peu fortes ; ce sera, par conséquent, un paletot d'hiver très agréable à porter avec des manches rondes à parements d'homme. Les garnitures des bords seront en fourrure ou se composeront de lacets de laine perlés ou non.

Description de la planche coloriée n° 1101.

TOILETTES ÉLÉGANTES DE VILLE. — 1. Costume en faille marron et foulard de nuance écru. — Jupon à traîne, en faille marron, plissé dans toute sa hauteur devant ; garni derrière d'un premier volant froncé de 40 c. de haut, puis de cinq petits volants alternés en foulard et faille. Une écharpe en foulard, garnie d'une frange grillée, traverse le jupon en biais, formant le tablier ; son point de départ est le milieu de la ceinture par derrière, d'où le bout de l'écharpe retombe en un nœud, ainsi que le représente la gravure ; pour l'autre extrémité, elle tombe au bas du tablier. — Corsage cuirasse en faille marron ; collerette *Médicis* en pareil, entourée d'un plissé de foulard terminé devant par un nœud. Manches de forme duchesse, en foulard, avec volant et plissé en pareil. — Lingerie en batiste plissée. — Chapeau *Bergeronnette* en feutre gris foncé, bordé de marron, garni en dessous d'une ruche en crêpe lisse blanc, de fleurs assorties au foulard, de ruban marron et de plumes noires posées en panache.

2. Costume en sicilienne grise et sicilienne noire. — Jupon à traîne unie, en sicilienn grise, monté à la ceinture par un large pli creux et plusieurs plis plats posés au milieu. Basquine duchesse, en sicilienne noire, formant jupon tablier avec un pli postillon derrière, s'écartant en éventail sur la robe. Le corsage de la basquine est rayé par des passementeries de jais, et tous les bords de la jupe sont garnis d'une dentelle perlée ; une autre dentelle, posée au milieu devant, simule un second tablier et se continue jusque derrière près de la taille, s'arrêtant au postillon. — Grosse ruche perlée autour du cou. Boutons de jais. Manches Henri III, à bouillons en haut et en bas, en sicilienne grise. Lingerie en mousseline ruchée, et bords festonnés. — Chapeau *matelot*, forme renversée, en feutre gris, garni de velours noir et de roses ; bouquet devant et derrière.

NOTRE GRANDE PRIME

Nous prévenons nos abonnées que nous sommes en mesure de leur offrir, par faveur absolument spéciale et exclusive, la machine à coudre *la Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et Cie, non plus au prix élevé de 250 francs, qui est le prix de vente dans leurs magasins et dépôts, mais moyennant 150 fr., emballage compris. Par suite de cette importante concession, à laquelle nos abonnées seules ont droit, on peut dire que la machine à coudre est réellement mise à la portée de toutes les bourses.

Ajoutons que, pour nos abonnées de Paris qui voudront profiter de cette occasion unique, nous avons obtenu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et Cie à Paris, que deux leçons leur soient gratuitement données. A celles de la province, des instructions complètes seront adressées avec la machine. A toutes, enfin, il sera délivré, pour

cinq ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnées, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs, moyennant laquelle la *Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

Nous pouvons également offrir à nos abonnées, moyennant *40 francs*, emballage compris, la MACHINE A MAIN, dont le prix de vente est de 75 francs. Avec cette machine à un fil et à point de chainette, on peut exécuter tous les travaux de famille. Chaque machine est accompagnée d'un tourne-vis, d'une burette à huile, de deux guides à ourler, d'un guide à soutacher, d'un guide à coudre droit, et d'une instruction illustrée indiquant la manière de s'en servir. Il suffit donc, pour recevoir cette machine tout emballée, de nous adresser la somme de 40 francs en un mandat sur Paris à notre ordre, ou en billets de banque français.

AD. GOUBAUD ET FILS.

ÉCHOS DE LA MODE

Autrefois, la femme portait à la main son mouchoir, son porte-cartes ou sa bourse. Voilà pour la main gauche. La droite tenait l'ombrelle ou l'éventail, et l'on sortait ainsi, les mains embarrassées, n'ayant besoin que de s'incliner pour saluer.

Maintenant qu'en s'abordant on se serre la main, elle doit être libre, et tout ce qui la gêne, elle l'accroche à la ceinture ; en outre, la mode est venue d'y suspendre l'aumônière, l'éventail, le carnet, le porte-monnaie et l'en-tout-cas, plus la châtelaine, la montre, le cachet et le crayon, et les ciseaux, le dé, l'étui, le couteau, la pelotte, le miroir, le mètre, le poinçon, le crochet, l'amulette, etc., avec des chaines plus ou moins longues et des coulants qui retiennent tout cela autour de la femme ; c'est elle le pivot, le clou, le support.

En voyage, elle augmente son petit bagage d'un sac passé au bras et d'une lorgnette en bandoulière. Tous ces objets se balancent, se choquent, font un petit cliquetis, tapent sur la jambe, sur la hanche quand on marche, s'accrochent aux guipures, s'enchevêtrent les unes avec les autres. C'est quelquefois insupportable à débrouiller. Mais la femme, cela l'amuse de porter sur elle tous ces petits bibelots. Elle a encore une bague enchaînée à un porte-bonheur, une aiguillette qui retient son plaid, une ancre qui retient son col, une épée qui retient sa plume, et elle porte au cou et aux oreilles de petits grelots !...

*
* *

Le chapeau anglais à la mode, que la *Vie parisienne* décla e charmant, est de forme pointue, avec un large bord relevé de côté par une large plume. Moitié feutre Louis XIII, moitié chapeau tyrolien.

Avec cela, un paletot gris ayant trois petits collets superposés, des revers aux manches et de grandes poches boutonnées.

Enfin, pour compléter le costume, une longue jupe relevée de côté par une plaque-agrafe.

*
* *

Autre chapeau nouveau et très-joli : le chapeau *faneuse*. Grosse paille paysanne, doublée de velours noir, relevée devant et derrière. La calotte en velours noir, et, roulé autour, un mouchoir de batiste bordé d'une haute valenciennes ; les pans garnis de valenciennes retombant sur un gros nœud de velours, qui pose sur les cheveux. On attache de côté une fleur naturelle, qu'on varie suivant la toilette.

Charmant, ce chapeau, pour accompagner la toilette *laveuse*, franchement Watteau, que portait, l'autre matin, à une partie de campagne, la marquise d'A...

Jupe de foulard Pompadour vert nénuphar, à fleurettes, plissée dans le bas, rayée en large de trois bandes de velours vert foncé ; seconde jupe paysanne, bordée d'une haute bande de velours vert bouteille, relevée carrément, comme font les lavandières quand elles sont à la fontaine. La jupe très en fouillis derrière, et garnie aussi d'une bande de velours. Corsage à immense basques carrées devant, liserées de velours, et parées sur les côtés de trois nœuds vert bouteille ; basque derrière, nouée par un nœud de velours. Le petit mantelet pareil, à plissé autour, et nœuds sur le devant. Naturellement, le chapeau garni de vert. Eventail de satin vert foncé et ébène, pendu à la ceinture par la chaîne d'argent obligée. — Souliers de chevreau noir, à nœuds de velours vert, et boucle carrée de marcassite. Bas de soie blanche semés de roses, avec les coins verts.

Le vrai costume des noces de *Rose et Colas*.

V. P.

REVUE MONDAINE

Paris étant encore en villégiature, ce qu'il y a de mieux à faire pour la chronique, c'est de le suivre à la trace, tantôt sur les galets de la côte normande, tantôt aux sources des Pyrénées. C'est là qu'on trouve les manifestations de la mode et qu'on peut observer les mœurs élégantes.

Aux bals qui se succèdent au bord de la mer comme dans les stations thermales, on peut observer un poétique changement dans la toilette des femmes. Leurs robes du soir ne se font plus, pour ainsi dire, en gaze, en tulle ou en dentelle : elles se font en fleurs, et quelles fleurs ! les plus invraisemblables, les moins portées jusqu'ici. Les géraniums, les tulipes, les cactus, les iris, les rhododendrons, les hortensias, les jacinthes sont les fleurs en vogue. Les femmes n'en décorent pas seulement leurs robes comme garniture, elles s'en revêtent littéralement. Ce ne sont que jardinières ambulantes sous forme de jupes, parterres mouvants sous prétexte de traines. Les corsages sont de véritables massifs et les épaules n'ont plus l'air de sortir d'une robe, mais d'émerger d'une corbeille.

Certes, les fleurs sont l'ornement par excellence, celui qu'a dicté la nature à la toilette féminine : rien ne rehausse mieux qu'elles une robe, si on sait les disposer à point. Pourtant n'en faut-il pas abuser, au point de faire d'un bal une exposition d'horticulture, et c'est un peu ce qui arrive avec la mode qu'on achève d'inaugurer en ce moment aux eaux.

L'hospitalité châtelaine, qui attend l'époque des chasse pour se manifester en province, s'exerce autour de Paris, en ce moment, avec un grand déploiement de luxe et de goût. Il y a déjà eu de charmantes réunions champêtres à Courson, chez la comtesse de Caraman ; à Versailles, chez la comtesse de Montesquiou ; aux Bergeries, à Roquencourt.

Nous en passons, et des plus aristocratiques.

Dans toutes ces belles réceptions, les fleurs jouent un grand rôle pour la décoration de la table. A Beaumesnil, on a fait revivre l'ancien procédé du *sablage*, cher à la vieille hospitalité française et tombé en désuétude depuis la Restauration. Le dernier des sableurs en renom, en effet, s'appelait Jousselin, et était maître-d'hôtel de Louis XVIII. Paysagiste distingué, ses décorations, presque toujours improvisées, ne servaient

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

que pour deux ou trois dîners, et se montraient toujours du goût le plus varié.

Les fleurs ne servent pas seulement à décorer les robes ou les tables ; elles viennent de donner lieu, en Angleterre, à une institution humanitaire. Le comte de Shaftesbury, et quelques membres de l'aristocratie anglaise, persuadés que la culture des fleurs est un des plus sûrs moyens d'inspirer à l'ouvrier l'amour de son intérieur, le goût de le tenir propre, et de l'éloigner, en l'occupant chez lui, des tavernes et des mauvais lieux, ont imaginé de fonder des prix pour l'ornementation florale des fenêtres et des balcons des logis ouvriers.

Le comte de Shaftesbury a distribué lui-même, tout récemment, les médailles et les récompenses aux ouvriers et ouvrières qui ont le mieux mérité, durant l'année, du *window-gardening* ou jardinage des fenêtres. Dans une allocution intéressante, il a fait ressortir le côté moralisateur de l'institution qu'il a créée et indiqué tous les heureux résultats qui en devaient résulter.

N'y aurait-il pas lieu, en France, de donner un pendant à la fondation charmante du comte de Shaftesbury? Retenir l'ouvrier chez lui par le plus doux des passe-temps, lui inspirer le goût de sa demeure par le soin de la parer, et l'éloigner ainsi du cabaret et de ses désolants contacts, c'est là, il me semble, un programme assez séduisant pour tenter une âme française. Aussi je ne doute pas que Paris, à l'imitation de Londres, ne soit doté de l'œuvre du jardinage des fenêtres.

P. de Lucenay.

LA VIE PARISIENNE

La première semaine de septembre nous a fait assister simultanément à la réouverture de plusieurs théâtres et à l'ouverture des premières huîtres. Ces dernières ont débuté à la halle en même temps que le mois ; elles se sont vendues deux francs la douzaine, ce qui pour de simples huîtres est un prix honnête.

Immédiatement les *oysters'houses* établies sur le boulevard à l'instar de Londres ont recommencé leur commerce. Des Normandes et des Bretonnes y représentent le rocher de Cancale et la vieille Armorique.

Inutile de faire remarquer que le fameux juge de La Fontaine n'y ferait guère ses frais. On n'y voit point de plaideurs disposés à se contenter des écailles et à laisser le comestible au magistrat conciliateur.

Du reste, on n'y retrouve pas davantage le luxe de nos ancêtres, qui faisaient dorer les écailles avec un pinceau avant de les servir sur des tables princières.

*
* *

Singulière enseigne !

A la devanture d'un chapelier de la rue Vivienne, on nous dit avoir lu ces mots :

Chapellerie des Montagnes.

Quel est donc ce mystère ?

*
* *

— Monsieur le vétérinaire, vous pouvez me renseigner là-dessus... Je voudrais savoir à quoi l'on reconnaît qu'un chien est enragé.

— Mais, à huit symptômes principaux.

— D'abord ?...

— D'abord, il mord !

— Merci bien... Ça suffit !

*
* *

La semaine dernière a vu commencer le grand travail des almanachs.

Il faut qu'en octobre l'almanach de l'année suivante soit expédié aux libraires des départemements.

Paris en fournit près d'un million, tant sérieux que comiques.

On ne va donc pas tarder à savoir combien il y aura, en 1875, d'éclipses visibles à Paris.

Nous parlons, bien entendu, des éclipses qui se produisent au-dessus de nos têtes ! A. Z

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE

Les journaux, petits et grands, s'occupent beaucoup des excursions du maréchal de Mac-Mahon : cela se comprend, et les reporters font généralement plus mauvaise besogne. Nous y avons gagné, pour notre part, d'apprendre que ce ne sont point les bagages qui doivent gêner dans sa route le Président de la République. Le maréchal n'emporte, en effet, avec lui que le portemanteau d'un sous-lieutenant.

En dehors de son uniforme militaire, l'illustre soldat constatait dernièrement lui-même qu'il n'avait jamais connu qu'une seule forme de vêtement civil : la redingote. « Hiver comme été, ajoutait-il, je m'en tiens là depuis quarante ans, et mon tailleur n'a pas de grands frais d'imagination à faire avec moi. Après la guerre, ayant des rhumatismes, je me suis fait faire, il est vrai, par concession à la maréchale, une robe de chambre de propriétaire ; mais... je ne l'ai jamais mise. Quand mes douleurs me prennent, j'use mes capotes d'officier. »

Nos grands hommes de guerre ont presque tous professé ce dédain du costume civil ; quelques-uns même se signalent, en dehors du service, par des fantaisies de tenue d'une originalité achevée. Le général Bourbaki porte un immuable chapeau gris qui deviendra légendaire ; le maréchal Canrobert exhibe des gilets de drap de fantaisie qui n'ont aucun rapport avec ses autres vêtements, d'où l'effet le plus étrange. Un de ces gilets a été l'une des sensations de la dernière revue de Longchamps.

Le général Changarnier a des vestons du matin, de couleur tendre, que ne désavouerait pas l'élégant le plus raffiné.

Dans le chapitre des fantaisies de tenue civile de nos illustrations militaires, comment oublier la calotte de parfait notaire à broderie et à gland du maréchal Pélissier, et les costumes du matin du maréchal Vaillant, qui le firent prendre une fois pour le maître-queue du ministère par un brave curé de campagne qui venait solliciter une faveur !

Mais tout cela n'est rien encore auprès des excentricités vestimentales du maréchal Clauzel, non-seulement chez lui, mais à la tête des troupes même. En place de l'uniforme brodé, il endossait une petite redingote ordinaire sur laquelle on attachait deux épaulettes minuscules, croisées de bâtons, insigne de sa dignité. Trouvant sans doute la garance trop voyante, il passait le premier pantalon de fantaisie venu, et se chaussait de souliers lacés, à l'un desquels seulement il attachait un éperon. Sa coiffure couronnait dignement cet ensemble. C'était un chapeau rond, dans la bourdaloue duquel il se contentait de passer une cocarde tricolore, afin de lui donner un cachet officiel. Parfois, cependant, il portait un képi, mais un képi de vaudeville, bossué, énorme, invraisemblable, orné de quatre visières, une devant, une derrière, une de chaque côté.

Vous voyez que si l'habit ne fait pas le moine, il ne fait pas non plus le militaire, et que les plus vaillants soldats sont loin souvent d'être les mieux vêtus. L. S.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

THÉATRES

Voici de nouveau les scènes parisiennes en pleine floraison. Les théâtres ont un calendrier à eux : notre automne se changeant pour ces privilégiés en saison printanière, nous allons voir bientôt s'épanouir, au soleil de la rampe, les comédies, les drames et les vaudevilles déposés sur leur sol pendant les mois écoulés. Nul doute que, comme la mauvaise herbe, l'opérette, déjà vivace, n'ait surtout profité du répit pour devenir luxuriante et envahissante.

En attendant les nouveautés, la plupart des théâtres ont commencé leur campagne par un branle-bas de reprises qui feront prendre patience au public. Les provinciaux et les étrangers qui viendront visiter la capitale n'auront, en fait de spectacle, que l'embarras du choix.

Il suffit, pour s'en convaincre, de passer rapidement en revue l'effectif de nos forces.

Opéra. — Dire que *Robert-le-Diable* est monté avec soin, ce n'est que rendre justice à M. Halanzier. L'intelligent directeur a voulu faire débuter sans trop de fracas le brillant lauréat des concours du Conservatoire de cette année, M. Vergnet. Ce dernier s'en est bien trouvé et son début, pour avoir été modeste, n'en a pas moins produit le meilleur effet. On a remarqué le timbre très pur de sa voix, et l'occasion lui viendra avant peu de faire apprécier la puissance d'un organe qu'i conduit de façon très-habile.

Mlle Belval, qui, l'hiver dernier, s'est révélée au Théâtre-Italien dans *Sémiramide*, est décidément acquise à l'Opéra. La façon dont elle a joué le rôle d'Isabelle dans *Robert* prouve encore que M. Halanzier a eu la main heureuse.

Opéra-Comique. — Reprise brillante du *Pardon de Ploërmel*, cette œuvre capitale de Meyerbeer à laquelle on n'a pas assez ménagé les critiques. Pour avoir exercé son génie sur un poème trois fois long, car on ne sait lequel de ses trois actes est le plus vide et le plus ennuyeux, le grand compositeur n'en a pas moins accumulé dans cette partition, en les rehaussant par les mille détails imprévus d'une riche orchestration-nombre de phrases d'un tour original et tant d'effets pittoresques rendus plus saisissants par la magie du style, le coloris et l'originalité du maître.

L'interprétation, sans être à la hauteur de celle dont faisaient partie Faure et Sainte-Foy, a été bonne. MM. Bouhy et Lhérie se sont acquittés de leurs rôles en artistes consommés. Mlles Reine et Chevalier, en chevriers, Mlles Ducasse et Lina Bell, en pâtres, ont complété, avec Mlle Zina Dalti, chargée du personnage de Dinorah, un ensemble qu'on voudrait trouver plus souvent à l'Opéra-Comique.

Variétés. — Ce théâtre est du nombre de ceux qui ont eu à rouvrir leurs portes, et ses artistes sont rentrés en scène dans une œuvre nouvelle.

MM. Delacour et Louis Leroy s'étaient mis en frais d'esprit, si bien que leur pièce, *les Mormons à Paris*, est parvenue à faire rire follement un public qui avait grand besoin d'être désarmé. Le sujet de cette comédie, traitée un peu à la façon du *Chapeau de paille d'Italie*, de joyeuse mémoire, est moins compliqué qu'il ne le paraît ; ceci tient à ce que les scènes les plus bouffonnes dans leur invraisemblance se succèdent sans interruption en ne laissant guère aux spectateurs que le temps de rire. Il s'agit d'un jeune Français, — c'est Grenier, — qui, momentanément et par occasion, s'est fait membre de la secte qui florit sur les bords du Lac Salé, et y a pris cinq femmes. Ce Français, revenu à Paris se marie une fois de plus... à la française ; mais il a compté sans ses cinq délaissées, qui s'empressent de se mettre à ses trousses : tel est le point de départ des tribulations et des embarras inénarrables qu'il subit et dont l'enchaînement remplit le cadre de la pièce.

Autour de Grenier gravitent, en rivalisant de verve, Barron, Mmes Aline Duval et Priston, Mlle Berthe Legrand, et l'on jurerait que tout cela a le diable au corps.

En même temps que les *Mormons*, s'est produit une sorte de vaudeville intitulé : *le Théâtre moral*. C'est une plaidoierie en faveur des pièces qui ne sont pas morales. Il a fallu le talent de Berthelier pour qu'elle ne sombrât point dès le premier soir.

Théatre-Scribe. — Tel est le nouveau titre de l'ex-Athénée, désormais fermé à la musique. Le lyrisme n'y aura plus ses entrées que sous forme de vers, et pour se procurer, en même temps que cette denrée, de bonnes comédies en prose, un prologue de M. Delilia, — écrit sans prétention et on ne peut mieux dit par l'excellente Elise Picard, — a fait appel *aux jeunes*. Puisse le public, qui prononce en dernier ressort, leur donner à tous de longs jours, tissés de soie et d'or !

Pour commencer, on a accueilli avec bienveillance une comédie en un acte de M. Pierre Elzéar, *les Ecoliers d'amour*. C'est un petit roman espagnol rimé avec goût, mais sans grands frais d'imagination.

La pièce de résistance, *le Vignoble de Mme veuve Pichois*, n'est pas irréprochable, mais elle a des qualités qu'on aime à rencontrer : la gaîté et la verve surtout. Par exemple, ce n'est point encore là le théâtre moral qu'on nous fait voir à l'horizon, mais il faut tenir compte à une direction qui se montre intelligente et pleine de bonne volonté, comme celle de M. Noël Martin, des difficultés du début.

Mme Pichois est une belle-mère encore avenante et très légère de cœur ; elle a eu, du vivant de son mari, un commencement d'aventure, resté sans dénoûment. Devenue veuve, elle brûle du désir de donner une suite au roman interrompu, mais la nécessité de se lancer à la recherche de l'inconnu de ses rêves la jette dans un imbroglio inextricable et où les auteurs eux-mêmes, MM. Besson et André Sylvane, ont eu grand'peine à se retrouver.

Mlle Elise Picard, très bien secondée par MM. Péricaud et Mercier, a créé d'une façon remarquable le personnage de cette veuve folâtre. Artiste consommée, habile à conquérir son public et à lui faire partager sa gaîté, elle nous a rappelé le bon temps où on l'applaudissait à l'Odéon, et le grand tort qu'on a eu de l'en laisser partir.

Folies-Marigny. — Ici le succès des *Filles de l'air* n'a fait que croître et embellir. Une bonne part en revient à Mlle Marie Gosselin, qui, après avoir tenu pendant trois ans l'emploi de première danseuse à l'Opéra, est venue prêter au petit théâtre des Champs-Elysées le charme de son gracieux talent.

Robert Hyenne.

MAGIE DU CŒUR

En vérité, parfois je souffre : l'insomnie,
Aux agitations des cauchemars unie,
Me tourne impatient sur mon lit, plein d'ennuis.
Alors l'ange gardien de mes jours, de mes nuits,
Ma mère entre. La paix me revient quand sa bouche
S'entr'ouvre ou que le bout d'un de ses doigts me touche ;
Et l'homme de trente ans bientôt, robuste et fort,
Comme un petit enfant que l'on berce, s'endort.

Paul Collin.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 444. — DESCRIPTION PAGE 446.

COSTUMES D'EXCURSION

Modèles de Mlle Adolphine Kœnig (rue Monsigny, 19).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Jules Davis — A. Leroy, imp.r des Marais, 66 — Ad. Goubaud & Fils Edit.rs Paris — Bonnard

1161

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu, 92

Toilettes de Mme Hse Du Riez, r. Hauteville 3 — Plumes et Fleurs de Perrot Petit & Cie

Ceinture-Régente de Mme De Vertus Sœurs, r. Amboise 12 — Foulards du Comptoir des Indes, Bd Sebastopol 129

Parfums de Pinaud & Meyer, Bd des Italiens 30 — Eau Gauloise de Mme V. Rolande, r. de Provence 4.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON. Ad. Goubaud And. Son 36. Henrietta Street Covent Garden W.C

PLANCHE G. N 450. — DESCRIPTION PAGE 446.

COSTUMES DE VOYAGE

Modèles des Magasins du Printemps (boulevard Haussmann).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE BŒUF

— Suite et fin. —

« *Procumbit humi bos !* »

Que faisait, cependant, l'auteur de tant de maux?

Une fois entré dans la pièce où son apparition avait si justement épouvanté M. L'Éclanché, le pauvre animal se trouva tout interloqué. Son affolement fit place à un sentiment d'inquiétude, qui le ramena par degrés à une immobilité absolue, et il resta quelques minutes planté sur ses quatre jambes, tournant lentement la tête de çà et de là, clignant de ses larges paupières rousses, et ne comprenant plus rien à sa position.

A mesure qu'il examinait le mobilier et le matériel au milieu desquels il se trouvait jeté par la plus étrange des aventures, sa grosse tête s'y perdait, et tous ces objets de forme inquiétante ou bizarre, dont il n'avait jamais vu les analogues dans ce milieu bestial de l'étable et du champ où sa vie s'était passée jusque-là, tous ces objets prenaient à ses yeux les proportions incohérentes du rêve et les perspectives fantastiques où s'égare un cerveau enfiévré. De temps en temps, comme succombant sous le poids de son incertitude, il baissait la tête et il poussait contre le plancher un long *soufflement :*

— Pffff!!!

Puis il relevait sa tête et recommençait à la balancer en clignant des yeux.

Petit à petit cependant un sentiment confus commença de se mettre en branle dans son épaisse et lourde cervelle : le sentiment de l'intrusion, ce sentiment qui fait qu'on se sent déplacé là où on est, sentiment très-vif chez les animaux domestiques en général, et dont on peut observer la manifestation énergique chez le chien qu'une série malencontreuse de démarches inconsidérées a engagé sur une partie du territoire occupé par un jeu de quilles.

On pourrait résumer l'état moral du bœuf en ce peu de mots :

— Je voudrais bien m'en aller !

La situation de notre héros avait cependant quelque chose de relativement avantageux : c'est que personne n'était là pour le troubler, de sorte qu'il pouvait se livrer, dans le silence du cabinet, à tout le calme et à toute la maturité que demandait une aussi grave délibération.

Il délibérait encore, lorsque M. L'Éclanché, qu'un moment d'exposition à l'air frais avait ranimé, se déplia de dessus l'appui de la fenêtre, et, s'étant retourné, vit au milieu de la pièce l'honnête bœuf tellement placide, tellement bon enfant, que le courage rentra dans son cœur. Avec le courage, le croira-t-on? une bouffée d'orgueil monta à la tête de l'ancien maître des cérémonies ; le tabernacle ultime de son cœur s'ouvrit, et la croix de la Légion d'honneur, but secret de toutes ses aspirations, étoile mystérieuse vers laquelle ses yeux ont été incessamment fixés, se mit à lui briller sous le nez et à l'aveugler de ses scintillements magnétiques.

En quelques secondes, et avec la rapidité que la pensée prend dans les situations critiques, M. L'Éclanché se vit combattant le bœuf, le tuant, et, pour récompense de ce trait d'héroïsme, décoré de l'ordre de la Légion d'honneur! Il rédigea même la notice que le *Journal officiel* allait lui consacrer :

« L'Éclanché (*Bonaventure-Épaminondas*), ancien sous-officier du corps des infirmiers militaires, employé supérieur de l'administration des Pompes funèbres en retraite, a fait preuve d'un grand courage en tuant, au péril de sa vie, un bœuf qu'on pouvait supposer enragé ; pisciculteur ingénieux ; travaux étendus sur l'apoplexie séreuse des vers à soie ; services exceptionnels pendant le choléra. Vingt ans de services militaires et civils. »

Et M. L'Éclanché résolut de tuer le bœuf de ses propres mains.

Ainsi cet homme pacifique et craintif, dans l'enivrement d'une ambition insensée, n'hésitait pas à l'idée de tremper ses mains dans le sang! Et ce qu'il y avait de plus douloureux et de bien propre à faire ressortir la noirceur des desseins de M. L'Éclanché, c'est qu'à ce moment le bœuf n'avait pas l'ombre d'une mauvaise pensée, et qu'il n'éprouvait d'autre sentiment que l'ennui d'être dans cette chambre et le désir d'en sortir.

M. L'Éclanché, saisissant une chaise, la leva tout doucement, s'en fit un bouclier, et entreprit de se couler, en longeant la muraille, jusqu'à un trophée d'armes où se trouvaient deux pistolets chargés et un grand sabre de garde national à cheval.

Le bœuf le laissa faire. M. L'Éclanché, sans perdre de vue « sa victime », comme il l'appelait déjà dans son coupable orgueil, décrocha les pistolets et les posa sur une table à la portée de sa main, puis il voulut prendre le sabre, qui lui échappa et fit en tombant un grand fracas.

A ce bruit, le bœuf se ramassa sur lui-même et tourna vers M. L'Éclanché une tête menaçante. A l'aspect de ces cornes redoutables prêtes à le clouer sur le mur, toute l'ambition de M. L'Éclanché s'évanouit comme une vaine fumée, et, renonçant subitement à ses desseins sanguinaires, il se cacha sous la table, qui heureusement était assez large et assez basse pour le garantir, pourvu toutefois que le bœuf ne vînt pas à la renverser.

Mais l'animal s'était arrêté, et, toute réflexion faite, s'était tranquillement couché en travers de l'appartement, formant de son énorme masse un obstacle définitif à l'ouverture de la porte, et, n'ayant plus rien à faire qui pressât pour le moment, il s'était mis à ruminer...

—

Le repas rétrospectif qu'il s'offrait ainsi le remit tout à fait dans son assiette; il envoya les réflexions au diable, et, prenant les moyens de s'arranger vaille que vaille de ce logement improvisé, il regarda de droite et de gauche pour voir s'il n'y aurait pas là quelque chose à se mettre sous la dent. Il se parla absolument comme nous ; il se disait :

— Ma foi, je prendrais volontiers quelque chose.

Un heureux hasard avait placé, dans un coin de l'atelier, une grande manne pleine de feuilles de mûrier destinées à la nourriture des vers à soie « modèles », et que M. L'Éclanché avait fait porter là pour les électriser.

M. L'Éclanché, dans la pénurie où il était de renseignements sur les sciences en général, avait senti l'inutilité de toute tentative pour compléter son instruction, et il s'était contenté d'acheter une machine électrique, convaincu qu'à l'aide de cet instrument il pouvait faire « des découvertes ». Quelles, c'est ce qu'il laissait au hasard le soin de décider, ayant entendu dire que les plus belles découvertes ont été dues au hasard. Partant de là, il s'était attelé à la manivelle de sa machine, et il électrisait tout ce qui lui tombait sous la main, depuis ses petits poissons jusqu'aux paysans adultes. Lorsque la *muscardine* éclata, M. L'Éclanché se persuada que l'électricité devait avoir raison de cette épidémie redoutable, et il se mit à électriser ses vers, les claies où il les élevait, la feuille qu'il leur donnait à manger.

C'est pourquoi il y avait là une manne de feuilles de mûrier.

En l'apercevant, le bœuf se retourna tout à fait, comme quelqu'un qui se dit :

— Voilà mon affaire.

Et s'étant relevé, il s'approcha à pas comptés de la manne, et se mit à brouter la feuille avec toute la sécurité de conscience d'un bon bourgeois qui mange tranquillement ses revenus.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Lorsqu'il fut arrivé au fond du panier, il le renversa d'un coup de tête pour voir s'il n'y oubliait rien ; puis, mis en confiance par cet agréable début, il se dit que dans une maison où l'on mangeait si bien, on devait trouver à boire, et il chercha.

Un petit clapotement doux lui fit tourner la tête vers le coin opposé de l'atelier où, sur un échafaudage léger, se développaient les assises mignonnes d'un appareil d'éclosion. Là, dans une série d'auges en terre cuite étagées en gradins et alimentées par un filet continu d'eau fraîche, les élèves de M. L'Éclanché parcouraient le cycle complet de la vie pisciculturale, depuis la première auge, où l'œuf reposait sur des claies de verre, jusqu'à la dernière, d'où ils sortaient aspirants surnuméraires à la dignité de fretin.

Le bœuf avait soif. Il appuya son large mufle rose sur l'auge la plus basse, et sous l'action de cette formidable machine aspirante, tout le contenu de l'auge, liquide et petits poissons, disparut comme un rêve.

Le bœuf avait encore soif. Il avala de même la seconde auge, puis la troisième, puis la quatrième, puis la cinquième.

Arrivé à la sixième, son mufle toucha les claies de verre sur lesquelles se reposaient les œufs fécondés, espoir des auges inférieures : soit que ce léger obstacle l'eût contrarié, soit que le contact des œufs lui eût chatouillé les naseaux, soit encore, peut-être, qu'il voulût faire comme nous faisons lorsqu'après boire nous nous livrons à quelques actes de dévastation, il donna un coup de tête dans le petit établissement, et l'échafaudage disloqué s'écroula, entraînant les auges qui se brisèrent en mille morceaux.

Le tuyau d'alimentation, dégagé de tout service obligatoire, se mit alors à couler pour son propre plaisir, et après avoir inutilement cherché un lit pour faire un ruisseau, l'eau se dispersa dans toutes les directions en formant des flaques qui s'étendaient de minute eu minute.

M. L'Éclanché, de dessous sa table, assistait au saccagement de ses richesses scientifiques, le cœur déchiré par ce spectacle, mais n'osant souffler, de peur d'attirer l'attention du bœuf.

—

A ce moment, un certain bruit se fit entendre dans l'escalier : c'était le marchand de bœufs qui s'était enfin aperçu de la disparition de son élève et qui revenait le chercher, suivi de deux toucheurs de bœufs munis de cordes et de bâtons ; il monta rapidement, écartant et bousculant les autorités, qui déliberaient encore au bas de l'escalier.

Ils allèrent jusqu'à la porte et ils aperçurent le bœuf debout au milieu de l'atelier, et si calme, qu'ils n'hésitèrent pas à aller à lui.

En les voyant, le bœuf se recula, baissa la tête et fit mine de résister, mais le marchand lui lança un nœud coulant aux cornes, tira dessus, et dit :

— Je le tiens !

Il y avait, sur la table qui servait d'abri à M. L'Éclanché, une bouteille de Leyde chargée d'une forte dose d'électricité : c'était la provision destinée pour préparer la manne de feuilles de mûrier.

Se sentant pris, le bœuf tira sur la corde, courba l'échine et leva la queue ; la queue alla toucher l'armature de la bouteille de Leyde, et une terrible secousse électrique, s'élançant de l'armature à la queue, de la queue au bœuf, du bœuf à la corde et de la corde au marchand, fit sauter le tout à deux pieds de terre.

Les deux bouviers, et à leur suite le marchand, s'enfuirent par l'escalier, poussant des cris affreux et renversant toutes les autorités sur leur passage.

Quant au bœuf, devenu fou de terreur et de rage, il se mit à caracoler, à ruer, à se cabrer, à donner des coups de corne, et après avoir défoncé tous les meubles, pulvérisé tout ce qui était pulvérisable, il s'élança contre la table sous laquelle était M. L'éclanché. Celui-ci, avec le courage du désespoir, put heureusement s'élancer sur le soubassement d'une bibliothèque, et de là sur la corniche de ce meuble, où il se trouva en sûreté.

Cependant la fuite du marchand de bœufs avait achevé de mettre les autorités en désarroi. Tout le monde était sorti dans la rue et on délibérait. De leur côté, le marchand et ses acolytes répandaient la terreur parmi la foule ; on assurait que le bœuf était enragé et que « jamais » il ne sortirait de la maison L'Eclanché.

Il y avait parmi les assistants un nommé Caron dit Tubœuf, boucher de son état, homme de beaucoup de bon sens et de résolution, et de plus doué d'une force herculéenne. Il avait deux fils qui le valaient à tous égards. Il haussa les épaules, et, suivi de ses deux fils qu'il appela, il monta sans rien dire à personne et alla voir ce qui se passait.

Il entra dans l'atelier, prit le bout de la corde du bœuf et alla le donner à ses deux fils. Ceux-ci passèrent la corde dans un des balustres de l'escalier, puis tirèrent jusqu'à ce que la tête du bœuf fût près de la porte. Alors le père rentra dans l'atelier, prit M. L'Eclanché comme il aurait fait d'un enfant, et, le soutenant d'une main par le collet, il lui fit passer la porte, tandis que de l'autre il frappait le bœuf, qui recula sa croupe.

Ceci fait, il descendit avec M. L'Éclanché, et s'approchant des autorités, il leur dit :

— Il n'y a pas d'autre moyen que de tuer ce bœuf.

— Eh bien ! dit vivement le brigadier, nous allons le tuer à coups de fusil !

— Si vous le manquez, il se jette sur vous, se précipite dans l'escalier et tue tout le monde. Si on veut me donner le bœuf pour ma peine, je me charge de tout, et dans deux heures d'ici, il sera coupé en morceaux.

Cette proposition, qui permettait enfin d'entrevoir un terme à cette situation inextricable, fut accueillie avec un enthousiame unanime, et le maire, après avoir consulté du regard les assistants, lui dit :

— Eh bien ! faites-en votre affaire. La commune n'aura rien à vous payer?

— Rien du tout.

— Messieurs, dit le maire, vous êtes témoins.

Et il lui donna la *paumée*, signe du marché couvenu.

Tubœuf alla chercher ses outils et son tablier, et monta.

Ses fils tirèrent la corde, le bœuf tendit le cou et tomba foudroyé d'un seul coup de masse.

Il était mort ! Il payait du dernier supplice un instant d'égarement suivi de quelques heures d'indiscrétion. Et personne ne le regrettait, personne ne versait une larme en son honneur, tandis que dans la maison voisine on s'empressait, on se lamentait autour de M. L'Éclanché, seul auteur de tous ces maux.

Car enfin je suis juste, et je ne peux pas m'empêcher de dire que s'il avait eu soin de tenir sa porte fermée, rien de tout cela ne serait arrivé.

En attendant, le bœuf était mort. On le saigna, on l'écorcha, on le dépeça, et moins d'une heure après, ses morceaux pantelants étaient étalés sur une table, devant la porte de M. L'Éclanché, où Tubœuf avait été autorisé par le maire à vendre l'animal aux enchères.

Vous croyez peut-être que l'histoire finit là ? Non, car voici ce qui arriva :

A peine la vente commencée, le marchand fit paraître l'huissier Pattenoire qui mit opposition à la vente.

Tubœuf en référa au juge de paix, qui se déclara incom-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

pétent, tout en maintenant provisoirement la saisie de la viande, laquelle fut vendue à vil prix, l'argent déposé à la caisse des dépôts et consignations.

Le soir, Tubœuf et ses fils, ayant rencontré le marchand de bœufs et ses deux toucheurs, leur donnèrent une volée; la gendarmerie les arrêta tous les six, les fit coucher au violon, verbalisa, et ils furent condamnés, pour rixe et tapage nocturne, chacun à trois jours d'emprisonnement et quinze francs d'amende.

M. L'Éclanché se mit au lit et fit une longue et douloureuse maladie qui faillit se terminer comme se terminent beaucoup de maladies de cette espèce.

L'adjoint fut révoqué pour avoir dit au maire les impertinences que vous savez.

Quant au procès, il tomba entre les mains de deux excellents avoués, secondés par deux excellents huissiers et assistés de deux excellents avocats. Ce procès dura quatre ans et neuf mois. Tubœuf appela le maire en garantie; le maire appela à son tour M. L'Éclanché en garantie, sous le prétexte qu'il avait eut le tort de ne pas fermer sa porte.

L'Éclanché, qui connaissait son code, répondit par une action reconventionnelle en dommages-intérêts contre le maire, comme n'ayant pas tenu la main à la police des bestiaux. En même temps il mit en cause le marchand de bœufs et ses deux garçons.

A l'audience, on demanda une expertise pour estimer le dégât. Elle fut ordonnée et dura six mois.

Lorsqu'on revint à l'audience, le préfet éleva le conflit, les actes du maire dans cette circonstance ayant été faits en vertu de ses attributions administratives, et échapppant dès lors à la compétence de la juridiction civile.

On plaida. Le tribunal admit l'intervention du préfet et mit le maire hors de cause jusqu'à ce qu'il eût été statué sur le conflit... etc., etc.

Et ainsi de suite pendant quatre ans et neuf mois.

Au bout de ce temps, personne ne comprenant plus rien à l'affaire, un des avoués, homme très honorable et très désintéressé, proposa noblement une transaction, qui fut noblement acceptée par son confrère, homme très honorable et très désintéressé aussi. Tubœuf, le maire, le marchand et M. L'Éclanché eurent à débourser chacun une somme de deux mille francs pour frais et honoraires, puis tout ce monde se serra cordialement la main.

Et ainsi se termina définitivement cette série de catastrophes mémorables qu'un simple bœuf a pu déchaîner sur une cité paisible, et tout cela rien qu'en montant à un second étage.

Pauvre humanité ! que nous sommes donc peu de chose ! Un pépin de raisin dans la gorge, un bœuf dans le cabinet de travail, et nous voilà perdus !

MÉRYNN.

LA CHANTERELLE

Elle vivait à Nogent-sur-Vernisson, gros bourg du Loiret, au temps, déjà bien éloigné de nous, où les diligences et les malles-postes y relayaient. Tous les jours s'arrêtaient sur la place de Nogent, venant de Paris ou y allant, douze diligences et deux malles-postes, confortables berlines à quatre places. Cette route royale, dont le numéro m'échappe, qui traverse Nogent, était l'une des grandes artères menant à Paris. Paris était alors, comme aujourd'hui, le centre pensant et rayonnant vers lequel tout converge, non seulement de France, mais du monde entier.

Le logis de la Chanterelle était au coin de la place et de la rue de la poste aux chevaux.

De ces diligences, traînées par six ou sept vigoureux percherons, les conducteurs étaient de véritables autocrates dans leurs Babels ambulantes. Au complet toute l'année, dès qu'arrivait le mois d'août elles roulaient combles, bien au-delà du nombre légalement autorisé par les droits réunis ou la grande voirie. Les conducteurs, cédant à beaux deniers comptants aux instances des chasseurs impatients d'une ouverture de chasse, les emmenaient en contrebande sous la bâche, pêle-mêle avec des colis et leurs chiens.

Ouvrons ici une parenthèse pour avouer qu'à notre avis, si les voies ferrées transportent plus rapidement et à bien moindres frais que les diligences, elles enlèvent aussi aux voyages l'imprévu et la pittoresque originalité qu'ils avaient lorsque les diligences roulaient. Quels types on saisissait dans la naïveté du réveil ! quels appétits se laissaient surprendre aux stations des repas, dans leur égoïste convoitise ! Et combien de beautés voyageuses pour lesquelles, au moment du départ, la trentaine semblait bien loin dans les perspectives de l'avenir, qui, après le lever de la première aurore, étaient accusées d'avoir franchi la trentaine, ce rocher de Leucade de la beauté, depuis bientôt un lustre !

Les diligences ayant été le promoteur de la fortune de la Chanterelle, nous n'avons pas cru devoir nous abstenir de parler d'elles, pas plus qu'il ne faut omettre d'inscrire à l'actif de leurs splendeurs éteintes le plus désopilant de tous les hauts faits de M. Prudhomme, son voyage dans l'une d'elles.

La mère Chanterelle, fringante cantinière pendant la glorieuse épopée du premier empire, — on l'appelait alors Bellone, — avait, de Naples à Moscou, en passant par Vienne et Berlin, fait admirer dans toutes les capitales son minois crâne et mutin, selon l'occurrence : minois qu'illuminait un provoquant sourire aux blanches dents. Alors sa taille était fine et cambrée; mais, depuis, l'embonpoint était venu, et quel embonpoint ! Légalement unie à Martial, un tambour-maître de la vieille garde, le licenciement de l'armée de la Loire fit tomber la cantinière des hauteurs de l'Odyssée dans le rez-de-chaussée d'un cabaret de Nogent-sur-Vernisson.

C'est en vendant du petit vin clairet aux braconniers qu'elle eut cet éclair de génie de leur acheter à bas prix le gibier dont ils ne savaient le plus souvent comment se défaire sûrement, pour le vendre, elle, un haut prix aux conducteurs de diligences, et bien mieux encore, aux chasseurs maladroits ou nouveinards. L'un deux la baptisa *Chanterelle*. Le sobriquet sembla si judicieusement appliqué, que l'ex-tambour-maître Martial devint aussi le père Chanterelle.

Cette plantureuse partie du Loiret appelée Gâtinais, où coule le Vernisson, est pourvue, ou si nous savons dire, était pourvue au temps déjà bien lointain que nous rappelons, d'une abondance de gibier presque fabuleuse aujourd'hui. Lièvres, perdreaux rouges, perdreaux gris, lapins et bécassines foisonnaient dans ce paradis terrestre des chasseurs et des braconniers aussi, puisqu'ils approvisionnaient si abondamment le charnier de la mère Chanterelle, malgré l'active surveillance des gardes et des gendarmes.

Deux de ces braconniers, Collier pour le gibier à plumes, et Bourgeois pour les lièvres et les lapins, étaient maîtres ès-arts dans l'académie *renardière*. Ils étaient imprenables.

> . . . . . En ce bas monde,
> Rien n'est complet ; à tout il manque quelque chose...

puisque les chasseurs maladroits n'ont point encore érigé une colonne à celle qui fut la providence de leur vanité. Grâce à elle, tous les chasseurs malchanceux passant à Nogent pendant que la diligence relayait ou donnait le temps à ses habitants de se

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

restaurer à l'hôtel du *Puy-de-Dôme*, -- dont la table d'hôte était excellente, ma foi ! — s'approvisionnaient de bourriches artistement assorties, et tenues prêtes par la Chanterelle. C'étaient les conducteurs mêmes qui faisaient son courtage. Elle n'écorchait point trop ceux qui pourtant étaient prêts à tout sacrifier plutôt que de rentrer bredouilles au logis. Chanterelle vendait un beau bouquin de six à sept livres, *tué au fusil*, 3 fr. 50. Au collet, c'était moins cher. Un couple de perdreaux rouges 2 francs, un couple de perdreaux gris, 1 fr. 50. O temps heureux de Cocagne, que tu es loin de nous !...

La mère Chanterelle avait des reparties superbes. Un jour qu'elle débattait le prix d'un lièvre avec un chasseur plus avare que vaniteux, celui-ci la traita de voleuse.

L'indignation redressa si fort la vivandière, que sa taille retrouva sa fière cambrure, et qu'elle jeta au chasseur, de toute sa hauteur de Minerve, cette apostrophe :

— Vous faites bien vite une voleuse, quand *madame* votre mère a mis neuf mois pour faire... un imbécile !

Nous ne pouvons traduire que par « imbécile » l'épithète familière à Chanterelle.

Entre autres aventures, nous nous rappelons celle de Théodose Burette, le savantissime professeur d'histoire au collège Stanislas, l'auteur de la rabelaisienne *Physiologie du fumeur*. Si Burette lisait couramment dans les sombres et caverneuses profondeurs de l'histoire, s'il connaissait les mystères des forêts Carnutes au temps où les druidesses y cherchaient le gui des chênes, s'il vous eût aussi sûrement démontré comment s'y prenaient les Francs pour tuer avec l'épieu l'ours et l'aurock, qu'il vous eût désigné le genou que saint Hubert mit le premier en terre lorsque lui apparut, dans la forêt des Ardennes, le dix-cors à la croix, sapristi ! quel piètre tireur il était, Burette ! Sur vingt pièces qu'il ajustait, il n'en abattait pas cinq.

Lui qui faisait si bon marché de son immense savoir, il mettait toutes ses prétentions aux glorioles de la chasse. Aussi quelle quantité de bourriches composées par Chanterelle il expédiait, lorsqu'arrivait le terme des vacances ! Même en ce temps d'abondance giboyeuse, à la fin de septembre, les perdreaux étaient plus rares et se taisaient plus fuyards, les lièvres aussi se faisaient chercher en plaine, se tenant au gîte dans les vignes, point encore vendangées. Malgré toutes les difficultés, Burette voulait rentrer à Paris en triomphateur, escorté de toutes ses dernières victimes. Mettre au nombre d'elles un faisan et une gigue de chevreuil, c'était sa couronne de Nemrod ! A la tresser, il eût sacrifié toutes les palmes universitaires.

Ce moment du retour à Paris, c'était la vraie moisson de Chanterelle. La physionomie narquoise et tentatrice de sa jeunesse était devenue mutine dans l'ordinaire de la vie. Mais lorsqu'un chasseur dans l'embarras venait lui demander de l'en tirer, tout en contournant la vérité, comme doit savoir le faire tout disciple de saint Hubert, en l'écoutant, la large face de Chanterelle prenait une impénétrabilité de sphinx à faire jeter sa langue aux chats au plus patient déchiffreur d'hiéroglyphes.

La fameuse bourriche que Théodose voulait offrir lui-même était destinée à un ami bien cher, le prince des critiques d'alors, comme il l'était hier encore de ceux du temps présent.

— Mère Chanterelle, dit Burette, il me faut quatre perdreaux, deux lapins et un lièvre.

— Vous les aurez, monsieur Burette.

— Il me faut encore un coq faisan et une gigue de chevreuil... Je pars.

— Impossible de vous satisfaire, interrompit Chanterelle.

— Pourquoi impossible ? demanda Burette.

— Parce que ces bêtes ne quittent point les grandes forêts d'Orléans et de Montargis, et que mes hommes ne travaillent point par là.

— Eh bien ! ordonna le volontaire Burette, qu'ils aillent les y chercher ; je payerai le voyage en sus.

— Ah ! vous m'en direz tant, que vous aurez votre gigue et votre coq faisan.

— Ah ! ça, vous ne m'écorcherez pas trop ? ajouta Burette.

— Oh ! un si bon client que vous, monsieur Burette.

Son amour-propre s'aveugla pour ne point voir l'ironie de Chanterelle. Elle reprit :

— Quand partez-vous ?

— Dans quatre jours.

— C'est bien. Je vais dépêcher Collier et Bourgeois. Tout sera prêt

— Vous ferez la bourriche chez vous comme les autres, reprit Théodose, et comme je ne veux pas que l'on sache que j'achète du gibier, ce soir je vous apporterai moi-même ma carte, qui devra être attachée sur la bourriche. Ma place est retenue dans la diligence de Bourges, qui passe ici à neuf heures du matin. C'est vous qui donnerez cette bourriche au conducteur.

— Ça sera fait, comptez-y.

Ils se quittèrent enchantés l'un de l'autre.

Le jour du départ arrivé, Burette, après avoir serré la main aux chasseurs du pays, que les rigueurs universitaires n'arrachaient point à leurs plaisirs, vit, en s'installant dans le coupé de l'immense véhicule, la mère Chanterelle remettre une volumineuse bourriche au conducteur. Comme il avait largement payé d'avance les victimes, qui n'étaient point encore arrivées la veille, il demanda à l'ex-vivandière :

— Tout y est ?

— Parfaitement ! Et à si bon point que si vous ne l'emportiez pas, ça pourrait y aller tout seul. Allons ! bon voyage, et à l'année prochaine, pour vous servir, ajouta l'ex-vivandière en faisant le salut militaire.

Le soir même, en descendant du bureau des messageries, Burette se saisit victorieusement du trophée qui devait affirmer ses hauts faits. Il lui sembla bien que la précieuse bourriche exhalait un fumet quelque peu exagéré, mais il se dit :

— C'est la venaison !

Arrivé chez son ami, bien qu'il fût tard, Burette, triomphant, avant d'avoir ouvert sa bourriche, se mit à narrer ses chasses. Jamais, du haut de sa chaire, il n'avait dépensé tant d'éloquence. Il date le jour, il décrit le lieu où le faisan était branché, d'où le chevreuil avait bondi. C'était la veille même, aux grosses haies du Moulitret, tout près des ruines du château de la reine Blanche.

Le destinataire, aussi fin gourmet que fin critique, croyait bien Burette sur parole, mais cependant il voulut voir la gigue et le faisan.

La ficelle coupée, la paille enlevée, preuves mises sur la table :

— Horreur ! s'écria le critique en s'étreignant le nez.

Burette lui dit tout simplement avec l'aplomb d'un vieux braconnier :

— C'était un brocard. C'est la venaison...

— Et ça, c'est aussi la venaison ? ajouta le critique en désignant les parasites qui grouillaient sur la gigue.

La réponse de Chanterelle revint à l'esprit de Burette, phosphorescente comme le *Mane, Thecel, Phares :*

« A si bon point que si vous ne l'emportiez pas, ça pourrait y aller tout seul. »

Mais comme le faisan était frais, et tout le reste aussi, les mouches et l'orage furent seuls accusés. Un disciple de saint Hubert ne doit jamais se laisser prendre sans vert, et Burette n'en resta pas moins glorieux, tout en gardant une dent contre l'ex-vivandière.

Les vacances revenues, Burette prit une des diligences passant par Nogent. Durant la route, il se promit bien de parta-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ger au moins ses coups. Toute l'année, il s'était exercé au tir avec le même fusil, qui tombait bien à l'œil et qui lui était parfaitement maniable ; les canons portaient admirablement, et Gauvin l'avait soigné exceptionnellement. Enfin, il était si certain de composer lui-même ses bourriches, qu'il préparait pour la Chanterelle une verte réprimande.

Avant d'arriver à Nogent, en passant devant l'avenue Praslins, Théodose entendit, apporté par le vent du sud, qui soufflait violemment, un roulement de tambour et un intermittent bourdonnement de cloches, parfois grondeur ou saccadé, mais toujours véhément, comme un cri de détresse.

C'etait le rappel pour les pompiers du bourg et le tocsin criant aux travailleurs des champs :

— Allez au secours des incendiés.

Le feu était à Varennes-aux-Loges.

A l'entrée du bourg, un long fourgon portant la pompe et ses servants, traîné rondement par quatre chevaux de poste, prenait la route de Changy-des-Bois. En tête des sauveteurs que portait un second chariot, Burette vit la Chanterelle. L'ex-vivandière, le bidon des temps héroïques sur la hanche, le chapeau ciré sur l'oreille, l'air crâne et résolu, s'en allait à ce feu, comme au temps de sa jeunesse elle s'en allait à celui du canon. En reconnaissant Burette sur l'impériale de la diligence arrêtée, elle lui cria :

— Venez avec nous, monsieur Burette ! Allons, les braves, en avant.... arche !

Pauvre Chanterelle !

La cantinière, que les balles et les boulets avaient épargnée sur tous les champs de bataille, qui avait échappé à l'incendie de Moscou comme aux frimas des steppes, était venue au devant de la mort, en sauvant une vieille paralytique couchée dans le grenier d'une masure que les flammes dévoraient. A l'aide d'une longue échelle, mais dont le bois était usé, Chanterelle avait atteint le grenier ; elle en sortait en portant la vieille immobile ; déjà elle avait franchi les premiers barreaux de l'échelle, mais le poids trop lourd fit rompre l'un des montants. En tombant d'une hauteur de dix mètres, la vaillante femme se tua.

Ah ! c'est bien au champ d'honneur qu'est morte l'ex-cantinière de la grande armée.

JEAN-JACQUES.

REVUE DES MAGASINS

N'est pas couturière qui veut aujourd'hui ! Il faut savoir tant de choses... Connaître à fond son histoire d'abord, puisqu'on porte des corsages Henri III, des manteaux Louis XV, des fichus Marie-Antoinette, etc. Il est indispensable aussi d'avoir une connaissance parfaite de l'harmonie des formes et des couleurs. Sans compter qu'une couturière doit avoir le double de bon sens d'une autre personne : ne lui en faut-il pas une dose suffisante pour elle-même et une dose supplémentaire pour venir en aide et forcer la main aux trop nombreuses clientes qui n'en ont pas ?

Mlle Marie BATAILLON réunit toutes ces qualités ; commandez-lui un costume n'importe comment, elle ne commettra pas d'anachronisme, vous pouvez être tranquille. Le gracieux talent de cette habile faiseuse brille surtout par une originalité de bon goût, qui donne à toutes ses créations un caractère particulier. On reproche souvent à telle maison de faire des modèles à peu près pareils à ceux de tel autre atelier ; jamais ce grave inconvénient ne se présente dans la maison de la rue Thérèse, n° 5.

On peut dès à présent admirer, dans les salons de Mlle Marie Bataillon, des toilettes de dîner fort réussies : traîne majestueuse, coulissés devant, coquillés par-ci, écharpe et nœuds par là, manches nouvelles, et ces amours de corsages, lacés derrière, qui font une taille de nymphe !

— Il n'y a pas à dire non ! La question du corset est la plus sérieuse aujourd'hui en matière d'habillement, et la femme élégante doit s'en bien pénétrer. La cuirasse est un moule trop exact pour ne pas dessiner parfaitement le corps : donc, gare à celles qui sont mal faites ! De là aussi la nécessité absolue de dissimuler, à l'aide d'un corset bien établi, les erreurs de la nature.

M. DE PLUMENT sauve les situations périlleuses de ce genre, par ses nombreux modèles de corsets. Sa maison présente ce grand avantage : c'est que le corset *cage*, le corset *Elise*, le corset *Sultane*, etc., sont établis de différentes manières, d'après des mesures spéciales, et présentent des formes diverses qui s'adaptent aux conformations les plus distinctes.

On trouvera rue Vivienne des tournures simples, des jupons articulés ou jupons tournures, dans toutes les dispositions désirables, proportionnées aux exigences nouvelles de la mode. Très amoindrie sur les hanches, la tournure pouff de M. de Plument rejette gracieusement l'ampleur de la robe en arrière et d'une façon plus harmonieuse que l'année dernière. Les nouveaux modèles de cette maison sont admirablement compris.

SPÉCIALITÉS

La *veloutine Viard*, comme tous les produits supérieurs, fait son chemin dans la société. Tout le monde en parle, tout le monde en veut, et presque tout le monde s'en sert déjà. Comment une jolie femme pourrait-elle s'en passer maintenant ? le teint merveilleux qu'elle procure est trop idéal pour que volontairement on se condamne à en perdre le bénéfice.

Grâce à cette alliée invisible de la beauté, la peau se transforme et acquiert un éclat surnaturel. Les principes végétaux qui forment la base de la *veloutine Viard* lui donnent des propriétés hygiéniques et raffraichissantes tout-à-fait exceptionnelles. Par le concours de cette poudre magique, toute trace de larmes, d'échauffement, de fatigue en un mot, disparaît pour faire place au teint le plus enchanteur. Ses qualités adhérentes lui assurent un triomphe sans pareil, car son usage dispense de l'emploi des fards, si pernicieux à la peau. On a le choix entre la veloutine blanche, rosée ou Rachel, que l'on devra prendre toujours à la même adresse : place du Palais-Royal, 2.

Rien de meilleur pour les réunions du soir, dîners, bals et théâtres, et je dois ajouter que le parfum de la veloutine Viard est un des plus agréables que je connaisse.

— Le *lait antéphélique de Candès* est un produit unique en son genre ; il produit, à l'état de liquide, les mêmes effets que la meilleure poudre de riz, et présente en outre cet avantage, que son emploi ne laisse aucune trace autour de lui. Bien employé, personne n'en peut soupçonner l'existence ; la poudre de riz, au contraire, se répand un peu partout et même plus qu'on ne le voudrait sur les vêtements !

Le lait virginal, comme son nom l'indique, transforme le teint en lui donnant une blancheur nacrée tout à fait juvénile ; les personnes qui s'en servent prolongent, grâce à lui, une beauté que le moindre contact, la plus légère fatigue altère, hélas ! si vite.

On trouve des dépôts de lait antéphélique chez presque tous les coiffeurs mais de crainte des contrefaçons, toujours dangereuses en matière de parfumerie, il est préférable de s'adresser chez M. CANDÈS lui-même (26, boulevard Saint-Denis).

M. D'A.

Avis important

Nous avons l'honneur de rappeler à nos abonnés que toute lettre concernant le renouvellement d'un abonnement ou un changement d'adresse, et en général toute demande ou réclamation relative au service d'un de nos journaux, doit être accompagnée de la bande portant le nom de l'abonné. Autrement il ne pourrait être tenu compte desdites demandes ou réclamations.

Nous appelons toute l'attention de nos lectrices sur les indications qu'elles trouveront à la dernière page du journal, au sujet des diverses éditions du *Moniteur de la Mode* et des conditions de l'abonnement à chacune de ces éditions.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT ✲, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

AD. GOUBAUD ET FILS, *Propriétaires-Gérants.*

Imp. Ch. BERNARD, 155, faubourg Poissonnière, 155.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

L'école « tapageuse » et l'école « mystérieuse » régissent la mode de nos jours tout aussi bien qu'au temps où le vicomte de Launay en décrivait le caractère avec sa verve habituelle. C'est toujours la même audace parmi les adeptes de la première, qui veulent à tout prix attirer les regards, les éblouir, — et les mêmes intentions sournoises chez celles qui voudraient produire beaucoup d'effet sans avoir l'air de le chercher !...

Pour l'école « tapageuse » de ce temps-ci, ce ne sont que plumes en panaches orgueilleusement évaporées, cuirasses étincelantes qu'on ne peut envisager sans sourciller, magnifiques robes s'allongeant en des traines incommensurables, le tout porté avec l'air le plus triomphant du monde !

L'école « mystérieuse » actuelle est plus mystérieuse encore que ne le fut sa devancière . elle affiche la plus rigoureuse simplicité; de belles étoffes, mais aux couleurs sombres; peu d'ornements, mais une coupe irréprochable, une grande harmonie dans la forme, un tour original et puis un je ne sais quoi d'inimitable, d'indéfini, qu'on ne s'explique pas, qui charme et fait dire à première vue : — Voilà une jolie toilette !

Cette dernière école est le cauchemar des couturières. L'une d'elles — une célébrité en son genre — me confiait ainsi ses angoisses : « Toutes ces dames me tourmentent avec leur éternel refrain : — Je m'en rapporte à vous, faites-moi quelque chose de simple et de joli ! — C'est embarrassant au possible ; j'aimais bien mieux les costumes : on se sauvait par les garnitures ! »

P. N° 225. — Toilette d'intérieur habillée.

Malgré ces plaintes amères, la couturière en question a pu me montrer quelques délicieux modèles. Ceux-ci notamment :

Une robe *Clémence Isaure* en velours marron, avec plastron et tablier en lamé marron et argent, tout encadré de plumes de coq marron. Le haut du corsage décolleté selon l'époque.

Un habit Louis XVI en faille vert-réséda, entouré de biais d'un vert plus foncé formant camaïeu; liserés de faille maïs aux deux bords. Entre les pans d'habit, par derrière, une largeur en faille, relevée en dessous de place en place, forme un élégant froufrou réuni plus bas que les pans et fixé par un large ruban maïs. Le jupon, à la Bulgare, est à traîne unie, et le devant est garni en biais de ruches à la vieille, à bords rapportés aux trois couleurs, puis effilochés. Très coquet d'ensemble.

A côté de ces deux modèles, j'ai admiré de charmants corsages moyen âge, genre cuirasse, très baleinés et lacés derrière; peu ou point de garniture, excepté aux manches qui sont d'un style fort tourmenté.

Comme jolies toilettes d'automne, citons le mélange d'uni et de carreaux ainsi disposé : — Jupon à carreaux (toile à matelas) noirs et blancs, entièrement couvert de volants de taffetas noir, distancés de façon à laisser voir la jupe par intervalles égaux. Corsage cuirasse noir avec une bande à carreaux devant et derrière. Manches à carreaux, traversées par des bandes en taffetas noir qui entourent le bras à trois reprises différentes.

Ce même genre s'applique également à des nuances unies et tendres, que l'on associe au noir : maïs et noir, bleu pâle et noir, etc. Le clair forme le jupon et le noir les garnitures ; c'est l'inverse pour le corsage.

—

Les chapeaux sont de plus en plus charmants; chaque jour, il en surgit de nouveaux, et leurs allures un peu masculines ne manquent pas de grâce. D'après les noms on peut deviner les formes : c'est le *Frondeur*, le *Louis XIII*, le *Mancini*, le *Rubens*, le *Fra-Diavolo*, le *Catalan;* puis une série de formes renversées qu'il est impossible de désigner clairement. Le feutre domine ; quant aux garnitures, elles consistent en velours, panaches de plumes de coq, grandes plumes d'autruche, têtes d'oiseaux, même oiseaux tout entiers, etc. Comme chapeau fermé, je signalerai les formes *Angot*,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Directoire, Belle Bourbonnaise, etc., que l'on trouve également en feutre et de toute couleur, sombre ou claire, souvent assortie aux toilettes.

De tous ces modèles, il n'en est presque pas qui ne soient remaniés et tellement transformés par la modiste qu'on ne les reconnaît plus. Ce *coup de main* habile se donne suivant l'air et la physionomie de la personne à qui le chapeau est destiné. Pour celle-ci, c'est une forme élevée, un diadème qui convient le mieux ; celle-là veut, au contraire, un chapeau mutin : alors les ailes se dressent coquettement d'un seul côté et un nœud provoquant achève de donner le caractère voulu.

Les brides de chapeau — décidément on en porte — se placent en dessus de la passe, ou en dessous, ce qui est la façon la plus naturelle de s'en servir. On les fait descendre aussi de la partie relevée de derrière ; mais ce dernier mode est surtout applicable aux écharpes de tulle.

Deux ou trois jolis modèles, que je vais citer, me paraissent dignes de votre attention, chères lectrices.

Chapeau en feutre couleur lie de vin : bords renversés, bordés d'un velours de même teinte ; contre le bord supérieur, un double nœud de velours, semblable au chapeau, et des coques de ruban bleu électrique ; sur le côté du sommet, touffe de plumes de mêmes nuances.

Chapeau fermé, en tulle perlé et velours gros vert, de forme *Angot* : diadème et bavolet en velours vert, brides de ruban blanc, nœud de même ruban posé sur le pied d'une grande plume gros vert ; tour de tête et fleurs.

Capote en tulle perlé d'acier bleuté : diadème en velours gros bleu, plumes de coq perlées, barbes en dentelle perlée complétant le tout et servant de brides.

—

La *lingerie* comporte tant de choses, aujourd'hui, que l'on ne sait par où commencer lorsqu'on veut en parler. Pourtant j'ai reçu d'aimables lettres auxquelles je dois répondre.

Le col *paysan* se fait en toile blanche et en toile de couleur; mais ce dernier système est un peu négligé. La sous-manche continue de se terminer en cornet.

On fait de délicieuses parures en toile de couleur ; elles se composent de ruches en batiste, grise, écrue, bleue, etc., dont les bords sont festonnés; l'intérieur est garni de ruches en mousseline blanche à bords festonnés en coton de couleur. On ne peut rien imaginer de plus frais ni de plus doux au visage. On répète ce même modèle en remplaçant les bords festonnés par une valencienne. Le genre veut qu'on ajoute à ces parures la cravate en batiste assortie.

Les maisons de lingerie ont tellement étendu leur domaine qu'on y trouve une variété considérable d'articles de toute nature, élégants, séduisants et tentateurs, devant lesquels on s'arrête plus peut-être qu'il ne faudrait ! Ce sont des colliers en plumes de coq encadrant une écharpe en surah de couleur, mélangé de dentelles blanches ; des cravates à bouts brodés, en broderie anglaise, et dans toutes les nuances ; des cravates formant un double nœud négligé, entremêlé de dentelles, fixé au bas d'un fichu, ou d'un col ouvert avec touffe de fleurs.

J'ai même vu chez une de nos grandes lingères une nouveauté élégante en fourrure avec nœud de ruban, dont je parlerai prochainement.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des planches dans le texte.

P. N° 225.

ÉLÉGANT COSTUME DE MAITRESSE DE MAISON. — Jupon à traîne en taffetas marron, entouré d'un premier volant froncé, monté avec une tête entenue par une draperie qui forme nœud d'écharpe de place en place. Un autre volant surmonte celui-ci. — Tunique-blouse en crêpe de Chine, mousseline ou cachemire blanc, dont l'ouverture est encadrée par un fichu de même étoffe, plissé et garni de dentelles blanches. Il est noué au bas de l'ouverture, d'où les pointes retombent assez bas sur la polonaise. Tous les bords du vêtement sont ornés de coulissés et de dentelles blanches. Une petite basque, garnie de même, termine le dos, et la jupe est drapée par une ceinture en ruban assortie à la manche duchesse, avec nœud de ruban. — Coiffure pouff en dentelles et fleurs mignonnes.

G. N° 445.

1. Petit garçon de 6 à 8 ans. — Costume en drap marron. — Pantalon court, fermé au genou par trois boutons superposés. Gilet en drap de couleur noisette à boutons marron. — Veston demi ajusté, ouvert sur le gilet par des revers de la même couleur que celui-ci; le bord inférieur, ainsi que celui des manches, est garni de liserés noisette. — Large col marin. — Chapeau de feutre, forme canotier. — Bottines marron à bouts vernis.

2. Petite fille de 6 à 8 ans. — Costume en cachemire bleu mode. — Jupon court, entouré de deux volants plissés très serrés. La seconde jupe, montée presqu'à plat, forme deux pointes derrière, garnies de plissés semblables aux précédents, puis reliées à la taille par des coques de ruban. Le corsage, monté par une ceinture aux deux jupes, est décolleté en carré sur une chemisette blanche; manches longues, terminées par des plissés. Une pélerine de même étoffe, garnie de même, complète le costume. — Chapeau de paille noire, garni de velours bleu et d'une plume blanche.

3. Fillette de 12 ans. — Costume en cheviotte gris ardoise. — Jupon court monté par des plis couchés, maintenus en dessous de place en place par des lacets cousus à plat tout autour. Tunique princesse en même étoffe à bords dentelés; ceinture en ruban à bouts tombants derrière. — Paletot, genre dolman, en drap noir, ajusté et à manches longues et larges se terminant en pointe. Ce vêtement est encadré de biais en faille noire et de franges de soie ; ces biais ornent le haut en simulant le capuchon; flots de ruban dans le bas et à l'angle de l'ouverture des manches. — Chapeau catalan en feutre noir, bordé de velours et garni de rubans bleus.

4. Baby (garçon) de 2 ans. — Costume en drap gros bleu. — Jupon et corsage russe, plissés tous deux à larges plis plats soutenus en dessous. Manches rondes. — Lingerie en broderie anglaise. Ceinture en ruban assorti. — Bas rayés bleu et blanc; souliers à barrettes. — Chapeau canotier en feutre gros bleu, avec ruban assorti.

5. Fillette de 13 à 14 ans. — Costume en cachemire beige. Robe montante. — Le jupon, touchant la bottine, est garni par derrière de petits volants jusqu'à la ceinture. Le devant est garni de deux plissés posés en rond, à une certaine distance l'un de l'autre, et surmontés d'un biais. — Paletot en cachemire beige, croisé et fermé sur le côté par des bouclettes en passementerie et des olives de couleur assortie. Les bords du vêtement sont dentelés, bordés d'un biais de même étoffe et terminés par des franges assorties. Manches à parements. — Lingerie ruchée. — Chapeau de feutre garni de velours.

G. N° 452.

1. Coiffure en dentelle de Bruges, coquillée pied contre pied, avec des coques de ruban, couleur scabieuse, posées en guirlande et mélangées de fleurs de pêcher, réunies derrière sous un nœud.

2. Chapeau de demi-saison en tulle noir perlé de jais. Fond mou, bord aplati sur les cheveux, couronne de coques en faille noire entourant la calotte. Le milieu de cette couronne est marqué par un large bouton en perles de jais, auquel se rattachent des chaînons de perles ; ceux-ci rejoignent, de chaque côté, des groupes de perles, qui séparent les coques. Large nœud en arrière et plume amazone traversant tout le dessus du chapeau.

3. Plastron de chemise de nuit, — que celle-ci soit en percale ou en foulard, — composé de coulissés assez rapprochés, dont chaque rang de fronces est recouvert d'un roulotté de même étoffe, cousu en dessous. Ce plastron est entouré d'un même roulotté et d'un petit volant. Col rabattu monté sur un poignet assez haut.

4. Haut d'une chemise de jour, formant la manche courte sans épaulette. Il est composé, de chaque côté, d'une bande plissée en travers, dont chaque pli est piqué, puis d'un riche entre-deux en dentelle ou broderie anglaise, et de petits plis très pressés l'un contre l'autre et très fins. Le milieu est un assez large ourlet formé de cinq petits plis, au bord desquels se trouve une dentelle assortie à l'entre-deux. Même dentelle à l'ouverture des bras et autour du cou.

5. Chapeau de feutre gros bleu, dont la forme rappelle celle de la *Belle Bourbonnaise*. — Ce chapeau, baissé devant et relevé derrière, est garni en dessous d'une touffe de boutons de roses ; la calotte est entourée d'un ruban bleu plus clair, avec une touffe de coques à bouts tombants, mélangées de roses posées sur le côté.

6. Col montant derrière, à coins rabattus, en toile piquée au bord et broderie anglaise. Le corps de fichu forme plastron d'homme, avec un large ourlet piqué, encadré de broderies anglaises et de petits plis.

7. Sous-manche assortie au col précédent forme évasée, en toile; entre-deux et dentelle en broderie anglaise.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

8. Bonnet habillé pour sortir. Il est en tulle noir moucheté de blanc, tout bouillonné, à fond mou et bords légèrement ruchés. Des coques de ruban violet forment une demi-couronne d'un côté, avec de la dentelle blanche et noire posée l'une sur l'autre en ton grisaille. Une guirlande de giroflées garnit le côté opposé, formant le pied d'une plume noire qui traverse tout le fond du bonnet. Barbes en tulle noir moucheté et festonné, fermant les deux extrémités de la couronne de fleurs et de coques. Brides semblables pour nouer le bonnet sous le menton.

Description de la gravure coloriée n° 1162

TOILETTES DE VILLE. — 1. Costume en vigogne et faille de deux tons vert-olive. C'est la vigogne, de nuance claire, qui forme le fond. — Jupon à traîne unie, avec pouff pris dans l'ampleur. Un plissé de 25 c. garnit le bas du tablier; le haut est recouvert d'une large bande en vigogne doublée de faille vert-olive foncé. Cette bande forme un second tablier très court, puis un coquillé en zig-zag, qui encadre les devants du jupon; de larges revers en faille, ornent en outre chaque côté. Corsage à pointes devant et derrière en vigogne; le haut seul est en faille plissée, coupée en carré sur la poitrine et le dos. Les manches, de forme duchesse, ont un double volant en laine et faille. Des choux en faille, simulant des roses entourées de feuilles, ornent le milieu de la jupe, le côté du pouff et le dessus de la manche. — Lingerie plate. — Chapeau à bords renversés, en faille assortie.

2. Costume en cachemire blanc et taffetas bleu. Jupon de dessous entouré d'un plissé. Jupon de dessus en cachemire blanc, court devant, à traîne derrière, monté par un seul large pli creux et double; un velours bleu est posé au-dessus de l'ourlet. Corsage à basques plates, rondes devant et sur les côtés, jusqu'au milieu derrière; elles sont ornées d'un velours bleu avec deux nœuds flottants qui les terminent par derrière. Deux larges pans de ceinture, bordés de même et à bouts frangés retombent inégalement sur la jupe; ils sont fixés à la ceinture, sous la basque. Le haut du corsage est entouré d'un velours; un autre velours garnit le dos et la poitrine en carré. Des nœuds à bouts frangés forment épaulette de chaque côté. Le bas des manches, bordé de velours, se boutonne dessus. — Lingerie en broderie anglaise.

ÈCHOS DE LA MODE

Les étoffes écossaises redeviennent de mode, mais combien ces carreaux sur fond gris et formés seulement par un filet rouge et bleu, noir et blanc, ou paille et orange, sont modestes! On les voit à peine; mais cela suffit à rompre la monotonie des teintes plates, et c'est un acheminement.

Ces étoffes de laine, simplement plissées, font de jolis costumes pour l'automne à la campagne, au retour des eaux, lorsqu'il faut abandonner les toilettes d'été, qui, par les temps sombres, paraissent plus ou moins fanées.

*
* *

Un nouveau passe-temps, très en vogue pour la vie de château de la part de l'élément féminin, est l'enluminure de feuilles de papier à lettre ou des cartes pour les menus.

Se laissant aller à toute la fantaisie de leur pinceau, nos habiles mondaines offrent sous cette forme des compositions pleines d'ingéniosité, d'esprit et de grâce. D'un chiffre armorié qui a l'air d'être dérobé à quelque vieux missel, elles passent à des énigmes à l'aquarelle d'une originalité toute parisienne, et ce mode de manifester leur talent se plie parfaitement aux qualités d'imagination et de finesse qui les distinguent.

*
* *

Les purs de la courtoisie française, en matière d'hospitalité, ont entrepris une croisade contre la mode qui tend à s'implanter depuis la saison dernière pour les réceptions à la campagne. D'après elle, les invités arrivent par série et ne doivent rester les hôtes de leurs amphytrions que durant un certain laps de temps indiqué sur les cartes d'invitation.

Cette méthode est éminemment pratique, — pour parler le langage du jour, — mais d'une aménité discutable. Aussi a-t-on baptisé cette façon de recevoir « l'hospitalité à tempérament » parce qu'elle s'exerce à la petite semaine.

*
* *

On assure que la grande-duchesse Marie, sœur du grand-duc Constantin de Russie, qui a récemment accompagné ce prince à Biarritz, séjournera à Paris avant de se rendre à son palais de Quarto, aux portes de Florence, pour y passer l'hiver.

La grande-duchesse est un caractère grave, un esprit réfléchi, pour qui l'habitude de la rectitude en toutes choses est passée à l'état de seconde nature. C'est ainsi, dit M. Eugène Chapus, qu'elle ne porte jamais une robe, ne fût-ce qu'une heure, qu'elle ne soit remise immédiatement à neuf. Ses femmes de chambre ont sans cesse le fer à repasser et l'aiguille à la main. Les cordons de ses soulliers — la grande-duchesse affectionne le cothurne — sont renouvelés dès qu'elle les quitte, n'eussent-ils été à ses pieds que cinq minutes.

Le sentiment de la correction parfaite est poussé par elle jusque dans les moindres détails.

V.P.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

La reprise du *Pardon de Ploërmel* à l'Opéra-Comique est venue réveiller le souvenir de Meyerbeer : aussi est-ce de lui que je veux vous parler, l'ayant beaucoup connu jadis chez Roqueplan, quand celui-ci était directeur de l'Opéra, et chez Kalkbrenner, son ami et compatriote.

Meyerbeer était fort distingué, mais peu aimable; il avait sans cesse la préoccupation du succès, ce qui éteignait chez lui tout autre sentiment.

Sans porter atteinte à l'honneur d'une mémoire auguste et à jamais souveraine dans l'histoire de l'art, on peut dire que quelque chose de la nationalité de ce maître se trouvait dans sa poursuite de la renommée : non par amour de l'argent, car il était fort riche et très généreux, mais par amour de la gloire qu'il thésaurisait, si l'on peut s'exprimer ainsi, ce qui faisait dire à Alexandre Dumas que Meyerbeer était l'usurier de l'immortalité.

Un des chagrins de Meyerbeer, — et chagrin profond, je vous l'assure, — était la malveillance injuste de Henri Heine à son égard. A vrai dire, il était douloureux de voir un si charmant esprit que celui de Henri Heine mordre au talon le grand homme qui sut enthousiasmer le monde entier par ses partitions de *Robert-le-Diable*, *les Huguenots*, etc. Ainsi, dans un de ses articles que tout le monde s'arrachait, cet incisif Prussien francisé, osa écrire un jour :

« Quand Meyerbeer ne sera plus, qui donc s'occupera de sa gloire ? »

La postérité, qui a commencé pour tous deux depuis longtemps déjà, a prouvé que la phrase eût été bien plus juste, ainsi retournée : le maëstro une fois mort, qui ne s'en occuperait pas ?

Toutefois Meyerbeer, frappé au cœur par cette méchanceté imméritée, non seulement avait peur de son compatriote, mais encore de quiconque tenait plume, et je demande, à ce sujet, la permission de citer un trait qui m'est personnel.

Je dînais un jour chez Kalkbrenner en petit comité, avec le docteur Korreff entre autres, ami de l'amphytrion, de Meyerbeer et de Henri Heine, dont il était également le compatriote. Je racontai que j'avais vu le matin même ce dernier, qui, déjà aveugle et impotent, tenait chez lui cour plénière d'un monde aussi spirituel que distingué : c'était un véritable bureau d'esprit,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— argent comptant, — un feu roulant sans cesse alimenté par le maître du logis, qui conserva sa gaîté jusqu'à son dernier jour. Après avoir répété une foule de bons mots que j'avais rapportés de ma visite, je sortis de ma poche un petit papier qu'Henri Heine m'avait donné pour en faire usage dans un de mes articles. — J'en faisais alors quelque fois pour le *Corsaire* de ce temps-là. — Or, ce don n'était autre chose qu'une complainte très drôle et très piquante sur le pauvre Meyerbeer. Kalkbrenner, Korreff et les autres personnes qui se trouvaient là, s'amusèrent fort de cette pasquinade et me prophétisèrent un très grand succès pour mon travail, accompagné d'une semblable drôlerie. Puis il n'en fut plus question de la soirée, et l'on parla d'autre chose.

Le lendemain matin dès l'aube, un coup de sonnette violent retentit à ma porte comme lorsqu'il est question d'un événement, et ma surprise fut grande en me trouvant en présence du docteur Korreff qui, disait-il, venait me faire une visite.

— Une visite à cette heure-là, docteur ! fis-je en montrant avec un sourire la pendule ; mais je ne suis pas malade, Dieu merci !

— Aussi n'est-ce pas comme médecin, mais comme ambassadeur que j'ose me présenter chez vous aussi matin, me dit-il en souriant à son tour.

— Comme ambassadeur !... m'exclamai-je, toute surprise. Mais par quelle puissance m'êtes-vous donc envoyé, je vous prie?

— Par le roi Meyerbeer, mon ami, répondit-il en prenant place dans le fauteuil que je lui offrais ; et je suis chargé par lui d'un traité fort important.

— Et lequel, s'il vous plait ? répliquais-je avec une vive curiosité, car il m'était impossible de comprendre ce que voulait dire tout cela.

— Eh bien ! c'est le traité de la complainte... me dit Korreff, avec un de ces fins et rusés sourires qui n'appartenaient qu'à lui. Meyerbeer sait que Heine vous a donné ce méchant grimmoire ; il serait au désespoir que cela parût et je viens en son nom pour vous offrir de vous payer ce que vous voudrez l'article que vous destinez au *Corsaire* et qui contient la chanson,

— Comment ! Meyerbeer du haut de sa gloire s'occupe d'une semblable misère? m'écriai-je en riant. En vérité, c'est cependant une bien petite chose pour un aussi grand homme... Mais pourtant, continuai-je en reprenant mon sérieux, si cette complainte cause autant de terreur à votre ami, dites-lui qu'elle ne paraîtra pas. Je renonce à mon article pour lui être agréable ; qu'il dorme donc tranquille sur ses lauriers et qu'il n'en soit plus question !

Nous nous séparâmes après cela, le docteur et moi ; mais ce ne fut pas pour longtemps, car, à mon grand étonnement, je le vis revenir moins d'une heure après.

C'est encore moi, chère dame, me dit-il en entrant, et je vous apporte mille remerciements de la part de Meyerbeer. Seulement il n'accepte pas votre désintéressement et me charge de vous payer ce dont il vous est redevable.

Tout en parlant ainsi, le docteur sortait de sa poche un portefeuille assez bien garni.

— Fi ! monsieur Korreff, dis-je alors avec un profond mécontentement, est-ce que je mets à prix les services que je peux rendre ? On me paie les articles que je fais, jamais ceux que je ne fais pas. Dites-le, je vous prie de ma part à Meyerbeer.

En achevant ces mots, je fis une profonde révérence pour montrer que la séance était finie.

Le docteur me regarda d'un air embarrassé ; je m'en aperçus et lui dis alors en montrant, je l'avoue, un peu de mauvaise humeur.

— Aviez-vous donc encore quelque chose à me demander, monsieur?

— Eh bien ! oui, fit-il brusquement ; Meyerbeer voudrait avoir cette maudite complainte, que le grand diable d'enfer devrait bien avoir emportée.

Cette brusquerie du docteur me désarma et je me pris à rire en disant :

— Il a donc bien peu de confiance en ma parole, votre ami, qu'il lui faut aussi les pièces pour tranquilliser son esprit !

— Du tout, du tout, fit alors sur le même ton Korreff ; c'est pour se régaler lui-même de l'esprit piquant d'Henri Heine, et bien certainement il fera là-dessus une fort jolie musique qu'il vous dédiera, en changeant toutefois les paroles.

Je remis donc la complainte et ne revis plus Korreff ; mais peu de jours après, Meyerbeer m'envoya une loge, vint m'y voir pendant la représentation, me témoignant une vive reconnaissance pour le grand service que je lui avais rendu ; et quand il quitta Paris, il fit déposer chez moi sa carte portant les lettres *P. P. C.* et accompagnant un petit écrin qui renfermait une jolie parure de grenat : le grenat était alors fort à la mode.

Vous voyez combien il était facile de l'inquiéter avec un encrier !...

Quand Meyerbeer vit qu'il avançait en âge, il commença à se sentir de la défiance en lui-même, et la crainte de l'insuccès des œuvres qu'il faisait paraître devint de la terreur : aussi se prit-il alors à rechercher, à exiger même des directeurs, des effets nouveaux pour les décors de ses opéras, afin de battre la grosse caisse, — celle de la curiosité, — qui attire toujours le public. C'est ainsi que, dans le *Prophète*, il fit faire, à ses frais, ce fameux lever de soleil qui fut le premier emploi de la lumière électrique sur la scène, et le charmant ballet des patineurs. En donnant l'*Africaine*, il imposa la condition expresse du fameux vaisseau. Pour le *Pardon de Ploërmel*, il lui fallut absolument une chute d'eau naturelle.

C'était une triste chose de voir ainsi chez un grand homme cette alliance trop indissoluble d'un Mozart et d'un Barnum ; mais, hélas ! rien n'est parfait en ce monde, où le soleil lui-même a des taches, et la postérité ne verra, ne voit déjà que la gloire immense du plus grand génie musical de notre époque, suivant le dire de Mercadente lui-même ; car, un jour, pendant que j'étais à Naples, comme je lui demandais quel était, à son avis, le premier maëstro de ce siècle, il me répondit vivement :

— C'est Meyerbeer, madame, c'est Meyerbeer.

— Comment ! fis-je avec surprise, vous Italien, vous donnez le pas à Meyerbeer sur Rossini ?

— Oh ! me répondit-il avec ce fin sourire italien qui dit tant de choses, vous m'avez demandé quel était le premier maëstro de notre époque, et un maëstro est un homme, tandis que Rossini, c'est le *diou* de la musique, madame ! Rossini est un *diou*.

Voilà comment ces deux grands génies étaient jugés par leur pair, car c'était aussi un maître que l'auteur d'*Il matromonie segreto*.

Comtesse DE BASSANVILLE.

LA VIE PARISIENNE

Le vocabulaire des cours contient des expressions qui étonnent. On a parlé dernièrement d'une princesse étrangère qui traversait Paris dans un *demi*-incognito.

Nous avions déjà le demi-deuil, qui exprime avec assez de désinvolture que l'on commence à se consoler de la perte d'une personne aimée, et qu'à bien peser ses sentiments, on n'éprouve plus que la moitié de la tristesse des premiers temps.

Mais comment peut-on bien s'y prendre pour observer un demi-incognito ?

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

On ne se présente peut-être que de profil ? Ou bien on se met sur la figure un demi-masque qui n'en cache qu'un côté ?

C'est bien la peine d'être au-dessus des simples mortels pour se voir ainsi réduit à ne voler que d'une aile !

*
* *

Les cochers de fiacre parisiens, qui pour la plupart ont pris naissance en province, ne sont pas toujours des modèles d'urbanité. Mais le moyen d'inculquer les principes de la politesse à des gens qui, du haut de leur siége, se considèrent toujours comme étant *ou-dessus* du bourgeois ?

Notre confrère M. Eugène Chapus, que l'on a appelé dans le cercle de ses familiers une Encyclopédie vivante, avait dernièrement une discussion avec un de ces automédons.

— Cocher, lui dit-il, ne soyez pas grossier ! Sachez que l'art de conduire un char dans la carrière a été chanté par une des gloires de la littérature française.

— Connais pas !

— Les empereurs romains n'ont pas dédaigné de descendre du trône pour monter sur le siége... Et Néron lui-même n'ambitionnait pas autre chose que le plus vulgaire des cochers de la Compagnie générale : *Gagner le prix d'une course.*

A. Z.

LE PATINAGE DES SALONS

Le cirque des Champs-Élysées, en inscrivant sur son affiche les exercices de patins, exécutés par des Américains très habiles, a familiarisé le public avec un genre de distraction qui a son charme.

Le patin à roulettes n'est certes pas une nouveauté pour Paris, car l'invention en est française, mais elle n'a pas encore été accueillie chez nous ; en revanche, les États-Unis, de même que l'Angleterre, se sont vite emparés de ce nouveau sport auquel ils ont donné une très grande extension.

Il fait aujourd'hui partie des jeux dont les jeunes gens, dans ces deux pays, s'occupent avec le plus d'ardeur. Voilà deux ans qu'à Brighton on a installé une vaste salle publique, en vue de ce sport d'été. On s'y rend pendant la belle saison, comme on se rend l'hiver sur les cours d'eau congelés.

Le patinage sur roulettes occupe maintenant les loisirs de la jeunesse anglaise, au même titre que la danse, l'équitation ou la natation ; seulement ce sport exige, pour qu'on y excelle, un long apprentissage ; en outre, on n'est pas encore absolument d'accord sur la question de savoir s'il est favorable au développement de la grâce corporelle chez les femmes. Les uns disent oui, les autres affirment le contraire; mais tous sont d'accord sur l'heureuse influence de ce sport sur la santé de ceux qui le pratiquent.

Toujours est-il que dans beaucoup de villes d'Angleterre, aujourd'hui, il y a des réunions de salon où ce sport est substitué au quadrille et à la valse, ainsi que l'indiquent les cartes d'invitation, sur lesquelles on lit : *Soirée pour patiner*.

La vogue faite à ce sport a pris, comme le Polo, une très grande expansion : c'est la folie du moment, l'excentricité de la jeune Angletererre ; ç'à été la rage du beau monde pendant toute la durée de la dernière saison de Londres. On le comprend, puisque toute la haute noblesse anglaise, le prince et la princesse de Galles sont à la tête du *Skating-Club*, récemment créé et auquel on a donné un caractère tellement aristocratique que, pour y être admis, il faut avoir été présenté à la cour. Plus des trois quarts parmi les personnes qui demandent à en faire partie sont certaines d'avance d'être *black-boulées*, si elles ne sont dans les conditions voulues de fortune et de rang.

Le club prend ses ébats dans *Prince's Grounds* ; c'est un terrain à l'ombre et couvert d'asphalte ; au milieu, se tient un orchestre ; autour de l'emplacement réservé au patinage, il y a des chaises et des guéridons disposés pour des lunches. On cause, on prend des glaces, du thé, du chocolat ; on étale des toilettes ébouriffantes, on regarde patiner, on aide à relever ceux et celles qui tombent, et les chutes sont fréqnentes, parfois dangereuses. Lorsque le prince de Galles assiste à ces réunions, il est d'une courtoisie charmante envers les patineuses en peine. Il quitte souvent sa place pour courir à leur secours.

Ces salles de patinage, de même que les champs où l'on joue au Polo, sont des occasions de toilettes extrêmement pittoresques, très brillantes en général, mais d'un goût moins pur et moins *comme il faut* que celles de Paris.

L. S.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Nulle pièce ne donne peut-être une idée plus complète du talent de Scribe que celle de ses comédies qui a pour titre : *Une Chaine*. Dramatique et romanesque tout à la fois, cette œuvre est une de celles où le maître a déployét le plus d'ingéniosité ; à défaut de style, d'originalité, on y trouve un intérêt irrésistible, et une intrigue sihabilement conduite, une telle entente de l'art théatral, qu'on pardonne à l'auteur, en faveur de ces grandes qualités, des défauts qu'il sait rendre secondaires.

La pièce, telle que vient de la reprendre la Comédie-Française, est très bien jouée par Got, Febvre, Coquelin, Mme Favar et Mlle Reichemberg.

AMBIGU-COMIQUE. — M. Billion n'est plus ! MM. Beaugé et Fischer se partagent aujourd'hui le sceptre directorial, et le destin leur sourit, car leur début a été un succès.

L'*Officier de Fortune*, de MM. Adenis et Jules Rostaing, est un de ces drames qu'on recherche au boulevard Saint-Martin ; les situations émouvantes y abondent, et l'intrigue s'y promène au milieu des péripéties les plus variées. C'est l'histoire du fameux baron de Trenck, dont les aventures nous ransportent en plein XVIIIe siècle, à la cour du grand Frédéric.

La pièce, d'ailleurs bien jouée par MM. Paul Deshayes, Charly, Courtès, Montal et Mlle Marie Vannoy, offre un attrait particulier. Ayant à faire poursuivre leur aventurier qui vient de sauter par la fenêtre pour échapper aux soldats du roi, les auteurs ont imaginé un truc nouveau : on fait tourner la maison, qui présente ainsi successivement toutes ses faces et permet d'assister à une véritable chasse à l'homme.

RENAISSANCE. — Moins heureuse que ses voisins de l'Ambigu, la direction de la Renaissance n'a point obtenu du public un accueil favorable à la *Famille Trouillat*. Ni le livret de MM Crémieux et Blum, ni la musique de M. Vasseur, ni le concours de Mlle Thérésa, encore moins celui de Paulin Ménier, n'ont trouvé grâce devant les juges de première instance.

On a vu parfois le public revenir de lui-même sur certains jugements. Nous le souhaiterions pour M. Hostein, qui a tout fait pour que cette singulière opérette fût bien montée comme décors et comme costumes ; mais vraiment on ne saurait blâmer le public, trop souvent enclin à l'indulgence, de ne plus vouloir qu'on le joue.

Robert HYENNE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 445. — DESCRIPTION PAGE 458.

COSTUMES D'ENFANTS.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1162

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu, 92

Ceinture Régente de Mme. De Vertus Sœurs, rue Auber, 12.

Lait Antephélique de Candès et Cie. Bd St. Denis, 26.

Entered at Stationers Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Son, 3a, Henrietta Street Covent Garden, W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE

PLANCHE G. N° 452. — DESCRIPTION PAGE 458.

LINGERIE ET CHAPEAUX

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA DERNIÈRE NUIT D'ANDRÉ CHÉNIER

La grâce décorait son front et ses discours.
ANDRÉ CHÉNIER.

« Monsieur André, monsieur André... »

C'étaient les deux mots qu'on entendait le plus fréquemment dans le préau, au réfectoire (nouvellement établi), dans les longs corridors de la prison Saint-Lazare, pendant le mois de thermidor 1794, et ces mots sortaient de la bouche aimable et naïve d'une jeune personne de dix-neuf ans, Mlle Aimée de Coigny, que la révolution avait jetée dans ce sombre lieu, et qui y avait rencontré André Chénier pour y célébrer sa jeunesse et sa beauté. A tout instant elle avait quelque chose à demander au poète, dont elle se plaisait à répéter le nom et qui lui enseignait les règles de la versification française.

Aimée de Coigny, fille du général Franquetot de Coigny, ancien chevalier d'honneur de Madame Élisabeth, avait reçu une éducation extrêmement soignée ; elle était versée comme son père lui-même dans les lettres françaises et même dans les lettres latines ; aussi lorsque, par suite de l'émigration de plusieurs membres de sa famille, elle subit un emprisonnement qui atteignait tant de personnes, injustement soupçonnées, fut-elle heureuse de se trouver en compagnie d'André Chénier, l'amant des Muses grecques, véritable Athénien de Paris. Ils se comprirent bien vite, et leurs causeries, sans cesse renouvelées, donnèrent naissance à l'ode devenue célèbre, la *Jeune Captive*, où le poète s'est complu à peindre dans une succession de belles images la confiance d'une jeune âme qui n'a pas accompli sa destinée sur terre, et qui se refuse à croire que la mort puisse l'atteindre avant le temps. *Je ne veux pas mourir encore*, ce cri poussé par une jeune fille a depuis ému bien des cœurs.

« Monsieur André, monsieur André... disait-elle, en détachant Chénier d'un groupe où l'on causait de la prétendue conspiration des détenus de Saint-Lazare, qui devait en envoyer un si grand nombre à l'échafaud, le jour baisse et vous ne m'avez pas encore donné ma leçon de prosodie.

— Pardon, mademoiselle, répondit Chénier, nous vivons dans un temps où l'on oublie les choses les plus importantes pour les bagatelles de la rue.... »

Il passa d'une façon familière et gracieuse son bras sur le bras de la jeune fille, et ils s'éloignèrent à pas pressés, cherchant quelque banc isolé où il leur fût permis de causer librement.

« En voilà une, dit le vieux marquis de R..., très-méchante langue, en voilà une qui aura bientôt, je l'espère, une excuse pour ne pas monter sur l'échafaud (1).

— Vous vous trompez, lui répondit Roucher, l'auteur des *Mois*, Mlle de Coigny est l'innocence même et mon ami Chénier est incapable de l'oublier.

— Il aura tort, répondit impertinemment le marquis ; si j'étais à sa place, je ne me ferais pas scrupule de conserver à la patrie une si belle personne... en me plaignant seulement que l'excuse ne remonte pas jusqu'à son auteur, ce qui prouve que les républicains ne sont pas bien logiques... Et il pirouetta sur le talon.

— Fi, fi, quel cynisme ! s'écrièrent les duchesses de Périgord et de Saint-Aignan, qui assistaient à cet entretien.

— Madame, reprit le marquis en s'adressant à la duchesse de Saint-Aignan, vous en parlez bien à votre aise. Vous avez votre excuse, vous.

(1) L'excuse était une déclaration de maternité prochaine.

— Mais j'ai un mari, moi, répondit la duchesse en baissant les yeux.

— Eh bien, que M. Chénier l'épouse, je ne demande pas mieux.

— Elle est promise au duc de Fleury, repartit Mme de Périgord, et M. Chénier aime ailleurs.

— Est-ce qu'on en est encore là ? dit le marquis. Je croyais que le monde était plus avancé depuis 89. »

Pendant que la conversation continuait sur ce ton léger, qui égayait souvent les prisons de cette époque, André et sa charmante élève comptaient sur leurs doigts des hémistiches et discutaient la valeur de certaines rimes.

« Monsieur André, dit tout à coup Mlle de Coigny, vous êtes évidemment préoccupé ; je ne vous trouve plus la même chaleur pour les choses littéraires... J'aurais mieux fait de m'adresser à M. Roucher.

— Peut-être aujourd'hui, répondit Chénier. Roucher a plus de sang-froid que moi, quand il n'est pas question de sa fille... il perd la tête sur ce sujet-là.

— Avez-vous appris des nouvelles qui vous contrarient ? Contez-moi cela; ne suis-je plus votre confidente? Votre père et votre frère font-ils toujours des démarches pour vous ?

— Plût à Dieu qu'ils n'en fissent aucune... passer devant le tribunal révolutionnaire, n'est-ce pas aller à la mort ? Je n'ai pas les illusions que vous avez... Je n'ai pas, moi, les *ailes de l'espérance*.

— Que vous donnez aux autres...

— Je n'attends rien des hommes qui m'ont renfermé ici... si ce n'est de gagner à prix d'or un de nos geôliers et de m'échapper de cet enfer au risque de la vie.

— Vous faites donc partie de la conspiration dont on parle tant ?

— Il n'y a pas la moindre conspiration, mais chacun a bien le droit de s'évader, s'il le peut, comme l'oiseau qui est en cage et qui reprend sa liberté...

— Vous voulez nous quitter ? s'écria Mlle de Coigny avec une vive émotion et en lui saisissant la main.

— Oh ! tenez, vous seule m'arrêtez, et voilà ce qui jette dans nos heureuses leçons le trouble dont vous vous êtes aperçue. »

Et baissant la voix, il lui raconta que, depuis quelques jours, ayant reçu de l'argent de sa famille, il avait séduit le porte-clefs de leur corridor ; qu'au moyen d'une lime il avait scié un barreau de sa fenêtre après avoir remarqué une longue planche que des maçons avaient appuyée sur la terrasse d'un jardin voisin, où son frère Marie-Joseph et quelques amis sûrs l'attendaient et avaient tout préparé pour sa fuite, mais qu'il n'avait pu se décider à s'éloigner d'elle... malgré les sollicitations les plus pressantes...

— Si je vous suivais ? s'écria Mlle de Coigny avec résolution.

— Je n'osais vous le proposer, quoique les temps extraordinaires veuillent des actions qui le soient aussi...

— Fille d'un général, nièce d'un maréchal de France, le courage ne me manquera pas; planche pour planche, la vôtre est préférable à celle de l'échafaud, et voyez comme la Providence est pour nous : le jeune Maillé, qui a la même taille que moi, a fait déposer ce matin entre mes mains un costume d'homme, tout neuf, en montant dans la voiture qui le conduisait à la Conciergerie; il m'a priée de le faire remettre à son tailleur s'il ne revenait pas ; je puis en disposer, cela attirera moins l'attention que des vêtements de femme.....

— Vous êtes adorable, dit Chénier, je vais avertir notre porte-clefs. Cette nuit, nous fuirons ensemble, et vous trouverez chez mon père toutes les sécurités que votre honneur puisse désirer.

— Mon honneur, répondit fièrement Mlle de Coigny, c'est à moi de le garder, les autres n'y peuvent rien. »

Ils se séparèrent après avoir causé plus longtemps que

d'habitude, et non sans observations malignes du marquis de R..., lequel rôdait autour d'eux en s'étonnant que la prosodie française eût tant d'attraits pour Mlle de Coigny dont il avait vu un moment les yeux se remplir de larmes.

Chénier, aussitôt qu'il le put, remonta dans sa chambre, s'assura de la constante bonne volonté du porte-clefs, fit de sa fenêtre des signes convenus auxquels on répondit de la terrasse voisine, et se livra à quelques préparatifs nécessaires, en attendant Mlle de Coigny ; le bruit des allants et venants dans le corridor, s'endormit peu à peu ; tout le monde rentré, on n'entendit plus que le pas du geôlier qui tirait les verrous sur les portes des prisonniers ; Mlle de Coigny entra en ce moment dans la chambre du poëte sous le costume d'un petit maître élégant, et le geôlier tira les verrous sur la porte de Chénier, comme il l'avait fait sur celle des autres.

Ce fut un moment solennel, indicible. Ils restèrent muets quelque temps. Tout ce que la poésie antique a pu imaginer sur la beauté des jeunes dieux était dépassé par celle qui s'offrait aux yeux de Chénier, pleins d'une admiration prolongée.

« Ne perdons pas de temps, s'écria Mlle de Coigny, profitons de l'enthousiasme où je suis encore de votre merveilleux projet. J'ai besoin de cette animation pour me soutenir quelques minutes dans le vide à vingt-cinq ou trente pieds de la rue.....

— Venez donc, dit Chénier, et que Dieu nous seconde !... »

Il prit Mlle de Coigny dans ses bras et la posa sur le bord de la fenêtre, en se hissant après elle et en lui recommandant de s'asseoir sur la planche légèrement inclinée et de se laisser glisser ; mais ils avaient compté sans la sentinelle qui veillait entre la prison et la terrasse du voisinage. Un coup de feu partit, et Mlle de Coigny, effrayée, se rejeta vivement en arrière et sauta au cou d'André Chénier, qui, d'une main, la retint sur son cœur, tandis que de l'autre il se tenait fortement à deux barreaux qui n'avaient pas été descellés. Ce brusque mouvement dérangea la planche, laquelle, perdant son point d'appui, tomba avec fracas dans la rue sur le soldat qui poussa un cri de détresse en se sentant mortellement atteint.

Chénier, très-vigoureusement constitué heureusemeut dans sa taille moyenne, parvint à faire rentrer Mlle de Coigny à travers les deux barreaux et à redescendre avec elle dans sa cellule.

Une fois descendu avec son précieux fardeau, qu'il serrait toujours avec la même force contre son sein, il s'aperçut que Mlle de Coigny s'était évanouie ; il la crut blessée par le coup de feu et la déposa sur sa couchette de prisonnier. Grand fut alors son embarras.

Mlle de Coigny ouvrit enfin les yeux et regarda avec étonnement le poëte penché sur elle, à la lueur d'une lampe ; elle lu dit :

« Qu'avez-vous donc, monsieur André ?...

— Je craignais que vous n'eussiez été atteinte par le coup de feu de la sentinelle, lui dit-il.

— Non, je n'ai été atteinte que par la peur, répondit-elle en souriant ; moi qui me vantais de mes aïeux militaires, c'est bien lâche de ma part ; ce n'est pas de moi que Gentil-Bernard dirait :

J'ai vu Coigny, Bellone et la Victoire.

— Que le ciel soit béni, dit Chénier, et Dieu veuille que notre équipée n'ait pas de suites plus graves ! Quant à fuir, cela ne nous est plus possible. »

Et il lui apprit qu'en se jetant à son cou, elle avait poussé du pied la planche, qui était tombée dans la rue.

« Si je pouvais au moins rentrer dans ma cellule, repartit Mlle de Coigny, car de passer la nuit en tête-à-tête avec vous dans cette chambre si bien verrouillée, cela n'est guère convenable, et si on le savait...

— On ne le saura pas, dit Chénier, et je vais tâcher de me faire entendre du porte-clefs qui doit être à l'autre bout du corridor. »

Au même instant, les verrous furent tirés, et le porte-clefs apparut lui-même ; il avait entendu le bruit de la planche tombante, il venait savoir ce qui s'était passé, et, sur les instances de Chénier, il fit rentrer Mlle de Coigny dans sa cellule avant la visite de l'inspecteur, qui, effrayé par le bruit, comme tous les gardiens de la prison, avait commencé sa revue par les étages inférieurs.

Le porte-clefs expliqua à l'inspecteur que l'orage (il faisait grand vent en effet) avait fait rouler une planche, posée auprès de la fenêtre du citoyen Chénier, mais que le citoyen Chénier était dans sa cellule, qu'il venait d'en faire la constatation.

« Tant mieux, dit l'inspecteur, car M. Chénier est demain de fournée, et son absence eût contrarié Collot-d'Herbois. »

Chénier entendit cette conversation et frémit. Il était perdu. Il passa le reste de la nuit à écrire ses admirables iambes...

Mourir sans vider mon carquois !.

. . . . . .

Le lendemain, Chénier évita Mlle de Coigny pour ne pas s'attendrir, et partit pour la Conciergerie avec une vingtaine de ses compagnons ; il ne revint pas plus que le jeune Maillé n'était revenu. La duchesse de Saint-Aignan revint seule, après constatation de son état. Mlle de Coigny, qui avait erré toute la journée dans la prison, apprit enfin la terrible vérité...

« Ah ! racontait Mme de Saint-Aignan, il a porté la main à son front en disant : *J'avais quelque chose là !*

— On dit en effet, repartit la duchesse de Périgord, que ce poëte avait du génie, et plus de génie que son frère Marie-Joseph... Mais Mlle de Coigny se trouve mal...

— Hélas ! s'écria l'aimable héroïne en mettant la main sur son cœur, *moi, j'avais quelque chose là* !

— Je disais bien qu'elle l'aimait, dit le vieux marquis de R... Ah ! Chénier a manqué une belle occasion de sauver une femme de l'échafaud. »

Mlle de Coigny, qui avait entendu les derniers mots, s'écria en pensant à l'ode composée pour elle :

« Et maintenant je ne veux plus vivre, je veux mourir.

— La pauvre enfant ! » dit le marquis avec une profonde compassion.

Mlle Coigny ne mourut pas alors. Sortie de prison après le 9 Thermidor, elle devint duchesse de Fleury. Elle ne tarda pas à divorcer, et épousa plus tard M. de Montrond. Elle n'est morte qu'en 1820, après avoir publié un roman, *Alvar*, tiré seulement à vingt-cinq exemplaires, et publié chez Firmin Didot.

Hyppolyte Lucas.

SOUVENIRS D'ENFANCE

Voici le jour qui finit : la rue est déjà sombre, mais les toits brillent encore sous le ciel clair, et le soleil couchant met à ma mansarde des vitres de rubis. C'est l'heure où je m'accoude à la fenêtre, entre ma giroflée et mon réséda, pour me reposer un instant du travail de la journée. Bientôt la lampe s'allumera, et ma tâche me réclamera de nouveau, jusqu'à ce que mes yeux se ferment de sommeil.

De la rue profonde, où s'allument mille feux, monte un murmure incessant ; on dirait le bourdonnement d'une ruche. L'oreille attentive y démêle des pas et des voix, des roulements de voitures, des ronflements de machines ; la grande ville est pleine de mouvement et de bruit. Je vois au-dessous de moi,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

comme les vagues d'une mer houleuse, des toits innombrables, aux formes variées; les flèches des clochers se dressent dans le ciel empourpré qui semble les parer d'une couronne de nuages d'or; et çà et là quelque groupe d'arbres, qui abrite sous son ombrage les jeux des enfants, me rafraîchit les yeux de sa verdure et me rappelle que je n'ai pas toujours vécu ici.

Je n'ai pas toujours vécu ici! et quand je remonte dans le passé, jusqu'au temps où j'étais une toute petite fille libre et joyeuse, je ne retrouve pas dans mes souvenirs la grande ville enfumée aux rues tumultueuses. Non! c'est la ferme qui vient m'apparaître, la ferme à mi-côte entre la prairie et le bois, la ferme où les bêtes rentraient le soir avec un si doux mugissement et où l'on entendait, au lieu du grincement des machines, le bruit des charrettes qui rapportaient le foin fraîchement coupé ou les gerbes jaunies du blé mûr. Quand j'y songe, mon cœur bat plus vite, j'oublie le présent, et je redeviens enfant.

Il y avait surtout un petit coin que j'aimais, un petit coin de la basse-cour. On y descendait par des marches usées, où des étrangers auraient trébuché à chaque pas; mais mes petits pieds d'enfant les connaissaient bien et y marchaient avec sûreté. La vieille porte était en ruines, le toit du hangar s'effondrait; mais comme tout cela était joli sous le vert manteau dont la vigne le recouvrait! Un filet d'eau coulait à petit bruit, tombant de la goulette dans le vieux timbre de pierre à moitié démoli, et de là dans la petite mare où barbotaient les canards; et je ne me lassais pas de l'écouter. Je trainais là ma petite voiture, où je m'asseyais, plus heureuse qu'une reine dans son carrosse doré; je donnais audience aux hôtes de la basse-cour. Les pigeons venaient tout près de moi, et roucoulaient en gonflant leur gorge changeante; au-dessus de ma tête les petits oiseaux gazouillaient dans la vigne, et les oies familières venaient prendre jusque dans mes mains le feuillage tendre des carottes qu'elles tranchaient d'un coup sec pour le porter à leurs petits.

Comme c'était gai, et comme je me trouvais bien là!

Ma mère riait, quand elle venait m'y chercher, et que les volatiles me suivaient quelque temps, les uns en roucoulant et voletant autour de moi, les autres en se dandinant et en allongeant le cou en cancanant comme pour me rappeler. — Comme l'enfant se fait aimer des bêtes! disait-elle; bien sûr, elle est née pour être fermière. Mais nul ne sait ce qu'il deviendra, en attendant, petite, prends ton bonheur où tu le trouves, c'est peut-être tout ce que tu en auras dans la vie!

Nul ne sait ce qu'il deviendra! Je vis à présent dans la grande ville, et voilà bien des années que je n'ai senti l'odeur du foin frais ni vu devant moi des champs et des prés s'étendre jusqu'à l'horizon; car mes moments de liberté sont rares et courts, et la campagne est loin: la ville est si grande! Mais je me réjouis le cœur par le souvenir de mon cher petit réduit d'autrefois: en fermant les yeux je revois avec mon âme le toit chancelant, l'eau que traverse un rayon de soleil, la vigne verte et le vieil escalier; et je me mets à chanter, pour m'encourager dans mon travail, quelque refrain de mon village.

Si jamais, sur mes vieux jours, j'ai pu amasser quelque argent, je veux retourner à la ferme pour y finir ma vie en paix. Je porterai ma chaise à l'endroit où je trainais ma petite voiture d'enfant, et je regarderai de mes yeux affaiblis toutes les choses que j'aimais tant autrefois. Il me semble que je serais heureuse de mourir là. Peut-être bien que c'est un rêve et que je n'y retournerai jamais; n'importe, j'aime à y penser, et jusqu'à mon dernier jour je bénirai Dieu, qui me destinait à vivre dans la grande ville aux maisons sombres, d'avoir mis dans mes souvenirs, pour égager ma triste vie, ce petit coin rayonnant de verdure et de soleil.

Mme Bepp.

LE CABARET DE RAMPONEAU

Jean Ramponeau ou Ramponeaux, roi des cabaretiers de son temps, a possédé deux royaumes. Simultanément ou successivement? c'est ce que l'histoire n'a pu éclaircir.

Après s'être illustré à la Courtille, vers 1760, il alla s'installer dans un lieu célèbre entre les plus célèbres, dans le village des Porcherons, en face de la barrière Blanche.

La Courtille rivalisait avec les Porcherons. Les guinguettes, les cabarets, les rôtisseries y exposaient aux regards du passant leurs enseignes affriolantes. Un monde de buveurs s'y donnait rendez-vous, pour y mener joyeuse vie *inter pocula*, sans souci de l'avenir et sans regrets du passé. Il importait peu que le vin fût exquis. La gaîté des convives remplaçait avantageusement la supériorité des liquides. Puis, la renommée d'un cabaretier s'établissait à propos de quelque petit scandale, ou de quelque visite faite par un grand seigneur, désireux de « s'encanailler » en certains moments.

Or, le baron de Grimm, dans sa *Correspondance littéraire*, ne dédaignait pas de constater une illustration populaire: « L'année 1760, écrivait-il, est marquée dans les fastes des badauds en Parisis par la réputation soudaine et éclatante de Ramponeau. »

Boire outre mesure, à cette époque déjà, cela s'appelait « ramponer ». Notre homme profita de sa vogue, et, trouvant que les Porcherons offraient meilleure chance de fortune que la Courtille, il alla s'établir aux Porcherons.

Là foisonnaient plus encore qu'à la Courtille, les guinguettes, — maisons ainsi nommées, dit Etienne Pasquier, des termes *guinguet* ou *ginguet*, dont on s'était servi pour désigner le mauvais vin récolté pendant l'année 1554. Deux cents ans d'existence avaient popularisé ces établissements modestes.

La guinguette de Ramponeau ressemblait aux autres maisons du même genre. Ce qu'il avait fait à la Courtille, il l'imita dans le village des Porcherons.

Sur son enseigne était écrit: « *Au tambour royal.* » De plus un peintre le représenta à califourchon sur un tonneau, en vrai Silène, dont la face réjouie et rubiconde ressemblait à une réclame perpétuelle.

Dans l'intérieur, la guinguette offrait un aspect non moins provoquant pour les amis de la bataille. Comment le passant n'eût-il pas été alléché par l'odeur de la cuisine dont on s'occupait dans la pièce d'entrée? Quel foyer tentateur! Là rôtissaient des gigots et des poulets plus ou moins fins; là cuisaient des galettes appétissantes; là se tordaient dans la friture des goujons ou des ablettes remarquables par leur fraîcheur.

D'un côté, des pintes de plomb étaient rangées sur des planches; de l'autre, quelques bouteilles de vin, et même un ou deux petits tonneaux pleins d'eau-de-vie, semblaient demander avec instance l'honneur d'être choisis par les habitués.

Après avoir traversé l'antichambre, c'est-à-dire la cuisine, les badauds pénétraient dans la grande salle, ornée d'une treille peinte sur les murs, et illustrée de figures variées, avec textes malins, calembredaines et facéties. Belle-Humeur dansait avec la Camargo; Polichinelle faisait des grimaces au docteur; Bacchus trônait le verre en main. C'était partout des invocations à la Soif, compagne de l'Ivresse.

Mais l'initiateur par excellence apparaissait bientôt. Jean Ramponeau se tenait prêt à boire, à faire tête à toute sa clientèle, à vaincre les buveurs les plus intrépides. Oh! le rude jouteur! Nul ne pouvait résister à ses saillies, ni jeter une ombre sur son humeur joviale. Ramponeau possédait le génie de l'ivresse du peuple, de la bonne, selon Beaumarchais.

L'égalité parfaite existait dans ce cabaret où les grands sei-

gneurs coudoyaient les aigrefins, où quelques jolies marchandes s'introduisaient au bras de fringants militaires. Quel est cet homme sans gêne, accoudé sur la table? Ne faites pas attention : il dort. Et cet autre, qui s'appuie contre la muraille? Chut! il a trop bu. Honneur au courage malheureux!

Tout le monde ne supportait pas victorieusement l'assaut du vin que débitait mons Ramponeau. Notre cabaretier attirait surtout la foule par le bon marché de ses consommations. Il vendait le vin trois sous et demi la pinte au lieu de six sous ; il défiait toute concurrence, et méritait que les poëtes crottés de l'époque célébrassent en vers et en prose sa personnalité rayonnante ; d'autant plus que Ramponeau savait verser rasade à ces flatteurs, pour développer dans leur cerveau l'éloquence de l'adulation. Il entendait la publicité.

Français et étrangers voulaient contempler « c'fameux Ramponeau, » comme dit la chanson. Bien des filles

Allaient chez Ramponeau faire les gentilles.

Les Porcherons,

Le rendez-vous des bons lurons,

brillaient surtout par le cabaret de Ramponeau, où la foule se portait.

Parmi les habitués se distingua maître Toussaint Gaspard Taconnet.

Taconnet, fils d'un menuisier, était né à Paris et connaissait, depuis son enfance, tous les bons recoins de la capitale. Taconnet amenait la foule au théâtre de Nicollet (plus tard la Gaîté). Son talent n'avait pas d'égal dans les rôles d'ivrogne, qu'il jouait au naturel, car il aimait passionnément le jus de la treille, et ne manquait jamais de dire, quand il voulait exprimer son souverain mépris pour quelqu'un : « Je le méprise comme un verre d'eau.

Acteur excellent, ivrogne émérite, Taconnet passait tous ses loisirs chez Ramponeau. Sa présence contribuait à la prospérité du cabaretier. Ils devinrent amis.

Chaque jour, l'habitué venait étudier l'ivresse, échauffer sa muse grivoise et se préparer au rôle d'ivrogne, en entrant profondément et « réellement » dans le sujet. Taconnet se grisait chez Ramponeau pendant la journée, et, le soir, il émerveillait le public par ses gestes et ses lazzis.

A force de fréquenter Taconnet, à force de boire avec lui au milieu de ses comédiens, Ramponeau se crut appelé à figurer sur la scène. Il eut la pensée de s'improviser acteur, de se montrer au public d'un théâtre.

Comme il faisait honneur à quelque bouteille sans doute, ou bien dans un moment où Bacchus triomphait de sa valeur, Ramponeau se trouva face à face avec un certain Gaudon, montreur de marionnettes, qui lui proposa un engagement.

Et quel engagement! Douze francs par jour, à la condition que le roi des cabaretiers paraîtrait, pendant trois mois, sur son théâtre de marionnettes. Gaudon flairait là une fortune.

Ramponeau signa. Ce fut une grande nouvelle, non-seulement à la Courtille et aux Porcherons, mais dans tout Paris, que celle des débuts futurs de notre homme au spectacle de marionnettes que Gaudon exploitait dans la foire Saint-Laurent.

Dans le cabaret, les habitués se divisèrent en deux camps. Pour les uns, Ramponeau déméritait ; pour les autres, il avait raison de marcher sur les traces de Taconnet, d'ajouter à sa couronne de buveur celle de comédien ; pour tous, une pareille exhibition était grosse de promesses.

Cependant les jours s'écoulaient, et l'époque des débuts annoncés s'approchait rapidement. Déjà les amateurs se disputaient par avance les places du théâtre de Gaudon. Ces curieux, grandes dames et seigneurs, qui n'avaient pas osé fréquenter le cabaret « pour voir Ramponeau», comptaient se dédommager en allant l'applaudir sur la scène, où l'illustre cabaretier ne devait remplir, d'ailleurs, que des rôles muets. Le voir ! le voir ! cela suffisait.

Ramponeau ne trouva peut-être pas son engagement assez avantageux. Il refusa d'accomplir sa promesse. Les Jansénistes, très chatouilleux sur l'article du théâtre, lui avaient fait un scrupule « de se produire sur la scène ». Ils lui avaient donné ds sérieuses raisons pour l'en empêcher. « Tertullien, lui avaient-ils dit, condamna la comédie. » L'ami de Taconnet goûta leurs observations de haute morale.

Le fait excita la verve de Voltaire, ce malin esprit qui touchait à tout. Un procès eut lieu entre Gaudon et Ramponeau. Celui-ci, dont la conscience était alarmée, ne voulait pas rendre l'argent qu'il avait reçu de l'entrepreneur de spectacles. Gaudon réclama une somme payée d'avance.

Aussitôt parut un opuscule de Voltaire, ayant pour titre : *Plaidoyer de Ramponeau prononcé par lui-même devant ses juges*. C'était une petite débauche d'esprit, dans laquelle l'auteur de *Candide* prêtait au cabaretier une éloquence vraiment extraordinaire.

On y lit :

« Vous voyez, juges augustes du boulevard de la Courtille, quelle prééminence eut de tout temps le cabaret sur le théâtre. Vous frémissez de l'indigne proposition de maître Beaumont (Elie de Beaumont plaidait pour Gaudon), qui prétend me faire quitter la Courtille pour le Rempart. J'ose plaider ma cause moi-même, parce que là où la raison est évidente, l'éloquence est inutile. Si elle succombait, cette raison, quelquefois mal accueillie chez les hommes, je mettrais alors ma cause entre les mains de maître Mannori, célèbre dans l'univers, qui a fait imprimer des plaidoyers lus de l'univers, et l'univers jugerait entre Gaudon et Ramponeau. »

Au procès, maître Coqueley de Chaussepierre plaida pour Ramponeau, que le tribunal renvoya des fins de la plainte, et qui s'en retourna trôner dans son cabaret, après avoir rendu l'argent et « sauvé son âme. »

Vous devinez l'effet produit par cette facétieuse affaire, vous comprenez les résultats du procès pour Ramponeau. Il vit augmenter le nombre de ses habitués, de ses amis et de ses admirateurs. Jamais il n'avait conquis tant de gloire et de popularité. Tout Paris alla le voir et vider ses pintes de petits vins. Des princes du sang même, en « bons princes » qu'ils étaient, ne se déplaisaient pas dans sa société. On passait de si doux moments à la Courtille et aux Porcherons !

Qu'ajouter encore ? les badauds parisiens, dévots au pélerinage de la sainte bouteille, s'entretinrent continuellement de Ramponeau. Il firent queue à la porte de son cabaret. La mode s'en mêla, tant les illustrations de tous genres ont droit de l'occuper. Les belles dames portèrent des chapeaux « à la Ramponeau » et des robes « à la Ramponeau » ; tout fut fait à la grecque ou « à la Ramponeau ». Le roi des cabaretiers recueillit un tas de gros sous, à ce jeu heureux de la popularité, et sa gloire ne l'abandonna que le jour où il passa de vie à trépas.

D'après un mémoire publié dans la *Revue des facéties parisiennes pour les six premiers mois de l'an* 1760, Jean Ramponeau était né à Argenteuil, patrie du petit vin. Cet homme à face comique, cet ami de Taconnet, ce débitant de liquide à bon marché, a su acquérir une réputation qui sera bientôt séculaire, et qui survivra à bien d'autres plus sérieuses. Beaucoup l'ont imité, sans pouvoir atteindre à sa hauteur.

Augustin CHALLAMEL.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

REVUE DES MAGASINS

Voulez-vous, mesdames, avoir une taille fine, un buste bien proportionné, porter cuirasse collante, en un mot? adressez-vous à Mmes DE VERTUS sœurs, qui répondront merveilleusement à tous vos souhaits, en vous livrant la *ceinture Régente*.

Ce corset, unique en sa coupe, est bien celui qui fait le mieux valoir les avantages naturels. Grâce à son précieux concours, le buste se développe, la taille se cambre et s'amincit, prenant les proportions les plus heureuses, présentant les contours les plus gracieux et l'ensemble le plus élégant.

La ceinture *Régente* offre encore l'avantage non moins appréciable de réparer les torts de dame Nature en rectifiant ses erreurs. En d'autres termes, Mmes de Vertus sœurs possèdent des secrets dont plus d'une femme se trouve bien.

La ceinture *Régente*, quelle que soit la façon dont elle est établie (en coutil, satin ou moire antique, brodée ou garnie de peluche, de dentelles, etc.) reste exactement la même comme coupe. On peut, du reste, s'en convaincre en visitant les élégants salons de la rue Auber, 12, où l'on trouvera également une collection d'élégants jupons de dessous.

— A l'entrée de l'automne, lorsque le mauvais temps nous menace, que les soirées deviennent longues et tristes, on recherche davantage les plaisirs d'un intérieur confortable. Malheureusement l'intérieur en question ne répond pas toujours aux exigences du ménage! Et tout le monde ne connaît pas l'établissement du *Crédit à tous*, de M. CRÉPIN aîné (de Vidouville, Manche), qui répond si bien à tous les besoins de la vie et aux exigences de toutes les positions.

Dans les vastes magasins du boulevard Ornano, 11, 13 et 15, on trouve absolument tous les objets qui composent l'habillement complet, confectionné ou non, pour homme, femme et enfant; le mobilier, l'horlogerie, la bijouterie, les glaces, la literie; l'outillage du travailleur, quel qu'il soit; les machines à coudre, pianos, etc., etc. : objets que l'on peut se procurer chez M. Crépin au même prix qu'ailleurs et en outre avec de grandes facilités de paiement.

La maison Crépin a des employés spéciaux dont l'unique occupation est d'initier le public aux différents modes d'opération de l'établissement; il suffit donc d'adresser un mot boulevard Ornano, pour recevoir à bref délai la visite de l'inspecteur en question.

Pour les jeunes ménages, les petits employés, les travailleurs en un mot, à quelque degré social qu'ils se rattachent, l'existence d'une pareille institution est précieuse : grâce à elle, on ne peut plus répéter ce refrain connu : Ah! si j'avais de l'argent, j'achèterais ceci ou cela! — On n'a plus besoin d'argent aujourd'hui, d'argent comptant du moins!

SPÉCIALITÉS

Depuis que les femmes portent toutes plus ou moins de faux cheveux, elles ont perdu l'habitude d'entretenir avec soin ceux que la nature leur a donnés. On se nettoie la tête, cela va sans dire, et dans ce but on emploie une eau quelconque qui enlève parfaitement les pellicules et rend le cuir chevelu propre et net; et puis on s'arrête là : voilà tout. Pour donner un peu de force aux cheveux, il faut avoir soin d'en frotter les racines avec une préparation grasse, pommade ou huile.

Sous ce rapport, nous devons citer en première ligne le *Rowland's Macassar oil*, huile de Macassar; préparation exquise, d'importation anglaise, joignant aux qualités toniques et rafraîchissantes les plus parfaites le parfum le plus agréable. Cet excellent produit communique au cheveu une force étonnante et lui donne en même temps une souplesse parfaite. Il suffit d'en oindre légèrement les racines, sans l'étendre sur les cheveux, ce qui leur donnerait un aspect luisant tout-à-fait désagréable; j'en excepte pourtant la chevelure noire, dont la beauté acquiert plus de prestige, lorsqu'elle est bien brillante.

Le *Rowland's Macassar oil* se recommande aussi bien aux messieurs qu'aux dames, davantage même aux premiers, car ils sont plus souvent victimes de la calvitie que nous; on n'aurait plus à se plaindre d'un semblable désagrément si l'on faisait un usage fréquent de ce cosmétique vraiment supérieur.

(Vente en gros chez Mme Lamar, 15, rue Saint-Denis, et en détail chez tous les parfumeurs.)

— Le grand air, les veilles prolongées, l'éclat des lumières, ou bien un travail trop assidu, sont autant d'ennemis de la beauté de la peau. Rien de plus délicat que celle-ci, rien non plus d'aussi précieux. De jolis traits joints à une vilaine carnation passent inaperçus; l'opposé est au contraire, fort remarqué. Nous avons donc chères lectrices, le plus grand intérêt, d'abord à acquérir, puis à conserver un bien aussi enviable.

La *crème Simon* répond merveilleusement à cette exigence : ses propriétés rafraîchissantes et toniques donnent à la peau une fermeté et une élasticité qui lui procurent une fraîcheur charmante et toute juvénile. Rougeurs, boutons, masque de grossesse, taches quelconques, tout cela est effacé, grâce à son emploi.

Pour compléter l'heureux effet de la crème *Simon*, il faut se servir de la *poudre Figaro* qui, en se fixant sur la peau, lui donne un velouté délicieux. Ce produit, nous y insistons, est le complément indispensable du premier. Nous pouvons ajouter que l'un et l'autre sont établis dans les meilleures conditions d'hygiène, que la personne la plus exigente puisse désirer.

On se procure la crème *Simon* et la poudre *Figaro* au dépôt central, chez M. Gerin (rue Beautreillis, 43), ou à la *Tour de Nesle* (boulevard des Italiens, 3).

NOTRE GRANDE PRIME

Nous prévenons nos abonnées que nous sommes en mesure de leur offrir, par faveur absolument spéciale et exclusive, la machine à coudre *la Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et Cie, non plus au prix élevé de 250 francs, qui est le prix de vente dans leurs magasins et dépôts, mais moyennant 150 fr., emballage compris. Par suite de cette importante concession, à laquelle nos abonnées seules ont droit, on peut dire que la machine à coudre est réellement mise à la portée de toutes les bourses.

Ajoutons que, pour nos abonnées de Paris qui voudront profiter de cette occasion unique, nous avons obtenu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et Cie à Paris, que deux leçons leur soient gratuitement données. A celles de la province, des instructions complètes seront adressées avec la machine. A toutes, enfin, il sera délivré, pour cinq ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnées, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser ou un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs, moyennant laquelle la *Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

Nous pouvons également offrir à nos abonnées, moyennant *40 francs*, emballage compris, la MACHINE A MAIN, dont le prix de vente est de 75 francs. Avec cette machine à un fil et à point de chainette, on peut exécuter tous les travaux de famille. Chaque machine est accompagnée d'un tourne-vis, d'une burette à huile, de deux guides à ourler, d'un guide à soutacher, d'un guide à coudre droit, et d'une instruction illustrée indiquant la manière de s'en servir. Il suffit donc, pour recevoir cette machine tout emballée, de nous adresser la somme de 40 francs en un mandat sur Paris à notre ordre, ou en billets de banque français.

Avis important

Nous avons l'honneur de rappeler à nos abonnées que toute lettre concernant le renouvellement d'un abonnement ou un changement d'adresse, et en général toute demande ou réclamation relative au service d'un de nos journaux, doit être accompagnée de la bande portant le nom de l'abonnée. Autrement il ne pourrait être tenu compte desdites demandes ou réclamations.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT ✻, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

AD. GOUBAUD ET FILS, *Propriétaires-Gérants.*

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Il y a en architecture ce que l'on nomme l'ordre *composite*, parce qu'il comprend des éléments appartenant à des genres différents ; la mode actuelle, vu son manque de caractère personnel et ses nombreux emprunts à toutes les époques, pourrait à bon droit s'appeler aussi *mode composite!* Voyez plutôt : il n'est question, en ce moment, que de cuirasses, de cottes de mailles, de robes *Clémence-Isaure*, de garnitures crénelées, de châtelaines, etc. Aussi songe-t-on malgré soi au bon vieux temps où la reine Berthe filait, et serait-on tenté de donner à cet ensemble de copies, plus ou moins fidèles, le nom rétrospectif de modes *moyen âge*.

Mais, à côté de cela, on porte des dentelles et des bijoux *Renaissance*, des chapeaux *Rubens*, des fraises *Médicis*, des manches et des crevés *Henri III* ; puis des étoffes *Pompadour*, des modes *Louis XV*, des costumes *Watteau*, des habits *Louis XVI*, des coiffures et fichus *Marie-Antoinette*, sans oublier le chapeau *Lamballe* et le bonnet *Charlotte Corday*; enfin, comme dernière nouveauté, voici le chapeau *Directoire* et la coiffure *Retour de Coblentz*!...

Quel amalgame ! Et n'avais-je pas raison de dire qu'aujourd'hui nous portons des modes *composites* ?

Mais n'allez pas, chères lectrices, conclure de ces réflexions à une critique plus ou moins juste. Je constate seulement un fait et je suis toute disposée à croire que le goût est en voie de progrès maintenant. Et même, si l'on sait profiter de l'expérience du passé pour ne prendre que le *joli* de chaque époque, j'admets encore qu'on formera, pour les modes, un ensemble élégant, beau et harmonieux comme il n'en a pas encore existé.

Les nouveautés de la saison continuent de nous montrer des carreaux sous toutes les formes. J'ai déjà signalé l'écossais grisaille, voici maintenant des carreaux formés par un filet blanc, jaune, bleu, rouge ou noir, sur fond gris ; les teintes sont effacées et l'aspect de ces nouvelles étoffes en vigogne ou cheviotte est assez sombre. Voilà qui est plus nouveau que la roulière et forme avec elle le véritable costume d'automne.

Le *genre* veut qu'on ajoute de l'uni en même tissu pour compléter l'ensemble de la toilette ; on en forme le jupon ou les garnitures. L'effet de cette disposition est assez heureux.

P. N° 226. — Chapeau habillé.
Modèle de Mmes Brunhes et Hunt (rue Meyerbeer, 4).

La mode se mettant également aux carreaux pour les hommes, nous sommes assurées de l'indulgence de ces derniers pour nos nouvelles toilettes. Les costumes de ces messieurs, lesquels comprennent aujourd'hui la jaquette, le gilet et le pantalon pareils, sont en drap à carreaux ; ces derniers de moyenne grandeur, plutôt petits, et formés par une ligne peu voyante. Joignez à cela le chapeau *Cromwell*, en feutre gris foncé, et vous aurez la tenue de fantaisie d'un vrai gentleman !

Quelques jeunes femmes ont adopté, de leur côté, un costume mi-masculin tout à fait seyant, mais qui paraît ne devoir réussir que dans un certain monde; les Américaines le patronent, mais elles ne sont pas toujours bons juges en fait de toilette *prudente*. Voici en quoi il consiste : — Chemisette d'homme, en toile, comprenant un plastron à petits plis avec col montant, genre *paysan*, et cravate à la *Colin*. Gilet à châle, en drap gris, très ouvert, fermé seulement par trois petits boutons dans le bas. Veston en drap pareil, se boutonnant au milieu par un seul bouton, avec col en velours et revers ; ce veston s'écarte du bas absolument comme les vestons de ces messieurs. Poches un peu partout. Chapeau de feutre gris, genre melon, à bords relevés, sans autre garniture qu'un ruban noué court. Les pantalons en plus et ce serait complet ! Espérons que notre sexe en restera au costume *mi*-masculin.

La cuirasse lacée derrière maintient ses droits ; elle nous

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

restera. De là à garnir le milieu du dos, il n'y a qu'un pas, et ce pas est franchi depuis longtemps ; cette garniture remplace même quelquefois celle du devant du corsage. Ainsi j'ai vu une veste *Figaro* en cheviotte gris clair, à manches en faille d'un gris plus foncé et toutes coulissées, qui se fermait par le milieu du dos, sous des barrettes en ruban assorti aux manches.

Parmi les costumes qui se galonnent, en voici un des plus reussis. — Jupon en faille bleu d'outremer, entouré de volants montés à gros plis doubles, avec tête cornée. Long tablier et cuirasse en sicilienne du même bleu, tout rayés de galons étroits, brodés d'acier bleuté et garnis de franges assorties ; le tablier, réuni par des draperies sous un coquillé, est fixé au milieu derrière par un large nœud de sicilienne, dont les bouts tombants sont rayés de lacets perlés et garnis de franges.

Il y a, en ce genre, des combinaisons d'une simplicité qui enchantera les femmes économes : on peut, en effet, rayer des tissus plus ordinaires avec des galons en laine. Dans ce genre, j'ai aperçu un costume très propre à servir de type : — Jupon en vigogne gris noisette, terminé par deux volants garnis de petits plissés en cachemire de même couleur. Seconde jupe, longue et plate devant, relevée par des boutons de même nuance, rayée par de petits lacets de laine d'une nuance plus foncée et très étroits, placés par groupes de trois et séparés par une distance égale à la place qu'ils occupent. Le corsage, genre cuirasse, est rayé de la même façon ; les manches, en cachemire, sont seules unies et terminées par un cornet. Des plissés en cachemire encadrent les bords de la jupe et des basques du corsage.

Est-ce l'*Esclave* de M. Edmond Membré, joué dernièrement à l'Opéra, qui a mis en vogue certaines chaînes et certains bijoux ? Je ne saurais le dire ; mais ce que je puis affirmer, c'est que, depuis ce soir-là, beaucoup de belles portent de larges anneaux d'or aux oreilles, et cela ne leur va pas mal du tout.

« Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée ». En retournant la proposition, vous aurez l'opinion de quelques jolies Parisiennes, retour d'Aix-les-Bains et de Luchon !

Ces jolies ceintures dorées ont pour concurrentes sérieuses des ceintures d'argent et d'acier bleuté ; c'est un tissu serré ou bien un composé de tout petits anneaux ou d'écailles minuscules.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des planches dans le texte.

P. N° 226.

CHAPEAU DE VILLE, en feutre. — Haute calotte et larges ailes bordées de velours noir. Guirlandes de coques en ruban et motifs de jais sous les bords renversés. Draperie en faille et velours entourant la calotte. Plumes en touffe avec un oiseau en aigrette, posés ensemble contre la calotte, un peu en avant. Roses et feuillage sur le côté.

D G. N° 454.

1. Jupon en faille gros bleu, à traîne, entouré d'un haut volant plissé. Tunique princesse très longue, en cachemire blanc, fermée et lacée derrière par un lacet bleu. Les devants sont encadrés d'un ruban de faille bleue, avec des boutons assortis posés sur la couture des côtés ; ceux-ci forment *soufflet* sur un coulissé en faille bleu, et le bas se termine par une dentelle de Bruges. Par derrière, la tunique forme au milieu un large pli Watteau, et la fente produite par l'ouverture est recouverte de bouclettes de ruban bleu.

2. Toilette en velours ou satin noir. — Jupon à traîne, entouré de guipure perlée et surmontée d'une riche cordelière. Confection nouvelle formant corsage à basques devant et postillon retourné derrière, garnis de la même dentelle sur tous les bords ; boutons en passementerie et jais. La dentelle, après avoir formé un coquillé au milieu des devants du corsage, s'écarte ensuite de chaque côté des épaules pour suivre, par un autre coquillé, le milieu du dos. Les manches sont extrêmement longues et larges du bas, et leur ampleur est réunie par une couture à celle de la jupe de cette tunique — un nouveau genre ; puis ce tout est relevé sous un large pli Watteau formant le milieu. Dentelle et cordelière, semblables au reste, sur tous les bords.

3. Mantelet fichu, en sicilienne noire, vu de face. — C'est la partie de derrière qui, par une coupe spéciale, forme le fichu, lequel vient se nouer en avant sur les pans du mantelet. Ceux-ci sont garnis de volants en dentelle perlée, surmontés d'une passementerie de jais. Plumes de coq autour du cou et sur les devants.

4. Toilette de dîner en velours et faille nacarat (pouvant toutefois s'exécuter avec n'importe quelle autre étoffe, pourvu qu'elle ait une certaine élégance : le modèle l'exige ainsi). — Le devant du jupon, en faille, est plissé par des plis plats faits en travers et coupés à deux intervalles égaux par un coulissé à deux têtes qui les raye en long. Un volant plissé très fin termine le bas du tablier en suivant le dessous des bords de la tunique. Celle-ci, en velours, est montée par un large pli Watteau au milieu ; elle s'étend en longue traîne sans pouff, et ses côtés sont rattachés au tablier par une draperie élégante, entourée d'une passementerie en jais blanc, avec des glands assortis pour retenir chaque creux de la draperie. Le bord inférieur de cette jupe est crénelé et entouré d'une passementerie de jais blanc, qui fait merveille sur le plissé de faille. Corsage de velours à pointes devant et derrière, avec collerette, draperie et revers en faille garnis de jais blanc ; boutons mignons assortis.

5. Dolman exécuté en drap gros vert avec des brandebourgs en galon noir ; boutons noirs, et plumes de coq gros vert et noir sur tous les bords.

6. Mantelet-fichu vu de dos (même modèle que le n° 3 ci-dessus décrit) ; — Ainsi présenté, ce mantelet offre par le bas l'aspect d'une écharpe. Tous ses bords inférieurs et supérieurs sont garnis d'une magnifique frange grillée entièrement en jais.

7. Costume en drap vigogne gris. — Jupon ras-terre, entouré derrière d'un double bouillonné peu saillant, et devant d'un plissé surmonté de galons noirs perlés de jais, posés en échelle jusqu'à la ceinture, en formant la pointe au milieu. La tunique, de forme duchesse, simule un gilet orné de boutons en passementerie et jais ; un tour de plumes de coq garnit le haut du corsage, descend le long du gilet et suit par une ligne droite les bords des devants, encadrant ainsi le tablier. — La tunique duchesse, on le sait, n'a de jupe que devant ; le dos forme un simple postillon ; tout ce costume est rayé de galons perlés, et les bords sont garnis de plumes de coq, un large nœud en faille noire rapproche, au milieu du jupon, les deux côtés de la tunique. Les manches sont unies.

Description de la gravure coloriée n° 1168.

MODÈLES DE CONFECTIONS D'HIVER. — 1. Toilette de rue. — Jupon et polonaise en vigogne, couleur gris perle avec volants coulissés dans le bas. Paletot ajusté, en drap velours marron, à col droit derrière et coins rabattus devant, garni sur tous les bords de plumes grises, fermé par de gros cordons et des olives en passementerie assortie. — Large manche pagode ouverte à la couture intérieure, avec coin rabattu en revers ; des galons marron rayent la manche en biais. — Lingerie plate. — Chapeau en feutre et velours noir.

2. Même toilette que la précédente. — Ici le paletot se présente de dos, ce qui permet de comprendre la façon dont les galons sont disposés pour garnir le dos ; leur point de départ est le devant de l'épaule de chaque côté, où ils sont fixés deux par deux, sous des boutons assortis.

3. Manteau *Watteau*, riche confection en velours noir. — Devant et dos demi-ajustés ; par derrière, le pli est monté comme d'habitude et fixé au milieu du dos. Dentelle noire ruchée autour du cou, fixée par des motifs de jais qui remontent. Les devants de la confection, fermés par de gros cordons et d'élégants boutons en soie et jais, sont encadrés de dentelle et de motifs en jais. Le manteau est relevé sur les côtés ; les draperies sont retenues de chaque côté par des motifs en passementerie et jais. Manches *Henri III*, à crevés de satin formant bouillon dans le haut, garnies dans le bas d'une double dentelle posée pied contre pied avec baguettes de jais.

4. Grand manteau en drap-velours gris. — Ce vêtement, demi-ajusté, à col remontant et coins renversés, est garni sur le corsage de brandebourgs en galon noir et de boutons en passementerie noire. La manche *page*, ouverte à partir du coude, tombe jusqu'au bas du vêtement ; tous ses bords sont garnis de bandes de fourrure noire. — Chapeau *Montpensier* en velours noir, orné d'une grande plume naturelle.

5. Même confection vue de dos. — Cette partie est composée de trois morceaux : le milieu et les petits côtés. Le milieu, plus long que le reste, est garni, dans toute sa longueur, de brandebourgs et de boutons noirs ; il est, en outre, encadré de bandes de fourrure noire dont les unes, prenant leur point de départ sous le bras en avant, garnissent le dos, et les autres le reste du vêtement.

6. Paletot genre *péplum*, en sicilienne noire, avec jupe. — Ce vêtement est large et ses bords inférieurs, cintrés devant et derrière, forment les pointes du péplum sur les côtés. Manches *page* demi-longues. Garniture de galons perlés de jais et de plumes de coq.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1168

Ad. Goubaud & Fils Edrs. Paris

...DE LA MODE

...Richelieu 92.

...de Mme. Moreau-Didsbury. Boulvd. des Capucines 23.

...Corsets de P. de Plument. Rue Vivienne 33.

...Boulvd. des Capucines 12.

LONDON Ad. Goubaud 30. Henrietta Street Covent Garden. W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CAUSERIE

ÈCHOS DE LA MODE

Quelques toilettes commandées pour les réceptions qui auront lieu dans une terre près de Vendôme, pendant le séjour qu'y doit faire une Altesse royale, sont ainsi décrites dans la *Vie Parisienne*.

D'abord, un costume de chasse (car nous avons affaire à une *sportwoman*) en velours noisette, agrémenté d'ornements gros vert. La jupe, courte, laissera apercevoir un pied merveilleusement cambré, chaussé d'une haute bottine de peau couleur noisette, lacée d'un ruban vert. Le corsage, forme habit et très collant, dessinera un buste qui semble modelé d'après celui de la Vénus de Florence.

Sur d'épaisses nattes couleur de jais, et avançant sur des yeux bleu clair entourés d'une longue frange noire, un petit feutre couleur noisette que traverse une grande plume verte.

* * *

Toujours pour la même personne : une robe de dîner en faille réséda, semée de grosses roses très pâles.

La traîne, immense et très fort rejetée en arrière, est entourée d'un plissé de soie rose pâle encadré entre deux dentelles réséda. Le tablier, de gros grain réséda aussi, est rayé en long de bouillonnés étroits rose pâle. Le corsage, montant derrière, s'ouvre devant en un très large carré.

La coiffure projetée est charmante : devant, les cheveux sont bien relevés, pour dessiner un front d'un admirable dessein ; ils retombent en boucles derrière le dos, tandis qu'un ruban réséda d'où s'échappent quelques roses pâles les retient sur le sommet de la tête.

* * *

Enfin, une toilette de jour, en faille très épaisse, vert myrte. — La couleur préférée de la comtesse (car c'est une comtesse) est le vert, qui fait si bien valoir sa peau d'un blanc nacré. — La jupe est longue et unie ; le tablier est indiqué par de gros nœuds de dentelle noire, attachés par un lys d'or.

Les cheveux disposés en masses tombantes ; une touffe de géraniums rose pâle, naturels, piquée dans le bandeau de gauche.

V. P.

CAUSERIE

Parler tout d'abord d'une bonne œuvre, et d'une bonne œuvre instituée en faveur du sexe féminin, c'est être deux fois certain d'avance d'intéresser nos lectrices. Donc nous n'hésitons pas.

L'avant-dernier dimanche de septembre a vu tenir, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, la quatorzième assemblée générale officielle de la Société de secours l'*Avenir*, fondée en 1863 par M. d'Augerville, en faveur des dames et des demoiselles du commerce. Dès une heure, toutes les places de la vaste salle étaient occupées ; les sombres jardins disparaissaient sous la fraîcheur et l'éclat des toilettes des sociétaires et de leurs invités, dont la plus grande partie appartenait au sexe féminin.

Aussi, la fête a-t-elle été brillante, et le concert donné à cette occasion peut être cité parmi les plus réussis.

Après un discours du président, M. Ménessier, qui a fait ressortir en excellents termes tous les avantages de l'association, le fondateur, M. d'Augerville, a montré les progrès accomplis par la Société. Qu'il nous suffise de dire, pour épargner à nos lectrices l'aridité des chiffres, qu'elle compte aujourd'hui 349 sociétaires, dont la cotisation varie de 2 fr. à 2 fr. 50 cent. par mois. Si faible que soit cette contribution, le fond de réserve s'élève actuellement à 32,000 francs, destinés en partie à venir en aide aux sociétaires malades ou sans emploi, le surplus formant la dotation de la caisse des retraites.

De telles œuvres méritent tous les encouragements, et c'est en leur faveur que nous aimons à voir les sympathies se traduire en libéralités sonnantes de la part des heureux de ce monde, de ceux que la Fortune a favorisés de ses dons. Quant à nous, qui faisons les vœux les plus sincères pour la prospérité de l'*Avenir*, nous garderons un bon souvenir de la fête organisée par ses intéressantes sociétaires, car elle a été à la fois la fête de la jeunesse charmante et du travail prévoyant.

Notre pays de France, où la légèreté d'esprit est de tradition et qui peut-être est meilleur au fond qu'il ne le semble, s'est, il faut bien le reconnaître, toujours montré compatissant aux malheurs, aux misères de la femme. Un accident pourra causer la mort de quelques hommes sans qu'on s'en émeuve au-delà du lendemain, mais qu'une femme y soit mêlée, l'opinion tout aussitôt prend fait et cause pour elle et parfois va jusqu'à la métamorphoser en héroïne.

Nous ne citerons point comme exemple Mme Bazaine, qui a récemment prouvé, par sa correspondance d'outre-Rhin, qu'une plume peut être plus lourde et moins aisée à manier qu'un aviron. Mais tout le monde a encore présente à l'esprit l'héroïque aventure de M. Duruof et de sa femme, partis de Calais en ballon et recueillis dans la mer du Nord par un bateau-pêcheur au moment où leur vie ne tenait plus qu'à un fil.

Ce voyage aérien, rendu plus dramatique par ce fait que le danger couru pesait en partie sur la tête d'une femme, a mis encore une fois les aéronautes et les ballons à l'ordre du jour. On en a accueilli partout les héros, on les a festoyés des deux côtés de la Manche ; les banquets se sont succédé à leur intention : il n'était que juste de leur faire oublier les grossiers quolibets qui les avaient forcés d'affronter la tempête.

La dernière ascension de Nadar avait déjà fortement éveillé l'attention du public sur ce que cette navigation aérienne implique de sang-froid, d'énergie et de courage, aussi bien que sur le parti sérieux qu'on pourra tirer un jour de l'application de cette science. M. Duruof est un de ceux qui s'étudient à la rendre pratique (il l'a prouvé pendant la guerre) et le voilà maintenant qui occupe une place distinguée parmi les célébrités aérostatiques. S'il mérite de recueillir la glorieuse succession des Montgolfier dont la première ascension eut lieu le 9 janvier 1784, — des Charles, des Pilâtre Rozier, des Robertson des Blanchard, des Poitevin, des Godard, sans oublier Deghen (l'homme volant) et Nadar, Mme Duruof, de son côté, s'est montrée digne de figurer à la suite de Mme Poitevin, de Mme Blanchard et de Mlle Godard. Et qui sait si les derniers en date ne seront pas un jour les mieux partagés !

Le grand événement du dernier mois a été la mort de M. Guizot. L'ancien ministre de Louis-Philippe, — celui à qui le *Journal des Débats* disait avec une certaine autorité : « Vous aurez peut-être quelque jour notre appui, mais notre estime jamais, » — s'est éteint le 12 septembre au Val-Richer. Il était né à Nimes le 4 octobre 1787.

L'histoire enregistrera à sa charge assez de griefs pour que nous rappelions un fait qui témoigne de sentiments généreux chez un homme qu'on a pu accuser de sécheresse de cœur et d'égoïsme.

C'était à la fin du premier Empire. Le *Publiciste*, journal royaliste dans lequel M. Guizot avait fait insérer quelques tra-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

vaux, avait pour collaborateur habituel une femme de lettres qui, ayant tout perdu à la Révolution, demandait à sa plume et à son talent des moyens d'existence.

Mlle Pauline de Meulan (c'était son nom) fit une longue maladie. Pendant plusieurs mois, un inconnu la suppléa au journal, à la condition expresse que le prix des articles serait compté à la titulaire. Quand celle-ci fut rétablie, elle voulut savoir quel était le généreux confrère qui lui était venu si délicatement en aide: elle le découvrit; une solide amitié les unit, jusqu'au moment où le mariage cimenta cette affection.

Mlle de Meulan avait quatorze ans de plus que son mari; mais elle fut le bon génie du futur homme d'État en même temps que le gardien de son bonheur : car, à son lit de mort en 1827, elle lui donna pour seconde femme sa nièce, Mlle Dillon, tout aussi distinguée, instruite et dévouée qu'elle-même.

Peu d'hommes ont su se rendre aussi impopulaires que M. Guizot. On pourrait considérer comme une image de sa vie publique cette *Histoire de France racontée à mes petits-enfants*, dans laquelle se reflète son caractère et qu'il laisse inachevée.

Presque en même temps que lui disparaissait un homme d'une nature exceptionnellement sympathique, d'une urbanité parfaite et d'une bienveillance qui ne s'est jamais démentie. Victor Séjour, en dépit de ses apparences créoles, de son teint basané, presque bronzé, était Parisien; né à Paris en 1816, il débuta au Théâtre-Français en 1844 par un drame en vers, *Diégerras*, suivi bientôt de *la Chute de Séjan* qui obtint un grand succès. On n'a pas oublié celui que lui valurent depuis *Richard III*, le *Fils de la Nuit*, la *Tireuse de Cartes*, les *Massacres de Syrie* et la *Prise de Pékin*.

Comme auteur, Séjour fut un de ceux qui possédaient encore, dans une certaine mesure, le souffle romantique qui a si longtemps fait tressaillir la foule. Comme individualité, son éloge est tout entier dans ces mots : c'était un homme de cœur.

Un mot bien amusant, et bien américain, pour finir.

— As-tu lu l'histoire de Joseph, mon petit? demandait-on à un jeune Yankee, âgé de six ans au plus.

— Certainement, répondit-il avec aplomb.

— Eh bien, en quoi les frères de Joseph furent-ils blâmables en vendant leur frère?

— Ils l'ont vendu trop bon marché, continua Sammy avec un redoublement d'aplomb.

Si ce n'est pas là ce qu'on qualifie de cri du cœur, c'est au moins ce qu'on pourrait appeler le cri de la bourse.

Ludovic Sauveur.

LA VIE PARISIENNE

Les collectionneurs d'enseignes peuvent se frotter les mains. Un de nos confrères a cueilli pour eux, au-dessus de la boutique d'un cordonnier, cet écriteau énigmatique :

A LA NOUVELLE SOLIDITÉ

Que peut bien signifier cette singulière formule?

Au fait, peut-être a-t-elle plus de sens et de profondeur qu'on ne le croirait!

On avait autrefois, en matière de solidité, d'autres exigences qu'aujourd'hui où l'on est obligé de savoir se contenter de peu.

A la nouvelle solidité!... On voit bien que nous sommes dans le siècle du progrès!

*
* *

Un mendiant (il y en a encore) poursuit une dame.

— Donnez-moi quelque chose, ma bonne dame, s'il vous plaît?

La dame tire de sa poche un bon des fourneaux économiques.

— Tenez, mon brave, dit-elle, voici de quoi avoir de la viande ou de la soupe.

— Mais, madame, dit l'homme en rejetant le morceau de carton, je ne vous demande pas l'aumône; je sollicite seulement un secours.

*
* *

Un président de chambre, au tribunal de la Seine, s'entretenait avec quelques intimes.

On causait d'un conseiller blanchi sous le harnais, — sous la toque, si vous l'aimez mieux.

— Il est très-habile, très-savant, disait le président; il possède la loi parfaitement; il sait toute la jurisprudence, et son avis prévaut généralement, mais... il a un défaut.

— Un défaut! s'exclamèrent les auditeurs.

— *Il écoute les avocats.*

*
* *

Bien bon, le photographe qui s'écrie sur ses prospectus :

« Ne jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire aujourd'hui.

Donner son portrait à la personne qu'on aime.
Ne pas attendre le fatal trop tard! »

Cet industriel de la ressemblance a donc bien peur qu'on rompe avec la personne aimée avant de s'être fait photographier chez lui!

A. Z.

THÉATRES

Gymnase. — On a toujours plaisir à se retrouver dans ce charmant théâtre où planent les ombres de Scribe et de Rose Chéri. Bien que les échos de la salle aient d'autre prose à répéter que celle du maître et que les œuvres modernes n'aient point à leur service un talent aussi élevé que celui de la grande comédienne, on respire en ce lieu un air frais et doux, un parfum distingué qui rappelle la Comédie-Française, et cela fait du bien par le temps de commune banalité qui court.

Les auteurs de *Gilberte*, MM. Edmont Gondinet et Raymond Deslandes, ne sont point de ceux qu'on peut accuser d'incliner de parti pris vers les crudités scéniques, et le langage qu'ils prêtent à leurs personnages sait se faire écouter des femmes honnêtes sans que celles-ci se voient obligées de dissimuler leur rougeur derrière leur éventail. Ces écrivains ennemis du scandale aiment à conduire le spectateur dans la voie de la moralité, et s'il leur arrive parfois de traverser des sentiers moins décents, c'est pour fournir aux mères de famille l'occasion de tirer de sages enseignements de la comédie qui leur est offerte.

Mme de Ruys, la mère de Gilberte, est de celles qui auraient grand besoin de profiter de la leçon qu'elle-même offre au public. Sa vie n'a point été exemplaire; elle a dépensé presque tout ce qu'elle possédait, et c'est, sans qu'elle s'en doute, sur la fortune que Gilberte tient du chef de son père, le premier époux de Mme de Ruys, que les deux femmes vivent : voilà pourquoi la jeune fille repousse impitoyablement tous les prétendants à sa main. Un jour pourtant, son cœur ayant parlé, elle se décide à épouser le comte de Guerche qui l'aime. Mais

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

il lui faut lutter bientôt contre un fantôme du passé de son mari, la marquise d'Orbeccha, une élégante Parisienne qui donne le ton à la mode, dont Mme de Ruys s'avise d'acheter l'hôtel et le mobilier, qu'elle a le tort plus grand encore d'inviter chez elle, et dont elle offre pour modèle à sa fille le luxe et les toilettes. Heureusement que M. de Guerche s'aperçoit de tout, répare l'imprudence de la mère à propos de la marquise et se justifie d'autant plus facilement auprès de sa femme que celle-ci a été trompée par des apparences.

Tel est, autant que nous pouvons le raconter, ce petit drame de sentiment tout intime, auquel on a pu reprocher de manquer d'unité, de reposer sur une donnée bien légère, d'être plus romanesque que dramatique, mais qui, procédant d'une excellente école, a pour lui d'être intéressant et semé de détails ingénieux que rehausse un dialogue toujours aimable et souvent spirituel.

La direction s'est d'ailleurs montrée, dans la mise en scène de cette pièce, d'une intelligence à laquelle nous sommes heureux de rendre hommage. Elle a introduit le public dans un véritable bal du grand monde, au milieu duquel l'action suit son cours avec une apparence de vérité saisissante.

Il faut dire aussi que le rôle de *Gilberte* a eu la bonne fortune de servir de rentrée à cette jeune et charmante artiste, Mlle Delaporte, si sympathique et si distinguée que la Russie s'est empressée de nous la prendre. Elle s'est montrée à la fois adorable ingénue et jeune première plus dramatique qu'on ne l'eût supposé. Aussi le public lui a-t-il fait une de ces fêtes qui comptent dans la carrière d'une artiste.

Mmes Fromentin, Angelo, Helmont ont lutté d'élégance et d'excentricité de mise ; jamais les belles toilettes, les toilettes ébouriffantes, tapageuses, n'avaient été plus crânement portées.

Du côté des hommes, citons comme un trio très gai Lesueur, Ravel et Andrieu, auxquels il convient d'ajouter un artiste qui ne s'était pas encore révélé tel qu'il est. M. Martin a su trouver le moyen d'entrer pour une bonne part dans le succès de la soirée en représentant un personnage muet : celui d'un monsieur d'un certain âge, cheveux gris, visage glabre, cravate blanche en plein jour, lequel se présente dans un salon, salue, s'assied, écoute, sourit malicieusement lorsqu'on parle de l'Académie française, se relève, salue et se retire sans avoir prononcé une parole. Le plus curieux de l'affaire, c'est que personne ne le connaît. — A coup sûr, ce n'est pas un avocat ! dit une de ces dames.

Eh ! sans doute, mais c'est M. Martin, et voilà une création qui lui fera plus d'honneur que d'autres n'en recueilleront avec de très longs rôles.

Robert Hyenne.

LES ADIEUX DE DÉJAZET

La soirée de dimanche dernier n'a pas été perdue pour tout le monde. Une représentation extraordinaire avait été organisée au bénéfice de l'excellente Déjazet, et le public réuni dans la salle Ventadour a vu ce que de longtemps il ne verra : toutes les jolies femmes des théâtres parisiens groupées autour de la grande artiste chantant la *Lisette de Béranger* ; toutes les célébrités artistiques (Frédéric-Lemaître, Laferrière) faisant cortège, sous un modeste costume de figurants, à leur vieille camarade dans *Monsieur Garat*, un de ses triomphes ; enfin l'Opéra, la Comédie-Française, le Gymnase, etc., tenant à honneur de prêter leur concours à celle dont le nom restera tout à la fois comme la personnification féminine du vaudeville, ce genre si éminemment français, et comme une des gloires de notre théâtre.

Cette représentation — qui a rapporté une soixantaine de mille francs — n'a pas été organisée tout à fait sans encombre. Frétillon, bien que les étoiles de l'Opéra lui avaient prodigué leurs rayons, a failli trébucher contre un caillou ; un caillou de prix assurément, mais un caillou.

Nous avons dit que, dans cette circonstance solennelle, la sympathique comédienne jouait *Monsieur Garat*. Or, elle a créé la pièce avec M. Dupuis, le ténor (léger) du théâtre des Variétés, et elle avait cru pouvoir compter sur le concours de son ancien pensionnaire pour sa soirée d'adieu au public. Mais l'obligeant Fritz a refusé en alléguant, qu'il avait changé de genre.

Là-dessus, toujours spirituelle, Déjazet eut un mot charmant :

— Ce bon Dupuis, a-t-elle dit, c'est peut-être un genre qu'il se donne !

R. H.

POURQUOI LES OISEAUX ÉMIGRENT

Le poète Runeberg, le plus illustre qu'ait eu la Suède, a été souffrant une grande partie de sa vie, et pendant ses longues années de retraite il a beaucoup étudié le monde des oiseaux, leurs mœurs, leurs habitudes, particulièrement en ce qui concerne leur migration, et, tout récemment, il a émis une gracieuse et savante théorie à ce sujet.

Il croit que le motif qui emporte à certaines dates les oiseaux du Nord vers le Midi, c'est le besoin de la lumière.

Quand, dans les régions septentrionales, les jours se raccourcissent, les oiseaux vont au sud, et dès que les nuits d'hiver perdent de leur durée, les oiseaux voyageurs reviennent à leur primitive demeure.

On a supposé, jusqu'ici, que les oiseaux cherchaient les contrées méridionales en vue uniquement de se procurer une nourriture plus abondante ; mais alors, se demande Runeberg pourquoi se hâtent-ils d'abandonner ces mêmes contrées pour s'en revenir dans les pays dont ils se sont éloignés ?

Toute la partie centrale de l'Europe leur offre en tout temps, pour leur nourriture, bien plus de ressources que dans les plaines désertes de la Scandinavie, et cependant ils reviennent.

Le même instinct qui porte les plantes rivées au sol à s'incliner vers la lumière pour s'y épanouir est celui qui dirige les oiseaux dans leur migration.

Runeberg termine l'exposé de sa théorie par une piquante et spirituelle observation que voici. L'oiseau de passage, dit-il, est d'une noble origine et semble avoir pour devise armoriale, *Lux mea dux*. « La lumière est mon guide. »

On est tenté de croire que c'est aussi la lumière qui décide de la migration de nos touristes de belle existence.

Il doit y avoir nécessairement, parmi les hommes, des catégories d'erratiques, comme parmi les oiseaux ; car, l'espèce humaine, par sa nature complexe, est appelée à vivre également bien, ou mal, comme on voudra, dans tous climats.

Il est même à remarquer que les hommes, dans le Nord, sont plus forts, moins maladifs, plus longévites que ceux du Midi, que le froid leur est non moins nécessaire que le chaud, qu'ils se nourrissent mieux, et que leurs fêtes de nuit, au soleil factice des lampes et des lustres, sont plus brillantes et plus animées que celles qui se donnent en plein jour ; mais c'est la lumière qui leur manque, comme aux oiseaux de la Scandinavie, et vers laquelle, dans leur orientation, ils sont entraînés par une force irrésistible.

E. C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE D G. N° 454. — TOILETTES D'INTÉRIEUR. — TOILE

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

RECEPTION. — TOILETTES DE VISITE. — DESCRIPTION PAGE 470.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MAX RIGAULT

(Nouvelle)

I

Figurez-vous que j'ai dix-neuf printemps à peine, un physique déjà solide, mais déjà pas beau, une santé de fer et la joie dans l'âme. Je parais plus vieux que mon âge. J'ai de la barbe, et on me donne vingt-cinq ans. Je viens de passer trois mois, flanqué de trois répétiteurs particuliers, à me préparer à mon premier examen de médecine, et j'ai réussi, sans effort, à me faire refuser ignominieusement.

Cet échec me plonge dans la béatitude.

Je ne serai pas médecin. Ma vie ne se passera pas le nez sur une cuvette, à regarder comment crachent les gens, à méditer sur de vilaines choses, à contempler sans frémir des plaies hideuses ou à m'attendrir sur des bobos, à étudier enfin l'humanité sous ses plus piteux ou sous ses plus ridicules aspects. Au lieu de voir moisir mes semblables entre deux draps, j'aurai la suprême félicité de ne les considérer jamais qu'au grand air entre le ciel et le fond d'un vaisseau.

Mon tuteur, vaincu par mon incapacité phénoménale, — je n'avais pu dire ni oui ni non à aucune des questions qui m'avaient été posées par mes examinateurs, — vient de m'autoriser à planter là une carrière que je déteste et à embrasser celle de marin dont je raffole parce que mon père et mon grand-père et mon archi-grand-père sont morts dans l'eau. J'ai enfin la permission et l'espoir de pouvoir mourir comme eux, tout entier, tout vivant, d'une mort glorieuse, avant d'être envasé dans le marais de la vieillesse.

J'ai de plus devant moi pour le présent un intérim de travail de six semaines. Je me sens léger comme un oiseau.

II

Il convenait de célébrer un si beau jour.

Dans une chambre d'étudiant, six couverts étaient dressés sur trois serviettes et deux tables d'inégale grandeur qui n'en faisaient qu'une pour le moment, grâce au talent de ma portière. Les amis allaient arriver, les huitres étaient déjà là.

C'était pour onze heures. Dix heures et demie venaient de sonner : j'ai le temps de vous mettre au courant pour le surplus et de vous dire deux mots de mon caractère et du reste.

Il était comme mon physique, mon caractère : plus trapu qu'agréable. J'avais l'air triste et j'aimais le rire, celui des autres, sinon le mien. J'avais l'air butor et j'étais sentimental comme un pigeon. J'avais l'air de vouloir avaler tout le monde, et j'avais la rage d'être aimé. Hommes, femmes, chevaux, chiens, amis, ennemis, bipèdes et quadrupèdes, j'aurais voulu que l'univers entier passât son temps à m'offrir des poignées de main. Quand les passants me croisaient dans les rues sans me regarder d'un air attendri, cela me faisait de la peine : je me croyais brouillé avec eux. Malheureusement, par dessus ce besoin d'expransion, j'étais gauche en diable, je ne savais pas ouvrir les bras le premier. Mon cœur était de plomb, il ne savait pas se présenter. Il ne savait ni entrer ni sortir. Quand il était quelque part, il y restait comme un imbécile, comme une enclume. Rien ne pouvait plus le faire bouger. Un boulet de canon ne l'aurait pas dérangé. On pouvait taper dessus, il ne bronchait pas. Mais s'il avait fallu sonner à une porte, dire : « Je suis là. » — bonsoir! Bref, il n'avait pas la parole.

Il s'ensuivait que je n'avais d'amis que ceux qu'une circonstance fortuite ou le temps avaient pu mettre à même de juger qu'il se cachait un assez bon fruit dans ma désagréable coquille. J'en avais amassé cinq à grand'peine, depuis le collège : de bons diables, gais, étourdis, charmants, tout mon contraire, qui, me voyant toujours sombre, toujours à l'écart, toujours taciturne, étaient à force de taquineries parvenus à me prendre de force ce que je grillais de leur donner.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que, de la belle humeur où j'étais, les femmes étaient pour moi un sujet d'épouvante. Cette peur des femmes a dû être pour quelque chose dans ma vocation pour la marine : il n'y a pas de beau sexe à bord d'un vaisseau. S'il y avait eu à Paris des rues interdites aux femmes, je n'aurais jamais passé que par celles-là. J'évitais leur regard, parce qu'il me pétrifiait. Il me semblait que chacune d'elles en me voyant allait s'écrier : « Dieu, qu'il est laid! ce n'est pas un homme, c'est un buffle. » Aussi, avant de me décider à dire bonjour de moi-même, fût-ce à une petite fille de quatorze ans, je serais rentré sous terre, ou j'aurais décampé. C'est tout au plus si j'étais à mon aise avec ma vieille portière, qui avait dû être une femme. Je ne sais pas si les femmes s'en doutent, mais je crois qu'elles ne sont aimées solidement que par ceux à qui elles font des peurs terribles et qui ne sont pas de force à les regarder en face.

Je vous en ai dit assez, je suppose, pour vous montrer que je les adorais, les femmes, quand elles n'étaient pas là, et que les quatre murs de ma chambre étaient pleins des admirables choses que je leur aurais débitées, si j'avais osé leur parler,

Il y en avait une, entre autres, — pas bien grosse, pourtant, un myope aurait passé à côté d'elle sans la voir, une de ces femmes qui ont l'air d'être de l'espèce des plus jolis colibris, — il y en avait une, tout à côté, dans la maison même, pour laquelle je me serais fait piler dans un mortier avec délices, si j'avais été bien sûr du secret. Croiriez-vous que j'ai essayé de lui faire des vers, à cette petite personne-là? Heureusement que je n'ai pas pu !

III

Il va sans dire que le monde ignorait mon amour, et ma petite voisine plus encore que le monde entier. Nous demeurions cependant sur le même palier. Sa porte faisait face à la mienne, et bien souvent la crainte de me trouver nez à nez avec son joli visage, sur les grandes marches de notre escalier, m'avait empêché de sortir de chez moi. Quand cette porte redoutable était simplement entrebaillée, ce qui arrivait souvent par la négligence des domestiques, j'étais consigné à domicile pour aussi longtemps qu'on oubliait de la fermer. J'aurais mieux aimé mourir que d'être je ne dis pas vu, mais entrevu par l'objet de mon culte.

Ce voisinage faisait à la fois mon bonheur et mon supplice La maison était une maison du vieux temps, grande, cossue et tranquille, sise rue d'Enfer, comme on dit dans les procès; mon tuteur, qui tenait pour l'ancien régime, l'avait choisie pour sa vieille mine et son grand air. Les appartements étaient hauts. Il n'y avait que deux étages, et ma chambre était la seule qui se louât meublée dans ce grave édifice. Les locataires étaient peu nombreux : un vieux pair de France, deux professeurs de la Sorbonne, un dentiste, et une petite princesse italienne dont le mari... Il courait les plus formidables histoires sur ce mari.

Mais je n'irai pas par quatre chemins : c'est de la petite princesse elle-même que j'avais l'incroyable audace d'être amoureux.

IV

Vous me direz qu'un buffle amoureux d'un oiseau-mouche, ça n'avait pas le sens commun? c'était pourtant comme ça-

C'était bien aussi bête sans doute à un étudiant manqué d'être amoureux d'une princesse ; mais elle était si petite, cette princesse-là, que je ne pouvais pas me mettre sa principauté dans la tête. Il m'avait toujours semblé jusque-là qu'une vraie princesse devait avoir au moins cinq pieds six pouces. La vérité est que la taille ne fait rien à rien,

Les appartements de la princesse, car princesse il y avait, donnaient d'un côté sur la cour comme le mien, et de l'autre sur la rue. Les fenêtres de sa chambre à coucher et de sa salle à manger faisaient angle à mes deux fenêtres. En deux tours de mains, un acrobate ou un voleur eussent été à ses pieds, mais ce très proche voisinage d'un étudiant de ma façon n'était pour inquiéter personne, et ma voisine moins que d'autres. Dans mes plus grands jours de hardiesse, je ne m'étais permis que d'entr'ouvrir mes croisées, — encore avais-je le grand soin de choisir le moment où elle était sortie, — et au moindre bruit de laisser tomber discrètement mes rideaux. Je crois, ma parole, que j'avais peur de donner de l'air à mes pensées et de les voir se permettre chez elle quelque escalade. Dès qu'elle rentrait, je fermais tout ! et ma voisine ne pouvait avoir qu'une idée devant mes fenêtres toujours closes : c'est que mon petit appartement était une tanière ou qu'il n'était pas habité. Elle ne savait donc pas que j'existais. Qui est-ce qui lui aurait dit ? Ce n'est pas moi.

N'allez pas croire que j'eusse peur de la voir ; — bien au contraire ! Ma vie se passait, depuis trois mois, caché derrière mes persiennes comme un sauvage à l'affût, à l'admirer, à la contempler, à l'épier, et, pour tout dire, à être fou d'elle ; mais ce n'était pas non plus sans un secret remords que je me laissais ainsi aller à surprendre chacun de ses mouvements, à vivre de sa vie à son insu, et à être de chez moi chez elle sans que rien pût l'avertir qu'il y avait là deux yeux tout prêts à la manger.

J'avais tort quant à moi. Mais pour ce qui était de la princesse elle-même, le mal n'était pas bien grand. C'est elle qui n'en avait pas peur, du grand jour ni du grand air, et qui ne se gênait pas d'ouvrir ses fenêtres par tous les temps ! Il était clair que, du reste de la maison et de ses habitants, elle ne se souciait pas plus que du Grand-Turc. Agissait-elle comme ces grandes dames de naissance pour qui, dès leur enfance, le monde qui n'est pas leur monde n'est personne, ou comme ces enfants dont l'innocence fait la sécurité ? Je n'étais pas de force à le démêler.

Il faut dire que sa vie était des plus régulières et que jamais femme n'a eu moins à cacher. On disait du bien d'elle dans le quartier. Était-elle riche ? ne l'était-elle pas ? Elle était très aumônière, et, à en juger par ce qu'elle donnait, elle devait avoir quelque chose à garder. Elle sortait peu, presque toujours en voiture, et ne recevait guère que le samedi. Mais ce jour-là sa maison était pleine. A en croire Mme Béranger, — c'était le nom de ma portière, laquelle en savait plus long que moi, — il ne venait chez elle que des grands seigneurs de tous les pays, « la plupart très vieux, » ajoutait la bonne Mme Bérenger, ce dont je ne me plaignais pas. Pour toute parenté, elle avait une vieille tante, très grande dame fort rigide, qui demeurait dans le voisinage, et avait un peu la haute main dans la maison

Les soirées de ma voisine n'étaient pas, grâce à Dieu, des soirées dansantes ; mais on y faisait beaucoup de musique et de très bonne. Cela faisait joliment mon affaire. Comme tous les gens qui aiment mieux écouter que parler, j'étais enragé de musique. La petite princesse elle-même était une musicienne distinguée. Pour moi, elle jouait du piano comme Mme Pleyel et chantait comme Malibran, ni plus ni moins. Dans les jours de réception, sa salle à manger s'ajoutait à son salon, si bien que, par les oreilles, j'étais de toutes ses fêtes ; c'est même par là que l'amour m'était entré tout d'abord dans le cœur. Ce chemin, pour le dire en passant, est aussi dangereux qu'un autre.

C'était un soir. J'allais m'endormir sur un peu de médecine et beaucoup d'ennui. J'entends tout-à-coup une voix magnifique, une vraie voix, large et douce, ferme et tendre en même temps, qui entonnait d'une façon magistrale l'admirable récitatif de Tancrède : « *O patria, dolce ingrata patria* ! » qui précède, qui ouvre, comme un beau portique, la cabalette adorable de *Di tanti palpiti*. Ma vieille cour en était toute remplie. Je fis glisser sans bruit l'espagnolette de ma fenêtre ; il me sembla que je l'ouvrais sur un lieu saint. Je n'avais rien vu et je ne pouvais rien voir, car la voix chantait dans les ténèbres ; mais je tremblais déjà. J'étais pris, archi-pris !... L'air s'acheva, lentement, majestueusement, le silence se fit ; j'écoutais, j'entendais toujours, et ce que je vis le lendemain matin n'était pas fait, je vous prie de le croire, pour me déprendre. La voix de la veille, la chanteuse de la veille était assise tranquillement devant son piano, comme si elle n'avait pas bougé depuis le soir. Elle tapotait je ne sais quoi, tout doucement, avec les dix plus jolis petits doigts du monde, d'un air très distrait et très nonchalant. Derrière elle, était une femme de chambre, bizarrement accoutrée, mais très gentille aussi avec son costume napolitain, qui tenait dans ses mains une brassée de cheveux noirs qui n'en finissaient pas. Quels cheveux ! Il y en avait pour plus de cent mille francs. Elle allait coiffer sa maîtresse, qui n'avait pas l'air du tout de savoir ce qui se passait derrière elle. Une femme bien coiffée, bien attifée, bien accommodée, comme disent messieurs les coiffeurs, c'est charmant. Mais une femme bien décoiffée, voilà ce qui est beau.

Je n'essayai pas de me défendre. J'avais reçu mon coup et je me dis tout de suite : « Mon garçon, ton affaire est faite. »

Moins novice, je me serais inquiété de cette subite et pourtant si sérieuse ivresse de mon cœur. Mais c'est si bon, les premiers battements de la première fièvre ! Je ne désirais qu'une chose : augmenter mon mal.

Mon mal ! ne m'écoutez pas : ce mot serait d'un ingrat, car ce mal a été toute la fête de ma vie.

C'est qu'il faut dire que cette princesse-là était bien tout à la fois la plus jolie femme et la plus jolie chose qu'on ait jamais vue. Elle était, dans sa petite taille, mignonne au possible et d'une gentillesse de gestes et de mouvements que je n'ai jamais observée dans aucune autre. Il n'y a que la souplesse des plus aimables petits animaux, les jeunes chats, les écureuils, certains oiseaux, qui puisse donner de sa grâce une sorte d'idée. C'était une brune, une brune pâle, aux grands yeux noirs, vifs, brillants, étincelants, et malgré cela candides et purs comme des yeux d'enfant. La mobilité d'expression de son regard était extrême. C'était profond de temps en temps, et d'autres fois turbulent, pétulant, à croire que le feu allait en sortir. Sa petite personne était peut-être bien un peu trop active, un peu trop remuante, un peu à son aise, un peu brusque même ; mais ce qui eût été défaut dans une Française, était en elle un attrait singulier. Quand je la voyais, quand je la vis les jours suivants allant, venant, voletant dans ses appartements, passant vivement d'une chambre à l'autre, s'asseyant, se levant, s'installant, le tout en une minute, en une seconde, comme un oiseau qui change de branche, sans but apparent ni raison, c'était un ravissement, et je me sentais possédé. Son plus grand défaut était de parler un peu haut, comme beaucoup d'étrangers. Mais sans ce bienheureux défaut, qu'est-ce que j'aurais su d'elle ? J'en vins à trouver qu'elle avait bien raison de ne point se gêner n'était-elle pas seule au monde ?

Le portrait serait incomplet si je m'arrêtais là. Toute femme est plus d'une femme pour l'indifférent même qui sait l'observer. Pour un cœur inquiet, celle qu'il aime est dix femmes tout à la fois. Pour moi, la princesse en était deux tout au moins ; c'était plus qu'il n'en fallait pour embarrasser mon jugement.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Deux ou trois fois ma voisine m'avait causé d'extrêmes surprises. Au lieu de la personne à l'évent que je viens de décrire, j'avais sans transition devant moi une sorte de marbre aux lignes arrêtées, rigides, sévères, une de ces figurines de l'art antique qui dans leur petitesse ont cent pieds. Tout mouvement avait subitement disparu ; les bras croisés, les paupières demi-closes, le corps immobile, ma voisine ne vivait plus : on l'eût dite changée en statue. Ces soudaines métamorphoses, ces étranges léthargies se prolongeaient pendant des journées entières. Était-ce le désespoir, était-ce un état maladif ? Mon cœur se le demandait, mon cœur se serrait ; mais comment le savoir ?

Le lendemain de ces jours-là, je trouvais la princesse accoudée, quelquefois de très grand matin, sur l'appui de velours de sa fenêtre, ses beaux cheveux encore tout embrouillés, le front encore chargé d'un reste de songes, dans des négligés qui devaient revenir d'Orient et que j'admirais, bien qu'ils m'étonnassent ; et elle trouvait alors sans les chercher des attitudes de demi-sommeil à faire rêver un hippopotame, de ces attitudes de femme toute seule, qui croit que personne ne pense à elle, qui ne pense à personne et qui sent d'instinct qu'en elle tout est chaste. Quand par hasard, à ces heures-là, son regard s'égarait sur mes persiennes, il m'entrait des flèches dans le cœur. J'étais forcé de me rejeter tout au fond de ma chambre, comme si le soleil m'avait regardé entre les deux yeux, et je ne respirai plus.

Tout à coup une fumée de notes brillantes arrivait jusqu'à moi ; — le piano résonnait, l'oiseau était réveillé. La vie suspendue rentrait subitement dans l'appartement de la princesse et dans le mien en même temps, et me ramenait à mes comtemplations.

Ces bienheureuses contemplations, — elles m'eussent suffi, mon bonheur eût été parfait si, à l'exception de son piano, de ses dentelles, de ses jolis chiffons et de ses vieux princes mélot manes ma voisine n'eût rien aimé.

Malheureusement j'avais un rival.

P.-J. STAHL.

(La suite au prochain numéro.)

L'ÉVASION DE LORD NITHSDALE

ET LA CORDE DE BOIS-ROSÉ

A Cassel, au Thalia-Theater, on a joué le 12 août, soixante heures environ après l'événement qui a valu au colonel Villette six mois de prison, une pièce en trois tableaux intitulée : l'*Évasion de Bazaine*. Inutile de dire que le principal personnage, dans cette pièce de circonstance, n'était point représenté par celui qui a créé le rôle à l'île Sainte-Marguerite.

A propos de cette évasion, qui s'est dénouée en police correctionnelle, la revue trimestrielle *The Quaterly Review*, la plus savante et la plus célèbre des publications anglaises, a rapporté un fait de l'histoire d'Angleterre qui laisse bien loin derrière lui l'opération exécutée par Mme Bazaine. Il s'agit de la manière dont s'y prit lady Nithsdale, en 1716, pour sauver un mari.

Lord Nithsdale avait été condamné à mort à la suite de sa participation dans la tentative qui fut faite en vue de rétablir Jacques II sur le trône.

La veille du jour définitivement fixé pour l'exécution, lady Nithsdale, ainsi que les femmes des autres seigneurs également condamnés à périr sur l'échafaud, fut admise dans la prison pour faire ses adieux à son mari ; sa douleur était excessive ; elle s'appuyait sur le bras d'une femme de chambre et cherchait à cacher ses larmes à l'aide de son mouchoir de poche. Restée seule avec son mari, elle l'obligea à changer de vêtements avec elle.

Le succès de son ingénieux déguisement fut tel que lord Nithsdale sortit de la prison sans être remarqué ; il s'appuyait, comme l'avait fait sa femme en arrivant, sur le bras de la femme de chambre, et, comme elle, couvrait en partie ses yeux de son mouchoir. Le carrosse qui avait amené lady Nithsdale le conduisit rapidement sur les bords de la Tamise, où l'attendait un canot pour le transporter à bord d'un navire prêt à appareiller.

Tout se passa à merveille. Lord Nithsdale arrivait sauf à Calais à l'heure même qui avait été fixée pour son supplice, et sa femme à laquelle il devait son évasion, fut mise en liberté, avec la faculté de rejoindre son mari.

* * *

Telle est l'histoire de lady Nithsdale. Notre honorable confrère M. Eugène Chapus déclare, tout en l'admirant, que sa conduite ne saurait être comparée à celle de Mme Bazaine ; nous le pensons comme lui, mais pour une autre raison : c'est que lord Nithsdale était condamné à mort, et que, dans quelques heures, il allait quitter une prison où il n'avait pas toutes ses aises, pour marcher à l'échafaud. Ce n'était donc pas seulement la liberté de son époux que sauvait lady Nithsdale, c'était sa vie.

Notre confrère, rendons-lui cette justice, n'hésite pas à déclarer, avec la même sincérité, que la fameuse corde dont s'est servi l'ex-maréchal pour descendre à la mer des hauteurs de son donjon ne lui semble pas destinée à éclipser jamais de son prestige celle dont se servit, en 1593, un gentilhomme nommé Bois-Rosé, pour faire l'ascension des dunes de Fécamp, où les ligueurs, ennemis du roi, avaient établi leur camp. Tout le monde connaît cette aventure, et il y a lieu de s'étonner que M. Eugène Chapus ait été seul à la rappeler à l'occasion de la fugue du prisonnier de Sainte-Marguerite. On nous saura gré de la lui emprunter.

* * *

Le côté de la falaise qui donne sur la mer était, comme il l'est encore aujourd'hui, d'une hauteur perpendiculaire de six cents pieds. Bois-Rosé, à qui toute autre voie était fermée pour surprendre une garnison attentive, ne douta point que s'il pouvait aborder par cet endroit, regardé comme inaccessible, il ne vînt à bout de son dessein. On convint d'un signal avec deux soldats gagnés ; l'un d'eux l'attendait continuellement sur le haut du rocher, où il se tenait pendant la basse-marée.

Bois-Rosé, ayant pris le temps d'une nuit fort noire, partit avec cinquante soldats bien déterminés, choisis exprès parmi les matelots, et aborda avec deux chaloupes au pied du rocher. Il s'était encore muni d'un gros câble, égal en longueur à la hauteur de la roche, et il y avait fait, de distance en distance, des nœuds, et passé de courts bâtons pour pouvoir s'appuyer des mains et des pieds.

Le soldat qui se tenait en faction, attendant le signal depuis six mois, ne l'eut pas plutôt reçu, qu'il jeta du haut du précipice une corde, à laquelle ceux d'en bas lièrent le câble qu'ils avait préparé à cet effet ; il fut guindé en haut par ce moyen et attaché à l'entre-deux d'une embrasure avec un fort levier, passé dans une agraffe de fer.

Bois-Rosé fit prendre le devant à deux sergents, dont il connaissait la résolution, et ordonna aux cinquante soldats de s'attacher de même à cette espèce d'échelle, leurs armes fixées autour de leurs corps, et de suivre la file. Il se mit lui-même dernier de tous, pour ôter aux timides toute espérance de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

retour. La chose devint d'ailleurs bientôt impossible, car, avant qu'ils fussent à moitié chemin, la marée, qui avait monté de plus de six pieds, avait emporté les chaloupes et faisait flotter le câble.

Qu'on se représente ces cinquante hommes suspendus entre le ciel et la terre, au milieu des ténèbres, ne tenant qu'à une machine si peu sûre qu'un léger manque de précaution, la trahison d'un soldat mercenaire ou la moindre crainte, pouvait précipiter dans la mer ou écraser sur les rochers ; qu'on y joigne le bruit des vagues, la hauteur du rocher, la lassitude et l'épuisement : il y avait dans tout cela de quoi faire tourner la tête au plus rassuré de la troupe, comme elle commença en effet à tourner à celui-là même qui la conduisait. Ce sergent dit à ceux qui le suivaient qu'il ne pouvait plus monter et que le cœur lui défaillait.

Bois-Rosé, à qui ce discours était passé de bouche en bouche et qui s'en apercevait, parce qu'on n'avançait plus, prend son parti sans balancer ; il passe par-dessus le corps des cinquante hommes qui le précèdent, en les avertissant de se tenir fermes et arrive jusqu'au premier, qu'il essaie d'abord de ranimer. Voyant que, par la douceur, il ne peut en venir à bout, il l'oblige, le poignard dans les reins de monter, et sans doute, s'il n'eût obéi, il l'eût poignardé et précipité dans les flots.

Avec toute la peine et le travail qu'il est facile d'imaginer, la troupe enfin se trouva en haut un peu avant le point du jour et fut introduite par les deux soldats dans le château. Le sommeil livra presque toute la garnison à la merci de l'ennemi qui fit main basse sur tout ce qui résista et s'empara du fort.

Voilà, n'est-il pas vrai, une corde qui mérite de rester légendaire, comme le nom de Bois-Rosé ? Les hommes de cette trempe sont si rares!

Ch. DAVID.

UNE HÉRITIÈRE, S'IL VOUS PLAIT ?

(NOUVELLE)

I.

Il y a des gens qui n'ont pas de chance.

De ce nombre était Onésime Maclou, fils unique de Jacques et de feue Athénaïs Magloire, d'Epreville, en Normandie.

Non qu'Onésime Maclou fût malheureux dans le sens absolu du mot ; loin de là, rien ou à peu près rien ne lui manquait.

Il faisait religieusement ses quatre repas par jour, repas arrosés de gros cidre, voire même de vin à l'occasion.

Son père était fermier aisé, et Brigitte sa tante, restée vieille fille par la grâce de Dieu et de Sainte Catherine, n'était pas sans quelques économies. Or, l'avoir de Jacques Maclou et le pécule de sa sœur Brigitte devaient s'allier un jour dans les mains d'Onésime. Ce qui fait que celui-ci — un gars taillé en force et qui, sans être précisément un Adonis, jouissait d'un physique assez avantageux — pouvait passer et passait, en effet, pour un « bon parti » aux yeux des gens d'Epreville et même d'ailleurs. Mais Onésime n'avait pas de chance sur un point. Il ne pouvait parvenir à se marier.

D'aucuns peut-être ne taxeraient pas cela de male chance et soutiendraient, au contraire, qu'il était sous ce rapport très-favorisé. On sait que sur la question mariage les avis sont partagés, et que depuis Rabelais ladite question n'a rien perdu en controverse. — Marie-toi, tu feras bien ; ne te maries pas, tu feras bien encore.

Quoi qu'il en soit, Onésime Maclou, à l'âge de vingt-six ans, six mois, trois jours, qu'il venait d'atteindre, avait déjà manqué six ou sept mariages, tant au Bec-de-Mortagne qu'à Sausseuzemare, — Criquetot-l'Esneval et Caudebec. On eût dit que la fatalité le voulait contraindre à garder le célibat, et Dieu sait pourtant si le père Jacques et la tante Brigitte le poussaient à le rompre !

Mais au moment de tout conclure, et après de fréquentes visites et des soins assidus, survenait un incident qui renversait le matrimonial échafaudage édifié à grand effort. Et l'arrangement rompu, il fallait de nouveau se mettre en quête d'une héritière. Des héritières il n'en manque pas en Normandie. Mais encore en fallait-il trouver selon le cœur de Jacques et de Brigitte, lesquels voulaient pour bru et nièce une femme belle et forte, pas bête, et possédant, outre une dot rondelette en numéraire, une ferme ou autre propriété bâtie, des bois ou des herbages, — surtout beaucoup d'herbages, disait la tante.

Onésime avait découvert des filles à marier réunissant ou à peu près toutes ces conditions. Ses demandes successives en mariage n'avaient pas été repoussées des parents, au contraire ; on n'ignorait pas que, outre ses espérances d'ailleurs, l'héritage paternel d'Onésime constituait un des plus jolis cottages du pays de Caux. Quant aux filles, — tout calcul d'intérêt à part, — elles trouvaient généralement que, sauf une certaine gaucherie, provenant sans doute de sa timidité naturelle, le gars n'était pas trop mal et qu'on pouvait très bien s'en accommoder pour mari. D'aucunes même s'étaient surprises à l'aimer, car, s'il faut tout dire, mons Onésime, tout lourd qu'il était ou qu'il le pouvait paraître, avait ses heures d'amabilité.

Mais, nous croyons l'avoir dit, un obstacle fatal, insurmontable, se dressait au dernier moment. Qui le faisait naître ? Un mauvais sort attaché à la poursuite d'Onésime, ou plutôt une négligence, une maladresse, une balourdise d'Onésime lui-même. C'est ainsi que le jeune Maclou avait manqué son mariage de Criquetot pour n'être arrivé chez le notaire que le lendemain du jour où devait être signé le contrat. Indignation de la famille et de la future, famille réputée pour ses susceptibilités exagérées. Indignation du père surtout, qui, trouvant que c'était là un suprême manque d'égards et de convenances, avait apostrophé Onésime par le fameux : « Mon gendre, tout est rompu ! » renouvelé de Grassot dans le *Chapeau de paille d'Italie*. Le jeune Maclou avait eu beau se confondre en excuses, la sentence était irrévocable.

A Sausseuzemare, autre chose. Onésime avait par mégarde marché sur la patte à Zémire. De là, rupture. Nous devons dire que Zémire était la chienne favorite de la maison et, en particulier de la grand'mère d'Antonia, — la fiancée d'alors, — laquelle grand'mère avait promis de faire, en vue du prochain mariage de sa petite-fille, un avantage considérable aux jeunes époux. Mais cette promesse, à l'exécution de laquelle le mariage était subordonné, la grand'mère avait eu hâte de la retirer après l'acte « inqualifiable » d'Onésime, acte qui, d'après elle, accusait chez son auteur des instincts de brutalité et de sauvagerie.

A Caudebec, où Onésime se rendit un dimanche en compagnie de son père, pour arrêter définitivement le jour de son mariage avec la belle Angelina, jeune orpheline plantureuse et possédant beaucoup de prés de l'autre côté de l'eau, il apprit, non sans étonnement, que sa future était partie de l'avant-veille, — on ne savait pourquoi, — pour Rouen ou le Havre.

— Par quelle voie ? se hâta de demander Onésime.

— Par la voie d'eau, lui fut-il répondu.

Elle avait donc pris le bateau ; mais pour quelle destination ? Était-ce le bateau de montée ou de *décise* ?

Tout ce qu'on put lui dire, c'est qu'elle avait remonté ou descendu le cours de la Seine. M. de la Palisse lui-même ne l'eût pas mieux renseigné. Perplexe, ne sachant pas s'il voulait repartir ou attendre, Onésime s'était mis à arpenter les rues et ruelles de Caudebec, toujours accompagné de son père, qui

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

commençait à trouver le temps long après avoir trouvé la « fugue » mauvaise. Cette jolie petite ville normande, dont on a sitôt fait le tour, ils la visitèrent et la revisitèrent pour se trouver toujours au point de départ, c'est-à-dire au quai, quartier magistral, toujours agréable, souvent mouvementé. Pour mouvementé, il l'était à ce moment-là, c'était l'heure du flot. Ils virent le mascaret, mais c'est tout ce qu'ils virent ; pas plus d'Angélina que sur la main. Onésime estima que ce n'était pas une compensation suffisante.

Au retour, la tante, mise au fait de ce qui s'était passé, déclara qu'une jeune fille qui, seule et d'un pied léger, se livrait ainsi au courant des fleuves, ne pouvait être qu'une aventurière, eût-elle cent fois plus d'herbages.

Plusieurs semaines s'étant passées sans qu'on eût des nouvelles d'Angelina, le père et le fils Maclou finirent par être tout à fait de l'avis de Brigitte.

Cette succession d'échecs matrimoniaux, dont le bruit n'avait pas tardé à se répandre dans le pays, fit jaser sur le compte de Maclou et, en particulier, sur celui d'Onésime. Les commentaires allèrent leur train.

Qu'avait besoin le gars d'aller au loin à la recherche d'une femme, alors qu'il n'y avait qu'à choisir sur les lieux mêmes ? (Réflexion faite par ceux des indigènes d'Epreville qui avaient des filles majeures à établir.) Pour que ses entreprises échouassent ainsi, Onésime devait avoir quelque vice moral. Mais lequel ? On ne pouvait savoir.

Adolphe CHEVASSUS.

(La suite au prochain numéro).

REVUE DES MAGASINS

La *Ville de Lyon* s'est mise en mesure de répondre à toutes les exigences de la nouvelle saison, en commençant par envoyer ses chefs de rayons aux quatre coins de la France pour choisir rubans, gants et dentelles. Ils sont maintenant tous revenus, qui de Saint-Etienne, qui de Grenoble, qui d'Alsace, etc. Quant aux passementeries, aux articles de modes confectionnés, tels que colliers, fichus, cuirasses, tabliers en dentelle unie ou perlée, garnitures en plumes, mélanges de crêpe de Chine, de rubans et de blondes, formant les parures le plus délicieusement jolies, etc., tout cela est prêt et vous attend, mesdames. Une visite aux magasins de la *Ville de Lyon* (6, rue de la Chaussée d'Antin) est à la fois un agrément et un enseignement certain sur les dispositions de la mode en ce qui concerne sa spécialité. On est tout à fait au courant des nouveautés élégantes lorsqu'on sort de cette maison essentiellement parisienne.

Le salon réservé aux modes est à lui seul d'un puissant intérêt pour les visiteuses. La *Ville de Lyon* ne néglige rien pour avoir les formes les plus gracieuses, et les demoiselles spécialement affectées à ce rayon savent orner ces chapeaux avec un bon goût exceptionnel.

Il ne faut pas oublier, au milieu de tout cela, que la maison possède une spécialité importante de mercerie et que nulle part ailleurs on ne trouve un matériel mieux monté, ni plus fourni d'excellents articles de qualité réellement supérieure.

— Lorsqu'on désire recevoir un corset de la maison DE PLUMENT, il suffit d'adresser rue Vivienne, 33, une demande indiquant en centimètres : 1° la largeur de poitrine ; 2° la dimension de la moitié du corps, en passant sous le bras, depuis le milieu du dos jusqu'au milieu de la poitrine ; 3° la longueur du buste. L'envoi d'un vieux corset, dont les mesures sont exactes, peut remplir le même but.

D'après ces données, la maison de Plument se charge de vous faire au choix un corset *Elise*, un corset *cage* ou un corset *Sultane*. Chacune de ses formes diffère sensiblement des deux autres : aussi est-il indispensable de désigner par son nom celle que l'on préfère.

Le corset *cage* est assez connu pour que je n'aie pas besoin de rappeler qu'il est complètement à jour, ce qui ne l'empêche pas d'être un ferme soutien.

Le corset *Sultane* est en étoffe pleine (coutil ou satin) et très baleiné : c'est en quelque sorte une armature, mais d'une souplesse parfaite.

Le corset *Elise* est plus flexible encore, et la gorge est soutenue par un gansé d'un moelleux parfait.

Ces différents modèles sont d'une coupe parfaite et moulent si bien le corps qu'ils lui donnent une harmonie de forme que, sans leur secours, il n'aurait certes pas.

SPÉCIALITÉS

Je ne sais rien de plus agréable pour une personne qui tient à avoir une main soignée que d'avoir à sa disposition tout ce qui est nécessaire pour atteindre ce but. Rien de mieux, par conséquent, que la *boîte à mains*. La maison VIOLET en a de particulièrement commodes et élégantes, contenant de trois à quinze et vingt pièces. Avec cela, on serait impardonnable d'avoir une vilaine main, car tout y est prévu.

A côté de ces boîtes à mains, on trouve des *jeux de brosses* d'un confortable rare, d'une élégance achevée : les montures sont en bois d'ébène ou de citronnier, en ivoire, en écaille, etc., unies ou chiffrées. C'est là un assortiment complet de brosses, depuis la rude brosse à habits, jusqu'à la brosse à poudre de riz remplaçant la patte de lièvre et douce autant qu'on le peut souhaiter.

La vente considérable d'éventails qui se fait au *Palais des Abeilles* (rotonde du Grand'Hôtel), — surtout depuis le succès de son éventail le *Printemps*, cette heureuse composition de M. Cot, — a déterminé la maison Violet à tenir un article de fantaisie qu'elle n'avait pas eu jusque-là. Je veux parler de la châtelaine artistique en métal, si généralement adoptée pour suspendre l'éventail. J'en ai vu, dans sa jolie collection, qui sont à deux fins : pour l'éventail et le flacon de sels.

On m'en voudrait de ne pas signaler, en terminant, les nouveaux parfums du *high-life*. C'est la *Brise de violettes*, le *Ylang-Ylang*, le *Gardénia* et le *Medina Cœli*, d'une suavité d'arôme exquise.

M. D'A.

NOTRE GRANDE PRIME

Nous rappelons à nos abonnées que nous sommes en mesure de leur offrir, par faveur absolument spéciale et exclusive, la machine à coudre *la Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et Cie, non plus au prix élevé de 250 francs, qui est le prix de vente dans leurs magasins et dépôts, mais moyennant 150 francs, emballage compris. Par suite de cette importante concession, à laquelle nos abonnées seules ont droit, on peut dire que la machine à coudre est réellement mise à la portée de toutes les bourses.

Ajoutons que, pour nos abonnées de Paris qui voudront profiter de cette occasion unique, nous avons obtenu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et Cie à Paris, que deux leçons leur soient gratuitement données. A celles de la province, des instructions complètes seront adressées avec la machine. A toutes, enfin, il sera délivré, pour une durée de cinq ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnées, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs, moyennant laquelle la *Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

Nous pouvons également offrir à nos abonnées, moyennant 40 *francs*, emballage compris, la MACHINE A MAIN, dont le prix de vente est de 75 francs. Avec cette machine à un fil et à point de chaînette, on peut exécuter tous les travaux de famille. Chaque machine est accompagnée d'un tourne-vis, d'une burette à huile, de deux guides à ourler, d'un guide à soutacher, d'un guide à coudre droit, et d'une instruction illustrée indiquant la manière de s'en servir. Il suffit donc, pour recevoir cette machine tout emballée, de nous adresser la somme de 40 francs en un mandat sur Paris à notre ordre, ou en billets de banque français.

AD. GOUBAUD ET FILS.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT ✻, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

AD. GOUBAUD ET FILS, *Propriétaires-Gérants.*

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les courriéristes sont pour la mode ce que les astronomes — s'il est permis de comparer nos petites personnes à ces hauts bonnets de la science — sont pour le temps : non seulement elles ne se contentent pas de décrire le présent, ces audacieuses courrièristes ; elles ont encore la prétention de prédire l'avenir ! ... Mais gare à la critique s'il leur arrive de se tromper !

Dans tous les cas, nous nous risquons. — D'après certaines données, je crois pouvoir affirmer que les toilettes du soir seront, pour la saison prochaine, d'une élégance inattendue. Les perles de toutes les couleurs, les paillettes d'or, d'argent, d'acier, les riches broderies, les magnifiques étoffes lamées et brochées, seront les nouveaux éléments de succès et feront sensation.

Perrault, s'il était encore de ce monde, n'aurait plus besoin de l'imagination qu'il a mise dans ses œuvres pour décrire les toilettes merveilleuses de ses héroïnes ; en parcourant les salons parisiens, lorsqu'ils auront repris leur animation, il trouverait assez de *princesses* dignes de figurer dans ses jolis contes. Les *princes Charmant* seuls manqueraient à l'appel, quant au costume du moins ! ...

Voici donc ce qu'on vous prépare, mesdames, pour vos soirées de gala : des bandes de velours noir ou de couleur (coupées à la pièce) brodées de paillettes d'acier, d'argent, d'or, d'un effet très-brillant et qui constitueront de fort riches garnitures à poser sur du satin ou du velours.

J'en ai vu l'effet sur une robe de velours bleu, destinée, il faut le dire, à une princesse de sang royal ; des bandes de velours noir pailletées d'acier en entouraient tous les bords.

Il ne faut pas oublier les cuirasses de velours lacées derrière, toutes simples quant au corps, mais dont les manches en dentelle noire, avec transparents de satin, sont bouillonnées, puis rayées de bandes de velours étroites, couvertes de paillettes d'acier ou d'argent. Les cuirasses sont de la dernière élégance.

Enfin, on m'a montré des dentelles et des tulles, noirs ou blancs, brodés de perles de couleur, formant de véritables fleurs au coloris naturel, ou contournant simplement les dessins de la dentelle, comme cela se pratique avec le jais.

Je ne manquerai pas de me tenir au courant de ces nouvelles dispositions de la mode pour en faire part à mes lectrices.

P. N° 227. — Toilette de demi-deuil.

Une gracieuse abonnée m'écrit pour me demander des renseignements sur la voilette, ajoutant que nous n'en parlons jamais. Cela est parfaitement vrai, en ce qui me concerne, — il faut savoir reconnaître ses torts, — et j'avoue que je n'aurais peut-être jamais eu l'idée de m'en occuper, tant la chose me paraissait simple ! On ne porte, en effet, depuis longtemps déjà, que des bandes de tulle noir ou blanc, moucheté ou uni ; ainsi établie, cette voilette colle sur le visage, pour s'attacher ensuite, par une épingle, derrière la tête. Le *genre* veut même, pour les voilettes en tulle de soie, qu'on les noue simplement. Cette mode, cependant, ne convient pas aux femmes âgées ; une voilette garnie de dentelle leur sied mieux.

Pendant que je suis en train de répondre aux questions, je dois dire que les garnitures le plus à la mode pour la lingerie sérieuse, — j'entends par là les chemises de jour ou de nuit, les camisoles et pantalons, — consistent en plissés de nansouck ou de mousseline ; ce sont des bandes très basses que l'on pose sur les bords de poignets, des cols, des manchettes, et en jabot devant. Les festons maintiennent leur vogue : on continue d'en voir partout.

Puisque j'ai commencé à parler des choses sérieuses, je ne veux pas manquer d'ajouter que les délicieux petits jupons de dessous en flanelle rose ou bleu ciel, festonnés ou garnis de volants et d'entredeux en valenciennes, commencent à se montrer dans les vitrines des maisons de lingerie, quoiqu'il

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

fasse encore bien chaud. La mode nouvelle veut que la valenciennes soit plissée sur le jupon.

On fait en ce moment de charmants cols ouverts, rabattus, et manches assorties. C'est un genre renouvelé des Grecs, mais c'est un changement, et la mode n'en exige pas davantage.

Les tours de cou en surah et plumes font merveille ; rien n'est plus coquet, ni plus seyant que ce mélange, qui est en même temps fort élégant.

J'ai vu, dans le même genre, des collets en velours, — celui des « conspirateurs » de *Mme Angot*, — entourés de plumes avec revers des manchettes assortis. C'est encore fort joli. Voilà des choses qu'une femme un peu adroite peut très bien faire elle-même ; c'est une façon de se procurer une fantaisie à bon compte.

Le chapeau de feutre a fait invasion sur toutes les têtes ; hommes et femmes, tout le monde en est coiffé ! Les formes sont très variées pour ces messieurs ; deux seulement et deux couleurs : genre *Huguenot* et *Cromwell* ; couleur gris foncé ou clair. Ils ne sortent pas de là ; on croirait que c'est un uniforme auquel ils se sont voués.

Le chapeau de feutre que Mme Fromentin porte dans la pièce à succès du Gymnase, *Gilberte*, fait tourner la tête à toutes les femmes qui le voient. Ses allures un peu crânes sont bien séduisantes, et puis il accompagne si bien la jolie toilette de l'artiste ! Mais le moyen, s'il vous plaît, de porter des glands d'or dans la vie privée ?

Une des plus gracieuses formes que je connaisse est le chapeau *Amazone*, — c'est moi qui le nomme ainsi. — Sa calotte un peu haute est arrondie au sommet ; ses bords relevés sur les côtés. On le borde et on le garnit de velours, puis on ajoute une longue plume d'autruche, posée d'un côté pour retomber au milieu derrière, en côtoyant le haut du chapeau. Ce chapeau est plein de grâce coquette et convient à une jeune personne.

Le chapeau de « Mme de Longueville, » — nous avons notre *frondeur* aussi ! — en feutre comme les autres, doit encore être placé dans la catégorie des jeunes. Charmant aussi, celui-là !

On assure, et je l'ai déjà dit, que l'on portera la capote cet hiver ; c'est pour cela, sans doute, que les modistes se précautionnent de gros de Naples et de velours épinglé. On a commencé, l'année dernière, à faire des chapeaux exclusivement pour le théâtre ; on continuera cette année, cela est certain, et le luxe des belles dentelles et des larges brides ne fera pas défaut. Le chapeau de feutre, malgré tout, ne perdra aucun de ses privilèges élégants, et l'on pourra se montrer partout, même au théâtre, ainsi coiffée.

Il y a une grande variété dans les garnitures de chapeau, non-seulement en fait de plumes, de fleurs, d'aigrettes et d'oiseaux de toutes sortes, mais aussi comme ornements de jais, de perles ou de métal. La mode est au clinquant sous tous les rapports !

L'éventail géant est remplacé par un éventail de grandeur moyenne beaucoup plus pratique et plus gracieux. La châtelaine si à la mode cet été pour le porter accroché à la ceinture, sera encore de mise durant la saison prochaine. On y joindra le flacon de sels, si commode au théâtre, en le suspendant par une chaînette au même crochet que l'éventail.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des planches dans le texte.

P. N° 227.

TOILETTE DE DEMI-DEUIL, toute en bel alpaga noir. — Le jupon, plissé devant, est encadré d'un coulissé, puis garni derrière de volants formant traîne. — Polonaise terminée par de petits volants, formant un tablier arrondi, et relevée sur les côtés derrière, où la jupe est drapée et nouée, pour retomber en larges pans. Les manches sont entourées dans le haut, puis coupées au milieu et garnies dans le bas, de coulissés bouffettes. — Petit vêtement sans manches et de forme vague, avec pli Watteau dans le dos, garni sur tous ses bords d'un coulissé et de plissés. La même garniture encadre en droite ligne les côtés du dos. — Chapeau en tulle et dentelle noirs perlés de jais.

G. N° 459.

COSTUME D'AMAZONE en drap, vu de face et de dos. — Jupe princesse, composée de six largeurs : une entière derrière, deux pointes de chaque côté, une devant coupée en tablier. Cette jupe est montée par des plis peu nombreux et très rapprochés, cousus à la ceinture par derrière seulement, avec un pli creux formant le milieu. — En donnant à la jupe de l'amazone 125 cent. de longueur devant, il faudrait lui en donner 150 à 190 derrière. — Corsage très ajusté (vu de dos), taillé à la façon des habits d'homme, avec un dos étroit terminé au bas par un postillon plat, plissé droit et encadré de velours. — Le devant du corsage, entouré dans le haut par un col d'homme, en velours noir, est fermé par des boutons de velours très petits, disposés entre deux liserés de velours ; cette partie finit en pointe dans le bas de la taille ; les devants du corsage se terminent par une petite basque plate, qui va rejoindre le postillon derrière. — Manches plates, légèrement serrées vers le poignet ; parement d'homme, bordé de velours, et boutons assortis. — Le costume d'amazone comporte toujours un pantalon de drap tombant sur la bottine.

G. N° 461.

1. Col montant évasé, à pointes rabattues, en toile blanche.

2. Chapeau *page* en velours épinglé grisaille. La passe est ruchée, et le fond mou ; une draperie en velours noir sépare ces deux parties et se termine derrière par un nœud à bouts tombants.

3. Collerette ruchée, à jabot, en mousseline blanche, avec bords ourlés à jour. Cravate en foulard surah et nœud à la Colin.

4. Chapeau de feutre noir, à bords lisérés en faille, garni en dessous d'une couronne de coques en ruban, terminée derrière par un nœud à bouts tombants. Grande plume, genre amazone, traversant la calotte et fixée au pied par une réunion de coques de ruban.

5. Collet *Marion Delorme*, en toile blanche, montant et rabattu, à coins coupés en carré, et large nœud de cravate.

6. Chapeau de velours marron, à bords lisérés en faille havane ; traverse et coques de velours et faille placées en dessous. Le fond, mou, est entouré d'un ruban clair noué derrière, mélangé de velours et dont les longs bouts flottants tombent sur les épaules. Touffe de plumes avec aigrette.

7. Corsage de dessous en fine percale. Le devant est garni d'une échelle de petits plis, encadrée par des boutons en étoffe et une broderie anglaise. Même broderie sur les bords supérieurs et à l'entournure des bras.

8. Sous-manche en toile blanche, à double cornet : l'un plissé sur le dessus, l'autre uni, tous deux montés sur un poignet.

9. Sous-manche en toile blanche ; bouillon dans le bas soutenu par deux bandes boutonnées ; cornet piqué à jour et plissé sur le dessus.

Description de la planche coloriée n° 1169 *D.*

1. Chapeau de théâtre ou de cérémonie. — La passe, baissée à la Marie-Stuart sur le sommet et formant bavolet tuyauté derrière, est couverte de velours bleu tendu ; le dessous, en gros de Naples bleu lumière, tendu également, vient se rabattre en bourrelet sur les bords de la passe. Fond mou en gros de Naples. Guirlande de roses et brides nouées à la Colin derrière.

2. Chapeau *Tyrolien*, en velours pensée. — Haute calotte, avec large passe relevée d'un côté, doublée en turquoise lilas bouillonnée. Réunion de coques sur le côté, camélias rouges, feuillage en traîne et brides de ruban nouées derrière.

3. Fichu en guipures brodées de perles bleues, entrecoupées de velours bleu, croisé devant et ajusté au dos par un chou de velours à longs bouts flottants.

4. Coiffure de dame âgée, en dentelle de Malines coquillées avec de longues barbes tombantes, garnie de plumes et de ruban gris perle. Touffes de roses en avant et en arrière.

5. Chapeau *Catalan*, en velours couleur noisette. — Calotte plate, à bords renversés, entourés d'un tour de tête en gros de Naples gris perle. Ruban gris perle associé à la plume, de couleur assortie, qui orne le côté de la calotte. Papillons en acier bleuté grimpant contre la plume.

6. Corsage en foulard surah, bouillonné et traversé d'entre-deux en guipures. Col montant derrière, à bords festonnés.

Description de la planche coloriée n° 1173 *B.*

Substituée à la planche N° 1169 D. pour celles de nos abonnées qui nous en ont adressé la demande.

TOILETTES D'AUTOMNE (VILLE). — 1. Costume en cachemire et faille noirs. — Jupon, avec traine en cachemire, entouré de deux groupes de volants formant le tour complet, et d'un troisième placé derrière seulement. — Tablier en cachemire, fixé derrière par des coques tombantes en faille, et garni de deux groupes de volants. Ces groupes sont ainsi composés : d'abord un premier volant froncé en cachemire, terminé par un plissé de même étoffe; ce volant, ainsi garni, est surmonté d'un plissé en faille, formant tête, avec deux ruchés en cachemire. — Le corsage, en cachemire, est brodé en plastron devant et derrière, puis orné sur tous les bords de plissés en faille et cachemire. — Chapeau de feutre noir, à bord renversé en diadème, garni de faille marron et de plumes assorties de couleur havane.

2. Costume en limousine, à fond gris et fines rayures multicolores, de teintes effacées. — Jupon à traine peu sensible, entouré de larges biais posés comme des volants et terminés par des franges à grilles en laines assorties. — Polonaise blouse formant un long tablier et relevée derrière; les bords garnis de biais et de franges. — Confection d'un genre nouveau, en même étoffe, formant le mantelet derrière; col montant et collier de franges, terminés devant par un nœud. Les pans de ce mantelet sont larges comme des devants de tunique, et les côtés vont, en se drapant, se fixer au milieu derrière sous un motif en passementerie. Franges assorties sur tous les bords. — Chapeau de feutre noir, velours et branches d'acacia.

Description de la figurine coloriée *L.* **n° 4.**

Pour les abonnées de la 3me édition.

TOILETTE HABILLÉE. — Jupon ras-terre en faille écrue, garni au bas du tablier par un volant froncé à bords déchiquetés, surmonté d'un volant en velours marron, au-dessus duquel se trouvent un autre volant en faille et un bouillonné. — Tunique manteau en velours marron, à longue traine unie, découvrant le tablier du jupon, avec un encadrement formé par un volant froncé et déchiqueté en faille écrue. Large ceinture à bouts frangés, nouée et flottant sur le milieu du manteau. — Corsage en velours, avec collerette en faille; basques et postillon étagé, bordés de faille. Manches terminées par un volant déchiqueté et des barrettes en faille. — Chapeau assorti en velours et faille.

ÉCHOS DE LA MODE

Cette année aura vu éclore une foule d'étoffes nouvelles. Les robes devenant de moins en moins chargées de plissés, de volants, de garnitures et ne comportant plus des métrages insensés d'étoffe, on en revient à la fabrication de tissus plus lourds, ayant plus de consistance et de variété dans les dessins.

Ainsi de ces matelassés qui sont en vogue, étoffe très-épaisse, peut-être même un peu trop épaisse pour draper élégamment certaines corpulences féminines, mais habillant à merveille les femmes de proportions symétriques. Cette nouveauté ne peut s'employer que pour des robes très-longues et sans garnitures.

Il se fait de ces matelassés de toutes couleurs et de dispositions diversifiées, en dessin cachemire principalement.

Les étoffes de cravate, ainsi que les étoffes à grosses côtes et à gros grain, vont s'employer pour robes. Il en existe d'extrêmement jolies en *damas d'ameublement*.

On dirait vraiment qu'une guerre acharnée est déclarée à l'*uni*. Il est probable, toutefois, que tous ces articles ne tomberont qu'avec mesure dans l'application des robes de nos vraies élégantes; elles serviront plutôt à défrayer l'imaginative des artistes en couture qui vendent aux étrangers, en général et en particulier, pour l'exportation mexicaine ou péruvienne.

Cependant, il y a de l'originalité dans ces robes, et une femme de grand air, de belle taille, de position sociale *régulière*, peut, sans trop de danger, se passer la fantaisie d'une toilette de ce genre, — à condition, le lendemain, de rentrer dans le sentiment d'une mise moins tapageuse : car l'élégante française, plus que jamais, tend à la simplicité riche. Elle sait qu'il existe à Paris deux catégories d'élégances, outre la sienne, — celle de l'étrangère, celle du théatre, — et elle ne veut plus qu'on s'y trompe, en les confondant, comme cela se faisait il y a quelques années.

*
* *

Deux jolies toilettes qui ont traversé les salles consacrées l'Exposition de l'Union centrale au Palais de l'Industrie :

Une robe de faille gros-vert. Jupe plissée à gros plis derrière et brodée en tablier de guirlandes de feuillages, qui sur le corsage sont placées en forme de brandebourgs. Chapeau de paille caché par un fouillis d'œillets de toutes les couleurs.

Une robe de faille marron, à volants garnis d'une bande de cachemire de l'Inde fond blanc. Corsage s'ouvrant sur un gilet de cachemire ; ceinture de cachemire autour de la taille et nouée bas sur le côté. Chapeau de paille d'Italie orné d'un voile safran attaché par deux roses pâles.

V. P.

REVUE MONDAINE

Depuis quelques jours, de par l'almanach, nous sommes en automne, la période opulente de l'année, et la vie châtelaine s'offre dans son épanouissement. C'est aussi la véritable époque non-seulement des déplacements de villégiature, mais des excursions lointaines : chasseurs et touristes sont en mouvement. Les paysages sont particulièrement radieux en automne; ils ont des poésies pénétrantes ; c'est le temps des vendanges.

A l'heure qu'il est, en Bourgogne, en Touraine et dans le riche pays bordelais, les propriétaires de domaines sont à leur poste. En Bretagne, en Normandie, aux Ardennes, on chasse à tir et on s'occupe des préparatifs de la chasse à courre, de même que dans toute cette radieuse zone de campagnes qui longe la Loire, en comprenant Valençay, une partie du territoire de la Sologne et du Cher.

Il fallait, ainsi que le constate le *Sport*, l'attrait qui se rattache aux courses de la Société d'Encouragement pour qu'en ce moment quelques personnes du monde se fissent une obligation de revenir à Paris ; mais, pour le grand nombre, l'effort n'était pas praticable : ils étaient trop loin ou trop engagés dans leur installation aux champs, en vue des visites que doivent leur amener les premiers jours d'octobre. Ainsi s'explique l'aspect clair-semé de l'assistance de l'enceinte du pesage, dimanche dernier, au bois de Boulogne. A peine si l'on y voyait une douzaine de femmes élégantes.

C'est à Biarritz qu'il faut être en ce moment pour se trouver dans un milieu de belles élégances, de joli monde et de monde aristocratique. La saison est à sa période la plus animée ; les touristes affluent ; le temps est radieux. On ne trouve que très-difficilement à se caser dans le pays; beaucoup se contentent d'habiter Bayonne d'où ils rayonnent sur Biarritz et sur Fontarabie.

Le prince Gortchakoff, fils du grand-chancelier de Russie, et sa femme — couple charmant — sont arrivés il y a quelques jours, ainsi que la princesse Bariatensky. On dirait que toute la Russie princière s'est donné rendez-vous sur cette plage. Le grand-duc Constantin se promène tous les jours à pied. Il est coiffé d'un chapeau de paille et porte un lorgnon à l'œil. Il

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

fait des visites à toutes ses belles compatriotes, qui sont en assez grand nombre.

Le matin, à neuf heures, on se réunit sur le bord de la mer ; c'est l'heure du bain. C'est naturellement aussi une occasion de toilettes pittoresques ; les femmes rivalisent entre elles ; le coup d'œil est très-récréatif.

Les robes blanches sont très portées ; elles sont agrémentées de ceintures de couleur. L'autre jour, Mme Rimsky en avait une qui lui seyait à merveille ; elle était coiffée d'un chapeau de paille avec écharpe rouge. La princesse Mechersky, née Dolgorouky, était au bleu et blanc ; la princesse Bariatensky, en blanc ; Mme Ratazzi, récemment arrivée, et la comtesse Rudiger étaient également en blanc.

Le bain de mer, à Biarritz, est un spectacle très couru. Les beaux cavaliers s'assemblent sur la plage pour voir les dames prendre leurs ébats dans l'eau ; leurs groupes sont nombreux ; le grand-duc ne manque jamais de s'y montrer. Sa toilette du matin consiste en une jaquette bleu foncé et pantalon blanc. Le duc de Leuchtenberg, les Oldenbourg, M. Korsakow l'ainé, le prince Gortchakoff, le prince Bariatensky accompagnent régulièrement le grand-duc. Le frère du czar reçoit un chaleureux accueil ; il est salué par tous, parfois même acclamé ; on s'efforce de reconnaître, par d'aimables procédés, les bonnes façons, l'avenance, la politesse exquise dont il fait preuve envers tout le monde.

Il serait impossible que la Russie fût mieux représentée qu'elle ne l'est en ce moment à Biarritz. Tous les Russes qui s'y trouvent, en tête le grand-duc, semblent s'être donné un mot d'ordre : celui d'être beaux, polis et distingués. Les femmes sont délicieusement élégantes, belles et gracieuses.

Mlle de Lagrenée a reçu une montre des mains de la grande-duchesse Marie. C'est en souvenir du temps que sa mère avait passé avant son mariage auprès de l'impératrice-mère en qualité de demoiselle d'honneur.

Mme Rattazzi déploie un très grand luxe de costume. Elle et sa très jolie fille, une enfant de trois à quatre ans au plus, sont suivies à la promenade d'une jeune négresse, très gentiment et très pittoresquement attifée. Après le bain, toute la compagnie russe se réunit à déjeuner. Après le repas, on sort en voiture ; plusieurs grandes dames ont des paniers fort bien attelés. De ce nombre, les Oldenbourg, la princesse Bariatensky et Mme Rimsky.

Si le matin on fait grande toilette pour aller au bain, le soir on se met en *négligé* pour se rendre au Casino ; où l'on danse néanmoins et où l'on entend de bonne musique. Le grand-duc n'entre pas habituellement dans les salles du Casino, il se tient sur la terrasse, où il se promène en compagnie de quelques dames.

M. Eugène Chapus faisait remarquer l'autre jour, en parlant de la grande-duchesse Marie et de l'impératrice de Russie, qu'il y a une trentaine d'années, la princesse d'Orléans, l'auteur de la célèbre Jeanne d'Arc que possède Versailles, était la seule princesse en Europe, de lignée souveraine, qui se distinguât par un grand talent artistique.

Aujourd'hui, plusieurs princesses royales se font remarquer par des talents de premier ordre, dont voici la curieuse répartition. L'impératrice de Russie et la princesse Frédéric-Charles ont un mérite transcendant en peinture ; la princesse de Galles est une grande pianiste ; la reine de Hollande est un écrivain pur et elle fait admirablement les vers ; l'impératrice d'Allemagne est d'une rare éloquence ; l'impératrice d'Autriche, d'une beauté exceptionnelle ; et la reine de Danemarck, celle qui sait le mieux recevoir et diriger le train d'une maison.

P. de LUCENAY.

LA VIE PARISIENNE

Sous le chiffre cabalistique 15.555, un journal qui a la spécialité des demandes et offres d'emploi enregistre cette étrange annonce :

« Une dame veuve ayant train de maison, hôtel à Paris, maison à la campagne, voitures et chevaux, désire trouver un pensionnaire, homme ou femme, malade ou bien portant. »

Auriez-vous cru possible d'imaginer une pauvre femme, et pareille situation de fortune, à qui la société manque à ce point qu'elle offre asile à n'importe qui, fût-ce même à un malade?

* * *

Autre singularité puisée à la même source :

« On demande une personne sachant bien le droit et écrire en gros caractères d'écriture. »

Écrire en caractères d'écriture : voilà un demandeur bien exigeant ! Mais ce n'est rien à côté de l'accouplement bizarre qu'il a formulé.

Voyez-vous la tête du personnage à qui l'on demande :

— Êtes-vous un fort légiste ?

Et quand il a répondu « oui » modestement :

— Maintenant, savez-vous écrire en gros ?

* * *

Un cynique.

LE PRÉSIDENT. — Vous avez déjà des antécédents judiciaires ?

L'ACCUSÉ. — Oh ! deux condamnations seulement... Ma famille a longtemps contrarié ma vocation.

* * *

Du même au même (si ce n'est lui, c'est donc son frère). Il arrive entre deux gendarmes.

LE PRÉSIDENT (au prévenu). — Votre nom ?

— Anastase Mouchu.

— Votre état ?

— Récidiviste.

— Ce n'est pas un métier.

— Je n'en ai pas d'autre... car c'est la troisième fois que je comparais ici depuis dix ans pour le même motif.

A. Z.

LES VOYAGES OFFICIELS

Imitant l'exemple général, le chef de l'État a été chasser dans ses terres. Franchement, l'illustre soldat qui tient en mains notre tranquillité, sinon nos destinées, a bien mérité cet « instant de repos dans ces vertes campagnes ». Puisse-t-il lui « rendre sur le champ sa première ardeur ! » comme il est dit dans *le Chalet*.

Je ne me rends pas bien compte des soucis du pouvoir ; mais, mon Dieu ! que je comprends bien ce qu'il doit y avoir de fastidieux quand on est dans l'obligation d'entendre quinze discours par jour et d'y répondre !

Devoir à part, trouvez-vous quelque chose de plus pénible ?

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

La seule chose qui puisse consoler le maréchal, c'est que tous les princes ont dû passer par là.

L'empereur Napoléon Ier, qui n'était pas endurant, en a enduré bien d'autres.

Henri IV, dit le père du peuple, haïssait les longues harangues, et il s'était fait une spécialité de bons mots à l'usage des conseillers bavards.

« Monsieur, disait-il un jour à un capitoul, je sais les choses que vous m'allez dire, et ainsi me trouverais-je incivil si je vous donnais la peine de me les raconter. »

Le voyage du maréchal a manqué de l'élément comique qui apparaît toujours dans les tournées officielles.

Est-ce que le visage martial du vainqueur de Magenta impose, ou est-ce que la France devient moins naïve ? Peut-être les deux causes réunies ont produit cet effet.

N'ayant rien de drôle à raconter sur la tournée en Bretagne, faisons un pas en arrière et citons cette anecdote empruntée à M. H. Arnoul.

Napoléon Ier passe dans un village, revenant de chercher sa seconde femme Le maire et les populations se pressent sur son passage ; il n'y a pas de discours, mais on a dressé un arc de triomphe en verdure et en fleurs ; au milieu se pavane un écusson bleu, sur lequel un adjoint, poëte et courtisan, a fait écrire par le peintre de l'endroit cette légende gracieuse, mais pleine de licences poétiques :

Il n'a pas fait une bêtise
En épousant Marie-Louise.

L'empereur va passer, il lève la tête, il fronce le sourcil, puis il se met à rire.

Tout le monde sait que, quand l'empereur daignait sourire, il donnait tout de suite une tabatière.

Cette fois, l'empereur n'en avait qu'une : il la garda ; il ne prenait son tabac dans son gousset que dans les grands jours. Mais l'adjoint n'y perdit rien ; il fut appelé à Paris, et le maréchal du Palais lui remit une boîte d'or de la part de son maître.

Et comme ce maréchal ne voulait pas être en reste avec un maire de province, il lui dit en souriant :

— Tenez, monsieur,

Quand vous y prendrez une prise,
Rappelez-vous Marie-Louise.

Il paraît qu'on rit beaucoup à la cour de la « repartie » du maréchal.

Mais, vous savez, on écrit si drôlement l'histoire !

Le roi Louis-Philippe, ou plutôt les rares tournées qu'il fit après 1830, ont aussi fourni leur côté comique.

A Dreux, où il était fort aimé, parce qu'il y était connu, la municipalité va au-devant de lui.

Coups de fusil, pompiers, arcs de triomphe, rien ne manque à la fête.

Discours du maire, réponse du monarque, tout marche à souhait.

Puis le roi dépouille sa grandeur, devient bonhomme et s'enquiert des intérêts généraux ; enfin, avec sa grâce naturelle, il séduit tout le monde.

Voilà le maire électrisé qui tout-à-coup s'écrie :

— Ah ! sire, la fête n'est pas complète. Quel malheur que vous n'ayez pas amené votre femme !

Le roi sourit, mais il ne donna pas de tabatière, ce n'était pas son tic ; il se contenta de répondre :

— Hélas ! monsieur le maire, je suis aussi désolé que vous ; mais il fallait bien que quelqu'un restât pour garder la maison.

Il y a deux ou trois mille historiettes de ce genre sur le passage des princes. Je me borne à ces échantillons, en me félicitant que la dernière tournée officielle ne soit pas venue en augmenter le nombre.

Jules NORIAC.

THÉATRES

VARIÉTÉS. — Si les auteurs de *la Petite marquise* et de *Toto chez Tata*, MM. H. Meilhac et Ludovic Halévy, n'avaient pas fait preuve jusqu'à ce jour d'un esprit charmant et fécond, nous hésiterions à leur reprocher d'avoir donné, sous une autre forme, une nouvelle édition de ces deux comédies. *L'Ingénue*, en effet, est leur sœur cadette ; elle n'a pas seulement la même origine, mais le même habillement. On n'y retrouve plus, à la vérité, la même abondance de saillies imprévues, mais c'est toujours une de ces intrigues un peu lestes qui gravitent autour d'une pointe d'aiguille.

Mme Céline Chaumont s'est heureusement trouvée là pour animer de sa vivacité et de son inépuisable entrain le rôle principal de *l'Ingénue*. MM. Dupuis, Baron, Cooper et Mlle Magnier ont fait de leur mieux pour les autres.

CLUNY. — *Les Bêtes noires du Capitaine*, comédie en quatre actes, de M. Paul Cellières, et *le Médaillon de Colombine*, un acte en vers, de M. Maurice Dreyfus, ont fourni au théâtre de Cluny, un spectacle à succès. Nous aurons dit de la saynète de M. Dreyfus tout ce qu'il convient d'en dire, en constatant que le sujet en est agréable, que les vers en sont très gais et bien faits, mais que les artistes les ont débités avec un peu trop de lenteur.

Les bêtes noires du capitaine Copernette, exhibées en public par M. Paul Cellières, ce sont les officiers de marine. Le fait est que ces messieurs de la flotte sont toujours venus, volontairement ou non, à la traverse de tous les événements importants de sa vie. Aussi n'en peut-il entendre parler. Cette antipathie justifiée sert de point de départ à toute une série de complications plus ou moins vraisemblables, mais pour la plupart marquées au bon coin de la comédie, que l'auteur a su conduire à bonne fin. Il l'a même fait avec assez de gaieté, de verve et de style pour que son début au théâtre mérite de fixer l'attention.

THÉATRE DES ARTS. — Encore un succès pour M. Paul Cellières ! *Trente-cinq ans de bail* : c'est, en un acte, une agréable scène de mœurs bourgeoises, détaillée avec une grande délicatesse de sentiments.

Sous ce titre : *Revendication*, MM. Hubert et Christian de Trogoff ont fourni une œuvre plus longue, mais qui n'atteindra certainement pas un aussi grand nombre de représentations. Il n'en faut pas moins louer la direction d'avoir suivi son programme, en accueillant de jeunes auteurs qui prendront un jour leur revanche.

FOLIES-MARIGNY. — Heureux théâtre, qui a trouvé, dans la *Mimi Chiffon* de M. Paul Avenel, sa *Mariée du mardi-gras* ! Une vraie pièce du Palais-Royal, gaie et amusante sans mauvais goût, spirituelle sans crudité, cela ne se rencontre pas tous les soirs, allât-on jusqu'aux Champs-Elysées. M. Gaspari a mis la main sur ce produit rare.

Joignez-y une jeune et jolie artiste, Mlle Jeanne Leduc, un comique qui fait chaque jour des progrès, M. Seiglet, et vous vous expliquerez le succès obtenu dès le premier soir par cette *Mimi Chiffon*.

Robert HYENNE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 459. — DESCRIPTION PAGE 482.

COSTUME D'AMAZONE

A. Leray imp. r. des Marais 66.

Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92.

Chapeaux de Mme Brunhes & Hunt, rue Meyerbeer. 4.

Corsets de P. de Plument, r. Vivienne, 33. Eau de Cologne des Sultanes, r. Vivienne 33.

Eau Gauloise de Mme V. Rolende, r. de Provence. 4. Velontine Viard. Place du Palais Royal. 2.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Son 30. Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 461. — DESCRIPTION, PAGE 482.

MODÈLES DE CHAPEAUX & LINGERIE

Chapeaux de Mme de Bysterweld, (5, faubourg Saint-Honoré.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MAX RIGAULT

(Nouvelle)

VI

Ce rival était un petit chien. Ne riez pas, car ce satané petit chien, gros comme la moitié de mon poing, tenait plus de place dans la vie de sa maîtresse que n'eussent fait une douzaine de tambours-majors. Il faisait d'elle tout ce qu'il voulait. L'amour n'est pas la raison ; j'étais jaloux comme un bœuf de ce petit chien maudit ; j'aurais voulu le massacrer, ce qui n'empêchait pas que, quand il descendait les matins dans la cour pour faire une certaine promenade, si j'avais osé, je lui aurais tiré mon chapeau.

Il s'appelait Marquis, et jamais chien n'avait mieux mérité son nom. Il était comme poudré, tout blanc et tout frisé. C'était un de ces petits bouts de chiens de la Havane, qui ressemblent comme deux gouttes d'eau à ces réductions de caniches de vingt-cinq sous qui font le bonheur des enfants, parce qu'ils ont une boîte à bonbons sous le ventre et qu'ils suivent très-bien, pour peu qu'ils aient une corde au cou.

Tel qu'il était, sa maîtresse l'idolâtrait. Dites-moi pourquoi les femmes sont toujours folles de quelque chose d'absurde ? Vous dire les soins que la princesse prenait de cet insecte serait impossible. On aurait juré qu'il n'y avait que lui sous le ciel. Il ne quittait pas sa chambre à coucher. Dès qu'elle ouvrait l'œil, c'était pour lui. Elle passait sa matinée à le peigner, à le bichonner, à lui débarbouiller les yeux, à lui faire sa raie, à l'emberlificoter de cravates de toutes les couleurs, à lui nouer des nœuds et des rosettes dans les endroits les plus cocasses, et puis, quand elle l'avait bien accommodé, à le regarder avec des joies folles, à le dorloter, à lui parler dans toutes les langues, à le faire boire dans son verre, à le faire manger dans son assiette, à le bercer sur son cœur comme s'il avait été son premier né, à le cajoler, et, pour tout dire, à embrasser son affreux petit museau, comme si c'eût été le chef-d'œuvre de la création. Je puis me vanter d'avoir connu l'envie dans ce temps-là. Si, d'un coup de baguette, un génie avait pu me faire changer de peau avec ce Marquis-là, je ne serais pas capitaine de vaisseau depuis quatre ans et j'aurais dit : Dépêchez-vous. Dieu ! qu'on est sot quand on est jeune, et plus tard aussi!

La vérité est que ce petit Marquis était bête comme une oie, et qu'il n'avait ni cœur, ni esprit. Quand elle lui avait tenu les propos les plus tendres, comme ceux-ci : « Vous êtes un amour de chien-chien, vous ! Vous adorez votre petite maîtresse, n'est-ce pas ? Vous ne la quitterez jamais, vous ! Vous êtes son seul mari, vous ! Vous ne lui ferez jamais d'infamies, vous ! Vous êtes trop beau pour être méchant, vous ! etc., etc. » qu'est-ce que vous croyez que ce petit faquin de marquis répondait ? Rien du tout.

Le jour du déjeuner que je vous ai annoncé un peu trop tôt, et que j'ai peut-être laissé refroidir, savez-vous ce qu'elle s'était avisée de lui faire à son chien, de ses belles petites mains de fée ? Un bijou de bonnet de dentelles de point d'Angleterre, rien que ça, et elle l'en avait coiffé. Le marquis était enrhumé. Pauvre Marquis ! on lui donnait, de quart d'heure en quart d'heure, de la tisane, dans une petite tasse à thé, bien sucrée, bien sucrée. Il était couché sur un coussin de velours ; sa maîtresse le servait à genoux, s'il vous plaît, et lui demandait d'une voix douloureuse des nouvelles de sa santé. Vous croyez peut-être que le drôle était reconnaissant, et que, tout au moins, il léchait les doigts de sa bienfaitrice. Ah bien, oui ! pendant que la petite princesse s'attendrissait sur son sort et le montrait avec componction à sa femme de chambre, à qui elle prétendait faire entendre qu'il était tout pâle. Monsieur Marquis osait grogner, et ses petits yeux noirs, pas trop propres, méchamment perdus sous ses soies blanches, semblaient dire, passez-moi le mot : « Mon Dieu, que cette femme-là m'ennuie ! »

C'en était là du bien perdu !

VII

J'enrageais à l'abri de ma jalousie, en contemplant ce touchant tableau, quand mes amis arrivèrent.

Le déjeuner fut très gai. On déjeuna tant qu'on put. On but du champagne à la santé des examinateurs qui m'avaient refusé, à celle de mon tuteur qui s'était amendé, à mes futurs exploits maritimes, à Christophe Colomb que je devais surpasser, etc., etc, et, au moment où j'y pensais le moins, et à ma très-grande inquiétude, car si mes persiennes étaient fermées, les fenêtres de ma voisine étaient toutes grandes ouvertes, le festin finit par un concert.

Parmi mes convives, il y en avait un que je n'avais pas vu depuis un an. Il avait passé cette année-là à l'école navale de Brest, et il me donnait l'étrenne de ses vacances. C'était un petit gaillard qui ne doutait de rien ; l'œil vif, hardi, des cheveux de nègre, et le corps droit comme un piquet. Cet animal-là, qui était haut comme ma botte, avait une voix de baryton superbe et d'une incroyable puissance. On le savait, et on lui demanda au dessert tout son répertoire qui consistait principalement dans deux airs d'opéra-comique : l'air de *Zampa : Nargue du vent et de l'orage*, et celui des *Deux Reines : Adieu, mon beau navire*, alors dans toute leur vogue, et qui, d'ailleurs, furent jugés de circonstance.

J'écoutais, plus mort que vif, sa voix pleine et sonore qui remplissait la maison, toujours si muette de mon côté. Son succès fut complet. Ma société délirait ; il fut obligé de bisser et de rebisser ses deux morceaux, et nos camarades, enthousiasmés, tombèrent d'accord qu'à côté de lui, tout ce qui chantait sur nos scènes françaises ne faisait que déchanter. Mon petit diable de Léon ne demandait pas mieux que de les croire, et, sur la proposition des plus exaltés de la bande, il fut résolu qu'on allait se mettre incontinent dans plusieurs cabriolets, — les remises n'étaient pas inventées, — et qu'on irait, sans désemparer, demander au directeur de l'Opéra lui-même une audition. — « Car enfin, disaient nos amis, ensevelir une voix comme celle-là dans la cale d'un vaisseau, c'eût été un crime. »

Ce crime ne fut pas commis. Le hasard voulut que nous tombâmes ce jour-là sur un directeur d'Opéra en belle humeur. Il avait peut-être bien déjeuné lui aussi ; toujours est-il qu'au lieu de nous envoyer promener comme il eût pu se le permettre avec les étourneaux que nous étions, il accueillit très courtoisement notre proposition et fit *hic et nunc*, devant son chef d'orchestre qui se trouva là tout à point, chanter ses deux airs et quelques autres encore à notre ami Léon.

Cette séance mémorable et mon déjeuner valurent à la France un grand artiste de plus. Elle n'y perdit qu'un très petit marin qui n'aurait peut-être été bon qu'à chanter au dessert dans les temps calmes. L'arrêt du chef d'orchestre et de son directeur fut celui-ci : « Oui, monsieur a un instrument magnifique ; mais, comme il ne sait pas un mot de musique, il lui faut deux ou trois ans d'école. » Le directeur proposa à Léon de faire les frais de sa nouvelle éducation et de lui assurer pendant tout le temps qu'il étudierait une pension de mille écus.

Léon n'avait pas une vocation bien ferme pour la marine. Sa famille était nombreuse et presque pauvre. Il topa dans la main du directeur, signa un papier fort compliqué qu'il ne lut pas et se trouva le lendemain, en attendant la gloire et son premier

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

mois de pension, sur le pavé de Paris et sur mes bras. Le pauvre garçon, par un bon scrupule, ne voulait plus demander d'argent à son père, à qui ce revirement soudain dans sa carrière ne pouvait être, pensait-il, que très désagréable, au moins jusqu'au jour du succès.

Il loua une chambre tout près de ma maison. Il fut entendu qu'il déjeunerait chez moi tous les matins et que le soir nous dînerions partout, à mon compte.

Si Léon avait consenti à dévorer silencieusement les côtelettes de madame Béranger, tout eût été pour le mieux dans cet arrangement fraternel. Mais il n'en fut pas ainsi, et pendant quinze jours, tous les matins, sans exception, *Nargue du vent et de l'orage* et *Adieu, mon beau navire*, furent servis sans la moindre discrétion à tous les échos de ma grande cour.

C'était, chez moi, une véritable procession d'étudiants attirés par la nouvelle de l'aventure de Léon. Je crois que nos quatre amis firent défiler dans ma pauvre cabine la moitié des deux écoles. Une fois lancée, rien n'arrêtait plus la musique. Léon n'avait pas plutôt fini, qu'une nouvelle visite arrivait. Il fallait recommencer, il recommençait.

Ce qui me désespérait plus particulièrement, c'est que quelques-uns de ces messieurs amenaient sans façon des dames à ce concert.

La plupart de ces dames étaient des demoiselles un peu vives, très artistes et qui voulaient montrer leur belle voix à M. Léon. Faire taire une femme qui veut parler n'est pas chose facile ; faire taire une femme qui veut montrer ses talents, c'est une bien autre histoire. Je tremblais qu'elles ne fussent entendues, je tremblais surtout qu'elles ne fussent vues. Le bon genre dans le quartier était déjà de sortir en cheveux le matin. C'est moins prétentieux. Le mauvais côté de ce bon genre, que je ne me permets pas de critiquer, c'est que, même quand on est chez les autres, on a l'air d'être chez soi.

Cette quinzaine fut pour moi un martyre. Ce que je déployai de génie, moi d'ordinaire peu inventif, pour réussir à ne pas ouvrir une seule fois, mais là pas une seule, mes persiennes à ces dames et à ces messieurs, est incroyable. Un jour je disais qu'il y avait des malades dans la maison. Le pair de France était mourant ! Le lendemain j'affirmais qu'un des deux professeurs de la Sorbonne qui l'habitaient était un ami de mon tuteur, chargé par lui de me payer ma pension, et que ma pension s'arrêterait net si le nez d'une artiste se montrait à ma fenêtre. J'en vins à déclarer que j'avais pris en entrant dans mon appartement, et sur papier timbré, l'engagement de considérer mes fenêtres comme des murs. « Quel ours ! » disaient à leurs amis ces dames en s'en allant. Je m'en moquais pas mal, par exemple !

Heureusement le petit Léon n'avait pas la reconnaissance de l'estomac : le seizième jour, il ne parut pas. J'en fus réduit à manger quatre côtelettes ce jour-là, au lieu de deux. J'en aurais mangé dix, tant j'étais heureux de n'avoir plus dans les oreilles *Nargue du vent et de l'orage*, et surtout *Adieu, mon beau navire*, que j'avais pris en une grippe particulière.

J'ajouterai, pour en finir avec mon baryton, que je ne le revis plus que six ans après, dans la *Favorite*, et pour mon argent, à Madrid, où il avait un vrai succès sous le nom de Léo.

Je l'applaudis de tout mon cœur comme le public.

Avait-il trouvé un meilleur gîte quand il me planta là ? Son directeur lui avait-il fait quelque avance ? Je ne l'ai jamais su, et ce fut toujours le moindre de mes soucis. — Ce qui m'importait, c'est que ma maison eût enfin retrouvé son calme et son *cant*.

Alors, me direz-vous, pourquoi nous contez-vous ça ? Attendez.

VIII

Madame Béranger n'avait pas vu d'un bien bon œil tout ce tapage. C'était une personne à principes. Quand elle comprit que c'était fini, elle daigna m'en féliciter : « Monsieur n'est pas pour mener cette vie-là, disait-elle, et je savais bien que ça ne pouvait pas durer. »

Dans son contentement de me voir rentré dans l'ordre, elle devint un jour expansive et elle me dit, avec le plus grand air de mystère, qu'une jeune dame de la maison l'avait questionnée la veille sur le compte de la personne qui habitait l'appartement voisin du sien, dont les fenêtres étaient toujours fermées.

Madame Béranger fut assez bonne pour ajouter qu'elle avait donné sur moi les meilleurs renseignements et que la jeune dame avait été satisfaite d'apprendre que j'étais un jeune homme aisé, de bonne famille, doux comme un mouton, et rangé comme une fille.

J'étais plus mort que vif en l'écoutant.

Il est vraisemblable qu'elle s'attendait à être questionnée à son tour. — Mais elle comptait sans l'émotion qu'elle venait de m'apporter. Je restai muet comme un poisson. J'aurais pu crier, mais articuler un mot ! non.

Quand elle fut partie et que je me trouvai tout seul dans ma chambre, je crus que j'allais avoir un coup de sang. J'étouffais, j'avais besoin d'air. Je sortis comme un fou, sans cravate et sans chapeau, et je me mis à courir tout droit devant moi pendant deux ou trois heures, sans débrider, dans ce bel équipage. Je ne commençai à respirer que sur la terrasse de Saint-Germain, où mon instinct et le besoin de grand vent avaient fini par me conduire.

Ce qu'il y avait de plus clair dans mon affaire, c'est que j'avais une faim dévorante. Je mangeai comme un loup au pavillon Henry IV, et je repris à pied la route de Paris. Quand j'arrivai, je n'étais pas calmé, j'avais envie de recommençer, mais la nuit était venue. Je rentrai chez moi sur la pointe des pieds.

Ma voisine était à son piano et chantait l'air d'attente de Suzanne dans les *Noces de Figaro*, de Mozart. — Je ne sais rien de plus délicieusement tendre que cet air qui n'a qu'un défaut, celui de n'être pas en situation. Ce n'est pas de ce ton-là qu'une Suzanne dit qu'elle attend un perruquier, ce perruquier fût-il Figaro ; Roméo, sous le balcon de Juliette, ne s'exprimerait pas autrement. — Ce chant divin m'ouvrit la poitrine. Je me mis à pleurer. — « Imbécile, me dis-je quand cela fut fini, c'est aux anges que chante ce cœur-là ; pourquoi penserait-il à toi ? La princesse à fait deux ou trois questions sur ton compte à madame Béranger, comme elle lui aurait demandé des nouvelles du temps, et rien que pour avoir l'air de vouloir bien dire deux mots à une portière et de n'être pas trop princesse. »

Je dormis là-dessus tant bien que mal.

Mais ce fut bien une autre affaire quand le lendemain, — c'était un jeudi, vers les quatre heures, — madame Béranger m'apporta une enveloppe qui sentait bon et qui contenait une lettre imprimée par laquelle ma voisine invitait son voisin à vouloir bien lui faire l'honneur de faire partie de ses samedis. Une phrase courte, écrite à la main et très-simplement tournée, était ajoutée à ce billet d'invitation pour excuser, par le voisinage, le sans-façon dont on croyait pouvoir user dans cette occasion.

Un autre que moi en recevant cette épître aurait sauté de joie jusqu'au plafond, aurait embrassé madame Béranger, lui aurait donné une pièce de cinq francs et proposé un tour de valse. Il se serait par là-dessus payé un joli dîner, et aurait, après, éprouvé le besoin de montrer sa gloire sur le boulevard des Italiens aux lions et aux lionnes qui ont l'habitude d'y faire leur quart.

Il n'en fut point ainsi de moi. La foudre serait tombée à mes pieds que je n'eusse pas été plus stupéfait. J'étais consterné.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Dès que je fus seul, je me plaçai en face de mon miroir. J'avais besoin de me revoir, — je me trompe, — de me voir pour la première fois, de savoir enfin comment j'étais construit et si j'étais quelqu'un qui pût se montrer sans inconvenance.

IX

Cet examen me jeta dans un désespoir que ne comprendront bien que ceux qui auraient le besoin imprévu d'être des Antinoüs et qui n'en sont pas.

Je me trouvai pis que laid. Je me trouvai monstrueux. Je me trouvai impossible !

Et j'avais bien raison.

Le tumulte de mon cerveau avait son reflet sur ma large face. Ma grosse tête ronde m'apparut comme un boulet rougi au feu. Mes yeux sortaient durement de leur orbite en se regardant avec colère. Mes cheveux en brosse se dressaient sur ma tête comme des piquants de porc-épic ; mon front était sillonné de grosses veines. Mes oreilles pourpres, presque saignantes, se détachaient de chaque côté de mon crâne comme les paracrottes de la capotte d'un cabriolet, ou comme les deux anses de ces gros vases égyptiens couleur de brique qu'on déterre dans les pays lointains pour nos musées. Ma barbe noire, courte, drue, terminait tout cela d'une façon rude et brutale.

Ma vue se voila ; un sanglot sortit de ma poitrine. Je me jetai sur mon lit en m'écriant : « Laid, laid, je suis laid ! Ah ! malheureux ! ne te montre pas. »

P.-J. Stahl.

(*La suite au prochain numéro.*)

LA ROBE JAUNE DE CÉLIMÈNE

Ce n'est pas à nos lectrices qu'il est besoin d'apprendre quelle importance s'attache pour toutes les femmes à la question de la toilette. — N'est-ce pas la toilette, avec son art suprême, sa distinction, ses secrets, ses mystères, et aussi ses inventions ingénieuses ou ses audaces heureuses, qui forme le principal *arsenal* de la coquetterie féminine ?

Mais c'est surtout pour les reines de théâtre que cette question prend une importance capitale. On a vu le succès d'un rôle dépendre d'une mise plus ou moins réussie, plus ou moins gracieuse, originale ou brillante. Les actrices en renom, placées par le prestige de la scène sur une sorte de piédestal, sont souvent appelées, d'ailleurs, à tenir le sceptre de la mode. On conçoit donc que les questions de costume, d'atours, de contours et d'ajustements tiennent dans leurs préoccupations une place si considérable.

Un des plus curieux exemples de cette influence exercée par une brillante comédienne sur les caprices changeants de la mode, c'est l'histoire de cette fameuse robe jaune que Mlle Mars exhiba pour la première fois à l'une des reprises de la *Gageure imprévue*, de Sedaine, et qui fut tout un événement.

On sait que l'incomparable Célimène donnait le ton au *high-life* féminin d'alors.

Un jour qu'elle était en représentation à Lyon, elle vit arriver le matin, à son hôtel, un des premiers fabricants de la ville.

— Mademoiselle, dit-il, voici l'objet de ma visite, et pardonnez-la-moi. Vous pouvez faire ma fortune.

— Moi, monsieur ? J'en serais fort aise, mais par quel moyen, je vous prie ?

— C'est d'accepter cette pièce d'étoffe.

Disant cela, il la déploya sur une table. C'était un velours épinglé, *couleur jaune*. Mlle Mars crut avoir affaire à un fou.

Mon Dieu, dit-elle d'une voix un peu émue, que voulez-vous que je fasse de cette pièce de velours ?

— Une robe, mademoiselle. Lorsqu'on vous l'aura vue, tout le monde en voudra une pareille ; c'est ainsi que se fera ma fortune.

— Mais, monsieur, jamais personne n'a porté une robe jaune.

— C'est pour cela ; il s'agit de la mettre à la mode. Ne me refusez pas, mademoiselle, je vous en supplie !....

Pour se débarrasser des importunités du marchand, Mlle Mars promit ce qu'il demandait.

Revenue à Paris, elle montre la pièce de velours épinglé à sa couturière. Celle-ci la trouve de qualité supérieure ; mais faire une robe jaune, jamais... au grand jamais ! Puis, elle réfléchit qu'après tout l'essai serait original, et que d'ailleurs tout est permis à Mlle Mars.

On fait donc la robe, et on la destine à la *Gageure imprévue*, qui succédait, dans la représentation, à *Nicomède*, joué par Talma. Mlle Mars s'habille : sa toilette achevée, elle se regarde et pousse des cris d'horreur.

— Caroline, faites venir le régisseur ; que l'on remplace la *Gageure imprévue* par une autre pièce ! Je ne veux pas paraître avec cette horrible robe jaune.

Grand émoi dans le théâtre et parmi les acteurs réunis au foyer. Talma écoute le récit de ce qui se passe ; il sourit et monte en toute hâte à la loge de Mlle Mars. L'illustre tragédien possédait à un haut degré la science du costume ; on ne l'ignorait pas et sa parole faisait autorité. En le voyant, Mlle Mars désigne la robe.

— Regarde, dit-elle, n'ai-je pas l'air d'un canari ?

— Tu es ravissante tout simplement. Ta toilette est du meilleur goût ; elle va admirablement à ton visage, à tes beaux cheveux noirs, à tes yeux étincelants. Le jaune sied aux brunes.

— Tu me dis cela pour me déterminer à jouer.

— Sur l'honneur, je réponds du succès de ta toilette ; elle est originale. Ce n'est pas d'un canari que tu auras l'air, mais d'une topaze. N'es-tu pas le diamant de la Comédie-Française ?

Décidée par l'opinion de Talma, Mlle Mars entre en scène, non sans inquiétude. Les lorgnettes sont dirigées sur elle ; un murmure flatteur circule dans la salle, on applaudit, on s'écrie : « Ah ! la délicieuse toilette ! »

Le lendemain, les élégantes voulaient toutes être habillées en velours jaune épinglé, comme Mlle Mars. Quelle aubaine pour le marchand de Lyon qui avait la spécialité de ce velours ! Sa fortune était faite.

Gabriel Monavon.

UNE HÉRITIÈRE, S'IL VOUS PLAIT ?

(NOUVELLE)

— *Suite.* —

Nature naïve, trop naïve peut-être, quelque peu indolente, volontiers, le dimanche, le jeune Maclou trinquait avec les amis ou faisait à l'occasion danser les filles dans les *assemblées*. Mais c'était là tout. Le garçon, en somme, était sobre, honnête, travailleur. Quelque chose à dire sur la famille, peut-être ? On s'arrêta à cette supposition : mais on eut beau grimper à l'arbre généalogique des Maclou, on ne trouva rien, sinon que le grand-père paternel d'Onésime avait eu à subir un commen-

cement de poursuites pour fait de chasse en temps prohibé, poursuites qui avaient dû s'évanouir devant la preuve éclatante d'un *alibi*. Le garde-champêtre verbalisateur était myope. En désespoir de cause, la gent curieuse et malveillante se rabattit sur la situation de fortune des Maclou. Ils avaient des dettes, sans doute ? L'héritage était grevé ? Mais les recherches faites à ce propos n'amenèrent d'autre découverte que celle-ci : les Maclou étaient bien au-dessus de leurs affaires ; leurs propriétés étaient vierges de toute hypothèque.

Aux yeux de bien des gens, la déveine persistante d'Onésime n'en resta que plus mystérieuse, plus inexplicable.

Nous avons dit ce qu'il en était.

III

— Faut avouer, dit un soir Jacques Maclou à son fils, que le mariage ne te réussit pas beaucoup. Pourtant, tu ne peux pas rester célibataire; il faut en finir.

— Mais, avait objecté Onésime,— que l'insuccès de ses tentatives décourageait au moins autant qu'il pouvait contrarier les vues de son père, — on a le temps de voir venir ; quand on n'a pas encore la trentaine...

— A ton âge, reprenait Jacques, j'étais marié et père de famille, et ta mère, ma pauvre défunte au jour d'aujourd'hui, te berçait sur ses genoux.

— Oui, oui, ajoutait Brigitte, qui ne désirait rien tant que de voir au plutôt des petits Maclou des deux sexes grimper sur les siens, il faut aviser, mon neveu. Ton père se fait vieux et moi-même je me sens baisser... je ne puis plus lire sans lunettes... il faut une femme à la ferme dont la direction va t'être confiée... une femme forte : quand je dis forte, je veux dire une femme de tête, une héritière surtout... Tourné comme tu es, avec les avantages qui te seront faits au contrat je ne m'explique pas... en vérité, les filles d'aujourd'hui sont bien difficiles.

— Mais, ma tante, hasarda Onésime...

— C'est bon.

— Il faut être aveugle pour ne pas reconnaître ton mérite, mon garçon, reprenait Jacques ; mais, à dire vrai, il y a un peu de ta faute si tu ne réussis point.

(Geste de dénégation d'Onésime.)

— Ces jours derniers, reprenait Jacques, je me suis occupé de toi, et pour une femme forte, comme la veut ta tante, je crois avoir trouvé une femme forte, sans compter qu'elle vous aura du bon bien au soleil. Il s'agit de la fille d'un ami à moi, Baltazar Marteau, de Bréauté. Il est convenu que tu iras dimanche ; je ne dois pas t'accompagner ; on connait mes dispositions à ton endroit. Si tu conviens, comme c'est probable, l'affaire sera aussitôt conclue. On t'attend pour déjeuner à midi. A midi ! Ne manque pas l'heure : Balthazar aime que l'on soit exact, et je me suis laissé dire que Grégoire Trumeau, que tu connais, le cadet au gros Trumeau, de Beuzeville faisait un doigt de cour à Noémi.

— Ah ! elle s'appelle Noémi ? fit Onésime.

— Un joli nom, observa la tante, un nom biblique.

— Soit, fit Onésime, j'irai.

IV

Huit heures sonnaient au coucou de sa chambre quand, le dimanche suivant, Onésime sauta hors de son lit,

Le soleil flamboyait, le pré verdoyait, et la route, courant à travers les colzas d'un jaune vif, déroulait au loin son ruban poudreux. Perchés sur les pommiers d'alentour, les oiseaux, bardes ailés, exécutaient un concert que ne dirigeait pas M. Pasdeloup. Cette matinée si splendidement ensoleillée parut d'un bon augure à Onésime, qui, de sa fenêtre, sourit un instant à la campagne souriante.

Cette fois, il mit à s'habiller plus de temps qu'il n'en mettait d'ordinaire. Neuf heures allaient tinter quand, debout devan un semblant de glace, il procédait encore à l'arrangement de sa cravate, une cravate de couleur voyante et qui nécessairement devait fixer les regards de Noémi. Quant au costume, de couleur foncée, il était tout battant neuf et sortait de l'atelier d'un tailleur en réputation du Havre. Des bottes neuves, un chapeau noir de feutre mou également neuf, rehaussé d'une plume noire en aigrette, complétaient son accoutrement. Ainsi vêtu, et muni du bâton de cornouiller, qui lui servait de canne de voyage, Onésime descendit, serra la main de son père qui deux fois déjà lui avait crié de se hâter, de sa tante qui crut devoir lui faire force recommandations, et se mit en route.

Soit qu'il eût été préoccupé, soit qu'il n'y eût pris garde, Onésime n'avait pas répondu au sourire en manière de salut que, du seuil de sa porte, lui avait adressé une jeune fille de dix-huit ans à peine, fraîche comme une pomme d'api, blonde comme l'épi mur.

Il y avait pourtant bien des choses dans ce sourire, joyeux et triste à la fois, et un observateur aurait pu y découvrir un intérêt marqué pour celui à qui il s'adressait, puis un autre sentiment peut-être...

Qu'était cette jeune fille ?

C'était Marthe Bridoux dont le père était mort depuis environ trois ans et qui, restée seule avec sa mère et un frère plus âgé qu'elle, aidait à faire valoir à bail un bout de métairie. Jolie, nous croyons l'avoir dit, et de plus honnête et laborieuse, ce qui ne gâte rien, telle était la jeune Marthe, proche voisine des Maclou et au sujet de laquelle Jacques disait parfois, hochant la tête : « Pas un pouce de terre au soleil ! » et Brigitte d'un ton légèrement dédaigneux : « De beaux yeux, du profil, de la fraîcheur, mais pas d'herbages ! »

Ceux qui ont visité ce coin de la terre normande appelé le « Pays de Caux » savent combien la campagne est charmante d'aspect : vallons gracieux, parfois pittoresques ; frais herbages, bouquets d'arbres semés en plaine, couronnant des hauteurs ou couvrant le versant des ravins au fond desquels court une étroite prairie, si verte qu'on dirait un fleuve vert ; fermes avec toutes leurs dépendances, c'est-à-dire avec bâtiments accessoires, verger à pommiers, jardin, etc., le tout clos d'une haie vive taillée avec soin, ou entouré de bourrelets de terre plantés d'arbres et constituant ce qu'on est convenu d'appeler la *masure* ; de loin en loin, une pointe de clocher, émergeant du sein d'un bois ou d'une agglomération d'arbres vigoureux et annonçant que là se trouve un village.

Demandez au premier venu le nom du village ainsi entrevu, ou plutôt deviné, il y a gros à parier qu'il vous répondra par un nom se terminant en *ville* ou en *tot*.

Adolphe Chevassus.

(La suite au prochain numéro).

REVUE DES MAGASINS

J'ai fait comme tout le monde : je suis allée rendre visite au *Comptoir des Indes*, j'ai vu et admiré les tissus en laine récemment arrivés.

On ne peut rien imaginer de plus beau que ces cachemires en véritable laine de Kaschmyr ; ils sont d'une finesse et d'une souplesse incomparables, et ils arrivent, sous le rapport du coloris, à une délicatesse dont on ne peut se faire d'idée. On en trouve dans toutes les nuances.

Le *Drap du Thibet* est une magnifique étoffe fabriquée avec la laine des chèvres du Thibet ; bien plus épaisse que le cachemire, elle est particulièrement propre à être portée dans la saison où nous entrons.

Une des façons les plus heureuses d'employer le cachemire des Indes, c'est de le mélanger à la faille. Sur un jupon de soie, par exemple on la

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

terne les plissés de soie et de cachemire ; on y joint une seconde jupe en cachemire, entourée de plissés en faille ; enfin, la cuirasse se fait en cachemire, et les manches en soie. Lorsqu'on a soin d'assortir les tons en camaïeu, on obtient de ravissants résultats.

Le cachemire de laine du *Comptoir des Indes* a 1 m. 20 et 1 m. 25 de large ; le drap du Thibet a 1 m. 25 et 1 m. 30 : il y a de la ressource avec une pareille étoffe, et si le prix en paraît tout d'abord un peu élevé, on change bien vite d'avis lorsqu'on se rend compte de la petite quantité qu'il en faut, comparativement aux étoffes ordinaires, qui mesurent en moyenne 0,60 cent. seulement.

Il sera d'une haute élégance de porter des blouses en cachemire des Indes blanc pour les réceptions du soir ; elles seront brodées ou non, garnies de dentelles ou de simples plissés en crêpe lisse, ou bien encore on les terminera par un feston en *point de rose*. Ces blouses se mettent sur un corsage décolleté, avec des manches en tulle ou en dentelles partant de l'épaule ; puis elles sont relevées sur un jupon en velours. C'est tout à fait nouveau.

Le *Comptoir des Indes* envoie *franco* les échantillons de ses merveilleuses étoffes à toute personne qui en fait la demande, pourvu que l'adresse soit ainsi conçue :

AU COMPTOIR DES INDES, entrepôt général des tissus de l'Inde, *129, boulevard Sébastopol.*

— La femme se révèle par son chapeau, et c'est par là qu'on la juge à première vue : aussi doit-elle y attacher une certaine importance et choisir, pour être irréprochablement coiffée, une *experte* en cet art délicat.

Mmes BRUNHES et HUNT répondent parfaitement à tout ce qu'une femme élégante et mondaine peut souhaiter sous ce rapport : personne ne sait aussi bien qu'elles transformer une forme, la redresser, l'abaisser, l'aplatir, la bomber, lui donner un aspect coquet ; nulle autre ne *chiffonne* plus gracieusement un tulle, une étoffe quelconque, ne place plus crânement une aigrette. Leur gracieuse imagination ne leur fait jamais défaut. Un chapeau, chez ces dames, ne ressemble pas à un autre chapeau : leurs modèles, selon les circonstances, sont tantôt d'un aspect sombre et sévère, tantôt d'un éclat et d'une fraîcheur des plus séduisants ; ou bien c'est un froufrou indescriptible, un aimable assemblage de plumes, de dentelles, de velours, de fleurs, formant un tout d'une harmonie et d'un goût parfaits.

Parmi les nouvelles coiffures que Mmes Brunhes et Hunt ont bien voulu me montrer dans leurs salons de la rue Meyerbeer, 4, je citerai un ravissant *Fra Diavolo* en feutre et velours gros vert, avec plume amazone ; un *Catalan* très-réussi ; un *Flamand* en velours noir, à bords renversés, garni en dessous d'une draperie en velours, avec nœud papillon et roses naturelles devant et derrière, puis de larges brides en tulle de soie blanc. Un adorable chapeau *Duchesse* m'a complètement séduite par son allure aristocratique, ses dentelles blanches et sa plume bleue ombrée.

Mmes Brunhes et Hunt font de délicieuses coiffures pour dîners, soirées et théâtre, sur lesquelles les perles et le tulle brodé de paillettes jouent un rôle important... mais il est encore un peu tôt pour en parler longuement.

— La maison de commission LASSALLE ET Cie (25, rue Louis-le-Grand) a depuis longtemps le privilége de fournir aux femmes élégantes qui sont éloignées de Paris leurs toilettes. La maison Lassalle publie, chaque saison, un prospectus qui contient le détail de toutes les nouveautés les plus distinguées ; elle expédie ce prospectus *franco* à toutes les personnes qui lui en font la demande.

Avec un égal empressement elle fournit des explications sur les costumes en vogue. nous pouvons affirmer qu'on y trouve un avantage très sérieux comme *prix*, comparé à celui des couturières ou maisons de confections en renom. La maison LASSALLE n'adopte que les modèles de haute distinction, elle a des formes et des patrons qui sont exclusifs. Toutes ses fournitures ont le cachet du grand monde et aucune mode excentrique n'est propagée par son entremise.

Nous engageons donc les femmes élégantes de province et de l'étranger à demander le prospectus pour la saison d'hiver 1874, qui donnera les renseignements que nous ne pouvons consigner ici et sera certainement un puissant motif pour les engager à confier leurs acquisitions à la maison LASSALLE.

Adresser les demandes à la *Maison de commission Lassalle et Cie, 25, rue Louis-le-Grand, Paris.*

SPÉCIALITÉS

Il n'y a pas de beauté véritable, quelle que soit la régularité des traits, sans la pureté et l'éclat du teint, qui donnent au visage un rayonnement de jeunesse et de santé. On peut l'obtenir si on ne le possède déjà, en puisant à pleines mains dans la *Corbeille fleurie* de MM. PINAUD et MEYER.

Eaux de toilette pour lotions diverses, crèmes froides, poudres de riz, pommades pour l'entretien de la chevelure, vinaigres aromatiques, essences et parfums pour le mouchoir, sachets et sultanes pour le linge, etc.

Mais dans tout cela, il y a un choix à faire, et c'est ici que se présente la difficulté ; le même cosmétique ne convient pas également à toutes les carnations : une peau sèche aime l'huile, une peau grasse n'en veut pas. Pour bien faire aussi, il faut adopter un même parfum pour les différents articles. La mode est aujourd'hui aux douces senteurs laissant de côté toutes ces odeurs pénétrantes et *entêtantes* que la fashionabilité prônait il n'y a pas encore longtemps.

Hâtons-nous de profiter de cet heureux accès de bon sens et mettons-nous à la *violette de Parme*, dont la maison Pinaud et Meyer sait si bien tirer parti. On trouve chez elle (30, boulevard des Italiens) une excellente série de produits exclusifs de parfumerie aux *violettes de Parme*, dédiés au monde élégant.

— Nous ne sommes plus au temps où l'on brûlait les sorciers ; j'aurais grand peur, sans cela, pour la peau des détenteurs de l'*Eau gauloise !* Ce produit magique tient, en effet, du sortilége ; voyez plutôt ! L'*Eau gauloise* ne se contente pas d'être une teinture parfaite ; c'est aussi une excellente lotion qui fortifie le tube capillaire et donne au cheveu une vitalité parfaite. On a donc ce bénéfice extraordinaire, en s'en servant, de conserver ses cheveux longtemps et avec leur couleur naturelle.

Avant d'employer l'*Eau gauloise*, il faut avoir le soin de bien peigner et brosser la tête, qui doit être dans un état de propreté extrême ; on passe alors dans les cheveux une petite brosse imbibée de ce liquide réparateur, en insistant sur les racines ; puis on peigne de nouveau les cheveux, afin que ceux-ci, en se divisant, soient également mouillés. Puis il faut les laisser sécher pour se coiffer ensuite comme à l'ordinaire. La chose est bien simple pour les hommes, leurs cheveux étant courts ; quant aux dames, elles doivent employer de préférence l'*Eau gauloise* le soir avant de se coucher.

Le dépôt central de l'*Eau gauloise* est rue de Provence, 4, chez Mme V. Rolende ; mais on en trouve des flacons chez presque tous les parfumeurs.

M. D'A.

NOTRE GRANDE PRIME

Nous rappelons à nos abonnées que nous sommes en mesure de leur offrir, par faveur absolument spéciale et exclusive, la machine à coudre *la Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et Cie, non plus au prix élevé de 250 francs, qui est le prix de vente dans leurs magasins et dépôts, mais moyennant 150 francs, emballage compris. Par suite decette importante concession, à laquelle nos abonnées seules ont droit, on peut dire que la machine à coudre est réellement mise à la portée de toutes les bourses.

Ajoutons que, pour nos abonnées de Paris qui voudront profiter de cette occasion unique, nous avons obtenu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et Cie à Paris, que deux leçons leur soient gratuitement données. A celles de la province, des instructions complètes seront adressées avec la machine. A toutes, enfin, il sera délivré, pour une durée de cinq ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnées, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs, moyennant laquelle la *Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

Nous pouvons également offrir à nos abonnées, moyennant 40 *francs*, emballage compris, la MACHINE A MAIN, dont le prix de vente est de 75 francs. Avec cette machine à un fil et à point de chaînette, on peut exécuter tous les travaux de famille. Chaque machine est accompagnée d'un tourne-vis, d'une burette à huile, de deux guides à ourler, d'un guide à soutacher, d'un guide à coudre droit, et d'une instruction illustrée indiquant la manière de s'en servir. Il suffit donc, pour recevoir cette machine tout emballée, de nous adresser la somme de 40 francs en un mandat sur Paris à notre ordre, ou en billets de banque français.

AD. G. ET FILS.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT ✻, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

J'ai sous les yeux une charmante petite brochure fraîchement éclose, l'*Almanach du Savoir-vivre*, de Mme la comtesse de Bassanville, notre spirituelle collaboratrice. C'est un nouveau *Code de la bonne compagnie*, qui contient toutes les anciennes traditions du savoir-vivre, et comme un écho de cette vieille politesse française, qui tend à disparaître de nos mœurs. Il y a beaucoup à gagner à cette lecture, et il serait à souhaiter que tout le monde en profitât.

Je n'ai pu renoncer au plaisir de vous annoncer, chères lectrices, ce nouveau-né d'une pensée fine et d'un cœur délicat; d'ailleurs, le savoir-vivre et la politesse font, pour ainsi dire, partie des modes, — car ils s'y rattachent par plus d'un côté, et les doivent même dominer; — je ne me suis donc pas trop éloignée de mon sujet habituel en vous signalant ce petit livre. Et puis, à tort ou à raison, je me considère, chères lectrices, comme une amie à laquelle vous voulez bien permettre de faire part de ses impressions diverses, et à qui, lorsque l'occasion s'en présentera, vous saurez toujours gré de vous donner une indication utile ou un sage conseil.

A ce propos, qu'il me soit permis de dire ici tout ce que je pense.

A mon avis, dans un journal de modes, il doit s'établir entre la personne qui lit et celle qui écrit un certain lien affectueux, qui se traduira de la part de la première par une grande confiance, et s'affirmera chez la seconde par un concours dévoué. En ce qui me concerne, je suis complétement disposée à répondre à tous les désirs et à toutes les questions, et je serai très-heureuse de pouvoir me rendre utile ou agréable à celles de mes lectrices qui voudront bien s'adresser à moi.

—

On commence à apercevoir un certain mouvement dans les grands hôtels des faubourgs Saint-Germain, Saint-Honoré, Saint-Augustin, restés déserts depuis si longtemps. Les volets, les persiennes se rouvrent peu à peu; on remarque un va-et-vient d'ouvriers et de domestiques dans les appartements : il est clair qu'on prépare le retour !

Le *retour*, mot magique pour nous, pauvres stationnaires qui depuis quatre mois vivons au milieu d'un Paris étranger, n'ayant plus ni gentilles Parisiennes, ni équipages brillants; au milieu d'une population flottante d'Anglaises aux longues dents et d'Allemandes aux grands pieds ! Heureusement que voici la rentrée des classes, Novembre et la Toussaint, trois motifs réunis pour qu'on quitte la campagne.

P. N° 228. — Chapeau demi-habillé.
Modèle de Mmes Brunhes et Hunt (rue Meyerbeer, 4).

Vous allez voir comme les modes vont se dessiner maintenant : telle confection, qui nous a paru d'un genre douteux jusqu'à présent, sera déclarée charmante dans quinze jours, parce quelle aura été gracieusement portée. Nos grandes couturières sont prêtes, leurs armoires sont bondées de toilettes nouvelles; mais on ne peut répondre de rien, jusqu'à ce que nos élégantes aient effectué leur retour et sanctionné les créations nouvelles : alors l'engouement suivra de près.

Cependant, on peut déjà préjuger certaines tendances de la mode sans grands risques de se tromper. En fait de vêtements, le dolman, — l'éternel dolman! — le paletot droit, la cuirasse demi-ajustée à devants fuyants, le veston jouiront d'un légitime succès; et la nouveauté élégante veut qu'on les établisse en matelassé de soie, avec cols, revers et parements de velours.

Cette étoffe annihile toute garniture; pourtant, comme *des goûts et des couleurs*, il ne faut pas discuter, rien n'empêche d'enfreindre cette loi. Seulement le premier cas est plus *parisien*.

La grande casaque de velours noir — dont nous avons donné

le modèle dernièrement — sera le vêtement fashionnable de la saison, avec son gracieux pli Watteau uni ou couvert d'un coquillé de dentelles sur toute sa longueur, ses devants flottants, ornés au milieu du même coquillé, et ses côtés gentiment drapés sous un beau motif de passementerie et de jais. On n'a sans doute pas oublié que les manches de ce riche manteau Louis XV sont entourées, dans le haut, d'un bouillonné coupé par des crevés en satin. Mais on voudra bien convenir avec moi que ce vêtement ne peut être porté par tout le monde; il faut une jolie robe pour en soutenir les splendeurs, et un équipage pour les voiler!

Je suis encore forcée de revenir sur le chapitre des perles et des broderies : on ne parle que de cela dans les coulisses du théâtre de la mode! On m'a montré des cuirasses de velours merveilleusement brodées à la main, tout étincelantes de paillettes reliées par des branches en canetille d'or ou d'argent; cela me rappelait vaguement les belles calottes grecques que, dans ma petite jeunesse, je brodais pour mon père! A vrai dire, j'aime mieux les broderies plates en soie de toutes couleurs. Mais comme on ne viendra pas me consulter, je suis obligée d'avouer que la paillette et l'or suivront leur marche ascendante, car on perle et on brode dans les ateliers avec une activité vertigineuse.

Lorsque je songe à toutes ces cuirasses, cottes de maille, dentelles, fichus, bandes de velours, plastrons de voyages, tabliers de robes, etc., etc., tout pailletés et perlés, — lorsque je me les représente sur la personne de nos jolies Parisiennes tourbillonnant dans de splendides salons éclairés *a giorno*, au son d'une musique entraînante, mêlant ses harmonies aux enivrants parfums des essences et des fleurs, — je m'oublie à supposer que c'est là ce fameux paradis que Mahomet a promis à ses élus!...

Vraiment, les petits enfants sont les seuls que n'ait pas encore gagné ce que j'appellerai la maladie de la perle, et c'est, Dieu merci! fort heureux. Gardons-nous bien de les attifer; laissons-les dans la simplicité de leur âge! La mode, du reste, est en cela d'accord, aujourd'hui, avec le bon sens. Les petits hommes de trois à cinq ans continuent de porter la blouse russe en vigogne, knicker boker, velours, etc., garnie de boutons de fantaisie et de bandes de broderie anglaise.

Les petites femmes de trois à six ans portent également des robes plissées, qui ressemblent assez au costume dont nous venons de parler; ou bien ce sont des robes de cachemire bleu, rose, etc., toutes brodées à même l'étoffe en gros festons.

Le costume de ville en lainage uni, teintes neutres, rayé de galons de même couleur en camaïeu, est bien celui qui convient le mieux aux jeunes personnes, de tout âge et presque de toute condition. Beaucoup sont ainsi faits (jusqu'à quinze ans, du moins) : une seule jupe montée par de larges plis creux ; corsage-blouse plissé de même, formant basques par une ceinture en cuir qui entoure la taille.

Le petit chapeau d'homme, à calotte bombée, aux bords relevés de chaque côté, baissés devant et derrière, entouré d'un simple velours avec aigrette de plumes raides, est, à mon avis, le plus simple et le plus jeune. Il a conservé un petit air d'outre-Manche qui n'est pas trop désagréable. Autant il est coquet sur la tête d'une enfant, autant il est déplacé, selon moi, sur celle d'une femme. Il est vrai que je l'ai vu très-mal porté.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des planches dans le texte.

P. N° 228.

CHAPEAU DEMI-HABILLÉ. — Ce chapeau est en velours épinglé marron, à fond mou; la passe, tendue et relevée en diadème, est garnie de coques de ruban, posés en nœud alsacien et fixant la naissance d'une aigrette de plumes noires. Joli nœud derrière et brides nouées sous le menton.

D G. N° 460.

1. Passementerie sur fond de guipure. Les fleurs, en relief, sont faites en gros cordonnet et reliées entre elles par une chaîne de perles de jais. Des perles semblables forment le bord supérieur.

2. Agrafe de corsage et de confection, en cordonnet, ganse et olives satinées, simulant le gland de chêne.

3. Garniture propre à être mise au-dessus d'un volant, au bas des basques d'un corsage, ou en biais sur un tablier, etc. C'est un plissé éventail en taffetas découpé, traversé au milieu par une passementerie, genre corde, en ganse et perles de jais.

4. Agrafe de corsage : des olives en point de Milan posées sur guipure de soie et reliées entre elles par de gros cordons doubles, qu'une olive plus petite retient au milieu.

5. Dentelle de gros tulle brodé en cordonnet; ganse et jais.

6. Frange riche, composée d'un galon perlé formant tête, puis d'un quadrillé de ganses, avec glands de soie gradués fixés dans chaque vide, terminée par des glands de soie à têtes perlées retenus par de grosses perles.

7. Joli motif de passementerie, faite sur forte guipure, en grosse ganse et jais, terminé par une étoile et un groupe de trois glands, le tout perlé. Cette passementerie conviendrait très bien pour garnir une aumonière, ou recevoir le crochet de celle-ci.

8. Agrafe en passementerie de ganse et de jais, terminée par trois pistaches en point de Milan.

9. Robe de soie grise. — Jupe à traîne, garnie devant d'une riche broderie en application de velours découpé, brodé de jais. Le corsage, avec col et boutons de velours, est orné, dans le haut des épaules, d'une broderie de même genre, plus mignonne; même ornement au bas des manches.

10. Petite agrafe composée d'une étoile en passementerie, posée sur guipures noires, avec perles de jais et grappe de glands de chêne à bouts satinés.

11. Motif de passementerie : une étoile en jais posée sur passementerie, entourée de guipures froncées en étoile; deux grosses perles soutiennent une étoile plus petite, mais semblable, de laquelle s'échappe un beau gland en cordonnet de soie.

12. Effilé tout en jais et glands de soie.

13. Motif en passementerie et perles de jais, avec gland tout en perles.

14. Nœuds de guipures, avec plaque de jais soutenant une plume et des glands de perles et de soie : très joli pour coiffure ou chapeau.

15. Dentelle de passementerie en ganse de cordonnet et franges de jais; la broderie est en point de guipure.

16. Nœud de coiffure, en guipure, plumes et plaques de jais.

17. Entre-deux en tulle brodé de jais.

18. Riche garniture en étoffe brodée de jais, puis ruchée, formant un dentelé surmonté d'une bande de plumes d'autruche, avec glands de soie et de perles; le bord supérieur, formant l'extrémité de la tête, est en perles de jais.

Pl. 1170.

TOILETTES DE MARIAGE. — 1. Demoiselle d'honneur. — Costume en faille de deux tons, *bleu électrique*. Jupon à traîne, terminé par un volant de 50 cent., monté par groupes de doubles plis. — Polonaise en étoffe plus claire, simulant un corselet; haut du corsage en soie pareille au jupon. Manches en soie claire, ornées dans leur longueur d'un bouillonné foncé, avec parements assortis posés dans le bas. — Une veste *Figaro* sans manches, en soie claire, ouverte complétement devant sur le corsage de dessous, évasée dans le haut derrière, complète l'ensemble. Tous les bords de ce vêtement et de la polonaise sont garnis de biais en soie assortie au jupon, et les boutons sont de la même couleur. — La polonaise forme un tablier assez court, tandis que la jupe, relevée en pouff derrière, retombe ensuite très bas. — Lingerie en mousseline et valenciennes ruchées. — Chapeau en velours épinglé bleu, à bords renversés, avec demi-guirlande de boutons de roses. La calotte est entourée de ruban posé en draperie, avec coques formant le pied d'un plumet.

2. Mariée. — Première jupe ras-terre, en taffetas blanc, rayée dans le bas par des coulissés assez rapprochés. — Tunique à la Bulgare, en sicilienne, montée à larges plis Watteau derrière. Le tablier, drapé gracieusement sur les côtés, y reste fixé par des bouclettes en ruban de faille et des boutons de fleurs d'oranger; il se termine dans le bas par une dentelle de Malines. — Corsage cuirasse en sicilienne, bien collant à la taille, sans autre garniture qu'un coquillé de dentelle et de ruban entremêlés de fleurs

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

d'oranger, qui entoure le haut et le milieu du dos. Les manches forment le *duchesse* au moyen d'une haute dentelle fixée par une draperie en ruban, nouée sur le dessus, avec une branche de fleurs d'oranger. — Gants longs à neuf boutons. — Fleurs d'oranger posées en couronne et tombant en traîne. Voile à la Juive.

Description du patron coupé.

Pour les abonnées de l'édition n° 2.

GRAND MANTEAU, en drap de velours de toute nuance. — Ce manteau se garnit de galons en velours noir, disposés en brandebourgs terminés par des boutons. Il est demi-ajusté, tombe droit devant et est entièrement bordé de plumes. Le dos est droit et sans couture au milieu. Le col est montant et renversé tout autour dans le haut. Grande manche, genre *page*, ouverte et garnie de plumes.

Notre patron se compose des cinq pièces suivantes :
1°. Devant. — 2°. Petit côté. — 3°. Dos. — 4°. Col. — 5°. Manche.
(Voir ce modèle sur notre gravure coloriée n° 4168.)

ÉCHOS DE LA MODE

Les courses d'automne au bois de Boulogne ont eu leur dernière représentation le 4 octobre. Cette réunion a servi de rendez-vous à un certain nombre d'élégantes mondaines.

Les toilettes étaient calmes. Plusieurs de ces dames, les plus jolies, portaient des *spencers* ajustés, très ajustés ; quelques-unes, des robes-corselets lacées par derrière, — style tout à fait moyen âge. De ce nombre, Mmes la comtesse Martel et la baronne Vigier. Cette toilette est ravissante, mais elle ne saurait être confisquée au profit de toutes les femmes. Il n'y a que des privilégiées par la sveltesse de la taille qui puissent l'adopter.

*
* *

Paris a le plaisir de compter un nouveau salon, et le corps diplomatique une personnalité féminine de plus.

Mme la marquise de Vega y Armijo, la nouvelle ambassadrice d'Espagne, est élégante et s'habille chez les faiseuses à la mode.

L'autre jour, à Versailles, — dans une de ces *garden-parties*, aux environs de Paris, qu'affectionne le beau monde, — la marquise portait une toilette d'un goût exquis. Tunique Trianon en foulard quadrillé bleu deux tons et blanc sur jupe à volants courts devant, à légère traîne derrière, en taffetas rayé aux mêmes nuances que la tunique ; le volant de derrière plissé, long, et allant se perdre sous le retroussis. Bandes de velours bleu à plat, en garniture au-dessus des plissés et formant bretelles sur le corsage. Chapeau de feutre Lawrance au bord de droite retroussé et garni d'une touffe de géranium de trois tons de rose ; brides en velours bleu.

Rien de plus harmonieux, de plus merveilleux et de meilleur ton que ce costume, qui convenait à ravir au genre de beauté de la marquise.

*
* *

Nos grandes dames adoptent, en ce moment, pour leur tenue de chasse, une mode qui la rehausse d'une façon originale : elles portent les ordres dont elles sont décorées.

Parées de leurs plaques et grands cordons dans leurs costumes d'amazone, nos Dianes chasseresses du *high-life* rappellent tout à fait leurs aïeules des temps féodaux allant passer la revue de leurs vassaux. Ressemblance de pure forme, du reste, puisqu'elles n'ont plus à passer en revue que le gibier qu'elles abattent !

V. P.

L'ÉLÉGANCE INDIVIDUELLE

Le début de cette saison d'automne s'annonce d'une manière très favorable aux industries de luxe : il y a reprise dans la fabrication des nouvelles étoffes et les commandes se sont multipliées, ces jours derniers, chez nos grandes modistes et nos couturières en vogue. Des modes naissent et quelques-unes même sont fort jolies. Ces modes, en outre, auront des dénominations tout à fait gracieuses et caractéristiques.

Une idée charmante, qui vient de surgir, consiste à donne aux robes qui auront produit une certaine sensation dans le monde le nom de la femme qui, par ses bonnes grâces et sa tournure élégante, lui aura acquis sa notoriété. Cette idée est venue à propos d'une robe qui a été portée, pour la première fois, par la princesse Marguerite d'Orléans, fille du duc de Nemours ; elle s'appelle, à cause de cela, la *robe Marguerite*, et très certainement l'un des grands succès de la saison qui s'ouvre lui est réservé.

Cette robe est tout d'une pièce : corsage et jupe en faille, couleur *loutre*, recouverte aux trois quarts dans le bas de plusieurs rangs d'effilés de soie, avec marabouts de la même nuance. On dirait, de l'ensemble de ce vêtement, un paletot formant robe et reposant sur une jupe à plissés de velours, également loutre, qui simule la traîne.

De splendides réceptions se préparent au château de Bonnelles. Mme la duchesse d'Uzès en ouvrira la série dans une toilette à laquelle le nom d'Uzès est acquis dès à présent.

La robe d'Uzès se compose d'une soie souple, quelque peu granuleuse, à dessin écossais, semblable aux étoffes qui servent d'écharpe ou de cravates aux hommes ; dans son ensemble, elle produit au premier abord un effet mordoré. La tunique est un peu relevée sur un jupon de velours uni, qui s'assimile par sa nuance à la nuance dominante de la tunique. Le corsage en velours, genre basque, très ajusté, orné de boutons, forme gilet. Le costume est plat et adhère au tablier. Mais pour se faire une idée de cette robe, il faut la voir ; elle tient de la robe princesse, si gracieuse et si souvent décrite, et du costume actuel.

Elle a deux principales destinations : celle des réceptions et des visites châtelaines, et celle de la promenade en voiture découverte à la suite d'une chasse. Son prestige dépend surtout du dessin et des teintes de l'étoffe. Quand une robe de cette nature sera bien portée, on dira : *C'est porté à la d'Uzès.*

La comtesse Timacheff, femme du ministre de l'intérieur, à Saint-Pétersbourg, vient d'adopter diverses toilettes dans le goût de celles que nous indiquons, et tout particulièrement une toilette de dîner et petite soirée qui gardera son nom. Cette robe est faite toute en cachemire gris clair de lune, drapée devant et formant jupe sans relevé, à traîne unie derrière, bordée d'un effilé de même nuance, retombant sur un plissé de faille également gris.

Cette application de cachemire en robe du soir est une des plus heureuses créations et des plus originales qui se soient faites depuis longtemps. Les teintes employées pour cette robe sont généralement très pâles et douces ; l'étoffe se prête à mille plis et s'allie à la simplicité la plus exquise. C'est une toilette qui semble être particulièrement à l'adresse des jeunes filles.

La princesse Metchersky, dont l'élégance a été remarquée à Biarritz, a fait collection de cette nouveauté *cachemirienne* ; elle en a de plusieurs nuances.

*
* *

On peut inférer du sentiment actuel qui préside aux toilettes

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

des femmes du beau et bon monde, qu'elles tendent toutes à une élégance individuelle, c'est-à-dire à répudier les modes à l'état de contagion, dues à l'initiative de quelque atelier en renom tapageur. La femme vraiment élégante ne veut plus aller demander à sa couturière de lui faire une robe à la mode, mais *à sa mode*, de façon à éviter ce qui se voit si souvent, que le même vêtement dont elle se pare, assimilé à un produit de pacotille, ne soit immédiatement expédié aux élégantes de Lima, Buénos-Ayres, Pernambouc ou Guatémala.

L'individualisation des modes est le seul moyen pour une femme de goût d'échapper à la vulgarité. Autrefois il existait des classes et chaque classe avait une élégance à elle, une manière de s'habiller dont nul n'osait s'écarter. Aujourd'hui que les classes ont disparu, du moins légalement, et que l'usage ne s'oppose point en matière de toilette aux empiétements des petites vaniteuses, l'élégance devient de rigueur pour établir et manifester les distinctions naturelles.

Le jour où les femmes du monde se seront pénétrées de cette vérité, leurs toilettes éveilleront une attention beaucoup plus vive.

Les salons seront des galeries fort intéressantes à étudier et les femmes y gagneront. Jusqu'ici, la mode généralisée a été si impérative qu'elle leur imposait moins une toilette qu'un uniforme. Toutes les robes se ressemblaient; qui en avait vu une les avait toutes vues, d'où résultait, dans l'aspect des réunions de femmes, une monotonie fastidieuse, aboutissant parfois à l'ennui.

Il existe une maxime, en fait d'élégance, qui n'est pas assez écoutée: « La femme de goût, dit-elle, ne suit pas la mode; elle la fuit ! » Pour faire une heureuse application de cette maxime, il faut arriver à l'individualisation des modes ou, en d'autres termes, à l'élégance individuelle.

*
* *

Une observation encore à propos de la toilette.

Un physiologiste en matière d'élégance et de modes prétend qu'à Paris, en dehors de la classe interlope, les femmes, surtout celles qui appartiennent au grand monde, se distinguent par des toilettes d'un caractère calme, et que plus elles sont *comme il faut*, moins il y a d'esbrouffe dans *leur mise*. Cela peut être vrai, à quelques exceptions près toutefois ; mais pour notre observateur, le fait est incontestable, même dans sa généralisation. Selon lui, cette sobriété dans le sentiment de la toilette serait étroitement liée à l'euphémisme du parler parisien. Partant de là, il affirme que les modes en France ont d'autant plus d'exagération, que la manière de parler est accentuée ; et il se flatte de pouvoir dire sans se tromper, à la vue d'une toilette de femme, si celle qui la porte est de telle ou telle de nos provinces: Bordelaise, Provençale ou Franc-Comtoise, etc.

La corrélation, en tout cas, est confirmée par ce qui se fait remarquer en Touraine et dans le Blaisois, où l'on parle le français sans accent et où les femmes s'habillent avec une élégance très pure. L'observation est basée sur les mêmes lois à la faveur desquelles nous distinguons une Anglaise d'une Allemande, une Allemande d'une Espagnole ou d'une Italienne, non par leurs modes, mais par la seule manière qu'elles ont de modifier les *mêmes modes*.

Rien de plus récréatif dans une salle de spectacle, par exemple, que de chercher à se rendre compte de l'exactitude de cette partie de la physiologie de la toilette.

Eugène CHAPUS.

LA VIE PARISIENNE

Les mères d'actrice sont souvent de force à rendre des points aux enfants les plus terribles.

Une de ces vénérables femmes venait de présenter sa fille au directeur de l'Odéon.

— Eh bien, madame Dubourdin, lui demande une de ses voisines de loge, êtes-vous satisfaite de votre démarche ?

— Moi, satisfaite ? s'écrie la maman, mais je suis furieuse !

— Le directeur vous a donc mal reçue ?

— Non ; mais figurez-vous qu'il veut faire débuter ma fille dans le vieux répertoire.. Entendez-vous?... le vieux répertoire!... une enfant qui n'a pas encore vingt ans !

*
* *

Ce n'est pas une fois, mais sept fois qu'il faut la lire, cette annonce abracadabrante, relevée textuellument dans un journal :

AVIS

—

A VENDRE

UN PARDESSUS DRAP NOIR

Coupé à contre-poil,

Pour un homme droit,

A DE TRÈS BONNES CONDITIONS,

Défiant toute concurrence pour la coupe. — S'adresser au bureau du journal.

Un chef-d'œuvre, n'est-il pas vrai ?

Le placement de ce paletot sera peut-être difficile: un homme droit est un oiseau si rare !

*
* *

Il ne faudrait pas s'imaginer que ce bon Calino habite exclusivement Paris ; on le trouve également, très souvent même, dans les environs. En voulez-vous la preuve ?

« Nul n'est censé ignorer la loi » est un sérieux axiome de droit, dont l'oubli a coûté cher à bien des gens.

Afin de concourir pour sa part à la grande tâche de l'instruction obligatoire, un juge de paix de la banlieue a ouvert des cours gratuits dans lesquels il commente devant les paysans certains articles de la *Gazette des Tribunaux*, en mettant les décisions de la justice à la portée de ses rustiques auditeurs.

Le premier soir, un rural a eu son mot :

— Si jamais je me décide à flanquer une roulée à mon voisin Pierre, a-t-il dit, *je ne la préméditerai pas.*

*
* *

Un sergent de ville s'arrête devant un individu qui s'installe sous une porte cochère avec un caniche et un écriteau portant les mots traditionnels :

« Pour un pauvre aveugle, s'il vous plait? »

— Mais, dit l'agent, vous prenez la place du père Mathieu.

— Je le sais, monsieur l'agent, seulement comme il vient de se marier, il m'a vendu son fonds.

— Vous n'êtes pas aveugle ?...

— Il m'a cédé son fonds, mais je ne lui ai pas acheté ses yeux.

— Ah! mais c'est de la fraude, cela !...

— Ne vous fâchez pas, mon agent; on deviendra aveugle, je vous le promets, mais avant je tiens à *voir* si la place est bonne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

* * *

Ces enfants !...

On faisait la morale à Bébé.

— Vois-tu, lui dit sa mère, il faut savoir souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

— Pourquoi, maman, ne pas plutôt empêcher ce qu'on ne peut souffrir ?

* * *

Pauvres examinateurs !... On vous en fait parfois entendre de dures, sous prétexte de baccalauréat !

Dernièrement, le fils Z... passait son examen. On lui parle de la mythologie et des Muses.

L'EXAMINATEUR. — Sous quel patronage était placée la danse ?

Le CANDIDAT. — La danse ?.. La danse... (*comme inspiré soudain*). Sous le patronage de saint Guy ! !

A. Z.

PLAISIR D'AUTOMNE

Un assez agréable divertissement d'automne pour les dames, c'est la pêche aux écrevisses, et il est à la mode, cette année, dans toutes les résidences qui possèdent un cours d'eau. Cette pêche, comme chacun sait apparemment, n'est guère praticable qu'assez avant dans la soirée, presque dans la nuit. Elle n'exige pas un très-grand appareil et donne lieu cependant à des effets très-pittoresques, dont la *Vie parisienne* offre à ses lecteurs une idée aussi complète que possible.

Notre dernière pêche de ce genre, écrit le narrateur, s'est faite dans la V..., charmant ruisseau assez impétueux, grâce à de grosses roches disséminées en quelques endroits de son lit et qui lui font prendre, par instant, les airs mutins d'un torrent en miniature.

Voici comment les choses se sont passées.

Toute la journée, la maison entière a été en rumeur pour préparer les balances avec lesquelles on prend les délicieux petits homards d'eau douce. Ces balances sont de petits filets ronds, à peu près grands et profonds comme un plat à entremets, montés sur un cercle de fil de fer, lequel cercle est suspendu à trois cordelettes qui se réunissent en nœud à cinquante centimètres au-dessus du plateau. Au centre de cette balance, appelée *pêchette* là-bas, il faut attacher avec un fil un petit morceau de viande crue ; vous sentez que des doigts roses et délicats répugnent à cette besogne ; ce sont ces messieurs, aidés par les domestiques, qui s'en chargent.

Vers dix heures du soir, on quitte le château pour aller trouver la V... qui délimite le parc. Huit serviteurs, sur deux files, portent des torches pour éclairer la route et, tout-à-l'heure, le ruisseau.

Les dames marchent au centre, suivies et précédées des hommes, car la nuit, qui est profonde et sans étoiles, leur fait un peu peur. Elles sont vêtues d'une manière charmante et très-fantaisiste dans sa simplicité. Sur la tête, qui un capulet rouge, qui une mantille de laine blanche, qui un voile de dentelle artistement enroulé autour de la tête et du cou ; presque toutes en robes de bure ; vraie bure des Carmélites (étoffe qui va faire fureur cet hiver pour les costumes et négligés), garnie sobrement de faille de même nuance, sans pouff ni double jupe, tombant au-dessus de la cheville et découvrant des pieds restés mignons dans de forts souliers laitière.

Voici la V... Le parc à des aspects sauvages et romantiques sur ses bords : buissons d'églantiers, grands saules, etc. Sur la rive opposée, un côteau couvert d'une haute futaie de chênes. Les serviteurs se rangent le long de la rive du parc ; les lumières rouges des torches se reflètent dans l'eau, tout en laissant dans une ombre indistincte la forêt montueuse.

Les bateaux sont démarrés ; on y fait entrer les dames, armées de leurs pêchettes. Les messieurs rameront et laisseront à leurs jolies passagères tout le plaisir de cette pêche facile.

Et maintenant, on suit les berges du ruisseau. La pêchette est jetée sur un fond uni, dégarni d'herbes et de racines ; il faut attendre patiemment que les écrevisses arrivent, attirées par l'appât. Cette attente n'est pas très-prolongée : la V... est pleine d'écrevisses. Et, du reste, par cette nuit sans lune, éclairée seulement par les points rouges des torches, on devise très-agréablement entre voisins et voisines, de mille choses qu'on éluderait peut-être au grand jour du soleil et des lustres.

Souvent de petits cris de triomphe sont arrachés aux jolies pêcheuses ; elles retirent leur balance chargée de trois ou quatre écrevisses qui sont bien vite jetées sur des orties disposées à cet effet, dans un coin du bateau. Parfois aussi, c'est un cri de douleur qui échappe : la pêcheuse inexpérimentée a laissé prendre ses petits doigts blancs dans les pinces de l'écrevisse, et elle a assez de peine à se dégager de cette étreinte.

Enfin, on a recueilli quelques centaines d'écrevisses. On nombre sa pêche de bateau en bateau. Le grand air vif et froid, l'exercice violent amènent un peu de fatigue ; il faut penser au retour, qui s'effectue dans le même ordre que l'arrivée.

La salle à manger est vivement éclairée, un grand feu clair brille dans la cheminée. Sur la table, du punch, du thé, des viandes froides, des pâtés. On s'attable, on mange comme des ogres, on rit, on cause ; il est trois heures quand on monte dans sa chambre.

X...

LES MODES COMPARÉES

Le vent est aux expositions et, alors même qu'elle y semble le plus étrangère, la mode y trouve son compte.

L'Exposition internationale des industries maritimes et fluviales, qui aura lieu en 1875 dans le Palais de l'Industrie, ne sera pas seulement un encouragement sans précédent donné aux industries navales ; elle est envisagée par les grands fabricants et par l'exportation française comme un élément assuré de prospérité du commerce national. Des commissariats fonctionnent dans plusieurs grands centres industriels ; d'autres commissariats sont installés à l'étranger, et l'on peut dès aujourd'hui compter sur un succès.

Utille dulci (l'agréable et l'utile), telle est la devise adoptée par la direction de l'Exposition de 1875. Déjà l'on s'occupe de l'organisation des concerts qui auront lieu pendant toute la durée de l'Exposition dans la grande nef du palais, et de plus on prépare, dans la grande section consacrée à l'industrie de l'exportation, un salon spécial pour les modes parisiennes.

Les objets d'habillement et de toilette seront exposés au moyen de mannequins de confection artistique et donneront, comme objet de comparaison avec les modes actuelles, les modes du premier Empire, de la Restauration, de la monarchie de Juillet, etc., etc.

Voilà une manière d'exposer les costumes que nous voudrions bien voir adoptée par nos musées, celui du Louvre en particulier, qui possède une magnifique collection de costumes antiques dont le seul défaut est d'être soigneusement serrés dans des tiroirs, où il est impossible de les examiner et d'en étudier l'effet.

R. H.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

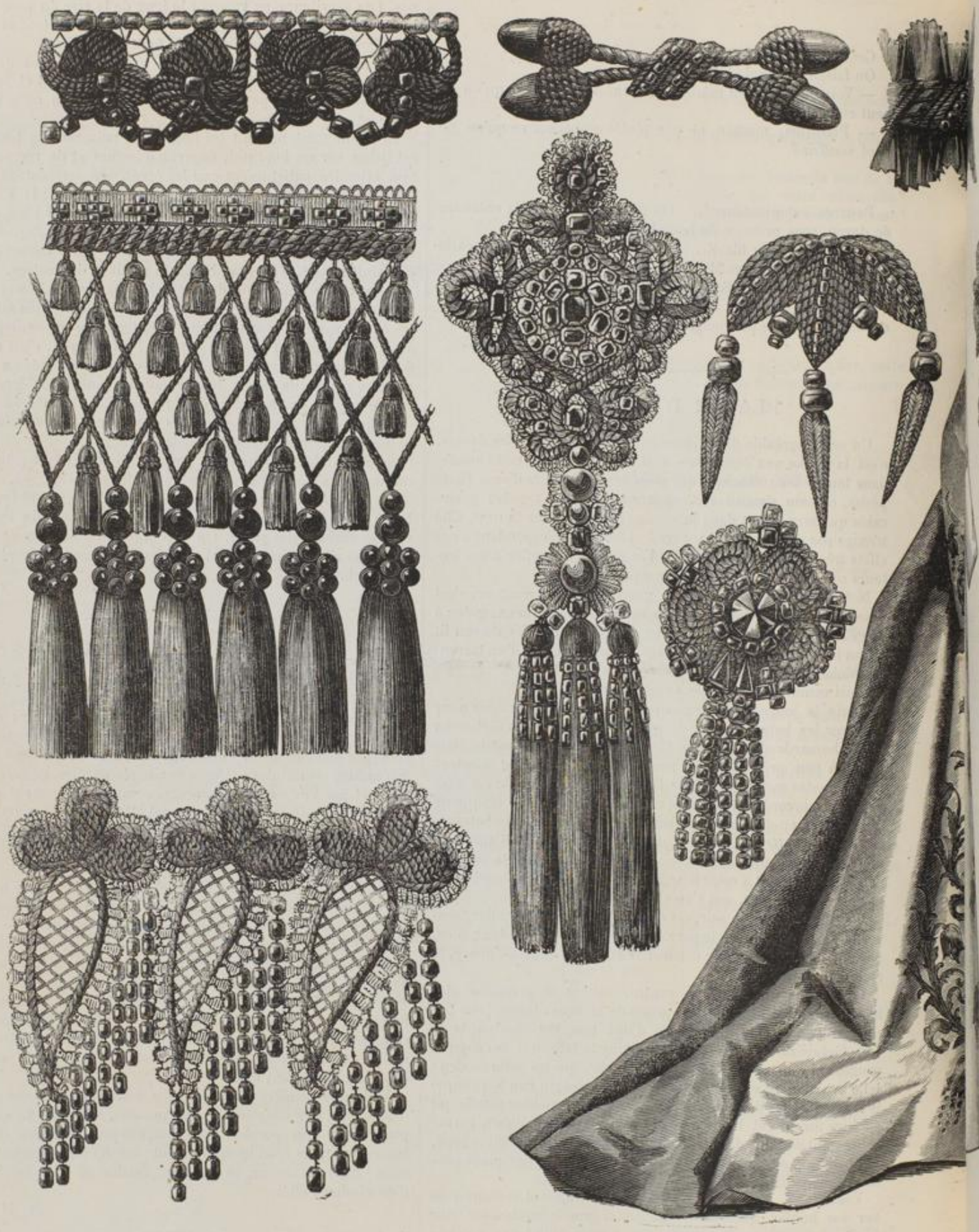


PLANCHE D. G. N° 460. — NOUVEAUX MODÈLES DE GARN

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MAX RIGAULT

(NOUVELLE)

IX.

— *Suite.* —

Ce n'est pas avec Marquis seulement que j'aurais voulu changer ce jour-là, mais avec un bouledogue. Car enfin elle aimait les chiens !... Mais ce que je venais de voir, ni elle, ni personne ne pourrait l'aimer.

Étant ce que j'étais, paraître devant elle, devant cette fée ?... Jamais.

Eh bien ! je l'aimerais tout seul, comme par le passé, dans mon coin. Je n'étais déjà pas si malheureux ! Ce que j'avais de l'amour n'était-il pas la meilleure part, celle que rien ne peut gâter, puisque personne ne peut vous la prendre, celle qu'on donne ?

Je me mis devant ma table et j'écrivis un petit mot à l'adresse de la princesse d'une main presque calme. Je prétextais d'un engagement antérieur pour me dispenser d'accepter une invitation qui m'honorait.. Mes samedis étaient pris.

Mon mot porté, mon sang-froid me revint. Mon renoncement était complet, le sacrifice était fait ; il était définitif. La paix se refit dans mon cœur. Je n'avais pas le temps d'être amoureux, d'ailleurs ; la mer m'attendait, l'inconnu, le monde entier ; la carrière des miens à parcourir, la vie de mon père à imiter.

Ce retour vers la famille détourna un instant ma pensée de a folie qui l'obsédait. Je me revis enfant dans les bras de ma mère, sur les genoux de mon père, adoré par ceux qui s'adoraient : on pouvait donc m'aimer ! Mais l'amour d'un père, mais l'amour d'une mère, c'est aveugle. Ma foi, aveugle ou non, cela avait été bien bon ; cela avait fait de mon enfance comme un doux rêve. Ah ! pourquoi étais-je orphelin ? De quel vol je serais retourné au nid !

Et puis, après avoir pensé à moi, je pensai à eux ; je vis la douce figure de ma mère, me montrant, quand j'étais petit, le portrait de son mari, pendant ses absences, et me disant : « Aime-le bien, vois comme il a l'air bon, vois comme il a l'air fort et doux, ton père ! tu seras comme lui, mon enfant, robuste, vaillant, tendre et beau. »

Elle disait : *beau* ; le son de sa voix, la note qui sortait de son cœur quand ce mot arrivait sur ses lèvres, ce mot : *beau*, qui me frappait par le souvenir pour la première fois, je l'avais dans les oreilles, comme si d'un souffle invisible, comme si de là-haut l'âme même de cette tendre mère l'eût apporté jusqu'à moi. J'ouvris un petit tiroir où était ce qui me restait d'eux, leur portrait.

Mes yeux étaient humides ; ma poitrine, remplie jusqu'au bord de la plus pure émotion. Je baisai pieusement ces chères images, et à travers mes larmes je regardai mon père pour la première fois comme je venais de me regarder moi-même et vis quel homme il avait été.

Oui, il était beau, mon père ! Quel noble visage ! quelle fermeté ! quelle simplicité ! et les bons yeux ! et l'admirable bouche ! Derrière ses lèvres fermées, je crus revoir ses dents magnifiques, éclatantes, qui faisaient briller son sourire quand la joie était dans la maison, quand ma mère m'apportait dans ses bras.

Il était beau ! car c'est être beau que d'être rayonnant de courage et de mansuétude ; il était beau. Ah ! que ma mère avait raison !

J'arrive là à quelque chose qui n'est pas commode à dire, mais que je vous dirai tout de même : c'est que tout à coup, après m'être essuyé les yeux, la pensée me vint, dans un dernier regard, que j'étais tout son portrait.

Je retournai à mon miroir.

Au lieu de mon visage troublé de tout à l'heure, j'y vis une bonne figure, qui me souriait, qui m'encourageait, la figure qu'avait dû avoir mon père quand il n'avait que mon âge et qui semblait me dire : « Console-toi, mon garçon, nous ne sommes pas si mal, et ta mère en m'aimant, quoiqu'elle fût bien jolie, n'a rien fait d'extravagant. »

Et à son tour le portrait de ma mère me parla ; ses yeux m'embrassaient : « Mon enfant, mon cher enfant, répétaient-ils, d'autres que moi t'aimeront ; mais pour cela ne va pas m'oublier. »

A partir de ce jour-là, mes amis, je ne pensai pas plus à ma figure qu'à la lune, et je me dis : « Elle est comme ça, arrange-t-en, et tant pis pour les autres s'ils ne savent pas en tirer parti. »

J'en vins à plaisanter avec mon robuste physique : « Après tout, me disais-je, Hercule n'était pas joli et Omphale le faisait filer ; mais elle l'aimait, lorsqu'il avait bien fait son ouvrage. Eh bien ! quand je devrais filer un peu !... Qui est-ce qui ne file jamais, avec une femme ? les maladroits. »

X

Le courage m'était revenu. Toutefois, par mesure de prudence, j'avais pris la résolution de déménager. Mais je n'en eus pas le temps. Mon histoire devait avoir un complément. Il arriva à courte échéance : l'amour concentré ne s'évapore pas comme cela tout de suite.

Je crois malgré tout que je ne me serais jamais trouvé, de mon plein gré, en face de la princesse, si un événement de la plus haute gravité, survenu deux jours après dans la maison, n'avait pas opéré ce miracle.

Marquis, l'ingrat Marquis, fatigué de bonheur, profita, un soir que la princesse était aux Italiens, d'une distraction de la femme de chambre pour prendre la clef des champs.

Sa maîtresse, ne le trouvant plus à son retour sur le pied de son lit où c'eût été son devoir de l'attendre, avait bouleversé la maison. On avait été partout : chez le pair de France, chez les professeurs, chez le dentiste et jusque chez moi. Marquis n'était nulle part.

Le lendemain matin, la belle petite princesse était à moitié folle de douleur. Le quartier était déjà en rumeur, tous les domestiques étaient en l'air. Cinq cents francs de récompense étaient promis à l'être fortuné qui ramènerait le fugitif. Les plus dormeurs s'étaient levés matin.

Je me grattai un instant le front en me demandant ce qu'exigeait mon devoir. Un regard jeté à travers mon rideau sur la chambre à coucher de ma voisine, qui présentait une véritable scène de désolation, me le dicta.

Un domestique tout effaré était debout devant elle. Il rapportait une nouvelle désastreuse. Un factionnaire avait vu Marquis sortir du Luxembourg du côté de la rue de Vaugirard, en compagnie d'une grosse chienne noire, qui n'avait rien de distingué. Il avait plu la nuit, Marquis était fort crotté ; la femme de chambre n'eut que le temps de mettre sous le nez de sa maîtresse un flacon de sels, elle allait s'évanouir.

Je pris mon chapeau et en deux sauts je fus dans la rue. Ce n'était pas la récompense honnête qui me faisait courir. « Si je trouve Marquis, me disais-je, je ferai hommage de ma trouvaille à madame Béranger qui, pour avoir les cinq cents francs promis, me gardera bien le secret de cette dernière faiblesse. »

Tout en prenant le chemin de la rue de Vaugirard, je m'applaudissais avec une sorte de sérieux de ma résolution : « C'est bien, ce que tu fais là, c'est d'un chevalier d'un autre âge ; car enfin, si Marquis avait été perdu, irréparablement perdu, il y a seulement quarante-huit heures, tu n'aurais certai-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

nement pas fait de neuvaines pour obtenir du ciel son retour. »

Je traversais les galeries de l'Odéon quand je fus éclairé, — non, éclairé est trop faible, illuminé vaut mieux, — quand je fus, dis-je, illuminé par une inspiration soudaine.

« Marquis, me dis-je, n'est pas un chien de deux sous : si cela ne les vaut pas, cela se paye deux ou trois cents francs, ces vilaines petites bêtes-là. L'évasion de Marquis date de dix à onze heures du soir ; il n'est que sept heures du matin ; Marquis ne peut pas avoir trouvé à cette heure-là, dans les rues, une autre princesse pour le recueillir, et si mon nez ne me trompe pas, il a dû tomber entre les mains de l'un de ces coureurs de nuit qui font argent de tout.

» J'ai vu vingt fois de ces gaillards-là se promener sur le boulevard avec des chiens de luxe, à vendre, dont ils n'étaient certes ni le père ni la mère, et qui ne devaient pas même avoir sur eux les certificats d'origine de leur ménagerie. Qui sait si Marquis n'a pas été recueilli par un de ces philanthropes! »

Et j'allai tout droit chez Tortoni.

XI

L'air était frais ; je m'installai à une table près de la fenêtre, je me permis de me faire servir une tasse de chocolat destinée à me donner de la patience, et j'attendis. Je ne vous décrirai pas le boulevard à cette heure matinale ; je crois pourtant pouvoir insinuer, sans médire de ces beaux quartiers, que les gens qui passent sur leurs larges trottoirs dès le début de la journée n'ont pas précisément l'air d'avoir passé la nuit dans leur lit.

Je me livrais à cette réflexion, quand mon attention fut attirée par l'apparition d'une superbe jeune femme un peu rousse, qui avait une toilette passablement frippée. Cette jolie jeune femme était suivie par un grand escogriffe très déguenillé, qui traînait derrière lui, attachés à plusieurs bouts de ficelle, deux levrettes, un chien de chasse, et, ma foi, Marquis, le coupable Marquis, suivait au bout d'une autre corde.

La jeune femme se défendait d'acheter une des levrettes, mais le marchand avait vu son œil caresser la jolie bête en passant, et il espérait évidemment se débarrasser aux dépens de la promeneuse matinale de ce complément à quatre pattes de la toilette des femmes qui sont trop comme il faut pour sortir seules. Ce qui me frappa, c'est qu'elle ne faisait aucune attention à Marquis. Il faut dire qu'après la nuit qu'il venait de passer, Marquis n'avait pas l'air d'un millionnaire.

Payer mon chocolat, que je n'avais pas pris, aborder le courtier en chiens volés ou trouvés, racheter l'infâme Marquis, à tout prix, pour deux louis, ce fut l'affaire d'un instant.

La jeune femme me regarda d'un air qui pouvait dire : « Pendant que vous y êtes, si vous m'achetiez ma levrette, je vous en serais bien reconnaissante, allez. »

Mais je n'aimais pas assez les chiens pour pousser la galanterie jusque-là. Un fiacre passait, Marquis et moi nous roulâmes rue d'Enfer.

On ne pense jamais à tout. Au lieu de me défier et de faire arrêter mon fiacre quelques numéros avant celui de la maison, je le laissai débarquer sous la porte cochère.

Qu'est-ce que j'y vis? Qu'est-ce qui nous y reçut ? Ma petite princesse elle-même, qui n'avait pas pu tenir à son impatience et qui était descendue en pantoufles pour interroger de ses grands yeux inquiets les deux bouts de l'horizon.

Dam ! je dois dire qu'elle ne marchanda pas la réception. Marquis et moi nous fûmes reçus, l'un portant l'autre, à bras ouverts. Il n'y eut pas à s'en dédire : il fallut monter quatre à quatre avec elle notre escalier, et quand nous fûmes sur le palier, au lieu de me laisser rentrer chez moi, comme j'en montrais la prétention, c'est en me poussant devant elle d'un petit geste demi-impérieux, demi-familier, qu'elle m'introduisit dans son appartement, dont elle referma vivement, de ses deux jolies petites mains, la porte, avec un geste qui semblait dire : « Je ne suis pas malheureuse ; j'ai fait deux prisonniers pour un. »

XII

L'abordage avait été si soudain que je n'avais pensé à rien, pas même à trembler.

Le danger était là : j'y fis face tout naturellement et je sentis ce jour-là que je ne serais jamais poltron que pendant la minute qui précède le combat. J'étais un peu essoufflé, mais tranquille. Ma petite voisine, elle, était affolée de son chien, de moi, de tout. Nous étions de vieux amis.

Quand elle se fut un peu calmée, on donna le Marquis à la femme de chambre, avec ordre de le purifier, de le mettre dans quelque chose qui sentît bon, de lui faire enfin une toilette complète, et je me trouvai dans un boudoir sur une chaise un peu basse, nez à nez avec celle qui m'avait fait tant de peur, comme si je n'avais fait, que cela de ma vie.

Il fallut raconter l'histoire du Marquis retrouvé, je la racontai. Quand ce fut fait, ma voisine m'entreprit.

— Vous êtes mon voisin, pourquoi avez-vous refusé mon invitation ?

Sa simplicité, sa bonne grâce, où il n'y avait nul apprêt, sa, bonne foi presque enfantine, m'avaient délié la langue comme par miracle. Je sentis tout de suite que j'avais devant moi une belle et bonne petite âme, sans replis, à qui je pouvais conter toutes mes peines.

Ma foi, alors, je pris mon parti.

P.-J. STAHL.

(*La fin au prochain numéro.*)

LES DÉBUTS

L'affiche, pour ce soir-là, porte en grosses lettres ces mots

Début de Mlle X...

Les marchands de billets ont, pour la circonstance, pris quelque solennité. Depuis la loge du concierge jusqu'aux pupitres des musiciens de l'orchestre, les commentaires vont leur train et naturellement c'est la débutante qui fait les frais de toutes les conversations.

Pendant ce temps-là, chez celle qui, pour la première fois, va affronter la rampe, c'est un bouleversement universel. Les parents, les amis sont accourus en procession depuis le matin : ceux-ci pour apporter leurs vœux, ceux-là pour emporter des billets, presque tous pour donner un conseil, car, nous autres Français, c'est ce que nous donnons le plus généreusement.

— Il faut qu'elle mange, dit le père. Si elle n'a rien dans l'estomac, la pauvre enfant n'aura pas la force d'aller au bout de son rôle.

— Il ne faut pas qu'elle mange, dit la mère. Si l'émotion la prend, elle étouffera et les notes ne sortiront pas.

— Si elle ne mange pas, elle risque de tomber en faiblesse.

— Si elle mange, elle est capable d'avoir une congestion.

Puis c'est le professeur qui est venu faire ses dernières observations ; puis c'est la costumière qui n'est pas prête ; puis c'est...

Confusion, chaos, angoisse ! C'est un jour qu'on n'oublie jamais que celui-là.

Et plus tard, qu'elle ait réussi ou échoué, lorsqu'elle aura atteint la soixantaine, la débutante d'aujourd'hui racontera encore les *émotions inséparables* de cette mémorable épreuve.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Or, je vous le demande, est-ce que nous ne passons pas tous, plus ou moins, par là ? Est-ce que la vie tout entière n'est pas toujours pour nous une série de débuts plus ou moins émouvants les uns que les autres ?

Le premier, celui dont on se tire généralement le plus sottement et dont pourtant on conserve le souvenir le plus efficace, c'est :

Le début de l'amour

Le poëte a eu raison :

— Soit, n'y pensons plus, dit-elle...
Depuis j'y pense toujours.

C'est l'éternelle histoire.

Quelle était celle qui, la première, a fait battre un cœur qui s'ignorait encore ! Est-ce que cela compte en pareil cas ?

Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse!

Etait-elle du monde ? Etait-ce une petite paysanne rencontrée pendant les vacances ?

Tout est possible, et rien n'est ridicule dans cet ordre d'idées. Quand on ne peut pas débuter à la Comédie-Française, on débute à Bobino !

Mais ce qui ne change pas, c'est le scénario. Comme il semble que jamais il ne pourra sortir de la bouche, ce mot *aimer*, que l'on jette ensuite aux quatre vents de l'insouciance !

On tremble, on bégaye. On est bête. On est sifflé.

Il n'est pas moins vrai que plus tard on se le rappellera toujours, ce début de l'amour, dont on a emporté la plus poignante des impressions.

Un autre début mémorable, c'est :

Le début de la fortune.

Juste ciel ! quelle épopée ! On est allé présenter ses devoirs de jour de l'an à la tante Durand.

La tante Durand a écouté le compliment en dodelinant la tête.

Après quoi, elle a ouvert un petit tiroir à droite de la cheminée.

Oh ! ce tiroir, on le voit encore ! Elle en a tiré une pièce de 20 francs. Oui, un louis ! Et l'on a descendu l'escalier quatre à quatre. Et quand on s'est senti dans la rue avec le louis dans la poche...

C'est-à-dire qu'on se demandait laquelle de toutes ces maisons-là on allait acheter. Un louis !

Tas de passants que vous êtes, vous pouvez me regarder ! Il est là, dans mon gousset. Vous n'en avez peut-être pas autant dans le vôtre.

Un louis !...

Tenez, vous, monsieur, qui êtes devenu millionnaire depuis, répondez, la main sur la conscience !

Je parie que, même en tripotant les *cent mille de rentes* à la Bourse, vous n'avez jamais retrouvé le tic-tac que vous avait causé le louis de la tante Durand ?

le début de la gloire.

Ce n'est pas grand'chose, vu à distance, qu'un second prix de thème latin.

Mais quand on y est !

Dans la rue, la couronne sous le bras, flanqué de toute sa famille. Quel défilé !

Et le lendemain matin, dans les journaux, quand on a vu son nom imprimé parmi les élèves le plus souvent proclamés!

C'est comme la première étape de la vie littéraire : les pas-roles d'une romance insérée dans un journal de demoiselles...

Mais on s'imagine que l'univers entier la sait par cœur le lendemain.

Pendant trois mois on se promène avec le numéro dans sa poche. On le tire de temps en temps pour le relire.

Et quand on passe devant l'Institut, on cligne de l'œil en murmurant :

— Plus tard !

le début de la douleur.

Il ne sont pas tous gais, les débuts de la vie. Il y en a de terribles. Celui-ci est poignant.

On était tout petit, tout petit.

On a entendu dire d'abord :

— Maman est malade.

Puis on l'a vue qui pâlissait, qui maigrissait, qui s'attristait.

Elle s'est mise au lit : cela n'a pas été long, car la phthisie a vite fait.

On a entendu dire alors :

— Maman est morte.

On avait sept ans. On jouait aux billes dans la chambre à côté... « Maman est morte !... » On ne savait pas ce que cela pouvait bien vouloir dire au juste; mais on a cessé de jouer aux billes.

Tout le monde pleurait... Pourquoi?... maman est morte... On a pleuré comme les autres.

Et puis il est venu des hommes noirs avec une boite.

— Maman ! maman !

Les hommes noirs l'emportaient. On a pleuré plus fort.

La chambre vide... des habits de deuil... plus de baisers, plus de caresses, des soins mercenaires...

— Maman ! maman...

—

Ainsi ils vont, les débuts d'ici-bas, se suivant sans se ressembler.

Car à ce théâtre-là, d'un bout de l'année à l'autre, on joue tous les genres à la fois.

A ce théâtre-là, le tragique et le comique se coudoient perpétuellement.

A ce théâtre-là, les rires de l'orchestre et les larmes des loges s'entre-croisent perpétuellement sans se comprendre.

Pierre Véron.

UNE HÉRITIÈRE, S'IL VOUS PLAIT ?

(Nouvelle)

— Suite. —

Telle est, ou à peuprès, la perspective qui s'offre aux yeux du voyageur. En maints endroits, le sol, plus ou moins mouvementé, présente une succession de collines régulièrement arrondies ou de configuration bizarre, servant de cadre à des vallées généralement peu profondes.

La campagne, dans les parcours d'Epreville à Bréauté, n'accuse pas de ces accidents de terrain ; le paysage, relativement à découvert et sans dépression sensible, n'a pas de caractère saillant ni particulier.

Cependant Onésime gagnait au pied, et, tout en chantonnant ou en sifflotant *Ma Normandie*, de Frédéric Bérat, ou *Les vieux Normands*, d'Ameline, il se disait que, cette fois du

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

moins, il ne manquerait pas son entrée et serait au logis du père Marteau à heure fixe. En peu de temps, en effet, il avait atteint Goderville, bourg assez coquet, assez rectiligne, bien campé d'aspect, qu'il allait traversant d'un bon pas, s'étant promis à lui-même de ne pas s'arrêter en chemin. Mais le guignon qui semblait le poursuivre devait le rendre parjure à sa promesse. Au tournant de la place, il s'entendit tout à coup héler par des voix bien connues : c'étaient des gars de Criquebeuf et de Froberville, parmi lesquels Jérôme Prétavoine, un camarade particulier d'Onésime et qui, le voyant passer, d'un cabaret où ils étaient en train de choquer le verre, voulaient lui faire une politesse.

— Or ça, maître Onésime, où vas-tu donc ainsi ?

— Onésime en habit !

— Et à basques !

— Peste !

— Il retourne donc mariage, cette fois, que te voilà tiré à quatre épingles ? mais, mariage ou non, tu vas trinquer avec nous : les amis avant tout.

Onésime ne savait que répondre ; il ne voulait dire ni où il allait, ni ce qu'il allait faire ; il se contenta d'objecter qu'il était pressé et ne pouvait s'arrêter.

— Plus souvent! dit Jérôme, a-t-on jamais vu pareil gars ? serais-tu devenu fier par hasard ? tu vas entrer avec nous le temps de te rafraîchir un brin.

Comme il faisait très-chaud et comme, en définitive, Onésime ne pouvait décliner l'invitation sans froisser ses camarades et en particulier Jérôme, il se laissa entraîner. Au premier verre, il voulut repartir, on s'y opposa : Onésime était faible, il céda.

Les tournées se succédèrent tant et si bien qu'à la fin Onésime, peu fait à ces libations répétées, avait fini par oublier qu'il devait déjeûner à midi côte à côte avec Noémi.

Le jeu de domino, jeu fort en vogue en Normandie et pour lequel il avait une véritable passion, l'absorbait. La dixième partie terminée, il se leva pourtant. Les recommandations de son père et de sa tante lui revenaient à l'esprit. Il prit congé de ses compagnons d'aventure, lesquels, il faut le dire, prirent à leur charge la dépense, et de nouveau arpenta la route.

Mais cette halte lui avait fait perdre un temps considérable qu'il ne lui était pas possible de récupérer. A une heure un quart, il arrivait en vue de la demeure des Marteau, une maison moitié bourgeoise, moitié campagnarde, et qui avait ceci de remarquable : elle était blanchie à la chaux, au lieu d'offrir aux regards ce ton de brique particulier aux maisons normandes qui ne sont pas habillées de silex. La maison, percée de trois croisées sur la rue avec contrevents verts, était précédée d'un perron, à rampe de fer ornementée, conduisant à l'étage. Onésime gravit les quelques marches, pénétra dans la première pièce servant de cuisine, où il s'étonna de ne voir personne l'attendre au débotté. Ce qui le frappa tout d'abord, ce fut de voir sur une manière de table une serviette de notaire. « Déjà le notaire, se dit-il ; décidément le père Marteau va rondement en affaires. » Son contrat était peut-être à l'état de projet dans cette enveloppe de maroquin ! En tous cas, cette serviette impliquait la présence au logis d'un notaire, de même qu'un cigare allumé implique la présence d'un fumeur. « Remontez une ligne à pêche tendue, vous êtes à peu près certain de rencontrer un pêcheur au bout d'icelle, » se dit-il encore. On voit par là que maître Onésime était assez fort sur la logique des déductions.

Un bruit de rires et de cliquetis de verres partant d'une pièce voisine, en l'arrachant tout-à-coup à ses réflexions, lui indiqua où il devait aller.

Il frappa discrètement à la porte qui, en s'ouvrant, laissa voir une dizaine de personnes attablées, achevant d'arroser un copieux déjeuner par l'absorption d'une certaine dose de bénédictine où de chartreuse.

— Entrez donc ! lui cria sans se déranger un gros homme à mine réjouie, qu'à cet accent d'autorité Onésime reconnut être le maître de la maison, c'est-à-dire Balthazar Marteau.

Onésime se nomma, — ce qui était à peu près inutile, — s'avança après avoir salué la société, prit place sur un siège vide que lui indiqua du doigt une femme d'un certain âge, mise avec plus d'élégance que de goût, et qui, à n'en pas douter, devait être madame Marteau.

— *Tarde venientibus ossa*, lui dit un homme sec, anguleux, au nez proéminent, porteur de lunettes vertes, et très correctement vêtu d'ailleurs.

« Ce doit être le notaire, » se dit Onésime brouillé de naissance avec les langues mortes, « un homme qui parle hébreux... »

Et il paya d'un sourire la citation incomprise.

— Ce n'est pas tout que de se lever matin, il faut se trouver à l'heure, dit le père Marteau au fils Maclou.

— L'exactitude, reprit le notaire, est la politesse des amphitryons.

— Elle est surtout la politesse des invités, ajouta le moraliste Marteau.

— J'allais le dire, articula le notaire.

— Or, j'avais dit pour midi, reprit Marteau, et mon compère Jacques Maclou n'ignore pas que Balthazar...

— Votre déjeuner en est un festin, modula le notaire.

— Il y a peut-être de l'exagération...

Le notaire sourit finement.

— Mais enfin on fait ce qu'on peut. Croyez-vous à la fatalité, maître Plumitif?

— Je crois à tout, répondit le notaire.

— C'est un tort.

— Peut-être.

— Je voulais vous dire, — continua Marteau qui n'accordait qu'une maigre attention à Onésime, lequel en ce moment rongeait son frein et un tibia d'oie, — je voulais vous dire que je ne suis pas éloigné d'y croire. Il y a, voyez-vous, des dates fatidiques dans la vie de chacun de nous.

— Voilà qui n'est pas prouvé, fit le notaire.

— Possible. Quant à moi, j'ai pu remarquer que les faits importants de ma vie ont tous eu lieu un 14. Après ça, je suis peut-être une exception. Ainsi, j'ai satisfait à la conscription un 14, et le numéro 14 m'est échu ; un 14 je me suis marié et c'est un 14 que Noémi a vu le jour...

Adolphe CHEVASSUS.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE DES MAGASINS

Combien n'ai-je pas entendu de personnes se plaindre de ne savoir de quoi composer le premier déjeuner des enfants! Le chocolat est difficile à digérer, le café au lait est mis à l'index par la plupart des médecins, le thé est irritant et ne convient pas en tout état de cause aux estomacs si délicats des enfants. Nous croyons donc rendre un réel service en recommandant le *Racahout des Arabes* (celui qui est préparé avec tant de soins par M. Delangrenier, 26, rue de Richelieu). Nourrissant et léger en même temps, le Racahout est recommandé par tous les médecins comme étant très-fortifiant.

Voici la façon extrêmement simple dont on prépare le déjeuner : on met chauffer, dans un vase nouvellement étamé, la quantité de lait suffisante pour le repas dont il s'agit ; lorsqu'il est prêt à bouillir, on en retire quatre ou cinq cuillerées dans lesquelles on délaye deux pleines cuillerées de Racahout ; puis on réunit ce mélange au lait et l'on fait bouillir le tout pendant cinq ou six minutes en remuant toujours jusqu'à ce qu'il devienne épais. On ajoute le sucre à volonté.

Les flacons de Racahout doivent être hermétiquement bouchés et tenus

à l'abri de l'humidité. Un flacon entamé doit être rebouché avec soin ; il ne faut pas le poser dans la cuisine ou dans une armoire fermée, mais le laisser sur un meuble, dans un endroit sec sans être exposé au soleil.

— La maison DE PLUMENT est en mesure d'offrir à sa nombreuse clientèle un choix très varié de jupons de dessous. Ils sont établis dans les meilleures conditions et répondent à toutes les exigences, tant au point de vue du froid que sous le rapport de l'élégance. Jupons de soie ouatés et capitonnés, jupons en duvet, d'un moëlleux et d'un chaud délicieux ! Il y en a tout naturellement de plus simples, comme on pourra s'en convaincre par une visite rue Vivienne, 33.

A celles de nos lectrices qui se rendraient chez M. de Plument, je recommande spécialement ses nouveaux corsets *Sultane* et *Elise*, si bien compris, moulant si parfaitement le corps, auquel ils donnent des grâces exceptionnelles. Une cuirasse ne peut manquer de bien aller sur de pareils modèles.

On verra aussi, par la même occasion, les nouvelles tournures et jupons-tournures transformés suivant les dernières phases de la mode, que M. de Plument suit avec une consciencieuse attention. Ces nouveaux systèmes sont parfaits pour soutenir les lourdes étoffes que nous serons obligées de porter tout l'hiver.

— Mlle Marie BATAILLON est furieuse contre la mode, qu'elle trouve ridicule avec ses tissus grossiers : Knickerboker, serge, diagonale, drap du Thibet, etc. — Impossible, dit-elle, de composer une jolie toilette avec de pareils éléments. — Malgré cela, Mlle Bataillon fait de délicieux costumes. Elle a même trouvé précisément le caractère qui convient le mieux a la limousine et aux autres étoffes de même ordre, si bien qu'à force de simplicité et de bonne coupe, elle parvient à les faire paraître pleines de grâces.

Mlle Marie Bataillon, par un je ne sais quoi qui n'appartient qu'à elle, — une coupe heureuse, un tour original, — a su donner à sa maison un renom exceptionnel. Les robes qui sortent de son atelier ont un aspect particulier, que l'on chercherait vainement ailleurs. On ne trouvera jamais chez elle un modèle qu'on ait déjà vu ; elle a horreur de la copie. Aussi la clientèle de la rue Thérèse, 5, est-elle ancienne, et aussi fidèle que nombreuse. J'ai vu chez elle quelques costumes en diagonale, limousine et cheviotte fort bien réussis : les premiers garnis de galons et de boutons de fantaisi , courant sur de larges plis doubles ; le dernier plus habillé et plus compliqué, les garnitures ; en velours de même nuance, sont encadrées de guipures de laine de même nuance aussi, le tout disposé avec un goût irréprochable.

—

Voulez-vous à tout jamais faire disparaître les rougeurs, boutons, taches aunes, etc. ? Employez tous les matins, après la toilette de propreté, le *lait antéphélique* de CANDÈS. C'est le seul produit qui remplace avantageusement la poudre de riz, auprès des personnes dont la peau se refuse à l'emploi de celle-ci.

On coupe le lait antéphélique d'un peu d'eau chaque fois qu'on veut s'en servir ; on en imbibe ensuite un linge que l'on passe sur la peau sans essuyer, ou bien on le fait légèrement. Le teint se transforme alors visiblement, et le résultat obtenu est vraiment merveilleux.

Chez M. Candès, boulevard Saint-Denis, 26.

— La *Veloutine Viard* défie toutes les concurrences par la supériorité de sa fabrication et le soin extrême avec lequel on écarte tout ce qui pourrait en altérer la vertu hygiénique. A base de glycérine, la Veloutine Viard ne contient pas un atôme de bismuth, et son usage est favorable à la peau la plus délicate. Grâce à elle, toute trace de fatigue, de veille prolongée, d'insomnie, de larmes, disparaît comme par enchantement et le teint le plus rebelle acquiert, sous son influence, l'aspect le plus séduisant de fraicheur et d'éclat.

La Veloutine Viard, comme toutes les poudres adhérentes, doit s'employer par tamponnage et non avec la houppe, qui la ferait voltiger partout et non se fixer. C'est pour cette raison que bien des femmes préfèrent se servir de ouate pour l'appliquer.

Une femme blonde doit choisir de préférence la Veloutine rosée ; aux brunes est réservée la nuance Rachel ; la Veloutine blanche convient à toutes les autres.

Ajoutons que la poudre préparée par M. Viard (place du Palais-Royal, 2) doit être employée sans cold-cream : un corps gras l'empêcheraitd'adhérer.

M. D'A.

A NOS ABONNÉES

A partir de ce jour, nous prions nos Abonnées de considérer comme nos représentants définitifs, à l'étranger et en province, MM. HOLLANDRE, Gustave ARNOUX-GRAND, LEVAVASSEUR, DARDOUILLET père, DARDOUILLET fils, LEGRAND et TROUILLÉ,

M. HOLLANDRE visitera les départements suivants : Loiret Cher, Loir-et-Cher, Indre, Vienne, Haute-Vienne, Dordogne, Lot-et-Garonne, Gironde, Charente, Charente-Inférieure, Deux-Sèvres, Vendée, Loire-inférieure, Sarthe, Maine-et-Loire, Indre-et-Loire, Pas-de-Calais.

M. Gustave ARNOUX-GRAND visitera, outre la Suisse, les départements ci-après : Doubs, Jura, Saône-et-Loire, Ain, Rhône, Loire, Isère, Savoie, Haute-Savoie, Hautes-Alpes, Drôme, Ardèche, Vaucluse, Bouches-du-Rhône, Basses-Alpes, Alpes-Maritimes, Var.

M. LEVAVASSEUR visitera les départements suivants : Seine-Inférieure, Somme, Nord, Aisne, Meuse, Meurthe-et-Moselle, Aube, Haute-Saône, Marne, Haute-Marne, Vosges, Haut-Rhin, Bas-Rhin, Ardennes, Seine-et-Marne (ligne de l'Est).

M. DARDOUILLET père visitera les départements ci-après : Seine-et-Marne (ligne du Midi), Yonne, Nièvre, Allier, Creuse, Corrèze, Puy-de-Dôme, Cantal, Haute-Loire, Côte-d'Or, Oise, Seine-et-Oise.

M. DARDOUILLET fils visitera toute l'Italie.

M. LEGRAND visitera les départements de l'Eure, Eure-et-Loir, Orne, Calvados, Manche, Mayenne, Ille-et-Vilaine, Côtes du-Nord, Morbihan, Finistère.

M TROUILLÉ visitera provisoirement les départements suivants : Lozère, Gard, Hérault, Aveyron, Lot, Tarn-et-Garonne, Tarn, Aude, Gers, Basses-Pyrénées, Hautes-Pyrénées, Haute-Garonne, Ariège, Landes, Pyrénées-Orientales.

Nous prions nos Abonnées de vouloir bien réserver à ces voyageurs, nos seuls représentants accrédités, leur confiance entière et leurs ordres, qui seront de notre part l'objet de tout l'empressement et de toute la sollicitude possibles.

NOTRE GRANDE PRIME

Nous rappelons à nos abonnées que nous sommes en mesure de leur offrir, par faveur absolument spéciale et exclusive, la machine à coudre *la Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et Cie, non plus au prix élevé de 250 francs, qui est le prix de vente dans leurs magasins et dépôts, mais moyennant 150 francs, emballage compris. Par suite de cette importante concession, à laquelle nos abonnées seules ont droit, on peut dire que la machine à coudre est réellement mise à la portée de toutes les bourses.

Ajoutons que, pour nos abonnées de Paris qui voudront profiter de cette occasion unique, nous avons obtenu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et Cie à Paris, que deux leçons leur soient gratuitement données. A celles de la province, des instructions complètes seront adressées avec la machine. A toutes, enfin, il sera délivré, pour une durée de cinq ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnées, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs, moyennant laquelle la *Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

Nous pouvons également offrir à nos abonnées, moyennant 40 *francs*, emballage compris, la MACHINE A MAIN, dont le prix de vente est de 75 francs. Avec cette machine à un fil et à point de chaînette, on peut exécuter tous les travaux de famille. Chaque machine est accompagnée d'un tourne-vis, d'une burette à huile, de deux guides à ourler, d'un guide à soutacher, d'un guide à coudre droit, et d'une instruction illustrée indiquant la manière de s'en servir. Il suffit donc, pour recevoir cette machine tout emballée, de nous adresser la somme de 40 francs en un mandat sur Paris à notre ordre, ou en billets de banque français.

AD. G. ET FILS.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT (✲) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Après les expositions artistiques, les expositions agricoles, les expositions d'horticulture, voici maintenant les expositions trimestrielles des magasins de nouveautés. « *Great attraction* » pour les femmes, surtout à l'entrée d'une saison, — l'hiver par exemple, — où la transformation de la toilette est complète.

A peine les catalogues des trois ou quatre établissements en renom de Paris ont-ils paru, que la course aux chiffons commence ! C'est alors, dans ces magasins, un encombrement dont on ne peut se faire une idée, à moins d'y avoir été. Toutes les femmes éprouvent en même temps le même désir : celui de voir de près, si « le plumage ressemble au ramage, » c'est-à-dire si les articles exposés répondent vraiment à la nomenclature élogieuse du catalogue. Il y a surtout les occasions exceptionnelles dont chacune veut profiter, et il faut se hâter : l'occasion n'aurait qu'à ne plus se présenter !...

Il faut voir avec quel soin minutieux on visite tous les rayons, circulant du rez-de-chaussée aux étages supérieurs, questionnant les commis, faisant déplisser les étoffes et notant scrupuleusement ses impressions, ses remarques, afin de mieux fixer le choix. Puis on sort de là, avec un mal de tête fou, après avoir piétiné pendant deux heures, pour acheter en définitive... une paire de gants de vingt-neuf sous!.. C'est qu'avant de se décider à faire les importantes acquisitions de la saison, on veut voir les autres expositions afin de comparer et d'acheter à coup sûr. Ce n'est peut-être pas mal raisonné, mais que c'est fatigant !

P. N° 229. — Chapeau de demi-deuil.

Parmi tous ces tissus un peu grossiers, si à la mode en ce moment pour la toilette courante, je citerai quelques noms, ceux des étoffes dont je puis garantir la valeur : c'est le *drap de Galles*, cheviot pure laine ; le *drap de Lama*, tissu cheviot mélangé ; le *Knicker-cheviot ;* et puis, dans un genre plus ordinaire, tout en étant fort convenable, des quantités de sergés, de diagonales et de bure anglaise d'une qualité avantageuse, en toutes nuances, les neutres dominant.

On en fait le demi-costume destiné à être porté sur un jupon en velours anglais. Ce fameux jupon est tellement entré maintenant dans les mœurs de la mode, qu'une femme qui se respecte — c'est-à-dire qui a un juste souci de sa garde-robe, — ne saurait s'en passer ! Avis à qui de droit !...

La vogue du *matelassé*, comme riche étoffe de soie, est à présent un fait accompli ; la fashion s'en est tout à fait emparée. Les maisons de couture les plus renommées l'emploient de préférence au velours, devenu une proie un peu vulgaire, et elles en font les robes de gala et les confections élégantes. Pourtant je dois ajouter que j'ai vu, en haut lieu, des mélanges de matelassé et de velours qui faisaient merveille, appliqués à la même robe ; à celle-ci, point de pouff ni de garniture : rien qu'un tablier et des plis. Mais quels plis ! quelle coupe, et quelle grâce !

—

De la robe au chapeau, il y a si peu de distance que je me hâte de la franchir, pour signaler un retour au chapeau blanc. Vive la mode en cette circonstance ! car rien n'est plus coquet ni plus seyant qu'un chapeau blanc bien compris. J'en ai vu de délicieusement combinés en velours épinglé blanc et noir ; d'autres en feutre blanc, faille blanche et roses blanches. Ce sont surtout des coiffures de théâtre. Dans ce genre, on voit encore des chapeaux en feutre ou en velours, à large patte renversée, coulissée en dessous avec de la soie de couleur tendre, bleu, rose ou vert électrique ; je suppose le tout complété par une garniture de roses sans feuilles, assorties à la teinte de la soie, posées contre le coulissé et le relevant un peu sur la calotte, garnie elle-même en cet endroit de fleurs et de plumes semblables.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le genre veut qu'on ne borde plus *à cheval* les bords des chapeaux de feutre; un fil de laiton posé à l'intérieur, près du bord, sert de point de départ à la doublure, en soie coulissée, que l'on applique contre la patte. Le *Fra-Diavolo*, le *Tyrolien*, à bords baissés devant et derrière, relevés sur les côtés, se bordent eux-mêmes d'un ruban ou d'un velours assez large. Les chapeaux à fond mou ne sont pas complètement abandonnés: on les fait généralement en étoffe pareille à la robe, que ce soit le *Page* ou le *Charlotte Corday*.

Enfin, pour épuiser mes renseignements sur les chapeaux, j'ajouterai que les ornements se ressentent beaucoup de ceux de nos toilettes, en ce qu'ils sont semés à profusion de perles, de paillettes, de dorure. La dentelle blanche entre pour sa part dans la combinaison de quelques chapeaux très-soignés, mais cela sent un peu la cérémonie; rien de mieux pour un baptême, un mariage, uu concert, si l'on veut.

Ah! j'oubliais de noter que la plume de coq est fort à la mode, non-seulemeut pour les chapeaux, mais aussi pour les garnitures de robes. Le coq est le favori du jour!

—

A propos de plumes, nos lingères ont trouvé une jolie combinaison, — j'en ai déjà dit quelques mots; — ce sont des parures de plumes d'autruche noires ou grises, avec le foulard de nuance tendre. Je vais indiquer brièvement la façon de les établir.

Le foulard bleu, rose, lilas, etc., est légèrement plissé pour prendre le tour du cou; après quoi on le recouvre de deux dentelles noires et perlées, posées pied contre pied et ruchées, puis séparées l'une de l'autre par la bande de plumes. Le foulard forme le bord extérieur; une ruche blanche encadre l'intérieur dans le haut. L'une des extrémités du foulard est nouée à la Colin; des dentelles et des plumes ferment l'ouverture. C'est une combinaison d'une coquetterie charmante, qui relève en l'égayant une simple toilette.

Depuis que les lingères s'occupent de costumes, cuirasses et tabliers en tulle à jour, blanc ou noir, brodé de jais blanc, de jais noir, d'acier poli ou d'acier bleuté; — depuis qu'elles confectionnent le jupon de dessous et de dessus, avec le plus simple molleton, ou avec la soie la plus riche, la question linge devient presque secondaire. Aussi je n'y trouve aucune nouveauté à signaler. Les chemises de jour et de nuit, les peignoirs, les camisoles n'ont subi aucune modificatiorf. Les cols eux-mêmes ne varient guère; ce sont toujours les mêmes petites formes montantes, à coins rabattus. Le col *paysan* est la seule innovation. Il semblait, d'après cette forme roulée sur elle-même, que, l'élan une fois donné, on verrait apparaître une série de cols rabattus; mais il n'en a rien été. Le col montant résiste à tout.

Les lingères avaient trouvé les ruches festonnées en coton de couleur; rien de plus frais ni de plus joli, qu'elles fussent en mousseline simple ou encadrée de toile ou de foulard ruché, avec les cravates assorties. On était en droit, d'après cela, d'attendre encore quelque chose; mais le génie de ces dames sommeille sans doute, car on ne voit rien à l'horizon. L'espoir en l'avenir est tout ce qui nous reste.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des planches dans le texte.

P. N° 220.

CHAPEAU DE DEMI-DEUIL, en velours noir, à bord légèrement relevé devant, garni en dessous d'une ruche en tulle noir perlé, et d'une guirlande de feuillage en soie noire et fleurs de jais. La calotte, large et haute, est entourée d'une draperie en faille, avec ruche de tulle perlé. Nœud de velours et de faille formant le pied d'une plume d'autruche noire, qui monte sur la calotte. Le derrière du chapeau est abondamment garni de coques de ruban et de velours, à bouts flottants, entremêlées de dentelles perlées. Rose blanche et traine de feuillage grisaille sur le côté. Larges barbes en tulle moucheté noir, garnies de dentelles perlées, encadrant le visage pour être nouées sous le menton.

Ce chapeau, quoiqu'il ne soit pas précisément destiné à une femme âgée, ne saurait cependant convenir à une toute jeune femme.

G. N° 452.

1. Chapeau *Tyrolien*, en feutre noir, à bords relevés de chaque côté, entouré d'une draperie en velours noir, garni de coques et d'un coquillé de velours, avec plumes et aigrette sur le sommet.

2. Col ouvert, en application de toile brodée sur tulle. C'est une forme rabattue, avec haut poignet derrière et revers devant.

3. Sous-manche avec large poignet rabattu en tulle brodé, assortie au col précédent.

4. Col en toile ou nansouck, ruché à l'intérieur, rabattu et arrondi tout autour, garni d'un volant festonné et brodé.

5. Sous-manche bouillonnée, avec poignet plat et volants brodés, assortie au col précédent.

6. Devant de camisole à petits plis pressés, genre chemise d'homme. Large col rabattu et double; la partie supérieure est plate, l'autre brodée, et le bord dentelé repose sur un plissé très fin en mousseline.

7. Chapeau à bords dentelés, en velours épinglé bleu ciel, orné de faille. Une plume ombrée, de plusieurs tons bleu ciel, couvre la calotte, pour retomber sur les cheveux derrière; une plus petite plume forme l'aigrette sur le pied de la précédente. Dessous, tour de tête, en ruban bleu, coques et roses thé.

8. Chapeau de velours gros vert, liséré de satin vert pâle, avec un double nœud de la même nuance; bride, en satin également, rejoignant une touffe de plumes de plusieurs tons de vert, dont l'une recouvre le côté de la calotte et l'autre tombe en arrière.

G. N° 453.

1. Corsage en velours noir, à col montant, avec plastron devant et derrière en sicilienne brodée de perles de jais. Manches en sicilienne brodée de même, terminées par des parements en velours, encadrés d'une bande en sicilienne, dentelée et garnie de perles; trois boutons perlés fixent les parements sur le dessus de la manche. — Ceinture en sicilienne perlée; agrafe de jais supportant une aumonière en velours terminée par une frange de jais; dans le haut, les revers et les montants sont en sicilienne brodée de perles.

2. Cuirasse en velours noir, toute brodée de perles de jais, garnie de plumes de coq sur tous ses bords.

3. Corsage, genre cuirasse, en velours noir. Le haut, en sicilienne, est encadré d'anneaux de perles formant le carré sur la poitrine; col montant, légèrement ouvert, bordé par un dentelé de perles. Boutons perlés; médaillons en sicilienne entourés de perles, rayant et bordant le bas des basques.

4. Motif en jais composé d'anneaux, de plaques et de perles, formant aigrette et franges.

5. Veston d'appartement, vu de dos. — Le corps de ce vêtement est en sicilienne noire. Le dos se compose de quatre morceaux: les deux du milieu forment un bouillonné à la basque, traversé au milieu par un biais en faille qui se termine en bouclette; les deux petits côtés, tout plats, se relient au bouillonné par une traverse en faille et un nœud. Col montant et col rabattu à deux pointes, bordé de faille, avec nœud entre les deux. Les manches ont des crevés en faille sur la couture de dessus; le bas, doublé de faille, s'ouvre en revers sur un plissé qui ferme la manche.

6. Même confection vue de face. — Le double col indiqué plus haut est postiche et se rabat sur lui-même; il encadre le col montant, qui tient au vêtement, et se termine en bouts de faille que l'on noue comme une cravate, ce qui complète l'effet général. Parements de poche dans le bas des basques.

Description de la gravure coloriée n° 1171 *C*.

TOILETTES DE VILLE. — 1. Costume en faille et velours verts de deux tons. — Jupon à demi-traine, orné devant de sept ou neuf petits volants froncés et alternés en faille et velours, garni derrière de deux volants de 30 cent. chacun. La seconde jupe, terminée par une frange, est régulièrement relevée.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de chaque côté du tablier, par une bande bordée de velours, fixée à la ceinture et dont l'extrémité inférieure est retenue par un nœud de velours. Cette jupe est, en outre relevée derrière par des cordons placés en dessous. Corsage en velours à pointes arrondies devant et derrière, avec plastron en faille se continuant derrière pour former une bande au milieu du dos; un coulissé en faille échiquetée, fixée au milieu par un velours, encadre chaque côté du plastron et de la bande. Col évasé en velours. Manches terminées en entonnoir, avec coulissés et bandes de velours. — Chapeau à fond mou en soie et bord coulissé en velours; touffe de plumes posées derrière et nœud de ruban, le tout assorti aux nuances de la robe.

2. Costume en vigogne de deux tons. — Une seule jupe unie derrière, où elle est montée *à la religieuse* par de larges plis plats qui rejoignent un pli creux formant le milieu. Le devant, disposé en large tablier, est bouillonné, puis coupé dans sa longueur par deux coulissé gris foncé; ces coulissés maintiennent une échelle de biais du même gris, dont chaque extrémité est fixée par un bouton blanc aux bords des côtés du tablier. Corsage à basques plates, bordées de gris foncé, fermé sur le côté par un plastron du même gris et des boutons blancs. Les manches sont entourées dans le haut par un bouillonné que maintient un revers gris foncé, et terminées dans le bas par un double cornet: l'un de ces cornets est plissé; l'autre est plat et bordé de gris foncé avec un petit revers de même couleur. — Chapeau en feutre gris, à bords renversés recouverts de velours, orné de rubans et de plumes assortis à l'ensemble.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 3.

Annexe de l'édition n° 3.

Toilette de dîner. — Robe en faille et velours nacarat de deux tons. — Jupon à traîne en faille, garni en tablier devant de trois volants froncés, montés à tête; ces volants sont encadrés d'un large revers en velours lisséré de faille, qui relie le tablier avec le reste de la jupe; celle-ci est ornée derrière, dans le bas, d'un haut volant bordé de velours, monté par un coulissé formant tête. Une écharpe en velours, qui part d'un des revers de côté, traverse le milieu de la jupe, pour se réunir en un nœud à une écharpe en faille fixée sous le revers opposé. — Le corsage, très collant et bien cambré, est en velours, avec plastron et col montant en faille; les côtés des devants, également en velours, forment une basque longue et carrée, lisérée de faille, qui tombe sur les revers en velours de la jupe. Le dos se termine par une basque en faille toute coulissée. Manches en faille terminées en deux pointes ouvertes, lesquelles reposent sur un cornet en velours; celui-ci est plissé au milieu et fixé sous les deux pointes, les plis remplissant juste le vide produit par le creux desdites pointes.

ÉCHOS DE LA MODE

Beaucoup de robes élégantes, de fleurs et de diamants à la représentation récemment donnée à l'Opéra pour les Alsaciens-Lorrains, mais très-peu de toilettes marquées au coin de cet individualisme si bien prôné par M. Eugène Chapus.

Une mention est due, cependant, à une robe de satin paille, avec tablier de gaze, brodé de pensées de plusieurs tons, et pouff derrière, relevé par une écharpe de satin pensée.

Signalons également une sortie de théâtre en velours épinglé rose du plus pur style Louis XV, avec ruches de dentelles noires. Cette résurrection de la mante de ses aïeules, accomplie par la comtesse de la F... S..., a été l'événement de la sortie.

Très-joli aussi, le nouveau mode de coiffure importé par la duchesse de Montmorency: le chignon haut et très en arrière sur la tête, en forme de couronne, relié aux bandeaux par un paquet de fleurs du côté gauche.

*
* *

Les tabliers ont la grande vogue en ce moment. On les surcharge de broderies de jais ou d'applications de velours. On les garnit de guirlandes de fleurs de couleur, de passementeries et de perlures, et c'est sur eux que se concentre toute la richesse d'ornementation de la robe.

Pour le chez-soi de l'existence châtelaine, on en fait de très-coquets pour être jetés sur la première robe de dessous venue, en taffetas léger, garni d'entre-deux et de dentelles, de jais ou de ruchés et de plissés, se rattachant aux épaules et retenu derrière par deux nœuds très ornés et gradués de grosseur, tombant à distance sur la jupe.

Pour les perlures, on ne se contente plus du jais blanc et noir, de l'acier blanc et bleu; on a imaginé une sorte de jais qui se fait en nuances diverses et possède tout l'éclat des pierres précieuses. Selon la couleur adoptée, les robes se trouvent ainsi couvertes de broderies de saphir, d'émeraudes, de rubis, de topazes, de grenats: ce sont vraiment les toilettes de *Peau-d'Ane*.

On en pourra voir une, notamment, aux réunions du château d'Eclimont, — en faille aigue-marine, avec perlure d'émeraude, et rehaussée de bouquets de roses mousseuses de plusieurs tons, attachés par des nœuds de velours vert, — qui produira quelque sensation sur les épaules ducales auxquelles elle est destinée.

L. S.

LETTRES D'UNE DOUAIRIERE

Nous avons vu tout récemment s'éteindre, sans agonie et sans souffrance, comme une lampe qui n'a plus d'huile pour s'alimenter, une des plus grandes illustrations de la politique et de la littérature française, M. Guizot, qui fut plus ambitieux que patriote, puisqu'il eut le coupable courage d'oser dire, un jour, à la tribune de la Chambre: « Je voudrais être Anglais! » Ajoutons que son pouvoir fut une des plaies de notre malheureux pays, car s'il ne contribua pas peu à faire tomber le trône de 1830, il n'est pas moins certain que le roi Louis-Philippe ne fut que l'éditeur responsable de ses fautes.

Aussi en 1848, lors de la révolution de février, le peuple criait-il beaucoup plus après Guizot qu'après le roi. « *La tête de Guizot! la tête de Guizot!* » Telles étaient les douces paroles qu'on entendait retentir dans les rues, d'un bout à l'autre de Paris.

A cette occasion, il arriva une assez plaisante aventure à un colonel d'ordonnance, aventure dont la préface fut pourtant d'un genre passablement tragique. Ce colonel faisait partie de l'état-major du roi et, au moment où la tempête révolutionnaire commençait à gronder très fort, il fut envoyé des Tuileries pour porter un ordre à la Chambre. Sur le quai, il est entouré et pris par une bande de forcenés qui lui hurlent sous le nez, en lui mettant le pistolet sur la gorge: « La tête de Guizot!... la tête de Guizot!... »

— Ah! ça, est-ce que vous croyez que je l'ai dans ma poche, la tête de Guizot?... répondit le colonel d'une façon très militaire et sans montrer la moindre crainte.

Ces paroles firent rire les assaillants, et comme il est reconnu que qui fait rire ses juges a gagné son procès, le colonel fut lâché et gagna la Chambre sans encombre.

M. Guizot avait été député de Lisieux sous Charles X. Il fut alors un des plus fervents pour organiser une société secrète contre le pouvoir, — lui qui devint plus tard si sévère envers toute personne coupable ou même seulement suspecte de révolte contre l'autorité, mais il est vrai de dire qu'alors l'autorité c'était lui, — et ce fut cette société, bien connue à la fin de la Restauration, sous le titre de « *Aide-toi, le ciel t'aidera,* » qui organisa, dans chaque département, des banquets et des fêtes en l'honneur des députés dont le vote avait sanctionné l'adresse qui fit échec au roi. Or, juste retour des choses d'ici-bas, dix-huit ans plus tard des banquets furent encore organisés; mais, cette fois, ce n'est point M. Guizot qui en fut l'organisateur, puisque, tout au contraire, il en devint la victime: preuve

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

nouvelle qu'on est souvent puni, en ce monde, par où l'on a pêché !

Ce que M. Guizot aimait le plus au monde, c'était lui-même, et ce qu'il détestait le plus, c'était M. Thiers. Cette haine a duré jusqu'au dernier jour de sa vie.

Je me souviens que, la veille de la révolution de 48, me trouvant dans une soirée où était Berryer, comme on entendait hurler contre le ministre dans les rues :

— Je voudrais bien savoir ce que dit Guizot en entendant tout ça ! exclama quelqu'un.

— Guizot ?... Eh bien, il dit du mal de Thiers !... fit Berryer avec son fin sourire.

Et tout le monde de rire à l'unisson, tant il avait touché juste.

C'est à Guizot que l'on doit aussi cette parole fatale : « Enrichissez-vous ! » qui fut le prélude de l'énervement de notre pauvre France. Aussi je crains bien que l'impartiale histoire ne soit très sévère un jour pour celui qui, dans les dernières années de sa vie, se plaisait à être appelé « l'hermite du Val-Richer », pour faire croire qu'il s'était complètement détaché de la politique, tandis qu'il n'en était rien, hélas ! — Mais comme ce terrain est beaucoup trop brûlant pour ma modeste plume, qui tient à rester dans le domaine de la chronique, je me hâte de le quitter au plus vite.

Dans les dernières années de sa vie, la figure de M. Guizot et surtout son attitude rappelaient ce tableau du Musée espagnol où Murillo nous montre saint Bonaventure sorti de sa tombe pour achever, après sa mort, la page commencée pendant sa vie. C'était la statue de l'austérité. Sec, glacial, un véritable marbre enfin ! Mais il n'avait pas été ainsi pendant toute sa vie, disent les très rares personnes qui l'ont connu quand il était encore à peu près jeune.

Ainsi, je me souviens que la plaisanterie ne lui déplaisait pas, lorsqu'il était tout-puissant au ministère : à preuve une petite historiette dont je puis garantir l'authenticité.

Vous avez dû entendre parler des coq-à-l'âne de la marquise de Pereuze? Alors qu'il était fort à la mode d'en rire sous le gouvernement de Juillet, M. Guizot, dans l'éclat de sa toute-puissance, eut le désir de connaître cette célèbre marquise. Aussitôt un de ses courtisans, voulant lui plaire, persuada à Mme de Pereuze de solliciter une audience du ministre afin d'obtenir de celui-ci une ambassade pour son gendre.

Cette singulière créature était une excellente femme, — privée de toute éducation, c'est possible, mais douée d'un cœur d'or, — et jouissant d'une fortune immense comme veuve d'un riche maître de forges : fortune qui avait servi à redorer le blason de son second époux, le marquis de Pereuze, charmant colonel d'artillerie.

Séduite par l'espérance d'obtenir une ambassade pour son gendre, la marquise adresse donc une demande au ministre, qui lui fait répondre aussitôt. Elle arrive au jour dit, fait de superbes révérences et présente sa requête.

M. Guizot la fait alors un peu causer et lui promet de s'occuper avec intérêt de l'objet de sa demande.

— Seulement, dit vivement Mme de Pereuze, vous m'obligerez, monseigneur, si vous daignez accorder à mon gendre une ambassade tout à coté de Paris : car j'adore ma fille et je ne voudrais pas en être trop séparée.

— Soyez tranquille, madame la marquise, fit alors le ministre en saluant de la façon la plus courtoise ; je vous engage ma parole de donner à M. X... la première ambassade qui deviendra vacante dans un rayon de vingt-cinq lieues au plus.

Et l'excellente femme s'en alla si enchantée du ministre, qu'elle racontait à qui voulait l'entendre la gracieuse promesse qu'il lui avait faite.

Une bonne action donna accès à M. Guizot dans le parti royaliste dès le début de sa carrière, pendant les dernière années du premier empire, et cette bonne action, qui a déjà été rappelée dans ce journal, devint la source de sa fortune politique, puisqu'elle lui fit épouser Mlle de Meulan.

Pauline de Meulan était une amie intime de Mme de Staël. Toutes deux commencèrent à vivre dans le même monde, l'élite de la société de la fin du XVIIIe siècle ; mais cette société agit d'une façon bien différente sur ces deux jeunes esprits, car l'un devint sérieux et réfléchi, tandis que l'autre pétillait d'emportement et de trait. C'est qu'aussi leur constitution physique et la manière d'être de leurs mères ne se ressemblaient en rien.

Ainsi, qu'on s'imagine une enfant chez qui la vie abondait, obligée de rester des journées et des soirées entières assise sur un tabouret, droite, roide, auprès d'une mère plus roide et plus droite encore ! Tel fut le supplice de la petite Necker (Mme de Staël) ; mais heureusement l'agilité de sa langue lui venait en aide pour lui faire supporter sa torture, et alors elle éclatait en bons mots, en saillies, prélude de ce grand talent de causerie dans lequel elle était passée maîtresse.

Par contre, la jeune Pauline, son amie, enfant maladive, restait couchée sur un sofa, soignée par sa mère qui avait la grâce et l'esprit de cette époque charmante ; aussi, au lieu de parler, Pauline écoutait. C'était son plaisir, cela devint son profit. Cependant, elle fut très longtemps sans même se douter qu'elle avait une si bonne moisson en réserve.

Tant que la fortune se plut à lui sourire, elle se laissa vivre avec indolence; mais lorsque le malheur vint la frapper et quand, après avoir perdu son père, la révolution les laissa elle et sa mère sans ressources, elle fouilla dans son esprit et dans son cœur et se fit « homme de lettres ».

On sait comment, après une longue maladie durant laquelle elle dut à la sympathie généreuse et désintéressée de M. Guizot de pouvoir exister, Mlle de Meulan devint la compagne du futur homme d'Etat : plus que sa compagne, son bon génie ! Tant qu'elle vécut, son affection, toujours grandissante, lui fut comme un talisman qui fixa le bonheur à son foyer ; mais après elle !...

Maintenant, quel sera le jugement de la postérité sur cet homme illustre malgré tout ? Je ne saurais le dire et laisse à l'histoire le soin d'en décider.

Comtesse de Bassanville.

LES PORTRAITS PARLANTS

On annonce la résurrection à Paris, dans la salle Frascati, d'un genre de spectacle qui fut jadis un divertissement très en vogue : c'est ce qu'on appelle les *tableaux vivants*, et sans pouvoir être assuré qu'il s'acclimate définitivement dans notre pays, il est certain qu'il va exciter une curiosité très vive.

Les tableaux vivants ont surtout été essayés, jusqu'ici, dans les salons, où ils trouvent un cadre à souhait. On se rappelle les scènes de ce genre figurées, il y a quelques années, chez la baronne de Meyendorf et aux soirées des Tuileries. Malgré le succès qu'elles obtinrent, les tableaux vivants ne parvinrent pas à prendre rang parmi les divertissements ordinaires du monde. On ne les comprit qu'à l'état exceptionnel.

Il n'en est pas de même à Vienne, d'où ce divertissement nous est venu, et les tableaux vivants, après avoir fait les délices du *Congrès*, après avoir reçu la consécration du salon du prince de Ligne dans sa fameuse maison du Rempart, — sorte de tour qui n'avait qu'une pièce par étage et qu'il appelait son *bâton de perroquet*, — sont restés en première place parmi les plaisirs mondains. On ne se contente pas, là, de figurer les toiles les plus célèbres : on a imaginé, s'inspirant de la même source, un jeu qui n'a pas tardé à conquérir la vogue la plus complète, et s'appelle « le portrait parlant ». Un cadre, entouré

de draperies, est disposé dans le salon, et une suite d'assistants s'y présentent tour à tour coiffés, grimés et costumés de façon à rappeler un type connu.

Les maisons les plus augustes s'adonnent à ce divertissement, qui amena, l'hiver dernier, un curieux épisode chez la princesse Clémentine d'Orléans, duchesse de Saxe-Cobourg, dont la résidence à Vienne est la plus belle après celle de l'empereur et qui a autant de bergers que bien des gens parmi ceux réputés les plus riches ont de moutons. On sait que, de tous les enfants de Louis-Philippe, c'est la princesse qui ressemble le plus à son père. Or, un soir qu'on jouait chez elle au portrait parlant, elle se présenta dans le cadre coiffée du fameux toupet en poire et les joues agrémentées des favoris légendaires que l'on sait. L'effet fut saisissant, à tel point que le plus jeune enfant de la duchesse, le prince Ferdinand de Cobourg, qui ne connaissait Louis-Philippe que par des portraits, ne put s'empêcher de s'écrier : « Tiens! grand-père! »

Le *portrait parlant* offre une ressource distractive plus à la portée de tous les salons que les tableaux vivants, et, en outre, un élément de gaîté qui a bien son prix. Il se pourrait bien qu'importé cet hiver dans les salons de Paris, il y rencontre la vogue que n'ont jamais su y conquérir d'une façon complète les grandes figurations d'après les toiles de maîtres.

M. Nariskine, qui a patronné ce genre de divertissement et l'a fait adopter par l'aristocratie moscovite, pourra lui renouveler sa protection sur les bords de la Seine. Il annonce, en effet, sa prochaine arrivée à Paris et a fait aménager, dans ce but, son hôtel de l'avenue de l'Impératrice pour y passer quelques mois. Il y a déjà fort longtemps que M. Nariskine avait abandonné Paris, dont il était une des physionomies les plus connues, et son retour y sera vivement fêté. A son dernier départ, il fit don, au bureau de bienfaisance du seizième arrondissement, de ses voitures et de sa sellerie pour qu'elles fussent vendues au profit des pauvres de ce quartier, et cet acte de générosité porte bien la marque des Nariskine : originalité dans le grand.

Parmi les Russes de Paris, M. Nariskine a toujours occupé une place à part. Impénétrable et comme enveloppé d'une couche d'indifférence plus glaciale que toutes les neiges de son pays, il intrigue plus qu'il n'attire. Dans le monde bruyant où il vit, par toutes les capitales qu'il traverse, il est un contraste et garde une individualité très marquée. L'ennui, est le fond de sa nature, et c'est l'ennui qui le mène.

C'est par ennui qu'il inonde de ses billets de banque les tables de jeu ; c'est par ennui qu'il achète des tableaux, qu'il ne regarde plus dès qu'il sont en sa possession ; c'est par ennui qu'il possède dans toutes les villes d'Europe des hôtels où il ne met jamais les pieds. Tout le lasse ; les jours ne coulent pas pour lui, il les remorque, et il ne mène pas sa vie, il la bâille.

Les détails qu'on vient de lire sont empruntés à un article du vicomte de Monroy, et l'on voit que le collaborateur du *Sport*, à propos de portraits parlants, n'a pas oublié de prouver que lui-même sait les tracer de main de maître.

Ch. David.

LES PAROLES D'OR

Un miroir donne à tous les hommes des leçons secrètes. Il avertit ceux qui sont beaux de ne pas souiller leur beauté par leurs vices. Il apprend à ceux qui sont difformes que la vertu est le seul moyen de couvrir leur difformité.

Sénèque.

***

Pomme pourrie gaste sa compagnie.

(*Prov. du XVIe Siécle*).

***

Il est de jolies femmes sèches, roides, sans grâces ni reliefs ; on dirait de fleurs dans un herbier.

J.-P. Senn.

THÉATRES

Opéra — On a dit beaucoup de mal de Paris, et pourtant il faut bien reconnaître que le public parisien, essentiellement bon, n'a jamais su résister à l'appel de la charité. Il l'a prouvé une fois de plus en fournissant à la représentation donnée au bénéfice des Alsaciens-Lorrains une assistance nombreuse et brillante.

Mme Adelina Patti n'a pas craint d'aborder, à cette occasion, le rôle de Valentine, des *Huguenots ;* elle y a été justement fêtée, bien qu'il fût visible qu'elle a tout à gagner à rester Rosine telle que le ciel l'a faite.

Théatre-Italien. — Les grandes qualités qu'exige le drame lyrique et qui font défaut à la Patti ont valu à une de ses compatriotes, Mme Pozzoni, une légitime et chaleureuse ovation dans *Lucrezia Borgia*. Grâce à elle, la direction de M. Bagier se présente sous de favorables auspices.

Fraschini, Tamberlick, Nicolini sont promis aux dilettantes de la salle Ventadour. En les attendant, nous sommes heureux de saluer, dans Mme Pozzoni, une artiste de race qui rappelle, sans en être écrasée, la grande figure de la Malibran.

Porte-Saint-Martin. — On ne se représente pas sans quelque peine *Don Juan d'Autriche* émigrant de la Comédie-Française pour s'installer au boulevard. Casimir Delavigne, dont ce fut un des plus grands succès au théâtre de la rue de Richelieu, refuserait certainement d'y croire.

Disons tout de suite qu'interprétée par Taillade, Dumaine, Mlles Louise Patry et Angèle Moreau, la comédie alerte, fine et passionnée de Casimir Delavigne tourne quelque peu au drame. Ce n'est pas là ce qui peut déplaire au public du lieu, et l'empressement qu'il met à aller l'applaudir prouve que les lauriers de l'auteur de *Louis XI* n'en seront point ternis.

Vaudeville. — Casimir Delavigne ayant envahi la Porte-Saint-Martin, il était tout naturel que M. d'Ennery transportât ses lares au Vaudeville : c'est en effet là que nous le retrouvons, en compagnie de M. Brésil et d'une comédie en quatre actes, leur œuvre commune.

L'histoire de *Marcelle* n'est pas absolument neuve, mais elle est toujours touchante : on l'a vue se dérouler, sous des formes diverses, à l'Odéon, au Gymnase et ailleurs ; elle s'est fait écouter par les femmes avec attendrissement, avec sympathie par les hommes, ce qui lui a valu de longues séries de représentations. Transportée au Vaudeville, elle a tenu à ce que rien ne fût changé dans son existence : c'est pourquoi nous voyons un jeune médecin se marier au premier acte pour acquitter une dette « d'honneur » de 30,000 francs, et sa jeune femme se laisser mourir à la fin du quatrième parce que son mari la trahit.

Quand nous disons que l'héroïne se laisse mourir, on comprend bien que c'est seulement d'intention. Un drame qui ne se terminerait pas, avec l'aide du mari repentant, selon la formule « *Sauvée, mon Dieu* ! » ne rentrerait pas dans le répertoire de M. d'Ennery. Mais vous verrez que, grâce à la façon dont il sait dorer ses pilules, *Marcelle* vivra encore l'espace de cent soirées !

Robert Hyenne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 462. — DESCRIPTION PAGE 506.

NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX
Lingerie du Magasin des Élégants (boulevard des Italiens, 5).

A. Levey, imp.r des Marais, 66.

Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

1171 C

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92.

Ceinture-Régente de Mme De Vertus Sœurs, rue Auber. 12.

Lait Antéphélique de Candès et Cie B.d St. Denis. 26.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, Ad. Goubaud & Son 20. Henrietta Street Covent Garden. W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CORSAGE,
Modèles du Maga

PLANCHE G. N° 463. — DESCRIPTION PAGE 506.

CORSAGE, CUIRASSES, CONFECTIONS. ETC.
Modèles du Magasin des Élégants (boulevard des Italiens, 5)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MAX RIGAULT

(Nouvelle)

— Suite et fin. —

XII

Je lui dis tout, absolument tout ce que vous venez de lire ; vous n'avez là qu'une seconde édition. A l'exception de l'épisode du déjeuner et des quinze jours qui avaient suivi, dont il me répugnait de lui parler, je n'omis rien de ce qui, par elle, sans qu'elle pût le soupçonner, avait troublé ma vie depuis trois mois. Je le lui dis d'une voix probablement très-émue, mais avec netteté et fermeté ! J'avais le sentiment que ce long aveu, du moment où il n'attendait pas de réponse, pouvait être entendu jusqu'au bout.

Ah ! la singulière personne, ah ! la charmante créature que celle qui m'écoutait. Mon récit n'avait pas été court. Elle rit plus d'une fois aux éclats, je vous le jure, au commencement. Mais, je dois le dire, elle s'attendrit aussi aux bons passages. Quand arriva le petit épisode de ma mère, elle mit sa petite main sur mon bras :

« Vous êtes un bon être, » me dit-elle, et elle murmura deux fois, comme si elle se parlait à elle-même : Ah ! que c'est donc bizarre qu'on puisse être tant et si vraiment aimée, à deux pas de soi, sans s'en douter, sans que rien dans l'air vous avertisse, sans que quelque chose vous dise : « Tu n'es pas si seule que tu le crois. »

Quand j'en vins, à la fin, à dire la résolution que j'avais prise de m'éloigner d'elle, elle me dit avec une soudaineté suprême : « Non, non, il ne le faut pas. »

XIII

Il y a dans la vie des nations, après de certaines périodes de torpeur, des réveils soudains, en apparence inexplicables, mais qui pour l'observateur attentif ont leur raison d'être dans la durée même de la compression qui les a précédés.

Il y a, après des saisons froides, tristes, pluvieuses, de subits retours de beau temps, des coups de soleil qui mûrissent en un jour les moissons attardées.

Eh bien ! il y a de ces révolutions, il y a de ces coups de soleil dans la vie des individus. L'heure qui venait de sonner pour Laure et pour moi était une de ces heures qu'il faut compter pour des années.

L'amour est un soleil dans son genre ; il lui avait suffi d'une matinée pour mûrir les deux enfants que nous étions, pour faire de Laure une femme, de moi un homme.

Laure m'avait laissé tomber à ses genoux, je tenais ses deux petites mains dans les miennes. C'était à son tour de parler.

— Mais, me dit-elle, après un silence dont la suprême émotion fut un délice pour nos âmes, qui est-ce qui vous avait donc dit, mon ami, que vous étiez si laid ?

Ce retour était bien d'une femme qui n'entend pas que l'homme qu'elle aime puisse être, puisse avoir été contesté une minute.

Elle n'attendit pas ma réponse, et complétant immédiatement sa pensée :

— Quelle idée croyez-vous donc qu'une femme se fasse de la beauté ? Est-ce parce que vous n'êtes pas un petit jeune homme, trop bien coiffé et trop bien ganté, que vous vous déplaisiez à vous-même et que vous aviez peur de déplaire aux autres ? Détrompez-vous, les petits messieurs ne sont des hommes que pour les sots et les enfants.

« J'ai été une de ces sottes ; j'ai été un de ces enfants. Il y a six ans que je ne le suis plus.

» Vous voulez, je le vois, savoir l'âge que j'ai. J'ai vingt-deux ans. Ecoutez-moi.

» Il venait, quand j'avais quinze ans, dans la maison de mon père un de ces jeunes gens, un de ces jeunes beaux, qui était précisément ce que je vois bien que vous avez regretté de ne pas être. Il était très brillant, il était élégant, il était mince, il était frêle, presque débile. Il était blond, il avait des yeux rares à Rome, des yeux bleus, des yeux allemands. Il était de petite taille et extrêmement joli.

» Je ne savais pas alors que le joli est presque toujours le contraire du beau. Je le trouvais charmant. Ce que Marquis est en chien, ce que Marquis serait à côté d'un Terre-Neuve, le prince X... l'était à côté des hommes qui sont de vrais hommes. Marquis est un petit chien d'appartement, le prince était comme Marquis. Il ne me faisait pas peur du tout, il me plaisait comme m'eût plu un joujou. J'étais dans ce temps-là une petite fille très gâtée ; j'avais été mal ou plutôt je n'avais pas été élevée. Quand ma mère avait disparu de ma vie, je n'avais que trois ans, et mon père qui menait une existence très distraite, m'avait laissée toujours aux mains de gouvernantes mal choisies. Je venais d'aimer les poupées. J'aimai ce petit monsieur pour les aimer encore. Mon père qui ne pensait qu'à redevenir garçon, mon père que cela gênait d'être père d'une fille presque en âge de se marier, me disait toute la journée : « Marie-toi bien vite, tu as quinze ans, il n'est que temps. » Je fis ce qu'il désirait, je me mariai vite, trop vite, hélas ! On se marie jeune en Italie. J'étais ravie, le jour où se fit ce mariage, d'être en toilette de mariée et d'être la princesse d'un petit prince qui avait les mains aussi menues et aussi blanches que celles que vous tenez, qui était plus coquet que moi, qui passait plus de temps à sa toilette, dont mes amies disaient que c'était le Prince Charmant des contes des Fées, et qui — ceci était le côté du sentiment — devait n'avoir que pour moi ces regards de pervenche, ces regards bleus qui ne courent pas les champs dans les campagnes romaines.

» Au bout de neuf jours, pas un de plus, je découvris que mon Prince Charmant était un sot qui n'aimerait jamais que lui-même ; que son cœur avait cent ans ; que son âme était gâtée, pis que gâtée, pourrie ; que, chose terrible, c'était, en un mot, un assez joli objet qui renfermait de très-vilaines choses, mais pas quelqu'un.

» Au bout d'un mois j'avançai dans les découvertes, j'appris que c'était un joueur effréné, un de ces joueurs avec qui tout le monde ne joue pas, qu'il était perdu de dettes, qu'il m'avait épousée pour ma dot dont il avait un pressant besoin, qu'il était de plus un débauché de la pire espèce.

» Devant ces révélations, la petite fille sentit bien qu'il y avait lieu de devenir une femme. Elle prit sa pauvre tête dans ses mains, pour la forcer à penser, à réfléchir, à vieillir. Elle y parvint ; la première idée qu'elle eut, ce fut qu'il fallait tâcher d'être forte, d'être sage, d'être bonne et honnête pour deux, et enfin de ramener son mari.

» Étant donné ce qu'était le prince, c'était encore là une idée d'enfant ; elle l'essaya.

» Une explication était nécessaire. Voici quel fut le dernier mot de cette explication, le dernier mot de mon mari à la brave petite femme qui voulait son bien :

» — En fait de femmes, il n'y a que les danseuses, me dit-il ; connaissez-vous Carmen ? allez la voir, ma chère ! Voilà une femme !

» Quoi ! lui dis-je, Carmen, cette créature qui a traîné partout, cette Carmen qui est laide, qui n'est plus jeune, qui a été chassée de Naples, qui n'est soufferte ici que parce qu'elle sert la police !.... »

XIV

Ici la petite princesse s'arrêta, et je crois en vérité qu'elle s'arrêta pour grandir. J'eus en une seconde devant les yeux une autre femme, imposante, fière, la patricienne de l'ancienne Rome. Ses yeux se fixèrent sur moi avec une fermeté singulière tout le sang, toute la passion de son pays se concentra dans son regard. Ses lèvres frémissantes semblaient se refuser à se ouvrir, et ce ne fut qu'après un visible effort, qu'après un combat qui dura quelques secondes, qu'elle put continuer.

— Vous allez savoir, me dit-elle, ce que personne n'a jamais su, ce que j'ai caché même à mon père, quand j'ai dû quitter mon pays; ce qu'après vous, moi vivante, personne ne saura, ce qu'il faut pourtant que vous sachiez, parce que j'entends qu'il soit clair pour vous que la femme qui a permis que vous prissiez la place où vous êtes en ce moment a le droit de vous y laisser.

Elle s'interrompit de nouveau un instant. Une de ses mains se dégagea des miennes qui seules avaient pu lui répondre, et, par un mouvement rapide, se plaça sur mes yeux.

— Ne me regardez pas, dit-elle, je ne veux pas être vue, même de vous, pendant cet aveu.

Et d'une voix dont les notes basses sont encore dans mon oreille :

— Savez-vous quelle fut la réponse du prince X... à sa femme, à la petite-fille des vieux ducs de S..., son égale? Il lui donna un soufflet.

« Oui, un soufflet! Et après le soufflet, comme mes yeux lui disaient qu'il était un lâche, il s'empara d'un couteau, et s'élançant sur moi comme un chat-tigre, il me l'enfonça dans la poitrine.

» Le coup de couteau, je l'aurais pardonné, s'il eût dû me tuer surtout; mais le soufflet, mais cet indigne outrage au visage d'une femme, je ne pouvais le pardonner! »

Vous dire ce qui se passa en moi pendant cette partie du récit de la princesse, ne serait pas aisé; je n'étais plus à Paris. J'étais à Rome, à Naples, dans le pays des poignards, des mouvements abrupts, des passions que rien n'arrête. J'aurais voulu massacrer l'infâme petit prince, venger celle que j'adorais, tuer quelqu'un ou casser quelque chose. Je m'étais levé et marchais dans la chambre comme un lion dans sa cage.

— Qu'est-ce qu'il est devenu, votre mari? m'écriai-je; où est-il? où faut-il aller pour le rencontrer?

— Il est mort, me dit Laure redevenue subitement calme et sereine. Calmez-vous, mon ami. Si ce cinquième acte du mélodrame ne s'était pas joué dans la salle à manger du palais X... il y a six ans, vous ne seriez pas ici, mon chevalier, et je ne serais pas heureuse.

« Mais laissez-moi continuer. Après mon assassinat, le prince, qui n'était pas brave, perdit la tête. Il se sauva et me laissa seule, évanouie et perdant beaucoup de mon sang. Ce fut un domestique qui me releva. Les choses se passèrent comme elles devaient se passer. On envoya chercher un médecin, on envoya chercher mon père. Tout le monde vint. Au bout de deux mois, il n'y paraissait plus, — plus guère, reprit la jeune femme en souriant — le petit couteau qu'avait pris le prince était pointu et pas trop large; il avait pénétré tout au haut de la poitrine, à une place où tout le monde peut voir ses traces, et juger qu'il n'a pas gâté grand'chose.

» Quand j'étais revenue à moi, après les premiers pansements, on m'avait interrogé. « Si je raconte la vérité, qu'arrivera-t-il? m'étais-je dit; ce sera beaucoup de bruit, un grand scannale. Je serai obligée de garder un beau nom avili, si, comme cela est probable, la police aime mieux laisser fuir le rejeton d'une famille illustre, coupable d'assassinat, que de le prendre. Un procès s'en suivra, néanmoins, ne fût-ce que pour la forme. Il y aura des plaidoyers; je serai dans les journaux Je ne veux rien de tout cela. En essayant de se défaire de moi, qu'est-ce que le prince a voulu? venger seulement cette Carmen? ce n'est pas probable. Carmen n'a été qu'un prétexte pour l'explosion d'une pensée plus noire. Ce que mon misérable mari a cherché dans ma mort, c'est la liberté; c'est ma fortune qui lui est assurée par mon contrat, s'il me survit; c'est un gros héritage. Qu'à cela ne tienne : je puis lui donner tout cela sans bruit pour moi, sans péril pour lui. Devant la révélation que je pourrais faire, le prince n'est pas en situation de me refuser la séparation que je vais lui proposer. S'il accepte, eh bien! on nous séparera. J'irai en France, je ne verrai plus l'Italie. J'ai à Paris une vieille tante qu'on dit bonne, je vivrai près d'elle. Ce ne sera pas le bonheur, ce sera le repos.

» Le prince s'était enfui en Allemagne. On sut où il était. Tout s'arrangea comme je l'avais désiré. On raconta que j'avais voulu me tuer; on affirma que c'était par jalousie. Les actions de Mlle Carmen en montèrent d'autant; celles de mon mari aussi, je suppose. Qu'est-ce que tout cela pouvait me faire? J'avais évité le bruit, c'était le principal.

» Depuis lors, le prince X... a subi la loi commune. Dieu ait son âme!

» Et maintenant, ajouta la petite princesse, comprenez-vous que je n'adore pas les petits jeunes gens, et que j'aie le mauvais goût, par antithèse peut-être, de préférer un homme dont le métier ne sera jamais d'être un beau fils, qui est trop fort pour être lâche, qui m'a aimée sans le dire aussi longtemps qu'il l'a pu, qui n'a jamais aimé que moi, qui est évidemment très bon et très sincère, — ce qui ne fait à personne une vilaine figure, — qui a rendu un service signalé, un service de cœur à une de mes manies, le comprenez-vous, monsieur l'homme très-laid? Très-laid, reprit-elle encore avec une plaisante insistance; mais par où l'êtes-vous donc, laid? »

De mes deux doigts, je lui montrai mes deux grandes oreilles, dont je confesse que j'ai toujours été plus embarrassé que du reste de ma personne.

— C'est vrai, me dit-elle en riant comme une folle, elles sont superbes!...

Et grossissant sa voix comme pour parodier le loup du petit chaperon :

— Mais c'est pour mieux m'écouter que vous les avez, mon enfant!

XV

Vous croyez peut-être que j'avais l'esprit d'être complétement heureux, que j'étais aux anges, comme on dit, devant l'être charmant qui me débitait toutes ces bonnes petites choses? eh bien, non! Il y avait je ne sais quoi d'inexpliqué encore et d'inexplicable dans l'inattendu même de ce bonheur qui me tombait du ciel comme une étoile, et ce je ne sais quoi jetait son ombre sur ma félicité.

« Car, enfin, me disais-je, la délicieuse créature que voici, ce rêve que tu viens de toucher, qui te parle, cet ange qui te donne sa main, cette perfection, tu n'as rien fait, rien, pour la mériter; par quel sortilége son cœur s'est-il trouvé si près du tien, tout d'un coup? Il ne t'attendait pas. Elle ne t'avait jamais vu; qui donc l'avait préparé? Cette invitation à ses soirées, qu'est-ce qui te l'avait value? »

Hélas! où est l'homme heureux qui, à force de tourner et retourner son bonheur, n'a pas essayé de le gâter? Si Laure n'avait pas valu cent fois mieux que moi, j'y serais parvenu.

Une fois en train, je suis pour les coups de tête: j'allai droit au but, et je dis à la princesse mon scrupule.

— Et d'abord, me dit Laure, autant que je puis m'y connaître, il n'y a pas de raison à donner de l'amour, l'amour ne

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

s'explique pas. Mais après, vous vous trompez, mon grand monsieur, si vous croyez que je ne vous ai jamais vu. Votre grand corps n'est pas si facile à cacher. Est-ce que les femmes n'ont pas des yeux tout autour de la tête ! Je vous ai vu, mon ami, quand je ne vous regardais pas, et je me suis dit plus d'une fois, en apercevant vos persiennes fermées : « Voilà un grand garçon bien discret, bien rangé, bien studieux ; c'est un bon voisin que j'ai là, pas curieux, bien commode et qui n'est guère gênant. » Vous savez de quoi je me suis trompée, dans ces diverses appréciations.

— Vous m'aviez vu, vous m'aviez vu, dis-je en hochant la tête. La belle raison pour m'aimer ! C'en était bien plutôt une pour ne jamais penser à moi...

La petite princesse frappa du pied avec impatience.

— Ah ! il faut tout vous dire, s'écria-t-elle. Eh bien ! soit. Je voulais vous épargner, mais j'irai jusqu'au bout. Voudriez-vous me faire savoir, mon voisin, qui est-ce qui s'est fait héroïquement roussir les cheveux pour sauver la petite fille de la pauvre vieille mercière du coin, quand le feu s'est mis dans sa petite boutique, et pourquoi vous êtes de si près tondu depuis le jour où toute la rue a été mise en émoi par ce grand événement ?

Je devins cramoisi.

— Un pompier aurait tout sauvé, lui dis-je en essayant de plaisanter, même la boutique, et je l'ai laissée brûler.

— Bien, me dit la princesse ; mais avec quoi, s'il vous plaît, le petit maga-in a-t-il été remis sur le pied brillant où il est ? Qui est-ce qui, de plus, paye la moitié de la pension de la petite Marie ? Qui est-ce qui...

J'avais mis ma grande main sur la jolie bouche de Laure pour la faire taire, mais se dégageant lestement :

— Monsieur mon associé, me dit-elle, prenez garde, j'en sais d'autres.

— Quoi ! lui dis-je, c'est vous, vous qui avez soigné cette pauvre femme après la belle peur qu'elle a eue, vous qui vous étiez cachée dans son taudis, quand je suis retourné le lendemain pour essayer de réparer la maladresse que j'avais faite en le laissant dévorer par le feu ? C'est vous qui avez fait si belle et si heureuse la petite Marie et qui payez l'autre moitié ...

— C'est moi, monsieur, me dit-elle en riant, et vous êtes mon compère et vous êtes mon complice depuis pas mal de temps, vous voyez !

Je devais faire une drôle de figure en écoutant les révélations de la bonne petite princesse. Cependant au fond j'étais content. Je ne suis pas pour les effets sans cause, et, si petite que fût la cause à côté de l'effet, qui était démesuré, je m'applaudissais d'avoir amené cette explication, quand, pour mes péchés, Laure reprit la parole :

— Mais ce n'est pas tout, dit-elle en me mettant son bon petit doigt sur le bout du nez, j'ai mieux fait que vous voir, mon ami, j'ai mieux fait que de pénétrer dans le secret de vos vertus, et au moment où vous m'avez interrompue, j'allais vous dire que je connais en outre vos talents, que je vous ai entendu souvent, et qu'en musicienne passionnée que je suis, je m'étais dit bien des fois, avant de me décider à vous écrire : « Tiens, voilà tout près d'ici une voix superbe qui peut être utilisée dans mes petits concerts et qui s'ignore ; si je l'amenais devant ce piano, je viendrais bien à bout de lui faire chanter autre chose que son éternel *beau navire*.... »

— Eh bien ! dit-elle, qu'est-ce qui vous prend ? souffrez-vous ? pourquoi êtes-vous si pâle ?

J'étais plus que pâle, j'étais couverte d'une sueur froide.

— Ah ! je le savais bien, m'écriai-je, que le ciel n'était pas fait pour moi, et que plutôt que d'avoir à en descendre, il valait mieux n'y jamais monter... Laure ! Laure ! ce n'est pas moi que vous aimiez ; celui que vous aviez entendu, ce n'est pas moi. Est-ce que j'ai jamais chanté *Mon beau navire ?* mais je l'ai en horreur *votre beau navire*... Celui qui l'a chanté et rechanté, qui en a empoisonné la maison comme un orgue de barbarie, c'est un petit bonhomme qui se destine au théâtre.

Et prenant mon chapeau :

— Tenez, il ne faut pas de tricherie en amour. Je vais vous l'aller chercher, ce chanteur ; il faut que vous le voyiez.

— Taisez-vous, dit Laure, un moment interdite, et ne me blessez pas ; vous êtes fou, archi-fou, mon ami.

Et après un mouvement d'indécision où un peu de colère le disputait à un invincible mouvement de gaieté, elle se mit à rire d'un de ces bons rires de jeunesse qui bravent tout, rire si franc, si bruyant, si joyeux, si sincère, que j'en fus tout reconforté.

Quand elle se fut un peu calmée, et dans les entr'actes de ce rire qui eut plusieurs reprises dont j'étais le bénéficiaire :

— Ah ! vous ne chantez pas, monsieur, me dit-elle en me menaçant, ah ! vous m'avez abusée ! Ce n'était qu'une sérénade que vous me donniez, et vous n'étiez pas le violon ! Vous me le payerez, et le jour où le petit monsieur qui se destine au théâtre chantera pour de l'argent, pour vous punir, vous me conduirez l'applaudir.

Je me jetai à ses genoux :

— Oh ! non, lui dis-je, non, ne le voyez jamais, ne l'entendez jamais, j'en ferais une maladie.

— Est-ce qu'il serait dangereux ? dit-elle, en me riant au nez.

— Je le crois bien, c'est un petit être très-frisé, comme Marquis.

— Ingrat ! s'écria-t-elle. Est-ce que je ne l'ai pas oublié pour vous, le pauvre Marquis ?

Le fait est qu'il était joliment enfoncé, Marquis ! Il y avait dix minutes qu'il grattait et grognait à la porte, et sa maîtresse ne l'entendait seulement pas.

Comme s'il eût compris qu'il était enfin question de lui, il se décida à aboyer.

— Pour votre pénitence, dit la petite princesse, allez lui ouvrir, à votre rival !

Et j'y allai. Marquis était remis à neuf. Il entra, pourtant, d'un air fort contrit.

— Embrassez-le bien vite, dit Laure.

Je l'embrassai.

— Encore, fit-elle.

Je recommençai.

— Marquis a le caractère bien fait, dit Laure, il est consolé.

— Je le suis aussi, lui répondis-je.

.....

Et voilà comment le futur capitaine Max Rigault devint l'époux de la jolie veuve du prince X...

P.-J. STAHL.

LE BAL

(FRAGMENT)

... La maman se met au piano ; les stores de toile sont baissés, mais par les fenêtres ouvertes arrive le murmure discret de la campagne aux heures de midi ; le grand salon est frais et tranquille, toute la maison est calme. Les premières notes, frappées bas et d'une main encore paresseuse, résonnent et vibrent avec une sorte de tendresse à travers la vaste pièce ; les enfants qui étaient accroupis dans une embrasure ont remué, les deux petites têtes se sont redressées, et un regard curieux et content à la fois va chercher celle qui joue.

François a mis un doigt sur ses lèvres et s'est levé sans

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

bruit ; Mimi continue à bercer sa poupée et se parle à mi-voix, tout en la déchaussant.

François avance ; il tient en main un petit éventail de papier et l'agite d'un air recueilli. Il écoute ; la mélodie tendre et grave s'élève et s'accentue. L'enfant marche toujours, puis, avec mille soins, se roule un pouff près, bien près du piano. Il s'assied. La mère l'a entendu venir, elle détourne la tête et échange un sourire avec le cher petit homme ; il a compris, il peut rester. Son beau regard limpide, trésor des âmes parfaitement pures, monte et descend, descend et monte des mains qui frappent le clavier, au visage maternel. L'éventail de papier persiste à vouloir battre la mesure ; la bouche s'entr'ouvre, toute la vie débordante de ce corps sain et jeune s'apaise, se laisse bercer et savoure la douceur de l'harmonie qui le tient charmé. On joue bien quand on se sent ainsi écoutée.

A l'autre bout de la pièce, Mimi a remué à son tour. Sa tête blonde, toute hérissée de boucles légères comme d'une auréole d'or, se penche et s'agite ; puis elle se dresse, le rire sur la bouche épanouie, les pieds impatients, et tout tranquillement, sur la tendre mélopée, elle se met à tourner, faisant sauter sa fille à elle. Elle va décrivant des cercles autour des chaises, tantôt élevant les bras, tantôt se cambrant et répétant à elle toute seule : « Je danse... Viens danser, mon François ! » François fait un signe négatif des plus accentués, mais déjà la fillette ne le regarde plus ; elle est occupée à fouetter sa poupée qui s'est cogné sa pauvre tête de cire, en l'endommageant fortement.

La maman entend le bruit sonore des *claques* lancées par la petite main ferme de la fillette. Elle se retourne d'un seul trait, riant et demandant ce qui arrive. Alors le charme est rompu ; le doux Mendelssohn s'envole par la fenêtre.

François, d'un bond, est descendu de son tabouret, et s'accoudant sur les genoux de sa mère :

— Ça ne fatigue pas les doigts, maman ?

Et comme pour s'essayer, il tapote de ses petits doigts ronds et courts, plaquant des accords formidables de ses vigoureux poings.

Voilà la musique qui enchante Mimi : elle bondit, elle saute, elle crie, elle parcourt la pièce ; puis, haletante, rouge, elle s'en vient rouler comme une boule dans les bras qui s'ouvrent pour la recevoir.

Soudain, François a une inspiration ; il quitte le piano, se tient droit, et d'une voix calme :

— Dansez avec nous, maman ; dites oui, maman, ma petite maman chérie !

Et on la caline, et les baisers humides courent sur sa joue, sur ses yeux, sur son front, et les mains impatientes tirent sans miséricorde la jupe et les manches, s'y cramponnant de toute l'ardeur de leur désir.

— Mais il fait trop chaud !

— Je vous éventerai après, maman.

Et François frappe l'air triomphalement de son *bel éventail* ; elle cède, on l'entraîne.

— Un quadrille !

La mère chantonne, la fillette s'empare de sa main, François est vis à vis ; on part, on traverse, « chaîne des dames ! » et les rires purs et vibrants sont toute la réponse. Mimi tient sa robe et saute, saute si haut qu'elle en tombe. François fait des *cavaliers seuls* moitié hardi, moitié timide, toujours cherchant des yeux ceux qui sont le miroir des siens, et quand il est arrivé, d'un geste joyeux et délibéré saisit les mains pour la ronde. Quel bal a jamais été si gai que celui-là ?

A la fin, la mère toute lasse s'assied à terre, essoufflée, n'en pouvant plus. François l'évente, l'évente ; elle ferme les yeux. Vite, on la réveille, en l'étouffant de caresses.

La porte s'ouvre, c'est le papa.

— Qu'est-ce donc qu'on fait ici ?

Et François, de sa bonne voix tout enrouée de fatigue :

— C'est maman qui donne un bal, petit père.

B...

(*La Vie parisienne*).

UNE HÉRITIÈRE, S'IL VOUS PLAIT ?

(Nouvelle)

— *Suite.* —

Ici, mons Onésime releva la tête et, pour la seconde fois, — car déjà il avait exprimé le désir d'être présenté à Noémi, — demanda s'il aurait bientôt l'heur de contempler les traits de Mlle Marteau.

— Oui, répondit Marteau ; je vous l'ai dit, elle est sortie... mais ne tardera pas... vous la verrez... Dame, ajouta-t-il, vous êtes venu si tard !

Onésime replongea la tête dans son assiette et se remit à attaquer avec fureur les reliefs qu'on lui avait servis, pendant que les conversations particulières suivaient leur cours.

— C'est comme je vous le dis, fit en terminant Marteau au notaire, et aujourd'hui, 14 juin, je signe le contrat de ma fille.

« Bon ! se dit Onésime, c'est un grincheux, mais il fait crânement les choses. »

Les derniers mots de Marteau l'ayant enhardi, Onésime, suffisamment lesté d'ailleurs, articula que, du moment que le notaire était là et que le contrat allait être rédigé, tout était pour le mieux. Que désirait-il le plus au monde ? Que la noce eût lieu le plus tôt possible. Mais, avant tout, il était impatient de voir celle à qui il devait unir sa destinée,

Cette fois, Marteau se leva et se dirigea, suivi d'Onésime, vers une fenêtre qu'il ouvrit. « Voilà ma fille ! » dit Marteau. Onésime plongea du regard dans le jardin, au fond duquel se dressait une tonnelle en chèvre-feuille. Il vit, assise sur un banc, une fille remarquablement grosse et grande, mais qui, en somme, lui parut assez bien de figure. Cela ne répondait pas précisément à son idéal ; il se figurait que, par opposition à ses père et mère, Mlle Marteau devait être frêle, mince, délicate. Il comprit qu'une fille de cette corpulence devait être agréée de son père et de sa tante. C'était une raison pour qu'elle lui plût à lui-même. D'ailleurs, à la longue on se fait à tout, se dit-il. Et puis il était venu là pour jeter les bases solides d'un mariage. Il s'agissait de ne le point manquer.

Mais Noémi n'était pas seule sur le banc ; quelqu'un, auquel d'abord il n'avait pas pris garde, était à ses côtés, et ce quelqu'un, c'était Grégoire Trumeau !

Onésime se retint à l'espagnolette pour ne pas tomber.

V

Tout s'expliqua, hélas ! et Onésime qui, lui aussi, commençait à croire sinon à la fatalité, du moins à sa mauvaise étoile, n'eut bientôt plus de doute sur ce qui s'était passé.

Grégoire Trumeau, qui depuis quelque temps fréquentait la maison Marteau, avait été agréé, non pas parcequ'il était ancien soupirant, partant mieux connu, mais parce qu'il était arrivé bon premier au déjeuner du 14, devançant Maclou de cinq longueurs de quart-d'heure. Si ce dernier fût arrivé comme Grégoire juste à midi, la balance aurait pu pencher en sa faveur, il y aurait eu tout au moins hésitation ; et s'il fût arrivé dix minutes avant son rival, il l'aurait emporté. Etrange, dira-t-on ?

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sans doute ; nous ne prétendons pas dire que Marteau n'était pas un original de première force, mais il était ainsi. Il s'était dit : « Je signerai le contrat de ma fille tel jour, avec Pierre ou Jacques, peu importe, mais avec celui des jeunes gens invités à ma table qui montrera le plus d'empressement. » Or, à midi sonnant, Grégoire Trumeau prenait place devant son couvert à côté de Noémi, quand, on le sait, Onésime cheminait encore. C'était, il faut en convenir, pousser loin l'amour de la ponctualité.

Bien qu'Onésime ne connût pas les Marteau, ceux-ci connaissaient Onésime. On le leur avait fait voir, un jour qu'il passait revenant de Bolbec. Or, il n'était ni mieux, ni plus mal que Grégoire, ce qui veut dire qu'il était tout aussi bien ; ajoutons qu'il n'était ni plus jeune ni plus vieux, et que sa fortune, ou si l'on veut ses « espérances », étaient égales à celles de son rival. Il avait donc tout autant de chances de plaire à Noémi, principale intéressée dans l'affaire. Mais si Noémi ne comptait pas, non plus que Mme Marteau, la volonté ou plutôt l'entêtement de Balthazar faisait loi. On se courbait devant ses décisions. On n'avait pas souvenance qu'il fût jamais revenu sur une détermination prise.

S'il avait fait mander le notaire, c'est qu'il y avait contrat avec l'un ou avec l'autre; que ce fût Onésime, que ce fût Grégoire, peu importait au notaire, qui ne voyait, lui, qu'un acte à passer. Balthazar avait-il songé que le jour par lui fixé pour le contrat était un 14? non. Sa décision avait été soudaine, point préméditée. Cette date du 14 s'était fatalement imposée, et, comme on l'a vu, il n'en avait fait la remarque qu'après boire. De là sa conversation sur ce sujet avec le notaire.

Tout cela fut dit à Onésime avec un certain ménagement, et non pas avec la brusquerie de Marteau père. On daigna employer les circonlocutions. Mme Marteau y mit du sien, et en manière de consolation, indiqua même à Onésime un bon parti à Yvetot: Mlle Isménie Duroy. Un convive, un parent des Marteau, qui prêtait l'oreille à ce moment-là, ajouta que le parti était d'autant meilleur que le mari d'Isménie pourrait se vanter d'avoir épousé la fille *Duroy d'Yvetot*, ce qui fit rire l'assistance.

Onésime, lui, ne riait pas. Quoi! on le mandait tout exprès pour faire sa cour à Noémi, et on l'accueillait froidement, parce qu'il avait manqué d'une heure le quart-d'heure de grâce qu'on accorde généralement à un simple invité. On lui servait les miettes du festin comme à un autre Lazare! Et Noémi, cette fille monumentale, entrevue dans le jardin, restait, pendant qu'il était attablé, invisible pour lui comme un pur esprit, mais parfaitement visible et tangible pour un odieux rival à qui on l'avait fiancée *inter pocula* ! Et on ne craignait pas de couronner une telle réception par un cynique aveu, par une insultante ironie! C'en était trop. Il fut un instant sur le point d'éclater et de jeter à la face de la maisonnée tout ce qu'il avait sur le cœur. Mais il se retint, dans la crainte de faire du bruit et du scandale. Si tout d'abord il l'eût tenu à portée de sa main, il l'eut peut-être étranglé. Evidemment, il avait été joué par lui, se disait-il, et les « camarades » avec lesquels il avait tué le ver à Goderville avaient sans doute été postés là par l'infernal Trumeau, afin de lui faire manquer l'heure. Trumeau devait savoir à quoi s'en tenir sur le caractère de Marteau, quand coup sûr avait dû recevoir un coup de cet instrument.

Ces réflexions, il achevait de les faire en reprenant son bâton de cornouiller pour se remettre en route, et c'est sans mot dire, mais d'un air de profond dédain, qu'il sortit de la salle à manger, puis de la maison des Marteau.

Mais, avant de sortir, il cracha sur le seuil en manière de mépris.

Le soir même, le contrat de Noémi et de Grégoire fut passé.

Peu à peu, et tout en cheminant dans la direction d'Epreville, sa colère tomba et ses pensées perdirent de leur amertume. Qu'allaient dire sa tante et son père? Evidemment, son père, lui aussi, avait été trompé.

« Bah! se dit-il, après tout, c'est peut-être un bien qu'il en soit ainsi : si je dois me marier une bonne fois, j'ai toujours le temps d'épouser un monument. »

Adolphe CHEVASSUS.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE DES MAGASINS

La ceinture *Régente*, en dépit de ses nombreuses rivales, garde son rang de priorité.

Nulle mieux qu'elle, à vrai dire, ni même aussi bien, ne possède ce pouvoir suprême de transformer une taille de la façon la plus complète sans gêne aucune pour la personne qui a recours à elle. C'est là une qualité bien précieuse car rien n'est aussi nuisible à la santé que d'être gênée et serrée dans un corset : la figure s'empourpre, les veines se gonflent, les membres se raidissent et les maux d'estomac s'ensuivent !... Avec la ceinture *Régente*, on évite tous ces inconvénients; la taille se transforme peu à peu, doucement comprimée, elle acquiert une cambrure et une rondeur des plus charmantes, sans fatigues d'aucune sorte. Le corps est, pour ainsi dire, moulé, et comme le moule est gracieux... La conséquence, mesdames, est facile à tirer.

Pour les femmes élégantes, la moire et le satin font loi. Rien de plus coquet à voir que ces mignonnes ceintures *Régentes* en satin noir, à piqûres de soie rouge et peluche rouge, recouvertes de valenciennes sur tous les bords.

Les jupons et tournures de Mmes DE VERTUS sœurs (rue Auber, 12 sont aussi soignés que leurs corsets ; on trouve chez elles, en ce moment, de nouvelles éditions fort bien comprises, entrant à merveille dans les dernières combinaisons de la fashion.

SPÉCIALITÉS

Le *Rowland's Odonto*, ou perle dentifrice, est une préparation éminemment hygiénique, dont l'usage est recommandé à toutes les personnes qui tiennent à conserver leurs dents dans un état de santé et de beauté satisfaisant. Sa composition est exempte de toute matière acide, minérale, pouvant nuire, enfin d'une manière quelconque; il est, on en conviendra bien peu de dentifrices, même parmi les plus connus et les plus estimés, dont on en puisse dire autant.

En résumé, le *Rowland's Odonto* raffermit les gencives, polit les dents, tout en conservant l'émail, détruit le tartre, prévient la carie, et purifie l'haleine.

On peut se le procurer chez Mme Lamar (151, rue Saint-Denis) et chez tous les principaux pharmaciens et parfumeurs de France.

— Voulez-vous avoir un teint idéal, blanc et rose, avec le duvet enchanteur de l'extrême jeunesse? Servez-vous de la *crème Simon*, ce cold-cream fondant, onctueux et délicieusement parfumé qu'on trouve à la *Tour de Nesle* (boulevard des Italiens, 3). Vous en éprouverez les merveilleux effets, surtout si vous y joignez un nuage de *poudre Figaro*, autre préparation aussi exquise, de la même maison, complément indispensable de la crème Simon.

Grâce à l'emploi de ces deux cosmétiques, rougeurs, boutons, plaques de grossesse, traces de larmes ou de fatigue quelconque, tout cela disparaît comme par enchantement; la peau, rafraîchie et tonifiée, reprend un calme parfait et présente l'apparence d'une carnation fraîche et ferme. Ces deux excellents produits, si recommandables par leurs qualités vraiment hygiéniques, sont fort appréciés des jolies mondaines, que l'habitude des veilles prolongées dans les soirées, au théâtre, à l'éclat des lustres et des flambeaux, pâlit, flétrit et vieillit plus qu'elles ne le voudraient! La crème *Simon* et la poudre *Figaro* sont là heureusement pour réparer tous ces outrages à la beauté.

Le dépôt central est rue Beautreillis, 23, chez M. GÉRIN.

M. D'A.

L. ROUVENAT (✲) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Quand on revient de la campagne, mille préoccupations vous assiégent. C'est d'abord l'installation générale de la maison, qui tous les ans, à pareille époque, remet en question les nouvelles exigences du confort. Et puis, c'est la nécessité dans laquelle on se trouve de se mettre au courant du mouvement de la mode, opération que précède une minutieuse visite pratiquée dans la garde-robe des différents membres de la famille. La femme, — car c'est elle surtout que ce soin regarde, — se livre alors à toutes les combinaisons imaginables pour tirer du *passé* un *présent* acceptable! Mais la besogne n'est pas toujours aisée. Le moyen, en effet, de transformer un costume à falbalas et retroussis déjà vieux d'une année, — si beau qu'il ait été d'ailleurs, — en une de ces robes à la Bulgare, tant prisées aujourd'hui, dont le pli Watteau s'étale si simplement? Le moyen de métamorphoser en un instant par la toilette, comme ils viennent de l'être par le temps, la fillette en grande demoiselle, le petit garçon en jeune monsieur?...

Toute femme, quelles que soient sa position de fortune et sa réputation d'élégance, si elle est sérieuse, subit ces préoccupations. — L'élégance n'est pas autre chose, du reste, que le choix raisonné des expressions du langage, des objets dont chacun s'entoure, des vêtements et des couleurs que nous adoptons pour notre habillement, — et j'ajouterai l'habitude surtout de vivre ainsi.

P. N° 232. — Coiffure de soirée.

Modèle de M. H. de Bysterweld (rue du Faubourg-Saint-Honoré, 5).

Cela dit, nous allons, si vous le voulez bien, passer en revue les différentes façons d'utiliser les splendeurs passées.

La cuirasse et le tablier sont tout d'abord appelés à rendre de véritables services, ces deux parties du costume pouvant être en velours ou en toute autre étoffe que le fond de la toilette auquel, nécessairement, les manches doivent se rapporter.

Les rayures ajoutées, et faites avec des galons ou des bandes de velours, suffiront à rajeunir complétement une robe de soie; il serait alors conforme à la mode d'en faire la partie supérieure de la toilette, c'est-à-dire le corsage et le tablier, pour les porter avec un jupon de velours. Cela constituerait un ensemble fort coquet, et en définitive assez économique: car nous supposons que le jupon de velours se trouve, aujourd'hui, dans la garde-robe de toutes les femmes dont la mise est soignée.

Il est aussi un moyen de changer l'aspect d'une jolie robe de faille noire. Prenons pour point de départ un costume complet: corsage et double jupe ornés de volants et de plissés. Après avoir décousu et rafraîchi le tout, on forme d'abord le jupon par un devant tout coulissé, établi avec les garnitures et le petit jupon; puis on ajoute derrière deux largeurs de velours, qui constituent le fameux double pli à la Bulgare et la traîne de rigueur. — Pour rendre ce jupon plus élégant encore, on pourrait, sur le tablier, masquer les réparations du coulissé par de petites passementeries perlées, et ajouter ensuite une dentelle perlée pour encadrer le tout. — Quant au corsage, on le remplace par une cuirasse en velours, avec des manches en faille coulissées.

Pour une robe de velours, le changement à opérer n'est pas moins facile. Le matelassé fait fureur en ce moment, et rien ne s'allie mieux que ces deux étoffes dont on fait de ravissantes toilettes. Que l'on emploie le matelassé comme garnitures, par larges bandes rayant un jupon de velours, ou comme cuirasse et tablier, ou encore sous forme de pli à la Bulgare, l'effet obtenu est toujours fort élégant.

Les larges entre-deux perlés de pois, ayant de dix à douze centimètres, produisent un très brillant effet sur le velours; j'en ai vu qui encadraient le devant du jupon et le milieu du pli Watteau, tandis que des bandes plus étroites ornaient le corsage.

Ce mélange d'étoffes, matelassé de velours, velours et soie-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

se produit également dans les modes masculines. Ainsi, j'ai remarqué, dans les vitrines de certains chemisiers, des cravates-châles en matelassé et velours, d'autres en satin et velours ; j'ai vu aussi des gilets en matelassé et en velours frappé. — Les caprices de la mode s'étendent d'ailleurs, pour ces messieurs comme pour nous, jusqu'aux moindres détails, ce qu'on pourrait appeler les infiniment petits de la toilette. Ainsi, pas plus tard qu'hier, ces élégants portaient encore, comme canne favorite, un mignon rotin dont la tête, simplement tournée, était entourée d'un petit serpent en argent ciselé. Aujourd'hui, le vent du changement a soufflé et le mignon rotin a fait place à une légère canne en ébène, terminée par une main fermée sur un couteau d'argent !

—

A propos de fashion, voici bien autre chose ! C'est de l'écriture qu'il s'agit.

Il paraît que les pattes de mouches et l'anglaise allongée ne sont plus du tout dans le mouvement de la mode. Une femme qui se pique d'élégance aujourd'hui, doit avoir une écriture à la Sévigné,— c'est-à-dire très écolière, avec de hauts jambages. — On ne dit pas si le style doit suivre l'écriture. En revanche, il n'est pas jusqu'au papier à lettre qui n'ait dû subir d'importantes modifications. Ainsi, c'est sur des feuillets d'album que l'on fait maintenant sa correspondance. Le nouveau papier rattrappe en largeur ce qu'il perd en hauteur ; quant aux chiffres armoriés, aux emblèmes de toutes sortes, ils sont entrecroisés et tellement allongés qu'ils embrassent toute la hauteur du papier !...

—

Mais revenons à nos modes féminines dans le domaine desquelles j'ai deux jolies toilettes à noter.

L'une est une robe en faille gris foncé, garnie en gris clair. Jupon à traîne, avec grand volant monté à plis doubles, garni en haut et en bas de doublés plissés. Tablier assez long, terminé de même. Corsage orné de biais gris perle, rayant le milieu du dos et des devants. Revers disposés sur les côtés de la jupe où il remontent en formant un coquillé jusque sous la basque du corsage. Dans le milieu de la jupe, par derrière, le pli Watteau est traversé par des guirlandes de fuchsias, brodés et découpés en faille assortie, et qui relient d'un côté à l'autre les deux revers.

La seconde toilette est en faille noire. Jupon à traîne, avec pli Watteau derrière, garni à quinze centimètres du bas des devants d'une large bande en cachemire bleu ciel, coulissé par cinq rangs assez serrés et dont les deux extrémités sont ruchées. Le tablier, en faille noire, est orné de trois rangs de franges grelots en laine bleu ciel, qui le coupent en trois parties égales ; les côtés sont drapés et réunis sous le pli double de la jupe. Corsage en faille noire, genre cuirasse, lacé derrière par un lacet bleu ; gilet bleu ciel, devant encadré d'une coulisse en pareil faisant le tour du cou et des devants. Manches de soie à double cornet, avec draperie en cachemire bleu remplissant le milieu.

Rien de plus en faveur en ce moment que cet alliage de cachemire et de soie, patronné par les vraies grandes dames. La polonaise-blouse en cachemire blanc ou de nuance très claire est même reçue le soir. Il est vrai que ce cachemire équivaut réellement à de la soie ; on le brode, on le garnit de riches dentelles, et on finit par prouver... qu'il y a toujours moyen de faire de l'élégance quand même.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 232.

COIFFURES DE SOIRÉE. — L'exécution de cette charmante coiffure, due à M. de Bysterweld, est on ne peut plus simple et facile.

Les cheveux sont ondulés, relevés, puis attachés au-dessus de la tête, sans être tirés. Le devant est séparé par mèches tirées et ondulées *à l'eau*. Sur le dessus de la tête, une grosse torsade très bouffante ; beaucoup d'air. Les ondulations, qui ont été faites très larges, sont fixées par des épingles.

Cette gracieuse coiffure se termine derrière par une natte catogan, à la quelle se mêlent des coques de ruban en harmonie avec la toilette.

G. N° 453.

COSTUME DE VILLE, en drap côtelé noisette, avec bandes de la même étoffe en marron foncé. — Ce costume peut servir de robe d'intérieur et de costume de sortie. Comme robe de maison, on laisse tomber la jupe dans toute sa longueur et l'on a soin de tourner les deux pointes de la ceinture par derrière ; tandis qu'au costume de sortie, les pointes sont tournées devant, la jupe relevée par des pattes qui s'attachent en dessous du gros pli de derrière, et l'on ajoute une veste sans manches également en drap côtelé marron. — Une garniture de boutons de fantaisie est posée sur la bande de devant et celle de derrière. — Jupon en faille marron à larges plissés. — Chapeau en gros de Suez marron, avec mélange de coques de faille. Plumes noisette et marron posées sur le devant de la calotte. Dessous, garniture de feuillage bronzé avec coques de faille.

G. N° 455.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume en velours tramé vert bouteille et vigogne de teinte un peu plus claire. — Jupe à traîne peu sensible en velours, montée par un large pli Watteau uni, terminée devant par deux volants peu froncés, montés à tête, et qui se perdent près du pli Watteau. Tablier en vigogne, formant trois étages, avec une belle frange grillée en laines assorties, posée sur tous les bords. Les côtés du tablier se réunissent, au moyen d'agrafes ou de cordons, sous le pli Watteau. — Cuirasse demi-ajustée, en vigogne, entourée de franges pareilles aux précédentes, fermée devant par des motifs en passementerie. Col montant, en velours, avec un collier de franges. Pochette sur le côté garnie de même. Manches en velours, terminées par un volant et des franges en laine. — Lingerie plate. — Chapeau de feutre gros vert, garni de plumes de coq, de ruban assorti et d'une rose ouverte, placée sur le côté.

2. Ce costume est le même que le précédent, avec cette différence qu'il est en velours et faille noirs. Le corsage uni, est ajusté ; les devants se terminent en pointes arrondies, et le postillon derrière est fermé par un double pli en velours, faisant suite à celui de la jupe. — Une aumonière en velours, ornée de franges est posée sur côté du tablier.

Description de la planche coloriée n° 1172.

1. Jeune garçon de 12 ans. — Pantalon en drap noir. — Paletot avec collet en drap tourterelle. Ce vêtement, qui sert de pardessus, recouvre un veston et un gilet noirs. Sa forme est droite et rappelle le sac ; les manches sont larges. Un galon marron garnit tous les bords. — Chapeau en feutre noir.

2. Petite fille de six ans. — Costume en cachemire des Indes gris perle et taffetas ponceau. — Le jupon, court, est plissé devant, et cette partie est encadrée d'un revers en taffetas fixé par des boutons de nacre. Pouff formant seconde jupe derrière, avec franges en soie ponceau sur les bords. — Gilet Louis XV en taffetas, avec col en cachemire formant revers. — Veste « chasse Louis XV », en cachemire, à longues basques devant ; col rabattu et revers ornant le haut et le devant, qui est très ouvert afin de laisser le gilet à découvert ; manches bouffantes dans le haut et plissées dans le bas, avec un parement de taffetas. — Lingerie plissée. — Chapeau de feutre gris à bords renversés, garni d'une draperie ponceau et d'une plume grise. — Demi-bottes en chevreau gris à bouts vernis.

3. Fillette de 12 à 13 ans. — Costume en vigogne. — Le jupon est terminé par un plissé surmonté d'un velours brun. Tunique blouse, serrée à la taille par une ceinture en velours, garnie dans le haut du corsage par des bandes de velours formant demi-bretelles. Manches *Haydée*, garnies de velours ; franges et velours sur tous les bords inférieurs.

4. Jeune garçon de 7 à 9 ans. — Costume en drap scabieuse. — Pantalon fermé au genou par des boutons posés sur le côté. Gilet à châle garni de boutons noirs très petits. Veston entouré d'un col-châle en velours noir

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

doubles boutons pour le fermer au milieu seulement, le bas s'écartant sur le gilet. — Chemise d'homme.

5. Fillette de 10 ans. — Robe de chambre en cachemire bleu ciel, entourée sur tous les bords, dans le haut, devant, dans le bas et aux manches, de matelassé en soie blanche. — Cette robe de chambre, de forme princesse devant, est montée par un double pli creux au milieu derrière. — Pantoufles Louis XVI en soie bleue assortie.

CHRONIQUE MONDAINE

Tout le monde sait avec quelle inépuisable charité Mme la duchesse de Fitz-James poursuit son œuvre des pauvres malades sans asile. Les hôpitaux n'admettent point les infirmes, les hospices des vieillards ne veulent recevoir que des incurables. C'est à venir en aide aux pauvres déclassés de la souffrance, à faire qu'ils soient visités, pourvus et soignés chez eux, que s'emploie la fondation de Mme de Fitz-James.

Le 20 octobre, une grande matinée dramatique et musicale a été donnée, au profit de l'œuvre, au château de Louveciennes. La composition du programme, le nom des gens du monde et des artistes (Mme Viardot en tête), qui se sont empressés d'y vouloir figurer, l'intérêt qui s'attache aux illustres patronesses, tout portait d'avance à croire que cette fête de la bienfaisance serait des plus brillantes et des plus productives pour les misères qu'il s'agit de soulager. Cette attente n'a point été trompée, et Mme la vicomtesse de Janzé, qui avait bien voulu prêter le pavillon de Louveciennes pour lui servir de théâtre, a pu se féliciter d'avoir ainsi contribué au succès de la bonne œuvre entreprise.

Louveciennes, acheté par la comtesse du Barry, mais bâti par Mansard, est un élégant pavillon de style néo-grec, s'élevant en vue des plus larges horizons. Enrichi naguère par les peintures de Wateau, les marbres d'Allegrain, le buste de Pajou, il abrite maintenant encore ce merveilleux portrait de Mme du Barry, peint par Drouais, dont Gozlan a dit qu'il rappelle « un oiseau rare et une fleur charmante, un cygne et un lys, » ajoutant que « tout en lui est fier, distingué et tendre. »

Peu d'heures après qu'on a eu fini de chanter à Louveciennes pour les pauvres malades, on chantait pour les privilégiés au château de Quincy, chez la marquise d'Aoust. Dans ce domaine d'art, d'élégance et d'esprit, il y a eu opéra et comédie. C'est le maître de céans qui s'était chargé de la partition et l'on sait, par l'audition de l'*Amour voleur*, comment il s'en acquitte. Pour la partie purement de comédie, l'*Homme à la clef* figurait au programme.

Les interprètes étaient la marquise d'Aoust, sa sœur et quelques-uns des hôtes du château de Quincy, — tous artistes éprouvés au feu de la rampe et connaissant les planches, mérite rare parmi les mondains.

Les gens du monde, en effet, sont pour la plupart, ainsi que l'a fait remarquer dans le *Sport* notre confrère Bachaumont, d'une inaptitude remarquable en matière de théâtre : dès qu'ils sont devant un paravant, ils perdent cette aisance, cette grâce et cet art de l'intonation qui, l'instant d'auparavant dans l'atmosphère libre de leur salon, vous les faisaient trouver des comédiens sans pareils. Joués par des comtes et des marquises ayant parchemins, les proverbes de Musset ou de M. Octave Feuillet semblent perdre leur faveur et, chose plus curieuse, leur vérité. Les descendants des croisés ne savent être gentilshommes qu'à la ville ; à la scène, ils sont embarrassés et gauches. A la princesse de Beauvau et cinq ou six autres individualités mondaines, la généralité des comédiens de salon reste au-dessous de la plus humble troupe de province comme diction et aisance, — à la scène s'entend, car comme costume et sentiment de la tenue, c'est hors pair. La voix est ce qui manque le plus aux mondains qui s'essaient dans la comédie et ils ont assez volontiers l'air de parler à travers des mirlitons.

Le prince de Ligne, cet homme de tant d'esprit, — Mme de Staël cette femme de génie, — étaient des comédiens détestables et d'un grotesque achevé. L'impératrice Eugénie voulut une fois tenter de jouer la comédie à l'exemple de la reine Marie-Antoinette. M. Octave Feuillet écrivit un proverbe spécialement pour elle : *Le Portrait de la marquise*.

— Jamais je ne recommencerai, dit-elle après la représentation ; l'on se sent trop peu soi en pareil cas.

Il faut bien reconnaître que tous les comédiens du monde n'on pas autant de retenue. De là vient qu'Augustine Brohan, malgré tout l'ascendant que lui donne son incomparable talent, décline le plus qu'elle peut les demandes de conseil dont elle est assaillie par les comédiens de salon :

— Ils sont tout à fait charmants, dit-elle ; seulement, chez eux c'est le lièvre qui apprend au chef la façon de le mettre en civet ; à quoi bon alors la *cuisinière bourgeoise?*

Aussi la comédie de société, dans les conditions sûres d'un agréable résultat, n'est-elle acceptable qu'à de très rares foyers : le château de Quincy est de ces privilégiés, et les applaudissements mérités n'y ont pas manqué le soir dont nous venons de parler.

De toutes parts les châteaux s'animent. A Sivry, il y à eu grande réunion pour l'inauguration des chasses à courre du comte Aguado.

A Esclimont, chez le duc de Bisaccia, le grand événement a été la visite du prince de Galles, et l'on imagine sans peine quelles fêtes ont dû être données à cette occasion.

On y a remarqué, comme toilettes de promenade portées par la plupart des dames, des costumes en reps anglais ou en tartan varié de carreaux et de nuances et produisant le plus charmant effet. Pour quelques-uns de ces costumes, la seconde jupe retroussée, retenue à la taille du côté gauche, se terminait en écharpe attachée sur l'épaule à la façon écossaise. Une galanterie de façon de robe à l'adresse de l'hôte que l'on fêtait !

Pour coiffure, des chapeaux de feutre de couleur assortie au costume, avec plumes ; d'aucuns avec bordure, brides de velours, et comme des sous, un paquet de fleurs claires, posé le long du bord gauche ; ce dernier légèrement retroussé.

Un soir, il y a eu une sauterie au piano dans le grand salon du château. On y a constaté la résurrection du marabout, entreprise par l'une des jeunes femmes le plus poétiquement belles de la réunion. Dans l'admirable chevelure blonde où ils étaient posés haut et mêlés à des fougères en diamant, ces marabouts étaient d'une grâce sans rivale. Le marabout, d'ailleurs, léger et fastueusement élégant, s'harmoniait à merveille avec les toilettes vaporeuses de tulle, de gaze, de dentelle qui veulent l'éclat du lustre. C'est, par excellence, la plume du soir, et patronné comme il l'a été à Esclimont, il va certainement recouvrer cet hiver toute sa vogue d'autrefois.

Succès aussi pour une robe de tulle gris argent, avec tunique-tablier, entièrement pailletée de jais blanc, et nœud-écharpe de satin groseille doublé de gris. Couronne de groseilles rouges et blanches argentées dans les cheveux. Succès encore pour une esquise toilette Louis XIII, rose et lilas, avec garniture de point de Venise ; pour une robe bleue, deux tons, avec garniture de plume et première jupe relevée par une ancre en diamants rete ; nue par une chaîne en pierreries. Que sais-je encore !...

La chronique mondaine n'en finirait pas, s'il lui fallait noter toutes les merveilles enfantées par la mode pour les réceptions qui se succèdent en ce moment dans les châteaux. Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est qu'on ose encore parler de simplicité... Il est vrai qu'on parle aussi de la fin du monde !...

P. DE LUCENAY.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LES COIFFURES DU JOUR

De tout temps, la coiffure en vogue, sous l'influence d'un sentiment qui n'a pas besoin d'explication, a porté le nom du règne sous lequel elle a vécu. Elle est ainsi devenue comme une sorte d'étiquette caractéristique des diverses époques qui se sont succédé, et l'on peut, en étudiant les modèles que le crayon ou le pinceau nous ont transmis, se convaincre d'un fait : c'est que, comme la toilette est le miroir des mœurs et de l'esprit d'un peuple, la coiffure en est, pour ainsi dire, le reflet ou l'écho.

Pour ne pas étendre cette observation plus qu'il ne peut convenir, nous nous bornerons à rappeler les coiffures Louis XV, Louis XVI et Empire. La coiffure à l'Impératrice a donné le signal d'une seconde édition de la coiffure Empire, qui a fini par tomber dans l'eau après avoir survécu à l'année 1870. Aujourd'hui, nous sommes, de par l'autorité de la mode, en possession du *Septennat*.

Définir exactement ce qui constitue ce genre de coiffure n'est pas absolument facile. Comme aspect, il n'est ni beau ni laid. Personne n'en est enthousiasmé, et tout le monde le porte.

Considérée dans son ensemble, il semble que cette singulière coiffure ne soit ni haute ni basse, et cependant, par sa disposition, elle est à la fois haute et basse ; ni large ni étroite, et pourtant large et étroite. On a peine à s'en rendre compte, ce qui ne l'empêche pas d'exister et de régner, à l'exemple de ses devancières.

Pour notre part, nous n'y trouvons point à redire, et nous ne jugeons pas qu'il convienne de la critiquer. C'est, en effet, une coiffure de transition, préparant l'avénement d'une coiffure définitive, qui ne saurait logiquement être autre chose que la coiffure basse.

Celle-ci venue, il s'agira de la baptiser ; il faudra se mettre à la recherche d'un nom. Quelle sera l'étiquette de cette créature de l'avenir, le titre de cette nouvelle favorite? A vrai dire, ce n'est point ce qui nous occupe, et nous laissons aux dieux le soin d'en décider. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que si la coiffure est basse, les dames n'auront pas à s'en plaindre, parce qu'avec les coiffures basses, la femme est toujours jeune, toujours gentille, toujours de bonne humeur. Et les coiffeurs eux-mêmes n'auront qu'à s'en réjouir, parce que le contentement de leurs jolies clientes se traduit toujours par une foule de compliments.

A. G.

Un assez grand nombre de personnes se sont étonnées d'apercevoir au poignet du grand-duc Constantin, pendant son récent séjour à Paris, un bracelet en cheveux qui ne le quitte jamais. Ces cheveux sont ceux de la grande-duchesse Alexandra, sa femme, et ce motif suffirait à justifier l'originalité du grand-duc. Mais il n'y a pas là de sa part une originalité.

Le *Sport* nous apprend en effet que le fait de porter un bracelet, pour les hommes, est d'usage fort répandu en Russie, et il s'y rattache presque toujours quelque souvenir d'affection, quelque douce superstition. Quelques hommes, tels que le grand-duc Waldimir et le grand-duc Nicolas, son cousin, ont jusqu'à trois anneaux au bras. Un grand nombre de ces bracelets sont ornés de turquoises, pierre qui, dit-on, porte bonheur.

De Russie, la mode pour les hommes de porter des bracelets a gagné l'Angleterre, où les princes de la famille royale ont été les premiers à les patronner ; puis, importée à Paris par quelques individualités étrangères, notamment par le duc de Hamilton et son frère, elle y a conquis, parmi les hommes de haute vie, des adhérents qui s'augmentent chaque jour.

— Cet ornement féminin au poignet masculin est tout un emblème, disait dernièrement une grande dame d'esprit : il signifie que si l'homme s'agite, la femme le mène.

L. S.

L'ART DE LA TOILETTE

Un critique éminent, M. Charles Blanc, membre de l'Institut, a très clairement résumé, dans un remarquable travail sur le *Vêtement des femmes*, les principes qui régissent l'art de la toilette. Nous pensons être agréable à nos lectrices en reproduisant ces intéressantes et précieuses indications, dont elles ne manqueront certainement pas de tirer un très grand profit.

Ch. David.

I

En dépit des innombrables variétés que comporte l'art de la toilette, cet art est soumis, comme tous les autres, aux trois conditions invariables du beau, qui sont l'ordre, la proportion et l'harmonie.

Le corps humain ou, pour dire comme les artistes, la figure humaine, étant à la fois un modèle d'ordre, un exemple de proportion et un type d'harmonie, il est naturel que ces trois qualités distinguent le vêtement de l'homme et encore plus celui de la femme, puisqu'elle a dans la vie la mission de plaire.

L'ordre? il se manifeste par la similitude et la correspondance qui existe entre les organes doubles et les membres symétriquement rangés à droite et à gauche de la ligne médiane. Et comme la symétrie du corps humain, lorsqu'elle est rompue par le mouvement, se retrouve dans l'équilibre, l'ordre que doit présenter la toilette d'une femme résultera de la symétrie qu'offriront les parties correspondantes et surtout les ornements relatifs à la pesanteur, tels que les pendants d'oreilles, et de la place qu'occuperont dans l'axe de la coiffure, ou sur la ligne médiane du corps, les bijoux, les touffes de fleurs, les bouquets, les coques de ruban qui parent la chevelure, les médaillons du collier, les boucles, les nœuds de ceinture, les jabots de dentelle, les soutaches régulières du paletot, les rangées de boutons et les suites graduées de brandebourgs, de biais en taffetas, de motifs en jais.

Une toilette peut être jolie, sans doute, avec quelques défauts intentionnels de symétrie, une rose que l'on met de côté dans la coiffure, ou bien un relevé retenu par une boucle ou par un nœud de ruban sur une seule hanche ; mais il est sûr qu'un ornement placé en dehors de l'axe vertical et non répété donne à la parure un accent de fantaisie que la répétition symétrique n'aurait point. Un certain désordre a quelquefois du piquant, de la gentillesse, de l'attrait ; mais, pour mériter son nom, la beauté a besoin tout au moins de cette pondération qui est un des aspects de l'ordre et un équivalent de la symétrie.

Ce n'est pas tout : le corps humain a des proportions typiques en dépit des variétés sans nombre que présente la nature individuelle. La taille moyenne de la femme est plus petite d'un vingt-deuxième que celle de l'homme. Son visage est plus court d'un deuxième, et, comme l'espace entre les yeux reste le même, l'ovale de la face se rapproche plus du rond. La tête, mesurée dans sa longueur, est au moins le septième de la hauteur du corps. Les épaules sont moins larges d'un trentième et les côtes d'un onzième. Il en résulte que les bouts du sein forment avec la fossette du cou un triangle équilatéral.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Telles sont les proportions génériques de la femme, et le vêtement doit les respecter. Cependant, comme il y a toujours chez les individus, enfants de la vie, quelque légère déviation, quelque inégalité qui les éloigne plus ou moins de la perfection typique, il est nécessaire, pour décorer la personne humaine, de racheter les irrégularités qui la déparent, ou de mettre en évidence les rapports heureux qui la distinguent.

Chaque jour, nous voyons des femmes alourdir leur chevelure, par un chignon démesuré et faire de leur tête un édifice qui, par sa masse, devient la cinquième partie de leur corps.

Il est pourtant facile de doubler la hauteur de la tête sans violer la proportion naturelle. Il suffit pour cela de tracer nettement une démarcation entre le chapeau et la tête, de manière que la personne entière paraisse augmentée environ d'un septième, car si la longueur de la tête est contenue un peu plus de sept fois en moyenne dans la longueur totale du corps féminin, elle peut y être contenue huit fois sans que cette proportion soit choquante : c'est la condition même de la sveltesse dans l'un et l'autre sexe. Donc, une coiffure qui exhausse la taille d'une femme d'une hauteur de tête ne fait que prêter de l'élégance à l'ensemble de la silhouette, pourvu que la tête ou la coiffure, encore une fois, ne forment pas une seule et unique masse qui deviendrait alors, pour l'œil, les deux huitièmes ou le quart de la figure entière. C'est ce qui arrive justement lorsque les femmes, à force de vouloir imiter la perruque des postillons, s'affublent d'un chignon énorme, au lieu de ces frisures légères qui tombaient sur la nuque, mais la laissaient entrevoir.

Un jour qu'on parlait devant nous des caprices de la mode et de ses folies, une dame dit vivement : « Après tout, la mode n'est jamais ridicule. » Ce mot n'était qu'une boutade, et toutefois il contenait une part de vérité. Dans un pays comme le nôtre, dans ce pays qui est la patrie de la mode, il y a toujours de l'esprit pour contenir l'extravagance et du goût pour la corriger. Lorsque la mode donne dans un travers, il semble que toutes les professions se concertent pour racheter ses défauts, ou pour les amoindrir. Du jour où les chignons sont devenus à la mode, les femmes, pour ne pas en être écrasées, ont remis en vogue les souliers à hauts talons, et regagnant ainsi ce qu'elles avaient perdu de leur taille apparente, elles ont rétabli la proportion que le volume de la coiffure avait rompue.

Charles Blanc.

(A continuer.)

PROPOS EN L'AIR

La scène se passe sur le boulevard des Italiens, entre minuit et une heure du matin.

Un monsieur, en sortant du cercle, tire un cigare de sa poche. Aussitôt un de ces gamins de Paris à mine de furet, qui ont toutes les spécialités, frotte une allumette contre son pantalon et l'offre au fumeur. Ce dernier lui donne un sou.

Gavroche alors de réclamer :

— Mon prince sait bien, dit-il, que c'est le double *après minuit*.

*
* *

Changement de décor : devant vous, la rue ; à droite, un tas de balayures sans nom.

Personnages : deux chiffonniers, la lanterne à la main, le crochet fouillant dans le tas.

Soudain l'un des deux découvre, au milieu de mille détritus, un morceau de carotte. Il va l'enlever du bout de son crochet et le jeter dans sa hotte...

Mais son confrère alors prenant un air attendri :

— Oh ! laisse-moi ça, dit-il ; j'ai demain du monde à dîner.

*
* *

Par un temps de pluie.

Un monsieur (hélant une voiture). — Cocher !... cocher !...

Le cocher. — Impossible, bourgeois, je suis chargé.

Le monsieur. — Si vous êtes *chargé... partez* alors !

*
* *

Dans la rue Saint-Martin, un de nos amis a rencontré l'annonce suivante qu'il ne cherchait pas :

JOLI APPARTEMENT A LOUER
Pour garçon fraîchement décoré

On a omis d'indiquer si ce garçon « fraîchement décoré » est également orné de glaces !

*
* *

On causait de musique et de musiciens.

— Et X..., demanda quelqu'un, qu'est-ce que vous en pensez ?

— Peuh !

— C'est peu !...

— Il n'est pas ce qu'on appelle un pianiste, non, mais...

— Mais il accompagne très bien.

— Beau mérite !... Les gendarmes aussi accompagnent !

A. Z.

THÉATRES

Vaudeville. — A *Marcelle* dont les jours ont été vite comptés, a succédé une comédie en trois actes, de M. Henri Rivière, *Berthe d'Estrées*, dans laquelle, à notre grand regret, il nous est impossible de voir autre chose que l'erreur d'un homme de talent. M. Rivière a écrit de très originales nouvelles, mais nous avons peine à croire que la scène lui puisse jamais donner les succès du livre.

MM. Grangé et Renard ont, en revanche, esquissé *Entre deux trains*... une scène de mœurs, qui, très bien interprétée par Saint-Germain, a eu la bonne fortune de ne pas dérailler.

Cluny. — L'activité paraît être la grande vertu de ce sympathique théâtre. Les pièces se succèdent sans désemparer et ce n'est point la faute de la direction si toutes n'obtiennent pas du public un accueil aussi chaleureux. Trois actes de M. Paul Manuel intitulés : *Faits divers*, sont venus corser l'affiche, dignement occupée déjà par les *Bêtes noires du capitaine*. Mais l'influence du contact est si puissante que ces « faits divers » pourraient bien avant peu devenir eux-mêmes des « bêtes noires ».

Théatre-Déjazet. — Etant donné que « la vie est une horloge dont les heures, représentant nos vices, poursuivent leur course en nous laissant le souvenir de nos jouissances, ainsi que de nos déceptions, » MM. Léon et Frantz Beauvallet ont tiré de cette pensée philosophique un très-heureux parti.

Grâce à la musique de M. Moniot et aux jolies artistes chargées de figurer en chair et en os ces *Heures diaboliques*, M. de Jallais n'aura pas trop lieu de regretter les *Femmes de Paul de Kock* auxquelles est certainement réservée une fructueuse reprise.

Hop-Frog.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 453. — DESCRIPTION PAGE 518.

COSTUME DE VILLE.

A. Leroy imp. r. des Marais 66.

Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

F. Bonnard

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Journal du Grand Monde

Entered at Stationer's hall.

LONDON, Ad. Goubaud And Son 3s, Henrietta Street Covent Garden, W.C.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 455. — DESCRIPTION PAGE 518.

COSTUMES DE PROMENADE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

UNE HÉRITIÈRE, S'IL VOUS PLAIT ?

(NOUVELLE)

— *Suite.* —

VI

Au récit que fit Onésime de sa mésaventure, Jacques et la tante Brigitte furent singulièrement désappointés.

— Pour le coup, s'écria Jacques, c'est à n'y rien comprendre! A-t-on jamais vu pareil toqué que ce Balthazar du diable? J'aurais dû me méfier. Après ça, mon garçon, dit-il à Onésime, la mère des filles n'est pas morte : pour une de perdue, cent de retrouvées. Il ne faut pas te décourager : une femme puissante c'est encore moins rare qu'un merle blanc...

— Mais, interrompit Onésime, las de courir après les filles en général, et en particulier après les filles fortes, si je compte bien, voilà sept mariages manqués; savez-vous que...

— C'est sans doute un bien que tu les aies manqués tous sept. Qui sait ce que la Providence te réserve au bout du compte? Un trésor, peut-être...

— Un chef-d'œuvre, se hâta d'ajouter la tante, qui ne s'était pas fait faute de fulminer contre les Marteau, des gens de rien, des mal-appris, etc.

— La fille d'un comte, continua Jacques.

— Ou d'un marquis, ajouta Brigitte.

— Mais le cœur d'Onésime restait fermé à de si belles espérances. Il n'avait plus désormais tant d'ambition : une fille de sa condition, eût-elle peu ou même pas de fortune, mais honnête, laborieuse et pouvant lui plaire : c'était là tout ce qu'il demandait. Car, en somme, il se marierait pour lui et non pour son père et sa tante Brigitte. Or, il avait pu remarquer que les filles à héritage qu'il lui avait été donné de fréquenter étaient ou orgueilleuses, ou coquettes, et souvent le tout ensemble. Et la coquetterie chez la femme était loin de lui sourire. Il avait vu plusieurs ménages bouleversés, renversés de fond en comble par cette seule cause. Diable! c'était à réfléchir.

Bien que son père et Brigitte le poussassent à recommencer ses tentatives et promissent même de l'accompagner en maints endroits, Onésime, pendant un grand mois, ne bougea non plus qu'un terme.

Un jour, cependant, il se rendit à l'invitation d'un sien cousin qui habitait Etretat, et qui depuis longtemps désirait le voir. On y était, d'ailleurs, en pleine saison de bains, et Onésime se sentait un vague désir d'aspirer les brises marines, de livrer son corps aux baisers de l'onde amère (il avait appris à nager à Fécamp, et se comportait en mer comme un triton), de s'étendre sur le galet et de grimper au sommet de ces falaises d'aval et d'amont, les plus belles de la Normandie.

Nous pourrions ajouter « et les plus étranges ». Tout d'ailleurs a un rare cachet d'étrangeté dans cette charmante bourgade protégée contre la mer par une digue de galets incessamment roulés par la lame. Dire qu'Alphonse Karr a découvert Etretat, ce serait peut-être hasardé, mais à coup sûr il l'a transformé et c'est à quelques pages de ce spirituel et humoristique écrivain, et aussi à quelques croquis du peintre Le Poitevin, qu'Etretat doit la vogue, nous allions dire la célébrité, dont il jouit à l'heure présente. Etretat s'est souvenu de l'un et de l'autre et a donné à deux de ses rues les noms d'Alphonse Karr et Le Poitevin.

Il y avait trois jours qu'Onésime était devenu l'hôte de son cousin, un garçon de cœur nouvellement marié et établi, et qui tirait d'un petit commerce de détail et d'un châlet loué pendant la saison le plus clair de son revenu. Le quatrième, bien avant l'aube, Onésime se leva et monta à la falaise d'aval pour assister à un lever de soleil en mer. Il était tout entier au magnifique spectacle qui depuis quelque temps se déroulait devant ses yeux, quand tout à coup il entendit pousser un cri déchirant à quelques pas de lui. Ce cri partait d'une anfractuosité du rocher à pic, où venait de glisser une toute jeune femme, laquelle, poussée sans doute par le même désir qu'Onésime, et absorbée par le même tableau, n'avait pas pris garde au danger qu'il y a de s'approcher trop près. Elle s'était, il est vrai, retenue à une touffe de genêts, mais sa position était des plus critiques; ainsi suspendue, la fatigue allait lui faire lâcher le faible point d'appui, ou ce point d'appui, peu solide, lui-même pouvait lui manquer. Dans l'un comme dans l'autre cas, elle devait être précipitée d'une hauteur effrayante, et c'était la mort qui l'attendait.

Onésime, n'écoutant que son courage, ne songea pas au danger que lui-même allait courir en lui portant secours. Il descendit comme il put, s'arc-boutant à chacune des parois, se meurtrissant les mains à toute saillie pouvant lui prêter appui; mais enfin, à force de fatigue et de précautions, il arriva jusqu'à l'imprudente voyageuse, qu'il prit à bras le corps, les pieds toujours appuyés sur des points si peu saillants, qu'il pouvait rouler lui-même jusqu'aux galets, entraînant dans sa chûte celle qu'il venait de sauver. Mais, même dans cette situation terrible, la tête ne lui tourna point. Remontez était bien plus difficile encore, presque impossible : il remonta pourtant; mais que d'efforts, que de précautions avant de pouvoir arriver et déposer à terre son précieux fardeau! Enfin, le sauvetage fut accompli. Elle était demi-morte de frayeur; il était à bout de forces et baigné de sueur. Il put voir alors que la femme qu'il venait d'arracher ainsi à une mort certaine était remarquablement jolie et avait une grande distinction native. C'était une baigneuse, à coup sûr, venue pour passer la saison à Etretat; sa mise était à la fois élégante et de bon goût.

Dès qu'elle revint à elle, ce fut une explosion de reconnaissance. Elle remercia avec effusion Onésime, qu'elle appela son sauveur, son bon ange. Toutes naturelles qu'elles fussent, ces expressions, auxquelles il n'était pas habitué, lui allèrent au cœur. Il se trouva largement payé de toutes ses fatigues. Onésime offrit son bras à la jeune femme pour redescendre à Etretat, et jusqu'à l'hôtel Blanquet elle s'appuya sur le bras du jeune homme.

Là, elle voulut, en lui offrant une somme assez forte, récompenser Onésime de sa noble et généreuse action. Celui-ci refusa dignement; il n'avait fait que son devoir et ne voulait recevoir aucune récompense. Ce que voyant, l'inconnue tira d'un petit portefeuille une carte qu'elle remit à Onésime, lequel y lut ces simples mots : ANGÈLE DE LA CHESNAYE, *17, boulevard Malesherbes.* Il serra précieusement le morceau de vélin et, se nommant à son tour, prit congé d'Angèle de la Chesnaye, laquelle, devant rester à Etretat jusqu'à la fin de la saison, lui fit promettre de venir la revoir bientôt.

— Demandez-moi tout ce que vous voudrez, ajouta-t-elle après l'avoir rappelé, s'il est en mon pouvoir de vous le donner, je vous le donnerai. Le service que vous venez de me rendre est de ceux qu'on n'oublie jamais.

Onésime, pour la première fois peut-être, sentit son cœur tressaillir. Il aimait cette belle Angèle. Mais quelle distance vraisemblablement le séparait d'elle! Elle devait être riche, très riche, et de plus titrée. En chemin, il tira la petite carte parfumée et la baisa comme il eût fait d'un médaillon. En deux mots et sans gloriole aucune, il conta ce qu'il venait de faire à son cousin, qui en fut ravi. Puis il reprit la route d'Epreville.

VII

— A la bonne heure, fit Jacques, mis au fait de l'aventure dont Onésime avait été le héros; tu t'es conduit en homme, là.

— En vrai gentilhomme, ajouta la tante : c'est du chevaleresque pur.

— Mais aussi tu t'es bien exposé. Dire que tu aurais pu périr... rien que d'y penser...

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Ah! pour ça oui, dit la tante, mais n'y pensons plus... ça fait trop de mal... tout est pour le mieux.

— Et tu as refusé ce qu'on t'offrait, ajouta Jacques.

— Il le devait, observa la tante; ces services-là ne se paient pas en numéraire.

— Maintenant que tu connais cette noble demoiselle, car elle est noble bien sûr, il faudra la revoir.

— J'y compte bien, dit Onésime.

— Dans huit jours, qu'en dis-tu ?

— Soit, dans huit jours.

— Puisqu'elle veut bien t'accorder tout ce que tu lui demanderas, que ne lui demandes-tu sa main ? articula Brigitte.

— Tiens, c'est une idée, fit Jacques.

— Elle refusera, fit Onésime.

— C'est selon, dit Brigitte, tu peux toujours formuler ta demande.

— Je n'oserai jamais.

— Tu ne peux pas savoir, reprit Jacques, si elle te refusera, avant de lui demander.

— C'est juste, dit Onésime, il faut que je parle.

— C'est ça mon fieu, dit Jacques, veux-tu que je t'accompagne ?

— Inutile, dit Onésime, pour cette fois, j'irai seul.

Onésime revint donc à Etretat, mais déjà la chose avait fait du bruit. Les journaux publièrent des entrefilets d'un dramatique saisissant; la gravure même s'en mêla, et Onésime fut représenté au moment où, tenant dans ses bras la plus adorable des baigneuses, il remontait le rocher. Du reste, force éloges donnés au courageux Maclou, qui, tout en sauvant la vie à une riche héritière, pouvait bien s'être assuré des droits à sa possession. Bref, on faisait entrevoir la possibilité d'un mariage prochain.

Il se rendit tout droit à l'hôtel Blanquet, escomptant d'avance tout le plaisir qu'il allait tirer d'une seconde entrevue. Cette fois, il serait moins timide, il oserait rester. Il dépeindrait son amour, un amour profond, vivace comme tout amour né spontanément, et, finalement, il demanderait sa main.

Ce ne fut pourtant pas sans quelque émotion qu'il franchit le seuil de l'hôtel et demanda à parler à Mlle Angèle de la Chesnaye.

— Mlle Angèle de la Chesnaye, dit l'hôtelier, elle est partie.

— Partie ! fit Onésime.

— Elle était, il y a trois jours, à Dieppe ; revenue hier ici, elle a quitté Etretat ce matin pour aller à Trouville, mais elle doit s'arrêter au Havre.

Onésime se fit répéter ce qu'il venait d'entendre.

— Mais au moins, dit-il, elle doit revenir sous peu ?

— Je ne crois pas; elle a soldé sa note et n'a pas dit qu'elle dût revenir.

Onésime fut atterré.

Ainsi, celle pour laquelle il n'avait cessé de soupirer pendant huit jours, celle dont il rêvait déjà de devenir l'heureux époux était partie sans laisser ou sans lui adresser un mot de souvenir.

Pensée cruelle, navrante!

« Etretat, Dieppe, Trouville, Le Havre, » allait-il répétant. Elle avait donc un pied sur toutes les plages!

Cette idée le torturait.

Mais il en aurait le cœur net. Il irait au Hâvre, — peut-être que là il pourrait la rencontrer — et de là, s'il en était besoin à Trouville.

Il ne songe même pas à voir son cousin : la voiture allait partir, il y monte. Voici qu'il arrive.

« Mais où la trouver, si elle est ici? » se dit-il en prenant pied sur le cours de la République. Il suit au hasard le boulevard de Strasbourg quand, à la hauteur de la sous-préfecture, il croit apercevoir Angèle de la Chesnaye dans un *car*. Il saute sur la plate-forme, bouscule un jeune homme et une femme d'âge, et tombe comme un ouragan dans l'intérieur.

Mais, ô fatalité, ce n'était pas elle! Il croyait pourtant bien l'avoir reconnue. Ses traits étaient si bien gravés dans sa mémoire! Il s'excuse de son mieux, mais, dans sa précipitation à gagner une place, il se laisse tomber sur une respectable nourrice en train d'allaiter son nourrisson. Cris de l'enfant, imprécations de la nourrice. Le conducteur, qui le prend pour un fou, somme Onésime de descendre; Onésime paie sa place et ne descend pas.

— Où allez-vous enfin ? lui crie le conducteur.

— Je cherche une baigneuse, fait Onésime.

— Une baigneuse ? c'est à Frascati, Je vous y mène.

A Frascati, même déveine. Le nom d'Angèle ne figure pas sur les registres de l'hôtel. Désespoir d'Onésime. « Irai-je à Trouville ? se demande-t-il. Oui, c'est cela. Là, du moins, je suis certain de la rencontrer, dussé-je rester quelques jours à l'attendre. » Il court au grand quai pour s'embarquer ; mais, sempiternelle fatalité ! il y arrive juste au moment où démarait le bateau, et il n'y avait plus de départ !

Pestant, maugréant, il entre dans un café pour prendre un bock; un journal lui tombe sous la main. Machinalement il le parcourt, puis tout à coup il devient blême, Un entrefilet vient de le frapper au cœur. Il est ainsi conçu :

« Nous avons rapporté, il y a quelques jours, le sauvetage, à Etretat, d'une jeune fille du nom d'Angèle de la Chesnaye, sauvetage opéré avec un rare courage par le nommé Onésime Maclou, d'Epreville. C'est « d'une jeune dame » qu'il fallait dire. Nous apprenons, en effet, que la personne sauvée, dont le nom de fille est bien Angèle de la Chesnaye, est, depuis quatre ans, mariée à M. Hubert D'Estang, professeur de langues étrangères, mais qu'elle est, depuis environ deux ans, séparée de corps et de biens d'avec son dit mari. »

Ce fut un coup de foudre pour Onésime, la destruction complète de ses espérances !

« Mariée ! fit-il, mariée ! »

Il s'empressa d'ouvrir d'autres journaux épars sur les tables, mais le même fait s'y trouvait reproduit.

Le soir même, il rentrait à Epreville.

VIII

Jacques en tomba de son haut. La tante, qui, chaque soir et chaque matin, ajoutait à ses prières : « Seigneur, une hèritière, s'il vous plaît ? » faillit en faire une maladie.

— Séparée de corps et de biens ! fit Brigitte, il y a des motifs sans doute et je n'augure rien de bon de cette dame D'Estang qui, sous son nom primitif, s'en va courir les falaises à trois heures du matin. Voyez-vous ça ! Et moi qui croyais... Enfin, c'est une affaire à laquelle il ne faut plus penser. Tu as fait ton devoir, dit-elle à Onésime, c'est la chose essentielle.

— Plus que ton devoir, dit Jacques.

— Mon père, j'ai agi comme tout homme de cœur eût agi à ma place.

— Bien, fit Brigitte, et les journaux ont parlé de toi ; ça te pose, mon garçon, ça te pose.

Onésime ne répondit pas : il venait de décider, à part lui, qu'il attendrait pour se marier des destins meilleurs.

Il reprit sa vie habituelle, évitant tout ce qui pourrait raviver les préoccupations de son père et de Brigitte.

On le laissa faire.

Adolphe Chevassus.

(La suite au prochain numéro.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'ANNÉE TERRIBLE

Une magnifique édition de l'*Année terrible*, de Victor Hugo, vient de paraître, illustrée par MM. Vierge et Flameng. L'illustration est digne de l'œuvre ; chacun des tableaux de ces grands poèmes se reflète dans des dessins agités et sombres, pleins d'armées et de multitudes, de ténèbres et de rayonnements. Les chocs et les écroulements des champs de bataille, les bastions, les postes, les campements de Paris transformé en forteresse assiégée, ses barricades cyclopéennes, les tranchées creusées par les soldats dans la terre glacée, les files transies et patientes des femmes faisant queue à la porte des boucheries et des boulangeries, les ambulances encombrées de blessés, les fossés débordant de cadavres, les bataillons partant pour le rempart ou s'exerçant sur les places, les flamboiements des incendies et les éruptions du bombardement, toutes ces scènes d'héroïsme et de détresse, d'horreur et de deuil, revivent dans les dessins des deux artistes, sous l'éclair d'idéal, sous la lueur de vision dont le génie du poète les a colorées.

Victor Hugo, lui-même, a illustré de quelques autographes pittoresques cette édition de son œuvre. Elle contient cinq dessins gravés d'après ses esquisses : un croquis naïf et charmant de sa petite-fille, la silhouette sinistre de John Brown pendant au gibet, un coin de cimetière blanchi par la lune, et les deux donjons en ruine de Vianden et de Falkenfels.

On sait l'originalité puissante des dessins de Victor Hugo. S'il n'avait autre chose à faire, s'il ne tenait une plume qui défie les plus fiers pinceaux, il aurait pu manier, en maître, la pointe de Rembrandt et de Piranèse. C'est la même vision extraordinaire des choses naturelles, le même sentiment tragique des luttes de l'ombre et de la lumière, la même entente des aspects bizarres et des effets fantastiques. Le dessinateur explique l'écrivain. On comprend mieux, en voyant la manière étrange dont il perçoit les objets, la part immense que la fantaisie et le mystère occupent dans son œuvre. On comprend aussi, à voir les édifices rêvés ou retracés par sa plume, ce qu'il y a d'architectural dans ce vaste esprit. « Maître des pierres vives », *Magister de lapidibus vivis* : l'auteur de *Notre-Dame de Paris* mériterait ce nom que prenaient les constructeurs des vieilles cathédrales. Il pourrait y ajouter celui de « maître des pierres mortes ». L'édifice et la ruine, le monument et le décombre lui appartiennent également. La vie robuste et superbe dont il anime un palais ou une église debout sur sa base n'a d'égale que la mélancolie historique et l'horreur funèbre qu'il répand sur les murailles écroulées. Hamlet, prenant entre ses mains les crânes des tombes d'Elseneur, ne questionne pas plus profondément la mort que le poète interrogeant les ruines d'Heidelberg ou du château de Corbus. Ses dessins manifestent, sous une nouvelle forme, le génie d'architecte que révélaient sa prose et ses vers.

Quelle tournure grandiose a, dans l'*Année terrible*, le donjon de Falkenfels enroulé d'un rempart à demi détruit, pareil à un squelette de guerrier drapé dans un lambeau de son manteau militaire! Les nuages noirs l'assaillent de leur pluie, comme une armée de ses flèches.

> Le burg brave la nuit; on entend les gorgones
> Aboyer aux huit coins de ses tours octogones.
> Tous les monstres sculptés, sur l'édifice épars,
> Grondent, et les lions de pierre des remparts
> Mordent la brume, l'air et l'onde, et les tarasques
> Battent de l'aile au souffle horrible des bourrasques.

M. Paul Chenay a publié, il y a quelques années, en fac-simile, un album des plus beaux dessins de Victor Hugo. M. Méaulle, un graveur de très grand talent, en prépare un second recueil. J'imagine que l'avenir attachera un grand prix à ces croquis du poète ébauchant à la plume les rêves et les images que cette même plume va transformer en strophes immortelles. Victor Hugo dessinant sur les marges et les couvertures de ses manuscrits, c'est Michel-Ange inscrivant ses sonnets sur le socle de ses statues ou sur la bordure de ses fresques.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

UN DRAME SANGLANT

(NOUVELLE)

Le café du passage P... dans la charmante ville de N..., c'est la ville elle-même.

Tous les habitants s'y donnent rendez-vous.

Vous y rencontrez les gros bonnets de la ville, négociants, commerçants, armateurs, marins, — en un mot, toutes sortes de gens qui tiennent dans leurs mains la vie de tout un peuple et de bien d'autres encore.

Parmi les habitués de cet établissement, on remarquait, depuis quelques mois, un ancien capitaine au long cours, M. D... vieux loup de mer, aux favoris grisonnants, qui venait chaque soir y passer quelques heures en compagnie d'un grand singe de l'Afrique méridionale, qu'il avait rapporté d'un de ses voyages au cap de Bonne-Espérance.

Il l'appelait *Maître Jacques* et l'aimait comme un fils..., mieux qu'un fils !

Maître Jacques avait près d'un mètre de hauteur. Il se tenait parfaitement droit sur ses pieds. Elevé à l'école du capitaine, il était poli et gracieux comme un ours. Il possédait à fond mille petits talents de société dont les dames raffolaient, et excellait surtout dans le jeu de dominos.

Habillé à la dernière mode, en vrai gandin, — ou cocodès si mieux vous aimez, — il ne semblait pas du tout gêné dans ses vêtements.

Malheureusement il était myope, et portait sur son museau démesurément allongé une paire de besicles d'argent : ce qui lui donnait un air de singe tout à fait respectable.

Maître Jacques prenait sa demi-tasse comme un homme et fumait à ravir les londrès qu'on voulait bien lui offrir.

Le capitaine faisait d'ordinaire ses cent cinquante points avec lui ; mais parfois les clients du café P... tenaient à honneur d'être les adversaires de ce quadrumane civilisé.

*
* *

Certes si Decamps vivait encore, et s'il se fût trouvé à N..., il n'aurait pas manqué de crayonner sur son album la physionomie tout à la fois sérieuse et burlesque de *Maître Jacques* en train de jouer aux dominos.

Maître Jacques était toujours attentif à son jeu. Il ne souffrait pas qu'on prît plaisir à poser des dés qui ne se suivaient pas. C'était un singe sérieux, et, le dirai-je ?.. consciencieux.

*
* *

Or, un soir de la semaine dernière, le capitaine et *Maître Jacques* venaient tranquillement de terminer leur partie au contentement l'un de l'autre, quand un Anglais qui se trouvait au café demanda au vieux marin la permission de prendre sa place et de jouer avec son singe.

M. D... ne s'y opposa point et la partie s'engagea.

L'Anglais, — soit malice, soit inadvertance, — s'était déjà par trois fois trompé de dés. *Maître Jacques*, toujours calme, haut monté dans son col, n'avait point dépouillé sa dignité de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

joueur sérieux et attentif ; il s'était contenté de repousser avec un air profondément réfléchi les dés posés mal à propos.

Le gentleman continua son manège.

Et le singe, tout en montrant quelques signes d'impatience, parfaitement justifiés, se contenait cependant et écartait flegmatiquement du jeu toute pièce qui devait en être repoussée.

Mais quand pour la septième fois l'Anglais posa bien à dessein un dé inopportun, oh ! alors *Maître Jacques* fut pris d'un superbe accès de fureur.

En un clin d'œil, il sauta sur la table, éparpillant les dominos, renversant les canettes, brisant les verres.

D'un bond, il empoigna le gentleman par le cou et le secoua avec une vigueur et une rage impossibles à décrire.

Le malheureux Anglais suffoquait, sous la rude étreinte du terrible quadrumane.

Quant à ceux qui étaient présents, ils riaient, sans pitié, de la triste figure qu'ils lui voyaient faire.

Vainement le capitaine voulut s'interposer entre ces deux lutteurs d'un nouveau genre.

Le singe, furieux, ne reconnaissait plus son maître, et s'acharnait, impitoyable, contre sa victime qui pivotait sur sa chaise, les bras en l'air, les yeux hors de la tête, la figure rouge et bouleversée.

Enfin, par un effort plus violent que les autres, *Maître Jacques* poussa vigoureusement l'Anglais en arrière.

Et tous deux roulèrent sur le plancher, aux éclats de rire de toute l'assistance.

Cette lutte qui n'avait duré qu'un instant n'était malheureusement que le prologue du terrible combat qui va suivre.

*
* *

Tous les consommateurs, attirés par le bruit de la double culbute de l'Anglais et du singe, s'étaient groupés en cercle. Les garçons, les cuisiniers, les laveuses d'assiettes, instruits de ce qui se passait, surgissaient de toutes les issues.

Les paris étaient engagés.

Dix francs pour le singe !

Dix centimes pour l'Anglais !

Maître Jacques sera vainqueur ! — Battu l'Englisch ! criait-on de toutes parts.

Pendant ce temps une voix désespérée se faisait entendre, — appel suprême de l'Anglais à bout de forces.

— Tom, Tom, à moi Tom !

*
* *

Aussitôt un énorme bull-terrier, qui s'était un moment échappé du café pour chercher pâture dans les cuisines adjacentes, accourt aux cris de son maître.

Il renverse en passant quelques-uns des curieux qui entourent les lutteurs, et se rue avec impétuosité sur l'enragé quadrumane.

Le singe semble avoir prévu cette attaque furibonde. Il lâche le collet de l'Anglais et se laisse mollement rouler sous les pattes de son nouvel adversaire.

Puis, avec cette souplesse élastique qui le caractérise, il bondit en l'air et retombe à califourchon sur l'énorme dogue.

Il a bientôt fait de se cramponner aux oreilles du chien qui hurle avec rage, surpris, étonné de cette ruse hardie.

Maintenu la tête droite par les robustes mains du mandrille, fou de terreur, le carnassier se précipite à travers la masse compacte des spectateurs de cette lutte étrange. Bon nombre d'entre eux sont culbutés, les autres fuient en escaladant les tables et les divans.

De son côté, l'Anglais, — qui a repris ses sens, — en dépit des protestations qu'on lui adresse, excite de la voix son chien fidèle.

Mais Tom n'entend rien. Il continue sa course vertigineuse, emportant l'intrépide *Maître Jacques*, qui, ayant perdu ses besicles, ne s'en comporte pas moins sur sa monture d'occasion en écuyer de premier mérite.

Cette course effrénée, sans précédent surtout à N... dans un établissement tranquille, où d'ordinaire on n'a coutume que d'entendre le bruit des dés, le choc des billes sur le billard, ou l'exclamation joyeuse d'un joueur qui vient de gagner sa partie ; cette course effrénée, tapageuse, burlesque semblait divertir énormément la galerie, qui poussait des hourras de triomphe en l'honneur de *Maître Jacques*.

Le singe, soit qu'il comprît l'ovation dont il était l'objet, soit qu'il méditât un nouveau tour de sa façon, se dresse subitement sur le dos du chien qui court toujours ; — puis lâchant les oreilles de son ennemi, il se livre avec ardeur aux exercices de voltige les plus ébouriffants.

*
* *

Les bravos, les trépignements redoublent, quand Tom, libre de ses mouvements, s'arrête tout à coup, et *Maître Jacques*, qui ne s'est point douté de ce contre-temps, retombe en cabriolant devant la gueule du terrier avide de se venger.

Déjà le chien, l'œil en feu, les crocs menaçants, a bondi sur le malheureux mandrille.

C'en est fait de lui. Mais prompt comme l'écureuil, *Maître Jacques* a bientôt reconquis sa position première.

Son triomphe l'égare. Il bondit jusqu'au lustre et se brûle, horriblement à la flamme du gaz.

Il tombe cette fois pour ne plus se relever. D'un coup de dent, le chien lui a tordu la gorge.

Ivre de douleur, le vieux capitaine tire de sa poche un couteau malais, à lame courbe, et se précipite furieux sur le terrier, qui bientôt gît le ventre ouvert à ses pieds.

Puis se jetant sur le corps inanimé de son cher mandrille, il le relève et le couvre de baisers.

Après ce pieux épanchement, il se tourne vers l'Anglais qui, de son côté, prodigue mille caresses à son malheureux chien et cherche vainement à rapprocher les lèvres béantes de sa hideuse blessure.

Tout le monde s'attendait à une rixe.

Il n'en fut heureusement rien.

— Monsieur, dit soudain le vieux marin à l'Anglais, vous avez tué mon meilleur ami.

— Capitaine, répond flegmatiquement l'insulaire britannique, voyez dans quel état vous avez mis mon fidèle compagnon !

Et ces deux hommes confondirent ensemble les larmes dont leur cœur débordait.

— J'avais juré que je ne voyagerais plus, reprit le capitaine, demain je reprendrai la mer ; j'irai au Cap et, dans six mois, je reviendrai avec un nouveau mandrille, que j'instruirai comme ce pauvre ami et qui fera la joie de mes vieux jours.

— Quant à moi, ajouta l'Anglais, je serai dans trois semaines en Islande et je trouverai là un remplaçant à mon Tom infortuné.

Ces deux hommes se tendirent la main.

— Bah ! dit l'Anglais, à quoi bon partir ? Soyons amis... vous serez mon chien.

— Et vous, mon singe ! riposta le capitaine.

OLDELL.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LES ALMANACHS POUR 1875

Qu'on le veuille ou non, il faut se résigner à vieillir! C'est ce que nous viennent dire tous ces almanachs, qui sont autant de cartes de visite de l'année nouvelle. Comme si nous pouvions oublier que 1874 n'a plus que deux mois à vivre, les petits messagers de 1875 accourent frapper à notre porte pour nous avertir que, la dernière heure de décembre sonnée, un nouveau règne commencera. Toute protestation étant inutile et le meilleur parti consistant à accepter de bonne grâce ce qu'on ne peut empêcher, donnons acte à nos visiteurs de l'accomplissement de leur mission.

Salut donc, messieurs les Almanachs! Salut à tous, grands et petits, simples ou luxueux, amis de la science et de la gaieté! Cette année encore on prendra plaisir à vous feuilleter, à consulter vos indications, peut-être à suivre vos conseils, en tout cas à s'amuser de vos anecdotes.

C'est qu'ils sont là toute une bande, ces diables d'almanachs! Ils s'appellent Légion. A leur tête marchent l'*Annuaire* et les *Almanachs Mathieu (de la Drôme)*, publications utiles et justement populaires, renfermant la prédiction du temps pour la fin de 1874 et pour toute l'année 1875. Puis voici, escortés des plumes les plus gaies et des crayons les plus fantaisistes, les *Almanachs Comique, Pour rire, du Charivari*; l'*Astrologique, le Lunatique, le Prophétique*, ce dernier avec ses curieuses révélations sur la magie, la cabale, etc. — Aimez-vous la fantaisie? voici le *Parisien* et l'élégant *Almanach des Parisiennes*? — La morale en action? choisissez la *Mère Gigogne*, l'*Almanach des dames et des demoiselles*, l'*Almanach du savoir-vivre* (de Mme la comtesse de Bassanville), lesquels peuvent être mis dans toutes les mains sans danger aucun. — Est-ce du sérieux qu'il vous faut? l'*Almanach de France*, l'*Almanach scientifique* vont répondre à votre appel, en même temps que l'*Almanach de la richesse* et le *Parfait Vigneron*, guide du viticulteur et du buveur. Il y en a, vous le voyez, pour tous les goûts. Donc demandez, faites-vous servir!

Le dépot central de toutes ces utiles et peu coûteuses publications, éditées par MM. Plon et Cie, est rue Garancière, 10, à Paris.

Maintenant, mesdames, permettez-nous de vous recommander tout particulièrement un nouveau-venu, qui a droit plus que tout autre à vos sympathies et à votre appui. On le trouve, comme ses frères, à Paris chez MM. Plon, et à Lyon chez M. Josserand, éditeur. Il a pour but de vulgariser l'œuvre déjà si populaire du journal *la Jeune mère*, rédigé par l'éminent docteur Brochard, qui a consacré sa vie à améliorer la situation des enfants. Il se nomme *l'Almanach illustré de la Jeune mère*.

En publiant cet almanach, le docteur Brochard a voulu répandre dans toutes les classes de la société de saines notions sur l'hygiène du premier âge; il a voulu apprendre à toutes les mères à bien élever leurs enfants. La grande mortalité des nouveaux nés, en France, n'est pas le résultat des maladies qui frappent ces petits êtres; presque toujours, elle est due à des erreurs de régime, à des fautes commises contre l'hygiène. L'excessive mortalité des nourrissons n'est pas provoquée, comme on le croit, par la seule incurie des nourrices mercenaires; elle est due surtout à *l'ignorance des mères* qui ne savent pas mieux élever leurs nouveau-nés que les nourrices elles-mêmes. Apprendre aux femmes de la campagne, comme à celles de la ville, à nourrir leurs enfants; leur enseigner, ce qu'elles ignorent presque toutes, les soins que réclament les nouveau-nés pendant les premières semaines, les premières années de leur vie : tel est le but de cet almanach, qu'il est du devoir de tous de propager.

En le signalant à nos lectrices et en les engageant à le couvrir de leur patronage, c'est plus qu'un devoir que nous leur indiquons, c'est une bonne œuvre que nous les mettons à même d'accomplir et à laquelle nous sommes heureux de nous associer.

Robert Hyenne.

REVUE DES MAGASINS

Nous venons de recevoir le prospectus de modes, pour la saison d'hiver, de la maison de commission Lassalle et Cie (25, rue Louis-le-Grand). Ce prospectus, qui se publie à chaque saison, étant considéré dans le monde élégant comme le plus sûr renseignement à consulter sur les toilettes les plus distinguées, nous n'hésitons pas à en donner un extrait à nos lectrices. Voici ce que nous y lisons :

« La *grande polonaise* reste encore très en vogue ; elle est adoptée, cette saison, plutôt comme vêtement de sortie que d'intérieur. On en a sensiblement rajeuni le genre, le relevage, la forme, et on les ornemente presque toutes de fourrures ou de plumes. Des polonaises en matelassé de soie ou en velours, garnies de fourrure, de plumes ou de jais, offrent une richesse extrême et jouissent d'un grand succès pour toilettes habillées.

» Les pardessus doublés de fourrure (ventre de petit-gris) se porteront plus que jamais, et les plus distingués seront longs et amples, ornés d'une bordure de fourrure large de 6 à 8 centimètres.

» Nous mélangeons nos toilettes de laine les plus jolies avec de la faille ou du velours de nuances assorties, et nous arrivons ainsi à des mélanges très heureux et fort élégants. Nous faisons aussi des costumes d'un goût parfait, en tissu de laine très ornementé de galon mohair de même couleur, avec ou sans addition d'un bord de plumes placé autour de la tunique et du vêtement.

» Adresser toutes les commandes et demandes de renseignements à la maison Lassalle et Cie, rue Louis-le-Grand, 25, à Paris. »

NOTRE GRANDE PRIME

Nous rappelons à nos abonnées que nous sommes en mesure de leur offrir, par faveur absolument spéciale et exclusive, la machine à coudre *la Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et Cie, non plus au prix élevé de 250 francs, qui est le prix de vente dans leurs magasins et dépôts, mais moyennant 150 francs, emballage compris. Par suite decette importante concession, à laquelle nos abonnées seules ont droit, on peut dire que la machine à coudre est réellement mise à la portée de toutes les bourses.

Ajoutons que, pour nos abonnées de Paris qui voudront profiter de cette occasion unique, nous avons obtenu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et Cie à Paris, que deux leçons leur soient gratuitement données. A celles de la province, des instructions complètes seront adressées avec la machine. A toutes, enfin, il sera délivré, pour une durée de cinq ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnées, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs, moyennant laquelle la *Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

Nous pouvons également offrir à nos abonnées, moyennant 40 *francs*, emballage compris, la Machine a main, dont le prix de vente est de 75 francs. Avec cette machine à un fil et à point de chaînette, on peut exécuter tous les travaux de famille. Chaque machine est accompagnée d'un tourne-vis, d'une burette à huile, de deux guides à ourler, d'un guide à soutacher, d'un guide à coudre droit, et d'une instruction illustrée indiquant la manière de s'en servir. Il suffit donc, pour recevoir cette machine tout emballée, de nous adresser la somme de 40 francs en un mandat sur Paris à notre ordre, ou en billets de banque français.

Ad. G. et Fils.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Une fois Novembre arrivé, et la Toussaint passée, Paris reprend sa physionomie et son mouvement habituels. C'est la dernière limite accordée aux retardataires, qui viennent définitivement prendre leurs quartiers d'hiver. Les installations particulières confortablement établies, chaque maîtresse de maison lance son mot d'ordre, indiquant le jour et le soir où *Mme X... restera chez elle*. Puis on lunche et l'on prend le thé entre intimes, histoire de se remettre au courant de la vie parisienne, que l'on a eu le temps d'oublier pendant quatre mois, et de se raconter mutuellement ses impressions de voyage !

Les réunions de ce genre sont certainement les plus agréables de la saison, non seulement parce que ce sont les premières et qu'on a un véritable plaisir à se revoir, mais aussi et surtout pour cette raison, que personne n'a encore eu le temps de perdre cette petite pointe de bonhomie aimable que le Parisien sait si bien prendre à la campagne! Les relations sont empreintes d'une rondeur charmante et la conversation revêt ce tour piquant et original, cette allure si française qu'on est loin de retrouver dans les réceptions plus cérémonieuses.

A ces petites réunions, un goût exquis préside aux toilettes féminines; c'est là qu'il faut vraiment se montrer Parisienne, tout en s'habillant avec une simplicité relative. La coquetterie, à vrai dire, ne perd aucun de ses droits, et chacune, dans sa sphère, tire le meilleur parti de la situation. Les robes ne sont pas décolletées, mais savamment ouvertes sur les plus ravissants fichus du monde; puis les plumes, les perlures, les nœuds, les dentelles, viennent apporter leur contingent de grâce et de séduction.

A ce point de vue, il y aura profit pour vous, chères lectrices, à passer en revue toutes les jolies combinaisons que la mode actuelle a trouvées pour servir de complément élégant à nos toilettes. Nous supposerons même, si vous le voulez bien, que nous avons un choix sérieux à faire en vue d'une de ces réunions du soir : cette idée nous servira de point de départ en même temps que de but.

P. N° 230. — Toilette de ville.

Deux nouveaux fichus se présentent immédiatement à nous : ce sont des *Charlotte Corday*. L'un, en crêpe lisse blanc et d'une grâce exquise, est entouré de deux rangs de plissé en pareil; il est légèrement drapé au milieu, derrière, puis fixé dans le haut, et aux deux extrémités croisées sur la poitrine, par des nœuds de velours noir. — L'autre, en tissu *Pénélope*, armure extrêmement délicate, est garni d'entre-deux et de dentelles en application avec des plissés en crêpe lisse à l'intérieur. Ce dernier fichu existe en toutes nuances. Quoique plus élégant, il me plaît moins que l'autre.

Dans cette même forme, nous avons vu des fichus en dentelle espagnole, tout ruisselants de jais (noir ou blanc), ou couverts de perles d'acier; au lieu de nœuds de velours noir, on attache ces fichus avec des rubans de couleur, en ayant soin d'en réserver pour les cheveux disposés en catogan. Une toilette est complétement transformée par l'addition d'un de ces fichus. — Des sous-manches en crêpe lisse plissé, recouverts au besoin de dentelle perlée ou garnis de nœuds de rubans, ajoutent encore au gracieux effet des fichus.

Les colliers et parures couverts en plumes grises, noires, ou même blanches, mélangés aux dentelles et aux plissés de foulard, noir, blanc, ou de couleur, sont des merveilles de goût et d'élégance. Ajoutons que rien n'est plus seyant.

Dans un ordre d'idées plus simple, je rappellerai que les jolies cravates dont le choix est si varié aujourd'hui suffisent à elles seules pour donner un tour vraiment élégant à la robe la plus modeste. La dernière nouveauté, dans ce genre, est la cravate en crêpe lisse blanc, à bouts garnis de petits plis et encadrés de plissés. L'effet de cette cravate, entourant une ruche double de plissés en crêpe lisse, est des plus doux à l'œil : quelque chose

comme un nuage idéal, d'une blancheur tout à fait immaculée.

Citons encore quelques jolies cravates : les unes en mousseline très fine et valenciennes, d'autres en batiste et guipure d'Irlande ; d'autres encore, en soie, à bouts brodés à jour ou garnies de dentelles, et dont la première apparition remonte à quelque temps déjà.

Dans les toilettes du soir dont nous nous occupons, il importe de remarquer que la grâce de l'ensemble provient, en grande partie, de l'élégance des accessoires ; c'est sur ceux-ci que se porte toute l'attention : aussi les bijoux de fantaisie jouent-ils, dans les circonstances actuelles, un rôle assez important. C'est le moment d'exhiber les bijoux normands, les cailloux du Rhin, les croix bretonnes, les parures en bois durci ou en jais. Pour ces dernières, il est une nouveauté qui consiste à mélanger le jais avec des pierres précieuses : émeraudes, rubis, grenats, etc. ; rien n'est joli comme ces bijoux, dont les mille facettes lancent un éclat sombre que fait valoir le feu des lumières.

N'oublions pas de mentionner, en passant, les ceintures et aumonières perlées, qui ajoutent un charme de plus aux toilettes d'aujourd'hui.

Enfin, — détail plus intime, — constatons que le bas de soie, le bas de fil d'Ecosse, tout au moins, est tout à fait de gue ur le soir. Impossible d'en porter d'autres avec le soulier Louis XV. Cette chaussure mignonne et aristocratique est le dernier mot de l'élégance, établie en peau, en satin ou en velours, à plusieurs barrettes ornées de perles, de dentelles et de nœuds. Rien de plus gracieux et qui fasse mieux valoir un joli pied.

Puisque nous entrons dans la saison des réunions de tout genre, — réceptions intimes ou grandioses, ainsi que les nommait Mme de Girardin, — permettez-moi, mesdames, de rappeler ici une règle fondamentale de bienséance. Il est de toute obligation, pour une maîtresse de maison, de s'habiller de façon à n'éclipser personne, et même à passer inaperçue au milieu de ses invitées ; sa toilette est nécessairement simple et de couleur sombre. Par contre, il serait du plus mauvais goût et du dernier ridicule, pour ces dernières, de paraître en négligé; leur devoir est de faire honneur aux maîtres du logis en se montrant en toilette aussi élégante que le permet leur position.

Voici quelques costumes habillés qui pourront servir de types :

Jupon à traîne, en faille gros bleu, monté derrière par le large pli creux dit à la *Bulgare*, garni devant de sept volants plissés très fins. — Tablier en crêpe de Chine bleu pâle, présentant l'aspect d'un châle. Les deux pointes, drapées et réunies en un large nœud sur le quadruple pli du jupon, retombent ensuite en deux longs bouts flottants. Une frange grillée en suit tous les bords. — Corsage cuirasse sans garniture, ouvert en châle par un fichu *Charlotte Corday* en crêpe de Chine, semblable au tablier, et garni de franges comme lui. Des nœuds de faille bleue ornent le fichu devant et derrière. Draperie écharpe en crêpe de Chine, entourant la manche à double cornet.

Autre costume. — Jupon à traîne unie, en velours noir, monté par de larges plis derrière. — Cuirasse et tablier en sicilienne noire, tout rayés de galons souples et perlés de jais, puis terminés par une frange en soie et perles. Manches de velours fermées dans le bas par des boutons de jais très petits. Large nœud de ruban rouge, à bouts flottants, nouant et fixant le tablier. — Fichu en crêpe lisse blanc et nœuds rouges. Même ruban et même couleur pour le catogan.

Il est bon de noter, en passant, que la couleur rouge revient sur l'eau, elle est patronée par quelques femmes du grand monde, qui ne se font pas faute de la porter, même au théâtre.

Décrivons encore une robe en faille gris perle. —Jupon à traîne, monté à gros plis derrière, coulissé devant et coupé par des galons perlés d'acier bleuté. — Corsage cuirasse uni et cotte de mailles en dentelle espagnole brodée d'acier bruni ; dentelle assortie aux bords. Les manches du corsage gris perle ne sont pas recouvertes. D'une élégance achevée, cet ensemble présente, en même temps, une grande simplicité d'allure.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 230.

TOILETTE DE VILLE. — Costume en vigogne marron. — Jupon à traîne, garni devant de plis plats disposés en biais et comme nattés, que rayent des bandes de marmotte. Derrière, hauts volants froncés, dont la tête est fixée par des bandes de marmotte et que terminent des plissés très fins. — Corsage à basques plates devant, coupées carrément sur les hanches, puis entourées de plissés et de marmotte. Par derrière, le postillon, assez long, est garni de volants et de plissés. Manches duchesse, avec plissés et nœuds de ruban. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de feutre, garni de velours marron, de plumes assorties et de roses rouges.

G. N° 464.

TOILETTE DEMI-HABILLÉE. — 1. Jupon en faille noire, à traîne peu sensible et unie, garni devant d'un volant froncé surmonté d'un plissé et d'un bouillonné coupé par des biais lisérés. — Polonaise en cheviot grisaille formant un tablier carré du bas, garni de boutons de fantaisie. Un col en faille noire, à triples pointes lisérées, orne le haut du corsage. Les manches, entourées dans le haut de crevés en faille, se terminent par trois revers superposés, en faille également. — Chapeau *Angot*, en feutre noir, garni de roses en dessous.

2. Même toilette vue de dos. — Le milieu de la polonaise est garni, dans toute sa longueur, de boutonnières et de boutons et se ferme de cette façon la jupe est relevée en dessous par trois attaches.

G. N° 470.

1. Chapeau en velours noir. Calotte ronde ; large passe, relevée devant, garnie d'une guirlande de feuillage noir avec rose blanche. Plume d'autruche blanche autour de la calotte. Nœud de ruban blanc derriere.

2. Chapeau à fond mou, en faille bleu clair, garni de velours bleu plus foncé. Nœuds et roses pâles. Bords ruchés et blondes en dessous.

3. Chapeau genre *Angot*, en velours marron. Pyramide de coques de faille assortie, posée contre la calotte avec une grande plume blanche. Sous la passe, relevée devant, nœud de faille et de velours. Coquillé de valenciennes, servant de nid à un gentil colibri.

4. Bonnet du matin, genre *Charlotte Corday*. Le fond est en mousseline unie ; les bords, légèrement plissés, sont en mousseline brodée. Une barbe en mousseline brodée forme le milieu de la coiffure, avec des nœuds de velours noir, pour retomber ensuite en longue pointe. Un velours noir entoure la calotte en soutenant la barbe, et se noue négligemment derrière avec un bout flottant.

5. Fichu ouvert, en dentelle blanche, ruché et plissé. Le fichu, qui forme barbes-rabat devant, est garni de nœuds de ruban bleu.

6. Col en toile brodée, montant par un ruché, plat et carré pour rabattre.

7. Manche assortie au col n° 6, avec poignet plat et ruche au bord en toile brodée.

8. Col rabattu en toile, à coins dentelés, entouré de malines.

9. Sous-manche assortie.

Description de la planche coloriée n° 1176.

1. TOILETTE DE DINER. — Jupon à traîne en soie grise, entouré de trois plissés en gaze bleue, ou rayée bleu et gris, le bleu formant alors la partie saillante. Le devant est encadré d'une ruche à la vieille, faite avec cette même gaze, et coupant les trois plissés qui garnissent le bas des devants. Seconde jupe en gaze semblable, relevée devant par de nombreux plis, terminée par une ruche à la vieille et une frange grelot assortie. Cette même garniture entoure le reste de la seconde jupe, ouverte sur le tablier. — Corsage en gaze doublée de soie grise, avec basques fendues derrière en deux pointes entourées de franges grelot. Des draperies en gaze, coupées en biais et plissés très près, ornent le corsage sous forme de bretelles. Manches à crevés sur le dessus, terminées par une ruche à la vieille et un plissé. — Lingerie ouverte en malines plissée.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2. Robe de chambre en cachemire lie de vin et soie plus claire. — Le devant en soie est tout droit et fait plastron. Le cachemire (forme princesse) l'encadre d'un bord crénelé, s'ouvrant sur des soufflets en soie plissée; cette garniture suit également les bords inférieurs de la traîne en cachemire. Poches à bords ruchés et nœuds de ruban de nuance claire. Parements crénelés sur le bas des manches et nœuds de ruban. — Collerette ruchée en cachemire à bords crénelés; nœud de ruban assorti au cachemire. — Coiffure en dentelles de Bruges et ruban assorti à la toilette. — La lingerie est en rapport avec la coiffure.

ÉCHOS DE LA MODE

Les bijoux nouveaux commencent a se montrer à profusion. Voici ceux qu'un de nos confrères a remarqués au Théâtre-Italien:

« Ce sont, dit-il, des parures de saphirs, d'émeraudes, de rubis, de diamants sertis de jais taillé à mille facettes. Les plus jolies sont celles qui sont composées avec des rubis ou des saphirs.

« La marquise de C... en portait une—collier, bracelet et boucles d'oreilles — formée de feuilles de chêne en jais, avec un saphir au centre taillé en forme de petit gland. Impossible de trouver un bijou qui fasse mieux valoir une peau blanche et qui soit d'une plus sûre élégance. »

*
* *

Parmi les toilettes remarquées à Esclimont et à Rambouillet, en voici trois charmantes portées par la duchesse de La Rochefoucauld-Bisaccia :

Costume de chasse Louis XVI en drap vert bouteille. La jupe en faille et drap ; l'habit à grands revers avec boutons d'or armoriés.

Les armes de La Rochefoucauld sont : burellé d'argent et d'azur, de dix pièces à trois chevrons de gueules, brochant sur le tout. La devise est : *Mon plaisir*! Grand feutre Fontainebleau avec cette devise en agrafe et un lophophore bleu et vert aux ailes déployées.

Au dîner, suivi du petit bal intime, une robe de satin et tulle saphir, légèrement poudrée d'argent, la traîne drapée comme par Mme Le Brun ; guirlande de grosses roses couleur chair jetée à la Marie-Antoine sur la jupe. Corsage prenant les hanches, en satin saphir, avec girandoles de saphirs et diamants, mêlées de roses couleur chair.

Enfin, à Rambouillet, chez la duchesse de La Trémouille, une robe de tulle blanc lamée d'argent et rayée de bandes de satin blanc; frange de raisins noirs et roses princesse, fleurissant la jupe ; corsage Hébé, traversé d'un grand cordon de raisins noirs et de roses.

Très-original aussi, et d'une forme exquise, le fourreau de la comtesse de Trédern, en velouté blanc, moulé absolument sur le corps.

*
* *

Des présents nombreux ont été faits au nouveau-né de la maison d'Angleterre ; parmi les plus jolis, la *Vie Parisienne* cite un petit service à son usage particulier, composé d'un poëlon en vermeil, d'une assiette, d'une cuiller, d'un gobelet du même métal, aux armes d'Angleterre et au chiffre du royal bébé.

Un berceau de filigrane d'argent, doublé de taffetas incarnadin; des rideaux de même couleur, voilés de dentelle blanche, retombent d'une flèche admirablement ciselée, et dont l'extrémité étale, au milieu d'un gros nœud incarnadin, une délicieuse tête d'amour ou d'ange bouffi.

La plus jeune de ses tantes a brodé, pour le noble rejeton, une couverture de satin blanc d'où les roses semblent éclore, tant le relief a été bien obtenu par la brodeuse.

L. S.

CAUSERIE

A tout seigneur tout honneur! La formule est vieille, mais elle daterait seulement d'hier et aurait été faite tout exprès pour le prince de Galles qu'elle n'en serait ni plus ni moins de circonstance. Le seigneur dont il s'agit n'est autre, en effet, que l'héritier présomptif du trône d'Angleterre, et les honneurs de la France, où il est venu chasser en compagnie de la princesse, lui ont été faits par les plus hautes personnalités du monde aristocratique. Son séjour n'a été qu'une longue suite de fêtes, de réceptions, de parties de chasse, parmi lesquelles nous nous contenterons de citer le déjeuner qui lui a été offert à l'Élysée, chez le maréchal de Mac-Mahon et la duchesse de Magenta.

Après ce déjeuner, où l'on a beaucoup remarqué le surtout de table garni de violettes et de roses blanches, l'hôte du président de la République est allé chasser avec lui dans les *tirés* de Marly. Là, il a manifesté le désir que le gibier qu'il avait abattu fût distribué aux hopitaux de Saint-Germain et de Versailles. Inutile d'ajouter qu'on s'est empressé de faire droit à cette bonne pensée, qui n'eût pu venir à un simple mortel: il faut être au moins demi-dieu, sinon dieu tout entier, pour pouvoir exercer ses talents cynégétiques sur une aussi grande échelle.

Pendant cette journée, le prince de Galles a remémoré un fait curieux qui lui a été conté lors de son voyage en Amérique, et qui fait à la fois honneur à la famille du maréchal et à celle du vicomte d'Harcourt, un des invités du président à cette réunion.

A l'époque où nombre des membres de la jeune noblesse de France se rendit en Amérique à la suite du marquis de Lafayette, la frégate l'*Aigle*, qui les portait, avait à son bord deux millions cinq cent mille francs adressés au comte de Rochambeau pour la solde des troupes françaises. L'*Aigle*, poursuivie par les Anglais à l'embouchure de la Delaware, s'empressa de déposer les tonnes d'or dans une chaloupe montée par quelques jeunes gentilshommes chargés de la défendre. Un vif combat s'engagea avec un détachement de l'armée anglaise, et l'un de ces gentilshommes, le marquis Charles de Mac-Mahon, oncle du maréchal, qui faisait partie du convoi avec MM. de Broglie, de Lauzun, d'Harcourt, de Lamette, ayant fait couler les tonnes dans une crique, elles échappèrent ainsi à l'ennemi, qui renonça à sa poursuite. Le lendemain, l'or fut repêché par les soins de M. de Mac-Mahon et reporté au général en chef, qui put, grâce à lui, solder les troupes.

A propos de souvenirs historiques, la colonne Vendôme, est à la veille de renaître de ses ruines, car il ne reste plus guère à poser que la statue qui doit en couronner le sommet. Le Bachaumont du *Sport* a recueilli, à ce sujet, quelques détails assez intéressants.

Après bien des pourparlers, paraît-il, il a été décidé que la statue qui serait rétablie représenterait Napoléon Ier sous le costume traditionnel avec lequel il a gagné les batailles qui figurent sur le monument, c'est-à-dire portant la redingote grise et le petit chapeau. La statue de Napoléon en empereur romain, si fatale à la colonne, — puisque, abattue une première fois en 1814 par les ordres du général prussien Sacken, elle l'a été de nouveau par la Commune en 1871, — a été reléguée, à juste titre, au musée des Antiques.

Un souvenir non moins curieux se rattache à la statue qui surmonte la colonne élevée à la gloire des armées du premier Empire. Dans le modèle primitif, abattu en 1814, Napoléon tenait à la main une statuette représentant une *Victoire ailée*. Dévissée du globe qu'elle surmontait, perdue dans la bagarre de l'opération, elle fut trouvée, le 13 avril 1814, par un ouvrier qui la vendit 4 francs à un marchand de vins de la rue Saint-Honoré. Alarmé bientôt de la possession d'un tel objet, celui-ci en opéra le dépôt à la préfecture de police, et là, dédaignée comme un symbole inutile

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

et gênant, la statuette fut oubliée dans les fouillis des magasins. Un beau jour, elle fut vendue sans le moindre égard, dans un lot de vieilles ferrailles, à un marchand brocanteur du quai de la Tournelle.

Un curieux la déterra là, et comme cette *Victoire ailée*, œuvre de Chaudet, avait une certaine valeur artistique en dehors des souvenirs qu'elle rappelait, il s'empressa de l'acheter quelque chose comme une dizaine de francs. L'Empire restauré avec Napoléon III, notre acquéreur offrit sa statuette à l'empereur, qui la lui paya aussitôt deux mille francs, et la *Victoire ailée* fut placée dans le cabinet du souverain, aux Tuileries, au milieu d'un grand nombre d'autres objets précieux.

Quand, cédant à une inspiration peu heureuse, l'empereur fit changer la statue du fondateur de sa dynastie, qui s'élevait au sommet de la colonne dans le costume consacré par la légende, contre l'image de Napoléon en César romain, la *Victoire ailée* émigra des Tuileries dans la main du héros de bronze.

Maintenant, n'est-il pas naturel de se demander ce qu'est devenue cette statuette après la destruction commandée par la Commune ? Il serait piquant de savoir quelles vicissitudes elle a encore rencontrées après toutes celles qu'elle avait déjà éprouvées.

Mais laissons là les hauts faits de la Commune, et revenons à nos châteaux.

Savez-vous comment les châtelaines emploient les jours de pluie, aujourd'hui qu'il est du meilleur ton de prolonger la villégiature jusqu'en décembre ? — D'abord, elles ont inventé un nouveau jeu de salon, pour lequel on a toutes les lettres de l'alphabet, écrites ou imprimées sur vélin, répétées jusqu'à dix fois. On se réunit autour de la table, puis on jette les dix alphabets dans une corbeille qu'on agite très fort. Lorsque les lettres sont bien mêlées, on en distribue une quantité indéterminée à chaque joueur, qui est tenu de former, avec ce qu'il a reçu en partage, un ou plusieurs mots, d'où les fautes d'orthographe doivent être sévèrement exclues. Quand on est parvenu à faire un mot, — et Dieu sait avec quelles difficultés, le plus souvent ! — on tâche d'assembler des phrases avec ses voisins, ce qui produit quelquefois des choses fort drôles et fort amusantes.

L'autre jour, une dame avait fait : « Je rêve. » Le monsieur qui la suivait n'avait pu trouver que : « De moi. » Et la dame qui venait ensuite avait : « Pourquoi ? »

Celui qui a offensé la grammaire, ou qui a été impuissant à faire un mot, donne un gage.

Ce jeu est souvent préféré aux cartes, d'autant que quelques châtelaines ont imaginé d'enluminer, d'enguirlander, de diversifier les alphabets de mille manières. Celles qui ont quelque talent et quelque originalité ont fait, en ce genre, de vrais petits chefs-d'œuvres fort agréables à considérer, tout en arrangeant son mot, et qui, maintes fois, ont donné des idées au joueur.

Une autre innovation, à propos de lettres, vient de voir le jour. La mode, qui ne sait comment s'ingénier en fait d'excentricités, a imaginé pour cet hiver des robes dont la double jupe est ornée sur le côté des initiales de la personne qui les porte. Ces initiales étant brochées dans le tissu même, il faut les commander *ad hoc*, ce qui donne une valeur toute spéciale à cet ornement bizarre. Voilà la marque rétablie pour le bon motif.

Un joli mot d'enfant pour finir.

On monte l'escalier. Les marches en sont très hautes, et Bébé, avec ses petites jambes, a toutes les peines du monde à opérer l'ascension.

Son père le pousse par derrière tout en lui répétant :

— Allons !... Courage donc !... courage !

— Mais, papa, soupire à la fin Bébé hors d'haleine, *je courage tant que je peux* !

Ludovic Sauveur.

LA MODE A VENISE EN 1570 (1)

... Le grand classique du seizième siècle en fait d'accoutrement, l'autorité reconnue, c'est Cesare Vecellio ; il ne se borne pas à dessiner en un trait irrécusable ce qui existait de son temps, il le raconte, puisqu'il accompagne ses gravures de *raggionamenti* relativement détaillés et en tout cas irréfutables ; car on sait qu'en ces sortes de choses, il n'y a tel que les peintres pour voir et bien voir. Il est peut-être le seul qui nous fasse entrevoir les mœurs des patriciennes. Voici ce qu'il nous dit de l'éducation des jeunes filles vers 1570 :

« Le mode d'éducation des jeunes filles nobles, à Venise, est chose à noter : elles sont si bien gardées et surveillées dans la maison paternelle qu'on peut dire que même les parents les plus proches ne parviennent point à les voir. Il faut dire aussi que beaucoup d'entre elles se conformant, jusqu'au jour de leur mariage, à la soumission absolue à la volonté de leurs parents, ne portent jamais un bijou, et quand elles sont déjà grandelettes (*grandicelle*), elles ne mettent presque jamais le pied dehors sinon pour aller à l'église : dans ce cas, elles portent sur la tête un voile de soie blanche qu'elles appellent « *fazzuolo*, » voile assez ample, avec lequel elles se couvrent le visage et la poitrine. Parfois, elles portent quelques petits ornements de perles ou colliers d'or de très mince valeur. Parvenues tout à fait à l'âge de femme, elles restent encore vêtues de noir avec une étoffe appelée *cappa*, de soie très fine, très ample, fixée derrière et à l'aide de laquelle elles se couvrent le visage. On ne les voit pas, mais elles peuvent voir. Quant aux nobles et aux filles de grandes familles, elles vont bien rarement hors de chez elles, sauf les jours de grandes fêtes. »

Vecellio établit une grande différence entre les mœurs des jeunes filles et celles des femmes mariées.

« Dès qu'elles sont mariées, elles prennent un maître de ballet, apprennent les révérences et se vouent dès lors aux mains des femmes pour la toilette. Elles laissent pendre leurs cheveux sur les épaules. »

On a beau lire ce qui nous reste du seizième siècle à Venise, compulser des manuscrits, étudier les gravures du temps, le côté intellectuel de la femme noble s'échappe toujours ; il n'est jamais question que de fêtes et de toilettes.

Quand Vecellio parle des *gentildonne* qui accompagnent leurs maris en mission en Terre-Ferme, dans les « *regimenti e governi*, » il parle encore et toujours de leur magnificence de parure, de leur recherche, des soins qu'elles prennent de leur personne, du temps qu'elles passent à se parer et se composer chaque jour de nouvelles coiffures. La seule occasion dans laquelle il décrit une scène d'intérieur révèle un fait (devenu banal aujourd'hui, car tous les historiens l'ont commenté), mais qui a véritablement son importance : c'est celui du soin que mettaient les patriciennes à se *blondir* les cheveux, qu'elles teignaient d'une substance dont les auteurs des *Femmes blondes* ont donné la recette.

C'était, pour elles, une sorte de supplice que cette teinture quotidienne qui explique les belles teintes dorées des Vierges du Titien et de ses héroïnes. C'est là leur unique souci, leur grand art ; il semble qu'avant d'être épouses et mères elles soient femmes, et femmes coquettes.

« Voyez-les plantées et prenant racine sur leur balcon tant que

(1) Les détails qu'on va lire sont empruntés à un très curieux volume de M. Charles Yriarte, *la Vie d'un patricien de Venise au XVIe siècle*, publié chez l'éditeur Henri Plon, 8, rue Garancière. Par le fragment que nous en extrayons, on jugera de l'intérêt des détails qu'il contient sur tout ce qui se rattache aux mœurs, encore si peu connues, des grands seigneurs et des nobles dames de Venise.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

rayonne le soleil ! Elles se peignent, elles se mirent, et puis elles se tiennent là trois heures à se sécher la tête. »

Par quelques chroniqueurs du temps, on sait que, même à Venise, les femmes s'inquiètent des modes de France. Il y a, dès la fin du XVIe siècle, une habitude très curieuse qui est bien spéciale à cette ville.

Dans le quartier dit de la *Merceria*, dans cette petite rue tumultueuse qui s'ouvre sous l'horloge de Saint-Marc et conduit au Rialto, un industriel du temps étale à sa devanture une poupée grande comme nature, habillée à la dernière mode de la Cour de France. Quand le vertugadin s'amplifie ou au contraire se rétrécit; quand les collerettes s'allongent, le sein se découvre ou se voile davantage; quand la manche à crevés de satin devient ou plus serrée ou plus bouffante à la cour de Valois, *la poupée* suit la mode et tient compte de tout changement qui se produit. C'est la grande affaire à chaque saison nouvelle; c'est le Moniteur officiel des chiffons, et les élégantes de Venise, de tous les points de la ville, viennent consulter la poupée. Il est inutile de dire que chacun interprète la mode à sa façon, et que la Vénitienne garde, en imitant les Parisiennes d'alors, son goût de terroir et son accent génial.

C'est le jour de *la Sensa* (l'Ascension) que la poupée change son costume; et, au retour des fiançailles du doge avec l'Adriatique, on se presse dans l'étroite ruelle pour voir la nouvelle poupée...

Charles YRIARTE.

LA CHASSOMANIE

Notre bonne fortune de bibliophile nous a mis dans la main un petit livre assez curieux. Son titre donne déjà une idée de ce qu'il contient de singulier :

LA CHASSOMANIE ou *l'Ouverture du « Jeune Henry », mise en action par M. Augustin X...., musique introductive arrangée par M. Lanusse*; (représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Salle des Jeux gymniques, Porte-Saint-Martin, le lundi 24 janvier 1810).

Le *Jeune Henry*, opéra-comique de Méhul, avait été donné quelque dix ans auparavant et sa destinée fut vraiment singulière, on peut même dire unique. L'ouverture (que tout le monde connait) en fut acclamée, et le public voulut l'entendre trois fois de suite. C'est déjà un premier point à noter.

Gossec avait déjà composé une symphonie descriptive de la chasse, mais il n'avait pas été aussi heureux que Méhul; et son œuvre, qui n'est plus connue que des archéologues et des collectionneurs de raretés, n'a pas, tant s'en faut, le même accent de vérité flagrante. Ce n'est qu'une sorte de tableau fait de souvenir; tandis que l'ouverture de Méhul saisit et entraîne par la sincérité d'effet d'une étude d'après nature.

Pendant plus de quinze ans, c'est-à-dire durant la période du Consulat et du premier Empire, l'usage persista de jouer tous les soirs l'ouverture du *Jeune Henry* à l'Opéra-Comique. C'était la préface obligée de toutes les représentations.

Ce qui, par exemple, est bien singulier, c'est que des trois actes que formait la partition du *Jeune Henry*, il n'est pas resté un morceau. On n'en connait pas la plus petite bribe, et les musiciens du temps qui vivaient encore il y a une vingtaine d'années n'ont jamais pu nous en fredonner une phrase de huit mesures. Elle n'avait d'ailleurs été exécutée qu'une fois, et elle était tombée sous les sifflets, comme si le public avait voulu faire expier aux auteurs l'ovation qu'il avait décernée à l'ouverture.

La pièce qui, je crois, était de Rouilly, a été entraînée dans le naufrage. Elle n'a pas même été imprimée, honneur qui aujourd'hui est réservé au plus méchant vaudeville.

Enfin, l'ouverture resta; et un monsieur Augustin s'entendit avec le sieur Lanusse pour en faire l'accompagnement d'une pantomime cynégétique. Pourtant, comme elle ne dure guère qu'une douzaine de minutes, on ne put l'utiliser que pour les dernières scènes. Il fallut, en attendant, que le public se contentât des élucubrations du chef d'orchestre Lanusse.

La représentation de cette fantaisie mimo-musicale fut donnée en 1810 à la Porte-Saint-Martin, devenue par tolérance, une scène d'acrobates depuis le fameux décret de 1807 qui supprimait la plupart des théâtres de Paris.

J'ai sous les yeux, comme je l'ai dit, le livret de cette farce bizarre.

Les noms des personnages y sont d'abord à relever. On croyait, en ce temps-là, faciliter au public l'intelligence d'une pièce de théâtre en donnant aux personnages des noms rappelant leur profession, ou seulement le côté saillant de leur caractère.

Un menuisier s'appelait Laplanche, ou Varlope; un boulanger, Pétrin, ou Pain-Mollet; un postillon, Labride; un homme de lettres, Laplume.

Dans la *Chassomanie*, nous trouvons, outre le Chassomane, qui n'est pas désigné autrement, Traquenard, armurier; Renard, intendant; Furet, domestique; La Biche, fermier; plus une demi-douzaine de gardes-chasses qui ont les noms significatifs de Leperdreau, Lelièvre, l'Émouchet, Lechevreuil, Leloup, Lecerf.

Il faut joindre encore à la liste Toto-Carabi, « chassomane de Pontoise ». On se figurait alors qu'il n'y avait rien de plus comique que cette jolie sous-préfecture; et le seul nom de Pontoise faisait pouffer le parterre. Pézénas, Carpentras et Landerneau jouissaient du même avantage, si c'en est un. Aujourd'hui, on est plus exigeant et le rire ne part pas pour si peu.

Nous avons été bien étonné encore en trouvant dans le livret du *Chassomane* plusieurs scènes qui semblent parodier le *Freyschutz*, donné six ans plus tard.

Il y a là, comme dans l'opéra de Weber, un concours de tir pour mériter la main d'une jeune fille. Une affiche est collée dans un endroit apparent du théâtre, et on y lit : *Grande chasse! Le plus adroit épousera Laure.*

Cette idée, j'en conviens, est assez simple pour venir à plusieurs auteurs.

Mais voici qui est plus frappant. Vous vous souvenez de la scène des balles enchantées, qui forme une partie du second acte dans le *Freyschutz*. Max est venu trouver Saniel, le chasseur noir, et lui a vendu son âme contre trois balles magiques, par la vertu desquelles il deviendra le plus adroit tireur de la forêt.

Dans le *Chassomane*, Saniel est un sorcier, ou plutôt M. Charles, un plaisant mystificateur, qui vend aux chasseurs dans l'embarras des sarbacanes enchantées avec lesquelles ils pensent tuer le gibier à toute distance. Toto-Carabi, pour gagner la main de Laure, va donc trouver le sorcier et lui achète une de ses infaillibles sarbacanes.

C'est très bien; mais un ours vient à passer. Grande terreur de Toto, qui cependant lui envoie un pois chiche, et l'abat du coup. Il se croit alors maître du doux enjeu de la partie... Mais point du tout! car vous sentez bien que le public s'en fût allé mécontent, si la pièce avait fini par le mariage de Laure et de Toto, personnage ridicule.

L'ours est un faux ours, un paysan déguisé par les soins de M. Germeuil, l'amant de Laure, le meneur de cette intrigue burlesque. Germeuil a, de son côté, tué un cerf dans toutes les règles de la vénerie, et c'est pour ce beau fait qu'il devient l'époux de celle qu'il aime.

Je ne saurais vous dire si Méhul fut très content de voir sa belle ouverture servir d'accompagnement à ces pantalonnades.

Albert DE LASALLE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 464. — DESCRIPTION PAGE 530.

TOILETTE DEMI-HABILLÉE
Modèle de Mme Morison (rue d'Antin, 14).

A Leroy imp. r. des Marais, 66. Ad. Goubaud & Fils Ed.rs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de Madame Morison, r. d'Antin 14 _ Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon

Parures de Mesdames Brunhes & Hunt, r. Meyerbeer, 4 _ Jupons et Tournures de P. de Plument, r. Vivienne, 33.

Parfums de la Mon Violet _ Envois de la Mon de Commission Lassalle & Cie r. Louis le Grand, 25.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON. Ad. Goubaud & Son 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 470. — DESCRIPTION PAGE 530.

CHAPEAUX DE Mme BAYARD (RUE VIVIENNE).
Lingerie du Magasin du Flamand (rue Montmartre).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

UNE HÉRITIÈRE, S'IL VOUS PLAIT ?

(Nouvelle)

— *Suite et fin.* —

Un jour, en traversant la rue, il rencontra Marthe Bridoux, sa voisine. La jeune fille était pâle, elle avait les yeux pleins de larmes. En d'autres temps, il n'eût pris garde à la rencontre et il fût passé outre, après lui avoir rendu son salut. Mais Onésime avait souffert, lui aussi; tout au moins, il avait, on l'a vu, subi plus d'une déception, éprouvé plus d'un déboire, et comme il ne laissait pas que d'avoir l'âme élevée, il avait appris à compâtir aux chagrins des autres. Et puis, nous l'avons dit, Marthe était jolie et d'une remarquable douceur de caractère. Il l'aborda.

— Vous avez du chagrin, mam'zelle Marthe ?

— Oh! oui, m'sieu Onésime : ma pauvre mère est bien malade, et je crains que nous ne la perdions bientôt.

Et, ce disant, Marthe sanglotait.

Onésime n'avait pas entendu parler de la maladie de la mère Bridoux. Il essaya de consoler cette douleur trop vraie, trop légitime pour pouvoir être adoucie. Un bon mouvement le porta à suivre les pas de Marthe pour s'enquérir de la situation de sa mère. Celle-ci était au plus mal, en effet. Depuis la mort de son mari, elle avait été maladive, sans s'être jamais alitée pourtant. Mais une souffrance intérieure la minait, et, l'avant-veille, elle s'était mise au lit, disant qu'elle n'était pas bien. Un médecin appelé lui avait donné ses soins sans que la situation de la malade en fût allégée. Il y avait peu d'espoir, avait dit l'homme de l'art en confidence au fils Bridoux. Et, en effet, le mal s'était si rapidement aggravé que c'est à peine si la malade put reconnaître Onésime. Le lendemain, elle expirait...

Pendant quelque temps, Marthe ne sortit point de la maison. La perte de sa mère, qu'elle aimait tant, l'avait en quelque sorte accablée, anéantie. Que de larmes elle donna à cette pauvre chère mémoire ! Mais à la fin elle surmonta sa douleur, qui, avec le temps, devait perdre de son intensité, et on la vit, comme d'habitude, vaquer à ses travaux ordinaires.

Le premier soin d'Onésime, qui avait attendu pour aller chez ses voisins que leur douleur fût un peu calmée, avait été de solder les honoraires du médecin, le prix des médicaments et tous les frais funéraires. Mais, avec une délicatesse qu'on ne saurait trop louer, il avait acquitté le tout au nom de Marthe. Et, lorsque celle-ci voulut payer elle-même, il lui fut répondu que tout était réglé. Mais réglé par qui ? on ne voulut pas le dire. Marthe ne douta pas un instant que ce ne fût Onésime.

Un an s'était écoulé depuis la mort de la mère Bridoux, et, durant ces douze mois, Onésime avait, comme bien on pense, fait de nombreuses visites chez les voisins. Jacques et Brigitte n'étaient pas sans savoir les rapports qui s'étaient établis entre Onésime et les Bridoux.

Mais de tels rapports ne pouvaient être que sans conséquence. En dehors de ses travaux, Onésime n'avait pas de distractions. Il fallait bien que le jeune homme voisinât, fût-ce même chez les Bridoux, de braves gens, d'ailleurs. En d'autres temps, pourtant, Brigitte et Jacques lui-même n'eussent pas manqué de faire à Onésime quelques observations.

Un soir, Onésime dit à son père et a sa tante qu'il avait à leur confier un secret de la plus haute importance.

— Un secret ! dit Brigitte, as-tu découvert une héritière?

— Pas précisément, répondit Onésime.

— Ah ! je vois ce que c'est, reprit Brigitte : tu as appris que, contrairement à ce qu'en ont dit les journaux, ta fameuse Angèle de la Chesnaye n'est point mariée.

— Non, dit Onésime, la « fameuse » Angèle, comme vous l'appelez, fût-elle libre, c'est-à-dire veuve ou point mariée, je ne serais nullement désireux de l'épouser...

— Comment ? fit la tante, je t'avoue que je ne comprends pas.

— Ni moi non plus, dit Jacques.

— Voici en deux mots la chose : j'aime Marthe Bridoux...

— Marthe Bridoux ! dirent en chœur Jacques et la tante.

— Et je vous demande la permission de l'épouser.

— Mais tu es fou, se hâta de dire Brigitte, une fille qui n'a rien...

— Pas d'herbages, dit ironiquement Onésime, ça c'est vrai.

— Tu ne peux pourtant pas... hasarda Jacques.

— Eh ! pourquoi non ? répondit Onésime. Si elle est pauvre, elle est sage, laborieuse, et, encore une fois, je l'aime. D'ailleurs, j'aurai du bien pour elle. N'ai-je pas depuis un an presque doublé le revenu de la ferme ? J'espère, le ciel aidant, la rendre plus prospère encore.

— Au fait, dit Jacques à demi ébranlé, tu as bien travaillé depuis un an, et c'est en effet grâce à toi....

— Ça demande réflexion, objecta encore la tante, plus longue à se rendre.

— Quant à moi, dit Onésime, c'est tout réfléchi. Je vous avouerai, d'ailleurs, que je suis las d'aller au loin à la recherche d'héritières, dont je ne me soucie nullement aujourd'hui; je trouve le parti qu'il me faut et je m'y tiens. On va souvent chercher bien loin et sans succès ce qu'on a tout près de soi, et en quelque sorte sous la main.

Cette réflexion était sensée et frappa Jacques, lequel, en fin de compte, désirait avant tout le bonheur de son « fieu », qu'il lui vînt d'une héritière ou d'une autre.

— Bah ! fit-il, si c'est réellement ton idée, il faut en finir... Autant celle-là qu'une autre : elle ne me déplaît point d'ailleurs.

— Comment, toi aussi? dit Brigitte à Jacques; voilà ce que c'est que de tolérer des relations qu'on croit sans portée... l'amour vient, et patatra !

Battue en brèche par Onésime, qui tenait à l'emporter de haute lutte, la tante, elle aussi, finit par se rendre. « C'était toujours, se dit-elle, des petits-neveux en perspective... sans doute, il aurait mieux valu... mais enfin... »

La demande en mariage fut donc autorisée.

Onésime ne fit qu'un bond jusque chez les voisins.

Est-il besoin de dire qu'elle fut accueillie? non pas sans étonnement, — on ne s'y attendait guère, Onésime n'ayant jusqu'alors rien laissé entrevoir de ses dispositions, — mais avec bonheur.

Marthe aussi aimait Onésime, depuis longtemps. Son amour était né avant le sien, mais elle avait su le renfermer au fond du cœur.

La noce eut lieu huit jours après la demande en mariage. Elle se fit complète, mais sans éclat, sans ostentation. Onésime avait horreur de tout ce qui est bruyant; Marthe était de même. Humble avait été jusque-là sa vie, humble elle voulait rester, malgré le changement qui s'opérait dans sa fortune.

Deux ans plus tard, le vœu de Jacques et de Brigitte était exaucé. Le premier avait un petit fils, celle-ci une petite nièce. Que demander de plus ? Tout allait au mieux, l'accord le plus parfait régnait dans la maisonnée, et Onésime et Marthe s'aimaient comme au premier jour.

— Tu y a mis du temps, disait parfois Brigitte à son neveu, mais enfin tu as trouvé le bonheur.

— Il ne court pas les grandes routes, ajoutait Jacques, faisant allusion aux anciens voyages d'Onésime.

— Il était si facile de le saisir ici, reprenait Onésime en regardant avec tendresse sa chère Marthe, que j'ai à me faire pardonner d'avoir pu penser qu'il pouvait être ailleurs.

Et, pour toute réponse, la tendre Marthe embrassait Onésime.

Adolphe Chevassus.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CE QUE COUTE UN PIED DE VIOLETTES

Il y a trente ans de cela, Alphonse Karr ne quittait pas les abords de cette falaise d'Etretat qu'il a si magnifiquement décrite. Comme il gagnait 30,000 francs, au bas mot, avec les *Guêpes*, il lui était aisé d'agrandir et d'orner la petite maison de Sainte-Adresse, si connue depuis lors de tous ceux qui vont se promener aux bords de la mer.

Le jardin surtout était l'objet de sa constante sollicitude.

Ce jardin, nous le connaissons tous sans l'avoir jamais vu. Pas un arbre vert ou robuste qui n'ait défilé devant nous ; pas une plante ou une touffe de fleurs qu'on ne se soit représentée en lisant les livres de l'auteur de la *Famille Alain*. Et le ruisseau qui traverse le jardin ! Vous rappelez-vous ce ruisseau dont le romancier se dégoûte un matin, parce qu'un peu plus haut, dans une propriété voisine, un Normand l'assujettit à un travail mécanique ?

— Hélas ! dit-il, je n'aime plus mon ruisseau, ni son eau si pure, ni l'herbe qui croît sur ses marges, ni son murmure, et vous me comprendrez : on lui fait tourner une roue, on lui fait repasser des couteaux.

En parlant de la petite maison de Sainte-Adresse, Léon Gatayes raconte qu'il se trouve sur le devant, en regard de la porte d'entrée, une pelouse d'assez large dimension, semblable à une corbeille. Ce coin de terre, toujours parsemé de gazon vert, abrite aussi des fleurs et des plantes rares. En été, à la nuit tombante, l'auteur de *Geneviève* s'y asseyait dans l'herbe, en fumant du tabac de Smyrne dans une longue pipe en cerisier d'Arménie.

Une certaine année, Léon Gatayes était venu de Paris, afin de goûter le cidre.

On touchait au printemps.

Déjà avril se couvrait d'une riche mantille de feuilles vertes. D'heure en heure la sève rompait les boutons et les corolles s'ouvraient.

Alphonse Karr montra avec orgueil le jardin à son ami ; il lui fit côtoyer le ruisseau, vierge encore de toute servitude industrielle. De là ils allèrent à la pelouse.

— Tiens, dit le romancier au harpiste, voici des violettes neuves ; c'est une espèce rare qu'on ne connaît pas encore en France. Un seul pied vaut vingt francs. M. X..., horticulteur du boulevard Montparnasse, me l'a gracieusement envoyé. Ainsi ce trésor ne me coûte pas un sou.

Léon Gatayes sourit.

— Pas un sou, reprit Alphonse Karr.

Pour toute réponse, le musicien tira de sa poche un petit calepin en maroquin rouge, et, après avoir taillé son crayon :

— Je ne demande que dix minutes, répondit-il à son ami, pour te prouver par chiffres que ton pied de violettes te coûte les yeux de la tête. Seulement ne m'interromps pas.

— Va ton train, dit le propriétaire de la petite maison.

Là-dessus, Léon Gatayes, qui est le bon sens même, écrivit ce qui suit sur les pages blanches de son calepin.

1° M. X..., horticulteur, écrit qu'il va te faire une surprise. En homme poli, il n'affranchit pas sa lettre. Ce n'était pas la mode, il y a trente ans, époque où le timbre-poste n'était point encore inventé.

Mets donc d'abord trente centimes, ci..... » 30

2° Durant tout le jour, tu te dis : « Ah çà, quelle surprise peut-il me faire ? M'envoie-t-il des azalées du Japon ou des iris de Chine ? » — Pour toi, c'est une distraction de tous les instants. Le roman que tu achèves pour le *Siècle* s'arrête à l'avant-dernier chapitre. C'est trois cents francs que cela te fait perdre dans une seule journée, ci..... 300 »

3° Le lendemain, on sonne. Voilà un commissionnaire, et avec lui une caisse de petite dimension ; c'est l'échantillon de la violette. Tu es aux anges. Tu embrasses l'homme et tu lui donnes cinq francs de pourboire, ci..... 5 »

4° Le commissionnaire parti, tu contemples la fleur. Deux heures d'extase. Vingt francs au bas mot, ci... 20 »

5° Ce pied de violettes a besoin de soins extrêmes comme un enfant nouveau-né. Tu hèles Frédéric Bérat, qui est au Havre. Tu lui envoies un mot : « Viens donc m'aider à soigner un pied de violettes. » Ça te coûte deux francs de message, ci..... 2 »

6° Frédéric Bérat arrive à la chute du jour ; c'est l'heure du dîner. On se met à table. Sans faire d'*extra* il faut bien traiter un ami tel que le faiseur de romances. Prenons que cela ne te coûte qu'une rallonge de cinq francs, ci..... 5 »

7° Le lendemain, il s'agit de commencer l'éducation du pied de violettes. Toute une journée de perdue. Je ne veux la mettre qu'à cent francs, ci..... 100 »

8° Quand la violette est plantée, quand Frédéric Bérat est reparti, tu te dis : « Un pied de violettes, c'est joli ; mais s'il venait à ne pas réussir ou bien si on me le volait ? Il m'en faut absolument un autre, — en cas d'accident. » Et tu prends la résolution d'aller à Paris, boulevard Montparnasse. — Préparatifs de départ vingt-cinq francs, ci..... 25 »

9° Voyage ; c'est long (puisqu'il n'y a pas de chemin de fer). — Temps et argent perdus, cent vingt-cinq francs, ci..... 125 »

10° A la nuit tombante, tu arrives à l'hôtel de Montmorency ; chambre pour trois jours, service compris, quinze francs, ci..... 15 »

11° Ta première parole est : « Il faut que j'écrive à Gatayes. » Messager en route, un franc, ci..... 1 »

12° Nous dînons ensemble, plus Roger de Beauvoir, que j'ai rencontré et que j'amène. Trente francs, ci... 30 »

13° Après le dîner, promenade sur les boulevards. On rencontre vingt amis. — Il faut prendre des glaces ou du punch à la romaine, sorbet à la mode. Ne posons que dix francs..... 10 »

14° Journée du lendemain, taillée sur le même patron que celle de la veille ; plus achat de quelques bagatelles, cent francs..... 100 »

15° Soirée de la susdite ; départ (tu emportes enfin le second pied de violettes), cinquante-cinq francs, ci... 55 »

16° Retour à Sainte-Adresse. Sur le seuil de ta petite maison, tu trouves deux pêcheurs de soles, tes amis ; tu les invites à baptiser tes nouvelles fleurs. Encore dix francs au bas mot : ces pêcheurs de Normandie sont d'intrépides buveurs, tu le sais bien ; dix francs, ci... .... 10 »

Total très modéré, mais très exact : *Huit cent trois francs trente centimes*, ci..... 803 30

Ainsi parla Léon Gatayes, — qui a bien voulu nous conter le fait à nous-même.

— Je suis père de famille, ajoutait-il, ce qui me fait une loi de bien chiffrer.

Alphonse Karr regarda un moment le calepin :

— Au fait tout cela me paraît d'une exactitude irréprochable, s'écria-t-il.

Un pied de violettes (qu'on en mette deux, si l'on veut) : huit cent trois francs trente centimes, — c'est plus que dix arpents de terrain en Amérique.

C'est deux fois la dot d'une jolie fille en Picardie.

C'est à peu près le prix que *Gil-Blas* a rapporté à Lesage.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Il est vrai qu'Hésiode, un grand poète d'autrefois, a dit dans ses vers :

« La petite fleur des champs vaut mieux que la perle qui cou-
« ronne le front des reines. »

Philibert AUDEBRAND.

LE CANOT DE L'AMIRAL

(NOUVELLE)

Perfide comme l'onde !

L'an dernier, je me trouvais à la Plata ; j'y avais rencontré un de mes amis d'enfance, lieutenant de vaisseau à bord de la frégate *la Junon*, portant pavillon amiral et mouillée à deux lieues au large de Buénos-Ayres.

Mon ami m'avait invité plusieurs fois à venir dîner avec lui à bord de *la Junon*, et diverses circonstances m'avaient jusque-là empêché d'accepter, lorsqu'un jour, — c'était le 23 septembre 1873, il m'en souviendra toute ma vie, — m'ayant rencontré vers une heure, il renouvela son invitation : je ne demandais pas mieux, et il fut convenu qu'à trois heures nous nous retrouverions à l'embarcadère.

Je rentrai chez moi pour prendre une valise où je mis des effets de rechange, du linge de nuit et des ustensiles de toilette : je devais coucher à bord, en effet, et il fallait prévoir, indépendamment du cas où quelque lame me mouillerait de la tête aux pieds, celui où le commandant me ferait l'honneur, le lendemain, de me retenir à déjeuner. Je pris de plus un paletot pour me garantir du froid et un manteau imperméable pour m'abriter de la pluie.

Ainsi équipé, et après avoir mis à ma tenue tout le soin et toute la correction possibles, je consultai ma montre et je vis qu'il n'était encore que deux heures, ce qui m'impatienta comme si j'eusse été un enfant.

Cette visite à bord d'un bâtiment de guerre était pour moi plus qu'un plaisir. Dès mon enfance, comme tant de gens qui n'ont vu la mer que dans les romans ou dans les tableaux, je m'étais passionné pour la vie maritime ; et sans la sévérité trois fois bénie des examinateurs qui me refusèrent l'entrée de l'École navale, je me serais lancé avec enthousiasme dans une carrière où, sans aucun doute, j'aurais trouvé plus d'une désillusion.

Ma traversée du Havre à Buénos-Ayres, sur un navire chargé de mules avec quelques émigrants allemands pour toute compagnie, n'avait pas suffi pour me désenchanter. Toutes les déceptions auxquelles je m'étais heurté vingt fois le jour pendant deux mois de cette vie monotone, je les avais mises sur le compte du commerce en général qui, me disais-je, vulgarise tout, et de notre capitaine en particulier, honnête homme, bon marin, mais qui, en dehors de ces qualités, n'en avait pas d'autres.

J'allais, pour la première fois de ma vie, mettre le pied sur un vaisseau de guerre : là je verrais, dans toute sa majesté et dans toute sa formidable poésie, cette vie maritime dont je ne connaissais que le rêve ; enfin et surtout, j'allais voir de près, sur mer, à leur bord, c'est-à-dire sur leur domaine et dans tout l'appareil de leur puissance, ces officiers de marine dont la dignité et la distinction suprême m'avaient toujours si vivement frappé.

Aussi avouerai-je qu'au moment de faire mon début dans ce monde à part, dont les hommes m'apparaissaient revêtus d'un grand prestige, je m'inquiétais fort de ce que je pourrais dire et faire pour ne pas me montrer trop au-dessous d'eux. Si c'était une petite faiblesse d'amour-propre, elle eût été bien pardonnable, mais en âme et conscience, je crois qu'il n'y avait là de ma part que ce rehaussement de dignité qu'on éprouve devant des personnes auxquelles on serait fier de ressembler.

C'est ainsi que le cours de mes idées, parti de cette circonstance bien vulgaire d'une invitation à dîner à bord d'un bâtiment de l'Etat, s'était grossi de tous mes souvenirs d'enfance, de mes enthousiasmes de jeunesse, de mes sentiments d'admiration pour les marins, de ma sollicitude pour mon propre personnage, et que ce dîner s'annonçait comme devant prendre dans ma vie les proportions d'un véritable évènement.

Et c'est ce qui arriva, mais autrement que je ne pensais.

Quoi qu'il en soit, toutes mes facultés, et particulièrement l'attention et la mémoire, s'étaient élevées à une intensité de puissance que je n'ai plus jamais retrouvée dans aucune autre circonstance de ma vie, et c'est à cette disposition d'esprit que je crois pouvoir attribuer la précision incroyable et la lucidité singulière de mes perceptions et de mes souvenirs au milieu de ce déchaînement inattendu d'où ma raison comme ma vie ne me semblent avoir échappé que par miracle. Après plus de vingt années, il n'est pas un détail des événements, pas une parole, pas un geste, pas un pli de visage des auteurs de ce drame, que je ne voie et que je n'entende comme si c'était d'hier.

Je me dirigeai vers l'embarcadère. Je vis venir de loin un groupe de quatre ou cinq personnes parmi lesquelles je reconnus mon ami, et qui s'y rendaient de leur côté. Le canot de l'amiral, une embarcation toute blanche, avec seize matelots et un patron, se balançait le long du quai. Le groupe que j'avais aperçu, arriva près de moi ; mon ami s'en détacha, et me prenant par la main, me présenta successivement un chirurgien, un enseigne, un aide-commissaire, et un aspirant ; puis il me présenta à un cinquième personnage, capitaine de frégate.

— Où est le commandant ? demanda ce dernier.

— Il arrive là-bas en causant avec le capitaine du port.

Je profitai de ce temps pour examiner mes compagnons.

Le chirurgien était un petit homme replet, avec une grosse figure rouge, un collier de barbe roussâtre coupée très court, et l'air souriant.

L'enseigne était grand, élancé, légèrement voûté, très blanc de peau, portant longs ses cheveux et ses favoris bruns ; de grands yeux bleus lui donnaient une beauté très expressive, quoique ses traits ne fussent pas réguliers.

Le commissaire répondait assez bien à l'idée que je m'étais faite de cette classe à part dans l'administration : petit, maigre, l'air spirituel et distingué, mais n'ayant pas ce que je ne sais quoi de l'officier de marine.

Quant à l'aspirant, c'était un enfant de dix-huit ans au plus, beau comme le jour, blond et rose, au point qu'en toute autre circonstance on l'aurait pris pour une femme déguisée. Sur son charmant visage il y avait tant de jeunesse et tant de gaieté que je ne pouvais m'empêcher de sourire en le regardant.

Le capitaine de frégate me parut devoir être, de tous les marins réunis sous mes yeux, le plus remarquable dans sa profession, si j'en jugeais d'après ce qu'il était comme homme. Il était saisissant, je ne puis pas mieux dire : un de ces hommes qui, par la profonde originalité de leur aspect, échappent à toute classification connue ; tout en longueur, tout dégingandé, et ses grands os semblaient tellement disloqués, qu'il ne répétait pas deux fois de suite le même geste de la même façon. Mais la tête, par son expression surhumaine, dominait et semblait maîtriser l'irrégularité du reste de la personne : l'âme y parlait si clairement, que chaque pli du visage, chaque regard, annonçait et expliquait les mouvements du corps. Je n'ai jamais vu deux yeux comme ceux-là : ils n'étaient pas du tout perçants ni brillants ; ils n'étaient ni gris, ni verts, ni noirs, ni bleus : deux autres, — telle est la seule comparaison qui puisse donner une idée de la profondeur de ce regard.

Après quelques minutes d'attente, nous vîmes arriver le commandant :

— Suis-je en retard ? dit-il.

Le capitaine de frégate tira sa montre et dit :

— Trois heures juste.
— Eh! bien, embarquons.

—

Les matelots levèrent droit leurs avirons, le commandant et le capitaine de frégate s'assirent au fond ; le chirurgien, l'enseigne et le commissaire à droite ; mon ami, l'aspirant et moi, à gauche ; le patron se mit à la barre, on borda les avirons, et nous partîmes, glissant ou plutôt volant sur l'eau.

Le commandant, gros personnage à figure massive et digne, âgé d'une cinquantaine d'années, absolument dépourvu d'idéal, paraissait être un de ces hommes « de service » admirables pour commander en sous-ordre, mais hors d'état de s'élever au-delà d'une certaine hauteur dans les circonstances difficiles.

Le canot filait comme un trait le long de la jetée. La mer moutonnait; et plus nous avancions vers le large, plus le mouvement de l'embarcation s'accentuait.

— Eh bien! me dit mon ami, commences-tu à avoir le mal de mer ?

— Pas du tout, je trouve au contraire ce balancement fort agréable, et si c'était toujours comme cela...

— Ce n'est pas toujours comme cela, me dit-il, et si tu n'as pas le cœur ferme, je crains que tu ne payes ton tribut lorsque nous aurons débouqué.

— Débouqué? qu'est-ce que c'est que ça? répondis-je en riant.

— Dépassé l'extrémité de la jetée qui nous garantit encore du vent et des lames du large.

Nous étions près de dépasser la jetée. Le commandant se retourna vers le patron, qui était debout, et lui dit:

— La mer est forte au large?

— Oui, mon commandant, très forte: elle est mauvaise, mauvaise!

— Le capitaine de port m'a dit que nous allions danser. Il m'engageait même à ne pas partir, dit-il au capitaine de frégate; mais j'ai affaire à bord ce soir: il faut absolument que je finisse mon rapport sur...

— Un rapport! répliqua le capitaine de frégate avec une nuance d'ironie et d'amertume. Ah! c'est différent!

Et il jeta un regard de supériorité sur son chef, puis leva la tête, examina un instant l'état du ciel, et ne dit plus mot.

Les flots grossissaient de minute en minute; nous avancions toujours à la rame; enfin nous allions dépasser l'extrémité de la jetée. Sur un signal du patron, les avirons furent rentrés, la voile s'éleva le long du mât et les matelots se croisèrent les bras.

— Mets ton paletot, leur dit le commandant.

Et tous se couvrirent de leur veste, se boutonnèrent et enfoncèrent leurs chapeaux sur leurs yeux.

Tous ces messieurs mirent leurs pardessus et je m'apprêtais à faire comme eux, lorsque le canot fit un bond si violent de l'avant à l'arrière et se coucha en même temps si fort que je m'accrochai instinctivement au bras de mon ami.

Je reçus en même temps dans le dos un coup de mer dont une bonne quantité m'entra dans le collet, et j'entendis mon ami, qui s'était levé sans s'inquiéter de ma mésaventure, — ce qui me surprit, — dire à mi-voix en regardant au large:

— Ah! mon Dieu!

Et il se rassit sans paraître seulement se souvenir que j'étais là.

Le canot, changeant un peu de direction, fit un nouveau bond encore plus violent, et franchissant une lame qui me sembla haute de vingt ou trente pieds au moins, se trouva lancé au milieu d'une mer tellement épouvantable, que toutes mes idées sur ce qu'on appelle dans les livres une tempête firent place à un étonnement plus grand peut être encore que ma terreur.

Rien dans mes sensations ni dans mes souvenirs passés ne me donnait le moindre terme de comparaison auquel je pusse même essayer de rapporter mes sensations présentes. Il n'y a rien, ni dans le monde réel où j'avais vécu jusque-là, ni dans les descriptions ou les tableaux que j'avais vus, qui en donne une idée; et cette mer elle-même, que je venais de traverser, pour venir d'Europe, ne ressemblait pas plus à ce que je voyais qu'un brin d'herbe ne ressemble à un palmier.

Jamais coup de théâtre ne fut plus subit et plus effrayant que celui-là: en deux bonds le canot nous avait fait sauter d'une sécurité entière à une mort certaine. Cinq minutes.

Personne ne disait mot. La tête enfoncée dans le collet, chacun s'accrochait de son mieux au banc ou au bordage.

Je promenai mon regard sur mes compagnons de voyage. Le plus habile et le plus malveillant des observateurs n'aurait pu surprendre en eux un mouvement ou un pli de visage. J'interrogeais leurs physionomies avec l'angoisse affreuse, mais aussi avec la clairvoyance désespérée du condamné qui cherche à deviner son arrêt; et je ne découvrais rien de changé dans ces figures que si peu de temps auparavant je venais d'analiser avec tout le calme du philosophe et toute l'aisance de l'homme du monde.

Maintenant, jeté sans transition au milieu de cette épouvantable tempête, lorsque je voyais ces montagnes d'eau s'élever, se gonfler, se ruer les unes contre les autres, s'entre-détruire, disparaître en creusant un gouffre, et de nouveau surgir encore, de plus en plus énormes, de plus en plus furieuses, je perdais par moment le sentiment de ma propre existence. Toute idée de salut, de vie même, était si absolument incompatible avec la position où nous nous trouvions que si je n'avais pas vu devant mes yeux les visages calmes et pleins de vie de mes compagnons de voyage, je me serais cru fou.

Le commandant, sans se départir, au reste, du calme le plus parfait, se tourna à demi vers le patron en lui disant :

— Mollis un peu; le canot fatigue beaucoup.

Le patron ne bougea pas.

— Eh bien ! dit vivement le commandant, tu n'as pas entendu ?

— Faites excuse, mon commandant, j'ai entendu.

Le commandant devint tout rouge, serra les poings et ouvrit la bouche pour parler : le patron continua :

— Si vous voulez, je vais mollir : mais je connais l'embarcation, et si je fais ça, nous chavirerons.

Puis il ajouta, mais du ton le plus tranquille, avec ces inflexions traînantes et cadencées de l'accent breton :

— Faut-il mollir, mon commandant ?

Et il changea de position, se disposant à appuyer sur la barre.

Le commandant prit un air de dignité offensée qui se dissipa presque aussitôt, et sa pose ne pouvant se prolonger qu'à la condition de réitérer l'ordre de mollir, il feignit de s'apercevoir que le troisième bouton de son paletot était défait, et il se mit, avec une affectation puérile, à le boutonner comme si le salut du canot avait dépandu de cette importante opération. Puis il se ramassa sur lui-même, enfonça sa casquette, rabattit son capuchon pardessus.

Mais il ne répéta point son ordre au patron, et depuis cet instant on n'entendit plus sa voix et on ne vit plus son visage.

A ce moment le capitaine de frégate se dressa tout debout ; et après avoir tourné lentement la tête pour examiner l'état du ciel et de la mer, il l'inclina un instant, laissa tomber un regard d'une expression indéfinissable sur le commandant, puis il se retourna, s'agenouilla à demi sur le banc en appuyant ses mains au dossier, — et il regarda le patron !

Je ne pouvais voir que les yeux de celui-ci ; quant au capitaine de frégate, placé comme j'étais, je ne le voyais qu'à profil perdu.

Il était enveloppé dans un immense manteau de drap plaqué tout le long de son corps du côté du vent et flottant du côté opposé comme un vaste et lourd drapeau noir doublé de rouge. Son visage osseux et pointu, son cou blanc et maigre s'allongeant et

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

se dressant au-dessus de cette masse de draperies agitée furieusement, empruntaient encore un caractère plus fantastique à la silhouette aiguë d'un tricorne couvert de toile cirée dont il était coiffé. Il ne dit pas un mot au patron, mais au mouvement qu'il fit, je vis qu'il le regardait de la tête aux pieds.

Je vis, oui, *je vis* ce long et puissant regard pénétrer dans l'âme du matelot, qui baissa les paupières, ouvrit les narines et rejeta légèrement la tête en arrière comme sous l'action d'une puissance supérieure.

Le capitaine de frégate se rassit, ramena les plis de son manteau, et baissant la tête, parut se plonger dans une profonde méditation.

E. MÉRYNN.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE DES MAGASINS

Sitôt le retour à Paris accompli, la femme élégante n'a pas de plus vif désir à satisfaire que de se mettre bien vite au courant de la *fashion*. — Qu'a-t-on fait? Que fera-t-on? Quelles nouveautés ont fait leur apparition? — Et vite de se mettre en tournée. Inutile de dire qu'on commence toujours par la *Ville de Lyon*, le centre le mieux renseigné en ce qui touche aux élégances parisiennes.

Mais ce n'est point une visite banale qu'il faut faire dans ce magasin de la Chaussée d'Antin, 6; c'est une attentive et longue station! Tous les comptoirs de cette grande maison réunissent en ce moment les nouveautés les plus charmantes et présentent aux regards féminins un coup d'œil enchanteur.

Rien de plus aristocratique que telle mantille en velours noir, rayée en travers de galons perlés de jais, et terminée par une frange assortie.

Un paletot en velours, de forme vague devant, demi-ajusté derrière, d'une coupe tout à fait gracieuse, est également remarquable. Il est rayé dans sa longueur de galons perlés de jais; sa jolie manche grecque, ainsi que tous ses bords, sont, en outre, ornés de plumes frisées. Le tablier en velours noir, brodé et perlé, forme, avec ces deux vêtements, la toilette la plus élégante et la plus riche que l'on puisse souhaiter.

La nouvelle cuirasse de la *Ville de Lyon* mérite aussi une attention particulière : elle est en velours noir, ruisselante de jais ou resplendissante d'acier, puis encadrée de plumes de coq frisées. Dans l'un et l'autre cas, c'est une merveille sous le double rapport de la coupe et de la grâce.

Signalons rapidement, entre autres jolies nouveautés : des fichus *Charlotte Corday* en crêpe lisse blanc, garnis de plissés pareils et fixés par des nœuds de velours noir ou de ruban; des fichus en tissu *Pénélope*, de toutes couleurs, ornés d'entre-deux et de dentelles d'application. Dans les passementeries, dont il est impossible de trouver un choix plus beau et plus complet, citons les galons souples perlés, en toute largeur, lesquels constituent la garniture en vogue du moment; puis les beaux entre-deux, les dentelles et motifs de tout genre en cordonnet, galon et perles, véritable travail de fées; enfin, le marabout-frange (lacet gaufré) qui jouit d'une grande faveur aujourd'hui.

Avant de quitter la *Ville de Lyon*, rappelons à nos lectrices que le gant *Joséphine* est la propriété exclusive de cette maison, qu'on peut à bon droit considérer comme le temple du goût et de l'élégance.

— Je suis à même de donner aujourd'hui des renseignements très précis sur le nouveau jupon de dessous dû à l'heureuse initiative de la maison DE PLUMENT (31, rue Vivienne).

Le *jupon duvet* est, par excellence, un jupon hygiénique et toutes les femmes en voudront profiter, quand elles le connaîtront. Que d'indispositions, de maladies même et surtout de douleurs, seront radicalement guéries, grâce au précieux concours d'un jupon aussi chaud, aussi léger, aussi peu embarrassant! En voici, du reste, la description fidèle : il est établi en tissu satinette, cachemire de laine ou cachemire de coton; le duvet, placé entre deux étoffes, reste ainsi fixé par des rangs de piqûres formant un dessin quelconque; monté sur une ceinture plate devant, il se ferme au moyen d'une coulisse qui laisse toutes les fronces derrière.

Cette explication suffit pour faire comprendre les avantages que nous offre le *jupon duvet*, et l'on peut ainsi se rendre un compte exact du bien-être apporté dans la toilette féminine par l'heureuse innovation de M. de Plument. Toutes les femmes lui auront voté avant peu des remerciments, et si sa maison en était encore à avoir besoin d'un succès pour se faire une renommée, on pourrait affirmer qu'elle en possède les éléments par l'application du *jupon duvet*.

SPÉCIALITÉS

La maison VIOLET, dans sa spécialité, est un point de mire des plus précieux pour qui tient à entrer dans les plus petits détails de cette élégance parisienne qu'on nous envie partout et qu'on s'efforce de copier. Il faut dire aussi que le *Palais des Abeilles* (rotonde du Grand-Hôtel) est le rendez-vous non seulement des fervents adeptes acquis aux secrets de la célèbre boite de Jouvence, mais aussi de tous les gens de goût que compte le *high-life*.

A ceux-ci j'indiquerai des nouveautés qui ne peuvent manquer de leur plaire. Ce sont d'abord des glaces à main (applique et à chevalet) en bronze artistique, genre Renaissance. Nous en avons vu une, notamment, qui représente les sept péchés capitaux, au moyen de groupes d'animaux admirablement ciselés.

Plus loin, voici de magnifiques caves à odeurs, — véritables objets d'art, — à panneaux bizeautés, or et platine, avec les plus jolis flacons du monde, aussi précieux par eux-mêmes que par leur contenu. Rappelons, en terminant, que les parfums à la mode sont : la *Brise de violettes*, arôme d'une délicatesse parfaite, vrai parfum de femme; le *Ylang-Ylang* pour les hommes; le *Gardenia* et le *Medina Cœli*. L'avantage inappréciable des parfums de la maison VIOLET consiste, outre leur suavité exquise, en ce qu'ils conservent toujours la pureté de leur arôme.

M. D'A.

NOTRE GRANDE PRIME

Nous prévenons nos abonnées que nous sommes en mesure de leur offrir, par faveur absolument spéciale et exclusive, la machine à coudre *la Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et Cie, non plus au prix élevé de 250 francs, qui est le prix de vente dans leurs magasins et dépôts, mais moyennant 150 fr., emballage compris. Par suite de cette importante concession, à laquelle nos abonnées seules ont droit, on peut dire que la machine à coudre est réellement mise à la portée de toutes les bourses.

Ajoutons que, pour nos abonnées de Paris qui voudront profiter de cette occasion unique, nous avons obtenu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et Cie à Paris, que deux leçons leur soient gratuitement données. A celles de la province, des instructions complètes seront adressées avec la machine. A toutes, enfin, il sera délivré, pour cinq ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnées, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs, moyennant laquelle la *Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

Nous pouvons également offrir à nos abonnées, moyennant *40 francs*, emballage compris, la MACHINE A MAIN, dont le prix de vente est de 75 francs. Avec cette machine à un fil et à point de chaînette, on peut exécuter tous les travaux de famille. Chaque machine est accompagnée d'un tourne-vis, d'une burette à huile, de deux guides à ourler, d'un guide à soutacher, d'un guide à coudre droit, et d'une instruction illustrée indiquant la manière de s'en servir. Il suffit donc, pour recevoir cette machine tout emballée, de nous adresser la somme de 40 francs en un mandat sur Paris à notre ordre, ou en billets de banque français.

AD. G. et FILS.

L. ROUVENAT (✲) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 120.

AD. GOUBAUD ET FILS, *Propriétaires-gérants.*

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Pour suivre la mode actuelle, une femme doit être nécessairement jeune et belle. La capricieuse souveraine n'a pas prévu les autres cas ! Voyez plutôt : chapeau renversé, figure découverte, cheveux au vent ; corsage pincé, busqué, poitrine saillante et taille de guêpe ; jupon collant, tablier tendu ; bottines à talons Louis XV, coquettement découvertes et laissant voir, à travers leurs barrettes, un délicieux bas de soie, qui est censé recouvrir une jambe fine et bien faite... N'est-ce pas le fidèle portrait d'une de nos beautés à la mode ?...

Mon Dieu ! oui, et toutes les femmes, sans exception d'âge ni de qualité, acceptent parfaitement la situation, tâchant d'en tirer le meilleur parti possible. La preuve, c'est qu'elles arrivent à tromper, sur leur compte, le coup d'œil le plus exercé. La coquetterie féminine est poussée aujourd'hui aussi loin que possible ; elle a même, ce me semble, atteint son apogée. L'Industrie parisienne seule est à son diapason ; c'est une alliée intelligente, dont le concours est aussi précieux qu'indispensable.

Modistes, couturières, corsetières, lingères, parfumeurs, coiffeurs et... cordonniers, tous concourent, dans la mesure de leur savoir-faire, à former, des pieds à la tête, cet être charmant qu'on appelle une femme élégante ! Leurs intérêts sont les mêmes, et leurs succès réciproques sont intimement liés. En style de courses, il y a ce qu'on appelle les entraîneurs... le cas est, ici, approchant ! La toilette n'est-elle pas, à vrai dire, le sport féminin, et n'est-ce pas, sur ce terrain comme sur l'autre, à qui arrivera première ?

P. N° 231. — Chapeau de jeune fille.

—

Ainsi que me l'écrit une aimable correspondante, « un chapeau n'est pas aujourd'hui chose indifférente ; c'est ou une œuvre d'art ou une composition de mauvais goût ! » Rien n'est plus vrai : il faut être artiste pour créer les délicieuses coiffures (nous ne parlons pas des autres) que nous rencontrons çà et là.

Dans la rue, pour la promenade à pied ou en voiture, c'est la forme à larges bords, en feutre ou en velours, qui l'emporte sur le reste, avec la grande plume amazone et les plumets de coq. De jour, l'aspect des coiffures continue d'être sombre et sobre en même temps. Pour les toilettes de cérémonie, on fait les chapeaux de couleurs assorties. Pour le soir, c'est tout autre chose : rien n'est trop frais, trop jeune, trop coquet. Les nuances claires dominent, et avec elles un nouveau tissu, le *damas Renaissance*. On s'en sert pour les fonds mous, coulissés, les larges passes, etc., en ajoutant du velours, des plumes, des dentelles, des fleurs, des oiseaux de tout genre. Nos fées parisiennes arrivent ainsi aux résultats les plus séduisants, et j'ajouterai les plus inattendus.

Voici quelques jolis modèles inédits :

Un *Van Dyck*, gracieuse forme en feutre gris, garni d'une longue plume de même teinte et de fleurs naturelles. — Rappelons une remarque faite dernièrement à ce sujet : c'est que ces fleurs naturelles sont de parfaites imitations.

Le *Betty*, avec ses larges ailes relevées d'un côté, en damas Renaissance de nuance rose électrique, coulissé dessous, orné dessus et dessous de plumes assorties et d'un oiseau aux ailes bleutées.

Un chapeau *Médicis*, en blanc et noir, garni de plumes pailletées d'acier bruni, et de pensées de nuances variées, en velours, avec feuillage bronzé.

Les fleurs en velours et le feuillage bronzé sont fort à la mode en ce moment. La composition des bouquets ne manque pas non plus d'originalité. Ici, c'est un groupe de pensées, de myosotis et de buis en branche ; là, une guirlande de noisettes vertes, avec un feuillage bronzé ; plus loin, des tulipes variées réunies à des branches de réséda. Nous n'en finirions pas, s'il nous fallait citer tous les mélanges qui se font au profit de la beauté féminine.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

—

Le coulissé, déjà si employé pour le costume et les chapeaux, entre maintenant dans le domaine de la *lingerie* : cela devait arriver, je l'ai vu très bien appliqué à des articles de trousseau : des chemises de jour, par exemple, où le poignet ordinaire avait été remplacé par un coulissé très finement fait, formant tête en haut et en bas. Rien de plus simple, de plus gracieux et de plus « linge ». Dans le même trousseau, j'ai remarqué encore des camisoles garnies de coulissés, et des pantalons zouaves terminés le même.

Les nouveautés à signaler en fait de lingerie sont trop rares pour que l'on oublie de noter celles qu'on aperçoit. Voici donc une couronne en mousseline festonnée et plissée, coupée au milieu par une ruche chicorée en taffetas bleu ou rose ; très mignonne, cette gracieuse coiffure du matin. A côté de cette nouveauté, il faut placer les pouffs de mousseline et de ruban, les *Charlotte Corday* avec nœuds de velours, l'*Auvergnat* enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom : c'est un bonnet à bords ruchés, applati sur le milieu de la tête, entouré d'un large ruban qui vient se nouer sur le sommet.

La femme élégante se révèle aujourd'hui par le choix de sa cravate. Celle de mousseline à bouts garnis de valencienne jouit d'une immense faveur ; mais la copie étant aisée, une femme de goût préfère le nœud-rabat en baptiste et riche dentelle (malines, point à l'aiguille, guipure Renaissance, etc.), qui ne peut tomber dans la vulgarité. La cravate en crêpe lisse blanc est une nouveauté très bien accueillie ; pleine de simplicité avec ses plissés mignons, elle est fort séyante au teint par sa teinte mate et nuageuse. Elle convient surtout pour les toilettes du soir.

Le blanc étant en grande faveur, la cravate de soie blanche l'emporte naturellement sur toutes les autres. Ce sont ensuite les nuances claires (bleu, rose, lilas, gris perle, vert, etc.), à reflets électriques, qui ont le plus de succès. La cravate écossaise en surah, toujours dans les couleurs tendres, est également appréciée par un grand nombre de jolies personnes.

Un mot sur les fichus de soirée,— *Marie-Antoinette, Charlotte Corday, Lamballe*, etc., — qui se portent en attendant de nouvelles formes. Ils ont bien subi quelques modifications : les uns sont simples, les autres doubles et repliés sur eux-mêmes, ce qui ne manque pas de grâce. Ceux-ci se croisent ou se nouent sur la poitrine ; ceux-là sont fixés sur l'épaule, avec pointe rejetée en arrière. Le champ de la fantaisie est vaste et livré à tous les caprices ! Dans tous les cas, on fait ces fichus en crêpe lisse ou tulle blanc, en crêpe de Chine, en surah, en armure de toute couleur, avec dentelles et entre-deux.

—

La fourrure, apres avoir montré timidement son museau pointu, s'étale maintenant sans scrupule : le temps l'y autorise pleinement, il faut le reconnaître. On en garnit à profusion les confections de toute sorte et les costumes ; on en abuse même, selon moi, car les peaux de chat teintes se multiplient à tel point et font un tel effet, qu'une femme élégante sera forcée d'être très circonspecte dans le choix des fourrures qu'elle voudra porter. Il en résulte que la marte, un peu délaissée les années précédentes, reprendra certainement son sceptre royal. Le renard bleu, le skungs et la marmotte sont, après elle, les peaux les moins suspectes. Mais l'astrakan est complètement mis à l'index.

Le boa jouira du même succès que l'année dernière, et pour atteindre au dernier degré du genre, il devra être d'une longueur telle qu'il puisse tourner deux fois autour du cou et tomber ensuite jusqu'au bas de la jupe.

Rien de bien arrêté en ce qui concerne le manchon. Seulement, si l'on modifie ses proportions, ce ne sera vraisemblablement pas pour le rapetisser !

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 231.

CHAPEAU DE JEUNE FILLE. — Chapeau rond, à bords renversés, en velours épinglé bleu, entouré d'un ruban assorti simplement noué derrière Ruche de tulle, coquillé de ruban, nœud papillon et boutons de roses formant le dessous. — Voilette en tulle de soie blanc, nouée derrière la tête

G. N° 456.

TOILETTES DE VILLE ÉLÉGANTES. — 1. Robe de faille noire. — Jupon à traîne, garni devant de groupes de volants, comprenant chacun un plissé, un volant froncé, un coulissé et une ruche. De larges revers encadrent le tablier et se rabattent sur le reste du jupon où ils se boutonnent. Quant à la traîne, elle se termine par un volant, sur lequel sont dessinées de grandes dents pointues, formées par des bandes de velours. Une large boucle pareille sépare ce volant de la tête ruchée. — Corsage à pointe arrondie devant, à basques fendillées et entre-croisées derrière, entourées de velours. Un col de velours montant et un col rabattu en faille et velours entourent le haut. Manches à double cornet, garnies de velours en bande, avec coques assorties sur le milieu ; un coulissé en faille suit la couture du dessus de bras. — Lingerie plate en toile et bords malines. — Chapeau *Angot* en velours noir ; rubans et plumes nacarat, rose thé sur le côté. La passe, relevée, est recouverte d'un coulissé nacarat, avec traverse de feuillage bronzé et boutons de roses.

2. Toilette en velours et faille bronze florentin. — Jupon à traîne, en faille devant, où il est garni de volants plissés qui se continuent dans le bas, jusque sous la traîne. Des volants plats et alternés en velours et faille ornent les côtés du tablier sur lequel ils retombent chacun par un gland. Le milieu, derrière, est en velours et forme le pli à la Bulgare, où va se perdre le reste de la jupe qui est en faille ; cette partie se fixe sur les côtés des volants par un coquillé moitié velours et faille. Enfin, le bas de la traîne, découpé en dents crénelées, repose sur un plissé en soie. — Corsage cuirasse en faille, avec le milieu du dos et des devants en velours ; manches en faille, à crevés de velours dans le haut, entourées dans le bas de bandes de velours et de glands. — Lingerie plissée en toile et broderie en dentelles. — Chapeau assorti à la toilette, en velours et soie, garni de larges coques, de plumes et de fleurs naturelles.

G. N° 457.

TOILETTES DE VILLE. — 1. Costume en cachemire bleu d'outre-mer. — Jupe à traîne peu sensible, garnie derrière de volants superposés jusqu'à la ceinture. Le tablier est encadré d'un biais liséré en faille, soutenu par une échelle de nœuds de faille avec boucles d'acier, ou de jais ; les côtés du tablier, très arrondis et coupés en biais, sont plissés vers la ceinture, au lieu d'être drapés au milieu de la jupe : cette disposition produit un coquillé, et laisse voir le dessus des bords, qui sont doublés en faille. — Corsage à pointes arrondies devant et derrière, ouvert dans le haut par une collerette en faille ruchée derrière, rabattue en carré devant, terminé par un nœud assorti. La manche *sabot* est ouverte et plissée sur trois petits volants de faille, qui remplissent le vide et entourent le bas de la manche. — Lingerie plissée.

2. Costume en faille noire (*demi-deuil*). Jupon à traîne unie, monté par de larges plis à la ceinture derrière, garni dans le bas devant d'un volant de 40 cent. à larges plis creux et tête cornée. Un tablier arrondi, garni de bouillonnés et de ruches, va se perdre derrière sous les plis. — Corsage à basques courtes et plates sans garnitures ; col montant derrière, formant le rabat devant. Manches *sabot*, entourées de ruches posées pied contre pied. — Lingerie plate en toile. — Chapeau en velours et dentelles noires ; barbes nouées devant ; plumes noires et blanches.

Description de la planche coloriée n° 1177 *D.*

1. Guirlande de coques en ruban rose électrique ; avec une aigrette de même nuance placée au milieu.

2. Chapeau *Mercure*, en velours marron, bordé de bleu et garni d'un ruban bleu clair noué derrière. Deux ailes brillantes, bleu caducé, ornent le devant de ce chapeau destiné à une fillette.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

3. Chapeau de velours noir, à larges bords très renversés, garni en dessous de mûres et de feuillage. Une grande plume d'autruche, ombrée dans tous les tons des mûres, recouvre le dessus de la calotte.

4. Chapeau *Page*, en velours bleu très foncé ; fond mou et bord doublé en satin blanc ruché. Une draperie en velours cache la naissance d'une plume blanche posée sur le côté, et se termine de l'autre par un nœud fixé sur la calotte.

5. Parure de cou, en plumes grises, foulard surah blanc et plissés de crêpe lisse blanc ; ruches à l'intérieur. Le foulard est noué devant, et ses deux extrémités, brodées en soie plate de différentes couleurs, retombent gracieusement.

6. Col de toile blanche, à bords garnis d'un quadrillé rose et blanc. La forme de ce col est montante, avec coins rabattus. Une cravate en batiste blanche, bordée de même, complète par un joli nœud cet ensemble coquet.

7. Manche à cornet, en toile et bord quadrillé, assortie au col précédent.

8. Ceinture en velours violet, à laquelle sont fixés, par des brides de velours nouées sur le côté, une aumonière en fourrure garnie de nœuds de satin et de glands, puis un manchon plat, en fourrure également, doublé de satin violet, avec nœuds et glands sur la pochette de devant.

9. Collier de fourrure assortie au manchon et à l'aumonière.

Description de la planche coloriée n° 1180 *B.*

Substituée à la planche N° 1177 D. pour celles de nos abonnées qui nous en ont adressé la demande.

TOILETTES DE VILLE. — 1. Costume en faille gros vert. — Jupon, à traîne peu sensible, tout plissé à plis plats devant, garni derrière de volants alternés avec des plissés. La tête de ces volants est formée par deux petits bouillonnés et un ruché. — Tablier uni, drapé et fixé sous la basque du corsage. Celui-ci est encadré dans le haut par un large coulissé à tête ruchée, se continuant sur les devants ; basque à plis postillon, garnie de plissés. Manches coulissées et terminées par des ruches. — Lingerie en toile plate, à bords dentelés entourés de valenciennes. — Chapeau en gros de Naples noir, garni de coques assorties, groupées sur le côté avec une aile noire posée en aigrette ; rose rouge avec bouton et feuillage.

2. Costume en faille bleu mode et violette, garni de volants de même nuance alternant avec des plissés bleus. — Tunique en faille bleue, garnie sur tous ses bords d'un liséré violet et d'une broderie en soie (bluets et feuillage). Elle est relevée sur les côtés pour cascader ensuite en deux ou trois bouffants. Les basques du corsage, fendues derrière sont entourées d'une broderie et d'un liséré semblables aux précédents. Les manches se terminent de même. — Lingerie ruchée. — Chapeau en feutre noir, garni de velours noir, de plumes et de bluets.

Description de la figurine coloriée *L.* **n° 8.**

Pour les abonnées de la 3me édition.

TOILETTE DE DINER, en faille gris perle. — Jupon à traîne, uni derrière où il est monté par un large pli Watteau (dit *à la Bulgare*). Le tablier, très large, est tout coulissé et rayé en travers par des biais, à bords lisérés. Corsage-basquine ouvert devant, où les bords sont garnis d'une ruche à la vieille et de dentelles blanches de Bruges ; les devants sont légèrement relevés sur les côtés derrière où ils rejoignent le pli Watteau sous lequel ils se fixent ; le dos se termine en pointe arrondie. La manche, assez large dans le bas, est à moitié coulissée, puis garnie de ruches à la vieille et de dentelles de Bruges.

ÉCHOS DE LA MODE

Certes, c'est bien joli une robe longue dont la traîne suit en ondulant tous les mouvements de la femme, se place à ses côtés, s'éloigne du pied et se relève avec la main. Et quand la femme valse, la traîne s'étend, lui trace un cercle magique qui l'isole et la protége, à moins qu'il ne lui serre les jambes et l'arrête court. Mais on en est quitte pour faire un tour en sens inverse. Ce léger inconvénient n'empêche pas la traîne d'être indispensable au bal, dans un salon ou sur une pelouse, là où elle a sa raison d'être.

Mais où il faut la relever, c'est dans la rue, à la campagne, chaque fois qu'on affronte la pluie ou la poussière. Car y a-t-il rien de moins propre que cette robe qui balaie, retient dans ses plis et projette autour d'elle tout ce qu'elle rencontre, salissant les bottines, les bas, et, qui pis est, ce qu'ils recouvrent, et faisant si bien que la femme tout entière est dans un nuage ! Elle, si soignée, si proprette, qui n'enfoncerait pas du bout de son doigt une ligne de poussière, elle se sacrifie pour faire valoir sa robe !

*
* *

Est-ce à dire pour cela qu'il faille supprimer la traîne ? Ce serait grand dommage. Mais, ainsi que le dit la *Vie Parisienne*, quand on va à pied, il faut s'en passer.

La femme doit avoir un costume selon la circonstance, et autant de toilettes que de sorties dans la journée.

Pour le matin, des couleurs sombres, des formes non ajustées, très simples, sans ornements, en drap en hiver, en toile en été. Un chapeau rond, sans fleurs, avec un voile et une plume. La plume a cet avantage d'être tout ce qu'il y a de plus facile à porter et tout ce qu'il y a de plus habillé. Question d'entourage. Avec cela un col et des manches plates, et pas de bijoux.

Le modeste *porte-bonheur* peut vous serrer le poignet toute la journée, mais il ne doit paraître qu'à la seconde toilette, avec la manche ouverte, aux garnitures plissées, la fraise, le chapeau couvert de fleurs ; la robe longue, garnie de jais, de plumes, de dentelles, en voiture ouverte ou fermée.

L. S.

CHRONIQUE MONDAINE

Le froid qui pointe et la bise qui commence à souffler ont jeté le désarroi dans bien des projets formés en vue des courses d'Auteuil. L'élément féminin s'est surtout laissé influencer par l'atmosphère et la brume pleine de menaces qui voilait l'horizon : il se montrait moins nombreux et moins brillant qu'on n'était en droit de s'y attendre avec des *steeple-chases*, spectacle qui, par ses péripéties émouvantes, répond bien aux nerfs des filles d'Eve. Cependant quelques individualités du beau monde avaient bravé l'air vif en faveur de l'hippodrome et s'intéressaient à la victoire de la *Veine* ou de *No Good* : Mmes de Montgomery, la duchesse de New-Castle très entourée aux Italiens, à la reprise d'*Othello*, la princesse Radziwill, la comtesse de Montesquiou, la baronne de Poilly, la vicomtesse de Beaufort, lady Lennox.

Quelques toilettes fort réussies par-ci, par-là sur le promenoir : un fourreau en velouté tourterelle garni de plumes de pie ; un costume pur style Louis XV, faille et drap vert russe, avec paletot-veste Pompadour à boutons ciselés aux armes princières de celle qui le portait ; chapeau de feutre à plume. Une autre robe en reps anglais bleu Alexandra, avec ornements de galons acier, et paletot croisé avec boutons en métal de Toula, était aussi fort remarquée, ainsi qu'une toilette en épinglé gris ardoise avec plastron et tablier de velours se nouant derrière en pans à la Toinon.

Pour les chapeaux, comme pour Guzman, il n'y a plus d'obstacle. Ils poursuivent leur mode ascentionnelle ou se brisent de travers, sans le moindre frein. On les surcharge d'ornements, plumes ou fleurs, qui rappellent les coiffures du Directoire ou celles de la Restauration. Je ne doute pas qu'ils ne finissent par atteindre les proportions de ridicule des coiffures dont parlent les chroniques du dix-huitième siècle et que bientôt même, à cet exemple, ils ne deviennent allégoriques et ne nous offrent des symboles ambulants.

Il y a un siècle, la mode des coiffures de ce genre faisait rage, et la chronique a conservé le nom du sieur Beaulard, marchand de modes, passé maître en cet article. Sur sa réputation, une étrangère, nouvellement arrivée à Paris, vint le trouver et lui commanda en ces termes une coiffure selon le goût d'alors : « Je

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

suis Anglaise, veuve d'un amiral; inspirez-vous de cela pour mon chapeau. »

Le marchand de modes, deux jours après, porta à la dame une coiffure qui réunit tous les suffrages. Des bouillons de gaze représentaient une mer agitée ; mille brinborions — style du temps — imitaient des vaisseaux, une flotte complète, avec un rocher à éviter de crainte d'un naufrage, et un phare figuré par un diamant. Cette coiffure porta à son comble la réputation de Beaulard.

C'est cet homme d'imagination qui inventa les bonnets *à la bonne maman*. Ces bonnets, au moyen de ressorts cachés et dont le jeu était facile, s'élevaient et se rabaissaient à volonté. Quand on se trouvait en famille, ils étaient modestes et d'une valeur ordinaire. Arrivait-il des visites, allait-on dans le monde, on lâchait le ressort ; le bonnet partait, s'élevait et remplissait toutes les conditions voulues par la mode.

Notre siècle n'en est pas encore là, mais il y marche à grands pas et finira par n'être pas en reste de chapeaux extravagants avec son devancier.

Le tourisme aux quatre coins de l'Europe est en train de reprendre ses quartiers d'hiver à Paris, et avec son retour arrive le moment des impressions de voyage. Hier, dans un des grands cercles de Paris, un gentilhomme, qui est en même temps un compositeur distingué, racontait, revenant d'Allemagne, qu'une des choses qui l'avaient le plus frappé en route était l'usage prussien de payer largement les domestiques des maisons où l'on est invité à dîner. Toute personne qui dîne chez un sujet de l'empereur Guillaume se trouve payer son dîner — et souvent bien au-delà — par la gratification qu'elle est obligée de remettre au domestique qui lui présente son paletot à la sortie. Celui-ci partage avec ses collègues de la maison. C'est une dîme qu'il vous faut subir sous peine de lèse-savoir-vivre, et qu'au besoin les intéressés eux-mêmes vous rappelleraient avec ce grognement qui caractérise le domestique prussien. Cette coutume peu hospitalière existait autrefois en Angleterre. Des édits même furent promulgués contre elle; mais il y eut insurrection d'antichambre à leur endroit, et ils restèrent infructueux. Il fallut élever les gages des domestiques, et alors tomba cet usage exacteur.

Les Anglais, gens pratiques, comprirent qu'ils pouvaient faire cette augmentation sans élever leur budget, puisque le surplus de ces gages serait le produit même des économies faites chez autrui, et qu'il était bien plus simple de payer ses gens au lieu de solder ceux des autres.

La France a toujours été dans ce sentiment, et c'est chez elle très certainement que la dignité, en matière d'hospitalité ou de domesticité, est le mieux comprise et le mieux observée.

BACHAUMONT.

L'ART DE LA TOILETTE (*)

II

Dans la figure humaine, qui est presque monochrome, la proportion des membres entre eux et leur rapport à une commune mesure sont une image de l'ordre et un élément de l'harmonie; mais, dans le corps habillé et orné de ses vêtements, il faut joindre à l'harmonie des lignes et des masses l'harmonie des tissus et des couleurs.

Mais, d'abord, qui dit harmonie dit caractère. Mettre de l'harmonie dans un ouvrage, qu'est-ce autre chose que d'y ramener la variété des parties à l'unité de l'ensemble? Or, dans la toilette, où le beau est toujours relatif et individuel, l'unité ne peut être que celle du caractère qui, sous peine de n'être pas, est essentiellement *un*.

Et comment exprimer un caractère sans être guidé par une idée préconçue, par un premier sentiment? Il y a donc une harmonie morale à établir ici en même temps qu'une harmonie optique. C'est pour cela que les femmes ont inventé ce qu'elles nomment proprement le *costume*, c'est-à-dire un ensemble de toilette combiné d'avance sur une seule couleur, en jouant sur deux teintes voisines, comme vert olive et vert tendre, biche et marron, pensée et mauve, ou bien sur deux tons opposés et tranchants, comme capucine et turquoise, soufre et grenat, bouton d'or et violet, ou bien encore sur deux couleurs simplement différentes, comme gris perle et rose de Chine. Ces deux teintes principales doivent constituer l'harmonie du vêtement féminin, soit par la répétition, soit par le contraste, soit par la consonnance, soit par tous ces moyens à la fois.

Supposons, pour commencer, le vêtement d'un seul ton: la robe est de taffetas gris fer. Si la tunique est de même et le chapeau assorti, l'harmonie se définira ici par l'unité. Mais, pour que l'unité ne soit pas de la monotonie, il suffira de changer le tissu de la tunique et de la faire en crêpe de Chine ou en cachemire. La teinte, restant la même, ne sera pourtant sur le cachemire ou le crêpe de Chine absolument que ce qu'elle était sur le taffetas.

Que si la seconde jupe est d'une autre teinte que la première mais d'une teinte voisine, l'harmonie s'établira facilement par voie de consonnance, c'est-à-dire à la condition que l'une des deux couleurs sera rappelée dans l'autre. La première jupe est-elle violette, la seconde mauve, celle-ci peut être relevée de côté par un nœud violet frangé, dont la frange devra être assortie à la première jupe ; mais ce nœud violet sera séparé de sa frange par un tuyauté mauve. Au corsage mauve faisant tunique avec la seconde jupe, seront adaptées des basques violettes à franges pareilles. Sur ces basques se détachera une rosace tuyauté mauve et sur la rosace un nœud violet frangé à la taille. Dans ce costume, qui est ce qu'on appelle proprement un costume *camaieu*, l'un des deux tons se distingue de l'autre et chacun a son écho dans la toilette.

Maintenant, que les deux couleurs du costume soient tranchantes, comme bleu clair et paille, — c'est l'assortiment que produit dans la nature la vue d'un champ de blé sur le ciel, — si la jupe bleue est ornée d'une haute ruche plissée, les manches de la tunique paille auront au parement un petit plissé bleu. Un fichu de dentelle noire, garni de rubans en taffetas bleu et arrêté à la ceinture par un gros nœud de soie pareille sera tout ensemble un adoucissement au contraste et un agréable accord ; et si le chapeau est en paille ou en crin, il sera nécessaire d'y rappeler la teinte du jupon par une plume bleue, ou par une écharpe de gaze assortie, ou par une touffe de myosotis.

Mais l'écho des couleurs n'est pas le seul moyen de mettre en harmonie les diverses parties de la toilette : on peut l'établir encore, ou plutôt il faut encore l'établir par la répétition des mêmes garnitures. Je suppose la première jupe avec un volant dentelé bordé de velours ; la seconde jupe sera dentelée aussi, et bordée de même, et les dentelures seront répétées en plus petit aux basques du corsage. On peut en dire autant des plissés, des tuyautés, des biais, des lisérés, des ruches — et aussi ce qu'on nomme des *dispositions* — qui ne sauraient orner la jupe ou la tunique sans reparaître, plus étroits, dans la garniture du corsage et des manches.

Que si la seconde jupe a un large revers, une femme élégante ne manque pas de répéter ce revers à ses basques, à sa pélerine, si elle en a une, et même elle figure aux parements de ses manches des revers moindres. Lorsque les broderies gansées sont à la mode, ou lorsque vient le temps des fourrures, elle a soin de rappeler sur le mantelet les fourrures ou les soutaches de la robe, et même d'en redire quelque chose sur les manches. Ainsi seront accusés les caractères du vêtement. Ainsi, mettre de l'harmonie dans une toilette ne sera autre chose que d'y accentuer un caractère.

(*) Voir notre numéro du 31 octobre dernier.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Arrêtons-nous ici pour observer la parenté admirable qui règne entre tous les arts et comment le peintre faisant son tableau, le musicien écrivant sa partition, obéissent l'un et l'autre aux mêmes lois que l'artiste décorateur de la personne humaine. Ecoutez la symphonie d'un maître : vous entendrez le principal motif d'une partie passer par diverses formes, se ralentir ou se précipiter selon des rhythmes différents, et si une autre idée vient à se produire, vous la sentirez se développer dans une partie de l'orchestre parallèlement à la première, jusqu'à ce que ces deux idées, étrangères en apparence l'une à l'autre, se rencontrent, se reconnaissent, pour ainsi dire, se réconcilient et se fondent dans une pensée supérieure qui achève la signification poétique du morceau.

Il en est de même pour la toilette d'une femme. Elle n'est gracieuse ou noble, magnifique ou simple, coquette ou sévère, qu'autant que la variété y aura été ramenée à l'harmonie, c'est-à-dire à l'unité d'un caractère.

Si le vêtement est conçu dans un sentiment grave, la moindre frivolité le fera paraître ridicule.

Il suffira, pour que la dignité soit compromise, d'un chapeau qui, au lieu d'être fermé ou posé horizontalement, soit incliné sur le front ou sans brides; que les fleurs, au lieu de s'épanouir dans l'axe de la coiffure, soient portées sur l'oreille comme étaient portés les bolivars par les crânes d'autrefois.

Tout ce qui rompt l'uniformité, tout ce qui ressemble aux habitudes et aux habits de l'homme, surtout aux uniformes militaires, tout ce qui rappelle avec ironie les rudesses villageoises, le sans-façon populaire, détonnera dans un costume sérieux.

En revanche, la grâce provoquante, la volonté de séduire et de triompher, ne négligeront aucun de ces assaisonnements qui mordent sur le regard et sur la mémoire, et l'harmonie d'une toilette piquante à dessein sera un assortiment de variétés voulues où se remarqueront des couleurs tranchantes, des galons imitant les passementeries d'une veste de chasseur ou d'une pelisse de hussard, les basques postillon, les doubles revers d'un corsage girondin avec ses rayures, les poches simulées, les boutons, les parements ouvrés, les brandebourgs, les boucles d'acier.

Tandis que la femme jalouse d'être respectée évite les contrastes voyants et se contente des harmonies du mode mineur, celle qui veut être regardée compte sur le tapage des oppositions, la montre des couleurs et les accents de la garniture. Elle brave la symétrie, fronce les volants de sa robe comme elle froncera ses lèvres et ses sourcils; elle redouble les accidents de sa parure, et elle l'achève en jetant une fleur de côté sur un chapeau triomphant, et en chiffonnant sa tunique par un retroussis fier.

Il ne faut pas s'y tromper, au surplus: la dignité du vêtement, le luxe voilé, la sévérité de l'uni ou des camaïeux sont quelquefois des raffinements conseillés à une personne distinguée par sa coquetterie même. Les femmes ont, elles aussi, des batteries masquées.

Mais que la toilette ait besoin d'harmonie, c'est une vérité banale, pensera peut-être le lecteur, et il suffisait de l'énoncer. Eh bien non, cette vérité n'est point banale, et chaque jour nous rencontrons des personnes aimables qui l'ignorent ou qui agissent comme si elles l'ignoraient. Chaque jour, nos promenades, nos rues, nos salons, nos foyers de théâtre, sont traversés par des femmes aux parures dissonnantes. Celle-ci, tout de noir habillée, arbore à son chapeau une rose qui dans son isolement fait tache, de même que dans un tableau une seule lumière ne ferait que percer un trou. Celle-là, au lieu d'associer des couleurs amies, comme le bleu et le vert, ou des couleurs complémentaires, — qu'il faut toujours rapprocher à doses inégales, — comme le vert et le rouge, le violet et le jaune, a juxtaposé des couleurs disparates, par exemple les teintes mordorées et les tons frais, rose et grenat, feu et mauve, bleu et marron. Nous avons vu telle femme d'esprit mettre chez elle une veste écarlate sur un jupon dont la teinte groseille des Alpes formait avec la première un scandale optique. Il n'est rien de plus cruel pour les yeux, quand on veut faire contraster les couleurs, que de ne pas tomber juste, c'est-à-dire de choisir à côté de la complémentaire. Mais les yeux ne sont pas seuls intéressés dans le spectacle des couleurs assorties et des harmonies ou des dissonnances de la toilette: le sentiment y a sa part, et, comme l'a dit une femme d'esprit: « Il est encore permis de rêver avec un chapeau bleu de ciel, mais il est défendu de pleurer avec un chapeau rose. »

Charles Blanc.

THÉATRES

Comédie-Française. — Le *Demi-Monde* a fait son entrée au Théâtre-Français; cet honneur lui était bien dû, après l'accueil fait au *Sphinx* et aux *Faux ménages*. MM. Octave Feuillet et Pailleron appelaient M. Dumas fils.

A vrai dire, l'œuvre était peut-être mieux à sa place au Gymnase; mais sur quoi ne passerait-on pas en faveur d'interprètes tels que Delaunay, Febvre, Got, Thiron, Mmes Nathalie et Broizat! Quant à Mlle Croizette, elle nous en voudrait, non sans raison, de lui dire qu'elle a pu lutter avec le souvenir de Rose Chéri.

Gymnase. — Sur cette scène que la grande comédienne animait jadis, MM. Meilhac et Halévy viennent de produire une de ces fantaisies mondaines dont il ont su se faire une aimable spécialité. Ce petit roman est intitulé *la Veuve*, et c'est en effet, pour tout résumer en trois mots, l'histoire d'une jeune veuve inconsolable, qui tout doucement se console et, après avoir passé du deuil au demi-deuil, puis de celui-ci au rose, finit bientôt par arriver jusqu'au dernier degré de la consolation.

La veuve, c'est Mlle Pierson, et vraiment elle ne semble point faite pour rester inconsolable. Laudrol joue naturellement un mari jaloux, et Pradeau un bijoutier chargé de mener à bonne fin la petite intrigue que MM. Meilhac et Halévy ont bien voulu lui confier.

Théâtre-Cluny. — *Les héritiers de Rabourdin*, trois actes de M. Emile Zola... Il paraît que le *Testament de César Girodot*, ce descendant du *Légataire universel*, avait besoin d'un pendant! Le sujet, il faut le reconnaître, est de ceux qu'on peut considérer comme inépuisables, et la tentative de M. Zola n'aura fait aucun tort à ceux qui seraient tentés d'y toucher après lui. Si l'intention de l'auteur avait été de prouver que son talent est fait pour le livre et non pour le théâtre, nous n'aurions qu'à le féliciter d'avoir complètement atteint son but. S'il a voulu le contraire, il n'a guère réussi qu'à mettre en évidence, dans le rôle de Rabourdin, le naturel et l'aisance de M. Mercier, et à côté de lui Mlle Charlotte Raynard, dont on a applaudi la grâce et la bonne humeur.

Théâtre des Arts. — Ici, succès complet... pour Mlle Rousseil. MM. Crisafulli et Stapleaux ont fait de cette sympathique artiste l'héroïne d'un drame en quatre actes, l'*Idole*, et bien leur en a pris, car elle seule les a conduits à bon port. Elle meurt au dénouement d'une façon tout à fait remarquable, et ce trépas quotidien vaudra à la pièce une longue et fructueuse existence.

P.-S. — En attendant une appréciation moins sommaire, constatons dès aujourd'hui, le succès complet que viennent de remporter, aux Bouffes, *Madame l'Archiduc*, musique de M. Offenbach, et à la Porte-Saint-Martin le *Tour du monde*, de M. Jules Verne.

Robert Hyenne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 456. — DESCRIPTION PAGE 542.

TOILETTES DE VILLE ÉLÉGANTES
Modèles de Mme Morison (rue d'Antin, 14).

Entered at Stationer's Hall. A. Levy imp. r. des Marais 66. Ad. Goubaud & Fils Ed.rs Paris 1177 D

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92.

Chapeaux de M.me De Bysterveld, Faub.g S.t Honoré, 5.

Corsets de P. de Plument, r. Vivienne 33 _ Eau de Cologne des Sultanes, r. Vivienne 33.

Eau Gauloise de M.me V. Rolende, r. de Provence, 4 _ Veloutine Viard, Pl. du Palais-Royal, 2.

Envois de la M.on de Commission Lassalle & C.ie, r. Louis-le-Grand, 25.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE

Modèles d

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 457. — DESCRIPTION PAGE 542.

TOILETTES DE VILLE
Modèles de Mme Morison (rue d'Antin, 14).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE CANOT DE L'AMIRAL

(NOUVELLE)

— Suite et fin. —

Quant au patron, soit que je ne l'eusse pas assez observé jusque-là, soit que le regard du capitaine l'eût réellement transfiguré, je ne le reconnaissais plus. Sa cravate dénouée, sa chemise ouverte laissaient voir sa poitrine et son cou, qui avait cette saillie de la pomme d'Adam, caractéristique des hommes vigoureux.

La bourrasque lui avait emporté son chapeau ; ses cheveux blonds cendrés flottaient au vent ; il était debout, une main sur la barre, l'autre crispée au bordage. Les sourcils froncés, les lèvres serrées, il tendait en avant, avec un air de défi et de menace, sa tête, dont la beauté sauvage réunissait, au plus haut point d'intensité, les traits énergiques et violents de la race bretonne. On voyait que, sous l'apparence de l'immobilité, cet homme combattait.

Tel il était, tel je l'ai revu bien souvent, dans des souvenirs presque aussi vivants que la réalité même : debout, menaçant, beau comme un demi-dieu, s'élevant et s'abaissant tour à tour avec moi sur la crête écumante ou dans les abîmes profonds de cette mer où nous allions nous engloutir !

—

L'embarcation, couchée sur le flanc du côté où je me trouvais, courait dans des sortes de vallées creusées entre deux montagnes d'eau ; lorsque nous étions au fond, les pentes, par un effet de perspective que tout le monde a pu observer lorsqu'on se trouve au bas d'un chemin très incliné, paraissaient un plan perpendiculaire, de sorte qu'il me semblait être entre deux murailles d'eau dont la hauteur dépassait de beaucoup celle de notre mât.

Chaque fois que nous nous trouvions dans cette position, je croyais voir ces deux murailles s'abattre et se refermer sur nous : mais quelques secondes se passaient, nous nous trouvions portés sur la crête de la lame, et je voyais à droite et à gauche de l'embarcation deux pentes au fond desquelles se creusait un gouffre. Nous y descendions, mais beaucoup moins vite que je ne l'aurais cru.

Au milieu de mon trouble et de mon épouvante, je vis très bien que, malgré leur agitation furieuse, les mouvements des lames obéissaient à une certaine régularité, et je fus surtout frappé d'un détail particulier : c'est que ces lames si monstrueuses, si épouvantables, ne se brisaient presque pas à leur crête ; lorsqu'elles venaient à se rencontrer ou plutôt à s'atteindre, elles s'accumulaient plutôt et semblaient se fondre l'une dans l'autre.

Chose extraordinaire, à mesure que se succédaient les élans réguliers qui nous emportaient de gouffre en gouffre, de crête en crête, l'angoise qui m'étouffait le cœur semblait se desserrer peu à peu.

Ce n'était pas que le danger me parût décroître, car plus nous avancions, plus les vagues me semblaient prodigieuses, et je voyais clairement que, jetés au milieu de cet abîme où chaque lame pouvait nous engloutir, toute minute qui s'écoulait nous emportait une chance de salut et nous apportait une chance de mort. La mort, j'avais cru, dans les premiers moments, qu'elle allait nous saisir en faisant sombrer l'embarcation. Un peu plus tard, et lorsque je me rendis compte pour la première fois de la position du canot dans le creux de la lame, j'avais pensé : « Voilà le moment ! » Puis lorsque, soulevé jusque sur la crête, je voyais l'abîme se creuser à côté de nous, je m'étais dit : « C'est là ! »

Mais après un certain nombre de ces alternatives, un sentiment obscur, celui de l'espérance probablement, était venu changer en une sorte d'équilibre ce balancement entre les deux chances de mort dont la certitude me paraissait si également pareille. C'est à ce moment que je sentis se manifester en moi comme un vague désir de reprendre possession de ma raison, et comme un pressentiment que si j'y réussissais je souffrirais moins, et même, faut-il le dire ? que la mort ne me paraîtrait peut-être pas aussi absolument inévitable.

Depuis, en réfléchissant à ce qui se passait alors en moi, je me suis persuadé que ce calcul sur les chances de vie et de mort, dont je ne m'avisai qu'au moment de la réaction que je viens de définir, était inspiré par un espoir secret que je ne voulais pas m'avouer : d'où je crois pouvoir conclure que le fond de ma pensée, en faisant ce calcul, était que nous avions autant de chances de vie que de chances de mort.

Quoi qu'il en soit, il est certain que dès ce moment il s'était fait en moi un changement, et j'en eus à l'instant conscience, car je me sentais en état de parler, ce que je n'aurais pas pu faire un moment auparavant.

Je délibérai si je devais le faire, mais je me demandais par quelles paroles, dans des circonstances aussi formidables, je pourrais rompre un silence gardé par ces hommes qui étaient assis à côté de moi comme des fantômes muets. Je regardai mes compagnons, qui conservaient leur impassibilité ; je regardai les matelots, qui se tenaient sur leurs bancs avec l'air insouciant et la physionomie détendue d'hommes qui n'ont pour le moment rien à faire, et qui attendent...

— Mon Dieu ! me dis-je en portant la main sur mes yeux, est-ce que je serais tout simplement un lâche ? Est-ce que nous ne serions pas en danger ? Mon cœur trop faible serait-il donc tellement bas au-dessous du cœur de ces hommes, que j'aie cru voir la mort là où ils ne voient peut-être qu'une série d'obstacles plus ou moins difficiles ou désagréables à franchir ?

Et de fait, en considérant avec un peu plus de sang-froid la physionomie des officiers et de l'équipage, je crus y lire plutôt l'ennui et la contrariété que l'inquiétude, ce qui me décida à adresser la parole à mon ami. Je raffermis ma voix du mieux que je pus, et je lui dis :

— Il n'y a pas de danger, n'est-ce pas ?

Il me regarda d'un air de profond étonnement, et me dit, en baissant la voix de trois ou quatre notes sur la dernière syllabe :

— De danger ?

Je baissai la tête et je n'osai plus réitérer ma question.

Croirait-on, — je ne puis pas le croire moi-même quand j'y pense, — que cette réponse de mon ami, si claire et si terrible dans son laconisme, eut pour effet de me faire sauter sans transition à un ordre d'idées tout à fait étrangères à la situation où je me trouvais, et que, comme si j'étais sorti d'un cauchemar, j'oubliai tout et me remis à penser à la figure que j'allais faire dans la compagnie où j'étais attendu à dîner ; que je songeai à ma toilette du lendemain ; que je refis mentalement l'inventaire de mon sac de nuit ; et qu'ayant cru me souvenir que j'avais oublié mon savon, je me laissai aller à des conjectures sans fin sur la manière dont je pourrais m'y prendre ; sur le grade et la catégorie des personnes à qui je pourrais m'adresser pour emprunter un morceau de savon ; et que pendant plusieurs minutes je me fatiguai à chercher la solution de ce problème ?

Les rêves nous offrent des exemples de ces singulières associations entre des idées puériles ou ridicules et des événements effrayants ou funestes. Il me semble aussi avoir lu et entendu raconter je ne sais où que des condamnés à mort ou des hommes dans un grand danger, échappés comme par miracle, ont éprouvé les mêmes effets, qui sont évidemment le résultat de la terreur, soit qu'on les considère comme de véritables conceptions délirantes, ce que je ne crois pas, soit qu'il y faille reconnaître, et c'est ainsi que j'en juge, des espèces d'intermittences dans la faculté de souffrir : des syncopes de la douleur, dirais-je volontiers

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

pendant lesquelles les idées accessoires, surtout les plus récentes, se remettent en mouvement à partir du point où elles avaient été arrêtées court.

Donc je me retrouvais, ou plutôt il me semblait me revoir, en une sorte de rêve, dans l'état d'esprit où j'étais lorsque, trois quarts d'heure auparavant, je me rendais à l'embarcadère; et tout ce qui s'était passé depuis m'apparaissait comme dans une optique dont j'aurais été le spectateur très indifférent.

C'est à ce moment, — ou un peu avant, peut-être, — que j'entendis le commissaire dire, d'une voix qui me parut résonner comme une espèce d'harmonica lointain et très doux :

— Voilà la frégate.

Il paraît qu'à ce moment je dis à mon ami :

— Mais nous allons la couler bas!

Pour moi, je n'ai gardé aucun souvenir de ce propos. Ce que je sais, c'est qu'à ces mots : « voilà la frégate, » je crus que ce bâtiment était devant nous et que nous l'accostions à l'instant, car je me levai et fus renversé sur mon ami, qui me replaça sur mon banc sans dire mot.

Je ne tardai pas à me remettre de la secousse, physique et morale tout à la fois, que m'avait donnée cette chûte, et je regardai instinctivement devant nous. Du fond d'une de ces vallées creusées dans la lame, nous nous élevâmes sur la crête, et je vis alors la frégate. Nous en étions à un mille au plus.

Cette vue, sans me donner la plus faible espérance, me fit éprouver un sentiment tout nouveau. Je voyais très clairement qu'à chacun des points de l'espace qui nous séparait de la frégate il y avait pour nous les mêmes dangers à courir; et l'idée du salut ne me paraissait pas plus admissible quand nous arriverions à la toucher que maintenant même. Mais la grande différence, et ce qui détermina en moi une réaction définitive, c'est que j'avais un point en dehors de moi où fixer ma pensée, et que sans cesser de sentir tout ce que ma situation avait de désespéré, cette espèce d'attache, qui me mettait en communication avec ce point où je voyais le salut, me rendit tout mon ressort moral.

Je regardai tour à tour, avec un peu plus d'assurance, les mâles visages des hommes dont la vie était suspendue comme la mienne aux hasards de cette affreuse tempête; je vis le patron toujours calme, toujours intrépide, tenant d'une main ferme cette barre dont les mouvements nous avaient jusqu'ici conduits et soutenus à travers mille dangers, et surtout je vis le capitaine de frégate qui levait la tête, écartait son manteau et regardait l'heure à sa montre.

—

A partir de cet instant je repris définitivement possession de moi-même : je parcourus par la pensée, avec la plus grande précision, tous les incidents de la scène d'épouvante à travers laquelle nous étions emportés; et comme si mon âme se fût retournée tout d'une pièce à la façon d'un vaisseau qui vire de bord, je fixai mes yeux sur la frégate, et quoiqu'elle ne me parût guère plus grosse qu'une mouche, j'en distinguais les détails avec une netteté que le plus puissant télescope ne m'aurait pas mieux donnée.

A cette exaltation de mes facultés visuelles se joignit un autre phénomène qui en était la conséquence et qui me fit illusion presque jusqu'au bout : c'est que, comme nous faisions toujours des parcours égaux entre des lames pareilles, il me semblait que nous ne changions pas de place et que c'était la frégate qui venait à nous; seulement, par un effet de la surexcitation de ma vue, je percevais en les décuplant les développements successifs que prenait l'image de la frégate à mesure que de lame en lame nous faisions un bond de plus vers elle, de sorte que je la voyais s'avancer vers nous, non d'un mouvement uniforme, mais par saccades, et plus grande à chaque fois.

C'est dans cet état de contemplation fiévreuse que je me trouvais encore, lorsqu'une espèce de secousse ébranla le canot, et que je me trouvai à demi couvert sous la voile, qui venait de s'abaisser tout à coup. Quelqu'un me débarrassa de la voile, et en levant les yeux je vis que nous étions tout près du bâtiment, l'abordant par l'arrière, et déjà en communication avec lui par une corde qu'on nous avait jetée.

Par le temps qu'il faisait, il n'y avait pas à songer à débarquer par l'escalier de l'état-major : notre canot se serait brisé infailliblement contre les flancs de la frégate; ce fut par une de ces échelles de corde suspendues dans le vide à une pièce de bois faisant saillie et qu'on appelle, je crois, un palan, que nous nous hissâmes tour à tour. Je dis nous, quoique, à vrai dire, de cette vertigineuse gymnastique je n'aie fait que le geste, car tout en m'invitant à saisir l'échelle qui se balançait, on m'avait attaché une corde autour de la poitrine, et on me hissait pendant que je m'imaginais grimper par mes seules forces.

On m'avait fait passer le premier. Après moi, et se suivant sans interruption le long de l'échelle, mes compagnons de voyage montèrent tour à tour. Penché sur le bord du couronnement, je vis enfin le dernier matelot saisir l'échelle et grimper. Il n'était pas encore en haut que je vis le canot, dont le mât était déjà démonté, se soulever de l'avant, puis de l'arrière, et s'élever horizontalement dans l'air jusqu'aux deux palans, où il s'arrêta suspendu.

Mon ami me prit alors par la main et me dit :

— Viens changer : tu es mouillé des pieds à la tête.

Je ne m'en étais pas aperçu.

Nous descendîmes dans la chambre de mon ami. Il me serra la main, et je vis les coins de sa bouche se contracter convulsivement : mais c'était un homme de fer, et je ne crois pas qu'il ait jamais pleuré de sa vie.

— Tu viens de passer, me dit-il, par le plus incalculable des dangers qu'on puisse courir en mer. Aucun de nous ne conçoit comment nous nous en sommes tirés, et les officiers du bord, qui nous avaient reconnus dès notre sortie de la jetée, sont encore plus épouvantés peut-être que nous-mêmes, car vingt fois ils nous ont vus disparaître entre les lames et nous ont cru perdus.

Sans le capitaine de frégate, nous sombrions quelques minutes après avoir débouqué.

En voyant l'état de la mer, dont il avait été averti par le capitaine du port, le commandant n'a pas eu peur, — c'est un brave, — mais il a senti le poids de sa responsabilité, et sous l'influence de ce sentiment il a commandé au patron une manœuvre dont l'exécution nous aurait perdus. Le patron, qui est un matelot incomparable, aurait certainement obéi si le capitaine de frégate n'eût pas été là : mais l'idée de faire périr avec nous cet officier, pour lequel il se ferait hacher en morceaux, lui a donné le courage de résister. Le capitaine de frégate, ainsi que tu l'as remarqué peut-être, s'est levé et s'est retourné vers le patron : c'était pour raffermir celui-ci contre le trouble où l'avaient jeté l'ordre insensé du commandant et la crainte d'être puni pour désobéissance.

A partir de cet instant, c'est au patron que nous devons tout; et ce qu'il a fait, c'est de couper en biais toutes les lames. Si nous en avions coupé droit ou si nous en avions reçu de côté une seule, — non pas deux, entends-tu? — nous étions infailliblement engloutis.

Maintenant, habille-toi pendant que je vais donner quelques ordres. Tu as été rudement secoué, mon pauvre ami, mais tu t'es très bien tenu : tu m'as fait honneur, et ces messieurs, qui t'observaient beaucoup, sont étonnés du sang-froid que tu as gardé.

Il me laissa seul, et en quelques minutes j'étais séché et rhabillé de la tête aux pieds.

Alors je m'assis, je sentis mon cœur se gonfler d'une immense joie, et je fondis en larmes.

E. Mérynn.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

JACQUES RAIMOND

(NOUVELLE)

I

Sous le règne de Louis-Philippe Ier, roi des Français, certains spéculateurs avaient déjà fait de la Bourse une sorte de tripot : elle était devenue le rendez-vous de gens affamés d'argent et peu scrupuleux quant aux moyens d'en gagner. Tel pauvre diable, vivant d'industrie, y entrait les poches vides, et en sortait millionnaire ; tel autre, qui possédait la veille une grande fortune, avait le lendemain tout juste de quoi payer le pistolet avec lequel il allait se brûler la cervelle. Mais ce fut surtout pendant le second Empire que cette fièvre dévorante du jeu atteignit son paroxysme. Il y eut alors des fortunes scandaleuses et d'effroyables ruines.

On compta parmi les victimes la belle madame Girardet, veuve d'un haut fonctionnaire de l'Empire.

C'était sans doute après quelque coup désastreux du sort qu'un soir Antonine Girardet, seule dans son élégant salon de la rue de Provence, paraissait en proie à une violente agitation. Tantôt elle s'asseyait et, le menton appuyé sur ses deux mains, les yeux fixés au plafond, elle semblait se recueillir en elle-même ; tantôt elle se levait brusquement et frappait du pied le parquet avec impatience. Puis elle allait se pencher à la fenêtre d'où son regard, empêché par l'obscurité, essayait en vain de distinguer les passants, ou bien elle s'approchait de la pendule, regardait l'heure et s'éloignait avec un geste de dépit, en murmurant des paroles sans suite :

— Cette pendule retarde... Il devrait être arrivé... S'il n'avait pas reçu ma lettre ?... Peut-être n'a-t-il point voulu venir... Oh ! c'est impossible... Il faut pourtant que je sorte de cette affreuse position... mon Dieu ! mon Dieu, que je souffre !

Antonine était dans sa vingt-sixième année ; fille de M. Raimond, ancien président du tribunal de première instance de Nancy, elle avait reçu, de même que ses deux frères Jacques et Armand, une éducation très soignée. Son père l'avait de bonne heure produite dans le monde. Sa beauté, ses grâces, son esprit séduisirent un conseiller d'Etat en mission, M. Girardet, qui obtint sa main et l'emmena à Paris.

M. Girardet n'était ni beau, ni jeune, et il avait des enfants issus d'un premier mariage. Mais, au lieu de réfléchir sur les inconvénients probables d'une pareille union, Antonine n'avait consulté que sa vanité satisfaite, que son amour du luxe et des plaisirs, auquel la fortune du conseiller allait lui permettre de s'abandonner.

Les premières années de son mariage furent en effet pour elle un continuel éblouissement. On la classait parmi les étoiles du Paris officiel ; les journaux décrivaient ses toilettes, reproduisaient ses mots spirituels, même ceux qu'elle n'avait pas dits. Enivrée de tant de succès, elle se regardait comme la reine des femmes. Il est vrai que M. Girardet, spectateur moins enthousiasmé des triomphes de madame la conseillère, ne se considérait pas tout à fait comme le roi des maris. On lui rabattait les oreilles de la liste des soupirants qui formaient la cour d'Antonine ; des amis charitables allaient jusqu'à signaler à son attention un jeune attaché au ministère des affaires étrangères, nommé Georges Clémenson. Enfin le pauvre homme, qui avait cru naïvement épouser une femme pour sa tranquillité, reconnut un peu tard ce qu'il y avait de déraisonnable dans une telle prétention, et il prit un beau jour le parti plus déraisonnable encore d'en mourir de chagrin.

Cet événement apporta un notable changement, sinon dans les goûts d'Antonine, du moins dans la possibilité de les satisfaire. Tout son avoir se composait d'une quinzaine de mille francs qu'elle avait hérités de son père et d'un douaire de cent mille francs. Pour une femme ayant des habitudes d'ordre et vivant simplement, c'eût été une fortune. Mais Antonine avait en égale aversion l'ordre et l'économie. Les bons avis pourtant ne lui firent pas faute. Jacques, son frère aîné, professeur au lycée de Nancy, ne lui ménagea point la vérité sur la nouvelle position que lui faisait son veuvage ; il l'invita d'une façon pressante à revenir dans sa ville natale ; il lui offrit même, ayant peu de penchant pour le mariage, la direction de sa maison où elle retrouverait la vie de famille, et remplacerait la mère qu'ils avaient perdue, auprès de leur jeune frère Armand qui terminait alors ses humanités. La lettre de Jacques toucha Antonine ; elle versa quelques larmes d'attendrissement ; mais l'existence calme et monotone d'une femme en province se dressa aussitôt devant elle comme un épouvantail ; elle remercia son frère en termes émus et refusa son offre, sans toutefois lui dire les véritables motifs de son refus.

Antonine resta donc à Paris. Elle passa dans une retraite convenable les premiers mois de son veuvage. Mais à peine lui fut-il permis, sans heurter les bienséances, de se relâcher un peu de la sévérité de son deuil, qu'elle s'empressa d'user largement de la permission. L'étoile, un instant cachée au monde, y reparut brillant d'un nouvel éclat et entourée comme auparavant de nombreux satellites. Le plus assidu était Georges Clémenson. Il était aussi l'objet de préférences si marquées, qu'on s'accordait généralement à voir en lui le prochain successeur du défunt conseiller. Georges était un de ces héros de salon dont les femmes s'affolent sur la mine : élégants fourreaux, piètres lames.

Notre veuve n'avait pas été sans comprendre la nécessité d'opérer des réformes dans sa maison : mais elle y procéda d'une main si légère, que l'équilibre fut loin de s'établir entre la dépense et le revenu. Cela n'empêcha point Antonine de se regarder d'abord comme un modèle de prévoyance et d'économie. Elle ne tarda pas à rabattre beaucoup de cette flatteuse opinion : quelques mois ne s'étaient pas écoulés qu'ayant épuisé le revenu de l'année présente, elle demandait par anticipation à son notaire le revenu de l'année suivante, sans songer que c'était autant de diminué sur son capital. Une fois sur cette pente, elle devait glisser rapidement au fond de l'abîme. Le notaire, effrayé des nombreux appels faits à son obligeance, essaya bien un jour d'ouvrir les yeux à la veuve prodigue ; il était trop tard, ainsi que cela arrive presque toujours en pareille circonstance. Les cent quinze mille francs d'Antonine se trouvaient réduits à vingt mille, et les mesures économiques les plus radicales ne pouvaient lui fournir, avec ce mince capital, les moyens de vivre, même dans cette province qu'elle avait dédaignée.

Comment conjurer l'horrible détresse où elle allait tomber ? Vendre ses diamants, ses bijoux ? ressource cruelle, humiliante et malheureusement éphémère. Antonine eut la déplorable idée de confier à Georges l'état de ses affaires.

— Il vous reste vingt mille francs ! s'écria-t-il ; donnez-moi pleins pouvoirs : avant un an, nous aurons des millions.

Il exposa chaleureusement à Antonine diverses combinaisons de Bourse auxquelles elle n'eut garde de rien comprendre : mais le mot magique de millions n'avait pas manqué son effet : elle se prit à rire de ses folles terreurs, et donna joyeusement à Georges les pleins pouvoirs qu'il sollicitait.

Alors se succédèrent pour eux ces alternatives de gain et de perte qui stimulent et passionnent : riches aujourd'hui, ils voulaient le devenir davantage ; ruinés demain, ils poursuivaient une revanche.

Le jeu avait été un expédient ; il devint une passion.

Malheureusement les lois de la morale et de l'honnêteté sont trop souvent pour la passion des digues insuffisantes.

En 1866, lorsque les événements d'Allemagne et d'Italie produisirent dans les fonds publics ces fluctuations qui causèrent tant de ruines, le malheur sembla s'acharner à poursuivre les opérations de Georges. Spéculait-il sur la baisse ? La hausse triomphait. Demandait-il une revanche à la hausse ? Il survenait une baisse des plus inattendues. Un jour, il se trouva complétement décavé ; force lui fut d'annoncer à Antonine cette foudroyante

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

nouvelle. L'insouciante veuve n'avait jamais songé à la possibilité d'un tel revers. En voyant sur quelle base fragile elle avait assis ses espérances de fortune, elle se mit, pour la première fois, à faire de sérieuses réflexions; elle commença à craindre que Georges n'eût été pour elle un mauvais génie ; les offres et les conseils de son frère lui revinrent en mémoire. Si une mauvaise honte ne l'avait retenue, peut-être aurait-elle écrit à Jacques toute la vérité. Mais pour que ces bons mouvements fussent suivis d'un acte salutaire, la leçon n'avait sans doute pas été assez forte.

Georges ne lui laissa pas d'ailleurs le loisir de longues méditations. Ce n'était pas un homme à jeter les cartes avant d'avoir épuisé jusqu'à la dernière... et Antonine avait encore ses diamants. Il employa donc toute son éloquence à lui démontrer que la partie était loin d'être perdue: il avait imaginé, disait-il, une combinaison nouvelle, infaillible; il suffirait de quelques billets de mille francs pour réparer l'échec subi et même pour se mettre définitivement à l'abri des inconstances de la fortune. La pauvre Antonine se laissa persuader, et ses diamants passèrent dans les mains d'un juif pour moitié de leur valeur.

La chance, après avoir paru quelque temps justifier les calculs de Georges, tourna d'une façon si malheureuse et si persistante, qu'il fallut recourir à de nouveaux expédients ; en moins de six mois, Antonine fut à bout de ressources. Son mobilier même eût suivi ses diamants, s'il lui avait été permis d'en disposer ; mais c'était le gage de son propriétaire qu'elle n'avait pu payer. Réduite à la dernière extrémité, elle n'hésita plus à écrire à son frère.

C'était Jacques Raimond qu'elle attendait au moment où commence ce récit.

Le son d'un timbre se fit entendre.

— C'est lui ! s'écria-t-elle en bondissant vers la porte.

Depuis huit jours, elle n'avait plus de domestique.

II

Hélas ! ce n'était point Jacques Raimond qui avait sonné.

— Ah ! c'est vous, Georges !

— Oui, c'est moi.

Le jeune homme, sans plus de cérémonie que s'il avait été le maître du logis, jeta son chapeau sur une console, se laissa tomber sur le divan et se mit à s'essuyer le front avec son mouchoir.

— Vous paraissez bien agité ! dit Antonine.

— On le serait à moins, répondit Georges d'un ton brusque.

— Encore quelque désastre ?

— Vous l'avez dit, et cette fois il est sans remède... mais rassurez-vous : cela ne touche que moi.

— Georges, vos paroles sont dures.

— Eh ! suis-je en situation de faire de la théorie amoureuse ? Maudit soit le jour où je suis entré dans cet affreux repaire qu'on appelle la Bourse ! Antonine, vous m'avez perdu !

— Moi !

— Aurais-je jamais mis le pied dans ce tripot sans la nessité de parer à vos folles dépenses ?

Antonine se cacha le visage des deux mains : le coup était rude : il portait juste, mais un homme délicat le lui eût épargné.

Ils restèrent quelques instants l'un et l'autre sans parler.

— Quel est donc, reprit Antonine, le malheur qui vous affecte au point de manquer d'égards envers une femme que vous devriez consoler et encourager ?

— Un malheur qui pèsera sur toute mon existence, répondit Georges avec amertume. Des amis charitables m'ont desservi auprès du ministre. Ce matin, le directeur du personnel m'a fait appeler : « Vos affaires de Bourse, m'a-t-il dit d'un ton railleur, paraissent vous prendre trop de temps pour qu'il vous en reste à consacrer à celles de votre bureau... M. le ministre vous invite en conséquence à donner votre démission.

— O mon Dieu ! fit Antonine atterrée.

— C'est mon avenir perdu, voilà tout.

— Par ma faute, je le reconnais ; Georges, j'ai été bien coupable.

— Si du moins cette Bourse maudite qui a fait le mal, et qui pourrait le guérir, n'avait pas dévoré nos dernières ressources !

Antonine se rapprocha de Georges et lui prit la main :

— Mon ami, dit-elle d'un ton plein de douceur, j'ai beaucoup réfléchi depuis quelques temps... oui, pour atteindre le bonheur, nous aurions dû suivre une autre voie que celle où nous nous sommes témérairement engagés. Forte de cette conviction, je me suis décidée à écrire à Jacques...

— A votre frère ! fit Georges avec un mouvement de surprise.

— Je lui ai fait un aveu complet, je l'ai conjuré de venir à notre secours... et... je l'attends.

— Quoi ! vous pensez que ce soir ?... Dans le fait, il n'y a que lui qui puisse nous sauver.

Georges se leva et, tantôt marchant, tantôt s'arrêtant, se mit à parler avec volubilité en s'adressant tour à tour à Antonine et à lui-même :

— Vous avez eu là une heureuse inspiration, chère amie... Oui, que votre frère connaisse notre position... toute notre position ; c'est pardieu le cas d'être franc et de ne rien céler !... Ah ! vous l'attendez ce soir... c'est au mieux ! Ce soir, j'ajouterai quelque chose à vos aveux, Antonine, car vous n'avez pu lui dire ce que je suis encore seul à savoir... mais peut-être serait-il préférable que vous-même... oui, l'influence de sa sœur sera certainement plus efficace que la mienne... Ecoutez-moi donc attentivement, Antonine, et pénétrez-vous bien des dangers de notre situation, à tous... Il faut que M. Jacques Raimond mesure des yeux la profondeur du gouffre où il peut tomber avec nous... il faut enfin que son honneur soit intéressé à notre salut.

Antonine stupéfiée tenait son regard anxieusement fixé sur Georges. Quelle honte allait-elle donc boire encore, elle qui croyait en avoir épuisé la coupe ?

Georges reprit sur un ton léger que ne paraissait guère comporter la circonstance :

— Allons, ne vous effrayez pas d'avance outre mesure... Ne voyez-vous point que je regarde le danger comme à peu près conjuré ?... Ah ! dame, je ne saurais nier qu'il n'ait été sérieux : mon nom allait être gravement compromis, et le vôtre n'eût pas été sans recevoir quelques éclaboussures... Un guignon infernal m'avait poursuivi dans mes opérations... Au moment de la dernière liquidation, j'étais à sec... Je vous cachai la chose... à quoi bon vous affliger ? n'ayant plus rien, vous ne pouviez nous sortir d'embarras...

— Cependant vous avez continué à jouer.

— Toujours avec le même succès, je suis forcé d'en convenir.

— Vous avez donc fait un emprunt ?

— Pour mon malheur. Vous ne vous figureriez jamais, Antonine, à quel point les prêteurs d'argent sont devenus féroces. Ces abominables sangsues ont des exigences aussi ridicules qu'exorbitantes. Croiriez-vous qu'il m'a été impossible de leur arracher, sur ma signature, la modique somme de dix mille francs ?... Le moins déraisonnable a exigé un billet souscrit à mon ordre par une personne solvable, et endossé par moi... Etait-ce assez humiliant ?... Mais il fallait tenter un dernier effort... je m'adressai à mes amis : l'un me plaignit, l'autre me régala d'un sermon ; un troisième n'eut pas honte de m'offrir quelques centaines de francs. une aumône !... tous me refusèrent leur signature... Ma foi ! je me laissai aveugler par l'indignation et la colère... et ce billet qu'on me refusait, je le traçai de ma propre main en contrefaisant mon écriture...

MOLÉRI.

(La suite au prochain numéro.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

REVUE DES MAGASINS

Les chapeaux de théâtre de Mmes BRUNHES et HUNT sont fort remarqués en ce moment; ils offrent un ensemble de grâces coquettes, pleines de séductions, et leur caractère général, qui se traduit par une originalité de bon goût, révèle à la fois l'inspiration d'une artiste et la main d'une fée. Une femme est nécessairement jolie avec une coiffure de ce genre. Ce qui, du reste, donne un charme irrésistible aux compositions de Mmes Brunhes et Hunt, c'est que ces dames ont pour principe qu'un chapeau doit être fait en vue de rajeunir et d'embellir la femme.

Dans l'élégant entresol de ces dames, rue Meyerbeer, 4, j'ai remarqué notamment :

Un chapeau *Médicis*, en damas Renaissance, d'un rose délicieux, gracieusement disposé, avec pouff de plumes roses et oiseau griffé. La passe, bordée de velours noir, est coulissée en dessous, et le milieu s'abaisse coquettement sur les cheveux.

Chapeau *Louis XIII*, en velours noir et damas Renaissance blanc, d'une grâce et d'une fraîcheur tellement idéales que je dois, malgré moi, renoncer à le décrire.

Le *Mercure-Galant*, un froufrou en damas, paille et barbes de dentelles noires, pailletées de jais noir, avec deux ailes de merle bronzées. — Plein de crânerie, celui-ci, mais un peu osé!

Le *Marie-Amélie* (1830), en velours noir et nacarat, à passe relevée, avec bavolet et brides nouant sous le menton. Bon pour les femmes *trop* raisonnables : il y en a encore quelques-unes!...

Enfin un dernier modèle que je recommande tout particulièrement aux jeunes femmes : le *Van Dyck*, en feutre ou en velours, avec la grande plume frisée et le bouquet de fleurs naturelles. C'est le grand succès de la saison.

Quant aux coiffures de soirée de Mmes Brunhes et Hunt, toutes poétiques et charmantes, je n'hésite pas à proclamer que ce sont de véritables inspirations.

— Nous avons déjà signalé la maison de commission LASSALLE ET Cie (25, rue Louis-le-Grand) comme ayant depuis longtemps le privilége de fournir aux femmes élégantes qui sont éloignées de Paris leurs toilettes. La maison Lassalle publie au commencement de chaque saison, un prospectus dont nous avons également parlé à nos lectrices et qui contient le détail de toutes les nouveautés les plus distinguées; elle expédie ce prospectus *franco* à toutes les personnes qui lui en font la demande.

Avec un égal empressement elle fournit des explications sur les costumes en vogue, nous pouvons affirmer qu'on y trouve un avantage très sérieux comme *prix*, comparé à celui des couturières ou maisons de confections en renom. La maison LASSALLE n'adopte que les modèles de haute distinction; elle a des formes et des patrons qui sont exclusifs. Toutes ses fournitures ont le cachet du grand monde et aucune mode excentrique n'est propagée par son entremise.

Nous engageons donc les femmes élégantes de province et de l'étranger à demander le prospectus pour la saison d'hiver 1874, qui donnera les renseignements que nous ne pouvons développer ici et sera certainement un très puissant motif pour les engager à confier leurs acquisitions à la maison LASSALLE.

Adresser les demandes à la *Maison de commission Lassalle et Cie, 25, rue Louis-le-Grand, Paris.*

SPÉCIALITÉS

Au moment où la saison devient chaque jour plus rigoureuse, nous ne saurions trop recommander l'usage de la *Crême neige*, ce cold-cream sans pareil de la maison PINAUD et MEYER. La finesse des matières onctueuses qui le composent, et les soins minutieux apportés dans sa préparation le placent au premier rang de tous les produits de ce genre. La *Crême neige* adoucit extrêmement la peau, assouplit la plus rude et prévient les rides précoces; enfin son usage est aussi infaillible contre les gerçures, crevasses, etc.

Une jolie main, blanche et douce est chose éminemment enviable : aussi les femmes qui possèdent cet avantage tiennent-elles à le conserver; celles qui ne l'ont pas, à l'acquérir. A toutes je donnerai le même conseil, celui de se servir de la *Pâte calidermique* de Pinaud et Meyer en guise de savon. Les substances balsamiques et gélatineuses qui la composent, additionnées de *saponine*, lui donnent des vertus inappréciables, dont le résultat est non-seulement de nettoyer l'épiderme, mais de le polir, de le blanchir et de lui faire acquérir ce velouté charmant qui est à la peau ce que le parfum est aux fleurs.

En puisant dans la *Corbeille fleurie* de la maison Pinaud et Meyer (30, boulevard des Italiens) ces deux produits, si supérieurs et si appropriés aux besoins de la saison, mentionnons aussi le nouveau parfum pour le mouchoir, d'une senteur si exquise : le *bouquet d'Ixora*, devenu le favori du jour.

— Oh! les jolis flacons que ceux de l'*Eau Gauloise*... D'une forme délicieuse, d'une nuance bleu d'azur, avec des étiquettes rose tendre !... La couleur même de ce liquide incomparable est engageante; et si je ne puis ajouter, en me servant d'une expression à la mode, qu' « on en mangerait, » j'affirme qu'en le voyant dans un verre à bordeaux, comme on me l'a montré, on serait tenté d'en boire!

Mais tout cela n'est rien, à côté des hautes vertus de l'*Eau Gauloise*. A base d'arnica et de glycérine, cette composition étonnante remplit toutes les conditions désirables d'hygiène. C'est, jusqu'à ce jour, la dernière expression du progrès, appliquée à ce genre de cosmétique.

L'*Eau Gauloise* est non-seulement une teinture parfaite, sans inconvénient d'aucune sorte, d'un parfum agréable et d'un emploi facile, mais c'est aussi une excellente eau pour les soins de la chevelure.

En très peu de jours, elle rend aux cheveux et à la barbe leur nuance primitive, s'ils l'ont perdue. D'un autre côté, ses lotions bienfaisantes enlèvent les pellicules de la tête et arrêtent la chûte des cheveux. On m'a même cité des personnes qui s'étaient guéries de névralgies invétérées, grâce à l'emploi de l'*Eau Gauloise*.

De si nombreuses qualités suffisent amplement à justifier le succès étonnant et rapide d'une eau qui défie toutes les concurrences passées, présentes et à venir!

Se trouve chez les principaux parfumeurs et coiffeurs de France et de l'étranger. Dépôt général, 4, rue de Provence, chez Mme V. ROLENDE.

M. D'A.

NOTRE GRANDE PRIME

Nous prévenons nos abonnées que nous sommes en mesure le leur offrir, par faveur absolument spéciale et exclusive, la machine à coudre *la Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et Cie, non plus au prix élevé de 250 francs, qui est le prix de vente dans leurs magasins et dépôts, mais moyennant 150 fr., emballage compris. Par suite de cette importante concession, à laquelle nos abonnées seules ont droit, on peut dire que la machine à coudre est réellement mise à la portée de toutes les bourses.

Ajoutons que, pour nos abonnées de Paris qui voudront profiter de cette occasion unique, nous avons obtenu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et Cie à Paris, que deux leçons leur soient gratuitement données. A celles de la province, des instructions complètes seront adressées avec la machine. A toutes, enfin, il sera délivré, pour cinq ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnées, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs, moyennant laquelle la *Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

Nous pouvons également offrir à nos abonnées, moyennant *40 francs*, emballage compris, la MACHINE A MAIN, dont le prix de vente est de 75 francs. Avec cette machine à un fil et à point de chainette, on peut exécuter tous les travaux de famille. Chaque machine est accompagnée d'un tourne-vis, d'une burette à huile, de deux guides à ourler, d'un guide à soutacher, d'un guide à coudre droit, et d'une instruction illustrée indiquant la manière de s'en servir. Il suffit donc, pour recevoir cette machine tout emballée, de nous adresser la somme de 40 francs en un mandat sur Paris à notre ordre, ou en billets de banque français.

AD. G. et FILS.

L. ROUVENAT (✲) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129

AD. GOUBAUD ET FILS, *Propriétaires-gérants.*

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Courses d'Auteuil, réceptions officielles et particulières, mariages par-ci, dîners par-là, théâtres et pièces à sensation, tel est, depuis quelque temps, le menu des distractions parisiennes. C'est à travers tout cela qu'il faut aller glaner le *nouveau*.

Les courses d'automne sont loin d'offrir le même attrait que les courses de printemps, et les steeple-chases d'Auteuil, en particulier, ne peuvent vraiment plaire qu'aux sportmen pur sang. Les difficultés du terrain et les obstacles de toute sorte sont si multipliés, si dangereux, que les accidents se succèdent presque à tout instant. De là le vide qui se produit dans les tribunes, car, quoi qu'on en dise, la *gentry* féminine redoute un peu ce genre d'émotions. Du reste, pour beaucoup de femmes, le *retour* des courses est la partie la plus intéressante du programme. C'est pour cette raison, sans doute, que s'est établie cette mode d'aller en voiture au devant du *retour;* il se forme ainsi des files d'équipages roulant sans cesse en sens inverse, ceux-ci montant les avenues, pendant que ceux-là les descendent. Ce chassé-croisé ne manque pas de charme; c'est une manière comme une autre de passer tout le monde en revue et de s'offrir soi-même à l'examen du prochain.

Les toilettes qu'il nous a été donné de voir, aux dernières réunions, se ressentent nécessairement de l'époque de transition que nous traversons; nous n'avons plus la chaleur, nous n'avons pas encore le grand froid. On se croit autorisé, dès lors, à faire des associations de vêtements, des mélanges d'étoffes qui pèchent peut-être du côté de l'harmonie, mais ne manquent pas d'une certaine originalité. Dans tous les cas, nous n'avons rien noté de bien neuf. Comme confections, l'éternel dolman, — revu et corrigé; — le *Hongrois*, un nouveau venu; — et puis un manteletécharpe, d'une coupe particulière, qui a tout à fait grand air. Ces différents modèles, en drap mousse ou en matelassé, ne montrent encore sur leurs bords que des plumes de coq « en colère ».

P. N° 233. — Coiffure de grand dîner ou de bal.

Les cuirasses en velours, que l'on porte beaucoup, nous ont paru fort jolies avec leurs perlures et leurs plumes; mais elles sont loin de réaliser, pour le dehors, tout le confort désirable.

Ici je crois devoir ouvrir une parenthèse en faveur d'une observation des plus opportunes. En principe, une femme habituée à sortir en voiture, — dans la sienne, s'entend, — s'y installe pour elle et non pour le public : il doit donc lui être indifférent de cacher momentanément sa toilette par l'addition d'un vêtement supplémentaire, ou d'une chaude couverture, si la nécessité s'en fait sentir. Agir autrement serait témoigner qu'on est sortie de ses habitudes et qu'on tient à se montrer très belle, au fond de cette voiture où tout passant peut jeter un coup d'œil plus ou moins discret!

Trois genres de toilettes tiennent en ce moment le premier rang pour la promenade : ce sont les toilettes en faille de couleur sombre ou noire, garnies de plissés dits « coup de vent »; les toilettes en velours anglais et plumes; enfin les costumes en drap ou étoffe de fantaisie quelconque. Parmi ces derniers, nous en citerons un qui nous a paru très réussi. Il est en drap vert bouteille et se compose ainsi : Jupon amazone, plat devant, monté à plis nombreux derrière; seconde jupe entourée de sept rangs de lacets noirs, plissée par de nombreux plis au milieu, à la place du pouff, où ils restent fixés sous un large nœud de ruban. Corsage-blouse russe, rayé devant et derrière de lacets de laine, serré à la taille par une ceinture. Col montant et manches également rayées de lacets.

Les femmes se montrent d'une élégance suprême dans les réunions du soir. En aucun temps, du reste, la mode ne s'y est mieux prêtée; les étoffes n'ont jamais été plus belles, ni le règne de la fantaisie plus libre. Soies unies, soies brochées, matelassés de tous dessins et de toutes nuances, velours uni et velours frappé (écossais et autres), pékin de satin et de velours, riches dentelles, perles et fleurs à profusion... Que veut-on de plus?

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Commettons quelques indiscrétions. Voici deux toilettes qui appartiennent à un joli trousseau de jeune mariée :

Première toilette : robe de faille vert réséda, d'un ton un peu grisâtre. — Jupe à traîne, couverte devant d'un tablier en damas Renaissance, tout coulissé et terminé dans le bas par un volant de faille verte plissée, avec de doubles bords effrangés roses et verts. Larges revers sur les côtés et coquillés formés par les deux étoffes. Deux écharpes en damas rose, sortant des revers, viennent former un large nœud « cacatois » sur le milieu de la traîne. — Habit Louis XIV à plastron rose devant et derrière, décolleté en carré, et manches à sabot, avec doubles lisérés sur tous les bords.

Seconde toilette : robe de faille gris argent. — Jupe à longue traîne avec un pli à la Bulgare; ce pli, d'un nouvel aspect, est en faille bleu électrique et coulissé vers le milieu par plusieurs ganses rapprochées. La jupe s'ouvre devant par des revers, sur un tablier en matelassé de deux nuances de bleu. Corsage décolleté, genre cuirasse, en matelassé ; manches courtes bouillonnés, en faille grise et draperie semblable dans le haut pour terminer, avec des branches de roses naturelles, véritables branches coupées par le jardinier, — on le croirait du moins.

Au théâtre, il n'y a guère de belles toilettes que sur la scène, où mesdames les actrices se montrent de plus en plus élégantes; même il y a lutte entre les charmantes pensionnaires du Gymnase et celles de la Comédie-Française. Les toilettes de Mlles Croizette, Tholer et Broisat, dans le *Demi-Monde*, méritent toutes d'être signalées, quoi qu'en aient dit certains critiques. Ainsi, la robe de velours grenat de la baronne d'Ange, au premier acte, est remplie de grâce aristocratique, dans sa simplicité relative, avec sa longue traîne ondoyante et son vêtement à bords de fourrure.

Dans la même scène, le costume de Valentine est d'une audace séduisante, qui personnifie dans son ensemble le caractère de la cocodette à la mode. Cette jupe gris-tourterelle est vraiment tapageuse, avec son tablier bleu pâle, garni de cinq rangs de franges grises, et son pli Bulgare remplacé par un frou-frou de coquillés en faille bleue et grise. Le corsage est une merveille de coupe ; il y entre presqu'autant de bleu que de gris. Une particularité à noter, c'est que les longues brides du chapeau viennent entourer l'ouverture du corsage, en formant un nœud au bas. Ce chapeau très renversé, très enlevé, est gris, avec plumes assorties et dessous bleu ; les brides partent du bas de la calotte derrière.

La robe de satin blanc que porte Mlle Croizette à la soirée de la vicomtesse est toute une révélation : il y a de l'antique dans ces plis et ces draperies. C'est d'abord une jupe à longue traîne, légèrement bouillonnée, puis un tablier en damas Renaissance, entouré de franges brillantes. Corsage décolleté et manches courtes ; bouillons et franges dans le haut Par exemple, je renonce à décrire le gracieux effet d'une certaine écharpe en damas, dont un angle est retenu à l'épaule gauche, un autre au bas de la taille, et qui retombe ensuite sur le jupon en formant de coquettes ondulations. Une seconde écharpe s'entremêle dans tout cela en se croisant avec la précédente, et... ma foi ! je n'y démêle plus rien, si ce n'est qu'il y a des franges partout !

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 233.

COIFFURE DE GRAND DINER. — Les cheveux sont séparés devant, à environ 10 cent. de la naissance du front et d'une oreille à l'autre, sans raie frontale. Toute cette partie de cheveux est ondulée à grandes dents, un peu irrégulières et relevées sur un rouleau Pompadour. Avoir soin de tirer les cheveux follets qui se trouvent sur le front.

Derrière, les cheveux sont attachés pas trop haut. Si la personne a beaucoup de cheveux et s'ils sont longs, il faudra les créoler en grosses nattes et passer au fer. Dans le cas contraire, c'est-à dire s'il y a peu de cheveux, il faudra se servir d'une paire de berthes créolées dans le même genre.

Comme le modèle l'indique très clairement, on forme quelques coques à peine tournées, de manière à réaliser une coiffure très vaporeuse.

Trois longues frisures ondulées en haut terminent cette charmante coiffure.

Comme ornement, des étoiles en brillants, attachées sur un velours, en forme de barrettes, au nombre de trois; quelques étoiles disséminées parmi la coiffure. Petit nœud sans bouts à l'intersection du chignon et des boucles.

G. N° 465.

TOILETTES DE BAL. — 1. Robe à traîne, en faille blanche ou satin, garnie devant, en tablier, de trois rangs de dentelles blanches surmontées d'un bouillonné de tulle blanc à bords coulissés. — Tunique de dentelle blanche recouvrant la jupe par derrière, drapée sur les côtés sous un coquillé de dentelles blanches, entremêlé de bouquets de fleurs jardinière. — Corsage décolleté, en faille ou satin, formant une longue basque carrée devant et une simple pointe derrière, où il est lacé. Le bas du corsage se termine par des bouillonnés coulissés et une petite dentelle; la même garniture encadre le haut en formant la manche. — Fleurs assorties au corsage et dans les cheveux.

2. Robe princesse, en damas Renaissance, de nuance rose électrique très pâle, à longue traîne unie. — Corsage décolleté et manches courtes. — Cotte de mailles en perles bleu ciel, ornée sur tous ses bords de dentelles perlées du même genre. Une écharpe en damas Renaissance, rose comme la robe et garnie de franges, entoure le haut de la jupe devant et le milieu derrière pour former sur le côté une cascade de choux avec bouts pendants. — Pouff en plumes bleu pâle et roses églantines.

G. N° 467.

1. Chapeau en feutre noir, à bords relevés en diadème, garni de faille et de velours. Des coques placées sur le côté dissimulent le pied d'une touffe de plumes. Une draperie placée en dessous vient se terminer derrière sous une réunion de coques.

2. Coiffure de dame d'un certain âge. — Fanchon de tulle blanc bouillonné, avec coquillé de dentelles blanches ; sur le côté, des coques de ruban lilas ou gris perle, avec une touffe de plumes blanches; derrière, des brides en ruban et une barbe de dentelles réunies sous un nœud.

3. Chapeau de dentelle noire toute bouillonnée, avec ruche de tulle de soie blanc dépassant les bords. D'un nid de dentelles posé en avant s'échappent deux oiseaux-mouches qui cachent le pied d'une grande plume amazone. Nœud de ruban derrière.

4. Nœud de ruban garni de dentelles et d'une boucle de fantaisie.

5. Col paysan en toile, garni de bandes brodées, et entouré d'une bande plissée qui se rabat sur la robe.

6. Sous-manche assortie au col précédent et composée des mêmes éléments.

7. Col pélerine, moitié montant, moitié rabattu, en tulle blanc brodé, ruché, formant revers.

8. Paletot de théâtre en matelassé blanc, doublé de damas Renaissance bleu ciel, se rabattant sur lui-même en formant col et revers. Les devants, très évasés, se réunissent par des nœuds de ruban. Les poches et les revers des manches sont en damas bleu.

9 et 10. Col et poignet en toile, avec bandes festonnées.

Description de la planche coloriée n° 1178.

TOILETTES DE VILLE. — 1. Costume en vigogne de deux tons vert réséda. — Jupon à traîne peu sensible, entouré d'un premier volant plissé très fin, lequel est surmonté, à distance, de deux plissés groupés ensemble, puis de deux autres posés encore plus haut. Lapolonaise, d'une coupe particulière, est brodée à la main sur tous ses bords, avec un dessin à jours. Le corsage est ouvert en châle par une double draperie formant fichu, avec une broderie qui dépasse l'intérieur ; il se ferme du bas par quatre doubles boutons avec galons assortis. Quant à la jupe, elle se croise, s'entre-croise devant et derrière d'une façon charmante et nouvelle. — Lingerie festonnée et ruchée. — Chapeau assorti aux deux tons, garni de plumes ngacarat.

2. Costume en faille et cachemire de deux tons, lilas et violet; la nuance foncée s'applique à la faille, la nuance claire au cachemire. — Jupon en faille, à demi-traîne, entouré d'un volant plissé à plis plats, haut de 50 c. Seconde jupe en cachemire ouverte derrière, avec un double bord de faille posé sous celui de cachemire; tous deux sont dentelés, festonnés et ornés de franges. Le tablier est composé de volants de cachemire et de faille, posés à plat alternativement et formant le rond ; les bords en sont dentelés

et festonnés; le dernier est terminé par une frange. — Corsage en cachemire, à bords dentelés au milieu du dos et des devants, avec bande de faille rapportée en dessous et nœuds au milieu. Les basques et la couture du dessus des bras sont dentelées, découpées et garnies des mêmes dentelés, avec franges assorties.

Description du patron découpé.

Annexe de l'édition n° 2.

CORSAGE DE SOIRÉE. — Ce corsage est en faille, comme la robe, et garni de bouillonnés et de dentelle. Il est décolleté en carré. Ses longues basques, carrées devant et découpées sur les hanches, se terminent en pointes aiguës derrière. — Manche courte bouillonnée.

Notre patron se compose des pièces suivantes :

1°. Devant. — 2°. Petit côté. — 3° Dos.

(Voir ce modèle sur notre gravure dans le texte n° 465).

LETTRES D'UNE DOUAIRIERE

Un petit journal fort répandu ayant remis Mme Lafarge en lumière, par la publication qu'il fait des souvenirs d'un inspecteur général des prisons, j'ai pensé qu'il me serait permis de profiter de cette occasion pour parler d'elle à mon tour. Ce qui m'y engage, c'est que je l'ai beaucoup connue jadis, non en prison, Dieu merci! mais quand elle allait encore dans le monde comme jeune fille. J'ajoute tout de suite qu'elle n'y brillait guère; il est certain qu'elle ne prit des charmes aux yeux de ce bon public qui se laisse toujours séduire par la célébrité, quelle qu'elle soit, qu'après que l'horrible crime du Glandier eut fait parler d'elle. Et Dieu sait si on en a parlé, à cette époque-là!

Partout on se querellait à ce sujet, depuis la loge du portier... (pardon! du concierge... mais ces autocrates de la loge étaient encore des portiers à ce moment-là, et tout naturellement je me suis cru permis de parler le langage de mon temps) donc, depuis la loge jusqu'aux mansardes, y compris surtout les salons. Et on on parlait d'autant plus qu'il y avait matière à contestation et à discussion sur ce singulier sujet; car on formait deux camps bien tranchés : les hommes, en général, séduits par les jolies lettres qu'écrivait Marie Capelle, voulaient la voir innocente, et les femmes la déclaraient coupable au dernier chef.

Partant de là, vous comprenez sans peine quels combats on se livrait là-dessus. La musique, la danse, tout en souffrait, et je me souviens qu'un soir, la comtesse Merlin, qui donnait de si charmants concerts, dut faire écrire sur la porte de son salon : « *Défense de parler de Mme Lafarge,* » pour satisfaire à la juste réclamation des artistes qui allaient se faire entendre.

Mais, ainsi que je l'ai dit, quand je connus cette étrange héroïne, elle n'était point du tout remarquée; tout au contraire, pendant les soirées dansantes où nous nous rencontrions, je la voyais toujours rester sur la banquette comme un paquet de rebut; on le comprendra quand j'aurai dit que c'était une laide fille, à l'air maussade, ayant un grand et gros nez, une figure osseuse, un teint bilieux, la peau pleine d'écailles, et la taille à la façon d'un morceau de bois mal taillé.

Ce qui vous prouvera que j'ai raison de dire qu'elle était fort peu séduisante alors, c'est qu'ayant une belle dot, — 80,000 francs, ce qui, à l'époque dont je parle, équivalait à peu près à 200,000 francs d'aujourd'hui; de plus elle était produite dans le monde par Mme Paul Garat, femme d'un des régents de la Banque, charmante personne que tout le monde aimait et qui recevait beaucoup, — on ne put parvenir à la marier, même en ayant recours à l'entreprise matrimoniale du trop célèbre M. de Foy.

Marie Capelle fut d'abord, pendant quelques temps, élève à la maison royale de Saint-Denis; là elle ne sut conquérir ni affection ni estime : aussi fit-elle en sorte d'y rester peu de temps. On l'y avait surnommée « *la pie,* » et comme je demandais le motif de ce sobriquet à l'une des dames de la maison, qui était une de mes amies, elle me répondit :

— C'est parce qu'elle est noire, bavarde et voleuse!

La vérité m'oblige de reconnaître que c'était là un très joli portrait écrit en trois mots.

Du reste, sa famille eut la triste preuve de la vérité du jugement porté par ses compagnes au sujet du dernier chef d'accusation, et ce fut ce qui la décida à s'adresser n'importe où pour se débarrasser d'un fardeau si dangereux, en la mariant coûte que coûte. Voici, en effet, ce qui arriva durant le temps qu'elle passa chez son oncle, ou du moins chez l'époux de sa tante, M. Paul Garat.

Un jour, une fort belle bague portant un gros diamant et appartenant à Mme Garat disparut. On fit partout des recherches vaines; on soupçonna les domestiques; bref, la femme de chambre paraissant plus suspecte que les autres, on renvoya la pauvre fille. Quelque temps après, une paire de boucles d'oreilles disparut à son tour; nouvel émoi, nouvelles recherches, et nouveau fiasco quant à la découverte du voleur. On comprend sans peine quelle agitation se répandit alors dans cette maison, où chacun se surveillait avec grande méfiance : on finit par découvrir que le valet de chambre avait conservé des relations avec la malheureuse fille renvoyée, et tout le monde aussitôt de crier : « Haro sur le baudet! » déclarant avec conviction que c'était lui le vrai coupable! On le chassa donc à son tour, malgré toutes ses protestations d'innocence.

On commençait à respirer, croyant la bande complètement expulsée du nid; mais voici bien une autre histoire! Certain jour, il disparaît un beau collier de turquoises que Mme Paul Garat avait détaché de son cou la veille au soir, en revenant d'un bal aux Tuileries, et qu'elle avait posé sur la cheminée de sa chambre à coucher.

On croit d'abord à un accident. Le collier a dû tomber dans les cendres? On le cherche dans le foyer, on passe les cendres au tamis; mais rien ne se trouve, ni le collier, ni ses débris.

M. Garat, s'effrayant alors très sérieusement, prend le parti d'aller s'adresser à la police, afin de faire surveiller de très près sa maison. Il raconte au chef de la sûreté tout ce qui s'est passé chez lui : les différents vols dont sa femme a été victime, puis comment on a accusé et renvoyé des domestiques sans avoir mis la main sur les voleurs; il insiste sur la nécessité de tirer la chose au clair, nécessité plus grande dans sa maison que partout ailleurs, puisqu'il vient chez lui beaucoup de garçons de la Banque et que tous doivent être des hommes d'une honnêteté à toute épreuve.

Le personnage à qui s'adressait M. Garat comprit toute l'importance de la chose.

— Soyez tranquille! lui dit-il, nous arriverons à ce que vous désirez. Ce soir, il se présentera chez vous un domestique pour remplacer celui que vous avez renvoyé; il vous portera un billet de ma part; prenez-le : c'est un de nos meilleurs agents, il est fort adroit, et je ne doute pas qu'avant peu il ne découvre votre voleur.

Ce qui venait d'être dit fut fait. L'homme annoncé se présente : il est reçu, commence son service, et huit jours s'étaient à peine écoulés quand, un matin, il entre mystérieusement dans le cabinet de M. Garat et lui déclare qu'il a découvert le voleur.

— Je vais vous faire beaucoup de peine, monsieur, ajouta-t-il, car le coupable fait partie de votre famille : c'est Mlle Marie Capelle.

M. Garat se récrie que cela est impossible; mais l'agent lui offre de lui en donner la preuve.

— Eloignez de la maison tous vos gens dans la matinée, lui dit-il; faites en sorte que Mme Garat et mademoiselle sa nièce sortent aussi, et je vous montrerai la cachette.

Quand, ce plan ayant été suivi, M. Garat et l'agent se trouvèrent seuls, celui-ci conduisit son maître dans la chambre de Marie

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Capelle, défit le lit et, entre les sangles, sous le sommier et les matelas, lui montra la bague, les boucles d'oreilles et le collier qui y étaient cachés.

Voilà pourquoi la famille Garat s'adressa à M. de Foy pour être délivrée de cette nièce trop amie des bijoux d'autrui. Cette séparation inattendue parut fort étrange alors : car la triste histoire que je viens de raconter avait été ensevelie dans le plus profond secret et ce ne fut que lors de la tragédie du Glandier qu'elle commença de voir le jour. La révélation en devint nécessaire pour laver Marie de Nicolaï, que Mme Lafarge voulait perdre et qui fut une victime bien innocente de ses calomnieuses accusations. Quant à l'assassinat, Marie Capelle en fut-elle coupable ? Dieu seul le sait. Tout ce qu'il convient de se rappeler, aujourd'hui qu'elle est morte, c'est que celui qui est là-haut juge en dernier ressort.

Comtesse de Bassanville.

LA VIE PARISIENNE

Un de nos amis a reçu par la poste un amour de prospectus, qu'il nous communique et à la rédaction duquel nous nous garderons bien de rien changer.

O Tricoche ! ô Cacolet ! soyez fiers de votre émule ! Voici sa littérature...

D'abord en marge :

RENSEIGNEMENTS INTIMES

PARTICULIERS ET COMMERCIAUX,

Paris, Province, Étranger

Renseignements dans l'intérêt des familles et du commerce, tels que sur mariages, dissipateurs ou incapables, sur faillites, solvabilités et interdictions judiciaires.

Recherches de débiteurs, de documents délicats et sérieux, pour séparation de corps, procès civils, judiciaires, revendication de succession, etc., etc.

Renseignements précis, sérieux et directs, au moyen de *surveillances* quotidiennes.

Incognito observé, célérité et discrétion.

Nota. — M. X... fait observer que ses affaires sont faites toujours sous sa surveillance immédiate et, quand on le désire, par lui seul.

Toute affaire terminée, les documents sont rendus aux clients : donc, sécurité complète et discrétion la plus absolue pour les personnes ayant besoin de son ministère.

C'est déjà gentil, n'est-il pas vrai ?... Eh bien ! ce n'est rien à côté de la circulaire qui complète ce mirobolant prospectus, et qui est ainsi conçue :

« Monsieur,

» Vingt-trois années suivies d'une pratique de chaque jour.

» L'intuition absolue de la chose, *une discrétion* constatée a su me faire apprécier par le commerce, la magistrature et les hautes classes.

» Honoré de la confiance intime de beaucoup d'entre vous.

» Veuillez me laisser croire, monsieur, que vous apprécierez l'utilité des services que je puis rendre, à un moment donné, par la surveillance discrète et quotidienne, déterminée ci-contre.

» Daignez agréer, etc.

» X... »

« *P.-S.* — L'institution de ma maison, fondée sous l'esprit des lois, a des bases trop sérieuses pour qu'il soit un instant permis de l'assimiler à celle de ces personnages occultes dont la critique littéraire veut bien faire l'apologie. »

Que dites-vous du coup de pied de... cet aimable marchand de renseignements en gros et en détail ?... Certes, la « critique littéraire » n'a que ce qu'elle mérite ! Pourquoi s'avise-t-elle de faire l'apologie de « personnages occultes » lorsqu'elle a sous la main M. X... et sa complaisante maison « fondée sous l'esprit des lois ?... »

* * *

Dans les fêtes de province et des environs de Paris, on montre des tableaux ou plutôt des groupes vivants. Les personnages doivent avoir l'air d'être en marbre.

Maillots blancs, visages poudrés, cheveux en coton blanc, tout est blanc, excepté les mains.

La mort d'Abel est le sujet favori. On voit cet ignoble Caïn fuyant sans bouger de place ; Abel est étendu, et ce qui prouve bien qu'il est mort, c'est un écheveau de laine rouge qui lui sort de la poitrine et figure le sang ; un ange suspendu maudit le meurtrier. La toile tombe, et l'enfant qui joue l'ange fait le tour de la société avec une sébile :

— N'oubliez pas l'ange, messieurs, mesdames ; c'est mes petits profits.

* * *

Un joli mot emprunté à l'une des comédies du jour :

Deux amis parlent d'un troisième assez insupportable à fréquenter.

— Que veux-tu ? Chacun a ses défauts.

— C'est pour cela qu'on se passerait bien de ceux des autres !

A. Z.

UNE REINE DE LETTRES

La nouvelle que la reine Victoria s'occupait de publier un nouveau livre, a causé une vive impression non seulement en Angleterre, mais aussi en France, où la traduction du dernier livre de la reine : *Méditations sur la mort*, ne s'est pas vendu à moins de douze mille exemplaires. Cet ouvrage de la royale *authoress* lui a donné un bénéfice de quatre-vingt mille francs ; elle l'a employé à fonder des *bourses* à l'Université d'Aberdeen pour les enfants pauvres de ses tenanciers de Balmoral.

La reine Victoria est d'ailleurs coutumière de ces œuvres d'intelligente philantropie. Avec les économies faites sur sa toilette depuis la mort du prince Albert, une douzaine de millions environ, elle a établi un hospice et une maison de retraite, et cela avec si peu de bruit que c'est à peine si on le sait même de l'autre côté du détroit.

L'ouvrage que vient de terminer la reine est consacré, dit le Bachaumont du *Sport*, à la famille, au mariage, aux enfants, aux sentiments de la vie intime et à ses diverses phases morales. L'auguste femme, qui a été sur le trône, de notre temps, l'incarnation la plus noble de l'épouse et de la mère, n'aura eu qu'à regarder à son propre foyer pour écrire des pages admirables. Comment ne parlerait-elle pas de la famille, en effet, celle qui disait une fois au roi Louis-Philippe : « La richesse des souverains, ce sont les enfants ; nous sommes, Sire, aussi riches l'un que l'autre. »

L'impression produite au sein de la nation anglaise par l'annonce d'un livre de la souveraine, et le succès qui a accueilli ses précédentes publications, n'étonne pas, quand on connaît le fanatisme de ce noble pays pour la personne de ses princes et pour tout ce qui émane d'eux. On en aura une idée par le fait suivant.

On a parlé dernièrement du talent de peinture que possède la reine, et l'on a dit combien surtout elle grave avec goût et avec

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

habileté. Un Anglais, nommé Judge, était parvenu à prix d'or, et par l'intermédiaire de domestiques, à se procurer quelques-unes des gravures de la reine, perdues dans ses cartons. Il fit tirer ces gravures à un nombre considérable d'exemplaires, et annonça dans les journaux la vente d'œuvres authentiques dues au talent de sa souveraine.

Cette publication eut un succès immense : chacun voulait avoir une gravure royale, et notre industriel réalisait des bénéfices considérables.

Cependant la reine, apprenant le fait et indignée du procédé de ce marchand peu scrupuleux, l'attaqua devant les tribunaux, l'accusant de lui avoir dérobé des gravures. La poursuite exercée par la reine contre M. Judge ne fit que redoubler la vogue de sa publication. Le marchand parut enfin devant le tribunal, qui le condamna à 200 livres d'amende et à un an de prison. Les domestiques qui avaient vendu les gravures de leur souveraine furent découverts et expulsés du château de Windsor.

La reine fit remise à Judge de la prison à laquelle il avait été condamné, mais l'opinion publique ne se montra pas si clémente à son égard, et il dut s'expatrier en Australie devant son mépris.

La reine Victoria n'est pas le seul membre de sa famille qui écrive. A l'exemple de sa mère, le prince de Galles écrit soigneusement le journal de ses divers voyages et l'enrichit de dessins et photographies. Si jamais le prince publie ce journal, la partie qui concerne ses déplacements à Paris fera quelque bruit du Pas-de-Calais à la Méditerranée.

Un des plus importants voyages du prince, celui qu'il fit avec la princesse en Orient, a été raconté sous le titre de *Journal d'un voyage en Egypte, en Grèce et à Constantinople*. C'est lady Grave qui a rédigé, de concert avec les augustes voyageurs qu'elle accompagnait, ce livre, qui appelle la traduction par la nouveauté des détails qu'il renferme sur les mœurs, les coutumes, et particulièrement la vie intérieure des femmes dans le Levant.

L. S.

THÉATRES

Opéra-Comique. — La musique est en train de porter bonheur à la plupart des théâtres de Paris, et à ce titre il serait peu généreux de lui reprocher la persistance qu'elle met à les accaparer. Nous ne voyons guère, en ce moment, que la Comédie-Française et la Porte-Saint-Martin qui ne doivent pas leur dernier succès à la musique ; il est vrai que l'une a eu soin de mettre dans son jeu le *Demi-Monde*, d'Alexandre Dumas fils, tandis que l'autre a trouvé le moyen de faire faire au public le *Tour du monde*, dans des conditions qui dépassent tout ce que la mise en scène avait su réaliser jusqu'à ce jour.

A l'Opéra-Comique, il nous a été donné de retrouver *Mireille*, qui restera l'une des perles les plus brillantes de l'écrin de Gounod. Mme Miolan-Carvalho s'y est montrée ce qu'elle était à la création, une grande artiste et une véritable enchanteresse. A côté d'elle et rivalisant de talent, Mme Galli-Marié, MM. Duchêne, Ismaël, Melchissédec ont traduit l'œuvre du maître de façon à ne laisser aucune prise à la critique.

Opéra populaire. — Ainsi se nomme aujourd'hui le Châtelet, qui a ouvert ses portes et débuté par un triomphe.

Les *Parias* n'avaient pas attendu jusqu'à ce jour pour faire parler d'eux ; le poème de M. Hippolyte Lucas, la grande et belle musique d'Edmond Membrée ont réalisé toutes les espérances, et les amis de l'art sont en droit de se réjouir. La complète réussite de cette œuvre remarquable est plus qu'une victoire : c'est une revanche.

Bouffes-Parisiens. — *Madame l'Archiduc*... En lisant sur une affiche ce titre aussi excentrique que peu français, on n'est nullement surpris de trouver au-dessous le nom de M. Albert Millaud, et l'on songe tout aussitôt que, s'il y a là matière à musique, cette dernière doit être de M. Offenbach. C'est en effet lui qui, sur un libretto assez gai, a brodé une partition plus remarquable de verve que de finesse, où le rhythme tient plus de place dans la mélodie que la distinction, et qui par cela même n'en a que plus de chance de devenir populaire.

Mmes Judic et Grivot, celle-ci sous le galant uniforme d'un capitaine de dragons de fantaisie, ont mis au service de cette opérette toutes les qualités qu'on se plaît à applaudir en elle. Inutile de dire que cela équivaut, pour *Madame l'Archiduc*, à un brevet de longévité.

Renaissance. — Un homme heureux, c'est M. Charles Lecocq ! Pendant qu'il surveillait aux Variétés les dernières répétitions des *Prés-Saint-Gervais*, M. Hostein donnait droit de cité à ce *Giroflé-Girofla* qui n'a pas trouvé de plus court chemin pour arriver à Paris que de passer par la Belgique. Paris a bien voulu ne pas trouver mauvais qu'on lui servît les restes de Bruxelles, et voilà l'affiche occupée pour un certain temps.

Le livret de MM. Vanloo et Leterrier, sans être un chef-d'œuvre d'absurdité, a permis à M. Lecocq de déployer cette science aimable et facile, cette imagination complaisante et alerte qui lui ont fait une place à part comme compositeur et lui ont valu à un si haut degré la constante faveur du public.

Folies-Dramatiques. — La *Fille de Mme Angot* s'est enfin décidée à céder la place à la *Fiancée du roi de Garbe* ; mais tout le talent de Litolff sera impuissant à faire vivre une pièce dont le moindre défaut est la nullité. Cette pauvre fiancée sera certainement ensevelie sous la prose de MM. Chabrillat et Dennery avant que les *Cocottes en sucre*, de MM. Guénée et Lasouche, aient cessé d'attirer aux Folies-Marigny les amis du fou rire et des gais flons-flons.

Robert Hyenne.

GRÈVES NORMANDES

Ce soir, la pleine lune éclaire notre monde.
De l'abîme des flots elle sort large et ronde.
Presque au ras de la mer, elle est rouge d'abord,
Mais son orbe jaunit, et la grande marée
Dans son rayonnement monte en houle dorée,
Et roule ses lueurs jusqu'aux grèves du bord.

On voit comme en plein jour sur la courbe des plages
Les dernières maisons des bourgs et des villages,
Villages de marins et de pêcheurs normands.
Les enfants sont couchés dans le charme des rêves :
Ce long bruit cadencé du flot qui bat ses grèves
Semble un chant de berceuse aux chers petits dormants.

Un vent tout parfumé m'apporte des prairies,
Où les reines des prés restent longtemps fleuries,
Quelque chose à la fois de suave et d'amer ;
Tandis qu'un grand troupeau, débouchant des vallées,
Mêle une odeur d'étable aux effluves salées
Qui montent, jour et nuit, des embruns de la mer.

J'aime à vous retrouver, grève de Normandie,
Où travaille une race âpre au gain, mais hardie,
Fille des conquérants qui vinrent les premiers,
Sous les pommiers en fleurs que le roi Charlemagne
Avait plantés pour eux en revenant d'Espagne,
Se faire un paradis au pays des pommiers.

André Lemoyne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 465. — DESCRIPTION PAGE 554.

TOILETTES DE BAL

A. Leroy imp. r. des Marais, 66. Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris 1178

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris Rue de Richelieu, 92

Toilettes de Mlle Mie Bataillon, 5, r. Thérèse — Plumes et Fleurs de Perrot Petit & Cie

Ceinture-Régente de Mmes De Vertus Sœurs, r. Auber, 12 — Foulards du Comptoir des Indes, Bd Sébastopol, 129

Parfums de Pinaud & Meyer, Bd des Italiens, 30 — Eau Gauloise de Mme V. Rolende, rue Richer, 43.

Envois de la Mon de Commission Lassalle & Cie r. Louisle-Grand, 25.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Son 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CHAPEAUX DE MM^es H
Lingerie du Magasi

PLANCHE G. N° 467. — DESCRIPTION PAGE 554.

CHAPEAUX DE MMmes BRUNHES ET HUNT (RUE MEYERBEER, 4).
Lingerie du Magasin des Élégants (boulevard des Italiens, 5).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

JACQUES RAIMOND

(NOUVELLE. — SUITE)

— Un faux ! s'écria Antonine.

— Que voulez-vous ? Le cas était pressant... Je m'imaginais d'ailleurs que j'allais cette fois être plus heureux, et que je serais prêt pour l'échéance... illusion dont l'événement ne m'a que trop démontré l'inanité !... Enfin le mal n'est pas sans remède, puisque votre frère arrive ce soir.

— Quoi ! vous espérez...

— Qu'il ne voudra point laisser protester un billet signé Jacques Raimond !

— Jacques Raimond ?

— Eh ! mon Dieu, oui ! Dans l'espoir d'amoindrir ainsi le danger, c'est le nom de votre frère que j'ai laissé tomber de ma plume au bas de la formule consacrée.

— O malheureuse ! fit douloureusement Antonine en tombant anéantie dans un fauteuil ; à quel misérable ai-je eu affaire !

Le timbre sonna de nouveau.

Le visiteur était bien cette fois celui qu'Antonine attendait.

Jacques Raimond était un homme de quarante ans, d'un abord franc et cordial, d'une physionomie douce et bienveillante, quoique son caractère ne manquât pas de fermeté à l'occasion. Il s'avança, les bras tendus, vers sa sœur qui se jeta éplorée à son cou.

— Eh bien ! oui, me voici... oui, chère enfant... et je te remercie de n'avoir pas douté de mon amitié... Voyons, séchons vite ces larmes que je suis venu essuyer... Ah ! pardon, monsieur, je ne vous avais pas aperçu... Monsieur ?...

— Georges Clémençon, répondit le jeune homme en s'inclinant.

— A merveille. Nous allons donc, puisque nous sommes réunis, aborder sans autre préambule le sujet qui m'amène. Mon devoir serait peut-être, monsieur Georges, de commencer par vous gronder... mais, comme les reproches ne remédient à rien, ce serait du temps mal employé. Mieux vaut aller droit au but. Écoutez donc la proposition que je suis venu vous faire : vous demanderez un congé à votre ministre ; aussitôt que vous l'aurez obtenu, vous nous rejoindrez à Nancy où j'emmène ma sœur dès demain ; là votre mariage s'effectuera... sans éclat, mais qu'importe ? Le bruit et les fêtes ne donnent pas le bonheur. Cela fait, vous retournerez seul à Paris... Antonine demeurera près de moi ; l'air de la capitale ne lui est pas sain. Vous solliciterez quelque mission à l'extérieur... j'ai des amis dont l'influence pourra vous servir, et alors...

Georges interrompit Jacques :

— Hélas ! monsieur, j'ai le regret de vous apprendre qu'on a jugé à propos de me remercier, et que je suis aujourd'hui sans emploi.

— Diable ! diable ! fit Jacques en se grattant l'oreille.

Puis, prenant bravement son parti :

— Sans emploi ! reprit-il ; eh bien, je vous en trouverai un là-bas ; vous vous contenterez jusque-là de mon hospitalité. Je mène une vie fort modeste et qui vous paraîtra sans doute bien monotone... Bah ! c'est une affaire d'habitude... au bout de six mois, vous serez acclimaté... Voyons, mon plan vous va-t-il ?... Accepté, n'est-ce pas ?

— Avec reconnaissance, répondit Georges.

— Je n'accepte pas, moi ! dit Antonine d'une voix ferme.

Jacques bondit sur son siège :

— Hein !... c'est toi qui refuses !... Pourquoi ?

— Parce que je ne consentirai jamais à porter le nom d'un faussaire.

Et, rouge à la fois de colère et de honte, elle révéla à Jacques l'aveu que Georges venait de lui faire.

Lorsqu'elle eut fini de parler, Jacques lui serra les mains avec effusion, puis se tournant vers Georges :

— J'approuve la résolution de ma sœur, dit-il avec la froideur du mépris ; en aimant, elle n'a été qu'imprudente et malheureuse ; je la tiendrais pour la plus abjecte des créatures si elle vous épousait.

Georges pâlit et fit un mouvement pour se jeter sur Jacques ; mais celui-ci, lui étreignant les poignets comme dans un étau, lui eut bientôt fait comprendre qu'il ne serait pas le plus fort.

— Monsieur !... fit Georges en écumant de rage, vous reviendrez sur cette décision, ou vous me rendrez raison de vos insultes !

Jacques, sans le lâcher, l'entraîna hors du salon :

— On ne se bat point avec les drôles de votre espèce ; on se contente de les jeter ignominieusement à la porte.

Et il le fit ainsi qu'il venait de le dire.

III

Cinq années s'étaient écoulées.

Jacques Raimond n'habitait plus Nancy ; de tristes changements étaient survenus dans sa position. Son mince patrimoine avait été presque entièrement absorbé par des dépenses d'ailleurs fort honorables. Forcé un jour d'opter entre ses intérêts et sa conscience, il s'était vu retirer la chaire qu'il occupait au lycée. A ces malheurs était venue se joindre la perte d'une sœur tendrement aimée : Antonine était morte dans ses bras, consumée de chagrin et de regrets. Jacques, n'étant plus retenu par aucun lien à Nancy, avait cherché et trouvé une place de professeur dans un des pensionnats des environs de Paris. Il était ainsi plus rapproché de son frère Armand qui, après avoir terminé ses études de droit, faisait son stage chez un des plus illustres membres du barreau parisien. Doué d'une grande dose de philosophie, inaccessible aux suggestions de l'ambition et de la vanité, il vivait content de son obscurité, dans le calme d'une bonne conscience. Une visite que lui faisait Armand chaque dimanche le délassait des travaux de la semaine et suffisait à son bonheur.

Pendant les quelques heures d'intimité permises à la tendresse des deux frères, il se faisait entre eux un aimable échange de confidences et de bons conseils. On aurait pu les prendre, vu la différence d'âge, pour le père et le fils ; seulement il régnait dans leurs entretiens un ton d'égalité qui prêtait plus de charme encore à leur mutuelle affection.

— Armand, dit Jacques un jour au jeune avocat, j'avoue que, depuis quelque temps, je n'étais pas sans inquiétude à ton sujet. Je te voyais pâle, soucieux, abattu. « Il travaille trop, pensais-je, il se fatigue, sa santé en souffre ; si cela continue, il faudra que je le gronde. » Heureusement te voici, à ce qu'il me paraît, en bonne voie de guérison ; tes joues ont repris leurs belles couleurs, le rire est sur tes lèvres, tes propos sont d'une gaieté charmante...

— Ah ! mon frère, si ma gaieté est revenue, c'est que, depuis hier, je suis bien heureux !

— Voyons, raconte-moi ce bonheur qui t'arrive, afin que j'en puisse prendre ma part.

— Peu de mots suffiront : j'aime depuis deux mois, et depuis hier je sais que je suis aimé.

— Je me doutais de quelque chose comme ça... Qui aimes-tu ?

— Un ange de beauté, de grâce, de douceur...

— Cela va sans dire.

— Ne raille pas ; si tu voyais, seulement une heure, mademoiselle Nathalie Germancey...

— J'en deviendrais fou, n'est-ce pas ? Cela ne ferait ni mon affaire ni la tienne. Mais parlons sérieusement : où as-tu fait la connaissance de mademoiselle Nathalie ?

— Dans la maison même de son tuteur, M. de Saint-Romain, qui m'avait admis à ses réceptions sur les pressantes recommandations d'un ami commun.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Quel homme est ce M. de Saint-Romain ?

— Un riche planteur de l'Amérique du Sud.

— Riche !... Et tu crois qu'il jettera sa pupille à la tête d'un pauvre avocat qui n'a pour toute fortune qu'une quinzaine de mille francs et sa robe ?

— Mais, mon cher Jacques, ce que je sais des commencements de M. de Saint-Romain n'est pas de nature à me décourager. Il paraît qu'à son arrivée en Amérique il était dans le plus grand dénuement. Une veuve, propriétaire d'une plantation magnifique, s'éprit pour lui d'une belle passion ; il l'épousa et devint veuf lui-même la seconde année de son mariage. Alors la plantation fut vendue, car elle appartenait pour moitié à une fille mineure, mademoiselle Germancey, issue du premier mariage de la veuve, et à M. de Saint-Romain que sa femme avait ainsi avantagé par contrat. Telle est l'origine de la fortune de M. de Saint-Romain, et je ne puis supposer qu'il l'ait oublié.

— Ah ! mon pauvre ami, si tu comptes sur la mémoire d'un parvenu !... Enfin tu es aimé de la pupille... c'est déjà quelque chose.

— C'est tout.

— Quel âge a mademoiselle Germancey ?

— Dix-sept ans.

— Il s'en faut de quatre qu'elle soit maîtresse de son bien et de sa personne.

— On dirait que tu prends plaisir à me décourager.

— Ce n'est pas mon intention. Je voudrais seulement te prémunir contre un enthousiasme qui te laisserait sans force pour supporter une déception. Sois persuadé, du reste, que ton bonheur est le plus cher de mes vœux : s'il arrivait que mon secours te fût nécessaire, ce qui n'est guère à supposer, tu peux compter sur moi.

Les deux frères se serrèrent la main : ils savaient qu'entre eux un tel engagement n'était point chose banale.

Une scène toute différente se passait le même jour chez M. de Saint-Romain. Celui-ci avait fait venir mademoiselle Germancey dans son cabinet :

— Nathalie, j'ai a vous annoncer une nouvelle qui, je crois, ne vous déplaira pas : je vais vous marier.

— Moi ! fit la jeune fille en rougissant.

— On m'a demandé votre main, il n'y a qu'un instant.

— Ah !

Le cœur de Nathalie battait si fort qu'elle fut obligée de s'asseoir.

— Est-ce que l'idée du mariage vous effraie ?

— Oh ! non, mon tuteur... Mais je ne m'attendais pas... M. Raimond ne m'avait point donné à entendre qu'il vous déclarerait si tôt ses intentions...

— M. Raimond ! Que voulez-vous dire ? Qui vous parle de M. Raimond ?

La physionomie de M. de Saint-Romain avait pris tout à coup une expression sévère, et sa parole était devenue rude.

— Ce n'est donc pas lui qui vous a demandé ma main ? balbutia Nathalie toute tremblante.

— Non, mademoiselle, ce n'est pas lui. S'il avait osé faire cette démarche, j'aurais profité de l'occasion pour l'inviter à ne plus mettre les pieds chez moi... mais je compte que vous voudrez bien me rendre le service de vous charger vous-même de cette commission.

— Vous exigeriez ?...

— Oui, j'exige que vous me délivriez de la présence d'un homme qui m'est odieux. Je l'ai reçu, pour ainsi dire, forcément chez moi ; il eût fallu, pour lui refuser ma porte, désobliger un ami qui m'était utile, ou faire valoir des motifs que je tenais à ne point divulguer... Aujourd'hui vous me révélez les prétentions de M. Raimond... cela me met à mon aise : songez donc à m'obéir ; un congé lui semblera moins dur, passant par votre bouche.

— Que vous a donc fait M. Raimond ? demanda timidement Nathalie.

— Lui personnellement ? Rien. Mais brisons là : ne voyez-vous point que le nom seul de Raimond suffit à m'irriter ?... Préparez-vous à m'obéir et à faire un accueil convenable au mari que je vous destine : je vous le présenterai ce soir.

M. de Saint-Romain avait d'excellentes raisons pour tenir au mariage qu'il avait projeté. Sa fortune s'était quelque peu arrondie aux dépens de celle de sa pupille, et ses comptes de tutelle n'étaient pas d'une régularité irréprochable. Il était à souhaiter pour lui que le mari de Nathalie, pour y donner son approbation, fût pourvu d'une assez forte dose de bonne volonté. Or, c'était précisément cette bonne volonté qui constituait, aux yeux de M. de Saint-Romain, le principal, le vrai mérite de M. Giffard, le prétendant qu'il avait annoncé à sa pupille.

Naturellement Nathalie, en dépit des recommandations de son tuteur, répondit aux gracieusetés de M. Giffard de manière à déconcerter un soupirant moins intrépide ou moins bien appuyé. Mais fort du marché qu'il avait conclu avec M. de Saint-Romain, M. Giffard eût été bien bon de se tourmenter pour si peu.

En effet, Nathalie eut beau découvrir dans M. Giffard toutes les imperfections et protester que le bonheur était impossible avec un tel mari, M. de Saint-Romain prétendit qu'elle n'y entendait rien. Elle pleura : il fut inflexible. Elle essaya de la révolte ; il éleva la voix, gesticula, menaça. Bref, la pauvre enfant, intimidée, courba la tête, et reçut de nouveau l'ordre formel de rompre avec Armand dans le plus court délai.

Quelques jours plus tard, il y avait soirée chez M. de Saint-Romain ; Armand y assistait ; Nathalie lui raconta la scène que lui avait faite son tuteur. Armand, l'esprit troublé par ce renversement subit de ses plus chères espérances, alla sur-le-champ trouver M. de Saint-Romain. L'explication, vu le lieu où l'on était, se fit en termes mesurés, mais elle fut nette et définitive.

Armand se retira mortellement frappé au cœur. Rentré chez lui, il donna un libre cours à son désespoir. La fièvre le saisit, il tomba dans une sorte de délire. Les pensées les plus sombres, les plus extravagantes se pressèrent, se heurtèrent dans son cerveau. Vingt fois il s'assit à son bureau pour écrire, et vingt fois il rejeta sa plume et déchira la lettre commencée. Toute la nuit, il fut dans cet état violent d'agitation. Devenu plus calme en apparence, vers le matin, il se replaça devant son bureau, et cette fois il écrivit une lettre entière, d'un seul jet. Dans cette lettre passionnée, éloquente, d'autant plus persuasive qu'elle était sincère, Armand déclarait à Nathalie qu'il lui était impossible de vivre éloigné d'elle ; il la conjurait de fuir un tyran à qui la nature n'avait donné sur elle aucun droit ; il la suppliait de se confier à son honneur, et de le suivre sur une terre étrangère où il leur serait permis de vivre l'un pour l'autre, à l'abri des persécutions. Enfin il faisait serment, si son vœu était repoussé, de ne point survivre à la perte de sa dernière illusion.

Armand se rendit ensuite dans la rue où demeurait M. de Saint-Romain ; il épia la sortie de la femme de chambre de Nathalie, et remit sa lettre à cette fille, dont il connaissait l'attachement pour sa maîtresse. Puis il loua une voiture et se fit conduire au pensionnat où Jacques était professeur. Son intention n'était point d'affliger prématurément son frère ; il ne voulait que lui serrer une dernière fois la main, sans lui laisser pressentir une séparation dont il n'aurait que trop tôt connaissance.

Jacques s'aperçut bien vite qu'Armand n'était pas dans son état habituel ; il s'alarma de sa pâleur et de son abattement.

— Décidément tu travailles plus que tes forces ne te le permettent. Tu as l'ambition de parvenir, c'est bien ; mais il ne faut pas que ce soit aux dépens de ta santé.

Pour toute réponse, Armand pressa la main de son frère dans les siennes ; s'il avait essayé de parler, il n'aurait pu contenir son émotion : ses larmes auraient trahi son secret.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Au bout d'une heure trop vite écoulée, Armand prit congé de Jacques.

— Surtout ménage toi, lui dit ce dernier en l'embrassant ; ménage-toi pour celle que tu aimes... et aussi pour moi dont tu es l'unique amour en ce monde.

Cependant Jacques, resté seul, se rappela certaines paroles de son frère, prononcées avec un accent étrange, certains mouvements indiquant plus d'exaltation que de fatigue de l'esprit ; il comprit qu'Armand avait voulu lui cacher quelque grande affliction... enfin il se rappela, ce qu'il n'avait pas remarqué d'abord, que le jeune homme, en lui disant adieu, lui avait serré la main avec plus d'effusion encore que de coutume ; à toutes ces choses il chercha une explication, et, de supposition en supposition, il en vint à concevoir les appréhensions les plus sinistres. S'il n'avait été retenu par les devoirs de sa profession, il se serait mis en route immédiatement pour rejoindre son frère ; ce ne fut pas sans une vive impatience qu'il se vit obligé d'attendre la fin de la jusqu'à classe.

IV

Armand était rentré chez lui. Pâle, l'œil morne, il était affaissé dans un fauteuil, près d'une table sur laquelle sa main semblait se tenir prête à saisir un pistolet chargé... il attendait.

A mesure que les minutes s'écoulaient, sa physionomie prenait une teinte plus sombre :

— Si elle avait dû venir, elle serait ici déjà, fit-il d'une voix sourde. Je souffre trop ; il est temps que j'en finisse !

Dans ce même instant, la porte s'ouvrit, Nathalie éplorée entra, se précipita vers Armand et lui arracha l'arme de la main en s'écriant :

— Soyez béni, mon Dieu ! j'arrive à temps.

Elle n'en put dire davantage, l'émotion avait été trop forte ; elle tomba défaillante auprès d'Armand qui se hâta de la secourir.

Lorsque Nathalie eut repris ses sens, elle fut quelques instants sans parler ; Armand, tout entier au bonheur de la contempler, ne songeait point à rompre ce silence.

— O monsieur Armand, dit enfin la jeune fille d'une voix faible, que votre lettre a rempli mon âme de trouble et d'effroi ! Me menacer d'attenter à vos jours ! Comment avez-vous pu vous livrer à ce fol égarement ?

— Ne me faites pas un crime de l'amour que vous m'avez inspiré, répondit Armand avec exaltation. Vous me comprendriez si vou aviez pu voir à quel degré le désespoir s'était emparé de moi. Mais oublions de fenestes projets ; vous êtes ici, près de moi ; je puis m'abandonner sans contrainte à la joie de vous voir, de vous parler, de vous entendre ; il n'y a désormais de place dans mon cœur que pour des pensées de bonheur et d'amour.

Un tiers vint tout à coup jeter au milieu de ces tendres propos une interruption inattendue.

— Mon frère ! s'écria Armand au comble de la surprise.

C'était en effet Jacques ; il venait d'entrer précipitamment, le visage bouleversé, les cheveux en désordre.

A la vue d'Armand, il leva les mains au ciel en signe de remerciement et de joie :

— Oui, dit-il, c'est ton frère dévoré d'inquiétude et qui n'a rêvé que catastrophe depuis que tu l'as quitté...

Il s'interrompit en remarquant la présence de Nathalie qu'il n'avait pas d'abord aperçue.

— Mademoiselle Germancey, s'empressa de dire Armand en présentant Nathalie à Jacques.

Et s'adressant à Nathalie :

— Voici l'excellent frère dont je vous ai souvent entretenue, ajouta-t-il.

Jacques, au nom de la jeune fille, avait tout de suite deviné une partie de la vérité ; quelques paroles d'Armand achevèrent de l'instruire.

Nathalie, que n'aveuglait plus la frayeur, ne tarda pas à comprendre l'étrangeté de sa position.

— Monsieur Armand, dit-elle rouge de confusion et n'osant lever les yeux sur Jacques, je suis venue à votre appel parce que l'exaltation de vos sentiments m'a fait trembler pour votre vie ; j'aurais cru commettre un crime si je n'avais mis avant tout autre devoir celui de vous sauver de vous-même.

— Je saurai, interrompit Armand, reconnaître tant de générosité par un dévouement sans bornes...

— Mais, reprit Nathalie, je ne m'abuse point sur l'inconvenance d'une telle démarche. La lutte que j'ai soutenue avec moi-même, le trouble dont j'ai été saisie en mettant le pied dans votre maison, l'agitation de mon âme en votre présence, tout m'avertit que j'ai commis une grande faute, et que ce n'était pas ainsi que nous devions nous revoir.

— Ce sont là, mademoiselle, dit Jacques d'un ton grave, des sentiments nobles et vrais que j'approuve de toutes mes forces ? oui, la faute que vous avez commise est grande ; mais elle n'est pas irréparable...

Armand interrompit son frère :

— Et comme ma loyauté n'y est pas moins intéressée que mon bonheur, la réparation ne se fera pas longtemps attendre. Il y a, Dieu merci, des pays où les lois n'imposent pas, comme ici, un joug tyrannique aux sentiments, où le consentement de deux cœurs suffit pour qu'on les unisse...

MOLÉRI.

(*La suite au prochain numéro.*)

UN SAVETIER

Il existe, vous le savez, une Société des artistes dramatiques. Hommes et femmes, tout ce qui vivifie le théâtre national figure dans cette association fraternelle. Grâce à ce groupement d'intérêts trop longtemps disséminés, bien des misères intéressantes sont soulagées ou supprimées. Une caisse déjà bien garnie sert de lien à cette famille de comédiens qui a trop à faire pour songer à être prévoyante ou ordonnée. Si un grand tragédien vieilli se trouve tout à coup sans pain, la Société accourt à son aide et lui en donne. Quand une actrice, hier fêtée parce qu'elle était encore belle, a fini son temps et qu'elle n'a point d'abri, on lui en offre un.

Voilà qui est pour le mieux ; néanmoins ce n'est pas de cette philanthropique fondation que je voulais vous parler ; du moins en tant qu'établissement de bienfaisance. Mon thème était tout autre. Je ne veux que vous dire deux mots du point de départ des artistes et accessoirement de la vocation.

*
* *

Y a-t-il encore des vocations dans nos temps de prose et de calcul ? Les habitués d'orchestre prétendent que non. De là une déchéance si marquée dans tous les arts. Alphonse Karr affirme que si l'on pendait (on ne pend plus, on guillotine) une dizaine de mauvais comédiens chaque année, nous n'en aurions bientôt plus que d'excellents, les bons seuls ayant l'audace de se présenter. Est-ce bien vrai ? Un autre observateur très-sagace, Léon Gozlan, était d'une autre opinion.

— Si vous voulez faire reverdir le personnel de l'art théâtral, rameau trop desséché, vous n'avez qu'un moyen, c'est de recruter les nouveaux sujets parmi les gens du peuple.

Eh ! mon Dieu ! prendre les recrues dans la foule,... les théâtres ne font pas autre chose depuis quatre-vingts ans.

Pour se convaincre de la réalité de ce fait, il suffit de jeter un ra

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

pide coup-d'œil sur la liste des membres composant la Société des artistes dramatiques.

Nous ne sommes plus à l'époque de Crano de Bergerac, où ceux qui montaient sur les planches étaient ou se disaient tous de souche aristocratique. Dans ce grand nombre ds sociétaires, il y a même peu de descendants d'artistes, presque pas d'*enfants de la balle*, comme on dit. Les trois quarts sont d'une source encore plus humble ; presque tous viennent des usines, quelques-uns des ateliers, quelques autres d'une boutique.

Qu'importe l'origine, pourvu que le talent y soit ?

*
* *

Notez que cette observation doit être faite pour les plus célèbres : Bocage, qui a eu une si grande influence sur le mouvement littéraire de 1830, avait commencé par être ouvrier tisseur ; Frédérick-Lemaître a été quelque chose comme apprenti ébéniste ; Arnal raconte lui-même, dans des vers assez bien tournés, qu'il a été boutonnier. Z..., si souvent applaudi sur une de nos scènes les plus brillantes, étant enfant, vendait des tartelettes aux passants, comme le premier Metschikoff, lequel est devenu prince, père d'une lignée de princes.

*
* *

Le plus curieux point de départ, peut-être, a été celui d'un des acteurs les plus populaires, il y a trente-cinq ans ; c'est nommer celui qui réjouissait tout Paris quand il jouait l'*Ours et le Pacha*, ou bien les *Saltimbanques*.

C'était là, du reste, un des souvenirs que le père Du Mersan, le joyeux auteur du *Coin de rue*, aimait à raconter.

Venu à Paris sur la fin du Consulat, ce futur auteur s'occupait d'abord de numismatique ; ce n'était qu'à ses moments perdus qu'il lui était permis de penser au théâtre. Se faire jouer n'est pas très facile aujourd'hui ; en ce temps-là, à ce qu'il paraît, c'était la mer à boire. Il n'y avait que vingt-cinq auteurs connus, mais ces vingt-cinq garnissaient toutes les scènes sans permettre à un début d'approcher.

Cependant, un jour en flanant sur le boulevard du Temple, le jeune homme aperçut une pauvre petite maison enfumée et sans relief d'aucune espèce ; on y voyait un écriteau, modeste comme elle : *Théâtre sans prétention*, titre encourageant pour un inconnu. L'enseigne ne mentait pas. Ce théâtre n'avait la prétention ni de payer chèrement de grands artistes, ni d'enrichir des auteurs célèbres, ni d'attirer l'élite du beau monde. Les places de première loge étaient de douze sous et le parterre de vingt centimes. Tranchons le mot, c'était un *boui-boui*.

— Voilà mon affaire, se dit le débutant.

Et il alla y porter son premier manuscrit : *La Ravaudeuse de bas*.

A huit jours de là, le directeur lui dit :

— Je prends votre pièce. Venez à la représentation de ce soir ; vous verrez jouer mon monde, et, après le spectacle, nous ferons la distribution des rôles de l'ouvrage.

*
* *

Les choses arrivèrent comme il avait été convenu.

Quand le rideau fut retombé, Du Mersan alla chez le directeur. Là, les premiers sujets de la troupe furent choisis pour les divers personnages de la pièce ; puis comme il restait un rôle de peu d'importance, l'*impresario* reprit :

— Ne vous inquiétez pas de celui-là ; nous le donnerons au savetier.

Qu'était-ce que le savetier ? Probablement un type comme le Financier ou le Matamore ?

Trois jours après, quand le jeune auteur se présenta à la répétition, le directeur demanda au régisseur :

— Tous nos acteurs sont-ils là ?

— Il ne manque que le savetier.

— Eh bien, appelez-le !

Aussitôt l'employé, s'en allant ouvrir une fenêtre derrière le fond de la toile, fit entendre une espèce de cri comme celui que poussent les badigeonneurs quand ils peinturlurent les maisons.

— Hiiiiiiiiii ! Psst !...

Bientôt du Mersan vit sortir d'une échoppe située en face de la fenêtre, dans la rue des Fossés-du-Temple, un savetier, non déguisé... mais véritable.

Posant sur son établi un ancien soulier auquel il était en train d'ajuster un béquet, l'homme traversa la rue, entra lestement par la petite porte des acteurs et arriva sur le théâtre.

Il n'avait même pas pris la peine de passer une veste et d'ôter son tablier de cuir.

— Ah ! te voilà, *gniaf !* lui dirent les autres.

— Oui, cabotins, mes camarades, répondit-il ; c'est bien moi.

— Il paraît que tu as un rôle dans une nouveauté, la *Ravaudeuse de bas*.

— Tiens, c'est presque de ma partie, ça.

*
* *

En voyant le nouveau venu, en l'entendant parler, le débutant ne put dissimuler sa surprise.

— Comment ! dit-il, c'est donc réellement un savetier qui jouera le rôle ?

— Oui, répondit sans façon le directeur, mais que ça ne vous effraie pas ; il connaît son affaire ; voilà déjà six mois qu'il fait partie de ma troupe en qualité de surnuméraire. En attendant d'avoir des appointements, comme il faut vivre, il continue dans la journée son métier de restaurateur de chaussures. Ah ! il a le feu sacré, il étudie en raccommodant les souliers de ses pratiques. C'est un garçon qui a d'ailleurs un nez prodigieux, taillé en bouchon de carafe. Je suis sûr que ce nez l'aidera à faire son chemin. Il joue ce soir. Jugez-le. Vous verrez qu'*il a du chien dans le ventre*.

Ce savetier était un jeune garçon de dix-huit à vingt ans, plaisamment tourné et doué d'un de ces visages dont le seul aspect provoque l'hilarité. Et puis, ce diable de nez était de dimension telle que Du Mersan se disait :

— Il y a une destinée d'artiste dans ce nez-là !

*
* *

Il ne se trompait pas.

Le savetier n'était autre qu'Odry, d'homérique mémoire.

Qui n'a pas vu Odry aux Variétés n'a rien vu.

Que de succès ! Le *Compagnon du devoir*, la *Chanson des bons gendarmes*, le *Chevreuil*, *Tony ou le canard accusateur*, l'*Ours et le Pacha*, les *Saltimbanques*, que de comédies sans pareilles !

Et tout cela était, un jour, sorti d'une échoppe !

*
* *

Pour en revenir à la vocation, hélas ! on la cultive. La Société des artistes dramatiques paraît favoriser ce mouvement.

D'où le mot du vieux F... :

— On commence à voir des dynasties de comédiens comme il y a des dynasties de gens de lettres et de peintres. Mauvaise chose pour le théâtre !

Philibert Audebrand.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

REVUE DES MAGASINS

Nous voici entrés dans la saison où le talent des couturières brille par excellence ; toilettes de dîner, toilettes de soirée, toilettes de bal, toilettes de théâtre! C'est ici que l'imagination a beau jeu et que Mlle Marie BATAILLON est bien dans son élément. Son talent original se multiplie en ces circonstances, et chaque jour il sort de ses ateliers un nouveau modèle plus charmant et plus coquet.

Hier, c'était une robe de faille rose très pâle ; jupon à traîne, large pli bulgare, et devants coulissés en biais. Corsage décolleté et simple épaulette en guise de manches. Cuirasse en dentelle noire espagnole, brodée de jais et d'acier bleu, avec une frange de perles assorties. Manches à sabot et corsage décolleté en carré devant, montant derrière. Bouquet de fleurs variées posé à l'angle du carré, ainsi qu'à l'ouverture des manches.

Aujourd'hui, Mlle Marie Bataillon nous a montré un costume, moitié faille et moitié cachemire, de nuance indéfinissable, vert réséda très pâle, presque gris. La jupe en faille, à longue traîne, est découpée dans le bas en pans carrés qui s'ouvrent sur des éventails de plissés très fins; cette garniture présente une hauteur de 40 cent. Polonaise ajustée derrière, à blouse devant, en cachemire, formant un long tablier relevé sous une cascade de bouillons, qui constitue le milieu derrière. Cette polonaise est garnie sur tous ses bords d'un velours noir assez large, proportionnellement à la partie qu'il orne, et couvert de petits cordons d'argent assez rapprochés, qui font un effet charmant. Ceinture et aumonière en velours noir rayées de même, et boutons d'argent partout.

Mlle Marie Bataillon excelle dans les costumes simples et les robes d'intérieur ; elle en comprend admirablemene les exigences sérieuses. Du reste, le tact le plus sûr préside à toutes ses créations (5, rue Thérèse).

— A peine est-il annoncé que voilà le *jupon duvet* répandu et prôné ! M. DE PLUMENT voit chaque jour s'augmenter son courrier d'une correspondance nombreuse, où, invariablement, on lui demande les conditions du *upon duvet* et le jupon lui-même. Il peut à peine y suffire en ce moment; que sera-ce d'ici à un mois?

Il est urgent de s'inscrire un peu à l'avance, rue Vivienne, 33, si l'on ne veut pas éprouver de retard dans les envois d'une commande; la maison, quelque préparée qu'elle ait été, ne pouvait prévoir un succès aussi rapide et aussi complet, qui lui fait ainsi le plus grand honneur.

Le nouveau *jupon princesse articulé* a fait également sensation; sa coupe et ses proportions élégantes, ainsi que l'ingénieux système de ses ressorts, le placent au premier rang des jupons de ce genre. Il est très favorable au déploiement d'une robe princesse à traîne, à laquelle il donne une grâce particulière qui en augmente le charme. Une femme aimant à être bien mise n'hésitera pas à se procurer le *jupon princesse articulé*, de M. de Plument, pas plus qu'elle ne saurait se passer aujourd'hui de son fameux corset *Sultane*, auquel est due, pour beaucoup d'élégantes, cette jolie taille svelte et cambrée que l'on admire tant.

— Le Nafé d'Arabie est un fruit dont le nom signifie en langue orientale : « Salutaire pour la poitrine. » M. DELANGRENIER en a tiré un excellent parti en composant le *sirop* et la *pâte de Nafé*, dont les propriétés pectorales et rafraîchissantes sont reconnues par les sommités du corps médical.

Il n'est pas de grippe, de catarrhe ou de coqueluche que le sirop de *Nafé* ne soulage considérablement ; et les personnes qui sont obligées de parler en public, de chanter, etc., se trouveront fort bien de l'usage de ce sirop bienfaisant. Les grandes personnes en prennent une cuillerée à bouche et les enfants une cuillerée à café.

La pâte de *Nafé* possède les mêmes propriétés et son goût agréable en fait un des bonbons cristalisés les plus favorables à la santé. Cette pâte se prend à volonté matin ou soir ; on l'emploie seule ou en alternant avec le sirop. J'ai sous les yeux des pages entières d'attestations de malades guéris par ces deux produits vraiment supérieurs.

Dans la saison où nous entrons, il ne faut pas hésiter à faire sa provision de sirop et de pâte de *Nafé* (chez M. Delangrenier, rue Richelieu, 25).

SPÉCIALITÉS

Le *lait antéphélique* de CANDÈS peut, à juste titre, être considéré comme une eau de toilette exceptionnelle. Quelques gouttes versées dans un peu d'eau pure, pour les lotions journalières, et le teint acquiert un éclat surprenant. C'est ainsi qu'en dépit des années, une femme adroite entretient et conserve une beauté qui surprend son entourage.

Grâce à l'emploi bien compris du *lait antéphélique*, toutes les défectuosités de la peau disparaissent : rougeurs, plaques jaunes, et masque de grossesse. J'ajouterai encore que son application suivie dispense de l'usage de toute poudre de riz, dont certaines carnations délicates ne peuvent supporter le contact.

Du reste, nous ne ferons jamais assez l'éloge d'un produit qui compte plus de trente années d'existence et d'un succès non interrompu.

C'est toujours boulevard Saint-Denis, 26, que se trouve le dépôt général du *lait antéphélique* de Candès ; en le prenant là, on est sûr d'éviter les contrefaçons.

— Une femme, avant tout, doit être belle. — Ceci paraît plus facile à admettre qu'à établir. — J'ajouterai cependant que ce n'est pas irréalisable. Demandez plutôt à la *Veloutine Viard* ! Que de services ne rend-elle pas chaque jour aux femmes, sous ce rapport? Cette poudre impalpable et invisible, en s'infiltrant dans les chairs, leur communique une transparence idéale : n'est-ce pas là de la beauté? Un teint frais et rose est chose fort admirée, il n'est donc pas étonnant que l'on cherche à se le procurer, si la nature barbare vous l'a refusé.

Mais je prêche des converties, j'en suis convaincue et je n'ai pas besoin de dire que la *Veloutine Viard* est, de tous les produits de son espèce, celui dont on peut le plus répondre sous tous les rapports. A base essentiellement hygiénique, puisque la glycérine entre dans sa composition pour une large part, on peut en user et même en abuser. — La plupart des veloutines sont loin d'offrir les mêmes garanties, car le bismuth qui les compose leur donne une action des plus nuisibles à la peau.

La *Veloutine Viard*, blanche, rosée et Rachel, se vend en boîtes de 3 fr. 50 et au-dessus, place du Palais-Royal, 2, à la parfumerie VIARD.

NOTRE GRANDE PRIME

Nous prévenons nos abonnées que nous sommes en mesure le leur offrir, par faveur absolument spéciale et exclusive, la machine à coudre *la Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et Cie, non plus au prix élevé de 250 francs, qui est le prix de vente dans leurs magasins et dépôts, mais moyennant 150 fr., emballage compris. Par suite de cette importante concession, à laquelle nos abonnées seules ont droit, on peut dire que la machine à coudre est réellement mise à la portée de toutes les bourses.

Ajoutons que, pour nos abonnées de Paris qui voudront profiter de cette occasion unique, nous avons obtenu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et Cie à Paris, que deux leçons leur soient gratuitement données. A celles de la province, des instructions complètes seront adressées avec la machine. A toutes, enfin, il sera délivré, pour cinq ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnées, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs, moyennant laquelle la *Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

Nous pouvons également offrir à nos abonnées, moyennant *40 francs*, emballage compris, la MACHINE A MAIN, dont le prix de vente est de 75 francs. Avec cette machine à un fil et à point de chaînette, on peut exécuter tous les travaux de famille. Chaque machine est accompagnée d'un tourne-vis, d'une burette à huile, de deux guides à ourler, d'un guide à soutacher, d'un guide à coudre droit, et d'une instruction illustrée indiquant la manière de s'en servir. Il suffit donc, pour recevoir cette machine tout emballée, de nous adresser la somme de 40 francs en un mandat sur Paris à notre ordre, ou en billets de banque français.

AD. G. et FILS.

L. ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

AD. GOUBAUD ET FILS, *Propriétaires-gérants.*

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Une femme aujourd'hui ne se soumet pas, comme autrefois, à la mode ; c'est la mode qui doit lui obéir. La principale employée d'une célèbre maison de couture me disait dernièrement : — La plupart des jolies toilettes qui sortent d'ici nous ont été inspirées par nos clientes elles-mêmes ; c'est à elles, en bonne justice, que devrait revenir le mérite de nos créations !

De l'entretien que j'eus ensuite avec cette gracieuse et compétente personne, il résulte que les femmes du monde, depuis les princesses jusqu'aux simples mortelles, c'est-à-dire à peu près toutes, fournissent, à leur insu, le canevas tracé sur lequel la couturière se borne à broder.

Voici comment se joue la plupart du temps cette comédie au petit pied. La grande dame débute presque toujours ainsi avec sa couturière : — « Il me faut une toilette pour telle circonstance ; qu'allez-vous me faire de joli ? » — Puis, sans attendre la réponse : — « Surtout ne me fagottez pas comme la duchesse de "". Je n'ai jamais rien vu de plus lourd, de plus ridicule que sa jupe bouillonnée et rebouillonnée !.. Et quel mauvais goût dans les garnitures !.. De belles dentelles, mais si mal disposées !.. J'aurais préféré des coulisses sur les côtés : la dentelle coquillée eût été bien plus gracieuse... Et puis, tous ces nœuds, cela n'a pas le sens commun !.. A propos, est-ce vous qui avez fait les toilettes de la petite X.... dans la nouvelle pièce du Gymnase ? Sa robe du troisième acte est charmante, et c'eût été une vraie merveille si la traine avait été plus longue et unie. Le corsage aurait eu meilleur air aussi, taillé en longue pointe ; les basques carrées le gâtent !.. Ah ! j'y pense, il faut que je vous décrive la toilette que portait la princesse de Z... à la réception du... »

Suit alors une analyse détaillée, accompagnée de réflexions et de critiques souvent justes. Pendant ce temps, la couturière montre des étoffes, et se garde bien d'interrompre. Cette conversation l'édifie complètement sur ce qu'elle doit éviter, et lui ouvre en même temps un horizon où elle trouve amplement matière à création. En femme intelligente qui connait les ressources de son art, elle tire de tout cela un excellent parti, et fait établir de ravissants costumes, très admirés, lesquels, en fin de compte, ne sont autre chose que le résumé, ou si mieux on aime le reflet de la conversation qu'elle a eue avec sa cliente. Quant à celle-ci, je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elle est enchantée.

P. N° 235. Déshabillé de jeune femme.

—

Le duc de Montpensier a inauguré dernièrement son hôtel de la rue Nitot par un splendide raoût auquel était conviée la fine fleur de la haute société parisienne. La fille du prince portait, avec une grâce accomplie, une ravissante toilette blanche. — Robe de faille blanche, traine incommensurable, garnie de plissés « coup de vent » et de coulissés ayant une tête ruchée aux deux bords. Tablier en réseau de perles blanches, fixé et noué par une ceinture assortie. Cuirasse perlée de même, décolletée en carré, très longue devant ; manches en faille coulissées jusqu'au coude et terminées par un volant. Des marguerites blanches, placées sur le côté du corsage et contre le tablier, complétaient cet ensemble d'une blancheur rayonnante.

On a également fort admiré une toilette noire ainsi composée : — Robe de satin, bouillonnée d'une façon peu sensible « en vagues de la mer. » Tablier et cuirasse en dentelle noire, brodée de perles d'argent formant un riche dessin ; les bords, découpés en feuilles dentelées, ressortent et se découpent sur le satin ; la cuirasse décolletée en carré, et les manches, en tulle noir bouillonné, laissant le bras presque nu. Comme ornement, fleurs des haies, chardons, roses églantines, sorbier, aubépine, feuillage de vigne vierge, brun et rouge, tout cela disposé de place en place, en groupes plus ou moins volumineux ou se répandant en traîne. Rien de plus charmant comme effet.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

—

Les beaux magasins de lingerie tiennent à présent des perlures à profusion, puisqu'ainsi le veut la mode en matière de cuirasses et de tabliers : aussi leurs montres et leurs vitrines sont-elles étincelantes ; car on y voit, en outre, toute la série des parures, fichus et aumonières, avec accompagnement de perles. On en a des éblouissements ! Aussi n'est-ce pas sans un certain sentiment de confusion, bien compréhensible, qu'on pénètre dans ces brillants magasins, lorsqu'on n'a à demander qu'un simple col.

Que dire de la nouveauté en fait de lingerie sérieuse ? Pour les trousseaux, les coulissés et les plissés très fins (au fer) sont en faveur ; on ajoute à volonté une jolie dentelle. Le feston mignon se maintient également dans une bonne moyenne.

Les bonnets et coiffures du matin restent ce qu'ils étaient : c'est toujours le *Charlotte Corday*, qui décidément s'éternise, puis l'*Auvergnate* et la *dormeuse*. On comprend, sous cette dernière dénomination, un madras de soie arrangé à la Bordelaise, avec bande de mousseline plissée ou festonnée, que les jeunes femmes posent sur le sommet de la tête.

Les cols rabattus prennent lentement place dans la mode ; il se ait chaque jour de nouvelles tentatives, mais toujours assez malheureuses. On n'arrivera à quelque chose, selon nous, que le jour où l'on se décidera à baisser le poignet qui soutient le col. Il est, en effet, complètement illogique de faire un poignet de la hauteur d'un col montant, pour soutenir le nouveau col rabattu ; rien n'est plus engonçant. C'est dommage, car tout le monde s'empresserait de porter ce joli col de toile à bords en damiers de couleur, avec cravate de batiste assortie. En revanche, le col droit à coins baissés conserve sa position ; on ne voit que lui, et cela finit par devenir fatigant.

On a abandonné les *fraises*, mais les ruches nous restent ; les premières n'avaient plus de raison d'être avec la coiffure actuelle. Une ruche de mousseline unie, bien fraiche et bien faite, avec une cravate assortie garnie de dentelles blanches, constitue la parure la plus seyante qu'on puisse souhaiter, dans les circonstances ordinaires. Pour atteindre un plus haut degré d'élégance, on choisit les ruches en dentelles et des cravates rayées, en bandes de surah de toutes couleurs, avec entredeux et dentelles.

—

Les chapeaux féminins deviennent de jour en jour plus fantaisistes ; il y a bien une tendance générale assez accentuée, mais les modèles se multiplient à tel point qu'on n'en voit pas deux de semblables. Cela nous attire, de la part de certains hommes d'esprit, des critiques assez sévères. Jugez-en, mesdames, par ce simple spécimen :

« On dirait que les femmes cherchent à faire d'elles-mêmes des reproductions de certaines figurines de porcelaine de Saxe. Les chapeaux qu'elles portent au théâtre sont particulièrement burlesques : c'est posé de travers, c'est juché, c'est échancré, c'est couvert de rubans et de fleurs, et cela affecte les formes les plus biscornues. »

Je ne sais quel est, en fait de chapeaux, le goût dominant de la province, mais à Paris, c'est le chapeau de feutre qui règne en maître. Tout le monde le recherche, tout le monde l'adopte et le porte. Heureux chapeau ! Il est, du reste, fort coquet, sous toutes ses formes et malgré ses allures enlevées, avec sa grande plume amazone.

Les chapeaux composés, en velours ou soie, présentent un tout autre caractère ; il y en a, dans le nombre, qui sont d'une assez grande originalité. On les garnit de plumes en panache, d'agréments de jais, mais on abuse un peu trop de l'oiseau.

Les fleurs en velours prennent décidément une place importante parmi les succès du jour ; nous en avons vu de charmantes : primevères variées, pensées de toutes nuances, et jusqu'à des noisettes vertes. A côté de cela, on trouve une innombrable quantité de jolis feuillages bronzés, du plus gracieux effet.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 235.

DÉSHABILLÉ DE JEUNE FEMME. — *Matinée* en fin nansouck, garnie de plissés. — Bonnet de même étoffe, à large fond, entouré d'un double rang de plissés séparés par un ruban noué sur le sommet ; barbes tombantes garnies de même.

D G. N° 466.

1. Vêtement tunique en sicilienne, entouré de faille roulée, de passementerie perlée et de guipures. Col montant. Nœuds de faille, avec boucles de jais, placés dans le haut du dos, au bas de la taille, de chaque côté de la jupe et aux manches.

2. Paletot demi-ajusté, en drap mousse gris de fer, rayé devant et derrière de larges galons noirs et entouré de même, avec guipures de laine sur les bords. Des brandebourgs fixés par des boutons de fantaisie ornent les côtés du vêtement et le bas des manches.

3. Même vêtement que le précédent, vu de face. Le milieu des devants est garni de larges galons, qui se continuent sur les autres bords. Dans le haut des épaules, les galons se rabattent sur la poitrine en s'y fixant par des boutons.

4. Riche vêtement de velours formant le peplum derrière, avec de larges pans de ceinture dépassant le milieu de la taille. Col ruché en faille. Passementerie perlée, posée en pointe de châle sur le milieu du dos, avec nœud de faille. Nœud semblable au bas de la taille ; passementerie avec frange grelot en perles et cordonnet sur tous les bords.

5. Col supplémentaire pouvant s'ajouter à un vêtement quelconque. — Il est exécuté en velours noir et entouré de trois rouleaux de faille, avec une dentelle au bord. Un large nœud de faille ferme l'ouverture.

6. Grand paletot en pékin de velours noir (le fond de la rayure en satin). Ce paletot est de forme demi-ajustée, ouverte dans le haut avec écart du bas ; tous les bords sont garnis de bandes de marmotte. Poche carrée sur le côté, clouée par des boutons de jais. Nœud de faille sur le dessus de la manche.

7. Mantelet en velours noir, genre Metternich, maintenu à la taille en dessous par une ceinture qui tend le dos ; les devants sont flottants. Ce vêtement est entouré de guipures et de perles, et le milieu du dos est rayé par des biais en faille ; un chou en ruban, placé dans le haut, se relie par un grand bout flottant à un autre chou fixé dans le bas du vêtement.

8. Collier boa en fourrure, noué devant par un ruban de couleur assortie.

9. Paletot genre cuirasse, en velours noir, garni de dentelles et de paillettes de jais. Les manches, en faille bouillonnée, sont rayées de paillettes et terminées par un volant et un nœud.

10. Manchon plat formant sac en loutre, garni de nœuds de satin.

11. Vêtement demi-ajusté en velours noir, garni devant et sur tous les bords d'une large bande en sicilienne. Riches boutons de jais sur les devants. Collerette ruchée. Les manches sont garnies de bandes de sicilienne de boutons de jais et de dentelles terminant les bords.

12. Pouff de ruban et de fourrure.

13. Même modèle, vu de face, que le n° 4. On comprend ici la forme de la manche, qui est très large et ressemble à celle du dolman. Passementerie perlée sur les bords, et frange à partir du bas. Des passementeries perlées entourent le haut du cou et les bords du milieu.

Description de la planche coloriée n° 1129.

TOILETTES DE THÉATRE. — 1. Robe de velours noir et faille rose. — Première jupe ras-terre en faille rose ; le devant, tout coulissé et terminé par un volant, est rayé de quilles en velours noir entourées de perles de jais. — Le corsage en faille rose et la jupe de velours noir ne font qu'un ; les indications que nous allons donner, joint à un examen attentif de la gravure, feront comprendre comment la faille rose forme le haut et le mi-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

lieu des devants et du dos : le velours noir forme les petits côtés, les dessous de bras et tout le bas des devants, à la façon d'un corselet, ainsi que le tablier, qui est découpé en rond. Celui-ci se réunit sur les côtés, par derrière, à la traîne en velours noir. Cette traîne constitue le pli à la Bulgare, en se rattachant à la passe arrondie, en velours noir perlée, qui termine le milieu du dos. Une large bande en moire rose entoure les bords de la traîne. Le tablier, garni de même, est, en outre, orné d'une frange en perles de jais. Cette double garniture forme l'épaulette sur la manche en faille rose et bouillonnée, laquelle est traversée dessus et dessous par une bande en velours noir à bords perlés.

2. Toilette en velours gros bleu et faille bleu plus clair. — Premier jupon en velours, entouré, dans le bas, d'un volant en faille ; ce dernier est monté par des plis, qu'une draperie et des nœuds en velours soutiennent partout. La tête, bouillonnée et ruchée, est fixée par une bande de fourrure ou de plumes grises. La seconde jupe, également en velours, forme un tablier relevé derrière et une longue traîne ; l'un et l'autre sont bordés de fourrure ou de plumes ; le tablier porte, en outre, une tête remontante en faille ruchée. — Corsage, genre cuirasse, entr'ouvert dans le haut et complètement garni de ruches en faille et de fourrure. Manche duchesse avec un volant combiné à la façon de celui du jupon. — Chapeau en velours gros bleu, à larges bords relevés d'un côté, garni de coques en faille et velours groupés ensemble ; plumes grises assorties à celle de la toilette.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 10.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE MARIÉE. — Premier jupon en faille blanche, ras-terre, garni devant d'un volant surmonté d'un bouillonné, puis d'une tête plissée et ruchée. — Corsage et tunique Louis XV, en sicilienne. Le corsage est montant et garni, autour du cou et du milieu des devants, d'un plissé à la vieille, en faille, avec collerette et jabot en malines. A partir du milieu de la ceinture, la tunique, ouverte sur le jupon, est garnie sur tous ses bords d'un plissé à la vieille et d'un volant, tous deux en faille ; ce volant, étroit en commençant, est d'une hauteur de 30 cent. vers la traîne. Bouquets de fleurs d'oranger fixés de place en place sur le plissé à la vieille par des coques en ruban de faille. Manches coulissées dans le bas, encadrées de petits volants, avec nœuds sur le dessus. Sous-manches en malines. — Voile à la juive.

ÉCHOS DE LA MODE

Un joli appartement de jeunes mariés, décrit par la *Vie parisienne* et qui n'a qu'un tort : celui de n'être pas à la portée de tout le monde :

« L'antichambre est tendue d'étoffes de l'Inde, dessins cachemire ; un divan court tout autour ; un épais tapis, des plantes des tropiques dans une immense potiche chinoise, placée au milieu de la pièce entre les bâtons d'ébène. Devant la fenêtre, une table sculptée avec une corbeille en laque pour recevoir les cartes.

» Suit, en enfilade, un salon dont les sièges sont en brocatelle violet très clair et bois doré ; le tapis d'Aubusson étale des roses merveilleuses. La cheminée ne porte qu'une statue de marbre demi-grandeur représentant Psyché et qui est d'un rare travail ; de chaque côté, deux vases splendides pleins de fleurs odoriférantes. Au-dessus d'un bahut d'ébène incrusté d'ivoire, une superbe pendule Louis XIV. Des glaces en trumeaux, quelques beaux portraits de Largillière, reproduisant les traits des plus belles aïeules du jeune comte, garnissent les murs boisés et peints en masses grises et dégradées, avec légers filets mauve et or du plus doux effet.

» Le petit salon vert d'eau et blanc, des sièges de toutes formes, des fleurs en quantité, une profusion de bougies dans des torchères d'argent bruni. Une grosse lampe d'argent ciselé tombe du plafond peint en nuages. Quatre pastels : la maîtresse de céans et ses trois jeunes sœurs, dont l'une un bébé presque ; un tapis blanc et rose ; une arcade drapée de soie et de dentelle s'ouvre au fond sur une serre.

» La chambre à coucher est en satin incarnadin voilé de mousseline claire : mais chut ! les profanes n'entrent pas dans ce doux sanctuaire. Je cherche une autre chambre ; introuvable ! Deux cabinets de toilette, pourtant, l'un tout simple, l'autre, une bonbonnière rose et blanche.

» Je remarque un canapé-lit dans un beau cabinet boisé, qui a des rideaux en vieille tapisserie ; des livres magnifiques et rares dans des meubles de vieux chêne, des bronzes, des émaux, des tableaux.

» La salle à manger, charmante dans sa simplicité, est tout en poirier ciré : boiseries, buffets, dressoirs, etc. Des faïences sur les murs ; des ustensiles de tables dans les vitrines. »

*
* *

Il n'est décidément plus permis de se servir du papier à lettres des formats actuellement en usage chez le vulgaire.

On n'écrira donc plus de lettres d'aucune sorte que sur du papier long et étroit, — comme une feuille détachée de l'agenda d'un commerçant, — de couleur mastic, ce qui est un peu triste, ou très légèrement teinté d'azur, de lilas ou de rose. Les armes et la couronne — ou le chiffre — sont toujours de rigueur. Les enveloppes sont carrées, le papier est plié en trois.

L. S.

CHRONIQUE MONDAINE

On se demande de bien des côtés l'attitude qu'aura le Paris mondain cet hiver. Il est à supposer que le monde sera, comme le gouvernement, juste-milieu ; ni tout à fait tranquille, ni tout à fait agité, chien et loup.

Les vides faits par la mort dans nombre des grandes familles hospitalières de France, les préoccupations dans lesquelles d'autres se trouvent jetées par les jeux de la politique et du hasard, enfin l'habitude apportée d'Angleterre dans notre pays de prolonger la villégiature par-delà les fêtes de Noël et du 1er janvier, toutes ces causes réunies retarderont cette année l'essor du mouvement mondain.

Cependant le faubourg Saint-Germain verra, cet hiver, quelques salons, dont les portes étaient restées fermées l'année dernière, reprendre leur physionomie hospitalière. C'est ainsi que la princesse de Sagan et les duchesses d'Uzès et de Doudeauville recevront de nouveau, cette saison.

Dans le monde officiel, la maréchale de Mac-Mahon espère bien donner quatre grands bals à l'Elysée, durant la saison, et faire suivre cet exemple, si profitable au commerce du pays, par tous les ministères. Déjà, sur ce point, on peut enregistrer la promesse de l'amiral de Montaignac, si en mesure, avec l'aide du jeune comte de Montaignac et de ses charmantes sœurs, de rendre au ministère de la marine ses splendeurs hivernales d'autrefois.

En attendant, les dîners se succèdent à la Présidence, et, de l'avis du corps diplomatique — qui s'y connaît — les menus y sont infiniment plus soignés qu'au temps de M. Thiers. Il est vrai que, bien qu'il y ait en quelque sorte toute l'année grand couvert quotidien chez l'historien de la *Révolution et de l'Empire*, le regretté M. Vitet a prétendu « qu'on n'y dînait plus depuis Mme Dosne. » La belle-mère du célèbre homme d'État connaissait toute l'influence du dîner dans l'art de gouverner, et elle disait une fois :

— On ne se doute pas du rôle qu'a joué ma cuisinière dans le 1er mars.

M. Thiers, pour raison de santé, n'a pu se rendre à l'invitation à dîner de M. le comte de Montalivet, qui a pris ses quartiers d'hiver sur les bords de la Méditerranée. Ce dernier ne rouvrira qu'avec le mois de décembre les portes de sa salle à manger de Paris. A table, M. Thiers reste le bourgeois bourgeoisant que l'on

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sait, s'inquiétant du verre et de l'assiette de ses voisines et offrant volontiers quelque pâtisserie ou quelque fruit choisis de sa main; il y cause peu, d'ailleurs, questionne bien plus qu'il ne répond, et dialogue surtout avec une boulette de mie de pain.

Le maréchal de Mac-Mahon se montre encore moins causeur la fourchette en main, non pas que celle-ci l'absorbe le moins du monde, car il est fort sobre. Il ne touche guère à plus de trois plats le long d'un dîner, et ne boit que d'un seul vin, du vin de Bordeaux. Pour le café, par exemple, il semble de l'avis de Voltaire.

Les estomacs officiels doivent savoir gré à la Présidence des efforts faits en vue des menus, car on pourrait croire qu'en France l'officialité de la nappe nuit aux mets qui la couvrent. Depuis Louis XVIII, aucun chef du pouvoir exécutif n'a su vraiment manger en France.

A propos du monde officiel, on connaît l'histoire du grand Frédéric. Il avait l'habitude de faire aux officiers des questions, toujours les mêmes, dans un ordre invariable : leur âge, leur temps de service, leur avis sur la discipline. Un jour il s'adresse à un jeune cornette :

— Depuis quand êtes-vous au service ?
— Vingt-sept ans.
— Comment cela ? Quel âge avez-vous donc ?
— Dix-huit mois.
— Ah ça... l'un de nous deux est fou ?
— Oui, sire.

Le roi avait renversé l'ordre ordinaire des propositions, et l'autre, tout troublé, avait répondu comme si ce changement de programme n'avait pas eu lieu.

Le cas du grand Fédéric et de notre officier vient à peu près de se reproduire, dans une audience donnée la semaine dernière par le chef d'un puissant État à un étranger de distinction.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes ici ? interrogea aimablement le chef d'Etat.
— Oui, M. le président.
— Comment trouvez-vous la capitale ?
— Oui, M. le Président.
— Peut-être n'êtes-vous pas très familier avec notre langue ?
— Oui, M. le président.

Le chef d'Etat — ai-je dit qu'il s'agissait d'une république ? — soupçonna ce qui s'était passé. Il avait brouillé l'ordre des questions obligeantes et d'une banalité forcée qu'il adresse d'habitude aux étrangers présentés, et son interlocuteur n'avait appris que les réponses correspondantes.

Il disait, racontant cette aventure, que le ministre des affaires étrangères, pour en éviter le retour, devrait faire publier le *Manuel des présentations*, avec demandes et réponses en toutes langues.

En dehors de ces plaisirs pour l'hiver, le monde de haute vie s'occupe beaucoup, en ce moment, d'un mariage bien fait pour attirer l'attention et éveiller toutes les sympathies, celui du duc de Praslin avec Mlle Forbes. Il s'agit là d'une allliance d'inclination justifiée par la grâce exquise, les qualités de l'esprit et du cœur de la fiancée, l'une des jeunes filles les plus accomplies de la colonie américaine, avec laquelle la noblesse de France contracte de si nombreuses et charmantes unions depuis quelque temps.

Aussitôt la célébration de son mariage, le duc de Praslin partira avec sa jeune femme pour l'Égypte, et de là le nouveau couple ira résider au château de Praslin. Les nymphes de Vaux vont donc cesser enfin de gémir et de pleurer, et cette magnifique demeure ne tardera pas à retrouver ses beaux jours d'autan.

Praslin, construit sous le nom de Vaux-le-Vicomte, comme « maison à la campagne, » — titre inscrit sur tous les plans de l'époque, — par le surintendant Fouquet, est une des causes de la disgrâce célèbre de ce dernier. Confisqué par Louis XIV, il fut, après la bataille de Denain, donné par le roi au maréchal de Villars, dont le fils le vendit à César de Choiseul, duc de Praslin, ministre des affaires étrangères sous Louis XV. Le duché-pairie de Praslin érigé sur la terre de Montgager, en Touraine, — terre passée depuis lors et par héritage au marquis de Grollier, — fut reporté par Louis XV sur Vaux-le-Vicomte, qui prit de là par lettres patentes le nom de Praslin.

Le Nôtre, Levau, Mansart, Lebrun, Mignard ont construit ou embelli Praslin : toutes les peintures existent encore en parfait état, et les boiseries, les tableaux, les tapisseries, les meubles et les objets d'art qui ornent le château, ne sont pas estimés à moins d'un million. En 1841, à la mort du grand-père du châtelain actuel de Praslin, le domaine comportait une superficie de près de dix mille hectares, situés entre Melun et Fontainebleau, le long de la Seine ; morcelé depuis, par suite de partage, il est resté presque entièrement entre les mains de la famille de Choiseul. Une petite partie seulement est louée, pour la chasse, au comte Onésyme Aguado.

Le mariage du duc de Praslin cause à sa maison une grande joie qui s'explique, et par le choix de sa fiancée et par la noble espérance de voir s'étendre encore dans sa première branche les rameaux déjà si touffus de cette illustre famille. Le duc n'a pas moins de deux frères : les comtes Horace et Raynald de Choiseul, — le premier marié à la sœur du prince de Beauvau, — et six sœurs : les comtesses Alfred de Gramont, de Robersart, Eugène de Chabannes, et les marquises de Pampara de Roburent, de Montalembert d'Essé, et d'Adda Salvaterra. On juge par là du nombre et de la magnificence des cadeaux de noces qui vont saluer l'entrée de Mlle Forbes dans sa nouvelle famille.

BACHAUMONT.

Mme PAUL MEURICE

Le dimanche 15 novembre, à une heure de l'après-midi, un grand nombre d'hommes appartenant à la politique, à la littérature, aux arts, se pressaient derrière un char funèbre; à leurs côtés, marchaient des ouvriers, des dames avec leurs enfants portant des bouquets et des couronnes ; et tous, fraternellement mêlés, se sont ainsi rendus, sous la pluie qui tombait, — le ciel a aussi ses larmes pour les jours de deuil, — jusqu'au cimetière du Père-Lachaise. L'objet de cette touchante manifestation, la noble et vaillante femme que tant de sympathies et de respects avaient entourée de son vivant, que tant de regrets accompagnaient à cette heure, nous l'avons nommée : c'était Mme Paul Meurice.

Nature d'élite, elle avait en elle tout ce qui fait la femme accomplie : l'esprit élevé comme le cœur, l'intelligence et le goût des grandes choses, et par dessus tout cette grâce charmante qui est à la fois l'indice et le rayonnement des belles âmes.

De son père, le peintre Grangé, élève de David et camarade de Ingres, elle tenait une merveilleuse aptitude à la peinture; on cite comme des œuvres remarquables les copies qu'elle a peintes, d'après les maîtres, sous l'œil même de Ingres. Musicienne aussi, elle prouvait, par la façon dont elle interprétait Beethoven ou Mendelssohn, qu'elle était de la famille des grands artistes, et comme une sœur de ces génies.

Chose admirable, elle apportait dans la pratique de la vie, au foyer domestique, les hautes qualités qui la distinguaient, et savait encore s'y montrer supérieure par sa générosité, son dévouement, son tact. Quelle conduite fut la sienne pendant le siége de Paris, Victor Hugo lui-même l'a dit dans ces beaux vers de *l'Année terrible* :

Ce que j'ai fait est bien. J'en suis puni. C'est juste.
Vous qui dans l'affreux siége et dans l'épreuve auguste
Fûtes vaillante, calme et charmante, bravant

Cette guerre hideuse et ce noir coup de vent,
Belle âme que le ciel fit sœur d'une âme haute,
Femme du penseur fier et doux, dont j'étais l'hôte,
Vous qui saviez donner appui, porter secours,
Aider, lutter, souffrir, et sourire toujours...

Hélas ! l'illustre poète venait à peine d'épancher dans d'admirables pages, — *Mes fils*, — tout ce que la tendresse la plus éprouvée peut mettre au cœur d'un père, lorsqu'il lui a fallu s'associer à un nouveau deuil, à une nouvelle épreuve. Nous l'avons vu marcher en tête du pieux cortège, donnant le bras à M. Paul Meurice, si cruellement atteint; nous l'avons entendu prononcer ensuite l'éloge de celle qui n'est plus, et nous sommes resté sous l'impression produite par ses éloquentes paroles.

La peinture saisissante qu'il a faite du rôle héroïque des femmes pendant le siége de Paris donne à son discours une importance historique ; c'est pour Mme Paul Meurice un titre d'honneur de l'avoir inspiré, et nous considérons comme un devoir envers nos lectrices de le reproduire.

Robert Hyenne.

Discours de M. Victor Hugo

La femme à laquelle nous venons faire la salutation suprême a honoré son sexe; elle a été vaillante et douce ; elle a eu toutes les grâces pour aimer, elle a eu toutes les forces pour souffrir. Elle laisse derrière elle le compagnon de sa vie, Paul Meurice, un esprit lumineux et fier, un des plus nobles hommes de notre temps. Inclinons-nous devant cette tombe vénérable.

J'ai été témoin de leur mariage. Ainsi s'en vont les jours. Je les ai vus tous les deux, jeunes, elle si belle, lui si rayonnant, associer, devant la loi humaine et devant la loi divine, leur avenir, et se donner la main dans l'espérance et dans l'aurore. J'ai vu cette entrée de deux âmes dans l'amour qui est la vraie entrée dans la vie. Aujourd'hui, est-ce la sortie que nous voyons ? Non. Car le cœur qui reste continue d'aimer et l'âme qui s'envole continue de vivre. La mort est une autre entrée. Non dans plus d'amour, car l'amour dès ici-bas est complet, mais dans plus de lumière.

Depuis cette heure radieuse du commencement jusqu'à l'heure sévère où nous sommes, ces deux belles âmes se sont appuyées l'une sur l'autre. La vie, quelle qu'elle soit, est bonne, traversée ainsi. Elle, cette admirable femme, peintre, musicienne, artiste, avait reçu tous les dons et était faite pour tous les orgueils, mais elle était surtout fière du reflet de sa renommée à lui; elle prenait sa part de ses succès ; elle se sentait félicitée par les applaudissements qui le saluaient ; elle assistait souriante à ces splendides fêtes du théâtre où le nom de Maurice éclatait parmi les acclamations et les enthousiasmes; elle avait le doux orgueil de voir éclore pour l'avenir et triompher devant la foule cette série d'œuvres exquises et fortes qui auront dans la littérature de notre siècle une place de gloire et de lumière. Puis sont venus les temps d'épreuve; elle les a accueillis stoïquement. De nos jours, l'écrivain doit-être au besoin un combattant; malheur au talent à travers lequel on ne voit pas une conscience! Une poésie doit-être une vertu. Paul Maurice est une de ces âmes transparentes au fond desquelles on voit le devoir; Paul Maurice veut la liberté, le progrès, la vérité et la justice et il en subit les conséquences. C'est pourquoi, un jour, il est allé en prison. Sa femme a compris cette nouvelle gloire, et à partir de ce jour elle qui jusque-là n'avait encore été que bonne, elle est devenue grande.

Aussi, plus tard, quand les désastres sont arrivés, quand l'épreuve a pris les proportions d'une calamité publique, a-t-elle été prête à toutes les abnégations et à tous les dévouements.

L'histoire de ce siècle a des jours inoubliables.

Par moments, dans l'humanité, une certaine sublimité de la femme apparaît; aux heures où l'histoire devient terrible, on dirait que l'âme de la femme saisit l'occasion et veut donner l'exemple à l'âme de l'homme. L'antiquité a eu la femme romaine ; l'âge moderne aura la femme française. Le siége de Paris nous a montré tout ce que peut être la femme : dignité, fermeté, acceptation des privations et des misères, gaieté dans les angoisses. Le fond de l'âme de la femme-française, c'est un mélange héroïque de famille et de patrie.

La généreuse femme qui est dans cette tombe a eu toutes ces grandeurs-là. J'ai été son hôte dans ces jours tragiques : je l'ai vue. Pendant que son vaillant mari faisait sa double et rude tâche d'écrivain et de soldat, elle aussi se levait avant l'aube. Elle allait dans la nuit, sous la pluie, sous le givre, les pieds dans la neige, attendre pendant de longues heures, comme les autres nobles femmes du peuple, à la porte des bouchers et des boulangers, et elle nous rapportait du pain et de la joie. Car la plus vraie de toutes les joies, c'est le devoir accompli. Il y a un idéal de la femme dans Isaïe, il y en a un autre dans Juvénal : les femmes de Paris ont réalisé ces deux idéals. Elles ont eu le courage qui est plus que la bravoure, et la patience qui est plus que le courage. Elles ont eu devant le péril de l'intrépidité et de la douceur. Elles donnaient aux combattants désespérés l'encouragement du sourire. Rien n'a pu les vaincre. Comme leurs maris, comme leurs enfants, elles ont voulu lutter jusqu'à la dernière heure, et en face d'un ennemi sauvage, sous l'obus et sous la mitraille, sous la bise acharnée d'un hiver de cinq mois, elles ont refusé, même à la Seine charriant des glaçons, même à la faim, même à la mort, la reddition de leur ville. Ah ! vénérons ce Paris qui a produit de telles femmes et de tels hommes. Soyons à genoux devant la cité sacrée. Paris, par sa prodigieuse résistance, a sauvé la France que le déshonneur de Paris eût tuée, et l'Europe que la mort de la France eût déshonorée.

Quoi que l'ennemi ait pu faire, il y a peut-être un mystérieux rétablissement d'équilibre dans ce fait : la France moindre, mais Paris plus grand.

Que la belle âme, envolée, mais présente, qui m'écoute en ce moment, soit fière; toutes les vénérations entourent son cercueil. Du haut de la sérénité inconnue, elle peut voir autour d'elle tous ces cœurs pleins d'elle, ces amis respectueux qui la glorifient, cet admirable mari qui la pleure. Son souvenir, à la fois douloureux et charmant, ne s'effacera pas. Il éclairera notre crépuscule. Une mémoire est un rayonnement.

Que l'âme éternelle accueille dans la haute demeure cette âme immortelle ! La vie, c'est le problème; la mort, c'est la solution. Je le répète, et c'est par là que je veux terminer cet adieu plein d'espérance, le tombeau n'est ni ténébreux, ni vide. C'est là qu'est la grande lueur. Qu'il soit permis à l'homme qui parle en ce moment de se tourner vers cette clarté. Celui qui n'existe plus pour ainsi dire ici-bas, celui dont toutes les ambitions sont dans la mort, a le droit de saluer, au fond de l'infini, dans le sinistre et sublime éblouissement du sépulcre, l'astre immense, Dieu.

LES PAROLES D'OR

Tel qui affecte d'être toujours sérieux est plus comique qu'il n pense.

Dufresny.

Nous reconnaissons les autres dans leurs défauts, et nous tâchons toujours de nous reconnaître dans leurs bonnes qualités.

Coenilhé.

La beauté, tant parfaite soit elle, ne peut, à elle seule, captiver aussi longtemps que l'esprit : on se lasse d'admirer, mais non d'être compris.

Basta.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1

2

5

6

8

7

9

PLANCHE D. G. N° 466. — CONFECTIONS ET
Modèles de la maison Costada.

3

4

11

12

13

CONFECTION ET DÉTAILS DE MODES. — DESCRIPTION, PAGE 566

de la maison Delisle, 25 et 27, rue des Jeûneurs).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

JACQUES RAIMOND

(NOUVELLE.)

— Suite et fin. —

— Insensé ! fit Jacques ; voilà ce que tu appelles une réparation !... Un nom qui pourra être contesté, la déconsidération qui s'attache aux démarches imprudentes, une rupture avec sa famille, voilà ce que tu offres à celle que tu prétends aimer ! Et je ne parle pas des soucis, des privations qui attristeront son existence : si tu brises un avenir aujourd'hui assuré dans ton pays, penses-tu que sur une autre terre il te suffira, pour obtenir de l'emploi, de frapper à la première porte venue en disant : Me voici ? Est-ce bien avec un esprit tranquille que tu as médité de tenter une épreuve où tant d'autres sont morts à la peine ? Ah ! je vous en conjure tous les deux, arrêtez-vous, il en est temps encore, arrêtez-vous sur le bord de l'abîme... Renonce, Armand, à un projet que tu as pu concevoir dans un moment de folie, mais dont l'exécution serait coupable... Mademoiselle, c'est pour votre salut, pour le sien que je vous implore... croyez-moi : retournez sur-le-champ auprès de votre tuteur ; ne laissez pas au bruit de votre disparition le temps de se répandre... Craignez-vous de rentrer sans défenseur, sans appui, dans une maison où vous attendent de sévères reproches ? Je vous accompagnerai, je plaiderai votre cause ; mais, au nom du ciel ! ne restez pas ici plus longtemps, le devoir et l'honneur vous le défendent... Hésiteriez-vous ?

— Oh ! non, monsieur, répondit vivement Nathalie ; vous avez achevé de dessiller mes yeux... oui, le sort qui nous attendait doit être celui que vous venez de dire... et le plus à plaindre serait votre frère, doublement malheureux de sa carrière manquée, et de la position qu'il m'aurait faite. Me voici prête à vous suivre.

Nathalie, en parlant ainsi, s'était levée ; Armand voulut la retenir :

— C'est impossible : vous connaissez trop bien votre tuteur pour espérer qu'il se laisse fléchir.

— Hé ! fit Jacques avec un mouvement d'impatience, ce M. de Saint-Romain est-il donc si infatué de son nom ou de sa fortune qu'on ne puisse l'aborder et lui faire entendre raison ?

— L'homme qu'il me préfère n'est guère plus riche que moi, dit Armand.

— Ni d'origine plus noble, ajouta Nathalie ; au surplus, mon tuteur, sur ce dernier point, n'aurait pas le droit de se montrer difficile.

— Cependant, fit observer Jacques, le nom de Saint-Romain...

— Lui vient d'une terre, qu'il a achetée en France ; son véritable nom est Clémenson...

— Clémenson ! s'écria Jacques ; Clémenson !

— Et je n'ai jamais entendu dire qu'il fût issu d'une grande famille.

— Ne porte-t-il pas le prénom de Georges ? demanda Jacques.

— En effet, répondit Nathalie.

— Oh ! si c'était ...

Jacques réfléchit quelques instants.

— Ce doit être lui, reprit-il ; ce prénom et ce nom réunis... Le hasard ne produit pas deux fois de tels assemblages... Oh ! puissé-je ne pas me tromper !

Et prenant les mains de Nathalie et d'Armand :

— Suivez-moi tous deux, mes amis : c'est peut-être un port de salut qui s'ouvre devant nous.

V

M. de Saint-Romain, en apprenant la fuite de sa pupille, n'avait pas été longtemps sans en soupçonner le motif. Une lettre trouvée dans la chambre de Nathalie le confirma dans ses conjectures. Cette lettre, dont un désordre d'esprit, bien naturel, expliquait l'oubli, était celle d'Armand. M. de Saint-Romain, après l'avoir lue plusieurs fois avec une attention calme, se frotta les mains en souriant, mais d'un sourire étrange.

— Voilà ma revanche, fit-il ; je ne donnerais pas ce papier pour une fortune !... Songeons d'abord à faire suivre la trace des fugitifs.

Comme il sonnait son valet de chambre, celui-ci entrait pour lui annoncer le retour de mademoiselle Germancey et la visite de MM. Jacques et Armand Raimond.

Cette annonce parut d'abord déconcerter M. de Saint-Romain, mais il ne tarda pas à se remettre :

— Qu'importe ? pensa-t-il ; il y a eu commencement d'exécution, et la lettre fera foi.

Il donna l'ordre d'introduire les visiteurs.

Jacques ne s'était point trompé : M. de Saint-Romain était bien le Georges Clémenson qu'il avait connu.

Nathalie s'avança la première ; elle voulut prononcer quelques paroles d'excuses ; Georges, à qui nous rendrons désormais son véritable nom, ne lui en laissa pas le temps.

— Rentrez chez-vous, mademoiselle, lui commanda-t-il d'un ton absolu ; vous y attendrez que je vous fasse connaître ma volonté.

Nathalie obéit.

— Le retour de mademoiselle Germancey, dit Jacques à Georges lorsqu'elle fut sortie, témoigne assez de son repentir pour vous permettre de la traiter avec indulgence.

Le ton de Jacques était plutôt conciliant que provocant ; mais Georges se croyait armé de toutes pièces et maître de la situation.

— Pardon, monsieur : il me semble que vous vous méprenez répondit-il avec une ironie hautaine. Si j'avais à tenir compte de vos prières, ce n'est point de ma pupille, c'est de votre frère qu'il vous siérait en ce moment de plaider la cause.

— Telle est aussi mon intention, monsieur ; ma démarche ne saurait avoir d'autre but que le bonheur de deux jeunes imprudents, coupables sans doute, mais jusqu'à un certain point excusables...

— Vous ne me comprenez pas, monsieur, interrompit Georges ; je vais m'expliquer plus clairement.

Il alla prendre sur un rayon de sa bibliothèque un livre qu'il ouvrit et vint mettre sous les yeux de Jacques.

— Vous ne connaissez peut-être pas, reprit-il, les articles 334 et suivants du Code pénal ; les voici : je vous invite à en faire le sujet de vos méditations... Quant à monsieur, ajouta-t-il en fixant sur Armand un regard d'oiseau de proie, sa qualité d'avocat ne lui permet point d'ignorer que la loi inflige au ravisseur d'une mineure, même consentante, la peine infamante de la réclusion.

— Quoi ! monsieur, s'écria Armand indigné, c'est par une telle menace que vous répondez à un acte de soumission !

— Oui, monsieur, répliqua Georges, et vous reconnaîtrez bientôt que ce n'est pas une vaine menace.

Exaspéré par le ton sec et froid de cet homme dont la pensée intime échappait à sa pénétration, Armand ne put contenir un geste de colère ; Jacques n'eut que le temps de lui retenir le bras.

— Vous semblez oublier, messieurs, dit Georges sans se départir de son sang-froid, que vous êtes ici chez moi et que mes gens ne sont pas loin...

Il allait appuyer le doigt sur un timbre ; Jacques l'en empêcha.

— Un instant !... Avant que nous sortions de votre maison, j'ai deux mots à vous dire, monsieur Georges Clémenson.

— Ah ! vous daignez me reconnaître, monsieur Jacques Raimond !... Eh bien ! il est superflu, je suppose, que je vous donne l'explication de ma conduite... à moins que le souvenir d'une injure ne soit moins vivace chez l'insulteur que chez l'insulté... toute conférence entre nous est donc parfaitement inutile.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Pardon, monsieur! répliqua Jacques; j'ai à faire valoir quelques arguments dont il est indispensable, dans votre intérêt même, que vous ayez connaissance...

Et s'adressant à Armand :

— Mon ami, continua-t-il, ce que j'ai à dire ne doit être entendu que de monsieur; va m'attendre dans l'antichambre; j'aurai bientôt fini.

Armand sortit. Georges, déconcerté par le sang-froid et l'assurance de Jacques, prit le parti de l'écouter.

— A nous deux! fit Jacques en s'asseyant sans plus de cérémonie; dois-je, monsieur Clémenson, prendre au sérieux vos menaces de poursuites?

— Cette question, venant de vous, me paraît singulière; est ce qu'en effet vous auriez oublié...

— Rien, et vous le verrez tout à l'heure. Mais laissez-moi faire un dernier appel à votre raison. Vous allez, si je ne me suis pas mépris sur vos intentions, déposer votre plainte au parquet...

— Aujourd'hui même.

— Remarquez bien que mademoiselle Germancey est rentrée volontairement dans le domicile de son tuteur avant que le bruit de son départ ait eu le temps de se répandre au dehors.

— Qu'importe?

— Mais pour accuser, il faut avoir des preuves à fournir; où seront les vôtres?

— Que ce ne soit pas pour vous un sujet d'inquiétude, dit Georges en ricanant; outre que les témoins ne manqueront point lorsqu'il s'agira de constater la fuite de ma pupille, ma bonne étoile a fait tomber dans mes mains un certain morceau d'éloquence... Vous plaît-il d'en entendre la lecture?

Georges tira de sa poche la lettre d'Armand et la lut à haute voix, lentement, en appuyant sur chaque phrase.

Cette lettre était en effet une preuve écrasante et irréfutable.

Lorsqu'il crut avoir suffisamment prolongé le supplice de son auditeur, Georges resserra la lettre, et, se croisant les bras, la tête haute, le regard triomphant, jeta à Jacques ces paroles froidement railleuses :

— Comment trouvez-vous ma revanche?

Mais Jacques, un instant ému, avait repris toute sa sérénité.

— Monsieur Clémenson, je me refuse à croire que vous poussiez l'amour de la vengeance au point de frapper des innocents et d'imprimer vous-même une tache au front de la pupille dont l'honneur vous a été donné en garde...

Georges se leva comme pour mettre fin à l'entretien.

— Avez-vous dit, monsieur?

Jacques demeura assis.

— J'ai dit et j'attends que vous reveniez sur une résolution aussi cruelle qu'injuste.

— Vous avez une singulière façon de prier les gens!

— C'est qu'en effet je ne prie point, monsieur Clémenson, dit Jacques en se levant à son tour.

— Qu'est-ce à dire? fit Georges surpris et involontairement troublé.

Jacques poursuivit :

— Ah! le Code pénal est votre arme! qu'il soit donc aussi la mienne. Vous avez appelé mon attention sur l'article 354; je vous engage, moi, à méditer sur l'article 147.

Jacques présenta à Georges le Code qu'il n'avait cessé de tenir à la main.

Georges prit le livre et le jeta sur une table.

— Je ne saisis ni l'à-propos ni le but de cette invitation, dit-il en affectant plus d'assurance qu'il n'en avait réellement.

— Cela tient à ce que vous avez la mémoire un peu rétive, monsieur Clémenson... Voici, du reste, la substance de cet article 147 : « Sera puni des travaux forcés à temps toute personne coupable de contrefaçon d'écriture ou de signature... »

— Encore une fois, monsieur, je ne puis deviner où vous voulez en venir.

— Oh! mon Dieu, tout simplement à vous proposer cette alternative : ou vous allez aujourd'hui consentir au mariage de mon frère avec votre pupille, ou vous serez appelé demain à comparaître comme faussaire devant un juge d'instruction. J'aurais souhaité d'avoir à solliciter un consentement plus honorable que le vôtre... mais ce n'est pas vous que mon frère épousera, et, lorsqu'il sera marié, il en sera quitte pour vous fermer sa porte.

Georges, dont le visage avait passé par toutes les nuances du rouge au blanc verdâtre, était retombé anéanti sur son siége. Il comprenait que Jacques ne lui aurait point parlé avec ce ton d'autorité, s'il n'avait été en mesure d'effectuer sa menace.

— Vous vous êtes cru sauvé, poursuivit Jacques, parce que, dans le temps, il n'y eut contre vous ni plaintes ni poursuite; l'affaire était, à vos yeux, oubliée, enterrée, et c'était vrai jusqu'à un certain point : par égard pour ma sœur, votre victime dont je ne voulus point que le nom fût traîné avec le vôtre devant les tribunaux, je réalisai le peu que je possédais, et je payai le billet sur lequel votre main criminelle avait tracé ma signature. Mais ce billet, je ne l'ai point anéanti : une occasion pouvait se présenter d'en faire usage, et l'événement vient justifier ma prévoyance. Vous m'objecterez peut-être que le crime est ancien. C'est vrai; il date de cinq ans au moins. Mais la prescription, en matière criminelle, est de dix ans, ainsi que vous pouvez le voir, article 637 du Code d'instruction criminelle. Maintenant que j'ai dit, je vous laisse à vos réflexions.

Georges tendit les mains vers Jacques qui faisait mine de se retirer.

— Un instant, monsieur! Par grâce, ne sortez pas encore!

— Vous me ferez connaître votre décision dans deux heures au plus tard; je vais d'ici là prendre des mesures pour que vous ne puissiez, le cas échéant, vous soustraire à la justice.

— Ne pouvons-nous donc, insista Georges blême de frayeur, nous entendre sur-le-champ? Remettez-moi le billet et je vous rendrai la lettre de votre frère.

— Monsieur, répondit froidement Jacques, je suis venu ici avec la ferme résolution d'assurer le bonheur d'Armand et de dérober à votre tyrannie mademoiselle Germancey. Le billet que j'ai entre les mains m'en donne le pouvoir; je serais bien fou de m'en dessaisir en échange d'une lettre dont l'emploi, d'une efficacité douteuse, serait immédiatement suivi de représailles aussi assurées que terribles.

Georges sentait parfaitement l'infériorité de sa position : son crime était un de ceux dont le châtiment sévère est difficilement tempéré par la pitié des juges; celui d'Armand, au contraire, atténué non-seulement par un amour partagé, mais encore par l'abus d'autorité d'un simple tuteur, ne pouvait manquer de trouver un tribunal accessible à l'indulgence. La partie n'était donc pas égale; et d'ailleurs Georges ne pouvait vouloir une vengeance qui l'engloutirait dans le même abîme où il précipiterait son ennemi.

Aussi répondit-il à Jacques après quelques instants de réflexion :

— Je suis forcé de m'avouer vaincu... Disposez de moi, monsieur.

— Veuillez faire prier mademoiselle Germancey de se rendre ici.

Georges sonna; un domestique parut et reçut l'ordre d'aller chercher Nathalie.

Jacques sortit un moment et revint bientôt suivi de son frère.

— Approchez, Nathalie, dit Georges à sa pupille qui entrait avec une certaine hésitation; ce que j'ai à vous dire ne peut que vous être agréable. Une explication a eu lieu entre M. Jacques Raimond et moi; elle a mis fin à un malentendu qui nous avait jusqu'ici divisés. Ainsi se trouvent aplanis les obstacles qui s'opposaient à votre mariage avec M. Armand; je vous autorise à le regarder dès à présent comme votre fiancé.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

C'était pour nos amoureux un revirement inexplicable; mais, tout entiers à leur joie, ils ne songèrent même pas à prendre la peine de chercher le mot de l'énigme.

Georges tira Jacques un peu à l'écart :

— J'ose espérer à présent, monsieur Raimond, que vous voudrez bien...

— Vous rendre votre billet?... Sans aucun doute, répondit Jacques; nous le déchirerons ensemble, le jour du mariage, en sortant de la mairie.

Georges avait-il eu une arrière-pensée?... Peut-être; il en fut, dans ce cas, pour une dernière coquinerie avortée.

MOLÈRI.

PREMIÈRE PROUESSE D'UN GÉNÉRAL

Le procès motivé par l'évasion de Bazaine, joint à la brochure que n'a pas craint de publier récemment le colonel Stoffel, a remis en évidence et le procès de Trianon et les généraux composant le conseil qui a condamné à la peine de mort l'homme fatal qui a livré Metz à la Prusse.

Je sais une anecdote charmante sur l'un de ces juges que le colonel Stoffel, sans oublier leur président, malmène fort imprudemment et fort injustement à la fois, et je ne puis résister au plaisir de la raconter.

Il s'agit du général Martineau-Deschenez.

Lorsque, il y a trente ans environ, l'honorable général fut admis à l'École de Saint-Cyr, sa mère donna un grand dîner auquel assistaient, entr'autres convives, l'ancien président de la République, M. Thiers, le comte de Mornay, le général Schramm, le colonel Thouvenel, beau-père de M. Cuvillier-Fleury, le général Baraguay-d'Hilliers, etc., etc.

Au dessert, les invités s'étonnèrent de voir, au milieu de la table, à la place d'honneur, un vulgaire pot de confiture d'abricots.

Un intime questionna la baronne Martineau-Deschenez au sujet de cette marmelade qu'elle offrait avec une satisfaction orgueilleuse à ses convives, et avec une malice maternelle au jeune Saint-Cyrien, héros de la fête.

Voici l'explication que donna la baronne devant des témoins qui n'ont peut-être pas oublié l'historiette, car ils en ont ri très longtemps.

La baronne Martineau-Deschenez était aussi bonne ménagère qu'excellente mère. Elle faisait elle-même, chaque année, *ses confitures*.

Il n'est pas encore à cette heure une vieille dame qui ne comprenne l'importance de ces mots : « faire ses confitures. » Ce détail était sérieux, surtout pour la mère d'une très nombreuse famille.

Le jeune Emile, alors simplement nommé *Milo*, avait cinq ans en 1825. Sa mère venait de réussir une bassine de confitures d'abricots, en dépit de son fils qui réclamait obstinément une découpure en papier pour orner, en guise de dentelles, l'évasement de larges bottes à la mousquetaire, qu'il avait trouvées on ne sait où.

En attendant que la marmelade fût à point, Mme Martineau-Deschenez découpait des ronds de papier pour couvrir ses pots. Elle dut interrompre cette besogne pour découper les « manchettes de bottes » réclamées par l'enfant.

Dès que le petit *Milo* fut paré de sa guipure et hissé dans ses bottes, il exécuta une manœuvre militaire de sa façon, faisant le siége du poêle de la salle à manger, où se passait la scène, et prenant d'assaut sa mère qui se prêtait, en grondant un peu, à cette petite guerre.

Cependant, la marmelade refroidissait toujours dans la grande bassine de cuivre, derrière la grande table.

Le général en herbe, repoussé par sa mère, très préoccupée de la préparation de ses pots, fit une retraite malheureuse..... En fuyant à reculons, il se heurta contre la bassine et tomba assis au milieu des confitures.

La mère épouvantée, bondit sur l'enfant et le repêcha tout gluant. Le jeune *Milo* hurlait, mais seulement de peur, car la baronne en le relevant avait constaté que la confiture était refroidie.

Son fils n'étant point brûlé, elle entra contre lui dans une fureur terrible, d'autant plus terrible que la petite culotte du bébé était toute neuve.

En deux tours de main, elle enleva à l'enfant le vêtement indispensable, le jeta près d'elle, puis couchant sur les genoux l'espiègle qui criait toujours, elle le retourna du côté qui avait plongé dans la bassine et lui donna le fouet.....

Etrange effet de la correction : *Milo* se tut tout à coup. Comme ce n'était pas son habitude en pareil cas, la mère, étonnée, s'arrêta.....

Tableau! Le futur juge de Bazaine avait attiré à lui le vêtement imprégné de la précieuse marmelade et..... il en léchait voluptueusement les fonds!...

Le brave général Martineau-Deschenez ne m'en voudra pas, je l'espère, de la publicité donnée à cette anecdote qui lui fait, en somme, beaucoup d'honneur, car elle démontre avec quel succès il préludait au stoïcisme qui est la principale vertu du soldat.

Manger des confitures en recevant le fouet, n'est-ce pas faire preuve d'un sang-froid digne des héros antiques?

Amédée BLONDEAU.

LES SUITES
D'UN
VOYAGE EN CALIFORNIE
(NOUVELLE)

I

C'est dans une des rues les plus étroites et les plus tortueuses de Marseille que nous trouvons le ménage des époux Daniel. Le logis répond à la rue; toutefois, si le *confort* est absent, l'air n'y manque pas : ils sont logés au sixième étage et de la lucarne du septième, où ils grimpent par un escalier de bois, ils aperçoivent la mer. C'est la seule récréation permise à la jeune Rachel, leur unique enfant.

Avec un peu d'instruction, c'eût été une charmante petite fille que Rachel : elle avait de l'intelligence et un bon cœur, mais ce dernier ne se montrait que par éclairs bientôt éteints. Elle avait été punie plusieurs fois pour avoir donné le reste de son pain à l'un des pauvres qui pullulent dans ce quartier, et se gardait de recommencer. La charité, partout ailleurs une vertu, est un vice chez les avares. Il y a parmi eux beaucoup de variétés, mais ils ont un lien commun : la jouissance négative.

Les époux Daniel étaient parfaitement assortis : après avoir hérité des biens parternels au détriment d'un frère cadet qui avait eu le tort d'être artiste et en cette qualité d'avoir *les mains percées*, Daniel avait placé ses capitaux à gros intérêts (quelques médisants prononçaient même le mot d'usure) ; il expropriait sans pitié ses pauvres débiteurs. En règle avec sa conscience, qu'il avait élargie à cet effet, il avait réussi à se mettre en règle aussi avec le tribunal et chaque année voyait grossir la dot de Rachel, privée, en attendant, d'instruction, de vêtements convenables et presque de linge; mais c'était pour le bien de cette pauvre enfant : l'amour d'un père est si prévoyant!

De son côté, madame Daniel n'était pas en arrière : debout avec le soleil, et aidée par sa fille, faite à ce rude métier, elle frottait, époussetait de vieux meubles destinés à durer éternellement, puis allait, non au marché où tout se vend au poids de l'or, mais

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sur les routes des villages où elle avait à un tiers de leur prix, les denrées invendues et les rapportait triomphalement au logis. « On mange avec un double plaisir ce qui coûte peu ! » disait Daniel. Après une longue journée bien employée et ce repas de chartreux, l'unique chandelle s'éteignait ; en était-il besoin pour causer ? Les paroles s'entendent et ne se regardent pas. On devisait sur les produits de la journée, on scrutait au juste ce qui s'était dépensé et ce qu'il serait possible de gagner le lendemain, on formait ainsi l'esprit et le cœur de la jeune Rachel, puis chacun regagnait son grabat.

II

Le premier janvier 1850, la famille était réunie autour de la table, sur laquelle brillait par extraordinaire un civet magnifique. Ceci demande une explication. Madame Daniel avait l'habitude d'acheter chaque année une portée de petits lapins au sortir du sevrage.

Elle les laissait errer dans le logis, où ils se nourrissaient des bribes de chaque repas et des feuilles de choux rapportées du marché ; ils grossissaient lentement, tout en jouant avec Rachel, et fournissaient le plat de résistance, au premier de l'an. Ce jour-là, Rachel ne mangeait pas et l'on eût pu voir une larme rouler sous ces cils noirs ; aussi son père lui disait-il :

— Petite, tu as le cœur trop tendre ; tu ne feras jamais une bonne ménagère.

On lui donnait toutefois, après le dîner, une compensation qui diminuait sa répugnance à manger l'un de ses compagnons de jeu ; on mettait dans le foyer une grosse bûche. Cette joyeuse nouveauté réchauffait son cœur autant que ses membres engourdis.

Le reste de l'hiver, la famille restait donc sans feu ? me dira-t-on. Et *Minet* donc ! Ne faut-il pas que les chats bien élevés servent à quelque chose ? Le pauvre matou avait pris la douce habitude de s'endormir tour à tour sur les pieds de chacun des membres de la famille. Celui qui avait les pieds froids l'appelait à lui, et on disait chez Daniel : « Passez-moi le chat ! » comme on dit dans certaines maisons bourgeoises : « Passez-moi la chaufferette ! »

La conversation tirait à sa fin, et chacun songeait à regagner son lit, quand on entendit un coup discret frappé à la porte du logis.

— Qui peut venir là ? fit Sarah ; nous n'attendons personne.

— A moins, dit son mari, que ce ne soit l'huissier qui vient rendre compte de sa saisie chez les Béquillard.

— Qui que ce soit, il faut faire entrer.

— Par bonheur, nous avons la chandelle aujourd'hui ; va ouvrir, ma fille.

Rachel, joyeuse d'un incident si rare dans son existence, ne se le fit pas répéter deux fois et cria un instant après :

— C'est l'oncle Job et Freyschutz !

III

Ainsi que je l'ai dit, l'oncle Job était artiste et, comme tel, peu estimé de Daniel qui voyait en lui non un frère, mais un parasite, un propre à rien, en deux mots : un peintre. « Il a mangé sa légitime, disait-il souvent à sa femme, et il voudrait mettre sur la mienne ses dents voraces. Mais, halte-là ! Je veille au grain. » Et, en effet, il ne lui avait donné, dans ses moments de détresse, que des paroles de consolation et des poignées de main ; il y joignait parfois des reproches mortifiants sur son imprudence, mais sa générosité n'allait jamais au delà.

Cette apparition inattendue fit une fâcheuse impression sur l'avare ; aussi salua-t-il Job de cette apostrophe peu fraternelle :

— Te voilà, paresseux ! Tu as senti le civet ?

— Oh ! Daniel ! quelle idée ! Je venais te souhaiter une heureuse année, et à ma belle-sœur, et à ma petite Rachel aussi.

Rachel, qui l'aimait pour toute la famille, était déjà sur ses genoux.

— Et tu as amené ton affreux molosse ? ajouta Daniel sans répondre à cette attention affectueuse ; eh bien ! mets-toi à table, il y a ta part aujourd'hui. Je présume que tu as faim... tu as toujours faim, et ton chien aussi !

— Ne médis pas de Freyschutz : il est discret, il ne mange que les os, répondit Job en se mettant à table. — Il était accoutumé au ton peu cordial de son frère. — Merci, merci, ma petite Rachel, dit-il à l'enfant qui lui servait une *rasade* de vin, malgré les gros yeux que lui faisait sa mère.

Après un silence, Daniel reprit :

— Combien y a-t-il de temps que tu n'as mangé, monsieur l'artiste ? Tu tiens donc bien à justifier le proverbe ? Tu ne vends donc aucun de tes tableaux ? Tu n'es pas encore connu... après quatre ans !

— J'avais fait un portrait pour l'Exposition, répondit Job, la bouche pleine ; ils l'ont refusé... les Vandales !

— Le portrait de qui ? qui a voulu poser pour toi ?

— Freyschutz ! c'est un bel animal et j'en avais fait un vrai chef-d'œuvre. Il était parlant.

— Imbécile ! murmura Daniel en levant les épaules ; toujours lui et son chien ! deux bêtes ensemble. Mais enfin, reprit-il à haute voix, que vas-tu faire maintenant ? Tu n'auras pas toujours des civets à ton service et tu ne te nourriras pas de l'air du temps. Voilà pourtant où t'a mené ta belle conduite !

— Mais, frère, je n'ai rien fait de mal ; seulement je n'ai pas eu tes goûts.

— Il dit qu'il n'a rien fait de mal... et il s'est ruiné ! Que pouvais-tu faire de pis ?

Job ne répondit pas et un long silence suivit. Une larme s'était échappée de son œil.

— Écoute, dit-il enfin, écoute, frère, voilà longtemps que tu me gratifies des mêmes sermons, et je sais que c'est tout ce que j'aurai de toi. Je l'avoue, j'ai beaucoup dépensé et peu gagné ; j'ai vu des amis dans la peine et je les ai aidés ; j'ai vu des études de maître qui étaient utiles, et je les ai achetées. Pendant que ma bourse diminuait, la tienne grossissait... Je ne rechercherai pas par quels moyens, cela ne me regarde pas ; mais, quels qu'ils soient, ils ne te donnent pas le droit de me jeter des injures à la face quand tu me vois malheureux. C'est la seule chose dont tu ne sois pas avare ; mais je te déclare que ces générosités-là me fatiguent. Puisque la peinture n'est pas reconnaissante de ma passion pour elle, puisque les critiques sont stupides, les bourgeois aveugles et les juges de l'Exposition tous crétins, j'ai assez de la France ! Je renie un pays qui ne sait pas honorer ses artistes... Prête-moi cinquante louis et je pars pour l'Amérique. Je veux faire fortune, puisqu'il faut cela pour être considéré.

— Cinquante louis ! cria Daniel, en se levant d'un bon, cinquante louis ! Malheureux insensé, et où veux-tu que je les pêche ? Crois-tu que les louis naissent sous mes pas ?

— Vingt-cinq, si tu veux ; songe que c'est pour te débarrasser de moi.

— C'est quelque chose, j'en conviens, mais... je ne les ai pas, tant s'en faut.

— Sois bien persuadé que je ne te les demanderais pas si je pouvais les trouver ailleurs ; tu ne veux pas que je les vole. Allons frère, un peu d'humanité !

— J'ai de l'humanité : j'en ai trop ! mais je n'ai pas vingt-cinq louis pour les voir gaspiller en quelques jours... et recommencer après.

— Je te jure...

— Serment d'ivrogne ! Voyons, je ne te donnerai pas d'argent, mais je paierai le paquebot pour San-Francisco. Je serai certain ainsi que tu partiras. San-Francisco est un bon pays, et avec de la santé et des bras...

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Le paquebot ? C'est quelque chose. Mais qui me nourrira, moi et Freyschutz ?

— Encore Freyschutz ! J'espère bien que tu le noieras avant de partir... si tu ne peux le vendre, ce qui serait mieux.

— Le vendre ! le noyer ! jamais ! c'est mon meilleur ami, ma consolation.

— Allons, j'ajouterai quelques écus pour la traversée.

— Est-ce vrai ! fit le peintre joyeux ; alors c'est le dernier lapin que j'aurai mangé chez toi ; ou, si j'en reviens... suffit ! C'est moi qui régalerai.

Ce dernier mot fit sur le ménage plus d'effet que n'en attendait Job. Daniel tendit la main à son frère et l'on convint du départ pour le surlendemain.

Rachel fut la seule qui pleura dans cette séparation. Elle s'était attachée à Job et au molosse qui ne dédaignait pas de jouer avec elle et ne se fâchait jamais de ses agaceries enfantines.

Le 3 janvier 1850, le paquebot emportait Job et son chien.

— Dieu soit loué ! fit Daniel qui avait été l'accompagner jusqu'au port pour être certain de son départ ; quel débarras !

H. Roux-Ferrand.

(*La suite au prochain numéro.*)

REVUE DES MAGASINS

La plus jolie femme du monde perd tout prestige, si elle néglige sa taille et sa tournure. Pour éviter ce grave inconvénient, il faut se mettre entre les mains de Mmes DE VERTUS sœurs, qui, à l'aide d'un corset et d'une tournure de leur façon, vous fourniront le moyen de braver toute critique.

La *tournure Du Barry* donne à l'ensemble d'une toilette une grâce et une désinvolture à nulle autre pareille. Grâce à elle, la jupe ondoie coquettement, et subit le mouvement précis, affecte en un mot la tournure exigée par la mode.

La *ceinture Régente*, — la perfection en matière de corset, — est un soutien discret et souple, qui, tout en ne faisant subir aucune gêne, comprime et maintient le corps dans les limites voulues pour l'élégance des formes ; en d'autres termes, elle cambre et développe le buste sans exagération. Nous la recommandons particulièrement aux femmes délicates.

Mmes de Vertus sœurs sont tellement sûres de leur coupe, qu'elles essaient rarement leurs modèles ; cela permet aux étrangères de ne point se déranger lorsqu'elles désirent un corset ; il leur suffit, en effet, d'adresser rue Auber, 12, leurs mesures bien prises, pour recevoir immédiatement la *ceinture Régente*.

Cette mignonne ceinture est établie dans toutes les conditions de simplicité ou d'élégance riche sans pour cela subir la moindre modification dans la forme.

— Les personnes éloignées de Paris sont quelquefois très embarrassées pour organiser leurs toilettes nouvelles. Les magasins de nouveautés, dans leur vaste programme, ne peuvent s'occuper d'une foule de détails auxquels les femmes élégantes tiennent beaucoup, et avec raison. Enfin, les couturières font de très belles toilettes, mais leurs prix sont trop souvent excessifs.

Nous croyons donc rendre service à nos lectrices en leur indiquant la maison de commission Lassalle et Cie (rue Louis-le-Grand, 25), laquelle a le privilège de fournir les confections et les objets de toilette aux femmes élégantes, mais *raisonnables*, qui tiennent à savoir ce qu'elles dépensent et ne veulent adopter que des modes distinguées, exemptes de toute excentricité.

La maison Lassalle expédie son prospectus de modes (saison d'hiver) à toutes les personnes qui lui en font la demande ; elle établit des *devis* très consciencieux et répond exactement aux lettres qui lui sont adressées, en fournissant des détails complets. Nos lectrices nous sauront gré de les avoir mises en relation avec cette honorable maison à laquelle elles devront s'adresser directement.

SPÉCIALITÉS

Voulez-vous conserver vos cheveux dans toute leur beauté ? Tenez-vous à ce que vos enfants aient une chevelure soyeuse et abondante ? Employez l'*huile de Macassar* de *Rowland's sons*, et vous obtiendrez les résultats les plus satisfaisants. Ce produit essentiellement hygiénique doit sa haute réputation à un succès non interrompu durant soixante années d'existence.

Demandez le *Rowland's Macassar oil* chez tous les principaux pharmaciens et coiffeurs de France, et à Paris chez : Mme Vve Lamar, 151, rue Saint-Denis (dépôt principal, vente en gros) ; Guerlain, 15, rue de la Paix ; Hoff, 2, rue Castiglione ; Robert, 23, place Vendôme ; Swann, 12, rue Castiglione ; C. Fay, 9, rue de la Paix.

— « La peau de l'homme aime l'huile, » a dit un docteur célèbre. Cela revient à dire que l'usage des cold-cream est excellent pour l'entretien et la beauté de la peau. Ceci bien constaté et admis, il ne reste plus qu'à choisir le produit. La *crème Simon*, à notre avis, réunit toutes les qualités désirables ; d'une finesse de parfum extrême, d'une délicatesse de préparation exquise, elle donne à la peau une fraîcheur et un éclat enchanteurs. Rien ne résiste à son empire : traces de veilles, d'insomnies, de larmes, de fatigue quelconque, tout disparaît comme par enchantement.

A la *Tour de Nesle* (3, boulevard des Italiens), où se vend la crème Simon, on trouve également la *poudre Figaro*, dont les qualités précieuses sont connues de toutes les personnes qui emploient le premier produit. Cette poudre célèbre est comme le complément indispensable de la crème Simon ; leurs qualités respectives, en s'associant, produisent les plus heureux résultats, qui peuvent se résumer en deux mots : jeunesse et beauté.

Ces deux produits, très supérieurs, sont patronnés par toutes les personnes qui en font usage, plusieurs artistes en renom les propagent même très chaleureusement pour en avoir personnellement apprécié les mérites.

NOTRE GRANDE PRIME

Nous prévenons nos abonnées que nous sommes en mesure de leur offrir, par faveur absolument spéciale et exclusive, la machine à coudre *la Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et Cie, non plus au prix élevé de 250 francs, qui est le prix de vente dans leurs magasins et dépôts, mais moyennant 150 fr., emballage compris. Par suite de cette importante concession, à laquelle nos abonnées seules ont droit, on peut dire que la machine à coudre est réellement mise à la portée de toutes les bourses.

Ajoutons que, pour nos abonnées de Paris qui voudront profiter de cette occasion unique, nous avons obtenu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et Cie à Paris, que deux leçons leur soient gratuitement données. A celles de la province, des instructions complètes seront adressées avec la machine. A toutes, enfin, il sera délivré, pour cinq ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnées, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs, moyennant laquelle la *Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

Nous pouvons également offrir à nos abonnées, moyennant *40 francs*, emballage compris, la Machine a main, dont le prix de vente est de 75 francs. Avec cette machine à un fil et à point de chaînette, on peut exécuter tous les travaux de famille. Chaque machine est accompagnée d'un tourne-vis, d'une burette à huile, de deux guides à ourler, d'un guide à soutacher, d'un guide à coudre droit, et d'une instruction illustrée indiquant la manière de s'en servir. Il suffit donc, pour recevoir cette machine tout emballée, de nous adresser la somme de 40 francs en un mandat sur Paris à notre ordre, ou en billets de banque français.

Ad. G. et fils.

L. ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, Joailliers,
Paris, 62, rue d'Hauteville

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

Ad. Goubaud et Fils, *Propriétaires-gérants.*

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous voici arrivés au mois le plus ennuyeux de l'année : décembre, Jours brumeux, pluie ou neige... voilà pour le temps! Courses dans les magasins, choix des étrennes, visites de fin d'année, voilà pour les occupations! Car nous sommes plus routiniers que nous ne voulons le reconnaître : les jours, les mois, les années passent; les modes se renouvellent, les caractères se modifient, les gouvernements eux-mêmes changent... les habitudes seules résistent à tout! Elles se transmettent par tradition de père en fils, ou, pour parler plus exactement, de mère en fille, — les femmes sont plutôt capables d'une pareille persévérance. — C'est ainsi que nous subissons certaines lois, uniquement parce que nous les suivons depuis notre plus tendre enfance et que nos voisins agissent de même; de cette façon, le fait devient immuable et il ne reste plus qu'à en prendre son parti.

Au nombre de ces habitudes invétérées, il faut placer les étrennes, les visites de fin d'année et de jour de l'an, cartes, lettres, etc. Tout le monde crie, se plaint, et tout le monde se soumet! Nous reviendrons prochainement sur ce sujet, lorsque nous serons en mesure de pouvoir rendre quelques services au point de vue de la mode, celle-ci ne perdant aucune occasion de se mêler à tout, et de tout.

Pour le moment, la mode est aux fourrures, et le choix en est grand : castor, chinchilla, castor argenté, loutre, martre, zibeline, renard bleu, renard argenté, loup blanc, petit gris, rat musqué, ratin, etc.; sans compter la belle hermine dont personne ne parle plus guère, le cygne qui fait de si jolies garnitures pour les sorties de bal, et l'astrakan tombé en si grande défaveur après un succès prodigieux. — En matière de modes comme en politique, la roche tarpéienne est près du Capitole! — La fourrure est donc fort à la mode; c'est presque une rage : on en met partout, non-seulement autour des manteaux, mais au bord des tuniques et des chapeaux. Avec cela, on porte encore le grand boa, l'aumonière et le manchon, et comme la chaussure et les gants sont souvent doublés de fourrure, on peut dire que la femme ainsi équipée est fourrée de la tête aux pieds!

Malheureusement pour le bon goût, le commerce de la pelleterie s'est tellement perfectionné qu'il y a aujourd'hui une quantité étonnante de fourrures nouvelles, dont peut-être on n'avouerait pas facilement l'origine! Mais c'est chaud et à la portée des bourses les plus modestes : il ne faut donc pas se plaindre si la fourrure devient un peu commune. C'était autrefois un privilège exclusif de la femme riche; la politique a supprimé les privilèges, et le progrès dans l'industrie a fait le reste!

La marmotte a remplacé le skungs dans la faveur publique; son poil fauve, long et bien fourni, fait merveille autour des costumes en cheviot, vigogne ou velours anglais; avec le boa et le manchon assortis, la toilette est complète. Le renard argenté et le renard bleu conservent leur place d'honneur; c'est une élégance qu'un petit nombre de femmes peut seul se permettre.

Quelques toilettes du soir, en cachemire mélangé de faille et garnies de fourrure, ont fait grand bruit dans le monde fashionable. On cite des jupons à longue traîne, couverts de plissés « en coup de vent », sur lesquels viennent se draper des jupes... non, des tabliers... ou plutôt des écharpes de bayadères, en cachemire des Indes, bordées de fourrure, lesquelles se croisent et s'entremêlent, ou viennent former sur le milieu de la traîne le large nœud appelé *cacatois*.

Il faut dire qu'en ce moment les écharpes jouent un grand rôle dans les toilettes du soir, et cela se comprend. Cette longue bande se prête admirablement à tous les caprices de l'imagination : qu'elle soit en cachemire, en crêpe de Chine, en damas Renaissance, en crêpe lisse, en tarlatane, en tulle, etc., en étoffe souple dans tous les cas, on la dispose de mille façons différentes. Grâce à l'écharpe, ou aux écharpes, une toilette a toujours de l'imprévu et ne res-

P. N° 237. — Déshabillé élégant.

semble à aucune autre. Tantôt on fait serpenter l'écharpe par d'élégants drapés mélangés de fleurs; tantôt on la dispose en bouillonnés servant de nid à des rubans, des dentelles ou des fleurs; quelquefois on l'étage artistement sur le pli bulgare de la jupe de soie, en formant une gracieuse cascade de bouillons coulissés, que l'on encadre de dentelles. Celles-ci courent ensuite sur le jupon en suivant ou une autre écharpe, ou une traine de fleurs.

On n'en finirait pas, s'il fallait décrire les mille et une manières de disposer une écharpe quelconque sur une robe de soirée ou de bal. Tout le monde peut établir une toilette de ce genre; il ne faut pour cela qu'un peu d'adresse et beaucoup de goût. — En citant les étoffes qui conviennent le mieux à ce mode d'emploi, nous avons oublié de noter une nouveauté, la *gaze matelassée;* un tissu idéal comme finesse, disposition et coloris. C'est une gaze brochée d'un dessin en relief de même teinte, et cela dans tous les tons. Les tulles perlés, les gazes brodées, les tarlatanes brochées d'or, d'argent, etc., feront également florès.

La mode, qui est de plus en plus portée au clinquant, patronne un grand nombre d'objets de fantaisie en métal d'or, d'argent, d'acier bruni on non, simples ou enrichis de pierres fausses aux reflets étranges. Ils se produisent sous toutes les formes possibles, — plaques, boucles, emblèmes, etc., — et se placent dans n'importe quel froufrou de la robe, selon le goût de la couturière ou celui de sa cliente. Les bijoux suivent la même voie et sont des plus fantaisistes; ici encore on laisse le sérieux de côté. On porte des parures de style grec, à jolies petites plaques ciselées et fixées par de mignonnes chaînettes d'or; ou bien des colliers et des boucles, genre Renaissance, en argent oxydé, garnis de pierres Campana aux feux sombres; ou encore des bijoux en saphirine, cette pierre verdâtre qui fait l'effet d'une goutte d'eau.

La femme du vrai monde se distingue de plus en plus par la simplicité de sa mise au dehors; elle réserve toutes ses élégances pour les fêtes des salons. Les femmes d'un monde inférieur, au contraire, font, dans la rue, un véritable abus du velours et de la soie. C'est à un tel point que le velours est devenu, par le temps qui court, une chose assez commune. Ce déploiement de luxe dans les rues est le fait de personnes qui n'ont jamais l'occasion de s'habiller chez elles, ou chez les autres, et qui profitent d'une sortie pour faire étalage de leurs toilettes. Une femme de bon sens évitera toujours ce travers.

Sur ce point, nous ne saurions trop recommander à qui de droit certaine inscription tracée sur un miroir, lequel fut trouvé dans une ancienne abbaye de la Haute-Marne :

Qui bien se voit bien se connaît;
Qui bien se connaît peu se prise;
Qui peu se prise, sage est!

Hélas! combien peu de femmes, de notre temps, ont pour conseiller un pareil miroir!

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 237.

DÉSHABILLÉ ÉLÉGANT. — Jupon de cachemire bleu, entouré de six petits volants froncés; au-dessus tablier supplémentaire très court, en cachemire blanc, rayé de biais bleus dans sa largeur, et terminé par des dents arrondies qu'entourent des franges de laine bleue. — Robe de chambre en cachemire blanc, ouverte devant, où le milieu du corsage se ferme sous un nœud de ruban bleu. Col montant et col rabattu, dentelé et bordé de bleu. Une bande dentelée et bordée de même, posée en dedans de tous les bords, se rabat sur la robe dont elle constitue la garniture. Parement assorti sur le bas des manches. — Le corsage de dessous est en cachemire blanc garni de bandes de mousseline festonnée.

G. N° 458.

1. Jeune garçon de neuf à onze ans. — Costume en velours anglais marron. Pantalon demi-collant et court, s'arrêtant au genou, garni de boutons noirs sur la couture de côté, où il se ferme. — Gilet montant, carré du bas et serré à la taille par une ceinture en cuir. — Boutons noirs. — Veston ouvert sur le gilet, bordé d'un galon noir et garni sur les bords des devants de gances et de boutons noirs. — Chemise d'homme à larges poignets et col rabattu en carré, avec cravate rouge. — Bas de laine fine, également rouge. — Bottines à guêtres marron. — Chapeau de feutre noir.

2. Petite fille de cinq ans. — Jupon de velours noir, plissé à plis plats tout autour. — Corsage russe, monté par des plis creux et ceinture ronde. — Paletot avec double collet de drap blanc, à bords dentelés et festonnés en laine noire. — Chapeau de feutre noir, garni de rubans bleus formant des coques devant et derrière, avec une aile vert bleu posée en aigrette. — Bas de laine bleue. — Demi-bottes en chevreau.

3. Fillette de dix à douze ans. — Costume en vigogne havane. — Jupon court, garni d'un plissé, avec biais au-dessus. — Polonaise entourée, sur tous ses bords, d'un double rang de piqûres. — Paletot demi-ajusté de même étoffe que le costume, avec col montant en velours noir; fourrure de petit gris sur les bords. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de velours noir. Ruban noué sur le côté et plume blanche en panache. — Bas de laine blanche et bottines de chevreau.

4. Petite fille de six à huit ans. — Costume de drap gros bleu. — Jupon court, rayé en biais devant par des bandes en faille, et tout uni derrière. — Corsage à pointes devant et basques postillon derrière. — Paletot demi-ajusté, ouvert du haut par un col en velours noir, fermé devant sous un nœud en ruban. Les manches sont terminées par un parement de velours. — Lingerie en toile et cravate La Vallière bleue. — Chapeau de feutre noir, bordé et garni de velours bleu, coquillé en dessous; plume en panache dessous.

5. Jeune garçon de onze à treize ans. — Costume de drap gris. — Pantalon tombant sur la bottine. — Gilet croisé devant par une double rangée de boutons. — Paletot sac assez court, à large col et poches sur le côté. — Chapeau de feutre.

G. N° 468.

1. Chapeau de feutre gris. Calotte arrondie, entourée d'un large ruban. Passe assez large et relevée d'un côté, où elle est maintenue par des coques de ruban. Deux plumes grises, avec une aile posée en aigrette, garnissent ce côté en retombant gracieusement.

2. Chapeau de dentelle noire, à fond mou. Feuillage en perles de jais posé sur le diadème, et plumes roses ombrées, placées sur le sommet. Touffe de reines-marguerites roses sur le côté, et barbes de dentelles nouées au milieu du corsage avec une touffe de fleurs pareilles.

3. Chapeau de velours noir. Fond mou, passe tendue et bavolet; nœud simple en bas et plumes naturelles au sommet.

4 et 5. Col *paysan* et sous-manche en toile, à bords damier bleu et rose, avec de larges boutons de fantaisie.

6. Coiffure de dame âgée. — Fanchon de dentelle blanche toute coquillée, entremêlée de coques de ruban gris perle, avec touffes de renoncule jaunes, barbes et bouts de ruban flottants.

7. Corsage en cachemire blanc, garni d'un col en faille bleu pâle, à bords dentelés, ouvert en châle devant et derrière, et clos par un chou de ruban bleu. Poche, et nœuds assortis.

8. Nœud de coiffure en surah lilas et dentelle blanche.

9. Cravate en surah lilas, entourée de dentelles, le tout assorti au nœud de coiffure.

10. Col rabattu, en toile et broderie anglaise, pour fillette.

Description de la planche coloriée n° 1184.

Pl. N° 1184.

TOILETTES DE BAL. — 1. Robe de faille jaune. — Le jupon à longue traîne est monté à la ceinture, derrière, par un large pli à la Bulgare; le haut de ce pli est recouvert par une grande dentelle blanche, qui en suit les côtés en coquillant jusqu'en bas, où elle entoure la traîne. Vers le milieu de la jupe, les deux bords de cette dentelle, sont réunis et fixés par une branche de feuillage rouge, et dans le bas de la traîne, juste au-dessous de ce point, un bouquet semblable cache le pied de la dentelle, sur laquelle

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

les feuilles se répandent. Le devant de la jupe est bouillonné, puis traversé dans sa largeur par des plissés en pareil. Un double tablier, en tulle blanc, à bords découpés en larges dents pointues, recouvre le milieu des devants, pour se perdre sur les côtés, sous la dentelle blanche. Des guirlandes de feuillage rouge entourent toutes les dents. — Corsage décolleté, en faille jaune, à pointes arrondies devant et derrière, garni dans le haut d'un bouillonné de tulle blanc qui forme la petite manche bouffante. Dans le haut et le bas du corsage, des guirlandes de feuillage en suivent tous les bords, formant traîne au milieu derrière. — Dans les cheveux, feuillage assorti. — Souliers Louis XV, en faille jaune, à barrettes de la même couleur que le feuillage, et boutons d'acier.

2. Robe de faille et de matelassé bleus. — Jupon à traîne en matelassé bleu de deux tons, garni derrière d'un premier volant, en faille bleu pâle, dont le bord inférieur est découpé en carré s'ouvrant sur des plissés *écrevisse*. Un coulissé en faille et deux rangs de petites ruches, forment la tête de ce volant. Deux bouillonnés et des plissés, posés de distance en distance, entourent le milieu de la jupe, qui se termine dans le haut par un pouff modéré en faille. — Les deux côtés du jupon sont garnis d'une haute bande en faille, disposée en groupes de plis formant le biais, lesquels se rabattent sur le jupon derrière et dont le pied se cache sous un coulissé en faille. De là aussi, des bandes en faille viennent se réunir de chaque côté par des plissés très serrés, au milieu du matelassé, où ils restent fixés par un nœud de ruban assorti. Cette disposition fort gracieuse se répète trois fois sur le milieu du tablier qu'un, plissé très fin termine dans le bas. — Corsage décolleté, à pointes arrondies, en matelassé, garni dans le haut d'une draperie en faille qui forme la manche; nœud devant et derrière, et bande de faille pour les boutons devant et derrière également.

ECHOS DE LA MODE

La comtesse Duchâtel a donné la semaine dernière, dans son château de Lagrange, un grand dîner suivi d'un bal, qui a réuni l'élite de la noblesse du Bordelais,

Les toilettes étaient extrêmement brillantes. L'une des plus remarquées était en gaze frappée rose pâle, avec plastron en velours rose brodé d'épis d'argent et bande de velours brodée de même, courant en tablier le long de la jupe et la relevant sur le côté. Dans les cheveux, des épis de diamant retenus par un papillon de velours rose.

Une autre toilette en tulle blanc, avec foisonnement de jupes superposées comme pour les robes de danseuses et tablier de pâquerettes formant bretelles au corsage, s'harmonisait à ravir avec la beauté juvénile de celle qui la portait.

*
* *

Une mode charmante, qu'on innove en ce moment dans les châteaux pour le soir, c'est le petit manteau de cour venant s'ajuster à la taille, sous le retroussis ou le postillon d'une robe courte et formant par derrière une traîne légère.

Rien de coquet et d'aristocratique comme ce petit manteau, qui laisse dégagée, devant, la jupe courte à plissés et à tablier plaqué de la robe, tout en donnant derrière à la jupe cette ampleur et ces longs plis si favorables à la démarche d'une femme sur le parquet d'un salon.

Il est probable que, des châteaux, sa vogue le suivra, cet hiver, dans les réceptions officielles et qu'il y sera adopté avec empressement.

*
* *

Elles recommencent de tous côtés, ces réceptions, et ne laissent pas que d'être fort brillantes, malgré le monde très restreint rentré à Paris.

L'autre dimanche, le *raout* du ministère des affaires étrangères avait fort grand air, et la duchesse Decazes s'y montrait très belle dans sa toilette Marie-Antoinette.

La veille, le général de Cissey avait ouvert les portes de la salle à manger et des salons du ministère de la guerre, et l'éclat de cette réunion, à laquelle assistaient Mme la duchesse de Magenta et quelques femmes d'officiers supérieurs ou de membres du corps diplomatique, a engagé le général à promettre qu'il y aurait un grand bal, cet hiver, à l'hôtel de la rue Saint-Dominique.

On sait ce que peut être une fête au ministère de la guerre, et l'on comprend dès lors l'importance d'une telle promesse pour le Paris mondain.

L. S.

CAUSERIE

Les rigueurs de l'hiver n'empêchent point la France d'être hospitalière aux étrangers ; c'est même en cette saison qu'elle leur offre le plus de ressources. Aux uns, fatigués ou malades, elle réserve le doux climat, la température clémente des rives de la Méditerranée; aux autres, avides de plaisir, de mouvement et de bruit, elle prodigue les mille distractions de sa capitale, elle ouvre toutes grandes les portes de ses salons et de ses théâtres ; Paris, enfin, se montre pour eux la ville sans rivale, reine du bien-être et de la civilisation.

Il y a un mois, la grande cité possédait dans son sein le prince héritier de la couronne d'Angleterre et la princesse sa femme. Aujourd'hui c'est l'impératrice de Russie qui vient de traverser la France pour se rendre dans le Midi, dont la température, autrefois si favorable à sa santé, lui a été rendue indispensable par le voyage qu'elle a récemment fait à Londres pour assister aux couches de sa fille, la duchesse d'Edimbourg. La czarine Marie-Alexandrovna, sœur de Louis II, est actuellement dans sa cinquante-et-unième année. Nature délicate, empreinte du charme de la réserve et d'une distinction toute particulière, elle est accompagnée, dans son déplacement en France, par son fils le grand-duc Alexis, qui forme, de son côté, le type accompli du gentilhomme.

On se figure généralement qu'en Russie tout est livré au libre arbitre du czar et que, par exemple, il n'a qu'à puiser dans les coffres de l'Etat, suivant sa fantaisie ou sa prodigalité. Il n'en est rien, et plus d'un lecteur sera étonné d'apprendre, grâce à une révélation du *Sport*, que l'impératrice de Russie n'a pour liste civile qu'une somme annuelle de 600,000 roubles assignats, soit 600,000 francs. Elle a le droit, en revanche, de disposer selon son bon plaisir de ses biens mobiliers et immobiliers, même du vivant de l'empereur, et de se ruiner de ce côté, si telle est son envie. Combien de femmes, en France, n'y manqueraient pas, si notre code civil leur laissait pareille liberté !

Autres pays, autres mœurs. A propos de la récente visite du prince de Galles, un chroniqueur a recueilli une assez plaisante boutade que la minutie de l'étiquette germanique, comparée aux habitudes françaises, aurait inspirée au noble voyageur.

— A la bonne heure ! se serait écrié le prince ; en France, tout se fait gaiment, rondement, et pourtant sans familiarité choquante. J'ai chassé en Allemagne. Il s'y trouve peut-être plus de gibier que dans ce pays-ci, mais il s'y trouve aussi plus de chambellans. Que de chambellans, juste ciel !... Quand on parcourt un parc, un personnage couvert de ferblanterie s'avance et dit : « Par ici, Altesse ; » c'est un chambellant. Si l'on veut tirer, un autre homme vous tend un fusil chargé ; c'est un chambellan... Quand on a fini, un autre allonge le bras afin de reprendre l'arme ; encore un chambellan... Une fois, j'allais viser une outarde ; tout à coup une voix me dit à l'oreille : « Par quel chien Votre Altesse désire-t-elle être servie ? » Toujours un chambellan ! — Par quel chien ?... Pour un peu, j'aurais répondu : « Eh ! monsieur, par un chambellan ! »

Tout cela, paraît-il, aurait été rapporté par le prince avec autant de verve que de bonhomie.

A la réception qui a eu lieu dernièrement chez le général de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Cissey, ministre de la guerre, on s'entretenait beaucoup de l'intention qu'aurait la duchesse de Malakoff, — cette femme si distinguée de cœur et d'esprit, et qui, restée veuve toute jeune, a su porter avec tant de tact et une si noble simplicité le plus beau nom militaire du second Empire, — de publier la correspondance choisie du maréchal Pélissier, ainsi que quelques souvenirs sur ses campagnes. Certaines considérations de choses et de personnes, certaines réserves à garder, avaient fait différer jusqu'ici cette publication ; mais, avec les années écoulées, ces scrupules n'auraient plus de raison d'être, et elle serait, assure-t-on, décidée aujourd'hui.

Le maréchal Pélissier ne dédaignait pas « la culture des lettres » selon sa propre expression : il tournait volontiers le vers et rimait de bon cœur un couplet. Ses lettres étaient souvent coupées par un quatrain où la bonne intention remplaçait la poésie, et, le temps de la retraite arrivé, il eût certainement fabriqué sa petite traduction en vers d'Horace tout comme un autre. Mélange singulier de rudesse des manières et de délicatesse de cœur, de brutalité soldatesque et d'aspirations d'hommes de lettres, le héros de Malakoff se peint tout entier dans deux traits que racontait un jour M. de Rignicourt et qui sont absolument authentiques.

C'était en Afrique. Un officier faisait accomplir une manœuvre, et la manœuvre n'allait pas au gré de Pélissier. Après la revue, il apostropha rudement le militaire et finit par lui dire :

— Corbleu, monsieur, vous mériteriez des coups de cravache.

— Si vous m'en donniez jamais, général, je vous tuerais comme un chien.

— Eh bien, tendez-moi la main comme à un ami, répondit aussitôt le futur vainqueur de l'Alma.

Une autre fois, Pélissier reprochait à un officier, d'un caractère plus violent et plus emporté encore que lui-même, une inexactitude de service ; il le faisait en termes durs, acerbes, cruels. L'officier se sentait profondément humilié ; c'était un officier de spahis. Un mot plus vif que les autres lui fit faire un haussement d'épaule qui lui valut, en pleine figure, un coup de la cravache que le général tenait à la main.

A cet outrage, l'officier ne se connait plus ; il saisit un pistolet, l'arme, le dirige sur son chef et fait feu...

L'arme rate.

— Quinze jours d'arrêt, s'écrie le général, pour avoir vos armes en aussi mauvais état.

C'était noblement et spirituellement — ce qui ne gâte jamais rien en France — réparer une erreur. La vie du duc de Malakoff est remplie de ces traits-là, et sa correspondance reflète mille faits d'un intérêt non moins vif au point de vue de l'étude de cette grande personnalité militaire. Le livre que se propose de publier la duchesse de Malakoff sera donc lu avec une vive curiosité et rapidement enlevé.

En attendant les livres nouveaux qui se préparent pour le jour de l'an, le public parisien est tout entier aux productions du théâtre, et il n'a vraiment que l'embarras du choix.

Le *Tour du monde*, qui fait merveille en ce moment à la Porte-Saint-Martin, a mis en lumière un jeune éléphant qui ne brûlera pas les planches par sa vivacité, mais qui a remporté à son début un véritable succès d'estime.

A ce propos, on a évoqué le souvenir de Kionny, autre éléphant qui se montra en 1832. Celui-là jouait un rôle important : il sauvait, dans le drame, la victime innocente et persécutée.

Mais nous avons eu plus près de nous deux éléphants charmants : *Roméo* et *Juliette*. Ces deux êtres-là eussent fait le bonheur du grand Shakespeare, qui eût été capable d'écrire pour eux un de ses chefs-d'œuvre. Ils promenaient gravement sur leur dos, en 1869, les petits enfants de Paris. C'étaient les pensionnaires les plus admirés du Jardin d'acclimatation.

On avait cru jusqu'à ce jour que l'éléphant était un animal sacré. Les Parisiens ont quelque peu contrarié cette version de l'Inde : ils ont mangé *Roméo* et *Juliette* durant le siège de 1870.

Les éléphants, comme les hommes, ont leur destinée... avec cette différence, toutefois, qu'ils ne se mangent pas entre eux

Ludovic SAUVEUR.

PROPOS EN L'AIR

L'Observatoire nous annonce deux mois consécutifs de neige pour cet hiver... Il ne se gêne guère, l'Observatoire, et nous trouvons qu'il parle bien haut depuis la mort de Mathieu de la Drôme.

Ce dernier n'était pas si sévère. Son bon cœur lui dictait même souvent des prédictions tout à fait aimables.

Un jour, il était dans son cabinet, très indécis sur le temps dont il devait nous gratifier pour le jeudi qui venait. Il avait été un peu dur en marquant tempête, froid, neige, jusqu'au mercredi soir.

— Voyons, se dit-il, jeudi... Ah ! bah ! jeudi : *pluie*.

— Oh ! monsieur, s'exclama son domestique qui venait d'entrer, jeudi, c'est mon jour de sortie !

— Eh bien, mon garçon, alors, jeudi : *beau temps* !

*
* *

Un de nos amis a reçu une carte élégante portant les prix-courants de vins de Champagne d'une maison de Châlons-sur-Marne, et nous y avons lu cette mention à l'adresse des personnes qui reçoivent :

« *Vins mousseux secondaires pour soirées.* »

Au moment où vont commencer les réceptions d'hiver, nous croyons accomplir un devoir, en signalant à la classe nombreuse et intéressante des invités les noirs complots tramés contre leur estomac.

Danseurs et danseuses, prenez garde à vous !

*
* *

Une de nos mondaines les plus en vogue vient d'avoir la douleur de perdre tous ses cheveux.

Cette perte ne l'empêchait pas de trôner aux dernières courses d'Auteuil, avec une chevelure splendide.

— Vos cheveux vous sont donc revenus ? lui demanda le petit comte de F...

— Oui, cher, ils me sont revenus ... à cent cinquante franc !

*
* *

Sur le prospectus d'un dentiste chez lequel on pratique de père en fils, notre confrère M. Paul Parfait à découvert cette indication superbe :

« *Avant de mourir, il* (le père) *a transmis à son fils le secret des vraies opérations sans douleur.* »

On voit d'ici ce père qui, un pied dans la tombe, en règle avec Dieu, s'arrête de mourir pour dire à son fils :

— Tiens, voilà comment on s'y prend pour les arracher sans douleur !

*
* *

Un prédicateur prêchait sur l'enfer.

Comme son auditoire ne paraissait pas suffisamment terrifié par l'exposé de tous les supplices réservés aux damnés, l'orateur dit en terminant :

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Enfin, mes frères, pour vous donner une idée de l'enfer, on y parle politique toute la journée !

*
* *

Echange de coups de griffes entre bonnes amies :
— Voyons, chère, dites-nous votre âge ?
— Mon Dieu, chère, je l'ai oublié à force de chercher le vôtre !

A. Z.

UN JEU DE DOMINOS HISTORIQUE

Parmi les objets qui ont disparu lors de l'incendie du palais des Tuileries, nul ne possédait une valeur historique relativement plus grande qu'un jeu de dominos ayant appartenu au dauphin qui devait être Louis XVII, fils de Marie-Antoinette.

Ce jeu de dominos avait été dans les mains des grands personnages et même des souverains qui, sous le consulat, sous l'empire, sous la restauration, avaient été reçus aux Tuileries ; et très souvent, pendant les soirées intimes passées soit à Saint-Cloud, soit à Paris, Napoléon s'était plu à jouer, avec ce qu'il appelait le *jeu de Monsieur*, une partie de dominos à quatre avec ses aides de camp ou avec ses grands-officiers.

Lorsque Louis XVIII reprit possession des Tuileries aprés Waterloo, il se fit rendre un compte détaillé de tous les meubles, objets et bijoux qui s'y trouvaient. Ce monarque remarqua le jeu de dominos en question. Il était renfermé dans une boite d'acajou fort simple. Sur le couvercle étaient inscrits des vers incrustés en noir ; sous les vers on lisait : *Au dauphin, les vainqueurs de la Bastille* !

On se doute bien que la curiosité du roi fut très vivement excitée en voyant une pareille inscription, et ce ne fut pas sans une profonde émotion qu'il apprit l'origine de cet objet telle que nous allons la faire connaître à nos lecteurs de la façon la plus exacte.

Le 1er janvier 1791, la famille royale, qui habitait les Tuileries, voulut se montrer au pavillon de l'Horloge pendant l'aubade que donnait la musique de la garde nationale de Paris à l'occasion du jour de l'an.

Une foule considérable emplissait la cour des Tuileries ; d'immenses clameurs, plus ou moins hostiles, se faisaient entendre ; toutefois, le roi et la reine donnèrent l'ordre, après l'aubade, de laisser approcher d'eux les corporations qui désiraient leur présenter leurs hommages.

Parmi elles était la corporation des *vainqueurs de la Bastille*.

Grenadiers de la garde parisienne, portant au chapeau une branche d'immortelle, les vainqueurs de la Bastille, au nombre de quarante environ, précédés d'une musique, défilèrent devant Leurs Majestés dans le grand salon du centre. Puis l'un d'eux se présenta devant le dauphin, alors âgé de six ans, et lui offrit une boîte contenant un jeu de dominos.

Les dés de ce jeu de dominos étaient faits de morceaux de pierre et de marbre provenant des débris de la Bastille, démolie deux ans auparavant. Le marbre formait la partie inférieure, et la pierre la partie supérieure des dés ; les deux morceaux étaient tenus l'un à l'autre par une vis en cuivre rivée.

Le dauphin remit à sa mère ce singulier cadeau. Marie-Antoinette lut, les larmes aux yeux, la dédicace en vers gravée sur la boîte. Le sens de ces vers, qui, d'après les mémoires du temps, ne brillaient ni par la correction ni par l'élégance, était exactement celui-ci :

« Des pierres des murailles de la Bastille, qui renfermaient d'innocentes victimes du pouvoir arbitraire, ont été tranformées en jouet pour vous être offert, Monseigneur, comme un hommage de l'amour du peuple et pour vous apprendre quelle est sa puissance. »

La reine remit cette objet à une de ses femmes et recommanda de le conserver, en disant qu'il deviendrait un jour très curieux pour l'histoire du temps de la Révolution.

Telle est l'origine de ce jeu de dominos, qui a passé intact tant de mauvais jours au palais des Tuileries, tantôt relégué dans un meuble, tantôt exposé aux regards d'illustres amateurs, ayant enfin survécu aux dévastations qui se sont succédé dans cette demeure des souverains jusqu'au mois de mai 1871.

Ch. D

THÉATRES

Vaudeville. — Voici un théâtre où les pièces ont, depuis quelque temps, le double tort de se suivre avec une excessive rapidité et de se ressembler beaucoup trop. On était en droit d'espérer que le nom de M. Théodore Barrière conjurerait le mauvais sort, et que sa comédie en trois actes, *le Chemin de Damas*, nous ramènerait aux beaux jours des *Faux bonshommes*, des *Parisiens de la décadence*, de *l'Héritage de M. Plumet*... Mais, hélas ! que nous en sommes loin encore !

Le héros de M. Barrière est un certain marquis de Parisiane qui, après avoir noyé dans la débauche sa jeunesse et même son âge mur, finit par avoir conscience tout à coup du néant de sa vie, en voyant pour la première fois une belle jeune fille de dix-huit ans dont il est le père. Son châtiment est dans la nécessité où il se trouve de fuir alors loin de ceux qui eussent pu faire le bonheur de sa vie.

Comme dans toutes les œuvres de M. Barrière, il y a dans cette comédie, à côté d'une foule d'invraisemblances, de l'esprit et des scènes intéressantes. Ajoutons que l'exécution en est bonne, la mise en scène très-luxueuse, et que les dames, pour leur part, y font assaut de beauté et de toilettes.

Palais-Royal. — MM. H. Meilhac et L. Halévy se sont mis en frais de verve et d'esprit, et il est sorti de leur collaboration une comédie en quatre actes dont le premier, très finement observé, est charmant.

La Boule, tel est le titre de la pièce. Cette boule, qui devient le point de départ de l'action, n'est autre qu'un de ces récipients en fer blanc auquel l'esprit facétieux de nos pères a donné aussi le nom de *moine*. A quelles scènes d'intimité conjugale cet ustensile peut donner lieu entre un époux frileux et son conjoint qui ne l'est pas, c'est ce qu'on peut imaginer en voyant le héros de MM. Meilhac et Halévy réduit à former une demande en séparation de corps contre sa femme.

Gaiment conduite par Geoffroy, Lassouche, Gil-Pérez et Mlle Valérie, cette boule va doucement rouler sur le chemin du succès, moins scabreux que celui de Damas.

Alcazar. — Une bonne fortune est échue à l'Alcazar d'hiver ; nous en félicitons la direction et nous nous empressons d'en porter le bénéfice à son actif. Il s'agit d'une opérette en un acte de M. A. Philibert, intitulée : *Pendant la chasse*, et dont M. Paul Henrion a écrit la musique. L'auteur de tant de charmantes mélodies s'est montré — avons-nous besoin de le dire ! — à la hauteur de sa vieille réputation. Le public lui en a témoigné sa reconnaissance en applaudissant tous les airs dont il a semé cette gracieuse partition, littéralement brodée de main de maître.

Hop-Frog.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 458. — DESCRIPTION PAGE 578.

COSTUMES D'ENFANTS

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de Mlle Adme Kœnig, r. Monsigny, 19 – Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon

Parures de Mmes Brunhes & Hunt, r. Meyerbeer, 4 – Jupons et Tournures de P. de Plument, r. Vivienne, 33.

Parfums de la Mon Violet – Envois de la Mon de Commission Lassalle & Cie r. Le Grand, 25.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud, And Son 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 468. — DESCRIPTION PAGE 578.

NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX ET LINGERIE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LES SUITES
D'UN
VOYAGE EN CALIFORNIE

Nouvelle. — Suite.

IV

Armé de sa jeunesse, de son courrge et de ses quelques pièces d'or, Job se croyait, en s'embarquant, le plus heureux des mortels : « Terre inhospitalière, s'écriait-il, je ne te reverrai que riche, ou je ne te reverrai jamais. »

Sa première désillusion fut dans la longueur du trajet : au bout d'un certain temps, il voyait chaque nuit la terre dans ses rêves et ne trouvait, en s'éveillant, qu'un ciel sans nuages. Il comprit alors que ses ressources pourraient bien s'épuiser avant d'arriver au terme de son voyage et il fut pris d'une grande tristesse. Heureusement il n'est pas de temps si long qui ne finisse... Un jour, des cris de joie se firent entendre : il entrait dans la bate de San-Francisco.

. . . . . .

Nous ne décrirons pas ici la vie des chercheurs d'or ; assez d'autres l'ont fait avant nous et notre cadre restreint ne le comporte pas. Disons seulement que notre héros, au bout de quelques mois, était parvenu, à force de travail, à amasser une collection assez ronde de pépites et de sablons d'or, et lorsque, accablé de fatigue, les doigts meurtris par ce labeur, si peu fait pour des mains d'artiste, il s'endormait, il se voyait millionnaire et travaillant à un tableau dont le sujet était gravé dans sa tête : *Christophe Colomb découvrant l'Amérique.* A son réveil, il courait à son petit trésor pour s'assurer que ce n'était point un rêve... Un jour, le trésor avait disparu !

Il remplit l'air de ses cris, mais des éclats de rire seuls y répondirent. Il eut beau chercher parmi ses compagnons ; il en soupçonna quelques-uns, mais n'en put accuser aucun. Son hôtesse, qui s'était payée sur les premières pépites, le consola.

Il se remit au travail, mais triste, sombre, épuisé et tout à fait découragé. Il avait à peine amassé de quoi réaliser un millier de francs qu'il tomba malade, et le produit de ce nouveau travail forcé passa de ses mains fiévreuses dans celles du médecin.

Cette fois, il n'eut pas la force de recommencer : il resta oisif et épuisa ses ressources. La nostalgie succéda alors à la fièvre. Son docteur ne lui voyant plus d'argent, l'engagea lui-même à partir, mais il n'avait pas de quoi entreprendre le voyage de France. Son hôtesse lui en fournit les moyens.

— Mon mari est mort, lui dit-elle ; la fièvre l'a emporté au deuxième mois de son séjour ; si vous ne vous appeliez pas Job, je vous épouserais, car vous êtes bon, mais votre nom me porterait malheur. Je n'ai pas de garçon en ce moment, restez quelque temps à servir ma clientèle ; vous reprendrez vos forces ; puis je vous donnerai ce qu'il vous faudra pour la traversée et vous retournerez au pays. Cela vous va-t-il ?

Job fut contrarié de la condition attachée à ce bienfait, mais l'humilité était arrivée avec le malheur ; il accepta. Le pauvre diable servit à boire pendant six mois à ses anciens compagnons ; puis il s'embarqua et le 15 janvier 1852 il était en vue de Marseille. Cette aventureuse pérégrination avait duré deux ans.

V

Le jour où Job aborda à Marseille avec le fidèle Freyschutz, qui ne l'avait pas abandonné dans son infortune, fut en même temps doux et terrible : il revoyait son pays, mais il avait en perspective la misère, et avec elle des privations de toute nature ou l'impitoyable et sordide pitié de son frère, supplice plus affreux encore.

Il se rappela alors un camarade de l'école de peinture, rapin provençal aussi pauvre que lui, mais plus déluré, plus stoïque dans le malheur et plus fertile en expédients. Il le trouva barbouillant une toile pour l'enseigne d'un magasin de nouveautés : *la Tarasque vaincue par sainte Marthe.*

— En es-tu donc arrivé là ? lui dit-il.

— Que veux-tu ? il faut vivre... le Pactole ne coule pas en Provence comme en Californie.

— Hélas ! fit Job en levant les yeux au ciel.

— Voilà un *hélas* bien éloquent. Il me dit que tu n'arrives pas des mines plus riche que tu y es allé. Quelle a donc été ta vie ? Conte-moi cela.

— Ma vie ? elle te ferait horreur. Elle s'est passée à chercher l'or et à ne trouver que la faim, la soif, le vol et la maladie... Sans ressources, sans amis, vendant chaque jour quelque lambeau de mes vêtements ; couchant sur le sable humide ; piétinant dans la vase infecte ou sur des rochers aigus ; les talons et les genoux meurtris, ensanglantés ; brûlé tout le jour par le soleil et surpris par la pluie du soir, souffrant de la malpropreté, des insectes, de la fièvre... Voilà quelle a été ma vie à San-Francisco.

— Pauvre ami ! fit Maricot.

— Et celle qui m'attend ici est-elle meilleure ? ajouta Job en soupirant. Mes haillons me font horreur et je n'ose les étaler devant mon frère dont j'ai trop souvent éprouvé l'avarice et la dureté. Il ne voudrait pas me reconnaître et, dans la crainte d'avoir à me donner, il me chasserait comme un chien.

— Ton frère ! s'écria le peintre d'enseignes avec un sourire narquois ; il n'y a peut-être qu'à savoir le prendre.

— Que veux-tu dire ?

— Rien.

— Si, tu as une idée.

— Veux-tu suivre mon conseil ?

— Parle ; dans la position où je suis, il faudrait qu'il fût bien mauvais pour que je n'en voulusse pas.

— Eh bien ! si la table et le vestiaire du pauvre rapin ne te répugnent pas, viens te reposer quelques jours et échanger tes haillons contre une modeste vareuse ; puis présente-toi hardiment chez maitre Daniel, le front levé, avec l'air haut et digne d'un nabab ; demande-lui une hospitalité fraternelle sans humilité...

— Tu t'abuses étrangement, mon pauvre ami, interrompit Job ; je connais mieux que toi l'harpagon provençal ; il est plus dur que les roches, pourtant si dures, de San-Francisco.

— Peut-être ! Enfin tu es aux abois, sans sou ni maille ; viens dîner, aie confiance en moi et laisse-toi conduire ; j'ai dans l'idée que tu t'en trouveras bien.

Job se décida à suivre le conseil de son ami. Il dîna de bon appétit, et, après avoir passé vingt-quatre heures à réfléchir, il fit appel à tout son courage pour supporter avec calme reproches et sarcasmes, et se présenta au logis peu hospitalier de Daniel.

VI

Le 20 janvier, vers huit heures du soir, nos trois personnages, enveloppés d'une vieille couverture de laine, devisaient ensemble sans lumière et se passaient le chat.

— Va à Rachel, lui disait Sarah dans sa sollicitude maternelle.

— Non, mère, je suis jeune et mes pieds sont chauds. Minet, va à maman.

Et Minet, rendu obéissant par une longue habitude, s'étendait voluptueusement, en faisant son *ronron*, sur les pieds de la vieille femme.

La conversation languissait et chacun prenait un à-compte sur la nuit, lorsque (comme au 1er janvier 1850), on entendit un coup de sonnette sec, le coup de sonnette d'un homme qui, après un long combat avec lui-même, vient de prendre une grande résolution.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Qui va là ? cria Daniel réveillé en sursaut; voilà-t-il pas une jolie heure pour surprendre les gens ? Rachel, va donc ouvrir, et si c'est un pauvre, renvoie-le. Il ne faut pas donner aux mendiants de ces habitudes-là.

— Oh ! fit celle-ci avec un cri de joie, c'est mon oncle Job !

Et l'enfant, devenue jeune fille, sauta au cou du voyageur.

— Job ! s'écria à son tour Daniel ; Rachel, vite de la lumière !

Et il fut au-devant de son frère en lui tendant les bras.

Celui-ci fut tellement ébahi de cet accueil inaccoutumé, qu'il hésitait à y répondre ; il croyait avoir mal compris.

Après avoir fait une tendre caresse à sa nièce dont la beauté le surprit, il serra humblement la main de Sarah et celle de son frère, qui, ne se contentant pas de si peu, l'embrassa sur les deux joues.

— Eh bien ! lui dit-il en souriant autant que sa figure rébarbative put s'y prêter, te voilà donc revenu, voyageur intrépide et un peu ingrat, qui n'as pas craint de quitter une famille qui t'aime pour courir les aventures? ... A-t-il maigri, ce pauvre garçon ! n'est-ce pas, Sarah ?

— Oh ! tellement ! répondit Sarah rivalisant de tendresse. Mais vous devez être exténué, beau-frère; nous avons là un peu de bouillon, je vais le faire chauffer et vous le prendrez.

— Moi ! du bouillon ! balbutia Job de plus en plus étonné: merci, ma sœur.

— Oh ! gaillard, tu n'es pas venu ici à jeun, je connais tes habitudes; mais tu devais au moins le premier repas à ton frère.

— Je n'ai... en effet... besoin de rien, dit Job; cependant, si vous y tenez, je prendrai votre bouillon... et un peu de vin. Je viens de faire une longue course.

— Du vin? Nous n'avons ce luxe-là que les jours de fête; mais n'est-ce pas fête aujourd'hui, Job? Sarah va essayer de trouver une vieille bouteille cachetée à la cave.

— Inutile ! inutile ! J'avalerai bien le bouillon sans cela.

— Du tout ! Sarah, du *tunel* et du meilleur ! Après deux ans d'absence, c'est bien le moins que nous te souhaitions la bienvenue.

Rachel fit chauffer le potage, Sarah mit sur la table une bouteille presque centenaire dont Daniel fit sauter le bouchon sans sourciller, et on porta un *toast à l'Américain*.

— Que de choses tu vas avoir à nous conter ! dit Daniel ; tu as dû bien souffrir en route ?

— Oh ! pour cela, je t'en réponds.

— Nous t'avons suivi, crois-le, avec une vive sollicitude ; mais... puisque te voilà, c'est que le succès a répondu à tes espérances ? ajouta Daniel incapable de s'amuser plus longtemps aux bagatelles de la porte.

— Bon ! se dit Job, voici le moment fatal ; il faut en finir avec la comédie. C'est dommage pourtant, elle commençait à me plaire. Hélas ! reprit-il à haute voix.

— Comment ! hélas? fit Daniel en lançant à sa femme un coup d'œil expressif, reviendrais-tu, comme devant, Job de nom et de fait ? Notre père t'a donné là un triste nom.

— Job et demi, mon cher frère, répondit le voyageur étonné du calme et de l'air gracieux de Daniel.

— Bah ! il y a donc bien de la concurrence dans cette terre privilégiée où il n'y a qu'à se baisser et prendre?

— On se baisse, oui, et souvent ! Mais on se relève avec plus de fatigue, de fièvre et d'écorchures que d'or et d'argent.

— Soit ! Mais laissons là la fièvre et les écorchures, c'est un détail; on se relève aussi avec de l'or plein les mains... et on le garde.

— Quand on n'est pas volé.

— Nous y voilà ! dit à voix basse Daniel à sa femme. Puis il reprit : — Tu as donc été volé, mon pauvre ami ?

— Volé, pillé, battu ! Si bien qu'après avoir eu le courage de recommencer deux fois, à la troisième j'ai ramassé juste ce qu'il me fallait pour ma route, et je suis venu demander l'hospitalité à un frère chéri... généreux... Ouf ! fit-il tout bas après cette sortie débitée tout d'un trait, voilà le grand mot lâché. Gare dessous, maintenant !

— Pauvre oncle ! dit Rachel en le câlinant, comme nous allons te soigner, pour te faire oublier tout cela !

Job la regarda avec une vive expression de tendresse reconnaissante et tourna les yeux vers son frère.

— L'enfant a deviné notre pensée, fit celui-ci ; et comment pourrait-il en être autrement ? Le sang parle, que diable ! L'amour fraternel n'est pas un vain mot...

Ici Job sentit une larme mouiller sa paupière.

— Le penserait-il en effet ? se dit-il. En ce cas, il serait bien changé ! Mais Dieu peut faire des miracles : Moïse a bien tiré de l'eau d'un rocher ; il peut aussi amollir le cœur d'un frère.

— Bon Daniel ! fit-il attendri ; tu me recevrais ici... chez toi... à ta table ?

— Certainement ! et avec plaisir.

— Et Freyschutz aussi ?

— Ah ! fit Daniel avec une grimace involontaire, Freyschutz en est aussi? Va pour Freyschutz ! Il ne faut pas faire les choses à demi.

— Quel bonheur ! s'écria Rachel en battant des mains ; je le croyais mort, mon gros Freyschutz.

— Dieu merci ! non, petite nièce ; ce pauvre ami a eu assez de mal : sa langue m'a plus guéri de plaies que les médecins d'Amérique, et il ne me prenait pas deux cents francs pour cela !

— Miséricorde ! deux cents francs pour panser un *bobo* !

— Ni plus ni moins, cher frère, et ils ne me guérissaient pas.

— Ici, ils ne guérissent pas non plus, ils aggravent souvent le mal ; mais ils ne prennent que cinq francs pour cela. Du reste, il n'en entre jamais chez moi ; mais parlons qui vaille : voyons, où es-tu descendu ici ?

— Chez mon vieil ami d'atelier Maricot, tu sais, celui que nous nommions *le Loustic*.

— Oui, oui, bon garçon et très serviable, fit Daniel en regardant de nouveau sa femme ; mais va chercher ta malle et reviens coucher ici. Sarah et Rachel vont préparer ton lit.

— Avec Freyschutz ? dit timidement Job.

— Allons, soit ! fit Daniel avec un soupir.

Et Job se retira après avoir encore embrassé sa nièce qu'il trouvait charmante, surtout depuis qu'elle avait atteint ses seize ans.

H. Roux-Ferrand.

(*La suite au prochain numéro.*)

TREIZE A LA DOUZAINE

(SIMPLE RÉCIT)

L'aviso à vapeur la *Couleuvrine* est parti de Toulon en destination de l'extrême Orient. C'est un joli bâtiment, bon marcheur, commandé par le lieutenant de vaisseau Roman, excellent marin, brave soldat, qui connaît les mers du Japon comme s'il n'en était jamais sorti.

La *Couleuvrine* porte dans ses flancs cent quatre-vingts hommes d'équipage, vieux loups de mer qui ne sont heureux qu'entre le ciel et l'eau, et six caronades dans la batterie, plus deux pièces de gros calibre, en volée, sur le pont.

Après deux ou trois escales, le navire jette l'ancre par une belle matinée d'octobre en vue de Hué, dans le golfe de Tonkin. Le paysage est merveilleux de pittoresque. La mer est forte; la *Couleuvrine* danse sur ses ancres, vigoureusement secouée par là

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

lame énorme d'une teinte gris sombre : des houles gigantesques viennent de la pleine mer. A quelques encâblures, on aperçoit Huë. Au bord de la mer, la végétation est vivace; d'immenses palétuviers au tronc noueux sont submergés par le flot, et, à la marée basse, leurs racines s'enchevêtrent comme de gros serpents tordus et noirs. Des singes sautent de branche en branche, et, s'échappant des bois de camphriers, on entend parfois le rugissement des tigres du Cambodge.

La ville est bâtie sur pilotis de bois; destinée à être envahie par le flot, les maisons basses, au toit recourbé en forme de pagode, sont juchées sur quatre poutres qui reçoivent constamment les morsures de la lame; lorsqu'elle se retire, on aperçoit distinctement ces constructions bizarres qui font alors l'effet de hérons lourds perchés sur leurs pattes.

La baleinière du bord est armée; montée par le second, elle se dirige vers la terre. Le navire ne doit point rester longtemps dans le port; il faut prendre pied pour repartir le lendemain.

Les mandarins annamites, par l'intermédiaire du drogman, exhalent leurs plaintes au second de la *Couleuvrine*. La navigation, paraît-il, est gênée par les pirates qui courent sur les navires de commerce, assassinent les équipages et s'emparent des marchandises pour les vendre dans les marchés voisins. Toute barque annamite montée par plus de trois hommes est donc jugée suspecte, et les hommes qui la montent sont exécutés sommairement comme pirates si l'on parvient à s'en emparer.

L'autorité locale supplie donc les marins français de croiser sur les bords, et s'il y a lieu, de faire un exemple, après avoir, toutefois, essayé d'obtenir des pirates quelques révélations sur leur nombre, leur repaire, et les exactions qu'ils ont commises.

Ainsi chargé de cette mission, le second rentre à bord de la *Couleuvrine* et rend compte au commandant de ce qu'il a entendu.

Le jour même, le navire lève l'ancre : le commandant a fait baisser la cheminée, fermer les hublots, et dissimuler les grosses pièces sous des sacs de riz. Toute la nuit, la *Couleuvrine* louvoie en vue des côtes; à la pointe du jour, le commandant dit quelques mots au maître d'équipage, un vieux marin qui a trente ans de navigation.

— Eh! bien, maître Gallec, lui demandent les matelots, qu'est-ce qu'il y a donc de nouveau ?

— M'est avis, mes enfants, que le commandant Roman n'a pas froid aux yeux, et que ce n'est pas pour rien qu'on nous a déguisés en chaland. As pas peur, nous allons faire connaissance avec des drôles de citoyens.

A la nuit tombante, le navire côtoyait presque les petits îlots semés dans la mer comme des points noirs, lorsque, de derrière ces langues de terre parurent une douzaine de jonques à l'aspect le plus étrange, quoique le plus inoffensif.

Les jonques sont en bois, de forme gracieuse, courbée sur l'eau; l'avant en est très bas et l'arrière très élevé; leurs voiles sont en paille de riz tressée; à la proue se dresse un immense dragon peint en couleurs vives, et l'avant est orné d'un œil énorme dont l'orbite est d'ocre jaune et le reste de rouge flamboyant. D'ailleurs, rien à bord qui fasse suspecter des intentions hostiles. Le commandant Roman est sur son banc de quart, sa lunette à la main. Tout le monde est à son poste de combat, et maître Gallec, la main sur la croupe d'une caronade, a un sourire narquois.

— As pas peur, grogne-t-il entre ses dents, laisse arriver, nous allons rire.

En effet, à peine à quelques encâblures, une jonque s'illumine tout à coup, et un boulet rond, plein, vient frôler la *Couleuvrine*.

— Pointez juste, mes enfants, feu partout! ordonne le commandant.

La *Couleuvrine* a bondi sur elle-même. Les huit pièces de bord ont fait feu : les caronades à boulet, les deux pièces en volée à mitraille. L'effet produit est terrible. On entend distinctement les cris inarticulés des blessés et des mourants, et trois des jonques ont immédiatement disparu sous l'eau.

Les autres, se couvrant de toile, étendant leurs ailes comme d'immenses oiseaux de mer, filent dans toutes les directions en faisant l'éventail, de façon à ne point laisser de prise au canon. L'une d'elles a la malheureuse idée de prendre la haute mer.

Le commandant fait mettre le cap sur celle-là et la poursuite commence.

La Jonque se baisse alors tellement sur la lame que, par instants, elle embarque de l'eau; pour abréger la poursuite, le commandant fait pointer l'une des pièces, et du premier coup, la jonque s'arrête sur place comme une mouette à qui l'on aurait brisé les ailes.

Dix minutes après, on hissait à bord douze pirates annamites : tout ce qu'il restait d'un équipage de trente hommes un peu abîmé par la *Couleuvrine*. La jonque fut coulée à fond, et seulement alors on put s'apercevoir que les canons qu'elle portait à bord étaient marqués de la couronne royale et des fleurs de lis de la Maison de France. C'étaient sans doute les premières pièces apportées dans ces parages par les explorateurs, sous Louis XIV.

—

Les pirates furent mis aux fers dans la batterie basse. En considérant leurs longues robes traînantes, d'un bleu sombre, et le grand chapeau de paille qu'ils portaient sur la tête, maître Gallec avait repris son drôle de sourire :

— V'la tout de même, as pas peur, des drôles de bayadères! avait-il dit en secouant la cendre de sa pipe.

Le commandant pensa à les faire pendre le lendemain, mais il réfléchit que ce n'était pas le moyen d'obtenir des renseignements puisque le bord ne renfermait aucun interprète. Le navire continua donc sa route vers Nangasaki, et l'on servit la nourriture aux prisonniers comme aux matelots.

Ce qui faisait hocher la tête de maître Gallec, qui disait en leur faisant servir leur pitance :

— As pas peur! si c'est pas une pitié de perdre comme ça du bon biscuit du bon Dieu!

Dans la soirée du quinzième jour, on arriva à Nangasaki.

La *Couleuvrine* jeta l'ancre vers la quatrième heure.

Nangasaki est une ville basse, écrasée, et d'aspect très pittoresque.

La plage est de sable fin, la végétation y est admirable. Au loin, on aperçoit les vastes camphriers à la feuille glabre, les gigantesques camélias disparaissant sous leurs fleurs rouges et blanches, les champs de thé d'un vert sombre qui font ressortir les vivaces couleurs des massifs de mandarines et des kakis d'un jaune rouge suspendus à des arbres d'une colossale structure.

Les maisons de Nangasaki sont en bois de teck; le toit, aux ailes recourbées en forme de pagode, est orné d'immenses dragons de fer forgé; sur le faîte des maisons, pendus à des hampes, des poissons énormes, en baudruche, peints en rouge ou en ocre, sont ballottés par le vent et semblent nager dans l'air. Il n'y a d'ailleurs à ces maisons qu'un rez-de-chaussée et point d'étage.

Vis-à-vis de la ville, perdue en mer, la petite île de Décima qui appartenait autrefois aux Hollandais.

Gracieuse et coquette, la *Couleuvrine* jeta l'ancre presque à la pointe de l'île de Décima. On mit la baleinière à la mer et le second descendit à terre avec l'ordre de demander un commissionnaire-interprète au Collége de Nangasaki. Ce collége, très-ancien, fut fondé autrefois par les missionnaires espagnols. Ils y prennent des enfants annamites, qu'ils élèvent dans la religion catholique en leur enseignant le latin.

De ces enfants, beaucoup sont devenus des vieillards. Ils portent un *kimono* de soie bleue : c'est une robe serrée à la taille par une écharpe de crépon gris fer, à laquelle sont suspendues la pipe et la blague de tout missionnaire indigène. D'ailleurs, point

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de signes religieux à l'extérieur. Sur leur *kimono*, la fleur du chrysanthème, emblème du mikado, est brodée en blanc dans le dos et aux revers. Un chapeau de laque complète ce riche costume, et les pieds sont recouverts de *Tabis* ou chaussures de soie d'une blancheur de neige.

Les autorités japonaises promirent au second de lui envoyer dans la nuit un missionnaire indigène.

Vers neuf heures, la baleinière rentra à bord. A ce moment, la *Couleuvrine* était entourée d'une myriade de barques de pêche, portant à l'avant une grille remplie d'étoupe résineuse, on entendait les coups frappés dans l'eau sur le *gong*, sorte de tambour en bronze, qui effraient le poisson et le décident à se jeter dans les filets de la barque. C'est la seule façon de procéder en Chine pour la pêche de nuit.

Au loin, les Japonais circulaient dans les rues de Nangasaki, tous portant leurs falots à la main.

Le second rendit compte au commandant de sa mission.

— C'est bien, fit celui-ci, prévenez l'officier de quart de l'arrivée de l'interprète et qu'on le conduise aussitôt dans la batterie basse, auprès du prisonnier.

— Bien, commandant.

— Maintenant, envoyez-moi Gallec.

Cinq secondes après, Gallec, son bonnet à la main, entrait dans la cabine du commandant.

— Gallec, demain matin, tu feras hisser les couleurs comme de coutume.

— Oui, commandant.

— Aux couleurs, tu pendras les prisonniers à la vergue du grand mât.

— Oui, commandant.

— Puis, s'ils ont fait des révélations, tu viendras me le dire à déjeûner, à neuf heures; maintenant, tu n'es pas de quart, va te coucher.

— Bien, commandant.

Gallec salua militairement et tourna les talons.

Dans la nuit, le missionnaire monta à bord. C'était un vieil Annamite d'au moins cinquante ans. Son crâne, poli comme l'ivoire, conservait à grand'peine quelques cheveux ramenés de la nuque, et soigneusement réunis en une seule mèche, arrêtée au sommet de la tête. On le conduisit dans la batterie basse où il passa la nuit à s'entretenir avec les prisonniers. De temps à autre l'œil très rusé, fuyant vers les tempes, brillait d'un éclat contenu lorsqu'il croyait entrevoir la possibilité de faire faire aux prisonniers quelques révélations.

—

A l'aube, on hissa les couleurs, assurées, comme de coutume, par un feu de mousqueterie. Les hommes de garde à la coupée de babord et à celle de tribord doivent tirer un coup de feu lorsque le pavillon s'élève dans les airs.

Les prisonniers furent montés de la batterie basse. On leur avait enlevé les fers. Des nœuds coulants étaient tout prêts. A mesure que le nœud était passé au col, maître Gallec faisait un signe, et quatre vigoureux gaillards hissaient le malheureux à la vergue du grand mât; puis la corde était solidement amarrée à un cabillot.

— As pas peur, disait maître Gallec, qui présidait à l'exécution, il y aura de la place pour tout le monde!

Et dans le fait, il y en eut si bien, que les condamnés, comme des enseignes de vêtements confectionnés, n'occupaient qu'une faible portion de la vergue.

A neuf heures, maître Gallec se présenta dans la cabine du lieutenant de vaisseau Roman.

— Eh! bien, Gallec, tu as exécuté mes ordres?

— Oui, commandant.

— Nos douze gaillards sont ficelés?

— Oui, commandant; seulement, ils n'étaient pas douze, ils étaient treize.

— Tu crois? Ah! c'est possible. Cependant, voyons: mais non, ils n'étaient que douze.

— Je le croyais aussi, commandant, mais ils étaient treize; d'ailleurs, mon commandant peut compter, ils sont encore là.

— Nous allons voir ça. Ils n'ont pas fait de révélations?

— Non, commandant.

Tous deux montèrent sur le pont.

La première chose qui frappa la vue du commandant, ce fut le *kimono* bleu de ciel du missionnaire qui se balançait au milieu de ses compatriotes, à la grande vergue.

— Gallec! mais malheureux, qu'est-ce que tu as fait! tu as pendu l'interprète!

— Comment ça, l'interprète?

— Mais oui, l'interprète qui était venu là par complaisance...

— C'est donc ça, dit maître Gallec, en se frappant le front, c'est donc ça qui y en avait un qui n'était pas content et qui disait comme ça tout le temps : *Ego sum interpretus*! *Ego sum interpretus*!

Karl V.

A TRAVERS LES LIVRES

A défaut d'autres fruits, l'hiver fait éclore les livres. Signalons parmi les dernières publications, quelques-unes de celles qui méritent qu'on s'y arrête.

Mme de Girardin, par M. Imbert de Saint-Amand, vient de paraître à la librairie Plon. La femme spirituelle entre toutes qui a mérité d'être appelée la Sévigné du dix-neuvième siècle, revit dans cette publication avec tout son charme et tout son éclat. Elle se présente à nous entourée de Lamartine, de Châteaubriand, de Mlle Rachel, dont les lettres inédites rappellent une période de victoires intellectuelles, de splendeurs poétiques, de conversations étincelantes. Ces lettres sont accompagnées de commentaires intéressants et ingénieux qui jettent une vive lumière sur Mme de Girardin et ses illustres correspondants. Nous y voyons un Lamartine peint par lui-même « avec toutes les oscillations de sa nature ondoyante et diverse. »

Les lettres de Mlle Rachel à Mme de Girardin ne sont pas moins curieuses. La tragédienne par excellence, la plus éminente actrice de notre siècle se fait connaître tout entière : c'est la femme impressionnable, irritable, amoureuse de sa gloire, justement fière de ses triomphes, ayant la conscience de sa force, de son talent, de son prestige.

Le livre de M. de Saint-Amand sera lu avec sympathie par toutes les personnes qui s'intéressent à l'histoire littéraire et artistique du dix-neuvième siècle; il montre quelle était, il y a quelques années, la vitalité intellectuelle de la France.

Le *Voyage pittoresque aux villes mortes du Zuiderzée*, qui vient également de paraître à la librairie Plon, est bien certainement l'étude la plus curieuse et la plus exacte qui ait été publiée jusqu'à ce jour sur la Néerlande et la vie publique et privée des Hollandais.

La Noord-Hollande et la Frise, pays fermés pour ainsi dire au touriste européen, se trouvent tout d'un coup dévoilées, et rien n'est plus intéressant que les vieilles chroniques de ces villes perdues, ignorées, délaissées, qui bordent le Zuiderzée, et dont la splendeur fut jadis sans égale en Europe.

L'histoire anecdotique de ces cités fantastiques est reconstituée par M. Henry Havard avec un soin excessif et une conscience extrême.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A la librairie Dentu, nous trouvons un volume de M. Charles Gueullette qui donnerait envie d'aller en Espagne, ce pays des féeriques châteaux, n'étaient les carlistes que l'on y peut rencontrer en armes et qui paraissent médiocrement disposés en faveur des étrangers.

Dans ces *Récits espagnols*, pleins de couleur locale et d'originalité, l'auteur a su ne point sacrifier le fond à la forme ; toutes ses nouvelles, ses contes, ses légendes contiennent une idée habilement développée, qui ne se perd jamais sous les ornements dus à l'imagination du romancier.

M. Gueullette est un philosophe doublé d'un conteur : deux raisons pour que son livre soit lu avec autant de fruit que de plaisir et d'intérêt.

Un autre romancier, dont la plume s'abrite sous le pseudonyme de Victor Perceval, vient de publier chez le même éditeur une étude, pleine d'attrait et de charme, de la vie de campagne. Titre: *le Roman d'une Paysane*.

C'est en Normandie que se passe l'action : idylle charmante qui se déroule sous l'ombrage des pommiers.

Des caractères pris sur le vif, des scènes tour à tour amusantes et dramatiques assurent à ce nouvel ouvrage le succès obtenu par les nombreuses créations du même auteur.

L'*Histoire illustrée des Beaux-Arts*, de M. René Ménard, continue de paraître régulièrement, à la *Librairie de l'Echo de la Sorbonne* (rue Guénégaud) et chez tous les libraires, par séries à 75 centimes. Architecture, sculpture, peinture, art domestique, à toutes les époques, chez tous les peuples, l'auteur n'a rien négligé. De nombreuses et magnifiques gravures donnent, en outre, à sa publication une valeur et un intérêt particuliers.

M. René Ménard a fidèlement tenu jusqu'à ce jour les promesses que contenaient ses premières livraisons ; il fait œuvre utile et saine, et c'est pourquoi nous nous faisons nous-même un plaisir de recommander son ouvrage à nos lecteurs.

R. H.

REVUE DES MAGASINS

Grâce à M. DE PLUMENT, il n'y a plus de femmes mal faites. — Quel est son procédé ? — Nous l'ignorons, nous nous contentons de constater le fait. Les corsets de cette maison se recommandent par une coupe spéciale, on ne peut mieux comprise, et par le soin extrême apporté dans leur fabrication. Le *corset Sultane* est au-dessus de tout éloge ; c'est une œuvre d'art et d'adresse qui répare admirablement les erreurs de la nature, en donnant à toutes les femmes qui le portent une taille irréprochable.

Le *jupon duvet* continue à faire son chemin dans le monde ; il ne pouvait en être autrement d'une innovation aussi agréable, qui comble de joie les jolies frileuses. Jamais un jupon de dessous n'a présenté autant de qualités sérieuses : chaleur douce, légèreté, élégance. Le *jupon duvet* est très agréable à porter et il laisse bien en arrière, sous ce rapport, le jupon ouaté. Celui-ci, en effet, est loin de présenter les mêmes avantages : il est lourd et la ouate, par l'usage, se tasse et s'affaisse au point de ne plus donner aucune chaleur.

Le *jupon princesse articulé*, de M. de Plument, est très précieux pour les toilettes du soir, dont il soutient l'ampleur et la traîne, en leur donnant un tour tout à fait gracieux. La tournure de ce jupon est d'une forme particulière, bien appropriée aux nouvelles exigences de la mode ; grâce à un système ingénieux, elle se rapetisse ou se gonfle sous l'influence d'une simple pression.

La maison DE PLUMENT (33, rue Vivienne) soutient sa vieille réputation avec un zèle infatigable, en suivant pas à pas la mode et en apportant, chaque jour des améliorations dans la fabrication de ses différents articles.

— A partir de décembre, le *Palais des Abeilles* (rotonde du Grand-Hôtel, boulevard des Capucines) offre toutes les ressources désirables pour les étrennes ; ses jolis salons sont transformés en élégant bazar, où l'on trouve une variété infinie d'objets de toute nature, touchant de plus ou moins près à la toilette, et tous dignes d'être offerts comme cadeau de jour de l'an. — Des éventails charmants, à montures délicates et fines peintures, entre lesquels on choisira certainement de préférence le *Printemps*, cette délicieuse reproduction du tableau de Cot. — Des coffrets, d'un travail artistique, en bois ou métal précieux, pouvant servir à n'importe quel usage : aujourd'hui boîte à parfumerie, demain coffre à bijoux. Des caves à odeurs en glace et bronze argenté et doré ; des brûle-parfums. — Des flacons de toilette et de poche, dans toutes les conditions de simplicité ou de luxe, depuis les plus mignons qui se suspendent à la châtelaine, jusqu'aux plus grands pour cabinets de toilette. — Des garnitures de toilette en cristal et à couvercle d'argent avec chiffres et armoiries. — Des boîtes contenant de trois à trente instruments servant à l'entretien de la main. — Des bonbonnières de toutes dimensions et degrés d'élégance, dont les services sont inappréciables pour certaines mondaines et qui renferment : houpette et poudre de riz, pot de pommade pour les lèvres, petite glace, le tout microspique, mais commode, peu embarrassant et bon pour le soir. — Des nécessaires de toilette très complets et de toutes grandeurs, des jeux de brosses de différents calibres, ce qui constitue de fort jolis cadeaux pour les jeunes gens.

Il est impossible de nommer toutes les merveilles contenues dans ce *Palais des Abeilles* qui est surtout et par excellence le palais embaumé de Flore, et possède les secrets de la beauté éternelle! Essayez plutôt de son coffret de Jouvence ; prenez ses parfums, ses sachets sultanes garnis de dentelle odorante, ses poudres, ses glycérines, ses crèmes, etc., etc. Le nom de VIOLET, inscrit sur tous ces produits, en garantit l'usage et répond du succès.

M. D'A.

NOTRE GRANDE PRIME

Nous prévenons nos abonnées que nous sommes en mesure de leur offrir, par faveur absolument spéciale et exclusive, la machine à coudre *la Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et Cie, non plus au prix élevé de 250 francs, qui est le prix de vente dans leurs magasins et dépôts, mais moyennant 150 fr., emballage compris. Par suite de cette importante concession, à laquelle nos abonnées seules ont droit, on peut dire que la machine à coudre est réellement mise à la portée de toutes les bourses.

Ajoutons que, pour nos abonnées de Paris qui voudront profiter de cette occasion unique, nous avons obtenu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et Cie à Paris, que deux leçons leur soient gratuitement données. A celles de la province, des instructions complètes seront adressées avec la machine. A toutes, enfin, il sera délivré, pour cinq ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnées, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs, moyennant laquelle la *Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

Nous pouvons également offrir à nos abonnées, moyennant *40 francs*, emballage compris, la MACHINE A MAIN, dont le prix de vente est de 75 francs. Avec cette machine à un fil et à point de chainette, on peut exécuter tous les travaux de famille. Chaque machine est accompagnée d'un tourne-vis, d'une burette à huile, de deux guides à ourler, d'un guide à soutacher, d'un guide à coudre droit, et d'une instruction illustrée indiquant la manière de s'en servir. Il suffit donc, pour recevoir cette machine tout emballée, de nous adresser la somme de 40 francs en un mandat sur Paris à notre ordre, ou en billets de banque français.

AD. G. et FILS.

L. ROUVENAT (✠) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

AD. GOUBAUD ET FILS, *Propriétaires-gérants*.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Il y a eu, paraît-il, quelque émotion dans le monde féminin à la vue des toilettes de la dernière pièce du Gymnase : *la Veuve*. Ce sont de vrais fourreaux de parapluie, sans relevés ni pouffs ; une platitude complète, en un mot. Et comme, d'autre part, la capote — mon Dieu, oui ! la classique capote de soldat — semble devoir réussir dans l'ordinaire de la vie féminine, ce n'est pas sans une certaine anxiété, tout à fait légitime selon nous, qu'on envisage les nouvelles dispositions de la mode.

La taille s'allonge de plus en plus, les corsages sont ornés de plastrons brodés ou perlés ; enfin, les basques descendent très bas sur la jupe. Celle-ci est traversée par des écharpes, souvent en ruban, qui viennent se nouer derrière, près du pli à la Bulgare. Ce dernier prend toutes sortes d'aspects ; on le conserve, mais en le modifiant. Les uns, unis, sont boutonnés du haut en bas ; d'autres sont coulissés ; enfin, on en voit qui sont ornés de nœuds de ruban, de coquillés de dentelles, etc.

La mode actuelle se préoccupe bien plus de la ligne que des garnitures ; on en profite pour revenir aux riches étoffes, une partie de la toilette étant unie. Superbes lampas, magnifiques brochés, brocart, velours-pékin, matelassés, damas Renaissance, voilà le programme ! Les perlures durent toujours, c'est une maladie invétérée ; donc on porte encore les cuirasses et tabliers perlés comme toilette de jour ou de théâtre. Avec cela, on comprend que la ligne souveraine absolue. ne perd aucun de ses droits.

P. N° 236. — Chapeau *Betsy*.

Modèle de Mme Moreau-Didsbury (boulevard des Capucines, 23).

Voici deux jolies toilettes dans le goût du jour :

Première toilette. — Jupe à traîne, en faille gris perle ; par derrière, le quadruple pli Bulgare, boutonné dans toute sa longueur ; dans le bas devant, un large plissé surmonté par un plissé en faille couleur brique ; au-dessus de celui-ci, et le voilant un peu, un large coulissé à deux têtes. Tablier garni de plissés « *coup de vent* ». Corsage à longues basques entourées de plissés ; à la place du col traditionnel, un tour de cou en plissé avec un double nœud de ruban gris et brique ; rubans semblables au bas de la manche.

Seconde toilette. — Jupon en matelassé, et quadruple pli Bulgare en velours noir à longue traîne. Corsage en velours noir et manche en matelassé ; le plastron, devant et derrière, est perlé de jais ; sur le côté de la jupe, une aumonière en velours et perles complète l'effet de cet ensemble.

—

Les modistes préparent en ce moment de fort jolies mantilles pour le théâtre. C'est le vêtement espagnol dans toute sa réalité, comme tulle et grandeur ; seulement on le monte sur une guirlande de fleurs. Rien de plus coquet.

Le jais continue d'occuper une place fort importante dans la question du chapeau : soit comme galons perlés que l'on place au bord de la passe, soit comme dentelles perlées.

Un nouvel entre-deux mérite une mention : c'est le filet *Vénitien*, tout brodé de perles et qui fait merveille sur un chapeau de velours, dont il entoure la calotte.

Les plumes se groupent en panache sur le côté du chapeau, ou se répandent en saule pleureur. Quant aux oiseaux, on les met partout, non-seulement sur les chapeaux, mais aussi en guise de fermoir pour collier : c'est une excentricité que je signale sans l'approuver. Parmi les oiseaux le plus en faveur, il y a le tangara, le colibri, le rubis-topaze, l'évêque, l'oiseau-mouche et la tourterelle. Les barbes en tulle noir pour le jour, en tulle de soie blanc pour le soir, sont toujours fort élégantes.

Les chapeaux de feutre sont vraiment le succès du jour ; quant à leurs formes, elles sont, à peu de choses près, les mêmes ; chaque modiste les modifie selon sa fantaisie et leur donne le nom qui lui convient. C'est pour cette raison que le même chapeau a souvent plusieurs noms.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

—

La question de la lingerie devient pour nous de plus en plus perplexe. Comment, en effet, ne pas se répéter dès lors qu'aucun changement sous ce rapport ne se manifeste à l'horizon de la mode? Faut-il toujours insister sur ce point, qu'une femme élégante, riche ou pauvre, ne porte pas autre chose que le col droit, dit *Angot*, à pointes roulées sur elles-mêmes? Ce col, tout le monde le sait, est établi de différentes manières : en toile unie ; en baptiste avec ourlet à jour ; en batiste entourée d'un plissé garni de valenciennes ; en toile avec ourlet en couleur unie ou damassée, etc. La sous-manche est rigoureusement conforme au col. On voit bien quelques cols ouverts, en mousseline et dentelle, ou plissés et festons ; leur forme n'est pas nouvelle, l'arrangement seul diffère.

La cravate est aujourd'hui un accessoire trop important de la toilette pour qu'on ne lui prête pas une certaine attention. On n'a, du reste, que l'embarras du choix. Le mélange de soie et de dentelle est assez heureux, mais nous trouverons toujours la cravate blanche unie plus à notre goût, qu'elle soit en batiste, en mousseline ou en soie à bouts garnis de fine guipure.

En fichus comme en cravates, pour toilette habillée, c'est le tulle de soie blanc ou le crêpe lisse qui l'emportent : ils sont d'une simplicité élégante et exquise.

—

Une aimable correspondante a bien voulu nous demander quelques renseignements sur ce qui constitue le mobilier. Nous croyons que toutes nos lectrices seront bien aises de profiter de notre réponse, et, c'est pourquoi nous lui consacrons la fin de notre article.

Pour savoir de quels éléments doit se composer une chambre de jeune fille, — telle est en termes exacts la question qui nous a été posée, — il nous suffira d'introduire nos lectrices dans un joli nid tout fraîchement installé et que la charmante propriétaire nous a autorisée à décrire.

La chambre, un peu plus longue que large, est du plus pur style Louis XVI; elle a deux fenêtres, et une cheminée en marbre blanc. Les murs sont tendus de satinette à larges rayures bleues ; petites rayures, mais avec médaillons d'enfants groupés dans différentes positions. Le lit est en fer, à baldaquin du temps, verni en blanc et bleu, ainsi que les tringles des fenêtres. Les rideaux et les portières, en satinette assortie à la tenture, sont garnis d'effilés boules. Les sièges se composent d'un fauteuil marquise (tête à tête) et de fauteuils ordinaires en bois ancien, laqué blanc et bleu, recouverts de satinette. Les autres meubles, de mignonnes proportions, consistent en une commode, une armoire à linge et une vitrine, le tout en bois de rose avec cuivres dorés. Au-dessus de la cheminée, une immense glace Louis XVI, au milieu de laquelle est suspendu un cartel (petite horloge de l'époque) en bronze doré, soutenu par des chainettes accrochées à la partie supérieure du cadre. La garniture de la cheminée se compose d'un beau biscuit de Sèvres, représentant un enfant joufflu qui s'amuse avec un nid d'oiseau, de deux potiches en faïence de Delft, et de flambeaux Louis XVI. Sur la commode, un lavabo en vieux Sèvres avec attaches en or pur. Jolies jardinières devant les fenêtres, cage d'oiseaux des îles et petit aquarium. Dans la vitrine, des bibelots et des objets de sainteté.

Voilà notre réponse à la question posée ; on peut en modifier les données selon le goût et la position de chacun. Le point principal, en matière de mobilier comme dans le domaine de la toilette, c'est qu'il y ait harmonie dans l'ensemble.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 236.

CHAPEAU *Betsy*. — Ce chapeau, très coquet, un peu osé même, est en feutre blanc, bordé et garni de velours noir, avec touffes de plumes blanches servant de nid à un oiseau aux ailes déployées.

G. N° 472.

TOILETTES DE VILLE ÉLÉGANTES. — 1. Jupon à traîne divisé en deux parties : la première, devant, est en faille couleur prune, coulissée en biais, puis rayée, sur chaque rang de coulisses, de ruches basses en velours assorti ; la seconde, en velours de même nuance, forme par derrière le pli à la Bulgare ; le milieu de ce pli est orné de crevés en faille, et le bas, découpé en dents aiguës, s'écarte sur deux soufflets en faille. — Tablier supplémentaire en velours, pareil à celui que nous décrivons plus loin à propos de la seconde toilette. — Corsage en faille et velours ; petits côtés découpés en carré sur les hanches, formant ensuite deux pointes auxquelles se relient des soufflets en faille ; le milieu du dos est en velours et se termine par une longue dent ; la basque, ainsi constituée, rappelle le bas de la traîne du jupon.

2. Même toilette que la précédente. — Le jupon tel que nous l'avons décrit plus haut. — Tablier supplémentaire en velours, rayé au milieu par des coulisses en faille formant deux têtes, et garni sur tous ses bords d'une coulisse semblable et de plumes assorties. — Corsage en faille et plastron en velours à longue pointe. Manches en velours garnies dans le haut de crevés en faille et terminées par des plissés semblables.

G. N° 473.

TOILETTE DE BAL. — Jupon à longue traîne, en faille couleur bouton d'or. Le devant est garni de deux plissés surmontés de cinq bouillonnés, avec tête ruchée pour terminer. Par derrière, le jupon est monté en un pli Bulgare dont le milieu est garni de dentelle espagnole noire, coquillée dans toute la longueur. Une guirlande de feuillage brun et rouge suit le côté de la dentelle, en venant se fixer au bas de la jupe, contre le tablier, en un groupe assez volumineux. Corsage décolleté et manches courtes. — Cotte de mailles en tulle noir perlé d'acier bleuté, entouré de dentelle assortie. — Bijoux normands : collier, boucles d'oreille et peigne.

Description de la planche coloriée n° 1183 *D.*

1. Chapeau *Joyeuse* en feutre blanc, à passe renversée, bordé et garni de velours vert. Sous la passe, draperie et nœud maintenu par une agrafe en argent oxydé. Sur le dessus, coques de velours et plumes grises et vertes groupées sur le côté.

2. Chapeau *Dove* en castor, garni, sous la passe, d'une draperie en velours marron, qui se termine derrière par un nœud postillon. Fouillis de velours sur le sommet, formant un coquillé et des nœuds, avec aile d'oiseau en aigrette.

3. Sous-manche en toile, garnie de bandes bleues festonnées et posées à plat sur les bords.

4. Chapeau *Léa* en feutre gris, à passe relevée également tout autour. Draperie en velours dessous. Entre-deux en *filet vénitien*, brodé de jais, entourant la calotte, — celle-ci assez basse, — et groupe de deux plumes cascadant sur le sommet.

5. Coiffure du matin en broderie anglaise posée bord contre bord, réunie derrière sous des coques en ruban rose, avec deux barbes tombantes entourées de ruban rose et de broderie assortie.

6. Chapeau *petit Directoire*, en velours épinglé gris de fer. La passe, relevée devant, est doublée en velours noir, avec un bord perlé. Tour de tête en velours ponceau ; coques et fleurettes en gerbe. Draperie en velours noir autour de la calotte ; larges coques de velours et de faille placées sur le côté, au pied d'une plume grise dont la pointe retombe derrière. Une tourterelle déployant ses ailes sur des coques en velours noir orne le côté de la passe. Brides en velours se nouant sous le menton.

7. Col montant derrière, à pointes rabattues et bords bleus dentelés, assorti à la sous-manche n° 3.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Description de la gravure coloriée n° 1188 *B.*

Substituée à la planche N° 1185 D. pour celles de nos abonnées qui nous en ont adressé la demande.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Jupon à traîne, en faille gris fer, entouré d'un haut volant froncé, surmonté de bouillonnés de 10 cent. de haut chacun, jusqu'à mi-jupe. — Polonaise en drap gris, de nuance plus foncée, formant devant trois tabliers arrondis et superposés, dont les bords sont garnis d'une ruche et d'un biais en faille. — Nœuds en faille sur les côtés, et bord semblable autour de la polonaise derrière. Parements au bas des manches, ornés de ruches et de faille. — Pélerine *petit abbé*, avec double pli creux derrière prenant naissance sous un col à deux pointes; ruches et bande de faille sur tous les bords. — Chapeau de feutre gris, à bords relevés, garni de velours bleu et de plumes assorties.

2. Costume en drap havane. — Première jupe à demi-traîne, unie derrière, plissée à plis plats devant et sur les côtés; ici, les plis sont recouverts de bandes en velours marron, dentelées et boutonnées sur chaque pointe derrière; cette basque et le tablier arrondi sont entourés de fourrure. La jupe de la polonaise est ensuite relevée en pouff pour retomber en deux pointes, qui sont garnies de velours et de franges en laine. — Cuirasse demi-ajustée, en drap havane, avec large plastron de velours marron; col montant et parements de velours. Chapeau de feutre noir, garni de velours marron disposé en coques, avec un oiseau bleu aux ailes déployées posé sur le côté derrière. Tour de tête en soie blanche échiquetée et ruchée, avec fleurs bleues sur le côté. Une barbe en dentelle noire, partant du dessous du chapeau derrière, vient se nouer sous le menton.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 12.

Pour les abonnées de la 3me édition.

TOILETTE DE BAL, en faille bleu lumière. — Jupon à traîne, formant derrière un quadruple pli à la Bulgare, monté au milieu en guise de pouff, avec une tête plissée. Le devant du jupon est recouvert de tulle blanc bouillonné, ainsi que les petits côtés; seulement ceux-ci sont bouillonnés dans un sens opposé. De doubles biais en faille, posés bords contre bords et de deux en deux, rayent en large les petits côtés; le dernier biais est garni d'une dentelle blanche qui remonte en coquillant jusqu'à la ceinture, reliant ainsi les côtés et le tablier. — Cuirasse décolletée en faille bleue, avec broderie sur les bords inférieurs et dentelle blanche. Une draperie en faille, garnie de petites dentelles, entoure le haut du corsage, ainsi qu'une guirlande de fleurs de pêcher formant traîne sur le dos. Bouquet de fleurs semblables au bas de la cuirasse, près du coquillé de dentelle. — Coiffure en plumes blanches et bleues; aigrette et nœud de ruban. — Gants longs, à neuf boutons. — Souliers Louis XV à barrettes, avec boutons en cailloux du Rhin.

ÉCHOS DE LA MODE

Changement de modes, d'après la *Vie parisienne*:

Plus de petites formes. De grands chapeaux doublés de lophophores, avec une demi-couronne de têtes de plumes ou deux plumes d'autruche croisées l'une sur l'autre. Une écharpe de faille sur le chapeau; dessous, un nœud faisant catogan, et de larges brides nouées sous le menton.

Plus de coiffures en l'air, plus de nuque découverte; des torsades enroulées tombant sur le cou.

Plus de loup sur la figure. Un grand voile qui descend sur la poitrine emprisonne les épaules et s'attache au milieu du dos.

Plus de pouffs, plus de tuniques, plus de retroussis. Une longue robe qu'on relève en l'accrochant sur le côté.

Le tablier par-dessus bien drapé et bien collant, et terminé par un nœud, est encore de mode. Mais on lui préfère les deux ceintures portant le devant de la robe, emboîtant les hanches et venant se nouer très bas.

A la jupe, les garnitures montent, montent; les ruches, les volants, les plissés viennent jusqu'aux genoux. En revanche, les corsages descendent, et ils s'allongent en s'arrondissant.

Plus de ruches autour du cou; un grand col montant droit et se rabattant sur lui-même, comme le collet des Incroyables. Il est fait en étoffe pareille aux robes ou en fourrure pour les manteaux.

Plus de petits bords de fourrure, mais de larges bandes garnissant le tour, les parements et les manches: c'est chaud et confortable.

Plus de jais! Rien que des plumes ou du poil, nuance assortie aux toilettes ou tranchant sur l'étoffe.

Garnitures de robes en duvet d'oiseaux de différentes couleurs. De distance en distance, aux places bien choisies, un petit renflement qui simule un nid et d'où sort une tête d'oiseau.

Ceci est tout ce qu'il y a de plus nouveau; création inédite pour l'hiver 1874-75.

Jusqu'à présent on n'inventait rien. La mode sautait par bonds désordonnés d'une époque à une autre, remontait en arrière, revenait sur ses pas, et se perdait en changements infiniment petits... car il faut toujours une robe à la femme. Maintenant on cherche à l'habiller en la couvrant le moins possible. On y arrive, et si on ne s'arrête pas...

La guirlande de duvet de plumes et de nids d'oiseaux est appelée au succès et rendra de grands services.

*
* *

Une toilette de soir dans ce qu'on est convenu d'appeler le grand style:

Faille cuisse de nymphe émue, garnie de plissés en crêpe lisse plus frais que des pétales de marguerites. Seconde jupe faisant traîne, à peine entr'ouverte devant, en faille cuisse de nymphe, frappée de feuilles de lierre en velours nuancé. Une pluie de feuilles d'automne sur le rose des illusions. Devant, coquillés de crêpe lisse au milieu desquels court une guirlande de feuilles de lierre vert sombre et pourpre sombre. Le corsage-armure, tout en faille à touffes de lierre, décolleté, sans autre ornement qu'un peu de crêpe lisse autour des épaules. Il y a un autre corsage ouvert seulement devant, qui laisse à la toilette une plus belle allure artistique.

L. S.

CHRONIQUE MONDAINE

La reprise des travaux parlementaires aidant, le beau monde commence à revenir à Paris. Le fait est surtout facile à constater au théâtre où le public des provinciaux et des étrangers, aux toilettes impossibles, disparaît peu à peu pour faire place à des visages connus et à des spectateurs habillés selon les règles de la civilisation.

La colonie étrangère, qui tient une si grande place depuis quelques années dans la capitale, est en train de se reconstituer. Quelques maisons, plus prématurées en hospitalité que les autres, entrebâillent déjà leurs portes, mais sans apparat et comme en tapinois.

La grande préoccupation est l'inauguration du nouvel Opéra, et chacun apporte sa proposition au programme de la soirée. Il me paraît que celle de la maréchale de Mac-Mahon mérite d'être citée.!

La maréchale, voulant faire de l'inauguration du nouvel Opéra, monument construit avec les deniers publics, une solennité vraiment nationale, souhaiterait que le produit de cette représentation fût attribué aux pauvres de Paris. A l'entrée de l'hiver, cette aubaine tomberait merveilleusement dans la main des malheureux, plus nombreux que jamais en cette rude saison. Elle serait d'autre part considérable, car chaque bénéficiaire de places pour cette inauguration, quel que soit son titre à l'occuper, devrait la payer, — au profit des pauvres, — à l'exemple du maréchal de Mac-Mahon, qui tarifera très haut, ce soir-là, sa loge, je puis vous l'affirmer.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Les spectateurs de qualité ne manqueront pas, d'ailleurs, à cette représentation, car le prince de Galles, lors de son dernier passage à Paris, a assuré la maréchale de Mac-Mahon de son intention formelle d'y assister, annonçant également la présence, à l'Opéra, ce grand soir, du duc et de la duchesse d'Edimbourg qui comptent, nous dit-on, séjourner à Paris une partie du mois de janvier.

A la présence de ces altesses royales, joignez celle des princes et princesses d'Orléans, de la reine Isabelle d'Espagne, du prince et de la princesse de Saxe-Cobourg, du prince de Kasa, et vous jugerez que, pour un pays de république, la salle de l'Opéra sera assez aristocratiquement composée le soir de son ouverture.

« Mme de Mailly, raconte Mme de Pompadour, alla l'autre jour au sermon à Notre-Dame. Comme elle venait un peu tard, elle fut obligée de déranger quelques personnes avant d'arriver à son siége. Un brutal qui était là se mit à crier tout haut : « Hé ! voilà bien du bruit pour une donzelle ! » La comtesse se tourna vers lui et lui dit avec beaucoup de douceur : « Monsieur, puisque vous me connaissez si bien, faites-moi la grâce de prier pour moi. »

Voilà de la charité chrétienne et de l'esprit évangélique au style Louis XV du meilleur coin. Mais il faut être une Mme de Mailly pour s'en servir avec profit. Or, nos mondaines ne sont pas — à leur gloire — des comtesses de ce numéro, et cependant beaucoup ont l'imprudence d'agir au sermon comme elle. On le peut constater ouvertement, en ce moment, aux prédications qui ont lieu pour l'Avent.

Le prédicateur est déjà en chaire qu'elles arrivent par bataillons serrés. Malheur aux chaises qui se trouvent sur leur passage ! leurs cotillons les renversent sans crier gare. A grand'peine sont-elles parvenues à dénicher un coin propice, c'est toute une affaire avant de s'asseoir. Il faut que leurs voisins, venus pour entendre le sermon, subissent le contre-coup de leurs génuflexions, comme le salut à l'autel, et soient associés à leur dévotion bruyante. Pendant ce temps, le prédicateur a beau s'égosiller : c'est effort perdu. Sous prétexte d'Avent, la jolie dévote tient l'auditoire suspendu à son retroussis-*Croizette*.

L'exactitude, qui est la politesse des rois envers les peuples, devrait être celle des grandes dames envers Dieu. Si j'étais évêque, je ferais un cas de conscience du manquement de l'assistance à l'arrivée de l'officiant. Une forte amende pourrait seule en obtenir l'absolution. La recette serait bonne, et rien que les églises Saint-Philippe-du-Roule, la Madeleine, Saint-Augustin, la Trinité, Sainte-Clotilde et Saint-Thomas d'Aquin donneraient une somme à défrayer toute une abbaye une année durant.

Un mariage dans la grande industrie parisienne, celui de Mlle Templier, petite-fille de M. Hachette, le célèbre éditeur qui a répandu les livres français dans le monde entier. Mlle Templier vient d'épouser un jeune ingénieur, M. Meunier.

Le contrat a été signé, la semaine dernière, au milieu d'une nombreuse assistance de parents et d'amis. Très charmante, la jeune fiancée, dans une vaporeuse robe de tulle blanc relevée par des branches de roses et posée sur un transparent de faille bleu pâle.

A la messe, dans la vieille église Saint-Séverin, on remarquait tout le Paris intelligent, tous les noms qui marquent dans la littérature et les arts. D'illustres parmi eux — comme MM. Taine, Edmond About, Gustave Doré, — durent leurs premiers succès à l'appui de la maison Hachette.

Au milieu des parents de la mariée était placée une brune jeune fille aux traits intelligents, à la taille svelte et d'une artistique élégance. Tout le monde la reconnaissait et la saluait respectueusement. Elle a quitté le deuil pour la première fois depuis quatre ans. C'est la fiancée d'Henri Regnauld, c'est le jeune cœur, mûri par l'épreuve, qui s'est trouvé tout à coup à la hauteur de son malheur et qui a pleuré on ne peut plus dignement celui dont elle était si digne.

P. DE LUCENAY.

Notre honorable confrère M. Eugène Chapus, du *Sport*, vient d'adresser à son collaborateur Bachaumont une lettre fort intéressante dont nous extrayons ce qui suit :

« Mon cher Bachaumont,

» Quoique momentanément éloigné de Paris et quelque peu isolé, par suite d'indisposition, les jolis échos de la vie parisienne ne m'arrivent pas moins, transmis par plusieurs de nos charmantes patronnes du monde aristocratique.

» Parlez donc, mon cher Bachaumont, de ce délicieux détail de toilette, qui s'appelle la *fanchon frileuse*, et qui a été si heureusement inauguré à l'Élysée, et par toutes les femmes élégantes de notre beau monde. C'est le moment, car cette fantaisie est dans toute la grâce incomparable de sa primeur de bonne compagnie. Elle se fait en tulle blanc, léger, vaporeux, se drape autour du visage et se noue sous le menton ; puis le chapeau fermé se pose sur ce nuage de tulle, en laissant voir le gros nœud qui fait brides.

» Parlez aussi du chapeau qui, comme cela se dit techniquement, fera prime cet hiver : Le chapeau à la maréchale. Il se fait en feutre, ou en velours, ou en tulle. Il est de forme assez étudiée, serrant un peu la tête à la façon des formes *directoire*. Sur cette forme est jetée et drapée une grande mantille de dentelle retenue sur le côté par un paquet de roses. Cet encapuchonnage est joli au possible, il l'est idéalement. Le grand voile de dentelle n'est pas toujours exclusivement retenu par des fleurs, on l'attache aussi avec un bel oiseau ou une longue plume.

» Ces deux coiffures ont frappé l'attention et le goût exquis de l'impératrice de Russie qui porte si haut le sentiment vrai de la grande élégance, et, parmi les précieux souvenirs de ce genre que Sa Majesté emporte de Paris, figurent plusieurs modèles de ces coiffures.

» Seulement, que nos élégantes y prennent garde, la fanchon frileuse et le chapeau à la maréchale, ne sauraient être acceptés des mains de tous les spécialites, et il importe de s'enquérir de leur provenance *autorisée*.

» Eugène CHAPUS. »

PROPOS EN L'AIR

On a beaucoup parlé de l'insistance des commis de nouveautés pour forcer la vente auprès de certains clients difficiles. Il est très vrai qu'on s'en fait un point d'honneur dans le monde des chefs de rayons.

Une dame, qui s'était aperçue des observations qu'elle rencontrait sur le chemin du comptoir où elle avait affaire, se servit du procédé employé par le prince Charmant des ***Mille et une nuits*** pour éviter d'être distrait par les voix qui cherchaient à l'arrêter dans sa marche en vue de cueillir le rameau d'or.

La dame se boucha les oreilles avec du coton.

Un commis de vente s'en aperçut et, loin d'en être intimidé, il s'approcha de la dame, puis se mit à lui crier d'une voix de stentor :

— Vous vous bouchez les oreilles, madame ?

— Oui, monsieur.

— Avec du coton ?

— Vous le voyez bien...

— Eh bien, madame, veuillez vous arrêter à mon comptoir ;

j'ai de la ouate première qualité à un prix surprenant de bon marché.

La bonne dame en rit encore.

*
* *

Hier, à la cinquième chambre, on plaidait une question de mitoyenneté de puits, et l'un des avocats s'était lancé dans une discussion à perte de vue.

— Pardon, Me C..., dit le président, la question n'a pas cette importance. De quoi s'agit-il, d'un peu d'eau ?

— Il ne s'agit que d'un puits, c'est vrai, monsieur le président, mais je vous prie de vouloir bien remarquer que nos deux clients sont marchands de vins.

*
* *

Entre domestiques :

— Et ton maître ?

— Mon maître ! Oh ! tiens, cet homme-là est si froid, si roide, qu'il ne desserre jamais les dents, et, le diable m'emporte, si je ne lisais pas ses lettres avant lui, je ne saurais jamais le premier mot de ses affaires.

*
* *

Bébé a trois ans. Il entend dire que sa mère est veuve.

— Maman, lui demande-t-il, qu'est-ce que c'est qu'une veuve ?

— Mon chéri, c'est une pauvre femme qui n'a plus auprès d'elle personne pour la défendre.

Alors Bébé grimpe sur les genoux de sa maman, et lui dit, de sa voix la plus crâne, en l'embrassant :

— Eh bien ! maman, va, quand je serai grand, tu ne seras plus veuve.

A. Z.

LIVRES A NE PAS LIRE

Sous ce titre, un de nos plus spirituels confrères formule ainsi son appréciation sur la dernière production « poétique » de M. François Coppée :

LE PETIT CAHIER ROUGE

PETIT AVERTISSEMENT

Cher petit Lecteur,

J'aurais pu ne pas publier ce petit livre, mais mon petit éditeur et petit ami, M. Lemerre, m'a écrit un petit mot pour me supplier de faire paraître quelque petite chose. (Vous savez, c'est très-fréquent chez les petits éditeurs.) Je n'avais absolument rien sous la main, pas une petite idée, pas un petit vers, pas le moindre petit brin de mouche ou de vermisseau. Et pourtant j'ai fait ce petit livre ; j'ai recommandé à mon petit éditeur et ami, M. Lemerre, passage Choiseul, de mettre beaucoup de petites pages blanches, de commencer chaque petite pièce tout au bas des petites pages, et de vendre le petit volume très-cher.

Maintenant, moi, petit poëte, qui passe ma vie à rêver vers les aspirations d'en haut (rêver *vers* n'est pas français ; mais je suis poëte et non prosateur, je vous l'ai déjà dit ; il est donc permis à un poëte de faire des fautes de français en prose), je ne veux plus m'occuper de mon petit cahier rouge.

Que mon petit livre soit lu ou non, cela m'est bien égal ; je ne m'en soucie pas plus que le néflier ne se soucie des nèfles pourries qui tombent de ses branches.

Je vous dis cela, mais, au fond, je suis très fier de mon petit cahier rouge, et je serais affreusement vexé qu'il ne fût pas lu ; aussi, pour vous faire venir l'eau à la bouche, permettez-moi de vous citer une de mes meilleures pièces, ce spécimen vous donnera à coup sûr envie de lire le reste ; cette pièce s'appelle *Le petit bateau-mouche*.

LE PETIT BATEAU-MOUCHE

Ce matin j'avais pris le petit bateau-mouche
(Cet omnibus nautique et plébéien qui touche
A l'escale du pont Royal et de l'Alma).
J'avais chaud, le grand air du fleuve me calma.
Et j'aspirais heureux, venant de chaque rive,
L'aromale vapeur des bateaux de lessive,
Quand tout près, comme qui dirait à quatre pas,
J'aperçus un vieillard aux vêtements tout gras.
Sous l'empire récent d'un doux excès bachique,
Il ramassait gaîment les vieux restes de chique
Qu'abandonne à regret l'honnête travailleur,
Et moi, le contemplant, j'enviais son bonheur !

PETIT-COPPÉE.

Voilà ce que M. Coppée appelle de la poésie... Victor Hugo et ses disciples n'ont qu'à bien se tenir !

THÉATRES

Opéra-Comique. — Être grand prix de Rome et se voir obligé d'attendre pendant vingt ans qu'il plaise à un directeur de vous jouer une bluette en un acte, cela devrait rentrer dans les choses impossibles. C'est pourtant le cas de M. Conte, l'auteur de *Beppo*, qui n'est pas le premier et ne sera vraisemblablement point le dernier à se voir ainsi traité. Ah ! le triste chapitre à écrire que celui des infortunes d'un grand prix de Rome !...

Le livret quelque peu primitif de M. Louis Gallet n'était guère fait pour inspirer un compositeur : aussi M. Conte n'y a-t-il vu motif qu'à une musique naïve en sa simplicité et d'apparence assez vieillotte.

Ce n'est point, du reste, par une interprétation aussi pâle que celle dont ce pauvre *Beppo* a été l'objet, qu'on relève une œuvre d'un tempérament aussi délicat... Ah ! monsieur du Locle, qu'avez-vous fait de l'Opéra-Comique ?

Ambigu-Comique. — *Cocagne*, drame en cinq actes, de MM. Anicet Bourgeois et F. Dugué, vient de succéder à l'*Officier de fortune*, et ne fournira pas une carrière moins heureuse.

Cet ouvrage de cape et d'épée rentre dans la catégorie des pièces à spectacle qu'affectionnait le grand Dumas. L'action se passe en plein dix-septième siècle, au moment où Louis XIII, agonisant, va laisser la couronne à son fils, âgé de cinq ans, ou plutôt à sa femme, Anne d'Autriche, et au cardinal Mazarin, qui n'est encore que le conseiller secret de la reine.

On sait que les pièces de ce genre ne peuvent guère se raconter, tant elles sont enchevêtrées d'épisodes, d'aventures, de coups d'épée, d'évasions et d'embuscades. Disons seulement que dans celle-ci l'intérêt ne languit pas un seul instant, et que M. Paul Deshayes, qui prête sa sympathique physionomie au personnage de Cocagne, se démène comme un beau diable à travers les cinq actes. Grâce à lui, voilà pour l'Ambigu cent représentations assurées.

Gaîté. — Dans notre prochain numéro, nous parlerons comme il convient, du beau drame de M. Victorien Sardou, *la Haine*.

Robert Hyenne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 473. — DESCRIPTION PAGE 590.

TOILETTE DE BAL.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE 6.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 472. — DESCRIPTION PAGE 590.

TOILETTES DE VILLE ÉLÉGANTES.

Modèle de Mme Morison (rue d'Antin, 14.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LES SUITES D'UN VOYAGE EN CALIFORNIE

Nouvelle — Suite et fin.

VII

Peut-être aurions-nous dû, pour l'intelligence de la scène précédente, raconter ce qui s'était passé la veille; le voici...

Maricot *le loustic* était venu trouver Daniel et lui avait dit:

— Job est arrivé, savez-vous?

— Job? avait répété Daniel avec épouvante.

— Job; mais plus Job, cette fois.

— Que voulez-vous dire, mauvais plaisant?

— Job avec sa malle... Deux crocheteurs pouvaient à peine la porter... Comprenez-vous maintenant?

— Bah!... Et il ne m'a rien dit à moi... son frère?

— Je le crois bien! il veut vous surprendre, et... vous le dirai-je?

— Dites toujours.

— Mettre à l'épreuve votre affection pour lui... Mais n'allez pas me vendre, au moins?

— Pauvre ami! fit Daniel, c'est mal d'avoir douté de l'affection d'un frère... Après ça, je ne puis lui en vouloir; nos caractères ne sympathisaient pas et j'ai peut-être été un peu rude avec lui. Il a tant fait de sottises, étant jeune! Mais il est bon, n'est-ce pas?

— Oui, Job est bon, et je suis sûr qu'il oubliera le passé, s'il voit chez vous un accueil cordial; mais voulez-vous que je vous donne un conseil?

— Parlez, mon ami, je vous en serai reconnaissant.

— Eh bien! ne vous impatientez pas de cette épreuve. Il la veut complète et elle pourra être longue, mais il y a peut-être un moyen de l'abréger...

— Un moyen? Et lequel? dit Daniel qui l'écoutait avec un vif intérêt.

— Un mariage. Il aime beaucoup sa petite nièce qui approche, je crois, de ses dix-sept ans.

— Elle n'en a que seize, interrompit Daniel non sans quelque inquiétude.

— Soit! En Provence, on se marie à quinze!

— Mais pensez-vous...

— Je pense qu'il la prendrait volontiers pour femme et qu'il tiendrait à ne montrer qu'après le contrat ses pépites et ses lingots: « Ainsi, dit-il, je ne pourrais plus douter de l'amitié de mon frère. »

— Ceci, mon cher Maricot, demande réflexion; il faut que j'en parle à ma femme, il faut...

— Cela vous regarde, interrompit Maricot; s'il voit en vous du froid, il ira se marier ailleurs.

— Et vous dites, ajouta, après un silence, Daniel devenu pensif, vous dites... que la malle est lourde?

— La malle est lourde, mon vieux, et la valise aussi, car je pouvais à peine la porter à sa chambre.

— Et... il a couché chez vous... avec ce trésor?

— Il est si confiant!

— Eh bien! vous avez raison, mon ami; après tout, c'est un frère. Il m'a donné bien du chagrin, mais le Seigneur nous commande l'oubli... Nous le fêterons comme l'enfant prodigue de la Bible.

On comprend maintenant la réception faite à *l'enfant prodigue*.

VIII

Job était donc venu reprendre sa place au logis fraternel. Rachel n'était toute joyeuse, et Daniel fort heureux aussi... en espérance. Cependant une chose le tourmentait et atténuait sa satisfaction.

— Sarah! disait-il, Job n'a porté ici ni malle ni valise.

— Il se méfie, répondait la vieille.

— C'est possible... Mais où les a-t-il mises? Je ne puis croire qu'il ait laissé un pareil trésor chez ce barbouilleur d'enseignes!

— Ni moi non plus.

— Mais alors! où l'aura-t-il placée? On peut tout redouter d'une pareille tête; car nous pouvons le dire entre nous: c'est une pauvre cervelle que celle de Job, bien qu'il ait fait fortune.

— Il n'y a pas grande science à gratter la terre.

— Il nous faut plus de mal que cela en France!

— A qui le dis-tu? Que de privations!

— Que d'économie!

— Enfin, l'essentiel, c'est qu'il ait ramassé un magot.

— Et qu'il ne le perde pas!

— Et pour cela, Maricot pense qu'il n'y a qu'un mariage... Cela peut être vrai, mais j'éprouve de la répugnance à donner à cette enfant si jeune un garçon dépensier, sans raison... un artiste!

— A vrai dire, Sarah, je ne vois guère d'autre moyen; pourquoi nous donnerait-il son trésor?

— S'il se laisse prendre, ce sera par sa femme, et si cette femme n'est pas Rachel, adieu tous nos calculs! Il va nous faire une dépense énorme!

— A qui le dis-tu? Rien n'est assez bon pour lui... Mais... crois-tu qu'elle consentira?..

— Elle en raffole, ne le vois-tu pas? D'ailleurs, en supposant que je me trompe, la petite est obéissante, elle fera ce que nous voudrons.

La conversation en était là quand Job reparut avec Freyschutz. Les deux époux firent à ce dernier des fêtes sans nombre; on lui trouva un air distingué, des allures de chien de race.

— Il est cependant plus maigre qu'au départ, fit Job; c'est qu'il a mené, comme son maître, une dure vie; aussi son caractère s'en est ressenti; il est devenu hargneux, le pauvre chéri.

— Il ne lui manquait plus que cela, pensa Daniel, mais n'importe! Contre fortune bon cœur.

Et il ouvrit le garde-manger, en tira un vieil os où il restait encore un peu de viande conservée pour le souper, et il le présenta à Freyschutz presque affectueusement.

Le molosse s'accroupit dessus et le dévora avec la voracité d'un chien à jeun.

— Vous allez vous faire adorer du pauvre animal, fit Job de plus en plus ébahi.

Rachel entrait en ce moment.

— Comment la trouves-tu? dit Daniel; n'est-ce pas qu'elle a bien grandi?

— Et embelli! fit Job en embrassant sa nièce.

— Ah çà! vaurien, dit gaiement Daniel, que vas-tu faire maintenant? J'espère que tu as renoncé à la peinture.

— A la peinture! répliqua Job avec vivacité; non, certes!... Mais au surplus, frère, je suivrai tes conseils: tu es si bon pour moi!

— Voyons, je vais te conduire à ta chambre. Quand tu y seras établi, si quelque chose te manque, dis-le sans crainte, nous l'achèterons; mais... où est ta malle?

— Ma malle? fit Job surpis de recette question,

— Oui, ta malle, ta valise, ton bagage enfin; il faut que tu aies tout cela avec toi... sous la main.

— Soit! je vais la chercher.

— Veux-tu que je t'aide, frère?

— Ce n'est pas la peine.

— Que si! que si! ces crocheteurs du port sont si chers... et si curieux! Il vaut mieux que nous fassions cela à nous deux.

— Soit! dit Job qui n'y voyait aucun inconvénient.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Il fut donc, avec Daniel, jusqu'à la mansarde où l'avait logé Maricot et au premier abord le vieil avare ne vit rien.

— Serais-je volé? se dit-il en pâlissant.

Mais Job lui enleva bientôt cette angoisse; il souleva les couvertures de sa couchette et lui fit admirer avec quel talent d'artiste il avait fait un lit de camp d'un seul matelas posé sur une large caisse plate.

— Et... c'est cette caisse qui renferme tes... effets, mon cher Job?

— Mes effets, et quelques objets précieux, quelques galets du pays, dit Job avec simplicité; on ne peut guère revenir de l'autre monde sans en rapporter au moins un souvenir.

— Bien! pensa Daniel, il est fidèle à son plan et garde son trésor au point de dormir dessus : deux qualités que je ne lui connaissais pas; décidément il a gagné et je puis lui confier Rachel.

— Allons, dit-il, prenons cela par les anneaux et portons-le à nous deux. Est-ce bien lourd?

— Pas trop!

— Pas assez peut-être? dit Daniel en souriant d'une plaisanterie que son frère ne comprit pas.

Cependant, en la soulevant, son cœur (si cela peut s'appeler un cœur) s'épanouit aussitôt: la caisse était si lourde qu'il fut obligé de la laisser aller, et elle retomba sur le parquet avec un bruit sourd.

— Décidément, dit Job, il faut aller chercher un portefaix; je suis honteux de te donner tant de mal.

— Du tout, du tout! on est en ce monde pour s'entr'aider; je ne puis la porter seul, mais à nous deux nous en viendrons à bout. Il est inutile de donner des idées à ces vauriens du port.

Il fut sur le point de lui demander : « Qu'y a-t-il donc de si lourd? » Mais il craignit de se trahir.

La caisse portée par les deux frères à travers Marseille et suivie de Freyschutz, qui était là comme un gardien, fut hissée péniblement jusqu'au sixième étage et enfermée dans la chambre de Job, qui la plaça sous son matelas.

IX

La vie fut assez douce pendant les premiers jours : chacun des deux frères, croyant avoir besoin de l'autre, y mettait du sien. Les seules querelles étaient entre Freyschutz et Minet. Un jour Daniel, voyant le chagrin qu'elles causaient à Sarah qui chérissait Minet, et ne voulant pas trop déplaire à Job, prit le parti d'emmener le chien.

— Où vas-tu donc? lui dit son frère.

— Faire prendre l'air à Freyschutz; il en a besoin; il est de méchante humeur et finirait par étouffer le chat qui nous rend de très grands services.

— Si cela t'amuse! dit Job en riant; mais ne va pas me le perdre au moins!

— Sois tranquille! répondit Daniel.

Et, pour plus de sûreté, il passa une corde à son collier et crut ainsi le tenir en respect. Mais peu habitué à cet exercice, le molosse tirait à droite, à gauche, prenait sa course, et force était au vieillard de le suivre, en suant à grosses gouttes.

— Maudit chien! cria-t-il enfin; il me fera prendre une fluxion de poitrine.

Au même moment, Freyschutz, voyant deux dogues se battre, et voulant se mêler à la partie, tira si bien que Daniel trébucha, tomba et lâcha la corde. En se relevant, le nez en sang, il ne trouva plus rien : Freyschutz avait disparu.

Il commença par jurer, puis se calma et, s'effrayant de cette disparition, ne savait comment rentrer au logis. Après Rachel, en effet, Freyschutz était la créature que Job aimait le plus.

Daniel rentra donc l'oreille basse et quand son frère le vit arriver seul, laissant là toute politique, il lui fit une scène affreuse. Les deux époux ne purent calmer l'*Américain* qu'en lui promettant de ne pas cesser leurs perquisitions jusqu'à ce qu'on eût retrouvé l'horrible animal.

Cet incident montra à Job toute sa force; il n'en connaissait pas la véritable source, mais s'habituant au despotisme, comme tout être humain, il en abusa : peu à peu il se fit servir en maître; il lui fallait le potage gras, les huîtres, le rôti, le plat doux et plusieurs desserts, le café, le pousse-café et le cigare. Quel bouleversement d'idées dans le logis!

Dans la douleur que lui causait la perte de *son meilleur ami*, il s'enferma dans sa chambre et n'en sortit que rarement : « Je comprends cela, pensait Daniel; à sa place, j'y serais encore plus souvent. » Il eut un jour la curiosité de regarder par la serrure; il vit Job penché sur son matelas et enlevant le cadenas de la malle. « Bon! se dit-il, l'y voilà; je vais connaître enfin le nombre et la grosseur des lingots! » Mais Job se méfiant des regards curieux, avait mis sa serviette sur la porte. La séance fut longue, et chaque jour il s'enfermait ainsi plusieurs heures.

La cupidité et la fièvre de curiosité maigrissaient Daniel.

— Il faut en finir! dit-il un jour à sa femme; je n'y tiens plus.

— En finir? Et comment? Si tu le brusques, nous perdrons le fruit de cette longue attente.

— Il aime Rachel, il faut presser ce mariage, cela l'adoucira et nous serons sûrs ainsi que le trésor ne sortira pas de la famille.

On en parla à Rachel et son consentement ne se fit pas attendre sa vie était si triste, et son petit oncle si complaisant! Elle lui devait ses seuls moments de distraction; il était prévenant, aimable avec elle seule, cédait à tous ses caprices d'enfant... que fallait-il de plus?

Tout le monde étant d'accord, le mariage s'accomplit le plus économiquement possible. Le cadeau de noces de Daniel fut Freyschutz, qu'on lui avait ramené contre les cinquante francs d'étrenne promis par l'affiche Il attendait bien en retour au moins un lingot, mais il l'attendit en vain. Qu'eût pu lui offrir Job? Le peintre était heureux de posséder Rachel et de revoir Freyschutz, mais, en reconnaissance de tant de bonheurs inespérés, il ne pouvait donner qu'une affectueuse accolade. Ce devrait être beaucoup pour un frère, mais c'était peu pour Daniel qui avait rêvé le Pactole.

Une chose le préoccupait : Maricot avait été invité à la noce et nommé garçon d'honneur; l'avare avait saisi toutes les occasions d'avoir de lui une explication, un détail... Il n'en avait tiré qu'un sourire sardonique qui le tourmentait dans ses rêves... Cet état de choses était trop pénible pour durer longtemps.

X

Les nouveaux époux étaient en ménage depuis quelques semaines.

Rachel, habituée à une obéissance passive, s'était faite, sans trop s'en rendre compte, à la sordide avarice de la maison; mais, à chaque pas qu'elle faisait au dehors, elle sentait que sa nature n'était pas là. Puis elle avait toujours eu pour Job une vive sympathie. Aussi son cœur et sa tête s'épanouissaient-ils à la fois. Daniel ne voyait presque plus sa fille, qui passait sa vie dans les champs, sur la mer ou dans la chambrette de Job, en attendant des plaisirs plus bruyants. La solitude à deux, c'est tout ce qu'il faut dans une lune de miel. Mais, quelque doux que fût ce miel pour les nouveaux mariés, il ne suffisait pas aux deux avares.

— Sarah! dit un jour Daniel, il faut que tout ceci ait une fin : ils sont mariés maintenant et nous n'avons plus à craindre que Job enlève son trésor de la maison. Qu'y a-t-il dans cette caisse? Y a-t-il quelque chose? Cette incertitude me rend malade; je n'en dors plus.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Eh bien! aborde résolument la question avec ton frère ; le moment est venu ; s'il a voulu nous éprouver, l'épreuve est terminée, il a tout ce qu'il désirait.

— Et il est temps, ajouta Daniel que nous rentrions dans nos déboursés ; ils sont énormes. Écoute, Sarah, j'ai une idée.

— Dis donc vite.

— Les enfants sont allés faire une promenade en mer : rien ne leur coûte! Ils doivent être actuellement au château d'If ; le moment est favorable ; donne-moi ton trousseau de clefs et des tenailles.

— Que veux-tu faire? s'écria la vieille Sarah effrayée.

— L'une de ces clefs ouvrira la malle qui est sous son matelas ; il se méfie toujours.

— Et si elle n'ouvre pas ?

— Je crochèterai le cadenas.

— Et puis ?

— Puis nous en mettrons un autre. J'en ai trois en réserve.

— Tu es admirable pour les inventions, dit la vieille un peu rassurée et aussi curieuse que son digne époux.

— Tu est décidé ? Va donc.

Dix minutes après, on eût vu les deux avares l'un, assis sur le matelas, l'autre accroupi sur la caisse, faisant des efforts inouïs pour ouvrir le malencontreux cadenas qui résistait toujours. Cette opération durait depuis une heure et ils étaient à bout de force.

— Damnée serrure ! comme elle tient! s'écria Daniel.

— Crois-moi, fit Sarah en s'essuyant le front, abandonnons ce travail ; c'est mal ce que nous faisons là. Job peut nous surprendre et tout serait perdu. Il ne nous aime déjà pas trop, il ne demande qu'un prétexte pour nous quitter, et s'il s'en va avec Rachel et ses lingots, que deviendrons-nous ?

— C'est pour cela qu'il faut en finir, répliqua Daniel exaspéré ; si je tiens une fois le magot, je ne le lâcherai plus et le laisserai crier. Il ne nous traduira pas devant les tribunaux; un gendre!... Tandis que si nous le lui laissons, il s'en ira avec, ou l'épuisera en quelques mois. Ne vois-tu pas qu'il a les mains percées comme avant ? Une dépense n'attend pas l'autre. C'est pour son bien, ce que je fais ! ce sont nos enfants, après tout; il faut avoir de la raison pour eux.

— Mais...

— Mais je te dis qu'il faut en finir. Depuis que cet or est là j'ai des cauchemars toutes les nuits.

Sarah, voyant l'exaltation croissante de son mari, ne le combattit plus que faiblement.

— Attends! reprit ce dernier, j'ai un moyen...

Et il fut chercher un lourd marteau; ils le prirent à deux et l'élevèrent au-dessus de leur tête ; mais, au lieu de frapper sur le cadenas, il retomba sur la caisse qui se brisa sous le coup.

— Quel malheur! cria Sarah, et que va dire Job ?

Mais Daniel ne l'écoutait plus; il était trop préoccupé.

Le premier objet qui se présenta fut une toile représentant Colomb découvrant l'Amérique!...

C'était là le secret des heures de solitude du peintre, qui, craignant d'être surpris, s'enfermait pour mener à bien son chef-d'œuvre, rêve de sa dernière année, gloire du Salon futur !...

Le marteau avait meurtri le front de l'illustre navigateur, destiné à être toujours malheureux, même en peinture.

— Oh! s'écria Daniel, c'est un tableau!.. Mais, reprit-il, s'il n'y avait qu'une toile dans la caisse, elle ne serait pas si lourde; le rusé compère a mis son trésor au fond; il n'est pas si niais que je le supposais.

Et il se mit en devoir d'enlever mouchoirs et serviettes, qu'il jetait dans la chambre avec une impatience fiévreuse.

Le fond de la caisse se découvrit enfin, et l'avare put y voir une trentaine de galets plats, parfaitement polis et sur chacun desquels étaient peints les sites les plus pittoresques de San-Francisco...

Il resta médusé.

Au même instant, Job et Rachel rentraient. A la vue de cette chambre en désordre, de cette caisse fracturée, de ces deux vieillards pâles et sans mouvement, ils furent frappés de stupeur.

Rachel, effrayée de la figure bouleversée de son père et ne voyant que son état, l'entoura de ses bras caressants ; il ne fit aucun mouvement.

Job, qui ne comprenait rien à tout ce qu'il voyait, l'interrogea. Il ne reçut aucune réponse: l'avare avait été foudroye par cette révélation. Toutefois, cette secousse morale ne l'avait pas tué : il était fou!

Pendant les quelques années qui lui restaient à vivre, on ne put en tirer qu'un seul mot: *Rien* !... Et ses yeux, si secs pendant un demi-siècle, se remplissaient de larmes. La vue de Job lui était particulièrement désagréable.

Sarah supporta mieux sa déception; entourée des soins prévenants de son enfant, une mère n'est jamais complètement malheureuse. Toutefois, par suite d'une vieille habitude, elle passait son temps à éloigner de son époux toutes les douceurs de la vie... C'était le seul moyen de donner encore une ombre de satisfaction au pauvre aliéné...

Quant à Job et à Rachel, ils s'aimaient, ils furent heureux. La blessure de Christophe Colomb n'était pas mortelle et il put figurer dignement au Salon de 1853. L'épargne prolongée de Daniel avait assuré au jeune ménage une existence à l'abri du besoin, et l'artiste put enfin jouir de la vie dans son atelier, entre Rachel, Freyschutz et Maricot, les trois êtres auxquels il devait son bonheur.

H. Roux-Ferrand.

L'ART DE LA TOILETTE(1)

III

Loin d'être un sujet d'observations frivoles, le vêtement et la parure sont pour le philosophe une indication morale et un signe des idées régnantes.

Le voyageur qui arrive dans un pays, et qui n'a pas eu le temps de connaître les mœurs et les pensées du peuple qu'il visite, peut déjà en savoir ou en deviner quelque chose d'après l'architecture et le costume de ce peuple. Lorsqu'il voit, par exemple, sous le ciel brûlant de l'Égypte, les femmes arabes se couvrir le visage, cacher avec soin toute leur chevelure et se rendre, pour ainsi dire, invisibles, il comprend tout de suite que la prédominance du sexe masculin et la défiance des maris ont condamné les femmes à la vie intérieure, et que la volonté qui leur a commandé le voile est la même qui les a emprisonnées dans des maisons sans fenêtres au dehors, ou dont les très rares ouvertures sont obstruées par un réseau imperméable au regard.

Sans doute, le climat, la configuration du sol et les matériaux fournis par la nature au constructeur pour ses édifices, à l'industrie pour ses tissus, sont des causes de variété dont l'observateur doit tenir compte.

Il n'en n'est pas moins vrai que le courant des idées, les opinions religieuses, le sentiment dans ce qu'il y a de plus intime, se révèlent par l'extérieur des habits comme par la nature des constructions.

En italien, *costuma* signifie la coutume, les usages, et en fran-

(1) Voir notre numéro du 14 novembre. — Quelques lignes de ce dernier article ont déjà paru naguère dans ce journal. Nous croyons toutefois devoir le reproduire afin que nos lectrices possèdent dans son ensemble la remarquable étude de M. Charles Blanc sur le vêtement et la parure des femmes.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

çais même, dans la langue des arts, observer le costume c'est retracer fidèlement les mœurs, les habitudes, les meubles, les édifices, aussi bien que les habillements d'une nation.

En France, où l'on crée la mode que suivent tant d'autres peuples, le vêtement, dans ses variations continuelles, indique moins l'esprit général des Français et leur caractère national que l'esprit d'une certaine époque et même d'un certain moment. Au temps de la Révolution, nos modes avaient une allure fière et agitée. Les grands fichus croisés sur la poitrine se nouaient sans façon par derrière. Le chapeau était à larges bords, accidenté de rubans ou bridé par une fanchon, ou paré de flottants panaches. Les corsages étaient à revers comme les gilets des conventionnels, comme les bottes des muscadins. Le drap, le nankin, les soies, les mousselines, étaient variés de rayures ou quadrillés; les balantines battaient sur les genoux des merveilleuses; les oreilles de chien battaient sur la joue des incroyables, et sur leur culotte battaient les breloques de leurs deux montres.

Plus tard, sous le premier empire, le costume devient gêné, déplaisant et froid; il affecte une fausse majesté. La coiffure est une gauche imitation de l'antique; les collerettes se hérissent; la robe à haute taille ressemble à un fourreau. Des formes empesées, des lignes roides, des manières guindées, résultant de la coupe du vêtement, sont l'image fidèle de l'immobilité morale qu'engendre le despotisme.

Vient ensuite un régime de réaction contre la philosophie voltairienne et contre la Révolution française. La toilette des femmes indique alors un retour à la chevalerie et à la dévotion, vraie ou fausse. Le chapeau se dessine en cœur sur le front en souvenir de Marie Stuart, ou bien, roulé en turban, il rappelle les croisades, ou bien encore il imite la capote d'une voiture ouverte pour cacher aux yeux des passants les grâces du visage et empêcher les coups d'œil à la dérobée.

Mais bientôt le triomphe de la bourgeoisie modifie le costume féminin. Le vêtement et la coiffure se développent en largeur. On porte sur les tempes des coques flottantes ou des tire-bouchons courts; les épaules sont élargies par des manches à gigot, et, comme la robe étriquée du temps de la Restauration eût été ridicule avec un tel développement des épaules et de la coiffure, on ne tarda pas à remettre en faveur les anciens paniers, à se faire des jupons bouffants.

Ainsi accoutrées, les femmes paraissaient destinées à la vie sédentaire, à la vie de famille, parce que leur manière de s'habiller n'avait rien qui donnât l'idée du mouvement ou qui parût le favoriser.

Ce fut tout le contraire à l'avènement du second empire; les liens de famille se relâchèrent; un luxe toujours croissant corrompit les mœurs, au point qu'il devint difficile de distinguer, au seul caractère du vêtement, une femme honnête d'une courtisane. Alors la toilette féminine se transforma des pieds à la tête; les coques et les anglaises disparurent; les chastes bandeaux, les bandeaux unis dont Raphaël a encadré le front de ses vierges, commencèrent à onduler en se redressant à la manière des chevelures antiques.

Ensuite, ils se relevèrent à racines droites, et l'on ne conserva d'autres boucles et d'autres frisures que celles qui tombaient sur le front ou sur la nuque.

Les paniers furent rejetés en arrière et se réunirent en croupe accentuée.

On développa tout ce qui pouvait empêcher les femmes de rester assises; on écarta tout ce qui aurait pu gêner leur marche. Elles se coiffèrent et s'habillèrent pour être vues de profil. Or, le profil, c'est la silhouette d'une personne qui ne nous regarde pas, qui passe, qui va nous fuir.

La toilette devint une image du mouvement rapide qui emporte le monde et qui allait entraîner jusqu'aux gardiennes du foyer domestique.

On les voit encore aujourd'hui, tantôt vêtues et boutonnées comme des garçons, tantôt ornées de soutaches comme les militaires, marcher sur de hauts talons qui les poussent encore en avant, hâter leur pas, fendre l'air, et accélérer la vie en dévorant l'espace qui les dévore.

Charles Blanc.

REVUE DES MAGASINS

La *Ville de Lyon* (6, rue de la Chaussée d'Antin) présente en ce moment mille attraits pour une femme élégante, par la variété infinie et la quantité d'objets de tous genres, accessoires charmants de la toilette, qui rayonnent de ci, de là, sur ses comptoirs ou dans ses rayons. Car cette maison, aujourd'hui sans rivale, tient à honneur de soutenir sa vieille réputation d'élégance. Toujours parfaitement édifiée sur les agissements et les décrets de la mode, elle se tient à l'affut de toutes les nouveautés parisiennes.

Le joli paletot grec, la mantille et la cuirasse en velours noir, brodés de jais et garnis de plumes de coq, que nous signalions dernièrement, ont eu dans le monde des femmes élégantes un grand retentissement. Tout ce qui est broderie, du reste, est admirablement fait à la *Ville de Lyon* : aussi les tabliers, cuirasses, et fichus en tulle espagnol brodé de perles de jais, d'acier bleuté, d'or, d'argent, sont-ils fort appréciés, d'autant mieux que la coupe de chacun de ces objets ne laisse rien à désirer. N'oublions pas de mentionner la mantille en dentelle noire, si recherchée pour le théâtre, lorsqu'elle est montée sur des guirlandes de fleurs ou de jais. Les voilettes méritent également une note spéciale. J'indiquerai particulièrement un modèle exclusif à la *Ville de Lyon* : c'est une voilette-écharpe dont les bouts sont assez longs pour être ramenés de derrière sur la poitrine, où ils restent fixés sous une fleur, un nœud ou une agrafe.

La *Ville de Lyon* offre encore mille ressources aux personnes qui sont embarrassées dans le choix d'une étrenne utile à offrir à une jeune fille ou à une jeune femme. On y trouve de jolis fichus en tissu Pénélope de toutes couleurs, garnis de dentelles blanches; des fichus paysanne, Lamballe, Charlotte Corday, en tulle de soie blanc, à doubles pointes, entourés de dentelles, très doux et vaporeux au visage; d'autres en crêpe lisse, simplement ornés de plissés pareils; des cravates de différents genres, en soie à bouts brodés, en entre-deux et ruban de couleur, en mousseline et dentelle, en crêpe lisse, et plissés (propriété exclusive de la maison); des ceintures admirables en beau ruban natté écossais, en ruban ombré de toutes teintes, en ruban broché, en ruban Renaissance, sans compter le bel uni. A toutes ces ceintures on peut assortir des nœuds de fichu et de coiffure.

Faut-il rappeler aussi que les gants de cette maison sont au-dessus de leur réputation qui pourtant est excellente! Gants de jour ou de soirée, sans boutons ou à vingt boutons; gants de Suède, de Saxe, ou gant *Joséphine*, tous méritent une attention spéciale.

— Les chapeaux et coiffures de Mmes Brunhes et Hunt ont un caractère d'originalité charmante et de bon goût, qu'on est enchantée de retrouver chaque fois qu'on visite le coquet entresol de la rue Meyerbeer, 4. La grande préoccupation de ces dames est de coiffer *jeune* et bien à l'air du visage, dont elles saisissent au premier abord les avantages personnels, en cherchant toujours à les faire valoir.

Citons les derniers modèles que Mmes Brunhes et Hunt nous ont montrés :

Un chapeau en castor : calotte de demi-hauteur, peu large, et passe de moyenne largeur relevé en diadème devant; torsade de velours marron autour de la calotte, nouée derrière, avec branche de géranium rouge foncé et feuillage bronzé; sous la passe, une demi-guirlande de mêmes fleurs et un large nœud de velours. — Très gracieux pour une jeune fille.

Chapeau de feutre gris, à large passe et calotte basse et plate; rubans gris et rouge posés l'un contre l'autre autour de la calotte, formant des boucles plates et longues par derrière. Un oiseau appelé *tangara*, d'un beau rouge sombre, sort d'un panache de plumes grises, qui orne le côté du chapeau. La passe, relevée, est doublée d'un coulissé de soie rouge voilé par une traverse en plumes grises. — Très élégant, celui-ci, et convenant parfaitement à une jeune femme.

Chapeau de velours gros bleu, genre *Angot*, garni d'un entre-deux en filet vénitien brodé de jais, qui entoure la calotte, et s'y trouve fixé par un motif de jais; touffe de plumes noires et colibri posés ensemble sur le côté sous le diadème, une grosse ruche de soie bleue échiquetée, mélangée de jais; longues barbes en tulle noir uni, partant du dessous de la passe derrière, pour venir se nouer sous le menton.

Je renonce à décrire les délicieuses coiffures de théâtre et de soirée qu'il m'a été donné de voir : ce serait défleurer des créations idéales. Ce sont ou des riens d'une simplicité surprenante, ou des compositions majestueuses parfois des chefs-d'œuvre de grâce mutine et coquette!

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A SAINT-JOSEPH

(117 et 119, Rue Montmartre, et 2, rue Joquelet.)

GRANDE EXPOSITION D'ARTICLES D'ÉTRENNES

Les magasins de *Saint-Joseph* présentent en ce moment le coup d'œil le plus pittoresque et le plus animé qu'il soit possible de voir. Comptoirs, étagères, vitrines, rayons, tout cela est surchagé de marchandises variées, brillant par leur nouveauté et leur fraicheur. Outre les objets de toilette qu'on est toujours assuré d'y voir, ce sont par exception : de charmants « bibelots » de toutes sortes, maroquinerie, faïences artistiques, jouets d'enfants, enfin un choix immense d'articles de Paris, e. jusqu'à des livres illustrés, richement cartonnés ou reliés. A travers tout cela, un monde fou circule, regarde et achète, car c'est à *Saint-Joseph* qu'on vend le *meilleur marché* de tout Paris, chacun le sait.

Suivons la foule et énumérons un peu ces merveilles en commençant par l'utile : — Des robes avec patron découpés de grandeur naturelle, à 8 fr. 75, en passant par tous les prix jusqu'à 20 et 30 fr. pour les jolies nouveautés. — Des imperméables à 11 et 17 fr. — Des mouchoirs de poche avec vignettes de couleur et chiffre brodé, ourlés et blanchis, comptés par six, dans un petit carton, pour 7 fr. 50. — On pourra puiser dans ces catégories les cadeaux d'étrennes de maître à domestique.

Notons en passant une occasion exceptionnelle : un velours tramé à 4 fr. 90 le mètre et un velours tout soie à 13 fr. 50 ; le premier se vend partout 6 fr. 75 et le second 17 fr. Après cela, les commentaires sont inutiles

Les rotondes sont à *Saint-Joseph* d'un prix tellement avantageux que je veux les recommander à l'attention générale ; n'est-ce pas parmi les étrennes utiles une des plus agréables à recevoir ? Citons quelques prix : 68 fr. 75 en cachemire doublé de ventre de petit gris ; puis une affaire exceptionnelle à 100 fr. en cachemire ou en faille au choix, avec une belle doublure de ventre de petit gris.

Avant de quitter le quartier de la fourrure, parlons un peu de ces colliers en renard blanc à 1 fr. 75 ou à 2 fr. 45 avec nœud de ruban. Dans les manchons : en renard blanc 5 fr. 90 ; en astrakan 7 fr. 75 ; en marmotte à 13 fr. (Je n'indique nécessairement que les prix inférieurs).

Abordons à présent les articles de fantaisie en ne signalant que les objets les plus remarquables par leur agrément et leur prix. Une jolie nouveauté pour hommes : des étuis à cigares avec feuillets de notes à 2 fr. 45. — *L'indispensable*, petite trousse de poche pour toilette, à 4 fr. 25. (Nouveauté 1875) ; boîte à gants avec garniture de travail à 17 fr. 50 ; boîte à mouchoirs et même garniture à 18 fr. 75. — De belles jardinières ovales, à pied noir, appliques en bronze et chainettes dorées, pour 25 fr. etc., etc.

Les jouets d'enfants sont au grand complet à *Saint-Joseph*, on y trouvera donc pour filles et garçons tout ce qu'il est possible de désirer. Les premières remarquent vite les jolies poupées en peau, à tête tournante en biscuit et yeux d'émail, perruques coiffées et bijoux ; leur prix varie selon la grandeur de 4 fr. 25 à 9 fr. 50. Les petits garçons, eux, jettent les yeux sur les tirs à surprise, une nouveauté (maison de campagne ou fête de village) à 6 fr. 50, ou les forteresses garnies de soldats, avec canons, à 4 fr. 90 et au-dessus, etc.

Voici le bouquet pour terminer : c'est un service de table en métal blanc argenté, composé de quatre pièces : *théière, cafetière, pot au lait, sucrier*. Ces divers objets, de formes gracieuses et artistement gravés, présentent un ensemble très flatteur, qui constitue le plus joli cadeau à offrir à une dame au moment du jour de l'an. Le prix vraiment idéal de ce service augmente encore son succès ; qui ne se laissera tenter, en effet, par l'annonce et la vue surtout d'une étrenne aussi charmante, ne coûtant que ... 29 fr...?

La maison de *Saint-Joseph* tient un catalogue illustré à la disposition de toute personne qui lui en fera la demande. (Une carte postale est si vite envoyée et le catalogue illustré est si intéressant !)

Ce catalogue renferme le détail de tous les articles d'étrenne, avec de jolis dessins représentant les objets les plus saillants : le service dont je viens de parler s'y trouve reproduit au complet. On peut de cette façon se renseigner à domicile, faire son choix sans bouger du coin de son feu, et en adresser la demande aux magasins de *Saint-Joseph*, où l'on se charge d'expédier *franco* toute acquisition dépassant 25 fr.

Dans tous les cas, j'engage vivement toutes les personnes qui peuvent sortir à visiter l'*Exposition des étrennes de la rue Montmartre, 117* et *119* ; je suis persuadée du plaisir et du profit qu'on en retirera sans compter l'économie qu'il en résultera pour la bourse !

M. D'A.

SPÉCIALITÉS

L'*Eau gauloise* est le dernier perfectionnement de l'art en ce qui concerne l'hygiène et la recoloration des cheveux ou de la barbe. A base essentiellement végétale, mélange d'arnica et de glycérine, l'*Eau gauloise* est un cosmétique parfait dont l'usage est un sûr préservatif contre la plupart des affections du cuir chevelu.

Mais, entre toutes les propriétés qui font de ce produit une composition hors ligne, il faut surtout parler de celle qui consiste à rendre aux cheveux et à la barbe leur couleur naturelle.

L'*Eau gauloise* est due à de savantes recherches faites par un de nos médecins les plus célèbres, qui veut absolument garder l'incognito. C'est grâce à ce concours précieux que de nouveaux éléments ont pu être introduits dans la composition de ce produit. N'est-ce pas là une garantie bien suffisante pour rassurer les timides et décider tout le monde à y recourir ?

L'*Eau gauloise* n'est pas une teinture instantanée, mais ses effets, quoique relativement lents à se manifester, n'en sont pas moins certains et durables. Voici la manière de s'en servir : après avoir peigné les cheveux et les avoir bien brossés, on humecte légèrement une petite brosse de ce liquide féerique, puis on la passe dans les cheveux en insistant sur les racines, car il est important que la répartition soit faite également ; on laisse ensuite sécher les cheveux, puis on se coiffe comme d'habitude. Au bout de trois ou quatre jours, tous les cheveux blancs ont repris leur couleur primitive.

On trouve l'*Eau gauloise* chez tous les parfumeurs et coiffeurs de France, et au dépôt central (4, rue de Provence, à Paris) chez Mme V. Rolende.

La maison PINAUD-MEYER a fait organiser de jolies boîtes de parfumerie aussi précieuses en elles-mêmes que par ce qu'elles renferment. Les parfums, savons, crèmes froides, pommades, tout ce qu'en un mot on peut mettre dans une boîte de ce genre est scrupuleusement choisi à l'essence des violettes de Parme. Cette senteur exquise est aujourd'hui préférée à toutes les autres par les gens du monde, et la maison Pinaud-Meyer possède le secret de leur préparation, portée au dernier degré du perfectionnement.

Ces boîtes de parfumerie entrent dans la catégorie des étrennes utiles que l'on peut offrir en famille à l'occasion du jour de l'an. A côté de cela, on trouve encore (boulevard des Italiens, 30) tous les accessoires de parfumerie pour la toilette ; flacons en cristal taillé et doré, miroirs de luxe, boîtes et nécessaires de toilette, etc. ; puis des coffres à mouchoirs, à gants, sachets et sultanes, etc., formant tout ensemble une série très complète d'objets de différents degrés d'élégance.

A l'occasion des réceptions mondaines et de toutes les fatigues qui résultent des veilles prolongées, nous recommandons l'emploi du *lait d'Hébé*, de la *Crème neige* et de la *lotion cutidermique*, trois préparations vraiment supérieures de la maison Pinaud-Meyer, et qui possèdent la triple vertu de tonifier, rafraîchir et embellir la peau ; grâce à elles, les traces de fatigues disparaissent comme par enchantement pour faire place à un éclat juvénile des plus séduisants.

NOTRE GRANDE PRIME

Avis important

Au moment où les objets d'étrennes deviennent la grande poéoccupation de quiconque a de la famille, nous croyons particulièrement opportun d'appeler toute l'attention de nos lectrices sur la machine à coudre la *Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et Cie.

Nos abonnées savent déjà que, par une faveur absolument spéciale et exclusive, cette précieuse machine a été mise à leur disposition, non plus au prix régulier de 250 francs, mais moyennant 150 fr., emballage compris.

Cette concession exceptionnelle ne pouvait être, on le comprend, que temporaire : aussi avons-nous reçu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et Cie, à Paris, l'avis qu'elle ne pourrait être accordée au-delà du 15 janvier prochain. Il importe donc que toutes les personnes qui désireraient en bénéficier lassent sans retard leur demande, sous peine de ne plus pouvoir effectuer qu'à des conditions beaucoup plus onéreuses une acquisition dont les avantages sont réellement considérables.

Cette observation se rapporte également à la MACHINE A MAIN des mêmes constructeurs, dont le prix de vente, ordinairement fixé à 75 fr., a été abaissé pour nos abonnées seulement à *40 francs*.

Il suffira, ainsi que nous l'avons dit déjà, de nous adresser, en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, ou en billets de banque français, la somme de 150 francs pour recevoir immédiatement, par la voie qui nous sera indiquée, la *Silencieuse*, soigneusement emballée. Contre envoi de 40 francs effectué de la même manière, on pourra recevoir la MACHINE A MAIN, dans les mêmes conditions.

Ad. G. ET FILS.

L. ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Noël ! Noël ! chantent les enfants. Voici venir, en effet, leurs fêtes de prédilection, — la Noël et le premier de l'an, — c'est-à-dire une série de surprises et d'enchantements en perspective. Combien de fois fillettes et garçons ont demandé à leur mère, « — Maman, est-ce que ce sera bientôt Noël ? — Oui, bientôt, mes chéris ! leur a-t-elle répondu : mais il faut être bien sages, autrement l'arbre de Noël ne portera aucun fruit, et le petit Jésus ne mettra rien dans vos souliers ! » Cette menace et cette espérance suffisent à calmer les plus turbulents, à rendre toute l'armée des bambins d'une sagesse rare, et les parents sont heureux d'en profiter.

A propos de ces gentils chérubins, voyons un peu quelles sont leurs toilettes. Jusqu'à quatre ans, il y a peu de différence entre le costume de petit garçon et celui de petite fille : ce sont les mêmes blouses russes, à plis plats et couchés, que l'on serre à la taille au moyen d'une large ceinture ; celle-ci, en velours, cachemire ou ruban, est ouverte sur la poitrine et nouée derrière, où elle forme un beau nœud à bouts flottants. Le genre veut, aujourd'hui, que les bas des enfants soient de couleur : bleu, rouge, marron, etc. ; dans tous les cas, assortis à la cravate et à la ceinture. Quant à l'étoffe de la robe, elle varie entre le velours, le plaid écossais (coupé en biais ou non) et le cheviot. La coiffure le plus généralement adoptée pour l'extrême jeunesse est un chapeau de feutre gris « prince de Galles », garni d'un large galon de même nuance posé à plat, avec une aile d'oiseau placée sur le côté. Les larges vêtements qui enveloppent bien l'enfant et le garantissent du froid sont naturellement préférés en cette saison : pelisse russe ou paletot hongrois en drap-velours garni de fourrure.

Au-dessus de huit ans, les fillettes sont habillées en petites femmes ; toutefois on observe à leur égard une grande simplicité : plus de seconde jupe, peu ou point de volants, aucun pouff ; en un mot, rien d'ébouriffant, quelles que soient la position et la fortune des parents. La *capote* (genre militaire) remplace la polonaise pour les jeunes filles ; ce vêtement, qui n'est ni beau ni élégant, est en revanche fort commode et convient parfaitement à l'écolière : les mères l'ont bien compris ; aussi le succès en est-il assuré, malgré les protestations de ces futures élégantes.

Pendant la période des études, on doit s'appliquer à enlever aux enfants toute préoccupation vaniteuse, et la toilette est de ce nombre ; on évite ainsi l'orgueil, les rivalités, l'envie, trois sentiments dont le germe est dans le cœur de tous les humains, et qu'une éducation bien comprise peut seule anéantir.

P. N° 234. Chapeau de théâtre.
Modèle de Mme Émile Bayart (rue Vivienne, 31).

—

C'est sans doute en vue du froid rigoureux prédit par messieurs les astronomes que la mode a lancé toutes les houppelandes dont on s'emmitoufle depuis quelque temps. Les femmes ont endossé avec empressement la pelisse, la rotonde, les grands paletots : les premières en soie ou en cachemire, les derniers en velours ou en matelassé ; tous doublés de fourrure et quelques-uns garnis de même. Ces vêtements offrent, du reste, un précieux avantage, celui de pouvoir servir en toute circonstance, à pied ou en voiture. C'est simple et confortable en même temps.

Nous ne saurions voir d'aussi bon œil la capote en drap gris, serrée à la taille par une ceinture, que les hommes surtout, et les plus élégants, semblent patronner. Cette importation anglaise ou américaine, dont nous avons oublié le nom, est presque grotesque. Quelques jeunes gens portent ces capotes si longues, qu'ils sont obligés de les retrousser en traversant la chaussée !

Pour clore la question du vêtement, nous dirons à certaines dames, très inquiètes sur le sort du dolman, qu'à Paris on en voit toujours. La forme est, à peu de chose près, la même que celle de l'an passé ; pour quelques-uns on a seulement remplacé

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

la manche ouverte par la manche grecque pendante. Les plus nouveaux sont en matelassé de soie, et certains d'entre eux sont brodés de jais ; rien de plus riche que l'aspect de ces perles suivant tout les contours du dessin de cette étoffe, déjà si belle. De plus, ils sont bordés de fourrure ou de plumes de coq. Le dolman est très goûté comme sortie de théâtre et de bal ; mais pour cet usage, on préfère généralement la forme ancienne. Nous en avons vu de charmants en matelassé blanc, entouré de cygne, et en matelassé bleu pâle, garni de renard argenté.

Nous avons omis, dans notre dernière revue, de noter l'apparition dans les modes du manteau *Petit abbé*, non comme vêtement sérieux, mais comme appendice coquet d'une robe élégante. Certaines couturières ont un talent remarquable pour le draper artistement sur le milieu du dos d'un corsage dont il dépasse à peine la taille. C'est d'un aspect ravissant, ou d'un grotesque achevé, selon la façon dont il est compris et porté. Il ne faut pas le confondre avec le manteau de cour, lequel n'est autre chose que le pli Bulgare, monté par plusieurs plis creux, réunis et fixés au milieu du jupon, dont il forme la traîne en éventail. Ces deux dispositions ne conviennent absolument qu'à la femme du grand monde.

—

Où donc reçoit-on ? Est-ce dans le monde officiel, dans la haute finance, au sein de l'aristocratie ?... Dans tous les cas, voici une toilette *ad hoc* : — Jupon de satin blanc, bouillonné devant en vagues houleuses, coulissé sur les côtés à ganses serrées, avec un manteau en brocatelle blanche formant la traîne ; celui-ci est fixé au milieu du jupon par des plis montés à tête. Des écharpes en tulle blanc brodé d'argent entourent plusieurs fois le jupon, en le bridant, avec des guirlandes de géranium rouge et feuillage foncé. Le corsage, décolleté, offre cette particularité qu'il est ouvert en cœur devant et derrière, avec des draperies de tulle argenté coupé de géranium.

A propos des toilettes du soir, signalons, en passant, la constance de la mode pour les couronnes de fleurs ; elle se composent surtout de roses, de reines-marguerites et d'œillets de teintes très variées. Rien de plus seyant pour le théâtre, accompagné de la mantille espagnole en dentelle noire ou blanche.

Autre détail de soirée : l'éventail géant est complètement démodé, personne n'en veut plus, et, ce qui est juste, personne ne le regrette. On lui préfère un éventail de grandeur moyenne.

Décidément le rouge — rien de la politique — revient sur l'eau ! Il ne se montre que timidement voilé pour les toilettes de jour, mais le soir il se livre entièrement à l'éclat des lumières. Ne nous en plaignons pas : c'est une belle couleur, qui convient à presque tous les genres de beauté.

—

Les magasins rivalisent de zèle et de séductions, depuis quelques jours surtout ; comment y résister ? On n'y songe même pas, car tout le monde achète plus ou moins en ce moment, à l'occasion de Noël et du jour de l'an, et si le choix est immense, l'embarras n'est pas moins grand. Il faut donc prendre le temps d'y songer. C'est pourquoi nous passerons, si vous le voulez bien, une petite revue de ce que l'industrie française peut offrir en cette occasion.

La bijouterie se présente tout d'abord à l'esprit ; c'est une branche féconde en produits précieux, soit que l'on s'adresse au *faux* ou au *vrai*. J'ai vu, entre autres objets, des papillons en pierreries éclatantes d'un travail exquis, et sous toutes les formes. Ce bijou, fort à la mode, est monté en boucles d'oreilles, en broches et en épingles.

La confiserie vient ensuite nous présenter toutes ses douceurs. On voit, cette année, des marrons pris sur le vif, les uns bouillis, les autres rôtis, des grappes de raisins de caisse en chocolat surfin ; il y a aussi des champignons et des bouchons de liège admirablement imités. Le coffret riche et sérieux est souvent remplacé par des objets de fantaisie amusants ou grotesques.

En lingerie, on trouve de belles ceintures larges en ruban Renaissance, ruban damassé, natté, etc., avec nœuds assortis ; des fichus Marie-Antoinette, paysanne, Charlotte Corday, en tulle, crêpe de Chine ou crêpe lisse ; des fanchons de théâtre en tricot de laine, zéphir et franges muguet de soie (une nouveauté) ; enfin, des parures de toutes sortes.

On peut encore offrir une boîte garnie de beaux gants, ou un sachet parfumé contenant des mouchoirs ; de jolies aumonières, avec ceintures et châtelaines ; des gibecières en cuir russe et maroquin, des sacs de toute sorte.

En fait de coffrets, des boîtes à thé, à bijoux, à cartes ; des boîtes de parfumerie, des caves à odeurs, des glaces à main, des psychés, des bonbonnières, des éventails, etc., etc.

La catégorie des étrennes utiles ne s'offre qu'entre parents et intimes. Passé ce degré, le cadeau devient d'une appréciation fort difficile, même pour les personnes intéressées ; il est donc impossible de donner un conseil précis. Heureusement qu'un sac de bonbons portant une étiquette connue, ou de jolies fleurs, sont toujours présentables et reçus avec plaisir.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 234.

CHAPEAU DE THÉATRE, en velours noir, à fond mou et passe relevée en diadème, garni dessous d'une torsade encadrée de dentelle blanche et d'un oiseau (colibri) posé au milieu. La calotte est entourée d'une dentelle semblable à la précédente et formant un bavolet derrière. Un panache de plumes blanches posé en aigrette termine le tout.

D G. N° 471.

1. Dolman-mantelet, en drap velours marron, garni de larges galons perlés et de marmotte. Ce vêtement affecte derrière la forme dolman ; devant, c'est tout autre chose : la manche recouvre les devants du mantelet, qui prennent naissance à la couture d'épaule, et ferme le vêtement dans le haut. Dans le bas, la pointe inférieure de la manche est attachée à l'angle du pan du mantelet.

2. Tunique et corsage en velours et matelassé noirs. — Les devants de la tunique, qui sont en matelassé, forment de longs pans carrés, entourés de franges de jais. La partie de derrière, en velours noir, est relevée en pouff par la réunion des angles du matelassé, qui restent ainsi maintenus sous un nœud de velours et un motif de jais. — Corsage en matelassé, avec basque garnie de jais, ouverte derrière sur le pouff. Col montant et col rabattu sous forme de revers, en velours, entouré de franges de jais. Manches de velours et parement en matelassé, coupé par une bande de velours.

3. Paletot demi-ajusté, en drap mousse, gris foncé. — Triple collet dans le haut et manches *Page*. La jupe forme un pli postillon derrière ; tous les bords sont ornés de franges grillées, en laine assortie, et de bandes en faille de même nuance, qui dessinent une sorte de grecque dans le bas du vêtement.

4. Paletot en drap velours gris, demi-ajusté derrière, imitant le mantelet devant. — Les manches sont formées par l'ampleur du vêtement, et le poids en est soutenu par une garniture de galons noirs encadrant des boutons noirs. A l'endroit où ceux-ci s'arrêtent, la manche est drapée, puis fixée aux côtés devant par un nœud de faille et des glands. Une garniture de boutons semblable à la précédente recouvre la couture du milieu du dos, avec nœud et glands au bas. Bandes de skongs sur tous les bords.

5. Paletot duchesse en matelassé. Ce vêtement représente un paletot demi-ajusté ordinaire et long dont on a supprimé la jupe par derrière, le dos finissant en basques postillon. Un nœud en velours réunit, au bas de la basque, les deux bords des devants. Manches à sabot. Collerette ruchée en velours. Franges *copeaux* sur tous les bords.

6. Petit garçon de 9 à 11 ans. — Costume en drap bleu. — Pantalon arrêté au genou sur les guêtres assorties. — Paletot sac en drap mouton, garni d'astrakan sur tous les bords, les poches et parements, fermé par des bran

debourgs en gros cordon et des olives. — Coiffure hongroise en drap et astrakan assortis.

Description de la planche coloriée n° 1186.

1. TOILETTE DE VISITE. — Jupon uni à traîne, en matelassé noir. — Polonaise en velours noir et plastron en matelassé sur le devant du corsage, qu'il ferme par des motifs en passementerie perlée de jais. Manches à double cornet, au milieu duquel est posée une passementerie perlée. La jupe de la polonaise est relevée et drapée derrière, au milieu, par un joli motif de passementerie. — Lingerie ruchée. — Chapeau de velours noir à larges ailes, garni de coques en velours et de plumes.

2. TOILETTE DE SOIRÉE. — Jupon en faille bleu lumière, derrière et devant ; les petits côtés en faille rose. La traîne, bordée d'un large ruban rose, est montée en plis pressés formant tuyaux dans le bas, et ses côtés sont garnis d'un plissé à la vieille en faille. Le devant de la jupe se termine par trois plissés alternés, en faille rose et faille bleue. Les petits côtés en faille rose sont recouverts dans le bas, jusqu'à une certaine hauteur, de draperies en faille bleue, réunies par des nœuds qui se détachent sur le fond rose. Ces draperies prennent naissance d'une part sous le plissé rose de la traîne, d'autre part sous un plissé de faille bleue qui encadre les devants. — Tunique en damas Renaissance rose pâle, entourée devant d'un plissé bleu, et derrière de deux plissés plus petits. La tunique est relevée sur les côtés, qu'elle laisse à découvert, et le milieu derrière est garni de nœuds bleus doublés de rose. — Corsage en faille bleue, à basques rondes, garni de bretelles en faille rose plissée. Manches entourées d'un volant bleu, garni de plissés et soutenu par une bande de faille rose et un nœud bleu. — Riche col en dentelle blanche, ouvert devant. Sous-manches assorties.

Description du patron découpé.

Pour les abonnées de la 2ᵉᵐᵉ édition.

CONFECTION POUR TOILETTE DE VILLE. — Ce vêtement se fait en drap mousse, gris foncé, garni de biais en faille de même nuance. Il est demi-ajusté, à basques plissées derrière et découpées à la grecque ; ces basques sont plus courtes sur le côté. Il est accompagné d'un triple collet ouvert derrière (les deux collets de dessus sont indiqués sur le patron par un pointillé). La manche *Page* est ouverte à la saignée du bras.

Notre patron se compose des pièces suivantes :

1°. Devant. — 2°. Petit côté. — 3°. Dos. — 4°. Manche. — 5°. Collet.

(Voir ce modèle sur notre gravure noire D. G. n° 471, figure 3.)

LETTRES D'UNE DOUAIRIERE

Il vient de paraître une petite brochure ayant la prétention de donner des vers inédits d'Alfred de Musset ; cela s'appelle : *Un rêve*, et aurait été retrouvé en province. Ces vers portent la date de 1828 et annonçaient peu l'immense talent futur de leur auteur. Il est vrai qu'il faut faire la part de l'âge de celui-ci, et aussi celle du temps où ils ont été écrits : car on y trouve un manoir, un beffroi, des moines, des nonnes, des chauve-souris, des cierges, des anges, la lune, un nain, toutes choses qui étaient fort à la mode chez les romantiques de cette époque.

Le début de cette publication est un portrait écrit de l'auteur, et sur ce point on a eu tort, car, pour ceux qui ont connu le célèbre poëte, ce portrait est si peu ressemblant qu'il semble également sortir du *rêve*.

« Musset, y est-il dit, par un privilége unique, réalisait l'idée » qu'on se fait de sa personne en lisant ses écrits, car il eut, » en même temps, et la beauté et l'élégance de son génie. Sa » grâce, son front inspiré, sa chevelure apollonienne, il garda » tout cela inaltéré jusqu'au bout, malgré l'affaissement de son » esprit et le délabrement de son corps. »

Hélas ! il est triste de devoir apporter un correctif à ces lignes enthousiastes ; mais tous ceux qui ont vu le charmant génie dont il est question peuvent affirmer, avec moi, qu'il était bien loin d'avoir « gardé inaltérés » les dons brillants énumérés plus haut ; car, bien avant sa fin, sa grâce était devenue de la roideur, l'inspiration avait déserté son front, son œil s'était éteint ; il semblait toujours vivre dans un état de somnambulisme ; et de son élégance d'autrefois, il n'avait conservé qu'une certaine correction britannique qui ne l'abandonnait jamais.

Quand j'ai connu Alfred de Musset, il n'était point encore livré complétement à ce qu'on s'est plu à appeler « ses excès », chapitre sur lequel il y a fort à rabattre, quoiqu'ils fussent pour lui une honte autant qu'un malheur ; il commençait déjà, disait-on, à s'y abandonner, mais il avait de longues intermittences pendant lesquelles il était lui-même, c'est-à-dire un homme charmant. Il faisait alors partie de l'intimité de la princesse Belgiojoso, femme singulière qui jouissait d'une sorte de célébrité à l'époque dont je parle, et qui était une des figures les plus curieuses de ce grand panorama d'une aristocratie exotique ouvert à perpétuité dans certains salons de la haute société parisienne, alors qu'il y avait de vrais salons à Paris.

Elle avait dû être fort belle, cette princesse, si l'on en jugeait par les restes de sa figure encore très remarquable, malgré la trace des années et leur outrage non moins irréparable pour elle que pour toute autre femme, malgré sa lutte incessante aussi, et douze ou quinze années qu'elle voulait à tout prix enterrer, mais qui, de leur côté, s'obstinaient à ne point disparaître. Jamais créature humaine, à ce que racontaient peu charitablement ses amies et même ses amis, n'avait fait plus qu'elle abus de tous les exercices du cœur ; elle avait, paraît-il, exécuté sur ce malheureux instrument tous les graves motifs de la passion, toutes les fantaisies brillantes de la coquetterie : aussi l'instrument était-il quelque peu fatigué ; telle corde était brisée, telle autre ne résonnait plus, mais le talent de l'artiste était dans sa toute-puissance, ce qui fait que son salon était assiégé par toutes les illustrations de l'époque.

Rossini y tenait le piano quand on faisait de la musique, Berryer y improvisait ces charmantes historiettes dans lesquelles il était passé maître, et Alfred de Musset faisait, pour le petit théâtre de paravent qui se dressait souvent en ce salon, ces jolis proverbes qui ont depuis été joués sur toutes les scènes et traduits en toutes les langues ; mais ils ne seront jamais joués ou traduits comme ils le furent alors chez la princesse, parce que ceux qui les représentaient parlaient leur propre langue, marchaient dans leurs souliers, en un mot étaient eux-mêmes, l'auteur s'étant complu à prendre ses sujets dans cette société élégante et légère qui donnait le ton à Paris et qui s'est évanouie pour toujours.

Ainsi, même au Théâtre-Français, l'acteur de talent qui a rempli le principal rôle dans *Un Caprice* n'allait point à la cheville de certain pair de France, alors jeune, brillant et heureux, mais qui depuis sut gaspiller toute sa vie.

C'est du comte d'Althon-Shée que je veux parler, — celui qui est mort presque misérable et presque aveugle l'été dernier et à qui pourtant tout avait été donné pour être heureux en ce monde.

Le pauvre homme — que j'aimais beaucoup, car nous étions alliés de famille et il avait été mon camarade d'enfance — était malheureusement né cent ans trop tard, et ce fut son plus grand péché ; sous la Régence, en effet, il eût été un roué des mieux réussis. Plein d'esprit, de gentillesse, aussi léger de tête que de cœur, il avait tout pour plaire et pour faire des folies, rien pour faire un homme d'Etat. Mais, comme la politique est la seule corde vibrante de notre époque, et comme il voulait faire parler de lui, n'importe à quel prix et par quel moyen, il fit des extravagances, ne sachant pas faire autre chose.

A l'âge de huit ans, il avait hérité de son père le titre de comte, avec la pairie, qui était encore héréditaire alors, et cinquante mille livres de rente ; mais, quand arriva 1848, ayant mené à très grandes guides et sa santé et sa fortune, il imagina de sortir de l'ornière en se jetant dans une nouvelle folie : il se fit socialiste

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Vêtu alors du costume de l'emploi, c'est-à-dire portant habit, veste et culotte de ce velours à côtes que portent souvent les ouvriers, — mais qui pour lui n'en sortaient pas moins de chez le meilleur tailleur de l'époque, — notre ex-pair de France, coiffé d'une jolie petite casquette crânement posée sur le coin de l'oreille, s'en allait courir les barrières, dans l'espoir d'attraper la popularité en mangeant du veau et de la salade avec les frères et amis. Puis, une fois sa corvée faite, il rentrait chez lui au plus vite, et tout aussitôt Jean, son valet de chambre, apportait à *Monsieur le Comte* de l'eau parfumée dans une belle cuvette en porcelaine de Sèvres pour qu'il s'y lavât les mains au plus vite afin d'enlever toute la sueur plébéienne dont elles pouvaient être imprégnées.

Hélas ! malgré toutes ses peines et ses petites comédies, le pauvre garçon ne put jamais se faire prendre au sérieux ni par les hommes politiques dont il voulut se servir, ni même par le peuple qui a le flair meilleur qu'on ne le pense, et il resta sur le carreau, très blessé de sa mésaventure. Il fit encore une nouvelle tentative en essayant de lutter contre M. Thiers aux élections de 1869 et ce fut son coup de grâce : aussi, depuis ce jour, il ne se fit plus aucune illusion, végéta tristement et s'éteignit désenchanté de tout.

D'Alton-Shée fut, en son beau temps, un des fondateurs du Jockey-Club, et, je le répète, s'il fût venu sur la terre cent ans plus tôt, il eût eu une existence charmante, car il avait toutes les qualités aimables et tous les vices dangereux du dix-huitième siècle. Brave, gai, insouciant, insoucieux, d'une distinction parfaite, mais ne croyant ni à Dieu ni à diable, ne rêvant que folies et plaisirs, se croyant tout permis en fait d'extravagances, en un mot ne reculant devant personne ni devant rien, c'était un type parfaitement réussi de ces roués de la Régence dont on a essayé de nous tracer le portrait et dans les romans et sur la scène. Enfin, pour le peindre d'un seul mot, il me suffira de rappeler qu'il avait été surnommé le *prince tout à toutes*.

Comtesse de Bassanville.

LA DENTELLE

L'histoire des arts appliqués à l'industrie n'avait pas eu depuis bien longtemps, surtout en ce qui concerne la toilette, la bonne fortune de s'enrichir d'un ouvrage aussi important que celui dont nous allons parler. La Dentelle, à laquelle il est consacré, y est étudiée sous tous ses aspects, et l'on peut dire que, pour la première fois, ce précieux tissu, qui joue un si grand rôle dans l'ajustement des femmes, a du même coup rencontré, en M. Joseph Seguin, un historien d'une haute compétence, dont l'œuvre constitue à la fois un beau et bon livre, et en M. J. Rothschild, un éditeur intelligent, qui n'a rien épargné pour que ce trésor d'archéologie et de critique doive nécessairement prendre place dans toutes les bibliothèques (1).

L'antiquité, l'origine exacte de la dentelle ont donné lieu, depuis la fin du XVIIe siècle, à des controverses nombreuses. M. Seguin, après s'être livré à de consciencieuses recherches, s'est d'abord attaché à réfuter avec preuves toutes les erreurs commises par ses devanciers, et de ce que les plus anciennes guipures et les plus anciens modèles gravés nous sont venus de Venise, il a logiquement conclu que la dentelle avait dû être une invention italienne.

N'est-il pas évident, en effet, que si les peuples de l'Orient (comme le prétendent ceux qui attribuent à ce genre d'ouvrage une haute antiquité et une origine orientale) avaient fabriqué la dentelle plusieurs siècles avant qu'elle fût connue en Europe, il serait bien étrange qu'ils eussent cessé d'en faire, du jour où ils nous auraient communiqué leur secret, alors surtout que ces peuples ont si fidèlement conservé, depuis les commencements de l'histoire, leurs idées, leurs mœurs, leurs costumes et leurs industries?

Dentellière des environs du Puy.

Quant à l'apparition de la dentelle en France, nul doute qu'elle ne soit postérieure au règne de François Ier ; elle s'explique d'ailleurs par ce fait que Catherine de Médicis, appelée à devenir en 1533 la femme de Henri II, attira à la cour un certain nombre de personnages distingués, ses compatriotes, qui y introduisirent les colifichets de leur pays.

Ces deux points d'histoire établis, — convaincu qu'il importe, dans l'intérêt du mouvement artistique et industriel, de demander aux créations du passé des éléments d'études d'où puisse jaillir une source féconde d'idées et de créations inédites, — M. Seguin aborde la partie descriptive de son ouvrage.

Il passe successivement en revue tous les genres de fabrication et, en en faisant connaître tous les centres, n'omet rien de ce qui peut instruire ou intéresser le lecteur. Pour lui rendre la route plus attrayante, il la sème de nombreuses vignettes intercalées dans le texte et représentant, comme celles que nous lui empruntons, des dessins de dentelles d'après les meilleurs maîtres du XVIe et du XVIIe siècle. Enfin, il complète ce superbe ouvrage in-folio, si luxueusement édité, par cinquante planches phototypographiques inaltérables, de même dimension, reproduisant, d'après les plus beaux types choisis dans les collections publiques et privées, des modèles de dentelles, de passements aux fuseaux, de points coupés à l'aiguille, points de Venise, de Gênes, guipures, Malines, Valenciennes, points d'Alençon, d'Angleterre, etc.

Qui ne comprend maintenant toute l'importance d'un tel livre? La part faite à la dentelle dans la décoration des intérieurs, dans l'ornement de la toilette civile et religieuse, suffirait seule à le rendre indispensable.

Aux artistes, peintres et sculpteurs, qui ne veulent pas s'exposer à commettre des anachronismes, il fournira, grâce aux nombreux types qui y sont reproduits avec leurs dates, un répertoire incomparable.

Aux fabricants de dentelles, il offrira la description des différents procédés de fabrication propres à chaque pays, et des modèles dont il leur sera loisible de tirer parti.

(1) *La Dentelle*, par J. Seguin. Prix : 100 fr.; relié, 120 fr. — J. Rothschild, éditeur, 13, rue des Saints-Pères, Paris.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A. Leroy imp. r. des Moines 68. Ad. Goubaud & Fils Ed.rs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Toilettes de M.lle Kœnig, r. Monsigny 19 – Parfums de Pinaud & Meyer, Boul.d des Italiens 30.

Ceinture Régente de M.mes De Vertus Sœurs, r. Auber, 12 – Eau Gauloise de M.me V. Rolende, r. de Provence 4.

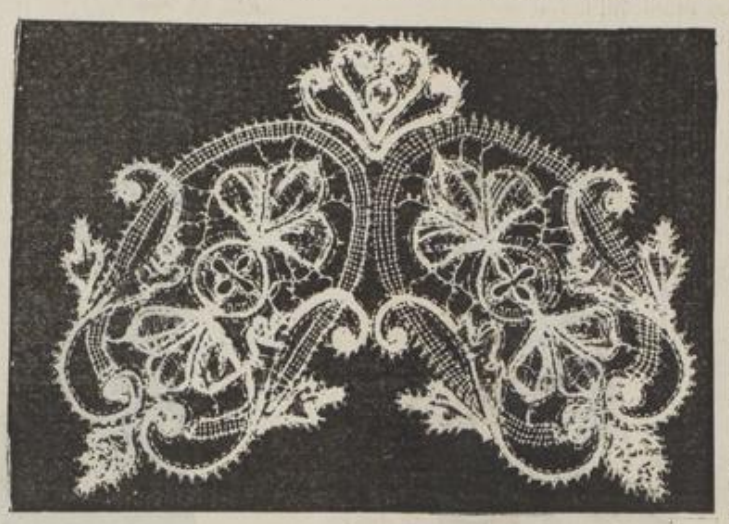
Envois de la M.on de Commission Lassalle & C.ie rue Louis-le-Grand, 25.

Entered at Stationer's hall.

LONDON Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street Covent Garden, W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Aux femmes, enfin, qui ont souci de leur parure, il enseignera à ne point prendre indifféremment, pour l'adapter à leur toilette, du point de Bruxelles, aux contours résolument accusés, ou de la dentelle de Bruges, à l'aspect harmonieux et *flou ;* il leur permettra de ne pas confondre dans un même usage le point d'Alençon, au dessin toujours prononcé, aux fleurs richement brodées sur réseau ou sur fond de brides, et les Malines légères, qui n'ont d'accent que sur le trait du dessin; la guipure d'Honiton, aux fins toilés, aux reliefs discrets, et l'ancien point de France, tel qu'on l'imite aujourd'hui, avec ses rehauts gras, ses fortes brides picotées, ses grands jours imités eux-mêmes du point de Venise; les applications dites d'Angleterre ou le point de gaze, au caractère magnifique, tranché, fier, et les dentelles aux fuseaux fabriquées en Flandre, à Lille, à Arras, à Mirecourt, qui se distinguent des précédentes par un air de souplesse, de légèreté et de douceur.



Fleur d'application de Mirecourt.

Maintenant que les femmes seules portent des dentelles, il importe — ainsi que le fait observer un écrivain des plus autorisés (1) — de discerner, parmi les anciens modèles qu'on serait tenté de reproduire ou d'imiter, ceux qui durent convenir aux raffinés de Louis XIII ou aux roués de la Régence, et ceux qui furent inventés pour les toilettes de Mme de Lude ou de Mlle de Blois. Il importe aussi de ne pas employer étourdiment, pour jupons, d'anciennes nappes d'autel, et de ne conseiller qu'aux femmes d'une beauté virile ou d'un âge marqué les dentelles que portaient jadis les princes de l'Église et les gens de robe.

Passement de Point coupé, d'après Siebmacher (Nuremberg, 1604).

Indépendamment de ces différences, il en est d'autres tout aussi sensibles dans la dentelle qui n'est destinée qu'à des femmes. Il y a du point pour toutes les saisons, pour les diverses parties du jour, pour celles du vêtement; il y en a aussi pour tous les âges.

Déjà, sous Louis XV, le point d'Alençon et le point d'Argentan étaient désignés par l'étiquette comme « dentelles d'hiver, » et il est certain que leur gravité se prêtait à une pareille désignation. Il n'est pas nécessaire d'être bien avant dans le secret des femmes pour savoir qu'il y a des dentelles du matin et des dentelles du soir, des Valenciennes au clair réseau pour les négligés d'intérieur, des mignonnettes pour les coiffures sans prétention apparente, des campanes étroites pour border le linge ordinaire, des dentelles-torchon pour servir à l'ornement de ces costumes de campagne ou de plage qui affectent de racheter, par une coupe élégante, le rude confort de l'étoffe.

Mais quand il s'agit de ces grandes affaires, la toilette de promenade, la toilette de visite très habillée, la toilette de courses, la toilette de bal, le choix des dentelles a une importance considérable. C'est alors qu'il faut prendre garde à ce qui est grave ou léger, mince ou épais, aux points plats et aux points en relief, aux entre-deux délicats qui orneront un plastron de nansouk, aux dentelles de Bruges qui formeront un corsage assez doux pour être rehaussé de petits nœuds en velours, aux guipures qui, tombant sur la gorge en coquillé, corrigeront la roideur d'une collerette Médicis, relevée en éventail.

Nous regrettons de ne pouvoir nous étendre plus longuement aujourd'hui sur ce sujet. Dans un autre numéro, nous mettrons sous les yeux de nos lectrices, avec quelques nouveaux dessins de dentelles, un intéressant extrait de cet ouvrage qui a mérité d'être loué sans restriction aucune par M. Charles Blanc, l'un des membres les plus distingués de l'Institut. Il est vrai que l'éloge était facile et eût pu, comme le livre lui-même, se résumer en deux mots : M. Joseph Seguin a su réunir — ce que personne n'avait encore fait — une collection complète de tous les genres de dentelles qui ont existé, et écrire une histoire véridique de ce charmant tissu, ce qui, nous devons le constater, ne s'était pas vu davantage.

Robert Hyenne.

(1) *L'art dans la parure et dans le vêtement*, par M. Charles Blanc. — Librairie Renouard, 6, rue de Tournon, Paris.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE D.G. N° 471. — GRANDES CONFECTIONS D'HIVER; NOUVEAUX MC

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

S DE Mlle ADOLPHINE KŒNIG, RUE MONSIGNY, 17. — DESCRIPTION PAGE 602

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LES SOULIERS D'ENFANTS

(CONTE DE NOEL)

I

La petite maison n'avait qu'une seule pièce, au rez-de-chaussée; ses quatre murs lézardés soutenaient le toit de chaume qui abritait les pauvres gens contre la pluie, les vents, le froid et la neige.

A l'intérieur, tout est si bien rangé et si propre, que les vieux meubles disloqués et vermoulus ont comme un air de gaieté.

Une jeune femme tricote activement devant deux morceaux de bois mort rond qui se consument lentement dans le foyer de la cheminée. Près d'elle, sur une vieille couverture de laine pliée en quatre, ses enfants, deux petits garçons, jouent et s'embrassent. L'aîné se nomme André, il a sept ans; le second n'a pas encore quinze mois. André amuse son petit frère; il l'empêche de s'impatienter et de pleurer, pour permettre à sa mère de travailler. Celle-ci a plus souvent les yeux sur les deux têtes blondes que sur ses longues aiguilles d'acier; mais le tricot n'en va pas moins vite.

C'est une femme d'environ trente ans; elle a dû être jolie, mais elle est pâle et amaigrie; on voit qu'elle souffre. Par instants, deux larmes brillent dans ses yeux, s'échappent d'entre ses longs cils et tombent sur ses joues.

II

Tout-à-coup, sur ce tableau de famille, la porte s'ouvrit et un des huissiers de la justice de paix du canton entra.

En le voyant, la jeune mère laissa tomber son ouvrage à ses pieds; son visage devint plus pâle encore et elle se leva toute tremblante.

— Avant d'exécuter les ordres de M. Gorjut, dit l'huissier, je viens vous demander si vous pouvez payer.

— Hélas! monsieur, mon mari a cherché à emprunter, mais il n'a pu trouver un sou. Nous sommes trop misérables, on n'a pas confiance. Ainsi, c'est bien fini, M. Gorjut n'a pas pitié de nous?

— Je lui ai demandé de vous accorder du temps. Il ne veut rien entendre. C'est aujourd'hui la veille de Noël: il vous reste une demi-journée et demain pour trouver la somme.

— Nous ne la trouverons pas, monsieur Girardin, nous ne la trouverons pas! s'écria la pauvre femme en pleurant. Quatre-vingt francs! Qui donc nous prêterait tant d'argent? Ah! je vous en prie, monsieur, je vous en supplie, ayez pitié de nous.

— Je ne puis rien, ma chère dame, rien.

— M. Gorjut est donc bien dur?.. Nous chasser de sa maison au milieu de l'hiver, vendre nos pauvres meubles! ... il veut donc que nous mourions de faim et de froid dans la neige? Nous ne lui avons jamais fait de mal pourtant. Mon homme n'est pas un débauché, un coureur, un paresseux; c'est un bon père, un bon mari, un travailleur: vous le connaissez, M. Girardin. S'il n'a pas payé, c'est qu'il a été malade pendant deux mois. M. Gorjut le sait bien. Est-ce qu'on peut empêcher la maladie de venir? Ah! tenez, s'écria-t-elle avec désespoir, M. Gorjut est un méchant homme, il veut tuer mes enfants!

— Je voudrais pouvoir vous venir en aide, dit l'huissier avec émotion; mais j'ai sept enfants à nourrir et je suis pauvre, presque aussi pauvre que vous. Il vous reste encore un espoir, allez voir M. Gorjut. Peut-être se laissera-t-il attendrir.

— Est-ce qu'il voudra me recevoir?

— Je l'espère. Je dois vous dire aussi que votre mari l'a rendu furieux en allant travailler chez d'autres au lieu de s'acquitter en faisant des journées pour lui.

— M. Gorjut est injuste, répliqua-t-elle vivement. Jacques n'a pas refusé de travailler pour lui. S'il est allé chez les autres, c'est parce que M. Gorjut voulait lui retenir le prix de toutes ses journées. Etait-ce possible? était-ce raisonnable? Calculez, M. Girardin: Jacques gagne 1 fr. 50 par jour; pour s'acquitter envers M. Gorjut, il lui faudrait tout près de deux mois, n'est-ce pas? Eh! bien, pendant ce temps-là, avec quoi mangerions-nous? Si seulement il nous laissait la moitié, quinze sous chaque jour, c'est peu, quand il faut tout acheter, mais on s'arrange, on se prive... Au lieu de ça, il veut tout garder. Est-ce juste, M. Girardin, est-ce juste?

— Je suis de votre avis, ma chère dame, ce n'est pas possible.

— Je suivrai votre conseil, M. Girardin, je vais aller voir M. Gorjut.

L'huissier se retira.

Depuis un instant, le plus jeune des enfants s'était endormi bercé dans les bras de son frère. La mère le prit doucement, lui mit un baiser sur le front et le coucha dans son berceau. Ensuite, elle débarbouilla André et lui mit sa blouse des dimanches; elle-même lissa ses cheveux, les emprisonna dans une coiffe blanche et changea de tablier. Puis, s'étant assurée que le petit dormait profondément, elle prit André par la main et sortit.

III

Monsieur Gorjut, chaudement enveloppé dans une longue robe de chambre doublée de fourrures et les pieds dans une chancelière, malgré le grand feu clair qui flambait dans la cheminée, était occupé à aligner des chiffres et à faire des additions.

Mademoiselle Gorjut, une charmante jeune fille de dix-huit ans, lisait, assise près du feu.

Le riche propriétaire voulut bien interrompre son travail pour recevoir la visiteuse.

— M'apportez-vous mon argent? lui demanda-t-il durement.

— Hélas! non, Monsieur, répondit la pauvre femme.

— Si ce n'est pas pour me payer, pourquoi venez-vous?

— Je viens vous demander du temps, Monsieur; nous travaillerons, nous vous payerons, je vous le promets. Jacques va bien maintenant, les forces sont revenues.

— Du temps, un nouveau délai, non. Vous deviez payer à la Saint-Martin, nous voici à la fin de l'année! J'ai trop attendu, je ne veux plus attendre.

La malheureuse tremblait comme la feuille agitée par le vent. Le petit garçon tenait sa jupe à deux mains et, peureux, se cachait derrière elle.

— Monsieur Gorjut, reprit-elle, nous vous avons toujours bien payé. Si nous sommes en retard aujourd'hui, c'est la faute de la maladie.

— Ce n'est pas mon affaire. Si vous ne me payez pas demain, après-demain vous partirez.

— Mais où voulez-vous que nous allions?

— Cela ne me regarde pas.

— J'ai deux enfants, Monsieur Gorjut, celui-ci et un autre petit, tout petit, dit-elle en pleurant. Ah! vous n'aurez pas le cœur assez dur pour faire cela. Nous vous aimons, nous vous respectons; pourquoi nous traitez-vous si mal?

— Je veux être payé.

— Mademoiselle, reprit-elle en s'adressant à la jeune fille, de grâce, intercédez pour nous auprès de votre père!

Mlle Gorjut fit un mouvement, mais elle ne leva point les yeux et garda le silence.

La jeune femme resta un moment interdite et regarda, tour à tour, avec une sorte d'effroi, le père et la fille.

— Mon Dieu, dit-elle enfin, je n'aurais jamais cru qu'on pût être si cruel pour des malheureux.

Puis elle reprit doucement et avec une certaine dignité:

— Monsieur Gorjut, je vous demande pardon d'être venue

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

vous déranger; je l'avoue, j'espérais vous attendrir. Je n'aurais pas osé supposer que vous resteriez insensible devant la douleur d'une mère qui venait vous implorer au nom de ses enfants. Vous me repoussez, votre cœur est fermé pour nous; c'est à Dieu seul que je m'adresserai maintenant. Peut-être aura-t-il pitié de nous. Ah! Monsieur, je ne vous souhaite pas de souffrir un jour autant que moi!

Après ces paroles, elle prit son enfant dans ses bras et sortit vivement.

M. Gorjut se remit tranquillement à ses additions.

Mlle Gorjut ferma son livre. Sur la dernière page qu'elle avait lue, il était tombé deux larmes.

IV

La jeune mère rentra chez elle; l'enfant dormait encore, le feu s'était éteint; elle s'assit près du berceau et se prit à sangloter.

Le petit André se haussa autant qu'il put, et étant parvenu à se suspendre au cou de sa mère, il couvrit ses joues de baisers.

— Maman, lui dit-il tout à coup, Monsieur Gorjut t'a fait pleurer; c'est un méchant, Monsieur Gorjut. Quand je serai grand, je le lui dirai. Maman, je ne veux plus que tu pleures.

— Eh bien! oui, je ne pleurerai plus.

— Ecoute, c'est demain Noël. Tu m'as dit que, ce jour-là, le bon Noël apportait des bonbons aux enfants qui avaient été bien sages. Moi, j'ai été bien sage, n'est-ce pas, maman? Mon petit frère aussi.

— Oui, mon ami, vous avez été bien sages tous les deux.

— Le bon Noël viendra chez nous cette nuit?

— Je l'espère.

— Eh bien, maman, je ne veux pas de bonbons.

— Tu ne veux pas de bonbons, mon ami?

— Non, je vais dire ma prière, pour que le bon Noël apporte de l'argent.

— De l'argent?

— Oui, pour que M. Gorjut ne te fasse plus pleurer.

Et le petit garçon alla s'agenouiller, les mains jointes, au milieu de la chambre.

— Oh! oui, prier, prier! s'écria la mère.

Et, à son tour, elle se mit à genoux devant le berceau de son jeune fils.

Il était nuit noire lorsque Jacques rentra; il apportait, comme il le faisait chaque jour, un énorme fagot de bois mort, qu'il avait ramassé dans la forêt. Le bois mort brûle vite, mais on l'économisait pour que le fagot durât tout un jour.

En travaillant, Jacques avait eu chaud, puis, dans la forêt, en ramassant le bois le froid l'avait saisi : il était si légèrement vêtu! Il rentrait tout grelottant.

La jeune femme jeta vite sur le feu une brassée de bois. On fit cercle autour de la flamme pétillante.

Jacques mangea sa soupe sur ses genoux. Voyant qu'il ne parvenait pas à se réchauffer, il se mit au lit.

Un instant après, la mère coucha les enfants. Mais auparavant André, qui n'oubliait pas le bon Noël, eut soin de placer les petits souliers de son frère et les siens tout près du feu, sous le manteau de la cheminée.

— Te trouves-tu mieux? demanda la jeune femme à son mari.

— Oui, répondit-il. Je crois que je vais dormir, un bon sommeil me remettra.

— Moi, je vais faire la veillée de Noël, dit-elle.

Et elle reprit son tricot. C'était un gilet de laine qu'elle confectionnait pour son mari.

Une demi-heure plus tard, Jacques et les deux enfants dormaient.

V

Elle travaillait, la jeune femme, et elle se disait :

— Quand Jacques portera ce bon tricot, il n'aura plus froid.

Elle pensait aussi à la menace du propriétaire et elle se trouvait bien malheureuse. Elle n'avait rien dit à son mari, car elle avait eu peur de le rendre plus malade. Elle préférait souffrir seule.

Vers dix heures et demie, la lampe s'éteignit tout d'un coup, faute d'huile. Il n'en restait plus dans la maison et elle n'avait pas d'argent pour en aller acheter.

Peu de temps après, les cloches sonnèrent à grande volée; elles appelaient les fidèles à la messe de minuit.

— Je suis bien mal vêtue pour aller à l'église, se dit la pauvre femme; mais n'importe, à l'entrée, cachée derrière un pilier, on ne me verra pas; j'entendrai les chants du prêtre et je joindrai mes prières à celle des autres femmes.

Jacques et les enfants dormaient toujours.

Elle s'éloigna à petits pas et sortit sans bruit de la maison.

Cinq minutes après, deux femmes, dont l'une portait une lanterne sourde, s'arrêtèrent devant la porte de l'humble demeure.

Il avait neigé dans la soirée, puis à la neige avait succédé un épais brouillard.

— Il n'y a pas de lumière dans la chambre, dit à voix basse l'une des deux femmes.

— C'est vrai, répondit l'autre; ils sont couchés, sans doute.

— Faut-il entrer?

— Oui. La porte n'est sûrement fermée qu'au loquet. Dans le village, les pauvres gens ne se servent pas de clef.

La plus jeune des deux femmes prit la lanterne des mains de sa compagne, ouvrit la porte doucement et entra seule dans la maison.

Elle s'avança timidement jusqu'auprès du lit du petit André. Là, elle s'arrêta. Puis, projetant la lumière de la lanterne sur les objets, elle regarda. Elle vit Jacques endormi, l'enfant dans son berceau, et le visage frais et rose d'André, ressortant comme une peinture sur la toile blanche de son petit oreiller. Il lui sembla que le garçonnet avait ouvert les yeux.

Elle s'approcha de la table en plongeant la main dans la poche de sa robe. Elle la retira fermée, avec l'intention évidente de mettre sur la table ce qu'elle tenait. Mais, en ce moment, la lumière de la lanterne frappa en plein sur les petits souliers placés par André sous le manteau de la cheminée.

L'inconnue tressaillit et un sourire céleste parut sur ses lèvres.

Elle s'approcha vivement de la cheminée, se baissa, et sa main fine et blanche passa plusieurs fois au-dessus des petits souliers. Enfin, elle se redressa belle et radieuse, et, légère comme un oiseau, elle courut rejoindre sa compagne.

Quand la jeune femme rentra au milieu de la nuit, Jacques et les enfants dormaient toujours.

VI

Jacques et sa femme se réveillèrent en même temps, à l'aube naissante.

— Jacques, dit-elle, tu as bien dormi; te ressens-tu encore de ton malaise?

— Plus du tout; le sommeil a réparé mes forces; je suis tout à fait bien. Je vais me lever, je ferai un bon feu pour que la chambre soit chaude quand tu habilleras les enfants.

— Non, répliqua-t-elle; c'est aujourd'hui fête, tu ne travailles pas; prends encore une heure ou deux de repos, je veux me lever la première.

A ce moment, André se réveilla à son tour. Il se retourna dans son petit lit, sortit à moitié de dessous les couvertures et regarda

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

du côté de la cheminée, les yeux grands ouverts. Mais le jour était encore trop faible ; il ne put voir ses souliers et ceux de son petit frère.

— André, lui dit sa mère, tu vas avoir froid, recouche-toi, mon ami, recouche-toi bien vite.

L'enfant obéit; mais, relevant aussitôt sa petite tête intelligente:

— Maman, dit-il, le bon Noël est venu cette nuit ; je voudrais savoir ce qu'il a apporté à mon petit frère et à moi.

— Hier soir, dit la jeune femme à son mari, ma lampe s'est éteinte, nous n'avons plus d'huile. Je suis allée à la messe de minuit. En rentrant, dans l'obscurité, j'ai oublié de mettre dans leurs petits souliers des noisettes et deux morceaux de sucre que j'ai mis en réserve pour cela, il y a plus d'un mois.

Jacques poussa un soupir.

— Les riches sont bien heureux, dit-il amèrement, de pouvoir faire selon leur cœur pour leurs enfants.

Ces paroles rappelèrent la jeune femme à la réalité cruelle et elle se retint pour ne pas pleurer.

Elle se leva.

— Maman, cria André, dis-moi donc tout de suite ce qu'a apporté le bon Noël.

— Oui, oui, je vais te le dire.

Elle s'habilla très vite et alla prendre dans un meuble sa pauvre réserve de sucre et de noisettes.

Elle était presque gaie. Ce rien n'allait-il pas être la joie de ses enfants ?

Comme elle se disposait à vider sa main dans les petits souliers, elle s'aperçut qu'une autre main l'avait prévenue. Elle ne put retenir un cri de surprise. Elle courut vers son mari et l'embrassa à plusieurs reprises.

— Méchant, lui dit-elle d'une voix entrecoupée, pourquoi ne me disais-tu pas que tu leur avais acheté des bonbons ? Mon Dieu, comme il vont être heureux !

— Voyons, calme-toi, fit Jacques; je ne te comprends pas, je n'ai rien acheté. Je n'ai pas trop de ce que je gagne pour nous donner du pain.

— Mais ces bonbons, Jacques, ces bonbons, d'où viennent-ils !

— Tu as mal vu.

Elle alla prendre un soulier et le plaça sous les yeux de son mari.

— C'est vrai, fit-il.

— Jacques ! s'écria-t-elle, cette nuit, en mon absence, quelqu'un est entré chez nous.

— Mais oui, maman, cria André, le bon Noël, je l'ai vu.

La jeune femme versa sur la table le contenu du petit soulier. Au milieu des bonbons tomba une pièce de vingt francs.

— Jacques, de l'or ! fit-elle. Regarde.

— De l'or ! répéta le mari qui croyait faire un beau rêve,

Elle prit les autres souliers. Dans chacun, il y avait une pièce de 20 francs avec les bonbons.

— Quatre-vingts ! s'écria-t-elle, nous sommes sauvés !

Elle était comme folle. Elle courait au lit de son mari, à celui d'André, puis au berceau. Elle embrassait Jacques, elle leur montrait les pièces d'or qu'elle faisait sonner dans sa main. Elle pleurait; le bonheur, la joie l'étouffaient. Enfin, elle devint plus calme. Elle donna des bonbons à André qui se mit à les croquer sans façon.

— Le bon Noël est bien gentil, dit tout à coup le petit garçon; je lui avais demandé de l'argent et il m'a apporté aussi des bonbons.

— André, lui dit sa mère, tu m'as dit tout à l'heure que tu l'avais vu, le bon Noël ?

— Oui, maman. Je me suis réveillé la nuit, j'ai vu chez nous une grande lumière, et au milieu le bon Noël qui descendait du ciel. Il était là, tiens, tout près de moi; il m'a regardé et j'ai vite fermé les yeux.

— Était-il vieux ?

— Non.

— Tu n'as pas reconnu sa figure ?

— Si, il avait la figure de mademoiselle Gorjut.

— Ah ! je comprends ! s'écria la jeune femme en levant les bras vers le ciel. A côté de l'homme égoïste et sans cœur, Dieu a placé l'ange de la Charité.

Émile Richebourg

LES LIVRES D'ÉTRENNES

Nous avons aujourd'hui un devoir à remplir, et nous le faisons avec d'autant plus de plaisir que l'indulgence de nos lectrices nous est forcément acquise ; comment, en effet, pourraient-elles trouver mauvais que nous nous inclinions devant l'usage et l'actualité, alors qu'elles, obéissent elles-mêmes avec tant de docilité aux mille et un caprices de la mode ? Et, après tout, n'est-ce pas aussi cette dernière qui exige que nous passions en revue les belles publications écloses aux approches du jour de l'an ?

La librairie Hetzel a, la première, eu l'heureuse idée de légitimer, en le faisant tourner au profit de livres toujours charmants, mais dignes de rester, le goût naissant du public pour les livres d'étrennes illustrés. Les directeurs du *Magasin et de la Bibliothèque illustrés d'éducation et de récréation*, en choisissant l'époque des étrennes pour mettre au jour les excellents ouvrages, à l'usage de l'enfance et de la jeunesse, qui ont mérité à l'ensemble de leur œuvre une place à part dans l'estime des familles, sont parvenus à constituer à nos enfants la bibliothèque qui avait manqué à leurs pères. Ce n'est pas médire du passé de notre littérature que de rappeler son indigence sur ce point.

Les œuvres qui veulent durer ne s'improvisent pas. La collection Hetzel, si bien commencée, il y a quinze ans, par la *Comédie enfantine*, de Louis Ratisbonne, et l'*Histoire d'une bouchée de pain*, de Jean Macé, a grandi sagement et lentement, de façon à compter aujourd'hui plus de cent volumes, véritable trésor littéraire et scientifique de l'enfance et de la jeunesse. La plupart des classiques modernes de la récréation et de l'éducation sont là. Il en est, à coup sûr, bien peu qui n'aient mérité successivement le suffrage des plus difficiles et des plus délicats ; bon nombre d'entre eux ont, d'ailleurs, été couronnés par l'Académie française. Nous nous bornerons, pour aujourd'hui, à signaler les quatorze ouvrages nouveaux que la maison Hetzel offre cette année à sa nombreuse clientèle et à les indiquer par leurs titres et le nom de leurs auteurs.

C'est tout d'abord, après l'*Histoire d'une Maison*, l'*Histoire d'une Forteresse*, ornée de ces incomparables dessins qui doublent la valeur des œuvres de M. Violet-le-Duc. — *La Plante*, de Grimard, livre excellent déjà arrivé à la célébrité dans le format in-18. — *Le Docteur Ox* et *le Tour du monde*, de Jules Verne. — *Mon premier Voyage en mer* et les *Planteurs de la Jamaïque*, par Mayne-Reyd. — L'*Histoire d'un âne et d'une jeune fille*, par P.-J. Stahl, pour la jeunesse et le second âge. — Les deux volumes de l'année du *Magasin d'éducation* contenant toute la 1re partie de l'*Ile mystérieuse*, de Jules Verne. — Enfin, six charmants albums pour le premier âge : *Les caprices de Manette* ; — *Le premier cheval et la première voiture* ; — *Les méfaits de Polichinelle* ; — *La chasse au volant* ; — *La boulangère a des écus* ; — *Le Cirque à la maison*.

C'est une vraie fête pour la jeunesse et l'enfance et un véritable secours pour les familles que cette apparition annuelle de beaux et bons livres.

La confiance est l'œuvre du temps, il lui faut des preuves faites. Par le goût sévère qui dirige ses choix, par le scrupule qui y préside, M. Hetzel a certes justifié celle qui accueille les livres qui

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

portent la marque de sa *Bibliothèque d'éducation et de récréation.*

Nous ne connaissons qu'une seule publication qui puisse glorieusement rivaliser avec celle dont nous venons de parler : c'est le *Journal de la Jeunesse*, de la maison Hachette. Nous avons eu déjà occasion de le signaler à nos lectrices et de faire remarquer que, s'il s'adresse surtout aux jeunes gens, de plus vieux néanmoins pourraient encore en faire leur profit. Les deux volumes dont se compose l'année 1874 contiennent des éléments si variés, si attachants, si bien faits pour occuper utilement les loisirs d'un grand nombre de personnes, que nous n'hésitons pas à recommander de nouveau, et de toutes nos forces, cette utile et charmante publication, qu'on pourrait appeler, à bon droit, l'Encyclopédie du jeune âge.

Les nombreuses études de tout genre, les souvenirs de voyages, les récits et nouvelles y sont accompagnés de fines illustrations qui les font mieux comprendre, les animent et en rehaussent l'attrait. On a pu déjà s'en faire une idée par les quelques dessins que l'aimable obligeance des éditeurs nous a permis de reproduire il y a quelques mois, et pourtant ce n'était là qu'un faible spécimen des trésors de toute sorte dont le *Journal de la Jeunesse* est rempli.

Pour résumer notre opinion sur ce recueil, que nous préférons personnellement à tous ceux du même genre, nous dirons qu'il fait le plus grand honneur à la maison Hachette et ne le cède à aucune de ses meilleures publications.

Parmi les beaux livres qu'elle vient d'éditer et dont le manque d'espace ne nous permet pas de parler, il en est un qui se recommande particulièrement à nos lectrices : c'est l'*Histoire du costume en France*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, par M. Quicherat, ouvrage orné de près de cinq cents gravures sur bois. Le savant directeur de l'Ecole des Chartes, dans le but d'être utile aux artistes, a traité la partie de l'antiquité avec un certain développement. Grâce aux notions qui résultent du texte et des figures, la plupart d'entre eux ne seront plus embarrassés lorsqu'ils auront à représenter un sujet de notre histoire ancienne.

Pour le commun des lecteurs, ce livre n'offre pas un moindre intérêt ; il présente sous son aspect le plus vivant et le plus pittoresque l'histoire de nos pères : excellent moyen de graver dans certains esprits le souvenir des idées et des faits qui se rattachent à chaque époque.

Ce que M. Quicherat a fait pour la période antérieure au XIXe siècle, M. Bertall l'a réalisé sous une autre forme pour l'époque actuelle, en ajoutant à la *Comédie de notre temps* une nouvelle série.

Le volume publié l'année dernière retraçait les habitudes, les manières, le costume, les manies et la civilité de notre temps. La seconde série, qui vient de paraître à la librairie Plon, entre plus avant dans la vie de nos contemporains : *les enfants*, *les jeunes*, *les mûrs* et *les vieux*, tel est le cadre dans lequel se meuvent successivement les types originaux qui vivent autour de nous. La comédie du collége, de la pension, du couvent ; celle des études de toutes sortes, des examens ; la comédie des carrières, les arts, les lettres, la paix et la guerre ; la comédie des places, celle de l'argent, celle de la Bourse, celle des dénoûments : tout cela décrit et dessiné avec cette finesse, cette gaieté alerte et cette observation juste qui ont fait le succès de la première série.

Ces deux volumes sont indépendants l'un de l'autre, et cependant, réunis, ils forment le tableau d'ensemble le plus complet qui ait été fait jusqu'ici sur la vie de nos contemporains.

Ch. DAVID.

THÉATRES

GAITÉ. — Le nouveau drame de M. Victorien Sardou, *la Haine*, a eu le privilège de mettre aux prises le ban et l'arrière-ban de la critique : selon les uns, l'auteur s'est élevé aussi haut que dans *Patrie ;* pour les autres, il est resté l'homme du *Magot* et de *Rabagas*. La vérité est entre ces extrêmes.

Dans le beau drame donné à la Porte-Saint-Martin, M. Sardou avait mis en scène le patriotisme ; aujourd'hui, c'est encore la patrie qui l'inspire. Tout ému du spectacle auquel il vient d'assister avec nous dans nos derniers malheurs, il a voulu retracer la peinture de ces luttes intestines, de ces haines qui ne craignent point de se donner carrière sous les yeux mêmes de l'étranger, qui nous raille et n'attend que le moment de profiter de nos discordes.

C'est, à côté d'un drame plus intime, l'histoire de la vieille querelle des Guelfes et des Gibelins. Il ne fallut rien moins que l'amour de la patrie pour y mettre un terme : on sait comment, après avoir désolé par leurs longues luttes la malheureuse ville de Sienne, ils lui rendirent enfin la liberté en s'unissant contre l'étranger, resté l'ennemi commun.

Voilà ce qui fait de *la Haine* une œuvre supérieure, d'où découle pour tous une grande et belle leçon. Comment ne pas savoir gré à l'auteur de s'être inspiré d'une aussi noble pensée, d'avoir tiré de l'histoire, en ces temps troublés, un pareil enseignement ?

ODÉON. — Grand succès, suivi d'un concert d'éloges au milieu duquel on aurait peine à distinguer une fausse note ! L'honneur en revient à M. L. Davyl, qui, dans une comédie en quatre actes, hardiment intitulée : *la Maîtresse légitime*, vient de donner une intéressante contre-partie aux *Faux ménages*, de M. Pailleron.

Cette heureuse pièce n'est point de celles qui disséquent à fond une thèse sociale et dessinent avec un burin solide des caractères destinés à rester, mais il a suffi au public qu'elle effleurât avec l'esprit et le cœur une donnée sérieuse. C'est un début qui promet.

HOP-FROG.

REVUE DES MAGASINS

M. DE PLUMENT voit de jour en jour s'accroître une clientèle déjà très nombreuse, grâce au soin extrême et à l'intelligence qui sont apportés dans la fabrication des produits de son industrie. On ne craint pas, dans cette maison, de manier et remanier les corsets, tournures, jupons, pour introduire de nouveaux perfectionnements dans leur fabrication. M. de Plument est constamment à l'affût des nouveautés et tient par dessus tout à être au niveau des exigences de la mode.

Le joli corset *Sultane* a subi d'importants changements : sa coupe s'est allongée, le busc (incassable comme tous ceux qu'on emploie dans cette maison) a pris également de la longueur, ainsi que les baleines. Avec ce corset modèle, une femme peut affronter sans crainte la cuirasse ou le corsage moyen-âge : elle aura toujours une jolie taille.

Quelques personnes nous ayant demandé de nouveaux renseignements sur le *jupon duvet*, nous nous empressons de les leur donner. Oui, c'est une innovation de la maison de Plument, et là seulement on peut se le procurer. Il est établi de la même façon que le jupon ouaté, avec cette différence que les piqûres sont moins rapprochées, car il faut laisser au duvet de l'espace pour gonfler, tandis que la ouate s'affaisse de plus en plus par l'usage. Il y a des jupons *duvet* en satinette à dessins cachemire, en cachemire même ou en soie de différentes nuances.

Une mère de famille peut offrir le corset *Sultane* ou le jupon *duvet* comme étrenne utile à sa fille ; c'est aussi un cadeau très convenable de sœur à sœur. Pour traiter une question de ce genre, le mieux est de visiter les magasins de la rue Vivienne, 33, ou de s'adresser à leur propriétaire, M. DE PLUMENT.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le *jupon princesse articulé* continue de faire merveille. Il n'en est pas qui fasse mieux valoir les grâces et l'élégance d'une toilette.

— Mlle Marie BATAILLON réussit à merveille la capote pour jeunes filles et jeunes femmes; elle sait donner à ce vêtement une grâce particulière, remplie de crânerie. Voici, en ce genre, un ensemble assez réussi : — Jupon de velours tramé marron sans garnitures; capote en cheviot grisaille, avec col, revers et parements lisérés de marron, et deux rangées de boutons en os de même couleur.

Une robe *moyen-âge* nous a paru également remarquable. Mlle Marie Bataillon s'est tout à fait pénétrée du caractère de cette époque, en se servant non-seulement de la même coupe, mais aussi d'étoffes semblables à celles qu'on portait alors. Nous regrettons qu'il ne nous soit pas permis de la décrire et nous en dédommagerons nos lectrices en disant quelques mots des jolies toilettes de visite que nous avons vues rue Thérèse, 5. Ce sont des costumes en vigogne, garnis de velours en bandes; des robes en cachemire des Indes, mélangé de faille; d'autres en velours et matelassé; quelques-uns en pékin de velours et velours uni. Le tout combiné avec un tact exquis, d'une simplicité relative et de très bon goût, tel enfin qu'une femme élégante et « comme il faut » peut le désirer.

Mlle Marie Bataillon nous a également montré de délicieuses robes de soirées, une entre autres ainsi composée : — Jupon en satin bouton d'or, à longue traîne, entouré dans le bas de bouillonnés de tulle blanc qui en voilent l'éclat. Quatre écharpes en tulle, superposées sur le devant, brident la jupe et se réunissent derrière en quatre nœuds; au bas de chacune d'elles, une frange grelot en chenille rouge. Corsage cuirasse en satin, décolleté et à manches courtes, garni dans le haut d'une draperie en tulle, terminé par des franges assorties. Rien de plus distingué.

SPÉCIALITÉS

Le meilleur remède à employer pour combattre les rhumes, catarrhes, coqueluches, grippes, toutes les affections des bronches en un mot, c'est le sirop et la pâte de Nafé préparés par la maison DELANGRENIER (26, rue de Richelieu). D'un commun accord et d'après des expériences comparatives faites par MM. les médecins des hôpitaux de Paris, il a été reconnu que le sirop et la pâte de Nafé ont une supériorité incontestable sur toutes les préparations du même genre qui existent actuellement.

De préférence, on prend le sirop de Nafé pur, par cuillerée à soupe pour les grandes personnes, par cuillerée à café pour les enfants; on peut en prendre de quatre à six cuillerées et même plus par jour. Il est également très salutaire pour la santé de sucrer une tisane pectorale avec le sirop de Nafé; c'est même ce que l'on recommande de faire pour les toux persistantes.

La pâte de Nafé est un bonbon fort agréable à sucer. Il est souvent sage de le prendre alternativement avec le sirop de Nafé afin de compléter l'effet de ce dernier. De cette façon, la poitrine reçoit constamment le bénéfice du Nafé. On sait que ce fruit de la Katmych est cultivé sur une grande échelle en Syrie et en Égypte, et que ses propriétés adoucissantes et rafraîchissantes sont fort connues et appréciées des Arabes.

M. Delangrenier possède un grand nombre d'attestations très flatteuses de médecins de la Faculté et des hôpitaux, sur l'excellente préparation des deux produits dont nous venons de parler et sur les bons résultats qu'ils en ont obtenus. Il n'est pas inutile de faire observer que M. Delangrenier est seul propriétaire de la pâte et du sirop de Nafé, ainsi que du Racahout des Arabes; en conséquence, se méfier des contrefaçons!

— La *Veloutine Viard* est un produit d'une valeur si incontestable que son propriétaire n'hésite pas à la donner à titre d'essai, tant il est convaincu que l'on ne voudra plus en employer d'autre! Elle est si fine, si impalpable qu'un léger nuage suffit pour transformer la peau en lui donnant une fraîcheur idéale; on n'en soupçonnerait jamais la présence, sans l'éclat enchanteur qu'elle laisse après elle.

La veloutine Viard est établie en trois nuances différentes : blanche, rose, Rachel; c'est à chaque personne à bien demander ce qui lui convient le mieux en égard à son teint naturel. C'est toujours faire preuve de mauvais goût que de vouloir paraître ce que l'on n'est pas : rose, si l'on a le teint mat; blanche, si l'on est brune. D'ailleurs, la ruse est trop facile à deviner, et la femme qui croirait devoir y recourir n'aurait jamais les rieurs pour elle!

Ce qui donne une si grande vertu à la veloutine Viard, c'est qu'il n'entre dans sa composition que des principes végétaux : le bismuth en est complétement banni; la glycérine, au contraire, y entre pour une large part et lui donne ses qualités rafraîchissantes. Ce sont là des garanties sérieuses, que tout le monde apprécie justement. Ce produit, si supérieur à tous ceux de son espèce, tient des fards par son adhérence, et de la poudre d'amidon par ses résultats bienfaisants. Des artistes célèbres ont adopté la veloutine Viard pour le théâtre et s'en trouvent fort bien. Quant aux femmes du monde, leur patronage lui est depuis longtemps acquis.

C'est à la parfumerie VIARD (2, place du Palais-Royal) qu'il faut adresser les demandes.

— Parmi les étrennes utiles à offrir en famille ou entre intimes, nous pouvons placer le *Rowland's Macassar oil*, le *Rowland's Kalidor* et le *Rowland's Odonto* ou *Pearl dentifrice* : trois produits supérieurs du commerce anglais, dont la réputation est universelle et remonte aussi loin que possible dans le passé.

Le *Rowland's Macassar oil* sert à l'entretien de la chevelure, à laquelle il donne la force, la souplesse et un lustre extraordinaire.

Le *Rowland's Kalidor* sert à embellir le teint, en donnant à la peau une délicatesse de ton et une douceur d'une suavité exceptionnelle.

Le *Rowland's Odonto*, surnommé « la perle dentifrice, » conserve les dents, en enlève le tartre, en blanchit l'ivoire et donne à la bouche une fraîcheur exquise.

En vente à Paris chez : MM. Lamar, 151, rue Saint-Denis (vente en gros) — Guerlain, 15, rue de la Paix; — Roberts, 23, place Vendôme; — Hoggs, 2, rue Castiglione; — Swann, 12, rue Castiglione; — Fay, 5, rue de la Paix; et chez tous les coiffeurs ou parfumeurs de France. Il faut surtout se méfier des contrefaçons, et pour cela exiger les articles de ROWLAND, 20, Halton-Garden, Londres.

— Rien ne peut altérer la réputation du *Lait antéphélique* de CANDÈS, car aucun produit ne saurait lui être comparé : c'est une spécialité unique, que trente années de succès non interrompu recommandent d'une façon particulière.

On s'en sert comme de lotion, en le mélangeant d'eau ordinaire, et la peau bénéficie de ce *lait* virginal en acquérant un teint d'une blancheur et d'une fraîcheur dignes de celles des jeunes années. Grâce à son emploi, rougeurs, plaques jaunes, taches de rousseur, masque de grossesse, tout est effacé; il n'en reste plus trace!

Comment ne pas être belle avec de pareils éléments? Une femme serait vraiment bien maladroite de ne pas en profiter! Mais la coquetterie naturelle est là; elle plaide mieux que personne en faveur des produits aussi merveilleux et dont les résultats sont si immédiats.

Nous ne saurions trop recommander la prudence en ce qui concerne le *lait antéphélique* de Candès : la contrefaçon, cette plaie du commerce, s'en est emparée, en faisant de nombreuses imitations, qui sont la preuve même de son réel mérite; mais nous devons rappeler que M. Candès est toujours le seul propriétaire du véritable lait antéphélique et que les demandes doivent lui être adressées, 23, boulevard Saint-Denis.

M. D'A.

NOTRE GRANDE PRIME

Avis important

Au moment où les objets d'étrennes deviennent la grande préoccupation de quiconque a de la famille, nous croyons particulièrement opportun d'appeler toute l'attention de nos lectrices sur la machine à coudre la *Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et Cie.

Nos abonnées savent déjà que, par une faveur absolument spéciale et exclusive, cette précieuse machine a été mise à leur disposition, non plus au prix régulier de 250 francs, mais moyennant 150 fr., emballage compris.

Cette concession exceptionnelle ne pouvait être, on le comprend, que temporaire : aussi avons-nous reçu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et Cie, à Paris, l'avis qu'elle ne pourrait être accordée au-delà du 15 janvier prochain. Il importe donc que toutes les personnes qui désireraient en bénéficier fassent sans retard leur demande, sous peine de ne plus pouvoir effectuer qu'à des conditions beaucoup plus onéreuses une acquisition dont les avantages sont réellement considérables.

Cette observation se rapporte également à la MACHINE A MAIN des mêmes constructeurs, dont le prix de vente, ordinairement fixé à 75 fr., a été abaissé pour nos abonnées seulement à *40 francs*.

Il suffira, ainsi que nous l'avons dit déjà, de nous adresser, en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, ou en billets de banque français, la somme de 150 francs pour recevoir immédiatement, par la voie qui nous sera indiquée, la *Silencieuse*, soigneusement emballée. Contre envoi de 40 francs effectué de la même manière, on pourra recevoir la MACHINE A MAIN dans les mêmes conditions.

Ad. G. ET FILS.

L. ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les fêtes se succèdent : c'était hier Noël, avec ses chants religieux et son réveillon ; ce sera bientôt le premier de l'an, avec son éternel cortège de compliments et de visites ! Nous n'avons pas le droit de nous occuper d'autre chose aujourd'hui.

Bonjour ! bon an ! disent les Anglais ; *shake-hand* avec cela, et puis tout est fini. N'est-ce pas bientôt fait, et ce laconisme ne renferme-t-il pas plus de sincérité que toutes les belles phrases que nous échangeons ? C'est du moins notre avis personnel : aussi nous trouvons-nous uqelque peu embarrassée en ce moment. Nous avions formé le projet de présenter à toutes nos lectrices nos vœux de bonne année à l'occasion du 1er janvier, et nous voulions le faire d'une façon gracieuse : le sujet s'y prêtait ! Maintenant que nous avons laissé échapper le fond de notre pensée, nous ne pouvons plus que dire simplement, avec les Anglais, et du fond du cœur : Bonjour ! bon an !

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici, en passant, que les cartes du jour de l'an doivent être envoyées dans la huitaine qui précède le 1er janvier et dans celle qui le suit. Quant aux visites à faire, on a le mois entier pour les indifférents, la quinzaine pour les amis, la semaine pour les alliés et les intimes ; le jour même est consacré aux père et mère ; enfin, c'est la veille qu'on remplit ses devoirs envers les grands parents, les oncles, les tantes, et les supérieurs.

Nous n'avons plus besoin d'insister sur ce point que les visites de bonne année sont toujours cérémonieuses et que, par conséquent, la mise doit être soignée. Les femmes, depuis longtemps déjà, se servent de ce prétexte pour faire assaut de toilettes, et celles qui reçoivent ne sont pas moins élégantes que les autres.

Au surplus, les visites à notre époque, et pendant toute l'année, sont de véritables guet-à-pens : on est toujours assuré de rencontrer la personne que l'on va voir, chaque femme ayant son jour, et la politesse la plus banale exigeant qu'on lui fasse visite ce jour-là.

P. N° 238. — Chapeau de demi-deuil.
Modèle de Mmes Brunhes et Huat (rue Meyerbeer, 4).

Voici, d'après une couturière émérite, une série de toilettes variées, en rapport avec les circonstances actuelles :

Toilette de réception pour une maîtresse de maison. — Robe de faille couleur noisette : jupon à traîne, fermé derrière par trois lès unis, montés à plis creux, encadrés par un plissé « coup de vent » qui suit les côtés et le bas de la traîne. Le devant du jupon est orné, dans le bas, d'un volant, d'un coulissé à trois ganses, et d'une ruche formant la tête. Le milieu du tablier est bridé par deux écharpes en faille, pliées en trois plis chacune, et dont les extrémités vont se perdre sous le plissé des côtés. — Corsage cuirasse lacé derrière, garni d'un fichu de même étoffe, plié comme les écharpes et se croisant au milieu de la poitrine, avec nœud de ruban assorti. Col montant. Manches ornées, dans le bas, d'un parement plissé et d'un nœud. — Lingerie en batiste : col montant à coins roulés, cravate en batiste et guipure, sous-manches assorties.

Seconde toilette d'intérieur. — Jupon à traîne, en poult de soie gros bleu, entouré d'un haut volant terminé par un plissé « coup de vent ». — Polonaise russe en cachemire des Indes de couleur semblable, bien ajustée à la taille, courte derrière et longue devant, où elle est bridée par des cordons placés dessous. Tous les bords sont garnis de marmotte, ainsi qu'une aumônière fixée sur le côté. — Lingerie en batiste avec ourlets à jour et bord en malines, formant jabot devant.

Toilette de visite. — Robe en velours uni et pékin de velours bruns tous deux. — Jupon à longue traîne, en velours, terminé dans le bas derrière par de larges dents entourées de plumes et

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

qui se découpent sur un large bord en faille unie. Le devant du jupon est rayé de bandes en velours uni et de bandes en pékin, qui se prolongent sur les côtés ; le bas dessine de larges dents garnies de plumes assorties reposant sur une bande en velours uni fermant le bas du tablier. — Corsage cuirasse, à col montant, en velours uni; manches en pékin, avec parement gantelet et bord en plumes. — C'est un mantelet-écharpe, en velours et plumes semblables à la toilette, qui constitue le pardessus ; ce vêtement est, du reste, d'une grande élégance avec ses longs pans. — Le chapeau, en feutre gris, est un *Valois*, garni de velours marron et d'une grande plume de même nuance, fixée par un *évêque* (on sait qu'il existe un oiseau de ce nom).

Seconde toilette de visite. — Robe de faille noire : jupe à traîne unie, plissée en éventail derrière, garnie devant de trois larges plis drapés, simulant des écharpes dont les bords inférieurs sont ornés de belles passementeries et de franges, le tout perlé de jais. Sur les côtés, ces draperies sont tendues par de larges rubans qui forment trois beaux nœuds derrière. — Corsage cuirasse à plastron brodé et perlé devant et derrière ; manches plissées dans leur longueur, garnies dans le bas d'un haut gantelet brodé comme le plastron. — Sur cette robe, un long paletot en matelassé de soie noire, entouré de renard doré et fermé par des plaques et crochets anciens ; boa et manchon assortis. — Chapeau *Directoire* en velours noir, à diadème perlé de jais ; plumes en panache sur le sommet, fixées par un tangara ; barbes en tulle de dentelle se nouant sous le menton.

—

Par ce temps de longues veillées et de réceptions de tout genre, les LINGÈRES ont mis toutes voiles dehors et les vitrines de leurs magasins ont tout-à-fait pris un air de fête. A travers des flots de dentelles, des nuages de mousseline et des bouillonnés de surahs de toutes nuances, artistement mélangés, apparaissent de gracieux bouquets de fleurs variées ou des oiseaux au gentil plumage : c'est charmant ! Comment analyser ces délicieuses parures ? Ici, c'est un pouf de malines coquillées, gros comme le poing, et garni de ruban étroit, violet et maïs, avec un bouquet mélangé de pensées en velours, de réséda, de myosotis et de buis. — Plus loin, c'est une coiffure sérieuse, coiffure de bonne maman: un colimaçon de blondes anciennes, posé sur un fond de tulle noir ; le devant est formé d'un coquillé de blondes et de barbes semblables, avec des flots de petites coques de ruban gris perle ; sur le côté, touffe de roses jaunes et plumes gris perle.

Non loin de là, on aperçoit un joli fichu breton en tulle de soie blanc, d'une grâce idéale avec ses blondes blanches, drapées et croisées sous un bouquet de roses et de muguet. Ou bien c'est une parure pour robe ouverte, composée de dentelles blanches ou noires, perlées de jais blanc ou noir, d'acier poli ou bleuté, accompagnant des plumes de coq noires ou grises, un bord de cygne, des plumes de paon ou d'autruche. Un nœud de ruban, un bouquet de fleurs, un oiseau même ferment indifféremment ces parures.

N'oublions pas de signaler une nouveauté élégante en fait de lingerie : c'est un col, ouvert en châle, en batiste ourlée à jours, avec large abat de dentelle se prolongeant assez bas. Je noterai également le plus aristocratique des nœuds de cravate, nœud de crêpe de Chine, ou beau surah noir, garni de guipures anciennes point de Venise ou point d'Angleterre.

—

Les MODISTES n'ont jamais été plus heureuses qu'à notre époque, la mode actuelle livrant à leur imagination fantaisiste tous les éléments possibles pour établir leurs chapeaux; à la condition, toutefois, de faire de jolies coiffures. Y arrivent-elles ? les uns disent oui, les autres non ; nous n'aurons garde de nous prononcer !

Pour faire un chapeau, aujourd'hui, on a, comme point de départ, le feutre ou une carcasse ; pour le garnir, tout ce qu'on veut ! Du velours, du damas Renaissance, de la faille, de la turquoise, du surah ; puis du tulle, du crêpe, de la dentelle, unis ou perlés, noirs, blancs ou de couleur. Les ornements consistent en perlures de toutes sortes, galons, filets vénitiens, rubans, plumes, fleurs ; sans compter les boucles, poignards, motifs variés, en acier, argent, or, oxydés ou non, ciselés ou enrichis de pierreries (fantaisistes). Enfin, il faut ajouter encore tous les oiseaux de la création ! Comment voulez-vous qu'avec autant de facilités nous n'ayons pas les coiffures les plus idéalement charmantes, parfois les plus grotesques ?

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 238.

CHAPEAU DE DEMI-DEUIL. — Chapeau de velours noir, garni d'une longue écharpe en tulle noir qui entoure la calotte, avec plumes en panache sur le côté et chou de ruban. Une longue barbe en tulle noir, placée sous le bord derrière, vient encadrer le visage en passant sous le menton, et se fixe sur le côté du chignon, avec un chou de ruban assorti au précédent.

G. N° 469.

1. Chapeau en feutre gris, à calotte ronde et passe relevée d'un seul côté, entouré et garni de ruban gris, avec une plume d'autruche naturelle dont la pointe retombe en arrière.

2. Coiffure de soirée, pour dame d'un certain âge. — Barbe en belle dentelle blanche coquillée autour d'un tulle bouillonné formant pouff. Plume et aigrette blanche fixées dans ces bouillons ; coques de ruban nacarat, à bouts flottants, se groupant derrière avec ceux de la barbe.

3. Chapeau de théâtre en velours noir; la passe, également relevée de partout, est garnie d'une écharpe en damas Renaissance rose, nouée derrière, et d'une grosse rose naturelle posée sur le côté devant. Draperie de même étoffe autour de la calotte et grande plume rose complétant le tout.

4. Chapeau en castor, de teinte jaunâtre. La passe, moins les bords, est doublée de velours marron, et garnie d'une demi-couronne de renoncules avec feuillage en velours. Une draperie marron entoure la calotte, en formant un joli nœud derrière; ce nœud repose sur le pied d'un panache formé de deux plumes assorties, dont l'une remonte sur la calotte et l'autre tombe sur le chignon.

5. Baby de deux à trois ans. — Redingote en cachemire ou piqué molletonné blanc, taillée en forme princesse demi-ajustée. Tous les bords du vêtement — y compris ceux du bas de la jupe, des côtés devant, du milieu derrière, des parements des manches et de la petite pélerine — sont garnis d'une broderie anglaise faite sur l'étoffe elle-même.

6. Chapeau de théâtre en velours (pékin de soie) rayé noir et blanc. Passe plate bordée de satin blanc; fond mou, garni au sommet d'une touffe de plumes blanches, dans le bas derrière d'une réunion de coques en ruban de satin blanc, auxquelles se relient des brides pour nouer le chapeau. Roses blanches sous la passe devant et derrière, où elles se mélangent au nœud du catogan.

G. N° 475.

1. TOILETTE DE RÉCEPTION, en faille marron, garnie de faille safran. — Jupon à traîne, terminé dans le bas, devant, par un haut plissé à plis très fins, soutenus en dessous. Le bas de la traîne est découpé en dents crénelées et lisérées de faille safran ; ces dents reposent sur un volant plissé, en faille de cette teinte, placé en dessous. Le milieu de la jupe, derrière, forme deux bouillonnés entourés de plissés, avec large nœud en faille safran posé au milieu. — Tablier en faille marron, tout bouillonné et traversé dans sa longueur, à droite et à gauche, par un coquillé formé d'une bande en faille aux deux couleurs. Ce tablier, qui se termine par une garniture semblable à celle de la traîne, va se perdre sur les côtés, sous les plis de derrière du jupon. — Corsage en faille marron, rayé au milieu, devant et derrière, de bandes en faille safran perlées d'acier bruni. Manches unies jusqu'au coude, où les bords crénelés se détachent sur le bas de la manche ; celle-ci se compose d'un volant de faille safran surmontant un

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

plissé marron qui se termine par un plissé de couleur safran. — Belle lingerie en dentelle blanche.

2. ROBE DE CHAMBRE pour petite fille de six à huit ans. — Cette robe, en matelassé blanc et de forme princesse, est garnie sur tous les bords d'un double rang de broderie anglaise. Les poches, le bas des manches et le col marin sont ornés de même.

Description de la gravure coloriée n° 1187.

TOILETTES DE BAL. — 1. Première jupe à traîne, en satin blanc, couverte devant de bouillons coulissés en tulle blanc, posés en biais et garnis d'une autre large coulisse; le bas de la traîne est garni de volants de tulle, à tête coulissée, qui montent jusque vers le milieu. — Tablier supplémentaire en tulle blanc brodé de jais blanc ou de paillettes, entouré d'un bouillonné et d'une dentelle perlée, du même genre que le tulle. Ce tablier, drapé et relevé assez haut sur la jupe, se perd derrière sous un large bouillonné en tulle perlé, qui forme pan d'habit derrière, et dont les côtés sont coulissés, à deux ou trois rangs, avec une dentelle assortie pour en terminer les bords. — Corsage à basques carrées, en satin recouvert de tulle perlé, garni au milieu et sur tous les bords inférieurs de dentelle perlée, et sur les bords supérieurs de bouillonnés et de dentelles. Nœud de satin au milieu du corsage. — Dans les cheveux, un nœud de velours noir, sur lequel se détache une étoile en diamant avec une aigrette.

2. Jupon à longue traîne, en faille bleu lumière, terminé dans le bas, tout autour, par un plissé à la vieille. — Tablier en crêpe lisse blanc, coulissé légèrement, entouré d'un velours bleu et d'une riche dentelle, relevé d'un côté par un bouquet de roses, de muguet, de myosotis et de feuillage se répandant sur la jupe. — Tunique royale à longue traîne, en crêpe lisse blanc, entourée d'une jolie dentelle semblable à la précédente, et surmontée d'un turban de crêpe lisse et de velours bleu. Le bord de la tunique, près du tablier, coquillé deux fois sur lui-même, laisse voir une doublure bleue en soie légère, contre laquelle vient se fixer dans le bas la fin de la guirlande de fleurs avec un bouquet assorti. — Corsage décolleté, en faille bleue et crêpe lisse. Plat sur les côtés, rayé devant et derrière par de fines coulisses, ce corsage est garni de dentelles étroites dans le haut et larges dans le bas; petites manches bouillonnées, soutenues par un velours bleu et terminées par une dentelle. Longues boucles, à bouts tombants, en velours bleu, sortant de dessous la basque derrière. — Fleurs en traîne dans les cheveux, assorties à celles de la toilette.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 14.

Pour les abonnées de la 3me édition.

TOILETTE MOYEN-AGE. — Premier jupon en damas Renaissance rouge, sans garniture. Second jupon à traîne, en velours gris, plat devant, monté à plis pressés derrière; le bas est doublé d'une faille couleur souci, que l'on aperçoit sur le côté, où le jupon est relevé de façon à découvrir le premier jupon. — Corsage moyen-âge, en velours gris, très husqué, très baleiné, décolleté en carré devant et derrière, ouvert sur le milieu de la poitrine par un lacet croisé en velours rouge. Les bords supérieurs sont garnis de velours rouge, et ceux du bas sont entourés d'un crénelé bordé de rouge. Les manches, ouvertes sur toute la partie supérieure, sont bordées de rouge et garnies d'un lacet croisé dans le haut jusqu'au coude; le bas, formant gantelet, est également bordé et lacé. — La chemisette, qui ressort des ouvertures du corsage, est en surah blanc et garnie de belles dentelles anciennes.

Nous avons déjà parlé de la grande Exposition maritime et fluviale qui doit avoir lieu l'année prochaine au Palais de l'Industrie des Champs-Élysées, à Paris. La direction de cette importante entreprise vient d'arrêter le système et la forme du grand aquarium qu'elle se propose d'édifier et qui ne sera pas une des moindres attractions de cette exhibition d'un genre absolument nouveau.

Combiné comme il l'est, ce sera véritablement un aquarium enchanté, un splendide décor de féerie, laissant bien loin derrière lui les trucs des théâtres de Paris et de Londres. On en peut juger par un simple détail.

Le Palais sera mis à la disposition de l'Exposition de 1875 le 1er juillet. Soixante-douze heures après, l'aquarium sera complètement édifié au milieu de la grande nef, avec ses grottes, ses bacs peuplés de poissons de mer, ses falaises au pied desquelles coulera une véritable rivière d'eau salée.

Et qu'on ne défie pas l'inventeur de toutes ces merveilles, car il serait capable de faire surgir de terre, d'un coup de baguette, les cataractes du Nil ou le saut du Niagara!

A. B.

CHRONIQUE MONDAINE

Voici la saison des étrennes revenue: les magasins ont pris un air de fête et rivalisent d'étalage provoquant. Déjà retentit dans les rues de Paris le fameux cri: « La joie des enfants, la tranquillité des parents! » cri charmant qui ne trouble, celui-là, que les bourses moroses et mal intentionnées. Avant qu'on lui ouvre toute grande l'oreille, voyons un peu comment s'y prend notre siècle de progrès pour y satisfaire, et tâchons, s'il est possible, de l'éclairer à ce sujet.

La joie des enfants! On l'obtenait autrefois d'une façon bien simple et sans beaucoup de frais. S'inquiétant bien moins de la quantité, on achetait à la première boutique venue le plus de joujoux qu'on pouvait. On les portait soi-même à Bébé avec quelques bons baisers, et quand le petit diable s'était bien amusé à briser sa cargaison, on s'estimait heureux: le but était atteint.

Aujourd'hui, sous prétexte qu'il n'y a plus d'enfants, on ne s'inquiète pas de faire la joie du marmot, mais bien de faire acte de politesse envers ses parents! Bébé reste le destinataire apparent; en réalité, c'est à Monsieur et Madame qu'on fait le cadeau. De là le luxe des présents et l'impôt de vanité remplaçant le don affectueux. Au lieu de donner à l'enfant ces mêmes jouets, qu'il pouvait tripoter et casser tout à son aise, on lui offre des mécaniques compliquées dont il ne sait que faire, des machines plus hautes que lui et impossibles à manœuvrer pour ses petites mains. *Polichinelle* a cessé d'être un bonhomme dont on perçait la bosse pour voir ce qu'il y avait dedans: c'est un artiste aussi expert que le pensionnaire des *Burattini*. Quant aux poupées, ce sont de grandes demoiselles de cire, à chignon rouge, ayant écrin et trousseau, et qui disent papa et maman mieux que leurs petites propriétaires.

Le jouet s'étant fait objet d'art, on le traite comme tel. On le retire des mains de l'enfant « pour ne pas qu'il l'abîme » et on le serre précieusement dans une vitrine. Je sais ainsi une jeune mariée qui vient d'apporter dans son ménage toute une collection de poupées plus magnifiques les unes que les autres, épargnes de ses étrennes quand elle était petite fille. Elle les destine à être mises en pièces par ses enfants à venir. « Ce sera pour moi un dédommagement, » dit-elle.

*
* *

Ce n'est pas tout: un abus en entraîne un autre. L'embarras de trouver un jouet suffisamment recherché à donner a fait imaginer un nouveau mode d'étrennes. On donne maintenant de l'argent aux enfants. A défaut de l'objet, ils en ont le prix. Le compte reste le même pour le donateur; il a seulement l'ennui du choix en moins.

Mais le bébé! n'est-ce pas une honte de placer des pièces d'or dans des mains tout juste fortes pour recevoir des bonbons? Quel sentiment peut amener à son cœur et à son esprit un tel cadeau? N'aura-t-il pas toujours le temps d'apprendre l'argent, ses pompes et ses déboires, sans qu'on vienne, au sortir du berceau, l'en entretenir sans merci? Devant l'argent disparaissent les appréhensions douces du cadeau à recevoir, les joies naïves quand il est offert, — l'émotion du souvenir enfin, à sa vue, longtemps après

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

le jour où il fut donné. L'argent est un bon serviteur et un mauvais maître ; l'enfance ne doit pas lui être livrée. Bébé, le premier de l'an, faisant tapage et cassant ses étrennes, quoi de plus charmant ? Mais Bébé dressant le bilan de sa journée et faisant sa caisse, quelle horreur !

Si encore, l'argent donné, on le faisait dépenser à l'enfant au gré de sa fantaisie et de son naturel, le mal serait un peu atténué ; mais la plupart des parents n'entendent pas de cette oreille-là. A peine leur héritier est-il en possession de ses étrennes qu'ils les lui confisquent « pour les placer ». Bel avantage vraiment, pour le pauvre petit, qu'une telle sollicitude ! Ah ! comme je voudrais que les bébés traités de cette façon suivissent tous l'exemple de ce petit-fils d'un banquier très connu, dont on me contait hier l'histoire.

Son grand-père, tout entier aux affaires, avait négligé de s'occuper de ses étrennes et, pour remédier à cet oubli, n'avait trouvé rien de mieux que de lui donner, le premier de l'an venu, un billet de mille francs en échange de ses souhaits.

La mère entre chez le bambin peu après pour voir ses étrennes, et le trouve tout en larmes :

— Qu'as-tu, mignon ? Est-ce que grand-père ne t'a rien donné?

— Si... si...

— Et quoi donc, alors ?

— Il m'a donné cette vieille image qui brûle là-bas.

Quelques jeunes mères du beau monde, soucieuses de la joie de leurs enfants et désireuses de revenir en matière d'étrennes à la scène logique d'autrefois, ont demandé qu'on plaidât la cause des bébés. Elles espèrent rallier à leur idée tous ceux qui ont à pourvoir des enfants au jour de l'an, et se croisent à ce mot de ralliement : plus de jouets injouables qu'il faut regarder et ne point toucher, mais des joujoux à profusion et à discrétion ; plus d'étrennes, soi-disant utiles, rien que des étrennes agréables.

*
* *

Si notre époque est loin d'être au progrès sur le chapitre des étrennes, elle est en train d'accomplir, en revanche, au sujet des cartes de visite, une réforme qui n'est pas sans prix. Elle supprime peu à peu l'usage d'échanger par la poste son adresse avec ses connaissances, et même des gens qu'on ne connaissait pas, à l'occasion de la nouvelle année.

Les membres du corps diplomatique, le corps poli pourtant par excellence, ont été des premiers à provoquer cette réforme. Ils versent dans la caisse de secours de leur nationalité respective l'argent que leur coûtait cette tradition.

Cet article du code de la civilité puérile et honnête était d'ailleurs une source intarissable de brouilles et de mécomptes. M. X... avait envoyé sa carte à M. Z... qui ne lui avait pas réexpédié la sienne. De là une inimitié sourde dont la victime ignorait, la plupart du temps, la cause. D'autre part, l'envoi des cartes prenait une extension telle qu'on finissait par être très embarrassé pour savoir à qui on devait en rendre. Il est bien des coupes, par le monde, dans lesquelles on ne tient pas du tout à voir figurer son nom.

La suppression de la formalité arrive donc fort à propos pour concilier les formalistes. Ceux qui tiennent pour le souhait de nouvel an à outrance ont un moyen bien simple de satisfaire leurs scrupules. Qu'ils imitent la coutume anglaise et américaine et fassent insérer sans retard dans les journaux une note ainsi conçue :

« M. X... a l'honneur de présenter ses compliments de bonne année à ses amis et connaissances. »

C'est facile, pratique et à la portée de tous les degrés de savoir-vivre.

BACHAUMONT.

LES JOUJOUX

Le moment est bon pour parler du danger qu'offrent certains joujoux que l'on met continuellement entre les mains des enfants.

Le pauvre bambin, à qui sa mère vient d'apporter quelque jolie poupée rose ou quelque ventru polichinelle au nez rutilant et au ventre alternativement rayé de rouge et de vert, n'est pas forcé d'avoir appris la chimie, la toxicologie, l'hygiène, la médecine légale.

Son père, dont ce serait le devoir d'être instruit, est parfois, sur ce chapitre et sur tous ceux du même genre, aussi ignorant que lui.

Le marchand de jouets n'est pas moins ignorant ; ou si, d'aventure, il a entendu parler des dangers que peut présenter sa marchandise, il obéit avant tout au désir d'écouler son fonds de magasin, dussent en mourir tous ses petits clients... Il a des enfants à élever et, que voulez-vous ? il n'a pas le temps de s'arrêter à de pareilles considérations... Les affaires sont les affaires !..

C'est pour remédier au silence intéressé des marchands de jouets qui ne seraient pas en règle avec l'hygiène, et à l'ignorance des pères et des enfants, que nous tenons à répandre parmi nos lecteurs quelques faits pris dans un mémoire publié sur les matières colorantes toxiques qui servent à enluminer les jouets d'enfant.

Les enfants ne nous liront pas, dites-vous ; défendez-leur cependant de déchirer le papier noirci à l'imprimerie, de le mâcher pour en faire des boulettes, car ils s'empoisonneraient ainsi par le plomb.

Un enfant reçut, au jour de l'an, entre autres joujoux, un petit bateau chinois ; la première chose qu'il fit fut, bien entendu, d'en casser le mât, après quoi il jeta le bateau par terre ; et comme tout ce qui traîne est bon à manger, il le ramassa, et, tout heureux de sa trouvaille, se mit à le lécher.

Quelques heures, après il était pris de vomissements ; deux ou trois semaines après il était mort. Les parents, ne sachant trop quelle était la cause de la maladie et de la mort de leur enfant, réunirent dans leur tristesse tout ce qui pouvait rappeler à leurs yeux le gentil petit être dont leurs oreilles ne pouvaient plus entendre le bruyant bégayement, et conservent précieusement le petit bateau, fatal présent qu'ils croyaient bien incapable de porter la mort dans ses flancs grossièrement peints d'une couleur verte.

Un autre bambin reçoit de son père un petit joujou qui a l'intention de représenter un appareil à faire du café. Le café s'y fait, bien entendu, sans feu et sans café. C'est une fontaine dans laquelle on met de l'eau. Cela suffit au bonheur du propriétaire. Désireux de se servir du nouveau joujou, l'enfant y verse donc de l'eau, et après avoir oublié au moins dix fois en un quart d'heure et l'eau et le joujou, après l'avoir deux ou trois fois agité et à moitié renversé, il revient à son café et l'offre à son père : « Papa, veux-tu du café ? » Le père, occupé ailleurs, refuse de s'associer à ce jeu moins innocent qu'il ne le pensait, mais engage son fils à continuer un amusement dont il voit et apprécie le succès, puisqu'il lui vaut une tranquillité relative. L'enfant avale sa tasse... de café. Ce n'était point en effet de l'eau claire, mais bien de l'eau tenant en suspension tous les morceaux de peinture verte qui avaient été enlevés au jouet. Il fut pris de vomissements, de coliques, de symptômes très graves qui ne permettaient pas de doute sur la nature de l'empoisonnement ; il a guéri.

Dans les deux cas, la couleur verte était faite avec du vert de Schweinfurt, avec de l'arsenic. Nous n'en finirions pas, si nous voulions citer tous les cas d'empoisonnement qui se présentent dans des conditions analogues.

Tantôt c'est un enfant qui, muni d'un mirliton, après avoir as-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sourdi les oreilles de ses parents en soufflant dans son instrument, non sans l'imprégner de salive, le défonce, s'en lasse, le déchire et mâche ou suce le papier vert qui serpente autour de ce roseau en apparence inoffensif.

Tantôt c'est une quille peinte en rouge qui remplit l'office du légendaire et traditionnel suçon ; la quille était peinte au minium.

M. Chevalier, l'auteur du mémoire cité plus haut, s'est assuré que les couleurs qui sont dans certains cas employées pour colorer les joujoux sont les préparations de cuivre, la céruse ou carbonate de plomb, le minium, le vermillon ou sulfure de mercure, le vert de Schweinfurt ou arséniate de cuivre, la gomme-gutte.

Lorsque ces couleurs sont recouvertes d'un vernis gras, elles présentent une certaine solidité et sont sans inconvénient ; mais ce mode de préparation exige un travail plus compliqué : il est donc loin d'être toujours employé. Le plus souvent, la couleur est recouverte d'une couche de vernis à l'esprit-de-vin : cela est encore sans danger ; il faudrait un frottement prolongé et un séjour assez long dans l'humidité pour permettre le départ de parcelles de peinture.

Mais lorsque les couleurs sont fixées sur les jouets avec de la colle de pâte, l'humidité des mains suffit parfois pour enlever la subtance toxique; il n'est pas étonnant qu'un séjour, même peu prolongé, dans la bouche, suffise pour détacher des parcelles de peinture assez grandes pour occasionner chez l'enfant de graves symptômes.

Il serait possible d'obtenir sans danger les couleurs les plus séduisantes et de fabriquer les bonshommes les plus enchanteurs : ce serait d'employer des laques végétales jaunes, rouges, le bleu d'outre-mer, la graine de Perse, le bleu de Prusse, le blanc de zinc qui est absolument inoffensif.

Il est d'ailleurs un jouet toujours joli : ce sont les chevaux et cavaliers en bois blanc, sans apprêt, sans couleur, sentant une bonne odeur de bois frais et pouvant être, sans aucun danger, léchés et mâchonnés par leurs destructeurs et peu dégoûtés possesseurs.

L. S.

LES RECETTES DU BARON

Lisez-vous les menus quotidiens que publie le baron Brisse dans un journal?... Si vous ne les lisez pas, vous perdez véritablement des occasions de douce gaieté.

Il a de ces élans naïfs, le bon baron, qui ravissent les appréciateurs. Dernièrement, par exemple, il imprimait ce commentaire exquis à la suite de son menu du jour :

« Il m'est demandé une bonne recette de *macaroni au gratin*. Je l'emprunte encore au vieux Durand, de Nîmes, dont on » m'assure que l'*arrière-petit-fils* fabrique avec le même degré » de perfection que jadis son aïeul les pâtés de perdreaux, dont » le lundi 7 septembre j'ai donné ici la recette. Est-ce Dien pos- » sible !!!... »

L'exclamation finale de ce morceau, rédigé en français de cuisine, est incomparable. On annoncerait au baron un nouveau messie ou la découverte de la navigation aérienne, qu'il ne serait pas plus ému qu'en apprenant que Durand, petit-fils, fabrique toujours des pâtés de perdreaux.

Drôle de chose, tout de même, que cette existence vouée tout entière au culte de la gourmandise!

La politique secoue de fond en comble notre pays; nous perdons l'Alsace et la Lorraine; les partis s'entre-déchirent; chacun, avec anxiété, s'inquiète du lendemain. — Le baron, impassible et songeur, rêve... à une recette nouvelle pour confectionner le haricot de mouton!

Ce que je voudrais voir, c'est la correspondance du baron avec ses fidèles lecteurs. Ce doit être une mine inépuisable de formules abracadabrantes et de confidences curieuses.

Une dame doit mettre toute son âme au bout de sa plume pour lui écrire :

« Maître,

« Vous êtes vraiment un inspiré! Votre recette pour la sauce Béchamel est une poésie. J'avais à dîner la famille Blondureau, de Montlhéry. On a goûté le plat que j'avais confectionné d'après vos avis : un triomphe, maître!... Vous continuez à faire l'orgueil de votre siècle !...

» Celle qui pense à vous chaque jour en commandant son dîner,

» LOUISE. »

D'autres fois, ce doit être le tour des reproches. N'y a-t-il pas toujours des revers en ce monde ?

Le baron doit bien souffrir, lorsqu'il reçoit un billet de ce genre :

« Monsieur,

» Vous conseilliez, hier, comme entrée, le canard aux navets. Permettez-moi de vous dire que vous avez en cela fait preuve d'un goût plus que douteux.

» Le canard, en cette saison, est musqué et nauséabond ; quant au navet, il commence à devenir coriace et provoque des crampes d'estomac chez les personnes délicates ; mais on voit bien que vous n'écrivez pas pour celles-là.

» Je suis désolé, monsieur, d'avoir à vous donner cette leçon. Elle est méritée.

» BAPTISTE. »

Ah ! oui, je le répète, je voudrais assister au dépouillement de la correspondance du baron !

Pierre VÉRON.

THÉATRES

GYMNASE. — *Les Maniaques* ont fourni à MM. Leterrier et Vanloo le sujet d'une amusante comédie en un acte.

Le futur beau-père et le futur gendre ont chacun leurs manies, mais ils n'ont pas les mêmes : le gendre ne saurait se mettre à table une minute après onze heures et demie, ni le beau-père une minute avant midi. Le beau-père met le sucre dans la tasse avant de verser le café; le gendre le met dans le café versé. Ils ne s'entendent pas sur la manière de tisonner; le gendre ouvre la fenêtre parce que la cheminée fume, et le beau-père la ferme pour éviter les courants d'air. A la fin, ils se traitent mutuellement de maniaques et le mariage est rompu. Il se raccommode un instant par l'entremise d'un pot à tabac, qui fait partie de la bimbeloterie du gendre, et que le beau-père convoite comme échantillon de vieux Rouen, car à toutes ses manies ce beau-père joint celle de collectionner les faïences. Le pot se casse et se raccommode comme chez Robert-Houdin, et le mariage est célébré, au grand désespoir d'un professeur d'accordéon, étrange fantoche qui étoffe un peu cette petite galerie de maniaques.

Cette bouffonnerie débute très gaiement ; vers la fin elle languit un peu mais elle est jouée par Lesueur, Andrieu, Lenormand et Mlle Legault, ce qui fait qu'on y prend plaisir jusqu'au bout.

FOLIES-BERGÈRE. — Là règnent, pour le moment, les Tsiganes. Ces curieux artistes font courir tout Paris. Ce qu'on ignore généralement, c'est que leur chef, Myska, est l'auteur de la plupart des morceaux qu'ils jouent, et notamment d'un admirable « chant du pêcheur » qui est bissé tous les soirs.

HOP-FROG.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 474. — DESCRIPTION PAGE 614.

TOILETTE DE RÉCEPTION. — ROBE DE CHAMBRE POUR FILLETTE.
Modèles nouveaux de Mmes Morison (rue d'Antin, 14.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1187

Jules Davi — A. Leroy, imp. r. des Marais, 66. — Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris — P. Bonnard

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu, 92

Toilettes de Mme. Morison, r. d'Antin, 12 — Lait Antéphélique de Candès & Cie

Ceinture Régente de Mmes. De Vertus Sœurs, r. Auber, 12.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON. Ad. Goubaud & Son, 30. Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 469. — DESCRIPTION PAGE 614.

DÉTAILS DE MODES
Chapeaux et coiffures. — Vêtement de bébé.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'HOTE DU DIABLE

(CONTE RUSSE.)

Dans un village, vivaient jadis un vieillard, sa femme et leur fils unique Ivanof ; le ménage était très pauvre. Le fils devenu grand, la femme dit un jour au mari :

— Il est temps de songer à marier notre fils.

— Eh bien, va lui chercher une femme, dit le mari.

Alors elle alla chez le voisin et lui demanda pour son fils la main de sa fille ; le voisin refusa. Elle se présenta chez un autre qui lui refusa aussi, le troisième lui montra tout simplement la porte. Elle fit le tour du village, partout même insuccès. Alors elle revint à la maison et s'écria :

— Ah! mon vieux, notre gars n'a pas de chance.

— Comment cela ?

— J'ai visité chaque maison, mais personne n'a voulu me donner sa fille.

— Mauvaise affaire ! dit le vieillard. L'été va bientôt venir ; et nous n'aurons personne pour nous aider à travailler. Va au village voisin, ma vieille ; peut-être en ramèneras-tu une fiancée.

La vieille alla au village voisin, visita chaque maison, de la première à la dernière, mais partout où elle s'introduisit, on la rebuta. Comme elle avait quitté la maison, elle y revint.

— Ah! dit-elle, personne ne se soucie de s'allier à nous, pauvres mendiants.

— S'il en est ainsi, répliqua le vieillard, à quoi nous servirait de rester sur nos jambes ? Grimpons sur le poêle, et allons nous coucher.

Le fils fut bien affligé et dit à ses parents :

— Père qui m'as donné le jour, mère qui m'as nourri, donnez-moi votre bénédiction, j'irai moi-même chercher ma destinée.

— Mais où iras-tu ?

— J'irai où mes yeux me conduiront.

Ils bénirent leur fils et le laissèrent aller où bon lui semblerait.

Alors le jeune homme alla sur le grand chemin, versa des larmes amères, et se dit à lui-même en marchant :

— Suis-je donc venu au monde plus mal bâti que les autres, que pas une fille ne veut m'épouser ? Quand le diable lui-même me donnerait une épouse, je la prendrais.

Aussitôt, comme s'il sortait de terre, apparut devant lui un vieillard.

— Bonjour, jeune homme !

— Bonjour, vieillard !

— Que disais-tu donc là ?

Le jeune homme eut peur et ne savait que répondre.

— N'aie pas peur de moi, je ne veux te faire aucun mal, et je puis peut-être te tirer d'embarras. Parle hardiment.

Le jeune homme lui raconta ce qui s'était passé.

— Pauvre créature que je suis ! Il n'y a pas une seule fille qui veuille m'épouser. Alors, comme je suivais mon chemin, dans l'excès de mon chagrin et de mon malheur je me suis écrié : « Si le diable m'offrait une épouse, je la prendrais! »

Le vieillard se mit à rire et dit :

— Suis-moi, je te choisirai une charmante épouse.

Bientôt ils arrivèrent au bord d'un grand lac.

— Tourne le dos au lac et marche en arrière, dit alors le vieillard.

A peine le jeune homme eut-il le temps de se retourner et de faire deux pas qu'il se trouva sous l'eau et dans un palais bâti de pierres blanches. Toutes les chambres étaient magnifiquement meublées et somptueusement décorées.

Le vieillard donna à boire et à manger à son hôte. Ensuite il fit entrer douze jeunes personnes plus belles les unes que les autres.

— Choisis qui tu voudras ; celle que tu prendras, je te la donne.

— Voilà une charmante aventure, dit le jeune homme. Donne-moi jusqu'à demain, grand-père.

— Soit! Prends le temps de la réflexion, dit le vieillard.

Et il conduisit son hôte à sa chambre.

Le jeune homme se mit au lit et pensa : Qui puis-je bien choisir?

Soudain la porte s'ouvrit, une belle jeune fille entra.

— Es-tu endormi ou éveillé, bon jeune homme ? dit-elle.

— Ah! belle jeune fille, je ne puis dormir, car je pense toujours à la fiancée que je dois choisir.

— C'est pour cela précisément que je viens te trouver et t'offrir un conseil. Tu sais, bon jeune homme, que tu es devenu l'hôte du diable. Maintenant, écoute! Si tu veux retourner vivant dans le monde blanc, fais ce que je te dis ; mais si tu ne suis pas mes instructions, tu ne sortiras pas d'ici vivant.

— Dis-moi ce que je dois faire, belle jeune fille ; je ne l'oublierai de ma vie.

— Demain, le démon t'amènera les douze jeunes filles. Toutes se ressemblent absolument ; mais regarde-moi bien et choisis-moi. Au-dessus de mon œil droit se posera une mouche ; ce sera un guide certain pour toi.

Alors la belle fille continua à lui raconter qui elle était, et à lui faire l'histoire de sa vie.

— Connais-tu le pope de tel village ? dit-elle ; je suis sa fille, celle qui a disparu de la maison à l'âge de neuf ans ! Un jour, mon père était en colère contre moi, et dans sa colère il s'écria : « Que le diable t'emporte! » Je sortis du perron et me mis à crier. Tout à coup les démons m'enlevèrent et m'emmenèrent ici, et depuis je demeure avec eux.

Le lendemain matin, le vieillard amena les douze belles filles, toutes semblables les unes aux autres, et ordonna au jeune homme de choisir une épouse. Après les avoir attentivement considérées, il indiqua celle sur l'œil droit de laquelle était posée une mouche. Le vieillard parut contrarié de ce choix ; alors il changea de place les jeunes filles et dit au jeune homme de faire un nouveau choix.

Le jeune homme désigna encore la même fille. Le diable l'obligea à choisir une troisième fois : il désigna encore la même fiancée.

— Eh bien, tu es en veine ; emmène-là chez toi, dit le diable.

Aussitôt le jeune homme et la belle fille se trouvèrent au bord du lac; mais ils eurent bien soin de marcher à reculons jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus au chemin sur la colline. Alors les diables coururent après eux et les poursuivirent avec ardeur.

— Rattrapons notre fille, crièrent-ils.

Ils cherchaient sur le sol l'empreinte des pas des fugitifs ; mais loin de s'éloigner du lac, toutes les traces y ramenaient. Ils coururent de côté et d'autre et cherchèrent partout, mais ils durent revenir sans avoir rien trouvé.

Alors le bon jeune homme emmena sa fiancée à son village ; il s'arrêta devant la maison du pope. Celui-ci, apercevant les voyageurs, envoya vers eux son clerc en disant :

— Va savoir qui sont ces gens.

— Nous sommes des voyageurs, répondirent-ils ; laissez-nous passer la nuit dans votre maison.

— J'ai des marchands en visite, dit le pope ; d'ailleurs je ne puis vous loger, je n'ai qu'une toute petite chambre.

— Que dites-vous là, père? fit un des marchands. C'est un devoir sacré d'accueillir un voyageur ; il faut leur donner l'hospitalité; ils ne nous gêneront pas du tout.

— Très bien ! Qu'ils entrent donc.

Alors ils entrèrent, échangèrent les compliments d'usage et allèrent s'asseoir sur un banc dans un coin.

— Ne me reconnaissez-vous pas, père ? demanda la belle fille ; ne reconnaissez-vous pas votre enfant ?

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Alors elle raconta ce qui s'était passé. Aussitôt son père lui ouvrit les bras, et tous deux s'embrassèrent et répandirent des larmes de joie.

— Et qui est cet homme, dit le pope ?

— C'est mon fiancé, répondit la fille. Il m'a ramenée dans le monde blanc. Sans lui, je serais restée toujours dans les entrailles de la terre.

Puis la belle fille tira son paquet et en sortit des plats d'or et d'argent. Elle les avait dérobés au diable.

Le marchand les examina et dit :

— Eh ! mais ce sont mes plats ! Un jour, je me réjouissais avec mes hôtes et, m'étant enivré, je me fâchai avec ma femme : « Que le diable t'emporte ! » m'écriai-je, en commençant à jeter tout ce qui se trouvait sous ma main. A ce moment mes plats disparurent.

C'était bien, en effet, ce qui était arrivé. A peine le marchand eut-il prononcé le nom du diable, que le démon apparut au seuil de la porte, s'empara des plats d'or et d'argent, et ne laissa à la place que de la vaisselle d'argile.

C'est ainsi que le jeune homme rencontra une épouse aussi distinguée.

Et quand il l'eut épousée, il revint chez ses parents.

Quelle ne fut pas leur joie de le retrouver ! On le croyait déjà perdu pour toujours.

Son retour fut fêté par tout le village, et les Sages de l'endroit décidèrent qu'à l'avenir on ne dirait plus, même en plaisantant : « Que le diable t'emporte ! »

X...

PAMÉLA

ET LES COMÉDIENS FRANÇAIS EN 1793.

Depuis quelque temps, et par suite des divisions politiques que le régime de la Terreur avait amenées même au sein de la Comédie-Française, une scission s'était produite parmi les artistes de ce théâtre, et il en était résulté la fondation d'une scène rivale.

Les uns, ceux qu'on qualifiait de réactionnaires, c'est-à-dire Molé, Desessarts, Dazincourt, Fleury, Belmont, Vanhove, Florence, Saint-Prix, Saint-Fal, Larochelle, Naudet ; Mmes Raucourt, Suin, Lachassaigne, Contat, Thénard, Devienne, Fleury, Lange, etc., étaient restés à la salle de l'Odéon, qui avait pris le nom de Théâtre de la Nation.

Les autres, Monvel, Crandmesnil, Dugazon, Talma, Michot, Baptiste, Vigny ; Mmes Vestris, Candeille, Desgarcins, Baptiste, Desprez, etc., qui formaient la fraction républicaine, étaient allés prendre possession de la salle du Théâtre-National, rue de la Loi (Richelieu), et l'avaient baptisée Théâtre de la République.

Les comédiens du Théâtre de la Nation n'étaient pas en odeur de sainteté auprès de la population, non plus qu'auprès des autorités, parce qu'ils affirmaient trop imprudemment leurs opinions royalistes, et on leur cherchait chicane à tout instant. Dans des temps semblables, des prétextes à persécution sont toujours faciles à trouver, et ils devaient en faire bientôt l'expérience. Le 1er août 1793, l'affiche du théâtre annonçait la première représentation de *Paméla*, comédie en cinq actes et en vers, de François de Neufchâteau, jouée par Fleury, Dupont, Saint-Fal, Molé, Dazincourt, Mlles Lange et Mézeray.

La pièce n'avait véritablement aucun caractère politique ou social, et était tout simplement empruntée au fameux roman de Richardson, qui avait inspiré déjà plusieurs auteurs dramatiques français et étrangers, entre autres Goldoni, qui en avait tiré deux comédies : *Paméla fille* et *Paméla mariée*. L'œuvre de François de Neufchâteau était jouée d'une façon tout à fait supérieure et l'on y admirait surtout la charmante et toute gracieuse Mlle Lange, qui mit aussitôt en vogue, au milieu des fureurs de ce temps, le chapeau qu'elle portait et qui amena la mode des *chapeaux à la Paméla*..

Rien ne semblait devoir troubler le cours de la tranquille carrière de *Paméla*, lorsque certains esprits crochus s'avisèrent de trouver qu'un des principaux personnages de la pièce, lord Bonfit (qui pourtant abjurait les préjugés de son rang pour épouser une jeune fille de naissance obscure), avait le caractère et les allures d'un aristocrate. Il n'en fallut pas davantage pour soulever le flot des dénonciations, et le 29 août, jour de la neuvième représentation, défense fût faite aux comédiens, au moment de commencer le spectacle, de jouer la pièce incriminée. Ceux-ci engagèrent alors l'auteur à supprimer quelques vers qui pouvaient donner prise à la malveillance, et le 2 septembre *Paméla* fut affichée de nouveau *avec des changements*.

Cette fois la représentation eut lieu, et elle s'était poursuivie sans incidents jusque vers la fin du quatrième acte, lorsqu'une tirade sur la tolérance religieuse fut saisie au passage par un énergumène qui s'éleva violemment contre de tels sentiments. J'emprunte le récit des faits à un recueil théâtral du temps, les *Spectacles de Paris* :

« Le lundi 2 septembre 1793 on donnait *Paméla* avec changements. Cette représentation avait attiré beaucoup de monde et plus de cent voitures. Au moment où lord Arthur débitait ces deux vers :

Ah ! les persécuteurs sont les plus condamnables,
Et les plus tolérants sont les plus pardonnables.

un patriote en uniforme s'écria : « *Point de tolérance politique, c'est un crime* ! » De violents murmures, partis de tous les côtés de la salle, exprimèrent assez à ce citoyen qu'il s'était trompé sur le sens de ces deux vers, attendu qu'il ne s'agissait point de tolérance politique, mais de tolérance religieuse ; mais les acteurs et le public, qui fit à ce citoyen une scène très indécente, ne sentirent pas assez que la liberté naissante est ombrageuse.

Le lendemain, tout Paris apprit cet évènement, et le rédacteur de la *Feuille du salut public* fit à ce sujet les réflexions suivantes :

« Un patriote vient d'être insulté dans une salle où les croassements prussiens et autrichiens ont toujours prédominé, où le défunt *veto* trouva les adorateurs les plus vils, où le poignard qui a frappé Marat a été aiguisé, lors du faux *Ami des lois*. Je demande en conséquence :

Que ce sérail impur soit fermé pour jamais ;

» que pour y purifier on y substitue un chef de sans-culottes des faubourgs ; que tous les histrions du théâtre de la *Nation*, qui ont voulu se donner les beaux airs de l'aristocratie, dignes par leur conduite d'être regardés comme gens très-suspects, soient mis en état d'arrestation dans les maisons de force ; qu'enfin le citoyen François (de Neufchâteau) veuille bien donner à sa philosophie une pente un peu plus révolutionnaire.

» Voilà le langage du *Père Duchesne*, m'allez-vous dire ; à cela je réponds que c'est celui de la vérité républicaine, et que peut-être ma motion n'est pas loin d'être appuyée. »

Sa motion était déjà appuyée : le patriote insulté avait quitté la veille le théâtre de la Nation, pour aller raconter à la société des Jacobins ce qui venait de lui arriver, et le 3 septembre, à dix heures du matin, on arrêta tous les acteurs et artistes de ce théâtre, qui fut fermé sur-le-champ. On conduisit les hommes aux Magdelonnettes et les femmes à Sainte-Pélagie.

Tous, en effet, furent arrêtés, mais quelques-uns, les moins compromis sans doute antérieurement, furent relâchés au bout de peu de temps ; parmi ceux-ci se trouvaient Molé, Desessarts et Champville, le neveu du célèbre Préville. Les autres étaient en grand danger, car ils étaient, j'ignore pourquoi, sous le coup de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

la haine de leur ex-confrère Collot d'Herbois, devenu homme politique et des plus enragés. Champville, s'étant hasardé à intercéder auprès de lui en faveur de ses infortunés camarades, en reçut ces mots pour toute réponse :

« La tête de la Comédie-Française sera guillotinée, et le reste déporté. »

Cette « tête » de la Comédie-Française, c'était particulièrement Fleury, Dazincourt, Larive, Mlles Raucourt, Lange, Louise et Émilie Contat.

Ceux-là, on le voit, étaient destinés au supplice; les autres, le fretin, serait simplement transporté au-delà des mers. Quant à l'auteur, François de Neufchâteau, lui aussi avait été incarcéré, et il ne devait guère s'attendre à ce qu'on lui réservât un sort plus doux.

Toujours est-il que les pauvres comédiens restèrent près d'une année entre la vie et la mort. Cette affaire avait fait du bruit et passionnait Paris, qui semblait trouver qu'on s'occupait bien lentement de leur procès. Enfin, on apprit que le jugement devait être rendu le 13 messidor an II, c'est-à-dire le 1er juillet 1794; et comme on savait que l'exécution avait lieu d'ordinaire dans les vingt-quatre heures, une foule de curieux, beaucoup plus compacte et plus bruyante que d'habitude, encombrait ce jour-là les quais et les ponts, et se bousculait afin de voir passer sur la charrette ces comédiens naguère si brillants, et que les mêmes spectateurs peut-être avaient si souvent applaudis.

Il y eut déception pourtant, ces citoyens trop empressés ignoraient que, grâce à un dévouement généreux et inattendu, le jugement avait dû forcément être remis. Un employé subalterne du Comité de salut public, nommé Labussière, avait, à force de ruse, trouvé le moyen de soustraire toutes les pièces d'accusations relatives aux comédiens, pièces que Collot-d'Herbois venait d'envoyer à Fouquier-Tainville, en les lui recommandant d'une façon toute particulière.

Une fois en possession de ces papiers si importants, Labussière se rendit aussitôt dans un établissement de bains situé sur la Seine, les fit tremper dans sa baignoire jusqu'à ce qu'ils fussent réduits en pâte, puis, divisant cette pâte en petites boulettes, lança celles-ci dans la rivière.

Ce brave garçon, qui n'en était pas à son coup d'essai en ce genre, et qui sauva bien d'autres têtes au péril de sa vie, fut fortement soupçonné en cette circonstance; mais il s'y était pris si adroitement qu'on ne put réunir aucune preuve contre lui.

Néanmoins, tout le dossier ayant ainsi disparu, il devenait absolument impossible de juger les comédiens incarcérés. On ne perdit pas de vue leur procès, mais il fallait le temps de renouer l'affaire, de recommencer une instruction, de rédiger de nouvelles pièces, de reformer enfin de fond en comble tout un nouveau dossier.

Or, la besogne ne manquait pas alors; les jours passèrent, le temps s'écoula, et enfin, grâce à ce délai qu'avait amené le stratagème de Labussière, la chute de Robespierre vint à temps pour sauver les victimes de Collot-d'Herbois et l'auteur de *Paméla* lui-même.

Arthur Pougin.

LES TSIGANES

La passion circule en vous dans chaque fibre,
O Tsiganes, divins charmeurs, bardes errants,
Qui marchez au hasard, comme des conquérants,
Sur les rives du Rhin, de la Seine ou du Tibre.

Vos accords sont tantôt joyeux ou déchirants,
Vos archets ont parfois des cris d'acier qui vibre.
Vous évoquez la vie aventureuse et libre
A travers les forêts, les rocs et les torrents.

Vos deux compagnes sont l'Harmonie et la Force
Et l'on ne sait comment, sous votre rude écorce,
Se cache tant d'ardeur et de noble fierté.

Vos accents imprévus nous troublent, nous qui sommes
Amollis et railleurs. C'est que la liberté,
En vous touchant de l'aile, a fait de vous des hommes.

Gabriel Marc.

LES LIVRES D'ÉTRENNES

II

A côté du *Journal de la Jeunesse*, dont nous avons déjà dit tout le bien que nous pensons, MM. Hachette et Cie ont enrichi de plusieurs volumes nouveaux, qui ne le cèdent en rien à leurs aînés, les deux belles collections connues sous le titre de *Bibliothèque des Merveilles* et *Bibliothèque rose illustrée*.

Dans la première nous trouvons un charmant ouvrage dû à la plume fine et distinguée de M. Amédée Achard et que lui-même a intitulé: *Histoire de mes Amis*. Ces amis du sympathique écrivain, destinés à devenir bientôt ceux de ses lecteurs, ne sont autres que des animaux, — un singe, une autruche, un mulet, une perruche, un carlin, une chèvre, deux chevaux, plusieurs chiens et un seul chat, — presqu'une ménagerie! M. Amédée Achard a trouvé le moyen de faire vivre toutes ces bêtes en bonne harmonie, en les réunissant dans un livre où l'on sera heureux de les rencontrer.

Citons encore, dans cette bibliothèque couleur de rose, — sans oublier les *Poches de mon oncle*, de Mme de Stolz, et les *Deux enfants de Saint-Domingue*, de Mlle Julie Gouraud, — un délicieux récit de M. E. Muller. *Robinsonnette*. Il s'agit d'une petite orpheline qui s'isole, pour n'être à charge à personne et avoir une entière liberté dans sa lutte contre une destinée dont elle veut triompher, dont elle triomphe en effet. Comme la *Mionette*, du même écrivain, ce récit attachant, aux péripéties originales, se meut dans le monde des champs, que l'auteur connaît si bien et à la peinture auquel il a déjà dû plusieurs succès qui peuvent faire bien augurer le sort de sa nouvelle œuvre.

A la *Bibliothèque des Merveilles* appartiennent des livres un peu plus sérieux, mais non moins attrayants, tels que : l'*Amour maternel chez les animaux*, par M. E. Ménault ; la *Houille*, par M. G. Tissandier ; le *Fer*, par M. J. Garnier ; le *Dévouement*, par M. Michel Masson. Chacun de ces volumes est orné de nombreuses vignettes qui en rehaussent et en éclairent le texte.

L'ouvrage de M. Michel Masson est bien placé à côté de ces livres où sont retracées les merveilles de la nature et de la science; il vient à point aussi, dans le temps où nous vivons, pour rappeler les grands exemples que nous ont légués nos pères.

Un philosophe moderne, M. P.-A. Vieillard, dépeint ainsi le dévouement : « On désigne par ce mot la disposition morale qui nous porte à subordonner les intérêts de notre être à des intérêts de choses ou de personnes placées en dehors de nous. L'acte qui résulte de cette disposition prend aussi le nom de dévouement : ainsi ce mot exprime à la fois une cause et un effet ». Le dévouement emportant toujours avec lui l'idée d'un sacrifice, a pour principe, selon la nature de son objet, l'enthousiasme ou l'affection. Quand la religion en est le mobile, il fait des martyrs; si c'est l'amour de la gloire qui l'inspire, il fait des héros ; il est fondé sur le sentiment du devoir, s'il fait les hommes vertueux et les grands citoyens. Ainsi la consécration morale du dévouement, c'est sa conformité avec le devoir. L'antiquité nous en a laissé de nombreux exemples.

M. Michel Masson a classé sous les titres suivants les actes de dévouement qu'il a cru devoir rappeler au souvenir du public :

1° La Famille. — L'auteur y a joint la série des serviteurs

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

auxiliaires, parfois si utiles et si généreux qu'ils ont acquis le droit d'être comptés parmi les membres les plus dévoués de la famille. — 2° Les Amis. — 3° Le Devoir. — 4° L'Humanité.

M. Masson a pensé que le dévouement à la Patrie méritait, par son importance, d'être traité à part et il s'est réservé de consacrer à ce noble sujet un volume spécial. En complétant ainsi son œuvre, il aura bien mérité de son pays, et le public intelligent, honnête, ne peut manquer de lui en savoir gré.

Un autre ami de la jeunesse, M. Louis Figuier, — qui peut passer à bon droit pour infatigable, — vient d'ajouter à ses *Merveilles de l'Industrie* un nouveau volume illustré de 330 gravures. Celui que MM. Furne, Jouvet et Cie, ses éditeurs, ont publié l'an dernier comprenait la description des industries du verre, des poteries et des porcelaines, du savon, du sel marin, du soufre et de l'acide sulfurique, etc. Aujourd'hui, M. Louis Figuier consacre les pages de son livre aux industries du sucre, du papier et des papiers peints, de la teinture, des cuirs, des peaux et des fourrures, du caout-chouc et de la gutta-percha. Rien de plus intéressant, de plus utile que les notions résumées sur chacun de ces sujets par notre savant confrère.

Les *Merveilles de l'Industrie* font suite aux quatre volumes des *Merveilles de la Science*, du même auteur, dont le succès a été immense. Ces deux ouvrages, dans lesquels sont présentées, avec autant de charme que de vérité, des connaissances devenues indispensables à tous, seront certainement très recherchés par la jeunesse et par les gens du monde, à l'époque des étrennes du nouvel an.

Robert Hyenné.

REVUE DES MAGASINS

Au moment du jour de l'an, nous croyons rendre service à celles de nos lectrices qui vivent éloignées de Paris en les engageant à s'adresser pour toutes leurs acquisitions à la maison de commission Lassalle et Cie (25, rue Louis-le-Grand). Cette importante maison, par ses relations avec tous les fabricants et en raison de sa clientèle aristocratique, peut se charger de fournir les nouveautés les plus distinguées en objets de toilette : tissus, confections, fourrures, dentelles, bijoux artistiques, etc.

Elle se charge également des achats de meubles de fantaisie, objets d'art, papeterie, musique, instruments, albums, livres illustrés et jouets d'enfants.

C'est économiser son temps et surtout s'assurer du bon goût des objets choisis, car la maison Lassalle est connue depuis longtemps pour le tact qui dirige toutes les affaires qui lui sont confiées.

Ajoutons que, pendant la saison des bals, on trouvera un *bénéfice réel* à se servir de l'intermédiaire de la maison Lassalle pour les toilettes confectionnées. Son organisation lui permet de *faire mieux* et à meilleur marché que les grandes couturières.

S'adresser directement à la maison Lassalle pour toutes commandes et renseignements.

— Parfaite de forme, la *ceinture Régente* supplée à toutes les imperfections de la nature. Grâce à Mmes de Vertus sœurs, une femme n'est plus mal faite : la mignonne ceinture répond de tout!

Ce n'est pas là, au surplus, le seul bénéfice que l'usage de la *ceinture Régente* procure. Plusieurs médecins, et des plus célèbres, ont constaté les qualités hygiéniques de ce corset modèle. Ses proportions heureuses et la souplesse de son baleinage, en effet, ne nuisent en rien aux voies respiratoires et laissent au corps toute facilité de se développer. La *ceinture Régente*, pour cette raison, est fort recommandée aux jeunes femmes.

Les élégants salons de la rue Auber, 12, sont toujours assaillis de belles visiteuses, et les jolies ceintures en satin y sont aussi vite enlevées que faites. Rien de plus coquet, du reste. Les unes en satin noir, piquées en soie rouge, garnies de peluche rouge et de dentelles blanches; d'autres en satin bleu, à peluche et piqûres rose pâle et valenciennes; celles-ci en satin rose, peluche, noire et dentelles noires; enfin, comment dire les grâces virginales du corset de satin blanc, avec peluche, piqûres et dentelles blanches?

— Quand une couturière réunit en même temps le coup d'œil juste, la coupe parfaite, le bon goût et le savoir-faire, on peut, il nous semble, s'en rapporter à elle. Ce sont précisément les raisons qui nous déterminent à recommander d'une façon particulière Mme Daltrophe-Vormus.

Son jeune talent n'a pas attendu le nombre des années pour se faire connaître, et la clientèle de sa maison grandit de jour en jour, grâce à une confiance méritée. Personne ne réussit mieux que Mme Daltrophe-Vormus à faire une toilette simple et élégante en même temps; très sévère sur la ligne, elle excelle à donner un aspect original à tout ce qu'elle entreprend.

Nous avons visité ses salons (rue Vivienne, 14) et nous avons été fort satisfaite de tout ce que nous y avons vu. Voici, entre autres modèles, une robe de faille noire, qui nous paraît de circonstance, au moment des visites du jour de l'an : — Jupon à traîne, garni dans le bas devant d'un haut ruché à la vieille; le tablier est formé par des plis remontants, groupés deux par deux, dont les bords inférieurs sont garnis de galons et de pendeloques en jais; appliques en passementerie et jais sur les côtés, fixant chaque groupe de plis. Par derrière, le milieu de la jupe forme une cascade de pouffs, avec des nœuds de ruban noir, et le bas de la traîne se termine par une large ruche à la vieille. Cuirasse en matelassé, d'une coupe parfaite; manches en faille plissées en travers, rayées d'entre-deux en jais, garnies dans le bas de plissés avec entre deux pareil au précédent et tête plissée.

Nous reviendrons un autre jour sur les jolies créations de Mme Daltrophe-Vormus dont l'adresse est bonne à garder.

SPÉCIALITÉS

La *crême Simon* est une pâte onctueuse qui assouplit la peau, la rafraîchit, en lui donnant un éclat surprenant. Sous son action bienfaisante, toute trace de fatigue, de veilles, de larmes, toute rougeur, plaque, etc., toute imperfection enfin disparaît comme par enchantement.

La peau bénéficie de ces douces frictions sans cependant devenir luisante, surtout si l'on emploie ensuite la *poudre Figaro*. Cette dernière composition est d'une finesse extrême, impalpable, et elle donne au teint un velouté extraordinaire. C'est l'alliée presque indispensable de la *crême Simon* et l'une se complète par l'autre : aussi les emploie-t-on simultanément.

L'hiver est, de toutes les saisons, celle dont l'influence est le plus à craindre pour la beauté de la peau. Les femmes ne sauraient trop se prémunir contre des atteintes aussi dangereuses. Mais elles le savent, et leur coquetterie naturelle les met en garde contre l'ennemi en les engageant à se servir de la *crême Simon* et de la *poudre Figaro*.

Le dépôt central de ces deux produits est à Paris : rue Beautreillis, 23, chez M. Gérin, et la vente au détail à la *Tour de Nesles*, 3, boulevard des Italiens. — A Lyon, chez M. Simon, rue de Lyon, 83.

M. d'A.

NOTRE GRANDE PRIME

Avis important

Au moment où les objets d'étrennes deviennent la grande préoccupation de quiconque a de la famille, nous croyons particulièrement opportun d'appeler toute l'attention de nos lectrices sur la machine à coudre la *Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et Cie.

Nos abonnées savent déjà que, par une faveur absolument spéciale et exclusive, cette précieuse machine a été mise à leur disposition, non plus au prix régulier de 250 francs, mais moyennant 150 fr., emballage compris.

Cette concession exceptionnelle ne pouvait être, on le comprend, que temporaire: aussi avons-nous reçu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et Cie, à Paris, l'avis qu'elle ne pourrait être accordée au-delà du 15 janvier prochain. Il importe donc que toutes les personnes qui désireraient en bénéficier fassent sans retard leur demande, sous peine de ne plus pouvoir effectuer qu'à des conditions beaucoup plus onéreuses une acquisition dont les avantages sont réellement considérables.

Cette observation se rapporte également à la machine a main des mêmes constructeurs, dont le prix de vente, ordinairement fixé à 75 fr., a été abaissé pour nos abonnées seulement à *40 francs*.

Il suffira, ainsi que nous l'avons dit déjà, de nous adresser, en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, ou en billets de banque français, la somme de 150 francs pour recevoir immédiatement, par la voie qui nous sera indiquée, la *Silencieuse*, soigneusement emballée. Contre envoi de 40 francs effectué de la même manière, on pourra recevoir la Machine a main dans les mêmes conditions.

Ad. G. et fils.

L. ROUVENAT (✠) et CH. LOURDEL, Joailliers,
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. Goubaud et Fils, *Propriétaires-gérants.*

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

TABLE DES MATIÈRES

MODES

Articles de modes, descriptions des toilettes, renseignements divers, par Mmes Louise DE TAILLAC et Mary D'AUBERVILLE, 3, 15, 27, 39, 51, 63, 75, 87, 99, 111, 123, 135, 147, 159, 171, 183, 195, 207, 219, 231, 243, 255, 267, 279, 291, 303, 313, 325, 337, 349, 361, 373, 385, 397, 409, 421, 433, 445, 457, 469, 481, 493, 505, 517, 529, 541, 553, 565, 577, 589, 601, 613.
Echos de la mode, 387, 399, 424, 435, 447, 459, 471, 483, 495, 507, 531, 543, 567, 579, 591.
Revue critique de la mode, par Mme A. DE THOMEREYS, 86, 135, 183, 218, 291, 339.

CHRONIQUE

Causerie, par Ludovic SAUVEUR, 14, 62, 111, 158, 206, 279, 315, 363, 423, 471, 531, 579.
Revue mondaine, 39, 315, 340, 363, 378, 411, 447, 483, 519, 543, 567, 591, 615.
Beaux-Arts, par Robert HYENNE, 293, 308, 320.
A travers les livres, 197, 280, 305, 528, 587, 593, 610, 622.
Théâtres, par Robert HYENNE, 5, 17, 41, 53, 65, 77, 88, 113, 125, 149, 161, 173, 185, 209, 221, 233, 245, 257, 269, 293, 305, 341, 365, 389, 401, 413, 420, 449, 461, 472, 485, 509, 521, 545, 557, 581, 593, 611, 617.
La vie parisienne, 16, 28, 51, 63, 88, 110, 123, 136, 148, 172, 207, 219, 231, 244, 255, 292, 316, 341, 353, 364, 376, 388, 400, 412, 437, 448, 461, 472, 484, 496, 536.
Lettres d'une Douairière, par Mme DE BASSANVILLE, 27, 75, 146, 194, 244, 303, 351, 399, 459, 507, 555, 603.
Le carnaval à Nice, par Carle DES PERRIÈRES, 113.
Les courses, 170, 184, 197, 280, 435.

VARIÉTÉS

Les cadeaux, par Mme A. de Thomereys, 4.
Le premier jour de l'an V, par Paul BONNAUD, 16.
Les bijoux à la mode, 28, 112, 242.
L'option, par Robert HYENNE, 40.
Les enfants, par CHAMPFLEURY, 52, 76.
Les places d'honneur, par Eugène CHAPUS, 64.
Michelet, par Robert HYENNE, 88.
L'art d'être heureux, par C. C., 98.
L'ancien boulevard du Temple, par Augustin CHALLAMEL, 105, 130, 142, 154, 167.
Quatre-vingt-treize, par Victor HUGO, 116.
Armand Barthet, par Jules NORIAC, 124.
Madame est servie, par Emile DE NAJAC, 159.
Bravo, bravoure et braverie, par Albert DE LASALLE, 160.
On ne passe pas, par Eugène CHAPUS, 171.
A propos de bal, par Adrien DECOURCELLE, 171.
Les concerts spirituels, par Albert DE LASALLE, 173.
L'ami du pêcheur, par Robert HYENNE, 195.
Le faux langage, par Ch. LIBERT, 208.
Un livre d'or, par Robert HYENNE, 220.
Une leçon de maintien, 264.
Les femmes pendant le siège de Bilbao, 268.
Jules Janin, par Robert HYENNE, 316.
Les cachemires, par Ulysse SAVOY, 317.
Merveilles de l'Industrie, par Robert HYENNE, 327.
De l'ameublement, 346.
L'amour maternel chez les oiseaux, par Ernest MÉNAULT, 353.
Voyages et voyageurs, par Eugène CHAPUS, 364.
Les folies du jour, par P. DE LUCENAY, 387.
Un bon villageois par Jules NORIAC, 389.
Paris à tous les diables, par Pierre VÉRON, 376, 395.
L'art de la toilette, par Ch. BLANC, 411, 520, 544, 598.
La tentation de Saint-Antoine, par Gustave FLAUBERT, 430.
Souvenirs d'enfance, par Mme BEPP, 465.
Le cabaret de Ramponeau, par Augustin CHALLAMEL, 466.
L'évasion de lord Nithsdale, 478.
Les voyages officiels, par Jules NORIAC, 484.
La robe jaune de Célimène, par Gabriel MONAVON, 490.
L'élégance individuelle, par Eugène CHAPUS, 495.
Les paroles d'or, 509, 569.
L'Année terrible, par Paul DE SAINT-VICTOR, 526.
La mode à Venise en 1570, par Ch. YRIARTE, 532.
La Chassomanie, par Albert de LASALLE, 533.
Ce que coûte un pied de violettes, par Philibert AUDÉBRAND, 537.
Une reine de lettres, 596.
Mme Paul Meurice, par Robert HYENNE, 598.
Un jeu de dominos historique, 581.
La dentelle, par Robert HYENNE, 604.
Les joujoux, par L. S., 616.
Pamela (1793), par Arthur POUGIN, 621.

POÉSIES

Enigme, par Léon MENTION, 29.
La vie à deux, par Robert HYENNE, 101.
A une comédienne de salon, par Léon VALADE, 125.
Transformation, par Benoît J.-M., 179.
L'heure a sonné, par Arsène HOUSSAYE, 197.
Bambino, par A. R., 209.
La grande sœur, par Paul COLLIN, 221.
Mélancolie, par Robert HYENNE, 281
Du haut de la muraille de Paris, par Victor HUGO, 317.
Paysage matinal, par Gabriel MARC, 329.
Elévations, par Emmanuel DES ESSARTS, 437.
Magie du cœur, par Paul COLLIN, 449.
Grèves normandes, par André LEMOYNE, 557.
Les Tsiganes, par Gabriel MARC, 622.

NOUVELLES

Jeanne Anselme, par Paul DURIAUX, 8, 20, 32, 44.
La Tête d'argent, légende, par Robert HYENNE, 56, 68, 80.
Le numéro 36, s'il vous plaît? par QUATRELLE, 57.
Sans défaut, par Armand LAPOINTE, 92, 104.
La poupée, par Mme B., 94.
La dot de la sabotière, par Abel GEORGE, 118.
La pièce de toile, par Charles DÉSLYS, 128, 140, 152.
Bengali, ou les fils du pendu, par Alfred SÉGUIN, 164, 176, 188, 200, 212, 224, 236, 248, 260, 272, 284, 296, 309.
Le mendiant, par L. COLLAS, 321, 332, 344.
Au temps des cailles vertes (une veillée dans les Landes), par JEAN-JACQUES, 334, 347.
Le legs de la pauvre Berthe, par L. BAILLEUL, 356, 370.
Fleur-des-Batailles, par Paul FÉVAL, 368, 380.
Ce bon monsieur Grangé, par A. DÉSANDRÉ, 382, 392.
L'Épave, par Emmanuel GONZALÈS, 404, 416, 428, 440.
Le grand vase chinois, par FLAVIO, 448.
Le bœuf, par E. MÉRYNN, 442, 452.
La Chanterelle, par JEAN-JACQUES, 454.
La dernière nuit d'André Chénier, par Hippolyte LUCAS, 464.
Max Rigault, par P-J. STAHL, 476, 488, 500, 512.
Une héritière, s'il vous plaît? par Adolphe CHEVASSUS, 479, 490, 502, 515, 524, 536.
Un drame sanglant, par OLDELL, 526.
Le canot de l'amiral, par E. MÉRYNN, 538, 548.
Jacques Raimond, par MOLÉRI, 550, 560, 572.
Les suites d'un voyage en Californie, par H. ROUX-FERRAND, 574, 585, 596.
Treize à la douzaine, par Karl V., 585.
Les souliers d'enfants, par Emile RICHEBOURG, 608.
L'hôte du Diable, conte russe, 620.

IMPRIMERIE BERNARD, 155, FAUBOURG POISSONNIÈRE. — PARIS.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf